# MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

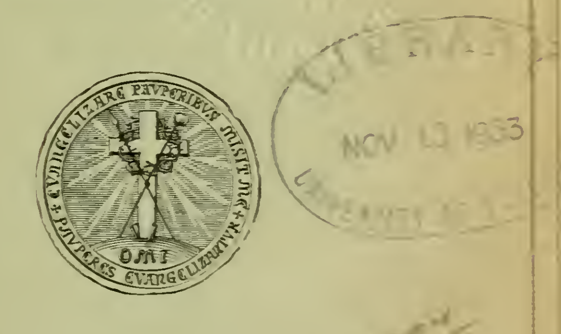
DES

# Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

52e ANNÉE

N° 205. — Mars 1914.




ROME

MAISON GÉNÉRALE

5, Via Vittorino da Feltre.



# MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

# DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 205. — Mars 1914.



## PROVINCE DU CANADA

## Rapport sur la Maison de St-Pierre de Montréal

(Suite du N° de septembre 1913, page 300.)

### III. — Nos Œuvres.

Comme dans la première et la seconde partie de ce rapport, je m'en tiendrai à des choses vécues et vous représenterai ce qu'a été notre ministère à Montréal de septembre 1909 à septembre 1910. Grâce à cette mesure, je pourrai mieux, il me semble, me garder de toute exagération, et voir les choses telles qu'elles ont été effectivement.

Avant d'aller plus loin, il importe de faire connaître quel était le personnel de Saint-Pierre à cette époque. Notre communauté comptait 16 pères et 3 frères convers. C'étaient les RR. PP. Jodoin, supérieur et curé, Gauvreau, Perdereau, Beaupré, Villeneuve, Blanchard, D. Francœur et Turgeon, tous chargés du ministère local ; le R. P. Bernier,

aumônier du couvent de la Miséricorde; les RR. PP. Legault, Deguire, Laflamme, Chabot, Giguère et A. de Charette Francœur, missionnaires. A ceux-ci ajoutons le R. P. Joseph Dozois, provincial du Canada, qui réside habituellement à Saint-Pierre et prêche de temps en temps des missions. La communauté comptait, en plus, trois frères convers : les FF. Georges Dubé, portier, Bélanger et Moreau, sacristains. Ce dernier reçut son obédience pour la baie d'Hudson dans le courant de l'hiver, et fut remplacé par le F. Boisjoly.

Maintenant nous pouvons chercher à nous rendre compte du nombre et de la valeur de nos travaux. Nous avons, ai-je dit en donnant la liste du personnel, trois œuvres spéciales à remplir chez nous : une œuvre de paroisse urbaine, une aumônerie et des missions. Considérons-les par ordre d'importance, en réservant pour la fin celle qui nous semble la plus importante et qui mérite le plus de développements.

*1° L'aumônerie.* Cette aumônerie du couvent de la Miséricorde est située aux confins de notre paroisse. Sans cela, nous n'en eussions peut-être pas voulu, étant donné les conditions particulières de cette œuvre. Le couvent de la Miséricorde, en effet, comprend premièrement un hôpital de maternité pour les personnes du dehors; secondement une infirmerie pour toutes les sœurs de cette communauté. L'hôpital de maternité, à lui seul, donne place à plus de cent personnes : c'est souvent une source de déplacements, et à l'heure où l'on s'y attend le moins. Les circonstances mêmes en font un devoir impérieux au desservant, car le plus grand nombre de ces malades sont des personnes qui ont vécu en marge de la loi chrétienne et qui, pour cette raison, d'après le Rituel, requièrent davantage le ministère du prêtre dans les cas urgents. Ce ministère ne leur est pas refusé alors, pas plus qu'il ne leur est refusé habituellement. Avec le concours dévoué des religieuses, l'aumônier de la Miséricorde s'efforce d'amener ces âmes au repentir,

de les ressusciter à la grâce et à la plénitude de la vie chrétienne, c'est-à-dire à la réception fréquente de la sainte Eucharistie. Règle générale, il y parvient sans trop de peine. Il n'y a pas lieu de s'en étonner autant qu'on pourrait le croire, et crier au prodige, à la vue de ces jeunes filles qui reviennent à la pratique de la vie chrétienne après leur faute. C'est que la plupart d'entre elles n'ont pas le cœur profondément corrompu et ont reçu une éducation tout à fait chrétienne. Aussi savent-elles vite reconnaître leurs erreurs et profiter des exhortations que le Révérend Père Aumônier de la Miséricorde ne leur distribue pas avec parcimonie. Tous les mois elles ont une retraite spéciale de deux jours, un catéchisme chaque dimanche, et elles entendent, de leur place à la tribune, les instructions que le père donne au peuple dans la chapelle publique de la communauté à la grand'messe les dimanches et fêtes.

Songeons maintenant à la desserte de cette maison-mère, composée d'un bon nombre de religieuses aux nuances les plus diverses, depuis l'aspirante jusqu'à la sœur de chœur. Somme toute, c'est une situation qui impose quatorze prédications par mois et au moins deux cents confessions chaque semaine à celui qui est chargé de cette aumônerie. Il va sans dire que dans de telles circonstances la messe de communauté n'est pas seulement un honneur à ambitionner, mais encore une charge à remplir à cause des très nombreuses communions qui se font chaque jour dans cette chapelle.

En vérité, n'eût-il que ces diverses occupations à l'intérieur de ce couvent, l'aumônier de la Miséricorde aurait fait sa part de ministère et peut-être plus que sa part !

Outre cette desserte de la Miséricorde, nous avons d'autres communautés sur le territoire de notre paroisse. Nous en avons trois qui, toutes, ont reçu la mission de veiller à l'éducation chrétienne de nos enfants. Ces communautés ne comptant chacune qu'un petit nombre de sujets, une vingtaine pour chacune, de même que les sœurs de

l'Espérance situées un peu plus loin, n'ont pas d'aumônier spécial.

La desserte de ces communautés incombe aux Pères attachés à la paroisse. Il en est de même des religieuses chargées de notre maison qui, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, nous sont fournies par la communauté des Sœurs de la Sainte-Famille de Sherbrooke. Tous ces divers couvents ont, chaque semaine, un jour fixé pour la confession, toujours le même, à moins d'avis contraire. Tous également, à l'exception des Frères qui ont exprimé une intention contraire, ont leur instruction chaque mois.

*2e œuvre. Les missions.* — L'histoire de nos missions, telles que nous les faisons à Saint-Pierre, me paraît une chose irréalisable, et pour cause. L'ennui, dit-on, naquit un jour de l'uniformité. Or, qu'est-ce qui ressemble plus à une mission qu'une autre mission, fût-elle à cent lieues de la première ? La conduite de la mission, les avis, les prédications, les cérémonies, ne se ressemblent-ils pas singulièrement quand ils ne sont pas tout à fait identiques ? Partout, au fond, ce sont les mêmes procédés, les mêmes méthodes, les mêmes labeurs, pour aboutir, si c'est possible, aux mêmes résultats. Et personne, j'en suis persuadé, ne pourrait parcourir les pages du grand registre des missions, où sont consignés uniquement les travaux apostoliques et les noms des Pères qui les ont accomplis, sans finir par partager cette impression. Quoi ! se dira-t-il songeur, est-ce là une matière suffisante pour une chronique ? Est-ce là une matière où l'on puisse exhumer quelque chose de vécu, de saisissant ? Où se trouve en cela la part donnée à l'observation personnelle, aux épisodes et aux témoignages subséquents de Messieurs les curés ; toutes choses qui viendraient rompre la monotonie et donner du relief au récit ? Oui, comment faire pour tirer parti de cette nomenclature aride et en extraire sinon une histoire, du moins une chronique intéressante ?

C'est pourquoi je laisse à d'autres le soin de faire cette histoire ou cette chronique. Je les y invite bien cordialement, et je passe à d'autres considérations.

Un mot d'explication d'abord. J'ai cru devoir, dans ce rapport, assigner aux missions la seconde place. Je n'oserais le faire en principe, parce que je sais que nos saintes Règles leur donnent d'emblée la première place parmi les travaux que les Oblats auront à entreprendre pour la gloire de Dieu. Mais ici, comme en beaucoup d'autres endroits, la multiplicité de nos œuvres a engendré la diversité des ministères, et les Pères Oblats, employés uniquement au ministère des missions, sont devenus trop rares. Ainsi, chez nous, en 1910, sur un personnel de seize Pères, nous n'avons que six missionnaires. Mais si leur nombre a été ainsi réduit par la création de groupes de missionnaires au Cap de la Madeleine et à Saint-Sauveur, le nombre des demandes, par contre, a suivi une marche ascendante. Aujourd'hui il y aurait certainement de l'ouvrage à Montréal pour douze missionnaires, peut-être davantage. Autre chose est de les trouver, car si tous les Oblats doivent être des aspirants missionnaires selon nos saintes Règles, bien souvent leur santé ou d'autres emplois à exercer les en empêchent. Aussi, en ce moment, il n'en reste que six à Montréal pour l'œuvre des missions. Notons toutefois que le R. P. Provincial leur vient parfois en aide.

Parmi nos six missionnaires, il est deux vétérans de l'apostolat, les RR. PP. Legault et Deguire, dont on ne compte plus les campagnes, à plus forte raison les travaux ; avec un peu plus d'audace, j'aurais dit les succès. Pourquoi ne pas le dire, une fois pour toutes, au bénéfice de tous nos missionnaires ? travaux et succès vont ordinairement de pair. Ce ne sont pas précisément des guerriers qui portent dans leurs sacs le gage de la victoire ; qu'importe, pourvu qu'ils mettent l'ennemi en déroute et emportent les plus fortes places d'assaut !

Deux autres comptent deux ans de travaux ou un peu

plus : ce sont les RR. PP. Laflamme et Chabot. Ce dernier nous vaut deux hommes, parce qu'il parle couramment les deux langues usitées au pays, le français et l'anglais. Sans lui, il nous serait impossible d'accepter certaines retraites dans les cantons de l'Est, dans l'Ontario, le Maine, le Vermont et l'Ouest Américain où nos compatriotes ne sont pas toujours assez nombreux, à eux seuls, pour former une paroisse distincte. Comme on le voit, nos travaux sont loin de se limiter à la province de Québec ! Le missionnaire, l'apôtre, est donné à tous, *datur omnibus*. Il n'a pas de préférence ; il ira où on l'enverra. Il est permis au missionnaire, toutefois, de ne pas désirer trop souvent ces retraites qui se donnent simultanément en deux langues, parce que, la besogne étant double, il succombe à la fatigue, et même, eût-il un compagnon, chacun est obligé de prêcher seul l'équivalent de toute une mission.

Les deux autres missionnaires, les RR. PP. Giguère et Francœur, en sont encore à leur première année. Ornés de toutes les grâces de la jeunesse et d'un rare ensemble de qualités oratoires, ils laisseront après eux un large sillon.

*3e* ***Œuvre. La paroisse.*** — *a) Simple coup d'œil.* — A notre installation, en 1848, le territoire où se trouve notre paroisse n'était alors qu'un faubourg de Montréal ; aujourd'hui ce territoire semble devoir se trouver inclus dans le centre même de la ville. Tout se transforme autour de nous, la population encore plus que les édifices. Nous sommes bien aises quand de spacieuses habitations viennent remplacer sur nos rues les vieilles bicoques datant de 50 ans et même au delà. Nous ne serions pas fâchés vraiment que le conseil de la cité fît une obligation aux propriétaires de faire disparaître ces bicoques au plus tôt, dussent même ces propriétés rester quelque temps sans porter d'autres constructions. Le seul inconvénient qu'il y aurait, serait de refouler un peu plus loin, vers les confins de la ville la partie de notre population qui laisse à désirer

sous presque tous les rapports, et qui semble vivre plutôt pour le plaisir que pour le devoir et la vertu. N'allez pas croire que par ce désir, je cherche à déroger à notre mission d'évangéliser les pauvres. Non, nous regrettons seulement de ne pas pouvoir faire tout le bien que nous voudrions à tant de pauvres familles aussi indifférentes qu'instables. Chaque année, en effet, à peu près le tiers de nos gens changent de domicile, non sans laisser comme souvenir de leur passage, des arrérages de loyer et autres dettes criardes. Dieu merci ! le grand nombre de nos familles n'est pas de cette trempe. La paroisse, située sur un territoire dont la population est pour les cinq sixièmes canadienne française, ne se laissera pas, de si tôt, envahir par l'élément étranger. Pour le moment, la majeure partie de cette population est composée de familles ouvrières, mais il n'est pas téméraire de prévoir qu'il ne se passera pas bien des années avant que les conditions soient changées, et que nous ayons affaire plutôt à la bourgeoisie et à la classe moyenne des commerçants ou de leurs employés, des fonctionnaires, etc. La hausse des loyers amènera infailliblement cet état de choses, surtout quand nos maisons un peu trop vieillottes auront disparu pour faire place à de beaux bâtiments. Nous devons considérer que le nombre de nos paroissiens de bonne éducation est considérable, ce qui nous oblige à relever le ton de notre prédication. Ils se montrent plus exigeants, surtout pour ce qui a trait à la bonne prononciation française, et ici, je ne parle pas de la parisienne, car, en règle générale, les Canadiens-Français de Montréal n'aiment pas le grasseyement et se soucient fort peu de prendre cette manie.

*b) Statistiques paroissiales.* — Peut-être les statistiques ne sont pas toujours aimables ; elles me permettront pourtant de vous dire qu'à l'automne de 1910, nous comptions dans notre paroisse Saint-Pierre 1.904 familles, soit un total de 8.176 personnes. Sur ce nombre de 8.176 âmes (rappelez-vous que le décret de Pie X sur la première commu-

nion des enfants est du 8 août 1910) le nombre des communiants est de 6.146, et celui des non communiants de 2.030 âmes. Cela ne veut pas dire que toutes les personnes en âge de communier soient fidèles à la communion pascale au moins une fois par année. Pour un trop grand nombre d'entre eux (on peut sans exagérer mettre cinq cents personnes dans cette catégorie) il y a abstention complète. Les autres savent mieux remplir leurs devoirs et, d'après un rapport qui me semble jouir d'une certaine authenticité, puisque c'est le compte des fournisseurs d'hosties, nous aurions distribué dans l'église Saint-Pierre de Montréal, en 1910, à peu près 130.000 communions. Répartir ce nombre entre nos 6.000 communiants, nous donnerait une moyenne annuelle de 21 communions par tête, pour l'année. Nous ne nous baserons pas sur cette moyenne, parce que tout nous fait supposer qu'un plus grand nombre de personnes viennent dans notre église. Quel chiffre, alors, pourrions-nous donner ? Nous croyons être dans la vérité en affirmant que 7.500 communiants se trouvaient fréquenter notre église. A ce compte, nous aurions 17 communions par année et par tête. D'où il résulte que nous avons à desservir une population foncièrement chrétienne, si nous en exceptons certains mauvais sujets. Il appert également, me semble-t-il, que nous avons suivi les directions données par le Saint-Père au sujet de la communion quotidienne. On peut dire de celle-ci, bien avant le Congrès eucharistique de Montréal, qu'elle est en honneur chez nous. Il m'est impossible, toutefois, de fixer un chiffre quelconque à ce sujet, n'en ayant tenu aucun compte en ce temps-là. Toutefois, j'ai constaté qu'il faudrait, suivant les saisons, recourir à trois chiffres passablement différents l'un de l'autre pour exprimer le nombre de nos communions quotidiennes ; car la ferveur fléchit avec les rigueurs de notre hiver, s'épanouit pendant le saint temps du Carême et les mois suivants, puis accuse un léger recul pendant tout le laps de temps inclus entre

les mois de juillet et de décembre. Nos exhortations n'ont que partiellement remédié à cet état de choses. Prenons-en notre parti et contentons-nous pour le moment de ce mieux relatif. Qui sait?... Peut-être que nos successeurs feront mieux que nous, car nous leur aurons préparé les voies par les soins spéciaux que nous donnons aux jeunes, dès l'âge le plus tendre.

c) *Nos écoles.* — Nous les prenons, ces chers petits, si les parents veulent nous les confier, au jardin d'enfance installé chez les Sœurs de la Providence et, aux environs de leur cinquième année, nous leur ouvrons indistinctement les portes de nos écoles. Nous avons ainsi, dans notre paroisse, deux écoles de filles, dirigées toutes deux par des religieuses : l'une par les Dames de la Congrégation, l'autre par les Sœurs de la Providence que j'ai déjà nommées. Nos écoles de garçons sont aussi au nombre de deux, dont la plus importante est confiée aux Petits Frères de Marie ; l'autre est une école irlando-canadienne tenue par des maîtres laïques, et qui renferme à peu près cent vingt de nos enfants. La population des autres écoles, spéciales à notre paroisse, autant que j'en ai pu juger par une adresse aux Enfants de France qu'ils furent invités à signer au commencement de l'année 1911, s'élève à 1.445 élèves. Toutes nos fonctions en ces écoles se bornent au spirituel, car il est intervenu un contrat de location qui les fait toutes passer sous le contrôle de la commission scolaire catholique de Montréal. Nous ne nous en plaignons pas, tant s'en faut, puisque nous pouvons, de la sorte, mieux vaquer à nos devoirs spirituels vis-à-vis de ces enfants.

Et que faisions-nous pour eux avant le décret de la première communion? Nous confessions les tout petits tous les trois mois régulièrement ; ceux qui se préparaient à la première communion se confessaient tous les mois jusqu'à l'époque de leur première communion qui avait lieu dans le mois de mai : enfin, les plus âgés tous les mois, la veille ou l'avant-veille du premier vendredi du mois. Il s'agit ici

des groupes, et des groupes seulement. N'importe quel petit était libre de revenir plus souvent au confessionnal, et il arrivait assez souvent que le confesseur l'imposait pour mieux fortifier certains de ses pénitents contre les dangers qu'ils pouvaient trouver. Dans toutes les villes, je crois, cette méthode de la confession s'impose plus ou moins à l'égard de l'enfance, parfois même de celle qui n'a pas fait sa première communion.

Nos communiants, petits garçons et petites filles, avaient à tour de rôle, chaque mois, une messe de communion spéciale à eux, et dont ils faisaient les frais du chant. Chaque dimanche, ils avaient une messe dite pour eux et les autres enfants de la paroisse, avec une instruction donnée à cette messe. L'après-midi avait lieu le catéchisme de persévérance à l'église pour tous les communiants. Les enfants qui se préparaient à la première communion avaient leur catéchisme deux ou trois fois par semaine dans l'école même, et leur préparation durait un peu plus de six mois. L'âge de leur admission variait selon leur intelligence et leur assiduité scolaire. Néanmoins, un gros quart, nonobstant les dispositions diocésaines, communiait après la neuvième année accomplie, et quelques-uns seulement après leur onzième année. Ceux-ci étaient toujours des enfants qui, pour une raison ou une autre, avaient jusque-là très peu fréquenté l'école. La confirmation avait lieu le jour même de la première communion. On n'a pas oublié, sans doute, que notre Révérendissime Père Supérieur général, Mgr Dontenwill, fut invité à leur procurer cette grâce insigne, lors de son passage au milieu de nous, en mai 1910. Insensiblement, j'en suis venu à vous parler des usages suivis dans nos services paroissiaux ; pourquoi ne pas mentionner les autres qui s'y rapportent ?

d) *Usages paroissiaux.* — Régulièrement, on ne va aux parloirs qu'une heure le matin, de 7 h. ½ à 8 h. ½ ; une heure dans l'après-midi, de midi ½ à 1 h. ½ ; enfin le soir, entre 7 et 8 heures. C'est à cette heure tardive que les

futurs époux rencontrent le curé de la paroisse ou son représentant pour faire publier les bans à l'église. Ils doivent le faire pas plus tard que le vendredi soir s'ils veulent se marier la semaine suivante. Les deux premiers jours de la semaine sont réservés à la célébration des mariages ; il peut arriver toutefois qu'on fasse certaines exceptions à cette loi. Il en est de même pour les parloirs et, dans ce cas, on conçoit que les exceptions soient fort nombreuses puisque le ministère paroissial place le religieux prêtre à la disposition des fidèles. Aussi, malgré les heures fixées, nous demande-t-on au parloir chaque fois qu'on a besoin de nous et qu'on trouve plus commode de venir à cette heure.

Voici les heures de nos messes paroissiales : en semaine, 5 h. ½, 6 h. ½, 7 et 7 h. ½ ; les dimanches et fêtes, 5 h. ½, 6 h. ½, 7 h. ½, 8 h. ½ ; puis 9 h. ¼ pour les enfants seulement, et 10 h. ¼. Il se dit deux autres messes à 7 et 8 h., au bénéfice de nos congréganistes, dans leurs chapelles propres. Nous aurons à revenir sur ce chapitre. Pour le moment, je voudrais compléter ce que je viens de dire à propos de ces six messes paroissiales. La grand'messe est celle de 10 h. ¼. On peut l'entendre, soit debout, soit installé dans un banc retenu d'avance pour toute l'année, ou simplement pour le jour même moyennant rétribution. Nous n'avons pas de chaises. Ceux qui louent un banc à l'année dans notre église reçoivent autant de billets qu'il leur en faut, à eux et à leur famille, pour occuper leurs places aux différentes messes, exception faite des messes de 7 h. ½ et 8 h. ½, pour lesquelles ceux et celles qui veulent jouir des bancs doivent payer leurs places. Il n'en était pas ainsi autrefois : les Pères se contentaient des quêtes et du loyer des bancs ; mais pour multiplier les ressources dont on avait grandement besoin, le regretté Père Drouet, en décembre 1901, fit accepter des paroissiens, pour une seule messe, l'obligation de payer les places qu'on n'aurait pas louées d'avance. En 1904, avec l'agrandissement de

notre paroisse, il fallut augmenter d'une le nombre de nos messes et, comme il restait tant de travaux à achever, il fit accepter également le principe de payer à cette messe dans les mêmes conditions que pour l'autre. Et le gros de la population n'a jamais réclamé : ce qui prouve son bon esprit et son désir de contribuer, pour sa part, aux frais du culte. Au fond, on devait sentir qu'il était difficile d'accuser ce saint religieux de mettre à prix les choses de Dieu, parce qu'il laissait à tous la possibilité d'entendre pour rien les messes matinales, et mêmes les messes payantes, pourvu qu'on sût se gêner un peu.

Enfin, voici les heures où l'on entend les confessions : avant les messes, tous les jours ; à 3 heures de l'après-midi, les lundis, mercredis, vendredis et samedis ; à 7 h. 1/2 du soir, tous les samedis et veilles de fêtes et de premiers vendredis du mois. En Carême nous sommes pendant un mois, chaque soir, à la disposition de ceux qui veulent faire leurs pâques, qu'ils soient de notre paroisse ou d'ailleurs. En vérité, nous sommes ici des confesseurs non pontifes ! Le bien qui en résulte n'est pas petit, appuyé qu'il est par un ensemble d'œuvres spéciales propres à chaque catégorie de fidèles.

e) *Œuvres spéciales.* — Ce sont d'abord nos congrégations d'hommes, de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles ; une société de tempérance, à réunion mensuelle, pour combattre les ravages de l'ivrognerie et de l'alcoolisme ; le Tiers-Ordre, en dehors de notre contrôle, qui compte en son sein grand nombre de nos paroissiens et paroissiennes, et certains autres organes qu'ont créés ces congrégations, tels qu'une bibliothèque paroissiale et l'œuvre du prêt gratuit de livres édifiants aux demoiselles congréganistes ; puis, ce sont les confréries : Union de prières, scapulaire du Mont Carmel, rosaire ; enfin, diverses sociétés de bienfaisance et de secours mutuels. Ainsi, nous avons une société de dames patronnesses rattachée à notre orphelinat Saint-Vincent de Paul.

Inutile d'expliquer plus au long quel est le rôle de ces dames, puisqu'il est le même partout. Nous avons trois Conférences de Saint-Vincent de Paul, dont les membres pourraient faire davantage au point de vue de l'apostolat chrétien. Je ne voudrais pas oublier les Associations de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi. Il faut convenir tout de même que ces deux œuvres n'ont pas chez nous beaucoup de popularité et que leur organisation est encore un peu trop rudimentaire. Conséquence, la Propagation de la Foi recueille peu pour nos missions de la baie d'Hudson ; c'est à ces missions, en effet, que l'autorité diocésaine nous a permis de transmettre les dons en argent ou en nature recueillis par les zélatrices de la Propagation de la Foi. Cette œuvre, on le voit, bien qu'elle ait le même nom, n'est pas celle qui existe à Lyon ; elle s'en est séparée naguère et elle a continué à vivoter depuis, se préoccupant avant tout des œuvres diocésaines. Ce but trop exclusif faillit nous faire perdre à tout jamais les oboles que nous recueillions pour la mission de la baie d'Hudson. Il y eut interruption dans nos envois et aussi dans l'apostolat de nos dévouées zélatrices. Le plus clair résultat de ce conflit a été au détriment de cette mission ; on n'a qu'à comparer les chiffres d'aujourd'hui avec ceux d'autrefois.

Signalerai-je, en fin de compte, la création d'un modeste bulletin paroissial en mars 1910? Le premier numéro de cette publication religieuse hebdomadaire portait au frontispice : Bulletin paroissial. Eglise Saint-Pierre. Il était daté du dimanche, 13 mars 1910. Son but était expliqué d'une manière concise, comme l'étaient tous les autres articles de cette époque. Pourquoi ne pas citer l'article même? Voici : « Pourquoi ce bulletin? — Pour communiquer plus facilement avec chaque famille de la paroisse. Pour faire grandir dans le cœur de chacun l'amour pour le bon Dieu, l'affection pour le prochain et le dévouement pour l'Eglise. Pour faire mieux connaître et apprécier davantage la beauté des cérémonies et des rites sacrés.

Pour intéresser tout le monde aux œuvres si admirables et si nombreuses accomplies chaque année à Saint-Pierre : par exemple, l'œuvre des orphelins, des vieillards, de la tempérance, de Saint-Vincent de Paul, de nos écoles de filles et de garçons, etc. Pour faire toucher du doigt le bien qui s'accomplit par nos congrégations de dames et de demoiselles, d'hommes et de jeunes gens. Enfin pour soutenir les fervents, stimuler les tièdes et faire de tous les paroissiens de Saint-Pierre une véritable famille. » On ne songeait pas à gloser inutilement, car ce n'était pas une petite dépense de faire imprimer chaque semaine deux mille cinq cents copies de ce Bulletin pour les distribuer à nos fidèles après les messes paroissiales. L'imprimeur, heureusement, voulut s'obliger à trouver lui-même le nombre d'annonces requises pour en défrayer les dépenses ou à peu près, et le Bulletin put continuer à vivre avec ses huit pages in-8°. Sans être trop optimiste, je crois que cette publication hebdomadaire a fait du bien dans certaines familles ; elle en aurait fait bien davantage si elle avait pu être distribuée par nos enfants dans chacune de nos familles. Pour plusieurs d'entre elles, c'eût été le seul point de contact qu'elles eussent avec leur église paroissiale et elles auraient lu le Bulletin, au mois par curiosité, sinon par un reste de sentiment chrétien. Et nous les aurions insensiblement poussées à fréquenter l'église et à remplir les autres devoirs de la vie chrétienne. C'est dommage !...

**Conclusion.** — Ce rapport est assez long déjà pour que je taise les pieuses industries qui nous servent à ranimer et à entretenir la piété dans notre paroisse. Nous n'en manquons pas et nous savons en tirer parti. Somme toute, notre paroisse est assez bien organisée, et ses desservants cherchent toujours à perfectionner leurs méthodes d'apostolat. Nous ne nous flattons pas d'avoir atteint la perfection, pas plus dans nos méthodes que dans notre vie de prêtre et d'oblat, et nous écouterons toujours avec

empressement les suggestions qui nous viendraient de nos supérieurs majeurs ou bien encore des hommes d'œuvres. A tout bien considérer, l'évangélisation de Montréal c'est un peu celle de Paris ; mais nos paroisses étant plus petites, moins populeuses, moins habituées à l'indifférence, il est plus facile de rallier ces brebis, même celles qui sont égarées, et de les conduire à leur vrai, à leur unique Pasteur, à Jésus-Christ.

T. Blanchard, *O. M. I.*

## PROVINCE DE BELGIQUE

### Rapport sur le juniorat de Waereghem,

par le R. P. A. Guinet, Supérieur (1).

Waereghem, le 2 février 1914.

« Monseigneur et très Révérend Père,

« Voici la première partie du rapport sur la maison du Juniorat de Waereghem, la seconde vous parviendra à temps pour paraître au numéro de juin de nos *Missions*.

« Vous connaissez si bien notre œuvre, Monseigneur, que ce rapport ne peut pas prétendre vous présenter l'intérêt du nouveau, mais en insistant pour l'avoir, vous me rappeliez d'abord à un devoir de la charge des Supérieurs, et vous pensiez à tous nos frères, vos autres enfants, à ceux

(1) Nous croyons devoir publier en tête de ce rapport la lettre d'envoi adressée à Monseigneur le Supérieur Général.

surtout qui travaillent aux pays lointains et qui ne nous connaissent pas ; vous avez cru que cette lecture leur apporterait une consolation, celle de se dire qu'on ne les oublie pas, dans les vieux pays, et que là-bas, dans un coin retiré des Flandres, on leur prépare des aides et des successeurs.

« Et ils prieront pour nous.

« Je m'excuse encore auprès de Votre Grandeur d'avoir tant tardé d'obtempérer à ses désirs et je la remercie d'avoir agréé les motifs de mon retard.

« Daignez, je vous prie, Monseigneur, nous bénir et agréer le respectueux hommage de mes sentiments de filiale affection en N.-S. et M. I.

« A. GUINET,
*O. M. I., Supérieur.* »

Les *Petites Annales* et le *Maria Galm,* autre revue similaire qui paraît en Flamand, ont souvent entretenu leurs lecteurs de la fondation et du développement du juniorat de Waereghem ; les *Grandes Annales*, elles, se sont réservées jusqu'ici et, sauf dans les rapports présentés par les Révérends Pères Provinciaux du Nord et de Belgique aux chapitres généraux de 1904 et de 1908, elles ont été d'une discrétion absolue. Nous sommes nés et nous avons grandi inconnus d'elles.

Et cependant nous avons treize ans !

Trois supérieurs se sont succédé en ce laps de temps ; tous les trois ont rivalisé de modestie et de silence. Le premier, le R. P. Naessens, ne peut être incriminé. Il fut de la fondation..., dirigea la barque pendant une année seulement, prit la voile... et regagna l'Amérique.

Son successeur, le R. P. Louvel, saisit le gouvernail à sa place, et le tint pendant trois ans, puis il nous quitta. Pourquoi ne fit-il pas son rapport ? Il ne l'a pas dit dans le « Codex historicus »..., qui n'existait pas encore. Je suppose que ce fut pour le même motif qui paralysa la main

de son successeur, car depuis neuf ans qu'il dirige l'œuvre, celui-ci aurait bien eu le temps de se retourner, s'il n'avait pensé que les faits et gestes de l'enfant encore dans les langes ne peuvent intéresser les personnes graves et sérieuses.

A vrai dire, un rapport manque de grâce et d'attrait et ne réjouit pas nos frères qui le liront, quand il se décompose nécessairement en deux parties : l'une plus courte, l'exposé de ce qui existe ; l'autre plus longue et bien fastidieuse, l'énoncé de ce qui manque.

Le présent rapport ne comprendra que la première partie, puisque, Dieu en soit loué, le juniorat de Waereghem est doté maintenant de tout l'organisme nécessaire à sa fin.



Un peu de géographie d'abord.

Quand on quitte Bruxelles, et qu'on a soin de choisir un train express, on débarque à Gand au bout d'une heure ; si l'on se hâte de changer de train et de prendre un autre express se dirigeant vers Lille, par Courtrai et Mouscron, c'est au bout de trente-trois minutes seulement que l'on met pied à terre sur le quai de la gare de Waereghem ; nous sommes donc à une heure et demie de la capitale, à une demi-heure de Gand, à un quart d'heure de Courtrai : c'est en pleine Flandre.

Après avoir dépassé les gracieuses ondulations de terrain qui forment la banlieue bruxelloise, c'est la plaine, la plaine sans fin à droite et à gauche, la plaine reposante et presque monotone, amoureusement travaillée, parce que, féconde et nourricière, toute verte au printemps, toute d'or en été quand les blés mûrs ondulent au loin, belle toujours, mais belle surtout quand le lin qui a grandi la pique gaiement de l'azur si tendre de sa fleur ; belle plus encore dans le voisinage des villes, comme Gand, où le regard charmé voit s'épanouir, en plein champ et au loin,

les plantes et les fleurs les plus rares, celles que les marchés d'Europe et même d'Amérique viendront chercher là, pour en parer les jardins, les parcs et les salons.

Waereghem est un gros bourg qui pointe l'antique flèche de son clocher au milieu de cette plaine. Ce n'est plus un village, ce n'est pas encore une ville ; l'agriculture y est en honneur, sa vaste campagne est semée, de-ci de-là, sans ordre, mais selon la commodité des travaux des champs, de fermes nombreuses aux maisons basses, sans étage d'ordinaire, quelques-unes encore couvertes de chaume, toutes très propres, presque coquettes sous le blanc de chaux renouvelé tous les ans et dont la crudité blesserait le regard, si on ne l'entrevoyait au travers des arbres fruitiers, des vergers, ou des haies de charmille qui limitent les jardinets.

La moitié de la population s'adonne ainsi aux travaux des champs, l'autre moitié est agglomérée dans le bourg de 4 à 5.000 âmes, qui n'offre aucun monument remarquable, mais ses quelques maisons bourgeoises, ses nombreuses maisons d'ouvriers et d'artisans, ses estaminets et ses boutiques, ses fabriques enfin où se tisse le lin et se confectionnent les tapis.



Or, il y a de cela 14 ans, un Oblat, en quête d'une maison pour un juniorat, eut la curiosité de s'arrêter à Waereghem ; il avait appris qu'il y avait là un couvent commencé et non achevé et qu'avaient abandonné, sans grands regrets, des religieux Rosminiens.

Le terrain et le couvent étaient la propriété d'un vénérable prêtre, né à Waereghem et y résidant, dans une maison fort retirée, sise au coin de la grand'place, entre le presbytère et le couvent des religieuses de Notre-Dame. Ni chanoine, ni curé, mais directeur tout court, ainsi désigne-t-on M. l'abbé de Coninck, directeur émérite desdites reli-

gieuses de Notre-Dame, directeur surtout de maintes constructions monacales ou scolaires, à Waereghem et ses alentours. Nature et tempérament d'ascète, admirateur des abbayes antiques, grand amateur de style roman, M. l'abbé de Coninck avait rêvé de réaliser une grande œuvre qui, portant l'empreinte de ses goûts personnels et de ses préférences architecturales en particulier, doterait Waereghem d'un couvent modèle, à défaut d'une abbaye. Ses premiers efforts avaient abouti à la construction d'une aile de ce couvent, dont le plan d'ensemble, soigneusement élaboré et étudié par lui, se réaliserait avec le temps, selon les ressources et le personnel des religieux qui accepteraient de s'y établir.

Les Pères Rosminiens furent les premiers à tenter l'aventure ; ils y demeurèrent dix ans. Ils y fondèrent une œuvre de recrutement et de jeunesse, orphelinat et pensionnat à la fois, et noviciat aussi. Au cours de ces dix années, ils élevèrent le mur d'enceinte, autour des deux hectares environ qui constituent le domaine, tracèrent les allées du jardin, plantèrent des arbres, et un de leurs Pères, venu d'Italie, s'efforçait, la palette en main, d'atténuer par d'élégantes fresques l'austérité trop absolue des longs corridors sans lumière et des salles trop basses..., puis ils partirent.

M. l'abbé de Coninck reprit la clef du couvent déserté et attendit : il sondait l'horizon, espérant voir surgir des hommes de meilleure volonté.

C'est alors que l'Oblat se présenta à lui.

Nous pourrions ne pas le nommer cet Oblat, qu'il n'en serait pas moins connu. Son nom vient de lui-même sur toutes les lèvres dès qu'on parle des œuvres de la Congrégation en Belgique. Et qui ne sait que c'est le Pèreললouche qui a présidé et qui a travaillé à la formation de la Province belge ?

***

M. l'abbé de Coninck et le R. P. Delouche s'abouchèrent donc : des deux côtés, il y avait commun désir de s'entendre; mais il fallait ne pas recommencer les errements qui avaient causé un premier échec; il fallait des situations très nettes, et tout d'abord que chacun fût maître chez soi.

M. le Directeur fut de bonne composition; il nous céda tous ses droits de propriété, non seulement sur le couvent de Waereghem et ses dépendances, mais aussi sur un autre terrain, où s'élevait un autre petit couvent, avec une école primaire de garçons, une moitié d'église publique, le tout situé à trois kilomètres du bourg, au hameau dit de Nieuwenhove; une rente était assurée à M. l'abbé de Coninck durant sa vie, et, pour le repos de son âme, après sa mort, les suffrages de la communauté.

Le contrat fut signé.

A tout prendre, c'était une bonne affaire.

La situation de l'annexe de Nieuwenhove était sans doute pénible et compliquée; le site uniforme de la nouvelle maison de Waereghem n'évoquait certes pas la silhouette du mont Cassin, ni de Subiaco; l'aile existante, mal construite, n'était guère adaptée aux exigences d'une maison d'éducation, mais on pouvait s'installer néanmoins, et, si le nombre des élèves l'exigeait, on pouvait construire; nous restions maîtres de l'heure ainsi que des plans et des devis; il fallait se hâter, la minute propice à la fondation rêvée semblait avoir sonné : il importait de ne pas la laisser fuir.

.

Depuis plus d'un an, toute l'Europe était attentive à la lutte épique du petit peuple Boer contre l'Angleterre; les nouvelles qui venaient du théâtre de la guerre suscitaient, surtout en Belgique et en Hollande, un véritable enthou-

siasme. Ah! ces Boers que rendait si sympathiques leur courage malheureux, que n'étaient-ils catholiques! et pourquoi ne le deviendraient-ils pas? que leur manquait-il pour cela? Sans doute des prêtres de leur race et parlant leur langue; et puisque notre Congrégation avait la charge du Transvaal, pourquoi ne profiterait-elle pas de ce mouvement de sympathie en faveur des Boers, pour entreprendre un recrutement plus intense en ces pays?

Précisément, deux de nos Pères du Transvaal, les RR. PP. Marchal et Van Hecke, aumôniers militaires, pendant la première partie de la guerre, venaient de débarquer en Europe. Ils entreprirent une tournée de propagande, multipliant les conférences, surtout dans les collèges épiscopaux et les séminaires. Le R. P. Marchal publiait une entraînante brochure, intitulée : « *Au Transvaal. — L'Eglise, la Guerre, l'Avenir* », et répandue par milliers. C'était le bon grain jeté en abondance dans une terre fertile : une riche moisson ne pouvait manquer de germer.

C'est pour ces motifs et dans ces conditions, que le T. R. P. Augier, Supérieur Général, jugea opportun la fondation d'un juniorat et confia au R. P. Delouche le soin d'en trouver l'emplacement et le local.

Waereghem s'était présenté; Waereghem était devenu nôtre.



Il fallait organiser la communauté, et d'abord découvrir la cheville ouvrière, le supérieur de la nouvelle fondation. Le R. P. Naessens, directeur de l'école industrielle de Dunbow-Davidsburg, dans l'Alberta, était revenu du Canada et prenait quelques semaines de repos, au sein de sa famille, à Courtrai. Il lui fut demandé de faire momentanément le sacrifice de ses goûts personnels et de se dévouer à l'œuvre naissante : il devint le premier supérieur du « *Petit séminaire du Transvaal* ». Le R. P. Van Hecke, lui aussi, dut renoncer pour un temps à ses chers

Boers et fut chargé de la desserte de l'église publique de Nieuwenhove, avec résidence au juniorat dont il continuerait à assurer le recrutement. Le R. P. Peskens fut détaché du juniorat de N.-D. de Sion et devint professeur, ainsi que le R. P. Mazure, qui sortait du scolasticat de Liège.

Le 13 août 1901, en la St Cassien, fête du T. R. P. Général, eut lieu l'ouverture canonique de la maison. La fête fut présidée par le R. P. Delouche, délégué à cet effet. Les « *Petites Annales* », par la plume du R. P. Bommenel, donnèrent un spirituel compte rendu de cette belle journée, qu'un télégramme, envoyé le soir même au T. R. P. Général, résumait ainsi : « Fête splendide, clergé très sympathique, visiteurs enchantés. »



Quand les derniers échos de la fête se furent tus, quand le dernier visiteur eut échangé la dernière poignée de main, le R. P. Supérieur, entouré de ses trois aides et d'un seul frère convers, put se rendre compte que c'était bien à un poste de dévouement qu'on l'avait placé.

Le personnel est insuffisant et surtout les frères convers font défaut.

Enfin, il n'est que temps d'aviser au recrutement des junioristes.

Sans se laisser intimider, le R. P. Supérieur se met à l'œuvre. Celui dont la Providence s'était servi pour asseoir la fondation continuera, de sa résidence d'Anvers, à parer aux plus urgentes nécessités. Le nouveau berceau recevra une part des ressources que procure l'œuvre des vocations, et cela, joint aux honoraires de messes, aux petites pensions d'élèves, et aux secours de la charité, permettra de vivoter. D'ailleurs, on saura économiser, se priver même, et ce sera un excellent moyen, bien surnaturel, de fonder cette œuvre religieuse. Le bon Frère Bomeke est cédé par la province d'Allemagne; un jeune frère vient du noviciat

du Bestin ; ce n'est pas assez : on ouvre un noviciat de frères; trois postulants se présentent, ils ne persévéreront pas, mais, entre temps, leur aide sera précieuse.

Octobre approche; c'est la rentrée des élèves. Ils se présentent 12, 5 des Flandres, 1 de Hollande, 2 du Grand-Duché de Luxembourg, 4 du diocèse de Metz.

Les horaires et les programmes d'études sont fixés et l'on se met à l'œuvre.

L'année se passe, tranquille.

Le R. Père Supérieur veille à la marche générale et régulière de la communauté. Par tous les temps, le R. P. Van Hecke franchit les 3 kilomètres qui séparent Waereghem de Nieuwenhove et assure le service régulier de l'église publique; par sa bonhomie, sa patience et son dévouement à tous, il calme peu à peu l'effervescence qui régnait, depuis de longues années, dans cette population agricole d'un millier d'âmes environ qui se refusait à venir à l'église paroissiale trop distante.

Les pères professeurs se partagent les cours et la discipline. Les élèves montrent de la bonne volonté; en fin d'année scolaire, plusieurs sont reconnus inaptes aux études ; les autres vont prendre leurs vacances en famille. Ils reviendront 5; un seul persévérera jusqu'au bout, et sera nos prémices que le bon Dieu se réservera et cueillera au lendemain de sa première messe : le bon et regretté Père Louis Muller, décédé, l'an dernier, à San Remo.

Mais voilà qu'au courant du mois d'août, le R. P. Naessens est rappelé en Amérique; le P. Marin reçoit son obédience pour Jersey; le P. Peskens est parti pour Anvers, et, seuls du personnel de la première année, les PP. Van Hecke et Mazure restent au poste.

***

Sans doute les espérances ne s'étaient pas toutes réalisées, mais un résultat précieux était obtenu ; le coup de sonde avait été donné, et dans des conditions qui permet-

taient de conclure. La conclusion fut tirée par le T. R. Père Général et le R. Père Provincial du Nord : l'œuvre était viable, le « *Petit Séminaire du Transvaal* » n'avait qu'à devenir tout bonnement un juniorat et, comme tel, accueillant à toute âme d'enfant appelé par Dieu au sublime ministère de l'apostolat, au Transvaal sans doute, mais aussi en Amérique et à Ceylan, et sur tous les champs d'action où notre chère Congrégation poursuit son fécond labeur.

Au reste, la persécution sévissait en France. Les lois de spoliation et d'exil, déjà votées, étaient sur le point d'être appliquées; les œuvres de recrutement allaient particulièrement souffrir et il était de toute prudence de leur préparer, hors des frontières, à l'abri de la bourrasque, des refuges hospitaliers. Le noviciat existait déjà au Bestin, et le juniorat, à Waereghem ; chacune de ces deux maisons allait jouer son rôle.

Il est souvent bien difficile de découvrir les desseins de la Providence, surtout lorsque le mal est triomphant ; le temps seul les révèle peu à peu, toujours admirables et miséricordieux. Les exils de 1880 n'occasionnèrent-ils pas nos fondations, en Hollande, de Saint-Charles et de Saint-Gerlach, et ces deux maisons ne furent-elles pas le berceau de la florissante province d'Allemagne ? De même les expulsions de 1903 vont concourir à implanter plus solidement nos œuvres en Belgique.

Arrivons aux faits.

En septembre 1902, le R. P. Louvel, missionnaire à Saint-Andelain, est appelé à recueillir la succession du R. P. Naessens, comme supérieur de Waereghem ; le P. Antonin Guinet amène, sur l'ordre du R. P. Brulé, provincial, la classe de quatrième du juniorat de Notre-Dame de Sion, et devient préfet des études et professeur. Le P. Aloys Schmitt reçoit la même obédience, et le Fr. Deman, malade, nous est adjoint ; il aidera à la discipline en se préparant à recevoir les saints ordres.

L'année scolaire commence avec trois classes régulières : quatrième, cinquième et sixième. Il y a 20 junioristes présents : 5 de la première année, 7 venus de Notre-Dame de Sion, et 8 nouveaux. En décembre, le 21[e] arrive du Limbourg hollandais ; en janvier, le P. Marchal amène 4 de ses compatriotes lorrains ; en mars, 13 élèves de seconde du juniorat de Notre-Dame de Sion, licencié par suite de la confiscation, viennent nous rejoindre, conduits par le R. P. Baille, leur professeur, et le R. P. Clavier, professeur de sciences ; enfin 4 nouvelles admissions portent le nombre des élèves à 41.

Des frères convers, expérimentés en divers métiers, nous arrivent nombreux ; pour quelques-uns leur séjour à Waereghem ne sera qu'une halte, sur le chemin de l'exil ; pour d'autres, l'obéissance y fixera leur tente, et leur concours précieux nous permettra d'organiser tous les métiers intérieurs, dont le rendement allègera considérablement le budget des dépenses. Nommons-les, ces bons et dévoués coadjuteurs de la première heure : les frères Lauth, Coblentz, Masson, Piolot et Pasquier ; puis Liber et Faivre.

Le vénéré frère J.-B. Guinet les avait précédés tous de quelques mois. Demandé avec instance au scolasticat de Liège et cédé avec regret, il devait achever parmi nous sa belle et sainte vie ; son séjour de quatre années fut une bénédiction pour notre jeune communauté ; il fut l'anneau qui relie le présent au passé, le témoin et le gardien des traditions qu'il avait puisées auprès du fondateur lui-même et, pour tous, un exemple et une haute leçon de sens religieux.

Il n'y avait pas encore d'économe ; le Rév. Père Supérieur en remplissait les fonctions tout en souhaitant de se dédoubler. Le collaborateur désiré, il l'avait sous la main ; il se reposait, chez nous, depuis le mois d'octobre ; c'était le R. P. Lionnet. Ce père si dévoué — il l'avait bien montré déjà et allait le montrer plus encore — fut nommé, en janvier, économe ainsi que premier assesseur. Aussitôt,

tout remue et s'organise. Déjà, nous avions installé l'éclairage électrique ; mais voici que les ouvriers, maçons, menuisiers et peintres, nous envahissent, et ce sera pour longtemps.

Le Rév. Père Supérieur s'est absenté trois semaines ; il s'est fait quêteur et revient joyeux ; on va pouvoir aménager des classes et même construire en façade avec étage, sur huit mètres de longueur ; ce n'est déjà plus selon les plans de M. de Coninck. Cela nous procure un grenier, trois chambres, un oratoire pour les junioristes, quatre classes et, pourquoi pas ? des indispensables à l'intérieur, car il n'y en avait point : que voulez-vous ? les meilleurs architectes oublient toujours quelque chose.

Puis, c'est la cour des élèves agrandie, bétonnée et dotée d'une galerie ; c'est le dortoir des frères aménagé ; ce sont les ateliers installés, couture, boulangerie, cordonnerie, ferme ; la ferme surtout, qui se peuple méthodiquement et nous procure le lait, le beurre, les œufs, et encore de petites ressources ; enfin c'est la buanderie.



Bien que la Province du Nord nous traite maintenant en enfants qui émargent au budget, nous ne devons négliger aucun moyen de diminuer nos frais, afin de pouvoir nous développer, car nous sommes bien à l'étroit encore ; mais c'est plaisir de constater que, jour par jour, quelque chose se fait ; c'est un plaisir, et une bonne leçon aussi : fonder une maison, la pourvoir du nécessaire et d'abord devoir se priver de ce nécessaire est une excellente leçon de choses, une leçon de pauvreté et de détachement, qui ne nuit en rien à la gaieté et à l'entrain. Bien au contraire, et tout en applaudissant notre infatigable père économe qui nous procure l'indispensable, nous n'en trouvons que plus savoureux les récits du R. P. Van Hecke nous dépeignant la pénurie du début. Des wagons de meubles arrivent de

nos diverses maisons cambriolées; il y a de tout dans ces wagons; les objets les plus prosaïques cahotent parmi les livres; des reliques bien fatiguées, souvenirs de plusieurs générations d'Oblats, se mêlent à des articles de ménage encore utilisables, puis ce sont des lits, des tables, des bancs, des chaires de classes, des statues, etc., etc. Et le tout nous parvient franco de douane, par l'entremise de l'excellent chef de gare de Waereghem, M. Delcroix.

Si la vie est dans le mouvement, nous formons une communauté bien vivante, qui est enfin pourvue de tout son organisme et même va pouvoir essaimer. Nieuwenhove est détaché du juniorat et devient maison séparée; le R. P. Van Hecke en est nommé le premier supérieur; il va revivre là, une seconde fois, les privations du début; nous le reverrons souvent à notre table, nous ferons de la nouvelle résidence un but aimé de promenade, et pour nous régaler chez lui, ce bon Père nous offrira une bouteille de bière, qu'il nous faudra conquérir d'abord, presque à la nage, au fond de ses caves inondées.

Pour nous dédommager de la perte de cet actif promoteur du juniorat, le R. P. Marchal est rattaché à notre maison; il aimera à venir s'y reposer, entre ses travaux apostoliques, jusqu'au jour où l'obéissance nous l'enlèvera pour en faire le premier supérieur de la maison de la Panne.



Les événements qui suivent perdent un peu de cet intérêt spécial qui s'attache aux débuts; ce sont des professeurs qui nous quittent, appelés à d'autres postes, et ce sont d'autres professeurs qui les remplacent; ce sont des élèves qui partent et d'autres qui reviennent toujours plus nombreux; en se tassant bien, on réussit à en loger 50. Sept rhétoriciens partent en août 1904 pour le noviciat du Bestin; avec quelle joie nous offrons à la Congrégation ces premiers fruits mûrs de notre juniorat! en 1905, 7 encore; mais

4 seulement vont au Bestin et 3 au noviciat qui vient de s'ouvrir à Nieuwenhove. En février 1905, la province Belge avait en effet été constituée ; le juniorat de Waereghem en faisait partie avec nos maisons de Bruxelles, d'Anvers et de Nieuwenhove.

Nous ne cessons pourtant pas nos bons rapports avec la province du Nord ; c'est par elle que nous avons pu sortir des difficultés du début ; c'est par elle aussi, en partie, que nous continuerons de vivre. Aucun changement de personnel n'a lieu. Le Nord fait le sacrifice de ses sujets et consent à nous confier la formation de ses junioristes et à compléter leurs pensions, la province de Belgique fera de même pour les siens ; et le juniorat de Waereghem, d'abord sans tutelle, bien définie, lorsque, à ses débuts, enfant par trop minable, il n'était regardé que comme « indésirable », se voit prodiguer les sourires de droite et de gauche et bénéficie d'une double paternité qui pourvoit à ses besoins.

Assurément, il n'y avait rien de trop.

Sur ces entrefaites, le supériorat du R. P. Louvel prit fin ; il nous quitta. Le ministère de la prédication, auquel l'obéissance l'avait arraché, le reprit de suite et tout entier ; nos regrets bien profonds accompagnèrent son départ et le juniorat garde son souvenir, fait de respect et de reconnaissance, et d'affection surtout, car il nous donna, pendant trois ans et sans compter, ce qu'il avait de meilleur, son cœur de père et d'apôtre.

(*A suivre.*) A. GUINET, *O. M. I., supérieur.*

## VICARIAT DU KEEWATIN

# Rapport sur la mission de Cross-Lake.

Par le R. P. E. Bonnald.

Le Pas, 11 novembre 1913.

C'était en 1910, le 11 novembre, que j'écrivais mon rapport sur la mission de Cross-Lake et qui fut publié dans le No de juin 1911. Il y a trois ans de cela. Je pensais que c'était mon dernier rapport et m'attendais à un changement, que les circonstances et les difficultés où je me trouvais rendaient nécessaire. Il me fallut patienter et attendre encore plus de deux ans avant de quitter définitivement mon poste, non sans regret.

Mgr Charlebois, à son retour d'Europe, m'a communiqué le désir qui lui a été exprimé que je continue à écrire la suite de ce rapport. Je le fais aujourd'hui, en profitant de mes loisirs.

Le Père Thomas Julien, qui vient d'être nommé à ma place, pourra désormais intéresser les lecteurs de nos Annales en narrant les progrès de cette chère mission de Sainte-Croix. Pour moi, je n'ai qu'à vous dire cette fois ce qui s'est passé de plus saillant dans le cours de ces trois dernières années. N'étant pas sur place, à même de consulter les registres et le journal de la mission, j'ai recours seulement à mes souvenirs.

Un peu avant d'écrire le rapport du 11 novembre 1910, j'étais allé dans l'ouest voir, sur son lit de mort, un orphelin de père et de mère que j'avais élevé au lac Pélican. Le R. P. Hugonard m'avait averti de son état désespéré. Des trois orphelins qui m'avaient été confiés

par leur père mourant et que j'avais élevé, lui aussi, Etienne était pour moi comme un enfant très cher, doué d'un excellent caractère, obéissant, pieux et tout à fait bon cœur, il réjouissait ma solitude. Il ne me quittait même pas pour se rendre aux invitations de ses petits camarades du village à leurs réunions de jeux ou de plaisirs. Mais pour le bien de son âme et l'éloigner des mauvais exemples je me privai de sa présence et l'envoyai à l'école. Malheureusement la tuberculose, qui a fait tant de victimes à cette école de Qu'appelle, ne tarda pas à l'attaquer. J'allai le voir une dernière fois, et j'éprouvai bien vivement ce que dit saint Augustin : On n'abandonne pas sans douleur ce que l'on possède avec amour : *Non relinquitur sine dolore quod cum delectatione retinetur...* J'admirai sa résignation, il était bien plus fort et résigné que moi. Il pleura cependant et me dit au revoir au ciel. J'appris deux mois après qu'il était mort comme un prédestiné avec son innocence baptismale à l'âge de 17 ans.

Un mois seulement après sa mort, son petit neveu Auguste, enfant de prédilection, âgé seulement de deux ans, la joie et la consolation du vieux missionnaire qu'il appelait son grand-père, était pris de crampes et de convulsions dont la violence finit par le tuer en quelques jours d'atroces souffrances.

Je passai bien des nuits blanches au chevet de ce petit innocent, car il me réclamait toujours et ne voulait personne d'autre que moi pour le soigner. Pauvre enfant ! il allait donc, lui aussi, m'abandonner comme son oncle Etienne ; il était trop aimable, il aurait rendu trop doux le déclin de ma vie par ses bonnes manières et ses caresses ! Son front eût été trop doux pour mes yeux et sa présence trop consolante pour mon cœur. Avant sa maladie, il me suivait partout, à la chapelle, et quand je sonnais l'Angélus. Après ma messe, il demandait à baiser les images, les petites statues... il se mettait à genoux, se signait et faisait mine de prier, quoique ne parlant pas encore. Puis

vint la fin; je le vis mourant, et quoique heureux de le voir échapper aux dangers de cette terre pour aller sans fin jouir du bonheur du ciel, la fin de cette chère existence fut cruelle pour moi. Je ne pouvais m'y habituer, il me semblait l'entendre toujours m'interpeller comme autrefois et le voir rôder autour de moi; je dus faire moi-même les funérailles et, en baisant pour la dernière fois sa petite tête, je demandai à son âme de prier pour moi le bon Dieu afin que j'arrive sans faiblir jusqu'à Lui dans l'Eternité. Que les lecteurs me pardonnent ce regret du cœur; j'aimais tant mes chers petits orphelins sauvages.



Quelques jours après, sur la demande d'une douzaine de familles catholiques campées au loin dans leurs quartiers de chasse, je partis en traîneau à chiens avec Antoine, le père du petit défunt. Malheureusement nos coursiers n'étaient que de pauvres chiens de troisième classe; aussi, impatienté de les voir marcher à l'allure des bœufs du bon roi Dagobert, je mis pied à terre et, mes raquettes chaussées, je pris les devants. Malgré mon âge, j'eus vite laissé loin derrière moi mon homme et les chiens. Ce fut une imprudence de ma part.

Le froid était vif, je me sentais fatigué en entrant dans le bois... je dus modérer ma marche, et, quand enfin mon homme arriva, je le laissai passer en lui recommandant de faire du feu au premier endroit convenable.

Après que j'eus franchi un mille de distance, le froid très rigoureux dans ce petit sentier de la forêt commença à me saisir. Bientôt je fus quelque peu inquiet : ma gorge, mon palais se desséchaient, je n'avais presque plus de souffle; je cherchais à saisir les branches des arbres pour m'aider. Mon homme, ne trouvant sans doute pas de bois sec pour le feu, allait toujours de l'avant. Le vertige me prenait, sans toutefois m'enlever la crainte fondée de tomber sur le

chemin et de mourir gelé. Une pastille que je trouvai dans ma poche me ranima un peu, et je continuai toujours d'avancer, quoique à petit pas. Enfin je sentis la fumée, sans apercevoir encore le campement, puis je vis le feu, j'étais arrivé à temps : *Deo gratias !*

Pour la première fois de ma vie, je m'étais vu sur le point de périr de froid. Les chagrins de la mort de mes protégés, la fatigue de la marche et mon peu de santé en étaient la cause. Deux catholiques avaient rencontré mon homme et avaient de suite fait du feu et préparé un campement. Ils eurent bien soin de moi, mon triste état les toucha profondément. On passa la nuit ensemble, et le lendemain je pus m'installer commodément et confortablement dans le traîneau sur le beau chemin qu'avaient tracé nos compagnons de la veille. Arrivés avant midi chez des sauvages catholiques campés dans des maisons en bois, on nous y servit le déjeuner avec du poisson, et même on nous prêta un bon chien, ce qui me permit de rester tout le chemin en traîneau jusqu'aux divers campements où nous devions aller.

Avant le coucher du soleil nous campions chez nos gens. Il y avait deux maisons et six familles. Les chasseurs y arrivèrent en même temps que nous, avec des fourrures et des lièvres. On voyait sur les étagères extérieures, auprès de leurs maisons, des dépouilles de caribous et d'élans.

On nous traita aussi bien que possible, et avant la nuit je fis les baptêmes et entendis les confessions. De bon matin je sonnai ma clochette et célébrai la sainte messe dans la meilleure cabane. Tous se réunirent chez mon hôte et là, après les exercices religieux, je dus critiquer les nouvelles mensongères que le ministre méthodiste leur avait contées à son passage deux jours auparavant.

La messe terminée, et après avoir pris notre déjeuner, nous partons pour un autre campement indien. Nous y arrivions après midi, en même temps que les sauvages à leur retour de la visite aux filets sous la glace et aux

collets dans la forêt. Il y avait abondance de poissons et de lièvres dans ces trois maisons de bois qu'habitaient quatre familles.

J'appris là qu'au passage du ministre méthodiste une bonne mère de famille fit semblant devant ses enfants de vouloir faire baptiser le nouveau-né par le ministre. William, le second fils, agé de six ans, se leva aussitôt, mu par un mouvement de sainte indignation et se mit à crier : « Non, non ; le priant protestant ne baptisera pas mon petit frère. »

— Pourquoi pas ? reprit la mère : le Père ne viendra pas ici de si tôt.

N'importe, dit William, le petit sera baptisé plus tard, mais le ministre ne touchera pas mon petit frère. Ce disant, il avait un air décidé bien supérieur à son âge. Je ne manquai pas de féliciter William de sa foi et de son zèle.

Ce fut tout autre chose pour le grand-père de cette famille ; j'appris qu'il avait fait une jonglerie ou scène d'idolâtrie. Ce fut très sérieux.

Les péchés contre la foi étant les péchés les plus graves, quand ces péchés sont publics, une sanction s'impose, et j'avertis à l'avance que tout imposteur en matière religieuse serait exclu des sacrements pour un temps. Il y avait eu un cas de scène superstitieuse et même diabolique, deux mois auparavant, dans ce campement. Sous prétexte de connaître la cause de la maladie d'un enfant, le jongleur s'était offert. Les intéressés avaient lancé des invitations pour cette scène, avec paiement qui consistait en un chien, une chemise et autres objets. Bien plus, le jongleur se fit aider pour bâtir sa loge ou hutte de jongleur. Puis, cette loge terminée, le jongleur suivit le cérémonial accoutumé : il bat le tam-tam sur un tambour, une poêle, ou une chaudière vide, et là, dans ses incantations, il parle à ses dieux, à ses esprits, pour savoir d'eux d'où vient le mal du malade et quel est le mortel qui en est la cause.

Tous les témoins de cette scène vinrent se confesser, et en dernier lieu le jongleur.

Quand ce dernier eut terminé sa confession, il dut faire amende honorable publiquement : « Je l'avoue, dit-il, j'ai mal agi, mais c'est aussi de la faute des autres qui me l'ont demandé et qui m'ont poussé à le faire en me donnant d'avance le payement. »

Dans mon sermon le soir, je m'élevai avec force contre ce péché abominable de retourner à Satan après avoir renoncé à lui au jour du baptême. La sainte communion fut refusée aux plus coupables mais avec promesse de la leur donner après qu'ils auraient montré par leur conduite qu'ils renonçaient pour jamais à toutes les superstitions diaboliques.

Nous repartions de là le lendemain matin, avec les provisions nécessaires, comme du reste on l'avait fait au campement précédent où nous avions reçu, pour notre voyage, de belle viande grasse d'élan. Notre première halte fut chez les gens qui nous avaient prêté un chien quelques jours auparavant.

Là, comme dans les autres familles, nous passons la nuit pour instruire, confesser nos pauvres et chers néophytes et leur donner la sainte communion le lendemain matin. Je profite de l'occasion pour faire remarquer aux parents combien leurs enfants sont plus malheureux avec eux qu'avec les bonnes Sœurs qui les gardent dans nos écoles pensionnats. Il y avait là la petite Catherine, âgée de huit ans, qui était si belle, si propre, si bien tenue et en parfaite santé quand les Sœurs la gardaient, à la mission, tandis que je la voyais déguenillée, malpropre, amaigrie et maladive. Mais ces pauvres parents ne savent pas se détacher de leurs enfants et ils tiennent tant à leur liberté que malgré tous les avantages que nous leur offrons pour élever leurs enfants, ils ne consentent guère à s'en séparer et viennent les reprendre pour un motif quelconque, quand ils les ont remis quelque temps à la mission.

De bon matin, nous repartions pour le retour. Après une journée de marche, nous atteignons, le soir, l'entrée de notre village, long en étendue, et nous allons nous réchauffer en passant à la maison de mon compagnon. La mère de famille avait entendu dire déjà que j'avais failli mourir de froid en chemin, et sachant combien j'étais peiné de la mort de son petit-fils Auguste, en nous voyant entrer chez elle, elle me fit asseoir à côté du feu et se mit à sangloter, par pitié, sans doute, pour le vieux missionnaire, et au souvenir du cher petit défunt.



Plus que jamais, les blancs viennent sillonner nos parages, hiver comme été, quoique ce soit beaucoup plus fréquent pendant la belle saison. De nombreuses flottilles de canots descendent le fleuve; on y voit quelques sauvages et des arpenteurs, des soldats, des médecins, des géographes, des forestiers, des mineurs, des prospecteurs, etc... ; des traîneaux à chiens passent et repassent, au service du gouvernement, des chemins de fer, des marchands traiteurs de fourrures.

Si nous avons quelquefois la satisfaction de voir de bons catholiques canadiens ou irlandais qui viennent nous édifier par la pratique de notre sainte religion à l'église, malheureusement plus souvent il y a des blancs qui offrent des repas pour y attirer nos gens simples et sans défense et qui cherchent à les débaucher. De ces blancs-là, délivrez-nous, Seigneur !

***

Depuis le décret *Ne temere* de Notre Saint-Père le Pape Pie X, nous avons eu la peine de voir plusieurs de nos gens encourir l'excommunication. Malgré nos avertissements et nos défenses, ils sont allés se marier devant le ministre sans peut-être comprendre la différence qu'il y a dans ces mariages avant et après le décret. Les mariages

mixtes sont inévitables ici, parce que la moitié de la population est catholique et l'autre moitié protestante. J'espère que le délégué Apostolique, consulté par nos Pères de l'endroit, trouvera moyen de régler ces mariages. Ces faits, pour rares qu'ils soient, montrent qu'il manque aux catholiques de Cross-Lake cet esprit de foi, cet amour de la religion qui distingue les catholiques du lac Pélican ou du Pakitawagan.

Notre chère mission de Cross-Lake, après le départ des sœurs pour Norway-House, laissait bien à désirer surtout pour le temporel. Le P. Lecoq nous trouva cependant une bonne institutrice dans la personne de Mlle Jeanne Ramsay, son ancienne paroissienne de Sainte-Rose.

Malheureusement, elle n'est restée que huit mois. Elle faisait l'école à nos enfants, et, avec le secours de deux fillettes, tenait la cuisine et la maison avec un dévouement inlassable.

Ce fut pour le missionnaire une bonne fortune que le secours de cette bonne personne, car la maladie le tint au lit trois fois dans l'hiver, au point d'être, une fois surtout, en danger de mort. La première fois, un peu après les premières glaces, le P. Lecoq, qui en eut connaissance, se hâta de venir à pied, sans guide, à plus de 60 milles de distance et arriva une nuit épuisé de fatigue et de faim. Il vint, une seconde fois, quand je venais d'échapper à la mort. Pendant deux jours, ma température avait été de 105 degrés Fahr. et l'infirmière de l'endroit avait bien recommandé de me veiller. Certes, ma position n'était guère enviable ; quoi qu'il en soit, j'eus la force de descendre à la chapelle intérieure pour me communier, puis, revenu à mon lit, j'allumai deux chandelles à côté de la statue de la sainte Vierge et attendis avec confiance la volonté de Dieu. Quand, cinq ou six jours après, arriva le P. Lecoq, dans une barque de marchands, j'étais à peu près hors de danger. L'érysipèle et la grippe qui m'avaient mis dans cet état commencèrent à diminuer.

Si souvent j'ai eu à me plaindre des méthodistes, que je suis heureux d'avoir à faire une exception aujourd'hui. La femme du ministre méthodiste se montra bien charitable pour le pauvre prêtre catholique. Non seulement, elle me donna les bons avis d'une infirmière habile, comme elle l'avait été 25 ans ailleurs, mais elle m'apportait souvent des œufs, du lait. Le ministre lui-même voulut bien l'accompagner plusieurs fois : j'ai bien prié pour que le bon Dieu leur en tienne compte, surtout en leur donnant la foi.



Un autre souvenir qui me vient : c'est celui du baptême dans une famille protestante ; c'était l'autre hiver. Le père et la mère de famille me firent dire par des voyageurs de vouloir bien venir chez eux à 45 milles de Cross-Lake pour baptiser leur nouvelle petite fille. J'engageai un homme avec ses chiens et l'on partit.

Cette fois-ci, tout alla bien. Il y avait trois familles dans le camp et j'allai loger dans la cabane du protestant. L'entrée du prêtre dans cet asile fut une bénédiction et y produisit un peu l'effet de la venue de Notre-Seigneur chez Zachée. Bienvenue de la part de tous, joie des enfants ; saintes résolutions des parents qui veulent se préparer à devenir de bons catholiques.

On nous fournit du poisson en abondance pour nos chiens, puis après notre souper, je fis appeler les catholiques de l'autre maison pour venir assister à la cérémonie. Nous chantâmes le beau cantique du baptême, puis je leur fis une instruction sur ce sacrement et sur les devoirs des baptisés et de leurs parents. Enfin je baptisai la petite Mélanie qui fut sage, ne pleura pas et fut baisée religieusement par sa mère en sortant des fonts baptismaux. Merci, dit-elle, ma fille est catholique, ses sœurs la suivront et nous serons tous catholiques.

Comme nous voulions retourner le lendemain à Cross-

Lake d'une seule traite, nous décidâmes de repartir avant le jour. Une fillette de 6 ans désirait tant ne pas quitter le prêtre catholique qu'elle demandait à sa mère de la laisser partir avec lui. « Plus tard, lui répondis-je, je viendrai te chercher pour rester avec les bonnes sœurs. »



Enfin, pour la dernière année que je passai à Cross-Lake, j'eus la douleur et le regret de voir plusieurs de nos catholiques prendre part à une jonglerie à l'occasion de la maladie d'un enfant au berceau. Ils le firent en secret autant qu'il leur fut possible. Mais la visite de la marraine de l'enfant dévoila tout. Je dus agir en conséquence pour condamner publiquement un pareil scandale. Je défendis aux adultes coupables d'entrer à l'église le dimanche suivant. Dans leur orgueil, ils en furent choqués, vexés extraordinairement. Au lieu de s'en humilier et de s'en repentir, ils éclatèrent en plaintes et en sarcasmes contre le prêtre.

Deux mois seulement après, l'un vint s'humilier, faire amende honorable et promettre de ne plus participer à pareilles scènes diaboliques. Deux autres, un peu avant mon départ de Cross-Lake, sont venus se mettre en règle avec leur conscience. Ma conduite leur paraît d'autant plus sévère que le ministre laisse tranquilles ceux des siens qui se rendent coupables des mêmes fautes. Il s'occupe surtout d'argent. Outre sa pension de 800 piastres, il traite les belles fourrures de ses sauvages et y gagne le double de la valeur. Quant aux offrandes qu'il peut avoir en monnaie, il les adresse aux sociétés méthodistes de l'Ontario. Que ses ouailles dansent, fassent des folies, au scandale de leurs compatriotes, il ne s'en émeut guère ; pourvu que ses gens aillent au temple le dimanche et y chantent des cantiques, il les laisse tranquilles.

***

Je finis, et rien ne m'est plus agréable que de vous annoncer que de meilleurs jours vont se lever pour nos missions dans ce vaste district de Norway-House. Il vient d'être décidé que, l'été prochain, de 1914, une grande école pensionnat serait bâtie pour la Mission catholique de Cross-Lake. J'en remercie la divine Providence, et plaise à Dieu que cette école reçoive de nombreux enfants de ces pays ; que la jeune génération qui se lève ait des habitudes vraiment catholiques, et que désormais tous ceux qui quitteront ce monde soient des élus du ciel où je souhaite, avec la grâce de Dieu, retrouver un jour les âmes de ces pauvres Maskégons dont j'ai été le premier missionnaire !

Cette pensée, cet espoir me consoleront de la peine immense que je viens de ressentir en quittant cette mission, la première fondée sur la rivière Nelson.

Etienne Bonnald,
*O. M. I.*

# VICARIAT DU SUD DE L'AFRIQUE

**Lettre du R. P. F. Porte, Vicaire des missions, à Monseigneur le Supérieur Général, sur la mission de Vleeschfontein.**

Ce 15 août 1913, fête de l'Assomption.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Il vous tarde, sans doute, de connaître un peu mieux notre mission de Vleeschfontein et c'est pourquoi je me permets de vous inviter à nous suivre par la pensée dans la visite que nous y avons faite et dont je viens vous rendre compte afin que vous puissiez constater en quelque manière ce qu'est cette mission de grand avenir.

Le 15 août 1913, le R. P. Cox, Administrateur Apostolique du Transvaal, se rendait en compagnie de deux Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, par la voie du chemin de fer, de Johannesburg à Mafeking, où je devais les rejoindre, par le chemin de fer du Zambèze.

De Mafeking nous avons continué ensemble sur la ligne du Zambèze jusqu'à « Notwani », où nous descendons. Connaissant les difficultés de communications avec Vleeschfontein, et beaucoup d'autres inconvénients, j'avais bien recommandé au P. Noël d'être à temps à « Notwani » avec son wagon à bœufs. Mais, par je ne sais quelle malencontreuse aventure, quand nous descendons du train, on n'aperçoit pas trace de blanc ou de noir venu pour nous attendre. Les choses commencent bien.

Notwani est une gare, parce que le train s'arrête pour s'approvisionner d'eau, mais à part deux poteaux, l'un en amont, l'autre en aval, portant sur une planche le nom de « Notwani », il n'y a ni chef de gare, ni employé, ni mai-

son, ni abri, c'est le « veldt », c'est-à-dire le désert, mais qui produit beaucoup d'herbe et de buissons.

J'avertis le R. P. Cox, que nous aurons parmi nos déboires celui d'attendre peut-être vingt-quatre heures à la belle étoile et en plein soleil. Mais laissons partir le train et nous aviserons. Il y a tant de ressources dans ce pays désert que, quand on applique le grand remède africain, on se tire toujours d'affaire. Attendre patiemment assis sur une pierre, n'est-ce pas ce qu'il y a de mieux ?

Ainsi nous parlions, quand je vois arriver un civil blanc en pantalon et chemise de kaki.

— Pardon, auriez-vous des nouvelles du wagon du P. Noël ? — Non, mais il viendra sans doute demain. En attendant, venez dans mon camp, à sept cents mètres d'ici ; le caporal est à Johannesburg où il a été appelé à cause de la grève.

On mettra à votre disposition une chambre et deux lits que nous laisserons aux Sœurs. Le R. P. Cox pourra se reposer sur un lit de camp, dans le bureau du caporal, et ainsi nous attendrons, sans avoir trop à nous plaindre.

Ce civil, un des policiers du Transvaal, s'appelle O'Hare, brave Irlandais, qui a, en Irlande, 3 ou 4 sœurs qui sont religieuses et un frère qui est prêtre.

En avant donc, et vogue la galère ! ou plutôt, nous partons à la file vers le poste de police, chacun son paquet à la main, tandis que quelques Cafres portent les gros sacs que les Sœurs leur ont confiés. J'ai voyagé souvent en wagon : parfois j'ai été dans l'abondance quand le fusil marchait bien ; d'autres fois, j'ai souffert de la faim, mais jamais je n'avais voyagé en si bonne compagnie.

Nous passons donc la porte du Transvaal que la police tient toujours fermée à clef, et nous arrivons dans un petit enclos de fil de fer, propre, net et luisant comme un sou neuf ; la caserne elle-même est un petit bijou de confortable et de bon ordre.

Le caporal étant absent, vous ai-je dit, nous envahissons tout, chambre, office, salle à manger et cuisine. Les Sœurs prennent le tablier et s'installent à la cuisine, si bien qu'en rien de temps, nous sommes heureux de la mésaventure du wagon. Notre Irlandais est si content d'avoir deux Sœurs, un Provincial, et un Administrateur Apostolique, qu'il ne peut presque pas parler. Il aurait reçu le roi qu'il ne serait pas si heureux.

Au-dessous du camp se trouvent les fameux trous dans la rivière, où les crocodiles trouvent refuge en temps de pluies abondantes. Il y a 16 ans, je les ai vus là et il y aurait eu danger d'aller prendre un bain. Aujourd'hui, c'est la période de sécheresse qui dure depuis 3 ans ; il n'y a plus trace de ces jolis sauriens que les Sœurs auraient pourtant désiré de voir.

La clôture de fil de fer du Transvaal est à environ 600 mètres de la gare de « Notwani ». Depuis la guerre, tout le Transvaal a été entouré et littéralement enfermé avec une clôture de 6 fils de fer barbelé, pour le protéger de ce qu'on appelle la fièvre de la côte orientale, *East Coast fever*, que les tiques ou sangsues propagent d'un animal à l'autre. Des milliers et milliers de têtes de bétail ont péri dans le Transvaal, et la fièvre a suivi la côte orientale de l'Afrique jusqu'à Natal et East London dans la colonie du Cap. La « clôture » a pour but d'empêcher tout trafic entre le Transvaal et la Colonie, et le Bechuanaland. Par-ci, par-là, il y a une porte avec un poste de police qui ouvre la porte pour les gens à pied, mais non pour les véhicules ou les bestiaux.

Le lendemain de notre arrivée au camp de police, vers 10 heures du matin, le wagon du P. Noël commença à dessiner sa silhouette blanche au milieu des arbres et des buissons. C'était, en effet, le serviteur du P. Noël. Il arrivait. Mieux vaut tard que jamais.

On fait boire les bœufs, on graisse les essieux du wagon

et à 2 h. de l'après-midi nous partons, avec force promesses de revenir.

Le R. P. Cox ayant appris qu'à huit milles du camp se trouve une famille anglaise, Goddard, dont le père et les enfants sont des convertis, nous nous dirigeons de ce côté pour les voir. Il n'y a que deux ans qu'ils sont arrivés d'Angleterre pour exploiter une ferme. Une des filles, d'environ 15 ans, n'ayant pas encore été confirmée, le Rév. P. Cox, dès notre arrivée dans la ferme, prépare l'enfant et lui confère le sacrement de confirmation. Pauvre enfant! à peine la cérémonie finie, elle ôte son chapeau, nous dit adieu et court ramasser les chèvres et les moutons. Nous, nous reprenons notre voyage, le soleil est déjà couché, mais c'est surtout le soir que les bœufs marchent bien et font du chemin.

Quand la nuit se fait par trop sombre et que nous sommes à peu près sûrs de nous perdre, nous arrêtons. En route, nous avions rencontré un second wagon du P. Noël, qui apportait des matelas et des couvertures. Nous campons. Les Sœurs préparent le souper et, après les avoir installées dans le wagon, le R. P. Cox fait son gîte entre les quatre roues, par terre, et je vais voir s'il n'y a pas un creux propice à côté, pour étendre mes couvertures. Au lieu de deux conducteurs, nous en avions maintenant quatre, ce qui veut dire qu'à coup sûr, on ferait moitié moins de travail, car, plus ils sont, plus ils parlent, plus ils discutent, et plus ils mangent, mais moins ils font d'ouvrage. Ce que j'avais prévu arriva. A 10 heures, avant de m'étendre sur la terre pour prendre mon repos, je m'approche des conducteurs. Ils boivent gaiement et ne se soucient de rien. Le temps est noir comme de la poix.

— Où sont les bœufs ?

— Là !

— Mais enfin, où, là ?...

Les joueurs se lèvent, courent, les bœufs ont disparu.

— Battez-moi la campagne, paresseux que vous êtes ; il

faut que les bœufs arrivent, et ce soir, car si vous attendez jusqu'à demain, les bœufs seront loin, cherchant de l'eau à boire, et nous pouvons être ici pour plusieurs jours, dans le désert, sans eau. Nos hommes partent, cherchent, appellent. Enfin, ils arrivent avec les bœufs, et tous, sans plus de souci, s'étendent à terre, les pieds formant un cercle autour d'un grand feu. Oh ! qu'elles sont belles les nuits africaines, dans le calme du désert !

Le lendemain, de grand matin, les wagons s'ébranlent et vont à travers les buissons, au milieu des arbres qui menacent de nous aveugler et ratissent notre tente ; on avance au milieu des pierres qui sont si nombreuses que le meilleur moyen est de ne pas les éviter, on ne peut ainsi les heurter toutes à la fois. Les Sœurs en ont les os brisés et elles pourraient s'imaginer que les conducteurs, peu aimables, ne cherchent pas à les éviter. Ce n'est pas cela, c'est qu'il y en a tant qu'il faut bien que les roues du wagon en touchent quelques-unes.

A 6 h. ½ du soir, nous arrivons à Vleeschfontein, ayant parcouru trente-six milles depuis hier à 2 h. C'est un record de marche pour des bœufs. Du plus loin qu'on aperçoit la ferme mission, les eucalyptus et les autres arbres que le Fr. Kribs a plantés avec tant d'énergie, de constance et même d'obstination, réjouissent la vue et font croire à une petite oasis au milieu du désert.

Vleeschfontein veut dire : la fontaine de la viande. C'est là qu'autrefois les Boers et les chasseurs campaient au bord de l'eau et faisaient bombance après avoir chassé les gazelles et le gros gibier.

Il y a environ 25 ans, les Révérends Pères Jésuites qui se rendaient de la colonie du Cap au Zambèze, en wagons à bœufs, trouvèrent que le chemin était trop long pour le même attelage et ils résolurent de chercher un pied à terre où ils pourraient se procurer des animaux de rechange. La fièvre meurtrière faisait aussi tant de victimes parmi

leurs missionnaires, qu'ils jugèrent préférable d'habituer leurs hommes peu à peu et par étapes, avant de les jeter dans le pays nouveau de Rhodesia.

Pour ces raisons, les Jésuites firent l'acquisition de Vleeschfontein, environ à moitié chemin ; ils acquirent la ferme pour 20.000 fr. et commencèrent une mission pour les Basutos ou Bechuanas du Transvaal, car les indigènes de Vleeschfontein sont plus Bechuanas que Basutos. Pendant 12 ans, les Pères Jésuites ont conservé la ferme, mais en 1895, les conditions du pays étant changées et les deux Pères Jésuites de Vleeschfontein étant morts dans l'espace de quatre mois, l'un d'une maladie de poitrine et l'autre du charbon ou empoisonnement du sang, la ferme fut offerte au P. Shoch, préfet apostolique du Transvaal qui l'acheta des Pères Jésuites pour 25.000 fr. au nom du Vicariat du Transvaal.

Pendant le séjour des Rév. Pères Jésuites, Vleeschfontein était la route du Cap et du Transvaal au Zambèze. C'est là que passaient les voyageurs, les officiers du gouvernement, les chasseurs de lion et d'éléphant. Mr Cecil Rhodes passa aussi à Vleeschfontein. Il s'assit à la petite table qui existe encore dans le minuscule réfectoire de la mission.

La première fois que je visitai la mission, en 1894, le P. Teming, Jésuite, un vrai religieux et un saint homme, me dit que S. Cecil Rhodes arriva un jour à Vleeschfontein avec un attelage de 12 mules. Quatre d'entre elles étant un peu fatiguées, il les laissa à la mission. Quand les mules furent de nouveau en bon état, le P. Teming écrivit au propriétaire pour lui faire savoir que ses mules étaient en très bon état et prêtes à être retirées de la mission. Cecil Rhodes répondit que quand il laissait un attelage en arrière, ce n'était pas son habitude de le reprendre. Hélas ! la maladie des chevaux ne fut pas aussi généreuse et elle emporta les 4 mules que le grand colonisateur avait gracieusement données à Vleeschfontein.

C'est aussi à cette époque que je rencontrai un gentleman

qui avait commencé l'exploitation d'une mine d'or dans le Rhodesia. Il me raconta qu'un jour il était assis sous son wagon, prêt à boire son café, quand survint un cavalier qui semblait harassé de fatigue à en tirer la langue.

— Ne prendriez-vous pas une tasse de café avec moi ?

— Mais bien volontiers, répondit le cavalier.

La conversation s'engagea. Le mineur, qui n'avait pas réussi, commença à se plaindre et à dire pis que prendre de Cecil Rhodes.

Le cavalier, après avoir entendu patiemment, reprit :

— Connaissez-vous ce Rhodes dont vous dites tant de mal ?

— Non.

— Eh bien, repartit le cavalier, voici un papier qui vous le fera connaître.

Et, tandis qu'il remettait le pied à l'étrier, il tendit à son hôte un chèque de 25 livres sterling. C'était Cecil Rhodes lui-même, le Napoléon du Sud de l'Afrique qui se vengeait ainsi du mal que l'autre disait de lui.

Mais revenons à Vleeschfontein. Cette ferme est à 250 milles de Johannesburg, 140 milles de Mafeking, 34 milles de la gare de Gaberones, 36 milles de Notwani et 32 milles de la gare de Ramoutsa, trois stations du protectorat sur la ligne du Zambèze et à 60 milles de Zeerust, la gare la plus rapprochée du Transvaal.

En 1913, à la suite d'un règlement financier du Vicariat du Transvaal et pour empêcher les créanciers de s'emparer de la ferme de Vleeschfontein et ruiner cette belle mission catholique, le Vicariat des Missions fit l'acquisition de la ferme. Elle comprend une partie rocailleuse, de nature dolomitique, et une partie de terre noire labourable très riche et très fertile. L'herbe y est abondante pour les bestiaux et elle atteint des proportions étonnantes.

Cette ferme est couverte de buissons, d'arbustes et

d'arbres de toute espèce, surtout d'arbres à fer ou à plomb, comme disent les Boers, et dont le bois est si dur qu'après des centaines d'années il reste intact et inattaquable par les fourmis blanches. L'eau est abondante, mais elle est limitée à la seule vallée où se trouve la mission. Cette eau se trouve presque à fleur de terre à la place appelée Vleeschfontein ; ailleurs, il faut la creuser de 15 à 20 pieds à travers la dolomite. En dehors de la vallée, je ne crois pas qu'il y ait de l'eau, au moins à une si faible profondeur.

La mission se compose d'une église en pierre de 50 pieds sur 22, adossée à l'ancienne église des Pères Jésuites qui mesure 20 pieds sur 12 et qui sert de sanctuaire. L'église étant trop petite pour le nombre des catholiques, le Rév. P. Cox, Administrateur Apostolique, a décidé qu'on ajouterait encore un prolongement de 25 pieds à la construction existante. Il a fait son offrande et payé les fenêtres ; les Indigènes auront à nous prêter leur concours pour ramasser les pierres et faire les frais de la construction.

Outre l'église, il y a 8 ou 9 petites pièces mal bâties et mal éclairées formant un quadrilatère. C'étaient les bâtisses provisoires des Pères Jésuites ; elles sont encore là, mais à part la pharmacie et la chambre de réception, entièrement construites en pierre et sur un meilleur plan par le P. Noël, il n'y a plus rien qui soit habitable. Il faudra tout d'abord bâtir un réfectoire et une cuisine, et plus tard faire un autre quadrilatère avec quelques chambres saines et bien aérées pour les Pères et les Frères.

Devant la maison des Pères se trouve la magnifique cloche que le F. Kribs a reçue en Allemagne lors de son voyage. Elle résonne avec harmonie dans ce vaste pays plus ou moins désert, et c'est plaisir de l'entendre, le matin et le soir, inviter les chrétiens à remercier Dieu du grand mystère de l'Incarnation et à réciter l'*Angelus* en l'honneur de la très sainte Vierge.

A quelques pas de là se trouve l'école, bâtisse en pierre de 60 pieds sur 22, assez bien éclairée. C'est le P. Noël qui a fait construire l'école, elle sera cédée aux religieuses pour leur usage, en attendant qu'elles en construisent une sur le terrain qui leur a été concédé.

Le village chrétien est de l'autre côté de l'école. Il se compose de deux rangées de maisons disposées pour former la rue. Chaque famille a son enclos construit en pierre, bien plâtré et blanchi, avec plusieurs cours. La maison carrée comprend plusieurs chambres et un petit jardin à l'arrière.

Chose remarquable, c'est le village chrétien qui occupe la partie la plus belle et la plus saine de la mission et c'est presque le seul endroit où les orangers viennent bien.

Près du village, est la boutique ; je veux dire la construction où elle sera installée, car jusqu'ici on n'a pas fait de commerce là-dedans ; mais bientôt un catholique de Johannesburg ouvrira le magasin et payera rente à la Province pour le droit de vendre et d'acheter sur Vleeschfontein.

Il y a là environ 90 familles. Le P. Noël porte le nombre des habitants tous compris à 800, dont 500 catholiques, 250 païens et 50 protestants.

Les principales récoltes de la ferme sont le maïs et le mabele ou sorgho. Les années de sécheresse, comme ces trois dernières années, le maïs ne résiste pas, mais le sorgho est plus dur, et même cette année-ci les gens de Vleeschfontein en ont récolté assez pour vivre, tandis qu'au Bechuanaland nous n'avons pas eu un seul grain de récolte.

Le « Veldt » ou pays non cultivé est plein d'animaux sauvages, gazelles, renards, loups, léopards, et de gros gibier, comme le buffle et l'autruche. A quelques milles d'ici est le grand Marico où foisonne le crocodile et où l'on voit encore quelques hippopotames.



Dès notre arrivée à Vleeschfontein, les chrétiens se préparèrent à la réception du sacrement de Confirmation. Le samedi matin, le Rév. P. Cox administra ce sacrement à 72 adultes.

Avant la cérémonie, le Rév. Père donna des avis très salutaires et fit quelques règlements pour les chrétiens; fixa le nombre des quêtes à quatre par an, aux fêtes de Pâques, Pentecôte, Toussaint et Noël. Il ordonna aussi que, de préférence, le premier vendredi du mois et le dimanche suivant aussi, les enfants et la jeunesse soient admis à recevoir la sainte Communion, tandis que le second dimanche serait pour les hommes et le troisième dimanche pour les femmes.

Les gens prirent très bien ces règlements et ces observations, car, comme ils le disaient, ils ne veulent pas être montrés du doigt par les autres comme des chrétiens qui n'obéissent pas à leur Missionnaire.

Dans la soirée le Vicaire des Missions, comme représentant les Oblats de la Province, fit réunir les hommes et leur parla à peu près en ces termes : « Vous savez que Vleeschfontein courait le danger d'être vendue et achetée par des juifs ou des spéculateurs qui auraient pu renverser la Mission. Les Pères Oblats du Transvaal, de l'Etat libre d'Orange et de Kimberley ont eu pitié de vous; ils ont racheté la ferme et aujourd'hui c'est en leur nom que je vous parle. Personne ne peut venir fixer sa demeure ici sans leur consentement. »

Au jour indiqué, le P. Noël se rendra dans les champs. Chacun apportera ses quatre bornes, et quand les champs auront été arpentés, les pierres seront plantées aux quatre coins de chaque portion pour éviter disputes et querelles.

Ce nouvel arrangement sera avantageux pour tout le

monde et mettra Vleeschfontein sur le pied de toutes les autres missions du Transvaal, qui se trouvent dans des conditions analogues.

Après avoir parlé de ce qui intéressait plus directement les parents, il fallait traiter la question de l'école, de l'arrivée des Religieuses.

A Vleeschfontein, il y a une école qui pourra aisément réunir environ de 80 à 90 enfants, mais jusqu'ici il n'y a pas eu de maître d'école réellement qualifié. Le brave jeune homme indigène, qui a fait l'école jusqu'ici, a fait de son mieux et montré toute sa bonne volonté, mais le temps est arrivé de mettre l'école entre les mains de Religieuses vraiment capables, et c'est une inspiration providentielle qui a poussé le R. P. Cox, dès son arrivée au Transvaal, de négocier avec la Sainte-Famille pour avoir ces dévouées Religieuses pour diriger les écoles.

Maintenant que les Sœurs ont vu, par elles-mêmes, l'immensité du bien à faire, on peut être sûr qu'elles ne reculeront pas devant la tâche glorieuse qui leur est offerte.

En compagnie du Révérend Père Administrateur Apostolique et des Sœurs, un site a été choisi à peu près à 200 m. de la mission, de l'autre côté du jardin, et un terrain de près de 6 acres ½ a été laissé pour l'usage exclusif des Sœurs. Elles pourront y bâtir leur couvent, leurs écoles et toutes les dépendances nécessaires. Une partie du jardin où se trouve le bon terrain labourable est comprise dans ces 6 acres. Il n'y aura aucune difficulté à se procurer de l'eau, puisque cet emplacement est sur la même ligne et dans la même formation de terrain que les autres puits de la Mission.

Ce terrain, alloué pour 99 ans, sera soigneusement clos afin d'éviter des communications inutiles, et aussi pour mettre les Sœurs à l'abri du bruit et du va-et-vient des indigènes.

Le couvent des Sœurs sera établi au nom du Vicariat

Apostolique du Transvaal, et le R. P. Cox a voulu participer, par une offrande, aux frais de premier établissement. L'œuvre commence dans des conditions satisfaisantes. L'école est pleine d'enfants. Le nombre de quatre-vingts, ne fût-il que maintenu, mériterait un subside de la part du gouvernement.

Il ne manque plus que des Sœurs. Leur nombre est insuffisant ; il en faudrait quatre au moins. Le zèle et la bonne volonté ne leur faisant pas défaut, et la grâce de Dieu fécondant leurs efforts, les Sœurs auront bientôt à Vleeschfontein une école paroissiale de 100 enfants ; puis elles pourront ouvrir un pensionnat pour les filles des meilleures familles venant du pays du protectorat (Bechuanaland). A 30 milles, se trouve le village de Ramoutsa, d'environ huit mille habitants ; à 40 milles, celui de Lenclue, plus de dix mille habitants ; les Bakwena à 60 milles, plus de vingt mille habitants. Et je ne parle pas des Bakgatlha, des Bafokeng, des Bangwaketsi qui sont tous à des distances par trop grandes pour nos pays.



Maintenant, j'arrive à un reproche parfois formulé, c'est-à-dire que Vleeschfontein n'est pas bien placée, pour devenir un centre de missions en faveur des indigènes. La connaissance de ce qui se fait dans le pays sera la meilleure manière de montrer que ce reproche n'est point fondé. Il y a, en effet, au sud de l'Afrique, trois manières d'atteindre les Cafres pour les évangéliser, et les protestants, comme les catholiques, ont à employer l'une ou l'autre, selon les circonstances.

Dans la première manière, on fonde les missions ou chapelles dans les « locations », c'est-à-dire les « réserves » destinées aux gens de couleur, et qui comprennent généralement des habitations et des terres à faire valoir. Ces « réserves » se trouvent situées près des villes, pour les

serviteurs et servantes des blancs qui habitent dans cette ville ou ce village. Ordinairement, la location, ai-je dit, est à proximité de la ville ; et elle se compose en partie de gens qui habitent régulièrement la localité, et en partie — c'est la plus grande — de gens qui n'y font que passer plusieurs mois pour retourner ensuite dans leur tribu.

A Johannesburg, il y a ainsi une population indigène de plus de 200.000 Cafres de toutes les tribus, voire même du Congo, de l'Afrique Centrale et des Possessions portugaises. Ils sont dans les locations et dans les cités ouvrières ouvertes par les différentes compagnies de champs d'or. A Kimberley, il y a, de ce chef, plus de 50.000 Cafres, à Bloemfontein et Prétoria, il y a des locations de 10.000 à 12.000 Cafres.

Le bien est à faire là comme ailleurs, et il n'y a pas de raisons pour que l'Eglise catholique ne fasse rien dans ces « locations » quand les protestants de toute secte, de tout nom et de tout acabit, y ont église sur église, et école sur école. — Le labeur est ingrat, me dira-t-on encore, les résultats ne sont pas brillants, car le bien y est difficile à faire, par suite du voisinage des Blancs ; je l'accorde. C'est un fait acquis que les Noirs ne profitent du voisinage des Blancs que pour imiter leurs vices dans la toilette, l'ivrognerie, le vol et l'immoralité ; mais enfin nous pouvons, nous devons compter sur le secours de la grâce, et mettre notre confiance en la Vierge Immaculée à la hauteur des difficultés de notre apostolat.

La deuxième manière d'ouvrir des missions dans les tribus Cafres, comme en Basutoland et dans le Bechuanaland anglais, suppose que le chef donne un terrain pour l'établissement de la mission, et le missionnaire cherche à convertir les Cafres, qui vivent sous le gouvernement du chef.

En règle générale, le bien est plus facile à faire dans la tribu, et il est plus solide et plus stable que dans la « loca-

tion », mais on est à la merci des chefs qui, tous, plus ou moins sont païens, surtout dans le Béchuanaland, et voient avec un œil jaloux les progrès de la mission. Et il en doit être ainsi. Tout Cafre intelligent et converti finit bien par s'apercevoir que le chef est un loup qui a toujours faim, et un potentat qui n'est fort et puissant que si la tribu est païenne et ignorante.

Il y a d'heureuses exceptions, à ce sujet, surtout au Basutoland où maintenant le principal chef est catholique; mais d'ordinaire l'autorité des chefs entrave l'œuvre de la mission au spirituel comme au temporel. Elle s'emploie à empêcher les Cafres d'atteindre un degré de civilisation qui leur donnerait conscience d'un état moins misérable. Un rien suffit pour porter ombrage au chef. Qu'un chrétien fasse des briques, les fasse cuire et achète quelques plaques de zinc, le chef le fait appeler et lui demande de quel droit il dépasse les autres et s'établit mieux que le chef. Supposez encore qu'un chrétien ait de plus beaux bœufs et des moutons plus gras, il est coupable.

Quand le fils aîné du chef mourut à Taungs, il y a quelques années, j'allai offrir mes condoléances au chef et à la tribu, disant que — c'est un proverbe chez eux — « Dans un beau vase on ne mange pas longtemps. » Le premier officier se leva et dit : « Non ! ce n'est pas cela. Dis plutôt que chez nous personne ne peut avoir une brebis plus grasse, un troupeau plus nombreux que le chef. » De fait, tous ceux qui l'ont tenté ont disparu. Arrêt cruel, mais arrêt qui explique plus ou moins la lenteur et les difficultés des progrès pour les missions, dans la tribu. Est-ce à dire qu'il ne faut pas essayer de faire le bien quand même ?

Est-ce à dire qu'il faut adandonner et dédaigner les Missions dans ces tribus ? Certainement non. Même lorsque le chef est considéré comme un demi-dieu, qui n'a jamais tort aux yeux de ses sujets, on peut encore faire du bien à ces pauvres tribus. Mais quant au chef, c'est plus difficile encore, car ainsi le veut le proverbe : « On ne dit jamais

au chef qu'il n'a pas de culottes », c'est-à-dire qu'on ne peut lui faire un reproche de ce qu'il est immoral, voleur ou ivrogne. C'est le chef.

La troisième manière est celle qui consiste à établir les Missions sur les fermes. Les protestants qui ont eu tout leur temps et beaucoup d'argent ont acheté beaucoup de terrains, dans l'Etat libre d'Orange et le Transvaal. Ils y ont établi des missions qui sont indépendantes. Ils y ont reçu des indigènes qui paient une rente annuelle de 3, 2 ou 1 livre sterling.

La fondation d'une mission de ce genre, c'est un gage de civilisation. Des villages se forment ainsi, qui peuvent progresser puisque le missionnaire a les gens sous la main au spirituel comme au temporel. Il est juste de reconnaître que leur influence n'est jamais sans fruit : elle fait cesser les usages païens comme la sorcellerie ; elle abolit la circoncision et les mariages païens. Elle permet aux gens d'améliorer leur condition et de s'enrichir selon leurs moyens. Il n'y a pas là de jugements arbitraires, pas d'amendes grossissant en proportion de la richesse du délinquant. Si la ferme est considérable et peut recevoir plusieurs milliers d'indigènes, la mission est assurée, et le missionnaire sait qu'il fait un travail solide. La ferme sur toute son étendue, c'est la mission ; il n'est pas question de savoir si elle a beaucoup de voisins ; les indigènes qui se trouvent sur la ferme forment une population suffisante pour justifier la mission. Quand on aura des hommes et de l'argent, on ira faire la même chose sur d'autres fermes et voilà autant de villages chrétiens assurés pour l'avenir, car les différents gouvernements font des lois pour les indigènes qui vivent sur les fermes des Boers, mais ils respectent toujours les fermes-missions.

Vleeschfontein est de cette catégorie, et j'ai répondu à ceux qui disent : Vleeschfontein n'est pas un centre : Il faut s'entendre sur le mot, selon qu'il s'agit des missions dans

les locations, des missions dans les tribus ou des missions sur les fermes.

La visite étant terminée, il fallait songer au retour. Mais à propos de cette visite, il faut bien avouer que le P. Noël n'a pas reçu souvent celle de l'autorité ecclésiastique. En 17 ans, il a vu : le P. Shoch, le premier jour ; Mgr Gaughren, une fois, pendant qu'il était administrateur du Transvaal ; Mgr Miller, une fois, et aujourd'hui le R. P. Cox. Il est resté isolé, éloigné, dans un pays encore un peu désert, pendant la peste des bestiaux, pendant la guerre et par les mauvais temps. Il lui faudrait absolument un socius, ne serait-ce que pour son propre secours spirituel. Le frère Kribs a été son fidèle et imperturbable compagnon, toujours prêt à rendre au Père les services d'un bon et fidèle frère convers.

Je ne puis non plus taire un des titres de gloire de la Mission, ou du Père qui y réside. Le nom du P. Noël est connu à des centaines de milles alentour. Les Cafres viennent chercher la santé à la Mission. Dieu, dont les desseins sont toujours pleins de miséricorde, a permis que quelques drogues mélangées ensemble deviennent un remède efficace qui n'a plus à faire ses preuves. On ne discute pas : la médecine du P. Noël est une panacée universelle.

Aujourd'hui, Vleeschfontein est une mission nombreuse, l'église est bondée, les chrétiens nombreux et très assidus à la sainte messe et au chapelet chaque soir, les chants sont exécutés avec un bel entrain et une piété étonnante. Il y a beaucoup à faire encore sans doute, mais n'importe quel missionnaire trouvera, en venant ici, le champ défriché, la moisson mûre et le travail abondant.

Je ne dirai rien du retour qui fut sec, très sec, les bœufs burent avant leur départ et ne trouvèrent de l'eau de nouveau qu'à la rivière « Notwani », à 36 milles de là.

Trois oiseaux ont rompu la monotonie du voyage pendant le retour. C'est le « honey-bird » ou oiseau à miel, qui vous appelle, vous supplie, vous entraîne à le suivre dans

une crevasse de rocher ou encore vers une fourmilière peuplée de fourmis à miel et dans laquelle se trouve le miel dont il est gourmand. C'est dire qu'il attend sa part du trésor ou de la trouvaille. S'il ne rencontre pas d'hommes, il accoste certains oiseaux comme lui, friands de miel et généreux de leur instinct, puis il les conduit. Si le miel est dans la fourmilière, il vole, survole, voltige, et plane au-dessus de l'essaim qui est dans la fourmilière. Petit oiseau du bon Dieu, providence du voyageur, vis longtemps dans le désert et ne deviens jamais la proie du vautour ou de l'oiseau boucher (butcher-bird).

Vient ensuite un superbe vautour, plus beau et plus brillant que les autres, aux griffes plus aiguisées et au bec plus crochu. C'est le « Monna litoto » ou gardien des carcasses. Il se tient perché sur un grand arbre, d'où il surveille les alentours et fait sentinelle devant un animal mort ou tué. La timide gazelle ou le lièvre peureux se blotissent sous un buisson, glacés d'épouvante à la vue du « gardien des carcasses ». Sa seule présence écarte tous les carnassiers : c'est à lui seul qu'est réservé tout le festin.

Près du Notwani, c'est le « go away », ou le « fichez-moi le camp », joli petit oiseau bleu avec longue queue et une huppe sur la tête. Il mérite à coup sûr son nom si expressif, car il donne l'alarme, dès qu'il aperçoit un étranger dans la rivière. S'il voit un oiseau de proie dans les environs, qui fasse quelque victime, il criera pendant des heures : « Go away », fichez-moi le camp, jusqu'à ce que l'intrus fatigué d'être dépisté s'en aille découragé.

Maintenant, Monseigneur et Révérendissime Père, j'ai fini, me voici de retour à Taungs qui est à près de 300 milles de Vleeschfontein. Excusez ces petits détails, je voulais vous faire connaître un peu notre chère maison de Vleeschfontein : puissé-je y avoir réussi !

Je suis, Monseigneur et Révérendissime Père, votre humble fils en N.-S. et M. I.

F. Porte, *O. M. I., Vic. des Missions.*

# NOUVELLES DIVERSES

## ROME

### I. — Le Père de la famille en audience chez le Saint-Père.

Depuis longtemps déjà, notre Révérendissime Supérieur Général n'avait pas sollicité la faveur d'être admis en présence du Souverain Pontife. Les visites qui l'ont retenu loin de Rome et les ménagements qui s'imposaient après la maladie du Saint-Père l'avaient empêché jusqu'ici de le faire.

Le 30 décembre dernier, à 10 heures et demie, Sa Sainteté daignait admettre en audience privée Monseigneur le Supérieur Général.

En entrant, Monseigneur trouva le Pape debout, pour le recevoir, près de son bureau. Selon une habitude qui lui est personnelle, Pie X ne laisse point faire les génuflexions dictées par le cérémonial, ni même baiser ses pieds, mais il commande de se lever et présente aussitôt sa main à baiser. Puis il fait asseoir Monseigneur qui commence par lui offrir ses hommages personnels, ceux de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, de la Sainte-Famille et de toutes les personnes qui l'ont prié de le faire en leur nom.

Monseigneur donne ensuite un exposé succinct mais complet de l'état actuel de la Congrégation, dont la plus grande partie est déjà connue de lui personnellement, et

en parlant des visites qu'il a faites à Ceylan et en Australie pendant la maladie du Saint-Père, notre Révérendissime Supérieur Général peut dire un mot sur le dévouement de ses enfants et de leurs ouailles à la personne auguste du Souverain Pontife, et sur l'espoir qu'ils avaient tous que le Saint-Père, revenu à la santé, daignerait les bénir. Aussitôt Pie X acquiesce à ce désir et ajoute : « Je prierai pour tous. »

En une revue rapide, passent donc tour à tour : Ceylan avec ses œuvres magnifiques ; le cher et lointain vicariat d'Australie, le Canada et l'Amérique du Nord où nos Pères ont ouvert la voie à tant de diocèses et opèrent des merveilles; l'Afrique du Sud que Dieu semble particulièrement bénir par de nombreuses conversions. L'Europe, enfin, ne pouvait être oubliée, car en parlant des besoins des missions, Monseigneur arrivait à la question du recrutement. Il signale la difficulté de le maintenir dans le pays qui a vu naître notre famille religieuse ; l'augmentation consolante des vocations dans les autres pays ; puis l'activité des nôtres partout, et dans les missions étrangères et au sein même de la persécution.

Pie X, qui, par sa bienveillante attention, montrait visiblement l'intérêt qu'il prenait à cet exposé, répond à tout, apprécie d'un mot chacun des points qui viennent de lui être signalés. Il se réjouit des succès, des consolations de nos missionnaires, de la prospérité de nos établissements de formation. Il exprime son regret de la diminution des vocations françaises, car il sait, dit-il, ce que la France fait pour les missions. Il ajoute à son appréciation un témoignage de satisfaction et d'espoir qu'on nous permettra de ne point reproduire ici.

Et le Souverain Pontife termine en bénissant la Congrégation tout entière, les Membres de l'administration générale, tous nos missionnaires, pères et frères, nos scolasticats, noviciats et juniorats, nos œuvres sous toutes les latitudes et dans tous les pays du monde. Il appelle aussi les faveurs du ciel sur le Chapitre général qui doit se tenir à Rome, au mois de septembre prochain.

C'était le moment pour Monseigneur de demander aussi une bénédiction spéciale pour les intentions qui lui sont chères ou qui lui avaient été spécialement recommandées : la Congrégation de la Sainte-Famille, avec la Supérieur générale qui la dirige, les sœurs qui la composent et les œuvres de zèle qu'elle embrasse, etc.

Tel est le résumé, bien pâle, de cette audience où le Père de la famille parla au nom de tous ses enfants et porta leur souvenir en son cœur afin que la bénédiction que le Vicaire de Jésus-Christ leur accordait par son entremise fût vraiment pour tous et pour chacun d'eux le gage des bénédictions de Dieu les plus efficaces et les plus abondantes.

Mais ce qui ne peut se dire, c'est l'auguste simplicité, la bonté suavement parternelle du Souverain Pontife, durant le cours de l'audience. Il était là, tout entier à ce qu'il entendait, à ce qu'il disait. Pendant qu'il bénissait, sa main, son regard inspiré semblaient s'étendre à tous ceux à qui s'adressait sa bénédiction. Sa parole, surtout, avait un accent qui ne peut se traduire.

En dépit de la majesté que lui donnent à la fois et l'âge, et la dignité, et la sainteté, il laissait voir mieux que la bienveillance, la charité dont son cœur est animé et qui rayonne sur son visage en un sourire de bonté.

Déjà le temps a fui ; le moment du départ est arrivé.

Le Saint-Père se lève, il laisse encore baiser son anneau et sa main ; il donne un dernier mot de paternelle affection, il daigne incliner la tête et suit le visiteur d'un regard caressant jusqu'à la sortie. C'est fini. Les Suisses présentent les armes à Monseigneur, la porte de bronze du Vatican est franchie, et c'est de tout son cœur, qu'à la veille de l'an de grâce 1914, le Père de la famille transmet à tous ses enfants la bénédiction qu'il est allé demander pour eux et pour leurs œuvres au Vicaire de Jésus-Christ.

L. J.-C. et M. I.

## II. — Le 25 janvier 1816.

***La première demande d'autorisation adressée par notre vénéré Fondateur aux Vicaires Capitulaires d'Aix.***

Ce 25 janvier 1914, deux ans nous séparent du centenaire du jour à jamais mémorable où l'abbé de Mazenod et le P. Tempier jetèrent les premiers fondements de notre Congrégation, née au pied du tabernacle de Jésus Eucharistie et consacrée à honorer le glorieux privilège de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge Marie.

Nous avons pensé que tous les membres de la Famille seraient heureux de lire, sinon de méditer, la première demande écrite par l'abbé Eugène de Mazenod aux représentants de l'autorité ecclésiastique diocésaine d'Aix et la réponse qui lui fut donnée.

Puissent ces pages sorties du cœur de notre vénéré Père en Dieu, exciter dans le cœur de tous ses fils la même générosité, le même zèle et le même désir de perfection qui animaient l'apôtre qui les a écrites et ses compagnons qui les ont signées avec lui.

MESSIEURS LES VICAIRES GÉNÉRAUX CAPITULAIRES,

« Les prêtres soussignés, vivement touchés de la situation déplorable des petites villes et villages de Provence qui ont presque entièrement perdu la foi,

« Ayant reconnu par expérience que l'endurcissement ou l'indifférence de ces peuples rendent insuffisants et même inutiles les secours ordinaires que votre sollicitude pour leur salut leur fournit,

« S'étant convaincus que les missions seraient le seul moyen par lequel on pourrait parvenir à faire sortir de leur abrutissement ces peuples égarés,

« Désirant en même temps répondre à la vocation qui les appelle à se consacrer à ce pénible ministère, et voulant le faire d'une manière aussi utile pour eux qu'avantageuse pour les peuples qu'ils se proposent d'évangéliser,

« Ont l'honneur de vous demander l'autorisation de se réunir à Aix dans l'ancienne maison des carmélites dont l'un d'eux a fait l'acquisition pour y vivre en communauté sous une règle dont ils vont vous exposer les points principaux.

« La fin de cette société n'est pas seulement de travailler au salut du prochain en s'employant au ministère de la prédication, elle a encore principalement en vue de fournir à ses membres le moyen de pratiquer les vertus religieuses pour lesquelles ils ont un si grand attrait que la plupart d'entre eux se seraient consacrés à les observer toute leur vie dans quelque ordre religieux s'ils n'avaient conçu l'espérance de trouver dans la communauté des missionnaires à peu près les mêmes avantages que dans l'état religieux auquel ils voulaient se vouer.

« S'ils ont préféré de former une communauté régulière de missionnaires, c'est pour tâcher de se rendre utiles au diocèse en même temps qu'ils travailleront à l'œuvre de leur propre sanctification conformément à leur vocation.

« Leur vie sera donc partagée entre la prière, la méditation des vérités saintes, la pratique des vertus religieuses, l'étude de la sainte Ecriture, des saints Pères, de la théologie dogmatique et morale, la prédication et la direction de la jeunesse.

« Les missionnaires se diviseront de manière que, tandis que les uns s'exerceront dans la communauté à acquérir les vertus et les connaissances propres d'un bon missionnaire, les autres parcourront les campagnes pour y annoncer la parole de Dieu.

« Au retour de leurs courses apostoliques, ils rentreront dans la communauté pour s'y reposer de leurs fatigues en s'y livrant aux exercices d'un ministère moins pénible et pour se préparer dans la méditation et par l'étude à rendre leur ministère plus fructueux encore lorsqu'ils seront appelés à de nouveaux travaux.

« Les missionnaires doivent se proposer en entrant dans la société d'y persévérer toute la vie.

« La société s'engage envers chacun de ses membres à les conserver malgré les infirmités que peuvent amener l'âge ou les travaux de leur ministère.

« Elle ne prend aucun engagement envers ceux qui sortiront de son sein.

« Chacun des membres prend envers elle celui de vivre dans l'obéissance au supérieur et l'observation des statuts et réglements.

« La société est soumise à un supérieur élu à vie par les membres qui la composent et approuvé par l'ordinaire.

« Les sujets qui se présenteront pour être admis dans la société seront éprouvés dans un noviciat jusqu'à ce qu'ils aient terminé leurs études ou qu'ils aient été jugés propres à l'œuvre des missions.

« Les missionnaires ne seront définitivement agrégés à la société qu'après deux ans d'épreuve.

« Les sujets reçus dans la société ne pourront être ren-

voyés que sur la demande du supérieur pour cause grave, de l'avis des autres missionnaires à la majorité des deux tiers des voix.

« Quand les diocèses circonvoisins auront fourni à la société des sujets propres au service des missions, le supérieur pourra, sur la demande des évêques et avec l'autorisation de l'ordinaire, les envoyer en mission dans le diocèse dont ils sont sortis, et leur adjoindra s'il est nécessaire quelques-uns de leurs confrères, fussent-ils même diocésains d'Aix.

« La maison de la société sera totalement exempte de la juridiction du curé de la paroisse ; elle ne dépendra que de l'ordinaire. Elle jouira à cet égard des privilèges des anciennes maisons religieuses.

« L'église que les missionnaires desserviront sera également sous la juridiction et surveillance immédiate de l'ordinaire.

« Tel est, Messieurs les Vicaires généraux, l'aperçu général du règlement que les prêtres soussignés vous proposent d'approuver en vous faisant la demande de se réunir en communauté.

Fait à Aix, le 25 janvier 1816.

*Signé :* Eug. de Mazenod,

Tempier,

Icard, Mie, Deblieu.

« Nous, vicaires généraux du diocèse d'Aix et d'Arles, le siège vacant, convaincus de l'utilité de la réunion susdite formée par des prêtres respectables et dévoués au salut des âmes, pleins de confiance que la miséricorde de Dieu bénira leur entreprise, reconnaissant que c'est un signe de la bonté infinie d'avoir inspiré aux prêtres susnommés la généreuse résolution de se consacrer de concert à l'instruction et à l'édification du prochain en vivant à cette fin en communauté dans la maison dite des carmélites à Aix,

sous l'observance du règlement ci-dessus dont nous avons examiné et dont nous approuvons les dispositions, avons autorisé Messieurs les signataires à se réunir en communauté dans la maison dite des carmélites à Aix, sous l'observance du règlement susdit, nous réservant toutefois de leur accorder une plus ample et plus formelle autorisation avec les modifications de règlement que l'expérience pourra faire connaître plus utiles, si besoin est. »

Donné à Aix, le 29 janvier 1816.

*Signé :* GUIGOU,
*chan., vicaire général.*

Toutefois, s'il manque encore deux ans pour le centenaire des origines de la Congrégation, c'est au commencement du carême de 1813 que notre vénéré fondateur commença ses prédications apostoliques dans sa ville natale.

Le fait vient d'être rappelé dans un journal local dont nous reproduisons ce qui peut intéresser nos lecteurs.

« Le Centenaire dont nous voulons évoquer le souvenir se rattache à l'histoire religieuse de notre ville comme à ce superbe élan de la résurrection de notre idiome provençal. Sa date vient d'être périmée, il est vrai, mais à la réflexion on ne saurait le regretter outre mesure, d'autant que le mal est réparable avec un peu de bonne volonté.

« Or donc, à la veille du carême de l'an *1813*, on annonça, au prône des diverses églises d'Aix, que tous les dimanches, à 6 heures du matin, en l'église paroissiale de la Madeleine, M. l'abbé de Mazenod prêcherait pour les pauvres gens, les domestiques, les ouvriers, les mendiants, *en provençal.*

« L'initiative du prêtre gentilhomme était hardie, originale, généreuse : elle fut tout d'abord universellement blâmée. Dame routine n'est pas tendre aux innovateurs.

« Et pourtant, malgré l'heure matinale, il y eut foule aux Prêcheurs. C'était la première fois que M. de Mazenod

prêchait dans sa ville natale. « L'effet de cette première conférence fut considérable, et l'on ne douta plus du succès. Toute la population se porta en masse à la Madeleine, et le vaste édifice ne put contenir cette affluence d'auditeurs avides d'entendre une parole populaire qui s'insinuait dans les cœurs avec tous les charmes de la langue maternelle rehaussée de toute la dignité d'un ministère noblement et apostoliquement rempli. » (Jeancard.)

« A sa quatrième conférence, le jeune orateur — il n'avait pas 31 ans — éprouva le besoin de remercier son immense auditoire, et il termina ainsi : « Appelé par ma vocation à être le serviteur et *le prêtre des pauvres*, au service desquels je voudrais employer ma vie tout entière, je ne puis pas être insensible en voyant l'empressement des pauvres à venir m'écouter. » Ces paroles contenaient le programme de la vie tout entière du prêtre qui prit pour sa devise : « *Pauperes evangelizantur ;* les pauvres sont évangélisés », et qui lui fut fidèle jusqu'à la mort.

« L'église, témoin de ses glorieux débuts, avait été bâtie par les Dominicains sous le vocable de Notre-Dame de Pitié et desservie par cet Ordre apostolique jusqu'à la Révolution. En 1791, quand on démolit l'Ancienne-Magdeleine, on transporta à l'église des Prêcheurs, avec le titre paroissial, les fonts baptismaux qu'on y voit encore, et sur lesquels Charles-Joseph-Eugène de Mazenod avait été fait enfant de Dieu et de l'Eglise, le 2 août 1782. Ce souvenir ajoutait à son zèle et à l'ardeur de sa parole.

« La chaire dans laquelle il prêcha « en provençal » n'était plus celle des Dominicains que l'on peut admirer aujourd'hui dans la gracieuse église du Tholonet. Au rétablissement du culte, on en avait improvisé une autre « en bois peint, avec des cartons plaqués sur des supports de bois, dont le remplacement était depuis longtemps désiré par les bons paroissiens », et qui céda la place, en 1838, à celle qui sert actuellement, en marbre blanc.

« En 1813, les Félibres n'étaient pas nés, mais n'ont-ils

pas eu un véritable précurseur dans cet apôtre intrépide, qui parcourut tout le Midi au cours d'innombrables missions, annonçant la parole de Dieu dans la langue provençale qu'il avait apprise dans son enfance comme une langue maternelle, qu'il parlait avec la plus grande aisance et une connaissance parfaite de ses règles et de sa puissance, idiome aimé des populations et dans lequel elles avaient coutume de penser et de s'exprimer ? Si « la foi vient par l'ouïe », quel chemin plus direct, plus rapide, plus sûr que celui-là pour parvenir au cœur en passant par l'oreille ?

« Ces lignes sont écrites *le 25 janvier,* date mémorable dans la vie de M. de Mazenod. Il y aura, en effet, dans deux ans, à pareil jour, un siècle qu'il fonda, le 25 janvier 1816, dans notre ville, en cette église de la Mission de la place Forbin, dont les portes trop longtemps fermées pourraient bien se rouvrir ce jour-là — qui sait ? — la Société des *Missionnaires de Provence,* prémices de la Congrégation des *Oblats de Marie Immaculée,* aujourd'hui répandue dans les cinq parties du monde.....

« P.-M. Darin. »

De la *Provence Nouvelle,* 1er février 1914.

### III. — Convocation du Chapitre de 1914.

Voici le texte de la Circulaire n° 111 adressée par le T. R. Père Supérieur Général aux Révérends Pères Provinciaux et Vicaires des missions.

Rome, le 6 janvier 1914. Fête de l'Epiphanie.

Nos bien chers Pères et Frères,

Nous sommes entrés, il y a déjà quatre mois, dans la sixième année écoulée depuis la tenue du Chapitre général de 1908.

La Règle nous impose le devoir d'appeler près de nous, en assemblée plénière, et pour la première fois depuis notre élection, tous les représentants de la Congrégation.

Nous le faisons par les présentes lettres, et, de l'avis unanime de nos Assistants, nous convoquons le Chapitre général ordinaire, pour l'année 1914. Nous choisissons Rome pour le lieu des séances, et nous fixons le 20 septembre comme date de son ouverture. Tous les religieux qui en feront partie devront donc se trouver à Rome, dans la soirée du 19.

Le dernier Chapitre général dont les décisions furent sanctionnées par le Saint-Siège modifia, comme l'atteste la récente édition de la Règle que vous avez entre les mains, les articles qui ont trait à la tenue des Chapitres provincial et local ainsi qu'à l'élection des délégués tant au Chapitre local qu'au Chapitre provincial. Nous invitons les RR. PP. Provinciaux, Vicaires des Missions, Supérieurs des maisons ou des districts, Directeurs de résidences, à relire soigneusement ces articles, du n. 595 au n. 614, afin que ne se produise aucune irrégularité susceptible de vicier l'élection du délégué, tant ordinaire que suppléant.

A partir du dimanche, 13 septembre, on récitera, pendant 9 jours, dans toutes nos communautés, après la prière du soir, le *Veni Creator* avec le verset et l'oraison correspondants, afin d'attirer sur les membres du Chapitre général les lumières du Saint-Esprit.

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, la nouvelle assurance de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en N.-S. et M. I.

† A. Dontenwill, O. M. I.,
*Arch. de Ptolémaïs. Sup. Gén.*

**NOTE.**

Nous rappelons aux Révérends Pères Provinciaux ou Vicaires des Missions qu'ils doivent envoyer, à Rome, et *avant la fête de l'Assomption*, le rapport qu'ils ont dû préparer et rédiger, en vue du Chapitre général, sur l'état actuel de leur Province ou de leur Vicariat.

Dans ce rapport devra trouver place tout ce qui a trait au

personnel, à la vie religieuse, aux œuvres apostoliques, à l'état financier, aux projets en vue pour le développement de la Province ou du Vicariat.

Ce rapport dira donc, d'une manière précise, ce qui se fait dans la Province ou dans le Vicariat, la manière dont on le fait, les défectuosités à déplorer, les espérances fondées qu'on a pour l'avenir.

Nous invitons les RR. PP. Provinciaux ou Vicaires des Missions à le faire aussi clair, aussi complet, aussi impartial que possible, afin que l'assemblée capitulaire puisse se faire une idée exacte de l'état actuel de la Congrégation.

† A. D.

# S. CONGRÉGATION DU SAINT-OFFICE

## IV. SECTION DES INDULGENCES

### Indult conférant au maître-autel de nos églises et chapelles publiques la faveur de l'autel privilégié, à titre de privilège réel.

Beatissime Pater,

Augustinus Dontenwill, archiepiscopus titularis Ptolemaidis, Superior generalis Oblatorum B. M. V. Immæ, ad pedes sanctitatis Vestræ humillime provolutus, exponit quod, per Indultum S. C. Indulgentiarum diei 25 martii 1867, concessum est presbyterio dicti religiosi Instituti « ut quotidie privilegio Altaris frui possint, si sacrum faciant ad Altare majus cujuslibet ex ecclesiis ejusdem Congregationis, dummodo ecclesia sit publica et saltem benedicta, ipsumque Altare sit fixum, nullumque aliud inibi privilegiatum altare concessum reperiatur ». Jamvero Orator suppliciter petit ut hujusmodi privilegium transeat in reale, id est ipsi Altari Majori ut supra adnexum, ita ut quilibet sacerdos sacrum faciens ad hujusmodi Altari privilegio supradicto frui valeat.

Et Deus...

Die, 20 novembris 1913.

SSmus Dnus Nr D. Pius. Div. Prov. PP. X., in audientia R. P. D. Adsessori S. Officii impertita, benigne annuit pro gratia juxta preces, servato in ceteris tenore Rescripti in supplici libello memorati. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Loc ✝ Sig.

M., Card. Rampolla,
✝ D. Archiep. Seleucien.
Ads. S.-O.

**NOTE** — L'Indult du 26 mars 1867 est accordé *in perpetuum*. Par décision du 30 juin 1893, ce privilège réel est étendu au maître-autel de l'Oratoire de nos maisons quand nous n'avons pas d'église publique. En conséquence, nous avons la faveur d'*un* autel privilégié, à titre réel, dans toutes nos maisons et résidences.

## DEUXIÈME PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

### Lettres du R. P. Lecourtois, à Monseigneur le Supérieur Général.

I

Mexico, 14 décembre 1913.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Je vous avais écrit à l'occasion de la saint Augustin la lettre ci-incluse qui m'est revenue après un voyage de 5 mois. Espérons que son nouveau voyage sera plus heureux et qu'elle vous sera remise.

Comme vous le savez sans doute, en raison de la révolution mexicaine qui semble encore bien loin de prendre fin, nous sommes presque isolés de notre chère province. Les

dangers très réels auxquels il faudrait s'exposer ont empêché le Révérend Père Provincial de nous visiter pendant ces deux dernières années. Les lettres elles-mêmes n'arrivent que difficilement et avec de très longs retards. Sommes-nous en danger à Mexico ? Je ne le crois pas, et rien ne fait prévoir la nécessité de fermer notre maison comme le Révérend Père Provincial m'a donné la permission de le faire, au cas où cela me paraîtrait prudent. Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, cette révolution ne nous empêche pas de continuer nos œuvres et de faire le bien. Nous sommes même en progrès, comme le prouve le nombre des communions distribuées pendant l'année, environ 10.000 de plus que l'an dernier.

Nos fêtes de l'Immaculée Conception et de Notre-Dame de la Guadeloupe ont été plus brillantes aussi. Le désir dont je vous parlais de changer le titulaire de l'église n'a pu se réaliser pour le 8 décembre.

Nous préparons actuellement, pour le 6 janvier de grandes fêtes pour une nouvelle consécration de la nation au Sacré-Cœur de Jésus avec couronnement de toutes les statues du Sacré-Cœur, faveur extraordinaire concédée dernièrement par le Souverain Pontife, pour obtenir du ciel le rétablissement de la paix. Nous ferons tout le possible pour que notre église se distingue en ce jour par le nombre des communions et par la piété des fidèles.

Vos enfants de Mexico s'unissent à tous leurs Frères Oblats pour vous offrir leurs meilleurs souhaits d'heureuse et sainte année. Ils demandent au saint Enfant Jésus pour Votre Grandeur tout ce que les cœurs des fils les plus aimants peuvent désirer pour le plus aimé des Pères. Ils ont la douce confiance que votre bénédiction et vos prières leur obtiendront d'échapper aux dangers inhérents à la révolution et de vivre toujours en bons et fervents Oblats de Marie Immaculée.

Veuillez croire, Monseigneur, etc.

II

Metepec, 23 août 1913.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Je suis heureux de profiter de la saint Augustin pour vous redire, au nom des Oblats de la résidence de Mexico, notre toute filiale affection et les vœux de bonheur que, dans nos prières, nous exposons pour Votre Grandeur au Sacré-Cœur de Jésus et de notre très bonne Mère Immaculée.

Connaissant votre désir de savoir directement ce que font vos enfants, je vais vous donner quelques détails sur quelques-uns des faits les plus importants réalisés depuis ma dernière lettre. L'Association des Hommes du Cœur eucharistique de Jésus : « Los Caballeros del Corazón Eucaristico de Jesus », établie d'après les indications que vous aviez données lors de votre visite à Mexico, est en voie de se développer de plus en plus. Après un an d'existence, elle compte 135 membres qui paraissent animés des meilleures dispositions. Chaque premier dimanche du mois, l'Association se réunit pour une messe de communion le matin, et le soir, pour une cérémonie qui se termine par une procession du Saint Sacrement à laquelle prennent part tous les hommes en portant un cierge. Plusieurs fêtes organisées par cette Association ont été particulièrement solennelles et mérité une mention spéciale dans les journaux catholiques de la capitale : telle la fête du 12 décembre 1912, en l'honneur de Notre-Dame de la Guadeloupe, la Patronne de Mexico. Ce jour-là on fit la bénédiction solennelle du drapeau de l'Association, drapeau aux couleurs nationales mexicaines, portant d'un côté une peinture emblématique du Cœur eucharistique de Jésus, faite par le président de l'Association, avec l'inscription : « *Corazón Sacratisimo de Jesus Salvad á la Patria;* et de l'autre côté, une pein-

ture de la Patronne du Mexique, Notre-Dame de la Guadeloupe. L'église fut trop petite pour contenir la nombreuse assistance. Il en fut de même à la fête annuelle de l'Association, le dimanche dans l'octave du Saint Sacrement et plus encore à la fête de réparation, du 13 juillet dernier. J'ai à vous faire connaître le motif de cette fête de réparation.

Le 8 juillet, la veille du jour où nous devions commencer dans notre église les exercices des Quarante Heures, des voleurs sacrilèges pénétrèrent dans le sanctuaire pendant la nuit, ouvrirent le tabernacle, s'emparèrent du ciboire après avoir vidé les saintes Espèces à l'intérieur du tabernacle ; ils prirent également la lunule de l'ostensoir avec l'Hostie consacrée. De plus, ils dépouillèrent notre statue de l'Immaculée des bijoux qu'elle portait, bijoux d'une valeur de plus de 3.000 francs, offerts par la senora Enriqueta V. de Flores, présidente de la Garde d'honneur de l'Immaculée Conception. (Vous connaissez cette dame puisque, lors de votre visite à Mexico, vous avez célébré la sainte Messe et confirmé une petite fille dans son oratoire particulier.)

A 3 heures du matin, je m'éveillai et allumai ma lampe pour voir quelle heure il était. Je crois qne le reflet de cette lampe penétrant dans l'église, fit croire aux voleurs qu'ils étaient découverts et les mit en fuite sans leur donner le temps d'achever leurs projets sacrilèges. Une demi-heure plus tard, la police, avertie que la porte de l'église avait été défoncée, venait nous éveiller et nous nous rendons compte de notre malheur. — Grande fut notre douleur, car il nous fut impossible de retrouver la sainte Hostie.

J'organisai immédiatement, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque, des fêtes de réparation pour les quatre jours de l'adoration. Plusieurs milliers d'avis distribués dans la ville soulevèrent l'émotion des catholiques, qui vinrent en foule prier et pleurer aux pieds du Très Saint Sacrement. Jamais on n'avait été témoin de fêtes de

réparation plus belles et plus ferventes que celles qui se succédèrent dans notre église pendant cinq jours.

Nous distribuâmes près de 4.000 communions.

Le dimanche suivant, nouvelle cérémonie de réparation, organisée par les associations eucharistiques de la capitale. Aprés la messe solennelle, hommes et femmes se rendirent en deux groupes jusqu'à la cathédrale où l'on chanta un Miserere solennel en présence du Chapitre des chanoines.

Après avoir offert ces réparations au Très Saint Sacrement, nous ne pouvions oublier l'outrage fait à notre Mère Immaculée. Nous lui offrîmes aussi des fêtes de réparation pendant les quinze jours qui précédèrent la solennité de l'Assomption.

Chaque jour, il y eut, le soir, exposition du Saint Sacrement, chapelet, sermon par un des meilleurs orateurs de Mexico, et bénédiction.

Le jour de l'Assomption, notre église fut encore trop étroite pour contenir les pieux fidèles. Le programme de la journée était bien chargé.

A 6 heures, première messe de communion pour les servantes.

A 7 heures, première communion de trente-cinq enfants du catéchisme et communion générale des huit associations ou confréries.

A 10 heures, messe solennelle précédée de la bénédiction d'un nouveau tabernacle en cuivre doré et de trois candélabres de vingt lumières électriques chacun. Après la messe, bénédiction de la bannière de l'Association de la Doctrine chrétienne.

Le soir, rénovation des promesses du baptême par les enfants de la première communion et par toute l'assistance. Procession solennelle à laquelle prirent part toutes les associations. Tout se fit avec une grande ferveur et une piété visible. Le bon Dieu avait comme toujours tiré le bien du mal.

La réparation matérielle n'a pas manqué non plus. Une

souscription que j'ai ouverte le 10 juillet et clôturée le 14 août a produit une valeur égale à celle volée. 2.600 personnes, principalement des pauvres, y ont pris part et je connais bien des sacrifices admirables faits à cette occasion. La somme recueillie m'a déjà permis d'acheter un ciboire, un tabernacle, et de faire quelques améliorations dans l'église.

Il reste en étude un dernier projet de réparation que le R. P. Provincial vient d'approuver et que j'espère mener à bonne fin à mon retour à Mexico dans quelques jours, puisque je suis venu passer ici deux semaines avec nos Pères de Metepec, pour remettre un peu ma santé ébranlée. Ce projet consisterait dans le changement du titre de l'église. Au lieu d'être le « Templo de San Jeronimo », à qui presque personne ici n'a de dévotion, et qui n'a plus guère sa raison de porter ce titre, puisque l'ancien couvent des sœurs de Saint-Jérôme n'existe plus, nous voudrions en faire le « Templo de Maria Immaculata », titre qui lui conviendrait mieux, puisqu'il est désormais confié aux Oblats de Marie Immaculée.

Monseigneur le Délégué apostolique approuve l'idée. Il me reste à en parler avec Monseigneur l'Archevêque de Mexico qui, je l'espère, n'y mettra pas obstacle. Puissions-nous réaliser ce projet pour le 8 décembre prochain!

Vous le voyez, Monseigneur et bien-aimé Père, la Révolution mexicaine n'empêche pas vos enfants de travailler à l'œuvre que vous leur avez confiée, et l'on peut dire sans crainte d'être contredit que notre église autrefois abandonnée est devenue l'une de celles de la capitale où les cérémonies du culte se font, sinon avec le plus d'éclat extérieur, du moins, ce qui est seul important, avec le plus de vraie piété.

Je parle de la révolution qui nous fait souffrir depuis deux ans et durera longtemps encore. Nous avons eu, comme vous l'avez sans doute appris par les journaux du 10 au 20 février, ce que l'on a appelé la « Dizaine tragique

de Mexico » ; dix jours de luttes fratricides au cœur même de la ville ; dix jours pendant lesquels nous avons entendu le sinistre sifflement des obus et des balles tirés par de nombreuses mitrailleuses et par des canons. La ville des palais et des fleurs se convertissait en un vaste champ de bataille où se répandait déjà l'odeur infecte des cadavres brûlés au milieu des rues. Cela ne nous a pas empêché de célébrer le 17 février au matin la fête de la Congrégation. Nous n'avions certes pas le cœur à la joie comme tous nos frères répandus dans tout l'univers.

Nous n'avons pas dressé à Jésus-Hostie et à notre Mère Immaculée un autel richement orné de fleurs et de lumières, les circonstances ne le permettaient pas. A 7 heures du matin, les cinq Oblats de Mexico étaient cependant réunis aux pieds du saint autel, et avec un esprit de foi plus grand, avec une ferveur plus ardente que leur inspirait le danger réel où ils se trouvaient, ils renouvelaient leurs vœux de religion, tandis que la terrible musique des obus et des balles qui passaient en sifflant au dessus de l'église remplaçait les douces harmonies de l'orgue. Nous garderons toute notre vie le souvenir de cette rénovation de nos vœux.

Ma lettre s'allonge plus que je ne pensais et je ne vous ai rien dit des autres associations de l'église et de notre travail assidu au confessionnal, déjà signalé dans une autre lettre.

Malgré la révolution, la campagne entreprise pour répandre, au nom de la Congrégation, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et à notre bonne Mère, dans tout le Mexique, par le scapulaire qui nous est confié, a produit des résultats sensibles qui, je l'espère, iront en se développant chaque jour de plus en plus. Cent un prêtres mexicains ont sollicité jusqu'ici la faculté de pouvoir imposer notre scapulaire du Sacré-Cœur et je sais que plus de 25.000 personnes l'ont déjà reçu.

Dans notre église nous en avons imposé 1.300.

Je travaillerai à répandre de plus en plus cette dévotion afin que notre chère famille religieuse fasse au Mexique le bien que notre saint fondateur y avait rêvé.

Pourquoi faut-il que ce rêve d'apostolat rencontre tant d'obstacles pour se réaliser? Les premières œuvres entreprises ont disparu et après dix ans nous n'avons encore que deux petites résidences, petites par le nombre des Pères, mais grandes par le bien qu'elles font. Hier, je visitais un des Pères de la résidence de Metepec qui prêche une mission de quelques jours dans un village de 120 familles, dépendant de la paroisse voisine, et il me disait qu'en deux jours il avait entendu 140 confessions de gens qui ne s'étaient pas confessés depuis trois ans et plus. Que de bien il y a à faire parmi les populations mexicaines à qui il ne manque, pour être foncièrement catholiques, que de bons prêtres et des missionnaires zélés! Quelles belles œuvres pourraient établir ici des Oblats parlant bien la langue espagnole!

Espérons que l'époque des épreuves se terminera bientôt et que dans un avenir prochain vous aurez, Monseigneur et bien-aimé Père, la douce joie de voir vos fils réaliser pleinement au Mexique leur noble devise : « *Pauperes evangelizantur.* »

Croyez, Monseigneur et bien-aimé Père, à l'affection filiale et à l'entier dévouement de vos enfants de Mexico qui sollicitent de nouveau pour eux et pour leurs œuvres votre paternelle bénédiction.

Emile Lecourtois, *O. M. I.*

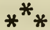
# VICARIAT DU YUKON

**Lettre du R. P. Coccola,**
**au Très Révérend Père Général.**

Fort St.-James, N.-D. de Bonne Espérance, B. C.
9 décembre 1913.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le R. P. Wolfe, mon aimable socius, et votre serviteur, nous clôturions hier, fête de l'Immaculée Conception, notre retraite annuelle. Nous l'avons faite privément, quoique nous ayons essayé de nous rendre à l'appel de notre Révérend Père Préfet pour nous unir, en juillet dernier, à la retraite des Pères de Prince-Rupert. Nous nous étions mis en marche, à cet effet, mais à notre arrivée à Babine, voici que des messagers accourus du lac d'Ours viennent demander le Prêtre pour la visite de leur camp. Le Père Wolfe se sacrifie et part avec eux, tandis que je finis la mission à Babine et me rends à Prince-Rupert, mais deux jours après la retraite.



Notre pays a bien changé depuis votre dernier passage. La construction du chemin de fer du Grand Tronc Pacifique le transforme de jour en jour; des villes surgissent sur les plateaux où nous faisions paître nos chevaux et dans les forêts ou nous campions notre tente. Ce progrès si rapide nous embarrasse, d'abord parce qu'il faudrait être partout à la fois, et parce que de toutes ces villes qui surgissent et qui sont aujourd'hui florissantes, quelques-unes

seulement survivront à la construction. Et cependant comme chacune d'elles demande prêtre et église, il nous faudrait être à la fois prophètes et thaumaturges pour savoir où acheter des lots et suffire aux dépenses de construction sans avoir à les regretter. Il y a en Colombie tant de villes de ce genre, qui donnaient de si belles espérances et qui aujourd'hui sont abandonnées avec leurs églises!

Sous peu nous serons obligés de nous transporter à quelque distance de notre chère mission du Lac Stuart, dont nous avons renouvelé l'église, et de nous installer près de la ligne du chemin de fer, d'où il nous sera plus facile d'atteindre la population.

Un de nos premiers soins sera la construction d'une école-pensionnat pour nos sauvages et qui sera à proximité de la ligne du chemin de fer, afin de diminuer les dépenses de transport pour la bâtisse et l'entretien.

A Babine, une école de jour, pour les enfants, et du soir, pour les jeunes gens, a été ouverte, l'été dernier ; tout y marche à merveille, espérons que nos sauvages en profiteront. Le printemps prochain, nous en aurons une ici de ce genre.

***

Quelques-uns de nos chasseurs ont mérité une mention honorable et une récompense de la part du Gouvernement provincial, pour un acte de charité exemplaire, que vous aimerez peut-être à connaître. Voici le fait.

En novembre dernier, un chasseur de la tribu des Babines allait avec son fils mettre des trappes pour les animaux à fourrure, sur la rivière Ozelinka, à 200 milles au nord du lac Babine, quand ils rencontrèrent deux prospecteurs, que l'hiver avait surpris et qui étaient à bout de provisions. Les sauvages les invitèrent à venir au campement, et partagèrent avec eux leurs provisions de viande et de poissons secs. Mais les vivres passaient bien vite et, le temps des exercices préparatoires aux fêtes de Noël

approchant, il fallait lever le camp. Nos Babines s'offrent à battre le sentier, dans six pieds de neige, pour leurs hôtes peu experts à la raquette. Ainsi travaillent-ils cinq jours durant. Il n'y a plus de vivres, un chien porteur est déjà mort de faim. Les sauvages, toujours avisés, tout en préparant la voie des Européens, avaient posé des trappes pour prendre le castor. Ils disent aux blancs : « Nous allons voir nos trappes, non loin d'ici ; continuez à marcher et à environ dix milles vous trouverez une famille de chasseurs avec des provisions, nous vous y rejoindrons demain. »

N'ayant plus le sentier battu, les prospecteurs n'avancent pas vite. L'un d'eux reste loin en arrière ; mais le plus fort cherche un endroit favorable avec des arbres secs et des branches, y fait le campement, allume un grand feu, dans l'espoir que la lumière encouragera son compagnon ; hélas ! une tempête de neige jette un voile autour de ce grand feu. Le chasseur veut aller à la rencontre de son compagnon et retourne sur ses pas ; mais telle est la profondeur de la nuit, la violence de la tempête, et sa propre faiblesse, qu'il ne peut guère avancer. Il tire du fusil jusqu'à brûler toutes ses cartouches : pas d'écho, pas de réponse. Et la nuit se passe dans des angoisses mortelles.

Aux premières lueurs matinales, il se met en marche sans rien pour le guider, ne sachant même pas la direction à prendre. De leur côté les chasseurs Babines, après avoir visité leurs trappes, reviennent comme ils l'avaient dit et, sur leur route, ils trouvent le cadavre du voyageur resté en arrière. Ils se hâtent pour arriver chez la famille sauvage où ils espèrent trouver l'autre blanc. Celui-ci n'a pas paru. Aussitôt après avoir pris un peu de nourriture, nos gens se mettent à sa recherche ; ils le trouvent, mais dans un tel état d'épuisement, qu'il tombe à terre et s'endort. Tous les sauvages avaient le cœur navré de la mort d'un des hommes, mais en même temps ils furent grandement consolés en voyant qu'ils avaient du moins sauvé l'autre. Ils lui prodiguent tous les soins dont ils sont capables et

se demandent ce qu'ils feront du mort. Inutile de penser à le transporter à Babine, dont on est éloigné de 80 milles. La fosse est creusée, des billots équarris ou fendus servirent de cercueil. Le mort étant catholique, les prières d'usage furent récitées pour l'enterrement; et arrivant à Babine, les sauvages demandèrent une messe pour le pauvre défunt. Je pris soin du survivant et donnai par lettre les détails du triste accident à la Compagnie, et j'écrivis également aux parents du jeune mineur dont j'avais l'adresse. Vous voyez qu'en ces tristes circonstances, nos Sauvages ont montré un dévouement et une charité qui ne le cèdent en rien à ceux des Blancs.



Dans quelques jours, je partirai pour Stony-Creek pour y préparer nos gens aux fêtes de Noël. De là, j'irai à Fort-George pour le premier de l'an, et ainsi tout l'hiver de camp en camp ou de place en place pour visiter et administrer les Sacrements, tandis que le Père Wolfe prendra soin du côté nord de notre immense district. Ce n'est pas sans appréhension que nous envisageons tout ce travail, surtout en hiver, mais nous sommes habitués à nous confier en la divine Providence et à compter sur la protection toute maternelle de Marie Immaculée.

Tous les jours, Monseigneur, vous êtes présent à notre souvenir dans nos humbles prières et au saint Sacrifice, mais vous le serez plus spécialement encore en la belle nuit de Noël.

Je vous prie de vouloir nous bénir, Monseigneur, et d'agréer l'expression de mon affection et de mon filial respect en N.-S. et M. I.

M. Coccola, *O. M. I.*

# VICARIAT DE CEYLAN

## I. — En mission à quatre-vingt-neuf ans !

En mission à 89 ans ! C'est à peine croyable ; cependant la chose est arrivée ici au doyen des missionnaires en activité de service de toute l'Asie.

Le R. P. Guglielmi, Curé de Wennappuwa, dans le but de se conformer aux désirs du Saint-Père, et pour fournir à ses paroissiens le moyen de gagner plus sûrement l'indulgence du jubilé, décida qu'il serait prêché une mission ou retraite de huit jours préparatoire au jubilé.

L'idée était excellente ; mais il fallait trouver des prédicateurs, et ce n'est pas chose facile, quand tout le monde est occupé. En effet, la retraite devait finir le 2 novembre et tous les missionnaires étant surchargés de travail, à cause de la fête des morts, personne ne pouvait accepter l'invitation à prêcher la mission. L'embarras du R. Père Curé était grand, ce que voyant, le P. Chounavel se dit : « Qu'à cela ne tienne, on essayera de prêcher encore cette petite mission. Moi, je me charge de la moitié des sermons. » Le R. P. Guglielmi, enchanté de la solution, accepte. « Bravo, Père Chounavel. On s'arrangera pour l'autre moitié. Donc, le dimanche 26, nous commencerons. »

Ainsi dit, ainsi fait.

Dès ce jour le Père Chounavel se mit à fourbir ses armes, à feuilleter ses vieux cahiers de mission, à prendre des notes, et faire ses plans. La perspective de donner encore une mission le rajeunissait à ses yeux. Il y avait 40 ans et plus que le temps des missions était passé ; 40 ans et plus qu'il n'avait plus vécu ce qu'il aime à appeler « le bon temps ». Au « bon temps », on donnait des

missions de trois à quatre semaines, sous la direction du bien-aimé Mgr Séméria, avec le puissant concours de Mgr Bonjean. On était alors missionnaire apostolique, dans toute l'acception du mot. Ces beaux jours allaient encore luire une fois pendant une semaine.

Il pensait bien retrouver un peu du feu de sa jeunesse et assez de son enthousiasme d'antan, malgré le fardeau de ses 89 ans !

Le Père Chounavel entreprit donc ce travail, et il prouva aux jeunes qu'il peut encore faire sa bonne part de travail. Jugez plutôt.

D'abord il fit la moitié des sermons, tandis que sa part n'eût dû être que le tiers, puisqu'il il y a trois Pères à Wennappuwa. En second lieu, des 1890 confessions qui furent entendues, il en entendit 692, donc plus encore que sa part. Un sermon chaque jour et une centaine de confessions, et cela pendant une semaine : voilà ce dont est capable notre vénéré Père Chounavel à 89 ans. Et heureusement qu'il en fut ainsi, car s'il avait fait moins que sa part, il se serait plaint de n'être plus bon à rien.

La frugalité ordinaire des repas, les exercices de piété habituels, la régularité de la vie religieuse, ne reçurent aucune entorse de ce surcroît de fatigue et de travail ; le seul adoucissement qu'il se permit, ce fut une heure de sommeil de plus le dimanche, jour de la clôture. Mais c'est tout ; le lundi, il était debout à 4 heures du matin, selon sa vieille habitude. 1890 confessions de jubilé ; 3500 communions pendant la mission, tels sont les consolants résultats de ces saints exercices.

Le jour de la clôture fut un jour de fête extraordinaire, et par le nombre de communions : 1100 environ, et par l'assistance aux offices, et aussi par l'exposition solennelle du Saint Sacrement.

La joie du R. P. Curé le disputait si bien à l'émotion, qu'il est difficile de dire lequel de ces deux sentiments dominait en son cœur.

Il s'était réservé le sermon du dimanche sur les deux étendards. Ce fut magnifique et empoignant. Le soir, après le chant des Vêpres, eut lieu la proclamation de la loi sainte ou Décalogue. Il convenait de laisser l'honneur de proclamer la loi au vétéran dont l'expérience datait de plus de 50 ans. Pendant une heure le bon Père Chounavel expliqua devant l'auditoire attentif et recueilli les 10 commandements qui résument les devoirs de l'homme envers Dieu et envers le prochain. Il le fit avec la clarté et l'onction qui le caractérisent, et sans manquer ni de voix ni de souffle jusqu'au bout.

De la table de communion, le R. P. Supérieur interrogeait le prédicateur, et, dans une superbe improvisation, résuma les sermons, indiqua les conclusions à tirer de la mission et invita ses paroissiens à renouveler à haute voix leurs promesses baptismales et à se vouer au culte et à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Bref, cette semaine de mission a dû remplir de consolation le Cœur de Jésus, affermir les bonnes dispositions de la majorité de la population de Wennappuwa, ranimer le courage, je voudrais pouvoir ajouter la santé du R. P. Guglielmi, enfin elle a dû rajeunir pour des années le bon Père Chounavel.

Et de fait, la mission à peine achevée, voilà le P. Chounavel parti avec armes et bagages pour l'église d'Ulhitigawa, tout comme un jeune missionnaire. Il a à préparer les enfants de langue tamoule à la 1re communion, à prêcher la neuvaine préparatoire à la fête.

Il est parti avec ses vieux cahiers, sa lanterne magique, ses plaques en verre coloriées et ses 89 ans. Mais son bâton ! Bah ! Un parapluie, soit ; mais un bâton pour marcher ! Il n'en a point encore.

En aura-t-il jamais ?

Et le voilà qui continue d'aller en mission à 89 ans !

C. Croctaine, *O. M. I.*

NOTE : Il convient d'ajouter ce que le Père Croctaine ne dit pas. Il a prêché lui-même les sermons du soir, qui furent très pratiques et bien donnés. Il a entendu 937 confessions, en 5 jours et demi, ce qui représente une somme de travail qui devait être signalée. Merci aux vaillants missionnaires.

T. G.

## II. — La cause de l'éducation catholique à Ceylan.

Le R. P. J.-B. Martin, professeur au collège Saint-Joseph, à Colombo, vient de se distinguer par une campagne menée avec autant de courage que de succès, pendant les derniers mois de 1913, en faveur de la grande cause de l'éducation catholique. Le service qu'il a rendu par ce moyen est considéré, par les catholiques de l'île, comme l'un des plus signalés. Il s'agissait de s'opposer au monopole de la haute éducation ou de l'enseignement supérieur, que le gouvernement ceylanais, d'accord avec celui de Londres, a formé le projet de réaliser, sous la forme d'un collège universitaire, d'où l'enseignement religieux serait naturellement exclu.

Le P. Martin a d'abord publié dans le « Ceylan Catholic Messager » de Colombo une série de lettres qui ont produit sur le public une profonde impression. Une vive agitation se manifesta dans la presse locale ; mais, malgré toutes les attaques, la position prise par l'auteur demeura inébranlable, tant la vraie doctrine sur l'éducation y est fidèlement et magistralement exposée.

Avec l'active approbation de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Colombo et sur son exhortation, le P. Martin réunit ces lettres sous la forme d'une brochure, intitulée « Anxious Catholic », dont la lecture fut chaudement recommandée à tous les parents catholiques et qui, de fait, eut une large diffusion. Le « Catholic Herald », qui représente fidèlement l'opinion catholique, sur tout le continent de l'Inde, écrit à ce sujet : « La recommandation de Sa

Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Colombo, en faveur de cette brochure, ne nous surprend pas. L'exposition que le P. Martin y fait de la question est extrêmement claire et complète, tandis que son argumentation est à l'abri de toute critique sérieuse. L'intelligence est tellement satisfaite que la lecture de ces 9 lettres cause un véritable plaisir. Bien que l'occasion qui les a provoquées soit un projet local, toute la question est traitée d'une manière si parfaite, que la brochure devient un arsenal où les controversistes catholiques ne manqueront pas de puiser, dès qu'ils la connaîtront. Dans le cas qui l'occupe, le P. Martin montre clairement le droit strict qu'ont les catholiques de posséder un collège donnant la même instruction que le collège universitaire de l'Etat, et jouissant des mêmes garanties et des mêmes avantages, afin que les étudiants catholiques ne soient en aucune manière placés dans une condition inférieure à celle des étudiants dudit collège universitaire... Nous offrons au P. Martin nos plus cordiales félicitations pour l'excellent travail qu'il a accompli, et nous espérons qu'avec l'appui de l'Union Catholique de Ceylan la cause qui a été si bien défendue triomphera.

Cet appui, en effet, n'a pas fait défaut. L'important meeting, tenu le 14 décembre, au « Bonjean Memorial Hall », sous la présidence de M. de Sampayo, a prouvé que toute l'élite de Colombo qui s'y était donné rendez-vous, partageait les vues du P. Martin sur cette question et faisait siennes toutes ses conclusions. Invité à parler, le jeune professeur a prononcé un discours qui a été le digne couronnement de l'œuvre qu'il a si vaillamment entreprise et si magistralement conduite. Pendant plus d'une heure, il a tenu son auditoire sous le charme d'une parole vibrante d'éloquence. La force et la netteté de ses arguments ont été telles que tous les catholiques présents ont parfaitement compris qu'une résistance inflexible au monopole de l'Etat s'imposait à eux comme un devoir rigoureux et sacré.

Même les non catholiques qui se trouvaient dans l'auditoire ont, sans hésitation, admis le bien fondé des revendications catholiques, et la presse locale, longtemps divisée sur cette question d'importance capitale, s'est déclarée, à très peu d'exceptions près, favorable à nos revendications.

Le « *Times* » de Ceylan, organe des colons anglais et actif partisan du Gouvernement, a reconnu que l'attitude de résistance adoptée par les parents catholiques, contre les projets de monopole, ne pouvait être blâmée.

La bataille n'est pas encore gagnée; mais elle continuera aussi longtemps qu'il le faudra. Les défenseurs de la bonne cause ne manqueront pas. Déjà, à la distribution des prix du Collège, le R. P. Macdonald a prononcé un discours qui a suscité une tempête chez les adversaires, mais en fin de compte ces derniers ont bien dû reconnaître que le droit aussi bien que l'éloquence étaient du côté du méritant Oblat. Il y a tout lieu d'espérer, Dieu aidant, que le Gouvernement de la colonie ne voudra pas violer les droits des catholiques ainsi soutenus par l'opinion publique. — Quoi qu'il en soit de ce résultat final, il est juste de reconnaître que le P. Martin a été l'âme du mouvement qui entraîne aujourd'hui les catholiques dans la bonne voie. Après son magistral discours du 14 décembre dernier, à l'assemblée de l' « Union Catholique », un des orateurs les plus en vue se leva pour proposer un vote de remerciements au vaillant champion de la cause. « Le P. Martin, dit-il, est arrivé depuis peu au milieu de nous et cependant nul ne lui contestera le droit de figurer au premier rang parmi les éducateurs catholiques de Ceylan. C'est lui qui le premier a donné le signal d'alarme; c'est lui qui, par ses articles de presse et de journaux, a mis en évidence devant tous les graves dangers que présentent les projets du Gouvernement; c'est lui qui, pratiquement, a lancé et activé le mouvement auquel nous sommes nous-mêmes fiers de prendre part aujourd'hui; c'est lui, enfin, qui nous a tous intéressés au plus haut point à une

question qui est pour tous les catholiques d'une importance vitale. Il a prévenu ou péremptoirement réfuté toutes les objections faites contre la thèse qu'il a si vaillamment défendue. » Un vote unanime fut la réponse de l'imposante assemblée.

Et l' « Union Catholique », poursuivant l'exécution de la noble tâche qu'elle s'est imposée, profita de la première occasion qui s'offrit à elle pour remettre à Son Excellence le Gouverneur de l'île l'exposé de la thèse catholique et les revendications précises et formelles qui en découlent.

Ces revendications sont formulées avec tout le respect sans doute, mais aussi avec toute l'énergie qui conviennent à des catholiques qui sont fiers de l'être.

Prions Dieu et la Vierge Immaculée de ne point permettre le triomphe de l'injustice, la violation des droits de Dieu et de l'Eglise et la ruine de nos établissements d'éducation supérieure qui contribuent pour une si belle part à l'épanouissement de notre sainte religion dans nos chères missions de Ceylan.

## VICARIAT DE NATAL

### Echo des grèves du Sud de l'Afrique.

Extrait d'une lettre du R. P. Rousseau au R. P. J. Lemius, Procureur général.

Mon Révérend Père,

Vous avez sans doute entendu plus d'un écho des grèves d'Indiens qui troublent depuis quelque temps l'Afrique du Sud. Les grèves des ouvriers employés dans l'industrie du sucre ont lieu dans notre mission de Verulam, et elles ont débuté dans la propriété qui touche le village même. Un

matin, sans avis préalable, tous les Indiens de cet endroit viennent camper sur la place de Verulam. Là ils arrêtent au passage tout Indien qu'ils rencontrent et l'obligent à s'unir à eux. Les trois quarts d'entre eux ne savent pas pourquoi ils sont en grève, mais les meneurs ne badinent pas et menacent de tuer quiconque leur résiste. Toutes les sucreries ont dû fermer leurs portes, une usine exceptée, parce qu'elle emploie pour la plus grande partie la main-d'œuvre cafre. Comme il arrive d'ordinaire, des désordres ont eu lieu. Il y a quelques jours, la police a dû se servir de ses armes pour n'être pas écrasée par la foule des Indiens qui l'entourait.

Ceux-ci se sont donc mis en grève un peu partout, sur un mot d'ordre donné ; car toute cette campagne est menée, paraît-il, par un Indien du nom de Gandhi, actuellement sous les verrous.

Quel est le but que ce meneur propose, ou tout au moins les motifs qu'il met en avant pour justifier sa campagne ? Il y a une dizaine d'années, le gouvernement imposa une taxe de 3 livres sterling (75 fr.) à tout Indien qui, à l'expiration de son engagement de cinq ans, voudrait se fixer dans ce pays au lieu de retourner aux Indes. Il faut vous dire qu'ici pour mettre en valeur les terrains et se procurer la main-d'œuvre que ne donne pas la paresse des cafres, on avait fait appel à des Indiens que l'on engageait pour cinq ans. Mais le plus grand nombre d'entre eux, se trouvant plus heureux ici qu'aux Indes, ne voulurent point repartir en leur pays. D'où la décision de frapper d'un impôt de trois livres tous ceux qui resteraient. En dépit de l'impôt, ils préfèrent rester. Maintenant qu'ils sont nombreux, instruits, on leur suggère de se refuser à payer la taxe. Et l'Indien Gandhi, qui est avocat, s'est mis à la tête de ce mouvement de révolte.

La suppression de cet impôt est-elle la seule raison de la grève ? Ceux qui connaissent les dessous de la situation prétendent que ce n'est que le commencement des revendi-

cations. Les Arabes qui secondent Gandhi dans ce soulèvement veulent avoir leurs coudées franches dans ce pays qu'ils ont envahi et auquel ils s'attachent comme des sangsues.

Pour protéger la population contre leur rapacité, il existe une loi qui ne permet pas au fils de succéder à son père dans le négoce ou le fonds de commerce géré par celui-ci. Le fils hérite sans doute du bien que son père lui laisse, mais il ne peut tenir son magasin. Les Arabes, gênés par cette loi, en exigent la suppression. Ils réclament en un mot les mêmes droits que les Européens. Ce serait un grave péril, il faut bien en convenir. En quelques années, ils auraient accaparé toutes les ressources du pays. En fait, la résistance des blancs à ces exigences est imposée par la nécessité ; et ils se trouvent en quelque sorte en cas de légitime défense. Ils veulent mettre un terme à l'envahissement indien et à l'accaparement arabe.

Vous vous demanderez sans doute quelle influence ces événements peuvent-ils avoir sur notre mission ? Si ces troubles continuaient, il pourrait arriver que les usines sucrières fussent obligées de renvoyer leurs ouvriers. Or ces ouvriers forment la population chrétienne de la mission de Verulam. Ce serait la ruine ; sans compter que plusieurs des directeurs nous viennent en aide. Heureusement, il semble y avoir une certaine détente ; et sans quelques Arabes qui attisent le feu, tout s'arrangerait bien vite. Le gouvernement a pris une mesure énergique qui pourra avoir un bon effet ; il emprisonne tous les fauteurs de désordres qu'il peut découvrir. Le plus endiablé des meneurs de Verulam n'a pas échappé à la crainte d'être mis ainsi à l'ombre, car après avoir déchaîné la grève, il a déguerpi sans laisser d'adresse, abandonnant même sa boutique. Quelques autres parmi les plus mauvais et qui avaient menacé de tuer, ont été, à l'expiration de leur peine, embarqués pour les Indes.

Depuis le commencement de la grève, l'assistance à la

messe à Verulam a beaucoup diminué, cela se conçoit aisément. On a peur ; le trajet, pour la plupart de nos fidèles, est assez long, et l'on craint de rencontrer des bandes d'Indiens.

***

Le R. P. Quinquis, mon collègue, termine une chapelle à Ottawa, où se trouve aussi notre école tenue par les Sœurs. Jusqu'ici la chapelle n'était qu'un salon. Le Père Quinquis est charpentier : la chapelle est construite en tôle et en bois. Faute de ressources suffisantes, le Père, après avoir acheté des matériaux de seconde main, s'est fait constructeur. Quant à moi, je l'encourage du geste, de l'œil et de la voix.

Veuillez, etc.

F. Rousseau, O. M. I.

## NÉCROLOGIE

### Le cardinal OREGLIA.

Nos lecteurs ont appris par les journaux la mort de Son Eminence le cardinal Oreglia di Santo Stephano, doyen du Sacré-Collège.

C'est une perte bien douloureuse pour notre Congrégation qui s'honorait d'avoir en Son Eminence un ami dévoué des bons et surtout des mauvais jours.

Né, le 9 juillet 1828, à Besse-Vagierma, diocèse de Mondovi dans le royaume de Piémont, *Louis Oreglia* descendait d'une noble famille qui se sépara de la cour de Turin quand celle-ci accusa ses menées sacrilèges contre le patrimoine de Saint-Pierre. Louis fit ses études à Turin, puis à

Rome, à l'Académie des nobles ecclésiastiques ; il se destinait à la carrière diplomatique. Nommé internonce en Hollande il s'acquitta avec un telle distinction de sa mission qu'en 1866, il fut nommé archevêque titulaire de Damiette et promu nonce à Bruxelles, puis en 1869, nonce à Lisbonne. En 1873, Pie IX le créa cardinal.

Préfet de la Congrégation des indulgences, sous-doyen du Sacré-Collège, à la mort du cardinal Pitra, tour à tour titulaire des sièges suburbicaires de Palestrina, de Porto et Santa-Rufina, enfin d'Ostie et Velletri, Léon XIII l'avait nommé, en 1885, Camerlingue de la sainte Eglise Romaine. A ce titre chargé du pouvoir exécutif pendant la vacance du Saint- Siège, à la mort de Léon XIII, on sait avec quelle fermeté et quelle distinction il exerça ses délicates fonctions lors de l'élection de Sa Sainteté le Pape Pie X au mois d'août 1903.

C'était un prélat de très grande allure, un homme d'Eglise dans toute la noble acception de ce mot, rompu aux affaires, esprit très délié et très fin. Qui l'a vu une fois n'oubliera jamais ce regard d'aigle prêt à lancer l'éclair lorsque l'honneur de l'Eglise ou les prérogatives du Saint-Siège étaient en jeu.

Mais dans l'intimité, qu'il était bon ! Je le vois encore, se promenant avec nous, scolastiques Oblats, dans la cour de notre maison de Rome, aux jours de fêtes de famille, auxquelles il aimait à prendre part ; c'étaient des jours de repos pour Son Eminence, de joie pour nous. Le vénérable vieillard, appuyé sur sa canne et sur l'un d'entre nous, s'intéressait à nos études, nous félicitait des succès obtenus au Concours des Universités, puis se livrait à l'abandon d'une conversation ou se mêlaient le conseil, le mot pour rire, et l'encouragement; et quand quelque missionnaire de passage se mêlait à nous, avec quel attendrissement le Prince de l'Eglise se plaisait à faire ressortir l'héroïsme de l'apôtre, surtout dans les glaces du Pôle.

Il n'est plus ; à 85 ans, Dieu a appelé à Lui son serviteur,

que notre souvenir accompagne au delà de la tombe. Nos prières, témoignage de reconnaissance, s'élèvent également vers Dieu : nos abonnés voudront se joindre à nous.

*R. I. P.*

(*Petites Annales.*) A. GUINET, *O. M I.*

# ÉCHOS DE LA FAMILLE

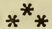
**Europe.**

Nous sommes heureux d'annoncer que le premier volume de l'*Histoire de la Congrégation*, par le R. P. Ortolan, est sous presse et paraîtra bientôt. C'est le récit de toutes les fondations de France, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande jusqu'à la mort de notre vénéré Fondateur. Le texte est mis en lumière par des portraits, des vues, des cartes et des plans.

Ce premier volume — nous croyons pouvoir l'affirmer — ainsi que le second pour l'Amérique, l'Afrique et l'Asie, révélera aux lecteurs bien des choses ignorées ou complétement oubliées sur cette période si importante pour notre chère Famille religieuse, et déjà lointaine de nous. Les *Missions*, n'ayant paru qu'en 1861, n'ont rien ou presque rien dit à ce sujet. Il était temps d'appliquer à ce passé vénérable le mot de l'Ecriture : *Colligite fragmenta ne pereant.*

Grâce aux archives de la Maison générale, et à de nombreux documents recueillis de divers côtés, ce passé a pu être reconstitué de toutes pièces et revivre pour notre

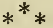
instruction et notre édification, disons même pour notre satisfaction légitime, car nous avons le droit d'être fiers de nos anciens Pères. *Gloria hominis ex honore patrum suorum.*



Journaux, revues et nouvelles venues d'un peu partout nous apprennent que la fête de l'Immaculée Conception a été célébrée dans toutes nos églises et communautés avec une solennité et une ferveur qui, grâce à Dieu, semblent s'accroître d'année en année.



De ces gerbes de fleurs, ou plutôt de ces couronnes de louanges offertes à notre Mère Immaculée nous ne pouvons signaler aujourd'hui que celle du scolasticat de Rome. D'ailleurs, le Chef de la Famille et les membres de l'Administration générale se trouvaient là, représentant l'ensemble de la Congrégation. Et puis, on a prié, on a chanté, on a disserté en toutes les langues des deux mondes. Les arts, la littérature, la philosophie et la reine des sciences, celle qui parle de Dieu, ont prêté avec bonheur, il faut en convenir, le tribut de leurs trésors pour glorifier et exalter Marie sous ses titres les plus beaux.



Le Révérendissime Vicaire Général et Supérieur du Grand Séminaire d'Ajaccio a remis entre les mains du R. P. J. Lemius, postulateur de la cause de notre Père Albini, le procès de *non cultu* fait en Corse. Sans entrer dans aucun détail du procès, disons toutefois qu'il a été instruit avec un dévouement intelligent et un généreux désintéressement que toute la Congrégation appréciera et dont elle sera reconnaissante au digne Supérieur d'Ajaccio.



Il y a déjà près de 400 souscriptions assurées à l'Album du Centenaire dont les Petites Annales ont parlé. Ce chiffre a permis au R. P. Provincial du Nord, promoteur du projet, d'en confier l'exécution à une bonne maison de gravure. Ce sera plus artistique que la phototypie. Que les retardataires qui désirent être servis se hâtent d'envoyer leurs demandes à Thy-le-Château (Belgique.)



Par sa circulaire du 8 novembre 1913, Monseigneur le Supérieur Général faisait connaître aux Pères et Frères de la Province Britannique :

1) Que le R. P. James O'Reilly, Provincial, parvenu au terme de son premier triennat était maintenu dans sa charge pour un second triennat ;

2) Que le Conseil provincial serait ainsi composé :

R. P. William Ring, 1er Cons. ord. et Admoniteur,
R. P. Patrick Newman, 2e Cons. ord.,
R. P. Thomas Leahy, 1er Cons. extraordinaire,
R. P. Joseph Scannell, 2e — —

Econome provincial : R. P. Daniel O'Ryan.



Le 11 février, fête de l'Apparition de N.-D. de Lourdes, Mgr l'Evêque de Leeds a consacré, dans l'église de nos Pères de Mount St-Mary's, un bel autel dédié à N.-D. de Lourdes et offert par les paroissiens désireux d'honorer et de perpétuer la mémoire du regretté Père Roche.

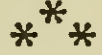
Après la cérémonie, le Prélat consécrateur a célébré la messe pour le repos de l'âme du Père Roche et a rappelé

dans un éloquent sermon le travail accompli pendant 24 ans dans son diocèse par le missionnaire défunt. Le Vicaire Général et les prêtres des environs avaient tenu à s'associer à l'hommage rendu au Père Roche en assistant à cette cérémonie. Daigne N.-D. de Lourdes accorder ses faveurs aux pauvres paroissiens de Mount St-Mary's en retour de leur piété et de leur générosité !



Le R. P. C. Delouche étant arrivé au terme de son 3e triennat comme Provincial de Belgique, une circulaire de Mgr le Supérieur Général annonce aux Oblats de la Province que l'Administration provinciale est ainsi composée :

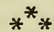
R. P. Antonin Guinet, Provincial.
R. P. Cyprien Delouche, 1er Cons. ord. et Admoniteur.
R. P. Léopold Lionnet, 2e Cons. ord.
R. P. Lucien Pescheur, 1er Cons. extraordinaire.
R. P. Charles Stubbe, 2e Cons. extraordinaire.
R. P. Eugène Pierlot, Econome provincial.



C'est avec plaisir que nous avons appris que la Mission allemande dirigée par nos Pères de Bruxelles venait de recevoir un don particulier de 10.000 marks, soit 12.500 fr., de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, pour la construction d'une église nécessaire à l'œuvre qui progresse de jour en jour. Mais ce n'est pas sans surprise que nous avons vu divers organes de presse attribuer l'œuvre de la Mission allemande de Bruxelles à l'illustre Compagnie et décorer le Père Leyendecker du titre de Jésuite. Voilà sans doute des documents écrits, imprimés qui serviront à l'Histoire !

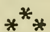


L'archiconfrérie du Sacré-Cœur érigée en la Basilique provisoire de Jette-Bruxelles en 1910, comprenait à la fin de l'an dernier 74.118 membres avec une élite de 600 zélatrices. Pour montrer le développement de cette œuvre de prières, d'adorations et de communions, il suffit de citer les chiffres des années précédentes : 7.444 en 1910; 16.842 en 1911 et 37.734 en 1912.



Sur la demande du Conseil provincial d'Allemagne, le R. P. S. Scharsch, Assistant général, s'est rendu à Vienne, puis de là en Galicie, en Moravie et diverses contrées de l'empire austro-hongrois.

Le voyage s'est effectué du 30 janvier au 15 février, en de bonnes conditions en dépit de la saison rigoureuse. Nul doute qu'il ne serve au développement de la Congrégation.



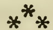
L'*Osservatore Romano* du 15 février dernier annonce la nomination du R. P. Charles Thévenon, Supérieur de la Maison du Scolasticat de Rome, à la charge de Consulteur de la S. Congrégation des Sacrements.

A cette heure, nous ne pouvons que signaler à la hâte cette nomination. Nous voulons, toutefois, sans plus tarder, féliciter l'élu qui a mérité cette haute marque de distinction, et, en même temps, nous réjouir avec la Congrégation entière de l'honneur qui lui revient, à elle aussi, de voir l'un de ses membres appelé à prendre part aux travaux importants et délicats de la Sacrée Congrégation des Sacrements.



**Amérique**

Voici dans ses grandes lignes le bilan spirituel de la paroisse de Notre-Dame de Grâce à Hull, pendant l'année qui vient de s'écouler. A l'église paroissiale, nos Pères ont distribué 175.000 communions, et si l'on tient compte de celles des communautés, de l'hôpital, etc., c'est 200.000 qu'il faut dire hardiment. Ce chiffre donne pour la paroisse une moyenne de 15 communions par fidèle dans l'année ; chaque Père en a distribué 20.000, et entendu 10.000 confessions. Ensemble ils ont fait 645 baptêmes dont 6 d'adultes, 386 sépultures et béni 123 mariages. Aux 7 messes régulières des dimanches et fêtes, ils ont toujours distribué aux fidèles le pain de la parole de Dieu, au moins sous forme de prône ou d'instruction ; et ils ont présidé aux 7 réunions mensuelles des diverses Congrégations établies dans la paroisse. Si à ce travail on ajoute : 4 communautés religieuses à desservir, 7 écoles comptant 52 classes à visiter chaque semaine ; les catéchismes et le service d'une annexe ; enfin la prédication du mois de Marie et du mois du Sacré-Cœur, on pourra conclure avec le bulletin paroissial que cette année a été bien remplie.



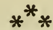
Une circulaire du 29 novembre dernier, adressée aux religieux Oblats de Marie Immaculée de la deuxième province des Etats-Unis, annonce que le R. P. Henri Constantineau est parvenu au terme de son troisième triennat de sa charge de Provincial et qu'en conséquence la nouvelle administration provinciale est composée ainsi qu'il suit :

Provincial : R. P. Albert Antoine.

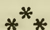
1er Cons. ord. et Admoniteur, R. P. James Quinn.

2e Cons. ord., R. P. Henri Constantineau.

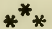
1er Cons. extraordinaire, R. P. John Wehlan.
2e Cons. extraordinaire. R. P. Onésime Valence.
Econome provincial : R. P. Henri Constantineau.



A Bronwsville, le R. P. Bugnard voulut préparer ses paroissiens à la fête de Notre Dame de la Guadeloupe par la prédication d'une neuvaine. Le bon peuple mexicain en a suivi les exercices avec autant de piété que d'enthousiasme. En dépit du mauvais temps — et l'on dit qu'il pleut bien au Mexique — chaque soir l'église de l'Immaculée Conception se remplissait de fidèles avides d'entendre l'éloquente parole du P. Massaro de Houston et désireux de profiter des sermons pratiques et efficaces que l'orateur leur a si bien donnés. On devine la joie du Père recteur, à la vue des résultats magnifiques de cette manifestation de foi et de dévotion envers Notre-Dame de la Guadeloupe.



L'orphelinat Saint-Joseph de Winnipeg abrite aujourd'hui 164 enfants dont la direction spirituelle est confiée au R. P. Comeau. En cet asile, toutes les nationalités qui forment la grande métropole du Manitoba sont confondues dans une commune charité et le même dévouement. 500 orphelins ont été admis, 22 ont été baptisés, 224 ont fait la première communion depuis l'origine de cette maison bénie qui fait le plus grand honneur à son fondateur, Mgr Langevin.



On lit dans les *Cloches :* Le R. P. Cahill, Provincial du Manitoba, a reçu du Révérendissime Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée le décret d'érection canonique de la maison du juniorat de la Sainte-Famille à Saint-

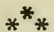
Boniface. Le nouveau supérieur est le R. P. Josaphat Magnan, jusqu'ici directeur du juniorat.



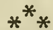
Le R. P. Célien Gauthier s'est rendu dans la nouvelle mission fondée par le R. P. Perreault, à Berens River (Man.), pour l'évangélisation des Sauteux. La langue des Sauteux, paraît-il, offre bien quelques difficultés et se distingue par l'absence des lettres L, R et V, si communes dans les langues européennes.



Notre école de Qu'Appelle, écrit le R. P. Hugonard, compte 275 enfants sauvages ou demi-sauvages. Ceux d'entre eux qui sont encore païens se préparent à recevoir le baptême ; les autres sont assidus à la communion fréquente qui fait régner parmi eux un excellent esprit, en dépit des différences de tribu et de langue.

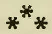


Vingt-six païens Sioux, parents des enfants de notre école et venus à Qu'Appelle pour les voir, après avoir été convenablement instruits et préparés, ont été baptisés le 30 décembre dernier. Leur réserve, naguère toute païenne ou protestante, compte maintenant plus de 50 catholiques. Quand la quinzaine d'enfants qui sont ici retourneront chez eux, leur influence profitera à notre sainte religion. On le voit, l'utilité de nos écoles est incontestable.



Les *Cloches* de Saint-Boniface, en apprenant à leurs lecteurs qu'un tramway relie désormais les villes de Saint-

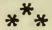
Albert et d'Edmonton, rappellent la fondation de Saint-Albert, en 1861. Mgr Taché et le P. Lacombe étaient partis de Sainte-Anne, à la recherche d'un emplacement pour fonder une mission qui permettrait de desservir l'humble chapelle de Saint-Joachim, à Edmonton. Ils arrivent sur la gracieuse colline où se trouve aujourd'hui la cathédrale. Tout à coup, Mgr Taché, frappé de la beauté du site, plante son bâton dans la neige et dit au P. Lacombe : « Ce sera ici. Nous placerons la mission sous le vocable de votre saint patron ; nous l'appellerons Saint-Albert ! » Le site neigeux porte une cathédrale, et l'humble chapellenie d'Edmonton est remplacée par 10 paroisses.



Le dimanche, 16 novembre dernier, Mgr Legal, archevêque d'Edmonton, bénissait l'église de la dixième paroisse catholique de cette ville et deux écoles paroissiales. Sa Grandeur, en communiquant cette nouvelle à Mgr Robert, de Nantes, annonçait sa visite *ad limina* dans le courant de 1914.



Le R. P. Laurent Le Goff, bien qu'il ait fourni une carrière déjà longue comme missionnaire, a entrepris de faire imprimer un dictionnaire montagnais qui ne comprendra pas moins de 1.500 pages. Il faut dire que l'on a donné le nom de l'humble religieux Oblat à la localité pourvue maintenant d'un bureau de poste. Ça nous change un peu des rues Zola et compagnie.



Il y avait, le 6 octobre dernier, 22 ans que Mgr Pascal faisait son entrée dans sa ville épiscopale de Prince-Albert, alors résidence du Vicaire apostolique des missions de la

Saskatchewan. La création du diocèse de Régina, celle du Vicariat apostolique du Keewatin, ont restreint l'étendue du territoire soumis à la juridiction de Mgr Pascal, et par là même diminué son diocèse. Cependant, il compte encore 141 églises ou chapelles, 113 écoles que fréquentent 4.000 enfants. Le désert s'est peuplé et les peuples sont évangélisés.

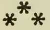


Un mot sur le vicariat du Yukon qui continue à se développer. Dans le cours de l'année dernière, l'église de l'Annonciation, à Prince Rupert, a été agrandie; une autre à été bâtie à Grandy Bay. Le R. P. Préfet projette de construire le plus tôt possible d'autres églises et des écoles, le long de la voie ferrée.



**Asie.**

Dans nombre de nos missions, le jubilé Constantinien a été l'occasion pour nos Pères de porter la parole de Dieu aux populations. Nous avons cité la paroisse de Grand Street à Negombo. La seconde paroisse, Sea Street, ne pouvait rester en arrière de sa voisine. Le R. P. Allès, missionnaire chargé de la paroisse, confia au R. P. Masset le soin de prêcher une grande retraite, source de grâces pour les fidèles et source de consolations pour les Pères.



Pareille retraite couronnée de succès a été donnée par le R. P. Gunasekera, en l'église Sainte-Marie à Marawila. Cette mission, dirigée par le R. P. Melga, a compté, dans le cours de l'année, plus de 57.000 communions, dont 1.300 pendant la retraite jubilaire.



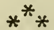
La première des deux retraites annuelles générales des Oblats de Marie Immaculée de l'archidiocèse de Colombo, a été prêchée par le R. P. Croctaine, du 3 au 10 janvier dernier.



Le R. P. Jean-Marie Masson, missionnaire de Chilaw, annonce la construction d'une nouvelle église, dédiée à sainte Agnès, dans un village de sa mission appelé Demetapitiya. Ce sera la première église de l'archidiocèse placée sous ce vocable.

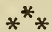


D'un rapport sur la conférence de Saint-Vincent de Paul pour la paroisse de la cathédrale à Colombo, il résulte que l'Œuvre a généreusement distribué en secours matériels aux indigents les ressources qu'elle a pu se procurer. Mais fidèle entièrement à son programme, elle n'a point négligé les indigences spirituelles et a obtenu des résultats très appréciables. Nous relevons 35 conversions, 31 régularisations de mariages, 2.360 visites aux pauvres, aux malades. Elle a, en outre, procuré aux hommes le bienfait de 2 missions prêchées l'une en tamoul, l'autre en singhalais ; elle a facilité l'assistance régulière à la messe du dimanche et la fréquentation d'une école du soir, à sa charge. L'ensemble représente donc une somme de dévouement et de charité qui ne le cède pas à celle des secours en nature et en argent dont les pauvres ont bénéficié.



La conférence de Borella, dont la première réunion générale avait été présidée par Mgr le Supérieur général, lors

de sa visite de Ceylan, a marché sur les traces de son aînée... On sait d'ailleurs que toutes les œuvres d'assistance de l'archidiocèse ont été placées, par Mgr Coudert, sous la direction générale du R. P. Lytton.



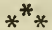
Une note glanée parmi les nouvelles consolantes de l'apostolat à Ceylan. Dans la seule mission de Wennappuwa, du 1er septembre au 12 décembre dernier, on a distribué plus de 20.600 communions. Le jubilé a ravivé la dévotion des fidèles, et ce mouvement de ferveur continue.



En cette même mission, il y avait, le jour de la fête de l'Immaculée Conception, une première communion de 197 enfants, tous de l'âge de 7 à 8 ans, à l'exception de 25 ou 30 plus âgés, et d'une petite fille qui n'avait pas encore tout à fait 5 ans. Elle avait beau se dresser, son front dépassait à peine la table de communion ; c'est elle, cependant, qui avait donné au catéchisme les réponses les plus à propos. Notre-Seigneur a dû prendre avec plaisir possession de ces jeunes cœurs dont l'innocence est la parure.

* * *

Sur l'initiative du R. P. Jamoays, une salle de lecture, à l'usage des élèves, a été aménagée dans une aile du collège Saint-Joseph de Colombo. A l'occasion de l'inauguration qui en fut faite le 6 novembre, le R. P. Macdonald a prononcé un discours remarquable à tous les points de vue.



Le 21 décembre dernier, Mgr Joulain, évêque de Jaffna, administrait le sacrement de Confirmation à 95 personnes,

dans l'église de Saint-Benoît à Nallur. Ce qui rendait cette cérémonie particulièrement consolante, c'est que ces 95 personnes étaient toutes des nouveaux convertis.



Dans une lettre adressée à Mgr le Supérieur général, le F. Manuel a le plaisir de lui annoncer l'achèvement prochain de la salle de réunion, de 40 mètres sur 8, pour la confrérie des pêcheurs dont il s'occupe.

***

**Afrique.**

Nous croyons qu'on lira avec autant de plaisir que d'intérêt l'extrait que nous reproduisons d'une lettre adressée par S. E. le Cardinal Gotti, Préfet de la S. Congrégation de la Propagande, à Mgr H. Delalle, Vicaire apostolique de Natal.

« Je félicite Votre Grandeur de ce que, en dépit de ses soucis au point de vue matériel, elle n'a cessé de promouvoir, d'une manière très efficace, le bien spirituel de son troupeau.

« Avec l'aide des prêtres de votre Congrégation, ainsi que des Pères de Marianhill et des Religieuses, dont vous faites le plus grand éloge, vous avez obtenu un nombre considérable de conversions ; et ce doit être, Monseigneur, pour vous et vos collaborateurs, la récompense la plus agréable de vos efforts pour la cause du bien.

« Nous espérons que sous les conditions politiques nouvelles du Sud de l'Afrique, les intérêts catholiques seront non seulement sauvegardés, mais affermis et développés, et que votre Vicariat atteindra le plus haut degré de prospérité, aussi bien en ce qui touche l'éducation de la jeunesse qu'en ce qui regarde les missions parmi les indigènes.

« Je prie le Seigneur de couronner d'un succès complet

les progrès matériels et spirituels de la mission dont vous avez pris la direction avec tant de courage.

« ... Fr. C. M., Cardinal Gotti,
*Préfet de la Propagande.* »



La mission d'Ottawa près de Verulam au Natal a été fondée le 22 mai 1908. Sa chapelle étant devenue trop étroite pour les fidèles qui la fréquentent, le R. P. Quinquis en bâtit une autre à Mount Edgecombe près d'Ottawa. En 5 ans le Père a entendu plus de 5.000 confessions et distribué 25.000 communions.



« Seigneur, envoyez des ouvriers dans votre vigne », telle est la prière que nous ne devons point nous lasser de redire, et dans nos maisons de formation, plus particulièrement, car de toutes les parties du monde on réclame des missionnaires ; la même demande est répétée sous toutes les formes.



En voici une qui a bien son cachet à elle.

« Monseigneur me dit que nous demandons plus de Pères qu'il ne peut nous en donner. Oui, c'est vrai ; nous sommes voraces. Mais l'on ne peut s'en étonner quand on connaît le bien fondé du proverbe cafre : Ngnana a sa lleng o shuela thanng, qui se traduit ainsi : L'enfant qui ne pleure pas dans son berceau d'antilope, meurt sur le dos de sa mère.

Il faut dire qu'ici les femmes portent leurs enfants pliés dans une peau d'antilope. Si les bébés ne crient pas, la mère peut les oublier, et ils sont exposés à mourir de faim. »

Monseigneur connaît trop nos besoins pour nous refuser le personnel nécessaire.

# DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS ROMAINES

## ACTA SUMMI PONTIFICIS

### I. — MOTU PROPRIO

***De Officiis divinis novo aliqua ex parte modo ordinandis.***

(Ex *Acta Ap. Sedis*, Vol. V, p. 449.)

PIUS PP. X

Abhinc duos annos, cum Constitutionem Apostolicam ederemus *Divino Afflatu*, qua id proprie spectavimus, ut, quoad fieri posset, et recitatio Psalterii absolveretur intra hebdomadam, et vetera Dominicarum Officia restituerentur. Nobis quidem alia multa versabantur in animo, partim meditata, partim etiam inchoata consilia quæ ad Breviarii Romani, susceptam a Nobis, emendationem pertinerent ; sed ea tamen, cum ob multiplices difficultates tunc exsequi non liceret, differre in tempus magis commodum compulsi sumus. Etenim ad compositionem Breviarii sic corrigendam ut talis exsistat, qualem volumus, id est numeris omnibus absoluta, illa opus sunt : Kalendarium Ecclesiæ universalis ad pristinam revocare descriptionem et formam, salvis tamen pulcris accessionibus, quas ei mira semper Ecclesiæ, Sanctorum matris, fecunditas attulerit ; Scripturarum et Patrum Doctorumque idoneos locos, ad genuinam lectionem redactos, adhibere ; sobrie Sanctorum vitas ex monumentis retractare ; Liturgiæ plures tractus, supervacaneis rebus expeditos, aptius disponere. Jam vero hæc omnia, doctorum ac prudentum judicio, labores desiderant cum magnos, tum diuturnos ; ob eamque causam longa annorum series intercedat necesse est, antequam hoc quasi ædificium litur-

gicum, quod mystica Christi Sponsa, ad suam declarandam pietatem et fidem, intelligenti studio conformavit, rursus, dignitate splendidum et concinnitate, tamquam deterso squalore vetustatis, appareat.

Interea ex litteris et sermone multorum Venerabilium Fratrum cognovimus ipsis et permultis sacerdotibus esse optatissimum, ut in Breviario una cum Psalterio nova ratione disposito suisque rubricis adsint mutationes omnes, quæ ipsum novum Psalterium vel jam secutæ sunt vel sequi possunt. Quod cum instanter a Nobis peterent, simul significarunt se vehementer cupere, ut et Psalterium novum usurpetur frequentius, et Officia Dominicarum serventur eo studiosius, et incommodis Officiorum translationibus occurratur, et alia quædam quæ bonum videatur mutari, mutentur. Hujusmodi Nos vota, utpote rerum veritati innixa Nostræque admodum consentanea voluntati, grate equidem accepimus : iis autem obsecundandi nunc esse tempus arbitramur. Certiores enim facti sumus officinatores librarios, qui sacrorum Rituum Congregationi inserviunt, exspectantes dum Breviarium Romanum decretorio modo ac definitivo corrigatur, in eo esse ut novam interim ipsius Breviarii editionem adornent. Hac uti occasione visum Nobis est ; propterea, implorato divinæ Sapientiæ lumine, consultatione habita cum aliquot S. R. E. Cardinalibus, rogataque proprii cujusdam Consilii sententia, hæc Motu Proprio statuimus, edicimus :

I. Secundum priscam Ecclesiæ consuetudinem, ne facile Officia Dominicarum prætermittantur. — Itaque nullum festum, ne Domini quidem, statuatur posthac Dominicis celebrandum ; ex his tamen excipiatur, ob peculiarem ipsius naturam, ea quæ a die prima ad quintam Januarii occurrat : quam recolendo sanctissimo Nomini Jesu, propter conjunctionem quam habet cum mysterio Circumcisionis, assignamus. — Festa vero, quibus usque adhuc dies Dominica attributa erat, omnia, præter festum sanctissimæ Trinitatis, in aliam diem perpetuo transferantur. — Ne forte autem per Quadragesimam aliquod omittatur ex Dominicarum Officiis, quæ mire facta sunt ad excitandam in animis christianam pænitentiam, ejus temporis secundam,

tertiam et quartam Dominicam ad gradum I Classis promovemus.

II. Cum recitationi Psalterii celebratio Octavarum sit impedimento, id ut rarius contingat, in posterum sola duplicia I Classis, quæ Octavas integras habent, eas conservent : verum in hisce ipsis Octavis, exceptis privilegiatis, Psalmi de Feria currenti usurpentur. — Octavæ autem duplicium II Classis solo Octavo die celebrentur et quidem ritu simplici.

III. Lectionibus de Scriptura occurrenti semper adhæreant Responsoria de Tempore.

IV. Nulla, ne perpetua quidem, Festorum, quæ in Ecclesia universali celebrantur, translatio fiat, nisi duplicium I et II Classis.

Jam, quæ hic a Nobis præscripta sunt, ea quemadmodum adduci ad effectum debeant, et quid præterea novi non modo in Breviarum, sed etiam in Missale, quod cum illo congruat oportet, indidem emanet, sacra Rituum Congregatio, peculiaris *Commissionis* a Nobis institutæ consulta sequens, propriis decretis constituet, eademque tum Breviarii tum Missalis novam editionem typicam faciendam curabit.

Has ipsas quidem præscriptiones volumus, statim ut hoc Motu Proprio promulgatæ sint, valere. Sed tamen, ratione habita vel Kalendariorum quæ jam sunt confecta in annum proximum, vel temporis quod typographi requirunt, sinimus eos, qui ad officium persolvendum Romano utuntur Breviario, tum e Clero sæculari tum e regulari utriusque sexus, his præscriptionibus non teneri nisi a Kalendis anni MCMXV. Qui vero aliud legitime usurpant Breviarium a Romano diversum, iis sacra Rituum Congregatio definiet intra quos terminos ad easdem præscriptiones accommodare sese debeant.

Cuilibet autem liceat comparare sibi atque ad horas canonicas recitandas etiam nunc adhibere Breviaria quæ sunt in usu, dummodo tamen peculiari in libello habeat, unde Constitutioni *Divino afflatu* ac decretis quæ illam subsecuta sunt, obtemperare possit, ac simul quæ hoc Motu Proprio Nos statuimus et quidquid eandem in rem sacra Rituum Congregatio decreverit, diligenter observet.

Atque hæc omnia constituimus, edicimus, contrariis quibusvis, etiam speciali mentione dignis, minime obstantibus. Datum Romæ apud S. Petrum die XXIII mensis Octobris MCMXIII, Pontificatus Nostri anno undecimo.

PIUS PP. X.

## SS. RITUUM CONGREGATIO

### DECRETUM GENERALE

**I. — *Super motu proprio « Abhinc duos annos »*.**

(Ex *Acta ap. Sedis*, Vol. V, p. 457.)

Cum Ssmus Dnus noster Pius Papa X, mandaverit, ut quæ Motu Proprio *Abhinc duos annos*, die 23 præsentis mensis octobris decrevit, ab hac sacra Rituum Congregatione, juxta votum specialis Commissionis liturgicæ, opportune apteque applicarentur, hac eadem S. R. C., voluntati Sanctitatis Suæ, qua par est observantia, obsequens, hæc declaranda et statuenda censuit :

#### I. — De Dominicis et Festis hucusque Dominicis diebus affixis

1. Dominicæ quævis assignationem perpetuam cujuslibet Festi excludunt : idcirco Festa tam universalis Ecclesiæ quam alicujus loci propria, quæ hucusque Dominicis assignata fuerunt, celebrentur die fixa mensis qua in Martyrologio inscribuntur, si hæc habeatur ; secus prima die qua occurrere potest Dominica in qua hucusque celebrata sunt. Excipiuntur tamen :

*a*) Festum Ssmæ Trinitatis, quod Dominicæ I post Pentecosten assignatum manet.

*b*) Festum Ssmi Nominis Jesu, quod ab omnibus celebrabitur in Dominica quæ occurrat a die 2 ad 5 januarii, et, si ea non occurrerit vel impedita fuerit ab Officio nobiliori, die 2 ejusdem mensis.

*c*) Solemnitas S. Joseph, Sponsi B. Mariæ Virg., Conf. et

Ecclesiæ universalis Patroni, quæ assignabitur Feriæ IV ante Dominicam III post Pascha occurrenti, et in ea cum sua integra Octava recoletur, redacto ad ritum Duplicem II classis alio Festo S. Joseph diei 19 martii.

*d*) Festum S. Joachim, fixe celebrandum die 16 augusti, inde in sequentem diem 17 translato Festo S. Hyacinthi.

*e*) Anniversarium Dedicationis Ecclesiæ Cathedralis, quod, seorsim ab Anniversario Dedicationis Aliarum Ecclesiarum Diœcesis in tota Diœcesi die ipsa anniversaria celebrabitur, si ea innotescat : secus alia die fixa arbitrio Episcopi, audito tamen Capitulo Cathedrali, semel pro semper designanda.

*f*) Anniversarium Dedicationis propriæ Ecclesiæ, quod pariter, si hucusque sua propria die a singulis Diœcesis Ecclesiis celebratum est, ipsa die celebrari pergat : si vero in tota Diœcesi vel Instituto unica die recoli consuevit Dedicatio omnium Ecclesiarum Diœceseos, hæc, extra Ecclesiam Cathedralem, in Ecclesiis consecratis tantum non vero in aliis recoli poterit, die ab Ordinario, ut supra, designanda, quæ tamen alia sit a die Dedicationis Ecclesiæ Cathedralis recolendæ assignata. Quæ item observentur de Anniversario Dedicationis omnium Ecclesiarum alicujus Ordinis seu Congregationis, quod hucusque in Dominica celebrari consueverit.

*g*) Festa Sanctorum vel Beatorum, quorum mentio non fit in Martyrologio, quæ tamen celebranda sunt, juxta Rubricas, die eorum natali si agnoscatur, dummodo per Litteras Apostolicæ alius dies non fuerit assignatus.

*h*) Festa quæ certis Dominicis post Pascha vel Post Pentecosten affixa sunt, quæ semel ab Ordinario, ut supra, assignanda erunt congruentiori Feriæ infra Hebdomadam immediate præcedentem.

2. Ubi Solemnitas externa Festorum quæ hucusque alicui Dominicæ perpetuo affixa erant, in ipsa Dominica celebratur, de Solemnitate Festi Duplicis I classis permittuntur Missæ omnes, præter Conventualem et Parochialem, semper de Officio diei dicendas ; de Solemnitate vero Festi Duplicis II classis permittitur tantum unica Missa solemnis vel lecta. Excipitur Solemnitas externa Ssmi Rosarii, quæ

Dominica I Octobris celebrari poterit cum omnibus Missis, præter Conventualem et Parochialem, de Ssmo Rosario, ut supra dictum est de Duplicibus I classis.

Omnes Missæ de his Solemnitatibus in Dominica celebratis semper dicantur ut in ipso Festo de quo agitur Solemnitas, addita Oratione de Officio diei et aliis omnibus quæ dicendæ essent, si Festum ipsa Dominica incidisset. Prohibentur tamen in omnibus Dominicis majoribus, et in aliis Dominicis in quibus fiat Officium nobilius ipso festo cujus Solemnitas externa peragitur ; sed in casu, præterquam in Duplicibus I classis Domini Ecclesiæ universalis, in omnibus Missis quæ alioquin de Solemnitate externe celebrata permitterentur, addatur ejus Oratio sub unica conclusione cum prima. Ubi tamen adest obligatio Missæ conventualis, non permittitur in casu alia Missa solemnis, sed Oratio de Festo externe tantum celebrato addi poterit, uti supra, in ipsa Missa Conventuali.

3. Dominicæ II, III et IV Quadragesimæ, ad gradum Dominicarum I classis evectæ, nulli in posterum cedent Festo, neque etiam Duplici I classis.

Dominica autem quæ occurrat die 2, 3 vel 4 Januarii, si in ea celebrandum non sit, juxta Rubricas, Festum Ssmi Nominis Jesu aut aliud Festum Domini, et dummodo de ipso Domino nulla fiat Commemoratio neque occurrens, neque concurrens, commemoretur in utrisque Vesperis, Laudibus et Missa, per Antiphonas, Versus et Orationes Dominicæ infra Octavam Nativitatis, sed de ea non dicitur IX Lectio Homiliæ nec legitur Evangelium in fine Missæ.

Officium vero Dominicæ quæ post Epiphaniam, superveniente Septuagesima, vel post Pentecosten, superveniente Dominica XXIV, anticipari debet, celebretur in Sabbato præcedenti ritu Semidipluci, cum omnibus privilegiis Dominicæ tam in occursu quam in concursu ad I Vesperas. Omnia dicentur de Sabbato, et in I Vesperis, de Feria VI præcedenti, præter Orationem, Lectiones, Antiphonam ad *Benedictus* et Missam propriam : et post Nonam nil fit amplius de Dominica anticipata.

## II. — De Octavis

1. Octavæ Paschalis, Pentecostes, Epiphaniæ, Ssmi Corporis Christi, Nativitatis Domini et Ascensionis sunt privilegiatæ, et de eis, si quando integrum faciendum non sit Officium, semper tamen fit Commemoratio in Laudibus, Missa et Vesperis. Eorum Officium integre recitatur ut in die Festo præter ea quæ suis locis adsignantur.

2. In Officio autem tum de die infra Octavam, tum de die Octava aliorum quorumlibet Duplicium I classis, etiam Domini, Antiphonæ et Psalmi ad omnes Horas et Versus Nocturnorum dicantur de occurrenti hebdomadæ die, et Lectiones I Nocturni, nisi habeantur propriæ, vel, Lectionibus de Scriptura deficientibus, sumi debeant de Festo aut de Communi, dicuntur cum suis Responsoriis de Tempore, ut infra dicetur. Dies autem Octava hujusmodi, etiam Domini, tam in occursu, quam in concursu, cedit cuilibet Dominicæ.

3. De Octavis vero Duplicium II classis universalis Ecclesiæ nihil fit nisi in die Octava, et quidem sub ritu Simplici : ita ut si occurrat in eo aliquod Officium Duplex vel Semiduplex, etiam repositum vel translatum, aut Feria major vel Vigilia, de die Octava hujusmodi fiat tantum Commemoratio juxta Rubricas. Festa vero Simplicia occurrentia commemorantur in Officio de die Octava : cui cedit etiam Officium S. Mariæ in Sabbato, in casu omittendum.

Idem servatur de Octavis Duplicium II classis alicujus Diœcesis vel particularis Ecclesiæ, quæ pariter, nisi penitus omitti velint, tantum in die Octava, et sub ritu Simplici celebrandæ erunt.

4. Octavæ Festorum particularium post diem Nativitatis Domini non amplius impediuntur.

5. Lectiones II et III Nocturni singulis diebus per Octavas Festorum Duplicium II classis Ecclesiæ universalis hucusque assignatæ, inserantur in Octavario Romano : non vero Lectiones I Nocturni, etiam si habeantur propriæ.

## III. — De Responsoriis de Tempore, de Lectionibus e Scriptura occurrenti, et de aliis partibus Officiorum propriis

1. In Officiis tam novem quam trium Lectionum, quandocumque sumuntur Lectiones de Scriptura occurrenti, cum eis adhibeantur Responsoria de Tempore : ita tamen ut Lectiones Dominicæ cujuslibet, etiam si reponantur infra hebdomadam et simul cum Lectionibus de Feria dicantur, sumant semper Responsoria de I Nocturno ipsius Dominicæ ; Lectiones vero de Feria, si transferantur vel anticipentur, dummodo tamen simul cum Lectionibus Dominicæ non dicantur, sumant Responsoria de Feria currenti, in Feriis Temporis Paschalis noviter disponenda. Excipiuntur tamen :

*a*) Lectiones de Scriptura occurrenti infra Octavas privilegiatas Ecclesiæ universalis recitandæ, quæ semper dicuntur cum Responsoriis de Octava.

*b*) Lectiones de aliquo Initio Scripturæ occurrentis, quæ necessario ponendæ sint, juxta Rubricas, in Officiis Lectiones proprias vel de Communi assignatas habentibus, quæque dicuntur cum Responsoriis propriis de hujusmodi Officiis, si habeantur, secus cum Responsoriis de Tempore, numquam vero de Communi.

*c*) Lectiones de Scriptura in Dominicis post Epiphaniam positæ, quæ si infra hebdomadam transferantur, dicuntur cum Responsoriis de Feria currenti.

*d*) Responsoria Feria II infra Hebdomadam I post Epiphanian et Feriæ II infra Hebdomadam I post Octavam Pentecostes, quæ, si sua die impediantur, ulterius transferuntur, juxta proprias Rubricas.

2. Responsoria quæ in Festis S. Luciæ Virg. et Mart., Ss. Joannis et Pauli Mm., et S. Clementis Papæ et Mart. in I Nocturno habentur propria, ponantur in II Nocturno, loco Responsoriorum de Communi et in I Nocturno dicantur Lectiones de Scriptura occurrenti cum Responsoriis de Tempore.

3. Similiter omnia quæ in Festo S. Elisabeth Reginæ et Viduæ, habentur propria, præter Invitatorium, Hymnos, Lectiones II Nocturni, Versus ad utrasque Vesperas et Laudes, Antiphonas ad *Magnificat* et ad *Benedictus,* et Orationem, expungantur, et in I Nocturno item dicantur Lectiones de Scriptura occurrenti cum Responsoriis de Tempore.

4. In Commemoratione Omnium Fidelium Defunctorum, Psalmi ad Completorium et alias Horas minores, non amplius sumantur de occurrenti hebdomadæ die, sed proprii assignentur.

## IV. — De occurrentia et translatione Festorum eorumque concurrentia

1. Festa Duplicia I et II classis, tam Ecclesiæ universalis quam alicujus loci propria, impedita etiam perpetuo, quocumque sublato privilegio hucusque certis Festis concesso, transferantur in primam sequentem diem non impeditam a Dominica quavis vel Vigilia Epiphaniæ, ab alio Festo Duplici I vel II classis, vel ab Officiis ejusmodi Festa respective excludentibus. Eadem Festa, tam I quam II classis, in II Vesperis non admittunt Commemorationem sequentis diei infra Octavam, neque cujusvis Officii Simplicis, etiam si postera die integrum de eis celebrandum sit Officium.

2. Festa vero Duplicia majora vel minora aut Semiduplicia, quæ in universa Ecclesia celebrantur, si accidentaliter vel perpetuo impedita fuerint, non transferuntur, sed de eis fit Commemoratio juxta Rubricas, et legitur IX Lectio historica. Si tamen Festum impediens fuerit Duplex I classis Domini universalis Ecclesiæ, nil fit de Festo ut supra impedito ; si vero fuerit aliud Duplex I classis, de Officio impedito fit Commemoratio tantum in Laudibus et in Missis privatis, et non legitur IX Lectio. Idem servatur de Festis propriis alicujus Nationis, Diœcesis, Ordinis vel Instituti, quæ pariter, si in aliqua particulari Ecclesia suo die fuerint impedita, commemorantur vel omittuntur, ut supra Festa autem propria alicujus Nationis, Diœcesis, Ordinis, Instituti vel particularis Ecclesiæ, quæ in tota Natione, Diœcesi, Or-

dine, Instituto vel in sua particulari Ecclesia impediantur, si impedimentum sit accidentale, pariter commemorentur vel omittantur ut supra : si impedimentum sit perpetuum, reponantur in proximiorem diem, ab Officio Duplici a Festo Semiduplici, a Vigiliis privilegiatis et ab Octavis II ordinis non impeditam.

De hujusmodi vero Festis Duplicibus majoribus seu minoribus vel Semiduplicibus, quæ perpetuo vel etiam accidentaliter impediantur dici poterunt Missæ privatæ ad libitum sacerdotis, dummodo officium impediens non fuerit Duplex I vel II classis, Dominica quævis, Octava I et II ordinis, dies Octava III ordinis, Feria aut Vigilia privilegiata. Hæc Missa dicitur ritu Festivo, cum 2a Oratione de Officio diei et aliis de Commemorationibus forte occurrentibus.

3. Festa quæ hucusque tam in Ecclesia universali, quam in particularibus locis sub ritu Semiduplici ad libitum sunt celebrata, reducantur ad ritum Simplicem, de ejusque fiat Commemoratio quoties impediantur, ut fit de aliis Simplicibus juxta Rubricas. Festum tamen S. Canuti cedit Festo Ss Marii, etc. Mm., ideoque in ejus Officio commemoratur.

4. Si Patronus loci secundarius, vel alius Sanctus proprius, descriptus sit in Kalendario cum aliis Sanctis, ab eis non separetur, sed de omnibus simul celebretur Festum sub ritu Duplici majori vel minori, aut Semiduplici, juxta Rubricas, nisi sub altiori ritu in Kalendario sit descriptum.

5. Quando Festum aliquod Duplex majus aut minus, vel Semiduplex occurrat in Die Octava Duplici majori non privilegiata ejusdem Personæ, Officium fiat de Festo, sub ritu diei Octavæ convenienti, omissa vel addita Commemoratione ejusdem Octavæ, juxta Rubricas.

## V. — De reformatione Kalendariorum particularium.

1. Ut vero omnia quæ hoc decreto præscribuntur rite exsecutioni mandentur, singuli Ordinarii, etiam Ordinum Regularium, et Moderatores generales Institutorum cujusvis generis quæ Kalendario proprio utuntur, supplicem libellum, juxta Instructionem hujus S. R. C. diei 12 decembris 1912, in *Actis Apostolicæ Sedis* die 1 martii præsentis anni editam, ad

eamdem S. C. infra proximum mensem martium anni 1914 transmittant. Qui tamen post editam Constitutionem *Divino afflatu*, proprii Kalendarii jam obtinuerint reformationem, ex officio novam ab eadem S. Congregatione sine ullis expensis recipient.

2. In hoc Kalendariorum reformatione, præter ea quæ superius disposita sunt de Festis quæ hucusque Dominicis affixa erant, sequentes serventur normæ :

*a*) Anniversarium Dedicationis Ecclesiæ Cathedralis, etiam ubi hucusque die fixa celebrari consuevit una cum Dedicatione aliarum Ecclesiarum, seorsim celebretur, juxta superius decreta de eisdem Anniversariis hucusque diei Dominicæ affixis.

*b*) Festa propria, nisi aliter per Apostolicas Litteras dispositum fuerit celebranda erunt ipsa die natali, si agnoscatur ; secus ponantur in aliqua die quæ libera sit in Kalendario.

*c*) Duo vel tres Sancti qui sub eodem Communi comprehendantur, sicubi occurrant eadem die et sub eodem ritu sint celebrandi, unico Festo recolantur, adhibitis iis singulorum Communium partibus, quæ pro pluribus Sanctis qualitatis ejusdem assignantur, et contractis Lectionibus historicis III Nocturni, quæ tamen huic S. R. C. adprobandæ submittentur. Eadem norma servetur pro Festis ejusdem Communis, quæ ab anterioribus diebus sint reponenda.

*d*) Festa S. Bartholomæi Ap. et S. Ludovici Regis Conf., in omnibus et singulis Kalendariis, Romano non excluso, fixe diebus 24 et 25 augusti respectivi assignentur, nonobstante quacumque consuetudine aut privilegio. Ubi vero solemnitas externa die 25 et 26 respective celebretur his diebus permittitur unica Missa cantata vel lecta de ea Solemnitate, ut supra statutum est pro Festis diei Dominicæ hucusque affixis.

*e*) Privilegium quibus nonnullæ Diœceses vel Instituta gaudent, sese scilicet conformandi Kalendario Cleri Romani, aut alicujus Ordinis seu Congregationis, et alia hujusmodi, penitus aboletur.

Quæ omnia, per infrascriptum hujus S. Rituum Congre-

gationis Secretarium, sanctissimo Domino nostro Pio Pp. X in audientia diei 26 præsentis mensis octobris relata, Sanctitas Sua dignatus est approbare, et ab omnibus servari mandavit. Consulens autem eadem Sanctitas Sua pauperum præsertim clericorum indemnitati, Apostolica benignitate permittit, ut hi, pro prudenti arbitrio Episcopi, Breviaria quibus in præsenti utuntur, sine novi libelli additione, adhibere adhuc valeant, dummodo, juxta Rubricarum præscriptum, novum ordinem Psalterialem omnino servent. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 28 octobris 1913.

Fr. S. Card. MARTINELLI, *Præfectus.*

L. ✠ S.

† Petrus La Fontaine, Ep. Charyst., *Secretarius.*

# NOTICES NÉCROLOGIQUES

## F. C. Hormisdas MORIN

***1859-1902. — Décès n° 569.***

Le frère Hormisdas Morin est né à Saint-Paul de Joliette, diocèse de Montréal, Canada, le 29 août 1859. Il fit son noviciat à Lachine, prononça ses premiers vœux, en la fête de la Nativité de la très sainte Vierge, le 8 septembre 1876, ses vœux de 5 ans le même jour de l'année suivante, et ses vœux perpétuels le 2 décembre 1882. Il est mort à Nord-Témiskamingue le 9 mai 1902.

On pourrait résumer la vie de ce bon frère en disant que par sa conduite, il a été toujours et pour tous un sujet d'édification et d'admiration.

Il était bien ce frère convers parfait, dont un des délé-

gués extraordinaires du T. R. Père supérieur général, qui ont visité le Canada, parle en ces termes : « Religieux fidèle et prudent, vraiment digne de confiance et méritant d'être préposé aux soins des choses temporelles de la maison de Dieu ; religieux infiniment respectacle par la noblesse d'un dévouement sans réserve, et la rectitude d'une vie toute consacrée à Dieu, partagée entre la prière et le travail, et à laquelle le monde n'a aucune part. »

Le frère Morin était de taille moyenne, d'une complexion et d'une santé plutôt délicates, quoiqu'il fût doué de forces physiques assez développées, et qu'il se soit livré toute sa vie religieuse aux travaux manuels, même les plus fatigants.

Il ne fut jamais esclave des exigences de son corps ni de sa santé, et il s'en était entièrement remis entre les mains de la Providence et de ses supérieurs.

Sans se prévaloir de son travail, il ne voulut jamais d'autre nourriture ou d'autres mets que ceux servis pour la communauté, même dans ses attaques de migraine.

Il était sujet à de cruels maux de tête qui, subitement, le clouaient sur un lit de douleurs et quelquefois davantage ; mais aussitôt sa migraine disparue, il était à l'ouvrage. Il reprenait son travail avec une énergie qui semblait dire : « Je veux réparer le temps perdu. » Sa qualité dominante semble avoir été l'amour du travail. « Le travail, disait-il, est une condition de notre existence et de notre vocation, nul n'a été mis au monde pour n'y rien faire, à plus forte raison un religieux Oblat. Travailler, c'est imiter Jésus-Christ, la sainte Vierge, saint Joseph ; travailler est l'exercice propre et la première condition du pauvre ; c'est donc aussi mon devoir, puisque j'ai fait le vœu de pauvreté. »

Le courage, l'énergie et la persévérance dont il a fait preuve, lui ont permis de ne se laisser jamais rebuter par les difficultés, toujours nombreuses dans une grande exploitation comme était alors celle de Maniwaki. Sa charité et son dévouement pour ses frères ne connaissaient point

de limites. Toujours prêt à rendre service, il était gai et alerte dans sa besogne : un *tour de main*, et c'était fait. Quoique peu instruit, de ce que l'on appelle spécialités, il savait tout faire. Le Bon Dieu lui avait donné des aptitudes pour toute sorte de métiers ; aussi, quels services ne rendit-il pas aux fermiers de la communauté, et même aux étrangers, en réparant les machines agricoles ou autres qui se détraquaient de quelque manière !

A cette époque les travaux de la ferme étaient considérables ; plus de quatre cents acres de terre étaient en culture et l'on était obligé de recourir à la main-d'œuvre étrangère. Mais soit pour l'exécution de ces travaux, soit pour la surveillance, le frère Morin était toujours le premier.

Peut-être, pourrait-on penser qu'il a mérité l'observation ou le reproche que Notre-Seigneur adressait à Marthe ?

« Bon serviteur, vous vous préoccupez de trop de choses, tandis qu'il n'y en a qu'une de nécessaire. » Eh bien, non ! car le frère était toujours fidèle au règlement reconnu et approuvé par l'autorité. Si des cas urgents ou imprévus lui faisaient omettre quelques exercices, il savait reprendre ces exercices au premier moment libre, et se serait privé de quelques moments de sommeil plutôt que de manquer ses exercices de piété. D'ailleurs son grand esprit de foi, son âme simple et sensible devaient lui rappeler, tout le jour, la présence de Dieu au milieu de la nature si pittoresque de Maniwaki. Les champs, les prairies, les collines, les lacs, comme les cieux, racontent, à leur manière, les merveilles de la gloire de Dieu. Son travail était donc sanctifié et par l'offrande qu'il en faisait à Dieu, et par les exercices de piété qui l'entouraient et l'animaient d'esprit surnaturel.

Il convient aussi d'expliquer jusqu'à quel point il était sensible. Si jamais homme justifia ce qualificatif, ce fut bien le frère Morin. Bien entendu, il ne s'agit pas de cette sensibilité nerveuse plutôt maladive qu'un rien excite et soulève, mais de cette sensibilité, qui produit les senti-

ments de compassion, de charité, de piété qui sont le privilège d'un bon cœur et d'une âme ardente pour le bien. C'est cet ensemble de qualités qui le rendait si dévoué à ses supérieurs, à ses frères et même aux étrangers. Aussi qui pourrait s'étonner que le bon frère Morin se fût, même à son insu, attaché et affectionné si profondément à sa mission de Maniwaki ? Lorsque l'obéissance l'appela ailleurs, ce fut un vrai déchirement que seul son grand esprit de foi et d'obéissance put lui faire accepter généreusement.

Dans sa nouvelle résidence, il continua sa vie de piété et de dévouement. C'est les armes à la main, qu'il s'est endormi dans le Seigneur, après avoir reçu les derniers sacrements.

Son souvenir est resté gravé dans les cœurs à Maniwaki. Lorsqu'on apprit sa mort, un grand nombre de personnes firent dire ou chanter des messes à son intention ; et dans plusieurs maisons du pays, l'on voit aujourd'hui son portrait avec celui du R. Père Laporte et des fondateurs de Maniwaki.

Mais devant Dieu, il lui reste quelque chose de plus précieux que tous les souvenirs. Son travail, sa piété, sa dévotion toute filiale envers la très Sainte Vierge lui ont acquis des mérites que Dieu, dans sa miséricorde, a couronnés pour l'éternité de la récompense qu'il décerne aux bons et fidèles serviteurs.

R. I. P.

## R. P. Félix LE TEXIER.

*1865-1906. — Décès n° 686.*

Le 19 décembre 1906, s'éteignait à Colombo, à l'âge de 41 ans, le R. P. Félix Le Texier, l'un des plus actifs et des plus zélés parmi les nombreux missionnaires que la Bretagne a fournis à l'île de Ceylan. Avec les renseignements fournis par le « C. C. Messenger » de Colombo, et par la Semaine religieuse du diocèse de Vannes, nous allons essayer de retracer à grands traits la belle physionomie du regretté défunt.

Le P. Le Texier naquit à Royal-Pontivy (diocèse de Vannes) le 20 décembre 1865. Il fit ses études au petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray, comme ses trois frères. Son séjour dans cet établissement laissa des traces profondes. « Quelques-uns de ses condisciples et de ses anciens maîtres parlaient souvent de lui; ils aimaient à évoquer, les uns, le souvenir d'un camarade bien cher, plein d'entrain, à la gaieté franche et délicate, au cœur si bon, si affectueux; les autres, le souvenir d'un élève pieux, intelligent, à l'esprit d'une si fine originalité. »

Après un court séjour au Grand Séminaire de Vannes, il se présenta au noviciat de Houthem, en Hollande, où il prit l'habit, le 18 mars 1886. Les dispositions, qui l'animèrent durant toute l'année de son noviciat, furent si bonnes et inspirèrent tant de confiance à ses supérieurs, que, dès l'émission de ses premiers vœux, il recevait son obédience pour Ceylan, et partait avec le R. P. Oillic, de Nivillac, également dans le diocèse de Vannes. Le récit de ce premier et unique voyage de France à Ceylan fournit la preuve de ce que sa vive imagination, sa plume alerte et pittoresque pouvait donner d'intérêt à une relation. « Il envoya ce récit à son ancien professeur de seconde. Celui-ci, un maître bien connu, le trouva si parfait, si animé de

cette verve joyeuse qui était celle du jeune Félix, qu'il le lut à ses élèves. Ceux-ci se souviennent encore du charme que fut pour eux cette lecture. » Mais, il semble qu'une fois arrivé sur le théâtre de son apostolat, le jeune missionnaire se soit fait une règle de s'y consacrer tout entier, en se détachant de tout le reste. Il s'est complu, disait-on, à faire l'oubli autour de lui.

C'est à Colombo, que le jeune profès fit son Oblation perpétuelle, le 19 mars 1888, et fut ordonné prêtre, par Mgr Bonjean, le 22 décembre de la même année. Dès le commencement de l'année suivante, nous le voyons occuper avec autant de dévouement que de zèle le poste de missionnaire assistant dans la vaste et pénible mission de Hanwella. Ses débuts furent remarquables : ils annonçaient un fructueux apostolat dont on ne pouvait que souhaiter la prolongation au delà des limites ordinaires.

Au mois d'août de cette même année 1889, l'obéissance l'appelait à prendre charge de l'importante mission de Wattala, où il se dévoua avec un zèle infatigable, menant de front, avec une intelligence remarquable et une inlassable activité, les travaux d'un ministère écrasant et ceux de construction ou d'administration de 24 églises ou écoles. Les soins incessants à donner à plus de 6.000 catholiques ne lui firent point oublier les bouddhistes et les protestants encore nombreux sur le territoire de sa mission. Toujours prêt à se sacrifier pour le bien spirituel de ses chrétiens et la conversion des infidèles, l'ardent missionnaire portait un intérêt tout particulier au sort des pauvres et des malheureux, qui avaient le privilège d'être tout-puissants sur son cœur. Comme missionnaire de Wattala, il avait à visiter l'hôpital des lépreux, à Hendela. Il chérissait ce ministère et Dieu seul sait combien les visites fréquentes de son ministre apportèrent de consolations et de fruits de salut aux âmes de ces infortunés. Aussi avec quelle joie le voyaient-ils arriver, parcourir leurs rangs et officier dans leur chapelle de Saint-François Xavier qu'il se plaisait à

embellir! L'église de Wattala, station principale de la mission, est dédiée à sainte Anne. C'est assez dire que le missionnaire breton y séjournait et y revenait volontiers, déployant toutes les ressources de son zèle pour développer parmi ses chrétiens une vraie et solide dévotion envers sa céleste patronne. Il y réussissait à merveille, et par sa prédication, et par la splendeur donnée aux fêtes de cette église qu'il aurait voulu voir plus grande et plus belle.

Grande était sa joie en constatant que son zèle pour le culte de sainte Anne lui fournissait l'occasion et les moyens de rendre plus forte et plus filiale la dévotion de ses chrétiens envers la très sainte Vierge.

Déjà à Hanwella, où il n'était resté que quelques mois, notre missionnaire avait beaucoup travaillé pour sainte Anne. Son séjour à Nawagamuwa, dont l'église dédiée à cette sainte est visitée par de nombreux pèlerins, avait contribué à donner à la fête patronale du 26 juillet 1889 une splendeur inaccoutumée. Les milliers de pèlerins accourus de toutes parts avaient remarqué ce jeune missionnaire dont la parole entraînante les transportait et les rendait meilleurs. Seul, durant les jours précédant la fête, il avait dû faire face à un travail énorme, la fréquentation des Sacrements (interrompue seulement par la prédication et le catéchisme) étant beaucoup plus considérable que de coutume. Le jour de la fête, on le voyait partout, organisant tout, mettant tout en train, et maintenant la foule dans l'ordre le plus parfait. Cette ardente dévotion envers l'illustre patronne des Bretons, le P. Le Texier l'avait puisée au sein d'une famille bien chrétienne, au village natal, et au petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray. Elle ne se démentit jamais et devint même un des traits caractéristiques de sa vie et de son fructueux apostolat.

De la mission de Wattala où, pendant plusieurs années, il se dépensa sans mesure, le P. Le Texier fut appelé à Colombo où, avec le même zèle et la même énergie, il

dirigea la populeuse mais turbulente mission de Mutwal. Il eut à y fournir la même somme de travail qu'à Wattala; mais il y souffrit davantage. Ces souffrances de plus d'un genre, qu'il savait accepter et supporter en silence, loin de ralentir l'ardeur de son zèle, ne firent que le rendre plus intrépide, pour le plus grand bien des nombreux chrétiens confiés à sa sollicitude.

De Mutwal, le P. Le Texier passa, en 1896, dans le district de Négombo, pour y prendre charge de la mission de Bolawalane. Parmi les églises de cette grande mission, une était dédiée à sainte Anne. Ce fut une joie pour le missionnaire Breton qui ne négligea rien pour donner au culte de sa chère patronne l'expansion qu'il voulait lui voir partout. Dans cette mission, comme dans celles où il avait travaillé précédemment, il mena une vie d'apostolat intense et eut de plus à pousser vigoureusement la construction de la grande et belle église de la Purification de Notre-Dame, à Bolawalane. Il avait résolu d'achever cette construction imposante à laquelle ses deux prédécesseurs immédiats avaient déjà travaillé. Mais la maladie ne lui en laissa pas le temps. Ce fut là, en effet, que sa robuste santé s'altéra au point de donner des inquiétudes à ses supérieurs. Après 10 années d'un ministère aussi actif qu'avait été le sien, on ne pouvait guère être surpris d'un si fâcheux changement. En 1899, il dut donc quitter Bolawalane pour aller remplir les devoirs d'assistant du directeur de Saint-Vincent de Maggona. Acceptant de bon cœur et en toute humilité ce poste secondaire, il travailla, dans toute la mesure de ses forces, à la prospérité de la petite colonie. Son entrain habituel et sa franche gaîté le firent bien vite aimer par les nombreux enfants de l'orphelinat et du réformatoire et par tout le personnel de l'établissement.

Mettant à profit ses talents pour le chant et la musique, il organisa parmi les orphelins une chorale dont le succès dépassa tout ce qu'on pouvait espérer, étant donné la

pauvreté des éléments mis à sa disposition. Mais, ce qui perpétuera à jamais le souvenir du P. Le Texier à Maggona, fut l'érection du Calvaire grandiose qui, du sommet de la plus haute colline enclavée dans la propriété de Saint-Vincent, domine tout le pays d'alentour. La croix monumentale peut être aperçue à une distance de 8 à 10 milles. L'érection eut lieu le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, le 14 septembre 1900. La croix et le crucifix furent portés en procession sur une distance de plusieurs milles. La foule des fidèles formant ce cortège triomphal allait sans cesse grandissante. Lorsqu'elle atteignit le sommet de la colline, elle en comptait plusieurs milliers. L'érection se fit avec une solennité extraordinaire, au milieu des salves d'artillerie et des acclamations de tout un peuple. Ce fut un vrai jour de triomphe pour la croix du Sauveur. Cette manifestation grandiose était une mouvelle preuve de l'entrain et du talent d'organisation qui caractérisaient le P. Le Texier. Il avait en plus une voix puissante et sonore dont il savait admirablement se servir. Aussi, sa prédication exerçait sur les masses une action irrésistible.

Sa santé s'étant partiellement refaite à Maggona, le vaillant missionnaire, qui ne pouvait se résigner au repos, prenait, en 1901, la direction de la grande mission de Moratuwa, qui comptait alors près de 10.000 chrétiens. Elle devait être le théâtre de ses derniers travaux. Pendant 5 ans, il y travailla et s'y dévoua avec le zèle intrépide qu'on lui connaissait. Là encore il trouva une église dédiée à sainte Anne, celle de Sarikamulla. Ce fut son séjour de prédilection. Sans négliger les autres, dont la plupart étaient beaucoup plus importantes par le nombre de catholiques, il s'occupait plus particulièrement de celle-là, parce qu'étant plus pauvre, il avait plus à cœur de l'embellir et de propager le culte de sa chère sainte. Il avait comme le pressentiment qu'il trouverait là le lieu de son repos, ou du moins il le désirait.

Au mois de novembre 1906, le P. Le Texier était encore

à la tête de sa mission, lorsqu'il fut pris d'une dysenterie qui, s'ajoutant aux maladies de cœur et de foie dont il souffrait depuis plusieurs années, le réduisit en peu de jours à une extrême faiblesse. Force fut alors de le transporter à Colombo. Malgré les soins qui lui furent prodigués à la maison du Sacré-Cœur de Borella, une fièvre typhoïde s'étant déclarée, il dut être transféré dans un des appartements réservés de l'Hôpital général pour y recevoir régulièrement les visites des meilleurs médecins de la ville et les soins aussi intelligents que dévoués des Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie. Mais, en dépit de tout cela, tout espoir de guérison fut bien vite perdu. Le malade reçut alors, dans les dispositions les plus édifiantes, les derniers sacrements des mains de S. G. Mgr Coudert, archevêque de Colombo. Il vécut encore quelques jours, au milieu de souffrances et de prières incessantes et, le 19 décembre, il expirait, assisté de ses frères Oblats. Le nom de sainte Anne a été un des derniers noms murmurés par ses lèvres mourantes. Cette céleste Patronne allait lui obtenir la réalisation d'un des désirs les plus chers à son cœur, celui d'être enterré dans sa chapelle de Sarikamulla. Le matin même de sa mort, une messe solennelle fut chantée pour le repos de son âme dans la chapelle du Sacré-Cœur. Dans l'après-midi, après l'office solennel des matines et des laudes présidé par Mgr l'Archevêque, le corps fut transporté à Moratuwa.

Plus de 800 catholiques vinrent à près de 2 kilomètres à la rencontre du cercueil et l'accompagnèrent jusqu'à l'église. Toutes les maisons étaient drapées de deuil. Presque tous les habitants, catholiques, protestants, bouddhistes, étaient rangés le long des rues que suivait le cortège. A l'église même, une foule de plus de mille catholiques était déjà rassemblée. Le cercueil, placé au milieu de l'église, fut découvert pour permettre au peuple de faire ses derniers adieux aux restes mortels de son bien-aimé pasteur. Un grand nombre de ceux qui avaient pris part au cortège

restèrent dans l'église jusqu'à minuit, et même beaucoup continuèrent à prier jusqu'au matin. Le lendemain, après la messe solennelle d'enterrement, la même foule accompagna le corps jusqu'à la chapelle de sainte Anne. C'est là, dans le sanctuaire de la Patronne des Bretons, que reposent jusqu'à la résurrection générale les restes mortels du missionnaire plein de zèle et de ferveur qui est tombé au milieu de ses travaux à l'âge de 41 ans. En le perdant, l'archidiocèse de Colombo faisait une perte bien sensible.

Le R. P. Le Texier était le type du vrai Breton ; il gagnait l'affection de toutes les populations parmi lesquelles il a passé. *Fortiter et suaviter,* telle a été sa devise, que traduisaient ses actes plus encore que ses paroles. Et ceux même qui parfois se plaignaient de la rigueur avec laquelle leur Père leur imposait ses décisions, étaient les premiers à reconnaître que l'énergie de son action avait pour but leurs propres intérêts, qu'elle était inspirée par des sentiments de charité à son égard. Il s'était rendu si bien maître de la langue singhalaise, que la crainte de se tromper, qui trouble la plupart de ceux qui prêchent dans une langue étrangère et fréquemment les fait hésiter, n'existait pas pour lui. Ses sermons étaient toujours écoutés avec plaisir et profit, même par les plus instruits de ses auditeurs.

Soutenu par la dévotion la plus filiale envers sainte Anne, honorée à Ceylan comme en Bretagne, il s'est dépensé, il s'est sacrifié dans un humble et obscur dévouement aux petits, aux pauvres, aux malheureux. Ainsi se sont épuisées ses forces ; ainsi il est mort, aimé de ses chrétiens auxquels il a donné sa vie.

R. I. P.

## Alphonse-Athanase MARION (F. C.)

*1854-1910. — Décès n° 775.*

Le 27 mai de l'année 1910 mourait en notre maison de Hull, Canada, notre chère frère Alphonse Marion, et ce jour était jour de deuil pour toute la ville dont il avait été l'aimable sacristain pendant de longues années.

Le cher frère était né à Saint-Barthélemi, diocèse de Montréal, le 7 février 1854, d'une famille profondément chrétienne qui a donné aux Oblats deux Pères et deux Frères convers.

Le bon Dieu bénissait les époux Marion en leur donnant de nombreux enfants, et ceux-ci lui exprimaient leur vive reconnaissance en en donnant plusieurs à l'Eglise et à la religion. Déjà plus d'un s'était consacré à Dieu quand le jeune Alphonse se sentit porté au même sacrifice. A quinze ans il entendait la voix divine, *vade, vende quœ habes*, et il s'arrachait aux chaudes étreintes de ses parents pour entrer à notre noviciat de Lachine. Cet enfant déjà mûr par la vertu comprendra si bien les avantages de la vie religieuse qu'il passera généreusement à travers les épreuves du noviciat pour arriver à l'oblation perpétuelle qu'il fera le 13 novembre 1875.

Qu'est-ce que fut l'enfance du jeune Alphonse ? Nous ne le savons pas, mais nous pouvons facilement le supposer : pour quitter la maison paternelle à un âge si tendre, il faut y avoir été nourri d'un pain très chrétien, et il faut avoir des choses d'en haut une intelligence que Dieu ne donne qu'aux cœurs bien faits et purs. Il nous est donc permis de voir dans un lointain passé le petit Alphonse intelligent, laborieux, pieux et candide, menant sous le regard attentif et bon de saints parents une vie selon le cœur de Celui qui a tant aimé les enfants.

La voix divine se faisait donc entendre à l'adolescent de

quinze ans, et celui-ci se rendant à l'appel donnait dans sa personne à notre chère Congrégation un saint et fervent frère convers. C'est ainsi que Dieu ravit au monde cette âme de choix, afin qu'elle ne tombât jamais dans les piéges de sa malice, et c'est encore ainsi que le frère Alphonse, quoique mort à l'âge de cinquante-six ans, ait pu en donner à Dieu quarante et une. Lorsque l'adolescent partait de Saint-Barthélemi pour Lachine, le monde pouvait bien répéter le mot de l'Evangile : « Que pensez-vous que sera cet enfant? » Ce qu'il fera? Un saint religieux. Il se sanctifiera davantage dans la solitude du noviciat, loin d'un monde corrompu et corrupteur; il se sanctifiera toujours dans les travaux qui lui seront confiés; il sanctifiera les autres par ses prières et par ses exemples; il s'immolera pour la conversion des pauvres pécheurs. Qui pourrait dire, en effet, la force de la prière partant d'un cœur que le péché n'a jamais flétri? Qui pourrait compter les âmes conduites au ciel par le ministère obscur et caché du frère convers selon le cœur de Dieu! Si les bons jeunes gens du monde savaient le bonheur de travailler au salut des autres! Que notre sainte Mère leur en fasse entrevoir la douceur, et ils marcheront vers la vie religieuse, grossissant la trop petite armée des enfants si précieux à notre mère la Congrégation.

Au cours de sa vie religieuse le bon frère Alphonse reçut plusieurs obédiences et il fut chargé de diverses besognes. Il sut toujours obéir sans se plaindre, et, n'ayant donné son cœur qu'à Dieu seul, il ne lui en coûtait guère de laisser un poste pour aller en occuper un autre. Avec cet esprit religieux il passa en faisant le bien, ne laissant que des regrets derrière lui, mais ne regrettant rien lui-même, animé qu'il était de la plus admirable abnégation religieuse.

Il est difficile de dire le cachet distinctif de la vie du cher défunt. Cependant, il semblerait qu'il était surtout et avant tout un homme de règle. La régularité ne le trouva

jamais en défaut. Il était toujours là où la règle voulait qu'il fût. A la chapelle, à la récréation, au travail, il y était quand la règle l'y avait appelé. Détaché de tout et attaché à Dieu seul il n'avait qu'une ambition, celle d'être pauvre, chaste et obéissant comme il avait juré au jour de son Oblation de l'être *ad mortem usque.*

Le frère Alphonse fut chargé de diverses besognes, mais l'on peut bien dire que la plus grande partie de sa vie religieuse s'est écoulée à la sacristie. Et comme Dieu l'avait bien préparé à ce quasi sacré ministère de sacristain! Animé d'une foi très vive qu'il mettait constamment en action par l'exercice de la présence de Dieu, il était d'un respect inaltérable pour le Très Saint Sacrement. On voyait facilement dans sa démarche, dans sa tenue, dans ses paroles qu'il avait à cœur de ne pas se familiariser avec l'autel.

Le sanctuaire était bien son affaire, et il lui donnait toute son activité et toute sa piété. Quel soin ne donnait-il pas à tout ce qui touchait de près ou de loin son église! Aussi, était-elle rayonnante de propreté et, par conséquent, un sujet d'édification pour les fidèles.

Sacristain pieux, propre, actif, soigneux, il fut aussi un homme poli, patient et réservé. L'on sait qu'avoir charge d'une église, c'est aussi avoir un peu charge de toute une paroisse. Il s'agit donc, pour le pauvre sacristain, de répondre à toutes sortes de personnes faisant toutes sortes de demandes, ayant toutes sortes d'exigences et causant, par conséquent, toutes sortes d'embêtements et d'ennuis. Avec tout cela il n'est jamais permis au sacristain de n'être pas poli, l'impatience n'est jamais de mise et le moindre manque de réserve serait presque criminel. Le frère Alphonse était à la hauteur de la position : toujours de bonne humeur, toujours serviable, toujours poli, toujours réservé, toujours doux et modeste, il allait son chemin à la satisfaction de tous, spécialement à la satisfaction de Dieu.

Notre grande paroisse de Hull avait appris à connaître et à aimer notre bon frère. Elle le prouva par l'explosion de douleur à laquelle elle se livra au jour de ses funérailles. L'église était bondée de ces âmes bonnes et reconnaissantes; c'était vraiment le jour d'un deuil universel. Le frère Alphonse allait partir pour le ciel, quelqu'un allait manquer au personnel de notre maison de Hull. La gloire humaine que l'on s'essouffle à rechercher n'est qu'une méprisable fumée et elle passe rapidement comme elle; celle que l'on ne recherche pas se trouve et ne disparaît jamais. Le frère Marion était humble et discret, le monde l'a aimé et l'aime encore; sa mémoire est vénérée et son souvenir est vivace dans tous les cœurs.

Il a été un aimable et saint religieux; il nous a quittés pour un monde meilleur, qu'il repose en paix et qu'il prie pour nous notre bonne Mère du Ciel.

*R. I. P.*

## R. P. Jacques BLUM

***1882-1911. — Décès n° 808.***

Le R. P Jacques Blum est né à Bischeim, diocèse de Strasbourg, le 9 mars 1882, et il reçut le saint baptême dans l'église paroissiale le 19 du même mois. Il fit sa première Communion le 21 avril 1895 et fut comfirmé le 30 juin suivant.

Il prit l'habit au Noviciat de Saint-Gerlach, la veille de la fête de l'Assomption en 1899, prononça ses premiers vœux le 15 août 1900 et fit son Oblation perpétuelle à Hünfeld à pareille date de l'année suivante. Il reçut tous les ordres durant le beau mois de mai, consacré à notre Mère Immaculée : la Tonsure le 7, et les Ordres Mineurs le 11 mai 1902, le sous-diaconat le 21 ; le diaconat le 12, et la prêtrise le 14 du même mois des années 1903, 1904 et

1905, une dispense d'âge de 10 mois ayant été obtenue pour son ordination au Sacerdoce.

Peu de temps après ce grand jour (9 juillet 1905) le R. P. Blum reçut son obédience pour la deuxième Province des Etats-Unis. — Il quitta l'Allemagne au mois d'août de la même année en compagnie des Pères Chateau et Mosler et des Frères scolastiques Opfermann, Paul Hally et Jean-Joseph. Le voyage de Brême à Galveston se fit sans incident remarquable. De Galveston les voyageurs continuèrent jusqu'à San Antonio pour y recevoir du Révérend Père Provincial l'ordre de se rendre chacun dans la portion du champ du Père de famille qui lui était assignée.

A quelque distance de San Antonio, 30 kilomètres environ, se trouve une paroisse polonaise appelée Sainte-Hedwige. — Au mois d'octobre 1905, le prêtre qui la desservait mourut subitement. Monseigneur Forest, évêque de San Antonio, n'ayant aucun prêtre polonais à envoyer pour prendre soin de ces fidèles, offrit cette paroisse aux Oblats. Ceux-ci acceptèrent à la condition de pouvoir y placer deux Pères et d'avoir pour eux un travail suffisant. C'est alors que l'Evêque joignit la paroisse allemande de Santa Clara à la paroisse de Sainte-Hedwige.

Le R. P. Mosler, *O. M. I.*, fut nommé pasteur à Sainte-Hedwige, et le R. P. Blum, son assistant, fut chargé de desservir la mission de Santa Clara. Cet arrangement fut publié le jour de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1905.

Le R. P. Blum desservit fidèlement son petit troupeau. Le travail était dur et fatigant, surtout pendant les mauvais temps. Il lui fallait faire 18 kilomètres en voiture pour se rendre de Sainte-Hedwige, sa résidence, à Santa Clara. Quand, pendant l'été, les chemins étaient couverts de poussière et le soleil brûlant du Texas se faisait sentir, le P. Blum dans ses voyages solitaires expérimentait dans toute son acception ce qu'on entend par « porter le poids du jour et de la chaleur ».

Pour arriver à destination il lui fallait traverser un

cours d'eau appelé « Cibolo », et il n'y avait pas de pont. Juste au point où les lignes des comtés de Bexar et Guadalupe se rencontrent, il y avait un trou profond et dangereux à quelques pas du chemin. Un soir, le P. Blum, accompagné d'un autre Père, arrive au fond de la rivière. Le cheval avait soif ; voyant de l'eau dans ce trou dangereux, il s'y avança, tomba dedans et ne put s'en retirer tout seul. Les Pères ne pouvaient l'aider à cause de la profondeur de l'eau. Ils appelèrent au secours, mais les oiseaux moqueurs furent d'abord seuls à répondre. Après un quart d'heure d'attente plein d'angoisse, les Pères furent tirés de ce mauvais pas par quelques Mexicains qui vinrent à passer. Le P. Blum, en racontant cette aventure, avait coutume de finir en disant : « J'étais presque fâché contre les oiseaux qui semblaient se réjouir de notre mésaventure. » Quelque temps après, les fermiers du voisinage comblèrent ce trou dangereux en disant bien haut : « C'est par charité pour le bon Père Blum. »

Le Père avait été envoyé au Texas à cause de symptômes dangereux de consomption, que le médecin déclarait ne pouvoir se guérir que dans un pays chaud. — Sainte-Hedwige, qui est une place idéale dans cette région semi-tropicale, fit bientôt sentir sa douce influence, et le Père reprit peu à peu des forces, et put s'occuper activement du soin de ses ouailles de Santa Clara, pendant près de trois ans.

Un jeudi matin, le P. Blum voulut faire une promenade et aller à la pêche dans la rivière ; mais la fraîcheur de ses bords où il se reposa causa une sérieuse rechute qui le conduisit lentement à la mort. Ses Supérieurs essayèrent alors le climat des montagnes à quelque 60 kilomètres de San Antonio, mais rien désormais ne put arrêter la marche de la maladie.

Il fut envoyé à Castroville comme chapelain des Sœurs de la Divine Providence. C'était une place tranquille où il avait juste assez de travail pour ne pas s'ennuyer. Mais

bientôt il lui fut impossible de rester là, et il revint à la maison provinciale en décembre 1910. Pendant une année il essaya de combattre ce mal impitoyable sans pouvoir y réussir. Les remèdes les plus modernes lui furent appliqués par des médecins habiles, et le Père conserva longtemps l'espoir de la guérison. Le mal, un instant enrayé dans ses progrès, continua néanmoins son œuvre, et le 29 décembre 1911, le Père rendait son âme à Dieu. Il s'y était saintement préparé par ses années de souffrances, de travail, de piété. Sur son lit d'agonie, il répétait de toutes ses forces mourantes les oraisons jaculatoires que ses frères en religion lui suggéraient pour adoucir ses dernières souffrances, qu'il supportait d'ailleurs avec un grand courage. Il avait reçu les derniers Sacrements avec son esprit de foi ordinaire et il put renouveler ses vœux, et recevoir le Saint Viatique quelques heures avant sa mort. Le 31 décembre eurent lieu les obsèques. Monseigneur l'Evêque voulut assister au service célébré dans la chapelle du Scolasticat et adresser à la Communauté quelques mots de consolation et d'édification. Le corps fut transporté au cimetière de Sainte-Marie, où il repose à côté des autres Missionnaires qui sont morts à San Antonio.

Ce qui frappait le plus dans la vie du P. Blum, c'est son énergie de caractère, qui le portait à réagir contre les efforts de la maladie, et qui lui a permis de travailler au salut des âmes pendant les quelques années de vie sacerdotale que le bon Dieu lui a accordées. Plein de zèle et d'ardeur pour le bien des âmes qui lui étaient confiées, il lui en coûtait de déposer les armes. Il est allé recevoir la couronne des travaux qu'il a accomplis et de ceux que son zèle aurait voulu entreprendre si le bon Dieu avait jugé de ne point le rappeler si tôt à Lui.

R. I. P.

## R. P. Daniel BURON

*1883-1913. — Décès n° 841.*

Né le 13 octobre 1883, à Prioro, diocèse de Léon, il entra au juniorat le 15 octobre 1898, prit l'habit le 7 septembre 1904 au noviciat d'Urnieta, où il prononça ses vœux d'un an le 8 septembre 1905.

Parti pour Liège le 19 du même mois, avec trois autres compagnons de noviciat, il fit ses vœux perpétuels le 30 *septembre* 1906.

Il fut ordonné prêtre le 17 juillet 1910, à Liège, par Mgr Delalle, vicaire apostolique de Natal et célébra sa première messe le lendemain 18 juillet.

Comme junioriste il s'est toujours distingué comme un élève sérieux, appliqué, et vraiment travailleur. Par sa bonne conduite, par son sérieux, je dirai même sa gravité, il s'était attiré la confiance la plus entière de ses supérieurs et professeurs. Sa piété paraissait vraiment sincère et solide. Il vivait même habituellement dans une espèce de recueillement qui paraissait plutôt d'un novice. Toutefois, il savait s'abandonner à la joie aux moments voulus, mais toujours avec réserve et modération.

Sa modestie était telle qu'il prenait grand soin de ne jamais se mettre en avant. Il se montra obéissant à tous ceux qui avaient autorité sur lui, aimable avec ses compagnons, et il donnait à tous l'impression d'un modèle à imiter.

Pendant son noviciat, il s'appliqua à l'étude théorique et pratique des vertus religieuses et de nos saintes Règles, évitant de se signaler par rien d'extraordinaire. Il fut ce qu'on appelle un bon novice.

Au scolasticat de Liège, il sut non seulement conserver son grand esprit de foi, mais encore le développer par une constante fidélité au règlement et par l'accomplissement

généreux de tous ses devoirs de scolastique Oblat de Marie Immaculée. Il porta même très loin l'amour des vertus religieuses et, dans la pratique de la pauvreté, peut-être alla-t-il parfois à l'extrême.

Un judicieux emploi de son temps et une application soutenue au travail lui permirent, sans négliger l'étude des sciences ecclésiastiques, d'apprendre plusieurs langues : le français, l'allemand, l'italien. Pendant quelque temps, il consacra une heure par jour à l'anglais. Il avait également des dispositions pour l'éloquence et la musique religieuse. L'on ne pourrait certifier qu'il avait fait le vœu de ne jamais perdre une minute ; il agissait du moins comme un religieux attentif à bien employer chacun de ses instants. Un de ses condisciples rappelle qu'il était scrupuleux observateur du silence et que l'on ne se rappelle pas l'avoir vu y manquer pendant des années entières. Ce détail montre assez l'énergie et la vertu du bon frère Buron, car s'il eut à lutter contre une légère tendance à l'originalité, il n'était cependant ni mélancolique ni misanthrope. Son caractère se distinguait plutôt par une charmante simplicité et une affabilité un peu timide qui le rendait sympathique à ceux qui vivaient avec lui et connaissaient mieux les trésors de vertus que Dieu avait déposés dans son cœur d'Oblat.

Il était déjà bien malade, hélas ! quand il reçut la grande grâce de l'ordination sacerdotale — seul — quelques jours après ses condisciples.

On comprend facilement qu'à son arrivée à San Antonio, Texas, le 12 octobre 1912, il parut bien fatigué et bien faible de poitrine. Il fut d'abord placé dans la maison provinciale à San Antonio, afin de lui donner un repos nécessaire et en même temps lui procurer l'occasion de se perfectionner dans la connaissance de la langue anglaise. Ce jeune Père, plein d'ardeur et de zèle pour le salut des âmes, se mit à l'œuvre en préparant des sermons pour ses missions futures. Il lui tardait d'avoir un champ de bataille, où il pût déployer ses talents et son ardeur.

Au commencement de janvier 1913, il fut envoyé à notre mission de Roma, située le long du Rio Grande, pour remplacer le R. P. Tymen, O. M. I. Ce dernier l'initia au ministère des Ranchos et lui indiqua les chemins plus ou moins difficiles qui conduisent d'un rancho à un autre.

Le R. P. Buron écrivait au Rév. Père Econome provincial, en date du 24 février : « Il n'y a qu'un peu plus d'un « mois que je suis à Roma, et j'ai déjà parcouru toute la « mission qui va m'être confiée. Je puis me rendre compte « qu'après le départ du R. P. Tymen, j'aurai un vaste « champ à défricher. Dans quelques ranchos nous avons « pu confesser un certain nombre d'hommes, en d'autres, « peu ou point du tout, en certains places, les femmes « mariées aiment aussi peu à se confesser que les « hommes.

« Je vais employer tous les moyens naturels et surnatu- « rels pour les convertir, et si je ne réussis pas, du moins « je n'aurai pas à en rendre compte à Dieu.

« L'ignorance des enfants et des grandes personnes est « extraordinaire, car on n'enseigne pas la religion dans les « écoles du Gouvernement, et les parents se soucient peu « de les instruire, vu qu'eux-mêmes souvent ne savent rien « en fait de religion. Comment le prêtre qui les visite trois « ou quatre fois par an pourra-t-il leur enseigner convena- « blement le catéchisme ? »

Le 26 avril, il écrivait au même Père : « J'ai passé tout « le mois de mars et la moitié d'avril à visiter seul les « ranchos, et j'ai eu plus d'une aventure. La plus sérieuse « a été de me perdre dans les bois. J'étais déjà convaincu « que le dernier jour de ma vie était arrivé, et je me dis- « posais à faire mon testament ; mais, je ne sais comment, « Dieu voulut bien me conserver encore la vie. Deux fois « mon cheval s'est emporté, et la divine Providence m'a « gardé. J'ai, en plusieurs circonstances, ressenti les dou- « leurs de la faim, car je ne trouvais pas assez à manger. « — Ici on mène vraiment la vie de missionnaire, et on ne

« doit attendre que de Dieu la récompense de ses travaux, « car les Mexicains ne comprennent pas les sacrifices que « fait le missionnaire pour les visiter et leur donner l'occa- « sion de se confesser et de communier. Cependant, malgré « la dureté du terrain, on fait du bien et, avec la grâce de « Dieu, nous espérons en faire encore plus à l'avenir. Le « Sacré-Cœur amollira ce terrain dur et ingrat. Le 29, je « partirai pour une autre expédition de deux semaines. « Actuellement, je suis seul à la maison ; et je fais l'office « de menuisier, de portier, de sacristain ; je dois soigner « les chevaux et prendre soin de la basse-cour. »

Ce zèle qui le dévorait l'emporta au delà des limites de ses forces, et c'est les armes à la main qu'il mourut le 6 juin, premier vendredi du mois du Sacré-Cœur.

Laissons le R. P. Régent, *O. M. I.*, son supérieur, nous raconter ses derniers moments : « Le cher père Daniel mourait vendredi à 10 heures du soir, à San Ygnacio, à 70 milles de Roma ; il expirait dans mes bras. Ce cher Père m'avait invité à aller célébrer avec lui une fête qu'il avait préparée pour le premier vendredi du mois de juin. J'arrivai à San Ygnacio le mercredi matin, il était déjà au lit. La veille il avait eu un vomissement de sang très abondant. — « Je suis heureux, dit-il en me voyant, de « vous avoir près de moi. Administrez-moi les derniers « sacrements, car je sens que je vais mourir. » C'est ce que je fis aussitôt. Les trois jours et les trois nuits que je passai avec lui furent pour moi un grand sujet d'édification, car il fut un modèle de patience et de résignation. Il eut plusieurs vomissements de sang, mais jamais je ne surpris sur ses lèvres une plainte. « Ah ! me disait-il deux « ou trois minutes avant sa mort, je n'ai pas eu le « bonheur de travailler longtemps dans cette chère mis- « sion, mais je pense que le bon Dieu sera content de « mon travail ; je suis heureux de mourir... » En effet, il s'éteignit doucement et fit une sainte mort. Et maintenant, il repose à côté des vétérans de cette mission. Parti de San

Ygnacio avec le corps, samedi à 11 heures du matin, j'arrivais à Roma le dimanche à midi, et l'enterrement eut lieu à 5 heures du soir.

Le R. P. Tymen, qui se trouvait à quelques milles de Roma, dans un Rancho appelé Los Garcias, écrit en date du 12 juin : « Nous allions donner le Rosaire quand le P. Charles Zopfchen vint nous apporter la triste nouvelle. Le samedi à 9 heures du soir j'étais à Roma où je trouvai le frère Breuer, disposant tout pour l'enterrement. Le lendemain à midi arriva le R. P. Régent avec le corps assez bien conservé dans un double cercueil... On l'exposa dans l'église jusqu'à l'heure de l'enterrement. Les Pères Tonson et Zopfchen de Rio Grande arrivèrent un peu plus tard. La plupart des gens de Roma accompagnèrent à sa dernière demeure le corps du jeune missionnaire qui, au dire de tous, édifia la petite paroisse et toute la mission dans son bien court passage parmi nous. »

Nous sommes assurés que le Père Buron travaillera encore pour sa mission de Roma par son intercession auprès de Dieu dans le ciel où il a déjà, nous l'espérons, reçu la récompense de ses sacrifices.

*R. I. P.*

---

*Nihil Obstat.*

Romæ, 20 februarii 1914.

† A. Dontenwill, O. M. I.,
*Arch. Ptol., Sup. Gen.*

---

*Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.*

---

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 6786,2,14.

# MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

# DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 206. — Juin 1914.



## PROVINCE DU CANADA

### I. – Rapport sur le Scolasticat St-Joseph d'Ottawa,

par le R. P. J.-M.-R. Villeneuve, O. M. I.

*(Suite.) — Voir Missions de juin 1913, page 137.*

#### *Supériorat du R. P. Guillaume Charlebois.*

*3e Supérieur, 1906-1913.*

(Suite.)

Depuis qu'ont paru les précédents articles de ce rapport, d'importants changements dans le personnel du scolasticat Saint-Joseph sont survenus. Il convient de les signaler dès maintenant, afin de donner une liste complète des ouvriers qui ont bien mérité de la Congrégation par leur dévouement à notre œuvre et à celles qui lui sont connexes, pour la période comprise dans cette dernière partie de notre travail.

C'est, en premier lieu, le changement du curé de la paroisse Sainte-Famille, au mois de mars 1913. Le R. Père

Uldéric Robert, dont nous avons parlé déjà, puisqu'il fut notre économe durant quelques années, nous revient de Maniwaki remplacer le R. P. Charles Charlebois, curé depuis environ douze ans. Ce dernier restera désormais attaché à la maison pour s'occuper d'œuvres diverses que nous exposerons plus tard.

Au mois de juin, la division de l'enseignement de la théologie morale en deux cours exige de nouveaux professeurs. On y pourvoit par la nomination des RR. PP. Philémon Bourassa et Alide Béland, arrivés au terme de leurs années d'études au scolasticat : le premier, destiné à l'enseignement de la philosophie, en remplacement du R. P. Rodrigue Villeneuve, qui devenait professeur de morale au cours de première année ; le second, chargé de l'histoire ecclésiastique et de l'éloquence sacrée. Malheureusement la santé du R. P. Béland ne lui permit point de se mettre à l'œuvre ; il fut obligé de prendre du repos au noviciat de Lachine, sur l'ordre des médecins, et dès le mois de septembre, il s'y livra à des occupations qui le retinrent. En attendant le professeur qui nous manque toujours pour compléter le personnel, les autres membres du corps professoral se partagent ses attributions.

A l'ouverture des classes, les diverses charges du professorat se répartissent comme suit :

R. P. Guillaume Charlebois, supérieur, qui fait aussi la classe d'éloquence ;

R. P. Jean Duvic, professeur de morale pour les trois dernières années, et de droit canon ;

R. P. François Blanchin, professeur de dogme pour les deux cours, chargé aussi du chant.

R. P. Charles Charlebois, professeur de théologie pastorale, s'occupe également de diverses œuvres extérieures ;

R. P. Rodrigue Villeneuve, professeur de morale, première année, d'histoire ecclésiastique et de liturgie ;

R. P. François Marcotte, professeur de philosophie, seconde année ;

R. P. Arthur Joyal, professeur d'écriture sainte, et de sciences physiques ;

R. P. Victor Jodoin, économe, préfet spirituel des Frères convers ;

R. P. Philémon Bourassa, professeur de philosophie, première année.

Outre le R. P. Uldéric Robert, curé, le R. P. Georges Verreault s'occupera de la paroisse en qualité de vicaire, à la place du R. P. Joseph Denis, qui a reçu son obédience pour la première province des Etats-Unis.

Quelques mois s'écouleront à peine et la maison passera sous la conduite d'un nouveau supérieur. L'on sait, en effet, que le R. P. Guillaume Charlebois a été nommé provincial de la province du Canada, au commencement de novembre, et que le maître des novices, bien connu par son dévouement et ses œuvres antérieures parmi nous, le R. P. J.-D. Dalpé, est appelé à prendre la direction de notre communauté. Il y arrive le 26 décembre. Ces changements offrant une occasion favorable à d'heureux commentaires, et à l'expression des sentiments qu'ils ont provoqués dans tous les cœurs, nous nous réservons d'en dire un mot ailleurs.

Passons tout de suite à l'étude du personnel des scolastiques, depuis l'année 1904, date du dernier rapport paru dans les *Missions*.

## II. – Mouvement et composition du personnel des scolastiques.

### a) *Nombre des scolastiques.*

Le nombre des scolastiques a subi des variations assez sensibles au cours de ces années. De plus de 60 qu'il était en 1904, il est même descendu à 40, en 1910. Mais cette baisse importante n'est que momentanée, puisqu'il revient

à 60 en 1911, pour ne fléchir que légèrement dans la suite. Tout compte fait, cette diminution n'accuse pas un recul, mais s'explique, d'une part par la cessation de l'envoi de sujets européens au scolasticat canadien, ce qui s'était pratiqué depuis longtemps ; d'autre part, par le rappel des scolastiques venus des Etats-Unis, désormais retenus au scolasticat de Tewksbury ; enfin, par l'obédience donnée à quelques-uns des nôtres pour Rome et San-Antonio. Pendant ces années, le nombre des vocations recueillies en dehors de la Province du Canada a été minime, de sorte que le chiffre de 40 sujets n'avait rien d'alarmant.

Mais depuis 1909, la Province du Manitoba et le Vicariat de l'Alberta-Saskatchewan ont fourni des recrues plus nombreuses, gage du développement de ces régions au point de vue de l'influence de la Congrégation. Ce nombre ira en augmentant, grâce aux deux Juniorats de la Sainte-Famille, à Saint-Boniface, et de Saint-Jean l'Evangéliste, à Edmonton. Les Révérends Pères provinciaux et vicaires de Missions de l'Ouest ne dissimulent point leur désir et leur intention de fonder un scolasticat dans cette contrée. De fait, la préparation en est commencée. Pour nous associer paternellement à leurs espoirs, nous souhaitons voir leur projet réalisé selon leur gré, au plus tôt ; mais nous ne voulons point le cacher, le scolasticat Saint-Joseph regrettera cette source de recrutement, n'ayant eu jusqu'ici qu'à se féliciter des sujets venus de ce côté.

b) *Composition au point de vue des différentes nationalités.*

On aimera peut-être savoir la variété qu'offre à ce point de vue notre scolasticat. Car c'est bien là une de ses caractéristiques, comme du reste de toute la Congrégation, que l'on y vive en paix en une communauté assez mêlée. Sans exiger de personne le sacrifice de ses droits et de ses préférences naturelles, sans tendre à faire de nos jeunes gens des cosmopolites et des sans-patrie, on s'efforce de leur faire

garder intacte et au-dessus de toute autre considération, la charité chrétienne et l'esprit religieux qui doit tout dominer en eux.

Cela étant, les petits froissements d'un moment qui proviennent autant des différences de tempéraments ou de caractères que de la diversité de races ou d'origines, ne sont que des peccadilles dont aucune société sur la terre, même la plus parfaite, ne peut être complètement exempte, parce que ces petites misères sont inhérentes à la faiblesse de la nature humaine ; au demeurant, les témoignages spontanés ou officiels que nous pourrions ici enregistrer établiraient sans conteste le *cor unum et anima una* des vrais enfants de Dieu.

Le tableau suivant peut en dire quelque chose.

Il y avait 64 scolastiques présents dans la maison au 1er janvier 1904, époque à laquelle s'arrête le dernier rapport, et 126 autres y sont entrés depuis, soit un total de 190. Sur ce nombre, on peut compter pour les dix dernières années 154 Canadiens-français, 6 Canadiens franco-américains, 9 Irlandais canadiens, 10 Irlandais américains (1), 5 Français : quelques Anglais et Allemands des Etats-Unis ou de l'Ouest canadien.

Nous devons faire remarquer l'avantage particulier que nous a donné fréquemment cette situation pour l'acquisition de la langue anglaise, indispensable dans beaucoup de nos œuvres sur ce continent. Il y a lieu de noter aussi que tous les Canadiens américains et nombre de Canadiens-français savent déjà très bien l'anglais à leur arrivée au scolasticat. De leur côté, ceux de langue anglaise ou allemande apprennent le français, ce qui leur rend de même grand service. Le bilinguisme bien compris, non seulement est un précieux perfectionnement personnel, mais encore

(1) On sait que dans l'Amérique du Nord, le mot *américain* est appliqué spécialement aux hommes et aux choses des Etats-Unis. Le mot *canadien* pris absolument se dit très souvent des Canadiens-français, premiers colons du Canada après sa découverte.

il donne une incontestable supériorité dans l'ordre pratique.

La proportion des scolastiques de langues autres que le français va augmenter quelque peu, par la venue des sujets de l'Ouest, s'ils ne sont point rappelés trop tôt dans un autre scolasticat. Durant les dix ans dont il est question, 16 sujets dont 9 de langue française sont venus du Manitoba et de l'Alberta-Saskatchewan ; 5 sortaient du Juniorat de Saint-Boniface, et 5 du petit séminaire de Saint-Albert ou du Juniorat de Strathcona-Edmonton.

c) ***Provenance des sujets.***

Une considération intéressante, à propos du recrutement de nos vocations, c'est celle du rendement de nos juniorats. Nous venons de parler de ceux de l'Ouest, encore à leurs débuts. Qu'en est-il pour le Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa ? Il nous a donné 68 sujets en dix ans, soit presque une moyenne de 7 annuellement.

Encore que nos désirs ne sachent pas se borner et aillent au delà des résultats acquis, il faut bien constater que les institutions de ce genre, en Amérique, pour des Congrégations de religieux prêtres, ne vont pas beaucoup au delà. A quoi cela tient-il ? En ce qui concerne le Juniorat de la province du Canada, nous savons que ni les sacrifices, ni les dévouements ne lui ont fait défaut, pas plus que la culture des directeurs, ni leur zèle à développer dans les jeunes âmes les dispositions requises pour la vie religieuse. Mentionnerons-nous le contact des junioristes avec les élèves de l'Université, où ils vont chaque jour prendre leurs leçons ? L'esprit moderne, la faiblesse des caractères, suffisent-ils seuls à expliquer comment sur un Juniorat de 100 élèves, dont une quarantaine de nouveaux chaque année, il n'y a en définitive qu'une moyenne assez restreinte de novices, qui persévèrent jusqu'au scolasticat ; sans parler de quelques-uns qui peuvent encore se déta-

cher par la suite ? Il ne m'appartient pas de trancher cette délicate question. L'on a vu des années presque stériles, d'autres très abondantes. Pourquoi ? Ce point est loin de nous laisser indifférent, puisqu'un certain nombre de nos scolastiques sont appelés à travailler aux œuvres de ce genre et qu'après tout il intéresse la Congrégation entière et chacun de ses membres.



Nos juniorats doivent d'autant plus s'efforcer de fournir un maximum de bonnes et solides vocations, que celles qui nous viennent d'ailleurs se font plus rares et sont plus difficiles à recruter. Avons-nous quand même trop à nous plaindre ? Dans la dernière décade, 85 élèves des collèges-séminaires de la province de Québec ont pris place au scolasticat, à savoir respectivement : 12 du collège de l'Assomption ; 11 de celui de Montréal et 11 aussi de celui de Joliette ; 8 de chacun de ceux de Québec, de Sainte-Marie de Monnoir, et de Sainte-Thérèse ; 6 de Nicolet ; 5 de Lévis ; 4 de Sainte-Anne de La Pocatière ; 4 de Valleyfield ; 3 de Saint-Hyacinthe ; 3 de Trois-Rivières ; 1 de Rigaud et 1 de Rimouski.

Les vocations, à la vérité, ne sont point rares dans ces maisons qu'anime un excellent esprit, mais, outre que les Ordres et Congrégations religieuses du Canada sont nombreux à se les partager, il faut reconnaître que leur nombre devrait être plus grand encore pour répondre aux besoins des œuvres. Il le serait sûrement si l'éducation familiale dans nos bonnes populations canadiennes ne fléchissait un peu au souffle d'américanisme, de sensualisme et de lâcheté, qui nous vient d'une civilisation trop hâtive et par conséquent superficielle et trop terre à terre. Les jeunes gens, on l'a dit ailleurs, sortent de leurs familles tout pleins de caprices, mais dépourvus de volonté vraiment ferme et virile. Les santés fléchissent,

l'idéal baisse, le sacrifice a perdu de sa beauté attirante, le dévouement tend à disparaître devant un égoïsme de plus en plus raffiné. Peut-on s'étonner qu'en de telles conjonctures Dieu trouve relativement peu de gerbes à moissonner dans le champ de la jeunesse actuelle, où il jette pourtant à pleines mains la semence de l'apostolat et de la vocation religieuse par le moyen de nos maisons d'éducation ?

C'est bien là, pour l'avenir du catholicisme en Amérique comme en Europe, l'une des questions les plus graves et les plus angoissantes pour ceux qui ont la redoutable mission de maintenir et de développer le règne de Dieu. Pour que de saints prêtres, de zélés missionnaires et de fervents religieux nous soient donnés en abondance, il est urgent que de nos cœurs s'élève vers Dieu la prière suppliante :

Envoyez, Seigneur, dans notre vigne, des ouvriers qui soient les coopérateurs de Jésus-Christ, et qui se dépensent et se sacrifient pour les âmes. *Mitte operaricos, Domine, in vineam tuam, qui sint cooperatores Christi, et se impendant et superimpendant pro animabus.*

Parmi les raisons qui contribuent à restreindre le nombre de nos recrues dans les collèges, il faut compter, outre la multiplicité des Instituts religieux, l'influence de certains directeurs de conscience, trop exclusifs dans le choix qu'ils proposent ou trop impérieux dans les indications qu'ils donnent à des jeunes gens, de leur côté trop passifs, qui se croient liés et enchaînés par la décision personnelle du guide de leur intérieur. Espérons que les récentes précisions doctrinales en matière de vocation ne seront point perdues ni pour les directeurs ni pour leurs dirigés. Si les prêtres dont nous parlons se pénétraient davantage de l'excellence de la vie religieuse et du ministère apostolique, s'ils en donnaient à leurs pénitents une notion plus juste et capable de seconder leurs désirs, si également ils s'inspiraient d'un esprit catholique et sans le limiter étroi-

tement à telle œuvre ou à tel diocèse, nul doute qu'un plus grand nombre d'âmes se dirigeraient dans les noviciats.

C'est à tous nos missionnaires, dans leurs relations fréquentes avec ces prêtres ou leurs élèves, qu'incombe la tâche de faire tomber les préjugés, et de dissiper les préventions du parti pris. Nos Pères des missions sauvages, nos évêques surtout, par leurs visites dans les collèges, peuvent faire le plus grand bien. L'on a entendu parfois des institutions se plaindre de la trop grande réserve des nôtres à ce sujet, en comparaison de ce que font d'autres sociétés, et avec fruit, alors qu'à plusieurs titres, nous aurions sur elles un avantage incontesté.

Il ne se devrait trouver personne dans la Congrégation, dirons-nous après une voix plus autorisée, qui n'ait à cœur de se susciter par son propre zèle toute une pléiade de successeurs. La prière, les démarches discrètes, le grand attrait de la sainteté et du bon exemple rendent surtout cette obligation facile à remplir.

Quant à la province du Canada, nous sommes heureux de constater et de signaler avec gratitude, tout en désirant qu'elle s'augmente encore, la sollicitude de nos missionnaires à cette fin ; chaque fois qu'ils ont prêché, dans les divers collèges nommés plus haut, des retraites à l'ouverture des classes, les résultats au point de vue du recrutement ont été sensibles. Nous ne voulons excepter personne, mais on nous permettra de nommer ici à part le R. P. Arthur Guertin qui, dans sa carrière de missionnaire, a toujours déployé un grand zèle à cette intention et qui a établi dans sa paroisse de Hull, depuis qu'il y est supérieur, une œuvre de vocations ; le R. P. Victor Lelièvre, aussi de Québec, le grand ouvrier de la dévotion au Sacré-Cœur, qui fait le bien partout où il passe et attire une haute estime pour la Congrégation. Une retraite pour le choix d'un état de vie a même été prêchée récemment au petit Séminaire de Québec par l'un des nôtres, et il est à

croire que d'autres maisons nous ouvriront leurs portes pour ce genre de travail, si consolant de sa nature, si fructueux au point de vue du recrutement.

d) *La persévérance des sujets.*

Il ne suffit point, toutefois, qu'il nous vienne des sujets, leur choix prudent et les garanties de leur persévérance n'importent pas moins. Des 190 scolastiques dont nous nous occupons, après avoir retranché les 31 qui ne sont pas encore rendus au temps voulu pour leur oblation perpétuelle, il restera 128 professions, dont une dizaine faites ailleurs qu'ici et une trentaine de sorties.

Le chiffre de trente et un départs est sérieux sans nul doute, mais, tout bien considéré, il n'a rien d'anormal. En premier lieu, nous croyons bien qu'il n'existe pas en Canada un seul institut religieux de prêtres qui puisse enregistrer un enrôlement de 128 recrues dans l'espace de dix ans. D'un autre côté, si le nombre des renvois est élevé à cause de la prudente sévérité dont on fait preuve pour l'admission des candidats, soit au noviciat, soit aux premiers vœux, il prouve, et c'est son côté rassurant, que nos sujets ne sont point admis sans discernement. L'on n'a jamais eu grand sujet de regretter la nécessaire sévérité qui fait sortir de chez nous ceux qui n'y sont point appelés. Au reste, l'esprit de l'Eglise est bien propre à nous rassurer : *Compertum longe melius esse ut aliqualiter claudantur januæ ingredientibus ne postea late reserentur exeuntibus... Qualitatis tamen quam numeri potius sollicita Ecclesia Christi* (1).

(1) Decretum 7 sept. 1909 de quibusdam in religiosas familias non admittendis.

***

A propos d'admission, disons que même les scolastiques, qui ont eu à subir les premiers la règle des trois ans de probation, au lieu d'un, après le noviciat et avant l'émission des vœux perpétuels, ont béni l'Eglise, dans sa sagesse et dans sa prudence, de la leur avoir imposée. Une fois guéris de la blessure faite à leurs premiers espoirs, il sont compris que, de leur côté, ces quatre années d'épreuve pénétreraient plus profondément leur âme de la grandeur de la consécration à laquelle ils doivent aspirer ; qu'ils l'accompliraient, après quatre ans de préparation, peut-être sous le coup d'une moins tendre émotion, et de transports plus contenus, mais aussi avec une connaissance plus réelle des sacrifices auxquels ils s'engagent et de la portée de l'acte qu'ils posent, partant d'une volonté plus énergique, d'un cœur plus surnaturel et plus généreux.

Que si leur vocation à l'origine a pu être indécise et hésitante, quatre années devront suffire à les fixer sans imprudence dans un sens ou dans l'autre ; ils ne s'exposeront point à s'accuser eux-mêmes ou à accuser les autres plus tard, du moins avec quelque semblant de raison, d'avoir trop présumé de leurs forces, une si longue expérience de la vie religieuse les garantissant contre toute ignorance et témérité. S'ils venaient ensuite à douter de leur vocation, ce ne pourrait être que la conséquence de leur infidélité aux vœux et aux ferventes promesses de leur oblation ou la suite de leur lassitude dans l'immolation quotidienne à laquelle ils avaient consacré leur vie. Mais supposé leur intention droite, et aussi leur constance à vivre selon la règle, ils n'auront qu'à se féliciter des liens d'or qui les ont enchaînés et qu'ils voudront baiser avec toujours plus de fidélité et d'amour.

L'application depuis trois ans du nouveau règlement, au sujet de l'oblation perpétuelle, a eu peut-être pour conséquence que quelques-uns nous ont quittés, qui, en

d'autres circonstances, eussent été enrégimentés dans nos rangs ; mais rien ne prouve qu'ils ne seraient pas partis plus tard.

Quoi qu'il en soit, voici quelques détails à ce sujet. Des scolastiques entrés depuis le 1er janvier 1911 au 1er janvier 1914, c'est-à-dire depuis la mise en vigueur des nouvelles règles, 6 sont sortis avant la première rénovation de leurs vœux annuels, 2 avant la seconde, 1 avant l'oblation perpétuelle.

Si ces départs ne sont point sans causer quelque impression pénible, par ailleurs ils contribuent aussi à faire réfléchir ceux qui sont dans leur stage de probation, à leur faire estimer plus surnaturellement leur sainte vocation, à se tenir dans une humilité plus profonde, abandonnés aux miséricordieux desseins de la Sagesse divine, dont on n'a jamais à se plaindre, mais uniquement à se féliciter de la place, si minime soit-elle, qu'elle nous accorde dans l'Eglise de Dieu.

Au surplus, l'autorité n'a pas eu à faire, dans ces dix années, des renvois bruyants, des expulsions proprement dites ; ceux qui nous ont quittés l'ont fait, la plupart du temps, d'eux-mêmes, sur les conseils de leur directeur spirituel. Une dizaine d'entre eux sont entrés au séminaire ou sont déjà prêtres séculiers, plusieurs nous ont gardé un attachement aussi durable que sensible, et la Congrégation semble assurée de leur respect et même de leurs services dans les nouvelles voies où la Providence a dirigé leurs pas. Ce qui provient, on a lieu de le croire, du soin que l'on a toujours mis à pratiquer l'article 836 de nos saintes Règles : « Les Supérieurs tâcheront, en intimant à un sujet la sentence de son renvoi, d'en adoucir la peine par leur charité et leur bonté, afin qu'il se retire, s'il est possible, bien disposé à l'égard de la Société dont il ne fait plus partie. » L'on aime à se réclamer d'un Fondateur qui a poussé, jusqu'à cet extrême, la délicatesse de son affection pour tous ceux qui ont été même temporairement les siens.

e) *Ordinations et obédiences.*

Le scolasticat n'a point fini son œuvre quand il a engendré à la vie religieuse ceux que Dieu lui amène : il reste encore à leur montrer la splendeur du Tabernacle, à leur faire gravir les degrés du saint autel, à leur faire remettre la clé des pouvoirs du sacerdoce qui leur permettra de puiser dans les trésors du Saint des saints pour leur sanctification et celle des âmes.

Grâces en soient mille fois rendues à Dieu : les joies de lui donner un prêtre, nous les goûtons fréquemment.

En effet, il y a eu 87 ordinations sacerdotales chez nos scolastiques, de 1904 à 1914, en y incluant les quelques-uns qui ont été faits prêtres au juniorat ou à l'Université ; mais en laissant de côté ceux qui ont été ordonnés soit à Rome, à Tewksbury, au Texas, au Manitoba et dans l'Ouest, où l'obédience les a préalablement conduits, au nombre de 24 ou 25.



Après l'ordination, l'obédience : c'est dans l'ordre des choses, bien que parfois cet ordre soit renversé. Nous nous réjouissons qu'une scrupuleuse exactitude à mettre en pratique les décisions du Saint-Siège et ses recommandations par rapport à l'intégrité des études théologiques et philosophiques, nous ait gardé, en ces quatre ou cinq dernières années, tous nos étudiants jusqu'à la dernière heure de leurs cours, sauf les exceptions motivées par la maladie. L'esprit de discipline, on le comprend, ne peut qu'y gagner. Le sérieux de la formation, l'unité et la solidité des connaissances y sont également intéressés.

En définitive, tout le monde y trouve son avantage, les inférieurs comme les supérieurs, les œuvres comme les ouvriers. Il va sans dire que le passage d'un scolastique d'une maison d'études dans une autre ne se fait pas sans

offrir parfois quelque inconvénient, mais cet inconvénient peut être compensé par certains avantages.

Soit du noviciat, soit du scolasticat, huit sujets canadiens ont été envoyés à Rome, en ces dix ans. Sept sont allés finir leurs études à Tewksbury ; ils appartenaient déjà à la première Province des Etats-Unis. Huit sujets canadiens ont été envoyés au scolasticat de San-Antonio pour y terminer leurs cours et entrer ensuite dans la seconde Province des Etats-Unis. Une dizaine ont cherché au Manitoba ou dans l'Ouest un climat plus favorable à leur santé, et qui leur permît de continuer leurs études.

Dans l'ensemble, les obédiences données aux scolastiques, soit à la fin de leurs études ou auparavant, se répartissent ainsi : 62 pour la province du Canada, dont 22 pour l'Université d'Ottawa et 8 pour le scolasticat ; 16 pour la Province du Manitoba ; 9 pour la première Province, 8 pour la seconde Province des Etats-Unis ; 7 pour le vicariat de l'Alberta-Saskatchewan ; et 2 pour chacun des vicariats de Ceylan, du Keewatin et du Yukon, soit un total de 108 obédiences.

En ce qui concerne les divers genres de ministère auxquels ils ont été consacrés, 50 ont été placés dans des maisons d'études, collèges ou maisons de formation, pour y enseigner ou y remplir quelque autre fonction connexe à l'enseignement ; 24 ont été attachés au ministère des paroisses, dessertes et œuvres similaires ; 21 à l'évangélisation des sauvages ; 8, soit au sortir même ou peu de temps après leur sortie du scolasticat, ont pris rang parmi les missionnaires de retraites et autres œuvres de prédication.

Il va de soi que nous ne parlons que de la première obédience, et qu'il est arrivé assez souvent que le ministère confié d'abord, ne l'a été qu'à titre provisoire et pour les besoins du moment, particulièrement en ce qui regarde l'enseignement. C'est un grand avantage qu'un aussi bon nombre de nos jeunes Pères soient passés dans des maisons

d'études où la régularité, la retraite et le travail intellectuel sont bien propres à les tremper dans la science et la vertu dès les premières années de leur vie sacerdotale, et à leur fournir des munitions pour toute leur carrière ! Evidemment, cet avantage ne saurait faire oublier que le succès des œuvres d'enseignement pourrait laisser à désirer si elles ne comptaient à leur service que de jeunes professeurs, sans aptitudes spéciales et sans préparation immédiate pour ces occupations.

Oserons-nous exprimer ici un seul regret ? Il est arrivé que quelques-uns de nos jeunes Pères, dans les postes de confiance où on les a placés, ont été surchargés de travail, de sorte que leur santé, et surtout le soin qu'ils doivent donner aux exercices de la vie intérieure en ont souffert ; on trouverait là peut-être une explication suffisante de ce fait que certains talents ne se soient point développés, que certaines vertus aient été ébranlées, et qu'on n'ait point reçu de ces sujets la pleine mesure qu'on pouvait légitimement en attendre.

Nous n'osons point nous flatter que nos scolastiques, au jour de leur obédience, soient déjà des hommes mûrs, prémunis contre toute erreur ou toute faiblesse. Le scolasticat est le foyer de la famille religieuse, et ceux qui en sortent sont encore des adolescents, tout pétris de bonnes intentions et d'aptitudes précieuses, mais adolescents quand même et non point hommes faits... Ils ont besoin de direction, d'encouragement et de sympathie. C'est à leurs aînés qui sont près d'eux de les leur donner généreusement et abondamment.

En général, et sans exclure la fragilité commune à la nature humaine, les témoignages rendus à nos jeunes Pères ont été excellents.

De leur part, les supérieurs du scolasticat n'ont jamais rencontré de résistance en communiquant les obédiences ; au contraire, souvent ils ont été émus de l'empressement

qu'on a mis à accepter les plus crucifiantes pour la nature, ou les moins attendues et les moins conformes aux inclinations personnelles ; comme par exemple celles qui ont envoyé nos jeunes Pères vers les froides et difficiles régions du Yukon ou du Keewatin, dans les missions sauvages de l'Ouest, ou plus près de nous dans la mission encore bien pénible et absolument isolée de la baie d'Hudson, qui appartient, il est vrai, à la province du Canada, mais qui est digne, en tout point, d'un vicariat des missions étrangères ; cette mission a pourtant reçu quatre de nos jeunes missionnaires ; l'un d'entre eux y a laissé sa santé, après avoir failli y perdre la vie.

Nos scolastiques aiment à se rappeler qu'en entrant dans la Congrégation ils n'ont dû se proposer, dans la sincérité de leur âme et l'ardeur de leur zèle, que de se dévouer « à toutes les œuvres saintes que peut inspirer la charité sacerdotale »... selon la formule qu'ils ont aperçue au frontispice de nos saintes Règles.

C'est bien, en définitive, l'obéissance qui rend sublime et féconde notre vie, et l'obédience principalement qui est le grand sacrifice de l'oblation faite au pied des autels !

Ce sera pour cet *Ecce ego, mitte me* du religieux obéissant, qu'il entendra à son heure dernière la parole du Maître de la vigne : *Euge, serve bone et fidelis*. C'est donc la pratique de cette surnaturelle vertu qui mesure la qualité du véritable apôtre, du saint Oblat de Marie Immaculée.

*(A suivre.)*

J.-M. RODRIGUE VILLENEUVE, *O. M. I.*

## II. — Rapport sur la Maison de Maniwaki.

Par le R. P. L.-H. Gervais, *Supérieur*.

---

Le présent rapport sur la maison de Maniwaki est le premier fait pour nos *Missions* depuis la fondation de la maison. Or, il y a plus de soixante ans que les Oblats sont arrivés ici (1). On comprendra facilement qu'il nous faut laisser de côté bien des détails, qui pourraient intéresser, pour nous en tenir aux grandes lignes et aux faits principaux.

Maniwaki, mot algonquin qui veut dire « Terre de Marie », est situé à quatre-vingt-dix milles au nord de la ville d'Ottawa, au confluent de la rivière Désert et de la rivière Gatineau. C'est à cet endroit que le gouvernement canadien concéda aux sauvages algonquins venus d'Oka, diocèse de Montréal, une réserve de dix milles de longueur sur six de largeur. Ces sauvages, maintenant tous catholiques, furent d'abord visités par des missionnaires séculiers qui venaient de temps en temps leur donner une mission.

A cette époque, il n'y avait pas de « Blancs » résidant à Maniwaki, appelé le « Désert » par les bûcherons au service des Compagnies de bois auxquelles le gouvernement avait vendu une immense étendue de forêts dans cette région. Chaque automne, des centaines d'hommes passaient par le Désert, comme cela se pratique encore aujourd'hui, pour se rendre à leur travail soit sur le bord des lacs, soit le long des deux rivières mentionnées plus haut.

(1) Tout commentaire serait superflu.

## I. — Résidence de Maniwaki.

Le P. Clément, qui avait visité le haut de la Gatineau plus de deux ans avant la fondation d'une mission permanente, vint résider à Maniwaki, accompagné du P. Andrieux, au commencement de l'année 1851.

Mgr Guigues avait deux choses en vue, en envoyant les Oblats établir une résidence au milieu des forêts de la Gatineau : la desserte plus suivie des nombreuses familles sauvages qui habitaient la réserve, et les missions dites des chantiers, qui se faisaient durant l'hiver. Là, les Pères rencontraient nombre d'hommes et de jeunes gens qui ne voyaient jamais le prêtre ailleurs. C'est aussi de la résidence de Maniwaki que les Oblats se rendaient dans les missions sauvages plus éloignées : missions du haut de la Gatineau, du Saint-Maurice et même de la Baie d'Hudson. Encore aujourd'hui les missions sauvages de la Barrière, du Grand Lac et du Saint-Maurice, dépendent de cette maison.

La première visite pastorale eut lieu au mois de février 1853, lorsque Mgr Guigues vint à Maniwaki pour y administrer le sacrement de Confirmation. Il y avait déjà une école tenue par des institutrices laïques.

Deux mois à peine après la visite pastorale, le R. P. Déléage fut désigné pour remplacer le P. Clément. Il arriva à Maniwaki le 4 avril 1853, et y demeura plus de vingt-six ans ; aussi est-il considéré par les anciens paroissiens comme le fondateur de la mission.

Le P. Déléage fit venir des paroisses où il avait exercé le saint ministère un certain nombre de familles qui s'établirent sur des terres, alors couvertes de bois, devenues aujourd'hui d'assez bonnes fermes. La plupart de ces cultivateurs, les premiers à s'établir dans la région, étaient Irlandais. Les Canadiens-français ne tardèrent pas à venir

se fixer à côté des colons irlandais. Quelques-uns venaient directement des différentes paroisses de la province de Québec ; mais le plus grand nombre étaient des bûcherons qui connaissaient déjà Maniwaki pour y avoir passé bien des fois en se rendant aux chantiers.

Tels furent, avec les familles sauvages établies sur la réserve, les premiers paroissiens de Maniwaki. Les bûcherons font rarement de bons cultivateurs. Accoutumés à la vie des bois, inconstants et aventuriers, ils négligent la culture de leurs terres, et quittent volontiers leurs fermes et leurs familles, pour passer huit et jusqu'à dix mois de l'année au milieu de la forêt et au flottage du bois sur les rivières. Ce fut le malheur de la région de la Gatineau d'avoir été colonisée par cette classe de gens.

Une maisonnette construite par le P. Clément servit d'habitation à nos Pères, jusqu'à ce qu'une maison-chapelle offrît à la communauté un logement plus habitable. Il ne faudrait pas croire cependant que c'était un palais. Mgr Guigues, dans son acte de visite de 1860, dit avoir éprouvé une grande satisfaction en voyant les améliorations faites depuis sa dernière visite : « La résidence des Pères, écrit-il, qui était alors une véritable cave, est maintenant propre et convenable. »

Dans le but d'être utile aux colons, le P. Déléage fit construire une scierie et un moulin à farine, au rapide des Os, quatre milles plus haut que Maniwaki. Ce moulin fut emporté par la crue des eaux au printemps de 1860. On en construisit un autre à huit milles de Maniwaki, sur un rapide de la rivière Joseph. Cet endroit devenu paroisse, il y a quelques années, est encore connu sous le nom de Moulin-des-Pères.

Du 2 septembre 1849 au 1er novembre 1867, outre les noms déjà mentionnés, nous trouvons soit dans les registres paroissiaux, soit dans le *Codex historicus*, les noms

des Pères Reboul, Laverlochère, Pian, Lebret, Babel, Brunet, Guéguen, Nédélec, Pallier et Mangin. Tous ces Pères ont exercé le ministère à Maniwaki ; les uns durant quelques mois seulement, d'autres durant plusieurs années. Ces dix-huit années virent la fondation de la plupart des missions du haut de la Gatineau et desservies par les Oblats de Maniwaki jusqu'à ce qu'elles fussent en état de recevoir un curé.

Depuis assez longtemps déjà la chapelle publique, qui se trouvait au second étage de la résidence des Pères, ne suffisait plus aux exigences de la population. Par ailleurs, la difficulté de trouver des institutrices laïques pour les enfants blancs et sauvages, obligea les Pères de s'adresser à une Congrégation de religieuses qui se chargeât de l'école. Mais cette innovation se doublait d'une autre difficulté : si on obtenait des Sœurs, il leur fallait une résidence. C'est alors que le P. Déléage entreprit la construction de notre maison, en même temps que celle de l'église.

Les Sœurs Grises d'Ottawa acceptèrent de fonder une maison à Maniwaki. Elles arrivèrent en septembre 1870, et durent habiter pendant quelque temps une maisonnette, première habitation des Pères. Lorsque les Oblats prirent possession de notre maison actuelle, les Sœurs Grises entrèrent dans la maison-chapelle. L'étage qui avait servi de chapelle fut divisé en classes, et la maison fut connue sous le nom de couvent des Sœurs Grises.

La résidence des Oblats, œuvre du R. P. Déléage, est une belle construction en pierre, à trois étages, mesurant 68 pieds de longueur sur 46 de largeur. Elle était assez vaste pour servir de maison de campagne à nos Frères scolastiques qui, jusqu'en 1885, venaient chaque année y passer les deux mois de la belle saison.

En 1868, le R. P. Vanderberghe bénit la première pierre de l'église paroissiale actuelle. Construite il y a 44 ans, cette église est devenue la plus belle de toute la région de

la Gatineau. Toutefois, vu l'exiguïté de ses dimensions, elle ne suffirait pas aujourd'hui au nombre croissant des paroissiens, si nous n'y disions plusieurs messes le dimanche. Bénite par Mgr Guigues en 1871, cette église était cependant loin d'être terminée ; elle ne devait l'être que bien des années plus tard. Tout l'intérieur était à faire, et celui qui écrit ces lignes se souvient qu'en 1883, il manquait encore à l'église une voûte, des autels, des bancs et même un escalier pour monter à la galerie de l'orgue, où l'on se rendait par une espèce d'échelle. C'est pourtant entre ces quatre murs dénudés que nos Pères firent les office paroissiaux pendant plus de quinze ans. Si durant la saison d'hiver, ils se servaient de la sacristie les jours de semaine, il fallait bien faire les offices du dimanche dans l'église, quelquefois par un froid variant de 25 à 40 degrés.

Toutes ces constructions nouvelles avaient entraîné de grandes dépenses, et les revenus de la mission étant peu considérables, la résidence de Maniwaki se trouva grevée d'une lourde dette que vint augmenter le désastre d'une exploitation forestière, entreprise avec les meilleures intentions, mais qui échoua complètement, prouvant une fois de plus que, pour aucun motif, le prêtre ne doit s'immiscer dans des affaires de ce genre.

Nos Pères étaient chargés, comme nous l'avons dit plus haut, de la paroisse de Maniwaki, du soin des sauvages, ainsi que des missions des chantiers. En outre ils devaient s'occuper de la desserte des blancs dans cinq ou six autres missions, qui sont devenues de florissantes paroisses, aujourd'hui desservies par le clergé séculier.

Nous lisons dans le rapport du R. P. Provincial au chapitre général de 1873 : « C'est par nos Pères de Notre-Dame du désert que le bassin de la rivière Gatineau a été évangélisé ; ce sont eux qui y ont attiré la population catholique et formé des paroisses. Si, dans quelques années, ce pays entre de plein droit dans la catégorie des sociétés

parfaites, nos Pères pourront se vanter d'y être pour quelque chose. »

Les paroisses dont il est ici question sont celles de la Visitation de Gracefield, dont la première église et le premier presbytère ont été construits par les Oblats ; puis les paroisses du Lac Sainte-Marie, de Saint-Gabriel de Bouchette, de la Sainte-Famille, de Notre-Dame du Laus située sur les bords de la rivière du Lièvre, auxquelles vint s'ajouter plus tard, Sainte-Philomène de Montcerf.

De 1869 jusqu'à la fin de l'administration du R. P. Déléage, c'est-à-dire jusqu'en 1879, nous trouvons dans le personnel de la résidence de Maniwaki, les noms des Pères Beaudin, Lauzon, Richer, Therien, Barou, Mauroit et Simonet. Ces deux derniers desservirent les missions des environs durant de nombreuses années.

En 1879, le P. Déléage quitta Maniwaki après s'être dévoué à l'évangélisation du haut de la Gatineau durant vingt-six ans. Toute la population de la région, protestants comme catholiques, ont toujours tenu le P. Déléage en haute estime ; et c'est avec les plus grands éloges que les anciens paroissiens parlent de lui encore aujourd'hui. Pour plus amples renseignements sur l'œuvre du fondateur de Maniwaki, nous renvoyons le lecteur à sa notice nécrologique.

Les deux successeurs immédiats du P. Déléage, le R. P. Médéric Prévost, supérieur de 1879 à 1887, maintenant économe à Hull, et le R. P. Pian, supérieur de 1882 à 1892, encore de résidence à Maniwaki, continuèrent les œuvres commencées par leur prédécesseurs. Suivant la recommandation que leur en avait faite le R. P. Provincial, ils s'appliquèrent à diminuer la dette qui pesait sur la mission. Tous se mirent de la partie, Pères et frères convers. Par le travail assidu et le dévouement de ces derniers, le terrain comprenant environ 200 acres, concédé à la Congrégation par le gouvernement fédéral, devint la belle

ferme que nous possédons aujourd'hui. Le revenu des missions, la vente d'un certain nombre de propriétés et des produits de la ferme, joints à l'observance plus que stricte du vœu de pauvreté par les membres de la communauté diminuèrent peu à peu le montant de la dette.

Jusqu'en 1885, les frères scolastiques venaient annuellement d'Ottawa passer leurs vacances à Maniwaki, où le personnel de la maison, en particulier le R. P. Pian, supérieur, étaient toujours heureux de les recevoir. Les frères étaient les hôtes de la maison de Maniwaki depuis la fin de juin, jusqu'à l'Assomption, fête patronale de la paroisse. Pendant leur séjour ici, ils étaient chargés du chant et des cérémonies de l'église ; ils donnaient même des concerts en plein air une ou deux fois chaque semaine. Outre les membres de la chorale, il se trouvait parmi les frères un nombre d'instrumentistes assez considérable pour former une jolie fanfare, dont notre Supérieur général actuel, Mgr Dontenwill, était le premier clarinettiste. Si les paroissiens de Maniwaki aimaient à voir revenir les scolastiques chaque année, les frères de leur côté soupiraient après le jour où il leur serait permis de prendre leurs canots d'écorce et leurs tentes pour remonter la Lièvre et la Gatineau.

Le nouveau scolasticat devait s'ouvrir en septembre 1885, et l'on ne savait pas si les frères retourneraient à Maniwaki pour leurs vacances. Le P. Pian, supérieur de la maison, et le P. Froc, directeur des frères, décidèrent de faire planter une croix sur la montagne tout près de la maison, en souvenir des vacances passées pendant tant d'années à Maniwaki. Si j'ai bonne souvenance, Sa Grandeur Mgr Ovide Charlebois, alors scolastique, aidé de quelques confrères, construisit la croix que le R. P. Froc bénit avant le départ. Cette croix commémorative dura 24 ans. Elle portait l'inscription suivante : « *Erexerunt Fratres Scholastici*, *anno* 1885. » Quand en 1909, elle tomba de

vétusté, le supérieur actuel la fit immédiatement remplacer.

Les scolastiques avaient fait leurs adieux à Maniwaki. Pourtant ils y retournèrent presque tous l'année suivante, le scolasticat n'ayant pas encore fait l'acquisition d'une maison de campagne ; mais ce fut la dernière fois. Seuls les scolastiques enseignant au collège, devenu depuis l'Université d'Ottava, continuèrent de venir à Maniwaki pendant deux ou trois ans.

Le genre de vacances que l'on prenait alors à Maniwaki, convenait-il à de jeunes religieux qui passaient l'année à l'étude ? Il est bien permis d'en douter, tant au point de vue religieux, qu'au point de vue de la santé. Pour ne parler que de ce dernier, il est certain que, malgré la prudence et l'autorité du R. P. Mangin, et ceux qui l'ont connu savent s'il était capable de modérer même les plus bouillants, il se commit bien des imprudences, qui n'étaient pas de nature à améliorer la santé des scolastiques.

Jusqu'ici les supérieurs de Maniwaki avaient été curés de la paroisse. A la fin de 1885, le R. P. N.-S. Dozois, aujourd'hui premier assistant de Monseigneur le Supérieur général, fut nommé curé d'office. Je transcris du Codex historicus : « Trois mois seulement après son arrivée à Maniwaki, le R. P. N.-S. Dozois fut nommé curé d'office de l'église, charge remplie jusque-là par le R. P. Pian et par les supérieurs de la résidence. Il prêcha souvent en anglais, en algonquin et en français, faisant les cathéchismes en ces langues. Il procura dès 1886 une grande retraite aux Canadiens, prêchée par le R. P. Brunet, et aux Irlandais, par R. P. Van Laar. Il établit en 1886 la société des Amis du Cœur de Jésus, dont il fut le directeur jusqu'à la fin de 1887; il obtint aussi l'érection de la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Tandis que le R. P. Pian s'occupait des travaux d'achèvement de l'église, le R. P. Dozois, animé d'un grand zèle

pour la décence du culte, relevait la magnificence des cérémonies ; telle la messe de Pâques en 1886, ou la réception de Monseigneur l'Archevêque, en cette même année, et dont la beauté fut digne d'une ville épiscopale. Notons encore qu'un nouveau cimetière dont il traça les lots se couvrit de belles tombes. Les occupations du ministère paroissial lui parurent trop absorbantes, à cause des fréquentes absences que réclamaient l'œuvre des chantiers et la mission du Saint-Maurice, auxquelles il devait consacrer beaucoup de temps. Il se fit donc relever de la charge de curé par le Révérend Père Provincial en octobre 1888.

La mission de Maniwaki commençait à prendre l'aspect d'une paroisse régulière. Le R. P. Hormisdas Perreault, qui succéda au R. P. Dozois comme curé d'office, continua l'œuvre de ce dernier. Mettre la mission de Maniwaki sur le pied de nos paroisses régulières n'était pas chose facile, car elle était formée d'une population en grande partie composée d'épaves des chantiers, venues s'échouer ici de tous les coins de la province. Accoutumés comme ils l'étaient de vivre à leur guise, et de se faire desservir *gratis pro Deo*, ces gens étaient peu préparés à apprécier les services que les Pères leur rendaient depuis nombre d'années. Ce fut surtout lorsque le nouveau curé voulut mettre en vigueur l'ordonnance de Mgr Duhamel concernant le « support » (1), qu'il éprouva de la résistance de la part des paroissiens, et en particulier de la part de ceux qui avaient été le plus favorisés par les Oblats, dès le commencement de la mission. Le R. P. Garin, de Lowell, qui se connaissait en fait d'établissement de paroisses, disait : Si vous voulez que les paroissiens apprécient le dévouement du prêtre, faites-les donner largement et pour le prêtre et pour l'église. Malheureusement les Oblats avaient trop ignoré ce principe, à

(1) Taxe payée par les fidèles pour l'entretien du clergé paroissial dans les pays où le gouvernement ne lui assure pas de traitement régulier.

Maniwaki et dans les missions environnantes. Aussi Monseigneur l'Archevêque, dans sa visite pastorale du 17 août 1889, demande, dans l'intérêt du diocèse, et en prévision de l'avenir, que le curé exige des paroissiens de Maniwaki un traitement dont il fixe le minimum. La même année, dans sa visite aux missions desservies par les Pères de Maniwaki, Sa Grandeur oblige les gens à payer à leurs missionnaires un support convenable, et cela sous les sanctions les plus sévères, et la menace, si l'on ne veut se conformer à cette décision, de fermer les portes de l'église.

C'est au R. P. Perreault qu'incombait le devoir de mettre ce règlement à exécution dans la paroisse de Maniwaki, et il était l'homme qualifié pour le faire. « Le Père Perreault, dit le Codex, a exercé l'office de curé de Maniwaki pendant quelques années. Il s'est distingué par beaucoup d'énergie et d'esprit d'ordre; parmi les paroissiens il a laissé un nom très respecté, à cause du zèle qu'il a déployé et de son habileté à conduire la Société des Dames de Sainte-Anne, et la Congrégation de Marie Immaculée pour les jeunes filles, œuvres qu'il a fondées. Il a rencontré, il est vrai, quelques opposants à l'occasion du support ; mais il est permis de croire qu'il était difficile de faire autrement.

A cette dernière remarque du Codex, j'ajouterai que c'était même impossible qu'il en fût autrement, étant donné l'état d'esprit de la population qui avait été accoutumée à croire qu'elle rendait service au prêtre en accomplissant ses devoirs religieux. D'ailleurs le Père Curé n'a fait que mettre à exécution les ordonnances épiscopales, et malgré le zèle qu'il y a apporté, après vingt années, nous sommes encore loin d'obtenir des paroissiens un effort convenable, tant il est difficile de faire comprendre aux fidèles leurs obligations sous ce rapport.

(*A suivre*). L.-H. Gervais, *O. M. I.*, *sup.*

# PROVINCE D'ALLEMAGNE

## Maison de Saint-Charles.

(*Suite du Rapport publié, en juin 1913, p. 154.*)

### III. — De ceux qui ont bien mérité de Saint-Charles. — Les Pères professeurs. (*Suite.*)

1891. — 16° *Le R. P. Jean Eyerund.* — Le R. P. Eyerund, junioriste à Heer, et l'un des premiers junioristes de Saint-Charles, venait d'entrer au scolasticat à Bleyerheide, quand il en fut rappelé pour prendre dans le corps professoral de Saint-Charles la place du R. P. Abhervé (voir *Missions*, juin 1913, p. 154). Il arriva ici le 1er octobre 1891, et fut deux fois professeur, de 1891 à 1894 comme frère scolastique, et de 1896 à 1902 comme Père, en tout neuf années. Les deux années 1894 et 1895 qui s'y intercalent, il les passa au scolasticat de Liège pour achever ses études théologiques et être ordonné prêtre.

Le chroniqueur a résumé le tout dans les lignes suivantes, à la date du 27 juillet 1902, jour où eut lieu, en son honneur, une petite séance d'adieux : « Pendant six ans — sans compter les trois ans qu'il a passés ici comme frère scolastique — le R. P. Eyerund s'est voué généreusement à l'œuvre si importante du juniorat comme professeur, confesseur, second et premier assesseur, directeur du théâtre, du chant et de la musique, se dépensant avec un zèle auquel on ne peut que rendre hommage ; ce qu'il a fait notamment pour le chant et par suite pour la beauté de nos fêtes religieuses, ainsi que pour le charme de nos séances et de nos fêtes de famille, Dieu seul le sait, et

ceux-là seuls peuvent s'en faire une idée qui furent chargés parfois des mêmes besognes. »

Le lendemain, 28 juillet 1902, le R. P. Eyerund quitta Saint-Charles pour se rendre à la maison d'Arnhem, où il devenait missionnaire. Deux années plus tard, un travail de mission l'ayant amené dans nos parages, il vint nous surprendre agréablement ; c'était pour la fête du Sacré-Cœur, à la solennité de laquelle il avait autrefois contribué si souvent. Au mois de septembre 1907, nos junioristes eurent le plaisir de l'avoir comme prédicateur de retraite et d'admirer en lui un missionnaire éloquent, bien capable d'impressionner fortement les masses. Enfin, comme l'un des premiers junioristes, il fut présent en 1910 aux fêtes jubilaires de la maison.

17° *Le R. P. Augustin Nachtwey.* — Sans avoir été l'un des tout premiers junioristes, ce Père compte cependant parmi les anciens de Saint-Charles ; car il y entra comme élève peu après l'ouverture de la maison. Il y revint comme professeur immédiatement après son noviciat au mois d'août 1891, et y resta jusqu'en 1898 sans interruption et sans passer par le scolasticat ; il occupa donc le poste de professeur sept années entières. La première année (1891-1892) nous le voyons chargé de la sixième ; les quatre années suivantes (1892-1896) il enseigna surtout les sciences et les mathématiques, et les deux dernières années (1896-1898) il fut professeur de seconde. Pendant quelque temps il fut également chargé de la direction des frères convers postulants et d'une section du chant. Comme professeur de sciences il s'est acquis le mérite d'avoir bien monté notre cabinet de physique ; car l'achat d'un grand nombre des instruments qui s'y trouvent aujourd'hui, est dû à son initiative.

Au mois d'août 1898, notre Révérendissime Père Général, étant de passage à Saint-Charles, donna au R. P. Nachtwey son obédience pour les missions de la Cimbébasie.

C'était un vrai sacrifice pour notre maison. Comme le remarque la chronique locale, avec le R. P. Nachtwey nous perdions un confrère qui « avait fait preuve en tout d'un talent et d'un dévoûment que l'on ne saurait méconnaître, et que l'Auteur de tout bien récompensera magnifiquement ». Le 26 août 1898 il nous dit adieu, et prit le chemin de la lointaine Cimbébasie. Trois années plus tard il y devenait préfet apostolique, et c'est comme tel que nous eûmes le plaisir de le saluer ici en 1905, vers la Pentecôte. Plusieurs fois encore, pendant la période qui nous occupe, Saint-Charles fut heureux de le revoir ; une fois même, au printemps de 1910, il vint donner à nos junioristes une conférence qui les intéressa vivement : elle avait pour sujet cette Cimbébasie, où beaucoup de leurs devanciers travaillent à la propagation de l'Evangile et les invitent à les rejoindre pour se livrer au même travail.

1892. — 18° *Le R. P. Georges Nordmann.* — Ce Père, que nos lecteurs connaissent déjà comme le premier de tous nos junioristes allemands (voir *Missions*, décembre 1910, p. 389), arriva comme professeur à Saint-Charles au mois d'août 1892, venant du scolasticat de Liège avec le R. P. Metzinger et n'étant encore que diacre. Il fut chargé de la sixième. Au mois d'août 1893 l'obéissance le donna comme socius au R. P. Abhervé, maître des novices à Saint-Gerlach ; il ne passa donc qu'une année à Saint-Charles en qualité de professeur. Au mois de décembre 1908, après la tenue du dernier chapitre général, dont il avait été membre comme délégué de l'Alberta, nous reçûmes la visite de ce dévoué Père, visite, on peut le dire en toute vérité, attendue et désirée depuis longtemps ; car pour notre communauté ce ne pouvait être qu'un plaisir spécial de revoir enfin et de saluer en lui, après treize ans, le premier junioriste allemand de Heer.

1893. — 19° *Le R. P. Joseph Hector.* — Le R. P. Hector

partage avec tant d'autres l'honneur d'avoir été junioriste à Heer et l'un des premiers junioristes de Saint-Charles. C'est aussi à Saint-Charles qu'il dit sa première messe le 2 juillet 1893; il arrivait, écrit le chroniqueur à cette date, « du scolasticat de Liège pour se dévouer à l'enseignement et à l'éducation des junioristes ». Il s'y dévoua, dans toute la force du terme, pendant deux ans, de 1893 à 1895; et il l'eût fait plus longtemps, si l'obéissance ne lui eût confié le poste si important de maître des novices à Saint-Gerlach; c'était au mois d'août 1895, trois mois après la fondation de la province d'Allemagne, dont il forma ainsi les premiers novices. Mais dans la suite il donna à notre maison d'autres preuves de son sincère devoûment, en y prêchant la retraite annuelle cinq fois : une fois aux Pères, au mois d'octobre 1902; une fois aux fréres convers, en septembre 1895; trois fois aux junioristes, savoir en novembre 1897, au mois d'octobre 1904, et en novembre 1908. Or, chaque fois, comme le constate notre chronique, il le fit avec le talent et l'éloquence d'un véritable apôtre. Qu'il reçoive ici nos meilleurs remerciements.

20° *Le R. P. Maximilien Kassiepe.* — Le R. P. Kassiepe, l'un des plus renommés missionnaires et orateurs populaires de toute l'Allemagne, appartient aussi à la première période de notre histoire. Ayant le désir de se consacrer à la vie de missionnaire, à laquelle il se sentait appelé, il entra, en 1891, au juniorat de Saint-Charles pour y achever ses humanités. Il y retourna aprés son noviciat, au mois d'août 1893. Avec le R. P. Classen (voir *Missions,* juin 1913, p. 166) il eut part à la fondation de la *Maria Immaculata* en 1893, et du *Missionsverein* en 1894, et fut occupé presque exclusivement ou principalement à ces deux importantes œuvres. Dès les premiers mois de 1896 il contracta une double maladie grave; mais grâces aux soins spéciaux qu'on lui fit donner d'abord à Saint-Charles même, puis en France, il fut suffisamment rétabli pour se rendre en été à

Hünfeld, où le scolasticat de la province d'Allemagne venait de s'installer; et grande, bien grande fut la joie de notre communauté de le revoir au printemps de l'année suivante (1897), revêtu de la dignité sacerdotale, rangé parmi nos ouvriers évangéliques, plein de vie et d'ardeur, lui qui avait été, pour ainsi dire, aux portes de la mort.

Outre cette visite, il nous en fit dans la suite plusieurs autres, toutes aussi agréables qu'utiles à notre maison. Qu'il nous soit permis d'en marquer ici les principales suivant notre chronique. 1° Au mois d'octobre 1898, étant de maison à Hünfeld, il vint prêcher la retraite annuelle à nos junioristes, sur lesquels sa haute taille et sa puissante voix, autant que sa mâle éloquence, lui firent gagner un grand ascendant, et son sermon de clôture, ajoute le chroniqueur, fut « une gracieuse allocution sur la sainte Vierge, que l'on eût certainement regretté de n'avoir pas entendue ». — 2° Au mois de janvier 1904, étant venu assister au conseil provincial, il fut retenu plusieurs journées au milieu de nous, et il en prit occasion pour faire de nouveau du bien à notre jeunesse. Nous étions au soir du 1er février, en la fête du R. P. Ignace Watterott, supérieur de la maison. « Bien que l'heure soit déjà avancée, écrit ici le chroniqueur, nous ne sommes nullement fâchés de voir le R. P. Kassiepe agrémenter le menu de notre souper. En effet, vers la fin du repas, l'excellent et zélé missionnaire demande la parole pour un instant, et naturellement il l'obtient. En termes éloquents bien sentis et pleins de belle humeur, il rappelle d'abord à nos enfants quel grand bonheur c'est pour eux de se trouver dans ce juniorat de Saint-Charles, où il est entré lui-même à l'âge de 25 ans, par conséquent après avoir vécu assez lontemps dans le monde pour en connaître les misères et les fausses joies. Vivement applaudi par ses jeunes et sympathiques auditeurs, il les exhorte ensuite à se préparer dès maintenant à leur futur ministère par l'acquisition des sciences....., de l'esprit de foi.... de la vertu enfin », toutes choses indispen-

sables pour de vrais missionnaires. — 3° De vrais missionnaires ! le R. P. Kassiepe voulut contribuer lui-même à en augmenter le nombre dans notre Congrégation ; car à la rentrée de 1907, il nous amena toute une phalange de nouveaux junioristes originaires des environs de Saint-Nicolas, où il était supérieur. — 4° Enfin, au mois de septembre 1909, il prêcha la retraite annuelle des Pères de Saint-Charles. En relatant cette retraite au *codex*, le chroniqueur dit avec raison : « Tous seront heureux d'entendre, huit jours durant, une parole vraiment apostolique appuyée des exemples d'une vie vraiment vertueuse. »

Il est encore plusieurs bienfaits de ce genre, dont notre communauté est redevable à l'excellent P. Kassiepe ; mais ils appartiennent à une autre époque pour laquelle nous les réservons.

21° *Le R. P. Louis-Marie Lejeune.* — Ancien junioriste de N.-D. de Sion, et plus tard professeur dans cette maison, le R. P. Lejeune arriva à Saint-Charles en 1893, dans le courant de l'été, et y resta jusqu'en décembre 1896. Membre de l'administration locale, il eut pour occupations principales l'enseignement de la théologie morale pour les frères scolatiques professeurs et la direction du chant ; il rédigea également le *Codex historicus* pendant plusieurs mois. Bien qu'il ne fît point de cours régulier à nos junioristes et qu'il ne possédât point parfaitement leur langue, il leur portait néanmoins un grand intérêt, les entretenait aussi souvent que cela pouvait se faire, et leur témoignait en toute rencontre la bonté d'un père et l'affectueux dévoûment d'un véritable ami de la jeunesse : excellent moyen de leur faire du bien, de gagner leur confiance et de les attacher à leur vocation.

Outre le ministère très apprécié qu'il exerçait ainsi au sein de notre communauté, *in abscondito domus Dei*, le R. P. Lejeune donna quelques travaux de retraites, de missions, etc., en France ou en Belgique. C'est en se ren-

dant en Lorraine pour un travail de ce genre et en passant à Liège qu'il y reçut du T. R. P. Soullier, alors supérieur général, son obédience pour nos œuvres du Canada. L'extrême regret de voir partir le bon et pieux Père et la reconnaissance que la communauté entière lui devait, trouvèrent leur expression dans la petite fête qu'on lui fit selon nos bonnes traditions de famille. Nos prières l'accompagnèrent dans le nouveau monde, et les cœurs de tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître et de bénéficier de son zèle resteront à son honneur la preuve vivante de cette belle parole du psalmiste : *In memoria æterna erit justus.*

1894. — 22° *Le R. P. Charles Groetschel.* — A peine arrivé au scolasticat de Liège au mois d'août 1894, ce Père, alors le frère Groetschel, fut appelé comme professeur à Saint-Charles. Il y resta deux ans, enseignant de 1894 à 1895 le latin et l'allemand en troisième, faisant la seconde de 1895 à 1896, dirigeant entre temps la musique instrumentale et prêtant main forte au directeur du chant. Au mois d'août 1896, il put se rendre avec les novices sortants au scolasticat de Hünfeld pour y vaquer aux études philosophiques et théologiques jusqu'après sa prêtrise en 1901. Au mois de mai de cette année il partait pour nos missions de l'Amérique du Nord. Mais avant de quitter le vieux monde, il voulut lui aussi donner à la maison de Saint-Charles une dernière preuve d'affectueux et fidèle attachement, en revoyant cette maison, qui avait été le théâtre de ses premiers travaux chez nous, et qui de son côté fut bien aise de le saluer, de le fêter comme un jeune et vaillant missionnaire.

23° *Le R. P. Wolfgang Kieger.* — Ce Père, autrefois junioriste à Notre-Dame de Sion, puis à Saint-Charles, n'était encore que diacre au scolasticat de Liège, quand, au mois de juillet 1894, il devint membre de notre corps pro-

fessoral. Comme tel il fut surtout occupé en sixième, où il enseigna le latin de 1895 à 1896, et le français de 1896 à 1897.

Vers la fin du mois de juillet 1897, en la fête de l'apôtre S. Jacques, il eut son obédience pour l'Afrique du Sud-Ouest. C'était le second sacrifice de ce genre que les supérieurs majeurs demandaient à notre maison en faveur des missions de la Cimbébasie. Voici à peu près comment notre *codex historicus* rapporte le fait de cette obédience, à la date du dimanche 25 juillet : « Le R. P. Kieger nous chante la grand'messe, comme il le sait si bien faire, d'une voix pieuse, juste et agréable à entendre. Ensuite il reçoit avec une joie vraiment édifiante l'obédience après laquelle son cœur soupirait ardemment : il est envoyé dans la mission allemande de la Cimbébasie. C'est ainsi, entendons-nous dire de tous côté, que le bon Dieu nous prend nos saints pour en faire des convertisseurs de pauvres nègres. Tout en regrettant de perdre un Père si bon, nous prenons part au bonheur qu'il éprouve de pouvoir se rendre bientôt en Afrique pour s'y vouer à l'évangélisation si difficile des infidèles. »

Le départ du Père eut lieu le 19 septembre 1897, le lendemain de la rentrée des élèves. Ce fut l'occasion d'une belle fête religieuse, bien de nature à faire une excellente impression sur nos futurs missionnaires, c'est-à-dire sur nos junioristes tant anciens que nouveaux. Les adieux furent tout à fait dignes du vertueux et généreux confrère qui nous quittait, et qui ne voulut plus connaître d'autre rendez-vous que celui du ciel. Cependant, en se dirigeant vers Fauquemont, il ne sut retenir davantage ses larmes, qu'il accompagna de cet aveu tout spontané : « Je ne pensais pas qu'il m'en coûterait tant de m'en aller de de Saint-Charles. » Et puis, l'homme propose et Dieu dispose. Neuf années plus tard, c'est à dire au mois de juin 1906, en la fête de la Très Sainte Trinité, au commencement du dîner, on vit apparaître soudain à l'entrée de

notre réfectoire un homme dont le visage, encadré d'une magnifique barbe, tout empreint de bonté, inspirait la confiance à tous les spectateurs. C'était notre brave missionnaire de la Cimbébasie, le R. P. Kieger, qu'une maladie grave avait ramené pour quelque temps en Europe. Dès qu'on l'eut reconnu, on fut transporté d'une joie et d'un enthousiasme difficiles à décrire. Durant sa visite, qu'il voulut bien prolonger jusqu'au delà de la Fête-Dieu, il ne cessa de nous charmer par ses récits sur les habitants de la Cimbébasie et sur leurs mœurs ; et son affabilité, sa gaîté de bon aloi produisit l'impression la plus favorable tant sur les junioristes que sur les Pères professeurs, dont quelques-uns avaient été jadis ses élèves. Quand le moment de prendre de nouveau congé fut venu et qu'on lui redisait : Au revoir, à bientôt », sa réponse fut comme à son premier départ : « Non, plus en ce monde, mais au ciel. » Ce ciel, Dieu le lui donnera sans doute comme prix de tout le bien qu'il a fait ici, et de celui qu'il réalise là-bas au milieu des sauvages du continent noir.

24° *Le R. P. Jean Oswald.* — Voilà encore un tout ancien, vu qu'il a été junioriste à Heer et l'un des premiers junioristes de Saint-Charles. Les supérieurs lui donnèrent son obédience pour cette maison, avant qu'il eût achevé ses études régulières au scolasticat de Liège, et c'est ainsi que nous le voyons, frère scolastique, au nombre de nos professeurs dès la rentrée de 1894. Il enseigna d'abord quelques matières secondaires en cinquième et en sixième ; à la rentrée de 1895 il fut professeur de cinquième, et à la rentrée de 1896 il suivit ses élèves en quatrième. Le lundi de Pâques 1897, il eut le bonheur d'être ordonné prêtre à Cologne par Mgr Schmitz, évêque auxiliaire. Durant cette année scolaire il avait été souvent plus ou moins fatigué et même souffrant, tout en restant courageusement à son poste. Aussi, dès le commencement des grandes vacances (juillet 1897), il fut autorisé à se rendre chez lui, non seule-

ment pour chanter une première messe, mais encore pour refaire quelque peu sa santé. Notre souhait de le revoir bien portant à la rentrée de 1897 ne devait pas se réaliser, et nous dûmes nous contenter de lui envoyer de loin l'expression de notre gratitude pour tout le bien qu'il avait fait ici dans la mesure de ses forces ; car à cette époque il reçut sa destination pour la maison de Hünfeld. Cependant il nous fut donné de le revoir en d'autres circonstances, savoir, en 1898 au noviciat de Saint-Gerlach comme socius du R. P. Voltz, en 1904 au chapitre provincial comme représentant de la maison de Saint-Ulrich, et en 1910 à nos fêtes jubilaires comme l'un de nos premiers junioristes.

25° *Le R. P. Charles Strüber.* — Ce Père fut, comme le R. P. Oswald, l'un de nos premiers junioristes ; mais comme lui aussi, il dut faire en faveur de notre juniorat un sacrifice bien méritoire, celui d'interrompre ses études si brillamment commencées au scolasticat de Rome. C'était en 1894. Membre du corps professoral de Saint-Charles pendant cinq années entières, c'est-à-dire de la rentrée de 1894 à la sortie de 1899, il reçut entre temps les ordres sacrés, le sous-diaconat à Liège (juillet 1896), le diaconat à Cologne (décembre 1896), et la prêtrise dans cette même ville conjointement avec le R. P. Oswald (Pâques 1897). Les deux premières années (1894 et 1895) il enseigna l'histoire et la géographie dans les classes supérieures ; les trois années suivantes il fut professeur de cinquième et de quatrième, charge à laquelle il joignit en 1897 l'enseignement du grec en quatrième, et en 1898 la direction des frères convers.

Au mois de juillet 1899 nous devions le perdre. Les changements survenus à cette époque (voir *Missions*, juin 1912, p. 145 et 146) avaient rendu nécessaire la nomination d'un nouveau supérieur pour la maison de Saint-Gerlach et d'un nouveau maître des novices. « Qui sera-ce ? » se demande à ce propos notre chroniqueur ; et il se hâte de

nous le dire : « Le bon Dieu y a sagement pourvu en faisant désigner pour le double poste un Père aussi vertueux que jeune encore. Tandis que le R. P. Watterott devient notre père, le R. P. Charles Strüber, professeur de quatrième et préfet spirituel des frères convers, universellement estimé et aimé, est appelé à diriger dorénavant la maison et le noviciat de Saint-Gerlach. C'est un nouveau sacrifice que l'obéissance impose à la maison de Saint-Charles ; celle-ci pourra sans doute le trouver dur, mais elle le fait volontiers, parce que c'est pour le plus grand bien de la province. » Du reste, l'excellent Père lui-même ne manqua jamais de nous dédommager de ce sacrifice ; pendant les cinq années qu'il fut supérieur et maître des novices à Saint-Gerlach, il continua à notre endroit les relations de bon voisinage heureusement inaugurées et cultivées par ses prédécesseurs, et les marques de fraternelle sympathie qu'il ne cessa de nous donner, l'hospitalité cordiale qu'à l'occasion il nous fit toujours goûter, sont des traits qu'on aime à relire dans notre chronique. Ajoutons-y encore cet autre trait. Le 15 octobre 1909, jour où notre maison entrait dans sa 25e année, le R. P. Strüber, un des témoins de la fondation, se trouvait de passage au milieu de nous. Sa visite nous fit d'autant plus plaisir que nous pouvions pour ainsi dire saluer en lui un ressuscité ; car il venait d'être remis d'une maladie des plus graves. Enfin au mois de juillet 1910 il vint, en sa qualité d'ancien, assister à nos fêtes jubilaires.

1895. — 26° *Le R. P. Eichelsbacher.* — C'est à la maladie que ce Père doit d'avoir été quelque temps professeur à Saint-Charles, après avoir fait une année de scolasticat à Liège. Voici en effet ce que notre *codex historicus* nous apprend à ce sujet, à la date du 3 octobre 1895 : « Le Fr. Eichelsbacher, qui avait dû passer quelques mois chez lui pour cause de maladie, ne retourna pas au scolasticat de Liège, mais au commencement de septembre il reçut

son obédience pour Saint-Charles, où il eut en partage plusieurs heures de travail dans les classes inférieures. » Au mois d'août 1896 il partit avec d'autres frères scolastiques, professeurs comme lui, pour le scolasticat de Hünfeld, afin d'y reprendre le cours régulier de ses études. Grâces à Dieu il n'y succomba point ; la preuve, c'est qu'au mois de mai 1901 il vint nous surprendre agréablement comme jeune Père, en compagnie du R. P. Grœtschel, et partit ensuite avec celui-ci pour le Canada, où aujourd'hui encore il travaille au salut des pauvres Indiens.

27° *Le R. P. Christophe Strecker.* — Ce Père fut membre de notre communauté un peu plus de deux ans, savoir de la fin de septembre 1895 jusqu'au commencement de décembre 1897. Il n'était encore que diacre au scolasticat de Liège, quand il reçut son obédience pour Saint-Charles. Plusieurs particularités intéressantes se rattachent à son nom. Ainsi, il fut l'un de nos premiers junioristes. En 1884, étant déjà élève à Heer, il fit sa première communion à la première messe du R. P. Barbedette dans la chapelle du noviciat de Saint-Gerlach (voir *Missions*, décembre 1907, p. 465). De plus, en 1896, en la fête de la Très Sainte Trinité, il célébra pour la première fois le saint sacrifice dans notre ancienne chapelle. Enfin grâce à son habileté à manier la plume, il fut pour ainsi dire l'un des premiers rédacteurs de notre *Maria Immaculata;* car dès son arrivée ici on le fit collaborer à cette publication, on l'initia même au fonctionnement du *Missionsverein*, et c'est pour cette raison qu'au mois de décembre 1897 il partit pour la maison de Hünfeld, où le siège des deux œuvres susdites venait d'être transféré. En dehors des travaux de rédaction il eut encore pour occupation l'enseignement de quelques matières, telles que l'allemand, l'histoire et le calcul. Depuis son départ de Saint-Charles il s'est fait une bonne place parmi les écrivains et les missionnaires de notre famille religieuse ; mais notre maison

ne saurait oublier qu'elle a eu les prémices de ses nombreux et dévoués labeurs.

1896. — 28° *Le R. P. François Watterott.* — De même que le R. P. Eichelsbacher, son jeune condisciple, le R. P. François Watterott, frère du troisième supérieur de Saint-Charles et deuxième provincial d'Allemagne, « avait dû quitter le scolasticat de Liège pour cause de maladie et passer plusieurs mois au pays natal ; et au lieu de retourner au scolasticat il vint à Saint-Charles » au mois de janvier 1896 (*codex historicus*). Pour l'occuper autant que ses forces le permettaient, on lui confia quelques classes, et au mois d'août de la même année il alla se remettre à la vie du scolasticat à Hünfeld.

Mais Saint-Charles doit davantage à ce Père. En effet, comme nous l'avons noté ailleurs (voir *Missions*, juin 1912, p. 146), au mois de juillet 1898 il recevait la prêtrise au scolasticat de Liège, et il nous fut donné d'avoir son premier salut solennel, sa première messe basse et sa première messe chantée. En outre, l'on sait que ce Père est l'un des plus anciens et des plus vaillants missionnaires de la Cimbébasie, où il fut envoyé immédiatement après son ordination sacerdotale. Or, c'est comme missionnaire de cette région lointaine qu'en 1907 il reparut deux fois à Saint-Charles. Notre chroniqueur a enregistré avec un visible plaisir les détails de cette réapparition, notamment la belle et intéressante conférence que le Père fit à la communauté sur la Cimbébasie en général et sur la station si florissante et si éprouvée d'Epukiro en particulier, ainsi que la gracieuse séance organisée en son honneur par les plus jeunes de nos junioristes. Puisse ce souvenir que nous lui rappelons ici, lui être une nouvelle preuve de notre reconnaissance.

(*A suivre.*) *Le chroniqueur de St-Charles.*

# VICARIAT DE NATAL

## Rapport sur la Mission de Qumbu
### (Griqualand East).

Par le R. P. C. Le Bras, *O. M. I.*

Au temps de mon noviciat, on parlait beaucoup des Missions de l'Amérique du Nord; les rapports qu'on en lisait dans nos Annales grandes et petites enflammaient le zèle des jeunes candidats à la prêtrise et à la profession. Plusieurs de mes co-novices brûlaient du désir d'aller se dévouer au salut des Cris, des Pieds Noirs, des Esquimaux, etc., dans ces pays de neige et de glaciers, et enviaient le sort des aînés voyageant dans les traîneaux ou risquant leur vie dans les rapides pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

On s'entretenait aussi beaucoup de nos Missions de Ceylan, et les aspirants Indiens étaient nombreux et fervents.

Quelques-uns s'exerçaient même déjà aux langues, afin d'êtres plus libres à leur arrivée là-bas.

Les Missions d'Afrique venaient aussi sur le tapis de temps à autre. On parlait de Natal, du Transvaal, des missions du Zululand, mais jamais du Transkei, et pour cause. On les ignorait !

Accuser mes prédécesseurs de leur silence, ce serait m'attirer les mêmes blâmes... Mieux vaut tard que jamais, et sur votre demande, je m'efforcerai de vous donner une idée succincte, mais aussi complète que possible, des travaux confiés aux Oblats dans ce beau pays du Transkei.

Avant d'entretenir les lecteurs de nos Missions sur nos

œuvres d'apostolat du Transkei, il ne sera peut-être pas inutile de donner quelques renseignements sur ce pays jusqu'ici peu connu. Que les lecteurs veuillent bien être indulgent, car si mon style ne fut jamais bien fleuri, les quelques fleurs d'antan se sont vite fanées au chaud soleil de la Cafrerie.

Le Transkei est encore à peu près tel que le bon Dieu l'a créé. C'est un magnifique pays, situé dans la région de l'est du sud de l'Afrique, à environ 2.000 kilomètres du Cap de Bonne-Espérance, entre la grande rivière du Kei dont il tire son nom et celle d'Umzimkulu. Au sud, il est borné par l'Océan Indien, et au nord, par le Drakensberg, chaîne de montagnes qui le sépare du Basutoland. Il s'étend sur une longueur de 500 kilomètres et une largeur de 250.

C'est dans nos montagnes aux formes gigantesques que prennent leurs sources nos grandes rivières au nom si harmonieux pour les habitants du pays : l'Umzimkulu, l'Umzimklava qui se jette dans l'Umzimvibu, venue elle aussi des mêmes montagnes et qui se gonfle encore dans son cours vers la mer, des eaux des grandes rivières de Kinira, Tina Tsitsa, etc.

Strictement parlant, le pays ne s'étend que de la rivière Kei à la Baskou, mais quand il est question du Transkei, l'administration civile et l'autorité religieuse entendent tous les territoires compris dans le Fingoland, le Gcalekaland, le Temboland, le Bomvanaland, le Griqualand et aussi le Pondoland conquis et annexé à la colonie du Cap sous le gouvernement du fameux Cecil Rhodes, en 1896.

Civilement et politiquement, le Transkei est gouverné de la ville du Cap, chef-lieu ou capitale de la province de ce nom, au moyen de proclamations officielles. Au point de vue religieux et ecclésiastique nous dépendons, non de l'évêque du Cap, mais du vicaire apostolique de Natal qui étend sa juridiction sur tout le Transkei.

La superficie du Transkei est, à peu de chose près, aussi grande que celle du Natal proprement dit. Elle est de

20.000 carrés et celle de Natal de 24.000 ; mais les centres de missions ne sont pas aussi nombreux qu'au Natal, puisque nous ne sommes ici que six Pères.

Mon intention n'est pas de vous décrire ici, en détail, les travaux de mes confrères, et de me parer de leurs lauriers.

Au nord, à Kokstad, pas bien loin de Natal, le R. Père Howlett s'occupe d'un groupe d'Irlandais qui l'estiment beaucoup. Il visite, en plus, les catholiques blancs et métis de la partie est du Pondoland ainsi que d'une autre partie du Griqualand est.

A Kokstad, les sœurs de Sainte-Croix, dont la maison-mère est à Menzingue (Suisse), ont un pensionnat de jeunes filles anglaises et aussi une école pour les métis de Kokstad et des environs. A Umtata, le R. P. Murray a aussi à sa charge un grand nombre de familles anglaises, irlandaises et allemandes. Il s'occupe, en plus, des métis des environs d'Umtata et, en cas de besoin, visite les malades de l'intérieur quand votre humble serviteur est trop loin ou introuvable dans une autre direction.

Comme à Kosktad, les sœurs de Sainte-Croix ont à Umtata une école et pensionnat de jeunes filles. Tout près d'Umtata, le R. P. Rosenthal, avec l'aide des sœurs de Sainte-Croix, dirige une école et orphelinat pour les métis et les Européens pauvres. J'aurai plus loin occasion de vous donner de plus amples détails sur cette œuvre si intéressante.

Au sud du Transkei, à Cala, le R. P. Monginoux s'occupe d'un bon groupe de catholiques en ville et a en plus sous sa direction, d'abord une école et collège pour les garçons européens du pays, conduits par les Frères Maristes, et ensuite une école et un pensionnat pour les jeunes filles, tenus par les sœurs de Sainte-Croix.

Ces dernières ont en plus une école pour les métis. Tous ces établissements font un bien immense et progressent de jour en jour.

Le R. P. Kelly est voyageur, tout comme moi ; et tandis

que le R. P. Monginoux s'occupe des écoles et des catholiques de la ville, l'ardent P. Kelly s'en va à la recherche des brebis égarées. Son zèle ne connaît d'autres limites que celles de ses forces.

Nous voici à Qumbu, petit village entre Umtata et Kokstad, où j'ai mon pied-à-terre. Une petite chapelle, un presbytère à l'avenant, rien de plus; tel est le centre d'où je rayonne en de nombreux zigzags et d'interminables circuits dans tout le pays compris entre l'Umzimvubu et le Kei, soit à peu près sur une superficie de 200 milles de de long sur 100 milles de large.

C'est un ministère d'un genre tout particulier et auquel on ne s'habitue qu'après plusieurs années d'expérience; il faut se faire tout à tous, visiter à domicile des gens de toute tribu, de toute langue, de toute condition et de toute nationalité.

Une tournée complète veut dire un voyage de cinq mois et demi, quand tout va bien, car il peut arriver au missionnaire comme à tous les mortels de payer son tribut à la maladie, et, de plus, il doit répondre aux appels des malades. A peine une tournée est-elle finie qu'une autre recommence, et c'est ainsi que tous les jours de l'année, du premier janvier à la saint Sylvestre, me trouvent en route, à pied, à cheval ou en voiture; en voiture si les routes sont passables, à cheval quand les chemins sont mauvais, à pied en l'absence de route et de chemin.

C'est incroyable comme nos gens vont se percher dans des retraites presque inaccessibles ! Il faut vraiment que le désir de l'argent — *auri sacra fames* — soit bien puissant pour les déterminer à s'établir ou bien au fond de vallées inabordables, ou bien vers le sommet de montagnes dont l'ascension est pleine de dangers et riche de fatigues. La vie, a-t-on dit, est un mystère, mais la vie de ces gens est, à mon avis, un des moins compréhensibles. Mystère ou non, il s'agit de les atteindre et c'est là, dans ses visites, que le missionnaire Oblat travaille à la réalisation de sa

devise : « Il m'a envoyé évangéliser les pauvres. » *Evangelizare pauperibus misit me.* Et il y a des pauvres au point de vue religieux, parmi les gens qui sont à la tête d'un négoce même florissant.

La première chose à faire, quand une fois on est parvenu dans ce nid d'aigles ou cet antre profond, est de tirer les gens de leurs boutiques pour les amener à l'église improvisée du missionnaire et les préparer à la réception des sacrements. Il faut dire que lorsqu'on voyage en voiture, la chapelle est au complet, elle est déjà réduite si l'on va à cheval, et quand il faut marcher à pied, on n'emporte avec soi que le strict nécessaire.

La messe est célébrée, ici, chez un boutiquier, là, dans une maison particulière, ailleurs dans un arrière-magasin, ou encore dans une hutte, au gré des circonstances.

Dans la boutique et plus souvent dans l'arrière-boutique, on improvise un salon-chapelle. Pour trouver une place convenable, il faut parfois entasser des peaux de bœufs et de moutons dans des coins, d'autres fois, il en sera de même pour la laine, car nous avons ici des gens qui vendent et achètent un peu de tout. Bref, on cherche à donner un air de fête ou tout au moins de propreté à ces monceaux réguliers ou non, en les revêtant de couvertures en vente chez le négociant. Puis sur une table ou une caisse d'emballage placée au centre de ces décorations d'un nouveau genre, on pose sa chapelle portative, après avoir donné une forte bénédiction au local.

Quand tout est prêt, la clochette sonne pour appeler ce petit groupe à la messe, et à la sainte communion tous ceux qu'on a réussi à mettre en paix avec Dieu au tribunal de la Pénitence. Ce n'est pas toujours chose facile. Ici surtout, il faut posséder son âme et gagner celle des autres, dans une grande patience, en étudiant les gens sans perdre de vue les circonstances spéciales où ils se trouvent. Seule, la grâce de Dieu est toute-puissante pour couronner les efforts du missionnaire, vaincre les résistances du mal et

faire quelque bien à ces pauvres âmes, mais une certaine dose de prudence, voire même de diplomatie, n'est pas inutile pour les préparer et les amener à recevoir les dons de Dieu. Jugez plutôt.

Voici des marchands. On commence par s'enquérir de l'état de leur commerce : si le marché de laine est bon ; s'ils ont réussi dans leurs transactions avec les Cafres ; s'ils croient pouvoir tirer un bénéfice sur le maïs qu'ils ont acheté ; en un mot, si les affaires vont bien. Voilà des fermiers. Vous demandez des renseignements sur le bétail, les champs, les semences, les récoltes ; si l'on n'a pas trop souffert de la sécheresse, que sais-je ?

Après tous ces préludes quelque peu monotones et qui finissent bien par devenir agaçants, quand on s'aperçoit que les gens commencent à s'apprivoiser, on arrive au but de sa visite chez eux, c'est-à-dire à leur parler de la confession dont ils ont besoin. S'ils ne sont pas trop exclusivement absorbés par les affaires matérielles, s'ils ne sont pas trop endurcis et décidés d'avance à ne pas s'approcher des sacrements, ils se rendent à l'invitation et aux instances du prêtre. Des plus négligents et des plus obstinés on tâche d'obtenir au moins la promesse qu'à la prochaine visite ils viendront à confesse. C'est peu, mais c'est quelque chose ; et ce minimum de bonne volonté aidé du maximum de la miséricorde de Dieu accomplit des merveilles en faveur de pauvres pécheurs, *Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio*. Quoi qu'il en soit, ce sont des conversions bien chèrement obtenues, et au milieu des longues courses que fait le Missionnaire à la recherche des brebis égarées, il médite quel est le prix d'une âme, puis il va, et il continue de frapper à la porte jusqu'à ce qu'on lui ouvre, et alors il y a une grande joie non seulement dans le ciel mais aussi dans son cœur de prêtre.

Lorsqu'il y a des enfants, la tâche est plus facile. L'intérêt qu'on leur montre en les catéchisant ravive la foi alanguie des parents. Il en est peu qui résistent aux invi-

tations de la grâce quand leurs chers enfants font la première communion.

Il est évident que le prêtre, en ce cas, prolonge son séjour pour instruire les enfants et les préparer à la réception des Sacrements, car on obtient peu de chose des parents, en fait d'instruction religieuse. C'est l'office du prêtre, disent-ils, pour justifier leur négligence à cet égard. Compter sur eux, c'est aller au-devant d'une déception. L'unique moyen de faire un bien sérieux, c'est donc de consacrer à cette œuvre le temps nécessaire, quitte à retarder la visite des autres groupes. La semence que l'on jette dans ces jeunes âmes prend racine peu à peu, se développe sous les chauds rayons de la grâce de Dieu, et s'épanouit dans la vie chrétienne sanctifiée par la fréquentation des sacrements.

Les missionnaires des Cafres obtiennent des résultats plus consolants, mais l'évangélisation des noirs formant une œuvre toute spéciale, je n'ai pas à entrer dans aucun détail à ce sujet. Ce n'est pas à dire que le prêtre chargé des blancs et des métis n'est pas heureux de se dévouer auprès des gens de toute couleur et des pauvres noirs quand il en rencontre ici et là, au service des marchands et des fermiers. Qu'il me suffise de parler, aujourd'hui, d'une œuvre moins connue et cependant digne d'intérêt, je veux dire l'évangélisation des métis.

## 2° Apostolat chez les métis.

Les métis, eux aussi, très dignes de pitié et de commisération, sont nés de parents européens et de Cafres, ou de parents métis et d'Européens, ou encore de métis et de Cafres, et enfin de métis, car ils se marient aussi entre eux. Ils forment une race qui se développe rapidement.

Ces métis que l'on appelle en anglais des *half-cast,* demi-caste, sont en réalité en dehors de toute caste, *out-cast,*

méprisés des blancs et, par-dessus le marché, haïs des Cafres, en général.

Ils se trouvent surtout en Pondoland, où, avec la permission du chef cafre et l'autorisation du magistrat du district, ils s'établissent sur un terrain qui leur est concédé et sur lequel ils se bâtissent des huttes, y vivent et se nourrissent à la manière des noirs, du produit de la chasse ou de la culture des champs.

Cette œuvre, fondée il y a une trentaine d'années par le regretté Père Shock, a été continuée par le Père Meyer et est devenue florissante sous la direction de l'infatigable Père Weinrich, mort à la peine, il y a un an, au centre de la Mission Saint-Antoine de Padoue, près d'Umtata.

Là, nous avons un grand établissement, véritable pépinière de chrétiens, dirigé par le R. P. Rosenthal, qui est secondé dans son travail ardu par les Sœurs de Sainte-Croix.

C'est là que les métis de mon district envoient leurs enfants, de sorte que mon ministère auprès d'eux ne commence guère qu'à leur sortie de l'école quand ils rentrent dans le Pondoland. J'y consacre cinq ou six mois de l'année ; c'est dire que si les blancs sont dispersés, les métis le sont plus encore. Ils aiment tant à changer de domicile, que le grand chef Pondo leur a donné le nom générique de Vagabonds.

Du moins, les métis apprécient beaucoup les attentions du prêtre qui les visite et ils profitent largement de son ministère.

Vivant, pour ainsi dire, au milieu des Cafres et à leur manière, ces pauvres gens sont moralement très exposés ; et là comme ailleurs le prêtre doit s'efforcer de corriger des misères de plus d'un genre. Toutefois le danger disparaît par le mariage. Une fois unis, nos métis vivent généralement en bons chrétiens et ont des familles nombreuses. Leur foi est sincère, elle est la règle de leur vie et leur fait désirer la fréquentation des sacrements.

Cette œuvre s'étend — nous avons là déjà un millier de catholiques — et elle s'étendra davantage. Nous allons récolter dans la joie ce que nos devanciers ont semé dans les larmes.

Que dirai-je maintenant de mes voyages continuels à travers ce vaste pays? L'hiver est ici la saison de la sécheresse, le meilleur temps pour voyager, par conséquent, si l'on aime à éviter le danger. En été, c'est-à-dire pendant la saison des pluies, les difficultés se multiplient. Les orages sont à craindre : en eux-mêmes, à cause des éclairs et des pluies torrentielles qui les accompagnent d'ordinaire, et dans leurs conséquences naturelles, le gonflement démesuré des rivières.

On est ébloui par les éclairs qui se succèdent presque sans interruption; le tonnerre épouvante les chevaux, mais ne les arrête pas; seuls, les cours d'eau considérablement grossis nous forcent de faire halte pour aviser sur les moyens à prendre pour passer.

Si le cavalier est bon nageur, il peut, en général, se tirer d'affaire assez facilement. Il met ses habits et son bagage sur sa tête à lui ou sur celle de son coursier et puis : une, deux, trois, il lance son cheval et plonge lui-même à la suite du cheval qu'il tient comme il peut, par la bride ou par la queue : *sic et non aliter;* et ainsi attelés, le maître et le serviteur arrivent, plus ou moins à la dérive, de l'autre côté de la rivière.

Mais si le cavalier n'est pas bon nageur, ou si la traversée paraît trop dangereuse, nous avons de loin en loin, à notre disposition, une autre ressource : celle des ponts suspendus ! Des ponts suspendus? Oui, mais d'un genre tout particulier et d'un extrême bon marché. Voici en quoi ils consistent : un câble et une caisse assez semblable aux wagonnets suspendus dont on se sert dans les carrières ou les mines. Deux arbres situés de chaque côté de la rivière sont reliés par le câble dont les extrémités sont fixées au tronc. La caisse ou boîte en bois, de deux mètres

sur un mètre et demi, est garnie de deux tiges de fer surmontées de poulies qui roulent sur le câble.

On est ainsi suspendu à une certaine hauteur au-dessus de la rivière. La distance entre les deux rives étant parfois assez grande, la boîte s'arrête plus tôt qu'il ne le faudrait. Mais l'inconvénient est prévu. Une corde fixée d'avance à l'extrémité de la caisse est tirée par des Cafres, de la rive opposée. Toutefois les Cafres se fatiguent vite, ils doivent donc prendre un peu de repos. Pendant ce temps vous restez entre le ciel et l'eau, à 50 ou 60 pieds du lit de la rivière. A toutes vos prières et supplications, les Cafres répondent avec calme : Attendez un peu, nous sommes fatigués. Si, durant le voyage aérien, la corde se brise, — le fait est arrivé — la boîte n'ayant ni ailes ni moteur, vous êtes précipité dans l'onde rafraîchissante. *Mirabile visu.* On s'en tire alors comme on peut.

Si, enfin, vous devez faire passer votre voiture, il suffit de décrocher la boîte que vous remplacez par votre véhicule, et la même manœuvre s'affectue. Les Cafres se chargent, pour une légère rétribution, de faire passer les chevaux à la nage.

Voilà comment on voyage au Transkei. En Amérique, nos Pères ont des rapides à franchir en canot ; ici nous traversons les rivières en pont suspendu ou roulant.

Il y a vingt-deux ans déjà que je parcours le pays ; et, avec la grâce du ciel et la protection de notre Mère Immaculée, on va de l'avant pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Les pauvres sont évangélisés. *Pauperes evangelizantur.* Missionnaires et convertis se souviennent dans leurs prières de ce qu'ils doivent à la Propagation de la Foi et demandent à Dieu de bénir l'Œuvre et tous ses Associés.

***

Je ne voudrais pourtant point terminer cette lettre sans signaler le principal inconvénient de la vie du missionnaire voyageur : la solitude.

Elle pèse parfois, c'est vrai, et cela se comprend facilement ; mais je suis bien compensé de temps à autre par les tournées épiscopales de notre bien cher et vénéré Vicaire apostolique. Je suis naturellement et de droit le guide, le cocher désigné pour la circonstance ; je deviens alors très important, combinant avec les fonctions de cocher celles de grand vicaire et d'enfant de chœur, de procureur provincial et particulier, etc.

Nos très chers et Très Révérends Pères Visiteurs me sont aussi confiés durant leurs visites canoniques, et vous devinez facilement quel bonheur et quel honneur c'est pour moi, de pouvoir profiter et jouir de leur compagnie, tout en essayant de leur alléger les fatigues des longs voyages.

Toutes ces visites, la lecture de nos grandes et petites Annales, et mille autres gracieusetés du bon Dieu rendent la vie du missionnaire agréable, qu'il soit à pied, à cheval, en voiture ou sur un pont suspendu...... en attendant le Ciel.

C. Le Bras, *O. M. I.*

# NOUVELLES DIVERSES

## ROME

### I. — Nomination du R. P. Thévenon comme Consulteur de la Sacrée Congrégation de la discipline des Sacrements.

Quand cette nomination parut dans l'*Osservatore* et les *Acta Apostolicæ Sedis,* la composition de notre numéro de mars était trop avancée pour que la nouvelle pût figurer à sa place. Et, d'autre part, pour éviter un retard de trois mois, elle fut insérée dans les « Echos de la famille » et elle n'en fut ni moins connue ni moins bien accueillie.

Aujourd'hui nous voudrions dire quelques mots sur la Sacrée Congrégation qui compte le Révérend Père Supérieur du Scolasticat de Rome parmi ses Consulteurs, parce que, en raison de sa création récente, au moins dans sa forme actuelle, elle pourrait peut-être, en dépit de son importance, n'être pas suffisamment connue de quelques-uns de nos lecteurs.

La Sacrée Congrégation de la discipline des Sacrements a été établie par Notre Saint-Père le Pape Pie X, en vertu de la Constitution pontificale : *Sapienti consilio*, du 29 juin 1908. Par cet acte, le Souverain Pontife réformait les anciennes Congrégations romaines existant depuis Sixte V, en créait de nouvelles et, séparant le for administratif du for contentieux, remettait en vigueur pour ce dernier le tribunal de la Rote au-dessus duquel se trouve placé, pour résoudre des cas déterminés et comme Cour de Cassation, le tribunal suprême de la Signature apostolique.

Les attributions et les statuts de la Sacrée Congrégation des Sacrements sont réglés par la Constitution pontificale.

C'est à elle qu'est confiée toute la législation relative à la discipline sacramentaire, sauf les droits du Saint-Office sur la dogmatique, les droits des Rites sur les cérémonies, quelques points concernant le mariage, et enfin le contentieux qui concerne la Rote.

Elle réunit donc dans ses attributions tout ce qui jusqu'ici était du ressort d'autres Congrégations, Offices et Tribunaux de la Curie romaine, soit quant à la discipline matrimoniale, dispenses au for externe, aux pauvres et aux riches, sanations *in radice,* dispenses de mariage seulement ratifié, séparations des époux, légitimations, — soit quant aux autres sacrements — dispenses aux Ordinands, dispenses relatives au lieu, au temps, aux conditions de la réception de la sainte Eucharistie, de la célébration de la messe, de la conservation du Saint Sacrement. En résumé, sauf quelques réserves particulières, elle est chargée non seulement des questions qui regardent la validité du mariage et de la réception des Saints Ordres, mais encore de tout ce qui se rapporte à la discipline des Sacrements.

Le décret du 20 octobre 1908 lui assigne comme membres neuf Cardinaux, dont l'un qui la préside a le titre de préfet ; c'est actuellement Son Eminence le Cardinal Ferrata. Indépendamment de ces princes de l'Eglise, elle comprend un secrétaire, Mgr Giustini, trois sous-secrétaires, et 25 consulteurs, théologiens et canonistes de valeur, choisis par le Souverain Pontife ; enfin 22 officiers supérieurs et inférieurs tant ecclésiastiques que laïcs. Parmi les consulteurs, il y a 8 prélats, 2 prêtres séculiers et 15 religieux appartenant à 10 Ordres ou Congrégations. Et ce chiffre est loin d'être exagéré, puisque par le nombre, au moins, sans parler de la difficulté et de l'importance des questions, cette Congrégation est la plus chargée de toute la Curie Romaine.

Entrer dans le détail des affaires ou le fonctionnement des divers Offices, pour leur expédition, nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise de rappeler le rôle éminemment

utile rempli par ces organes du gouvernement et de la hiérarchie soit pour le maintien de la discipline ecclésiastique, soit pour l'administration de la justice, soit pour l'allègement du Souverain Pontife. L'histoire de l'Eglise aussi bien que l'expérience en rendent témoignage. Le Pape en confiant aux Sacrées Congrégations une partie des charges de son magistère, en fait comme le prolongement de sa propre autorité et leur donne, par conséquent, le droit de participer au respect et à l'affectueuse obéissance qui sont dus, par tous les catholiques, à l'auguste personne du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

## II. — Œuvre de la Propagation de la Foi.

C'est pour nous un devoir de répondre à l'invitation qui nous a été adressée, de faire connaître les nouvelles faveurs que le Saint-Siège a accordées aux Prêtres bienfaiteurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et de rappeler en même temps les indulgences communes à tous les bienfaiteurs.

Nous ne saurions assez recommander à tous nos Pères, et plus particulièrement à ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent des œuvres de presse, de donner la plus large publicité à ces listes de faveurs spirituelles, afin que de plus en plus nombreux soient les prêtres et les fidèles qui aient à cœur d'en profiter.

### 1° — *Faveurs particulières aux Bienfaiteurs ecclésiastiques.*

I. — A tout prêtre qui sera chargé dans une paroisse ou dans un établissement de recueillir des aumônes pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, quelle que soit d'ailleurs la somme qu'il recueille, ou qui de ses propres ressources versera dans la caisse de l'Œuvre le produit d'une dizaine entière :

1° La faveur de l'autel privilégié trois fois par semaine ;

2° La faculté de donner aux fidèles qui sont à l'article de

la mort la bénédiction, avec l'indulgence plénière qui s'y trouve attachée, en se conformant aux rite et forme que prescrit la Constitution *Pia Mater* de Benoît XIV;

3° La faculté de bénir par un seul signe de croix, en particulier à toute époque de l'année, ou en public, aux périodes de missions et d'exercices spirituels de l'Avent et du Carême quand des instructions sont adressées au peuple, les chapelets, croix, crucifix, statuettes et médailles pieuses, et de leur appliquer les indulgences dites apostoliques, et aux chapelets les indulgences dites de sainte Brigitte;

4° La faculté d'attacher aux chapelets, par un seul signe de croix, les indulgences dites des Pères Croisiers;

5° La faculté d'attacher aux crucifix les indulgences du Chemin de la Croix pour les malades, les voyageurs sur mer, les prisonniers, les habitants des pays païens et autres personnes se trouvant dans l'impossibilité de faire le Chemin de la Croix, toutes les autres conditions devant être remplies;

6° La faculté de bénir et d'imposer aux fidèles les scapulaires de la Très Sainte Trinité, de la Passion de Notre-Seigneur, des Sept Douleurs et de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, ainsi que de Notre-Dame du Mont-Carmel, avec pouvoir d'employer une seule formule pour leur bénédiction;

7° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles au Tiers-Ordre séculier de Saint-François d'Assise en imposant le scapulaire et le cordon, toutes les autres conditions devant être observées;

8° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à l'Archiconfrérie des Cordigères, en bénissant et en imposant le cordon séraphique;

9° La faculté de recevoir (*facultas adscribendi*) les fidèles à la Confrérie de la Milice Angélique, en bénissant et en imposant le cordon de saint Thomas d'Aquin;

10° La faculté de bénir la médaille de l'Immaculée Conception, avec les indulgences qui y sont attachées;

11° La faculté de bénir la médaille de saint Benoît, avec les indulgences qui y sont attachées.

II. — A tout prêtre membre d'un Conseil ou d'un Comité chargé de veiller aux intérêts de l'Œuvre, ou qui, nommé directeur diocésain par l'évêque, s'acquitte de toutes les fonctions qu'exercerait un Conseil ou un Comité ;

A tout prêtre qui, dans l'année, aura versé à la caisse de l'Œuvre une somme représentant au moins le produit de mille souscriptions, quelle que soit d'ailleurs la provenance de cette somme :

1° Les mêmes faveurs que les prêtres de la catégorie précédente ;

2° La faveur de l'autel privilégié personnel cinq fois par semaine ;

3° La faculté de bénir les chapelets de Notre-Dame du Saint-Rosaire, avec les indulgences qui y sont attachées.

Dans le cas où les sommes à recueillir seraient momentanément incomplètes, Sa Sainteté proroge les pouvoirs du prêtre, qui aura fait le versement intégral de l'année précédente, jusqu'à la clôture de l'exercice courant.

III. — Tout prêtre qui aura versé de ses propres ressources une somme représentant le produit de mille souscriptions aura droit toute sa vie aux faveurs accordées aux prêtres membres d'un Conseil.

### II° — *Indulgences communes à tous les Bienfaiteurs.*

I. PLÉNIÈRES. — 1° 3 mai. — Fête de l'Invention de la Sainte Croix (Fondation de l'Œuvre) ;

2° 3 décembre. — Fête de saint François Xavier, patron de l'Œuvre ;

3° 25 mars. — Fête de l'Annonciation ;

4° 15 août. — Fête de l'Assomption ;

5° 6 janvier. — Fête de l'Epiphanie ;

} ou un jour de l'Octave de ces Fêtes.

6° 29 septembre. — Fête de saint Michel ;

7° Toutes les fêtes d'apôtres ;

8° Chaque mois. — Deux jours, au choix des Associés ;

9° Une fois l'an. — Le jour de la commémoration *générale* de tous les Associés défunts ;

10° Une fois l'an. — Le jour de la commémoration *spéciale* des Associés défunts du Conseil, du Comité ou de la Dizaine dont on est membre ;

11° Le jour de l'entrée dans l'Association ;

12° A l'article de la mort, en invoquant, au moins de cœur, le saint Nom de Jésus ;

13° Faveur de l'autel privilégié pour toute messe en faveur d'un Associé défunt que célèbre ou fait célébrer un Associé.

(Les enfants qui n'ont pas fait leur première communion peuvent gagner ces Indulgences en faisant une œuvre méritoire désignée par leur confesseur.)

II. Partielles. — 1° Sept ans et sept quarantaines, *chaque fois* qu'un Associé accomplit, en faveur des Missions, une œuvre quelconque de piété ou de charité.

2° 300 jours, *chaque fois* qu'un Associé assiste au *Triduum* du 3 mai et du 3 décembre ;

3° 100 jours, *chaque fois* qu'un Associé récite le *Pater* et l'*Ave*, avec l'invocation à saint François Xavier ;

Toutes ces indulgences, tant partielles que plénières, sont applicables aux âmes du Purgatoire.

III. — Toutes les personnes qui auront donné en une fois une somme de 200 fr. au moins pour fonder une rente perpétuelle, bien que ce capital soit immédiatement dépensé pour les Missions, seront regardées comme membres de l'Œuvre à perpétuité et pourront jouir à perpétuité des privilèges et indulgences attachés à ladite Œuvre, pourvu qu'elles observent les autres conditions prescrites aux Associés.

# 2e PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

## Une Mission à Brownsville.

On sait que ceux de nos Pères de la 2e Province des Etats Unis qui résident au Mexique et sur la frontière mexico-américaine sont exposés à ressentir, de plus d'une manière, les conséquences des graves événements civils et politiques dont ces régions sont le théâtre depuis quelque temps. Les lettres des RR. PP. Lecourtois et Centurioni que les Missions ont publiées dans les précédents numéros nous en ont appris quelque chose. Depuis, la situation n'a fait qu'empirer.

Le récit des récents travaux de nos Pères intéressera doublement nos lecteurs. Ils voudront, dans leurs prières, demander à Dieu et à la sainte Protectrice du Mexique, de protéger ceux des nôtres qui se trouvent là-bas, environnés de périls et de faire régner enfin la paix et la concorde au sein de ces populations infortunées auxquelles on pourrait faire tant de bien.



De Brownsville, on écrivait le 23 mars dernier au *Southern Messenger* de San-Antonio qu'un des événements religieux les plus remarquables dans l'histoire de Brownsville venait de s'accomplir et de se terminer heureusement, la veille, dimanche, dans l'église de l'Immaculée-Conception de cette ville.

C'était la clôture d'une mission de trois semaines prêchée aux fidèles de langue espagnole par trois Pères Oblats de Marie Immaculée; savoir : le R. P. C. Sérodes, Supérieur, venu de Mission ; le R. P. J.-B. Massaro, de résidence à

Houston, et le R. P. Y. Tymen, desservant la Chapelle automobile des missions de campagne.

Les saints exercices s'ouvrirent le 4 mars et les cinq premiers jours furent consacrés aux enfants. Il serait difficile d'imaginer spectacle plus gracieux que celui qu'offrait cette grande église, l'une des plus vastes du Texas, quand on la voyait envahie et littéralement encombrée de ces petits. Leurs douces voix, belles de fraîcheur, faisaient monter vers le ciel la prière du cœur et de l'innocence; et le chant de pieux cantiques remplissait l'édifice des flots d'une pure harmonie.

Une cérémonie très impressionnante, très touchante, clôtura cette première partie des exercices. Ce fut la Consécration de tous ces enfants au Petit Jésus et à sa très sainte Mère.

Puis, la « mission des femmes » commençait aussitôt, pour durer jusqu'au 15. A tous les exercices de cette semaine, il y eut foule, et les fruits pratiques des exhortations éloquentes et animées qu'adressaient les missionnaires se manifestaient par les longues rangées de fidèles qui s'approchaient de la Table sainte. Le chant, sous la direction habile du R. P. Tymen, n'a pas peu contribué à la beauté des offices et à la ferveur de l'assistance.

Conformément à nos usages et traditions, au cours des exercices, on célébra un service spécial pour le repos de l'âme des défunts de la paroisse. Le lendemain, jeudi, une cérémonie, non moins suivie, mais d'un caractère tout différent, réunissait à l'église toutes les mamans qui présentèrent leurs bébés, afin qu'eux aussi puissent recevoir la bénédiction donnée par les missionnaires. Enfin, le dimanche 15, la semaine des femmes se terminait par une solennelle Consécration à la très sainte Vierge.

Le réveil de ferveur spirituelle qui durait déjà depuis deux semaines avait servi d'excellente préparation et même d'introduction à la « mission des hommes » dont les exercices se déroulèrent chaque jour du 15 au 22. Pendant cette

dernière semaine, les fruits abondants de la mission étaient de plus en plus manifestes. L'assistance des hommes était la plus nombreuse qu'on ait vue et dépassait de beaucoup les prévisions des Pères de la paroisse et les espérances des missionnaires eux-mêmes. Il faut dire que ces derniers n'ont rien épargné pour assurer le succès. Leurs sermons nourris de doctrine captivaient l'attention de l'auditoire qui montra dès le premier jour combien il s'y intéressait et les appréciait. La meilleure preuve en est que cette prédication a produit, avec la grâce de Dieu, les résultats les plus consolants dans les âmes. Nombreuses furent les régularisations de mariages, plus nombreux encore, les « retours » remarquables après de longues années d'indifférence et d'égarements. Deux mille cinq cents communions ont été distribuées durant les jours de la mission.

La clôture, le dimanche soir, fut l'occasion d'un enthousiasme religieux jusqu'alors inconnu. La vaste assemblée s'émut profondément aux accents du P. Massaro dans la traditionnelle cérémonie de la promulgation de la Loi, et le discours se termina par la rénovation publique et solennelle des promesses du baptême.

Le R. P. Antoine, provincial, avait bien voulu rehausser de sa présence cette fête si réconfortante, et il était venu de Mission pour la présider. Il officia au salut du Saint Sacrement, assisté par le R. P. Bugnard, supérieur de Brownsville, et par le R. P. J. Piat, qui est déjà un vétéran de nos chères missions du Texas.

# VICARIAT DE MACKENSIE

## Journal de voyage d'un Missionnaire O. M. I. au Mackensie.

### PROLOGUE

La mission St-Michel du Fort Raë est une vaste paroisse dépendant du vicariat apostolique du Mackensie, que dirige depuis une dizaine d'années Mgr Gabriel Breynat, évêque d'Adramyte. Qui dit Fort Raë au Mackensie, dit un pays perdu au fond du grand lac des Esclaves, où la tribu des Plats-Côtés de Chiens se livre à la chasse des caribous. Jadis Fort Raë était un centre où de toutes les missions voisines on venait s'approvisionner de caribou. Mais depuis quelques années, le précieux animal s'éloigne de plus en plus et les sauvages se dispersent à sa suite, souvent à cinq et six jours de distance de la mission ; de sorte qu'il s'en trouve parmi eux qui n'ont point vu le Père depuis deux ou trois ans ! La distance est de quelque deux cents milles, et les portages sont si nombreux que les gens valides seuls viennent au Fort, laissant au camp les vieillards et les enfants.

En 1908 et 1909, le R. P. Duport, alors de résidence à la mission St-Michel, avait entrepris plusieurs voyages dans les camps sauvages et les résultats obtenus avaient été si consolants que le Père se disposait à reprendre tous les ans ces courses pourtant si pénibles, quand l'obéissance l'appela à la mission St-Joseph du Fort Résolution, où un champ plus vaste encore attendait le nouvel ouvrier. Le successeur du R. P. Duport au Fort Raë attendait d'être un peu familiarisé avec la langue des Plats-Côtés avant de reprendre le travail si courageusement entrepris par son

prédécesseur ! Mais en été 1912, Monseigneur ayant exprimé le désir qu'on reprît les visites dans les camps, le Père commença dès l'automne par visiter les sauvages résidant sur les bords du lac d'Ours, à cinq jours du Fort Raë. Quant à la visite aux camps situés sur les bords du grand lac des Esclaves, le Père l'avait fixée au printemps de 1913, si toutefois la chose était possible. Malheureusement, l'année 1912-1913 fut l'une des années les plus pauvres pour la mission du Fort Raë. Point de caribous, si ce n'est à six et sept jours de distance : de tous côtés c'est le jeûne, presque la famine, et les sauvages étaient allés au bout du bois, essayant de soutenir leur vie tant bien que mal. La mission semblait bien compromise quand, au commencement du mois de mai, on apprit la nouvelle que les gens se rassemblaient sur les bords de la rivière Couteau-Jaune, à mi-chemin entre le Fort Raë et le Fort Résolution. D'après les conventions, le chef devait envoyer ses jeunes gens au-devant du Père quand le moment propice serait arrivé. Et le printemps avançait ; déjà la neige avait presque entièrement disparu, et toujours rien ! Peut-être quelque contre-ordre était-il venu au dernier moment. Enfin, la veille de la Pentecôte, on signale l'arrivée de deux traînes inconnues. Ce sont les envoyés du chef, et bientôt les parlementaires introduits à la mission exposent leur requête. Il y a là-bas une centaine de sauvages qui attendent le Père avec impatience, mais la glace est mauvaise et il faut se presser ! Pourtant, sur la réponse que le lendemain c'est fête, les envoyés se décident à ne repartir que le lendemain soir.

*11 mai. — Dimanche de la Pentecôte.* — Partirai-je ou remettrai-je à plus tard ? C'est le jeûne là-bas, les gens ont à peine de quoi vivre, et je relis la lettre du chef : « Père, si tu viens, apporte de quoi vivre ! » Enfin, tout pesé, tout discuté, à la garde de Dieu ! Un dernier coup d'œil pour voir si rien ne manque à la chapelle, quelques provisions de route, une bonne bénédiction du Rév. Père Supérieur,

et voilà ! Les traînes sont à la porte, et les fameux coursiers qui durent être fringants dans leurs premiers printemps me regardent d'un air piteux et se demandent pourquoi tant de préparatifs. Mes compagnons se chargent de placer sur les traînes les couvertures et le reste, le tout ficelé tant bien que mal, et ils m'assurent qu'il n'y a rien à craindre : pas de portages, rien que le grand lac, ça ira tout seul. Le Père Supérieur regarde en souriant la place qui m'est réservée sur la traîne d'honneur. « Mon cher, me dit-il, si vous arrivez à vous loger là, ce ne sera pas sans peine ! » Par devant, des sacs de couvertures, par derrière, un sac encore, quelques poissons ; entre les deux, un trou où trouverait difficilement place un enfant de cinq ans : c'est ma place, et en première encore ! ! Enfin tout est prêt. Un dernier « Au revoir », quelques poignées de mains par-ci par-là, et nous partons.

André, le garçon du chef, guide la marche, et Pierre, mon conducteur, veut absolument me faire asseoir sur la traîne. J'essaie, mais au bout de cinq minutes, la position de tailleur m'en dit assez ; je laisse là Pierre et ses malheureux chiens et je pars à la suite d'André.

La nuit est froide, il fait bon courir sur la croûte gelée ; d'ailleurs, pas la plus petite goutte d'eau : les mares sont solidement fermées et même bientôt le froid commence à se faire sentir. Nous laissons loin derrière nous les traînes et leurs conducteurs, mais cela ne fait pas l'affaire de mon cocher à qui l'on a confié la garde du Père, et il s'évertue à crier : « Père, là-bas il y a des mares, c'est dangereux, embarque. » J'hésite un instant. Pourtant, sur de nouvelles instances du brave homme, je me décide : « Allons-y, puisqu'il regarde comme un point d'honneur de m'infliger le supplice de rester dans la position d'un couteau de poche ; d'ailleurs, on verra bien s'il y a des mares. » De fait, au bout d'un quart d'heure de marche, nous sommes sur la glace vive ; André avance avec précaution, choisissant les meilleurs passages. Néanmoins, aux craquements

de la glace, j'éprouve comme la sensation d'un courant d'eau glacée m'arrosant au complet. Tout à coup, patatras ! guide, traîne et conducteur brisent la couche de glace trop mince. Ça y est. Je regarde autour de moi, mais heureusement il n'y a pas d'eau. « Bah ! rien de sérieux, me dit Pierre, ce n'est que la première couche de glace qui a cédé, le reste est solide. » Sur cet encouragement, il me confie la direction de la traîne pendant qu'il s'en va en avant casser la glace, pour éviter à nos pauvres chiens de s'abîmer les pattes dans les éclats de cette fine glace aussi coupante que le verre. Enfin, au bout d'une demi-heure nous sortons de ce passage difficile et, une fois de plus, Pierre me presse de reprendre ma place, en me faisant observer que je vais me mouiller et qu'il gèle.

Se mouiller les pieds, dans le Nord, c'est un détail, et un bain de plus ou de moins, c'est peu de chose. Entre la perspective d'être trempé jusqu'au genou et celle de reprendre ma position de couteau fermant, comme on dit ici, le choix est embarrassant ; enfin, entre les deux mortifications, je choisis la sèche et tâche de me blottir le plus commodément possible dans mon trou.

Au bout de quelque temps, je sens le froid me pénétrer et, ma mauvaise position aidant, je commence à grelotter. En avant de la traîne, il y a un amoncellement de couvertures, de sacs, que sais-je ? A bout de patience, je demande au conducteur : « Il n'y a rien à casser dans ce fourniment ? — Non, me dit-il, c'est du butin que j'emporte pour ma femme. » (Ici le butin comprend, entre autres choses, tout ce qui a rapport à l'habillement.) Car Pierre, en galant homme, ayant traité quelques fourrures au fort, a acheté pour sa chère moitié quelques verges d'indienne aux couleurs bien voyantes. Il y a là de quoi la rendre heureuse et plus agréable à ses yeux, mais enfin ce n'est que du butin, et me voilà tapotant des deux pieds pour essayer de les réchauffer, fourrageant à plaisir dans ce qui devra être la garde-robe de M^me^ Pierre. Pendant quelque temps, cela

suffit à me donner l'illusion du mouvement et me permit d'essayer de ranimer mes pieds engourdis.

A deux heures du matin, tout s'arrête. André se tourne vers moi et me dit : « Père, si tu as froid, il y a ici quelques branches sèches, on fera du feu. » Vous dire que j'en étais fâché? Non. Sans penser à la faim, j'avais hâte de voir le feu pétiller et de me réchauffer un peu. Aussi on a vite fait d'amasser un tas de branches, et bientôt une flamme joyeuse s'élève et le feu rassemble les amis. André fait bouillir la chaudière pendant que j'inspecte le sac aux provisions. Il y a là toutes sortes de friandises que le Père Supérieur a minutieusement empaquetées; mais ce qui tente le plus les regards, ce sont les galettes appétissantes où le Frère a mis tout son talent culinaire. On avale une tranche de viande sèche assaisonnée d'une bonne galette, le tout arrosé d'une tasse de thé chaud, et le repas est fait. Le temps de distribuer aux chiens les reliefs du déjeuner et nous repartons. Cette fois, Pierre a beau dire et se récrier, je pars à la suite d'André, j'ai besoin d'exercice. Il fait un froid sec, un vrai froid de décembre. Les chiens eux-mêmes semblent vouloir retrouver leur ancienne agilité.

Après des marches et des contre-marches que nécessite la rencontre de nombreux trous d'eau où il ne ferait guère bon de plonger à pareille heure, nous arrivons vers six heures du matin au milieu d'un camp de sauvages. Tout le monde dort encore; quelques chiens seulement saluent notre arrivée. C'en est assez pour donner l'éveil, et bientôt de toutes les loges sortent des têtes ébouriffées et du premier coup d'œil ils ont vite fait de reconnaître les nouveaux arrivants : « Le Père! C'est le petit Père! » Pendant ce temps, nous nous sommes installés dans la loge du plus gros bonnet du village, un brave homme du nom d'Emile Noël, ancien élève de l'école de la Providence, et qui se fait toujours une gloire d'héberger le Père à son passage dans le camp.

La connaissance est vite faite; en deux ou trois mots,

Emile est au courant du voyage, et pendant que sa ména gère fait rôtir devant le feu un gros poisson blanc, il me conte toutes les nouvelles de nature à intéresser un nouvel arrivant. Les chiens n'en pouvant plus et les conducteurs tombant de sommeil, on se décide à passer la journée chez Emile et à regagner le sommeil perdu en faisant une bonne sieste. Bientôt, en dépit de tous les bavardages des commères venues aux écoutes, je dors de bon cœur jusqu'à midi. C'est Emile qui m'annonce que les habitants du village désirent toucher la main au Père avant de partir lever les rêts. Je vais donc de loge en loge, voir tout le monde, toucher la main, comme on dit ici, aux petits et aux grands. Tous sont avides de cet honneur qu'ils regardent comme la première marque de toute politesse. Celui qui passerait à côté d'un étranger sans lui toucher la main serait déconsidéré à jamais. Nos sauvages, sur ce point, sont même plus stricts que nos élégants, car présenter une main gantée est un signe de mépris ; offrir la main gauche, une insulte qui ne manquera pas d'être relevée sur-le-champ. Toutes mes visites faites, il est près de quatre heures, et mes compagnons se décident à repartir. Cette fois encore, je fais fi des supplications de mon conducteur et, en dépit de ses instances, je prends les devants. Nous sommes sur le grand lac des Esclaves et devant nous, à perte de vue, s'étend à l'horizon la ligne qui marque les limites du territoire qui est placé sous l'autorité du chef qui m'a fait appeler. A minuit, nouvelle halte pour la collation.

A quatre heures du matin, nous arrivons à la demeure d'un riche citoyen de la tribu des Plats-Côtés, M. Josea. Tout le monde dort au logis, mais quelques coups à la porte et quelques appels font comprendre au maître du lieu qu'il a affaire à des voyageurs. Josea en personne vient ouvrir la porte et, reconnaissant le Père, s'empresse de rallumer les quelques tisons éparpillés dans la cheminée. Ici encore on cause un brin, on prend comme tou-

jours une tasse de thé et une galette. Nous avons d'ailleurs plus besoin de repos que d'autre chose et nous nous décidons de prendre quelques heures avant de continuer notre route. A dix heures, il faut repartir, car c'est pour aujourd'hui que mes compagnons ont fixé le rendez-vous au chef du camp. De plus, au dire de Josea, la glace est mauvaise, il n'y a pas de temps à perdre, sinon la chaleur du soleil se fera sentir.

Josea nous accompagne, conduisant une traîne où ont pris place sa femme et ses deux enfants. Cette fois, j'ai beau faire, je dois me résigner à réintégrer mon nid pourtant si peu confortable et me résigner à passer cette fois cinq ou six bonnes heures la tête repliée, les genoux sous le menton, jolie position dont le supplice me fait rêver aux ceps et aux entraves du Japon. J'ai beau virer d'un bord, virer de l'autre, j'en suis toujours à un zigzag fort peu accommodant. Et puis, le chemin est affreux. Plus d'une fois, en voyant les chiens hésiter sur la glace fléchissante, je me demande si cette fois nous n'allons pas tous prendre un bain des moins agréables. Mais non, grâce à l'habileté de mon conducteur nous en sortons sans grave dommage, et vers quatre heures de l'après-midi nous sommes à l'embouchure de la fameuse rivière Couteau-Jaune.

On ne distingue rien encore, mais après avoir tourné une pointe, on voit au fond de la baie quelques maisons et bientôt quelques silhouettes qui se dessinent sur la pointe des rochers. Les traînes ont été aperçues, car le pavillon jaune, emblème distinctif de la tribu des Plats-Côtés, est rapidement hissé au haut de la perche qui lui sert de mât.

Pierre saute sur la traîne, demande mon fusil, y met deux cartouches et envoie à tous les échos un feu prolongé auquel répondent quelques coups de carabine. C'est le signal convenu, paraît-il, et tout le monde connaît maintenant que le Père arrive. Quelques minutes de marche encore et nous abordons. Il va sans dire que ma position

de tailleur m'a engourdi les jambes. Tout courbaturé, je gravis la côte qui conduit à ce qui sert de palais royal.

Le chef s'avance; il est facile à reconnaître. Un gros galon doré orne son couvre-chef, et son pantalon à larges bandes rouges lui donne l'air d'un artilleur en retraite. Il s'avance gravement, suivi de sa digne moitié et de deux de ses principaux conseillers. L'accueil est des plus dignes. Je félicite le chef sur la conduite de ses jeunes gens; il me répond en m'indiquant du doigt ma demeure, ou plutôt ce qu'il appelle la demeure du bon Dieu. Mais il a dû s'apercevoir de mon étonnement de ce qu'il y ait si peu de monde : « Oh ! dit-il, patiente un peu; ils sont à une demi-journée d'ici; je vais faire tirer deux ou trois coups de carabine, et ce soir tu les verras tous. » Sur cette réponse, je rentre dans mon nouveau presbytère : magnifique et pas cher !

N'oublions pas toutefois que nous sommes dans le Nord et chez les Plats-Côtés. Ce qui pour un Parisien paraîtrait une masure est, pour les gens de la place, un splendide château. De fait, ce n'est pas trop mal. La porte est bien un peu branlante : les ans en sont la cause; mais enfin c'est un semblant de porte et, en prenant quelques précautions, elle tourne assez aisément sur ses gonds de bois. L'aspect de l'intérieur répond à l'apparence extérieure : de toit, point; comme plancher, la terre nue; pas de cheminée : mais aussi ce n'est là que le vestibule de l'hôtel ! Le salon est au fond, et on y pénètre par une porte, style nouvelle renaissance, ne fermant qu'à grand renfort de coups d'épaule, et tout le reste à l'avenant ! Il y a une table modeste, une chaise à trois pattes, un lit qui fléchit rien qu'à l'apparition de son nouveau locataire, mais, au beau milieu de la chambre, un beau poêle de cuisine encore tout ruisselant de la graisse qui a servi à lui donner une teinte bronzée. Me voici chez moi.

Sans plus de façon, je me mets en devoir de me dépouiller de mes ajustements de voyage, cependant que le

chef donne un dernier coup d'œil pour voir si rien ne manque au mobilier. Pour moi, je commence par le féliciter sur la magnificence de mon château et de sa généreuse courtoisie : « Maintenant, dit-il, tu es chez toi ; tu n'auras qu'à appeler André : il est à ton service pour tout le temps de ton séjour ici. Pour la cuisine, ma ménagère s'en charge. »

Ceci dit, il s'en va, me laissant méditer sur mon nouveau rôle de pacha. J'en profite pour inspecter plus à l'aise mon nouveau domicile. Après tout, ce n'est pas trop mal, et déjà j'éprouve toute la satisfaction d'avoir un chez moi des plus paisibles. Pendant ce temps, le chef fait tirer les trois salves convenues, pour annoncer aux gens du large que le Père est arrivé. Comme il se fait tard, après la prière faite en commun, chacun regagne son domicile et me laisse seul en mon domaine. La nuit est arrivée.

J'ai hâte de goûter un sommeil réparateur, cette fois dans un lit qui m'a été destiné et que j'examine sur toutes les faces. Le sommier ne sera peut-être pas très élastique, les planches ayant été remplacées par de grosses perches grossièrement équarries, mais le chef m'ayant généreusement octroyé le droit de disposer de la grande voile de son bateau, j'aurai au moins l'illusion de dormir sur quelque chose de moelleux. Tout calculé, je me résigne à disposer ma couverture sur cette splendide couche. J'y suis, mais je n'y reste guère. Qui eût cru que ce lit débonnaire, à l'aspect si rassurant après de longues marches, allait me jouer plus d'un vilain tour ? Ma chétive personne n'est pourtant point digne d'être classée parmi les poids lourds, mais c'est encore trop pour les appuis vermoulus qui doivent la supporter, et avant que j'aie eu le temps de réfléchir, tout s'écroule en un sourd gémissement. Je me trouve étendu de tout mon long à côté du poêle qui, gonflé de bois, m'a tout l'air de chanter victoire. Je me relève sans contusion ; quelques souris, seules témoins de mon accident, regagnent leurs trous, tout épouvantées de l'aventure, et mon lit,

mon débonnaire lit n'est plus qu'une masse informe étendue bien à plat sur le sol. J'allais me résigner à le laisser ainsi, quand la pensée de ce que dira mon hôte à la vue de ce gâchis me décide à essayer de remonter le tout, au moins convenablement. Quelques clous rajustés, les quatre pieds solidement attachés au mur : ça y est. Le lit est triomphant, plus solide que jamais. Il balance bien un peu, mais la voile du navire aidant mon imagination, il me semblera être sur le bateau et voguer à bon vent.

Aussi, avec de religieuses précautions et sans brusquerie, je m'étends une seconde fois dans mon berceau, qui se balance doucement ; le sommeil me gagne et je m'endors en souriant à ma première mésaventure.

*Mercredi 14 mai.* — A cinq heures du matin, je le confesse très humblement, je dormais encore du sommeil du juste, quand un visiteur arrive : c'est le chef en personne qui vient allumer mon poêle en regardant furtivement de mon côté. D'un œil, je suis tous ses mouvements, et ma première pensée est de me féliciter d'avoir remis toutes choses en place dès hier, car qu'aurait-il pensé, ce brave chef, en me voyant étendu par terre, contrairement à toutes les convenances ? Le feu allumé, le chef se retire, et je me dispose à sortir de ma retraite pour procéder à quelques soins de toilette.

Bientôt le chef revient et me demande quand je sonnerai pour la messe. Ne connaissant rien encore des rubriques de son gouvernement, je m'en remets à sa décision. Par l'unique vitre qui reste à la croisée, il me désigne un énorme sapin en face et me dit : « Vois-tu, quand le soleil sera là, tu pourras sonner : tout le monde sera prêt. » A l'heure dite, ma petite clochette redit aux échos ses légers tintements et bientôt les paroissiens arrivent en bon ordre, tout heureux de répondre à la voix de la cloche qu'ils n'ont point entendue pour la plupart depuis des mois, et quelques-uns depuis deux ou trois ans. Le salon s'est

transformé en chapelle. Sur l'unique table du logis, j'ai disposé ma couverture rouge, puis une nappe et quelques franges ; dessus le tout, ma chapelle portative servant d'autel. Derrière l'autel, un baril de poudre recouvert d'un voile blanc sert de support à ma croix d'oblation et aux deux chandeliers.

La prière du matin récitée, je commence la messe suivie attentivement par tout le monde. Après l'Evangile vient le moment de dire quelques mots pour souhaiter la bienvenue, exposer le but de mon séjour ici et aussi donner le règlement de la mission : le matin, messe à laquelle tous devront assister ; à dix heures, catéchisme pour les enfants qui doivent faire leur première communion ; à deux heures, catéchisme pour les tout petits ; le soir, instruction pour tout le monde, chapelet, cantique et prière.

Quand les avis sont donnés, la messe continue. Pierre, mon fidèle conducteur, nommé chantre au lutrin, entonne de sa voix des dimanches un cantique en l'honneur du Saint Sacrement. Il y a peu de monde aujourd'hui, tout au plus une quinzaine d'assistants, mais Pierre, fier de son titre, n'en continue pas moins sa tâche avec ardeur, et cherche à s'acquitter consciencieusement de sa fonction. La messe terminée, la chapelle se vide et, dans ma première action de grâces au pied de cet autel improvisé, je demande au Sacré-Cœur de bénir les efforts de son pauvre missionnaire et de réchauffer la ferveur de ses nouvelles ouailles.

Bientôt après, on frappe à la porte. C'est André, le chef de service, qui demande s'il peut me servir. Sur ma réponse affirmative, il court à la cuisine et revient avec une petite chaudière remplie d'un thé tout fumant, et une assiette chargée d'un morceau de poisson. C'est le déjeuner des grands jours. Pendant que j'y fais honneur, comme un homme qui n'a pas mangé depuis huit jours, André reste là, assis sur ses talons, veillant à ce qu'il ne manque rien au service et désireux aussi de ne pas laisser perdre les restes.

Je me mets en devoir d'inspecter mon palais. D'abord le salon principal. L'inventaire du mobilier en a été fait. Ce salon, meublé style Flanc de Chien, est d'environ quatre mètres de long sur trois de large. Trois ouvertures l'éclairent ou pourraient l'éclairer : la fameuse porte à deux battants dont j'ai déjà parlé et qui nécessite au moins l'aide de trois hommes pour se mouvoir sur ses gonds de peau de caribou ; et enfin, deux fenêtres, l'une veuve de ses vitres que remplace un morceau de coton blanc, l'autre n'éclairant que par deux petits carreaux qui tiennent à peine. Le reste est fermé par un carton épais, protégeant contre les regards des curieux les richesses de l'intérieur.

Aux murs pendent deux ou trois lambeaux, rappelant qu'il y a eu là, dans les temps fortunés, quelques verges de tapisserie aujourd'hui absente. Comme plafond, deux ou trois planches où sont déposés mes effets personnels. Le toit est fait de perches recouvertes de terre, et c'est tout. Quant au vestibule, déjà mentionné ici, il ne sert qu'aux moments des exercices. La grande porte s'ouvre alors toute grande, les messieurs s'empilent dans le salon pendant que les dames se contentent du vestibule; c'est l'ordre du chef, il doit être respecté. Nous n'avons pas encore par ici de suffragettes.

Il est temps maintenant de commencer la visite de ma paroisse. D'abord chez le chef ! Draguise est son nom. Il est en train de prendre son premier déjeuner, oh ! déjeuner peu princier, toujours l'inévitable plat de poisson avec la non moins inévitable tasse de thé, et c'est tout. A mon approche, le chef interrompt son repas et me présente un siège au beau milieu de la pièce, où jouent pêle-mêle les deux princes héritiers et un petit chien, leur favori. On parle de choses et d'autres, du beau temps, de l'hiver qui s'en va, du printemps qui arrive, cependant que la ménagère-reine met de l'ordre un peu partout, afin de rendre le logis le plus digne possible de l'étranger venu en visite.

Après cette première visite, je passe aux maisons voi-

sines, au nombre de trois et d'une loge, où demeurent deux familles réunies. Tout le monde est à la joie de voir le Père que plusieurs n'ont pas vu depuis le printemps dernier, et tous se félicitent de pouvoir enfin entendre la sainte messe et faire la sainte communion, bonheur dont ils ont été privés depuis si longtemps !

Je reviens à mon home, le chef m'y suit. Il a son chapeau à larges bords campé sur les extrémités de l'occiput ; il se gratte la tête en regardant en haut, en bas, à droite, à gauche, puis finalement il interpelle André qui stationne à la porte, et lui dit d'apporter ce qu'il a préparé. « Ecoute, me dit-il, c'est ici pour quelques jours la maison du bon Dieu, et ce n'est guère convenable, je vais l'arranger. »

André arrive apportant deux paquets de chiffons, quatre images et quelques clous. Les tentures ne sont rien autre que des moustiquaires bien déchus de leur intégrité et tout à fait inaptes à leur premier usage. Toutefois, à la manière dont le chef les présente sur la surface du mur, on voit qu'à ses yeux une tapisserie des Gobelins n'aurait pas plus de prix. On dirait un décorateur de métier tapissant une basilique, car il faut dire que mon nouveau sacristain fait les choses en artiste. Il plante un clou, attache un coin du moustiquaire et se recule de trois pas pour juger de l'effet ! Enfin les moustiquaires sont étalés de chaque côté de la table, et sur les moustiquaires quatre images, don du R. P. Duport à son passage ici, il y a quatre ans. Celles-ci ont, comme le reste, subi nécessairement les ravages du temps, mais dans l'estime de mon sacristain, elles ne sont point un ornement sans valeur. Le tout épinglé et cloué, l'artiste contemple son œuvre avec satisfaction, et son admiration n'est interrompue que par les tintements de grelots et de clochettes résonnant sous les fenêtres !

C'est la troupe générale qui arrive, l'avant-garde est déjà à la porte. Je sors pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants et aussi pour jouir du défilé, spectacle auquel j'ai toujours pris plaisir, mais qui, aujourd'hui sur-

tout, me réjouit plus que jamais, puisque ce sont mes paroissiens.

Depuis l'entrée du village jusqu'au bout du lac, c'est une file ininterrompue de traînes, les unes de quatre chiens, d'autres de trois, quelques-unes même de deux malheureux chiens ou guédés, comme on les nomme ici, haletant sous le harnais et traînant la charge bon gré, mal gré. A la moindre hésitation, au moindre signe de relâchement, le fouet ou la gaule est là pour rappeler au guédé récalcitrant qu'il est et doit être une bête de somme envers et contre tout !

La caravane est arrivée au bas de la côte : c'est d'un pittoresque fini, et je regrette de n'être pas peintre ou artiste, car il y aurait matière à un magnifique tableau. Les chiens, heureux d'être arrivés, sont étendus de tout leur long et s'abandonnent aux douceurs de la sieste. Les conducteurs sont là, bourrant leur pipe, attendant l'ordre du chef pour se diriger vers leurs cantonnements. Sur les traînes sont entassés des objets de toute sorte : loges, chiffons de toute apparence ; puis le chapeau de Monsieur, le châle de Madame, les oripeaux des enfants, les ustensiles de cuisine, les armes de chasse, bref, un vrai bazar. Et on se demande comment trois misérables squelettes de chiens peuvent traîner tant de choses.

Je touche la main aux nouveaux arrivés, aux vieux et aux vieilles, aux adultes comme aux bébés au maillot et, après maints pourparlers, chaque chef de famille va inspecter la place où s'élèvera son foyer. L'emplacement choisi en un endroit bien sec et bien exposé, les chiens reçoivent l'ordre de haler leur fourniment au lieu indiqué.

En un clin d'œil, des perches coupées dans le bois s'élèvent en rond, en se réunissant au sommet, et la loge en peaux de caribous est fixée sur cette charpente, laissant tout en haut un large trou pour la fumée, et voilà la maison bâtie.

Pendant que la maîtresse du logis court au bois chercher

quelques branches de sapins qui serviront de plancher, les enfants vont à la recherche de quelques brindilles sèches; et bientôt tout est prêt. Les traînes s'ouvrent et déposent leurs richesses, les chiens libres de leurs harnais se reposent à l'abri de la loge. En peu de temps, tout un village est debout, 8 à 10 loges, sans compter les trois maisons pleines jusqu'au seuil. Voilà ma paroisse pour une quinzaine de jours.

Quand tous les campements sont achevés, je sonne la clochette, et bientôt mon riche appartement et le vestibule sont remplis de gens assis sur leurs talons attendant en silence que l'exercice commence. C'est d'abord un cantique à la sainte Vierge que tous répètent à l'envi et avec le plus fier entrain. Si l'harmonie subit parfois quelques accrocs, la bonne volonté du moins s'y montre clairement, et Marie, du haut du ciel, doit agréer avec bienveillance les louanges de ses pauvres enfants, tout fiers de glorifier leur Mère vénérée. Le cantique terminé, je renouvelle pour mes paroissiens les meilleurs souhaits de bienvenue et le programme des exercices de la mission. Heureux serais-je de pouvoir leur exprimer, dans une langue que je ne fais que balbutier, tout ce que mon cœur de prêtre éprouve en ce moment en les voyant si attentifs et si vraiment joyeux de se retrouver auprès du Père ! Mais ils semblent me comprendre et même, de temps en temps, quelques signes d'affirmation échappent aux anciens, habitués dès l'origine à manifester à haute voix leur approbation. On récite ensuite le chapelet, suivi d'un dernier *Ave maris Stella* et de la prière du soir. Tous se retirent, et bientôt mon château redevient solitaire, tandis qu'au dehors les hurlements et les grognements des chiens me font connaître qu'ils reçoivent leur pitance. La nuit venue, je me roule dans ma couverture et m'endors en pensant au plaisir d'être enfin missionnaire nomade dans toute l'acception du mot.

(*A suivre.*) *O. M. I.*

# VICARIAT DU KEEWATIN

## Souvenirs des Missions.

Par le R. P. E. Bonnald, O. M. I.

Le Pas était, en 1875, à mon passage ici, un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, situé près d'une mission anglicane et comptant une population indienne de sept à huit cents âmes. On appelait cette place en cris Oppaskvayak, ce qui veut dire détroit de rivière, parce que la Kisiskatchewan se resserre en cet endroit. A trois cents milles plus haut, sur la même rivière, il y a un autre poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui porte le nom de Fort la Corne.

Il y a eu, dit-on, à la fin du XVIII^e^ siècle ou au commencement du XIX^e^, un missionnaire jésuite tué au Fort la Corne, et vers le milieu du XIX^e^ siècle un prêtre canadien tué non loin du Pas.

A l'occasion de la construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson, cet ancien poste de traite est en train de devenir une petite ville, un centre et un débouché. C'est par cette voie ferrée que l'Ouest, véritable grenier de l'Europe, va expédier les blés à la Baie d'Hudson, où les prendront les bateaux à vapeur des compagnies commerciales. Plusieurs chemins de fer du sud-est, sud et sud-ouest, vont venir aboutir au Pas. Cette perspective attire beaucoup de monde ici et les terres se vendent bien.

Nous n'avions qu'une petite mission ici jadis, où le missionnaire du lac Pélican d'abord, puis du Fort Cumberland, venait quelquefois visiter les quelques métis ou Indiens de la place.

En septembre 1887, j'étais venu ici du lac Pélican pour

mon ministère. Or, un dimanche matin, pendant que j'allais me préparer à la sainte messe pour notre petit noyau de catholiques, je vis arriver du côté du Fort un métis en canot avec un jeune homme que je reconnus du rivage pour un prêtre arrivé de la veille pendant la nuit : c'était le P. Ovide Charlebois, envoyé pour me tenir compagnie dans mes missions.

Le lundi suivant, nous gagnions en canot le Fort Cumberland, où la rougeole venait d'envahir la population. Nous aurions dû tous les deux aller au lac Pélican, mais en ce temps d'épidémie, il fallut bien se séparer ; et comme au Fort Cumberland beaucoup comprenaient et parlaient le français ou l'anglais, ce fut le jeune P. Charlebois qui dut rester là. C'était bien dur pour lui d'être obligé de rester seul dès la première année de mission. Mais le besoin des âmes l'exigeait, et le zélé missionnaire accepta ce sacrifice.

J'allai donc au lac Pélican. Sur le chemin je recueillis, par charité, dans mon canot, un patient qui semblait sur le point de mourir. Il fit son abjuration et se trouva mieux le lendemain.

On arriva en bon ordre à la mission, mais la maladie se répandit partout dans notre population. En deux mois, époque inoubliable, je comptai 75 décès. Combien de fois pensai-je au jeune P. Charlebois, bien inquiet sur son sort. Des malades, il y en avait partout, dans les loges, dans les maisons ; on m'appelait le jour et la nuit, quelquefois à de grandes distances. J'en avais quatre chez moi. Nous n'étions que trois hommes valides au lac Pélican : le commis du fort, un vieillard et votre serviteur. Outre le soin à donner aux âmes, il me fallait secourir les corps, porter à boire, à manger aux pauvres malades, leur faire du feu, etc. J'en trouvais parfois sur le plancher huit ou dix qui se plaignaient. On devine quelle odeur repoussante s'exhalait de ce réduit. Mais qu'importe, je les entendais en confession et leur administrais les derniers sacrements.

Le bon Dieu eut pitié de ces pauvres gens ; à cause d'eux, il me préserva de la terrible maladie et je pus ainsi les aider à bien mourir. De ceux qui étaient en tente ou en loge, peu échappèrent à la mort. Au contraire, de ceux qui étaient dans les maisons, bien peu moururent. Les plus à plaindre et les plus malheureux furent ceux qui, éloignés, n'eurent aucun secours ni temporel ni spirituel, et d'aucuns, qui n'avaient pas succombé au plus fort de la maladie, moururent par imprudence, mais aussi presque par nécessité. Ils touchèrent trop tôt l'eau froide en visitant leurs filets pour apaiser leur faim.

Un jour, sur les premières glaces, un homme vint m'avertir qu'un père de famille, qui avait perdu tous ses enfants, me demandait pour sa femme en danger de mort. Je partis avec Cyrille en traîne à chiens. Nous arrivions sur le soir à domicile. J'aperçus quatre cercueils d'enfants placés sur les branches des arbres à cause des chiens. Dès que j'entrai dans la loge : « Oh ! merci, mon Dieu, s'écria la malade, la meilleure chrétienne du pays. Merci, je vais me confesser et mourir pour rejoindre mes enfants. » Après sa confession, la digne chrétienne me raconta ce qui s'était passé pour sa fille Marie, une très sage enfant de dix ans, que j'avais vue si souvent réciter dévotement son chapelet dans la visite quotidienne qu'elle faisait à l'autel de la sainte Vierge. « Mon enfant n'était déjà plus de ce monde, m'assure la mère, quand tout d'un coup elle pousse un grand et long soupir, ouvre les yeux, et nous dit : « Papa, « maman, écoutez-moi : je reviens un instant pour vous « dire ceci : un ange m'a accompagnée jusqu'au bord du « gouffre, et, me montrant l'horrible séjour des damnés, il « ajouta : « Quel bonheur pour toi d'avoir bien prié et bien « vécu ! Maintenant, va dire à tes parents ce que tu as vu « et montons au ciel. » Au revoir, au ciel, papa, maman. » Et elle referma les yeux pour toujours ! »

Nous prîmes donc les quatre petits cadavres sur notre traîneau. Je marchais devant les chiens, et comme il n'y

avait pas de neige sur la glace vive, je glissai et tombai à la renverse sur le lac. Cyrille me raconta que je restai une demi-heure sans remuer ni parler; je m'assis ensuite, mais sans aucune connaissance, faisant des questions n'ayant aucun sens. Il dut me tenir par la main comme un enfant, à la halte de midi, pour boire le thé ; je ne mangeai pas et continuai à divaguer. Le pauvre homme pleurait, croyant que j'étais devenu fou pour toujours.

En arrivant à la mission, je demandai qui avait installé le poêle. Or, c'était moi-même avant le départ. On me fit un lit dans la pièce d'en bas et ne fis qu'un somme, paraît-il, de toute la nuit. Puis le matin, vers neuf heures, juste 24 heures après ma chute, je m'éveillai et fus bien surpris de me voir dans la salle, au milieu des habitants qui étaient venus me voir et guetter mon réveil. J'avais toute ma connaissance, Dieu merci. Huit jours après, n'ayant plus de malades à visiter aux environs, je partis pour Pakitawagan où il y avait de nombreux morts, et des cadavres non encore enterrés. Le chemin était bon, car il était tombé assez de neige pour ne plus être exposé à tomber sur la glace. Sur mon chemin, je trouvai sept cadavres dans un campement, et à Pakitawagan, j'en trouvai onze. Sur les cadavres de quatre d'entre eux, je trouvai des lettres comme d'outre-tombe, faites de quatre morceaux d'écorce de bouleau pliés en quatre et cousus avec du fil. Ces lettres portaient comme inscription : « *Le Père seul lira ceci.* » C'était la confession de ces pauvres gens.

Se voyant près de mourir si loin de leur missionnaire, et sans espoir de le voir pour se confesser, ils crurent bien faire d'écrire ce qu'ils auraient dit au Père. Ils avaient prié avec ferveur, disant leur chapelet en face de l'image de la sainte Vierge, attachée à la perche du Wigham. C'était vraiment touchant et j'en pleurais d'émotion. Mon Père, depuis que je me suis confessé, j'ai fait ceci ou cela ; je le regrette, j'en demande pardon à Dieu ; prie pour mon âme.

Je laisse qui une martre, qui un vison, et un autre, qui n'a pas de fourrure, laisse une chaudière de cuivre pour une messe de mort. Dans le camp, il n'y avait pas de bras valides pour faire les fosses, et la terre était gelée à quatre pieds de profondeur !

Un petit garçon de 10 ans et sa petite sœur avaient laissé la loge, après la mort de leurs parents, pour aller avertir leur oncle à huit milles dans le bois.

Cependant, le calme rétabli, le R. P. Charlebois s'attendait à être rappelé du fort Cumberland. Je députai, pour aller le chercher, mon plus dévoué compagnon et un de ses amis. Il faisait froid, très froid, et Monseigneur doit se souvenir encore de la triste nuit qu'il passa au campement où il fut obligé de se lever dans la nuit à l'insu de ses compagnons de voyage. Le feu était éteint depuis longtemps. Cyrille finit par s'éveiller et vit le jeune missionnaire le givre aux cheveux et à la barbe, aux cils et aux sourcils, et ne parvenant pas à se réchauffer. Heureusement, on put faire un grand feu et attendre en patience l'heure du départ.

Mais revenons à notre petite ville du Pas. Elle se trouve maintenant la résidence épiscopale de notre Révérendissime Vicaire apostolique du Keewatin. Elle ne possède pas encore, comme on le pense bien, de cathédrale, mais il y a deux grandes maisons bien convenables, dont l'une sert d'hôpital avec des Sœurs, et l'autre de résidence pour Monseigneur, avec deux Pères ; une partie des appartements est réservée pour l'école et tout l'étage supérieur est occupé par l'église.

La ville et les environs comptent environ 300 catholiques. Maintenant qu'un magnifique pont joint les deux rives de la Saskatchewan, les trains y arrivent trois fois par semaine. La voie ferrée va déjà à 80 milles vers le nord, et l'été prochain, elle ira cent milles plus loin.

Dans ce Nord si vaste, il y a des centres où se réunissent les Cris et les Sauteux. J'en ai visité plusieurs, et combien

ces pauvres gens, dégoûtés des ministres méthodistes, voudraient avoir des prêtres catholiques! Ils me l'ont dit tous les ans quand il m'a été donné de les rencontrer à Norway-House, depuis que je suis revenu de leur pays il y a six ou sept ans. *Rogate ergo dominum Messis!* Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer de bons ouvriers.

E. Bonnald, *O. M. I.*

## VICARIAT DE NATAL

**Lettre du R. P. J.-L. Le Texier, O. M. I., publiée par les « Annales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ».**

***Avant-propos.***

Pendant plus d'un demi-siècle, les différentes sectes protestantes d'Europe et d'Amérique avec leurs légions de ministres et des ressources dix fois supérieures aux nôtres, l'Eglise catholique avec ses missionnaires et les aumônes de la Propagation de la Foi, de Saint-Pierre Claver et de bienfaiteurs particuliers, ont rivalisé de zèle pour évangéliser les noirs du Sud de l'Afrique, pour leur enseigner Dieu et Jésus-Christ. L'œuvre de la conquête, aidée par la civilisation qui, en ouvrant le pays, a facilité matériellement notre travail, est loin d'être accomplie. C'est cette année seulement que, dans le Basutoland, un catholique, Griffith, le premier roi chrétien de la race des Basutos, est monté sur le trône, et, au Natal, sur un million de noirs, nous ne comptons que 100.000 chrétiens. Nous sommes donc encore en plein paganisme.

J'ai pensé qu'une étude sur les coutumes superstitieuses de nos sauvages serait instructive et intéressante. Un travail sérieux et scientifique, un tableau d'ensemble sur le démonisme, la magie et la sorcellerie, demanderait des recherches longues et minutieuses. Il faudrait, pour séparer l'histoire véridique de la légende, dans cette étude ethnologique, critiquer chaque fait, peser la valeur et l'étendue de chaque tradition. Le missionnaire, qui doit avant tout s'occuper des âmes, n'a guère de loisirs pour aller recueillir les renseignements nécessaires, et, s'il a pu, s'il a dû étudier sur place quelques-unes de ces questions religieuses et morales, le temps lui manque encore, pour rédiger d'une façon méthodique et littéraire, dans une langue presque oubliée, les informations qu'il a recueillies et les notes qu'il a prises. Je ne ferai qu'effleurer ces sujets : je ne puis prétendre faire œuvre de savant. Mon but est plus modeste. Je voudrais seulement donner une idée du triste état d'âme de nos indigènes avant l'arrivée des missionnaires, faire voir un peu ce que c'est que le paganisme, une existence sans vie, sans beauté, sans Dieu.

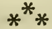
### *I. — L'Idolâtrie.*

Commençons par l'idolâtrie, le culte des idoles.

Satan avait ici un royaume immense. L'idée du vrai Dieu s'était obscurcie et menaçait de disparaître complètement. En corrompant la tradition primitive par des coutumes immorales, le démon avait réussi à détrôner Dieu et à se faire adorer à sa place. L'erreur et la superstition avaient supplanté la vérité et la révélation. On croyait encore à l'immortalité de l'âme et les morts étaient enterrés avec leur natte, leur oreiller de bois et aussi l'inséparable tabatière. Unombukulwane est bien pour tous la fille de Dieu, la reine du ciel, la belle dame revêtue d'un manteau d'azur parsemé d'étoiles avec l'arc-en-ciel comme

ceinture. Cérès est encore la déesse de la moisson; mais, avec ces rares exceptions, nos divinités sont des serpents. Comme dans le paradis terrestre et comme dans un grand nombre de pays, Satan a choisi chez nous de préférence la forme de ces reptiles. Les mânes des ancêtres sont supposés s'incarner dans ces serpents, ou plutôt se manifester sous leur figure pour recevoir l'hommage, les prières, les sacrifices de la famille et de la tribu. Les esprits des ancêtres ont leur demeure sous terre, et chaque clan a son limbe pour ses dieux.

D'après la croyance des Zoulous, ces esprits d'outre-tombe, ces divinités douées de forces mystérieuses, apportent aux humains la bonne et la mauvaise fortune, causent la maladie et la guérison, sont les maîtres de la vie et de la mort. Le culte du vrai Dieu n'existait plus. C'était le paganisme absolu, comme celui de la Grèce et de Rome, comme celui des Francs et des Teutons avec une mythologie moins compliquée. Les Cafres ne croyaient pratiquement qu'aux esprits ancestraux, les *amadhlosi;* ils ne craignaient qu'eux, n'espéraient qu'en eux et n'offraient qu'à eux leurs sacrifices et leur adoration.



Différentes espèces de serpents sont considérées par les Cafres comme animées par les esprits de leurs ancêtres défunts.

Chaque condition et chaque âge ont leur idole.

Un serpent vert, gros mais inoffensif, avec des taches noires sur la partie antérieure du corps, *l'uhlwasi*, est le dieu des enfants et des simples manants.

Un gros serpent noir, également inoffensif, l'*umseneme*, est la divinité des vieillards. Si quelqu'un réussit à le tuer dans son champ, sa récolte sera abondante, dit-on.

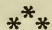
Un autre serpent vert, tacheté sur le cou et sur les côtés, l'*inandezulu,* est le messager des grands et des

notables. Aussi, dès qu'il entre dans une hutte, le maître du kraal ou, en son absence, un adulte qui a connu l'ancêtre défunt, ira examiner le reptile pour reconnaître, à certaines marques, s'il est vraiment l'esprit du mort. Si c'est lui, toute la famille viendra lui rendre des honneurs : un bœuf lui sera immolé, et c'est seulement quand toute la viande du sacrifice sera mangée qu'on laissera sortir, sans lui faire aucun mal, cet animal sacré.

Un autre petit serpent, tout à fait inoffensif, l'*umabibini*, est le dieu des femmes. Si sa visite est suivie de conséquences fâcheuses pour une mère à l'époque de sa parturition, ses parents devront expier ses péchés, réels ou prétendus, par le sacrifice d'un bœuf ou d'une chèvre.

Un cinquième serpent, une salamandre, l'*isicatshakazana,* est la divinité des vieilles femmes. Il faut l'ignorer et l'éviter, car si quelque mal lui arrivait dans la maison, le châtiment serait terrible. Si ce dieu courroucé rend malade ou fait mourir un membre de la famille, on se hâte d'égorger un bœuf ou une chèvre pour obtenir la guérison ou la résurrection de sa victime. S'il allait se brûler dans le feu, ce serait signe qu'il a faim. On le retirerait aussitôt et on lui offrirait un sacrifice.

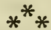
Aux yeux des Cafres, tous ces serpents sont sacrés.



Les dieux sont les maîtres ; ils ont tout pouvoir sur la terre ; les hommes et les événements leur sont soumis : qu'ils bénissent ou qu'ils châtient, leur volonté est sainte. Il est défendu de leur manquer de respect, de se révolter contre eux, et il sied de recevoir leurs faveurs avec les sentiments d'une joie profonde et d'une vive reconnaissance. Un petit bébé vous apporte-t-il un objet quelconque, cuiller ou couteau, réjouissez-vous, mortel fortuné, car c'est un dieu qui vous le donne, gardez-le soigneusement. Un

saignement de nez est aussi un bienfait des dieux ; la pleurésie, au contraire, est un châtiment de leur colère.

Ce sont ces idoles, qui communiquent aux devins et aux devineresses, dans des cérémonies toujours accompagnées de sacrifices sanglants, leur pouvoir prophétique, leur don de clairvoyance, et qui ravivent leurs forces quand elles deviennent impuissantes. Sur la manifestation de certains phénomènes, à l'apparition de certains événements ou sur l'ordre d'un devin, on leur offre des victimes propitiatoires ou impétratoires. Le jour du mariage, le père de la jeune fiancée présentera sa fille aux dieux pénates de son gendre, en disant : « O dieux, je vous salue, je mets mon enfant sous votre protection tutélaire ; veillez sur elle, bénissez-la. » Chaque nouvelle divinité a sa fête d'installation. Trois mois après la mort d'un parent, son esprit, qui jusqu'alors a erré dans les lieux déserts, est ramené à son ancien foyer par un sacrifice solennel offert par le chef de la maison, et il aura désormais sa place parmi les dieux lares.



Les Zoulous vivent ainsi parmi les esprits d'outre-tombe et ils ne les oublient jamais. Comme il appartient au chef de la famille de se prononcer sur la qualité des mets et d'en goûter le premier morceau, dans les grandes circonstances, à l'occasion d'un festin de bière, par exemple, et dans les repas funèbres, on fait tout d'abord aux dieux du foyer leur part de boisson et de viande. Si les *amadhlosi* semblent avoir quitté la famille ou avoir cessé de s'intéresser à elle, on les rendra propices en leur immolant une victime blanche et immaculée, chèvre ou bœuf. Quand un malheur arrive, quand la peste sévit, quand la maladie frappe, le moyen de chasser les génies malfaisants c'est encore le sacrifice.

Toutes ces coutumes prouvent bien que toute trace de la religion et du culte du vrai Dieu avait disparu chez ces

peuples. Sans la venue du Messie, ils seraient toujours restés dans l'idolâtrie la plus complète, égarés et perdus pour jamais, sans le moindre espoir de revenir à la lumière, de retrouver la vérité. Le flambeau de la vraie foi s'était éteint. Satan tenait captives toutes ces peuplades infortunées !

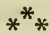
Cependant, hâtons-nous de le dire, au milieu de ces ténèbres épaisses, les noirs du Sud de l'Afrique avaient gardé dans leur langue et dans leurs traditions le nom et l'idée du vrai Dieu avec quelques étincelles de la révélation. Il y a quelques années, en 1907, un philologue distingué a prouvé d'une façon irréfutable et péremptoire que le mot Dieu (*Unkulunkulu*), dans son étymologie primitive, signifie « le Seigneur qui est dans les cieux ». Nos linguistes avaient vainement essayé pendant longtemps de tracer l'origine mystérieuse de cet important dénominatif. Ils avaient prétendu qu'il voulait dire « le Grand Esprit », un être primitif, un monstre à la fois homme et femme, qui fut l'ancêtre du genre humain. Leur conclusion devait être qu'il n'était qu'un dieu à la manière des esprits ancestraux. Cependant, si les Basutos, les nègres du Sud Africain, n'avaient pas oublié le berceau de leur race, ils n'auraient pas eu de difficultés à reconnaître dans la composition de ce mot *Unkulunkulu* un substantif (*un*) qui signifie « le Seigneur d'en haut », et un adjectif (*kulu*) deux fois répété par emphase, qui signifie grand — comme le prouvent les idiomes africains qui ont une commune origine avec leur langue.



Passons maintenant du nom à l'idée de Dieu.

Avant l'arrivée de blancs dans le pays, les Cafres connaissaient cet *Unkulunkulu* ou Seigneur d'en haut, et, dans leurs serments, ne juraient que par Lui. Il était le Maître du tonnerre et, si la foudre frappait quelqu'un,

c'était Dieu qui s'était choisi une victime. Les restes sacrés de cette personne privilégiée n'étaient pas enterrés comme les cadavres ordinaires ; ils étaient déposés silencieusement et révérencieusement au loin, dans une tombe creusée sous un arbre, l'index de la main droite sortant de terre pour remercier éternellement le Seigneur de l'avoir appelé à Lui. Pour ces élus du Maître du tonnerre, on omettait également la cérémonie, citée plus haut, du rappel et de l'installation de l'esprit du défunt parmi les dieux de la famille. On objectera peut-être que les Zoulous ne savaient pas indentifier l'idée de ce Maître du tonnerre avec l'idée de Dieu. Il n'en est pas moins vrai, que là où ils ont encore l'idée du vrai Dieu, par exemple dans le mot *Unkulunkulu,* ils se servent de la même expression, du même mot, « le Seigneur qui est dans les cieux ». De plus, quand, au temps des grandes sécheresses, on l'invoque sur les buttes ou sur les montagnes, les sacrifices qu'on lui offre et les honneurs qu'on lui décerne montrent bien que, pour les Cafres, il est plus qu'un esprit ordinaire, qu'il est vraiment l'Être Suprême.



Il serait difficile d'établir que l'idée ancienne et première du Dieu vivant avait entièrement disparu de leur tradition,

Dans leur fameuse légende, *le Lézard et le Caméléon*, la plus ancienne et la plus populaire, ils disent dans des termes presque identiques à ceux de la Genèse :

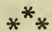
« Au commencement Dieu (*Unkulunkulu*) créa la terre..., le bœuf... et l'homme. »

C'est donc un Dieu créateur, et si, pour les Zoulous, ce sont les dieux qui engendrent les enfants dans le sein de leur mère, le premier homme vient de Dieu par un acte d'un ordre supérieur.

Continuons la légende :

« Alors Dieu envoya deux messagers à l'homme, le

caméléon et le lézard : le premier pour lui dire qu'il serait immortel et le second pour lui annoncer qu'il mourrait. Hélas ! le caméléon, porteur de la bonne nouvelle, s'attarda sur le chemin à manger des baies, et le lézard, prophète de malheur, le démon peut-être, arriva le premier. Ainsi le décret de mort dut s'accomplir. » Ce caméléon aux couleurs changeantes ne serait-il pas une ingénieuse et expressive figure de l'état de nos premiers parents non confirmés en grâce ? Quoi qu'il en soit, les Cafres reconnaissent que la parole divine du commencement est toujours persistante et efficace. C'est Dieu qui a porté le décret de mort.



Il semblerait bien un peu, d'après la croyance de nos païens, que ce Dieu créateur et maître de la vie et de la mort, se soit retiré du monde après la création et qu'il ait cessé de s'intéresser à l'homme en l'abandonnant à sa destinée. Cependant les appellations qu'ils lui donnent prouvent encore qu'ils ont conservé quelques notions vagues et imparfaites de ses attributs. C'est le Tout-Puissant, — le Soutien de l'Univers. Au seul son de sa voix, le ciel fuit, la mer tremble. C'est l'Immense et l'Infini, l'Océan sans limites couronné par l'horizon sans bornes. C'est la Majesté, le Seigneur des seigneurs, l'Eternel, Celui qui fut dès le commencement. Est-il un Dieu juste et miséricordieux ? Les bons après la mort s'en vont dans les limbes des ancêtres et deviennent les dieux dont nous avons parlé. Les méchants ne sont pas admis dans le séjour de ces élus : ils sont condamnés à errer pour toujours et à mener dans des lieux déserts une existence misérable.



Résumons ce chapitre sur l'idolâtrie.

Il restait encore de fait dans l'intelligence des nègres du

Sud de l'Afrique une idée vague d'un Dieu oublié et inconnu ; mais leur cœur, vaincu par l'immoralité, s'était entièrement voué au culte des idoles, tant il est vrai que l'homme abandonné à lui-même oublie jusqu'à son Créateur. Chez nos sauvages, la voix de la conscience était devenue incapable de triompher des traditions fausses et des mœurs corrompues consacrées par la loi et les coutumes. Leur raison désorientée, frappée d'une incurable cécité, était impuissante à retrouver d'elle-même le chemin du ciel et de la vertu. Comment, dans un milieu pareil, était-il possible aux âmes de bonne volonté de faire le strict minimum nécessaire au salut, de croire en Dieu, d'espérer en Lui, de Le craindre, de L'aimer et de Le servir ? Combien, parmi ces millions d'infidèles, y a-t-il eu d'âmes fortes qui ont pu résister au courant du paganisme, qui ont pu être sauvées ? C'était la léthargie de la mort, sans espoir de résurrection, sans attente d'un Sauveur.

Terrible mystère ! C'est le secret de Dieu. *Aperiatur terra et germinet Salvatorem !* Qu'ils viennent les missionnaires, les sauveurs, éclairer et sauver ce monde païen ! « J'ai pitié de ces foules. » Comment un cœur d'apôtre pourrait-il rester insensible avec ce doute affreux ? Comment ne se serrerait-il pas d'angoisse devant le spectacle de tous ces peuples sans Dieu ? Ne nous semble-t-il pas voir dans une vision épouvantable ces âmes infidèles tomber par millions en enfer ? Malheur à nous tous, qui comprenons, qui voyons aux clartés de notre foi leur état désespéré, si nous ne les évangélisons pas, si nous ne portons pas le pain nécessaire à ces pauvres qui meurent d'inanition. *Vœ mihi se non evangelizavero !* Qu'ils réfléchissent ceux que Dieu appelle et sollicite, ceux qui hésitent encore à donner et à se donner.

(*A suivre.*) J.-L. Le Texier, *O. M. I.*

# VICARIAT DU SUD DE L'AFRIQUE

## Lettre du R. P. Cox,
*Administrateur Apostolique du Transvaal,*
## à Sa Grandeur Mgr le R^me Supérieur Général.

Johannesburg, le 29 janvier 1914.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE GÉNÉRAL,

Après une expérience longue de treize mois des travaux des missionnaires dans le Transvaal, je me permets d'envoyer à Votre Grandeur un compte rendu succinct de ce qui a été fait durant ce laps de temps.

Lorsque je reçus des mains de Votre Grandeur, le 6 novembre 1912, le document officiel de ma nomination, document daté du 12 octobre 1912, je ne pouvais me faire une idée de l'heureux ensemble de circonstances dans lesquelles j'allais me trouver dans le vicariat du Transvaal. Je n'ai pas besoin de rappeler à Votre Grandeur que, en même temps que ma nomination, je reçus un relevé des comptes du vicariat. Ce relevé me faisait constater un état financier qui me causait une bien grande anxiété, avant même mon arrivée au Transvaal. Cependant, sans pouvoir encore prévoir de quelle manière ces graves difficultés financières pourraient être résolues, je sentis que la bénédiction de Dieu m'accompagnerait et je m'efforçai d'élever mon courage à la hauteur de la situation, telle que je l'entrevoyais.

J'arrivai à Johannesburg dans la soirée du 31 décembre 1912. Je fus grandement honoré des souhaits de bienvenue

que je reçus de la part de Sa Grandeur Mgr Miller et des nombreux membres du clergé réunis pour la circonstance. Je me sentis vite à l'aise et je fis successivement la connaissance des dévoués Pères Oblats et des quelques prêtres séculiers qui s'étaient joints à eux pour me recevoir. Accoutumé aux étés chauds de l'Australie occidentale, je ne fus en rien incommodé par le climat du Transvaal ; mais je dois avouer que je fus moins favorablement impressionné par les fréquents orages accompagnés de tonnerre qui troublent l'agrément de l'été au Transvaal.

Sa Grandeur Mgr Miller est restée à Johannesburg jusqu'au 19 janvier 1913. Les catholiques ont tenu à lui donner, avant son départ, des marques sensibles de leur attachement et de leur respect : la somme d'argent qu'ils lui ont offerte en présent est une nouvelle et évidente preuve de leur libéralité. Au moment du départ, Monseigneur s'est vu entouré d'une foule considérable avide d'entendre ses paroles d'adieu et de recevoir une dernière bénédiction.

J'ai constaté que Sa Grandeur avait déjà fait des arrangements avec les principaux créanciers. Ces arrangements, qu'il n'est pas nécessaire de spécifier ici, n'ont pas peu contribué à alléger l'état financier. Dès le mois de novembre 1913, sans grever aucune de nos missions, je suis arrivé à relever l'état des finances et à régler les dettes des créanciers du pays.

L'heureuse situation dans laquelle je me trouve maintenant est due à la sympathie et au secours que j'ai reçus de la part de Votre Grandeur et des membres de l'Administration générale, à l'appui dévoué que j'ai trouvé chez les Pères Oblats et les autres membres du clergé, à la confiance que m'ont témoignée les différentes communautés de Religieuses, les Pères Rédemptoristes et les Frères Maristes, au respect que m'ont montré les catholiques et même les non catholiques et enfin au travail plein d'intérêt auquel j'ai à me consacrer. Ces influences encourageantes font de ma vie une vie heureuse et m'aident à porter la responsa-

bilité et les labeurs inséparables de ma charge. En énumérant ces différentes causes de satisfaction, je ne puis en omettre une qui mérite une mention spéciale : c'est l'indulgente bienveillance que m'ont accordée Son Eminence le Cardinal Gotti et la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Le 7 janvier 1913, j'ai visité Prétoria, afin de présenter mes respects aux Pères Rédemptoristes. Je leur dois beaucoup de reconnaissance, non seulement pour leur zèle et leur dévouement pour la prédication des missions dans tout le vicariat, mais encore pour l'assistance qu'ils n'ont cessé de me donner avec beaucoup d'empressement dans le ministère paroissial. Je me permets de mentionner ici que leur maison de communauté, à Hillerest, est en voie de construction, et que vers la fin d'avril, j'espère, ils pourront l'habiter.

J'ai trouvé dans le vicariat seize couvents de religieuses établies dans différentes localités entre Lydenburg et Klerksdorp. Sur ces seize couvents, neuf sont à Johannesburg ou dans la banlieue. A Roodepoort j'ai trouvé une nouvelle école qui vient d'être achevée et qui est rattachée au couvent des Ursulines de Krugersdorp, et à Yeoville, faubourg de Johannesburg, une nouvelle église en construction qui a été bénite et ouverte le dimanche de la Pentecôte. Les Sœurs de Nazareth ont leur établissement à Yeoville, et celles du Bon Pasteur ont le leur à Norwood (Johannesburg).

Durant ces treize mois, deux nouvelles écoles ont été construites dans d'autres faubourgs, une à La Rochelle et l'autre à Mayfair. La première s'est ouverte en juin et la deuxième s'ouvrira le 2 février. A cette dernière date s'ouvrira aussi l'école établie par les religieuses Ursulines dans la vallée de Bezuidenhout. Cette école est une vaste résidence achetée dans ce but ; la messe y a été dite depuis le 19 octobre. A Potchefstroom une nouvelle et très belle école a été construite par les religieuses Dominicaines : elle est ouverte depuis le mois de juillet.

Notre mission indigène de Vleeschfontein est éloignée de tout autre centre ; on est obligé de s'y rendre en wagon à bœufs. Il s'y trouve une population indigène d'environ 500 âmes confiées à la sollicitude du P. Noël, qui est assisté du Fr. Kribs. Les démarches nécessaires ont été faites pour l'agrandissement de l'église ; les Sœurs de la Sainte-Famille, dont le couvent est en construction, prendront charge de l'école en mars.

L'église, pour la population indigène de Johannesburg, est desservie par le R. P. Xavier Gutfreund, qui réside à la maison vicariale. Le nombre des indigènes qui la fréquentent varie de 150 à 200. Beaucoup d'entre eux sont employés comme serviteurs dans les maisons, ce qui les met dans l'impossibilité de fréquenter régulièrement l'église.

Les Syriens, qui sont environ un millier, ont une église à Johannesburg ; elle est desservie par un prêtre maronite. Ils sont très attachés à leur religion et à leur prêtre. Il y a aussi une école syrienne attachée à l'église.

Les Frères Maristes, qui sont au nombre de 13, ont un pensionnat florissant et un collège pour les externes, avec un nombre total d'environ 470 élèves.

J'ai visité toutes les missions et j'ai administré le sacrement de Confirmation dans chacune d'elles. Le nombre total des personnes confirmées par moi s'élève à 508. C'est avec une bien vive satisfaction que j'ai été témoin de l'esprit catholique qui s'est manifesté à l'occasion de ces cérémonies de la confirmation, et je puis dire que dans les différentes missions ceux qui sont franchement catholiques m'ont impressionné par leur loyale fidélité à l'Eglise.

Je regrette que dans plusieurs endroits les missionnaires soient trop pauvrement logés, parce qu'ils sont obligés d'habiter des chambres attenantes aux églises. A Krugersdorp, nous avons augmenté de moitié la dimension du presbytère qui peut maintenant loger très convenablement deux Pères. A La Rochelle, l'ancien couvent a été

transformé en presbytère très commode pour le prêtre résidant. Des améliorations ont été faites aux appartements de la résidence, à Belgravia. L'extérieur de l'église et du presbytère à Johannesburg a été renouvelé et peint au prix d'une dépense considérable.

Les Pères Oblats, dans toutes les missions, continuent les traditions de zèle et d'activité établies par leurs devanciers. A l'exception de deux qui ne sont pas forts, ils supportent bien le climat éprouvant, et une altitude qui, au Transvaal, varie de cinq à six mille pieds anglais (15 à 1.800 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Le recensement fait par le Gouvernement en 1911 donne une population catholique de 27.485, dont 21.055 blancs, 5.128 noirs et 1.302 d'autre couleur. Votre Grandeur aimera peut-être à connaître la population totale de quelques-unes de nos villes. Le recensement de 1911 la donne ainsi : Johannesburg, 237.220 ; Prétoria, 48.609 ; Germiston (centre de voies ferrées et minier), 54.327 ; Krugersdorp, 13.187 ; Hiédelberg, 38.580 ; Potchefstroom, 12.449, et Klerksdorp, 4.500.

Heidelberg, qui possède une église, est visité une fois par mois par un missionnaire de Johannesburg. Nous sommes en pourparlers pour y établir un couvent ; une fois qu'il aura été établi, un prêtre devra résider à Heidelberg.

Un terrain a déjà été acquis pour l'établissement d'un couvent et d'une école à Boksburg. Les titres de propriété sont au nom des Sœurs Dominicaines qui espèrent pouvoir commencer les constructions un peu plus tard, dans le courant de l'année. Nous sommes en négociations pour l'achat de trois autres terrains : à Brakpan, pour une église ; à Prétoria, pour un couvent et, dans une grande « location » indigène, pour une chapelle-école. D'autres travaux pour les indigènes suivront de près.

Chaque année nous avons quelques conversions au catholicisme, et je suis heureux de dire que, pour le plus grand nombre, ce sont des conversions de personnes qui pren-

nent la religion au sérieux et non de celles qui ont en vue quelque mariage à contracter avec un conjoint catholique. Dans nos villes, la religion catholique occupe la place qui lui convient dans l'estime même de ceux qui professent d'autres religions. Le travail qui se fait dans nos couvents-écoles est hautement apprécié par toutes les classes de la population, au Transvaal. Si beaucoup d'enfants sont envoyés dans d'autres couvents, à Natal et ailleurs, c'est pour y trouver une altitude moindre.

LL. GG. Mgr Gaughren et Mgr Delalle nous ont fait l'honneur d'une visite à Johannesburg; nous avons aussi reçu deux visites de la part du R. P. Porte, Vicaire des missions. Au commencement de juillet, nous avons eu le vif plaisir de recevoir un bon nombre de Pères Oblats, à l'occasion de la retraite annuelle.

Nous devons de grands remerciements à la Société de la Propagation de la Foi pour la généreuse contribution qu'elle a accordée à notre mission, ainsi qu'à Mme la Csse Ledochowska, présidente de la Société de Saint-Pierre Claver, pour les ornements, etc., aussi bien que pour les secours pécuniaires accordés aux indigènes de Vleeschfontein pendant la famine.

Je me fais un devoir de remercier l'Administration générale de nous avoir envoyé les RR. PP. Péran, Roux et Börnke, qui font déjà du bon travail, ainsi que les RR. PP. Van Heke et De Hovre dont nous attendons prochainement l'arrivée.

Comme Votre Grandeur le sait bien, il y a encore un travail très considérable à faire ici, et je demande instamment l'augmentation de notre personnel pour que nous puissions le faire. Je n'hésite pas à assurer à Votre Grandeur qu'il y a un grand avenir pour le Vicariat du Transvaal, qui est destiné à devenir le premier vicariat de l'Afrique du Sud. J'ai la confiance que les Pères Oblats, à qui cette partie de la vigne du Seigneur a été confiée, se montreront dignes de la tâche honorable qui a été confiée à leur zèle et

seront toujours inspirés par la haute estime qu'ils doivent avoir du caractère sublime de leur vocation.

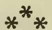
Je suis heureux de me dire, Monseigneur et Révérendissime Père, votre toujours bien respectueusement et affectueusement dévoué en N.-S. et M. I.

Charles Cox, *O. M. I.*,
*Administrateur apostolique du Transvaal.*

# ÉCHOS DE LA FAMILLE

**Europe.**

L'ordo. — Il n'y a eu aucune négligence ni dans la rédaction ni dans l'envoi de l'ordo de 1915. Le retard provient de l'incertitude où l'on était des changements apportés dans la récitation du saint Office. Dès qu'il a pu être fixé, le R. P. Jansen s'est mis à l'œuvre avec diligence. Ceux de nos Pères des missions les plus éloignées qui n'auraient pas reçu le nouvel ordo au 1er janvier 1915 seront par le fait même excusés de l'omission des légères variantes qui pourraient se rencontrer jusqu'à la réception de l'ordo.



Pour témoigner à nos missionnaires d'Afrique l'intérêt qu'il prend à leur rude apostolat, Monseigneur le Supérieur Général a voulu assister, le 12 mars dernier, à la conférence faite au siége de la société de Saint-Pierre Claver, à Rome, par Mgr Streicher des Pères Blancs, sur les missions de l'Ouganda; missions qui ressemblent sous tant de rapports à celles confiées aux Oblats dans le Sud de l'Afrique.



La fondation à Metz, d'une maison de missionnaires, vient d'être approuvée par les autorités religieuse et civile pour 8 Pères et 4 Frères convers.



Mgr Zorn de Bulach, coadjuteur de Monseigneur l'Evêque de Strasbourg, a béni solennellement, le 13 mai courant, la nouvelle chapelle du juniorat de Strasbourg, qui compte depuis la dernière rentrée 47 junioristes.

Cette chapelle est un nouveau don à mettre à l'actif de la générosité de M. le chanoine Jacoutot, bienfaiteur insigne de la Maison.

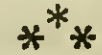
***

Toutes les autorisations requises ayant été obtenues, par la Province d'Allemagne, la fondation d'un nouveau juniorat vient d'être décidée. Il sera situé à Braunsdorf, province de Moravie, près de la frontière de Silésie, dans le diocèse d'Olmutz.

***

Dans le prochain numéro des Missions, nous parlerons plus au long du beau livre que vient de faire paraître le R. P. T. Dawson, O. M. I. « Sketches of the life of Mgr de Mazenod. » — Librairie Dollard, à Dublin, Wellington Quay.

C'est l'ouvrage du R. P. Cooke, mais revu, réduit à un volume et mis au point. Nous voulons dès aujourd'hui le signaler à l'attention de nos lecteurs.



**Amérique.**

Le bulletin paroissial de Saint-Joseph de Lowell nous donne de bonnes nouvelles sur l'état d'avancement des

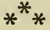
travaux entrepris pour la reconstruction et l'aménagement de l'église Saint-Jean-Baptiste qui fut dévastée par un incendie. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, ne fût-ce que pour montrer le zèle de nos Pères et la générosité des paroissiens.



La mission de trois semaines prêchée par les R. P. Reynolds et Duffy (de Buffalo) et Phelan (de Lowell), dans l'église de Sainte-Monique, à New-York, a produit les fruits les plus consolants. Qu'il suffise de mentionner que 1.200 hommes et 2.000 femmes ont rempli les devoirs de la mission, et que 16 personnes *non catholiques* ont été baptisées et admises dans le sein de l'Eglise.



A Halifax (Nouvelle-Ecosse) le R. P. James Mc Dermott a ouvert une retraite pour les hommes, dans la cathédrale Sainte-Marie. Dès les premiers jours, les auditeurs sont venus en si grand nombre que, même après avoir envahi le sanctuaire, ils ne pouvaient trouver place dans la vaste église. Les espérances que faisaient naître de si beaux commencements, se sont pleinement réalisées.



A San-Franscisco, les RR. PP. Mc Rory et Sullivan ont prêché, dans la cathédrale Sainte-Marie, une mission qui a *été un plein succès*. Le dimanche de Pâques, durant la messe pontificale très solennelle célébrée en présence de S. G. Mgr l'archevêque Riordau assistant pontificalement, le R. P. Mc Rory a donné le sermon, écouté religieusement par un nombreux auditoire.



Parmi diverses notes concernant le recrutement des O. M. I., le « Missionary Record » relate que 36 jeunes gens,

accompagnés de deux de nos Pères, ont quitté Boston, le 4 septembre dernier, pour se rendre au juniorat de Buffalo (N.-Y.) première Province des Etats-Unis. — Le juniorat de la seconde Province (Texas) compte 54 élèves.



Des différents travaux que le P. Donnelly a donnés en Amérique, il faut signaler le genre spécial de missions qui convient à ce pays où les catholiques se trouvent au milieu de leurs frères séparés. Bon nombre de ces derniers ne refusant pas de venir entendre la parole de Dieu, le missionnaire, après avoir consacré le temps nécessaire à l'instruction des fidèles, continue son travail par une série de prédications doctrinales qui font connaître aux non catholiques en quoi consiste notre sainte religion.



Le 19 mars dernier était le 19e anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Langevin. A la messe pontificale célébrée à la cathédrale, le R. P. Magnan qui fit les fonctions de diacre représentait, avec bon nombre d'Oblats, la Congrégation en cet heureux anniversaire.

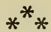


A la réunion épiscopale qui a eu lieu les 1er et 2 avril dernier, à l'archevêché de Saint-Boniface, se trouvaient 4 évêques oblats : Mgr Langevin, qui présidait; Mgr Legal, archevêque d'Edmonton ; Mgr Pascal, évêque de Prince Albert, et Mgr Charlebois, Vicaire apostolique de Keewatin.



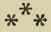
L'objet de la réunion était l'étude des questions de droit canon sur lesquelles Rome avait consulté les prélats ; puis

la question des mariages mixtes ; celle des relations entre latins et ruthènes, enfin la discipline dans les deux provinces ecclésiastiques de Saint-Boniface et d'Edmonton.

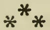


Les cloches de Saint-Boniface rectifient un détail donné par l'Annuaire de Mgr Battandier, au sujet de la résidence du R. P. Dandurand. Elles revendiquent « pour le toit archiépiscopal l'honneur d'abriter le doyen d'âge du sacerdoce du monde entier ».

Pourtant, cette année, vient de s'éteindre un vénérable chanoine italien, âgé de 102 ans. Peu importe d'ailleurs. Demandons à Dieu de conserver longtemps à notre famille religieuse, son doyen vénéré.



Il dessert encore l'hospice Taché et l'asile d'Youville, le premier, orphelinat de jeunes filles, le second, maison de retraite pour vieillards. Tous les matins, à 6 heures, quelle que soit la température, souvent rigoureuse en hiver, il va dire la messe à l'asile d'Youville, distant d'un quart d'heure de marche de l'archevêché. Il s'y rend invariablement à pied et sans bâton. Sa mémoire et toutes ses facultés le servent comme aux beaux jours de sa jeunesse, et cependant il vient d'entrer dans sa 96e année, étant né le 23 mars 1819, à La Prairie (diocèse de Montréal).



Même au Manitoba, les voyages d'hiver ne manquent pas d'imprévu. Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, en a fait l'expérience, en se rendant au Fort Alexandre, où le P. Bousquet dirige une école indienne. A l'aller le traîneau versa dans la neige, au retour il se brisa,

ce qui n'empêcha pas la gaieté de régner tout le long du parcours; ni la joie des sauvages qui reçurent le vaillant Prélat comme l'envoyé de Dieu.



On a annoncé de divers côtés que la Cause de Mgr Vital Grandin, premier évêque de Saint-Albert, allait être introduite en Cour de Rome. C'est le R. P. A. Estève qui est nommé vice-postulateur en Canada. De la « Vie de Mgr Grandin », en effet, se dégage une impression de vertus non communes qui semble autoriser les plus belles espérances. Prions.



Ce n'est pas seulement un dictionnaire français-montagnais que le R. P. Laurent Le Goff veut faire imprimer en Europe, mais encore une « Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ » et un cours d'instructions en montagnais, qui prolongeront encore les travaux du vaillant missionnaire, depuis 47 ans dans l'Ouest Canadien, dont 32 chez les Montagnais du Lac Froid.



En rentrant à Prince Albert, Mgr Pascal a exprimé à ses ouailles la joie qu'il éprouvait de se retrouver au milieu d'elles. Et faisant allusion aux progrès de la ville, Monseigneur parla de projets à réaliser, notamment l'érection d'une salle pour les sociétés catholiques, la construction d'une cathédrale et la fondation d'un collège.



Nous sommes heureux de pouvoir citer quelques lignes d'une lettre écrite par Mgr Grouard à Monseigneur le Supérieur Général.

Après avoir remercié le Chef de la famille des faveurs spirituelles qui ont réjoui le cinquantenaire de son Oblation, Mgr Grouard ajoute :

« ... Le bon Dieu et la sainte Vierge m'ont fait une très « grande grâce, dont Mgr Grandin a été l'instrument, en « me faisant entrer dans la Congrégation des Oblats de « Marie Immaculée. »



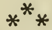
Et comme au moment où il traçait ces lignes, le vénéré évêque missionnaire se trouvait à Saint-Albert, il continue : « ... Je suis allé au tombeau de Mgr Grandin; je l'ai prié, lui disant : « Votre corps est ici, votre âme est au ciel. Il y a « 50 ans, vous avez reçu mes vœux de religieux oblat ;..... « veuillez en recevoir aujourd'hui la rénovation que je « prononce à vos pieds... » Cela m'a fait du bien. »



Ce qui n'en fait pas moins à tous, assurément, c'est l'exemple donné par un évêque, vénérable par ses vertus et ses travaux plus encore que par le nombre des années, quand il se reconnaît redevable, « à notre Mère la Congrégation, après Dieu, de toutes les grâces qu'il a reçues » dans sa vie de missionnaire des pauvres, d'Oblat de Marie Immaculée.



Par lettre du 17 janvier, Mgr Breynat donnait à Mgr Langevin, comme preuve de l'amélioration de sa santé, le fait d'avoir repris la visite d'hiver de ses missions. Il arrivait de Fort Résolution, par un froid de 45 degrés, et se disposait à partir le lendemain 18, pour un voyage de 500 kilomètres en traîne à chiens.



Dans une note rapide, Monseigneur le Vicaire apostolique du Mackensie annonce que la mission commencée,

dans son Vicariat, par le R. P. Rouvière, chez les Esquimaux de l'intérieur des terres, va en se développant.



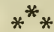
La lointaine mission du Sacré-Cœur au Fort Simpson (Mackensie) va être dotée — en 1915 — d'un hôpital pour les sauvages du bas Mackensie. Les RR. PP. Andurand et Moisan s'occupent de l'installation. Nul doute que la présence de dévouées religieuses ne seconde le ministère des Pères.



Quelques nouvelles sur les missionnaires des Esquimaux. On n'était pas sans appréhension sur le sort des PP. Turquetil et Leblanc, le bateau chargé de les ravitailler en vivres et en combustible n'ayant pu partir à temps. Par une occasion risquée, mais qui a réussi, le R. P. Turquetil a rassuré Mgr Charlebois, sans nouvelles depuis le 10 juin 1913.



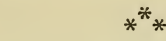
D'autre part, un voyageur a vu à Churchill des sauvages qui ont raconté que les deux missionnaires et les commis de la Compagnie ont réuni leur combustible et, pour l'économiser, ont dû se confiner dans une seule chambre. De plus, ils ont réussi à se procurer des balles et à vivre de chasse comme les Esquimaux. En attendant la publication de l'intéressant récit qu'ils ont envoyé, disons du moins qu'ils sont pleins de courage et d'espoir dans l'avenir.



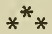
**Asie.**

Le dimanche 1er février, à Slave Island (Colombo), avait lieu la bénédiction de la première pierre d'une grande église dédiée à Notre-Dame du Rosaire. Trois semaines après cette belle cérémonie, la chrétienté était réjouie par la

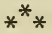
visite de Monseigneur l'Archevêque qui confirma 300 personnes. La présence du premier pasteur au milieu de ces fidèles pauvres, mais tout dévoués à la très sainte Vierge, les a encouragés à poursuivre activement l'œuvre qu'ils ont commencée.



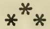
Le 12 du même mois, Mgr Coudert se trouvait à Radjakadaluwa, à 6 milles au nord de Chilaw, pour y bénir solennellement une nouvelle église consacrée à la Sainte-Famille.



Grâce à Dieu et à l'activité de nos Pères, la dévotion à Notre-Dame de Lourdes se répand de plus en plus à Ceylan. Pendant toute l'année, les grottes qui s'élèvent en l'honneur de l'Immaculée Conception, sur plusieurs points de l'île, attirent les foules, mais, entre toutes les fêtes, celle du 11 février, anniversaire de la première apparition de Marie à Bernadette, est célébrée avec un enthousiasme de ferveur et de piété difficile à décrire.

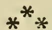


A Kimbalapitiya, Mgr l'Archevêque était venu la veille au soir présider aux solennités. Le 11, la messe pontificale fut chantée en présence d'une foule de pèlerins dont un grand nombre s'approchèrent de la sainte Table. La consécration à Notre-Dame de Lourdes, qui a terminé la fête, a été particulièrement émouvante.



La ville de Colombo ne peut pas rester en arrière dans la manifestation de son amour à l'Immaculée Mère de Dieu. Cette année, le R. P. Le Goc a donné deux conférences sur

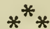
Lourdes ; la première, à l'église paroissiale de Borella ; la seconde, en présence de Mgr Coudert, au collège Saint-Joseph, devant l'élite catholique de la ville. De belles projections rendaient vivant, sous les yeux de l'assemblée, le texte du conférencier.



Fidèle à ses habitudes, le collège Saint-Joseph de Colombo vient en tête des établissements catholiques de l'île, dans les résultats des examens pour le Cambridge local. Il a eu 86 admissions dont 9 avec distinctions et dispenses d'examen d'immatriculation à Londres. Enfin sur 18 candidats à l'école de médecine, 8 viennent du collège. On ne peut que se réjouir de ces succès, en pensant à l'influence qu'ils assurent au catholicisme.

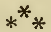


Le samedi 21 février, Monseigneur l'archevêque de Colombo a présidé à la distribution des prix au couvent des sœurs de la Sainte-Famille, à Bambalapitiya, dont l'école compte 206 élèves et 45 pensionnaires. La proportion des admissions aux examens : 97 pour cent, en dit plus long que tout commentaire sur le succès de cet établissement. Mgr Coudert s'est plu à le constater et à en féliciter les maîtresses et les élèves.



Sans négliger en rien les côtés même brillants de l'éducation, puisque leurs maisons sont renommées à Ceylan pour l'art musical, les sœurs de la Sainte-Famille s'attachent surtout à donner à leurs élèves une solide formation chrétienne. La communion fréquente a produit d'excellents résultats à tous points de vue. Là encore, on ne peut que se réjouir, avec Monseigneur l'Archevêque, des effets si

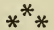
bienfaisants qui en découleront pour la suprématie du catholicisme dans l'île de Ceylan.



Un *Echo* a déjà mentionné la confrérie de Saint-Jean Berchmans, qui groupe les enfants de chœur de la cathédrale. Ajoutons, à l'occasion de la distribution des prix, présidée par le R. P. Boyer, supérieur de Saint-Bernard, que ces enfants sont les meilleurs élèves du collège Saint-Benoît, qu'ils sont fidèles à la communion fréquente et persévèrent dans leurs bonnes dispositions, puisque c'est parmi eux que se rencontrent les vocations les plus solides au sacerdoce et à l'état religieux.



Comme les années précédentes, deux grandes retraites ont été prêchées à la cathédrale de Colombo pour les hommes de la classe ouvrière ; la première, en tamoul, par le R. P. Massiet, la seconde, en singhalais, par le R. Père T.-D. Joseph. Elles ont été bien suivies et ont donné les fruits les plus consolants.

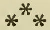


Dans la visite qu'il a faite des missions du district de Kalutara, Monseigneur l'Archevêque a conféré 1.600 confirmations. Sa Grandeur n'a pas voulu s'éloigner sans réconforter de sa présence les deux petites chrétientés naissantes de Horana et Matugama, perdues au milieu des bouddhistes de l'intérieur.



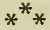
A Hendela se trouve un hôpital réservé aux lépreux. On en compte 430, dont 70 catholiques. Depuis leur arrivée à

Colombo, en 1833, les Oblats n'ont cessé de visiter régulièrement cette maison, et Mgr Coudert a voulu continuer la tradition de ses vénérés prédécesseurs en montrant sa sollicitude pour les pauvres malades atteints de la lèpre.

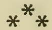


Jusqu'ici, ils n'avaient pu avoir la sainte Messe qu'une fois par mois, mais le missionnaire actuel de Wattala (dont dépend l'hospice), le R. P. Gourichon, secondé par le jeune et zélé P. Cazuguel, vient enfin de pouvoir leur accorder une messe chaque semaine. On ne saurait exprimer la reconnaissance de ces infortunés et l'empressement qu'ils ont mis à profiter de cette faveur. Ils l'ont manifestée du moins, d'une façon touchante, à Mgr Coudert, à l'occasion de sa visite le 17 avril dernier, et aux dévoués missionnaires qui s'occupent d'eux avec tant d'abnégation.

Du 3 au 9 février, S. G. Mgr Joulain a visité les chrétientés de l'île de Delft, qui compte environ 2000 catholiques sur une population totale de 5000 âmes. Monseigneur établit sa résidence à l'église principale dédiée à saint François Xavier, et officia aussi dans deux autres églises. A Saint-Jean, 150 personnes reçurent la sainte communion de ses mains, et un nouveau presbytère fut béni. A Saint-Thomas, il y eut 250 communions, dont 30 premières communions distribuées par Sa Grandeur, et 174 confirmations.



Dans une autre tournée pastorale, Monseigneur l'évêque de Jaffna a confirmé 260 personnes, dont 26 enfants de l'orphelinat de Colombogan.



Le dimanche 8 mars, la messe a été dite pour la première fois dans l'église provisoire de Vannarpannai

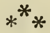
Est, par le R. P. Gnana Pragasar; 75 néophytes étaient présents. Et le 13 mars, à l'occasion de sa visite, Monseigneur de Jaffna a conféré 27 baptêmes, dont 24 à des adultes préparés au catéchuménat par le zélé missionnaire.



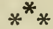
Des retraites de Carême dont les résultats sont consolants ont été prêchées à la cathédrale et à l'église Saint-Jacques de Jaffna. A la cathédrale, la retraite des hommes avait été précédée de celle des femmes. Plus d'un millier de personnes y ont pris part.



Le collège Saint-Patrice a célébré sa fête patronale le 23 mars. Pour cette solennité, les anciens élèves s'étaient unis à ceux qui fréquentent actuellement le Collège. Mgr Joulain, évêque de Jaffna, a chanté la messe pontificale, distribué la sainte communion à tous les élèves, dont 8 s'approchaient pour la première fois de la Table sainte.

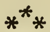


Avant la messe, Sa Grandeur avait donné l'habit ecclésiastique à un ancien élève du collège, S. Nalliah, qui a passé l'examen de Cambridge, division supérieure. Dans son allocution, le vénéré Prélat a rappelé en termes émus que ce jeune homme, pour être fidèle à la grâce de la vocation, préfère se consacrer à Dieu plutôt que de suivre une brillante carrière.



Le collège de Saint-Patrice peut être, lui aussi, légitimement fier des résultats des grands examens. Il a présenté avec succès 10 candidats des cours supérieurs, et 26 des

cours inférieurs. Sur ce total de 36 admissions, 3 étaient relevées de distinctions.



Le 12 novembre 1913, Mgr Gaughren, vicaire apostolique de Kimberley, a béni la première pierre d'une église à Mafeking. Celle-ci est rendue nécessaire par l'augmentation des fidèles. En 1898, l'école des Sœurs comptait 10 élèves catholiques ; aujourd'hui, il ne faut pas moins de 6 sœurs pour faire la classe.



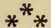
Les catholiques de Durban garderont le souvenir du 14 décembre 1913, dimanche dans l'octave de la fête de l'Immaculée Conception, jour traditionnel de la première Communion. Plus de 150 enfants se sont approchés de la sainte Table pour la première fois, avec un recueillement et une ferveur qui montraient bien le soin avec lequel ils avaient été préparés par les parents et les maîtres, et aussi par les exercices de la retraite que le P. Viallard leur a prêchée.



A Mount Edgecombe, le 9 mars dernier, le R. P. Le Louet a donné une conférence aux Mauritiens pour leur rappeler les bienfaits de l'éducation catholique, et les engager à ne confier leurs enfants qu'à des maîtres et maîtresses catholiques.



Le 17 février 1914, le R. P. Maingot a célébré le 25e anniversaire de son ordination sacerdotale, en chantant la messe, à Durban, en présence de Mgr Delalle. C'était le jour de la rénovation des vœux.

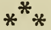


Le jubilaire a trouvé à Durban un champ aussi ardu pour son courage que consolant pour son zèle. Son école de Saint-Antoine, où 400 enfants reçoivent l'éducation chrétienne, a coûté plus de 25.000 francs, dont la majeure partie a été recueillie par lui. Il a à peine terminé qu'il songe déjà à réaliser un projet cher à son cœur : la construction d'un orphelinat et d'une école industrielle pour ses chers Indiens. Il faut dire que ceux-ci lui ont témoigné leur reconnaissance de la façon la plus touchante.

*Ad multos annos !*



Au printemps de 1913, le R. P. Gotthardt et le F. C. Heckmann quittaient la mission de Nyangana, en Cimbébasie, pour fonder une nouvelle station plus au nord, à Andara. Une lettre du 1er novembre 1913 rapporte que les constructions sont commencées et que les missionnaires y donnent tous leurs soins.



La veille de l'Immaculée Conception, 7 décembre 1913, la chapelle de la station de Tsumeb, centre minier de la Cimbébasie, a été bénite par le R. P. Préfet apostolique. On s'accorde à reconnaître que la nouvelle chapelle fait honneur au talent des Frères Raub et Uken qui l'ont construite.

# NOTICES NÉCROLOGIQUES

## R. P. Nicolas CRANE

*1839-1903. — Décès nº 583.*

Le R. P. Nicolas Crane naquit à Wexford (Irlande), en 1839, d'une famille qui consacra plusieurs de ses enfants au service de Dieu, dans différents Ordres religieux. L'un d'eux, Mgr Martin Crane, augustinien, est mort évêque de Sandhurst (Australie). Une des filles, devenue carmélite, fut, plus tard, prieure du couvent de New-Ross (Irlande). Le jeune Nicolas alla frapper à la porte du noviciat des Oblats de Marie Immaculée, vers lesquels il se sentait plus particulièrement attiré. Au début de ses études de théologie, il passa quelque temps à Inchicore. Il fut ensuite envoyé au scolasticat de Montolivet; mais la faiblesse de sa poitrine ne lui permit pas d'y prolonger son séjour. Le peu de temps qu'il y passa suffit toutefois pour le faire estimer et aimer de tous, par la bonté et l'affabilité de son caractère. Sa haute taille s'alliait, chez lui, à un extérieur avenant. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était une grande simplicité et une angélique piété.

Le F. Crane fit sa profession religieuse en 1859 et fut ordonné prêtre en 1865. Après son ordination, il alla d'abord à Tower-Hill, sous les ordres du R. P. Ring, supérieur; — c'était durant l'épidémie de choléra de 1866; — puis, quelque temps après, ses supérieurs l'envoyèrent à Sicklinghall. De 1867 à 1868, il fut employé comme missionnaire aux Etats-Unis. Durant cette expédition apostolique, il paya largement de sa personne, travaillant avec autant de succès que de zèle dans un ministère qui convenait si

bien à sa vocation. Quelque temps après son retour en Irlande, il était nommé supérieur à Inchicore, en même temps que son frère, le R. P. Martin Crane, exerçait la charge de prieur des Augustiniens de « Thomas Street », à Dublin. Ce dernier fut nommé évêque de Sandhurst (Australie) et consacré en 1874, à Dublin, par Son Em. le cardinal Cullen, assisté du vénérable Mgr Furlong, évêque de Ferns et du jeune Mgr Moran, devenu plus tard cardinal-archevêque de Sydney, et à qui les Oblats sont en grande partie redevables de leur entrée en Australie. A cette occasion, le célèbre P. Burke, dominicain, prêcha sur le sacerdoce un de ces sermons que lui seul savait donner.

Pendant plusieurs années, Mgr Martin Crane administra avec beaucoup de sagesse et de zèle le diocèse de Sandhurst, travaillant sans relâche, malgré la faiblesse de sa vue. Ce ne fut que lorsqu'il fut devenu complètement aveugle et incapable de travailler, qu'il demanda son frère Nicolas pour l'assister. La santé délabrée de ce dernier réclamait, d'ailleurs, un changement dans un climat plus chaud. En raison de ces circonstances tout à fait exceptionnelles, les supérieurs de la Congrégation des Oblats accueillirent la demande de l'évêque, et le P. Nicolas Crane partit pour Sandhurst. Il se consacra à ce ministère tout de charité avec un dévouement difficile à décrire. On put voir alors les trésors de charité et de tendresse fraternelle que renfermait son cœur rendu encore plus généreux par de longues années de vie religieuse dans une Congrégation qui s'honore d'avoir reçu comme testament, de son vénéré Fondateur, l'exhortation suprême de la pratique de la charité et du zèle. Pendant bien des années, le P. Crane fut pour le prélat aveugle plus qu'un frère, car il lui rendait jour et nuit avec un dévouement inlassable tous les services que réclamait son état. Sa charité ne se borna pas là : avec le zèle que, comme missionnaire Oblat, il n'avait cessé de montrer jusque-là, partout où l'avait appelé l'obéissance, il se constitua prêtre attaché à la paroisse et,

comme tel, s'acquitta de tous ses devoirs avec une régularité exemplaire, utilisant ainsi les loisirs que lui laissait le service de charité qu'il remplissait auprès de son frère. Il se livra à ce travail assidu aussi longtemps que ses forces le lui permirent.

Durant son séjour à Sandhurst, il se fit de nombreux et fidèles amis qui ne cessèrent de l'estimer et de lui demeurer attachés jusqu'à la fin. Son caractère toujours bon et aimable et ses manières simples et affables lui gagnèrent de nombreuses sympathies, parmi toutes les classes de la population. C'était un prêtre modèle dont tout le monde s'honorait de rechercher l'amitié. Aussi, peut-on dire qu'il a été universellement regretté.

En 1901, à la mort de Mgr Martin Crane, son frère fut inconsolable de cette perte qui lui enlevait l'objet de son dévouement. Il semblait que désormais il ne trouverait plus de charme à son existence. Aussi, depuis cette époque, sa santé commença-t-elle à décliner graduellement. Le successeur de Mgr Martin Crane, sur le siège de Sandhurst, s'était fait un devoir de garder le P. Crane à l'évêché ; mais ce dernier pressentait qu'il n'aurait pas à jouir longtemps de cette cordiale hospitalité. Il avait contracté une maladie de cœur qui, devenant plus aiguë, causait dans son état des alternatives de mieux et de plus mal, de nature à inspirer de sérieuses inquiétudes. Une crise violente le mit un instant aux portes du tombeau ; mais il la surmonta et, après une assez courte convalescence, il se trouva de nouveau en état de célébrer la sainte messe tous les jours. C'est ainsi qu'il termina l'année 1902 ; et, pour mieux commencer celle de 1903, il célébra de grand matin la messe du 1er janvier. Personne n'aurait pu soupçonner que ce serait son dernier jour. Cependant, quand arriva l'heure de midi, il se sentit soudainement plus fatigué et s'affaissa. Le médecin, appelé en toute hâte, ne put que constater une crise si grave qu'elle enlevait tout espoir. On lui donna alors les derniers sacrements ; son état ne cessa de décliner

pendant le reste de la journée jusqu'à ce que, vers onze heures du soir, il entrât en agonie. Elle fut de courte durée : quelques minutes après, il s'éteignait dans le calme et la paix. Il était âgé de 64 ans.

R. I. P.

## R. P. Joseph-Marie CLOS

*1826-1907. — Décès n° 709.*

Un des plus vaillants ouvriers de la Congrégation au Texas n'est plus. Un intrépide soldat du Christ est tombé les armes à la main. En lui ses compagnons pleurent un frère aimé et les fidèles qui vivaient sous sa houlette sont dans la désolation parce qu'il les a quittés. Si la douleur, les regrets et les larmes pouvaient faire revivre un être chéri, le P. Clos serait au milieu de nous, mais Dieu a jugé qu'il avait bien mérité sa couronne et la lui a donnée.

Tous l'aimaient, l'estimaient, le vénéraient. Parcourez dans toute leur étendue les immenses missions qu'il a tant de fois franchies pour voler au secours des âmes, vous n'entendrez parler qu'avec respect et reconnaissance du « *Padre José Maria* ».

Le Père Clos naquit à Ossun, tout près de Lourdes (Hautes-Pyrénées), le 17 février 1826. A cette époque l'humble bourgade de Lourdes n'était pas encore connue dans le monde, mais, heureuse coïncidence pour le futur Oblat, ce jour-là était précisément celui où l'illustre Pontife Léon XII approuvait la petite famille religieuse fondée depuis dix ans seulement par notre Vénéré Père en Dieu, Mgr de Mazenod.

Les premiers jours de sa carrière sacerdotale, il les passa dans les rangs du clergé séculier, réalisant déjà le type du curé que la poésie et l'histoire ont célébré pour sa science et sa vertu. Mais témoin, sinon des célestes Apparitions qui ont immortalisé la petite ville des Pyrénées, du moins des premiers miracles de l'Immaculée

à la grotte bénie, il se sentit attiré à se consacrer plus entièrement à la très sainte Vierge et entra bientôt dans la Congrégation dont le titre n'est autre que celui du glorieux privilège de Marie et qui allait porter son nom avec celui de son divin Fils sur toutes les plages du monde.

Il fut reçu par notre vénéré Fondateur lui-même qui lui dit : « Vous êtes né pour être Oblat » —, paroles dont notre cher Père conserva toujours précieusement le souvenir et qu'il répétait avec une enthousiaste reconnaissance.

Il fit son entrée au noviciat le 7 décembre 1859, son oblation le jour de l'Immaculée Conception de l'année suivante ; il était prêtre depuis le 12 juillet 1853.

Oblat de Marie Immaculée, il l'a été dans toute la force du terme, et par l'amour qu'il a toujours conservé à sa céleste Patronne, et par le dévouement héroïque avec lequel il en accomplit tous les devoirs. De chacune de ses facultés, il faisait une continuelle et parfaite oblation dans l'accomplissement de ses obligations de prêtre et de religieux missionnaire. Comme l'apôtre saint Paul, son ambition était de se faire tout à tous. Il avait vécu tant d'années sur la frontière du Rio-Grande que bien peu des plus anciens habitants peuvent se rappeler exactement l'époque de son arrivée au milieu d'eux. Presque tous les fidèles étaient ses fils spirituels. Il leur avait conféré le saint baptême, il avait présidé à leur éducation et leur avait enseigné les premières vérités de notre sainte religion. De son œil vigilant, il les avait suivis durant l'âge périlleux de la jeunesse, puis il avait béni leur mariage et, pour un grand nombre d'entre eux, il les avait conduits jusqu'à leur dernière demeure.

A Roma et aux environs, le P. Clos était l'oracle écouté, le chef respecté devant qui étaient portées toutes les affaires civiles, politiques et religieuses. Son influence était telle dans la région que ses compagnons le désignaient plaisamment sous le nom de « Saint Père de Rome » : *El Santo Padre de Roma*. Et de fait les circonstances de sa position,

l'autorité inconstestée dont il jouissait et le long séjour qu'il fit à Roma à la tête de la mission soit comme directeur, soit comme supérieur, lui méritaient ce titre d'affection et de respect.

Malgré tant de travaux et de fatigues, son existence se prolongeait tranquille, paisible, au milieu des privations de toute sorte, comme si la maladie ou la décrépitude de l'âge ne devaient pas avoir de prise sur lui. Il se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie ; il savait pleurer avec ceux que le malheur avait abattus ; il secourait la veuve et consolait les pauvres orphelins. Non seulement il visitait assidûment les malades pour leur porter les secours de son saint ministère, mais encore il s'ingéniait à les soulager dans leurs infirmités corporelles, grâce à la connaissance assez étendue qu'il possédait des remèdes les plus usuels et non les moins bienfaisants.

Quiconque se sentait accablé de peine, ou en proie aux angoisses les plus cruelles, pouvait sans crainte aller auprès de ce Père secourable et bon. Il connaissait si bien le pauvre cœur humain et ses misères, que l'affligé, dès les premières paroles, se voyait compris ; et comme chacun était plein de confiance en ce bon Prêtre, on s'en retournait consolé et disposé à marcher dans le droit chemin du devoir. On était sûr de ne point lui causer de l'ennui par le récit de ses peines, de ses difficultés, et de trouver dans le cher Père José Maria un ami compatissant qui ne pouvait sans doute guérir tous les cœurs mais qui du moins savait les consoler et les réconforter. A l'exemple du divin Maître, il avait compassion de la foule des pécheurs. Ce n'est point lui qui eût achevé le roseau à demi brisé ni éteint la mèche encore fumante. Quel baume suave était la sympathie du cœur de cet apôtre où se reflétait si bien la charité du cœur adorable de Jésus.

Oui, il fut toujours un prêtre zélé, un missionnaire intrépide que rien ne rebuta jamais ; mais ce qui frappait le plus en lui, c'était son amour des âmes, sa brûlante charité.

L'amour tendre et sincère qu'il avait pour ses ouailles n'était que la manifestation de la flamme divine qui embrasait son âme. Son amour pour Dieu, pour la très sainte et Immaculée Vierge Marie était si ardent et si vif, qu'il avait conservé au soir de la vie la véhémence et le feu des jeunes enthousiasmes. La neige de ses quatre-vingts ans passés encadrait son noble front et donnait à son visage un air de majesté sereine ; mais elle n'avait pu refroidir la générosité et les élans de son amour pour Jésus-Hostie et Marie Immaculée.

Sa voix forte et magnifique était aussi sonore, aussi souple, aussi vibrante à quatre-vingts ans, qu'elle l'était dans l'éclat de sa jeunesse. Elle ressemblait à une mélodie d'en haut quand il chantait dans de beaux cantiques son amour à notre divine Mère. Les sermons sur la dévotion à la très sainte Vierge étaient plus qu'une musique céleste, on y trouvait des perles précieuses, brillantes comme les gouttes de rosée distillées sur le calice des fleurs. En l'entendant raconter ainsi les louanges de la Reine du Ciel, on croyait qu'il avait dû la contempler, au moins dans son esprit et dans son cœur, tant il se montrait de jour en jour plus zélé pour sa gloire et plus fidèle à son service.

Depuis l'année 1860 où au lendemain de sa profession religieuse il fut envoyé au Texas, jusqu'à sa mort, il parcourut presque toutes les missions sur les bords du Rio-Grande, et l'on peut dire qu'il passa à cheval la plus grande partie des quarante-six ans de sa vie de missionnaire des ranchos mexicains. Ni la chaleur, ni le froid, ni la fatigue, ni la faim ne purent jamais l'en séparer. Comme les premiers ouvriers apostoliques, il affronta tous les périls. Muni de ses guêtres de cuir, coiffé d'un chapeau retenu au menton par une courroie, monté sur un fier coursier, il traversait lestement les plaines arides et les forêts buissonneuses du Texas, agile comme un oiseau, toujours content et riant le premier de bon cœur quand ses amis le saluaient de cette expression devenue habituelle : Padre Ranchero.

Dans ses courses incessantes il fut soumis souvent à de cruelles privations, mais sans jamais se décourager ni se plaindre. Bien plus, son amour de la simplicité, de la pauvreté apostolique était tel qu'il ne vit pas arriver sans consternation ce que l'on appelle la civilisation et qui, en échange de certains avantages matériels de confort, apporte bien des inconvénients au point de vue de l'évangélisation. Ce n'est pas qu'il fût opposé au progrès, mais il l'eût voulu pour les âmes plus encore que pour le bien-être du corps.

Une fois, il était resté à cheval trois jours sans prendre d'aliments, ce qui lui avait occasionné des vomissements de sang, et pourtant quand il arriva dans un petit rancho où on lui présenta un délicat morceau de viande, il refusa de le prendre : c'était un vendredi. Il se contenta ce jour-là d'un peu de café et de quelques galettes mexicaines.

Le monde ne peut pas comprendre le pourquoi de si héroïques exemples, qu'il taxe volontiers de folie ; pas plus qu'il ne connaît la vie de sacrifice de ces élus du Seigneur qui disent à la suite de leur divin Maître : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. »

Toujours modéré d'ailleurs dans sa nourriture, il ne prenait la plupart du temps qu'un seul repas par jour, ce qui ne l'empêcha pas de conserver jusqu'aux derniers temps de sa vie une vigueur de corps et d'esprit à rendre jaloux le plus robuste jeune homme : à l'âge de 82 ans, il était encore un habile cavalier et son intelligence conservait la lucidité et l'enjouement du printemps de sa vie.

Trop long serait le récit des incidents dont fut remplie sa carrière de missionnaire sur la frontière du Rio-Grande. Durant quelques années il travailla dans la mission de Brownsville. Au temps de l'infortuné Maximilien, il se trouvait en compagnie des PP. Vignolle et Olivier, dans la paroisse de Matamoros, Tamaulipas, au Mexique. Les intrigues politiques de cette période de guerre eurent pour conséquence le triomphe des « libéraux », et nos Pères se virent dans la douloureuse nécessité d'abandonner l'église

à un prêtre apostat. Quand l'intrus se présenta, le premier soin des Oblats fut d'arracher à la profanation l'Hôte du tabernacle. Chacun s'empressa de cacher sur sa poitrine les Hosties saintes, puis on les fit monter dans une voiture qui les conduisit dans les infectes prisons de Matamoros, au quartier des condamnés à mort. Durant trois longues journées, ils furent privés de toute nourriture et en butte aux plus vils traitements. Mais que leur importait? Ils avaient rempli leur devoir et Jésus-Hostie illuminait leur cachot. Enfin grâce à l'activité et aux efforts surhumains du R. P. Parisot et de deux notables de Brownsville, MM. Henri Hord et Charles Combe, amis intimes du P. Clos, les trois prisonniers furent mis en liberté, passèrent le Rio-Grande et vinrent travailler au Texas.

Les RR. PP. Clos, Gaye, Jaffrès et Pitoye sont ceux qui prirent le plus à cœur d'établir les Oblats sur les bords du Rio-Grande. Ils sont morts maintenant tous les quatre; les PP. Gaye et Jaffrès il y a quelques années à Roma, où ils avaient commencé leur vie apostolique, le premier en 1853 et le dernier en 1867. Eux aussi ont travaillé comme des héros, sont morts en prédestinés et le peuple les vénère comme des saints. Le P. Pitoye a terminé sa vie de dévouement et de sacrifice à Brownsville, regretté de tous ceux qui l'ont connu. Mais il semble qu'il voulait avoir près de lui, et sans tarder, son ancien ami et compagnon de souffrances, car vingt-deux jours après sa mort, il appelait notre cher Père José Maria pour partager sa récompense. C'est donc la pittoresque petite ville de Roma, bâtie sur le roc d'une colline, qui fut le centre des travaux du P. Clos durant plus de quarante et un ans; c'est là qu'il entreprit et acheva ses œuvres les plus importantes et les plus méritoires jusqu'au moment où le souverain Juge lui fit entendre son appel le 26 juin 1907.

Ce fut un jour de joie pour lui, un jour de deuil pour nous. Le gardien des clefs du ciel n'a pas ouvert souvent le portique sacré de la Jérusalem céleste à un prêtre plus

zélé, à un missionnaire plus actif, à un soldat du Christ plus vaillant qu'à l'instant où le P. José Maria se présenta humblement à l'entrée du paradis.

Humble prêtre du Seigneur, pourquoi craindriez-vous d'entrer dans la joie de votre Père? Fidèle Oblat de Marie Immaculée, pourquoi trembleriez-vous aux approches du tribunal suprême? Pendant votre vie, vos pensées n'étaient point pour vous, mais pour vos œuvres entreprises dans le dessein de glorifier le Très-Haut et de sauver les âmes les plus abandonnées. Maintenant que vous êtes arrivé au parvis du ciel, levez les yeux; voyez les âmes de ces milliers d'enfants sur qui vous avez versé l'eau sainte du baptême. Elles sont rangées autour de l'Agneau sans tache et entourent le trône de la Vierge très pure. Voyez les âmes de ces pécheurs qui ont fait pénitence et à qui vous avez ouvert les portes du ciel. Voyez la gloire resplendissante de ces prêtres, vos frères en religion, les compagnons de vos durs labeurs; ils vous offrent une part de leur récompense aux pieds de notre vénéré Fondateur. Voyez la Vierge triomphante, celle que vous avez appelée si souvent votre bonne Mère; elle tient dans ses mains la brillante couronne qui vous est destinée; elle vous appelle près de son trône pour ceindre votre front transfiguré de gloire. Père, regardez plus haut encore; voyez au sein de toute lumière, de toute beauté et de l'infinie splendeur, Jésus notre doux Sauveur. Lisez, votre nom est écrit dans son cœur. Allez vous reposer sur lui comme le disciple bien-aimé, parce que vous avez annoncé les trésors de son amour et de sa miséricorde. Mais n'oubliez pas de faire descendre un de vos regards sur ceux que vous avez laissés dans cette vallée de larmes. Priez là-haut pour vos compagnons de travaux et de combats. Priez pour la Congrégation notre mère, pour que Dieu lui donne de compter beaucoup de fils dévoués à sa gloire, d'Oblats qui méritent comme vous de porter le beau nom d'Oblats de Marie Immaculée.

R. I. P.

## R. P. René GAGNEUX

*1881-1910. Décès N° 770.*

Le R. P. Gagneux est né à Saint-Géréon, au diocèse de Nantes, le 31 juillet 1881. Après avoir terminé ses études secondaires et ses cours de philosophie et de théologie dans son diocèse d'origine, il fut ordonné prêtre à Nantes le 27 juin 1905.

Dans la générosité de sa belle âme, il songea à se consacrer plus entièrement au service de Dieu par l'état religieux ; et sa dévotion particulière envers la très sainte Vierge, ainsi que son ardent désir de se dévouer à la conversion des âmes les plus abandonnées, lui firent choisir la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Il se dirigea donc vers le noviciat du Bestin, en Belgique, où il reçut le saint habit ; puis à l'expiration de l'année d'épreuves, il prononça ses vœux perpétuels le 29 septembre 1907, en la fête du glorieux archange saint Michel. Arrivé à Jaffna le 23 avril de l'année suivante, il était bientôt nommé comme prêtre assistant à Kayts et, le 1er novembre 1909, prenait la charge de la mission de Mérusivil, à 30 kilomètres de Jaffna.

Pendant les trop courtes années qu'il a vécu dans la Congrégation, le P. Gagneux s'est distingué par son bon esprit, l'aménité de ses manières, la délicatesse de sa conscience et sa profonde piété. Il n'a pas cessé d'édifier ses frères par sa parfaite régularité et sa charité. Jamais on n'a surpris sur ses lèvres la moindre parole de critique ou de malveillance.

Lui, d'un naturel si timide et enclin à des craintes excessives, il se reprochait de ne point redouter davantage la mort ! Pourquoi, d'ailleurs, lui aurait-elle inspiré de la terreur ? Il s'y était si bien préparé, et les souffrances généreusement supportées de sa longue et douloureuse

maladie avaient achevé de le rendre digne de la récompense des saints. Même dans les moments les plus pénibles et au milieu des craintes les plus angoissantes, sa résignation et son abandon à l'adorable volonté de Dieu ne se sont jamais démentis et faisaient l'admiration de ceux qui l'approchaient.

Le soir du 10 mars, à 6 heures, les docteurs déclarent que tout espoir de le sauver est perdu, que les secours de la science sont désormais impuissants auprès de lui. La mort s'annonce imminente et rien ne peut plus ni l'empêcher ni la retarder.

Au lieu de se laisser absorber par son état, il s'occupait encore avec bienveillance de ceux qui l'entouraient de leur dévouement. « Je vous donne bien du tracas », dit-il au Père vénéré qui le veillait avec amour, puis il se prépara à sa dernière confession.

Lorsqu'il l'eut terminée, il demanda s'il serait encore en vie le lendemain matin, pour recevoir la sainte communion. On ne pouvait lui donner cette assurance, mais rien ne s'opposait à ce qu'il reçût le saint Viatique.

Après le souper, les préparatifs de la chambre étant terminés, un Père lui présenta une relique du bienheureux Gabriel, passioniste, en lui demandant s'il ne voulait pas s'unir à lui pour obtenir le miracle de sa guérison. Ayant une fois de plus exprimé sa résignation au bon vouloir de Dieu, le malade prit néanmoins la relique, la baisa, la porta à son front pour y tracer le signe de la croix et la garda quelque temps dans sa main défaillante.

Un peu plus tard, il recommanda de bien prier pour lui, afin d'abréger le temps de son séjour en purgatoire et de lui permettre d'aller au plus tôt chanter la gloire du Très-Haut. Puis, s'adressant à la religieuse garde-malade, il la remercia de tous les bons soins qu'elle lui avait prodigués pendant sa maladie.

Il était 8 heures 30 quand on alla chercher le saint Viatique. Comme le malade n'avait pu renouveler ses vœux

au moment de l'Extrême-Onction, il le fit très distinctement avant de recevoir la sainte Eucharistie et récita toutes les prières avec ferveur. En le voyant soudainement rester immobile et comme ravi, on crut qu'il n'avait pu prendre la sainte Hostie, mais lui, sans prononcer une seule parole, esquissa un geste comme pour demander le silence, et plus rien ne vint trahir qu'il entendait les questions répétées que l'on croyait devoir lui adresser ; plus rien qu'une expression de joie et de ravissement sur le visage du moribond. Nous ne savions plus que faire, écrit un témoin, pour nous assurer si la sainte Hostie était avalée, quand d'un nouveau signe, il nous montra qu'il était de nouveau avec nous.

Une conversation édifiante s'engagea, très distincte, jusqu'au delà de neuf heures. A ce moment, le malade montra au R. P. Brault le passage d'un livre qui l'avait frappé : « La mort est la dernière messe du prêtre. » Peu de temps après, il entrait en agonie et, à 9 heures 45, il rendait le dernier soupir.

La mort du juste est précieuse devant Dieu, mais il nous est bien permis de regretter le départ du jeune religieux dont la vertu promettait une carrière si féconde dans l'apostolat. Une fois de plus, le bon Dieu nous montrait que ses pensées ne sont point nos pensées ; il est le Maître de la vie, le Maître de la récompense qu'il accorde à l'heure fixée dans ses immuables desseins. Nous gardons du moins le consolant souvenir des exemples de notre frère et l'assurance qu'il priera au ciel pour notre famille et particulièrement pour les missions de Ceylan qu'il avait eu à peine le temps de connaître et qu'il aimait déjà.

Les obsèques, auxquelles prirent part le clergé et une nombreuse assistance, furent célébrées à Colombo. De son côté Mgr Joulain voulut bien chanter un service solennel à Jaffna pour le repos de l'âme de notre regretté défunt.

R. I. P.

## F. S. Joseph KUFFLER

*1879-1911. — Décès n° 786.*

Le frère Joseph-Nicolas Küffler naquit à Altendorf, village aujourd'hui incorporé à la grande ville d'Essen (diocèse de Cologne), le 4 octobre 1879. Les parents furent Nicolas Küffler et Gertrude Reuter. Ce furent de braves chrétiens qui surent inspirer à leurs enfants l'esprit religieux qui les animait eux-mêmes.

Notre frère aspirait dès son enfance au sacerdoce, mais il dut d'abord faire le sacrifice de ces projets si chers. Un frère plus âgé se destinait également à devenir prêtre et il l'est devenu de fait. Or la famille qui n'était pas riche en biens terrestres — le père travaillait dans les usines du pays — ne pouvait pas subvenir aux frais qu'auraient occasionnés deux enfants se consacrant à la fois aux études. Au sortir de l'école primaire, à l'âge de 14 ans, notre futur Oblat dut donc songer à gagner par le travail de ces mains le pain quotidien. Il apprit le métier de serrurier et entra dans les usines célèbres de la maison Krupp. Grâce à son intelligence et à son habileté, il y obtint bientôt un poste de faveur au bureau technique et il pouvait espérer monter plus haut encore. Pour conserver la foi de sa jeunesse et se garder des séductions du monde, il s'approchait fréquemment de la sainte table ; il entra aussi dans la congrégation des jeunes gens et il y fut d'un si bon exemple qu'il en fut élu préfet.

Mais l'idée de devenir prêtre l'obsédait et tout en se dépensant à son travail, il chercha à étendre ses connaissances par une étude continuelle. Il parvint ainsi à une culture d'esprit très universelle qui lui rendit plus tard de grands services dans les études théologiques et qui lui en aurait rendu de plus précieux encore, s'il était arrivé un jour à travailler au salut des âmes. En 1904, nos Pères

prêchèrent une mission dans la paroisse à laquelle appartenait le frère Küffler. Naturellement il était des plus assidus à tous les exercices de la mission. Dans ces jours de grâce, la pensée de la vocation à un état de vie plus parfaite devint de plus en plus vive. Il s'en ouvrit au chef des missionnaires qui lui fit connaître les difficultés qui s'opposaient à la réalisation de ses projets, mais finalement lui laissa quelque espoir. Comme les dons de l'intelligence s'unissaient chez notre frère à un jugement très droit et à un caractère énergique, il était permis d'espérer qu'il arriverait au but désiré malgré l'âge un peu avancé de 25 ans. Un essai provisoire fut donc fait et au commencement de janvier 1905 le frère arriva au noviciat de Saint-Gerlach avec un autre postulant qui était dans les mêmes conditions. Les succès qu'il obtint furent si encourageants que les supérieurs décidèrent de le garder, tandis que son compagnon, moins heureux, ne parvint plus à fixer dans sa mémoire les rudiments de la grammaire latine et dut retourner dans le monde. Le frère Küffler rentra aussi pour un moment dans sa famille pour y arranger ses affaires et revint au noviciat au commencement de mars 1905. Les études furent reprises avec une nouvelle ardeur. Nous l'avons dit, le frère avait déjà des connaissances étendues, il savait exprimer ses idées dans un style net et clair ; il fallait compléter ce bagage scientifique par l'étude des langues. Un père, le R. P. Kieffer, fut spécialement chargé de lui donner des classes ; il eut lieu d'être content des rapides progrès de son élève : en une année et demie, celui-ci était assez avancé dans le latin pour pouvoir suivre les cours de philosophie du scolasticat. Il se préparait donc à commencer le noviciat quand une épreuve sembla mettre tout son avenir en question. Une inflammation d'oreille, maladie dont il avait déjà souffert dans son enfance, se déclara de nouveau. Qu'allait-il faire si cette maladie lui fermait les portes de la vie religieuse ? Mais le bon Dieu exauça les prières qui

lui furent adressées ; les médecins promirent de guérir le mal et y réussirent en effet. Grande fut dès lors la joie du frère quand il put prendre l'habit de la congrégation, le 14 août 1906. Pendant son année de noviciat, il donna à ses confrères plus jeunes l'exemple de toutes les vertus religieuses. Le 15 août 1907, il put se consacrer à Dieu par les premiers vœux. Qu'il était heureux ce jour-là ! « Pendant douze ans, écrit-il, j'ai prié Dieu de pouvoir me consacrer à lui, me voilà au comble de mes désirs. »

Immédiatement après, il partit pour Hünfeld. Il s'y fit bientôt remarquer par un ensemble de qualités précieuses. Il était d'une piété profonde, très dévoué pour les intérêts du prochain et de la maison, d'une soumission filiale envers ses supérieurs. Ce qui l'avait particulièrement attiré dans la congrégation, c'était l'idée de se consacrer au salut des âmes les plus abandonnées dans les missions. Sa vertu de prédilection était la conformité à la volonté de Dieu l'abandon à la Providence ; il ne savait assez remercier le bon Dieu de lui avoir accordé la grâce de la vocation. Envers ses frères, il se montrait d'une grande affabilité, aimant à rendre service, ne se prévalant jamais envers eux de sa supériorité d'âge. La première année de ses études au scolasticat, il se ressentait encore de l'insuffisance de sa formation préparatoire, mais dès la seconde année, il prenait place parmi les meilleurs de son cours. C'était un esprit observateur et il avait acquis dans le monde une grande expérience des hommes et des choses. Il avait une éloquence naturelle, persuasive, des manières agréables, des connaissances pratiques, et il était à espérer qu'il aurait fait un jour beaucoup de bien comme missionnaire.

Le bon Dieu en avait disposé autrement. La santé du frère avait été toujours bien robuste et ne donna jamais lieu à des inquiétudes. Au mois de février 1911, une épidémie d'influenza sévissait au scolasticat. Le frère Küffler en fut atteint aussi. Un jour de promenade, il était resté à la maison pour travailler au parc qui avait

été confié à ses soins. En rentrant dans la maison, il était tout en sueur et s'arrêta en cet état assez longtemps au pied de l'escalier où le courant d'air était très fort. Le lendemain, il sentait de fortes douleurs à la poitrine, mais avec son énergie habituelle il voulut se rendre en classe. Les douleurs cependant devinrent si violentes que deux frères scolastiques durent le faire sortir de classe et le transporter au dortoir où se trouvaient déjà d'autres malades atteints d'influenza. Il se remit bientôt, mais quelques jours après, les douleurs recommencèrent. Il parla alors de la mort et exprima le désir de mourir un mercredi, jour de saint Joseph, son patron. Ce désir fut exaucé. La fièvre augmentant, on le transporta à l'infirmerie. Le médecin constata une fluxion de poitrine. Le malade supportait avec une grande patience les douleurs, jamais une plainte ne sortit de sa bouche. Du reste, la maladie ne sembla pas vouloir prendre de caractère grave et personne ne songeait à un dénouement fatal. Le matin du 15 février, il se sentait sans fièvre et voulait se lever pour aller en classe ; il mangea de bon appétit et envoya les infirmiers en classe, disant qu'il était guéri et qu'il n'avait plus besoin de soins. Vers dix heures du matin, on lui apporta à manger ; il voulut se lever pour manger hors du lit, mais les infirmiers ne le lui permirent pas. Pendant qu'il était assis dans son lit et prenait une tasse de lait, sa figure se contracta un moment, il changea de couleur et commença à trembler, puis tout d'un coup il retomba en arrière. Le R. P. Stehle qui était à côté de lui lui donna l'absolution, il avait cessé de vivre. Quand quelques minutes plus tard on lui administra l'Extrême-Onction il ne donnait déjà plus de signe de vie. Au jugement des médecins, un coup d'apoplexie avait mis fin à ses jours.

Grandes furent partout la surprise et la tristesse à la nouvelle de cette mort si inattendue. La famille du défunt désirait posséder non loin d'elle la dépouille mortelle du cher défunt, et on accéda bien à contre-cœur à ce désir en

transportant le défunt dans notre maison de Saint-Nicolas où il fut inhumé dans le cimetière qui se trouve au milieu de notre jardin.

Le frère Küffler avait fait les vœux perpétuels le 15 août 1908 ; il avait reçu la tonsure et les ordres mineurs le 25 avril 1909 et le sous-diaconat le 10 juillet 1910. Il avait 31 ans et demi quand le Seigneur l'appela à lui.

R. I. P.

## R. P. Laurent ROCHE

***1841-1913. — Décès nº 846.***

Le R. P. Laurent Roche naquit le 28 janvier 1841, à Charleville, comté de Cork, dans le diocèse de Cloyne, sur les confins du comté et du diocèse de Limerick. Des liens de parenté existaient entre lui et la famille Gubbins qui a donné trois prêtres à la Congrégation. Après avoir fait ses études primaires chez les Frères des Ecoles chrétiennes, Laurent Roche se présenta chez les Oblats peu de temps après le P. Gubbins Timothée, qui le précéda de dix mois dans la tombe.

Il passa un an et demi au juniorat et commença son noviciat à Sicklinghall, le 1er juillet 1859. En 1861, il fit son oblation perpétuelle à Glen Mary, comté de Wicklow. Le 10 juillet 1868, il fut ordonné prêtre à Autun. Toute la carrière sacerdotale du P. Roche s'est passée à Leeds et à Liverpool. Il y fut successivement supérieur, pendant bien des années, des maisons de Mount Saint-Mary's et de Sainte-Croix, ayant en même temps la direction des deux paroisses respectives desservies par ces maisons. Dans ces deux grandes villes, il ne cessa de jouir de la plus grande estime de la part des évêques, du clergé et des fidèles.

Après son ordination, le P. Roche fit un premier séjour de trois ans (1865-1867) à Leeds, maison et paroisse de Mount Saint-Mary's.

Dès son entrée dans le saint ministère, il se fit remarquer par la ferveur de son zèle, sa bonté, sa charité et son esprit de régularité.

Dès le début, il travailla vaillamment et avec toutes les ressources de son talent, pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Aussi, ce fut avec le plus profond regret que les paroissiens de Saint-Mary's le virent s'éloigner, lorsque, à la voix de ses supérieurs, il dut aller prendre la direction de la paroisse Sainte-Croix à Liverpool qui, durant 23 ans, devait être le théâtre de son zèle.

Le P. Roche fut à Liverpool ce qu'il avait été à Leeds : homme de zèle et homme d'action. Comme supérieur et comme curé, il acquit une influence considérable que son âme de missionnaire et de prêtre sut admirablement faire servir au bien. Les paroissiens de Mount Saint-Mary's comprirent bien vite qu'ils avaient trouvé dans leur nouveau curé un véritable trésor. Il ne tarda pas à les connaître tous individuellement par leurs noms. Ses paroissiens connaissaient si bien sa bonté et sa charité qu'aucun d'eux ne se présentait devant lui sans sentir qu'il était non un étranger, mais bien un enfant de la nombreuse famille que formait la paroisse et dont le curé était le père. Sa fidélité au devoir de la prédication et de l'administration des sacrements dans l'intérieur de son église, n'avait d'égal que son empressement à visiter les malades à domicile. La charité et le dévouement dont il faisait preuve dans ces visites, atteignaient facilement l'héroïsme. A l'époque où la fièvre typhoïde et la peste ravageaient Liverpool et tandis que beaucoup de ses frères dans le sacerdoce tombaient victimes de leur zèle, le P. Roche était debout des journées et des nuits entières entre les vivants et les morts, accomplissant sans relâche le plus périlleux ministère, tandis qu'autour de lui tombaient innombrables les victimes du terrible fléau. Tout le monde put se convaincre qu'il ne savait pas s'épargner ni se dérober au danger, lorsqu'il était question de l'œuvre de Dieu ou du salut des

âmes. Atteint lui-même du terrible fléau, il demeura des semaines entières entre la vie et la mort, jusqu'à ce qu'enfin sa robuste constitution reprit peu à peu le dessus. Dès qu'il fut en état de sortir, il reprit ses visites à ses chers malades. A la première de ces sorties, les Irlandais ravis de le voir de nouveau ne pouvaient contenir leur joie et, dans leur enthousiasme, lançaient leurs chapeaux en l'air, frappaient des mains en s'écriant : « Vive le Père Roche ! »

L'administration spirituelle de la paroisse ne fit pas oublier au zélé supérieur le soin matériel et l'embellissement de l'église Sainte-Croix. Lui aussi avait le zèle de la maison de Dieu. C'est grâce à ses persévérants efforts, secondés par l'appui que leur prêta le R. P. Gaughren Matthew, aujourd'hui vicaire apostolique de Kimberley, que le beau sanctuaire a été construit, et érigé le magnifique autel qui en est le joyau. Il n'oublia pas non plus la partie la plus intéressante de son troupeau, les enfants que, à l'exemple du divin Maître, il aima toujours tendrement. Pour leur procurer, par le moyen des écoles, le bienfait d'une éducation toute chrétienne, il ne recula devant aucun sacrifice et ne s'arrêta devant aucune difficulté. Le Père Roche était encore à Liverpool lorsqu'il célébra ses noces d'argent sacerdotales. Les paroissiens de Sainte-Croix saisirent avec empressement une si belle occasion pour lui donner les plus éclatants témoignages de l'affection respectueuse et de la profonde estime dont il jouissait auprès d'eux. Nombreux et beaux furent les présents qu'ils lui offrirent.

En 1890, à la mort du R. P. Pinet, supérieur de Mount Saint-Mary's, à Leeds, le P. Roche fut appelé à lui succéder. Au moment où il s'éloignait de Liverpool, l'évêque de cette ville lui écrivit une très belle lettre dans laquelle il exprimait son admiration et sa reconnaissance pour les travaux accomplis à Sainte-Croix, et le profond regret qu'il éprouvait en perdant un prêtre si bon et si zélé. Le

P. Roche fut pour Mount Saint-Mary's ce qu'il avait été pour Sainte-Croix : un curé plein de zèle et un bon Père, toujours assidu à distribuer la parole de Dieu et les sacrements, et surtout le sacrement de pénitence; toujours fidèle à visiter les malades et à consoler les affligés. Les intérêts de ses paroissiens furent sa principale préoccupation : travailler à leur sanctification et à leur salut fut sa plus douce joie. — Un des premiers travaux du R. P. Roche à Leeds fut la construction d'une belle salle d'asile, véritable monument élevé à la mémoire de son prédécesseur, le P. Pinet. Quant à la construction, cette salle ne le cède à aucune autre dans la ville de Leeds. Il donna les plus grands soins aux confréries et associations pieuses de la paroisse et établit la société des enfants de Marie qui se sont fait un devoir d'honorer sa mémoire par l'érection d'un autel à Notre-Dame de Lourdes. Il prit le plus vif intérêt à la prospérité du couvent et de l'orphelinat et apporta le plus précieux concours aux religieuses pour la construction du collège. A Leeds, comme à Liverpool, tout ce qui touchait à l'éducation de la jeunesse lui était particulièrement cher. Il ne cessa de se montrer éducateur clairvoyant et zélé et les inspecteurs officiels des écoles le reconnaissaient volontiers comme une autorité dans l'organisation et la direction des écoles.

Durant son supériorat à Mount Saint-Mary's, le P. Roche eut le soin de gérer pendant bien des années les finances de la Province jusqu'à ce qu'il fût remplacé par le R. Père Daniel O'Ryan. Le conseil provincial le compta aussi quelque temps parmi ses membres.

Lorsque l'âge et les infirmités eurent ébranlé sa forte constitution, il dut se résigner à la retraite. Ses travaux à Leeds avaient duré 18 ans et ce n'est qu'après 45 ans d'un travail assidu et de dévouement pour la Congrégation et les âmes, qu'il songea au repos.

Pendant les 4 ans qu'il passa ainsi, retiré de la vie active, à Leeds, les soins empressés et intelligents de son vieil

ami, le Dr Bligh, de Liverpool, ne contribuèrent pas peu à soutenir ses forces défaillantes. Les 2 dernières années, il fut privé du bonheur de dire la sainte Messe, privation bien dure pour son cœur ; mais il la supporta néanmoins avec son courage habituel, et n'en continua pas moins à se lever tous les jours pour accomplir ses exercices religieux, autant que son état le lui permettait. Le P. Roche reçut une première fois les derniers sacrements un an environ avant sa mort, puis il se remit suffisamment. Toutefois, le jour de Noël 1913, l'approche de sa fin ne laissa de doute pour personne. Pendant le cours de sa longue maladie, les Sœurs de la Sainte-Famille ne cessèrent de lui prodiguer leurs soins, trop heureuses de lui donner ce témoignage de leur reconnaissance pour le dévouement qu'il avait montré envers la Sainte-Famille et ses œuvres. Il fut assisté à ses derniers moments par le R. P. D. O'Ryan, supérieur, et par la communauté, puis il rendit doucement son âme à Dieu le lundi 29 décembre 1913.

Les funérailles eurent lieu le 2 janvier 1914 : elles fournirent une nouvelle et éclatante preuve de l'estime générale dont était entouré le défunt. Outre S. G. Mgr Miller venu exprès d'Irlande, 17 Oblats des différentes maisons de la Province y assistaient, ainsi qu'un nombre à peu près égal de membres marquants du clergé séculier des diocèses de Leeds et de Liverpool. S. G. Mgr Cowgill, évêque de Leeds, chanta la grand'messe solennelle de « Requiem » après laquelle le R. P. Timothy O'Ryan prononça un éloquent panégyrique en présence d'un fort nombreux auditoire. L'enterrement eut lieu à Sicklinghall, près de Wetherby, à 14 milles de Leeds, les dernières prières sur la tombe ayant été récitées par S. G. Mgr Miller. Ainsi, Sicklinghall qui, 55 ans auparavant (1859), avait été le berceau de la vie religieuse du P. Roche, devenait le lieu de son repos, après plus d'un demi-siècle d'un laborieux et fructueux apostolat.

Le 1er jour de l'année 1914, Monseigneur l'Evêque de

Leeds, à l'occasion de la conférence annuelle des maîtres des écoles catholiques d'Angleterre, parla du P. Roche comme d'un ouvrier qui s'était toujours dépensé avec autant de zèle que d'intelligence dans l'intérêt des écoles catholiques. Sa Grandeur ajouta qu'elle était très affectée de perdre en lui l'un de ses prêtres les plus vénérés et qui avait été en contact journalier avec les maîtres de la jeunesse près de 25 ans. Non seulement c'était un travailleur infatigable, mais encore un directeur éclairé sous la conduite spirituelle duquel s'était placé son regretté prédécesseur, Mgr Gordon. En résumé, c'était un digne prêtre dont tout le monde faisait le plus grand cas : un ami du clergé et des fidèles et un père tendrement aimé par tous les enfants de Sainte-Marie.

Le P. Roche était Oblat avant tout. C'est dans son zèle et son dévouement qu'il faut chercher la raison de la popularité de bon aloi dont il jouit à Leeds comme à Liverpool. Il était aussi doué d'un jugement sûr et avait une grande connaissance des choses : aussi, était-il considéré par ses frères dans le sacerdoce comme un homme de bon conseil. Néanmoins, la charité et la bonté qui étaient le caractère distinctif de sa vie lui faisaient considérer les fidèles confiés à sa sollicitude comme ses enfants. Il ne faudrait cependant pas croire que cette affection allât jusqu'à la faiblesse. Le P. Roche parlait rude parfois, mais toujours juste. Aussi il fut toujours respecté et obéi autant qu'aimé de ses paroissiens.

La bonté à l'égard des fidèles laissait facilement deviner dans le cœur du P. Roche une grande charité à l'égard de ses frères en religion ou de ses confrères dans le sacerdoce. Elle existait, en effet, et à un haut degré, ainsi qu'il est facile d'en juger par le trait suivant :

« Je me rappelle toujours avec reconnaissance et respect, « écrit un de nos Pères, de quelle manière le P. Roche agit « envers moi lorsque je fus envoyé, en avril 1883, remplacer « le P. Madden à Ste-Croix, Liverpool. Le P. Roche était

« alors Supérieur et le P. Madden venait de succomber à la « fièvre contractée à Robson-Street. Pendant longtemps, le « P. Roche ne me permit pas de dormir à la maison. « Chaque soir, je devais me rendre dans la maison d'un « de nos amis du voisinage pour y passer la nuit, et quand « un appel pour quelque malade dangereusement atteint « venait du quartier qui m'était confié, le P. Roche s'y « rendait lui-même. Il savait que je faisais mes premiers « essais du véritable travail paroissial, et il savait aussi « qu'il y avait des précautions à prendre tant dans l'in- « térieur de la maison qu'à l'extérieur. » Dans cette circonstance, comme toujours, le P. Roche se montra ce qu'il était : un véritable Oblat de Marie Immaculée, toujours oublieux de lui-même et toujours prêt à se sacrifier pour ses frères.

Dieu lui accordera la récompense de ses travaux et de ses vertus.

R. I. P.

# BIBLIOGRAPHIE

**Sweet Sacrement Divine** (*Doux Sacrement Divin*), par le T. R. P. CHARLES COX, *O. M. I.*, Administrateur Apostolique du Transvaal.

Dans un petit livre de 96 pages, édité par Washbourne de Londres, le R. P. Cox présente aux fidèles de langue anglaise un véritable Manuel de la dévotion à la Sainte Eucharistie.

Tous ceux qui ont lu, médité et goûté les ouvrages que l'auteur nous a donnés précédemment (1) retrouveront dans celui-ci, et à un degré non moins remarquable, le caractère de piété solide qui leur mérite une place à part dans les livres de dévotion.

L'ordre avec lequel le pieux auteur a disposé son Manuel en

rehausse encore la valeur et l'agrément, parce qu'il en augmente l'utilité et en facilite l'usage aux âmes pieuses qui viendront y puiser avec profit et satisfaction.

Ce livre comprend d'abord, pour chacun des jours de la semaine, des prières et des actes pour la préparation à la Sainte Communion, disposés d'après les différentes parties de la Messe, et pour l'action de grâces. La deuxième partie se compose d'un recueil de prières choisies qui peuvent être dites au choix des fidèles, pour avant et après la Communion. Enfin, le livre se termine par un appendice d'une vingtaine de pages pour la Confession, et par les Litanies du Sacré-Cœur, avec l'acte de Consécration.

Qu'il plaise à Dieu pour la gloire de qui ce livre a été composé, de lui donner une grande diffusion, de lui faire produire partout des fruits de salut. et de réaliser ainsi le but que s'est proposé le R. P. Cox, selon les recommandations de la sainte Eglise et les désirs de Notre-Seigneur lui-même : Que les fidèles communient souvent et qu'ils communient bien.

(1) *Daily reflections for Christians*, 2 volumes. — *Short Readings for Religious.* — *Retreat Conferences for Convents.* Séries 2 et 3; la première est épuisée. — *Visits to Jesus and Mary.* — *The Catholic prayer book.*

**Petit tour du Monde**, par le R. P. Léon Hermant, *O. M. I.* — Librairie Desclée et Cie, 41, rue du Metz, Lille.

Sous ce titre, le R. P. Hermant a écrit un livre qui pourrait s'appeler « Promenade à travers nos Missions ». L'auteur ne se contente pas de raconter les péripéties des voyages apostoliques dans les contrées lointaines, ni de nous décrire les curiosités des climats si extrêmes sous lesquels se trouvent nos Missionnaires. Il le fait, sans doute, et dans un style qui plaît par sa sobre élégance; mais il veut, surtout, apprendre à ses lecteurs les bienfaits de l'Apostolat catholique, l'immensité du travail à accomplir, les résultats acquis et ce qui reste à faire.

Le mérite particulier de son livre est de nous montrer le missionnaire à l'œuvre chez lui, dans sa mission, fort de son zèle, de sa confiance en Dieu, et de sa belle humeur, en dépit des difficultés de situation parfois terribles. De nombreuses gravures, bien choisies, complètent l'attrait de ce joli volume.

Mais il est mieux que nous laissions la parole à notre Révérendissime Père, Mgr Dontenwill, qui a bien voulu écrire à l'auteur la lettre suivante :

« Mon Révérend et cher Père,

« Bien volontiers j'approuve la publication de votre *Petit Tour du Monde* dans les Missions confiées à notre Famille religieuse.

« Aujourd'hui, plus encore que par le passé, il est opportun d'appeler l'attention sur les merveilles dont Dieu couronne le zèle de nos Missionnaires dans toutes les régions de la terre.

« Votre charmant ouvrage l'atteste : vous avez eu surtout en vue de fournir à la jeunesse catholique un choix de lectures agréables et utiles, un recueil d'épisodes instructifs et édifiants à la fois, qui feront mieux connaître le dévouement de nos ouvriers apostoliques.

« Je souhaite que votre pieux dessein se réalise pleinement et que, sous la bénédiction de Dieu et la protection de la Vierge Immaculée, ces pages éveillent dans de nobles cœurs le saint désir de coopérer à l'extension du royaume de Dieu et au salut des âmes, par la prière, par l'aumône et même par le don de soi...

« En vous assurant, mon Révérend et cher Père, de mon affectueux dévouement, je vous bénis paternellement en N.-S. et M. I.

« † Aug. Dontenwill, O. M. I.,
*arch. de Ptolemaïs, Sup. gén.*

« Rome, le 19 mars 1914, en la fête de saint Joseph. »

---

*Nihil Obstat.*

Romæ, 20 maii 1914.

† A. Dontenwill, O. M. I.,
*Arch. Ptol., Sup. Gen.*

---

*Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.*

---

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 6931,5,14.

# MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

# DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 207. — Septembre 1914.



## PROVINCE DU CANADA

## Rapport sur la Maison de Maniwaki

Par le R. P. L.-H. GERVAIS, *Supérieur*.

(*Suite.*)

### II. — La Résidence de Maniwaki érigée en Maison régulière.

La mission de Maniwaki commençait à ressembler aux autres paroisses dirigées par les Oblats, mais ce n'était encore qu'une résidence. C'est le R. P. Martinet qui en fit une maison régulière au mois de septembre 1891. Le R. P. Pian était nommé Supérieur, curé et économe, avec les Pères Guéguen et S. Dozois comme assesseurs.

Le Codex note au commencement de cette même année le départ du R. P. Hector Mauroit, qui fut de maison à Maniwaki pendant dix-sept ans. « Son départ a causé une

surprise générale, et les regrets de toute notre population accompagnent ce bon Père. Le Père Mauroit, arrivé ici le 14 mars 1874, n'a presque pas quitté la mission pendant les dix-sept années qu'il a passées ici. Deux fois tout au plus il est descendu à Ottawa. Sa vie ici a été celle d'un missionnaire dévoué et charitable, ne refusant jamais le travail, et toujours prêt à consoler les pauvres et les affligés. Nous l'avons vu partir, par tous les temps et avec joie, pour aller desservir ses missions de la Sainte Famille et du Castor; travailler de longues journées à faire des compilations, à mettre de l'ordre dans ses livres, et à rédiger le Codex historicus, comme sa belle écriture le montre partout. A son esprit de travail, il faut joindre celui de la régularité, s'efforçant, malgré son grand âge, d'être présent à tous les exercices. Vieillard, il se faisait le dernier de tous et ne dédaignait pas de prendre conseil même des plus jeunes de la communauté. Tous, en un mot, voyaient en lui le plus tendre des pères, et ne se scandalisaient pas de la familiarité avec laquelle il les traitait et qui lui gagnait tous les cœurs. Ce bon Père a rendu de nombreux services à la Congrégation dans cette mission. »

Au mois d'octobre de l'année suivante 1892, Le R. P. Laporte devenait Supérieur et curé de Maniwaki, ayant pour assesseurs les Pères Guéguen et Chevrier. Le nouveau Supérieur trouva la maison et ses dépendances dans un triste état. On s'était efforcé de diminuer la dette, mais d'un autre côté, on avait omis, durant bien des années, de faire des réparations absolument nécessaires. Si je ne craignais pas d'être indiscret, je transcrirais ici quelques passages d'une description de l'état matériel de la maison, faite par un membre de la communauté d'alors. A part les murs extérieurs, tout le reste devait être ou refait ou réparé.

Le Père Laporte se mit donc à l'œuvre. Il fit achever l'intérieur de l'église, réparer la maison, et après avoir fait

disparaître les dépendances en ruines, il bâtit une magnifique grange-étable assez vaste pour recevoir les produits de la ferme et abriter un grand nombre d'animaux. C'était un modèle du genre, et l'on venait d'un peu partout pour voir cette construction qui passait pour une merveille dans la contrée.

Le Père Laporte ne se contenta pas d'améliorer les propriétés de la Congrégation. Il ne perdit jamais de vue qu'il n'était pas seulement supérieur de la maison des Oblats, mais qu'il était de plus curé, et que, comme tel, il devait s'intéresser même au progrès matériel de la paroisse. Aussi se mit-il à la tête d'un mouvement qui avait pour but la construction d'un pont de fer sur la Gatineau, pour relier les cantons de Maniwaki et de Kensniston. Cette entreprise exigea du Père beaucoup de travail et d'énergie pour surmonter les difficultés de toutes sortes, venant même de la part des plus intéressés à ce que la paroisse ne fût plus divisée par une rivière qu'il fallait à prix d'argent traverser en chaland. Avec l'aide du gouvernement provincial et des contribuables, le pont était terminé le 15 mai 1897. Le dix-huit septembre suivant, Sa Grandeur Mgr Duhamel, accompagné d'un grand nombre de prêtres, en fit la bénédiction solennelle.

Le village de Maniwaki allait s'agrandissant de jour en jour. L'école étant devenue trop petite pour répondre à l'accroissement de la population, il fallait penser à en construire une plus vaste. Le Père Laporte fit les plans de la construction projetée.

L'école proprement dite devait avoir 70 pieds sur 40, et la résidence des Sœurs attenant à l'école 50 pieds sur 40. La commission scolaire trouvant ce plan trop coûteux s'opposa à sa réalisation, mais le Père Laporte, qui n'était pas homme à reculer devant les obstacles, fit bâtir l'école aux frais de la communauté. Cette école magnifique et digne d'une ville a dû coûter alors à la Maison de Maniwaki dix à douze mille piastres, sans compter le terrain ;

car à part l'emplacement de l'ancienne école, construite sous l'administration du R. P. Pian, et appartenant à la Commission scolaire, la Congrégation a mis à l'usage de la nouvelle école un vaste terrain. Quelle que soit la somme déboursée dans le temps pour cette construction, la bâtisse seule a été évaluée l'an dernier à 12.000 piastres. Nous l'avons vendue en novembre 1911 à la Commission scolaire au prix de 6.000 piastres ; c'est-à-dire que nous avons fait à la municipalité scolaire de Maniwaki un don de 6.000 piastres, à part le terrain. Vu les circonstances, nous considérons cependant avoir fait par cette vente une bonne transaction, puisque le loyer annuel que nous payait la commission scolaire ne suffisait pas à compenser l'intérêt de l'argent dépensé, et que le coût des réparations allait toujours en augmentant.

C'était pour la maison une charge qui ne pouvait que devenir de plus en plus lourde chaque année. Cette année même la commission scolaire a dépensé au delà de 3.000 piastres en réparations.

D'ailleurs ces constructions d'écoles aux dépens de la Congrégation ont toujours été des causes d'ennuis et d'embarras de toutes sortes, en même temps que des pertes d'argent. Bien qu'il faille aider, et bien souvent créer les œuvres paroissiales, il n'est pas toujours prudent de risquer des sommes considérables dans ces entreprises.

Il convient aussi de mentionner les immenses travaux de terrassement et de nivellement que le Père Laporte fit faire autour de l'église et de la maison. La poésie peut avoir du bon, mais elle coûte cher quelquefois. Les fondateurs de la maison de Maniwaki avaient choisi pour site de l'église et de la maison la déclivité d'une montagne de rochers abrupts. On peut juger si c'était chose facile pour les fidèles, surtout les femmes et les vieillards, d'escalader ce rocher. Le casse-cou d'autrefois fut remplacé par un escalier de quarante-cinq marches qu'il faut monter pour se

rendre à l'église et à la maison. L'ensemble, il est vrai, présente un superbe coup d'œil, mais c'est un peu haut, et l'idée semble plus poétique que pratique.

Vous demanderez peut-être où le Père Laporte a trouvé l'argent nécessaire à ces dispendieux travaux? Dans la vente d'un certain nombre de propriétés, qui jusque-là n'avaient rien rapporté; dans l'exploitation intelligente des fermes et l'élevage des animaux. Il ne serait pas juste d'omettre le fait que le Supérieur fut grandement aidé dans ses entreprises par de dévoués frères convers, dont trois : les frères Joseph Laporte, Isaïe Lapointe et Isidore Landry, sont encore de maison à Maniwaki.

Le soin de la paroisse et le surcroît de travail que s'imposa le Père Laporte épuisèrent sa santé en quelques années. Il tomba malade à la fin de l'année 1899, et mourut en février 1900, âgé seulement de quarante-quatre ans.

En l'année 1900, le P. Frédéric Guertin succéda au P. Laporte comme Supérieur de la maison de Maniwaki. Dans le personnel d'alors se trouvent les noms des Pères Guéguen, Laniel, Chaborel, Guinard et Pian. Ce dernier partit bientôt pour Témiscamingue.

C'est durant le supériorat du P. Guertin que fut construit l'hôpital de Maniwaki. Il fut bâti par les sœurs grises d'Ottawa, sur les instances de Mgr Duchamel, qui voulait ainsi prévenir l'établissement d'un hôpital protestant. Cet hôpital fut construit précisément au moment où l'on n'en avait pas besoin. En effet tant que Maniwaki fut séparé d'Ottawa par une distance de 90 milles que l'on devait parcourir en voiture, les malades qui venaient des chantiers se faire soigner ici ne pouvaient trouver d'autre logement que des hôtels mal tenus; mais la compagnie du Pacifique venait de prolonger sa ligne jusqu'à Maniwaki, de sorte que les malades, au lieu de stationner à notre hôpital, se rendaient immédiatement dans leurs paroisses, ou descendaient aux hôpitaux d'Ottawa. Les prévisions des Pères se

réalisèrent : l'hôpital de Maniwaki, depuis ses commencements, a plus ou moins végété, et rien ne laisse prévoir que la situation changera d'ici longtemps.

Les Oblats, ne voulant pas contrarier l'archevêque, mirent à la disposition des sœurs grises, sans cependant leur en donner la propriété, un terrain tout à côté de l'église paroissiale, et firent un don de mille piastres pour la construction de la bâtisse. Sans vouloir le moins du monde juger des intentions, on peut se demander si cet argent n'aurait pas pu être mieux employé.

Le P. Guertin quitta Maniwaki au mois d'octobre 1903; il était nommé Supérieur de notre résidence de Mattawa. C'est le R. P. Bellemare qui le remplaça à Maniwaki.

Tous ceux qui ont vu le P. Bellemare à l'œuvre sont unanimes à dire qu'il a fait énormément pour l'avancement spirituel de la paroisse. Voyant que, malgré tous les efforts et le dévouement des Pères, l'ignorance était encore bien grande dans une certaine partie de la population, il s'employa à donner l'instruction religieuse à un nombre d'enfants et de jeunes gens, élevés dans une ignorance complète de leurs devoirs de chrétiens. Quelques-uns étaient même parvenus à l'âge de 18 à 20 ans et n'avaient pas encore fait leur première communion. Le P. Bellemare enseigna le catéchisme même à domicile. Il profitait de la circonstance pour instruire les parents qui, à raison de leur éloignement, ne paraissaient jamais à l'église. Dès son arrivée il établit dans la paroisse la confrérie du saint Rosaire. Les paroissiens ne tardèrent pas à reconnaître dans le P. Bellemare le prêtre charitable, toujours prêt à se dévouer pour eux.

Outre les soins donnés au progrès spirituel des paroissiens, soins que le P. Bellemare a toujours mis en première ligne, des travaux importants et des transactions heureuses furent exécutés durant son administration.

Au mois de décembre 1905, on vendit l'ancienne ferme de la compagnie de la Baie d'Hudson. Cette vente vint en son temps. Un mois avant, la grange-étable, bâtie par le R. P. Laporte, avait été incendiée. Bien que les assurances n'aient pas couvert la moitié des pertes, l'on peut dire toutefois que cet incendie ne nous causa pas de regret, et voici pourquoi. Une étable aussi spacieuse, à cause de sa trop grande proximité des habitations, était devenue nuisible à l'hygiène publique. On nous aurait certainement contraints, avant longtemps, d'éloigner ces bâtisses du village.

Voici ce que je lis, au sujet de la vente, dans le codex : « Ce fut une explosion de joie de la part des membres de la communauté sans exception, à la nouvelle de cette vente. C'est tout un événement qui vient de s'accomplir. Cette vente décide de l'orientation de nos affaires pour l'avenir. C'est, après l'incendie de notre grange-étable, le pas décisif pour la réforme de notre situation. Maintenant nous sommes certains que nous ne reprendrons pas le grand train d'affaires d'autrefois, et que la nouvelle bâtisse devra avoir des proportions assez restreintes. »

En effet cette bâtisse fut construite avec l'argent reçu des compagnies d'assurance, à un mille environ de la maison, en dehors du village, avec des dimensions bien réduites, et avec l'avantage d'être située à peu près au milieu de la ferme. C'est ainsi que l'église et le village furent délivrés d'un voisinage fort désagréable.

Le 16 juin 1905, le R. P. Chaborel, atteint depuis quelques années d'une maladie de poitrine, rendait son âme à Dieu. Le Père Chaborel passa presque toute sa vie religieuse à Ottawa, soit au collège, soit au juniorat. Outre le travail qu'il avait à faire auprès des élèves, il fut directeur du chœur de l'église Saint-Joseph pendant plus de trente ans, et quelques années à l'église du Sacré-Cœur. Soldat avant d'entrer dans la Congrégation, il se fit toujours remarquer

par sa grande régularité et par sa fidélité au devoir. Son corps repose dans le cimetière de la paroisse.

Le 6 décembre 1906, c'était fête à Maniwaki. Le R. P. Pian, qui avait quitté Maniwaki en 1893, revint de Témiscamingue en 1904. Un demi-siècle de vie religieuse venait de sonner pour le vénérable missionnaire. Les Oblats, ainsi que les paroissiens dont il avait été le curé durant plusieurs années, ne voulurent pas laisser passer cette date mémorable, sans offrir leurs hommages au jubilaire.

La veille, à cinq heures de l'aprés-midi, les paroissiens vinrent exprimer au R. P. Pian, en français, en anglais et en algonquin, leurs sentiments de joie et de gratitude, et le remercier de ses bienfaits à leur égard. Après avoir répondu aux trois adresses, il officia à la bénédiction du Saint Sacrement, assisté du R. P. Bellemare, Supérieur, et du R. P. Gervais.

Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, arriva le soir accompagné de plusieurs prêtres. Le lendemain, le jubilaire chantait la grand'messe, accompagné des Pères Gauvreau et Prévost. Sa Grandeur Mgr Duhamel assistait au trône.

Après l'Evangile, le Père Conrad, capucin, sut développer avec éloquence le texte « *Evangelizare pauperibus misit me* ». Il montra comment le Père Pian avait suivi à la lettre la devise de sa Congrégation ; qu'il était et qu'il avait toujours été le vrai apôtre évangélisant les pauvres. M. l'abbé Brunet, alors secrétaire de Mgr Duhamel, aujourd'hui évêque du nouveau diocèse de Mont-Laurier, parla en anglais et le Père Guéguen adressa la parole aux sauvages. Dans l'aprés-midi et le soir, des adresses furent présentées par la Congrégation des dames de Sainte-Anne et par les élèves des sœurs. La fête se termina par une séance donnée à la salle du couvent.

Avant de quitter la salle, Monseigneur remercia de nou-

veau le Père Pian, comme il l'avait déjà fait le matin à l'église, pour le bien qu'il avait fait dans le diocèse. Le Père Pian est encore attaché à la maison de Maniwaki. Au repos depuis quelques années, il attend l'appel de celui qu'il a si bien servi.

Au commencement de l'année 1907, le chroniqueur mentionne le départ du R. P. Desjardins, qui avait succédé aux Pères Laniel et Allard comme économe. C'est le Père Desjardins qui eut à surveiller l'installation du nouveau système de chauffage et l'éclairage électrique, à l'église et à la maison. Il dirigea aussi les travaux de reconstruction des bâtisses de la ferme incendiées l'année précédente. Il accomplit ce travail avec toute l'activité et le savoir-faire qu'on lui connaît. Le Père Gagné, maintenant économe au Cap de la Madeleine, fut désigné pour le remplacer.

La boiserie de l'intérieur de l'église avait été terminée par le Père Laporte ; mais il ne s'y trouvait aucune décoration. Le Père Bellemare entreprit de faire décorer notre église, qui devint du même coup la plus belle et la plus attrayante de toute la région de la Gatineau. Les réparations faites à la maison et le rafraîchissement des peintures, tout en lui laissant son cachet religieux, ont fait de la résidence de Maniwaki l'une des plus confortables de la province.

Au mois d'avril 1909, le Père Gervais, arrivé depuis trois ans à Maniwaki, remplaça le R. P. Bellemare comme Supérieur et curé de la paroisse; cependant le Père Bellemare, à la grande satisfaction du nouveau Supérieur et des paroissiens, ne quitta pas Maniwaki.

Au mois d'octobre suivant, la mort vint nous enlever le R. P. Guéguen, malade à l'hôpital depuis le mois de mai. Le Père Guéguen fit les missions sauvages des rivières Gatineau, St-Maurice et Ottawa, ainsi que les missions des chantiers, durant 33 ans. Quand on pense que ce Père était infirme et continuellement malade, on se demande com-

ment il a pu résister, durant tant d'années, à de si longs et si pénibles voyages. Le médecin qui l'a soigné dans sa dernière maladie disait qu'il n'avait jamais rencontré pareille énergie.

A cette énergie qui lui était naturelle, le Père Guéguen joignait l'amour des âmes, qui le faisait se dévouer sans compter. Aussi était-il aimé de tous ceux auprès desquels il avait exercé le saint ministère. Nous en eûmes une preuve au jour des funérailles. On était venu de partout déposer un dernier tribut d'estime et de reconnaissance sur sa tombe.

Les missions sauvages de la Gatineau et du St-Maurice sont maintenant visitées par deux de nos Pères, qui sont occupés à ce travail durant trois mois chaque été. L'un de ces missionnaires est le R. P. E. Blanchin, qui depuis trois ans réside à notre maison de Hull. Au printemps, le P. Blanchin va donner la mission aux Algonquins du grand lac et de la Barrière. Ce voyage se fait en canot. Ce qui le rend surtout pénible, c'est qu'il faut le faire à l'époque où les moustiques de toutes sortes abondent. Les sauvages de ces deux missions sont tous catholiques. Ils sont bien attachés à leur missionnaire, et c'est avec joie qu'ils le voient revenir chaque été. De son côté, le R. P. Blanchin quitte avec satisfaction le ministère écrasant de la ville, pour aller respirer l'air pur et embaumé des forêts et des lacs. Pendant la mission, le Père se retire au poste de la compagnie de la baie d'Hudson.

Les RR. PP. S. Dozois, assistant général, Lemoine, décédé à Mattawá l'an dernier, et Laniel, de Hull, ont été pendant quelques années les dévoués missionnaires de ces sauvages.

Nos missions du St-Maurice sont confiées au zèle du R. P. Guinard qui visite les sauvages de Manawan, de Wemontaching, d'Obedjiwan et se rend jusqu'à Waswanipi. Ce dernier poste est situé sur le versant de la baie d'Hudson,

à cinq cents milles de Maniwaki. Cela veut dire qu'il faut parcourir presque deux fois cette distance pour s'y rendre. Les sauvages de cette mission, dont le quart environ sont catholiques, parlent la langue crise. Leur chapelle vient d'être détruite par un ouragan. La population des autres postes appartient à la tribu des Têtes-de-Boule. Ils habitent les rives du St-Maurice et de ses affluents. Tous ces sauvages sont catholiques; ils savent lire et écrire.

Pendant les trois mois que durent ces missions, on peut dire que nos Pères sont missionnaires et curés en même temps. Outre les instructions données deux fois chaque jour, il faut aussi faire le catéchisme le matin et le soir, préparer les enfants à la première communion, enseigner le chant, visiter les familles, baptiser les enfants nés depuis la dernière mission, bénir les mariages dont il n'est pas toujours facile de connaître les empêchements, enterrer les morts, ou bénir les fosses de ceux qui sont morts durant l'année.

Il peut y avoir à peu près sept cents âmes dans ces missions, toutes situées dans le vicariat apostolique du Témiscamingue. Cette année, S. G. Mgr Latulipe, accompagné d'une trentaine de prêtres, a donné la confirmation à Wemontaching.

La ligne du chemin de fer Grand Tronc Pacifique commence à décentraliser toutes ces missions sauvages, et comme partout, le contact avec les blancs donne lieu à bien des désordres, surtout au vice de l'intempérance. Les missionnaires semblent être d'opinion qu'une résidence dans ces régions devient nécessaire, si l'on veut soustraire les sauvages à l'influence délétère des blancs.

Dans les annales de Maniwaki, le 18 avril 1910 restera une date qui fait époque. Ce jour-là, le conseil municipal décréta, à la demande de la majorité des électeurs auxquels les Pères avaient fait signer une pétition à cet effet, la

suppression de toutes les buvettes et la prohibition du commerce des liqueurs enivrantes.

Ceux-là seuls qui ont entrepris de faire passer cette mesure savent tout le travail que cette campagne coûta à nos Pères. Pour mener ce projet à bonne fin, il fallut prendre tous les moyens que la prudence suggérait comme les plus efficaces, tout en restant dans les limites de la légalité. Sermons à l'église, diffusion de tracts antialcooliques, propagande individuelle et collective, enrôlement des dames elles-mêmes dans la lutte ; tout fut mis à contribution pour persuader la population qu'il n'y avait aucun progrès à attendre, tant que le vice de l'ivrognerie régnerait en maître sur la Gatineau, comme il l'avait fait jusque-là.

Les membres du conseil municipal alors existant, bon nombre de citoyens influents et les principaux agents des grandes compagnies de bois, prêtèrent main-forte aux Pères, avec le résultat que la pétition, présentée au conseil municipal par le curé de Maniwaki, portait une majorité de soixante-dix-sept électeurs. Cette requête avait force de loi, mais elle n'abolissait le commerce des liqueurs que pour un an.

Afin de ne pas avoir à recommencer la même lutte chaque année, il fallait appeler le peuple à voter un règlement de prohibition, ce qui fut fait au mois de novembre suivant. Le règlement de tempérance fut voté par une grande majorité des électeurs. Aujourd'hui, après quelques années seulement d'expérience, la paroisse en est comme toute changée. Les étrangers qui avaient connu Maniwaki autrefois ne peuvent s'empêcher de le remarquer.

On a pu constater, avec l'abolition des buvettes, la disparition presque totale du blasphème et le commencement d'une honnête aisance chez nos paroissiens, dont un trop grand nombre étaient autrefois les malheureuses victimes du poison alcoolique.

Au mois de septembre 1911, S. G. Mgr Gauthier, archevêque d'Ottawa, faisait la visite pastorale à Maniwaki et dans les missions qui en dépendent. Ici le sacrement de confirmation fut administré à 450 enfants ; puis Sa Grandeur se rendit au Baskatong, mission dont le R. P. Guinard est en charge, et au Bois-Franc, où l'on venait de bâtir une nouvelle chapelle. C'est le P. Gonneville, alors économe à Maniwaki, qui surveilla les travaux de cette construction. La chapelle est tout à fait convenable e deviendra probablement avant longtemps église paroissiale. Ce sera une paroisse de plus fondée par les Oblats.

Au moment de la visite de Monseigneur l'archevêque, le P. Robert, aujourd'hui curé de la Sainte-Famille d'Ottawa, était le missionnaire du Bois-Franc. Le P. Robert, par son dévouement et son savoir-faire, sut s'attacher les paroissiens du Bois-Franc. Tout en s'occupant du spirituel, il ne négligea pas le progrès matériel de la mission. C'est à son esprit d'initiative que le Bois-Franc doit l'établissement d'une succursale de la Caisse populaire, et Maniwaki la fondation d'une pareille succursale et d'une fanfare.

On peut dire avec vérité que, depuis quelques années, les Oblats de la province du Canada ont subi l'épreuve du feu. Maniwaki en a eu pour sa part. Après l'incendie de 1905 dont nous avons parlé plus haut, ce fut, en avril 1912, la perte totale de notre écurie, y compris quatre chevaux. Comme c'est presque toujours le cas, les assurances étaient loin de couvrir les dommages.

Au mois d'octobre de la même année l'entretien de notre maison a été confié aux sœurs du Sacré-Cœur. Nous avons dû leur construire une résidence ; mais le service de la maison et l'économie ont tellement gagné sous ce régime, que l'argent déboursé pour la nouvelle construction est placé à gros intérêt.

La première visite pastorale que S. G. Mgr Gauthier faisait à Maniwaki, il y a trois ans, devait aussi être sa dernière. L'été dernier la partie nord de l'archidiocèse d'Ottawa, duquel notre paroisse relevait jusque-là, devenait le diocèse de Mont-Laurier, et S. G. Mgr F.-X. Brunet, ancien élève du collège et du Séminaire d'Ottawa, un ami dévoué de notre famille religieuse, était nommé par Rome pour en devenir le premier évêque titulaire. En conséquence, Maniwaki, la seule résidence des Oblats dans cette région, fait maintenant partie du nouveau diocèse.

Après avoir essayé de retracer aussi exactement que possible l'historique de la mission de Maniwaki, il ne reste plus qu'à dire un mot sur l'état actuel de la paroisse.

Le personnel de la maison se compose de six pères et de quatre frères. Ce sont les Pères Gervais, Supérieur et curé, Jacob, Benoît, Pian, Guinard et Boileau ; les frères Joseph Laporte, Damase Blais, Isaïe Lapointe et Isidore Landry. A part le Rév. P. Pian, octogénaire à la retraite, les autres pères sont occupés au ministère local, aux deux missions que nous avons à desservir régulièrement, aux missions d'été chez les sauvages du Saint-Maurice, et aux missions d'hiver dans les chantiers. Le soin de la sacristie, de la basse-cour et de la ferme est divisé entre les frères, qui ne sont pas assez nombreux pour suffire au travail ; il nous faut par conséquent engager des employés.

A la visite annuelle faite en mars 1913, il y avait dans la paroisse 341 familles canadiennes-françaises, 88 familles irlandaises et 67 familles parlant le sauvage ; 2.633 âmes, dont 1912 communiants et 425 élèves aux écoles. Nous avons fait durant l'année 132 baptêmes, 28 mariages, 61 sépultures et nous avons distribué au delà de 13.000 communions.

Les congrégations des enfants de Marie et des dames de Sainte-Anne, fondées il y a vingt-cinq ans, comptent un bon nombre de membres. La dévotion au Sacré-Cœur est

répandue dans la paroisse. Tous les mois, quatre à cinq cents personnes reçoivent la sainte communion. Le Saint Sacrement est exposé toute la journée du premier vendredi ; l'adoration est assez bien suivie. L'instruction religieuse se donne alternativement en français et en anglais aux deux messes le dimanche et les jours de fête, ainsi que deux ou trois fois la semaine durant le carême. Outre le catéchisme quotidien fait par les sœurs et les instituteurs de l'école, les pères donnent l'instruction religieuse dans les classes une fois chaque semaine.

Il nous est impossible d'organiser des sociétés d'hommes ou de jeunes gens, vu que la plupart sont absents neuf ou dix mois de l'année. Cette absence presque continuelle des hommes est cause de bien des maux. C'est d'abord la ruine de l'esprit de famille ; puis le manque d'instruction chez les garçons que l'on retire de l'école à l'âge de treize ou quatorze ans, et la négligence de l'agriculture. Nos gens comprennent difficilement qu'il vaut mieux travailler pour eux-mêmes que de se dépenser au service des marchands de bois.

Malgré les durs labeurs qu'entraîne la vie de bûcheron, il semble que la forêt les fascine et l'on croirait peut-être que ces hommes, qui gagnent leur argent au prix de tant de peines, seraient portés à le ménager, afin de pouvoir le plus tôt possible changer leur mode de vie ? Pas du tout. Pendant les quelques semaines qu'ils passent ici, un grand nombre d'entre eux gaspillent une bonne partie de leur salaire, et si, par suite d'une maladie ou d'un accident quelconque, ils ne peuvent retourner au chantier, ils restent dans la misère eux et leurs familles, n'ayant d'autre ressource que la charité publique.

Disons cependant, pour être juste, qu'il y a amélioration sous ce rapport, surtout depuis la fermeture des buvettes et des magasins de liqueurs. On économise davantage et on s'occupe plus de la culture des fermes et de l'élevage des animaux.

Depuis le supériorat du R. P. Laporte, nos Pères de Maniwaki ont essayé par tous les moyens de faire comprendre aux paroissiens qu'ils peuvent tirer parti de leurs terres et y vivre à l'aise. Outre la ferme que nous cultivons d'après les procédés les plus modernes, nous avons fondé un cercle agricole qui a déjà fait beaucoup de bien. L'exemple a été suivi par les paroisses environnantes. Il s'établit des fromageries un peu partout, et ceux qui possèdent des terres semblent commencer à comprendre qu'il vaut mieux pour eux rester avec leurs familles et vivre du revenu de leurs fermes. Bien qu'il reste encore beaucoup à faire sous ce rapport, nous espérons que le progrès commencé se continuera, pour le plus grand avantage spirituel et temporel de la population de la Gatineau.

Au moment de clore ce rapport, nous recevons la visite de notre nouvel évêque, Mgr F.-X. Brunet, qui vient à Maniwaki sur l'invitation du R. P. Supérieur. Un nouveau diocèse, sinon un nouveau champ d'action, étant ouvert à la Congrégation, par la création du diocèse de Mont-Laurier, je crois que le compte rendu des fêtes qui eurent lieu à Maniwaki, à l'occasion de la visite de Sa Grandeur, ne manquera pas d'intéresser les lecteurs de nos annales. Il est extrait du journal « Le Droit ».

### Réception de Mgr Brunet à Maniwaki.

Les fêtes en l'honneur de Sa Grandeur Mgr F.-X. Brunet ont été grandioses. La réception, la messe, le concert ont été dignes de l'hôte distingué que Maniwaki recevait. Un grand nombre de personnes des paroisses voisines vinrent se joindre aux paroissiens de Maniwaki, dans ces démonstrations en l'honneur du premier pasteur du diocèse.

Longtemps avant l'arrivée du train, les quais de la gare étaient bondés de citoyens venus pour saluer Sa Grandeur à son arrivée. Le R. P. Gervais, M. le Maire de Maniwaki

et les RR. PP. Oblats attachés à la paroisse, attendaient, eux aussi, pour présenter leurs hommages à Monseigneur. Le village était décoré et illuminé, les drapeaux flottaient comme aux jours de grande fête. La maison des Pères Oblats, le couvent et l'hôpital situés sur le haut du promontoire, resplendissaient de lumière et présentaient un magnifique aspect.

A sept heures dimanche matin, Sa Grandeur dit la messe au couvent. La révérende Mère Duhamel, supérieure générale des sœurs grises d'Ottawa, s'était rendue à Maniwaki pour la circonstance.

L'église paroissiale était remplie de fidèles quand Sa Grandeur, précédée par le clergé, y fit son entrée. A l'orgue, le chœur chanta le « *Domine, Salvum fac Episcopum* » pendant que Monseigneur se rendait au trône. Le R. P. G. Charlebois, Provincial des Oblats, et M. l'abbé A. Labelle, curé d'Aylmer, assistaient Sa Grandeur. Le R. P. Jacob chanta la messe, et le Père Boileau remplissait l'office de maître des cérémonies. La chorale chanta la troisième messe à quatre voix composée par le R. P. Gervais. Après l'Evangile, le R. P. Supérieur monte en chaire et offre comme curé les vœux de la paroisse à l'Evêque du diocèse, et comme Oblat les félicitations des membres de la communauté de Maniwaki, à un ami distingué de la Congrégation et à un ancien élève de l'Université d'Ottawa.

Immédiatement après la messe, présentation de trois adresses en français, en anglais et en algonquin, et d'une magnifique crosse avec une bourse bien garnie.

Voici le texte de l'adresse française lue par Son Honneur le Maire Joanis.

*A Sa Grandeur Monseigneur F.-X. Brunet, évêque de Mont-Laurier.*

« Monseigneur,

« C'est avec un bien vif plaisir que nous nous voyons honorés aujourd'hui du privilège de recevoir le Pasteur

que Sa Sainteté Pie X nous envoie, oint de l'onction des pontifes et nous apportant ses paternelles bénédictions. Aussi est-ce avec un empressement tout filial, que les paroissiens de Maniwaki se plaisent à vous souhaiter la bienvenue et à vous offrir avec un religieux respect l'hommage de leur attachement et de leur vénération.

« Vous n'êtes pas un étranger parmi nous, Monseigneur. Plusieurs fois dans le passé, à l'époque des visites pastorales, vous aviez la mission d'accompagner ici nos Seigneurs Duhamel et Gauthier; puis nous aimons à nous rappeler les jours où vous veniez solliciter de notre climat restaurateur le réconfort d'une atmosphère vivifiante. Mais aujourd'hui, ce n'est plus seulement un ami distingué que nous saluons en votre personne, c'est un Père et un Pasteur que nous acclamons et que nous vénérons en vous.

« Soyez le bienvenu, Monseigneur, en cette paroisse déjà ancienne, — peut-être la plus ancienne de votre nouveau diocèse — fécondée par l'apostolat de valeureux missionnaires, pionniers de l'Evangile, partis du sein même de ce temple, pour aller partout, à travers bois et vallées, par les lacs et les rivières, sur le frêle canot d'écorce, ou dans les neiges refoulées par leurs raquettes de voyageurs, répandre dans le hameau du colon, le chantier du bûcheron et le « wigwan » du sauvage, la parole du salut ; raffermir dans leur âme la foi chrétienne, et leur inculquer l'idéal d'une civilisation plus élevée.

« Le grain de sénevé déposé en terre par les ouvriers de Dieu a levé et grandi. Depuis le jour où l'Indien déployait ses tentes sur l'emplacement de cette paroisse, pour y entendre chaque été la parole bénie de l'homme de la prière ; depuis l'époque où les premiers colons venaient chercher vie et hospitalité en ces retranchements de vallons et de montagnes, combien de paroisses n'ont-elles pas surgi du sol ? Quelle merveilleuse transformation ne s'est-il pas opéré, pour que le Vicaire du Christ ait créé en

cette région un diocèse nouveau, qui recevait, pour ainsi dire, le baptême au jour de votre consécration épicospale.

« Et cette paroisse mère, Monseigneur, fière de ses glorieux rejetons, pousses vivaces transformées elles-mêmes en paroisses, n'a garde maintenant de forfaire à ses traditions d'action apostolique. Elle ne saurait, satisfaite du travail accompli, se tenir à l'écart, comme une aïeule vieillie et impuissante. Il est encore parmi nous des missionnaires qui travaillent à l'évangélisation des sauvages et à la préservation morale des bûcherons de nos forêts.

« Dans cette église, témoin de la joyeuse fête qui nous convoque, aujourd'hui comme autrefois, le Canadien-Français, l'Irlandais et le sauvage reçoivent, chacun dans son idiome respectif, l'enseignement de la religion, et s'agenouillent à la table du même pain eucharistique.

« Sous la bénédiction de Dieu, Monseigneur, votre diocèse naissant grandira; on le verra au cours de l'avenir, comme un rameau fertile, porter des fruits abondants de salut et de sanctification. Le troupeau confié à votre sollicitude par le Pasteur des pasteurs deviendra de plus en plus nombreux, et il vivra heureux sous la houlette de son nouvel Evêque.

« Tels sont les vœux que nous formons pour la prospérité du diocèse de Mont-Laurier, et pour le bonheur du titulaire que Dieu a bien voulu lui donner.

« En gage de notre attachement et de notre fidélité à suivre les directions de votre paternelle autorité, nous vous prions d'accepter cette crosse, humble témoignage de notre piété.

« Puisse le Père des lumières de qui descend tout don parfait, exaucer les prières que nous lui adressons pour vous, et rendre féconde au centuple la bénédiction particulière que nous sollicitons de Votre Grandeur pour nos familles, nos entreprises et notre paroisse. »

Monseigneur Brunet répond en français et en anglais et

le R. P. Guinard se fait l'interprète de Sa Grandeur en langue algonquine.

Monseigneur remercie les paroissiens du cordial accueil qu'ils lui font. Il avait hâte de venir à Maniwaki où il compte de si bons amis, et où il est venu plusieurs fois déjà refaire sa santé épuisée. Sa Grandeur fait l'éloge des Pères Oblats et de leur œuvre, paroisse, missions sauvages, chantiers. Il loue également le travail des sœurs grises qui se dévouent à l'enseignement et aux soins des malades.

Monseigneur parle de la colonisation comme d'une œuvre d'apostolat. C'est avec des colons chrétiens et généreux que nous servirons mieux la patrie et l'Eglise de Jésus-Christ. Il s'appelle lui-même l'Evêque des cantons du Nord. C'est aux anciennes paroisses à donner l'exemple de l'esprit chrétien aux colons. Maniwaki possède ce bon esprit : respect de l'autorité, foi vive, attachement à ses prêtres. La colonisation est un travail que la Providence a confié au nouveau diocèse et Monseigneur sollicite le concours actif de tous les fidèles.

Sa Grandeur bénit le peuple, tenant en main la crosse qui vient de lui être présentée.

Le soir à sept heures, on chanta les vêpres solennelles suivies de la bénédiction du Saint Sacrement à laquelle Monseigneur officia. Un concert donné par les paroissiens de Maniwaki couronna dignement cette belle fête.

L.-H. Gervais, *O. M. I., Sup.*

# PROVINCE D'ALLEMAGNE

## Maison de Saint-Charles.

(*Suite du Rapport publié, en juin 1913, p. 151.*)

### III. — De ceux qui ont bien mérité de Saint-Charles. — Les Pères professeurs. (*Suite.*)

1897. — 29° — *Le R. P. Jean Hagen.* — A la date du 18 août 1897, notre chroniqueur nous fait part d'une « surprise ». La voici : « Un peu avant midi, quatre jeunes Pères nous arrivent du scolasticat de Liège... Trois, dit-on, resteront ici comme professeurs. C'est assez vraisemblable ; nous avons déjà perdu deux professeurs (les PP. Kieger et Oswald), et il faut bien qu'ils soient remplacés ; mais le troisième ? Quoi qu'il en soit de ce petit mystère, nous souhaitons la bienvenue à nos jeunes confrères et leur faisons un accueil aussi fraternel que possible. » Or, l'un de ces trois qui devaient nous rester comme professeurs, était précisément le P. Jean Hagen, dont le séjour à Saint-Charles fut de cinq années. A la rentrée de 1897, il fut professeur de français, de géographie et d'autres matières ; à la rentrée de 1898, professeur de français dans trois classes supérieures, et depuis la rentrée de 1899 jusqu'à la sortie de 1902, par conséquent durant trois années, professeur ordinaire de cinquième. De plus, pendant les cinq années, il fut infirmier en chef, et pendant deux années, préfet spirituel des frères convers. Ce sont donc de vrais postes de dévouement qu'on lui avait confiés. Le Rév. Père Hagen, ainsi que l'autorité elle-même se plut à le témoigner publiquement, s'en montra constamment digne jus-

qu'au jour où l'obéissance l'appela à se dévouer sur un autre champ de travail. Cet appel lui fut fait vers la fin de juillet 1902, en même temps qu'au R. P. Eyerund. Tandis que celui-ci devenait missionnaire à Arnhem, le R. P. Hagen le devenait à Saint-Ulrich, d'où nous eûmes la joie de le voir revenir au mois de février 1907, pour prêcher la retraite annuelle de nos frères convers.

30o — *Le R. P. Edouard Schuchart.* — Le second des trois Pères, dont l'arrivée porte la date du 18 août 1897, fut le R. P. Schuchart. C'est encore un ancien dans toute la force du terme ; car il a été junioriste à Heer et l'un des premiers de Saint-Charles. Les bienfaits qu'il reçut jadis dans cette maison comme élève, il allait les lui rendre avec usure comme professeur, vu qu'en cette qualité il passa ici treize années, c'est-à-dire plus de la moitié de la première période de notre histoire. Il est donc l'un des Pères qui ont le plus de droit à notre reconnaissance et qui méritent le plus que l'on garde leur souvenir.

Pendant la première année de son professorat, il enseigna l'allemand et quelques matières secondaires ; les douze autres années, il fut toujours professeur ordinaire de quelque classe, dans les proportions suivantes : deux années professeur de cinquième, une année de quatrième, cinq années de troisième et quatre années de seconde. A cette charge il joignit la dignité de deuxième assesseur depuis le mois de mai 1909 jusqu'au mois d'août 1910, date à laquelle l'obéissance vint l'inviter à plier sa tente et à fournir ainsi une nouvelle preuve en faveur du *non habemus hic manentem civitatem* de l'Apôtre.

Pour avoir un résumé fidèle de tout ce qui concerne ce bon Père, on peut s'en tenir, sans crainte aucune, aux lignes que notre chronique lui consacre à la date du 8 août 1910 : « Le R. P. Schuchart, qui a reçu son obédience pour la maison de Strasbourg, nous quitte aujourd'hui. Il n'est personne parmi nous qui ne regrette son départ.

Saint-Charles a été son premier et jusqu'ici son unique poste ; il y a travaillé comme professeur pendant treize ans avec une intelligence et un dévouement qui ne se sont jamais démentis. Il avait vraiment besoin de repos pour restaurer ses forces épuisées. Ce repos, il le trouvera à Strasbourg, et nous espérons, tout en le remerciant du grand bien qu'il a fait ici, que là-bas il se remettra entièrement, et qu'au bout d'une année nous le reverrons tout à fait dispos. » Un autre historien de Saint-Charles pourra dire au lecteur si et dans quelle mesure notre espoir est devenu réalité.

1899. — 31°. — *Le R. P. Joseph von Ley.* — Une maladie grave ayant mis l'un de nos professeurs hors service, l'obéissance le remplaça par un jeune Père qui venait de commencer sa dernière année de scolasticat à Hünfeld ; c'était notre bon P. Joseph von Ley. Il nous arriva vers la mi-décembre 1899 ; notre communauté se sentait heureuse de l'accueillir et le salua avec joie. Il eut pour première occupation l'enseignement de matières secondaires dans différentes classes. Mais dès le second semestre de cette année scolaire (février 1900), il succéda comme professeur de seconde à un autre Père, forcé lui aussi par le mauvais état de sa santé à déposer le fardeau du professorat. A la rentrée de 1900 il garda ce même poste, en y joignant l'allemand en cinquième ; à celle de 1901 il fut professeur de troisième, et aux trois rentrées suivantes (1902, 1903 et 1904), il eut de nouveau la seconde, ainsi que le grec en quatrième pour les années scolaires 1903 et 1904. Notre *codex historicus* nous apprend encore que le dévoué P. von Ley ne restait point inactif pendant les vacances ; à l'exemple de plusieurs de ses confrères il remplaçait alors quelque curé du diocèse de Cologne.

Nous ne devions pas tarder à avoir besoin nous-mêmes d'un remplaçant du P. von Ley. Les grands changements qui eurent lieu dans le personnel de notre province, au mois

de septembre 1904, l'atteignirent également. Ecoutons encore une fois notre chroniqueur nous racontant le fait. « Le bon Dieu, nous dit-il à peu près à la date du 17 septembre 1904, nous a ménagé pour ce jour une surprise que l'on pourrait presque appeler pénible, vu qu'elle nous demande un grand sacrifice. Dans la matinée, le R. P. von Ley, professeur de seconde, reçoit du Révérend Père provincial (4e assistant général) sa nomination à la charge de Supérieur et de maître des novices à Saint-Gerlach, le R. P. Strüber, qui occupe cette charge depuis cinq ans, étant nommé Supérieur de la maison d'Engelport... En annonçant la nouvelle à la communauté, le Révérend Père Supérieur tient à remercier le R. P. von Ley de tout ce qu'il a fait de bien ici pendant cinq ans, et lui souhaite le secours d'en haut pour son nouveau poste... Le R. P. von Ley nous quitte déjà après midi pour se rendre à Saint-Gerlach, emportant lui aussi non seulement nos remerciements, mais encore des regrets unanimes ; nous avions en lui un bon professeur, un confrère pieux, régulier et dévoué. Dans son humilité, il n'eût jamais songé au changement dont il a été l'objet aujourd'hui ; mais quelqu'un y songeait, c'est Celui qui exalte les humbles, et qui choisit toujours très bien les instruments de sa providence. »

Le R. P. von Ley était le troisième maître des novices pris d'entre les Pères de Saint-Charles (1). Cependant la dignité dont la confiance des supérieurs majeurs venait de l'honorer ne lui enleva rien de cette amabilité et de cette bonté à laquelle nous étions accoutumés de sa part ; en d'autres termes, il marcha très fidèlement sur la trace de ses devanciers à Saint-Gerlach pour le maintien des bonnes relations entre les deux maisons voisines ; toute notre chronique, depuis 1904 jusqu'à 1910, le prouve de la plus

(1) Le premier fut le R. P. Hector (1895-1898) ; le second, le R. P. Strüber (1899-1904). Nous ne tenons pas compte ici des quelques mois que le regretté P. Voltz passa comme Supérieur et maître des novices à Saint-Gerlach.

belle façon. Il resta pour ainsi dire l'un des nôtres en attendant que Dieu permît qu'il le redevînt définitivement.

32° — *Le R. P. Aloïs Ziegenfuss.* — Ce Père forma dans notre corps professoral l'exception que nous avons marquée dans un article précédent (voir *Missions,* mars 1913, p. 17) ; il était seulement diacre, quand il vint de Hünfeld à Saint-Charles pour la rentrée de 1899. Il fut ordonné prêtre à Namur vers Noël de la même année, et put ainsi rehausser cette belle fête à Saint-Charles par sa première messe. Comme professeur, il fut chargé de plusieurs matières, entre autre de l'allemand, du français et de l'arithmétique. Ce ne paraissait pas trop pour ses jeunes épaules et son franc dévouement ; c'était comme une préparation à des travaux et des œuvres non moins sublimes, mais plus difficiles, par suite plus méritoires et plus aptes à tenter sa généreuse ardeur. En effet, au mois d'août 1900, on lui donna sa destination pour les missions de la Cimbébasie, où aujourd'hui encore il se dépense pour la gloire de Dieu et l'honneur de notre famille religieuse.

1900. — 33° — *Le R. P. Adolphe Chwala.* — Voici un bon fils de la catholique Autriche. Son obédience pour Saint-Charles fut occasionnée de la même manière que celle du R. P. von Ley ; car au mois d'octobre 1900, il arriva de Hünfeld pour prendre ici la place du R. P. Hauersperger réduit à l'inaction par ses infirmités. A lui aussi on avait taillé une bonne besogne : dès son arrivée, il fut employé dans plusieurs classes pour l'enseignement de l'histoire, de la géographie, de l'arithmétique, etc. A la rentrée de 1901, il fut laissé à la même besogne absorbante, et il y joignit la charge d'infirmier pour les Pères et les Frères convers. Ce fut comme un allégement pour le R. P. Hagen, avec lequel il rivalisa de dévouement. Au mois de juillet 1902, il partagea aussi avec ce Père le bonheur de devenir missionnaire ; car il reçut alors son obédience pour la maison

d'Arnhem, où il se rendit sans tarder en compagnie du R. P. Eyerund. « S'il n'a travaillé ici que deux ans à peine, nous dit de lui notre chronique, il n'en a pas moins conquis l'estime et l'affection de tous par son zèle désintéressé, son bon caractère et les secours qu'il a prêtés au R. P. Hagen dans le soin des malades. En récompense, Dieu, sans doute, l'assistera, lui et ses deux confrères qui partent avec lui dans l'œuvre des missions, fin principale de notre Congrégation. »

1902. — 34° — *Le R. P. Georges Klein.* — Pour que nous eussions un digne successeur du R. P. Eyerund dans la direction du chant et de la musique, la maison de Hünfeld nous envoya, vers la fin du mois d'août 1902, le R. Père Georges Klein, bien qu'en cela elle s'imposât elle-même un grand sacrifice. Notre maison lui en fut aussi reconnaissante qu'elle était aise de faire une si excellente acquisition.

Le R. P. Klein fut des nôtres à peu près sept ans, savoir depuis la rentrée de 1902 jusque vers la fin de l'année scolaire 1908-1909. Voici d'abord quelles furent ses fonctions ou occupations : 1°) direction du chant et de la musique, de 1902 à 1909 ; 2°) enseignement du catéchisme, du français et du calcul, de 1902 à 1908 ; 3°) membre de l'administration locale comme deuxième assesseur, de 1906 à 1909. C'est surtout comme directeur du chant et de la musique, notamment de la section d'orchestre, qu'il se distingua. Bon connaisseur lui-même et expérimenté, il s'entendait à mener ses chantres et ses instrumentistes avec calme, mais aussi d'une main ferme et sûre, leur faisant exécuter avec art et précision des morceaux à grand style, sans se laisser rebuter par les fatigues, disons même les ennuis que coûtent parfois, on le sait, les exercices préparatoires et les répétitions. Aussi, l'honneur et le mérite de ce que nous avons rapporté à ce sujet dans d'autres articles (voir *Missions*, septembre 1911, p. 311-327, pass., et juin 1912,

p. 150) reviennent en grande partie à notre Père Klein. Pour se perfectionner davantage dans ce bel art, il fut autorisé à entrer en relation avec de distingués directeurs de chant à Aix-la-Chapelle, savoir avec celui de la maîtrise de la collégiale, et celui de l'Institut grégorien des jeunes organistes. Ce dernier, ayant assisté à l'une de nos séances, n'hésita pas à exprimer son entière satisfaction et à décerner au R. P. Klein les éloges les plus flatteurs et les mieux motivés.

Une maladie dangereuse arracha le Père à tous ses travaux, tant à ceux que demandaient la musique et le chant, qu'à ceux des classes, et cela pour la durée de plus d'une année. Dans la seule année de 1905 il subit deux opérations pénibles à l'hôpital de Maestricht ; une troisième, qui le mit hors de danger, eut lieu à Arnhem en 1906. Des soins multiples et un repos prolongé, soit au pays natal, soit ailleurs, le remirent complètement sur pied, et à la rentrée de 1906 nous le voyons de nouveau à l'œuvre à côté de ses compagnons d'armes de Saint-Charles.

Cependant en 1909 il plut à la sainte obéissance de le séparer de nous et de le ranger parmi des compagnons d'une autre catégorie, c'est-à-dire parmi ceux des nôtres qui prennent une part directe aux grands combats du Seigneur. Au commencement de mai de la susdite année, il recevait son obédience pour la maison de Saint-Gerlach comme missionnaire. En présence de la communauté entière, écrit ici le chroniqueur, « le Révérend Père Supérieur remercie le Père de toutes les peines auxquelles il s'est assujetti et du bien qu'il a fait par là à notre juniorat. Oui, pendant les sept ans qu'il a passés à Saint-Charles, le R. P. Klein y a rendu de grands services ; il a travaillé assidûment non seulement comme professeur, mais encore — ne craignons pas de le redire — comme directeur du chant et de la musique, deux choses qui ont leur importance dans un juniorat tel que le nôtre, et il y a déployé un vrai talent de maître. » Le regret que le changement de

ce maître, de ce bon Père, était de nature à nous faire éprouver, fut adouci par la pensée que pour le moment du moins il serait notre très proche voisin ; et si nous ne pouvons pas lui payer toute notre dette de reconnaissance, Celui pour la gloire de qui il travaille principalement le fera à notre humble prière.

1904. — 35° — *Le R. P. Michel Bonicho.* — Le 29 décembre 1904, la mort faisait dans les rangs de nos professeurs un vide qu'il eût été difficile de combler pour le moment ; elle nous enlevait le jeune Père Brandenburg. Heureusement le même jour l'obéissance, fidèle servante de la Providence, nous amena un digne remplaçant dans la personne du R. P. Bonicho. Ancien élève de Saint-Charles et jusque-là missionnaire à Saint-Ulrich et à Arnhem, ce Père recueillit ici la succession du R. P. Metzinger dans l'économat, et fut en même temps professeur de français dans plusieurs classes. Il ne resta dans cette double charge que jusqu'au 8 décembre 1905 ; car en ce jour, à notre grand et sincère regret, il fut rendu à la vie de missionnaire dans la maison de Saint-Ulrich. Pendant la courte année qu'il passa ici, il exerça plusieurs fois le saint ministère, soit en aidant au confessionnal dans les missions, soit en prêchant lui-même. Avant même de faire partie de notre communauté, il était une de nos meilleures connaissances. Deux fois déjà il avait prêché la retraite de nos junioristes, une première fois au mois d'octobre 1902, et une seconde fois au mois d'octobre de l'année suivante. Il le fit une troisième fois vers la fin de septembre 1910. En plusieurs autres circonstances encore il passa au milieu de nous, et chaque fois nous revoyions en lui, avec un plaisir toujours nouveau, un aussi aimable et joyeux confrère que zélé et infatigable missionnaire.

36° — *Le R. P. Charles Kaltenbach.* — Le R. P. Von Ley, devenu Supérieur de Saint-Gerlach et maître des novices à

la place du R. P. Strüber, eut pour successeur ici le R. P. Charles Kaltenbach, qui nous arriva du scolasticat de Hünfeld à la fin de septembre 1904, avant l'achèvement complet de ses études théologiques. On lui confia la classe privilégiée des jeunes Pères, c'est-à-dire la sixième, qu'il dirigea pendant deux ans comme professeur ordinaire. Mais son séjour à Saint-Charles, où il avait fait ses études littéraires comme junioriste, ne devait être cette fois guère qu'un passage. Au mois d'août 1906 l'obéissance lui fit échanger la vie assez débilitante du professorat contre un genre de vie plus en rapport avec sa santé, bien que ce fût la vie plus active de nos missionnaires de Saint-Nicolas.

1905. — 37° — *Le R. J. Jean Dies.* — « *Particula boni doni non te prætereat* », nous dit le Sage au livre de l'Ecclésiastique (xiv, 14). Une parcelle de ce genre fut vraiment le passage du R. P. Dies comme professeur à Saint-Charles. Car ce Père nous fut envoyé au commencement de janvier 1905 de la maison d'Arnhem, et il y retournait déjà à la fin du mois d'août de la même année. Au nom de la sainte obéissance il ne put donc consacrer qu'une très modique part de sa vie à notre œuvre ; mais ce peu de temps, pouvons-nous dire avec notre chronique, « a suffi pour nous faire admirer dans ce cher Père le dévouement d'un bon religieux missionnaire », et il ne serait point juste de l'oublier. Arrivé ici au milieu du premier semestre, le Père Dies ne fut d'abord chargé d'aucune classe, mais seulement de la surveillance de toutes les récréations. Pendant le second semestre il partagea régulièrement cette dernière besogne avec les autres professeurs, et fut employé à l'enseignement de matières secondaires dans différentes classes.

38° — *Le R. P. Alphonse Helmer.* — Ce Père, lui aussi un ancien junioriste de Saint-Charles, y revint de Hünfeld au mois de décembre 1905 pour succéder au R. P. Bonicho

dans la charge d'économe. Ce fut sa seule charge jusqu'à la rentrée de 1909 ; il la remplit à la satisfaction générale, avec l'entrain et le dévouement qu'on lui connaît. Entre temps il fit quelques sorties pour le saint ministère ; parfois aussi il remplaça ou suppléa quelque professeur en classe. Au mois de septembre 1909 il nous quitta pour se rendre, au nom de la sainte obéissance, à la maison d'Engelport et y continuer les fonctions de l'économat. Sa bonne nature lui avait valu les sympathies de tout le monde. Aussi il est de ceux dont à Saint-Charles on garde le meilleur souvenir; et ce qui le prouve, en partie du moins, c'est la joie extraordinaire que nous causa sa visite du mois de septembre 1910, lors d'un voyage pour affaires en Hollande.

1906. — 39° — *Le R. P. Joseph Gotthardt.* — Ancien junioriste de Saint-Charles, le R. P. Gotthardt y occupa le poste de professeur depuis le mois de mars 1906 jusqu'au mois de juillet 1907, donc un temps relativement bien court. Son occupation principale fut l'enseignement du français et de quelques matières secondaires. Il se montra professeur plein d'avenir et toujours plein de dévouement; mais vers la fin de l'année scolaire, en 1907, il reçut son obédience pour les missions de la Cimbébasie, qui, du reste, avaient été l'objet de ses plus ardents désirs. Les détails qu'il a publiés depuis à maintes reprises sur ces difficiles missions du Sud-Ouest africain ont excité chaque fois le plus vif intérêt parmi ceux qui ont eu le plaisir de le connaître à Saint-Charles.

40° — *Le R. P. Bernard Langer.* — Ce Père, autrefois junioriste à Saint-Charles, n'y passa qu'une année comme professeur, savoir de la rentrée de 1906 à la sortie de 1907. Il fut chargé de l'instruction religieuse dans une classe et du français dans trois classes moyennes. Au mois de septembre 1906, il prêcha l'octave de S. Corneille à la

paroisse de Höngen aux environs d'Aix-la-Chapelle, travail qu'on lui avait confié avant son arrivée ici. Au commencement du mois d'août 1907, l'obéissance le renvoya à la maison de Saint-Nicolas, d'où il nous était venu. Ainsi, lisons-nous au *codex historicus*, « il retourne à un genre de travail qu'il aime et qui lui va si bien ; nous l'en félicitons, tout en regrettant de le voir nous quitter : car c'est un Père animé d'un grand zèle, doué d'un bon caractère et d'un jugement solide », qualités qui, ajoutées à son éloquence bien connue et fort appréciée, ne tarderont pas à le mettre aux premiers rangs de nos meilleurs prédicateurs.

1907. — 41° — *Le R. P. Jean Fuchs.* — Ce Père termine la liste des anciens professeurs de Saint-Charles pour la période de 1885 à 1910. Il passa ici l'année scolaire de 1907 à 1908, et fut professeur de cinquième. Vers la fin de septembre 1908, il se rendit, au nom de l'obéissance, à Strasbourg pour s'y préparer par des études spéciales aux grades universitaires. Avant d'entrer chez nous, il avait déjà passé l'examen du baccalauréat.

Voilà ceux des nôtres qui furent engagés à l'œuvre de notre juniorat depuis sa fondation jusqu'à son premier jubilé en 1910. En les voyant passer devant nous un à un, nous avons pu nous rappeler ce que la préface de nos saintes Règles demande des membres de la Congrégation. De fait, tous ces Pères qui furent à Saint-Charles et que nous voulions faire connaître aux lecteurs de nos annales, ont, sans contredit et chacun dans la mesure de ses forces, exécuté le magnifique programme tracé par notre vénéré Fondateur. Pour tout le temps que la volonté des supérieurs les y a laissés, ils ont tout consacré à la grande œuvre : leurs talents, leurs loisirs, leurs forces, leur santé, et quelle santé parfois ! La plupart lui ont donné les plus belles années de leur vie, les prémices de leur sacerdoce ;

et se dépenser ainsi, c'était en réalité se dépenser pour l'amour du divin Maître, pour l'utilité de la sainte Eglise et pour le bien général de notre Congrégation. Saluons donc une dernière fois en eux de vrais missionnaires Oblats, des hommes qui ont bien mérité de Saint-Charles, de généreux bienfaiteurs de ce cher juniorat.

(*A suivre.*) *Le Chroniqueur de Saint-Charles.*

Saint-Charles, 25 avril 1914.

## PROVINCE DE BELGIQUE

### Rapport sur le juniorat de Waereghem,

Par le R. P. A. Guinet, Supérieur.

(*Voir Missions de mars 1914, page 15.*)

Au départ du R. P. Louvel (août 1905), le R. P. Antonin Guinet le remplace comme supérieur, et le juniorat continue sa marche tranquille. Sans faits bien saillants, une première année s'écoule, et une seconde aussi. Les aménagements se poursuivent, quelques-uns très goûtés par notre piété filiale envers notre Mère du ciel ; c'est une grotte de Notre-Dame de Lourdes, coquettement blottie sous le feuillage des grands arbres du bosquet ; c'est sur la cour, pour présider aux jeux des élèves, une autre statue de Notre-Dame, tenant dans ses bras son enfant qui bénit ; sous le gracieux vocable de « *Mater sanctæ lætitiæ* », que Sa Sainteté Pie X, à la demande du Révérend Père Provincial, enrichit de 300 jours d'indulgences, les junioristes l'invoquent au commencement et à la fin des récréations.

Mais cela, c'est pour faire prendre patience, et l'on sent qu'autre chose va se faire ; ce n'est pas un secret, il faut construire. Il le faut, à moins de se résigner à ne pas augmenter le nombre de nos junioristes, et à laisser ceux que nous avons s'étioler, au cours de leurs études, dans des locaux trop étroits et malsains. Cela, non !

Et l'on prie ; on fait des neuvaines, à la sainte Vierge d'abord, puis au Sacré-Cœur, surtout à saint Joseph, au nourricier de l'Enfant Jésus ; sans suspendre à ses mains de bourse vide, on confie à son cœur de Père le soin de remplir la caisse des constructions projetées.

Construire ? Aux bâtisseurs, Notre-Seigneur a conseillé la prudence : « *Quis ex vobis, volens turrim ædificare, non prius sedens, computat sumptus qui necessarii sunt si habeat ad perficiendum.* »

*Non prius sedens !* Eh oui !... c'est pour cela qu'on délibère ; seulement, ce n'est plus pour émettre des vœux stériles, c'est pour parler pratique ; c'est pour comparer deux listes qui s'allongent sans cesse, celle des dons versés, promis ou escomptés, et qui ne feront pas défaut, et celle des devis qui accompagnent les plans.

Ces plans ont été mis au point par M. Langerock, le complaisant architecte de la basilique nationale du Sacré-Cœur. Il sut vite comprendre que Waereghem n'était pas la capitale et que, chez nous, la question « art » était d'importance *tertiaire ;* on lui demandait du pratique d'abord, du bon marché ensuite, enfin, s'il y trouvait place, un peu d'esthétique. Ce fut compris.

Le 7 mai 1908, le conseil provincial approuve notre projet de construction et les plans, et il félicite l'administration locale de se charger du reste.

Le 21 mai, un télégramme nous apporte l'approbation de l'administration générale. Le soir même, les terrassements commençaient et ce furent les junioristes qui donnèrent les premiers coups de pioche sous la direction du R. P. Lionnet, économe. C'est à ce bon Père que revient l'honneur

d'avoir préparé, activé et conduit à bonne fin les travaux. Pendant six mois, on le verra sur le chantier ; il ne quittera les ouvriers, que sa présence aiguillonne, que pour traiter avec les fournisseurs ; car n'a-t-il pas assumé la responsabilité de l'entreprise pour se ménager les économies d'un entrepreneur officiel ? L'espoir de balancer recettes et dépenses le soutient, mais surtout la joie de doter la Congrégation d'un beau juniorat.



Le 26 juin, les démolitions nécessitées étaient finies, toutes les fondations étaient creusées, les matériaux réunis à pied d'œuvre et les escouades d'ouvriers constituées.

C'était la fête du Sacré-Cœur : on la solennisa.

Le Saint Sacrement fut exposé toute la journée ; la reconnaissance, la joie, la confiance inondaient les cœurs, illuminaient les fronts ; le Bon Maître, tous le sentaient, agréait l'entreprise. A 3 heures, bénédiction solennelle, très intime et très touchante, de la première pierre.

Alors on maçonna.



Il s'agissait de construire, parallèle à l'ancienne aile, une seconde aile, reliée à la première par un bâtiment en rez-de-chaussée et une tour. L'aile devait avoir 41 mètres de long, 13 de large, 16 de haut ; elle devait comporter, au rez-de-chaussée, deux études, six classes, la sacristie et la chapelle ; au premier, 12 chambres de professeurs et la bibliothèque ; au second le dortoir : rien autre ; on avait voulu isoler ainsi maîtres et élèves de tout bruit et de tout mouvement étranger à la vie d'études ; l'aile ancienne suffirait pour tous les autres services de la maison, parloirs, réfectoire, cuisine, infirmerie, ateliers et dortoirs des Frères.

***

Le 3 décembre, nous occupions les classes et les études nouvelles.

Le 17 décembre, après la prière du soir, les 60 junioristes se dirigeaient pour la première fois vers leur nouveau dortoir. La statue du Sacré-Cœur brillamment illuminée y trônait. Le Révérend Père Supérieur était là, entouré des Pères professeurs ; il bénit le nouveau local, puis il souhaita bonne nuit à ses chers enfants : « Dormez bien, leur dit-il..., rentrez ici, chaque soir, fatigués par l'étude ; sortez d'ici, chaque matin, bien dispos pour le labeur de la journée nouvelle. Ainsi vous préparerez-vous aux travaux de l'apostolat, car le jour viendra où la Congrégation vous offrira une autre couchette. Laquelle ? Le moelleux édredon des neiges du Pôle et les branches d'épinette avec 40 degrés de froid, sous les clartés boréales, ou le lent chariot à bœufs de Ceylan ou de Natal ? Dieu le sait ! En attendant, bien chaudement, endormez-vous ce soir, à la pensée de ces futures nuits apostoliques, et sur vos lèvres, ayez pour ces héros, vos devanciers que vous remplacerez quand ils seront tombés, une prière ! »

Le 24 décembre, dans la nuit..., mais laissez-moi citer la chronique de notre maison (1) :

« Noël.

> Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
> Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous.

C'est aussi l'heure mémorable de l'inauguration de notre nouvelle chapelle. Elle est prête, les ouvriers se sont hâtés ; elle est radieuse, les sacristains (et qui ne l'a pas été un peu les jours précédents !) se sont surpassés. La crèche est simplement artistique ; vite accourons, car pleine

(1) *Petites Annales*, mai 1909.

de mélodies suaves, dans la nuit silencieuse, la messe de minuit commence.

A l'Evangile, le Révérend Père Supérieur, qui célèbre le saint Sacrifice, se retourne. Il tressaille d'allégresse : quel bonheur, et si longtemps attendu ! Inaugurer un nouveau sanctuaire eucharistique... offrir à Jésus, dans cette maison qu'il nous donne, l'appartement le plus magnifique, pour qu'il y réside se faisant un des nôtres, dans cette salle d'audience où nous viendrons l'adorer, nous épancher en lui... lui offrir ce trône en cette nuit de Noël, où, pour lui, dans sa ville royale, il n'y eut pas de place : « Ah ! doux Jésus, que n'étions-nous là et que n'êtes-vous venu frapper à notre porte ! »

Mais une impression de tristesse se dégage de l'attitude et des paroles de notre Père... Quelles scènes douloureuses il retrace !... Ce sont des soldats qui assiègent des maisons comme celle-ci, des magistrats qui franchissent des portes fracturées et pénètrent jusque dans des chapelles d'où sortent des junioristes, nos aînés, que suivent leurs professeurs consternés : *Vox in Rama audita est... ploratus et ululatus !* Ah ! Seigneur, épargnez à votre demeure nouvelle de pareilles épreuves... gardez votre bien... abritez-y, de longs siècles durant, de nombreuses générations de futurs apôtres, pour votre gloire, mon Dieu, car à vous l'honneur... à nous la paix ! *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax.*



Les classes, les études, la chapelle, le dortoir, tout est occupé ; les junioristes sont maintenant casés ; ils sont au large : les Pères eux-mêmes quittent les étroites cellules de l'ancienne aile, pour émigrer vers le grand air et la lumière. Entre temps, la tour s'achève, arborant à 21 m. la croix-paratonnerre.

Pour alimenter d'eau le dortoir et les étages, on creuse de nouveaux puits et une vaste citerne.

C'est du confortable. Va-t-on se reposer ? Il faudrait, pour le croire, ne pas connaître notre Père économe. Voilà que le poulailler et les écuries s'agrandissent, que les machines arrivent et sont installées, toutes actionnées par l'électricité. Dans la buanderie et la basse-cour en voilà neuf : une machine à laver, à sécher, à repasser le linge, la pompe à pression, l'écrémeuse, la baratte, le malaxeur, la broyeuse d'os, enfin la machine à traire nos paisibles vaches. Cette dernière constitue le clou, celle que nos visiteurs veulent voir fonctionner, quelques-uns afin d'y croire ; enfin dans les communs près de la cuisine, c'est le pétrin mécanique et la machine à peler les pommes de terre.

On prolonge ces communs, et à la suite de la boulangerie on fait de vastes caves à charbon, et au-dessus une belle menuiserie.



Enfin, et cela nous porte à 1911, on achève le chœur de la chapelle, en prenant encore 7 mètres sur le jardin. On y élève quatre autels en marbre d'une élégante simplicité, on décore le tout de courtines et de beaux cuivres, colonnettes, lampes du sanctuaire, chandeliers à candélabres électriques qui, les jours de grandes fêtes, déversent des gerbes de lumière, font miroiter les ors de l'autel et détachent, en vision saisissante, au-dessus du tabernacle, la grande statue du Sacré-Cœur, dont les bras étendus symbolisent, dans son geste attirant, l'appel mystérieux du divin Prisonnier d'amour.



Deux années s'écoulent, et l'on constate que notre architecte nous a gratifiés d'une tribune qui écrase notre chapelle, — le préfet de discipline et tous les professeurs demandent, à chaque conseil, avec un accord touchant, une salle de récréation pour les élèves — enfin l'oratoire parti-

culier des junioristes est trop petit, mal éclairé, mal aéré, et trop loin dans l'aile ancienne.

Les moyens pour réaliser ces dernières améliorations s'offrent à nous et nous stimulent, en remplissant nos cœurs de la plus vive reconnaissance.

En mai 1913, on se laisse donc de nouveau envahir par les ouvriers. La lourde tribune de la chapelle est rejetée hors de la nef. La salle de récréation, qui deviendra à l'occasion salle de fêtes, s'élève à la suite de l'aile neuve, à front de rue. Elle a 21 mètres de long et 8 de large; elle est voûtée. Une scène s'y dresse en permanence, toujours prête à s'ouvrir pour une partie intéressante et instructive, théâtre, soirée littéraire, séance de projections, voire même cinéma.

Enfin le rez-de-chaussée qui unit les deux ailes est percé de fenêtres gothiques sur rue et sur cour ; il se hausse d'un premier étage, où voilà une gracieuse salle voûtée, longue de 22 mètres : c'est le nouvel oratoire, puis la petite sacristie, et, à la suite, cinq salles d'harmoniums. Du même coup la communication est établie, à l'étage, entre les deux ailes principales. Du même coup aussi, notre établissement prend un aspect extérieur plus riant : ce n'est plus la prison. Voyez par exemple le pignon central : c'est la porte d'entrée, dont l'arcade, aux nervures de pierre, est ornée d'un vitrail au monogramme des Oblats; au-dessus s'ouvre une belle niche sculptée, d'où l'Immaculée sourit au passant, ou accueille le visiteur, et tout en haut, se détachant en plein ciel, les armes des Oblats en fer forgé.

L'aspect d'ensemble de tout l'établissement plaît au regard. Son unité est dans la variété des lignes et des styles : ancienne aile romane, corps du bâtiment gothique, tour... remarquable; aile neuve, style utilitaire; salle de jeux, gothique renaissance; cela évoque divers siècles, et pour le comparer à quelque chose, il faut aller à Bruges la morte, se promener le long des quais et contempler ses gracieux et vénérables monuments qui mirent leurs mul-

tiples frontons, niches et tourelles dans les canaux endormis de l'ancienne « Venise du Nord ».

A l'intérieur, l'impression est unanime : c'est grand, propre, commode, simple, recueilli, monacal.

C'est un beau Juniorat : 15 Pères, 20 Frères convers et 80 Junioristes peuvent s'y mouvoir à l'aise ; si l'horizon est borné par les murs de l'enclos, l'enclos lui-même est agréable ; il est comme la maison, silencieux et recueilli, sans voisinage gênant. On se promène en toute liberté dans le vaste jardin aux larges allées, et les récréations communes se font douces et intimes, pour les Pères, dans le bosquet ombreux ou sous le kiosque de chaume, pour les Frères convers, auprès de la grotte de Notre-Dame de Lourdes ou du petit monument à saint Joseph, et pour les élèves, dans leur vaste cour, avec préau et ombrage des grands platanes.

Tel est notre « home » ; dans la troisième partie de ce rapport, il nous reste à parler de ceux qui l'habitent et de l'œuvre qui s'y fait, de la vie religieuse et de la vie d'études, des résultats et des espérances.

A. GUINET, *O. M. I.*
*Provincial.*

## VICARIAT DU KEEWATIN

## I. — Mission des Esquimaux.

Rapport du R. P. Turquetil.

Notre-Dame de la Délivrande, 1er février 1914.
Chesterfield Inlet. Baie d'Hudson.

Mon rapport du mois d'août 1913 : « Première année à Chesterfield Inlet », décrivait notre vie toute renfermée et active à la fois, nos travaux manuels, l'étude de la langue esquimaude ; il offrait quelques aperçus sur le pays, le climat, les saisons, et quelques notes aussi sur les dispositions, mœurs, caractère des Esquimaux. Nombre de nos bienfaiteurs et amis attendaient avec impatience la réponse à toutes ces questions ; il ne nous tardait pas moins de les renseigner aussi complètement que possible.

Le steamer devait venir nous approvisionner pour l'année suivante, apporter les nouvelles, et à son retour, emporter toutes nos lettres. Hélas ! ces lettres sont encore ici : de nouvelles, point ; de provisions, nous n'avons que nos maigres économies de l'an dernier (1). N'ayant rien reçu du monde civilisé, nous comptions sur le caribou du pays pour nous aider à joindre les deux bouts, en fait de vivres. Or le gibier manque partout, il n'y en a pas eu un seul de tué aux environs depuis l'été dernier, et nos provisions s'épuisent vite.

Tout est à l'encontre de nos prévisions et de notre attente. La vie en sera d'autant moins monotone, il est

(1) Ce rapport nous est parvenu depuis. Les « Missions » le publieront *in-extenso*.

vrai, mais on comprend que ce bilan de seconde année ne va pas sans comporter quelques privations et sacrifices de toute sorte. L'exposé des faits parlera mieux que tout le reste. Disons seulement ici que nous souhaitons de bien grand cœur, à tous nos bienfaiteurs et amis, une bonne nouvelle année 1914, meilleure que celle qui s'annonce pour nous.

Au mois de juin 1913, la Cie de la Baie d'Hudson envoie six Esquimaux à Churchill. Ils montent un de ces petits et légers voiliers destinés à la chasse de la baleine et qu'on appelle pour cette raison « baleinières ». L'embarcation solidement fixée sur un traîneau est halée par les chiens jusqu'au flot, à 10 ou 12 milles d'ici. Nos voyageurs lancent leur barque, et, le vent du nord aidant, font voile sur Churchill, entre la glace ferme du rivage, laquelle ne cède ni au vent ni à la marée, et le grand champ de glaces flottantes qui se promène au gré du vent au large de la mer. Point de danger du côté des tempêtes, les vagues ne pouvant guère se former, moins encore se pousser les unes les autres à cause de l'immense étendue du champ de glaces flottantes qui couvre la plus grande partie de la mer. Ils doivent seulement prendre garde à ne pas se laisser enfermer entre les deux glaces, surtout quand le vent souffle du large. Chaque soir, ils ont à tirer leur bateau sur la glace ferme du rivage, mais ils connaissent leur métier, et, favorisés d'un beau temps, en moins de deux semaines, suivant nos calculs, ils doivent être à Churchill.

Le mois suivant, nous attendons leur retour. Le surintendant de la police à Churchill doit inspecter le poste de Fullerton, paraît-il. Il ne manquera pas de nous faire visite. Par lui, nous espérons quelques nouvelles, et profiterons du moins de l'occasion pour écrire. « Le Laddie », goëlette du gouvernement, doit aussi ravitailler Fullerton, en août ou en septembre ; autre chance d'envoyer quelques lettres.

Le temps passe vite quand on a le cœur plein de douces

espérances. A la mi-juillet, la glace du rivage se détache, le vent la pousse au large, la mer s'ouvre de plus en plus, les voyages en bateau découvert deviennent dangereux et risqués. Nous voici bientôt en août. Nous ne comptons plus dès lors que sur le steamer, à bord duquel reviendront nos gens, pensons-nous.

Les jours se succèdent, avec alternative d'espoir et de déception, suivant le beau et le mauvais temps. La saison est bien mauvaise, ce ne sont que tempêtes et bourrasques. En septembre surtout, la mer semble impossible à tenir, à peine quelques heures de répit entre chaque tourmente.

Nous voici en octobre. Point de steamer, pas la moindre nouvelle d'en bas. Le 12, nous comprenons qu'il n'est plus temps de compter sur le bateau pour cette année. La neige et la glace qui ont pris les lacs depuis longtemps s'essayent maintenant à la mer. L'eau est épaisse, et, à la marée basse, les mares stagnantes gèlent.

Nous préparons dès lors nos quartiers d'hiver. N'ayant plus de pétrole, pour la cuisine, nous enlevons le gros poêle de chauffage, et installons à sa place un fourneau de cuisine, qui devra tant bien que mal chauffer la chapelle et la salle. Ce ne sera qu'à la dernière extrémité que nous nous résoudrons à tenir deux poêles constamment allumés : ce serait une dépense au-dessus de nos forces, et nous serions vite à court de combustible. De plus, nos petits bouts de planche et retailles, provenant de la construction de la maison, se sont épuisés l'été dernier. Il ne nous reste que quelques caisses vides, pour allumer le feu, quand le poêle s'éteint; il nous faut attendre toute une année encore, et dans tout le pays, on le sait, nous ne trouverons pas de quoi allumer une seule pelletée de charbon gras.

Puis nous travaillons à la séparation de la salle et de la chapelle, qui n'était que provisoire, faute de bois. Nous avions de chaque côté deux grandes couvertures rouges

en guise de rideau, avec panneaux mobiles au centre. Nous enlevons ces draperies, et fermons le tout en panneaux de toile cirée collée sur un léger carré de lattes. Nous voilà installés pour l'hiver.

Nos gens ici le sont également. Dès le 20 octobre, ils étrennent leurs maisons de neige, la mer gèle partout dans le port.

L'inquiétude nous gagne au sujet du steamer et de nos gens partis en juin dernier. La saison a été si mauvaise! Serait-ce un naufrage ou plutôt ne seraient-ce pas plusieurs naufrages, puisque nous comptions sur l'arrivée de tant de bateaux?

Le 23 octobre, un homme de la Compagnie, revenu l'été dernier d'un voyage d'exploration à l'intérieur, se décide à partir à Churchill, en quête de nouvelles. Avec un seul Esquimau pour guide, il entreprend courageusement le voyage, il se promet de faire diligence le plus possible, et de rentrer ici, au plus tard, en 45 jours.

On devine si aux environs de la date fixée, c'est-à-dire vers la première semaine de décembre, nous épions son retour. Mais les jours se passent, puis les semaines, et rien de nouveau.

Le jour de l'an est assez triste en pareilles circonstances. Les Esquimaux campés aux environs se rappellent que l'an dernier, à pareil jour, nous leur avions donné une tasse de thé et quelques biscuits, aussi personne ne manque à l'office, même les aveugles se font conduire chez nous. Nous commençons donc l'année sans avoir entendu un seul mot du monde civilisé, pas même de nos voisins de Churchill, depuis le 7 mars 1913.

Dix jours se passent encore, quand tout à coup, le soir, après souper, un cri retentit : « Ils sont arrivés. — Qui? — Les Esquimaux. — Sont-ils tous vivants? — Oui. — Merci, merci. » Le premier instant de surprise et de joie passé, nous arrivons au détail des nouvelles, et voici ce que nous apprenons.

Nos gens ont mis six semaines entières, au printemps dernier, pour se rendre à Churchill, à cause de la glace qui obstruait la mer.

Après quelques jours de repos, là-bas, ils voient arriver le steamer, lequel dépose les marchandises au rivage, et regagne de suite le Canada. Une goélette de 100 tonnes, voilier et vapeur à la fois, devait faire le service entre Churchill et Chesterfield Inlet, mais n'était pas encore arrivée. A la mi-septembre, elle n'arrivait pas encore. Nos gens, fatigués d'attendre, reprennent la mer sur leur petite baleinière. Mais à quelque 120 milles nord de Churchill, une furieuse tempête jette leur bateau à la côte, le brise sur les rochers du rivage, et nos pauvres marins se trouvent en bien triste état, à plus de 120 lieues de leur pays, sans vivres, ni embarcation pour franchir les rivières qui leur barrent le passage au nord comme au sud. L'un d'eux, cependant, jeune homme jovial et courageux, préférait de beaucoup le régime de Churchill à la famine et à la misère d'un camp de naufragés. Il se dirige au sud, comptant sur la chasse, et espérant faire d'une façon ou d'une autre son chemin jusqu'à Churchill.

Grande est sa surprise de rencontrer à quelques milles de distance seulement un autre camp de naufragés où règne l'abondance. Ce sont des Esquimaux du Sud que la Compagnie de la Baie d'Hudson envoyait à Chesterfield, en bateau côtier, avec une charge de vivres pour le poste, quelque chose comme 10 à 12 tonnes de provisions. La chaîne de l'ancre a cédé durant la tempête, et le bateau jeté à la côte, défoncé sur les rochers, n'est plus qu'une épave. De toute la cargaison, ce qui flotte a disparu quand la marée et les vagues couvraient le bateau coulé au rivage. Le reste est là, parfaitement trempé, collé et gelé ensemble. Nos marins, qui se sont fait un abri avec la voile et les prélarts, ne manquent pas, certes, de provisions ; même ils ont le choix, et vivent en messieurs.

Mais ils n'ont pas d'habits d'hiver, et quand il leur

faudra retourner à Churchill, ou remonter au Nord, sur la glace, le froid pourrait être pire pour eux que la tempête et le naufrage. Leurs habits humides gèlent sur eux, et l'un d'eux allait vite succomber, quand notre voyageur, parti d'ici le 23 octobre, arrive à eux vers le 20 novembre, les emmène à Churchill, pourvoit à leur habillement, et les ramène sains et saufs jusqu'ici.

A son retour, ce Monsieur a essayé de retrouver quelques lettres sur le bateau échoué. Un sac entier a disparu, l'autre est là, mais en tel état de bouillie ou de colle gelée ensemble qu'on n'en peut détacher quelques papiers sans en sacrifier un grand nombre.

Et voilà quel a été notre courrier, attendu, désiré si impatiemment depuis le mois de mars de l'année dernière : deux ou trois prospectus de réclame —, ceux-là ont toujours de la chance — deux lettres du Canada, et un mot de bonjour seulement de notre Vicaire apostolique, Mgr O. Charlebois. Pas de lettres d'affaires ni de direction quelconque, pas de nouvelles de nos amis. Le R. P. Leblanc a eu la chance de recevoir des nouvelles de sa famille. C'est une grande consolation pour lui et pour moi, car ici, peines et joie sont tout en commun, comme on le devine facilement.

## La vie à Chesterfield Inlet, quand les provisions manquent.

Les nouvelles seules ne nourrissent guère, et celles que nous avons reçues ne comptent guère, étant si rares.

Quant au régime de vie, voici ce qui se passe autour de nous.

Le sergent de la police à Fullerton et son homme vont quitter pour échapper à la famine, et cela sur l'ordre de leur chef à Churchill. L'engagé de la Cie de la Baie d'Hudson a vendu sans ménager tant qu'il y avait des fourrures. Pris de court, il essaye d'aller à Marvle-Island, s'approvisionner chez ces messieurs les Américains qui

hivernent sur l'île. Il lui est impossible de franchir le détroit, et l'huile que nous lui avions prêtée pour le voyage étant épuisée, il est fort heureux d'avoir quelques onces de beurre à brûler sur une pierre plate, pour réchauffer un peu sa maison de neige, et sécher ses souliers.

Ici, sa vie est plutôt misérable. La maison mal construite est toute disjointe, le vent y pénètre, les murs sont couverts d'épais frimas. Faute de vitres, un vieil Esquimau, bonne pâte flegmatique qui ne se presse jamais à l'ouvrage, lui fait de grands carreaux en glace. Plus d'huile ni de chandelles, mais seulement une pauvre lampe d'Esquimau, laquelle sent et fume plus qu'elle n'éclaire. Les vivres sont à l'avenant.

La Compagnie a traité, l'été dernier, des peaux de morse. Elles n'étaient pas toutes fraîches et ne sentaient guère la rose. Mises dans le sel, elles étaient destinées d'abord à la confection de grosses courroies d'un pouce d'épaisseur, pour machinerie. A l'hiver, le caribou faisant défaut, elles servent à nourrir les chiens, puis enfin par le temps qui court, nouvelle année 1914, le gibier n'arrivant pas encore, et la mission ne pouvant plus rien avancer à la Cie en fait de vivres, ces peaux sursaturées de sel sont plongées dans le lac d'eau douce en arrière des maisons, travail énorme pour puiser de pareils puits dans la glace chaque peau, mesurant de 16 à 18 pieds carrés ; puis coupées en lanières à coups de hache, et bouillies durant 24 heures, ces peaux servent de nourriture aux hommes.

Les Esquimaux, plus habitués à la misère, peuvent trouver cela de bon goût ; mais ils ont d'autres plats qui ne font guère envie ; et cela, nous le voyons et sentons tous les jours : ce sont des carcasses de phoque et de morse abandonnées en juin dernier, il y a sept mois. Je n'en dirai pas davantage, pour ne pas exciter le dégoût, le seul souvenir de cette odeur infecte nous soulève le cœur. Aux Esquimaux eux-mêmes, il faut bien du courage et une

vraie nécessité pour faire ainsi violence à leur estomac qui, le plus souvent, rejette cette nourriture nauséabonde.

Que devenons-nous au milieu de la détresse générale?

Il nous reste un peu de farine économisée l'an dernier, grâce au caribou, qui alors ne manquait pas. Par ailleurs, nous sommes passablement à court. Pour ce qui est de vendre des vivres aux blancs ou sauvages, il n'y faut plus songer, évidemment ; mais ce qui est bien difficile, ce qui est impossible, c'est de refuser aux gens qui se trouvent dans une situation extrême. Il nous arrive des voyageurs dont les chiens sont morts de faim en route, et ces pauvres gens exténués eux-mêmes exposent si bien leur cas, quand nous les questionnons, que sans rien demander ni quêter, ils excitent la pitié, et obtiennent toujours quelque chose.

Au camp même, nous avons toute une famille à notre charge, depuis l'automne : père, mère et deux enfants ; le pauvre vieux, bonasse, impotent, la vieille mourant de consomption ; malgré ses prétentions à être sorcière, elle ne peut efficacement conjurer son propre mal.

Nous avons depuis quelques semaines un autre pensionnaire assez intéressant. Il y a bientôt deux mois, la femme de l'un de nos Esquimaux, naufragés entre Churchill et ici, devenait mère. La pauvre ration qu'elle recevait de la Compagnie suffisait juste à la sustenter, mais elle ne pouvait allaiter son enfant. Voyez-vous ce malheureux bébé de quelques jours, essayant de sucer de la bouche de sa mère des morceaux de viande gelée et le plus souvent à demi-pourrie? Il dépérissait vite ; sa mère me l'apporte un jour, pleurant à cris étouffés, sans force, n'ayant que les os, la peau même s'enlevant de tout son petit corps. Je donne bien quelques médecines pour l'extérieur, mais c'est au régime surtout qu'il faut s'attaquer. Alors, depuis ce jour, chaque matin, après déjeuner, je fais cuire une petite soupe au pain et à l'eau sucrée pour le nourrisson adopté. Il commence à prendre de l'embonpoint, connaît ses heures

de repas, et lorsqu'il ne mange pas, dort, ou bien, fièrement campé dans le capuchon de sa mère, regarde à droite et à gauche, d'un air heureux et étonné à la fois ; ses petits yeux bien éveillés nous disent clairement que nous lui avons sauvé la vie.

Faute de caribous, nous avons dû habiller bien des malheureux qui n'avaient pas une peau pour se protéger contre le froid.

Heureusement, nous avions fait ample provision de ces peaux, l'an dernier, car aujourd'hui nous ne portons guère autre chose, même à la maison. Notre soutane a passé par bien des accrocs, déchirures, brûlures et taches de toute sorte. Celle du R. P. Leblanc a eu mieux encore : le Père étant tombé à la renverse avec un demi-gallon de peinture blanche sur la tête, les épaules et la poitrine, vous voyez d'ici le tableau. Le dimanche, il porte douillette, le seul habit convenable qui lui reste ; dès qu'il l'enlève, vous le prendriez pour un pur Esquimau ; pas un brin de fil, de coton ou de laine sur lui, tous ses habits sont en peau de caribou ! Ces vêtements esquimaux sont plus chauds, très légers et fort souples ; ils offrent l'avantage qu'on peut sortir autour de la maison sans ressentir de différence notable entre la température du poêle et celle de dehors, même par un temps de 40 à 50 degrés au-dessous de zéro.

Outre les habits, il est d'autres articles qui nous font défaut.

Ainsi, nous fabriquons nos allumettes : un bout de planche scié à la longueur voulue, et fendu au couteau en petits bâtons de l'épaisseur réglementaire ou à peu près, voilà tous nos frais de matériel et fabrication. Le phosphore et le soufre brillent par leur absence, mais plus d'un s'y méprend, il arrive aux gens de frotter ces petits bouts de bois sur le poêle, sur le plancher, un peu partout. Pour nous qui connaissons le secret, nous les faisons prendre au feu du poêle, et nous nous en servons pour allumer la chandelle ou la pipe. Ce qui nous reste de vraies allumettes

est destiné à rallumer le feu quand il s'éteint, pour l'usage du dehors, et de l'été prochain surtout, quand nous aurons à rallumer le feu chaque jour. Ailleurs on dit « faire des économies de bouts de chandelles », ici on va même jusqu'à compter les allumettes pour joindre les deux bouts.

Nous faisons également notre vin de messe, nos hosties, et nous réussissons bien.

En un mot, pour le moment, nous nous tirons d'affaire d'une manière passable. La farine qui nous reste suffira, pensons-nous, jusqu'à l'arrivée du bateau. Nous avons aussi de 30 à 35 livres de fèves blanches et autant de pommes sèches. Dans un mois au plus tard, si le gibier persiste à fuir nos parages, nous serons probablement au régime du pain sec. Peut-être aussi, dans quinze jours, nous serons dans l'abondance, si le caribou venait à mettre le nez par chez nous.

Ainsi est la vie par ici. A aller au pire, si nous sommes au pain sec, croyez bien que nous en mangerons davantage, et ce sera toute la différence. La farine passera plus vite, par le fait même, mais en juin, nous aurons des canards, et en juillet, des œufs à discrétion. Et si nous nous fatiguons du régime au pain sec, la faim faisant sortir le loup des bois, nous sortirions nous aussi de notre cabane, et irions à la chasse au phoque, au canard sur quelque île au large.

Ce petit changement de régime n'est guère pour nous déconcerter, puisqu'en venant ici, nous nous attendions un peu à tout. Ne pourrions-nous pas faire pour l'amour des âmes ce que font les commerçants pour l'amour de la fourrure ?

Nous nous estimons fort heureux et bien privilégiés de n'être pas obligés de quitter notre mission. S'il nous fallait voyager d'ici au Pas ou seulement à Norway-House qui est la plus proche mission de nous, ou, à plus de 400 lieues, nous aurions bien autrement de fatigues, de misères, nous dépenserions d'énormes sommes d'argent, et nous per-

drions un temps précieux que nous consacrons à l'étude de la langue. Sans doute aussi, notre prestige et notre influence sur les Esquimaux en diminueraient d'autant. En restant parmi eux, ils comprennent que nous sommes décidés à courir les mêmes chances qu'eux, en ce qui regarde les vivres du pays ; plus encore, nous ne refusons pas (n'en ayant pas le cœur) d'aider autant que possible les malheureux, qui ne manquent pas parmi eux. A vrai dire, c'est là tout le côté pénible de notre situation, de ne pouvoir faire davantage pour ces pauvres gens.

Nouveaux venus dans le pays, ne connaissant que bien imparfaitement les gens, leur langue, leurs coutumes, il nous est assez difficile de donner des conseils en ce qui regarde le matériel de la vie, même quand il nous semble qu'ils sont dans le besoin par leur propre faute. C'est qu'alors, ce n'est pas tant par paresse ou par imprévoyance, mais surtout et presque toujours par attachement aveugle à leurs croyances et pratiques superstitieuses qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de chasser et, ce qui est pis, de manger du produit de leur chasse en telle et telle circonstance. Nous essayons bien non de raisonner, ce qui serait parfaitement inutile, mais de rire seulement de leur naïveté, et d'affirmer en toute circonstance que les blancs ne croient pas un mot de tout cela, qu'ils feraient mieux de s'en rapporter aux blancs que de jeûner ainsi. Mais que faire? Ces pauvres gens croient sérieusement qu'ils vont mourir, s'ils manquent la moindre observance de leur religion qui n'est qu'un misérable esclavage où règne exclusivement la peur de la mort.

Ainsi, au début de l'hiver, dans chaque maison de neige, hommes, femmes, enfants travaillent aux peaux de caribous. Il faut des habits d'hiver à tout le monde. Mais pourquoi ne s'y sont-ils pas pris d'avance? Ils ont froid maintenant, et les habits ne sont pas prêts. C'est que pour travailler ces peaux, il faut être dans une nouvelle maison de neige, bâtie, non à terre, ni sur l'eau salée, mais sur la

glace des lacs d'eau douce. Ainsi le veut la religion. Offrez tel prix que vous voulez, les Esquimaux préfèrent encourir la disgrâce de ces messieurs de la police ou de la Compagnie, ou du grand barbu (c'est mon nom) que déplaire à leur dieu ou déesse « Nuliayork ».

Dans l'iglou donc, on travaille les peaux de caribou; heureux nos gens s'il leur reste un peu d'huile de l'année précédente, car ils n'ont pas la permission de brûler de l'huile de phoque tué en cette saison, non plus que du gras de caribou frais. Le gibier manque, les provisions s'épuisent, et nos gens prévoient qu'à gratter des peaux, ils vont bientôt être réduits à la famine. Alors dans chaque camp, le meilleur tireur est destiné à faire la chasse au phoque, et au morse. Lui ne peut toucher aucune peau, sous peine de voir la glace se détacher sous ses pieds et l'emporter au large. Il en est de même pour ceux qui travaillent les peaux, ils ne doivent pas mettre le pied sur la glace de la mer. Et ce qui met le comble au malheur de ces gens, c'est que leur chasseur aurait-il la meilleure chance du monde, tuerait-il des phoques par centaines, il ne peut apporter le moindre morceau de viande au camp, tant que dure le travail aux peaux. Lui qui ne gratte pas de peaux pourra bien, de temps à autre, faire un bon repas de sang et de viande chaude de phoque, là-bas, sur la glace, mais sa famille doit manger de la viande d'animaux de terre, ou, s'il n'y en a pas, se contenter de jeûner, en attendant stoïquement qu'il plaise à la toute-puissante « Nuliayork » de leur envoyer du gibier permis.

Ceci n'est qu'un détail entre mille ; plus nous allons, plus nous sommes convaincus que leur pauvreté et leur misère viennent le plus souvent de leur religion absurde. Ainsi se confirme ce que j'écrivais il y a sept ans, lors de ma première visite aux Esquimaux de l'intérieur, que le démon (si c'est lui qui a quelque part à ces pratiques et croyances superstitieuses, par l'intermédiaire des sorciers), le démon, dis-je, se plaît dès maintenant à torturer les

corps, en attendant qu'il puisse aussi torturer les âmes de ces pauvres Esquimaux.

O âmes généreuses, bienfaiteurs, amis, vous tous qui voulez bien vous intéresser à nous, continuez de nous aider à faire du bien au corps et à l'âme de ces pauvres sauvages, aidez-nous à substituer dans leur cœur la vraie religion de l'amour de Dieu à ce misérable esclavage de crainte et de superstition, aidez-nous à en faire des enfants du bon Dieu. Dieu vous en bénira.

### Scène de rencontre de famille. L'homme arrivant d'un voyage de sept mois.

La scène suivante, dont nous avons été les témoins, ne peut s'expliquer à elle seule. Il faudrait connaître le fond du caractère esquimau, les habitudes de ce peuple, l'idée qu'il se fait de la vie de famille, pour pouvoir en tirer des conclusions pour ou contre.

Je la donne telle que nous l'avons eue, la scène s'étant passée chez nous.

On se rappelle le bébé, nourrisson adoptif, auquel je donnai chaque jour la soupe, pour le sauver de la famine. Son père, l'un des naufragés de la baleinière entre Churchill et Chesterfield Inlet, ne l'avait pas encore vu, étant en voyage depuis le mois de juin 1913, et le bébé n'ayant que deux mois. La mère, anxieuse d'abord et tremblante d'appréhension, à la première nouvelle de l'arrivée des Esquimaux, se met à sauter et à gambader de joie, quand elle entend dire que tous les voyageurs sont en vie. Une seule question de sa part : « Tout va donc bien ? — Oui. » Là-dessus, sa figure reprend de suite l'air calme, insouciant, qui lui est naturel. On dirait qu'elle ne pense plus du tout à l'arrivée de son mari. Le contraste est subit et des plus frappants.

Une petite fille de quatre à cinq ans, à qui chacun se plaisait à demander : « Quand reviendra ton père? » et qui répondait invariablement : « Demain », est là qui regarde,

sans joie ni étonnement; on dirait qu'elle ne comprend pas.

Nous, nous n'avons pas tant de sang-froid, il nous tarde d'avoir des détails; en attendant, nous laissons paraître tous les sentiments qui nous agitent.

Une demi-heure se passe. La femme approuve quand nous lui disons que nous avons enfin de bonnes nouvelles de son mari, mais on voit à son air que l'émotion du premier instant est passée, et sans doute elle nous trouve drôles de revenir encore là-dessus.

Voici venir le mari. Toute sa famille est là devant lui. Il ne semble pas la voir, n'a pas un mot pour elle. Lui aussi, sans doute, est déjà renseigné. Nous échangeons une poignée de mains, le félicitons de son heureux retour, et demandons quelques détails. Et lui, caractère pas bilieux du tout, mais toujours jovial, prêt à rire et à faire rire, nous raconte avec force gestes et expressions comiques, le bon temps qu'il a eu en bas. « Ah ! j'en ai mangé des biscuits. Tu sais, le petit William, à Churchill, il a une traîne qui a une roue, rien qu'une (bicyclette), lui, il connaît ça, et moi je suis tombé, et me suis cassé l'arrière-train. » Et ainsi de suite, pendant une heure. Peut-être, pensai-je, se croit-il obligé de ne pas faire attention à sa famille, tant qu'il nous parle? Pour le mettre à l'aise : « Tu n'as pas encore vu ton bébé ? lui dis-je. — Pas encore. » Puis s'adressant à sa femme : « Fais voir ça. » Et elle, d'un coup d'épaule, présente sur le côté la tête du nourrisson qui dort dans le capuchon. Elle va le réveiller pour voir au moins ses yeux. Non, cela le ferait crier. Alors un autre coup d'épaule, et capuchon et contenu disparaissent derrière le dos.

Notre joyeux narrateur, sans dire même un mot de plus à sa famille, se remet à jaser de plus belle. Sa femme retourne à l'iglou, et lui nous amuse jusque fort avant dans la nuit. Dès le lendemain, il repart à deux ou trois jours de distance, et aujourd'hui retourne à Churchill, pour un voyage de deux mois et demi à trois mois.

Vous voyez que nous sommes loin des mœurs et coutumes du monde civilisé, qu'il faut savoir prendre son monde par ici, qu'il nous faut aussi acquérir une grande autorité et une grande influence sur ces gens pour qu'ils nous comprennent d'abord (car il semble que nous devons leur paraître ridicules parfois), et ensuite acceptent le grand bien que nous venons leur procurer.

A. TURQUETIL, *O. M. I.*

## II. — Rapport sur la mission du lac Cumberland

Mission Saint-Joseph, 25 avril 1914.

Depuis notre dernier rapport, paru en l'année 1910, un événement d'une importance capitale pour cette mission est venu nous apporter la joie et jeter une lueur d'espoir dans le ciel sombre de l'avenir. Le nouveau Vicariat de Keewatin a pris naissance; il s'est détaché de son aîné : l'Alberta-Saskatchewan, pour son soulagement et sa décharge, telle une branche surnuméraire que le prudent jardinier retranche de l'arbre trop riche et ployant sous le poids de ses fruits.

Nonobstant le regret et l'amertume inhérentes à toute séparation, la perspective d'un surcroît de vie et de force devant en résulter, la joie et la reconnaissance ont fait tressaillir nos cœurs. Notre confiance dans l'avenir était d'autant plus grande que l'élu du ciel, choisi pour devenir notre Père, avait déjà combattu dans nos rangs, et connaissait admirablement bien le troupeau confié à sa vigilance. A lui s'appliquaient en toute vérité ces paroles de nos saints Livres : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Mais nulle autre mission n'était plus en droit de se montrer heureuse et fière d'un tel choix, que la mission Saint-Joseph, que Mgr Charlebois lui-même avait

fondée et administrée pendant de longues années, avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge.

L'érection de l'évêché et la résidence du Vicaire des missions à la mission du Pas nous ont valu la faveur et l'avantage de devenir les plus proches voisins de sa Grandeur. Il en est résulté pour nous la décharge de la desserte des missions du Pas et du Grand Rapide, autrefois confiées à nos soins ; grand soulagement et bien opportun pour le missionnaire de Cumberland qui n'a plus à son service les jambes neuves du temps jadis.

Une autre conséquence, laquelle ne fut pas aussi bienvenue que la première, a été : la suppression définitive de son socius. Et quand ce socius n'était autre que le cher P. Ignace Renaud, au cœur si vraiment Oblat et au zèle si intrépide, vous devez penser combien son éloignement a été douloureusement senti. Adieu donc et pour longtemps la vie de famille, pourtant si nécessaire dans ces pays sauvages. La solitude sera désormais son pain quotidien. Pour soulager sa conscience dans le cœur du prêtre et en recevoir la grâce et le secours d'une absolution, il lui faudra atteler ses petits chiens et entreprendre un voyage de deux jours. Que la volonté de Dieu soit faite! C'est le bien des âmes et la rareté des ouvriers qui l'exigent. D'ailleurs, combien de missionnaires sont encore plus solitaires que nous ! Le voisinage du Père aimé de notre famille du Keewatin n'est-il pas d'ailleurs pour nous le plus précieux des avantages ? Il nous sera facile, après tout, quand le cœur voudra faillir et le courage décroître, d'aller le réchauffer et le fortifier, là-bas, au foyer de la charité et du dévouement.

Grâce aussi à cette proximité de l'évêché, nous avons pu être favorisés chaque année du grand bienfait des visites pastorales. La première visite de Sa Grandeur fut en mars 1911, quelques mois après sa consécration épiscopale. Il tardait à Monseigneur de revoir ses anciennes brebis ; et, de notre côté, nous soupirions après le jour où il nous

serait donné de revoir notre Pasteur revêtu de la plénitude du sacerdoce. Grand fut le bonheur de part et d'autre. Je ne m'attarderai pas à vous redire ce que fut cette première entrevue du Pasteur bien-aimé avec ses ouailles; une plume plus habile en a déjà entretenu mes lecteurs.

Les deux années suivantes et dans le beau mois de Marie, la mission Saint-Joseph eut encore le bonheur de posséder son Pasteur durant quelques jours. En ces deux circonstances, Monseigneur voulut bien nous prêcher lui-même la retraite et évangéliser son peuple avec beaucoup de zèle. Il en est résulté pour tous une grande abondance de grâces et de bénédictions célestes. Le missionnaire de cette chrétienté est heureux d'en témoigner une fois encore sa plus vive reconnaissance.

Qu'on me permette toutefois d'exprimer ici un regret du cœur : c'est d'avoir été privé, à l'occasion de ces visites, du bonheur et de la consolation d'offrir à Sa Grandeur une réception convenable et due à sa dignité. Mais les circonstances ne l'ont point permis.

Monseigneur, voyageant ordinairement à bord du bateau à vapeur, il nous était impossible de connaître le jour et l'heure de son arrivée : car dans ces pays, l'horaire de l'arrivée comme du départ des bateaux est toujours inconnu. C'est ce qui vous explique comment, un beau soir, juste au moment d'aller sonner ma cloche pour le mois de Marie, des enfants se précipitent à ma rencontre : « Makawob Ritchi ayamihewikimaw! Voici le grand priant qui arrive ! » Et de fait, j'aperçois Monseigneur à la sortie du bois. Mes petites cloches firent seules les frais de la réception épiscopale. Sa Grandeur nous arrive dans un triste état; pensez donc! il lui avait fallu traverser à pied et dans la boue et l'eau jusqu'aux genoux un méchant portage de deux milles. — « Une bonne petite marche fait du bien, me dit-il; rien de plus sanitaire au printemps, comme un bon bain froid à la Kneipp. » C'est tout ce que j'ai reçu en guise de consolation.

L'année d'après, à pareille époque, Monseigneur nous arrive encore à l'improviste, à 10 heures du soir, au milieu des ténèbres. Cette fois, Sa Grandeur fit sa réception lui-même, sans autre spectateur que les étoiles du firmament. Votre serviteur était alors au repos, peut-être au milieu de songes heureux, quand tout d'un coup : « Haw ! waniska ! Allons, allons, debout !... » Je ne me le suis pas laissé dire deux fois, vous pensez bien, car j'avais reconnu cette voix. Avant longtemps, j'étais dans les bras de Sa Grandeur.

Deux mois après, par une belle matinée pluvieuse de juillet : encore une alerte ! ! « Allons, allons, levez-vous donc ! » Ce fut, ce jour-là, mon *Benedicamus Domino*. Il était alors 3 heures ½ du matin, et, tout naturellement, j'étais encore endormi. Monseigneur m'attendait en bas. Sa réception était finie, et, une fois encore, manquée. Malheureusement, Monseigneur m'était arrivé clopin-clopant, avec un seul pied chaussé ; l'autre soulier étant resté en route dans un trou de boue. J'envoyai aussitôt des enfants à la recherche de cette malheureuse chaussure.

Oui, plaignez le pauvre missionnaire de Saint-Joseph, après de telles aventures, car c'est lui qui est le plus à plaindre. Voilà, en effet, que l'on s'avise de me rebaptiser du beau nom de : « Petit Père qui dort toujours. » Mais, je vous le demande, il faut bien dormir, à 11 heures du soir et à 3 heures du matin, quand la Règle l'ordonne ! J'espère que cette bonne excuse contribuera un peu à remettre à flot ma réputation, si gravement compromise ! Bref, à quelque chose malheur est bon : car de telles réceptions, par leur pittoresque simplicité, pourront servir au besoin à mettre en relief et à rehausser ce laisser-aller si franc et si apostolique de l'Evêque missionnaire.

Le plus grand désir de notre premier pasteur et l'objet de tous ses efforts, secondés par ceux de son missionnaire, furent de secouer, si possible, la torpeur de cette chrétienté, pour tâcher de la faire entrer dans le mouvement de renouveau et de restauration spirituelle entrepris par notre

glorieux et saint Pontife Pie X. Nos chrétiens ont-ils répondu à nos appels ? Hélas ! pas autant que notre cœur le désire. Ici, les résultats obtenus sont bien loin de ceux réalisés, avec grand succès, dans d'autres missions. La sainte Table où Jésus nous apporte la vie est souvent déserte, dans notre église. Les invités au grand festin eucharistique trouvent mille excuses et prétextes pour décliner l'invitation du divin Maître. Faisant écho aux désirs du Père de la famille chrétienne, nous avons pressé de toutes manières, à temps et à contretemps, les gens d'entrer en foule, afin que la maison du festin se remplisse. Mais, en vain ; nos sollicitations ont souvent retenti dans le désert. Nous sommes arrivés, cependant, non sans beaucoup d'efforts, à introduire la communion mensuelle parmi les femmes et les enfants. Quant aux hommes, ils se montrent généralement rebelles, sauf de rares exceptions. La communion des grandes fêtes de Pâques et de Noël semble leur suffire ; d'aucuns même négligent de faire leurs Pâques, et leur nombre est loin de diminuer !

Un bon nombre de familles ont consenti aussi à se faire inscrire au premier degré de l'Apostolat de la Prière. Si elles y sont fidèles, cela pourra attirer sur elles la protection du ciel.

Les mariages mixtes tendent à diminuer ; nos chrétiens semblent enfin comprendre la sagesse du décret pontifical. Nos frères séparés le savent aussi ; et, pour user de représailles, leurs ministres refusent ordinairement de marier leurs ouailles avec un catholique, à moins que celui-ci ne consente à devenir un des leurs. Mais nos fidèles, tout imparfaits qu'ils sont, ne se laissent pas séduire, je suis heureux de leur rendre ce témoignage. Un de mes sauvages, voulant se marier avec une fille protestante, entre en pourparlers avec son père. Il en reçut cette réponse : « Si tu veux prendre ma fille, prends aussi sa religion, et le mariage sera conclu. » Le jeune homme de répondre : « Quand bien même ta fille serait aussi belle que le soleil,

je ne consentirai jamais à renier ma religion à cause d'elle. » Et le projet tomba à l'eau.

Oui, nos chrétiens ont la foi, mais, pour un grand nombre, c'est une foi morte, une foi sans les œuvres. A tout prix, ils veulent se sauver, mais en carrosse et en suivant la voie large. Parmi les quelques brebis confiées à ma garde, je ne sache pas qu'il en existe une seule digne de figurer dans la catégorie des fervents. La note générale qui semble convenir à cette chrétienté, c'est la tiédeur chez les soi-disant bons et, chez les autres, l'indifférence, voire même la marche à reculons, surtout parmi les hommes. C'est triste à constater, mais c'est la vérité. La cause de cette langueur désespérante ? C'est l'ennemi des âmes : « *Inimicus homo hoc fecit.* » A de plus grands efforts pour le bien, il oppose de plus grands obstacles : il redouble de rage, multiplie ses pièges trompeurs et sème partout la zizanie du mauvais exemple et du scandale, afin d'étouffer la bonne semence et y mêler le poison du mal.

Cet ennemi redoutable, c'est cette prétendue civilisation qui monte toujours, et s'en vient, jetant sur nos rivages l'écume de la société. C'est ce ramassis de gens sans religion ni morale qui envahissent de toutes parts notre petite île d'épinettes. Leurs éructations diaboliques apprennent le blasphème aux enfants mal surveillés, et leur vie déréglée enseigne à la jeunesse les plaisirs défendus, les danses nocturnes avec tout leur cortège d'immoralité. C'est bien le cas de nous écrier avec le Psalmiste (LXXIX, 13), et la tristesse dans l'âme : « *Et vindemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam.* » Pauvre petite vigne du Seigneur, la voilà toute ravagée et spoliée par ces troupes d'aventuriers qui encombrent nos sentiers !

Notre ennemi, c'est aussi cet hydre infernal de l'hérésie qui nous enlace, nous environne de toutes parts et vient établir ses demeures à la porte même de celles de nos fidèles. Leur influence sur l'esprit et la vie de nos chrétiens est absolument déplorable. Leur contact, pour ainsi dire

quotidien avec les catholiques, bien loin de les attirer, semble plutôt raviver leur fanatisme et les éloigner de plus en plus du divin Bercail. La beauté de notre sainte Religion, avec ses sacrements et son culte, excite chez eux comme une admiration jalouse. Malgré eux, ils se sentent dépassés, sans vouloir en convenir. Et avec une sorte d'obstination acharnée, ils s'attachent et se cramponnent à leurs croyances, passant fièrement à la porte de notre église pour aller se gorger et se repaître du poison de l'erreur dans le temple de leur prédilection.

Pauvres aveugles, deux fois malheureux, et pour être nés au sein de l'hérésie et pour avoir à leur tête pour les diriger, ou mieux, les dévoyer, une sorte de ministre, comme il s'en rencontre peu ici-bas : un vrai cloaque d'ignorance et la personnification même du mensonge et de l'hypocrisie ! Ses fidèles eux-mêmes l'appellent menteur, et, malgré cela, ils ajoutent foi à ses histoires, pourvu qu'elles soient au détriment de l'Eglise catholique.

Tantôt il lui prend des airs de prophète et, sous l'influence d'une soi-disant inspiration, il s'en va, sur les rochers du lac Pélican, sonner la trompette du dernier jour : « Asweyi-Hamuck, iyinitik, dit-il à ses coreligionnaires, prenez garde ! préparez-vous sérieusement ! Aux premières feuilles du printemps, une comète redoutable va embraser la terre de sa queue enflammée ; et ce sera la fin. » Grand émoi parmi ses auditeurs ; c'est une panique générale... Mais les feuilles sont venues ; la comète a passé — même inaperçue — et la terre n'a pas brûlé.

Une autre fois, un dimanche, et en pleine église, il sonne le clairon de la guerre religieuse, et invite ses auditeurs à prêter l'oreille aux premiers grondements du canon : « J'ai là en main, dit-il (et il exhibe un papier quelconque), une lettre signée du roi Georges d'Angleterre, où il dit que les protestants sont en train de batailler avec les catholiques, là-bas, Akamaskik, dans les pays d'outre-mer. C'est une lutte acharnée ; nombre de prêtres et d'évêques, chassés de

leurs églises, sont en fuite ; un plus grand nombre sont incarcérés. L'Eglise catholique bientôt aura cessé de vivre ; il n'y aura plus qu'une seule religion sur la terre, et ce sera la nôtre.... L'évêque catholique du Pas, ajouta-t-il, lors d'un voyage à Montréal, a été arrêté, traduit en justice, et reconnu coupable d'avoir osé annuler et refaire un mariage mixte que j'avais béni moi-même, ici, dans cette église. Pour ce crime, il sera gardé sous les verrous pendant trois ans. »

Une telle calomnie, sur le compte de mon évêque, parvint à mes oreilles et je cherchai le moyen de fermer la bouche à ce vieux menteur. Un de mes catholiques qui avait commis la faute grave d'assister au service du Révérend, ce jour-là même, me servit de témoin auriculaire. Je transcris son rapport et l'envoie à Mgr Charlebois qui jugea bon d'adresser le tout, avec quelques mots de sa part, à l'évêque anglican de Prince-Albert, demandant réparation d'une telle calomnie. Quelque temps après, mon cher ministre reçoit de son évêque une lettre pas trop flatteuse et qu'il a ordre de lire en pleine église, le dimanche suivant, en ayant soin de déclarer absolument fausses ses affirmations au sujet de l'évêque catholique. Notre homme s'exécuta en effet; mais il n'eut pas le courage de lire lui-même la lettre de son évêque : un des siens lui rendit ce service.

En voilà assez, n'est-ce pas, trop peut-être au sujet de ce triste personnage. J'avais cru qu'il n'était pas inutile d'insister un peu auprès de mes lecteurs sur l'état d'effervescence religieuse qui existe un peu partout dans ce district de Cumberland, au sein de la population indienne hérétique. Avis à nos successeurs ou futurs compagnons, s'il plaît à Dieu de nous en envoyer. Qu'ils aient grand soin de nous arriver bien armés et cuirassés de pied en cap, avec force munitions de guerre dans la giberne, et moult grand courage et endurance dans le cœur ; car avec des foudres de guerre de la trempe de notre révérend de

Cumberland on peut s'attendre à de terribles escarmouches. Surtout qu'ils ne se flattent pas trop de l'espérance peu probable d'y opérer de grands miracles de conversions. Humainement parlant et d'après les seules apparences, l'ère des conversions dans ces tristes pays semble bien sur le point d'être close. Dieu veuille que nos prévisions ne se réalisent point!

A tous ces obstacles, déjà si sérieux, au progrès de notre sainte religion dans cette mission, je me permettrai d'en ajouter quelques autres, et cela afin de vous donner une idée exacte de notre situation religieuse.

C'est d'abord le vice de l'ivrognerie qui prend ici des proportions lamentables, et va bien vite plonger, dans la ruine spirituelle et matérielle, nombre de foyers métis. Nos ivrognes, ici comme partout ailleurs, n'ont pas d'oreilles pour entendre nos supplications et nos avertissements. Un jour cependant, d'aucuns écoutèrent ma voix et me promirent pour un an une demi-tempérance. Certains l'ont gardée fidèlement, au moins pour un temps. Mais, à l'heure actuelle, ces pauvres promesses semblent encore submergées dans le whisky, avec bien peu d'espoir de les voir se renouveler et remonter à la surface.

L'esprit nomade de nos chrétiens : voilà encore un terrible ennemi qui nous est grandement nuisible.

Au rebours de bien d'autres tribus indiennes, qui cherchent par tous les moyens à se rapprocher de la vie civilisée, nos chrétiens, eux, s'enfoncent de plus en plus dans la sauvagerie. Impossible de les avoir sous la main pour les instruire tout à notre aise, veiller sur eux et exercer sur leur existence une influence sérieuse et durable. Ce ne sont que de rares apparitions aux grandes époques de l'année chrétienne. A part cela, c'est l'absence prolongée durant de longs mois. La chasse aux animaux à fourrures les tient éloignés en hiver; et en été ce sont les voyages en canot ou york boats au service des compagnies et des traiteurs. De là vient la nécessité pour nous de multiplier

nos pénibles voyages, pour courir à la recherche de ces pauvres âmes vagabondes. Cette situation, si peu rassurante soit-elle, ne doit pas cependant abattre notre courage. Si les obstacles se multiplient, multiplions aussi nos efforts pour en triompher. Et comme le disait si bien notre vicaire apostolique dans une de ses circulaires : « A plus d'impiété, opposons un zèle plus ardent ; à une plus grande corruption, opposons une plus sainte vie, et une plus grande mortification à une plus grande recherche des plaisirs. » C'est peut-être pour n'avoir pas suivi suffisamment de si sages conseils que nous avons à déplorer ce nouvel accroissement d'indifférence religieuse. C'est une leçon, un avertissement pour l'avenir ; puissions-nous en profiter et travailler désormais avec plus d'ardeur à notre propre sanctification, afin de pouvoir travailler plus efficacement à celle des autres ! »

Il n'appartient pas à l'ouvrier de fixer le temps de la moisson, ni au missionnaire celui de la conversion des peuples. Si cette heure n'a pas encore sonné pour nombre d'âmes qui nous entourent, il faut l'attendre avec patience, ou mieux, la hâter par nos prières et nos supplications. Et s'il n'est pas donné aujourd'hui, au missionnaire de Cumberland, d'ajouter, lui aussi, un petit couplet, si modeste soit-il, au beau concert de triomphe que chantent si glorieusement dans nos Annales ses frères dans l'apostolat, il ne voudrait pas cependant laisser ses lecteurs sous l'impression que son ministère ici serait sans résultat.

Les saints ont dit : La conversion d'une seule âme est chose plus précieuse que toutes les richesses du monde ; c'est la plus grande preuve d'amour envers le Christ. Et sainte Thérése n'a-t-elle pas ajouté : « Sauver une âme ! et puis mourir ! »

Or, depuis que le missionnaire Oblat arpente et parcourt dans tous les sens ces plages désertes, répandant à profusion ses sueurs, ses souffrances et ses prières, combien d'âmes lui doivent le salut ? Nos cimetières sont remplis

de petits corps d'enfants, régénérés par l'eau sainte et dont les âmes sont parmi les anges. Sans nous, ils seraient à tout jamais privés de la vision bienheureuse. Combien de chrétiens, métis ou sauvages, sont morts sous nos yeux et entre nos bras, dans les meilleures dispositions ! D'autres même ont fait une mort réellement édifiante. Il est inouï qu'aucun de nos chrétiens ait jamais refusé les sacrements. Au contraire, leur empressement à réclamer le prêtre au moindre danger et surtout à l'heure dernière, démontre bien d'une façon péremptoire qu'il y a chez eux un grand fonds de religion et de foi. Après une vie parfois toute d'indifférence, pour ne pas dire plus, qui leur a pu mériter la grande grâce d'une bonne mort, sinon, en grande partie, les prières et les prédications du prêtre ? Ceci devrait, ce semble, consoler le missionnaire, et relever son courage au milieu des épreuves et des déboires. Après tout, Dieu ne demande pas le succès. Oui, les épis sont clairsemés, et les gerbes bien rares ; mais ces épis et ces gerbes d'âmes, le divin Moissonneur les regarde avec amour ; il leur réserve une place de choix dans le divin grenier, car ils sont le prix de bien des sueurs et de douloureux sacrifices. Et s'il plaît au Maître de réserver à d'autres les grandes consolations de l'apostolat ; s'il veut garder pour Là-haut toute la récompense due à son ouvrier : tant mieux ! elle n'en sera que plus belle : *Qui seminant in lacrymis, in exsultatione metent.*

Avant de clore ce trop long rapport, permettez-moi de signaler un événement, ou plutôt un nouvel obstacle qui vient de surgir inopinément, pour le plus grand détriment de nos missions. A quarante-cinq milles au nord de Cumberland, des chercheurs avides viennent de découvrir sur les bords du lac Castor des mines d'or que l'on dit très riches et abondantes. Comme une traînée de poudre, le bruit s'en est répandu au loin, excitant jusqu'au paroxysme, l'imagination cupide des coureurs de fortune. Nos métis et nos sauvages en ont déjà l'esprit tout bouleversé.

Dans leurs rêves et plans d'avenir, ce ne sont que montagnes d'or, richesses colossales... « *Osawisoniyaw! miskawaw soniyaw nit'askinak!!*... L'or! on a trouvé l'or chez nous! »

Cet hiver a vu sur les chemins, du Pas au lac Castor, des caravanes continues de chercheurs d'or, s'en allant arpenter et s'approprier une parcelle du terrain fortuné où gît le précieux métal. La plupart voyageaient à pied, par des sentiers difficiles, l'épaule chargée d'un lourd fardeau; mais ne comptant pour rien les fatigues de la route.

Au retour d'un voyage pour conférer des baptêmes au lac Castor, cet hiver, je rencontrai sur le chemin trois pauvres diables, une corde autour des reins, attelés l'un derrière l'autre à la façon des chiens, et tirant de toutes leurs forces, dans la grande neige, une lourde et large traîne, chargée de plus de 500 livres. Fallait voir ces figures enflammées, ces yeux hagards, ces traits allongés par la fatigue... Il ne leur manquait plus qu'à tirer la langue comme les chiens. Quelle pitié! me disais-je en moi-même. Tant de peine pour un peu de poussière! Heureux le chrétien qui s'imposerait pour son âme et Dieu seulement la centième partie de leurs souffrances et de leurs travaux!

Que nous réserve l'avenir? Notre pays va-t-il devenir un second Klondike? A l'ouverture de la navigation, dans quelques jours, les bateaux à vapeur vont commencer à vomir sur nos rivages des centaines, des milliers peut-être de chercheurs d'or.

Nous sommes à la veille d'une invasion formidable. Que va devenir, au milieu de tout cela, notre petit noyau de chrétiens? Ce Dieu mammon, avec son armée de serviteurs et d'esclaves, ne viendrait-il pas creuser la tombe de nos missions du Nord? Espérons toujours que le divin Cœur de Jésus et la Vierge puissante, terreur des hérétiques, continueront à nous protéger et à préserver de la ruine éternelle l'âme de nos chers enfants des bois.

HENRI BOISSIN, *O. M. I.*

# NOUVELLES DIVERSES

## Propagation de la Foi.

***1° Lettre du Président du Conseil central de l'Œuvre à S. G. Mgr le Supérieur général.***

Paris, le 12 juin 1914.

Monseigneur,

Nous avons l'honneur et la joie de vous informer que les recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ayant été, en 1913, supérieures à celles de l'exercice 1912, les Conseils centraux ont attribué, d'un commun accord, cette année, à l'ensemble des missions confiées à votre pieuse société, une allocation totale de *trois cent dix mille francs* (310.000 fr.).

Vous voudrez remercier Dieu avec nous, Monseigneur, de la protection constante qu'Il daigne, dans son infinie bonté, accorder à notre chère Œuvre, et unir vos prières aux nôtres, afin qu'Il continue à nous aider dans les constants efforts que nous faisons pour soutenir ses apôtres sur tous les points du monde.

Nous sommes, avec un profond respect,

Monseigneur,

de Votre Grandeur

les serviteurs très humbles et tout dévoués.

Pour le Conseil Central de Paris,

*Le Président*,

Hamel.

*A Sa Grandeur Mgr Dontenwill, Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.*

A cette lettre, notre Révérendissime Père a adressé la réponse suivante :

***2° Lettre de S. G. Mgr A. Dontenwill, Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, à M. le Président du Conseil Central de Lyon et de Paris.***

Rome, le 22 juin 1914.

*A Monsieur le Président du Conseil Central de Lyon et de Paris.*

VÉNÉRÉ MONSIEUR,

Vous avez bien voulu m'adresser, à la date du 12 juin courant, une lettre par laquelle vous me faites connaître que, sur le produit des aumônes recueillies par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, pendant le cours de l'année 1913, les Conseils centraux ont attribué à l'ensemble des Missions confiées à la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, une allocation totale de trois cent dix mille francs, ci.... 310.000 fr.

J'ai l'honneur, en vous accusant réception de cette lettre, de vous offrir le témoignage de ma profonde reconnaissance, au nom de tous nos missionnaires.

A l'occasion du Chapitre général qui se tiendra à Rome, en septembre prochain, les Chefs de nos différentes Missions seront heureux de pouvoir vous exprimer eux-mêmes les sentiments de sincère gratitude qui les animent à l'égard de votre personne vénérée, et de votre Œuvre bénie.

On ne saurait trop le répéter : ces allocations forment le plus clair de leurs ressources, quand elles ne constituent pas le principal, et parfois l'unique moyen, pour nos Pères, d'entretenir les missions dont ils ont la charge.

Sans donc vouloir les priver de la joie, si douce et si grande pour leur cœur d'apôtres, de vous dire leur reconnaissance, je tiens, en attendant qu'ils le fassent eux-mêmes, à vous en offrir dès aujourd'hui le respectueux

hommage et y joindre la promesse de nos actions de grâces et de nos prières.

Oui, vénéré Monsieur, nous nous unirons à tous nos Missionnaires, à toutes les âmes qu'ils dirigent, pour faire monter vers Dieu les plus vives actions de grâce, de la protection visible qu'Il a daigné accorder à votre Œuvre depuis son origine jusqu'aujourd'hui. Et, puisque dans nos prières, nous ne séparons pas les remerciements pour les bienfaits reçus, de la demande de nouveaux bienfaits, nous implorerons de l'infinie bonté de Dieu qu'Il daigne continuer et accroître sans cesse et les bénédictions qu'Il répand sur l'Œuvre et les succès dont Il réjouit les ouvriers apostoliques, afin que la foi grandisse dans les âmes en même temps qu'elle s'étend dans toutes les missions du monde.

Daignez agréer, je vous prie,

Vénéré Monsieur,

l'hommage de ma vive reconnaissance et de mon respectueux dévouement en N.-S. et M. I.

A. Dontenwill, *O. M. I.*
*Arch. de Ptolémaïs, Sup. Gén.*

## DEUXIÈME PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

### Développements pris par la fondation de Houston.

Dans les premiers mois de l'année 1911, Mgr Gallagher, évêque de Galveston, appelait les Oblats dans son diocèse, pour y prendre charge d'œuvres multiples : création d'une paroisse de langue anglaise, charge pastorale des Mexicains de Houston, desserte de missions et visite des péni-

tenciers. Il est consolant de constater le progrès de ces œuvres.

*1° La paroisse de l'Immaculée-Conception.* — C'est la paroisse de langue anglaise concédée canoniquement aux Oblats. Son territoire, qui atteint une superficie de près de 9 milles carrés, s'étend aux portes de la ville très prospère de Houston et confine au port nouvellement ouvert. A peu près au centre de la paroisse, sur un terrain acquis en propre et situé sur la plus grande artère reliant à la ville, a été immédiatement entreprise la construction d'une église provisoire fort convenable, d'une maison de communauté très spacieuse et d'une école ou académie. Cette dernière a été construite par les sœurs de la Divine Providence : elle compte 110 élèves, dont un tiers non catholiques. La paroisse comprend 40 familles dont presque tous les membres sont inscrits dans différentes confréries : la Ligue du Sacré-Cœur compte 135 membres, la confrérie du Saint-Rosaire et société de l'autel compte 32 dames, la société du Saint-Nom 23 hommes ou jeunes gens et 22 enfants de l'école, enfin, la confrérie des enfants de Marie compte 20 membres. Cette jeune paroisse donne les meilleures espérances pour l'avenir : puisse-t-elle continuer à grandir en nombre et en piété !

*2° La paroisse Mexicaine.* — En même temps que l'église anglaise et la maison, une église-école destinée à Notre-Dame de la Guadeloupe a été construite pour les Mexicains sur un terrain situé dans l'intérieur de la ville de Houston, à environ 3 milles de la résidence de l'Immaculée-Conception, avec laquelle les communications par tramways offrent une grande commodité. Avant l'arrivée des Oblats à Houston, la population mexicaine était complètement privée de secours religieux : sans prêtres parlant leur langue, mal reçus dans les autres églises et, naturellement, peu soucieux d'assister aux offices de l'Eglise, ces pauvres gens vivaient et mouraient sans jamais voir le prêtre. Le

changement le plus complet et le plus heureux s'est opéré grâce au zèle incomparable des RR. PP. Chatillon et Massaro. Ils n'ont point reculé devant la rude tâche de visiter une à une les 175 familles mexicaines dispersées dans tous les quartiers d'une grande ville. Rien n'a pu lasser leurs efforts persévérants : aussi, à force de démarches, de prières et de patience, ils ont réussi à amener peu à peu ces pauvres Mexicains aux offices du dimanche et à la fréquentation des sacrements et à leur persuader d'envoyer leurs enfants à l'école. Les deux vaillants missionnaires ont eu la consolation d'enregistrer 600 communions, dont 150 premières communions (30 d'adultes), 80 baptêmes, 90 confirmations et 25 mariages, dont les deux tiers revalidés. Un coup d'essai si consolant donne les meilleures espérances pour l'avenir. L'école, qui compte 100 élèves, est confiée à deux sœurs de la Divine Providence qui fournissent leurs services gratis.

*3o Desserte des missions.* — Ces missions sont divisées en trois groupes : *a*) missions mexicaines, *b*) missions italiennes et *c*) missions de langue anglaise.

*a*) Les missions mexicaines (au dehors de Houston) comprennent une population de 3.500 âmes dispersée sur une étendue de 2.300 milles carrés. Le plus grand nombre de ces pauvres chrétiens travaillent dans des mines de charbon, les autres sont fermiers. Un seul missionnaire, le Révérend P. De Anta, est chargé de la visite de ces missions dont le centre est Elgin, séparé de Houston par une distance de 145 milles. Cette distance trop considérable et l'immense étendue du territoire à visiter, rend difficile et très pénible au missionnaire l'accomplissement de son ministère. Cependant, grâce à un zèle qu'aucune difficulté ne peut ralentir, il a réussi, dans l'espace d'une année, à faire 76 baptêmes, à célébrer 14 mariages, à distribuer 500 communions et à présenter 290 personnes à la confirmation.

*b*) Les missions italiennes, encore à leur début, sont au

nombre de deux : Dickinson à 29 milles de Houston, et Little York à 8 milles. Le R. P. Massaro est chargé de les visiter. A Dickinson, il n'y a pas moins de 150 familles.

*c*) Les missions de langue anglaise sont au nombre de 10, dont deux sont confiées au R. P. De Anta, à savoir : Humble, qui compte 30 familles, et Almida qui en compte 8. Des 8 autres missions qui sont confiées au R. P. Lang, 5 sont situées entre Houston et Galveston, à savoir : League City, 165 catholiques ; Texas City, 200 catholiques ; Alta Loma, 174 catholiques ; Algoa et Arcadia, 50 catholiques, et Hitchcock, 141 catholiques ; — deux autres missions situées entre Houston et Dallas, à savoir : Barker, 32 catholiques, et Tom Ball, 55 catholiques ; la huitième et dernière mission, sise à Crosby, compte 60 familles et est située à 22 milles à l'est de Houston. En raison de leur nombre, de leur développement et de la distance qui les sépare les unes des autres, ces missions imposent au missionnaire une somme de travail que seul le zèle actif et persévérant du P. Lang permet d'accomplir.

*4° Les pénitenciers de l'Etat.* — Il y a dans l'Etat du Texas *deux* pénitenciers proprement dits et *onze* fermes d'Etat où les condamnés sont occupés aux travaux des champs. Le bon Dieu bénit visiblement les travaux des RR. PP. Chatillon et Lang qui sont les chapelains catholiques de ces institutions. Ils se livrent avec toute l'ardeur de leur zèle à ce genre de ministère si cher à notre vénéré Fondateur et si conforme à notre vocation de missionnaires des pauvres et des âmes abandonnées. Ils font du bien non seulement aux 527 détenus catholiques, mais encore aux 3.600 catholiques de la région qui assistent aux instructions et s'habituent à voir le prêtre et à l'estimer. Les officiers en charge des deux pénitenciers se plaisent à reconnaître que le passage des Pères parmi les détenus leur est d'un grand secours pour maintenir l'ordre et la discipline ; aussi, se montrent-ils uniformément respectueux

et bienveillants envers le prêtre dont ils s'efforcent, par tous les moyens en leur pouvoir, de faciliter le ministère. La Ligue du Sacré-Cœur et de l'apostolat de la prière compte 230 membres parmi les prisonniers. Les zélateurs, toujours très actifs, s'occupent spécialement de la préparation à la première communion.

Tel est l'état des quatre œuvres principales confiées aux Oblats à Houston. On ne peut que remercier la divine Providence des progrès consolants si rapidement accomplis. A ces œuvres principales, il faut ajouter la direction spirituelle des religieuses de l'hôpital et de la communauté des sœurs du Verbe incarné du Saint Sacrement.

*O. M. I.*

## VICARIAT D'ALTA-SASK

### I. — Notes sur les travaux des Oblats de Marie Immaculée à Edmonton.

Chers lecteurs des « Missions », avez-vous assez de loisirs pour..... suivre certaines phases du développement des œuvres des Oblats à Saint-Joachim d'Edmonton ?...

L'occasion de ma causerie est le retour, à la maison Saint-Joachim, du R. P. Alphonse Lemarchand. C'est déjà un ancien. Il se tient à mi-chemin entre la cinquantaine et la soixantaine. Il arrivait ici, une première fois, il y a vingt ans, nouveau prêtre, sinon tout à fait jeune prêtre. Ses supérieurs l'ont gardé ici comme vicaire, à peu près cinq ans, au début de sa carrière pastorale : puis, il a passé à Calgary où son séjour fut d'environ huit ans ; ensuite il fut rappelé à Edmonton.

Son prédécesseur immédiat est le R. P. Cozanet, dont nous aurons à parler, dans l'énoncé des travaux qui ont marqué son passage ici.

Voici quelques dates à noter.

En 1814, il y avait déjà quelques voyageurs et commerçants catholiques dans la région dont Edmonton est devenue le centre. Quels étaient les secours religieux offerts aux âmes ? Nous ne saurions le dire.

En 1838, MM. Blanchet et Demers, prêtres missionnaires, s'arrêtent à Edmonton, et y exercent la saint ministère quelques jours. Ces messieurs se rendaient à l'ouest des Montagnes Rocheuses, sur le littoral du Pacifique.

En 1842, M. Thibault, prêtre séculier missionnaire, fait une première visite apostolique à Edmonton. Dès lors Edmonton est régulièrement visitée chaque année par le prêtre.

En 1845 et les années suivantes, la visite devient à peu près mensuelle ; et dès 1856 les Oblats de Marie Immaculée en sont seuls chargés.

En 1882, un prêtre Oblat établit sa résidence fixe à Edmonton...

Puis, passons aux faits plus récents :

Un embranchement du chemin de fer Canadien Pacifique (C. P. R.) atteignit Edmonton en 1892. Ce fut le signal de l'invasion pacifique de la région par les immigrants agriculteurs. Edmonton s'enrichit d'un contingent de marchands et d'ouvriers.

Le recensement de la population catholique, pour 1896, dressé par le Rév. P. A. Lemarchand, constate qu'il y avait, en octobre de cette année, 360 catholiques répartis entre sept nationalités, réductibles à cinq langues : cris, français, anglais, allemand, polonais. L'année 1897 accuse une légère diminution ; 46 étaient partis ou morts contre 35 arrivés ou nés. Mais au 25 mars 1898, l'année même de mon arrivée, la population catholique de Saint-Joachim reprenait sa marche ascendante et atteignait le chiffre de 461 âmes, réparties en sept ou huit nationalités, réductibles à cinq langues :

Voici le détail :

| | |
|---|---|
| Métis d'origine franco-crise | 154 |
| Canadiens d'origine française | 154 |
| Catholiques parlant anglais | 130 |
| Allemands | 14 |
| Polonais | 6 |
| Belges | 3 |

D'autre part, à la même date, la mission Saint-Joachim avait pour annexe la mission voisine de Saint-Antoine, qui comptait 266 catholiques, ainsi répartis :

| | |
|---|---|
| Métis d'origine franco-crise | 60 |
| Canadiens d'origine française | 68 |
| Catholiques parlant anglais | 50 |
| Polonais (seize familles) | 88 |

C'est cette même année, 1898, que le Rév. P. A. Kulawy vint à Edmonton pour évangéliser ses compatriotes et leur administrer les sacrements dont ils étaient privés, faute de prêtre les comprenant.

Peut-être que ces chiffres seront une révélation pour plus d'un de nos lecteurs et il n'est pas impossible que je sois accusé de rêver. Non : ces faibles chiffres sont exacts. La progression va continuer. Au 1er novembre 1903, la population catholique de Saint-Joachim est de 781 âmes, — et celle de Saint-Antoine dépasse 300. Il y a dix ans, le total des catholiques de la grande ville d'aujourd'hui s'élevait donc à 1.100 environ.



L'édifice religieux en usage à Saint-Joachim, en 1898, était ce qu'en Europe on appellerait poliment une « grange » tenue propre et chaude. A Saint-Antoine, la chapelle était de même allure. La première pouvait contenir deux cents personnes ; la seconde, une centaine.

Il fallait bâtir, et aussitôt que possible, en prévision de la marée montante de l'immigration.

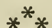
En 1899, la nouvelle église Saint-Joachim, fraîche et coquette, pouvait contenir dans ses flancs cinq cent cinquante fidèles ; et en 1903, la nouvelle chapelle Saint-Antoine, gracieuse, pouvait abriter sous son toit trois cents fidèles.

En 1906, il fallut diviser la paroisse Saint-Joachim, ce qui amena la formation de la paroisse de l'Immaculée-Conception, où les Oblats sont demeurés jusqu'en 1911.

De sorte que, en cette année 1911, les Oblats assuraient le saint ministère dans les trois paroisses englobées dans la ville d'Edmonton, mais il fut décidé que nos Pères abandonneraient la paroisse de l'Immaculée-Conception, et concentreraient leurs forces sur celles de Saint-Joachim et de Saint-Antoine.

En outre, la question se posait, si le temps n'était pas venu de séparer les fidèles des deux langues entre lesquelles se répartit maintenant la population de Saint-Joachim ?

Séparer les fidèles selon leur langue, donner à chacune un édifice religieux, revenait à scinder de nouveau la paroisse : ce qui ne signifiait pas faire un schisme ! Toutefois, pratiquement, c'était créer deux paroisses, l'une au parler français, l'autre au parler anglais, sur le même territoire, mesure qui réclamait un double personnel, au lieu d'un unique personnel bilingue. Et il convient de le noter ici : le R. P. Cozanet a grandement travaillé à cette œuvre de dédoublement fraternel et paroissial.



Je viens de rappeler que la nouvelle église Saint-Joachim fut bâtie en 1899. Le R. P. A. Lemarchand avait beaucoup contribué à organiser les ventes de charité et les souscriptions pour recueillir la modeste somme requise dès le

début des travaux. Quelques matériaux furent amenés durant l'hiver... et à l'heure où la première motte de terre allait être ôtée pour les fondations, le R. P. A. Lemarchand recevait son obédience pour Calgary.

Il devait donc, et pour des années, être privé du fruit de ses sueurs de quêteur... Il ne songeait pas que, quinze ans plus tard, il serait rappelé à la cure de Saint-Joachim, grandie, débordante.

On ne peut tout dire à la course ; tout de même, en passant, rappelons que, à divers titres, les RR. PP. Leduc, Jan, Hétu et Naessens ont contribué à l'achèvement et à l'embellissement de l'édifice religieux.

De son côté, depuis trois ans, le R. P. Cozanet, durant ses fonctions du curé, a remué ciel et terre pour former l'opinion, assurer des convictions, et obtenir des décisions, afin de réaliser le dédoublement de Saint-Joachim. Le droit canon existe à Edmonton comme à Rome ou à Liège, et le chapitre de la division, formation, érection des paroisses y est lu et relu. Mais la loi civile ne s'occupe en aucune façon, pas plus pour la favoriser que pour l'entraver, de la création des paroisses. Les curés sont à la merci de la « bonne » volonté des paroissiens. Et les paroissiens sont à la merci de leur propre bourse, parfois très plate, même quand leur bonne conscience souhaite la formation d'une nouvelle paroisse.

Le R. P. Cozanet a travaillé par la réflexion, la parole, la patience, la diplomatie, la persévérance,... et à Noël 1913, le principe du dédoublement de Saint-Joachim était admis unanimement par les deux éléments intéressés. Vers la fin de janvier 1914, un rescrit de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque instituait la paroisse Saint-Joachim, pour les fidèles de langue française, et la paroisse Saint-Joseph pour les fidèles de langue anglaise.

Mais le côté remarquable de l'affaire, le voici : à la veille de jouir du fruit de ses labeurs, le R. P. Cozanet prend, lui aussi, le chemin de Calgary pour y exercer le

saint ministère à la paroisse du Sacré-Cœur. Qui sait si, dans quinze ans, il ne sera pas rappelé de nouveau à la cure de Saint-Joachim, une fois de plus grandie et débordante?

Donc, une des occupations du curé récemment installé, est de présider à la bonne direction de la paroisse, encore bilingue de fait, bien que dédoublée en principe, et à la construction d'un nouvel édifice sacré destiné à abriter dans son sein les fidèles de langue anglaise.



Je touche à la fin de ma causerie. Mais que sont devenus les catholiques de langue crise, jadis paroissiens de la mission Saint-Joachim? Ils se sont éloignés et dispersés : éloignés d'Edmonton qui, pour eux, devenait trop cosmopolite, dispersés vers d'autres localités où vivent leurs congénères et coreligionnaires. C'est ainsi que l'ancien Saint-Joachim a perdu environ 150 âmes crises en quelques années, perte que l'immigration a compensée et au delà.



En résumé les Oblats ont quasi tout fondé à Edmonton. A savoir : la mission de Saint-Joachim : trilingue jusque vers 1902, puisque l'on parlait régulièrement à l'église le cris, le français et l'anglais. De plus, un oblat sachant l'allemand apparaissait quatre fois l'an pour l'avantage des catholiques de cette langue, et un oblat sachant le polonais — et par surcroît l'allemand, le français et l'anglais — venait aussi une fois par an pour l'avantage des Polonais.

Dès 1902, il y eut en résidence à Edmonton un Père oblat allemand, et les catholiques de langue allemande furent fort régulièrement desservis.

L'année suivante le Révérend Père P. Kulawy prit un soin assidu de ses compatriotes. Il réussit à les grouper, et déjà une paroisse polonaise, avec sa chapelle à

elle, dédiée à saint Stanislas, est en voie de formation dans le nord-est de la ville.

Les Oblats ont fondé et développé de 1906 à 1911 la paroisse, d'abord trilingue puis bilingue, de l'Immaculée Conception.

Les Oblats ont fondé et développé à partir de 1894 la desserte de Saint-Antoine, devenue la paroisse du même nom, laquelle est destinée à l'heure présente à devenir la paroisse archiépiscopale d'Edmonton, vu le transfert du siège de Saint-Albert à Edmonton.

Les Oblats conservent les paroisses Saint-Joachim (française) et Saint-Joseph (anglaise) qui, par leur importance, réclament l'ardeur, le zèle, le savoir et la piété de trois prêtres chacune. Il ne faut pas oublier que ces paroisses comptent deux hôpitaux catholiques, un couvent-pensionnat, un couvent-refuge du Bon Pasteur.

Les communautés et les deux églises demanderont six messes chaque matin, au minimum. Et pour un plus grand bien, chaque communauté désirerait, si possible, avoir son chapelain attitré.

On le voit, les œuvres de nos Pères à Edmonton sont loin de diminuer ! !

Nous évaluons à deux mille cinq cents le chiffre de nos paroissiens de Saint-Joachim. Il y a trois cents enfants à l'école catholique paroissiale. Nous avons cinq messes par dimanche, dont deux grand'messes ; catéchismes et offices le soir.

Vu leur situation en plein cœur de la ville, à cinq minutes de la station du chemin de fer, Saint-Joachim et bientôt Saint-Joseph seront une attraction spéciale pour les fidèles d'un peu partout. Déjà on s'en aperçoit, dans l'exercice du saint ministère. Il est plus chargé que la population établie ne paraît l'indiquer, car nous répondons aussi aux appels d'une population flottante et voyageuse qu'il est impossible d'évaluer exactement.

La population catholique de la paroisse Saint-Antoine, bilingue, est d'environ quinze cents, y compris une annexe récemment ouverte sous le vocable de saint René. Tout cela est desservi par nos missionnaires.

Je ne puis poser la plume sans mentionner que c'est à Edmonton-Est, dans le quartier appelé autrefois Strathcona, que se trouve la « pépinière » ou le séminaire juniorat, placé sous le vocable de l'apôtre saint Jean.

Je vous quitte, chers lecteurs, avec la consolation d'avoir fait un rapport officieux qui ne me vaudra ni palmes ni lauriers. L. J.-C. et M. I.

Louis Culerier, *O. M. I.*

Ascension 1914.

## II. — Noces d'or sacerdotales des RR. PP. H. Leduc et C. Tissier.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale des RR. PP. Leduc et Tissier, Sa Grandeur Mgr Legal, archevêque d'Edmonton, a adressé au clergé de l'archidiocèse la lettre suivante que nous sommes heureux de reproduire, puisqu'elle est l'hommage le plus autorisé rendu aux vénérés jubilaires.

### Lettre circulaire de Monseigneur Emile-J. Legal, O. M. I., Archevêque élu d'Edmonton.

Au clergé séculier et régulier et aux communautés religieuses de l'archidiocèse.

Saint-Albert, le 15 mars 1914.

Bien chers Collaborateurs,

***Jubilé d'or sacerdotal des RR. PP. H. Leduc, et Chr. Tissier.***

Nous aurons la joie de fêter, cette année, un double joyeux anniversaire : le jubilé d'or sacerdotal de deux de

nos vénérables missionnaires, les RR. PP. Leduc et Tissier, tous les deux membres très méritants de la Congrégation des Oblats de Marie I. Il y aura, en effet, 50 ans, cette année, que ces deux vétérans de nos missions ont reçu l'onction sainte qui fait les prêtres pour l'éternité. Arrivés l'un et l'autre peu après leur ordination, voilà donc près de 50 ans qu'ils se sont dévoués aux missions dans le Nord-Ouest du Canada, et que l'un et l'autre ont parcouru une carrière sacerdotale digne, honorable et méritoire. Espérons-le, cette carrière n'est pas encore à son terme, et Dieu permettra que ces deux vénérés missionnaires continuent encore pendant longtemps à ajouter de nouveaux fleurons à leur couronne.

Inutile d'attirer l'attention sur les vertus et les mérites de nos deux jubilaires ; vous les connaissez tous.

Le T. R. P. Hippolyte Leduc a été ordonné le 4 déc. 1864 à Ottawa, et après un peu plus de deux ans passés soit au Bas-Canada, soit à la Rivière Rouge, il arriva dans le Nord-Ouest, où il fut employé comme supérieur de plusieurs des missions naissantes. Il a été identifié avec le nouveau diocèse de Saint-Albert dès le commencement, mais surtout depuis 1879, alors qu'il fut nommé vicaire général, conjointement avec le R. P. Lacombe. Mgr Grandin, de douce et sainte mémoire, se reposa sur lui d'une partie importante de l'administration, en ce qui concerne les affaires temporelles et la procure, tant de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée que du diocèse proprement dit. Il a mérité grandement, par son esprit d'ordre et son entente des affaires, de sa famille religieuse aussi bien que du diocèse. Malgré son âge et son état de santé toujours quelque peu précaire, il peut encore rendre d'importants services dans sa double qualité de vicaire général et de procureur du diocèse, et nous prierons Dieu de nous le conserver encore pendant de longues années.

Le R. P. Christophe Tissier a été ordonné le 21 mai 1864 dans la cathédrale d'Autun (France). Après environ une

année passée en Bas-Canada, il put se mettre en route pour sa destination finale : le grand Lac des Esclaves, la Rivière la Paix, Dunvegan, fort Vermillon et le petit Lac des Esclaves. Depuis, il s'est rapproché de nous, et s'est dévoué surtout dans les missions du Lac La Biche et de la Prairie Assiniboine. C'est donc dans les missions parmi les Indiens, qu'il s'est dépensé avec un zèle et une activité que l'âge semble impuissant à refroidir. Lui aussi a donc bien mérité de la Congrégation des Oblats de M. I. et du diocèse. Les Indiens connaissent son grand cœur et son désir de leur être utile et de leur faire du bien, et c'est le secret de l'affection qu'ils ont vouée à leur dévoué missionnaire.

C'est donc avec joie et allégresse que nous fêterons le joyeux anniversaire de nos vénérables jubilaires. Nous avons fixé cette célébration au 16 juin prochain, dans la cathédrale de Saint-Albert. Tous les membres du clergé sont invités à participer à cette fête de famille. Tous, sans doute, ne pourront s'absenter, ce même jour; Nous espérons toutefois qu'il y aura nombreuse assistance à la messe solennelle, qui sera célébrée à 10 h. du matin, ce 16 juin, et que tous, présents et absents, s'uniront de cœur, pour demander au bon Dieu, en faveur des deux jubilaires, l'abondance des bénédictions célestes.

Et veuillez recevoir, bien chers collaborateurs, l'assurance de tout Notre dévouement en N.-S. et M. I.

† Emile-J., *O. M. I.*,
*Archev. élu d'Edmonton.*

Puisque tout éloge, venant après celui du vénéré Métropolitain d'Edmonton, serait inutile, qu'il nous suffise de dire que Monseigneur le Supérieur Général s'est uni de cœur à la fête des jubilaires et que le Saint-Père leur a accordé la faveur de la bénédiction apostolique.

*Ad multos annos.*

# COLOMBIE BRITANIQUE

## Fondation de Penticton.

Après quatorze ans de travaux que Dieu n'a pas laissés sans succès, les Oblats de Marie Immaculée viennent de quitter Greenwood (Colombie Britannique), que Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Vancouver a cédé au clergé séculier. Nos pères avaient d'ailleurs, sans parler d'autres créations et améliorations, préparé un confortable presbytère pour le recevoir.

Aux nôtres, en quittant Greenwood, était réservé l'honneur d'avoir à fonder une nouvelle résidence à Penticton, dans le même diocèse.

Si ce départ d'une mission, laissée en bon état, prouve que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, les débuts de la nouvelle fondation rappelleraient aux nôtres, si jamais ils eussent été tentés de l'oublier, qu'ils sont des missionnaires, c'est-à-dire des pionniers de la Foi, des soldats d'avant-garde du Christ, des Prêtres qui s'exposent à tout pour l'honneur du divin Maître et de l'Immaculée Mère de Dieu.

Le Père Choinel arrive donc à Penticton, le Vendredi Saint, jour de deuil et de salut. Sans perdre de temps, il va à la recherche de ses ouailles, les décide, les compte. Le surlendemain est la fête de la Résurrection du Sauveur. Où célèbrera-t-on la fête de Pâques ? Car les chrétiens vont venir, au nombre de 80. Quelle maison sera assez grande pour les abriter tous ? Il ne faut pas que personne soit privé de sa place au divin banquet, et ne puisse participer au sacrifice de vie.

Oui ; mais où les convier, les réunir ?

O saintes âmes qui venez à l'ombre des voûtes de nos

belles cathédrales, ou sous les arceaux de pieuses chapelles où la prière monte si facilement jusqu'au ciel, ne vous scandalisez pas. Il n'y avait de libre, dans tout Penticton, qu'une seule salle capable de contenir tant de monde, et cette salle, — horresco referens — était une loge, et une loge d'Odd fellows et d'Orangistes !

Ces choses-là, voyez-vous, n'arrivent qu'en Amérique, aux pauvres missionnaires. Ne vous indignez pas, chers lecteurs ; ce n'était pas pour longtemps que nous avions élu domicile en ce sinistre séjour, d'ailleurs purifié par une bonne bénédiction. Après tout, n'était-ce pas une réparation, une victoire, que de célébrer le Sacrifice saint de l'Eglise catholique entre ces murs, témoins des réunions de ses plus fanatiques ennemis ?

Pendant la semaine, la chapelle était installée dans une maison particulière louée par le Père. Mais l'esprit du mal, le diable, pour l'appeler par son nom, n'avait pas fini de susciter au Père des embûches de plus d'un genre. Ne voilà-t-il pas que le propriétaire de l'immeuble — un catholique, hélas ! dont la générosité pour ses convictions n'égalait pas la prévoyance pour ses intérêts — se sent pris tout à coup d'un grand amour pour les fondations de son immeuble, notre chapelle en semaine. Le voyant envahi par les fidèles, il tremble, il craint que ses fragiles fondations — de la maison — ne résistent pas au poids et à la charge de cette foule et il s'oppose net — en dépit d'un bail régulier — à ce que le second étage de sa chère maison soit transformé en chapelle.

Toujours la lutte entre les intérêts de Dieu et les autres. Mais c'est au Maître qu'appartiendra le dernier mot. Nos catholiques, à la vue de ces difficultés, sont transportés d'un zèle d'autant plus louable qu'il est agissant. Oui, à quelque chose malheur est bon. Le dimanche suivant, le premier après Pâques, une chapelle provisoire, de 12 mètres sur 6, a surgi presque par enchantement. On n'ira plus à la loge, ni dans la chère et fragile maison.

Elle est suffisamment prête pour qu'on puisse y célébrer la sainte messe et y conserver le Saint Sacrement ; on y a dressé un joli petit autel et installé un bijou d'orgue. Et ce n'est pas tout. Ces braves gens veulent que le bon Dieu soit chez lui et d'une manière stable. On travaille donc avec activité à la chapelle définitive. Dans 4 ou 5 mois, elle sera construite, et, en dépit de la modicité de nos propres moyens, et des faibles ressources des paroissiens, notre église de Penticton ne sera pas la moins belle du diocèse. Missionnaire et fidèles n'auront de repos avant d'avoir achevé le Tabernacle du Dieu d'amour, celui qui a dit : Mes délices sont d'être au milieu des enfants des hommes.

L. J.-C. et M. I.

## VICARIAT DE CEYLAN

### I. — Congrès marial, jubilés, etc.

Nous sommes heureux de signaler ici, à la piété de nos lecteurs, les actes par lesquels Nosseigneurs les évêques de Ceylan, toujours fidèles Oblats de Marie Immaculée, ont voulu, au milieu de leurs nombreuses occupations, promouvoir et développer la dévotion de leurs prêtres et de leurs fidèles, envers la très sainte Vierge.

On trouvera ensuite quelques mots sur les jubilés de 25 ans de trois de nos vaillants missionnaires de Ceylan, les RR. PP. Millot, Pahamunay et Owen. C'est une règle, pour les *Missions*, d'être sobres de détails sur ces événements heureux mais fréquents, grâce à Dieu. Elles ne se sont pas écartées de cette règle, et pour cause, au sujet des jubilés d'argent des RR. PP. Scharoch et Belle, assistants généraux, et à peine ont-elles eu à mentionner celui de Monseigneur le Supérieur Général lui-même. On ne s'éton-

nera donc pas de ne voir ici que la note caractéristique de ces fêtes, parce que l'énumération, même sommaire, des travaux de nos jubilaires, nous entraînerait trop loin.

Le courrier se termine par le récit d'une bénédiction, et par quelques notes sur la communion.



S. G. Mgr Coudert, archevêque de Colombo, a délégué le R. P. Méary, curé de la cathédrale de Colombo, pour le représenter à la réunion préliminaire tenue le 19 février dernier, au sujet du Congrès marial qui aura lieu à Trichinopoly les 27, 28 et 29 décembre 1914.

De son côté, Mgr Joulain a envoyé au clergé et aux fidèles de son diocèse une lettre pastorale sur ce prochain Congrès.

Le diocèse de Jaffna se glorifie à juste titre de son ancienne et particulière dévotion envers l'auguste mère de Dieu. Nombreuses sont les églises élevées en son honneur, à commencer par la cathédrale de Jaffna dédiée à l'Immaculée Conception longtemps avant la définition du dogme... Le célèbre sanctuaire de Madu est pour le diocèse de Jaffna ce que Lourdes est pour la France et le monde catholique. Aux manifestations incessantes de la piété répondent des faveurs sans nombre de Notre-Dame du Rosaire qui, là aussi, parle fréquemment le langage des miracles. Aussi que de fois son autel n'est-il pas entouré par la foule des pèlerins accourus de toutes les parties de l'île de Ceylan et même du continent de l'Inde !... Tous les fidèles du diocèse de Jaffna, avides de se montrer reconnaissants envers leur céleste bienfaitrice, ne doivent rester indifférents à rien de ce qui touche à son honneur et à sa gloire. Ils doivent donc saisir toutes les occasions favorables pour le prouver, et comme le prochain Congrès de Trichinopoly en est une magnifique, ils ne sauraient la manquer.

L'objet de ce Congrès sera l'honneur dû à l'auguste Mère de Dieu, l'étude des moyens de le lui rendre en faisant connaître ses glorieuses prérogatives et en répandant son culte dans une vaste contrée (Inde, Birmanie, Ceylan) où tant de millions d'âmes ignorent encore le vrai Dieu. Tous les représentants de la hiérarchie de l'Inde et de la Birmanie, c'est-à-dire plus de 40 archevêques et évêques, y prendront part, ainsi que des centaines de prêtres et des milliers de fidèles. Puisse notre Mère Immaculée être de plus en plus connue et glorifiée ; et que par le moyen de ce Congrès, elle continue sa mission qui est de donner au monde son divin Fils, et de le faire régner dans toutes les âmes !



L'année 1913 se clôt à Colombo par le jubilé d'argent du R. P. Millot, missionnaire à Maggona. Il est assisté à l'autel par deux autres fils de la Lorraine, les Rév. Pères Conrard et Nicolas. Les RR. PP. Coquil, vicaire des missions de Ceylan, et Brault, vicaire général de Colombo, ainsi qu'une trentaine d'Oblats, sont là pour féliciter le jubilaire. De toutes les missions où a passé le R. P. Millot, arrivent des députations qui viennent témoigner que la sympathie la plus durable a récompensé en ce monde son zèle, son entrain et sa charité. Le R. P. Royer, lui aussi, né sur les rives d'un affluent de la Moselle, se fait l'interprète de tous, après le R. P. Vicaire, et célèbre l'ardent et dévoué missionnaire qu'a été depuis 25 ans le cher Père Millot.

Le 16 mars dernier, c'était le tour du R. P. J. Pahamunay de fêter son jubilé de 25 ans. Ce fut pour ses Supérieurs, ses frères en religion, comme pour ses amis, l'occasion attendue de lui offrir le témoignage de leurs meilleurs sentiments.

Dans son allocution, le R. P. Brault fait ressortir le fait

unique, croyons-nous, jusqu'à ce jour, que le jubilaire, religieux prêtre Oblat de Marie Immaculée, est un ancien petit moine bouddhiste qui, jusqu'à l'âge de 10 ans, a porté la robe jaune des bonzes.

Transplantée des déserts arides du paganisme dans le jardin de l'Eglise, cette petite plante a grandi merveilleusement, et combien d'âmes ont à se réjouir des fruits qu'elle n'a cessé de donner pendant ce dernier quart de siècle écoulé !

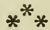
On devine le bonheur, l'émotion plus intenses en de tels jours, qu'éprouve le jubilaire qui ne sait comment exprimer sa reconnaissance. Tout ce qu'il est, il le doit à Dieu et, après Dieu, à la Congrégation. Sans ces Oblats de Marie Immaculée que la Providence a placés sur ces pas, il serait resté, comme son frère, moine bouddhiste, voué à l'existence affreuse du bonze. C'est par le ministère des Oblats que sont arrivées jusqu'à lui les trois plus grandes grâces qu'il soit possible de recevoir : le baptême, la profession religieuse et le sacerdoce. Au Père Duffo, il doit la grâce du saint baptême et de l'instruction préparatoire à ce grand acte de régénération. Aux RR. PP. Massiet, Méary, Jules Collin et Delpech, l'éducation et la formation cléricale du séminaire Saint-Martin. A Mgr Joulain, alors maître des novices, sa formation religieuse. Depuis, il travaille sous l'autorité de ses supérieurs ecclésiastiques et religieux, tous fiers de se dire comme lui fils, serviteurs et Oblats de la Très sainte et Immaculée Vierge Marie.

Détail touchant, quoique bien naturel. Le jubilaire, en ce beau jour de fête, ne peut oublier ceux qu'il a laissés assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ; il demande donc à tous les assistants de réciter un *Ave Maria* pour la conversion de son frère, le moine bouddhiste.

Le 18 février précédent, avait lieu à Kayts, mission des Iles près de Jaffna, le jubilé d'argent du R. P. William Owen, originaire du diocèse de Beverley (Irlande). Le

Révérend Père Vicaire général et 14 de ses frères en religion étaient présents à la pieuse cérémonie. Le dimanche suivant, des députations des différentes missions où le R. P. Owen a passé, venaient lui offrir le témoignage de leur reconnaissance pour le zèle profond et le dévouement continuel qu'il a prodigués pendant ces 25 ans, et que sa modestie et sa charmante simplicité ont encore relevés aux yeux de Dieu sans pouvoir les cacher entièrement aux yeux des hommes.

*Ad multos annos.*



Le 15 avril a eu lieu, dans l'enclos appartenant aux Petites Sœurs des Pauvres, la bénédiction d'une salle d'infirmerie à l'usage des femmes. Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque a répondu au désir de la Révérende Mère Supérieure et de toutes les Sœurs en présidant cette cérémonie qui consacrait, pour ainsi dire, la dernière pierre de l'édifice commencé il y a 25 ans. De fait, aujourd'hui, toutes les constructions nécessaires pour abriter 200 vieillards sont complètes, grâce au précieux concours apporté par les Pères du collège, les plus proches voisins des petites Sœurs Saint-Joseph, et surtout par le R. P. Conrard. Le R. P. Mac Donald, aumônier actuel de l'établissement, a remercié, au nom de la Supérieure et des Sœurs, Monseigneur l'Archevêque, les Pères Oblats qui, en si grand nombre, se sont dévoués pour cette belle œuvre, et tous les bienfaiteurs, parmi lesquels le vénéré Mgr Maver occupe un rang fort honorable.

Le R. P. Guglielmi, missionnaire en charge de la mission de Wennappuwa et supérieur du district, donne des renseignements très consolants sur le bien incalculable produit par la communion fréquente dans l'âme des enfants et des jeunes gens. C'est une véritable transformation qui s'opère dans ces jeunes âmes, ou plutôt c'est une œuvre

magnifique de préservation telle qu'on n'aurait jamais pu l'espérer sans le décret vraiment providentiel porté par le Saint-Père. — Bon nombre d'enfants communient tous les jours ; les autres trois ou quatre fois la semaine. Le total des communions atteindra cette année 80 ou 85.000 ! Cela représente un travail considérable ; mais avec des missionnaires tels que le vénéré P. Chounavel et le R. P. Croctaine, on arrive à faire face à tout, en conduisant des multitudes d'âmes par la voie sûre et pleine d'amour qui leur a été largement ouverte.

*O. M. I.*

## II. — Les œuvres de charité à Colombo.

Nous ne parlons pas ici des Œuvres de charité à la charge des Communautés religieuses, orphelinats, hôpitaux, écoles. La pratique de la charité et du dévouement envers le prochain est si naturelle aux âmes religieuses qu'elle fait partie intégrante de leur vie.

Il ne s'agit ici que des œuvres dues au concours de personnes du monde, des œuvres charitables catholiques fondées par nos Pères, dirigées par leurs soins sous la haute protection de Monseigneur l'Archevêque de Colombo.

Ce que nous relevons de Colombo, nos lecteurs l'étendront au diocèse de Jaffna, qui, eu égard à sa population, rivalise de zèle avec la métropole.



La 9me réunion annuelle de la Conférence de St-Vincent de Paul, à la cathédrale de Colombo, a été présidée par le R. P. Lytton, directeur général des Œuvres charitables pour tout l'archidiocèse, ayant à ses côtés le R. P. Méary, directeur local et curé de la Cathédrale, et le R. P. Vogel,

directeur de la Conférence de Borella. Mr Sampayo, président d'office, a souhaité la bienvenue au Director General.

Grâce à l'initiative des membres actifs, le centenaire de Frédéric Ozanam a été célébré avec solennité, le 27 avril. Ce jour-là, messe spéciale à la cathédrale avec un sermon très instructif prêché par le P. Lanigan, sur la vie du fondateur de la Société de St-Vincent de Paul et sur la nécessité des œuvres de charité. Le soir, réunion de jeunes gens sous la présidence du R. P. Méary, durant laquelle il fut fait lecture d'un rapport sur le « problème de la jeunesse de notre ville » (Colombo).

Vote de remerciements à M. Calon, président général (démissionnaire) de la Société de St-Vincent de Paul à Paris pour l'intérêt qu'll a souvent témoigné à la conférence de Kotahena (cathédrale de Colombo), surtout en ce qui concerne les jeunes gens et pour les dons qu'il a bien voulu faire à ladite conférence, avec laquelle il s'est toujours tenu en correspondance. Cordiaux souhaits d'heureux avènement à son successeur, M. d'Hendicourt.

La lecture du rapport pour l'année 1er octobre 1912 au 30 septembre 1913 montre : 1° Que le nombre des membres actifs est de 31, celui des membres correspondants de 18 et celui des membres honoraires 325;

2° Qu'il y a eu 35 conversions, 31 mariages régularisés et 2.360 visites faites aux pauvres ;

3° Que deux retraites du carême ont réuni l'une (Singhalaise) 400 hommes, l'autre (Tamoule) 500 hommes ;

4° Que l'école de nuit St-Antoine, entièrement à la charge et sous la direction de la Conférence, compte 51 élèves ;

5° Que l'assistance à la messe matinale du dimanche, spécialement obtenue pour les pauvres, est considérable et augmente toujours ;

6° Que le nombre de familles régulièrement soutenues tous les mois s'élève à 150, et que la moyenne des secours

accordés à ces familles est de 280 fr. par mois, soit 3.360 fr. pour l'année ;

7° Que 40 enfants (en moyenne) ont été admis à un repas par jour ;

8° Que les donations ont permis de distribuer des habits aux pauvres, à l'occasion de Noël, pour une somme de 3.670 fr. ;

9° Qu'enfin les dépenses pour secours éventuels, tels que cas de maladie, manque d'emploi, dépenses de mariage de filles pauvres, de sépultures, de livres aux enfants d'école et autres dépenses scolaires ont atteint le chiffre d'environ 2.000 fr. Soit un total général approximatif de 9.000 fr. pour l'année.

Après la lecture du rapport, plusieurs discours ont été prononcés, entre autres par le R. P. Lytton, Director General.



De son côté la Conférence de Borella a distribué aux pauvres de ce quartier près de 3.000 fr., tandis que la société des Dames de charité, dont la réunion générale des 4 branches a été présidée, le 15 déc., par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, a contribué pour 3.270 fr. au soulagement des pauvres de la ville. La 1re réunion générale avait été présidée par S. G. Mgr. Augustin Dontenwill, Supérieur Général.

*O. M. I.*

# VICARIAT DE NATAL

**Lettre du R. P. J.-L. Le Texier, O. M. I., publiée par les « Annales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ».**

(*Suite.*)

## *II. — Les devins.*

Les communications et les révélations divines n'existant pas dans l'immense pays situé au sud du Zambèze, l'enfer avait beau jeu. Sur cette terre maudite Satan avait le champ libre. Partout, nous trouvons la contrefaçon de l'esprit prophétique : les divinités païennes ont leurs oracles. Le démon a toujours singé Dieu, et, dans son culte, il veut avoir ses prêtres et ses prêtresses à qui il communiquera sa science et son pouvoir.

Ces devins prétendent avoir la faculté de révéler les secrets, de prédire l'avenir, de conjurer le mal et de distribuer des faveurs. Il va sans dire que la plupart d'entre eux sont simplement des fourbes qui dupent les niais. Leurs cris sauvages, leurs danses macabres, les contorsions affreuses de leur visage et de leur corps, agissent puissamment sur l'imagination de nos sauvages simplistes, qui aiment le merveilleux.

Observateurs parfois très fins, ces devins étudient la physionomie de ceux qui les consultent et leur œil exercé sait lire dans les profondeurs de l'âme. En posant des questions adroites, ils obtiennent des renseignements qui leur permettent de deviner les secrets des cœurs. D'ailleurs, quand l'oracle a affaire à un malin ou à un homme redouté, s'il ne peut trouver une réponse amphibologique à la question qu'on lui pose, il a toujours la ressource de

déclarer qu'il ne peut pas répondre. En tout cas, il est hors de doute que certains de ces devins sont en rapport avec le démon et doués de pouvoirs extranaturels.

***

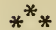
Etudions un peu ces devins et devineresses.

Ne l'est pas qui veut. Il faut y être appelé d'en haut. D'ailleurs, personne n'est forcé de suivre cette vocation extraordinaire. Quand on entend l'appel des dieux, on peut y résister, en prenant des fébrifuges. Le signe de la vocation est une maladie particulière caractérisée par des douleurs aux épaules et appelée « le mal de la divination ». Les élus sont, la plupart du temps, des hystériques.

Tout d'abord, le malade doit aller faire, chez un devin exercé, son apprentissage ou son noviciat, qui ne durera pas moins d'un an. Pendant cette époque d'initiation et de formation, le jeune aspirant subit des épreuves de jeûne si rigoureux et d'abstinence si sévère, que ses forces sont complètement anéanties.

Le futur charmeur de serpents apprendra son métier en se familiarisant avec ces reptiles, qu'il cherche et qu'il poursuit nuit et jour sur les montagnes, dans les forêts, sur le bord des rivières. La médecine de serpent étant indispensable aux devins, il faut que l'apprenti connaisse à fond son métier de chasseur. En outre, tous les jours il est l'objet de purifications sans nombre : il prend continuellement des émétiques et son corps est lavé avec des graisses et des eaux particulières. Il est, chaque jour, initié à des secrets de plus en plus cachés et n'obtient son diplôme de maître ès arts qu'après avoir donné des preuves suffisantes de son savoir-faire et de sa puissance dans l'occultisme.

Au jour solennel de sa réception dans le corps des devins et devineresses, il y a grande fête parmi les confrères des environs : le père du récipiendaire lui fait cadeau d'un collier de perles ou d'une chèvre.



La très nombreuse classe des devins n'a guère de costume particulier. Cependant, dans quelques tribus, les hommes portent des habits de femme, et une de ces sectes étranges s'habille de rouge, en affectant une grande propreté. Mais on reconnaît facilement les devins à leurs breloques et insignes caractéristiques, à leurs longs cheveux tressés et souillés de graisse, et aux peaux de chèvre qui tombent de leurs épaules comme des bretelles pour se croiser sur le dos et sur la poitrine. Un insecte suspendu à leur cou, en guise d'amulette, est un charme puissant qui, jeté à la rivière en temps de sécheresse, fera venir la pluie. Les baguettes divinatoires avec les fameux osselets et les coquillages de mer appartiennent aussi au nécessaire des devins.



Les devineresses donnent des séances et interrogent l'avenir. Quand l'« esprit » les possède, elles sont dans un paroxysme d'exaltation morale qui tient du délire, et se démènent comme des furies. Leur voix rauque imite le grognement du cochon, l'aboiement du chien, le hennissement du cheval, le sifflement du serpent. Leurs paroles sont souvent inarticulées ; mais on dit que certaines de ces pythonisses parlent des idiomes qui leur sont tout à fait inconnus et que leurs auditeurs savent comprendre. Quand l'esprit se retire, à la fin de la crise, elles ne se rappellent plus rien, pas même l'argent qu'elles avaient demandé pour leur consultation. C'est le démon qui s'exprime par leur bouche. Parfois aussi l'esprit lui-même se fait entendre par des sifflements dans une sorte de lointain qui simule l'autre monde. Ne serait-ce pas un effet de ventriloquie ?

***

Les devins sont les pourvoyeurs des dieux, s'ils ne sont leurs prêtres.

C'est sur leur demande ou sur leur ordre que l'on égorge la chèvre ou le bœuf : autrefois, ils allaient jusqu'à réclamer des sacrifices humains, et leurs dévots croyaient devoir satisfaire à ces caprices.

Cette industrie est très lucrative. Les consultations sont une source de revenus considérables. Nos devins, s'ils ne se font pas payer en argent comptant, se réservent le meilleur morceau de la victime qu'il faut immoler aux dieux. Tous ces sacrifices apaisent la faim et sont rémunérateurs. Les pauvres gens ne voient pas cette supercherie et les oracles continuent à garder une clientèle nombreuse.

Qu'il arrive un événement fâcheux et inexplicable, une épidémie, par exemple, il faut trouver la clef du mystère : est-ce aux dieux ou aux hommes que doit être imputée l'affaire ? Qui en sont les auteurs ? Allons consulter. Le chef de la maison envoie trois ou quatre personnes trouver un des *izaugomas* (devins) du district. S'il déclare que le sort a été jeté, non pas par les dieux, mais par un ennemi, on notifiera ce verdict au chef de la tribu qui déléguera un homme de confiance pour préparer une consultation publique et solennelle afin de découvrir l'auteur du méfait. C'est devant cette assemblée plénière qu'une pythonisse, convoquée pour la circonstance, désignera le malfaiteur. Tant pis, si elle se trompe. L'innocent aura à payer pour le coupable !

### *III. — Les sorciers.*

Le sorcier est la bête noire des Zoulous. Ils le craignent comme nous craignons Satan lui-même. C'est l'esprit

malfaisant, l'ennemi du genre humain, le mauvais génie ; un bandit qui ne vit que pour assouvir sa vengeance. C'est le vampire qui se nourrit de sang humain, l'ouvrier des ténèbres et de la mort. On peut le voir chevaucher la nuit, sur une chèvre ou sur un singe, à la poursuite de ses mauvais desseins.

Il a à son service des esprits familiers], qui sont ses émissaires. Ce sont eux qui mettent le poison dans la nourriture et dans le breuvage, qui placent dans les kraals ou sur les sentiers le charme qui donne la mort.

Et quels sont les collaborateurs de cet être néfaste, le sorcier ? Ce sont des animaux comme les chats, les chouettes, certains oiseaux de proie, certains cerfs, des serpents, quelquefois des fées ou des morts qu'il ressuscite. Comment se les procure-t-il ? Il les achète ou se les attache par des pratiques d'occultisme.

Un mot sur chacun de ces esprits familiers.

La chouette, dans tous les pays, oiseau de mauvais augure, se prêtait naturellement à remplir près de l'*umtakati* (sorcier) le rôle de messager sinistre. Ses visites nocturnes, ses cris lugubres produisent de mauvais songes, et les gens superstitieux s'imaginent qu'ils doivent en devenir malades. Tous les malheurs qui suivront son apparition lui seront également attribués.

Certains oiseaux de proie, réels ou imaginaires, visibles ou invisibles, font cortège à la chouette et sont également un fâcheux pronostic. Un vilain oiseau, l'*impundulu*, porte la mort là où on l'envoie.

Le chat ne pouvait manquer d'avoir un rôle dans cette noire ménagerie. Au dire des Cafres, l'*umtakati* garde dans un coin sombre de sa hutte un chat sauvage qu'il envoie sucer les vaches pour les rendre stériles. Ah ! les vilains chats noirs !

Mais les compagnons favoris de l'homme pervers devaient être les serpents. Il se les procure par la chasse. Il s'en va avec ses fioles de venin dans les bois, sur les collines, dans

le creux des vallées. Dès qu'il en découvre un, il décrit autour de lui, par une lustration de liquide magique, un cercle enchanté d'où le serpent ne pourra plus sortir. Désormais engourdi, paralysé, le reptile se laisse facilement prendre et déposer subrepticement près de la hutte de l'homme destiné à être sa victime. Il entre dans la maison, par une ouverture ou à travers la muraille, et, sans se tromper jamais, va droit à l'individu marqué, pour lui donner une blessure mortelle.

Un autre serpent s'obtient de la manière qui suit : le sorcier s'en va chez un docteur de renom et lui achète une drogue spéciale qui a la faculté de se changer en serpent. Le mystérieux *Umalambo* ainsi obtenu peut traverser les espaces, se rendre invisible à volonté et prendre les formes les plus diverses. Il sera tour à tour pierre, morceau de bois, maison, bœuf, jeune homme, jeune fille, etc. Sur l'ordre de son propriétaire, ce lutin peut nuire aux hommes et aux animaux, détruire les récoltes.

Les fées malfaisantes ne sont pas inconnues dans le pays. L'*utokolotshe* est la compagne des sorcières. Cette fée est une voleuse qui pille les jardins et dérobe clandestinement toutes sortes d'objets dans les huttes. En ses moments de mauvaise humeur et de colère, elle administre des gifles. Vous regardez avec étonnement et surprise d'où le soufflet est venu : c'est une main invisible qui vous a frappé. La méchante fait bien pis. Elle met du poison dans les aliments ; elle mange les enfants, etc.



Il serait bien étrange que, dans ce pays de l'idolâtrie et de la superstition, nous n'ayons pas de revenants.

L'*umkovu* est un défunt que le sorcier a ramené à la vie pour en faire sa créature. C'est, selon leur croyance, un petit homme avec des cheveux blancs, une figure noire, des jambes courtes, une langue fourchue.

Il est beaucoup question de lui dans les conversations du soir autour du foyer. Entend-on un bruit de feuilles sèches près des maisons ? c'est lui qui passe, et les mamans de dire : « Soyez sages, mes enfants, ou bien l'*umkovu* entrera. » Si, par hasard, il y a un malade dans la hutte, plus d'espoir de guérison : le passage du revenant annonce la mort prochaine.

L'*umkovu* apparaît quelquefois au crépuscule, avant l'aurore, quand les objets sont indistincts, mais surtout la nuit. Heureux celui qui l'aperçoit avant d'en être vu ! Si ses yeux rencontrent vos yeux, vous serez désormais muet, idiot ou infirme. Si vous vous approchez de lui par esprit de bravade, vous vous évanouirez et vous tomberez à la renverse sur le chemin. Si vous pressentez son voisinage, ne continuez pas votre route, n'essayez pas non plus de retourner sur vos pas ; prenez à droite ou à gauche.



Le sorcier n'est pas seulement magicien et nécromancien, il est encore alchimiste. Pour faire ses mélanges empoisonnés, il a dans son officine des os, des herbes, des poussières, du chaume des toits et des graines de toute espèce, des écorces et des sèves d'arbre ; des poils, des peaux et des membres d'animaux ; des yeux de crabe et de léopard, de la cervelle et du foie de crocodile ; des piquants d'abeilles ; des insectes, des mollusques, des grenouilles, des crapauds ; des immondices, de la salive et des membres humains ; de la graisse d'homme blanc et d'homme noir, de la cendre des tombes. Le sorcier semble avoir extrait de la nature tout ce qu'elle contient de poison et ramassé dans sa demeure tout ce qui peut le faire craindre.

***

L'*umtakati* est un sorcier avant tout. Il jette des sorts au moyen de procédés divers. Il lui suffit parfois de

souhaiter du mal à son ennemi ou de prononcer contre lui certaines paroles magiques pour que le sort aille le frapper.

Mais, la plupart du temps, il opère par des signes extérieurs, ridicules et puérils. Il désignera, par son doigt imprégné de salive, la personne ou le kraal à qui il veut nuire ; il tournera vers ses ennemis les tisons de son foyer ; il enduira avec un onguent de sa composition un bâton, une pièce d'argent, un animal domestique, et celui qui touchera ce charme en éprouvera les terribles effets. Pour conduire le tonnerre, il mélange la graisse et les plumes d'un certain oiseau avec des herbes foulées par les pieds de son ennemi, et il brûle le tout. La fumée de ce feu magique, en s'élevant vers le ciel, produira le tonnerre, et la foudre suivra la piste de la personne marquée jusqu'à ce qu'elle l'ait atteinte.

Le Cafre, lui aussi, s'est trouvé devant le problème du mal et il s'est demandé d'où viennent tous les malheurs qui fondent sur lui. La mort vient de Dieu : il le sait par l'enseignement de la tradition ; mais sa raison n'ayant pu expliquer la cause des maladies, de la famine et des guerres, il a faussement conclu que toutes les souffrances et misères, apanage de la pauvre nature humaine, sont des maléfices jetés par des hommes méchants. Cette croyance erronée alimente dans le cœur de nos païens la haine du prochain et les désirs de vengeance. Par nature, l'infidèle, le sauvage, ne sait pas pardonner à ses ennemis, et, persuadé que tout mal vient de son semblable, il passait son temps, soit chez le devin qui prétend découvrir des ennemis cachés, soit chez le sorcier complaisant qui a des poisons pour le venger.

Cela explique l'état de crainte et de terreur où nos indigènes vivaient avant l'arrivée de blancs. Cela explique aussi les inimitiés, les querelles, les rivalités meurtrières, les guerres fréquentes et continuelles dans les familles et dans les tribus.

Quand les Européens apparurent pour la première fois sur ces rivages, ce qui frappa surtout les nègres, ce ne fut pas la blancheur de leur peau, ce fut la bonté de leur cœur et leur esprit de charité. C'étaient des chrétiens. Nos sauvages appelèrent ces nouveaux venus, dont les mœurs contrastaient d'une façon si remarquable avec les leurs, les *abelungu*, c'est-à-dire les bons. Ils disent toujours que les blancs leur ont appris une loi nouvelle qu'eux ne connaissaient pas, qu'eux n'avaient jamais su pratiquer, la loi de l'amour, la charité fraternelle, l'esprit de l'Evangile. *Novum mandatum do vobis ut diligatis invicem.*

J. L. Le Texier, *O. M. I.*

## VICARIAT DU BASUTOLAND

### Extrait d'une lettre du R. P. Pennerath à Monseigneur le Supérieur général.

En attendant la publication de la notice du R. P. Gérard, nos lecteurs s'intéresseront aux lignes suivantes écrites le surlendemain de la mort de l'apôtre du Sud de l'Afrique.

Roma, Basutoland, 1er juin 1914.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Notre bon et vénéré Père Gérard est mort.

Il nous a quittés le vendredi 29 mai, à 9 heures 1/4 du soir. Sa mort fut calme comme sa vie a été douce et sainte.

Nous avons perdu la règle vivante de la vie religieuse telle que notre vénéré Fondateur la désirait, mais au ciel il y a, je l'espère, un saint de plus.

Ses funérailles ont eu lieu aujourd'hui. Ce fut un triomphe ! Jamais je n'avais vu un pareil spectacle à la mort d'un homme. Le premier chef, Nathamad Griffith, était venu avec sa famille. Maama, chef du district, ne pouvait pas et ne voulait pas manquer. Les personnes, chrétiens et païens, venues à l'enterrement, se comptaient par milliers. Tous, en effet, l'aimaient, ce bon P. Gérard, et le vénèrent comme un saint. C'est bien lui l'apôtre du Basutoland, le saint de ce pays noir.

Que le bon Dieu en soit glorifié !

J.-P. PENNERATH, *O. M. I.*

## VICARIAT DE LA CIMBÉBASIE

### Les missions de l'Okawango,

par le R. P. Joseph GOTTHARDT.

*Lettre à Sa Grandeur Monseigneur le Supérieur général.*

Mission de la Sainte-Famille, Andara (Okawango), le 6 mars 1914.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Permettez-moi, Monseigneur et bien-aimé Père, de vous donner quelques nouvelles sur notre jeune mission de l'Okawango.

Il y a maintenant quatre ans que le R. P. Préfet me donna l'ordre de faire une dernière tentative afin de fonder une mission sur les rives de l'Okawango. Ce n'était pas sans quelque appréhension que j'entreprenais cette tâche. Tant d'efforts n'avaient abouti à rien ; les peines et les déceptions, la mort même n'avaient pas épargné ceux qui avaient entrepris auparavant cette même œuvre. Les croix

des tombes des nôtres jalonnaient le chemin que nous allions prendre. De plus, beaucoup de préjugés se faisaient entendre, des récits exagérés circulaient sur la férocité des peuplades de l'Okawango, le climat était dépeint comme vraiment désastreux.

Cependant, la sainte obéissance et la pensée qu'il s'agissait de gagner à Dieu de huit à dix mille âmes nous donnèrent du courage et nous firent écarter toutes les considérations de l'humaine sagesse. Plusieurs Péres et Frères étaient prêts à partager avec moi les dangers et les souffrances de l'entreprise. On choisit parmi eux le R. P. Bierfert, et les Frères convers Rau, Russ et Heckmann. Pour le dire tout de suite, leur dévouement et leur savoir-faire ont été au-dessus de tout éloge.

Nous partîmes de Grootontfein le 21 avril 1910 et arrivâmes auprès du village du chef Niangana, à la veille de la sainte Trinité. La réception qu'il nous fit dépassait toutes nos prévisions. Ce chef ne savait nous remercier assez d'être venus évangéliser sa tribu. Il nous céda gratis le terrain nécessaire pour les constructions, jardins et terres labourables, et nous aida, du reste, de toute manière. Jusqu'à ce jour, Niangana, qui d'ailleurs ne jouissait pas du meilleur renom, n'a pas cessé d'être le plus loyal et le plus fidèle appui de ses missionnaires.

La station à fonder fut dédiée au Sacré-Cœur, et, sous les auspices d'un aussi puissant protecteur, nous nous mîmes avec confiance au travail. Les travaux matériels allaient bon train, de sorte qu'à l'arrivée des grandes pluies, notre maison fut achevée jusqu'aux portes et aux fenêtres. La période qui suivit fut pleine de souffrances et d'angoisses. La fièvre s'installa chez nous pour ne plus nous quitter pendant plusieurs mois. Cependant, nous n'eûmes pas de mort à déplorer.

Au mois de mars, je partis pour Windhuk, afin de demander conseil au R. P. Préfet sur plusieurs questions importantes. A peine arrivé, je tombai malade de la fièvre

hémoglobinurique. Pendant plusieurs semaines, je restai en grand danger. Mais enfin, la fièvre baissa et je fus vite rétabli complètement. Le 21 août, j'étais de retour dans la mission du Sacré-Cœur.

L'année suivante (1912) vit s'élever une petite église et une maisonnette pour des Sœurs que nous attendions pour l'année 1913. Malheureusement les négociations avec les Franciscaines de Nonnenwerth n'aboutirent pas au résultat désiré.

Quant au travail de mission proprement dit, il fallait songer tout d'abord à apprendre la langue, tâche assez difficile, dépourvus que nous étions de tout moyen auxiliaire, soit grammaire, soit vocabulaire. Entre temps nous visitions les malades et leur donnions quelques remèdes et nous eûmes la consolation d'en baptiser plusieurs en danger de mort. C'étaient les prémices de ce champ jusqu'alors infructueux, et ces âmes qui montaient auprés du trône de Dieu allaient désormais nous aider par leurs prières à cultiver cette partie de la vigne du Seigneur. Tous les jours, nous faisions l'école aux enfants, et le dimanche les gens assistaient en assez grand nombre à la sainte messe après laquelle nous ne manquions jamais à donner une petite instruction. Il y en avait qui montraient beaucoup d'intérêt pour les vérités de notre sainte religion. Il faut dire que le fils aîné de Niangana nous rendait des précieux services. Il était d'un zèle infatigable pour amener les enfants à l'école, pour exhorter et instruire les adultes, pour nous aider nous-mêmes à apprendre la langue, en un mot, il était comme l'âme de la mission. Vu son influence et ses bonnes dispositions, nous songions à en faire un catéchiste, quand, malheureusement, le bon Dieu nous l'enleva au mois de février 1912. Le chef Niangana fut consterné. Il avait perdu « la lumière de ses yeux, l'appui de sa vieillesse ». Tous les gens étaient désolés parce que Mbambo, c'était son nom, jouissait de leur affection, et qu'ils avaient en lui une grande confiance pour l'avenir.

Nous-mêmes, nous ne pouvions retenir nos larmes, quand, sur son lit de mort, nous lui administrions le sacrement de baptême et que le malade récitait avec une piété édifiante le *Salve Regina.* Grâce à Dieu, cette mort inopinée n'eut pas de conséquences funestes pour la mission, comme nous l'avions craint à cause de la superstition du peuple, et nous pûmes continuer notre travail.

Cette même année, le R. P. Bierfert dut aller Swakopmund pour se refaire d'un rhumatisme opiniâtre qu'il avait gagné, par suite de son zèle à faire l'école dans une hutte mal abritée contre le vent et les pluies. Le R. P. Wüst vint le remplacer. Peu à peu nous traduisions les prières les plus nécessaires : le *Pater*, l'*Ave*, le chapelet, l'Angélus, le *Salve Regina*, le *Sub tuum*, et bon nombre de cantiques. Puis au cours de l'année 1912-13 suivit la traduction d'un petit catéchisme et d'un vocabulaire. Au mois de juin de 1912 nous inscrivions les premiers catéchumènes, auxquels on donnait dès lors une instruction particulière trois fois par semaine. Au mois de janvier de cette année 1914, neuf d'entre eux étaient admis au baptême, et plusieurs autres au catéchuménat. Ainsi, grâce aux bénédictions du Sacré-Cœur de Jésus, grâce aussi certainement aux prières de ceux qui sont tombés victimes les années précédentes au service de la mission de l'Okawango, les premières fleurs du christianisme commencent à éclore dans ce pays, et nous avons l'espoir qu'avec l'aide de Dieu la Congrégation possédera ici un jour quelques florissantes stations.

Au mois d'avril 1913, je partis avec le frère Heckmann, notre maçon, pour Andara, où le R. P. Lauer et un ouvrier de la mission, M. Kunz, dorment leur dernier sommeil.

Nous avions dû quitter ce poste en 1909, en de tristes circonstances. Libébé, le chef d'Andara, qui avait tracassé le R. P. Lauer de toute manière et qui s'était montré directement hostile aux missionnaires, semblait se repentir de sa conduite d'autrefois. A plusieurs reprises, il nous avait fait demander de venir de nouveau nous fixer chez lui. De

même, il nous restituait, sur ce qu'il nous avait pris, deux vaches et deux fusils qu'il possédait encore.

Au mois de novembre de 1912, j'allai donc lui faire une visite pour m'assurer de ses dispositions. Je lui promis qu'une station serait fondée à Andara après la saison des pluies qui allait commencer. Donc, après Pâques 1913, je partis avec le frère Heckmann. Libébé nous avait envoyé ses plus grands canots et le voyage de 100 km. environ fut fait en deux jours. L'accueil fut bienveillant cette fois. Libébé, qui jouit du prestige de pouvoir faire la pluie, nous assura que ses gens lui avaient demandé ces derniers jours de la pluie, mais qu'il n'avait pas répondu à leurs demandes, parce que moi j'étais en chemin vers lui et que mon bagage eût été gâté. Au mois de juin, les frères Rau et Russ nous rejoignirent. Le R. P. Bierfert qui revenait vers ce temps de Swakopmund prit la direction de la mission du Sacré-Cœur, ayant avec lui le P. Wust et le frère Anhut qui nous était arrivé l'année précédente.

Notre état de santé avait été excellent l'année 1912-13. Mais le frère Heckmann ressentit de nouveau plusieurs violentes attaques de fièvre. Pendant trois mois il souffrit continuellement et ses forces diminuèrent visiblement. Je l'envoyai donc vers la fin de juillet à Swakopmund pour se rétablir, ce qui fut pour les deux frères restés à Andara un surcroît de travail. Grâce cependant à leur dévouement et à leur savoir-faire, nous pûmes achever notre maison avant les grandes pluies. Dès le premier février nous avions la consolation d'avoir le divin Hôte du Tabernacle au milieu de nous. La mission est dédiée à la sainte Famille.

Malgré un travail écrasant, l'état de santé de nos bons frères convers était excellent, lorsqu'à notre grande consternation, le bon frère Rau tomba malade de la fièvre hémoglobinurique au commencement de février. Au moment où j'écris ces lignes, le danger semble avoir disparu et le malade va mieux. Espérons qu'il sera bientôt complètement rétabli.

***

Devrai-je ajouter, mon bien-aimé Père, quelques mots sur notre vie de communauté pendant ces années de fondations ? Si tous les points de notre sainte règle ne pouvaient pas être toujours observés, je crois cependant pouvoir dire en toute sincérité que la bonne volonté ne nous a manqué jamais. Tant à la station du Sacré-Cœur qu'à celle-ci, nous dûmes camper pendant plusieurs mois en plein air. Nous faisions nos exercices de piété dans une petite tente qui nous servait de chapelle. Notre réfectoire s'étendait à l'ombre d'un arbre, de même notre dortoir. La récréation du soir nous trouvait assemblés ordinairement autour d'un grand feu, — car les soirées sont fraîches — et alors des chants religieux ou d'autres mélodies joyeuses réveillaient souvent les échos des forêts environnantes et nous faisaient oublier les fatigues du jour. Plusieurs fois, notre repos de nuit fut troublé par des lions qui convoitaient nos bestiaux ; deux ou trois fois même des léopards et des hyènes pénétrèrent dans notre kraal et tuèrent quelques chèvres et quelques moutons. Mais, grâce à Dieu, nous n'eûmes pas à déplorer de plus sérieux dommages. En un mot, nous sommes vraiment restés au milieu de toutes nos difficultés « *cor unum et anima una* », et je ne crois pas me tromper en attribuant cette parfaite union des cœurs aux bénédictions dont le Sacré-Cœur n'a cessé de nous combler tout ce temps.



Comme la distance de Grootfontein est trop grande et le chemin à parcourir des plus difficiles, nous dûmes, dès le commencement, songer à trouver une partie de nos provisions dans le pays même. La chasse nous fournit ordinairement assez de viande, le fleuve, de temps en temps, du

poisson, notre jardin des légumes et nos champs de labour les provisions pour les travailleurs indigènes et en partie pour nous-mêmes. Pour nous pourvoir du reste, notre voiture à bœufs se met en chemin pour Grootfontein une fois par an. Comme nous trouvons presque tous les matériaux : bois, pierre, chaux, sur place et que tous les travaux de maçonnerie et de menuiserie sont exécutés par nos bons frères convers, et que d'autre part les aides indigènes ne coûtent pas très cher, l'entretien de cette mission de l'Okawango ne pèsera pas trop sur la caisse du R. P. Préfet. En outre les dépenses pourront encore être réduites, je l'espère, du moins, quand, les constructions une fois achevées, nous aurons plus de loisir pour cultiver notre jardin et nos champs.

Je vais conclure, Monseigneur et bien-aimé Père, cette lettre déjà trop longue en recommandant cette mission à vos pieuses prières et en vous demandant votre bénédiction paternelle pour tous vos enfants de la mission de l'Okawango.

Veuillez agréer, Monseigneur et bien-aimé Père, l'hommage, etc.

P. Jos. Gotthardt, O. M. I., *Directeur*.

# ÉCHOS DE LA FAMILLE

**Europe.**

« Ce n'est pas sortir du cadre très réservé dont nos « Missions » se sont fait une loi que de mentionner la guerre épouvantable qui ensanglante l'Europe. Cette guerre a déjà causé trop de ruines dans nos œuvres ; elle a enlevé à leur ministère de paix un trop grand nombre des nôtres, — les uns morts sur le champ de bataille et les autres dont on est sans nouvelles, hélas ! — elle fera sentir ses conséquences trop cruellement et trop longuement, pour qu'un seul Oblat de Marie Immaculée reste insensible à tant de maux. La Famille tout entière fera monter ses plus ardentes supplications vers Dieu pour qu'enfin « son règne arrive » sur le monde, règne de justice et de charité ; la paix et le salut aux hommes de bonne volonté pour idéal et la plus grande gloire de Dieu pour fin.



Parmi les événements qui se sont pressés dans le cours de ces derniers mois, nous signalons aussi avec douleur la mort de Notre Saint-Père le Pape Pie X, qui s'est endormi pieusement dans le Seigneur le 20 août 1914.

Nos Missions diront, quand il plaira à Dieu, ce que la Congrégation doit à ce grand et saint Pontife. Si tous les catholiques du monde ont traduit par de ferventes prières leur affectueuse vénération pour le Saint-Père, les nôtres se sont fait un devoir d'exhorter les fidèles à la prière, et de joindre à la leur le souvenir de leur reconnaissance.



Monseigneur le Supérieur général, en ces jours à Bordeaux, a assisté, à la cathédrale de cette ville, au service

solennel célébré à la mémoire du Pape défunt, par S. E. le cardinal Andrieu, et a donné l'absoute. Il a tenu également à présider le service célébré dans la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph, au nom de la Congrégation de la Sainte Famille.



Onze jours après la mort de Pie X, le sacré Collège était réuni en Conclave, et le 3 septembre le Saint-Esprit donnait à l'Eglise du Christ un Chef en la personne du cardinal della Chiesa, archevêque de Bologne, qui prit le nom de Benoît XV. A cette heureuse nouvelle, de tous les cœurs fidèles s'est élevée cette prière pour Notre Saint-Père le Pape : *Oremus pro Pontifice nostro Benedicto : Dominus conservet eum et vivificet eum et beatum faciat eum in terra et non tradat eum in animam inimicorum ejus.*



Nous n'avons rien dit de la saint Augustin, fête de notre bien-aimé Père et Supérieur général. Non, certes, que tous ses enfants n'aient pas, autant et plus que d'habitude, adressé à Dieu pour lui des prières ardentes et des vœux empressés ; mais, en raison des événements, Monseigneur ne voulut pas entendre parler de fête, pendant qu'une guerre horrible met à feu et à sang le monde et que ses enfants eux-mêmes en sont victimes.



Monseigneur, que la déclaration de guerre avait surpris à Bordeaux, partit pour Rome le 25 août, après-midi, en même temps que le cardinal Andrieu qui se rendait au Conclave, y arriva le 28, jour de la saint Augustin, à 10 h. du matin, et eut la consolation de célébrer la sainte messe, à l'intention de toute la Famille dont il est le Père.



Au Congrès eucharistique international qui s'est tenu, du 22 au 26 juillet 1914, à Lourdes, ville de l'Immaculée, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée était représentée par Sa Grandeur Monseigneur le Supérieur général, spécialement invité par Monseigneur de Tarbes et de Lourdes.

* * *

Mgr Cénez, vicaire apostolique du Basutoland, également invité par Mgr Schœpfer, représentait plus spécialement nos missions d'Afrique. Nous savons que plusieurs de nos Pères ont eu la consolation d'assister à ce Congrès, qui fut un triomphe pour le Dieu de l'Eucharistie et pour la Vierge Immaculée; nous n'en publions pas la liste que nous n'avons pas complète. Disons seulement que le Rév. Père J.-B. Lemius, membre du Comité permanent, a présenté un rapport remarqué sur « l'Eucharistie et les œuvres sociales », et que le R. P. Delouche a eu l'honneur d'être le secrétaire de Son Emin. le cardinal di Belmonte, légat de Sa Sainteté Pie X.



Une des conséquences inévitables des événements actuels a été la remise du Chapitre général à une date ultérieure.

Et, *si parva licet componere magnis*, la publication des *Missions*, pendant la durée des hostilités, ne pourra se faire régulièrement. Sera-t-elle suspendue, se fera-t-elle rare? nous ne saurions le dire. Ce numéro, terminé loin du centre de la Famille, s'en ressent déjà. L'envoi par la poste n'est pas accepté pour certaines provinces; l'envoi par colis postaux (Ceylan, etc.) n'est pas possible. Les exemplaires non expédiés seront gardés jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous rendre la paix.



Le présent numéro de nos « Missions » ne contient pas de notices nécrologiques. Quelques-unes ont été adressées et paraîtront dans le prochain numéro. Mais nous n'en recevons aucune d'un trop grand nombre de provinces et de vicariats. Monseigneur le Supérieur général tient cependant à ce que la publication de ces courtes notices ne soit plus interrompue. Il espère que les Rév. Pères Provinciaux voudront bien prendre, sans retard, les mesures nécessaires pour faire rendre à nos chers missionnaires ce tribut de reconnaissance et de piété familiales.



**Amérique.**

C'est une habitude désormais bien établie qu'ont prise les ouvriers de la paroisse St-Sauveur à Québec de faire, après la fermeture des ateliers, une heure d'adoration devant le Saint Sacrement le 1er vendredi de chaque mois. Nous n'y reviendrions pas, si le 1er vendredi du mois de mai n'avait été marqué par quelque chose d'extraordinaire. L'heure d'adoration terminée, tous les ouvriers se rendirent en masse à l'archevêché, pour offrir à Mgr Bégin, leur archeque vénéré et aimé, l'hommage de leur joie de son élévation au Cardinalat. Cette démonstration toute spontanée fut vraiment magnifique.



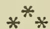
Le dimanche 24 mai dernier, le R. P. Henri-Laurent Gervais, O. M. I., a célébré dans sa mission de Maniwaki le 25e anniversaire de son ordination sacerdotale.

Mgr Brunet, évêque de Mont-Laurier, le R. P. G. Charlebois, provincial, 6 Pères Oblats et quelques membres du clergé séculier étaient présents.

En assistant à cette fête, fort bien réussie, le Chef du diocèse et les confrères du jubilaire avaient voulu lui don-

ner un témoignage de leur affectueuse admiration pour les travaux apostoliques qui ont marqué et si bien rempli ces 25 premières année de vie sacerdotale.

Toute la population catholique, sans distinction de langue, était unie dans les mêmes sentiments d'affection et de reconnaissance envers le zélé curé missionnaire, qui s'est dévoué sans compter à leurs intérêts spirituels et n'a rien négligé de ce qui peut contribuer à un sage progrès matériel.



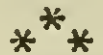
Le 14 juin, c'était le tour du R. P. Portelance de célébrer le même anniversaire. Nous ne saurions donner aucun détail, mais à lui, comme à tous les autres jubilaires, nous offrons nos vœux pour les noces d'or, de diamant, etc. *Ad multos annos*, dans la vie apostolique et religieuse.



Le Canada a perdu, le 3 juin dernier, un grand apôtre qui, pendant 65 ans, avec un dévouement auquel la mort seule a pu mettre un terme, s'est consacré au salut des âmes, surtout les plus abandonnées. Cet apôtre est le R. P. Arnaud Charles-André, décédé à la mission sauvage du lac Saint-Jean de Québec, à l'âge de 88 ans.



Du 10 au 24 mai, une mission, qui a été un succès complet, a été prêchée par les RR. PP. Reynolds et Wood, dans l'église de St-Colomban à Buffalo (N.-Y.) Un des résultats consolants et caractéristiques de cette mission, a été l'enrôlement d'un grand nombre d'hommes dans la confrérie du St Nom de Jésus.



Non moins consolante a été la retraite prêchée dans l'église du Sacré-Cœur à Hannover (Mass.) par le R. P. Flynn

de Lowel. Les hommes, les femmes et les enfants ont eu leurs instructions distinctes. Tous ont assisté régulièrement aux exercices de la retraite. Les enfants ont couronné la leur par une très nombreuse communion. Bon nombre d'hommes et de femmes ont été reçus dans différentes Confréries.

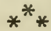


Du 18 au 21 juin Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de St-Boniface a visité Winnipegosis et Camperville. C'est le « Marie-Adélard, » superbe bateau à gazoline dont le Frère Eugène Gauthier, O. M. I., a été le constructeur et l'ingénieur, qui eut l'honneur de transporter jusqu'à Camperville le vénéré Pasteur du diocèse, accompagné dans cette visite par le R. P. Cahill, provincial, et le R. P. Magnan, supérieur du Juniorat.

A Winnipegosis, Sa Grandeur a confirmé 35 enfants préparés par le R. P. Chaumont. L'arrivée à Camperville eut lieu à 8 heures du soir, et l'entrée solennelle deux heures plus tard. A ce moment (10 heures), Mgr Langevin pouvait encore lire, sans lunettes, les dernières prières et oraisons du cérémonial. Le dimanche, 21 juin, après la grand'messe chantée par le R. P. Cahill, Monseigneur l'Archevêque administra la confirmation aux enfants et aux adultes de la mission.



Sa Grandeur Mgr Legal, archevêque d'Edmonton, avait chargé le R. P. J. Lemius, notre Procureur général, de demander en son nom, au dernier Consistoire, le pallium, insigne de la dignité archiépiscopale.

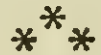


La division de la paroisse Saint-Joachim, à Edmonton (Alta), est définitivement décidée. Un comité a été chargé

de travailler sans retard à la construction d'une nouvelle église, à proximité de l'ancienne. Elle sera dédiée à saint Joseph et servira exclusivement aux fidèles de langue anglaise, tandis que Saint-Joachim forme le centre de la deuxième paroisse de langue française dans la métropole de l'Alberta.



Sur l'initiative du R. P. Jan, Vancouver sera doté d'un refuge pour les jeunes filles catholiques pauvres. Il a suscité quelques dons généreux, et à la suite de l'appel éloquent qu'il a lancé dans la presse, il espère pouvoir entreprendre bientôt la construction de la maison qui abritera cette œuvre éminemment utile.



Le lac Castor va-t-il connaître la célébrité ? On prétend y avoir découvert une mine d'or à 90 milles de la ville naissante du Pas. Une compagnie se serait formée à Prince-Albert pour en faire l'exploitation ; des chantiers s'élèveveraient comme par enchantement; une centaine de personnes n'auraient pas attendu la fin de l'hiver pour venir s'y fixer. Si le fait est exact, il faudrait s'attendre à une invasion de ce nouveau Klondike, et Mgr Charlebois verrait s'accroître, du moins momentanément, le nombre des âmes confiées à sa sollicitude.



Dans une lettre au R. P. Gladu, le R. P. Bonnald lui annonce qu'il va résider de nouveau à Norway-House (Keewatin) où il a fondé la mission catholique, après avoir fondé celle de Cross-Lake. Ce sont les deux dernières missions fondées par ce vétéran missionnaire qui, pendant quarante ans, a travaillé à la conversion des sauvages de la Baie d'Hudson sur le Churchill et sur le Nelson, parmi les Cris des rochers comme parmi les Cris des marais.



Les deux courageux apôtres des Esquimaux de la Baie d'Hudson, les RR. PP. Turquetil et Leblanc, ont envoyé à Monseigneur le Supérieur général une lettre datée du 1er février dernier. Les *Missions* se feront un plaisir de la publier, car elle intéressera leurs lecteurs.

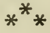


Deux lettres de Mgr Joussard aux « Missions catholiques », l'une du 29 mai et l'autre du 24 juillet, ont rendu compte de l'incendie qui, le 16 mars dernier, a totalement détruit l'école des Sœurs de la Providence, au Fort Vermillon. Cette perte de 80.000 fr. est un vrai désastre pour la pauvre mission.

⁂

**Asie.**

Le premier vendredi du mois est devenu un jour cher à la piété des chrétiens des diocèses de Colombo et de Jaffna. Ainsi à Mullaitivu les communions ce jour-là sont de plus en plus nombreuses. Une des heureuses conséquences de ce progrès de la piété est d'amener les fidèles à assister plus régulièrement aux offices du dimanche et à fréquenter les sacrements. Le mois de mai, consacré à honorer la très sainte Vierge, est également bien célébré.



Un triduum préparatoire à la fête du Très Saint Sacrement, avec sermon et bénédiction tous les jours, a eu lieu à la cathédrale de Jaffna et dans les principales églises du diocèse. A Colombo et dans les nombreuses missions de l'archidiocèse, les processions de la Fête-Dieu se sont déroulées, comme de coutume, avec une imposante solen-

nité. A Maravola, le chiffre des communions a atteint 5.000 par mois : il y a donc dans cette grande église une moyenne de 160 communions par jour.



Durant les fêtes de Madu, 13.000 communions ont été distribuées. Le catéchuménat a atteint le chiffre de 100 ; 65 adultes et 20 enfants ont reçu le baptême. Comme à Notre-Dame du Rosaire (Madu), les fêtes de Sainte-Anne, à Talavila, ont été célébrées avec la plus grande solennité. La présence de Monseigneur l'archevêque et de seize missionnaires, chargés des confessions, donne une idée du travail énorme accompli pendant la neuvaine et à l'occasion de la fête de sainte Anne. On sait que le célèbre sanctuaire est visité chaque année par 50 à 60.000 pèlerins, accourus des différentes parties de l'archidiocèse et de l'île, et même de la côte méridionale du continent de l'Inde.

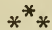


Sur l'invitation du R. P. Milliner, missionnaire en charge de l'église Sainte-Marie de Négombo, le R. P. Le Goc, professeur au collège Saint-Joseph, a donné une partie des conférences qu'il avait faites à Colombo sur Notre-Dame de Lourdes. Comme à Colombo, il a réussi à intéresser à Négombo son très nombreux auditoire. Ainsi alimentée, la dévotion à Notre-Dame de Lourdes va toujours en progressant dans l'archidiocèse qui, parmi ses nombreuses églises ou chapelles, en compte déjà plusieurs dédiées à Notre-Dame de Lourdes. La plus ancienne, élevée dans les environs de Colombo, non loin de la rivière Kelany, remonte à 1882.



Le dimanche 19 juin, a eu lieu, à la cathédrale de Jaffna, l'ordination sacerdotale des frères scolastiques Kistner

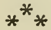
Etienne et Simon Alphonse. De son côté, Monseigneur l'archevêque de Colombo a ordonné quatre diacres dans la chapelle du Sacré-Cœur de Borella, le dimanche 5 juillet.



S. G. Mgr Joulain a inauguré solennellement et béni une nouvelle salle de réunion pour la société des jeunes gens de la paroisse Saint-Jean de Jaffna. Une place d'honneur était réservée aux membres actifs de la société de Saint-Vincent, dont on ne peut trop apprécier les services, soit pour l'érection de la nouvelle salle, soit pour toutes les bonnes œuvres de Jaffna.



Après avoir dirigé avec beaucoup d'activité et de zèle, pendant sept ans, la mission d'Illawalai, le R. P. Guitot a dû la quitter pour aller prendre, à Jaffna, la charge de Supérieur et de Vicaire général, double charge que lui a imposée l'obéissance. Ses nombreux chrétiens lui ont montré par des signes non équivoques combien ils lui étaient attachés et combien ils appréciaient son dévouement pour eux.



En 1883, date de l'arrivée de nos Pères à Colombo, la direction spirituelle de la léproserie de Hendela leur fut confiée. Ils firent appel à l'héroïque dévouement des Sœurs infirmières, dont la venue inaugura une ère de bonheur pour les malades. Le R. P. Tarmenude, qui gagna bientôt les sympathies du docteur en chef de l'hôpital, fit alors construire la chapelle dédiée à saint François Xavier, où les pauvres lépreux aiment tant à se réunir.



**Afrique.**

Nous avons le plaisir d'annoncer — sans toutefois pouvoir préciser la date, juillet, août 1914 — la nomination, par le Saint-Siège, du R. P. Charles Cox, O. M. I., comme Vicaire apostolique du Transvaal. Cette nomination, qui répond aux instances exprimées par tous les Pères du Vicariat apostolique, sera accueillie avec joie dans toute la famille religieuse, dont le nouveau prélat s'honore d'être le fils.

Des résultats extrêmement consolants, à tous points de vue, qui ont marqué le court séjour au Transvaal du Révérend Père administrateur, — pour ne pas parler de ceux d'Australie — on ne saurait trop espérer d'un épiscopat que nos prières demanderont à Dieu et à Marie Immaculée de rendre long, heureux et prospère.



Pour faire suite à l'intéressante lettre du R. P. C. Cox, alors administrateur apostolique du Transvaal, publiée dans les *Missions* du mois de juin dernier, voici quelques chiffres concernant le Vicariat.

*Clergé :* 21 Pères Oblats de Marie Immaculée, 3 Pères Rédemptoristes, 2 aumôniers militaires, 5 prêtres séculiers, et enfin 1 prêtre du rite maronite.

*Eglises :* 18 avec prêtres résidants ; 15 desservies chaque semaine ou chaque mois, plusieurs autres visitées aussi souvent que possible.

*Couvents :* Le vicariat compte 18 couvents, et un en construction à la mission cafre de Vleeschfontein, pour les sœurs de la Sainte Famille; 17 écoles annexées aux couvents ; 1 collège des Frères Maristes, une école syrienne et des classes pour les indigènes.

*Œuvres de charité* : Parmi les plus importantes, citons : sous la direction des sœurs de la Sainte Famille, l'hôpital général de Johannesburg (27 religieuses), le sanatorium de Kensington, des écoles, etc.

Le vicariat compte en outre : l'orphelinat de Yeoville avec 400 enfants, celui de Norwood, etc.



Pendant les mois d'avril et de mai, Mgr Delalle, Vicaire apostolique de Natal, a fait la tournée pastorale dans le Transkei, dont Kokstad, Umtata et Cala sont les missions principales. Mais aucun poste du vaste district ne fut privé de la visite du Pasteur, et partout la réception fut cordiale. Tour à tour, les RR. PP. Le Bras, Howlett, Murray et Rosenthal accompagnèrent Mgr Delalle dans sa visite apostolique.



Le dimanche 28 juin, Monseigneur le Vicaire apostolique de Natal se trouvait au couvent des Pères de Mariannhil, où, après avoir fait une ordination, il administra le sacrement de confirmation à 450 indigènes.



Pietermaritzburg compte au nombre de ses œuvres paroissiales une confrérie d'Enfants de Marie de 45 membres. La moyenne mensuelle des communions est de près de 400, en dépit de la diminution causée par la période des vacances. Une retraite préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception est prêchée par le directeur, le R. Père Langouet.

***

De la mission de Taungs, le R. P. Porte, Vicaire des Missions, écrivait à la directrice de l'Œuvre de Saint-Pierre Claver que le jour de la Toussaint, 35 adultes des derniers baptisés avaient fait leur première communion. La fête a été aussi belle que le permettait la famine qui désole le pays.



Et en remerciant Mme la comtesse Ledochowska de l'aumône qu'elle lui avait adressée pour les pauvres affamés, le R. P. Porte ajoute qu'un pauvre vieux de 105 ans, qu'il a baptisé, vient 3 fois par semaine à sa porte, depuis 6 ans, chercher le petit sou qui rend la vie. Le vieillard cafre prie pour sa bienfaitrice et remercie en ces termes : « Toi, tu vivras longtemps, qui prends soin des vieillards et des pauvres. »

# VARIÉTÉS

## Une Mission

On lit dans un *Bulletin religieux* ce compte rendu d'une Mission-Jubilé.

Nous pensons que ce beau récit intéressera, dans son ensemble comme dans ses détails, les missionnaires, naturellement, et encore tous les lecteurs de nos *Missions*.

« Une mission, disait un brave homme de chrétien, c'est comme qui dirait les grandes manœuvres de la Religion. » Il ne disait pas si mal. Celui-là avait été surtout frappé par le côté extérieur et visible de la mission : la multiplicité des « exercices » pieux, la solennité de quelques cérémonies plus impressionnantes, et notamment les grandes processions, qui sont comme le déploiement des forces catholiques. Il est bien vrai, en effet, que ces multitudes de vaillants chrétiens entassés dans les églises beaucoup trop petites, et venus là pour nourrir et fortifier leurs âmes ; ou bien quittant les églises décidément impuissantes à les contenir tous, et envahissant les places et les rues de la cité pour faire à leur Dieu un magnifique triomphe, digne de leur foi et de leur amour, il est sûr que voilà bien des spectacles grandioses et réconfortants, où le peuple de Dieu ressemble à une armée prête pour les combats. On a bien l'impression que les émotions paisibles de la piété auraient tôt fait de se changer, le cas échéant, en forces de bataille et le chant des cantiques en acclamations de victoire.

Notre bon chrétien avait bien vu : la mission, ce sont les grandes manœuvres de la Religion. Tel en est du moins le

caractère extérieur et public. Mais ce n'est là qu'un point de vue, et non le plus important. Le véritable champ de bataille est situé au fond intime des âmes : c'est dans le secret des cœurs que se sont livrés les plus rudes combats, remportées les plus belles, les plus saintes victoires. Seul, l'Esprit-Saint pourrait nous dire exactement combien de merveilles furent accomplies sous l'inspiration de sa grâce. Trois semaines durant, à la voix des envoyés de Dieu, la paix du ciel a été versée sur la terre aux âmes de bonne volonté.

La bonne volonté ! c'est-à-dire la rectitude parfaite, la loyauté absolue avec soi-même et avec Dieu, la force de regarder fixement vers le bien, si haut qu'il soit, et de monter droit vers lui, quoi qu'il en coûte. Magnifique spectacle que nous ont si heureusement donné, au cours de la mission, des milliers de fidèles chrétiens. Rompant avec la lâcheté commune, ils sont venus chaque jour au pied des autels, pour y entendre promulguer les volontés de Dieu, comme aussi pour y percevoir plus distinctement, dans le silence des affaires et des passions, les réclamations plus ou moins discrètes de leur conscience. Et lorsque enfin ils connurent bien les désirs du bon Dieu et les exigences de leur propre cœur, leur « bonne volonté » les accompagna encore et toujours jusqu'au bout de leur devoir. Et comme ils étaient venus nombreux au pied de la chaire de vérité, ainsi allèrent-ils nombreux, au dernier jour, libérer leurs âmes au saint tribunal de justice et de miséricorde ; ainsi accoururent-ils avec empressement à la Table sainte, pour y réjouir leurs âmes purifiées des intimités ineffables de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Bénis soient les missionnaires admirables qui ont su rassembler chaque jour ces chrétiens valeureux dispersés dans la ville. Missionnaires de Marie, envoyés de Dieu, ils se montrèrent constamment dignes de titres si magnifiques : ils ont donné, sans compter, leur voix avec leur éloquence, leurs bras avec leur activité, parfois leur santé avec leur dévouement, ils se sont donnés eux-mêmes tout entiers

avec tout leur amour pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Ceux qui ont vu en particulier à l'œuvre les deux supérieurs de la cathédrale et de Saint-Roch, ne permettraient pas à leur modestie de récuser ce simple hommage de vérité et de justice. Ces deux chefs de mission ont fait tout ce qui humainement pouvait se faire : Dieu les a vus, les a bénis, et a fait le reste. Il est vrai — et ils l'ont dit — qu'ils étaient excellemment secondés par des collaborateurs auxquels on ne saurait guère reconnaître que l'infériorité de l'âge. Nous n'importunerons ni les uns ni les autres d'éloges superflus : ils ont vu eux-mêmes comme nous, mieux que nous, de plus près, comment il a plu au bon Dieu de consacrer par sa grâce les saints désirs de leur zèle. Aussi bien, deux d'entre eux, demeurés sur place pour prêcher l'Avent aux deux paroisses respectivement, peuvent-ils constater encore chaque jour le profond renouvellement de vie chrétienne qui marquera cette mission.

Au témoignage des anciens qui ont assisté à d'autres travaux semblables, jamais on n'avait vu un tel entrain, une aussi constante assiduité, un mouvement aussi universel, des affluences aussi considérables. Il est même arrivé cette fois que bon nombre de fidèles, parfois un tiers, n'ont pu, faute de place, pénétrer dans les églises. Que dis-je ? tels vénérables chanoines, dont les stalles avaient été usurpées par des compétiteurs inattendus, durent certain soir, en présence du fait accompli, demander asile auprès d'humbles séminaristes ravis et confondus de l'honneur immérité qui leur était ainsi fait.

Une chose a dû particulièrement frapper les missionnaires : c'est le nombre relativement élevé des « retours ». il y en eut de dix, vingt, trente ans et plus. Même des vieillards, qui ne se souvenaient guère que d'avoir fait au temps jadis leur première communion, sont enfin revenus au Dieu de leur enfance, dont la patience miséricordieuse les avait attendus à cette dernière étape de leur long voyage ici-bas.

***

**Ouverture.** — Si nous ne saurions scruter le secret des opérations mystérieuses de la grâce divine, du moins pouvons-nous penser que le bon Dieu a dû sanctifier en bien des âmes les impressions profondes sur elles produites par quelques cérémonies solennelles ou particulièrement émouvantes : tel par exemple ce pèlerinage au cimetière, en la matinée du dimanche, où tant de larmes se mêlèrent à tant de prières. Bien des conversions ont dû se terminer par celle-là ou quelque autre des manifestations grandioses qui eurent lieu principalement aux dimanches échelonnés entre les dates extrêmes de la mission. Nous allons rappeler en quelques mots le souvenir de quelques-unes de ces fêtes magnifiques.

Ce fut donc le dimanche, 9 novembre, que s'ouvrit la mission qui devait durer trois semaines. A 9 heures du matin, on se rend processionnellement de la cathédrale à l'Evêché, où se trouvent auprès du Pasteur qui les a appelés après les avoir choisis, les six nouveaux apôtres qui viennent se vouer à l'évangélisation de la ville épiscopale. Monseigneur, en signe de la mission qu'il veut leur confier, leur remet un grand Christ, et la procession reprend sa marche à travers les rues de la cité, au chant des litanies des saints, ce pendant que les deux Supérieurs de la mission portent à tour de rôle l'image bénie de Celui qu'ils viennent faire mieux connaître et mieux aimer. Et Monseigneur l'Evêque ferme ce pieux cortège, visiblement heureux par avance de tout le bien qui va s'opérer parmi son peuple chrétien.

Parvenus à la cathédrale, les Missionnaires viennent se ranger devant le trône de l'Evêque. Ils se prosternent alors devant le premier représentant de Dieu, et le Pasteur, après avoir prononcé une vibrante allocution, leur donne solennellement la *mission* d'aller au secours des brebis

d'Israël qui se perdent et qui pourtant ont été rachetées d'un sang précieux. Les missionnaires s'inclinent encore une fois sous la main de leur Evêque, qui appelle sur eux la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; — et c'en est fait : ils se relèvent porte-parole de la Vérité divine, ouvriers de sanctification aux mains du bon Dieu.



**Fête des enfants.** — Les missionnaires se mettent aussitôt à l'œuvre dans leurs paroisses respectives, et commencent par les enfants. Ceux-ci seront les prémices de la mission. Ils auront leur petite retraite, et, le dimanche suivant, leur grande cérémonie de clôture et de consécration à la sainte Vierge.

Mais comme ils rempliraient à eux seuls les églises, et que leurs parents n'y trouveraient point place, et qu'une fête d'enfants sans leurs parents ne se comprend pas, il fut heureusement résolu que la grande fête des tout petits se célébrerait tout simplement sur la belle place publique. Et c'est ainsi que le dimanche à 2 heures, on les vit tous arriver, ceux de la cathédrale comme ceux de Saint-Roch, en leurs belles robes blanches, accompagnés de leurs fières mamans. Et quand ils furent arrivés devant la statue de la sainte Vierge, qui dominait toute la place, ils se mirent aussitôt à chanter de tout leur cœur joyeux et de toute leur fraîche voix leur consécration à la divine Mère du petit Jésus :

Bonne Marie,
Je te confie
Mon cœur ici-bas.
Tiens ma couronne,
Je te la donne :
Au ciel, n'est-ce pas ?
Tu me la rendras.

C'était merveille d'entendre ainsi chanter l'âme même de ces chers petits enfants, et de les voir, au refrain, présenter

unanimement, et de toute la longueur de leurs petits bras, leurs jolies couronnes à la très sainte Vierge : « Tiens ma couronne, Je te la donne ! »

Quand ils eurent bien chanté, chanté bien fort et bien joli, le Supérieur, monté sur l'estrade qui supportait la statue et son piédestal, traduisit à ce petit monde cette consécration en petites formules admirables que les enfants répétaient vivement après lui. Dans ces petites phrases, dont chacune était une belle prière, il était aussi un peu question des parents, c'est-à-dire de l'obéissance sans doute qu'il fallait leur rendre toujours, mais aussi de la mission que ceux-ci ne manqueraient pas de bien faire. Et les enfants redisaient tout cela avec des accents irrésistibles. Et plus d'une larme sortait des cœurs tout remplis de joie. Celui qui a vu en ces moments le visage rayonnant du bon prêtre, celui-là a connu tout le charme et la sainteté du sourire paternel.

Quand les enfants eurent chanté encore une fois leur amour à Marie, le Père Aimé, dont la voix trop fatiguée ce jour-là s'était jusqu'à ce moment résignée au silence, ne put à la fin contenir tous les sentiments de son cœur. Et il dut parler lui aussi aux enfants. Mais derrière les enfants il y avait les parents : les mamans là tout près, et les papas dispersés dans la foule. Et pendant que le Père s'adressait aux enfants, on sentait bien qu'il se préoccupait surtout de ceux qui les avaient amenés là. Les enfants, eux, avaient fait et bien fait leur mission. Mais les enfants sont innocents, et ce sont les pécheurs que Notre-Seigneur appelle toujours. Et sans rien dire précisément de tout cela aux enfants, le Père leur demanda avec une douce insistance d'être dès ce jour des collaborateurs pour les missionnaires, d'être eux-mêmes de petits missionnaires auprès de leurs bien-aimés parents.

Les enfants promirent avec ardeur. Et sur toute cette joie des enfants, sur tout ce bonheur des parents, sur tout ce zèle admirable des missionnaires, Monseigneur répandit

toute la bénédiction du Ciel. Et je me disais : Qu'elle est donc belle cette Religion qui peut captiver sous le même charme l'intelligence circonspecte des plus grands génies et la candide innocence de ces enfants !

Lorsque, deux jours après, on consacra à la très sainte Vierge la paroisse tout entière, les mêmes enfants, toujours en robes blanches, eurent un rôle bien touchant à remplir. Ils traversèrent les rangs des fidèles, comme pour aller y recevoir délégation de leurs parents et de leurs familles, puis revinrent vers l'autel de la Vierge tout resplendissant de lumières et de fleurs. Deux d'entre elles, se détachant alors du groupe angélique, montèrent jusqu'au trône éblouissant d'où Marie souriait à ses enfants, et couronnèrent la Vierge très pure de leurs mains innocentes.



**Cérémonie des morts.** — Ce qui nous charme délicieusement dans l'âme des enfants, c'est la grâce naïve d'une innocence qui s'ignore ; mais les âmes qui émeuvent le plus puissamment notre cœur, ce sont les âmes que nous avons aimées et dont il ne nous reste plus que le souvenir, les âmes qui nous ont quittés en laissant dans nos maisons comme dans nos cœurs une grande place vide. La mort est l'éloquence suprême. Longtemps après qu'elle a bouleversé nos pauvres âmes, elle peut encore, par le seul souvenir, raviver en elles les sentiments les plus forts à la fois et les plus salutaires. Comme tel est aussi le but d'une mission, il est tout naturel que la cérémonie commémorative des morts y ait une importance capitale.

Cette cérémonie des morts eut lieu le troisième dimanche. Vers 8 heures du matin, une procession de plusieurs milliers de fidèles se dirigea, pieuse et recueillie, vers le cimetière, en récitant le rosaire ou en chantant le *De Profundis*. Le ciel était voilé et triste, comme les cœurs.

En plein air, sur le rond-point du cimetière, on avait

élevé un autel funèbre, A 8 heures, Monseigneur revêtit les ornements sacrés de deuil et célébra le saint sacrifice des défunts. Pendant la messe, on chanta, entre autres prières, cet admirable *Dies iræ*, qui est bien, poésie et musique, la plus attendrissante des supplications.

La messe finie, les morts répondirent à nos prières et à nos chants et à nos larmes, par la voix grave et douce à la fois du prédicateur. « Nous fûmes ce que vous êtes : vous serez ce que nous sommes. » A cette simple vérité, impressionnante par elle-même, le Révérend Père prêta, vingt minutes durant, le surcroît d'émotions de sa pénétrante éloquence.

« Ah ! sans doute, mes frères, disait-il, nous sommes venus ici ce matin apporter à nos chers défunts le secours de nos ferventes prières, nous sommes venus les faire participer aux grâces précieuses de la mission. C'était le devoir de nos âmes, c'était le besoin de nos cœurs. Nous avons pleinement satisfait à ce pieux besoin comme à ce devoir sacré durant le saint sacrifice qui vient de s'achever. Mais ceux que nous venons de secourir ainsi veulent nous donner en retour de salutaires leçons. N'entendez-vous pas ces voix mystérieuses d'outre-tombe qui s'élèvent en ce moment vers nous ! Ce sont les voix de vos parents, de vos amis.
« O vous, disent ces voix douloureuses, ô vous qui n'avez
« pas franchi encore le seuil redoutable de votre Eternité,
« comprenez en ce jour l'intérêt suprême de vos âmes. Pro-
« fitez des grâces de miséricorde que le Seigneur vous offre
« en ces jours de salut. O mon fils, ô mon frère, ô mon père,
« ô mon ami, merci de vos prières, merci de votre pitié,
« merci de votre fidélité. Mais songez aussi à vous-mêmes :
« songez à votre salut. Dieu passe aujourd'hui parmi vous
« avec sa miséricorde infinie pour vous épargner plus tard
« les terribles exigences de sa souveraine justice. Ne mé-
« prisez pas la miséricorde de Dieu. Faites votre mission !
« Faites votre mission !... Ah ! si les flammes du Purgatoire
pouvaient nous rendre une heure seulement de notre

« ancienne liberté, et qu'il nous fût permis de revivre
« parmi vous cette heure bénie, ah ! quelles prières seraient
« les nôtres, et quelles larmes pour laver jusqu'aux der-
« niers vestiges de nos fautes passées ! Et quelle confes-
« sion !... Et quelle communion !... O vous du moins pour
« qui il est temps encore, vous tous, nos parents et nos
« amis, qui avez eu pitié de nous en ce jour, ayez donc
« aussi pitié de vous-mêmes, et faites pour vous-mêmes ce
« que, hélas ! nous ne pouvons plus faire pour nous. Faites
« votre mission, une sainte mission, et assurez ainsi votre
« salut ! »

Et il semblait vraiment que l'on entendît la voix même des trépassés. Les âmes des vivants étaient remuées jusqu'en leurs profondeurs. Et nous ne croyons pas qu'aucune d'elles ait pu résister à la simplicité et à la force de ces pressants appels, montés vers nous des mystérieux abîmes de la souffrance et de l'expiation.

L'absoute qui suivit mit fin à la cérémonie religieuse, mais non pas encore aux émotions profondes et inoubliables.



**Promulgation de la Loi.** — La semaine suivante eut lieu la cérémonie grandiose de la Promulgation de la Loi. C'est une sorte de drame sacré qui se déroule en plusieurs actes. Voici ce que nous avons vu et entendu à Saint-Roch le jeudi soir. Monseigneur l'Evêque y était venu ce jour-là, et nous verrons tout à l'heure que Sa Grandeur daigna y remplir un rôle, bien conforme, il est vrai, à l'éminence de sa dignité : le Pontife de Dieu devait promulguer lui-même la Loi de Dieu.

Après l'exposition du Saint Sacrement, un prêtre chanta au chœur, sur le ton solennel de l'Evangile, les Béatitudes du Sermon sur la montagne. Bienheureux les pauvres,... les doux,... les justes,... les persécutés... C'est là tout l'esprit de la nouvelle Loi que Notre-Seigneur est venu apporter au

monde égoïste et jouisseur, et c'est par là que Lui-même avait voulu marquer, aux premières paroles de sa vie publique, le caractère distinctif de son enseignement nouveau.

En réponse à ce divin prologue, le peuple fidèle exprima toute l'ardeur et toute l'ampleur de sa foi chrétienne par le chant unanime du *Credo*, celui que l'on a appelé « le Credo des foules ».

Mais il ne suffit pas de croire : la Foi appelle les œuvres, les œuvres réglées par la Loi de Dieu. Le Décalogue divin fut donc solennellement proclamé. Monseigneur, debout au pied de l'autel et revêtu de tous les insignes de son auguste pouvoir, promulgua d'une voix forte d'abord les trois premiers commandements : ceux qui expriment nos devoirs envers Dieu.

Du haut de la chaire, le Père rappela en quelques traits les principales fautes qui se commettent contre Dieu, et demanda pardon au nom des fidèles pour tous ces péchés et pour tous ces crimes : indifférence, incrédulité, blasphèmes, profanation du dimanche, etc. Et le missionnaire faisait passer dans sa voix toute la douleur qui brûlait son âme apostolique au souvenir de ces prévarications, hélas ! de plus en plus communes.

Après cet acte de contrition très parfaite, le Pontife promulgua cette fois les sept autres commandements, qui regardent les péchés contre le prochain et contre nous-mêmes. Et le prêtre reprit la confession douloureuse de cette nouvelle série d'infidélités innombrables : l'éducation non chrétienne des enfants, le scandale, la calomnie, la haine, les injustices, et l'impureté, l'impureté, ce vice si hideux, disait l'austère missionnaire, qu'on a honte de le nommer dans la chaire chrétienne. De tout cela encore il offrit à Dieu réparation et amende honorable.

Alors il demanda à tout le peuple chrétien qui remplissait l'église s'il acceptait en toute obéissance les dix articles de cette sainte Loi de Dieu, et s'il promettait à ce Dieu pleine et sincère fidélité. Les fidèles répondirent tout d'une

voix : « Nous obéirons, nous le promettons ! — Eh bien, nous allons donc renouveler ici solennellement, en ce jour, les vœux de notre baptême ! » Et tout le peuple se leva, et répéta, fragments par fragments après le missionnaire, la formule des promesses baptismales, jurant haine au démon et au péché et s'attachant à la sainte Eglise, notre Mère, pour toujours.

Ce fut le dernier acte et le dénouement du drame sacré. Et le Dieu de l'Hostie, témoin attendri de ces serments de fidélité, bénit avec amour ces pieux enfants.



**Clôture.** — La Mission-Jubilé touchait à son terme. Trois jours après, en effet, le dimanche, eut lieu la cérémonie de clôture. A 2 heures ½, Saint-Roch vint s'adjoindre à la cathédrale, et les deux paroisses se rendirent en procession vers la grande croix de Sainte-Lucie, monument commémoratif de la dernière mission de 1896.

Cette procession fut un grand acte d'amour et de réparation à Notre-Seigneur Jésus-Christ. La musique municipale, dont les membres avaient pris part individuellement le matin à la messe de communion des hommes, se retrouvait là pour unir ses harmonies religieuses aux hymnes liturgiques du clergé et aux cantiques entraînants des fidèles. La croix du Sauveur était portée en triomphe : « Vive Jésus ! Vive sa Croix ! »... Ce n'était plus cette procession de pénitence du premier jour, alors que l'adorable image de Notre-Seigneur crucifié, parcourant les mêmes rues de la ville, ne rencontrait guère sur son passage que de pauvres chrétiens encore pécheurs. Aujourd'hui, c'était une foule enthousiaste de chrétiens reconnaissants, et désormais fidèles, qui faisaient au Dieu de leurs âmes régénérées un cortège véritablement triomphal.

Lorsque cette foule innombrable se fut massée, comme elle put, devant la grande croix et jusque vers la place et que

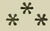
les dernières lignes de ce cercle immense eurent atteint leur minimum d'éloignement, le Père Aimé prit la parole. Debout sur le terre-plein de Sainte-Lucie, il exalta de sa superbe éloquence métallique les triomphes de la croix à travers l'histoire : depuis le jour où Constantin le Grand rendit au signe sacré de notre Rédemption les premiers honneurs publics, jusqu'à celui où Napoléon le Grand, mettant fin à des impiétés renouvelées de l'ancien paganisme, restaura, de concert avec le Pape, le culte catholique en France et rendit à la Croix de Jésus-Christ sa place d'honneur sur nos autels.

Quand le vénéré missionnaire eut chanté son hymne magnifique à la croix du Sauveur, Monseigneur se leva pour dire en quelques mots à ce peuple enthousiasmé les sentiments qui remplissaient à cette heure son âme d'Evêque. Cette mission qu'il avait voulue, qu'il avait ordonnée, il en constatait aujourd'hui sous ses yeux le merveilleux succès. Heureux indiciblement de tous ces hommages qui montaient en ce jour vers Dieu, le Pontife du Seigneur en bénissait d'abord Dieu lui-même, le premier auteur de tout bien et de toute vertu. Mais il remerciait aussi avec effusion ces zélés et saints missionnaires qui avaient si bien fait, eux, l'œuvre de Dieu, qui avaient su, à force de dévouement, élever jusqu'à ce degré de ferveur la foi et l'amour de ce bon peuple. A toute cette foule enfin si admirable, l'Evêque jeta aussi un vigoureux merci pour toute la joie et la consolation qu'elle lui procurait en ce jour. La bénédiction du Pontife mit fin à la cérémonie.

La procession se remit en marche en chantant encore et toujours : « Vive Jésus ! vive sa croix !... Gloire à cette divine croix ! » Ceux de Saint-Roch s'arrêtèrent à leur église pour y recevoir les derniers adieux de leurs missionnaires. Les autres suivirent jusqu'à la cathédrale.

Une fois tout le monde — ceux qui du moins purent entrer — rangé dans la cathédrale, le Supérieur monta une dernière fois en chaire pour nous dire à tous ses *ultima*

*verba.* S'adressant d'abord à Monseigneur, il remercia Sa Grandeur et la félicita respectueusement de son assiduité constante à suivre tous les exercices de la mission. « Vous avez été, Monseigneur, le meilleur missionnaire, et pour tout dire, l'âme même de la mission. » Le Père prédicateur remercia aussi, comme de juste, le clergé de la paroisse, pour la collaboration aussi active qu'intelligente qu'il avait sans cesse apportée à l'œuvre de la mission. S'adressant enfin aux fidèles, le distingué missionnaire sut exprimer avec l'exquise délicatesse de son talent et de son cœur la sympathie profonde qu'avaient suscitée en lui comme en ses vénérés confrères, ces trois semaines de paternité spirituelle auprès de ces âmes ramenées par leur zèle plus près de Dieu. On sentait, à l'entendre, que rien n'est doux, rien n'est pur comme l'intime certitude d'avoir réussi, avec l'aide et sous le regard de Dieu, à rendre les hommes meilleurs, plus chrétiens, et, partant, plus heureux.



Et pourtant il nous semblait percevoir dans ces paroles de suave effusion comme un accent de secrète mélancolie. Ils n'étaient pas venus parmi nous, ces envoyés de Dieu, ils n'étaient pas venus seulement pour sauver les âmes qu'ils avaient là devant eux : c'était la ville entière qu'ils avaient voulu convertir. Au lieu de cela, combien de désolantes défections, combien de coupables résistances à la grâce ! Une mission a beau avoir réussi, eu égard à ce qu'on pouvait en attendre : dès là qu'il reste hors des voies du salut bon nombre de malheureux égarés, le missionnaire ne s'en console pas et en garde le pénible sentiment jusqu'au milieu des éloges les plus mérités.

Mais est-ce leur faute, après tout, à ces vaillants ouvriers évangéliques, si leur zèle a à souffrir de trop d'indifférence et de lâcheté ? Non pas, certes ! La faute en est au malheur des temps où nous vivons. Les chrétiens des siècles passés

vivaient dans une atmosphère pour ainsi dire tout imprégnée de christianisme : en sorte que si leur foi était plus vive, elle était aussi plus facile. La religion y possédait sur les âmes un empire si fort et si universel, que le respect humain lui-même y était une garantie de fidélité. Non que les mœurs y fussent toujours pures. Mais la foi demeurait toujours et malgré tout si vivace, que la vertu avait tôt fait de reconquérir sur le mal le terrain un moment perdu.

Il n'en va pas de même, hélas ! pour les chrétiens de nos jours. Contre leur foi sont liguées toutes les puissances du siècle, surtout les plus formidables : c'est la presse, qui dégrade les âmes par la mauvaise foi et l'immoralité ; c'est l'école, qui les atrophie ou les mutile par une neutralité hypocrite ou brutale ; c'est enfin le pouvoir, qui les persécute par la violence ouverte, ou du moins les contient sous le joug avilissant de la peur. Sous le poids d'une telle oppression, la foi s'étiole de jour en jour dans les âmes quand elle n'y est pas entièrement étouffée, et nous voyons le niveau des mœurs chrétiennes baisser, baisser désespérément, jusqu'à atteindre les limites de l'antique paganisme.

Or, c'est le bienfait inestimable d'une mission, de restituer la religion dans son premier état, dans son premier honneur, et de relever un moment les âmes de bonne volonté à la hauteur de la vie chrétienne parfaite. Pendant ces quelques semaines de prédication intensive, les intelligences s'illuminent de nouvelles clartés et se fortifient de nouvelles certitudes ; elles réapprennent à discerner le mal et à l'appeler de son nom. Aux exercices d'une piété plus fervente, les cœurs se rapprochent plus intimement du bon Dieu, et s'approvisionnent de pureté et de force pour résister courageusement au flot toujours montant de la corruption et de l'impiété. Et même lorsque ces effets commenceront ensuite à s'effacer progressivement, le seul souvenir de ces impressions salutaires sera encore un lien puissant, capable de rattacher l'âme à son Dieu aux premières insistances de la grâce.

Il y a plus : Dieu se ménage toujours, même en des temps malheureux comme le nôtre, un petit nombre d'âmes privilégiées, supérieures aux convoitises vulgaires, dédaigneuses d'un monde trop misérable, et qui cherchent inquiètes un idéal qui réponde aux nobles inspirations de leur cœur. Elles ne savent pas encore le mot de saint Augustin, ce mot que tôt ou tard redisent après lui toutes les grandes âmes : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur ne trouve de repos que lorsque enfin il se repose en vous ! »

Eh bien, c'est au cours d'une mission que Dieu se révèle souvent à ces âmes d'élite. Une fois entrevu l'idéal divin, elles se déprennent aussitôt des vains amusements du monde, renoncent définitivement à la vie facile des chrétiens ordinaires, et tournent désormais toutes leurs ambitions comme tous leurs efforts vers la réalisation de la pure sainteté évangélique. La présence de telles âmes dans le monde est pour le monde une bénédiction. Car elles rayonnent autour d'elles ; elles rayonnent, non seulement par la force et l'attrait du bon exemple, qui de sa nature est communicatif, mais encore par les lumières que leurs vertus projettent jusque dans les esprits les plus prévenus, le bien, aux yeux de tous, ne pouvant jamais avoir sa source que dans la vérité. Bref, ces âmes bénies sont d'admirables missionnaires que les missionnaires laissent après eux.

Combien la mission aura suscité de ces précieuses conversions ? Qui le pourrait dire ? Il y en eut, cela est certain, et cela est beaucoup. Dieu veuille que par ces nouveaux apôtres, et par les autres déjà fidèles, la magnifique mission de 1913 se continue indéfiniment, — jusqu'à ce que du moins nous reviennent quelque jour d'autres missionnaires, semblables pour le zèle et le talent à ceux qui nous ont fait cette fois tant de bien, et dont les noms vénérés resteront à jamais bénis de nos cœurs reconnaissants !

# BIBLIOGRAPHIE

**Daily Reflections for Christians,** par le R. P. C. Cox. (Voir *Missions*, juin 1914.)

Sous le titre de « Réflexions journalières pour les chrétiens » (*Daily Reflections for Christians*), le R. P. Cox, Administrateur Apostolique du Transvaal (Mgr Cox, Vicaire Apostolique nommé du Transvaal) a publié en deux volumes un excellent ouvrage qu'il a dédié au Sacré-Cœur, en ces termes : « Au Sacré-Cœur de « Jésus, très aimant Sauveur et très fidèle Ami au Ciel et dans le « Très Saint Sacrement auquel soient rendues éternellement gloire, « louanges et actions de grâces. »

Comme l'auteur le fait remarquer dans la préface de cet ouvrage, les fidèles sont souvent exhortés à mettre en usage la pratique de la lecture spirituelle ; mais la plupart d'entre eux ne sont à même de consacrer, chaque jour, que quelques rares moments à un exercice si utile. Parmi les personnes qui voudraient y consacrer plus de temps, plusieurs sont arrêtées par la difficulté de trouver un livre assez court et qui soit vraiment adapté à leurs goûts et à leurs besoins.

Le pieux ouvrage du R. P. Cox comble, de la manière la plus heureuse, cette lacune, en offrant au lecteur, pour chaque jour de l'année, trois pages qui forment la matière d'une bonne lecture spirituelle. Les sujets sont variés et chaque série de réflexions forme un tout suffisamment complet.

Chacune de ces réflexions, même considérée séparément, étant de nature à faire du bien, nous pensons donc que leur usage journalier produira un profit spirituel solide, et que ceux qui en auront fait l'heureuse expérience voudront suggérer aux autres de se procurer le même avantage.

Ce serait une erreur de croire que ce livre s'adresse exclusivement aux personnes du monde. Sans doute, il a sa place marquée dans les familles chrétiennes qui aiment à éclairer et nourrir leur piété, et à s'unir au prêtre à l'église pendant les offices ; mais nous estimons qu'il fera le plus grand bien dans les collèges et dans les couvents où l'on a coutume de lire, après la prière du soir, le sujet de méditation pour le lendemain. *O. M. I.*

**Par Lui,** *Formation de l'âme dévouée au Sacré-Cœur,* par M. l'abbé Félix Anizan. Deux volumes : chacun, 3 fr. 50; les deux : 7 fr. — (En vente aux bureaux de l'Œuvre du Sacré-Cœur, Verdun, et dans les principales librairies catholiques.)

Cet ouvrage, essentiellement pratique, offre une série d'exercices qui doivent disposer l'âme *à se former à la charité en union avec le Sacré-Cœur.*

Ces exercices se répartissent en 33 « journées », comprenant chacune : une *méditation;* un *examen particulier;* un *examen général* et une *préparation à la journée suivante.*

En consacrant tout un jour à chacune de ces 33 « journées », on fera un « *mois du Sacré-Cœur* » très efficace.

Et, si l'on veut faire chaque jour plusieurs de ces *méditations* et de ces *examens particuliers,* on aura les matériaux d'une *retraite* sérieuse et sanctifiante.

Voici du reste les sujets traités dans ces deux volumes :

**I. — Méditations préliminaires.**

1. Le désir de la formation à la charité; — 2. Même sujet.

**II. — L'obstacle essentiel.**

3. Le péché mortel; — 4. Le péché véniel; — 5. La tiédeur.

**III. — Pour détruire les obstacles.**

6. La mort; — 7. L'enfer; — 8. Le Ciel.

**IV. — Les moyens indirects.**

9. La mortification; — 10. L'esprit religieux; — 11. L'humilité; — 12. La douceur; — 13. La paix; — 14. La joie; — 15. Le renoncement.

**V. — Les moyens directs.**

16. La prière; — 17. La sainte Eucharistie; — 18. La foi; — 19. La présence du Sacré-Cœur; — 20. L'espérance.

**VI. — Le But.**

21. La charité envers Dieu; — 22. Quatre formes de la charité envers Dieu; — 23. La charité envers le prochain; — 24. L'objet et l'ordre de la charité fraternelle; — 25. La bienveillance; — 26. La miséricorde; — 27. Le dévouement; — 28. Le rayonnement de la charité.

### VII. — Les Lois.

29. « Toujours mieux » ; — 30. Les devoirs d'état ; — 31, « Peu à peu » ; — 32. Le recommencement perpétuel ; — 33. Marie !

Après avoir pris connaissance de ce nouvel ouvrage de M. l'abbé Anizan, S. G. Mgr Chollet, archevêque de Cambrai, a écrit à l'auteur la lettre suivante :

Archevêché de Cambrai, le 22 mai 1914.

« Vous avez bien voulu me communiquer les bonnes feuilles de votre nouveau livre et je tiens à saluer, dès son apparition, ce fruit d'un travail infatigable et d'une plume gracieuse.

« De notre temps, les esprits chrétiens sont surtout portés vers l'action. Des œuvres multiples sont écloses, destinées, sous d'innombrables formes, à poursuivre l'apostolat du prochain et la sanctification *des autres*. Mais la sanctification *de soi*, la perfection personnelle, semblent moins attirer les âmes. Et cependant c'est là toute la raison essentielle de notre venue ici-bas.

« Dieu nous a créés pour la gloire du Seigneur et notre propre salut. Votre livre rappelle sagement cette fin suprême du chrétien, et offre une aide efficace pour l'atteindre. C'est ce qui fera son prix et ajoutera à votre mérite.

« Permettez-moi de vous en féliciter, monsieur l'abbé, et, en souhaitant plein succès à *Par Lui*, de vous redire mon cordial dévouement en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« † JEAN,
*Archevêque de Cambrai.* »

### **Sketches of the life of Mgr de Mazenod**, du P. Cooke. — Nouvelle édition par le R. P. Dawson.

Le R. P. Dawson vient de nous donner une nouvelle édition des Sketches of the life of Mgr de Mazenod, du P. Cooke. Le R. P. Dawson a voulu laisser à l'ouvrage du P. Cooke son caractère général, ce qui ne l'a pourtant pas empêché d'y introduire sur plus d'un point quelques heureuses modifications. Il a dû surtout considérablement l'abréger pour répondre au désir exprimé par plusieurs de voir publier cette « Esquisse » sous une forme plus populaire. Les deux volumes tiennent maintenant en un seul de format commode. Il y a aussi introduit quelques additions nécessaires ; de la sorte l'ouvrage, sans rien perdre de son caractère apostolique ni de son mérite littéraire, — qualités que l'on avait tant admirées dans la 1re édition — a été perfectionné au point de vue historique.

Il y a dans ce livre deux parties bien distinctes.

La première est consacrée à nous retracer la vie de notre vénéré Fondateur. Dans quelques tableaux courts mais pleins de vie et de beaux traits, l'auteur nous fait admirer l'enfant appelé par la Providence à de si hautes destinées, le jeune homme à la foi ardente et courageuse, le séminariste modèle, le prêtre qui malgré sa noble origine se consacre avec un zèle infatigable à l'évangélisation des plus pauvres et des plus abandonnés, le fondateur d'une Congrégation dont les membres vont bientôt porter la bonne nouvelle dans toutes les parties du monde, l'évêque enfin dont l'activité et la vaillance s'imposent à l'admiration de tous. Quelques pages seulement sont employées à nous raconter cette belle vie. Mais elles sont si pleines, si pénétrantes qu'elles suffisent pour faire revivre à nos yeux la figure de ce grand serviteur de Dieu et de l'Eglise, pour nous introduire dans ce « cœur grand comme le monde » et nous y faire contempler ce zèle ardent pour le salut des âmes, surtout des plus abandonnées, cette piété profonde envers la Vierge Immaculée, cet esprit de foi, cette humilité, en un mot toutes ces vertus du religieux et de l'apôtre qui ont brillé d'un si vif éclat dans la vie de Mgr de Mazenod.

Après avoir tracé ce beau portrait du fondateur des *O.* de *M. I.*, l'auteur nous fait visiter l'un après l'autre les divers champs de mission sur lesquels s'exerce l'activité des fils de Mgr de Mazenod. Guidés par le P. Dawson, nous voyons ces vaillants pionniers jeter à pleines mains la semence de la divine parole, travailler avec une ardeur infatigable au salut des âmes dans les neiges de l'Amérique du Nord, à travers les plaines du Texas, sur les sables brûlants de l'Afrique, ou encore sous un soleil de feu dans l'île enchanteresse de Ceylan, et c'est la seconde partie du livre. Toutefois dans ce voyage nous ne perdons pas de vue la belle figure du fondateur. Dans l'œuvre de ses disciples on retrouve encore le maître. Son esprit apostolique, — esprit de charité, d'abnégation, de sacrifice, d'héroïsme — Mgr de Mazenod a su le communiquer à ces âmes formées à son école. Aussi elles sont belles, ces pages où l'auteur nous retrace les exploits de ces petites phalanges d'hommes apostoliques qui, la croix sur la poitrine, envahissent l'empire du prince des ténèbres, le renversent et plantent sur ses ruines le signe de la Rédemption. Rien de plus émouvant que ce récit des combats, des souffrances, des joies et des triomphes de ces vaillants soldats du Christ.

Le P. Dawson, en nous donnant à nouveau ce travail, a fait une bonne œuvre, car c'est un beau livre.

Puisse-t-il avoir de nombreux lecteurs ! Puisse-t-il surtout les compter parmi les jeunes gens ! Impossible, en effet, que ces âmes

avides de se dévouer parcourent ces pages sans former le désir d'aller grossir la milice de ceux qu'un grand écrivain et un grand chrétien (L. Veuillot) a si bien appelés « les nobles chevaliers de Dieu ».

J.-B. L.



---

*Nihil Obstat.*

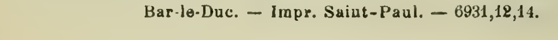
Romæ, 16 Decembris 1914.

† A. Dontenwill, *O. M. I.*,
*Arch. Ptol., Sup. Gen.*

---

*Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.*

---


Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 6931,12,14.



# MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

# DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

**N° 208. — Décembre 1914.**


## Oremus pro Pontifice Nostro Benedicto XV.

C'est à peine si, dans notre dernière livraison, nous avons pu annoncer la mort de Sa Sainteté Pie X et l'avènement du Pape Benoît XV, son glorieux successeur (1).

Laissant à une plume plus exercée le soin de nous dire, le plus tôt possible, « ce que la Congrégation doit au grand et saint Pontife » que fut le Pape de l'Eucharistie, présentons aujourd'hui au nouveau Vicaire de Jésus-Christ, à celui que l'histoire appellera « le Pape de la Paix », l'hommage de notre respect et de notre filial et entier dévouement. Vive le Saint-Père, vive le Pape Benoît XV !

Né à Pegni, dans le diocèse de Gênes, le 21 novembre 1854, Jacques della Chiesa, après de brillantes études au Collège romain et à l'Académie des Nobles Ecclésiastiques, fut d'abord, comme jeune prêtre, le supérieur du Tiers-Ordre franciscain, que le cardinal Vivès avait institué, pour les ecclésiastiques, dans la chapelle de la Maison internationale des Prêtres de la Mission. Puis, de 1883 à

(1) Voir *Missions*, N° 207, septembre 1914, pp. 384-385.

1903, il fut le collaborateur de Mgr Rampolla, nonce à Madrid et ensuite secrétaire d'Etat de Léon XIII. Après la mort du cardinal Svampa, en 1907, Mgr della Chiesa fut choisi pour lui succéder à l'archevêché de Bologne, et, le 22 décembre de cette même année, il était sacré évêque par le Pape lui-même. Nommé cardinal le 25 mai 1914, il ne faisait donc partie du Sacré-Collège que depuis trois mois, lorsque le Saint-Esprit nous l'a désigné comme Chef et Pasteur de nos âmes.

Le nouveau Pontife jouit, sous une apparence frêle, d'une santé fort robuste. Extrêmement sobre, ayant besoin de peu de sommeil, il consacre un temps très considérable au travail. Doué d'une mémoire très vive, composant avec grande facilité, il a, de plus, de la vie internationale de l'Eglise une expérience incomparable. La pénétration de son esprit et ses qualités d'équilibre intellectuel le font rechercher par les diplomates. Et, pour illustrer tout le reste, il est en même temps homme d'Eglise dans toute l'acception du terme.

Le dernier acte solennel de Pie X avait été un appel à la paix, adressé à l'univers catholique à l'occasion de la déclaration de l'horrible guerre qui ensanglante l'Europe depuis plusieurs mois ; la première Lettre de son successeur Benoît XV avait le même objet. C'est la tradition du Saint-Siège : les Papes sont, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les Princes de la Paix. Puisse-t-il être écouté, et que luise bientôt au firmament de l'Europe la douce Etoile de la paix, avec, tout près d'elle, celle de la justice : *Justitia et pax osculatæ sunt !*

*Oremus pro Pontifice nostro Benedicto*... O Dieu, ayez pitié de notre nouveau Pontife ; inspirez-le dans sa divine mission ; soutenez-le dans son labeur accablant ; conservez-le longtemps à votre Eglise si profondément agitée ; et donnez-lui de voir le triomphe de votre cause !

# VICARIAT DU KEEWATIN

## Rapport du R. P. Arsène Turquetil, O. M. I.,

CHESTERFIELD INLET, CANADA.

Mission Notre-Dame de la Délivrande,
27 juin 1914.

Vos lettres de décembre 1913 disent assez combien vous avez hâte de recevoir de nos nouvelles ; vous n'étiez pas sans inquiétude à notre sujet. Comment pourrions-nous passer l'hiver et toute cette deuxième année, n'ayant rien reçu l'été dernier ?

Mon rapport de février 1914 (1) a dû vous rassurer quelque peu. Grâce à nos économies de l'année précédente, nous avions assez de combustible pour ne pas geler, assez de provisions aussi pour ne pas mourir de faim. Le carême s'annonçait bien long, il est vrai, faute de caribou ; et il vous tarde de savoir comment nous nous sommes tirés d'affaire.

Et d'abord, au point de vue des vivres, nous n'avons guère eu occasion de festoyer, — la bonne chère, d'ailleurs, n'est pas dans les us et coutumes des Oblats du Nord-Ouest. — Mais nous avons pu vivre, grâces à Dieu, et voici comment.

Le 26 mars, arrivent des Esquimaux du Sud, qui disent avoir vu la piste d'un caribou à quelques milles seulement des maisons. Sans doute, pour eux, un caribou ne compte pas, quand il se trouve seul sur une étendue de plusieurs centaines de milles. Car, aux premières questions, ils répondent d'abord qu'il n'y a pas de gibier à moins de

(1) Voir *Missions*, septembre 1914, page 316.

cinq jours de marche d'ici. Ce n'est que le lendemain midi que j'entends parler de ce caribou isolé, dont ils ont vu la piste tout près du poste. J'avale une tasse de thé, aiguise mon couteau, prends ma carabine et pars à la découverte. Les Esquimaux sourient quelque peu, et disent qu'il faut être pas mal naïf pour essayer d'atteindre le seul caribou signalé dans le pays, surtout après qu'il a pris la fuite, hier, à la vue des traîneaux et des chiens. Et puis, comment l'approcher en pays découvert? Il fait trop calme et trop clair aujourd'hui.

Nos gens se trompaient cette fois. Le caribou avait fui, il est vrai, mais, le danger une fois passé, s'était remis à paître. Après une heure et demie de marche, je l'aperçois du haut d'une colline. Me traîner sur les genoux, à plat ventre, pour n'être pas aperçu, c'est l'affaire d'une demi-heure. Puis je lui envoie une balle qui le met à terre. A 5 heures, j'étais de retour. Nous avions de la viande fraîche pour quelque temps. C'était bien le premier caribou entier que nous ayons eu depuis l'été dernier; et nous nous régalons — à ses dépens.

Le 31 mars, je me décide à envoyer notre engagé, « Le Nombril », à la chasse. Deux de ses parents l'accompagnent, « La Corne » et « Le Gros Phoque ». Le R. P. Leblanc, désireux de prendre l'air frais, de s'habituer aux voyages d'hiver et aux campements dans les iglos ou maisons de neige, me demande à être de la partie. Et les voilà tous les quatre en route.

Le Père Leblanc fait l'apprentissage du métier, — et cela à rude école, comme vous le verrez par le récit de son voyage. Quatre jours entiers de marche, sans autre chose qu'une maigre ration le matin et le soir, cela compte pour un débutant. Vous savez déjà que, chez nous, le dîner n'est pas de mode en voyage. On marche du soir au matin, sans halte ni repas, cela faute de feu. Tout au plus peut-on, en marchant, grignoter un morceau de viande gelée et manger de la neige.

Ce n'est que le soir du quatrième jour que nos chasseurs font le premier repas qui mérite le nom de souper. Les hommes du P. Leblanc, mangeurs de cru par nature, sont à la fête ; ils ne connaissent rien de meilleur. C'est leur vie : tous les jours, nous voyons des bébés de tout âge, voire même de quelques semaines au plus, sucer tour à tour le lait de leur mère et la viande rouge saignante. Partant, l'éducation du goût, chez eux, est toute différente de celle que nous recevons dans le monde civilisé. Aussi, ce soir-là, le P. Leblanc, en partageant le souper improvisé des Esquimaux, a montré une fois de plus la vérité de l'adage que l'appétit, la faim, la fatigue sont la meilleure des sauces.

Le retour dure trois jours. Il reste assez d'huile au Père pour faire une tasse de thé le matin et le soir, mais il doit se contenter de viande crue et gelée tout du long. Grâce au courage du P. Leblanc, nos chasseurs ont cinq caribous, dont quatre appartiennent à la mission. Il a souffert du mal de neige au retour, et plusieurs jours de suite à la maison ; mais tout ce qu'il retient de ce terrible mal d'yeux, c'est qu'on n'en meurt pas.

Aussi, cinq semaines plus tard, n'hésite-t-il pas à se dévouer encore pour aller chercher de la viande à quelque 60 kilomètres d'ici. Cette fois, ce ne sont pas les vivres qui manquent, mais l'huile. Pas de feu, pas d'eau. Manger de la neige une fois en passant, dans le jour, entre les repas, passe encore ; mais trois jours durant, c'est autre chose, surtout quand on n'a que de la viande crue à manger. Cette viande gelée ne répugne pas, il est vrai, et soutient bien les forces, mais aussi elle excite toujours une soif ardente. Nous remarquons que tous les voyageurs de passage chez nous, Esquimaux aussi bien que blancs, demandent toujours de l'eau : on ne se fait guère une idée de la quantité d'eau qu'ils absorbent. Le P. Leblanc, en ce second voyage, n'a d'autre ressource que de porter sur la peau une gourde remplie de neige, pour la faire

fondre à la chaleur du corps : cela prend de 5 à 6 heures, pour obtenir une tasse d'eau potable.

Ces petits détails vous feront comprendre ce que sont les voyages en hiver, au pays de l'Extrême Nord. Mais, si le P. Leblanc a surmonté si courageusement ces difficultés en vue d'obtenir quelques vivres pour la mission, soyez bien assuré qu'il ne reculera pas devant les mêmes sacrifices, et de plus grands encore, quand il s'agira de voyager dans l'intérêt des âmes des pauvres Esquimaux païens. Vous connaissez par là comment et à quelle époque de l'hiver nous avons pu enfin nous procurer des vivres. Notre carême était fini. Depuis lors, nous sommes dans l'abondance. Aujourd'hui, notre embarras vient plutôt de ce que, n'ayant ni boucanière ni glacière pour conserver la viande en été, nous sommes obligés de refuser d'en acheter.

### Occupations diverses : composition du catéchisme, cantiques et prières en esquimau.

Il semblerait qu'à la maison nous n'aurions autre chose à faire qu'étudier la langue, parler et converser avec tout un chacun qui entre et sort, et prier à nos heures. Mais on peut s'attendre à tout dans le Nord. En voici un exemple.

Je disais, dans mon rapport de février dernier, que la famine obligeait le sergent de Fullerton à descendre à Churchill. Il souffrait alors d'une sévère attaque de douleurs sciatiques, et ne pouvait faire un pas. Il prend à peine deux jours de repos ici ; et, se croyant mieux, comptant trop sur son courage, il se met en route par un froid de 45° avec gros vent de nord-ouest. Il fait à peine quelques pas tout près des maisons, et est obligé de se jeter sur son traîneau. La douleur intense qu'il éprouve le fait transpirer de sueur. Mais il croit prendre encore le dessus, et continue la marche en avant, jusqu'à ce que, dans l'après-midi, il est forcé d'avouer qu'il se sent périr. Vite on l'enveloppe de capots, on le couche sur la traîne,

entre les peaux de caribou, et on le ramène en toute hâte. Il grelotte à faire peur, le frisson a pénétré jusqu'aux os, il est sans connaissance. Le P. Leblanc et moi passons la nuit près de lui ; et, le lendemain, nous le transportons chez nous. Il passe un grand mois d'hôpital à la mission. Nous n'étions pas sans inquiétude à son sujet, au début ; peu à peu, cependant, les médecines et le repos lui font du bien. Il se prend à revivre. Nous sommes on ne peut plus heureux d'avoir pu lui procurer quelque soulagement dans l'état inquiétant où il se trouvait. Le 3 mars, il est assez rétabli pour retourner à son poste.

Puis, ce sont d'autres patients qui nous arrivent : un baleinier qui s'est gelé les pieds à Marble-Island, au cours d'une chasse au morse. La glace s'est détachée sous l'action du vent et de la marée ; les chasseurs ont erré toute la nuit sur la mer. Le lendemain, le vent les ramène à terre ; mais ils doivent leur vie aux braves Esquimaux qui les ont obligés et aidés à marcher et se sont même dépouillés pour les habiller.

Puis, c'est un Esquimau du Nord qui s'est gelé les deux pieds, l'automne dernier. Le pied gauche n'a perdu que les orteils ; mais du pied droit il ne reste que le talon en forme de moignon saignant, et au vif. Ce malheureux jeune homme nous arrive les pieds littéralement pourris, — l'odeur qui s'en dégage vous prend à la gorge. Quoi de surprenant ? Les deux pieds au vif sont chaussés à nu dans des bottes en poil de caribou, lesquelles seraient à elles seules un vrai foyer d'infection, depuis le temps qu'il les porte. Aucun soin de propreté depuis bientôt six mois, en ce qui regarde ces plaies pourries : ni lavage, ni pansement, ni médecine quelconque. Fort heureusement, on nous l'amène avant les chaleurs. Je lui donne des médecines, change ses bas ; le P. Leblanc lui fait une paire de béquilles. Aujourd'hui, le pied gauche est guéri ; l'autre en a encore pour deux ou trois semaines de traitement. Notre infirme est si heureux que, hier soir, il est parti sur la

côte, à l'ouest des maisons, marchant sur les rochers avec des béquilles, et passant les bancs de neige à quatre pattes. Le fusil en bandoulière, il rôdait ainsi toute la nuit, cherchant des oies ou des canards ; il sait que nous les aimons, et il voudrait être le premier à nous en apporter, pour nous témoigner sa reconnaissance.

Votre Grandeur me demandait, en hiver, si pouvais parler convenablement esquimau. En vrai Normand, je réponds : oui et non. Oui, s'il s'agit d'instruire les Esquimaux : nous avons commencé le catéchisme, par demandes et par réponses, sous forme d'allocution ou mieux de conversation, — ailleurs on dirait sermon. Non, s'il s'agit de parler couramment, sans effort, la langue esquimaude, de façon à être immédiatement compris de ceux même qui nous entendent pour la première fois.

Vous savez qu'une bonne partie de la première année a été consacrée aux travaux de construction et d'installation. Nous eûmes de l'ouvrage de septembre 1912 à février 1913.

Au mois de juin suivant, nous étions trop heureux d'avoir à creuser des ruisseaux d'égouttement autour de la maison : cela nous permettait de respirer l'air pur du dehors. Quelques jours de congé en été ne sont pas de trop. Il faut s'être renfermé entre les quatre murs d'une petite maison comme la nôtre, pendant neuf mois, pour comprendre le besoin que nous sentons de sortir enfin et de vivre du grand air.

De la sorte, la première année, nous pouvions bien composer un commencement de dictionnaire, mais la grammaire faisait défæut.

L'été dernier, le bateau n'est pas venu : pas de nouvelles ni de provisions, pas de travaux non plus. Tout l'hiver est consacré à l'étude et à la prière, — à part le mois de février où notre salle était transformée en hôpital, comme je l'ai dit plus haut. Six mois durant, je revise mes nombreux cahiers, compare toutes les données, lis et relis sans

cesse les livres esquimaux que nous ont envoyés nos bons Pères d'Europe. Ces livres sont écrits en esquimau du Labrador; les mots diffèrent assez souvent, mais les différentes formes de déclinaison et de conjugaison, les diverses manières d'exprimer les nuances du langage par affixes ou suffixes, tout cela se ressemble assez.

En avril donc, je réunis tous ces matériaux, et compose en bon esquimau un catéchisme, aussi complet que nous pouvons le désirer pour le moment, — puis des prières, le « Notre Père », « Je vous salue, Marie », « Je crois en Dieu », les dix commandements de Dieu, — et enfin des cantiques. N'allez pas croire que je suis passé poète ou barde esquimau. L'idée ne m'est pas encore venue qu'il pourrait bien y avoir un style prosaïque et un autre poétique en esquimau. Ces cantiques ne sont ni plus ni moins que le catéchisme pur et simple, les mots étant choisis pour correspondre à la mesure du chant. Ce ne sont pas même des aspirations ou sentiments pieux, en forme de prière; seul le refrain s'adresse directement à Dieu ou à Jésus, pour leur demander le salut des âmes. Les couplets ne sont que l'exposé de la doctrine. Nos gens aiment la musique avec passion, ils chantent du matin au soir ; de la sorte, ils apprendront le catéchisme en chantant, car un bon nombre peuvent lire ; ils apprennent les uns des autres, et les moins instruits apprendront, à entendre les autres chanter. Pour le catéchisme, je suis pas à pas le catéchisme du R. P. Lacombe. Chaque figure ou personnage a son explication.

Vous ne me croiriez pas, si je vous disais que j'ai composé le tout assez facilement. Non, la tâche était des plus rudes. J'avais à peu près tous les matériaux voulus, mais l'habitude faisait défaut. Dans nos conversations avec les Esquimaux, nous n'avons guère employé ces idées de religion jusqu'aujourd'hui. Les mots les plus usuels qui se présentent à l'esprit ont plutôt trait aux divers incidents de la vie : chasse, pêche, jeu, etc. Parmi les expressions

courantes qui désignent le bien-être matériel, le succès ou l'impuissance, le malheur, etc., il faut choisir celles qui peuvent rendre le mieux l'idée de bien ou de mal moral. Cette première tâche n'est pas facile. Vous vous rappelez cet Esquimau qui interprétait à sa manière la parole de N.-S. : « Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait », et traduisait : « Soyez bien gros et bien gras pour ne pas geler en hiver. » Ainsi en est-il pour une foule d'idées que nos gens ne prennent qu'au sens matériel. Par exemple, la parole de saint Jean-Baptiste : « Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure. » Nos gens vont-ils comprendre ce que signifie *être digne?* Le mot leur paraît tout naturel ; ils le répètent sans broncher. Demandez l'explication : ils se servent de cette expression dans la traite, ou échange de divers articles. Dans leur bouche, ce mot signifie que tel objet vaut tel autre, qu'on en fait la même estime, qu'ils sont sur le même pied. Fort bien. Que veut donc dire le texte? Que saint Jean ne pouvait pas, qu'il n'était pas à la hauteur voulue, n'avait pas assez de mérite. Mais comment ? Sans doute, parce qu'il n'avait pas payé assez cher. Voilà l'idée première qui se présente à l'esprit de nos gens.

Ce n'est que la première partie du travail. La seconde consiste, le mot juste une fois trouvé, à prendre, dans les conversations courantes, les différentes formes de langage qui indiquent l'état d'être, la beauté, la grandeur, la qualité d'un objet quelconque, l'affirmation ou la négation d'une chose, le diminutif, le réduplicatif, etc. Toutes ces formes ou nuances sont bien dans mes cahiers de notes; mais, pour m'y reconnaître, faute d'habitude, il me faut le silence complet, — le moindre bruit distrait mon attention, et l'idée s'échappe. Je dois m'enfermer au grenier, pendant quelques semaines. Ma pauvre tête demande grâce parfois, mais je vais jusqu'au bout. Ce travail enfin terminé, je ne me fais pas scrupule de passer quelques beaux jours par semaine à la chasse au phoque. Ces promenades sur la mer,

entre les repas, font du bien et ont vite raison de ma mauvaise tête. Il fait si bon accompagner l'Esquimau joyeux et habile. Je n'ai ni son adresse ni sa patience pour me traîner à plat ventre sur la neige et approcher les phoques qui dorment au soleil, — ils dorment, mais à la manière des chats, qui semblent ronfler et qu'un rien réveille.

Je vais au flot, c'est-à-dire au bord de l'eau ; et là, tout prosaïquement, sans tactique aucune, fumant la pipe et jasant avec le voisin, j'attends que l'un de ces gros amphibies montre le nez au-dessus de l'eau. A certains jours, ils viennent par bandes, et la chasse est assez mouvementée ; d'autres fois, ils sont rares, et cela devient monotone. Nous en tuons une dizaine, qui nous fournissent quantité d'huile et de viande pour nos chiens. Ajoutez qu'on ne peut guère jaser toute la journée avec les Esquimaux, sans recueillir quelque expression nouvelle : on se perfectionne toujours par la pratique, surtout en ce qui est d'apprendre une langue. De la sorte, cette chasse est tout à la fois récréation, médecine, profit et étude.

### Catéchisme du dimanche.

Il me tardait de commencer à instruire les Esquimaux. Le dimanche, tel que nous le faisions l'an dernier, ne leur disait pas grand'chose ; à la longue, il eût même été difficile de les tenir sérieux. Je lis d'abord mon catéchisme en particulier à ceux de nos gens qui viennent en visite chez nous. Ils me semblent bien comprendre, répétant après moi, et corrigeant du même coup ma prononciation parfois défectueuse. Alors, le 31 mai, jour de la Pentecôte, je réunis mon monde. Nous commençons par le chant du *Veni Creator*, pour attirer les grâces de l'Esprit-Saint sur nous tous, missionnaires et Esquimaux. Et à l'œuvre ! A côté de moi, le catéchisme en images du R. P. Lacombe ; de la main gauche je tiens mon cahier, sur lequel je jette un

coup d'œil de temps à autre pour guider ma mémoire. Tous les yeux se fixent sur moi. On chercherait vainement un auditoire plus attentif et de physionomie plus vivante. Tout un chacun approuve de la tête et fait signe qu'il comprend. Mes auditeurs sont plus encourageants que ceux qui aiment à baisser la tête et à dormir. Je sens toutefois que mon catéchisme est trop succinct, trop concis. Je puis lire dans les yeux de mes gens que telle ou telle phrase aurait besoin d'être expliquée, redite sous différentes formes. Je me risque une fois ou deux à improviser pour mieux expliquer ; mais je n'aperçois plus de signes d'approbation. Le mieux est encore de suivre mon catéchime, et de laisser des points obscurs plutôt que de parler d'une façon incorrecte et incompréhensible.

Alors, voici un autre inconvénient : c'est que, dans deux heures au plus, — une heure le matin, et autant l'après-midi, — je passe en revue tout l'exposé de la doctrine du catéchisme : Dieu, Trinité, Incarnation, Rédemption, Eglise, Commandements. C'est beaucoup trop pour une fois ; mais, à l'encontre des philosophes qui veulent que qui peut plus peut moins, je pouvais donner le tout correctement, et me faire assez bien comprendre, au lieu que, si je voulais me borner, je me heurtais ni plus ni moins à l'impossible. Je me console après coup, en pensant qu'il fallait aussi donner à nos gens une idée générale de la Religion. En tout cas, quels que soient les résultats de ce premier essai, j'en suis fort heureux. Dieu aidant, l'habitude viendra ; et les Esquimaux eux aussi s'habitueront peu à peu à ces idées nouvelles et, par suite, comprendront mieux.

*Fête de la Très Sainte Trinité.* — Tous les Aiviliks (Esquimaux des environs de Fullerton) sont employés à la chasse à la baleine : l'assistance était assez maigre dimanche dernier. Nous craignons fort qu'il n'en soit de même tout l'été. Mais voici qu'une dizaine de familles Netchiliks (Esquimaux de la Mer Arctique, Isthme de Franklin, à l'ouest de Repulse Bay) nous arrivent comme par enchan-

tement. Ils viennent pour être des nôtres, et se fixer définitivement dans le pays. Les hommes sont absents aujourd'hui; mais les femmes viennent aux deux réunions et entendent le catéchisme. Nous récitons d'abord les prières en esquimau ; puis vient le chant des cantiques. Nous prenons les deux premiers couplets, et j'en donne l'explication, — chantons encore quelques autres couplets, et reprends la parole, — et ainsi de suite pendant une heure. Nous finissons par les prières.

J'ai pu improviser aujourd'hui, et me suis borné à expliquer qu'il n'y a qu'un seul Dieu, — Créateur, Maître et Père de tous les hommes, — que nous devons l'aimer plutôt que le craindre, et que le démon, malgré toute sa malice, ne saurait être maître de nous. L'après-midi, je montre le chemin du Ciel et celui de l'enfer; j'explique comment Jésus nous a sauvés par sa mort sur la Croix.

Bon nombre d'entre eux avaient souvent demandé, l'an dernier, quel était cet Homme cloué sur le bois, pourquoi on l'avait fait mourir ainsi ; quelques-uns demandaient si ce n'était pas un voleur qu'on avait voulu punir. Je leur montre ma croix de missionnaire, leur dis tout l'amour de Jésus pour nous, combien nous devons l'aimer nous aussi, lui obéir, pour être heureux avec lui dans le Ciel, toute l'éternité. Je ne me trompais pas, l'an dernier, quand je disais qu'une fois à l'œuvre, en état de faire le catéchisme et de prêcher, nous trouverions un vrai bonheur dans notre solitude. Nous ne sommes plus seulement écoliers, apprenant la langue; nous enseignons maintenant, et toute notre attention se porte sur nos païens, pour mieux comprendre leurs difficultés à nous saisir quand nous parlons, pour revenir chaque jour, avec tout un chacun, sur ce qui a été dit le dimanche précédent, et nous rendre compte de leurs dispositions.

*Solennité de la fête du Très Saint Sacrement* (14/6/14). — Notre petite chapelle revêt ses plus beaux atours, décorations et illuminations. Je chante la grand'messe, et, après

l'Evangile, fais le catéchisme en forme de sermon. Je ne m'adresse pas aux grandes foules, et cependant la salle est comble. Tous les Netchiliks sont là, — peu de femmes, il n'y a pas de place pour elles. Les hommes seraient-ils plus démonstratifs que les femmes, ou moins timides, ou encore est-ce la renommée qui leur a dit déjà de quoi il s'agissait? Le fait est que, dès la première phrase, mes auditeurs m'interrompent par des exclamations de : « *Imâ, imâ*, certainement, certainement, cela est ainsi ! » On voyait qu'ils étaient heureux d'entendre parler dans leur langue. Je fais signe qu'il faut écouter en silence ; mais, quand j'arrive à montrer qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le même pour tous les hommes, qu'Esquimaux et blancs descendent du même Adam, que nous sommes tous frères, enfants du même Dieu, un bon vieux à tête chauve, assis juste en face et tout près de moi, s'écrie avec conviction : « *Imâ, imâ*, mais c'est dur, cela, c'est vrai ! »

Ces approbations naïves valent mieux, certes, que l'indifférence, la moquerie ou le sommeil.

Ainsi se passent désormais les dimanches à Notre-Dame de la Délivrande. Il nous faudra au plus tôt une église ou chapelle séparée. Nous allons en été changer la disposition de la maison, mais le local sera encore bien trop petit. Nous n'avons que peu de monde encore, et ils ne peuvent tous venir; même en se divisant, — les uns viennent le matin, d'autres l'après-midi — ils ne peuvent encore tous assister. Beaucoup perdent l'occasion de s'instruire. Qui sait? Nombre d'entre eux n'auront jamais plus peut-être la bonne fortune de passer l'été près de nous. De plus, faute de place, quelques-uns viennent au catéchisme, les autres s'ennuient à rien faire et partent à la chasse. Si nous avions une église capable de contenir tout le monde, ils s'entraîneraient les uns les autres; aujourd'hui, c'est le contraire, — la majorité ne peut venir, ne trouvant pas de place. Il suffirait que quelque chasseur fasse fortune ce jour-là, en tuant nombre de phoques ou

de caribous, pour donner aux autres l'idée qu'il vaut mieux chasser le dimanche, pendant que le Père prie pour eux afin de leur procurer du gibier. Nous ne pouvons non plus insister sur l'idée de la prière en commun le dimanche, puisque nous ne pouvons les recevoir. Avant tout autre perfectionnement ou progrès dans notre installation, il nous faut viser à avoir une chapelle. Peut-être le salut de plusieurs en dépend ; mais, certainement, à tous ce sera un grand bien et une vraie prédication de voir une bâtisse uniquement destinée à la prière en commun.

Pouvons-nous déjà juger des dispositions de nos gens, et prévoir ceux qui seront les premiers à se convertir ? Aucun de nous n'a cette prétention. Les plus intelligents des Esquimaux connaîtront, comprendront plus vite, il est vrai ; mais de là à croire et à pratiquer, il y a la différence du tout au tout. Certains, bonnes natures simples, sans malice, sembleraient tout désignés pour les premières conversions ; et peut-être ceux-là sentiront-ils moins le besoin de prier que d'autres qui ont conscience de leurs torts, auxquels tout un chacun lance la pierre. Le tout est laissé à la grâce de Dieu, qui seule peut toucher les cœurs. A nous et à toutes les âmes pieuses qui s'intéressent au missionnaire de mériter ces grâces de conversion.

Un mot maintenant sur la saison. Nous voilà au 28 juin, et l'hiver n'est pas précisément fini. Les plus petits lacs à terre sont encore couverts de glace. Devant la maison, nous avons un banc de neige de six pieds. Nous avions eu quelques beaux jours en mars. C'était trop vite. Le froid est revenu. A Pâques, nous avions la plus méchante poudrerie et bourrasque de neige qui se puisse voir : personne ne pouvait mettre le nez dehors. Et, depuis, nous avons une arrière-saison qui se prolonge un peu trop, au gré de nos désirs. Le 11 juin, quelques Esquimaux habitaient encore leurs maisons de neige. Aujourd'hui, nous nous croirions volontiers à l'automne : temps couvert, gros nuages gris, vent froid, et bourrasques de neige.

Nous sommes bien loin de France ; et, si la géographie veut que nous soyons au Canada, l'atmosphère ici ne ressemble guère à celle de Québec ou de Montréal. Là-bas, on se sert de glace, parce qu'il fait trop chaud ; ici, en plein mois de juin, nous faisons fondre la glace et la neige, parce que nous n'avons pas d'autre ressource pour nous procurer de l'eau.

Dans deux mois, au plus tard, le bateau viendra nous apporter nos lettres et nos provisions pour la troisième année. Alors, avec les nouvelles courantes, j'essaierai de vous donner un résumé de tout ce que nous avons observé chez les Esquimaux, au point de vue de leurs croyances et superstitions, leur religion naturelle en un mot. Nous apprenons à les connaître de plus en plus ; leur caractère, leur tempérament se dessinent plus nettement de jour en jour. Et nous profiterons de toutes ces données pour nous mettre mieux à leur portée, et leur faire mieux comprendre ce que nous avons tant à cœur de leur enseigner : l'amour d'un Dieu fait homme pour nous sauver tous, sans distinction de races, de langues ou de contrées.

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

## Canada et Etats-Unis.

Etablis au Canada depuis 1841, les missionnaires Oblats ont pénétré aux Etats-Unis, et ils ont accompli dans ces deux immenses contrées des travaux apostoliques sans nombre.

Missions de paroisses, missions des chantiers, missions sauvages, retraites de communautés, retraites fermées, œuvres sociales et de colonisation, fondation de paroisses, organisation de diocèses, enseignement dans les collèges, les séminaires et dans leurs maisons de formation, ils n'ont reculé devant aucun travail, dès qu'il était en conformité avec la fin de leur Institut.

Ils y sont occupés actuellement au nombre de près de neuf cents, — y ont un archevêque, cinq évêques, un préfet apostolique, — et s'y partagent entre quatre provinces et cinq vicariats de missions.

# VICARIAT DU MACKENZIE

## Journal de Voyage d'un Missionnaire O. M. I. au Mackenzie (*suite*) [1].

***Jeudi 15 mai.*** — A l'heure fixée, c'est-à-dire quand le soleil atteignait le grand sapin indiqué par le chef, je réunis à nouveau tout le monde pour la prière du matin et la sainte Messe. Personne ne manque. Le saint Sacrifice s'accomplit dans cette pauvre cabane comme sous les voûtes de nos cathédrales. Mon Pierre était fier cette fois d'avoir un auditoire imposant. Il entonne un cantique que répètent tous les assistants.

A dix heures, réunion pour les enfants qui doivent faire leur première communion ; et, dans l'après-midi, les tout petits sont là, assis sur le plancher, me regardant de leurs grands yeux noirs, si clairs et si vifs qu'on aurait peine à les fixer bien longtemps. Je compte mon petit auditoire : ils sont là au moins une trentaine de tout âge. J'allais ajouter : et de toute condition, mais ici la condition est partout la même. Il y a là les deux enfants du chef ; la noblesse de leur origine ne les distingue en rien du reste du peuple. Les uns n'ont pour tout habillement qu'une mince chemise de coton et un pantalon qui dut être neuf jadis, mais qui, aujourd'hui, porte tant de pièces qu'on chercherait vainement à savoir laquelle est la fondamentale. D'autres s'abritent sous des haillons de peaux de caribou, où le poil usé a cédé la place à une couche sûrement imperméable de tout ce que l'on veut.

Mais l'extérieur n'est rien : il y a sous ces haillons sordides et dans ces corps souffreteux des cœurs chers à Jésus, des âmes chrétiennes avides de l'aimer, et c'est ce qui

(1) Voir *Missions*, juin 1914, page 200.

m'attache à eux. Je promets à ceux qui écouteront attentivement, et répondront le mieux aux questions, de belles médailles et quelques images ; c'est plus qu'il n'en faut pour exciter l'émulation, même parmi les plus jeunes. A la première interrogation, si l'un reste bouche bée, son voisin lève aussitôt la main pour répondre à sa place. Il y a de ces réponses naïves, comme on n'en entend que chez les sauvages ; mais ici elles ont un tour particulier qui dénote l'idée première qui hante le cerveau d'un petit enfant des bois. Demandez-vous quelle est la première chose que Dieu a créée ? Les garçons vous répondront : les canards, le caribou, — les petites filles, elles, vous diront : les graines, etc. Les plus savants vous diront que saint Joseph est celui qui, sur l'image, tient Jésus par la main et porte un fouet, en désignant par là le lis que le saint Patriarche tient de la main droite. Les réponses prennent naturellement la couleur du milieu où vivent ces petits êtres ; et ce qu'ils voient chaque jour, ils l'appliquent à tout ce dont ils entendent parler.

Le catéchisme est terminé. Je vais visiter deux ou trois malades qui me réclament. Le premier est un jeune homme de vingt-cinq ans environ, dont les deux jambes paralysées lui refusent tout service. Depuis six ans, il est couché sur une misérable couverture. En hiver, on l'installe dans une petite traîne que halent trois pauvres chiens conduits par une orpheline. L'été, on le transporte en canot d'un camp à un autre, où la tribu doit séjourner un instant. Jamais la moindre plainte, le moindre murmure ne s'est échappé de ses lèvres. Il est là, me regardant en souriant, heureux, dit-il, de me revoir et de pouvoir enfin communier ! C'était tout son désir, c'est ce qu'il sollicitait tous les jours de son père qui l'a amené jusqu'ici. Il me demande de prier pour lui et de venir le visiter souvent, ce que je lui promets bien volontiers. A côté de celui-ci, voici une vieille aveugle, également infirme et pouvant à peine se remuer. Ailleurs, c'est un enfant de sept à huit ans qui agonise. Il

est étendu sur quelques haillons, respirant à peine, sans connaissance depuis cinq jours. On ne peut lui faire comprendre qui je suis; pourtant, en approchant ma croix de ses lèvres, il la serre avidement et d'instinct la porte à ses lèvres; mais c'est tout, — pas un mot, pas un signe. Ses parents entourent sa couche, désolés, mais résignés sous la main de Dieu.

De retour au logis, je trouve une dizaine de personnes qui m'attendent pour me conter leurs misères, — le froid qu'ils ont eu à supporter cet hiver si rigoureux, la faim qu'ils ont endurée faute de caribous. Toutefois, en ce moment, ils sourient à l'espérance : ils ne pensent qu'au printemps qui arrive et au soleil qui commence déjà à se faire sentir. L'hiver prochain sera ce que Dieu voudra : leurs soucis ne portent pas jusque-là ! Et le jour s'avance : c'est l'heure de réunir mon monde pour le chapelet. Le deuxième jour s'est écoulé ainsi; et, dans mon humble prière, je pense aux malades et aux bien portants, demandant au bon Maître de bénir la paroisse et son pauvre Pasteur.

*Vendredi 16 mai.* — A la Messe, grande affluence. Les dames de la localité s'étant munies chacune d'une brassée de branches de sapin, le plancher terreux du vestibule disparaît bientôt sous une épaisse couche de branchages qui servira de siège à ces dames. Quant aux Messieurs, pendant mon absence d'hier, ils ont eu soin de faire laver à grande eau le plancher du salon, de sorte que tout le monde se sent à l'aise pour prier.

Au déjeuner, on m'annonce qu'André mon serviteur est indisposé. Son grand frère le remplace, et celui-ci a des manières d'un sélect-fin de siècle. Songez donc ! Il a servi au Fort chez un des traiteurs de l'endroit ; c'est donc un artiste. Il paraît avec un immense plat, plein d'eau, et une espèce de serviette blanche sur l'épaule : ce sont, paraît-il, les ablutions d'usage là-bas et, pour ne pas déroger aux

bonnes façons de mon maître d'hôtel, je me mets en devoir de me présenter à table les mains nettes et la serviette au menton. J'ai peine à garder mon sérieux, tant ces manières d'étiquette ont de comique sur le théâtre où la scène se passe. Toutefois, Joseph est là, debout derrière moi, épiant tous mes mouvements ; et ce n'est qu'après le repas terminé et une nouvelle ablution que je puis satisfaire mon irrésistible envie de rire de mon rôle de pacha pouilleux.

La journée se passe sans incidents remarquables. Il arrive toujours quelques nouvelles traînes, qu'un coup de carabine salue dès leur apparition sur le lac, pendant que le pavillon jaune claque fièrement au vent et annonce que le village est en fête ! Aujourd'hui, peu de visiteurs : chaque famille est occupée à tendre les rets pour prendre les poissons nécessaires à la subsistance des personnes et des chiens. De mon côté, j'ai fait tendre un rets pour subvenir à mes propres besoins.

***Samedi 17 mai.*** — En raison de la veille du dimanche, c'est aujourd'hui jour de confession. Le chef vient m'avertir qu'il a donné l'ordre à ses jeunes gens de descendre la grande croix dont les bras ont été détachés par la violence du vent. Le tout va être réparé à neuf, sous l'œil vigilant du chef ; et, ce soir, la croix sera hissée à sa place. Les confessions commencent, — les femmes d'abord, les hommes ensuite. Entre temps, on procède à la replantation de la croix. Tout le monde est là, entourant le signe auguste de la Rédemption ; et, après une nouvelle bénédiction, elle s'élève dans les airs, au chant des cantiques et des *Ave Maria*. Commencées dans la matinée, les confessions ont duré jusqu'à dix heures du soir. Le petit missionnaire est fatigué, mais heureux à la pensée de ce que sera le lendemain si, déjà, les jours passés ont apporté tant de consolation à son cœur de prêtre.

***Dimanche 18 mai.*** — Tout le monde est debout de bonne

heure. Il est vrai que les ajustements demandent si peu d'apprêts ! Pourtant, il y a quelques nouvelles toilettes, et on commence à distinguer les rangs et les conditions. Le chef a endossé son uniforme des grands jours, — une veste galonnée aux manches et aux épaules, et garnie de larges boutons qui ont l'aspect de l'or. Aussi, s'écarte-t-on sur son passage ; et ce n'est point sans majesté qu'il s'installe sur le baril de poudre qui lui sert de trône royal, tout auprès de l'autel. La maison est pleine ; et même, au moment de la communion, plusieurs, de crainte d'être bousculés sans merci, se faufilent dans les coins ; et bientôt mon lit, de débonnaire mémoire, mon pauvre lit regorge d'habitants. 95 communions sont distribuées, au milieu des cantiques enlevés avec plus d'ardeur que jamais.

En ce moment, mon modeste logis me fait l'effet d'un coin du paradis, non certes en fait de magnificence ; mais, sur tous ces visages hâlés et amaigris, la joie est si visiblement peinte que le bonheur de tous est difficile à décrire. L'action de grâces terminée, tous se retirent, après que j'ai annoncé pour midi la cérémonie du baptême des enfants.

Bientôt, tout est redevenu calme ; j'en profite pour remettre un peu toutes choses en ordre. Mais, arrivé au lit, que vois-je ? Le malheureux s'est affalé sous la charge de ceux qui avaient cru bon de s'y installer ; et je contemplais encore ce magnifique désordre, quand Joseph entra, portant le déjeuner. Du coup, sa dignité se révolte pour tout de bon ! La couverture jadis blanche porte les traces indéniables de nombreux outrages. Le lit n'a plus de forme ni de consistance. Mais qu'y faire ? Je laisse Joseph à son curieux monologue en montagnais, — haché de quelques mots français : « Ah bin ! Ah bin ! » — et je vais déjeuner. Pendant ce temps, le brave garçon remet tout en place, et plie les couvertures à la tête du lit. Le lit lui-même, remis debout sur ses quatre pieds branlants, est solidement attaché au mur. « Mais, me dit Joseph, à l'ave-

nir j'aurai l'œil, et gare à celui qui s'avisera d'y grimper encore! » Quand il a fini de replacer les choses dans leur position première, il reste là, derrière mon dos, attendant les ordres. Tout en agitant dans ma tasse ce qui, d'abord, me semblait être du thé, je ne puis m'empêcher de remarquer que c'est bien épais pour du thé. Finalement, je me décide à demander à Joseph ce que peut être ce brouet gluant. « Ça, me dit-il, c'est du cafoué, parce que c'est dimanche aujourd'hui. » Les sauvages qui n'ont pas d'autre nom pour ce genre de breuvage ont changé le mot café en cafoué. Mais cette transformation du mot n'est rien à côté de la chose. Mon cafoué, ce matin, a l'air de provenir d'une fabrication toute spéciale; et je l'avale à petites gorgées, tant l'âcreté me suffoque malgré moi. Enfin, le cafoué est absorbé; et Joseph se félicite de mon peu d'appétit, car, la chaudière étant encore pleine aux trois-quarts, en bon maître-queux, il a droit à ce qui reste.

Afin de perdre le goût de ce mélange, trop parfumé sans doute pour mon palais grossier, je sors au grand air. Le village est en fête, — les cœurs oui, mais les corps souffrent, car il paraît que les rets ne donnent pas. Le poisson, sans doute effarouché par la présence de tant de rets, a gagné d'autres lieux où il sera moins tourmenté. Mais cela ne fait pas l'affaire de ceux qui, comme mes paroissiens, n'ont d'espoir que dans les rets tendus à la rivière. Il ne reste plus rien; et quelques-uns parlent de partir pour la chasse, après la prière du soir.

A midi, ont lieu les baptêmes de trois filles et de deux garçons. La cérémonie se passe dans la plus grande simplicité : point de son de cloches, point de pralines, une médaille à chacun des nouveaux baptisés, une image pour les parrains et marraines, — et c'est tout. A trois heures, prière et chapelet au pied de la croix réédifiée hier. Le chef a demandé cette cérémonie; et, bien que le vent souffle avec violence et soit encore assez glacial, tout le monde est là, entourant la croix et écoutant avec attention les explica-

tions relatives à l'érection de la croix. Puis le chapelet commence, suivi d'un cantique au Sacré-Cœur et à la sainte Vierge ; et, pendant que je me retire, vieux et vieilles s'approchent de la croix et la baisent religieusement.

En moi-même, je revois bien des cérémonies analogues dont j'ai été témoin là-bas au pays de Bretagne. C'est à peu près la même scène avec les mêmes décors : de tous côtés des rochers abrupts plantés çà et là, quelques touffes de sapin, — il ne manque que les genêts aux fleurs d'or pour en faire un sol breton. Les gens eux-mêmes (à part, bien entendu, les caractéristiques propres à leur race de nomades) ont du Breton la fidélité aux croyances et aux rites du passé.

La cérémonie terminée, quelques chasseurs s'éloignent, comptant sur leur carabine pour apporter le souper de la famille. Pour ma part, grâce à la générosité du chef, j'ai la chance d'avoir un souper — frugal, il est vrai, mais au moins quelque chose qui tient lieu de ce qu'on pourrait désirer si l'on avait mieux et davantage. Que souhaiter de plus, quand le garde-manger est vide ? A la guerre comme à la guerre ! D'ailleurs, menant la vie nomade comme ceux qui m'entourent, je dois nécessairement partager avec eux tous les caprices de la fortune. Il ne faudrait pas croire que tout est rose dans cette vie de bohémiens. Si quelquefois c'est l'abondance, quand le poisson envahit les filets ou que le caribou foisonne, il y a aussi des jours terribles, comme cet hiver en particulier où le caribou a fait complètement défaut et où le froid si rigoureux a fait fuir le poisson dans les eaux profondes du grand lac. Non, on ne vient pas ici pour faire bonne chère. Et si, à la maison, il y a toujours au moins le nécessaire, au large, en mission, on a encore toutes les occasions de sentir les privations qu'ont éprouvées nos premiers Pères.

C'est en me remémorant toutes ces choses que je me dispose à rentrer sous ma couverture ; et, puisque le proverbe veut qu'un long sommeil vaut un bon dîner, je n'ai qu'à

essayer le remède. Demain sera ce que le bon Dieu voudra ; et je clos les paupières en murmurant le *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*. Dormir ! c'est bientôt dit. Il faut attendre d'abord que la bande de chiens qui hurlent aux environs aient fini leur vacarme. Pour eux aussi, c'est le grand jeûne. Des coups de bâton, ils en ont tant qu'ils en veulent, mais ce n'est guère réconfortant. Aussi, la paix est loin de régner dans la troupe. Le plus fort s'en prend à son voisin ; et, ne pouvant enfoncer les dents dans sa part de poisson accoutumée, il larde de ses crocs son congénère. Celui-ci riposte, d'autres s'approchent ; et bientôt c'est une mêlée générale. Alors, cinq ou six triques s'abattent sur une douzaine d'échines ; et les gémissements des plus touchés annoncent que la bataille a pris fin. Mais la paix dure peu : au moindre geste, au moindre grognement, nouveau choc, nouvelle apparition du bâton vengeur, — et les battus s'enfuient en hurlant. Enfin, voyant qu'il n'y a rien à gagner, chacun prend le parti de se coucher en rond à l'abri du vent, mettant en pratique le principe commun à tous en ce moment : qui dort dîne. Et bientôt, dans un calme plus ou moins profond, tout le village sommeille sous le regard de Dieu.

*Lundi 19 mai.* — La nuit a été froide ; sur la rivière, les mares sont recouvertes d'une mince couche de glace, ce qui est mauvais signe. Déjà quelques pêcheurs sont aux rets, et reviennent la tête basse, d'un air qui en dit long. Après la Messe, les hommes, qui d'habitude s'en allaient aussitôt, restent aujourd'hui, attendant que j'aie terminé mon action de grâces. Lorsque je me lève, la première parole est pour me dire qu'il n'y a pas de poisson, — qu'il n'y a rien. Les plus favorisés ont pris deux ou trois brochets, qu'il leur faudra partager entre les personnes et les chiens. La disette commence. Déjà hier, beaucoup n'ont pas mangé leur content : les chiens ne reçoivent rien depuis deux ou trois jours, et cependant pour quelques-uns la route est longue

encore d'ici aux cantonnements d'été. Les plus sages de mes gens seraient d'avis de se disperser, avant que les chiens deviennent par trop faibles et par suite inutiles. Je ne puis aller contre cet avis, n'ayant rien moi-même à leur donner. Qui sait si, un jour ou l'autre, je ne serai pas obligé de prendre la même décision ?

A ce moment, le chef arrive, apportant lui-même le déjeuner : c'est grave ! Il dépose l'assiette sur la table, et, me regardant : « Père, dit-il, rien dans les rets, pas un poisson ; j'avais promis de te faire vivre durant tout ton séjour ici, mais je crois que nous allons jeûner, moi et mes enfants, car nous n'avons plus rien ! » Que faire ? Ah ! si j'étais la moitié d'un Carnegie ou d'un Rothschild, la solution serait bien vite trouvée. Mais ma besace est aussi légère que celle du dernier de mes paroissiens ; et il y a beau temps que les succulentes galettes ont disparu ! Enfin, pour avoir bonne contenance, je dis au chef que j'irai faire un tour de chasse et que peut-être j'aurai la chance de trouver un lièvre ou une perdrix. Aussitôt après le déjeuner, je prends mon fusil, ma cartouchière, et en route ! Il faut croire que cette idée était bonne et que le bon Dieu eut pitié de nous, puisque, sans être habile chasseur (n'ayant jamais eu la faveur d'un cor de chasse au régiment), je réussis à abattre cinq faisans. Je reviens en hâte, fier de ma chasse, et content surtout de pouvoir dédommager un peu le chef de ses généreux services. Je frappe à la porte : le chef lui-même vient ouvrir, et je lui tends le linge qui me tient lieu de gibecière, — un gros « marsitcho » et un rire joyeux, c'est toute sa réponse. Vite, la chaudière est au feu ; et les pauvres faisans, dépouillés de leur duvet, mijotent au fond de la marmite, pendant qu'on n'en finit pas de vanter mon fusil d'incessants *yenioriya* (c'est-à-dire qu'il est épatant).

J'ai à peine déposé mon fourniment, qu'on vient m'annoncer que mon petit agonisant s'en va rapidement. En effet, il n'a plus qu'un souffle à peine sensible, les yeux ne

remuent plus, les paupières s'abaissent : c'est fini. Un ange de plus est monté au ciel, et la terre compte un infortuné de moins. Les parents sont là, contemplant d'un air désolé le petit cadavre jauni. Ils ne pleurent pas. Depuis longtemps, en voyant leur enfant s'affaiblir de plus en plus, ils s'étaient comme familiarisés avec la pensée d'en être bientôt séparés; et leur douleur semble plus calme.

Autour de la couche funèbre se pressent deux ou trois autres enfants, qui ne comprennent rien encore de ce qui vient de se passer, pendant que deux plus grands regardent longuement ce petit corps sans vie. La famille se compose encore du père, de la mère et de sept enfants. Il faut le dire ici, à la louange de nos sauvages : les théories nouvelles et criminelles des temps modernes n'ont pas cours chez eux. Plus une famille est nombreuse, plus les parents sont heureux; et celles qui comptent neuf et dix enfants ne sont pas rares ! Et pourtant, Dieu sait ce qu'il en coûte de peines dans ce misérable pays pour élever une nombreuse famille !

Pendant qu'on ensevelit le défunt, je retourne à mon domicile, où m'attendent quelques partants qui désirent me voir une dernière fois avant de s'éloigner. Ils emportent un petit souvenir, — image ou médaille qui leur rappellera la visite du Père. Je tâche de satisfaire à toutes les demandes. Une dernière prière est faite, un dernier coup d'œil s'assure que rien ne manque sur la traîne; et l'attelage s'éloigne, suivi des conducteurs qui vont chercher ailleurs de quoi vivre. C'est aussi le temps de se livrer à la dernière chasse du printemps, la chasse des rats musqués, dont la peau se vend assez bien en ce moment dans les magasins de fourrures.

Dans l'après-midi, arrivent deux étrangers, deux frères venus de leur camp, situé à plusieurs milles d'ici. Il y a chez eux quelques sauvages qui désirent voir le Père. Ils sont venus me chercher un peu plus tôt que je ne pensais; mais, comme la glace se fait mauvaise, il n'y a plus de

temps à perdre. En effet, le vent souffle avec violence ; avant longtemps la glace se brisera, et ce sera fini des voyages en traîne ! Je fixe donc le départ au lendemain, après l'enterrement de mon petit défunt. Toute la journée, c'est un va-et-vient général, — les uns partant, les autres se disposant à partir. Le soir, je fais mes adieux et donne les dernières recommandations à tous.

*Mardi 20 mai.* — A la Messe, l'assistance n'est plus aussi nombreuse, à cause des départs d'hier; et aujourd'hui encore beaucoup se disperseront. Les vivres étant de plus en plus rares, je me décide à tenter la chance qui m'a favorisé hier. Cette fois encore, trois faisans et un rat musqué remplissent ma gibecière. C'est peu pour ma propre subsistance, celle de mon hôte et de sa famille qui ne compte pas moins de dix personnes ; mais au moins j'ai fait preuve de bonne volonté, et le chef paraît satisfait.

On annonce que le petit cercueil est terminé. Après y avoir placé le petit cadavre, on l'apporte ensuite à la chapelle pour les prières accoutumées. Les prières dites, André, une petite croix de bois en main, ouvre le cortège. Deux jeunes gens ont passé, dans la corde enroulée à chaque extrémité du cercueil, une longue perche qu'ils posent sur leurs épaules, et nous partons pour le cimetière. Le cimetière est loin, et point de sentier pour y conduire ; mais nos gens sont agiles, et c'est un jeu pour eux d'escalader les rochers et de sauter les crevasses. Enfin, derrière une colline plus haute que les autres, au bout d'un petit lac bourbeux, se trouve le cimetière. Il y a là six tombes, entourées chacune d'un encadrement de bois, et au milieu du carré une grande croix qui domine. C'est au pied de cette croix qu'on a creusé la fosse où doit reposer le nouveau venu. Une petite croix indiquera sa place, et c'est tout.

Il faut dire encore, à la louage de nos sauvages, qu'ici comme partout ils ont à cœur d'entretenir ce culte des

morts ; ils se reprocheraient de ne pas leur rendre les derniers devoirs aussi convenablement qu'ils le peuvent. Chaque tombe est l'objet de soins respectueux, auxquels peuvent peut-être se mêler parfois quelques vestiges de rites superstitieux, mais enfin tout montre que le culte des morts a sa place dans les croyances des plus ignorants.

Une dernière prière dite sur la petite tombe ombragée de la croix, et l'on reprend le chemin du village. En passant près de la loge où demeure le jeune homme paralysé, j'entre un instant pour le consoler une fois de plus et lui faire mes adieux. Tout de suite la conversation tombe sur la cérémonie qui vient de se faire : « C'est un heureux, me dit ce pauvre infirme, mais pour moi il en sera ce que le bon Dieu voudra. » Je lui promets de prier pour lui ; et je le laisse égrenant son chapelet en l'honneur de N.-D. de Lourdes, le secours des infirmes et la consolatrice des affligés. J'étais occupé à mes derniers préparatifs de départ, lorsque le chef vint me demander de rester encore jusqu'au lendemain. Quelques vieux et vieilles veulent communier une dernière fois avant mon départ. Comment ne pas acquiescer de bon cœur à ce pieux désir ? Pour les tout petits ce sera aujourd'hui la distribution des prix de catéchisme. Pas un ne manque à l'appel convenu ; aux premiers et aux savants une petite image, aux autres une médaille, à tous quelques conseils, — et tous se retirent enchantés. Il est tard : encore quelques confessions, et la prière en commun termine cette dernière journée.

*Mercredi 21 mai.* — Cinq à six communions à la Messe, dite cette fois sans accompagnement de cantiques : mon chantre est parti hier, et, comme je n'ai désigné personne pour prendre sa place, chacun suit en silence les cérémonies du saint Sacrifice. Quelques nouveaux départs s'effectuent dans la matinée : nos gens s'éparpillent de plus en plus, quelques-uns avec le désir qu'ils me manifestent de me retrouver, dimanche prochain, au nouveau village où je

dois passer quelques jours. Il faut donc que j'aie jusqu'au bout une petite paroisse nomade de Plats-Côtés. A midi, je sonne pour la dernière fois ma petite clochette, et on se réunit pour la récitation du chapelet. Je renouvelle mes adieux à ces braves gens, les félicitant de leur assiduité à suivre les exercices de la mission et leur promettant de garder un bon souvenir de mon séjour au milieu d'eux. Un dernier cantique à notre bonne Mère du ciel clôture ces quelques jours de mission si consolants et si vite écoulés.

Déjà mes bagages sont ficelés, prêts à être placés sur les traînes ; je serre une dernière fois la main au chef, en le remerciant de sa généreuse hospitalité, et je descends sur la rivière, — escorté de tous mes fidèles paroissiens qui tiennent à assister au départ du Père. Une traîne porte mes bagages, l'autre m'est réservée. Les conducteurs mettent des souliers aux pattes des chiens, — précaution indispensable en cette saison de l'année où la glace présente une surface hérissée de petites aiguilles qui ont vite fait d'ensanglanter les pattes pourtant si dures des pauvres chiens. C'est en prévision de cet accident que mes compagnons enveloppent les pieds de leurs coursiers dans des petits sacs fabriqués à cet effet. Pendant que s'accomplit cette opération, je donne une dernière poignée de main à tout le monde, — et au revoir ! Au signal du cocher, je m'étends sur la traîne, les coursiers prennent le trot, et nous voilà en route. Cette fois, ce n'est plus la traîne si incommode de mon malheureux Pierre, où j'avais tant de peine à me nicher ; le véhicule qui m'emporte est un de ces larges traîneaux où une famille entière trouverait facilement place. Je suis là, étendu en vrai roi fainéant, ne ressentant guère les secousses et surtout n'ayant rien à craindre de l'eau, puisque le traîneau est élevé d'au moins 50 centimètres au-dessus de la glace. Alexis, mon conducteur, court à côté de la traîne, excitant de la voix ses trois fiers coursiers, pendant que Basile, son frère, conduit la traîne

aux bagages. Dommage que je ne sois ni poète ni artiste, sans quoi je trouverais facilement matière à un riche tableau dans le spectacle de la nature que j'ai sous les yeux. Si absorbé que je sois à jouer mon rôle de roi fainéant, je relève la tête pour remarquer certaines îles où, au dire d'Alexis, foisonnaient autrefois des bandes de caribous.

On s'arrête, juste le temps voulu pour me permettre de bénir une nouvelle maison qui s'élève à l'entrée de la rivière, puis nous repartons. Alexis reprend son poste; et les chiens, excités par ses cris, s'élancent à la suite de la traîne de Basile. En vain je prête l'oreille pour essayer de saisir le nom que mon cocher donne à ses coursiers : l'appel est si vite lancé que je le comprends à peine. Pourtant, il me semble que le chien de tête répond au nom de Rodrigue, et le second à un nom terminé en ille, comme Castille, — de sorte qu'avec mon traîneau, avec sa couverture rouge et mon fier Alexis chaussé de bas bariolés montant jusqu'aux genoux, on se croirait volontiers au beau pays Castillan.

Nous laissons la rivière Couteau-Jaune pour entrer sur le lac. Alexis, qui a pris place à mes côtés pour fumer sa pipe, me montre les innombrables îles dont le lac est parsemé. Un Anglais, de passage ici il y a quelques années, prétend les avoir toutes comptées; et, sur cette assertion que je soumets au jugement de mon compagnon, il se prend à secouer la tête comme pour dire que c'est impossible. De fait, il y en tant qu'elles doivent approcher d'un millier. Nous suivons les bords du lac, traversant les îles pour arriver enfin à un petit village où cinq ou six maisons s'élèvent sur le penchant d'un galet dominant le lac. C'est la demeure d'un sous-chef, absent pour le moment; mais il y a là deux ou trois familles qui gardent la place. Comme je les ai déjà vues, dimanche dernier, et que plusieurs doivent être avec nous pour dimanche prochain, nous ne nous arrêtons que le temps de bénir une maison et de faire

le thé. Puis le convoi repart. Les chiens, sentant cette fois que leur demeure est proche, pressent le pas et n'ont guère besoin de commandements. Rodrigue prend directement le chemin de sa cabane ; et, en deux ou trois heures de grand trot, nous arrivons au poste.

Nous sommes sur le terrain de Petit-Papier, père de mes deux compagnons, un vieux connu à cent lieues à la ronde et qui se fait gloire d'héberger honorablement tous les voyageurs. Il est là sur le pas de sa porte, attendant que j'arrive au sommet de la côte ; et bientôt il s'avance majestueusement, d'un pas que ses soixante-dix et quelques années laissent encore alerte et décidé. On dirait un vieux grognard de l'Empire, car, plus favorisé que ses compatriotes, il porte une superbe moustache et la barbiche impériale. Une couronne de cheveux blancs encadre un visage osseux, où deux yeux presque éteints laissent deviner qu'autrefois ils devaient briller joyeusement. Comme décorations, il porte une grande médaille de Notre-Dame de Lourdes à la boutonnière, et du côté gauche un crucifix rouge suspendu par un cordon de laine écarlate, — le tout épinglé sur une veste de fantaisie en queue de pie. L'effet n'est pas banal. C'est lui, c'est Petit-Papier en personne. Bien qu'il ne soit pas chef, il en a toutes les allures et s'en arroge tous les pouvoirs. Songez s'il est fier aujourd'hui de recevoir le petit Père et d'avoir chez lui la Messe pour quelques jours ! Du moins c'est un chrétien de vieille roche et des meilleurs : il est de la race la première évangélisée par les PP. Faraud et Grollier, et il tient ferme à ses croyances.

Aux alentours, on ne compte que les familles d'Alexis et de Basile, et deux ou trois loges. La paroisse ne sera guère nombreuse ; mais, à l'accueil qui m'est fait, je devine déjà que j'y coulerai des jours heureux. On m'introduit dans la maison principale, la demeure même du vieux grenadier qui, pour faire honneur au Maître dont je suis le petit représentant, fait transporter ses pénates dans une maison

voisine pour me laisser seul en la place. Pendant que le déménagement s'opère, que Mme Petit-Papier ramasse ses frusques et ses bibelots, il me faut nécessairement subir la question et payer les droits d'entrée. Petit-Papier est un causeur intarissable, et comme tous les sauvages il possède une mémoire des plus heureuses. Il me le fit bien voir ; à travers tant et tant de faits, comment aurais-je pu ne pas perdre le fil ? C'est d'abord l'histoire de son jeune âge, l'énoncé de ses travaux au service de la Compagnie, la biographie des bourgeois qu'il a hébergés, des évêques et des Pères qu'il a connus, — le tout raconté moitié en montagnais, moitié en plat-côté, et où reviennent de temps en temps quelques bribes de mots français, comme le titre de Monseigneur P. Faraud et petit Père Gascon, etc.

Le déménagement est terminé, et Alexis s'occupe de ranger mes bagages dans un coin. Tout est prêt, et on me laisse seul dans mes appartements. Oh ! mais ce n'est plus, comme là-bas, une misérable chaumine où souris et moineaux avaient toute liberté de pénétrer. Mon palais actuel, de six mètres de long sur quatre de large, possède toutes les apparences d'une maison bourgeoise. Deux lits, deux tables, trois ou quatre chaises, un poêle, une cheminée, trois larges croisées, tout autour des images, des crucifix, en font un vrai palais. On voit que nous approchons de la ville. D'ailleurs, comme ces gens se trouvent à mi-chemin entre les Forts Raë et Résolution, ils parlent aussi bien le montagnais que le plat-côté, de sorte qu'ils ont fini par laisser les défauts de cette dernière tribu pour marcher sur les traces des Montagnais dans la voie du progrès. Les Plats-Côtés, sur ce point, sont encore en retard ; mais, avec le temps, ils y arriveront bien à leur tour.

L'heure du repas a sonné, paraît-il, et Alexis arrive avec le menu. Toujours le même ragoût, bien entendu : du poisson, et toujours du poisson. En ce temps de l'année, c'est généralement tout ce qui constitue la nourriture du pays.

Pourvu qu'il y en ait en quantité suffisante, chacun est satisfait. A dix heures, je sonne donc la prière du soir en commun. La petite assistance se réunit : on récite le chapelet, on chante des cantiques, et l'on songe à se reposer. Cette fois, ce n'est plus le lit à bascule de mon premier gîte : la couche est solide, si solide même que je sens à travers ma légère couverture les grosses barres qui tiennent lieu de sommier. Ce qui n'empêche pas le sommeil de venir bientôt fermer mes paupières alourdies.

***Jeudi 22 mai.*** — Je me réveille un peu courbaturé, — les traverses de mon lit en sont un peu la cause — mais une petite promenade m'a vite remis sur bon pied. Ma clochette appelle tout le monde : une quinzaine en tout. La chapelle est installée comme d'habitude, sur la table désignée à cet effet ; et, pendant le saint Sacrifice, faute de grande assistance, on récite le chapelet. Dans la matinée, quelques familles arrivent du camp que j'ai quitté moi-même, et veulent profiter une fois de plus de la sainte communion dimanche prochain. Pendant ce temps, je fais connaissance avec mes nouveaux paroissiens, mais quel changement déjà ! Au lieu de s'enfuir par timidité comme mes petits Plats-Côtés, si peu habitués à la vue d'une robe noire, les enfants d'ici ne me voient pas plutôt sortir qu'ils accourent à ma rencontre avec des salutations : « Bonjour, petit Père ! » à n'en plus finir.

Je rentre au logis, sur la demande de Basile qui désire m'entretenir un instant. On sait déjà que Petit-Papier est de la classe élevée et même qu'il tient à le faire paraître. Ses fils, Basile et Alexis, commissionnaires en sous-ordre au compte des traiteurs de Résolution pour l'achat des fourrures, ont l'un et l'autre à leur disposition quelques menus articles qu'ils cèdent aux sauvages en échange des fourrures. Basile donc me fait remarquer que ma chapelle, telle quelle, est un peu misérable. Il me prie, en conséquence, de lui permettre de l'orner à sa façon. Sa propo-

sition étant acceptée avec félicitation, il court à sa loge, et revient accompagné de sa femme portant deux ou trois pièces d'étoffe, quelques clous et un marteau. Pour ne point déranger les plans de l'artiste, je lui laisse l'initiative et l'exécution. Il est là, prenant ses mesures, attachant des ficelles aux soliveaux, — le tout d'un air d'un homme qui s'y connaît. Quand les ficelles sont solidement fixées, Basile déploie une longue pièce de coton blanc qu'il y suspend avec goût. Il met par-dessus une seconde pièce de coton rayé; et, pendant que sa femme fixe le tout avec des épingles, Basile me demande mon avis. C'eût été cruel et injuste de le peiner. — « C'est parfait, Basile, on voit que tu aimes à ce que le bon Dieu soit honnêtement logé. » De fait, ce baldaquin, ou plutôt cette tenture improvisée, avait plus de mine que les tristes moustiquaires de mon premier sacristain dont le bon Dieu s'était contenté. C'est peu de chose, sans doute, mais c'est bien mieux que je ne pouvais espérer. Une couverture blanche toute neuve sert de tapis d'autel, et la chapelle est ornée. Je félicite encore une fois l'artiste, qui a l'air satisfait au plus haut point. Je l'ai cru, du moins ; car, peu après, il revient avec un rouleau de toile cirée toute neuve qu'il étend sur la table où je dois prendre mes repas : « Ça, dit-il, c'est à ton usage ; il faut que tout soit correct. » C'en est trop ! Où suis-je, Seigneur ! De sultan, je me vois devenir empereur. Que sera-ce donc au troisième camp, où je dois me rendre dans quelques jours, au milieu d'une centaine de sauvages qui m'attendent ?... Je descends de mes rêves de grandeur. L'heure du catéchisme est arrivée, et une troupe mélangée de petits Montagnais et de petits Plats-Côtés accourent au son de la clochette. Ici encore c'est le progrès, — moins de guenilles, moins de capotes en lambeaux, et surtout plus de facilité à retenir mes courts enseignements. Au chapelet du soir, je félicite mes nouveaux paroissiens de l'accueil qu'ils font au bon Maître dans la personne de son missionnaire. Quelques-uns ayant demandé à communier dès demain, pour pouvoir jouir plus

tôt de la réception de la sainte Eucharistie, j'entends quelques confessions; et je termine cette journée, plus content que jamais d'être l'instrument du bonheur de ces pauvres gens.

*Vendredi 23 mai.* — Il y a une douzaine de communiants à la sainte Messe. Pour la plupart, ce sont de pauvres vieilles n'ayant pas communié depuis le printemps dernier; mais aussi le vénérable patriarche en tête, ainsi que tous ses enfants, sont venus à la sainte Table. Au déjeuner, Alexis m'apprend que, comme au dernier poste, le poisson vient de leur faire tout à coup défaut. Est-ce malice du démon qui cherche à me faire déguerpir au plus vite? Toujours est-il qu'il n'y a plus rien dans les rets. Alexis se dispose donc à partir pour la chasse avec un petit sauvage. De mon côté, je prends mon fusil, dans l'espoir d'être aussi heureux que là-bas à la maison du chef. Mais ici le gibier est plus rare, du moins aux alentours du village, et je reviens avec deux misérables perdrix. Alexis est plus heureux; il ne revient que fort tard dans la soirée, mais il est chargé de toutes sortes de victimes, — rats, canards, perdrix. C'est l'abondance pour ce soir; et plusieurs parlent de partir demain sur le même chemin. Pendant ce temps, Basile, en l'absence de son frère, s'est institué mon chef de service, et je vous assure qu'il connaît son rôle : toujours deux plats, poisson et quelques graines sauvages, avec une tasse de thé. Tel est le repas d'un empereur au pays de Petit-Papier !

*Samedi 24 mai.* — Tous les hommes valides partent pour la chasse, pendant que les ménagères gardent les loges. Seul Petit-Papier père reste aux alentours. Il reprend une conversation qu'il m'est souvent difficile de suivre, mais où le vieux semble s'intéresser énormément. Je visite quelques malades, l'un souffrant du rhume, l'autre se plaignant de maux d'oreilles; et ainsi la matinée se passe rapidement.

En arrivant au logis, je trouve Mme Alexis qui remplace son mari et dispose sur la table le dîner préparé. Au catéchisme, j'annonce pour demain la distribution des prix ; et, comme là-bas, au premier village, une sainte émulation s'empare de ces enfants. On entend les plus avancés répéter en chœur les prières enseignées et qu'ils doivent réciter demain sans faute. Tandis que, dans la soirée, je confesse une vingtaine de personnes, les chasseurs reviennent, ayant chacun quelques canards ou quelques perdrix, — de quoi donner à leurs familles au moins un bon repas.

*Dimanche 25 mai.* — A la Messe, j'ai le bonheur de distribuer encore vingt-cinq communions. Dans la matinée, bénédiction et érection d'une nouvelle croix, qui rappellera à tous le souvenir de la mission. Tout le monde est là ; et, après les prières, la récitation du chapelet et un cantique, la croix est élevée sur le rocher qui fait face à la maison de Petit-Papier. La distribution d'images et de médailles à tous les enfants du catéchisme, au nombre d'une vingtaine, les met au comble de la joie. On attend pour aujourd'hui les traînes qui doivent venir me chercher pour aller passer le reste de la saison dans un troisième camp, à une petite journée d'ici. Ce sera sans doute le dernier voyage en traîne pour cette année, car la glace se fait de plus en plus mauvaise, — on ne peut plus même s'y aventurer sans de grandes précautions.

A 8 heures du soir, on signale l'apparition de deux traînes au large : les nouveaux arrivants viennent chercher le Père qui doit se rendre au lieu appelé Maisons de Wenaya, où une centaine de sauvages se trouvent réunis. Les nouveaux venus nous demandent de nous hâter : à les croire, la glace est dangereuse, et ils parlent de s'en retourner dans la nuit. D'où longue palabre entre Petit-Papier, qui veut garder le Père jusqu'au lendemain, et les nouveaux arrivants, qui tiennent à repartir tout de suite. Pour moi, ayant à dire la messe demain aux intentions d'Alexis et de

sa famille, je serais content de pouvoir lui accorder cette satisfaction. Finalement, après bien des pourparlers, on arriva à une entente. Le Père partira demain matin, après la messe et l'érection d'une croix au cimetière. Le vieillard qu'est désormais Petit-Papier sent qu'il n'a pas de longues années à vivre, et il veut dormir à l'ombre d'une croix bénite. Il tient donc à ce que j'accomplisse cette cérémonie avant mon départ. Tout conclu, vers onze heures du soir, je vais me reposer, en pensant aux surprises que me réserve le palais qui m'abritera demain soir.

*O. M. I.*

## Album de Famille.

Mon but, en publiant cet album (1), est de préserver de l'oubli les traits de Mgr de Mazenod, tels qu'ils nous apparaissent dans deux douzaines de portraits, — peintures, gravures, photographies — que nous possédons de lui et dont plusieurs, déjà fort rares, sont à peu près inconnus.

A ces portraits, il m'a paru intéressant d'ajouter ceux des Pères qui ont été ses principaux auxiliaires dans l'établissement de la Congrégation, non moins que ceux des personnages qui ont eu des rapports plus particuliers avec lui.

Les Oblats ne m'en voudront assurément pas de trouver ici, avec une vue des lieux et des monuments qui rappellent sa mémoire, celle des maisons qui furent fondées en France avant sa mort. De plus d'une d'elles on pourra dire sans doute bientôt : *Etiam periere ruinæ.* Si leur image repasse sous nos yeux, leur souvenir vivra plus longtemps dans nos cœurs...

Marcel Bernad, *O. M. I.*

(1) *Monseigneur* Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD, *Evêque de Marseille et Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée* (1782-1861). Beau volume de 180 pages, avec 190 gravures : 10 francs. Imprimerie Malvaux, Bruxelles ; 1913.

# NOUVELLES DE PARTOUT

## VICARIAT DE NATAL

### Les deux Larrons du Sud-Afrique.

Qu'elle est touchante, dans sa simplicité, l'histoire des deux larrons ! Tous deux sont également témoins de la patience du Sauveur au milieu des plus atroces souffrances. Tous deux pouvaient se convertir et, par la vertu du sang divin, être purifiés de leurs crimes. Un seul, cependant, entendit ces paroles consolantes : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis. » Pourquoi ? Question terrible, que plus d'un missionnaire a eu l'occasion de se poser dans l'exercice de son ministère ; car, en pays de mission, l'histoire des deux larrons ne se reproduit que trop souvent. J'ai moi-même assisté, il y a quinze jours à peine, à une de ces scènes consolantes et terribles.

Dans la prison de Pietermaritzburg, deux condamnés à mort attendaient le jour de leur exécution. Ces malheureux, païens l'un et l'autre, avaient assassiné une femme et ses enfants.

Trois fois par semaine, j'allais les voir ; je leur lisais parfois le récit évangélique de la Passion. L'histoire surtout des deux larrons les frappait. Mais, je dois l'avouer, nos deux bandits donnaient peu de signes de repentir. Leur sentence n'étant pas confirmée, ils espéraient que la peine capitale serait commuée pour eux en un emprisonnement à perpétuité et qu'ils échapperaient à la pendaison, dont la pensée les hantait jour et nuit.

Je les visitais depuis trois mois, lorsqu'un matin je les trouvai dans un état de sombre désespoir : on venait de leur notifier que leur recours était rejeté et qu'ils seraient exécutés la semaine suivante. Ce jour-là, j'abrégai ma visite : leur cœur était trop plein de haine et de fureur pour qu'ils pussent m'écouter.

Le lendemain, je les trouvai plus tranquilles ; mais, pendant mon exhortation, l'un d'eux se leva et, sans mot dire, alla s'asseoir à l'écart. Les jours suivants, la même scène se reproduisit ; seulement, le malheureux revenait comme malgré lui, écoutait quelques instants, et s'en allait de nouveau pour revenir encore... La grâce le travaillait visiblement. Remporterait-elle la victoire ? Hélas, hélas !...

Un jour, il me supplia, en termes si émouvants, d'intervenir auprès des juges, que je tentai une démarche en sa faveur. Ce fut sans succès. Lorsque je lui appris ce triste résultat, il éclata en imprécations. Impuissant à lui sauver la vie, je le conjurai de me permettre de sauver son âme ; sa réponse fut un blasphème.

Le soir même, je retournai à la prison. Hélas ! celui qui s'obstinait à suivre l'exemple du mauvais larron refusa de me donner la main ; ses yeux me lancèrent un regard chargé de haine diabolique, et il s'éloigna sans dire un seul mot...

Enfin arriva le jour fatal. Je célébrai la messe de grand matin ; et mon *memento* fut long et fervent pour ceux qui allaient mourir... Et je me dirigeai encore une fois vers la prison.

A moitié chemin, je fus rejoint par un officier de police. Il me montra un morceau de bois qu'il avait, la veille, enlevé au récalcitrant. Le misérable se l'était procuré, on ne sait comment, et l'avait rongé avec ses dents afin de le rendre pointu : il se proposait de m'en frapper, si je mettais les pieds dans sa cellule. L'officier me recommanda d'être prudent. Précaution inutile : quand je frappai à la porte de la cellule du condamné, et l'appelai par son nom

à travers les barres de fer du guichet, il ne répondit même pas.

Je le laissai donc, pour m'occuper de l'autre. Ah! celui-là, quel accueil il me fit, avec quels accents il me remercia de ma visite, avec quelle ferveur il sollicita la grâce du baptême! A genoux devant moi, il écouta pour la dernière fois l'exposé rapide des grandes vérités religieuses; puis je commençai la cérémonie régénératrice. L'eau sainte n'avait pas eu le temps de sécher sur son front, que sept heures sonnèrent. C'était l'instant suprême : il tendit lui-même les mains pour recevoir les menottes...

Mais l'autre, à l'entrée des officiers, ne bougea pas; il fallut l'enlever de force. Alors une lutte, silencieuse mais terrible, s'engagea : le misérable opposa une résistance si désespérée, qu'à grand'peine parvint-on à lui mettre les menottes. Ensuite il refusa de marcher. Alors quatre solides agents l'empoignèrent, et l'emportèrent sur la planche fatale. Là, on le tint debout par force; mais deux fois il réussit à dégager ses pieds des liens. L'écume aux lèvres, les yeux dilatés de fureur, il essaya de mordre le bourreau qui lui mettait la corde au cou. Il faut avoir assisté à pareil spectacle pour en comprendre toute l'horreur... Pendant ce temps-là, le nouveau baptisé priait.

Un levier fut mis en mouvement. Un instant après, tout était consommé. Mais quel réveil dans l'autre monde! De ces deux scélérats, condamnés pour le même crime et à qui Dieu avait adressé le même miséricordieux appel, un seul avait répondu... Pourquoi?

Augustin Ienn, O. M. I.

Il y a, dans nos missions de l'Afrique du Sud, des catholiques de de race blanche, attirés par les merveilleux produits des mines d'or et de diamant; il y a les Boers, dont on connaît le fanatisme encore tenace pour les doctrines de Calvin; il y a enfin des millions de noirs, — Cafres, Zoulous, Basutos, etc. — races dégradées par des siècles de honteux paganisme. *Messis quidem multa!...*

# VICARIAT DE CEYLAN

## I. Une florissante Mission, à Chilaw (Colombo).

Chilaw est un gros centre de mission, à 50 milles (80 kilomètres) au nord de Colombo. C'est une sorte de doyenné, avec onze et bientôt douze succursales à desservir. Chilaw compte 4.500 habitants, presque tous catholiques.

Ce n'est pas pour elle que je tends la main ; elle rougirait d'enlever le pain aux missions plus pauvres ! Ce n'est même pas pour ses premières sœurs, — Karukupana, Bandarawaka, Kottapituya et Kajakadaluwa. Ces quatre pauvrettes, avec énormément de bonne volonté, se suffisent aussi. J'ajoute même Pambola, qui peut, à la rigueur, se passer de secours immédiats. Ces cinq petites stations, peuplées de 200 à 500 fidèles chacune, ont réussi ou réussiront prochainement à se bâtir une modeste église.

Mais les autres — Merawala, Amhakondaweita, Kanjikulajo, Talgahapituja, Mandalana et Dematapituja — sont absolument dénuées de ressources. Leurs chrétientés sont disséminées parmi les bouddhistes païens ou les brahmanistes, au service desquels nos catholiques sont bien souvent employés dans les plantations de cocotiers. Quelques-unes, il est vrai, ont une église. Mais, quand je dis *église*, c'est une façon de parler ; c'est *hangar* qu'il faudrait dire, — et encore ! Imaginez des piquets de 4 à 5 mètres de haut, plantés en terre sur une longueur de 25 mètres, et par-dessus lesquels on a posé des traverses, — le tout recouvert de feuilles de cocotiers. Et la résidence du missionnaire est dans le même style... Ah ! qui nous aidera à donner, à nos six chrétientés qui en sont encore dépourvues, cette modeste église et cette modeste résidence dont elles ont tant besoin ?

Nous ne sommes que trois Pères Oblats pour desservir ces onze ou douze postes de mission. Or, tout en assurant le service à Chilaw même, nous allons à tour de rôle visiter ces petites chrétientés. Nous emportons une sorte de grande malle où sont renfermés les ornements nécessaires pour la célébration des offices. Ce meuble nous suit dans tous nos déplacements. On charge cette sorte de *sacristie portative* sur la charrette à bœufs, avec les provisions ; et la roulotte roule cahin-caha d'un poste à l'autre, durant toute l'année. A l'arrivée, on déballe tout ce qu'il faut pour dire la messe, donner la communion et administrer les malades. On catéchise les enfants, on entend les confessions, on prêche ; on juge même, souverainement, — en premier et dernier ressort — les différends survenus parmi les catholiques. Puis on recharge la malle sur la charrette, pour recommencer au poste voisin. A ce jeu, les ornements se fripent vite ; et ils auraient grand besoin d'être souvent renouvelés.

En ce moment, pour ma sacristie roulante, il me faudrait des chasubles et des aubes pour la messe, ainsi que des amicts, des purificatoires, des corporaux, une chape, et un ciboire pouvant contenir de 150 à 200 hosties. Nos chrétiens, ayant une grande dévotion pour la sainte Eucharistie, font la communion à toutes les visites du Père.

En retour de toutes leurs générosités, nos bons Indiens catholiques payeront nos bienfaiteurs en prières ferventes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En terminant, je tiens à vous donner quelques chiffres éloquents qui prouvent les résultats merveilleux de notre apostolat à Chilaw. De septembre 1912 à septembre 1913, nous avons administré 279 baptêmes dont 35 d'infidèles, béni 96 mariages dont 40 régularisés à l'occasion du Jubilé, entendu 16.402 confessions, et donné 28.210 communions, 83 viatiques et 118 extrêmes-onctions.

Avec cela, j'ai à soutenir vingt écoles, fréquentées par une population enfantine de plus de 1.500 garçons ou filles.

La mission est donc en plein essor. Que le Maître de la moisson bénisse les ouvriers et leur envoie des auxiliaires! Qu'il inspire aussi aux âmes généreuses de nous venir en aide, en nous procurant des ressources!

J.-M. Masson, O. M. I.

## II. Remède infaillible contre la Malaria ceylanaise.

Les « Pilules Pink » ont fait leur temps, — on ne les trouve plus aussi bonnes qu'il y a dix ans, — et la « Tisane des Shakers » s'évente dans les magasins. Qu'on les échange donc contre un remède nouveau et surtout... infaillible, tel que celui dont je vais avoir l'honneur de vous donner la recette!

Vous dire au juste ce qu'est la *malaria*, ce serait vouloir essayer de décrire les divers malaises que produit la visite d'un huissier à l'occasion d'une saisie de maison. Cette malencontreuse (la malaria) vous arrive toujours à contre-temps, et ne vous laisse jamais indemne.

Elle était donc chez moi. Pendant la soirée, cette éhontée m'avait même suivi au confessionnal, moins pour écouter les péchés de quelques pénitents que pour m'empêcher de bien les entendre.

A 5 heures, résolu de lui faire la guerre, je dressai mes plans.

— Sacristain, j'ai la fièvre; je rentre chez moi. Ferme la porte et... invisible, entends-tu? A personne la permission de tambouriner à ma porte; et, alors que le Président de la République française demanderait à me voir, refuse!!!

Il promit, — oh! pas difficile pour lui.

J'étais chez moi. Mais je n'avais pas encore quitté ma soutane, que :

— Père !

— Quoi ?

— Extrême-onction...

Ce mot d'extrême-onction, pour un ancien troupier, a tout autant de pouvoir sur ses nerfs que le coup de clairon cuivrant une « mobilisation » à une heure du matin. En un tour de main, j'étais *reboutonné* et criant :

— Où ça ?

— Un mille : c'est tout près.

Mais enfin, par prudence, je fis atteler la voiture. Et, prenant le saint Viatique, je dis bien sincèrement à mon bon Jésus :

— Si ce n'était pas pour vous, vrai, je ne broncherais pas : par conséquent, gardez-moi, s'il vous plaît !

Le bœuf partit au galop. Oh ! la belle bête : tout comme les beaux chevaux si vantés du Texas ou du Basutoland, il a bel et bien quatre pattes, et il court, court comme un... bœuf !

Mon malade fut tout content de me voir, et je le fus aussi pour plusieurs motifs, — en voici un : je remarquai que, quand on est un peu souffrant, on a un peu plus de cœur pour ceux qui le sont beaucoup.

En rentrant, juste comme je descendais de charrette :

— Père, une extrême-onction !

— Où ça ?

— Tout près d'ici : une jeune enfant de douze ans qui se meurt. Elle n'a pas sa connaissance : inutile de songer à lui porter le bon Dieu.

Pauvre enfant! La fièvre typhoïde la minait; et ses gesticulations prouvaient bien que ses yeux grands ouverts étaient remplis d'affreux fantômes. Je lui donnai une absolution sous condition, et l'administrai...

A 7 h. ½, je rentrais, quand deux bonnes Sœurs m'étonnèrent par leur venue.

— Quelle étrangeté vous amène donc ?

— Père, en revenant de l'école de N..., nous avons été

voir une malade... très malade. C'est une pauvre veuve, avec trois petits enfants, et pauvre, — si pauvre qu'elle vit d'aumônes. Et personne pour la soigner, personne pour appeler le Père! Et elle est si enflée, que nous croyons qu'elle ne passera pas la nuit.

Il fallait partir. Je me fis indiquer à peu près la direction de la maison. Et en avant!

A un mille, quelques huttes sur la route, et des mahométans jouissant du clair de lune...

— Tambi, n'y a-t-il pas par ici une catholique de malade ?

— Si, Père, dans la maison en face, — une pauvre femme bien mal et bien pauvre!

— C'est bien. Surveillez mon bœuf : il faut que je la voie.

Quelle misère ! Et pas même une chaise! Et c'est alors qu'un mahométan — oui, un fils de Mahomet — m'apporta une chaise, la couvrit d'un grand linge blanc; et, quand j'eus fini d'administrer les derniers sacrements à ma pauvre malade et que je remerciais ces gens-là de leur amabilité :

— Ce n'est pas au Père à nous dire merci; c'est nous qui le remercions de nous honorer.

Que ne se convertissent-ils pas!...

Et la malaria? Partie, — si bien que, depuis, elle n'est plus revenue! Et vous douteriez du remède que je vous offre?...

Que les jeunes Oblats ne s'effraient pas de venir à Ceylan! D'abord, il n'est pas sûr qu'ils attrapent la malaria. Et, l'attraperaient-ils, il y a des remèdes infaillibles. Celui que je vous donne est à la portée de tous ceux qui veulent s'en servir. Qu'ils viennent seulement à Ceylan! De la place, il y en a pour tout le zèle qui peut remplir un cœur, — et les extrêmes-onctions à donner ne manquent pas!

*Oblat de Marie.*

# MÉLANGES ET VARIÉTÉS

## Traditions religieuses des Cafres du Basutoland.

Nous avons entendu parfois — lisons-nous dans les *Missions Catholiques* (1), auxquelles nous empruntons cette intéressante étude — des savants catholiques faire aux missionnaires le reproche de trop peu se préoccuper de recueillir autour d'eux des données et des témoignages permettant de répondre aux accusations d'athéisme que les coryphées de la libre pensée ne se font pas faute de porter contre les peuplades primitives. Voici un travail qui, en ce qui concerne les Cafres du Sud-Africain, répond à ce *desideratum* ; et nous sommes heureux de le publier, car nos lecteurs, en le parcourant, y prendront le plus vif intérêt.

Il n'est pas facile aujourd'hui, étant donné le progrès de la civilisation et du christianisme, de se faire une idée exacte de l'état d'âme des Basutos avant que la lumière de l'Evangile fût venue les éclairer. Bien que la masse du peuple soit encore plongée dans les ténèbres du paganisme, bon nombre de coutumes anciennes ont presque entièrement disparu.

Cependant, autant pour mon instruction personnelle que pour apporter mon faible témoignage à la cause de la vérité, je me suis enquis, auprès des vieillards du pays et plus anciens missionnaires, de ce qui — dans les coutumes, les légendes, les chants ou les prières — peut être regardé comme l'indice d'une croyance en la Divinité et les restes d'une révélation primitive.

(1) Voir N° 2374, 4 décembre 1914, pages 584-587. Nous profitons de l'occasion pour nous permettre de recommander cette magnifique Revue (Lyon, 14, rue de la Charité).

***

De prime-abord, il semble que toute recherche à ce sujet doive être ingrate. Tandis que les nègres du centre de l'Afrique adorent souvent des dieux de bois ou d'argile, rien de semblable n'existe au Basutoland.

D'autre part, l'idée qui inspire les rites païens n'est pas facile à découvrir pour l'étranger non initié. Enfin, le mot même de *Cafre* — dénomination que les mahométans ont donnée à certaines tribus du sud de l'Afrique — signifie *incroyant*.

Cependant, le missionnaire, dans son contact journalier avec les Basutos, ne tarde pas à s'apercevoir qu'il existe chez eux une intelligence gardant le souvenir d'un Dieu tout-puissant et des réminiscences de la chute de l'homme, de la rédemption et de la vie future.

## I. — Existence de Dieu.

S'il est, en effet, une idée profondément gravée dans le cœur de l'homme, c'est bien la croyance en un Maître suprême de toutes choses. De cette connaissance de la Divinité, que les Basutos ont toujours possédée, je ne fournirai pour preuve que les paroles d'un chant très ancien, ou plutôt d'une prière usitée autrefois, avec quelques légères variantes, dans toutes les circonstances importantes, — par exemple, pour obtenir de la pluie, la guérison d'un malade, etc.

Quand les personnes du village étaient réunies en cercle, le sorcier, debout au milieu d'elles, s'écriait : « O Dieu, écoute : nous te prions; — O Dieu nouveau, prie l'Ancien. » Et la foule répétait ces formules en cadence. Et le sorcier continuait la prière, tandis que le peuple chantait après chaque verset : « O Dieu, écoute : nous te prions. »

Peut-être sera-t-on curieux de lire cette prière en entier. La voici :

« O Dieu, écoute : nous te prions. O Dieu nouveau, prie « l'Ancien !

« Ce n'est pas moi qui te prie, ce sont les dieux, ce sont « les maîtres des temps reculés qui réclament la viande « des sacrifices. Comment la voient-ils, eux qui ne sont « plus ? Ils la voient par les fentes des tombeaux.

« Ce que vous faites n'est pas une prière ; vous ne savez « pas prier, vous perdez votre temps ; vous balbutiez des « louanges et oubliez les vaillants. Dieu a dit : « Fardez- « vous avec l'antimoine, frottez-vous le corps d'ocre rouge « et de graisse ;

« Allez visiter le Blanc de la caverne, Fils de lumière du « Père du Sauveur, le Père du Sauveur aux mains per- « cées, aux mains ruisselantes de pluie pour nous avoir « créés.

« L'homme meurt. Sa mère ne le possède plus : elle est « solitaire et triste. Tous ceux qui sont morts, où sont-ils « allés ? Ils sont allés à la fosse qui ne se remplit jamais, « qui engloutit toutes les nations. »

Le lecteur a pu remarquer, dans cette prière, que les Basutos reconnaissent l'existence d'un Dieu Souverain Maître, d'un Dieu ancien. C'est lui qui a tout pouvoir ; c'est à lui qu'en définitive s'adressent les prières ; c'est lui aussi qui permet aux autres dieux de secourir les humains ou de leur nuire.

Les dieux inférieurs sont les *mélimo* (esprits) et les *balimo* (âmes des ancêtres). On leur offrait — on leur offre encore — en sacrifice des bœufs, des moutons ou des chèvres, pour les empêcher de nuire.

« Laisse-nous reposer en paix ! » Telle est la prière que l'on répète sur la tombe des défunts, chaque fois qu'on immole des victimes en leur honneur.

## II. — Chute et Rédemption.

Outre la croyance en la Divinité, tous les peuples, dit-on, ont gardé un souvenir plus ou moins vague de la chute de l'homme et de la rédemption. Que les Basutos aient eu cette croyance, il suffit, pour le prouver, de rappeler le passage de la prière citée plus haut, où Dieu est appelé le « Père du Sauveur des hommes, le Père du Sauveur aux mains percées ». On peut aussi se demander si le « Blanc de la caverne » n'est pas le divin Enfant de la grotte de Bethléem.

Mais voici une légende, commune à toutes les races indigènes du Sud de l'Afrique, et dans laquelle il est difficile de ne pas voir un symbole ou un souvenir du mystère de la Rédemption :

« Il y avait, une fois, un monstre d'une taille énorme « qui se nommait Kholumolumo. Ce monstre dévora tous « les hommes et tous les animaux. Seule une femme sur- « vécut à la destruction universelle. Elle mit au monde un « fils nommé Senkatane qui, tout à coup, devint un « homme.

« Il demanda à sa mère : « Où sont donc allés les autres « humains ? — Vois-tu là-bas, à l'horizon, répondit la « mère, cette masse grosse comme une montagne ? C'est « Kholumolumo : c'est lui qui a tout dévoré. »

« Aussitôt, Senkatane rentra dans l'habitation, prit ses « assagaies, et se mit en route pour purger la terre de la « présence de l'horrible bête. Il arriva près du monstre « qui, trop repu, ne se mouvait qu'avec peine. Il le trans- « perça ; et des entrailles de Kholumolumo sortirent une « nouvelle génération d'hommes et tous les animaux. Les « peuples firent alors du jeune Senkatane leur roi. Mais, « bientôt, la jalousie et la haine tournèrent contre lui les « cœurs de ses ingrats sujets. Ils cherchèrent mille moyens « de le faire périr. Toujours il échappait providentielle-

« ment. Enfin il se laïssa volontairement prendre et mettre « à mort. Mais son cœur s'envola et alla habiter parmi les « oiseaux. »

Comment ne pas identifier ce jeune Senkatane, sauveur du genre humain, avec le divin Rédempteur et, dans la femme échappant seule à la destruction universelle, comment ne pas reconnaître la Vierge bénie, Mère de Jésus, seule indemne du péché originel ?

## III. — La Vie future.

Avec la croyance en la Divinité et en un Rédempteur, il était impossible que les Basutos n'eussent pas une certaine notion de la vie future. On a déjà vu qu'ils offrent des sacrifices aux âmes de leurs ancêtres. D'autre part, le terme employé ici le plus fréquemment, pour annoncer la mort de quelqu'un, est très significatif : « O falletse » (il a changé de demeure), disent-ils d'un défunt.

La manière dont on enterrait les morts fournit encore à ce sujet des indications précieuses. Elle révèle non seulement l'idée de la vie future, mais aussi celle de la résurrection des corps.

Le cadavre, accroupi et les mains jointes, est déposé dans une fosse de forme ronde, la face tournée vers l'orient. « Il est accroupi, disent les Basutos, afin qu'au jour du réveil il soit plus tôt debout et prêt à marcher ; et il regarde l'orient, ou plutôt le nord-est, parce que c'est là que se trouve la *Tsuana Tsatsi* (Maison du Soleil), sa patrie d'origine, où il devra se hâter d'accourir. »

La résurrection des morts est aussi attestée par une légende :

« Il y avait, une fois, un seigneur dont le fils s'appelait « Léobu (caméléon). Apprenant que son peuple était dans « un extrême danger, ce seigneur appela son fils et lui « dit : « Va annoncer aux hommes qu'ils doivent ne point

« perdre tout espoir : ils mourront, mais ce sera pour res-
« susciter. »

« Un serviteur du roi nommé Khatvane (lézard), ayant « entendu ces paroles, prit les devants et, en toute hâte, « s'en alla dire au peuple : « J'ai reçu l'ordre de vous « informer que vous allez tous mourir et que vous ne « ressusciterez pas. » Et le méchant lézard parcourut ainsi « les villes et les villages, répandant partout ce mensonge.

« Lorsqu'arriva le fils du roi, il eut beau dire : « Mon « père m'envoie vous prévenir que vous allez mourir, mais « ce sera pour ressusciter », personne n'ajouta foi à ce « consolant message. »

Les anciens Basutos croyaient donc que l'homme ne meurt pas tout entier et que l'âme, après la mort, va dans un lieu de passage pour attendre la résurrection.

Mais quelle idée se faisaient-ils des récompenses et des châtiments réservés par Dieu à la vertu et au vice ? Sur ce point, leur science était fort restreinte. Cependant, ils savaient que l'homme, après la mort, n'arrive pas toujours d'un trait au repos définitif ; avant d'y parvenir, l'âme doit s'arrêter dans une grotte, pour y être purifiée par le feu, et elle ne peut en sortir que le jour où ses parents l'auront aidée à payer ses dettes au moyen de nombreux sacrifices.



Loin d'avoir entièrement oublié Dieu durant leur long paganisme, les Basutos ont donc conservé un certain nombre d'idées religieuses que le temps n'a pu effacer. La belle parole du poète s'applique à eux :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Ces souvenirs sont-ils le fruit d'une révélation primitive, ou bien les tribus cafres, durant leur lente migration des confins de la Perse aux bords de l'Orange, ont-elles été en contact avec des peuples chrétiens, de qui elles auraient

appris à connaitre les dogmes chrétiens? A défaut de tout document, il est impossible de rien répondre à ce sujet.

Aussi, n'est-ce qu'à titre d'hypothèse que je cite une opinion émise par certains auteurs qui voient dans la race cafre, surtout au Basutoland, un rejeton éloigné de la race juive. A l'appui de cette thèse, on dit que la physionomie de certains individus se rapproche beaucoup du type israélite, — que la langue basuto a certaines racines communes avec l'hébreu, — et, enfin, que bon nombre de coutumes mentionnées dans le *Deutéronome* trouvent au Basutoland leur fidèle application.



Mais peu importe aujourd'hui que les Basutos aient obtenu leurs connaissances religieuses de telle ou de telle façon. J'ai voulu seulement montrer que leur paganisme n'est pas du tout l'absence d'idées religieuses. C'est, au contraire, un système, un ensemble de croyances, — souvent contradictoires, superstitieuses et même ridicules — mais n'en témoignant pas moins combien la notion d'une vie future, d'un Rédempteur et d'un souverain Maître, est profondément gravée dans le cœur de l'homme.

Aussi, lorsque la lumière du catholicisme a lui sur ce pays plongé dans l'ombre épaisse de la superstition, le païen des siècles passés s'est réveillé comme d'un long sommeil. Déçu, un instant, et hésitant à l'aspect du protestantisme, il n'a pas tardé cependant à reconnaître les vrais messagers du Dieu de sa jeunesse. Il a reçu avec joie la bonne Nouvelle, — la nouvelle du divin Enfant de la grotte de Bethléem, la nouvelle du « Sauveur aux mains transpercées » pour notre salut. Il s'est relevé de ses ténèbres pour accourir vers l'Eglise catholique, — la vraie arche du salut, la véritable « Maison du Soleil », puisque là seulement habite Jésus-Christ.

Mieux que moi, notre vénéré vicaire apostolique —

Mgr Cénez, O. M. I. — pourrait dire les supplications qui lui parviennent de tous les coins du Basutoland, demandant l'établissement de nouvelles missions. D'autre part, nos églises sont trop petites; car c'est par centaines que se chiffrent les conversions dans beaucoup de missions. Oh ! puissions-nous donc voir ici s'accomplir la prophétie d'Isaïe à la Jérusalem nouvelle : « Augmentez l'espace où vous placez vos tentes; étendez les peaux qui les recouvrent ; n'épargnez rien ! » C'est à vous aussi, cher lecteur, que le prophète s'adresse : oui, n'épargnez rien, mais donnez généreusement pour la diffusion de l'Evangile, le salut des âmes et l'extension du règne de Dieu.

François LAYDEVANT, O. M. I.

## L'Œuvre des Oblats dans l'Ouest Canadien.

### I. — Origines des missions de la Rivière Rouge.

Ce n'est qu'au début du siècle dernier que nos missionnaires ont commencé l'évangélisation des sauvages du Nord-Ouest Canadien.

Il y avait trois siècles que l'Eglise faisait son œuvre au Canada. Pendant trois siècles, les Récollets, les Jésuites, les prêtres du séminaire de Québec, du séminaire de Saint-Sulpice, et les membres du clergé paroissial avaient exercé leur zèle avec succès et fondé l'Eglise canadienne.

Nos fertiles campagnes étaient habitées par une population catholique de plus d'un million d'âmes; les sauvages, convertis par nos missionnaires, formaient d'intéressants groupes de population éparpillés dans le pays ; sur les rives de nos fleuves et de nos rivières et jusque dans la profondeur des vallées, comme au cœur des villes prospères, s'élevaient des églises et des monuments religieux

qui attestaient la vitalité de la religion dans ce pays appelé alors du nom de Nouvelle-France.

Après cet apostotat de trois siècles, apostolat d'incessante activité, il y avait encore, dans cette partie de notre pays qu'on appelait autrefois les « Pays d'en haut », des populations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, qui naissaient, vivaient et mouraient privées des bienfaits de la Rédemption.

Pauvres peuples, après dix-huit cents ans de Révélation, ils étaient encore assis à l'ombre de la mort ; mais l'heure est venue où la bonne Nouvelle leur sera annoncée.

Des hommes qui ont au cœur la soif du lucre, poussés par le désir d'étendre au loin leur commerce, — celui des fourrures — s'aventurent dans ces régions inhospitalières pour y établir des postes de traite. Il y a quelques traiteurs libres ; mais le commerce des pelleteries est surtout contrôlé par deux sociétés, la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest.

Des Canadiens, à l'esprit aventureux, qu'on a appelés les voyageurs des pays d'en haut, s'en vont prendre du service dans ces compagnies, — surtout dans la Compagnie du Nord-Ouest qui les employait de préférence à toute autre — comme voyageurs et interprètes. En 1806, cette compagnie compte, dans ses différents ports, plus de 1.200 employés, la plupart canadiens.

Un certain nombre d'entre eux s'établissent dans le pays, y prennent des femmes parmi les tribus sauvages et se marient à la mode du pays. Mais, soit dit en passant, sur un point du moins, ils n'ont pas forfait à l'honneur : ils ont élevé les mères de leurs enfants au rang d'épouses légitimes. Voyez-vous ? ces coureurs de bois étaient de bonne race et catholiques jusqu'à la moelle des os. Ils parlent à leurs femmes du prêtre qu'ils appellent, dans leur langage pittoresque, la Robe noire : — « La Robe noire viendra, leur disaient-ils, et la Robe noire vous instruira de la Religion et vous enseignera le chemin du ciel. »

Ce fut principalement à la demande et aux instances de ces Canadiens que des prêtres furent envoyés au Nord-Ouest. L'un d'eux, Jean-Baptiste Lagimodière, mérite bien une mention spéciale.

En 1815, les deux compagnies de traite se faisaient une guerre acharnée à la Rivière-Rouge. Les agissements de la Compagnie du Nord-Ouest mettaient en danger la colonie agricole récemment fondée par lord Selkirk. On savait qu'il venait d'arriver dans l'Est. On lui envoya Lagimodière, avec des dépêches importantes, pour le mettre au courant de la situation, lui mandant de se hâter d'arriver avec des forces militaires pour protéger l'établissement qu'il avait fondé.

Le 1[er] novembre de cette année-là, Lagimodière quitta le fort Douglas pour Montréal, sans aucun compagnon, et ne prenant que son fusil, une hache et une couverture pour effectuer un trajet d'environ dix-huit cents milles, au cœur de l'hiver et par des sentiers gardés par les agents de la Compagnie du N.-O., — qui avait juré une guerre à mort à l'établissement de la Rivière-Rouge. Lagimodière fut assez habile pour éluder toutes les embûches ; et, le 6 janvier suivant, il remettait ses dépêches à lord Selkirk.

Celui-ci fut si touché de cet acte de dévouement qu'il ne put s'empêcher de demander à son courrier ce qu'il désirait en retour. Ce à quoi Lagimodière répondit sans hésiter : « Des prêtres ; donnez-nous des prêtres. »

Quoi qu'on ait pu dire de ces traiteurs, de ces trappeurs, de ces coureurs de bois canadiens, ce sont eux qui ont appelé le prêtre à la Rivière-Rouge ; et c'est à la suite de leurs sollicitations pressantes que sont venus les missionnaires qui devaient évangéliser les vingt-deux tribus sauvages dispersées çà et là dans les immensités des prairies et des forêts du Nord-Ouest.

De plus, ces Canadiens ont préparé les voies aux missionnaires en se conciliant les sauvages par leurs bons procédés. Pour le Saxon protestant, anglais ou américain,

« *a dead Indian is a good Indian* », un sauvage mort est un bon sauvage, mais il n'en fut jamais ainsi pour les fils de la douce France ou leurs descendants canadiens-français qui ont quelque peu hérité des qualités de la race. Au lieu de faire une guerre d'extermination aux sauvages, ils ont noué des alliances avec eux. « Vous autres, disait un sauvage à un Canadien, vous êtes nos amis ; vous ne nous trompez pas ; vous vivez avec nous comme des frères. » Voilà comment de prime abord la « religion des Français » inspira plus de confiance aux sauvages que la « religion des Anglais ».

Le mérite d'avoir déterminé l'autorité religieuse — Mgr Plessis, évêque de Québec — à envoyer des missionnaires dans le Nord-Ouest, revient d'abord aux voyageurs canadiens et, après eux, à lord Selkirk. C'est lui qui fit adresser une requête à l'évêque de Québec, au nom des catholiques de la Rivière-Rouge, pour lui demander des prêtres. En 1816, étant à Montréal, il écrivit à Mgr Plessis : « Je suis convaincu qu'un ecclésiastique zélé et intelligent ferait un bien incalculable parmi ces gens, chez qui le sentiment religieux n'est pas perdu. Ce serait avec la plus grande satisfaction que je coopérerais de tout mon pouvoir au succès d'une telle œuvre. »

Le noble lord avait entrepris de fonder, au confluent de l'Assiniboine avec la rivière Rouge, une colonie qui fût « une oasis de civilisation au milieu des prairies où erraient les tribus sauvages ». Et il s'était aperçu qu'il ne pourrait jamais grouper des colons, surtout des colons canadiens-français, s'il n'avait un prêtre pour vivre au milieu d'eux. « Vivre consolé et fortifié par la religion, mourir assisté par elle, ç'a été de tout temps la double et suprême aspiration de l'âme canadienne-française. »

En invitant des prêtres à s'établir à la Rivière-Rouge, lord Selkirk, Ecossais et protestant, ne songeait qu'à l'avenir de sa colonie ; mais, dans les vues providentielles, la réalisation de ce projet allait ouvrir les portes du Nord-

Ouest aux missionnaires, appelés à évangéliser les nombreuses tribus sauvages à qui la bonne Nouvelle n'avait pas encore été annoncée.

A d'autres égards, le noble lord mérite le titre de bienfaiteur insigne de l'Eglise de Saint-Boniface. Pour assurer à l'Eglise un revenu convenable, il lui donna, en pur don, la propriété d'une étendue de terrain de vingt milles en superficie, — de quatre milles en largeur sur une profondeur de cinq milles — tout le terrain sur lequel s'élève la ville de Saint-Boniface avec, en outre, les terres avoisinantes. C'est ce domaine que Mgr Taché appelait « la Seigneurie ». Cette généreuse dotation a largement contribué à la fondation des œuvres catholiques dans la ville épiscopale. Les institutions nombreuses d'éducation et de bienfaisance, — collège, pensionnat, hospice, hôpital, orphelinat — qui y prospèrent et ont mérité à Saint-Boniface l'appellation de « *holy city* », la ville sainte, que lui décernent les journaux de Winnipeg, toutes ces œuvres, y compris la construction de la nouvelle cathédrale, ont été rendues possibles par les profits qu'on a réalisés en vendant les terres de « la Seigneurie », don magnifique de lord Selkirk.

## II. — Les premiers missionnaires de la Rivière-Rouge.

La requête des Canadiens du Nord-Ouest, adressée à Mgr l'évêque de Québec, appuyée par lord Selkirk, et demandant des prêtres, fut accueillie favorablement. Le 19 mai 1818, les abbés Joseph-Norbert Provencher et Sévère Dumoulin s'embarquèrent à Montréal sur un canot d'écorce pour aller porter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut aux peuplades du Nord et leur dire : « Réjouis-toi, peuple, ton Dieu régnera sur toi. »

Huit semaines après leur départ, le 16 juillet, ils débarquaient sur la rive gauche de la Rivière-Rouge au fort Douglas, en face de Saint-Boniface qu'ils devaient fonder.

Ils étaient les premiers prêtres qui venaient s'établir à l'ouest du lac Supérieur.

Les vertueux prêtres se mirent à l'œuvre avec un courage et un zèle dignes de l'héroïsme qu'ils avaient manifesté en acceptant la mission, exceptionnellement difficile, de porter l'Evangile dans ces immenses contrées. Ils commencèrent, selon les instructions de Mgr Plessis leur évêque, à bâtir une église, une maison pour loger les missionnaires et une école.

En 1822, Mgr Plessis partagea son immense diocèse en plusieurs districts, dont l'un, le plus étendu, fut le district de la Rivière-Rouge. M. Provencher, mandé à Québec, fut sacré évêque de Juliopolis, et reçut la charge de ce district comme auxiliaire de l'évêque de Québec.

Le 16 avril 1844, le Saint-Siège détacha du diocèse de Québec le district de la Rivière-Rouge pour l'ériger en vicariat apostolique, qu'il confia tout naturellement à Mgr Provencher, lui conservant son titre d'évêque de Juliopolis, mais lui confiant une juridiction indépendante de celle de l'évêque de Québec.

Depuis 1818 jusqu'à cette date, dix missionnaires seulement étaient venus aider Mgr Provencher dans son immense district, envoyés par l'évêque de Québec et rappelés par ses ordres. Mgr Provencher avait débuté avec un seul compagnon ; le nombre en fut porté à deux et trois, jusqu'à ce qu'en 1841 il atteignît le chiffre de quatre.

« On est étonné quand on se rend compte de l'immensité du travail que se sont imposé ces prêtres, dont on ne saurait assez louer le zèle, et qui ont porté la Nouvelle du salut jusqu'à des distances étonnantes, franchissant tout l'espace qui se trouve entre la rivière Assiniboine et le Missouri, descendant tous les cours d'eau qui mènent des Etats-Unis à la Baie d'Hudson, s'élançant à travers les interminables plaines de l'Ouest jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, se multipliant de mille manières, à l'exemple de leur chef, pour atteindre les chrétiens dissé-

minés dans ces déserts sans fin et tenter la conversion des tribus infidèles qui erraient en tous sens, à la suite des troupeaux d'animaux sauvages qu'elles poursuivaient. »

Mais l'héroïsme pouvait suppléer au nombre.

En 1844, deux jeunes prêtres de Québec venaient se consacrer aux missions du Nord-Ouest : c'étaient MM. Laflèche et Bourassa. De sorte qu'en 26 ans douze prêtres séculiers seulement étaient venus apporter leur concours à Mgr Provencher. Et, après quelques années, ils s'en retournaient dans le diocèse de Québec, épuisés ou dégoûtés. « Je ressemble, disait un jour le prélat à l'un de ses missionnaires, je ressemble à un chêne qui demeure seul debout au milieu d'une plaine où l'orage emporte tous les antres arbres. »

Mgr Provencher comprit qu'il lui fallait chercher dans une congrégation religieuse les coopérateurs dont il avait besoin. Nous citons ici le R. P. Dom Benoît, auteur de la « Vie de Mgr Taché » :

« Un religieux, dit-il, lié par ses vœux, établi dans le renoncement par une volonté que les épreuves du noviciat ont longuement mûrie et que fortifient sans cesse les grâces de sa vocation, est mieux à l'abri des défaillances de la nature parmi des difficultés et des privations sans cesse renaissantes. Enfin, une congrégation, ce n'est pas un individu, c'est une *légion :* or, pour conquérir d'immenses territoires, il faut une armée, avec son nombre et sa discipline. Les individus n'ont pas de vues uniformes et, en disparaissant, emportent avec eux dans d'autres pays ou dans la tombe leurs projets et trop souvent les premiers essais des entreprises les mieux concertées. « Des prêtres « séculiers, écrivait Mgr Provencher, iront lentement ; il n'y « a pas d'ensemble dans leurs vues, outre qu'ils ne mettent « la main à la charrue que pour un temps, qu'ils trouvent « toujours trop long. » Une congrégation, elle, ne varie pas, comme elle ne meurt pas, mais reste toujours la même, toujours à la même tâche. »

Le vénérable évêque était bien convaincu que les missions sauvages ne prendraient un grand développement qu'avec des missionnaires appartenant à l'état religieux.

Les Oblats de Marie Immaculée venaient d'arriver au Canada. Ils s'étaient révélés, depuis trois ans qu'ils y prêchaient des missions, comme des apôtres intrépides, capables de tous les dévouements. Mgr Provencher songea à s'assurer le concours de ces vaillants auxiliaires. En allant à Rome, il s'adressa au Fondateur de la Société, Mgr de Mazenod, pour lui demander quelques-uns de ses fils spirituels. Mgr de Mazenod, dont le cœur était grand comme le monde, consentit à jeter une fondation jusqu'à la Rivière-Rouge, contrée alors presque entièrement inconnue en France. Il donna des instructions au R. P. Guigues, provincial des Oblats au Canada, plus tard premier évêque d'Ottawa. Celui-ci désigna le P. Aubert pour les missions de la Rivière-Rouge.

Le F. Taché faisait alors son noviciat à Longueil. Il venait d'obtenir la guérison de sa mère en s'offrant au Sauveur du monde pour l'évangélisation des tribus sauvages de l'Ouest. Dès qu'il connut la demande de Mgr Provencher, il alla s'offrir, malgré sa jeunesse, pour ces missions lointaines et sollicita avec instance la permission de leur consacrer toute sa vie. « La manifestation de l'ardent désir qui m'animait, écrivait-il plus tard à sa mère, fut regardée comme l'effet de la volonté de Dieu ; mes offres furent acceptées. Le R. P. Guigues, provincial des Oblats du Canada, me désigna pour compagnon du R. P. Aubert, à qui on remit le soin de fonder la mission. » Il avait 21 ans révolus; manquait de quelques mois pour être ordonné diacre et reçu à la profession religieuse ; il avait l'air plus jeune encore qu'il ne l'était.

Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire voir combien providentielle a été la vocation de Mgr Taché, comme missionnaire de la Rivière-Rouge ; et nous allons continuer de citer le P. Dom Benoît pour établir d'une manière

évidente que, dans les desseins providentiels, ce sont les Oblats qui devaient être les apôtres du Nord-Ouest. C'est leur grand mérite d'avoir répondu à l'appel de Dieu et de s'être maintenus à la hauteur de la tâche qui leur incombait.

« Jésus-Christ a été envoyé en ce monde pour souffrir et pour choisir ses apôtres, — pour souffrir principalement : « C'est pour cela, dit-il, que je suis venu à cette heure », mais aussi pour choisir ses apôtres et les envoyer à toutes les nations de la terre ; car lui-même ne devait évangéliser qu'un petit coin du monde. « La parole des apôtres, au contraire, devait retentir par tout l'univers, et le son de leur voix pénétrer jusqu'aux extrémités de la terre. » Mgr Provencher, lui aussi, a été envoyé aux *Pays d'en haut* pour y souffrir et y introduire des apôtres : pour y souffrir d'abord, car les Eglises particulières, comme l'Eglise universelle, « sont plantées dans le sang » ou les larmes; mais aussi pour y amener des apôtres qui parcourront ces immenses régions dont il n'a évangélisé qu'une petite partie. »

### III. — Les Oblats apôtres du Nord-Ouest.

Ce fut en 1845 que les Oblats arrivèrent à la Rivière-Rouge pour se joindre aux premiers missionnaires, qui avaient commencé l'évangélisation du pays, et pour les remplacer bientôt.

Les sauvages avaient ouï parler de ces hommes extraordinaires, qu'ils avaient entendu nommer la « Robe noire », l' « Homme de la prière ». En les voyant arriver à eux, non pas pour s'enrichir à leurs dépens, mais pour leur communiquer les biens éternels, les rechercher parce qu'ils les aimaient sans les avoir jamais vus, — et ils les aimaient au point qu'ils avaient quitté famille, patrie et traversé les mers pour venir à eux — les sauvages se laissèrent toucher. Ils se laissent toucher par les accents de ces hommes, ils se laissent subjuguer par cette Religion

extraordinaire, ils tombent à genoux au pied de la Croix : l'eau sainte coule sur leur front, et ils se lèvent régénérés, commençant une vie nouvelle et faisant revivre dans ces solitudes des vertus dignes des premiers chrétiens formés par les apôtres.

L'un d'eux revenait à la mission après une année d'absence, et il demandait au missionnaire s'il allait lui donner le Pain qui est Jésus-Christ. — « Oui, dit le Père, mais il faudra te confesser d'abord. — Et pourquoi ? demande le sauvage. — Pour dire tes péchés. — J'ai été baptisé ; et, après qu'on a été fait enfant de Dieu, on ne peut plus faire de péchés. »

La bonne Nouvelle se répandit ; les missionnaires suivaient les chasseurs dans les prairies à la poursuite du buffle, dans les forêts à la recherche des fauves ; ils prêchaient, enseignaient, catéchisaient, baptisaient, dressaient partout des autels sur lesquels la Victime sainte était immolée. Et ils arrivèrent ainsi jusqu'aux limites du continent, sur les bords de la Mer Glaciale, après vingt années de courses apostoliques.

En 1864, le P. Grollier arborait l'étendard de la Croix dans ces lointaines régions. Jeune encore, à l'âge de trente-huit ans, épuisé par des travaux excessifs, des privations de tout genre, il était arrivé au terme de sa carrière. Couché dans sa misérable cabane, avec son crucifix et son chapelet entre les mains, les yeux levés vers le ciel, sentant qu'il allait quitter la terre, après avoir recommandé de l'enterrer au milieu des sauvages, il expira, murmurant ces paroles : « Je mourrai content, maintenant que j'ai vu l'étendard de Notre-Seigneur élevé jusqu'aux extrémités de la terre. »

Le premier triomphe de la religion, par l'apostolat des missionnaires, c'est l'extension du royaume de Jésus-Christ, *in fines orbis terræ*, jusqu'aux extrémités du monde.

Mgr Ray, évêque auxiliaire de Québec, dans son sermon à l'inauguration de la cathédrale de Saint-Boniface, disait :

« J'ai suivi avec émotion les routes pénibles et presque sanglantes par où sont arrivées en ce pays la foi catholique et sa compagne inséparable, la vraie civilisation. Et je me demande s'il est dans l'histoire de l'Eglise beaucoup de pages, je ne dis pas supérieures, mais égales à celles-là. » Et encore : « L'évangélisation du Nord-Ouest est le plus beau fleuron de la couronne que portent les fils de Mgr Mazenod. » Enfin, il citait un protestant qui disait au siècle dernier : « Ce siècle ne peut rien montrer de plus grand que la figure du Missionnaire Oblat. »

Nous pourrions facilement, en reproduisant ce qu'ont publié nos *Missions*, justifier les affirmations de notre vénérable et bienveillant ami. Il nous suffira de rappeler quelques traits de l'apostolat des Oblats au Nord-Ouest canadien pour faire apprécier la grandeur de la tâche et les vertus héroïques qui l'ont accomplie.

Il en coûte des sacrifices à des missionnaires qui s'en vont convertir des nations sauvages et faire de barbares cruels d'humbles disciples de Jésus-Christ. Ces missionnaires, partis de la France et du Canada, pénètrent dans ces solitudes immenses du Nord-Ouest, — immensités de forêts et de prairies. C'est là qu'errent les restes de vingt-deux tribus de sauvages. C'est là qu'ils vont exercer leur ministère, qu'ils fournissent — en raquettes, en traîneaux à chiens ou en canot d'écorce — des courses de 400 lieues ; ne trouvant d'autre abri la nuit que la forêt, si la forêt est là, d'autre couche que la terre ou la neige glacée ; se gelant parfois presque entièrement le visage, mais l'âme heureuse et le cœur content, quand, au terme de leurs rudes étapes, ils entendent, comme le P. Gasté, quelque vieux sauvage s'écrier : « Oh ! que je suis heureux que tu sois venu vers nous ! Mon cœur aurait pleuré si tu t'étais montré paresseux ; mais en te voyant, en voyant ton visage défiguré, je reconnais aujourd'hui que ta religion est forte, puisque ni la longueur de la route ni la rigueur du froid ne t'arrêtent. »

Il y a des prêtres, il y a des évêques dans ces contrées sauvages. A un évêque il faut un palais épiscopal. Un jour, ils auront pour palais épiscopal une cabane de vingt pieds de long, vingt pieds de large et sept pieds de haut, — quelquefois une simple tente de toile au milieu des neiges, ou une hutte faite de troncs d'arbres, — pour parquet le sol glacé, pour fauteuil une bûche, pour nourriture un peu de viande sèche et du poisson des lacs, sans assaisonnement, et... jamais de pain. Mgr Grandin, avec ses prêtres, pendant trente-cinq ans, n'a pas eu une bouchée de pain à manger.

Est-ce que tant de privations les ont jamais découragés ? Non. Une année (1848), le P. Aubert écrivait au P. Taché et au P. Faraud : « La révolution survenue en France tarira peut-être les ressources de la Propagation de la Foi ; peut-être aussi serons-nous obligés de laisser l'œuvre commencée... » En son nom et au nom du P. Faraud, le P. Taché répondit : — « Mon révérend Père, nous ne pouvons supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes et nos nombreux catéchumènes. Nous espérons qu'il nous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et du vin pour le saint Sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose : la permission de continuer nos missions. Les poissons du lac suffiront à notre existence, les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas. »

Dans une circonstance mémorable, où un grand nombre de sauvages, de différentes tribus, étaient réunis pour entendre les explications des missionnaires, — c'était au commencement de l'apostolat des Oblats — des chefs, des hommes qui pratiquaient la jonglerie et autres superstitions, conseillaient aux sauvages de résister à la parole de la Robe noire. C'était le P. Lacombe qui était là pour rencontrer cette multitude. Un chef s'avance hardiment au milieu de l'assemblée et, s'adressant au P. Lacombe : « Tu nous dis que c'est Dieu qui t'envoie ; mais quelle assurance

peux-tu nous donner que ta parole est vraie? » Et il continue sur ce ton, faisant une impression mauvaise sur l'esprit des sauvages.

Le P. Lacombe lui répondit en s'adressant aux autres sauvages : « Cet homme n'a pas de cervelle. Il n'est pas sûr que la Robe noire dit la vérité. Regarde. Tu vois le prêtre : il vit seul dans la forêt; il n'a pas de famille; il mourra peut-être seul dans sa cabane; il n'aura pas un frère, une sœur, son père ou sa mère près de lui; ce sera un étranger qui lui fermera les yeux. Il voyage, il se fatigue, il souffre le froid et la faim; ce n'est pas pour le commerce, pour faire de l'argent, non; qu'est-ce qu'il cherche? C'est l'âme du sauvage qu'il aime, l'âme du sauvage qu'il veut mener dans le ciel du Grand Esprit. La Robe noire dit la vérité, et c'est le Grand Esprit qui l'envoie pour enseigner au sauvage à le connaître, à l'aimer et à le servir pendant la vie, pour se réjouir avec Lui dans le temps qui durera toujours. »

Si le dévouement des missionnaires ne suffit pas pour attendrir le cœur du sauvage et le gagner, il est un autre dévouement plus touchant auquel il pourra difficilement résister : c'est celui de la Sœur de charité. Parmi les tribus sauvages, une des plus farouches, et des plus attachées à ses superstitions, est celle des Gens du sang, que les Anglais appellent *Blood Indians.* La parole du missionnaire ne faisait guère d'impression sur ces cœurs endurcis par le vice. Les missionnaires pensèrent alors à leur mettre sous les yeux le spectacle d'un autre dévouement que la religion inspire : celui de la Sœur de charité.

Ils s'adressèrent au gouvernement pour obtenir la construction d'un hôpital destiné à recueillir les pauvres sauvages malades; ils s'engageaient à fournir les gardes-malades.

Le gouvernement, à son honneur, voulut bien consentir à seconder les vues charitables des missionnaires, et les Sœurs de charité de Nicolet acceptèrent la tâche honorable

de se dévouer à cette œuvre qui demandait une générosité peu commune. Et l'on vit alors ces bonnes religieuses quitter leur pays, où elles avaient goûté tant de bonheur, et s'en aller dans ce pays lointain se vouer au service des sauvages les plus barbares du Nord-Ouest.

Trois ans après leur arrivée, le P. Lacombe, instigateur de cette œuvre, visitait les Sœurs à leur hôpital. La Supérieure le conduisit à la salle des malades où se trouvaient huit à dix sauvages malades. Et il vit deux jeunes Sœurs occupées à panser les plaies dégoûtantes d'un vieux sauvage, d'un vieux guerrier de la tribu, remarquable par sa force et sa cruauté. Il avait plus d'une fois enlevé la chevelure à ses ennemis ; et le Père le connaissait, — il avait vainement tenté de le convertir.

— « Eh bien, dit le Père Lacombe au sauvage, comment te trouves-tu dans cette maison ? » Et lui, répondant dans son langage imagé : « Ces Sœurs-là ont dans les doigts une vertu qui guérit. » — « Et que penses-tu des Sœurs ? » — Le vieux sauvage ému lui répondit : « Ces Sœurs ne sont pas mères, mais elles ont des cœurs de mère. »

En voyant de pareils dévouements et une charité si grande, le sauvage a pu comprendre la différence qu'il y a entre un prêtre de l'Eglise catholique et un ministre du protestantisme, — connaître la vraie religion par les œuvres de ses ministres et de ses enfants. Le sauvage a pu dire sans hésitation : « La Robe noire, c'est l'homme de la prière ; et la prière qu'il nous enseigne, c'est la bonne, c'est celle du Grand Esprit. »

Louis Gladu, O. M. I.

## Cliché-Panorama de la Sorcellerie Crise.

Donc, je ne viens pas faire la monographie du sorcier, jongleur ou médecin, ni décrire les mystères de son art plus ou moins surnaturel, dans tous ses développements, complications, bifurcations, divisions et variétés...

Mon ambition se réduit à présenter seulement un cliché, — que je crois inconnu, nouveau — pour le panorama de la sorcellerie en pays idolâtre.

L'inédit que j'annonce jaillira, je l'espère, de l'histoire suivante qui se passa autrefois parmi les Cris.

Dans un petit campement perdu au milieu des forêts, il y avait quatre loges, — trois hommes à la fleur de l'âge, chasseurs robustes, avec leurs familles, et un vieillard usé gardant un petit orphelin. Les premiers tuaient force orignaux et castors, et vivaient dans l'abondance ; et le dernier, ne pouvant plus, sous le poids des années, chausser la raquette, vivait maigrement des débris qu'on lui laissait avec un dédain marqué pour son inutilité.

Un jour, au lever du soleil, une épouvante sans nom envahit soudainement le camp. On voit paraître à l'horizon, porté par les nuages, un colosse dont le buste, seul visible, peut mesurer quinze coudées. Comme font les nuages sous l'action du vent, celui qui porte ce fantôme monte un peu d'abord dans le firmament et prend ensuite la direction horizontale, juste du côté du camp, à quelques brasses au-dessus de la terre.

L'apparition s'avance d'un mouvement rapide, et paraît grandir à chaque instant en se rapprochant.

A ce spectacle, les trois chasseurs sont glacés d'effroi, annihilés. Ils croient leur fin venue, et se lamentent avec leurs femmes et leurs enfants.

Le vieillard est témoin de tout, — et de la peur atroce de ses compagnons et de la cause qui les bouleverse ; mais il se tait et semble ne faire cas de rien. Le besoin de calmer son petit orphelin, gagné lui aussi par la peur, lui fait seul enfin ouvrir la bouche : — « C'est parce que les grands chasseurs pleurnichent de peur que tu veux pleurer aussi », dit-il, en laissant paraître sur sa figure ridée un méchant sourire, « n'aie pas peur, petit ; continue de jouer ; ne crains pas le visiteur qui s'avance : il ne te fera pas de mal, je saurai l'en empêcher. »

Mais cette parole ironique, tout amère qu'elle est pour eux, avec quel bonheur nos trois désespérés ne l'ont-ils point entendue ? Et voyez s'ils ont confiance dans le vieux ! Ils accourent déjà : l'un apporte une grande couverture en laine toute neuve, l'autre un mouchoir gonflé de paquets de tabac, et le troisième une chaudière pleine de viande. « Grand-père, prends ceci, lui disent-ils, nous te le donnons ; mais veuille nous défendre contre ce géant qui vient nous dévorer. »

« Tiens ! on se rappelle donc que j'existe », répondit le vieillard. Et, dans le ton de sa voix, il cherche à faire passer tout le mépris dont on l'avait chargé et toute la rancune accumulée dans son cœur.

Mais, comme le temps presse, il refoule son désir de vengeance, et arrête sur ses lèvres les sarcasmes et les reproches qui en veulent jaillir. Le voilà déjà qui donne ses ordres. Sa voix a changé : elle est devenue vibrante, impérative. C'est bien le maître qui parle : « Je vous défendrai, dit-il, j'arrêterai dans sa course le monstre que vous voyez venir. Je ferai cela par amour pour mon petit orphelin. Et vous n'aurez ainsi vous-mêmes aucun mal. Mais il me faut plus de tabac : apportez-moi du tabac en abondance, tout le tabac que vous avez. Apportez-moi aussi plus de viande. Ensuite, prenez vos haches, coupez les plus grosses épinettes que vous trouverez ; et, avec les troncs, en guise de perches, bâtissez une forte loge. Sur le bout des troncs d'arbres, tout au haut de la loge, construisez comme un énorme nid avec les têtes des épinettes garnies de leurs branches. Et c'est tout. Je me charge du reste. »

Aussitôt, chacun se met à l'œuvre. Les haches résonnent, et les arbres s'abattent avec fracas. En quelques minutes, on voit se dresser une loge vaste et solide, faite de troncs d'épinettes et surmontée d'une toiture de branches.

A l'intérieur, le vieux a déjà étendu en tapis la couverture neuve au centre de cette loge ; il a haché le tabac,

bourré le calumet, et mis sur le feu la chaudière pleine de viande. Regardez-le opérer, car voici le moment solennel.

D'un geste lent et plein de révérence, il prend la pipe allumée, la porte à sa bouche et, par une longue aspiration quatre fois répétée, envoie aux quatre points cardinaux un riche flocon de fumée qui s'épand là-haut en ondes bleuâtres. Ensuite, prenant la pipe à pleines mains, le tuyau tourné en dehors, il décrit au-dessus de sa tête, en faisant le moulinet, un cercle de nuages, qu'on dirait une couronne de ouate, et crie d'une voix forte : « A mon aide, esprits de mes rêves, accourez tous ! » Alors il dépose la pipe et se dirige vers la chaudière. Avec ses mains nues il prend la viande bouillante et la disperse en parts égales vers les quatre vents de l'horizon, tout en répétant son invocation étrange : « A mon aide, esprits de mes rêves, accourez tous ! »

L'incantation est finie. L'effet ne se fait pas attendre : on entend déjà venir quelqu'un.

Le premier qui entre est tout couvert de peaux de lièvres. Sans rien dire, il fait le tour de la loge ; et, à mesure qu'il s'avance, un vent effroyable gémit, grince, glace, au point que tout en craque et que l'intérieur se couvre de givre. Le tour de la loge achevé, il s'assied. C'est le vent du Nord.

Le second qui arrive porte un grand coutelas et sourit. Dès l'entrée, il se met à faire de l'escrime, et frappe de grands coups en avant, en arrière, à revers, en long, comme s'il se voyait entouré d'ennemis. Il traverse ainsi la loge et revient s'asseoir vers la porte. C'est le Montagnais.

Un troisième paraît. Celui-ci est presque nu ; il marche lentement. Autour de lui, l'air remue et tourne avec la furie d'un cyclone et le bruit du simoun dans le désert. Dans le rayon de son passage il se développe une chaleur étouffante, atroce, qui fait perler la sueur jusque sur les poteaux de bois. Enfin, il s'assied et dit : « Je suis le vent du Sud. »

Un quatrième vient d'entrer. Sur des jambes courtes, celui-ci a un ventre gros comme un tonneau. Ses poings fermés dénotent des muscles d'une force sans pareille, et sa bouche entr'ouverte laisse voir des dents arc-boutées comme celles d'un bouledogue. D'un regard inquisitif, il a fait le tour de la loge, en quête d'une place; il en a vu le fond libre, et il y saute d'un seul bond. Il ne parle pas : son nom, c'est l'Orphelin.

Et il en arrive d'autres, tous extraordinaires, tous redoutables à voir; et ils entrent, et la loge se remplit.

Le vieil évocateur, qui les a salués d'un signe au fur et à mesure qu'ils entraient, paraît content. Il se lève maintenant et dit : « Fumez, mes protecteurs, car la tâche sera rude peut-être. » Et il leur passe le calumet tout allumé. Quand le dernier de l'assemblée a déposé la longue pipe, le sorcier ajoute : « L'ennemi approche; quel est celui qui se sent le courage d'aller le premier à l'attaque ? Toi, le Montagnais, te crois-tu de taille ? »

A cette question directe, l'interpellé bondit, agite en tous sens son lourd coutelas et répond d'un ton bonhomme : « Que l'assemblée daigne ne pas se déranger : je vais aller seul à la rencontre de l'ennemi. S'il est plus fort que je ne le crois, je saurai bien crier pour demander de l'aide. » Et il s'en va, en souriant, grimper sur le nid d'aigle qui couronne la loge.

L'ogre, dans son nuage, s'approche pendant ce temps. Il s'approche toujours. Enfin, il touche le rebord de l'immense nid et veut y prendre pied. C'est alors que le Montagnais brandit son glaive et l'attaque. Le choc est terrible entre les deux lutteurs ; la loge en est ébranlée. Les champions se portent mutuellement des coups terribles, et sont blessés tous les deux. Mais l'assaillant semble faillir ; déjà il cherche à regagner son nuage pour prendre la fuite. Le Montagnais voit ce jeu ; et, ne voulant pas laisser sa victoire inachevée, il crie aux anxieux témoins d'en bas : « Que l'un de vous monte ! »

D'un bond, l'Orphelin est dehors; il grimpe comme un chat à côté du Montagnais et saute au cou de l'ennemi. Avec ses dents et ses doigts crispés il achève vite la besogne. Le colosse, sans vie, chancelle et va s'abîmer la face contre terre.

Le sorcier laissa longuement éclater sa joie devant l'issue finale : ses esprits l'avaient bien servi, — le camp était sauvé.

Le vieux qui m'a conté cette histoire des temps païens — lui-même autrefois grand sorcier devant le diable — ajouta : « C'est presque incroyable, combien l'on voyait arriver de choses extraordinaires dans les vieux temps ! Hélas ! c'était pour notre malheur. Moi-même je sais ce qu'il en est : car j'ai dû faire comme les autres. J'avais à peine vingt ans quand mon père me dit un jour : *Le temps, mon fils, est venu pour toi d'aller rêver : va donc à la montagne escarpée, là-bas, et trouve-toi des génies protecteurs.* Je suivis, hélas ! les ordres de mon père : j'allai à la montagne, j'y restai huit jours sans manger, et en passai deux au sommet d'un arbre à dormir et à rêver. J'eus des visiteurs en grand nombre dans mon sommeil, et tous me firent la même proposition : *Je serai ton protecteur, si tu veux te donner à moi.* Je ne promis pas à un chacun d'être à lui, mais seulement à quelques-uns qui me paraissaient plus sympathiques et que je voulais m'attacher. A partir de ce moment, je voyais ces derniers dans tous mes rêves, et je n'avais en tout temps qu'à les appeler pour les voir aussitôt accourir à mon aide. C'étaient des démons, sûrement, et je m'étais donné à eux ! Ah ! oui, certes, j'étais malheureux ! »

Un autre vieux, il y a deux ou trois ans seulement, s'avouait bien effrayé, parce qu'il avait rencontré plusieurs fois sur son chemin, disait-il, une souris qui fonçait sur lui au lieu de fuir. Naturellement ce ne pouvait être que le génie protecteur d'un ennemi. Mon pauvre bonhomme, bien que baptisé protestant, ne pouvait s'ima-

giner que la chose pût avoir d'autre explication. Et il avait peur de succomber sous les morsures de la souris acharnée après lui.

Ces divers traits suffisent pour faire comprendre que le génie protecteur du sorcier n'était pas le même pour chaque individu : tantôt c'était un être extraordinaire, fantastique, tantôt un des animaux du pays, mais toujours, sous n'importe quel aspect on le voyait, c'était un diable quelconque.

De plus, ceci nous montre que le génie protecteur du sorcier jouait le double rôle d'attaque et de défense. Le plus fort battait le plus faible.

Il faut ajouter, cependant, que la question de vie ou de mort n'était pas toujours l'enjeu de ces luttes de démons. Leur mission consistait souvent à opérer d'autres œuvres, moins radicales mais toujours mauvaises. Ainsi, quelquefois le génie protecteur était chargé de rendre malade l'ennemi détesté, de déranger ses pièges à fourrures, d'effrayer les animaux devant lui à la chasse, — et mille autres choses semblables.

Faut-il croire maintenant que tous les sauvages païens étaient sorciers, et avaient ainsi à leur service une légion de démons ? Tous se vantaient de leur alliance avec les esprits, et d'en avoir pour serviteurs les plus dévoués et les plus forts. Il est possible et je suis même persuadé qu'il y avait beaucoup de rodomontades dans leurs discours. Mais il faut admettre que quelques-uns disaient la vérité ; par leurs exploits, d'ailleurs, ils prouvaient souvent leurs dires.

C'est un fait réel que les Cris idolâtres avaient des communications avec les démons, qu'ils appelaient « ceux que je rêve », — *pawaganak*, — qu'ils se donnaient à eux corps et âme, et qu'ils recevaient en retour aide et protection physiques.

Marius Rossignol, O. M. I.

# NOTICES NÉCROLOGIQUES

## R. P. Aimé MARTINET,

ASSISTANT GÉNÉRAL O.˙ M. I.,

*1824-1894 (404).*

Né à Domène, au diocèse de Grenoble, le 20 février 1826, le R. P. Aimé Martinet se sentit de bonne heure attiré vers la vocation religieuse et apostolique. Le spectacle d'une mission, donnée dans sa paroisse par nos Pères, fut le moyen dont Dieu se servit pour l'attirer définitivement et pour le décider à fixer son choix sur notre Congrégation.

Il suivit les missionnaires dont il avait admiré le zèle, et entra au juniorat de N.-D. des Lumières, qui venait à peine d'être fondé. Il s'y fit remarquer par sa piété, sa candeur, sa vive intelligence, et un sérieux de caractère qui contrastait avec sa jeunesse, sa petite taille et sa figure presque enfantine.

Ces qualités se développèrent au noviciat de N.-D. de l'Osier, où il eut le bonheur de faire ses vœux perpétuels, le 15 août 1848, — et au grand séminaire de Marseille, où il fit ses études théologiques.

Malgré sa jeunesse, sa formation au noviciat avait été très sérieuse, et il était accompagné, en entrant au scolasticat, des excellentes notes suivantes : — « Le Frère Martinet est un bon sujet, et sous tous les rapports ; il est plein de vertus et de talents, d'un très heureux caractère, d'une vertu très solide, d'une régularité parfaite ; il est de plus très facile à conduire ; il possède des moyens bien au-dessus de l'ordinaire et est doué d'une voix délicieuse. »

Il reçut l'ordination sacerdotale, le 27 juin 1852, des mains de notre saint Fondateur, et fut ensuite destiné à l'enseignement dans les grands séminaires, où il passa quinze ans, — d'abord à Romans comme professeur de philosophie, puis à Fréjus au même titre, et enfin à Marseille comme professeur de dogme. Il s'y fit remarquer par une doctrine solide et profonde, que relevaient encore la précision et la lucidité. Son maître aimé et unique fut le grand saint Thomas d'Aquin, interprété et étudié d'après la grande Ecole dominicaine.

Lorsqu'en 1862 le scolasticat fut transféré à Autun, le P. Martinet, qui avait toute la confiance du nouveau Supérieur général, le T. R. P. Fabre, fut placé à la tête de cette importante communauté. Pendant les cinq années de son administration, il donna aux études un élan nouveau et très vigoureux, et imprima sur la maison le cachet de sa régularité. En même temps, il relevait de ses ruines cet ancien couvent de la Visitation, sanctifié jadis par la présence de sainte Jeanne de Chantal et occupé ensuite par les Dames du Sacré-Cœur.

Cependant le P. Martinet avait déjà donné la mesure de ses qualités supérieures, quoiqu'il fût à peine arrivé à la quarantaine ; et il fut promu à des fonctions plus élevées. A la suite du chapitre de 1867, il fut appelé, en qualité d'assistant, dans les conseils du Supérieur général. Il ne devait plus quitter ce poste de confiance, où quatre élections consécutives le maintinrent jusqu'à sa mort, c'est-à-dire durant vingt-sept ans.

Le P. Martinet fut par excellence l'homme du bon conseil, — de l'administration sage et prudente, mais en même temps large et ouverte à tous les progrès qui, dans l'ordre de la vocation des Oblats, pouvaient rendre gloire à l'Eglise et développer les œuvres de l'apostolat.

Il eut à remplir des missions importantes. A différentes reprises, il fit, au nom du T. R. P. Général, la visite des provinces et des vicariats de la Congrégation, — dans

l'Afrique méridionale, au Canada, aux Etats-Unis, en Colombie Britannique. En outre, pendant le voyage du T. R. P. Soullier en Amérique, il reçut la charge de Vicaire général de la Congrégation.

Il n'acceptait ces fonctions délicates qu'en tremblant, par un reste de cette timidité native que la Providence lui laissait comme emblème de son humilité ; mais il les remplissait avec ce souci de la perfection qu'il apportait en toutes choses, déployant une supériorité de vues, une énergie de volonté et une opiniâtreté de travail exceptionnelles.

Avec l'amour profond de sa Congrégation, le P. Martinet eut le culte de l'Eglise et du Pape. Toute parole venue du Vatican — ordre, conseil ou simple direction — allait droit à son cœur et rencontrait immédiatement la soumission de toute son âme. A l'école de Mgr de Mazenod, il professa l'infaillibilité du Souverain Pontife bien avant la déclaration du dogme, comme il avait enseigné la doctrine de saint Thomas bien avant les recommandations de Léon XIII. Une des meilleures joies de sa vie fut de se trouver à Rome à l'époque du Concile, et d'assister aux réunions qui groupèrent dans les salons de Mgr Berteaud les hommes les plus distingués, parmi lesquels il aimait à nommer Louis Veuillot. Il rappelait avec bonheur les entretiens de cette assemblée d'élite, les beaux élans oratoires ou les saillies et les mots pittoresques de l'illustre évêque de Tulle.

Un éminent religieux, ancien élève du P. Martinet, nous écrivait que ce qui l'avait le plus frappé en lui c'était sa modestie. La modestie : ce fut en effet l'un des traits caractéristiques du vénéré défunt. Il ne craignait rien tant que de se produire, et s'affectionnait particulièrement à l'humble et très ardu travail du bureau, à l'intérieur de son couvent. Il a connu la douceur de la cellule bien gardée dont parle l'*Imitation ;* et il en portait extérieurement comme le reflet dans ce cachet religieux qui se voyait

dans toute sa personne. Il ne la quittait que par devoir, pour remplir les missions qui lui étaient confiées, ou pour porter à des âmes religieuses les bienfaits de sa direction ferme et élevée.

Du reste, s'il goûtait les douceurs de la cellule, cela ne veut pas dire qu'il y fût inoccupé. Il s'y livrait, au contraire, à un travail de plume incessant, ininterrompu, capable d'exaspérer les nerfs les plus solides et de fatiguer les volontés les plus opiniâtres. Et, s'il ne s'est pas livré au ministère de la prédication, cette œuvre de la cellule, si cachée et si dure, n'en a pas moins contribué au bien de la Congrégation et des âmes, comme à la gloire de Dieu. Que de missionnaires dont il a pour ainsi dire partagé l'apostolat en les encourageant, les consolant, les fortifiant par ses avis si paternels et si fermes, ses décisions si sûres et si opportunes ! Combien d'Oblats lui devront peut-être en partie leur salut, parce qu'il affermit leur vocation et assura leurs pas chancelants !

Vers sa 65e année, le P. Martinet fut pris d'une maladie de cœur qui devait malheureusement abréger son existence. Elle augmenta peu à peu, et finit par obliger ce travailleur obstiné à prendre un repos complet. Il se retira alors à Bordeaux, où il reçut pendant plusieurs mois les soins les plus assidus et les plus intelligents des Sœurs de la Sainte-Famille. Le profond esprit religieux, qui avait animé toute sa vie, se révéla encore mieux durant cette longue épreuve. Son abandon à la volonté de Dieu, sa patience dans la souffrance, sa vive foi firent l'édification des confrères et des gardes-malades qui l'entouraient ; et cette prédication muette remplaça avantageusement celle de la parole, à laquelle il ne s'était pas adonné pendant sa vie. Enfin, après s'être entouré abondamment de tous les secours de la religion, il remit pieusement son âme à Dieu, le 11 décembre 1894, à l'âge de 67 ans.

*R. I. P.*

## R. P. Joseph ANDRIEUX,

*1827-1857 (52).*

Le P. Andrieux, mort à la fleur de l'âge, quelques années seulement après son ordination, à la suite d'une longue maladie de poitrine, ne put pas se livrer aux travaux de l'apostolat, comme il le désirait vivement ; mais il fut quand même apôtre par la prédication du bon exemple qu'il ne cessa de donner pendant les onze années qu'il passa dans la Congrégation.

Joseph Andrieux naquit à Barjols, diocèse de Fréjus, en 1828. A la suite d'une mission prêchée par les Oblats, il entra au juniorat de Notre-Dame des Lumières, en 1846, à l'âge de dix-huit ans. Il y fit sa seconde ; et, l'année suivante, le juniorat ayant été fermé, on choisit les meilleurs sujets parmi les futurs rhétoriciens et on les envoya au noviciat de Notre-Dame de l'Osier. Le Fr. Andrieux fut du nombre ; il prononça ses vœux perpétuels en 1848. Il passa ensuite quatre ans au scolasticat de Montolivet, où il reçut la prêtrise le 27 juin 1852. Déjà gravement atteint de la tuberculose, il n'eut plus qu'une existence de malade ; et, cinq ans après son ordination, il rendit le dernier soupir, âgé de vingt-neuf ans, le 2 septembre 1857.

Voici le portrait qu'a laissé de lui un de ses frères, qui avait vécu à ses côtés depuis son entrée au juniorat :

« Quand le Fr. Andrieux se présenta au juniorat, on remarqua en lui un caractère sérieux, un sens droit, une volonté ferme, une maturité précoce, un cœur élevé et invariable dans ses affections, une figure austère et un corps exténué. Il fut un bon élève en seconde ; mais il se distingua entre tous par la solidité de ses progrès spirituels, et la qualité qui domina en lui fut le goût des choses saintes. Nommé sacristain, précisément pour cette raison, il fut un sujet de grande édification, non seulement pour

les junioristes, mais encore pour les pèlerins du sanctuaire, par le respect profond, le grand esprit de foi, la piété communicative qu'il ne cessait d'apporter à ses saintes fonctions.

« Du jour où le Fr. Andrieux entra au noviciat jusqu'à la fin de sa vie, il n'eut aucune défaillance dans sa conduite. Fidèle à son dessein, il s'appliquait sans relâche à la pratique des plus difficiles vertus ; et je puis dire d'abord d'une manière générale, en toute sincérité, qu'ayant été son condisciple le plus proche du juniorat, du noviciat et du scolasticat, je ne me rappelle pas l'avoir vu commettre une seule infraction au règlement. Il avait une dévotion spéciale pour plusieurs saints, et il s'efforçait de leur plaire en les imitant.

« Il honorait saint Joseph par l'amour de la vie cachée. Se cacher sous le voile de la modestie, sous le couvert de la vie commune, c'était pour lui un vrai besoin, comme une seconde nature. Jamais la moindre singularité, de peur d'attirer l'attention, jamais coopération à l'occasion favorable pour se mettre en relief. On eût dit, au contraire, que son unique préoccupation était de concilier l'accomplissement du devoir avec la modération du succès.

« Il cherchait dans saint Paul les principes fondamentaux de la vie chrétienne. Quand la maladie l'obligea à faire quelques promenades, je fus souvent son compagnon ; et c'est dans ces moments d'entretiens confidentiels qu'il me fut donné de connaître la beauté de son âme et de constater qu'il la nourrissait en quelque sorte des Epîtres de saint Paul qui lui étaient vraiment très familières. Il me disait quelquefois : « Nous allons faire la méditation à haute voix et à frais communs. » Mais c'est saint Paul et lui qui en faisaient tous les frais. Le thème favori de ses pensées était celui de l'Apôtre : Mourir à soi pour ne vivre qu'en Dieu et de Dieu. Avec l'autorisation du Révérend Père Modérateur, il établit au scolasticat, en gardant soigneusement l'anonymat, une petite association de

prières, sous le patronage de saint Paul, pour la conversion des pécheurs et des infidèles. Tous les frères Oblats et quelques séminaristes en faisaient partie.

« Il avait appris de sainte Thérèse le vrai secret de faire oraison et de pratiquer la piété. On ne le voyait jamais prendre des poses extatiques, ni rendre par sa physionomie l'expression de ses affections intimes. Il restait tout le temps immobile, dans une attitude grave, respectueuse, avec une sorte d'impassibilité. Ce calme de l'oraison, il le conservait dans tous ses exercices religieux ; il ne montrait rien de sensible, mais il ne donnait aucun signe de relâchement, et tel fut le caractère de sa piété.

« Il aimait à citer souvent saint François de Sales, dont il avait parcouru plusieurs fois les ouvrages et dont il lisait habituellement l'*Esprit*. Les larges vues du saint sur la dévotion, sur la vertu solide, sur le véritable amour de Dieu allaient si bien à sa nature droite et généreuse ! D'autre part, ses gracieux bons mots faisaient ses délices, et il prenait souvent plaisir à les citer. Il avait à cœur de pratiquer la maxime que ce grand directeur d'âmes estimait comme l'abrégé de la plus haute perfection, — *Ne rien demander, ne rien refuser* — et il se l'était imposée comme une règle de conduite inviolable. Le P. Andrieux étendait cette règle non seulement aux dispenses, mais aux vêtements et même aux faveurs spirituelles. Il fallait que ses supérieurs et ses frères veillassent à ses besoins ; et on conçoit avec cela que, malgré la plus vigilante attention des uns et des autres, il dut souvent endurer des privations.

« En résumé, le P. Andrieux ne pratiqua que des vertus communes, à la vérité ; mais qui ne sait que ce sont les plus vraies et les plus fondamentales ? Toutefois, il les pratiqua avec une ferveur peu commune ; et, ce qui est la pierre de touche de la perfection, il ne se démentit jamais. »

*R. I. P.*

## R. P. André WALSH,

*1839-1885 (266).*

Un chanoine protestant de Kimberley annonçait ainsi en chaire la mort du R. P. Walsh : — « Avant d'entrer dans mon sujet, je désire offrir à nos frères de l'obédience romaine dans cette ville mes respectueuses condoléances pour la perte qu'ils ont éprouvée en la personne du défunt P. Walsh. C'était là un homme qui se proposait avant tout la gloire de Dieu, en second lieu le progrès de son Eglise, et enfin pour lui-même la dernière place. Beaucoup de personnes aux mines de diamant le considéraient comme un ami, et le regretteront comme un homme de bien ; tous les prêtres de l'Eglise catholique et tous les ministres de la religion réformée peuvent le considérer comme un modèle. Puissé-je, lorsque mon tour arrivera de rendre mes comptes à Dieu, avoir la moitié de la confiance avec laquelle il a dû recevoir la visite de l'ange de la mort (1) ! » Un si bel hommage, sur de telles lèvres, honore grandement la mémoire de notre regretté défunt.

Andrew Walsh naquit en 1839, dans le comté de Tipperary, en Irlande. Il commença ses études au Collège de Carlow, et les termina à Bruges, en Belgique. Ordonné prêtre en 1864, il exerça quelque temps le saint ministère en Angleterre, notamment à Nottingham, où il laissa le meilleur souvenir. Cédant bientôt à son désir d'une vie plus parfaite, il entra dans la Congrégation des Oblats en 1871, à l'âge de 32 ans, et fit son oblation perpétuelle l'année suivante. En 1875, il fut envoyé au Sud de l'Afrique, et y fournit une trop courte mais très fructueuse carrière de dix ans.

Il eut l'honneur d'être le premier prêtre catholique qui prît sa résidence à Prétoria, au Transvaal. Il établit ensuite

(1) D'après l'*Advertiser*, journal protestant de Kimberley.

une mission à Lydenburg, — qui donnait les plus belles espérances, mais dut forcément subir un déclin, au départ des mineurs qui n'avaient pas trouvé dans ces régions les gisements d'or convoités. Il fonda alors la mission de Jagersfontein, et contribua avec un zèle soutenu à son développement. Puis il fut attaché à celle de Kimberley, où il se dévouait avec le plus grand succès depuis trois ans, quand la mort vint l'enlever inopinément à l'affection de ses frères et de ses fidèles.

Ce fut, cependant, sur un autre théâtre que le P. Walsh se distingua, et mérita les plus beaux éloges, non seulement de la part des protestants, mais encore du gouvernement anglais. Nous citons ici un journal protestant, l'*Advertiser*, de Kimberley :

« Quelque part que le soldat de l'armée anglaise ou le volontaire colonial fût appelé, pendant les sept dernières années, à combattre pour le gouvernement de la Reine, là le P. Walsh estimait que sa place était marquée. Dans la guerre du Zululand, comme celle du Transvaal, il fut attaché, en qualité d'aumônier, aux troupes anglaises, et il s'efforça constamment de gagner l'affection des soldats, à quelque croyance qu'ils appartinssent.

« Sans crainte et sans faiblesse dans ses réprimandes, inflexible dans ses avis et recommandations, il était le plus tendre des infirmiers et le plus désintéressé des amis. Que de fois ne l'a-t-on pas vu, usant des droits de la guerre, sortir des lignes de l'armée pour aller fourrager en pays ennemi et en rapporter tout joyeux des fruits, des légumes, des plantes succulentes pour ses soldats blessés ou malades ! Chargé de ce précieux butin, qu'il avait conquis dans une si dangereuse expédition, il rentrait dans le camp, enlevait son habit, ramassait du bois, allumait du feu, se mettait en devoir de faire cuire les friandises recueillies de sa propre main, et les servait ensuite à ses chers malades. Cette touchante sollicitude, ou plutôt cette vraie tendresse, contribuait souvent pour une bien large part à

leur rétablissement. Lorsqu'on lui faisait observer à quels dangers il s'exposait dans ce pieux approvisionnement de charité, il avait coutume de répondre : « Moi prêtre, je dois « le faire : je ne puis voir un soldat souffrir sans m'efforcer « de le soulager. »

« Aux jours de bataille, il était un modéle de calme, de sang-froid, de courage héroïque. Toujours attentif et vigilant, il n'aurait jamais permis qu'un blessé restât exposé à être foulé aux pieds ou à expirer sans secours. Maintes et maintes fois on l'a vu s'élancer hors des tranchées, enlever un soldat tombé sous les balles ou l'assagaie de l'ennemi, et le rapporter, avec toutes sortes de ménagements, à l'abri d'une nouvelle atteinte. Si la valeur suffit pour donner droit à la croix d'honneur, il n'est personne, parmi les soldats de sa Majesté qui l'ont méritée, qui en fût plus digne que lui. Mais la profonde modestie de ce brave et généreux serviteur de ses frères s'opposait à tout ce qui aurait pu donner à ses actes l'éclat de la publicité. *Mon devoir :* telle était sa devise, — et jamais aumônier de troupes ou pasteur de fidèles ne fit son devoir plus loyalement que lui.

« Dans l'expédition du Bechuanaland, à laquelle il prit part comme aumônier, il était adoré de ses soldats. Parmi les exigences de la vie si dure des camps, il n'y avait pas pour lui de devoir trop pénible, ou de service à rendre au-dessus de son dévouement. A Kimberley, le souvenir de sa vie édifiante, aussi bien que d'une carrière semée de bienfaits, ne s'effacera pas de longtemps de la mémoire des habitants. Son amour pour les âmes dépassait les bornes de sa propre Eglise ; sa charité ne regardait pas à la croyance ; et les pauvres et les malades de toute religion recevaient de lui le secours opportun. »

Après une si longue période de dévouement sans limites et de fatigues incessantes au service des troupes, il n'est pas étonnant que le P. Walsh éprouvât le besoin de se reprendre en quelque sorte lui-même et de se recueillir

dans les observances de la vie régulière. Aussi avait-il demandé à faire un court séjour en Europe dans ce but, auquel il ajoutait le motif tout apostolique d'apprendre la langue hollandaise, afin de pouvoir mieux s'employer au bien des colons de cette langue, si nombreux dans cette région du Sud de l'Afrique. Et c'est lorsqu'il attendait la réponse à cette demande qu'il fut tout à coup arraché par une mort soudaine, dans la pleine maturité de l'âge, — car il n'avait que 46 ans — à l'affection universelle.

Ses derniers jours sont ainsi racontés par son Supérieur : — « Le dimanche 6 septembre 1885, en célébrant la messe, le P. Walsh ressentit les premières atteintes de sa maladie : il eut de la peine à achever son sermon, le dernier qu'il ait prononcé et qui était sur la mort. Ses derniers mots étaient ceux-ci : « Préparons-nous, mes frères, à mourir de la mort des justes. » Pendant toute la journée, il ressentit de vives douleurs, qu'il croyait être l'effet d'un rhumatisme ; mais le médecin trouva qu'il était atteint d'une pneumonie, compliquée de pleurésie. Pendant sept jours de maladie, le cher malade souffrit beaucoup, surtout les trois premières journées. Il nous édifia tous par sa patience ; dès le début de son mal, il fit un acte de parfaite soumission à la volonté divine. Il nous disait : « Si telle est la volonté de Dieu, je serai heureux de mourir. » Le samedi matin, il reçut les derniers sacrements en parfaite connaissance, répondant lui-même à toutes les prières. Comme je lui suggérais d'avoir confiance en la sainte Vierge : « Oh ! dit-il, Elle a toujours été si bonne pour moi ! » A trois heures et demie, il entra dans une paisible agonie, entouré de ses frères qui récitaient les prières des agonisants ; et, peu d'instants après, il s'endormait dans le Seigneur (12 septembre 1885). Nous sommes tous atterrés sous le coup d'une mort si imprévue ; tous nos bons catholiques éprouvent les mêmes sentiments que nous, et toute la population des mines de diamant semble partager nos regrets. Hier après midi, son enterrement a eu lieu, au milieu d'un grand concours, où étaient

représentées les diverses religions et toutes les classes de la société, depuis le Juge Président jusqu'aux plus humbles ouvriers. Un corps de musique et des détachements de troupes lui rendaient les honneurs militaires. » — « Dans cette grande foule, ajoute le journal protestant déjà cité, on entendait un murmure respectueux et approbateur, qui était comme la voix d'un peuple en deuil. »

*R. I. P.*

## R. P. Michel BONNIFAY,

***1810-1888 (298).***

« Voici un rude saint ! » C'est le bel exergue qu'il convient de placer au début de la notice du R. P. Bonnifay : c'est ainsi que le qualifiait un Père Oblat qui l'avait connu pendant de longues années, qui avait vécu dans son intimité et dans les confidences les plus secrètes de son âme, et s'était souvent senti porté à la piété par ses pieuses et naïves réflexions.

Le R. P. Michel Bonnifay naquit à Cuges, dans les Bouches-du-Rhône, en 1810. Nous regrettons de n'avoir aucun détail sur son enfance et son adolescence. Il fut ordonné prêtre à Marseille en 1834. Sa piété était déjà grande et bien enracinée, et il commençait à adoucir notablement son caractère qui, sans être âpre et difficile, avait besoin cependant d'être assoupli. Mais peu à peu il parviendra à acquérir une si parfaite possession de lui-même, qu'on pourra l'appeler, comme Moïse, le plus doux des hommes. Et son mérite n'en apparaîtra que plus grand, quand on saura qu'il n'est devenu saint qu'à force de lutter contre lui-même. Il ne conserva de rudesse que contre lui-même, et d'impétuosité que pour l'acquisition de la vertu, — croyant ne jamais assez se mortifier, ni jamais assez aimer Dieu. Il rêva toujours d'ascensions, de progrès dans la vertu, dans la persuasion que Dieu lui demandait de monter

toujours plus haut dans le chemin de la mortification et de l'abnégation.

Après son ordination, le jeune prêtre donna des marques assez évidentes de maturité précoce et de vertu sérieuse pour être placé immédiatement à la tête d'une paroisse. Son évêque lui donna bientôt un nouveau témoignage de confiance, en lui confiant la direction de diverses communautés religieuses. Il exerça ce double ministère pendant vingt-quatre ans; et il s'en acquitta si bien que sa réputation de vertu commença à rayonner autour de lui.

Il est probable que la douceur, la patience, l'abnégation de plusieurs âmes, appartenant aux communautés qu'il eut à diriger, le stimulèrent dans son progrès spirituel. Il ne voulait pas que les religieuses dont il était le guide eussent plus d'ardeur que lui pour avancer sur les hauteurs de la perfection; il désirait fermement pratiquer avec fidélité ce qu'il enseignait aux autres. Sainte émulation, qui lui découvrit peu à peu les horizons de la perfection chrétienne et l'amena à comprendre qu'elle se trouve dans le renoncement total de la vie religieuse !

Ce fut assurément mû par un ardent désir de sa perfection qu'il alla frapper à la porte du noviciat de Notre-Dame de l'Osier, où il prit l'habit religieux en 1858. Sa belle âme goûta bientôt tous les charmes de cette vie fervente. Voici comment il décrivait ses premières impressions à notre saint Fondateur :

« Les expressions me manquent, Monseigneur, pour vous traduire tous les sentiments de joie que j'éprouve dans votre Congrégation. En quittant mon poste, je croyais fermement que je serais content à Notre-Dame de l'Osier; ma croyance n'était pas assez grande, car je suis plus heureux que jamais. Je n'ignorais pas que la ferveur régnait dans vos différentes maisons, surtout ici, — mais, je l'avoue franchement, pas au point où je le vois — et je reconnais que l'aimable Société de Marie-Immaculée ne laisse rien à désirer.

« Vos règles, Monseigneur, me plaisent infiniment. La pensée seule que je suis dans cet Institut, approuvé *in formâ specificâ,* me transporte d'allégresse. Je l'ai trouvé enfin, ce port tant désiré, dans le noviciat. Quelle charité fraternelle ! Quel esprit de famille ! Chacun s'efforce de devenir simple, de cette simplicité tant recommandée par Notre-Seigneur à ses apôtres. Les choses sont tellement selon le but que vous vous êtes proposé en fondant votre Congrégation, qu'il serait difficile de savoir qui d'entre nous est le plus condescendant pour ses frères.

« Vrai, Monseigneur, vrai, cet esprit de famille est du goût de tout le monde. Pour mon compte, j'en suis aux anges ; jamais, non jamais, je n'aurais cru me trouver aussi satisfait. Maintenant je puis dire en toute vérité : Mon Dieu, je suis entièrement à vous, je ne me suis rien réservé, je vous ai tout donné. Cette certitude de pouvoir mettre en pratique les paroles divines louant la pauvreté me met dans un état voisin d'une sainte ivresse... Qu'ai-je donc fait à Dieu, pour qu'il me traite avec tant de bonté ? J'ai beau chercher dans ma conduite, je ne trouve rien qui ait pu m'attirer tant de faveurs... Vous trouverez ma lettre, Monseigneur, passablement simple, trop familière, pas assez réservée ni respectueuse ; veuillez dans ce cas me pardonner mon indiscrétion.

« J'ai demandé au R. P. Supérieur comment il fallait écrire à Votre Grandeur. Il m'a répondu : « Comme un enfant à son père. » Alors me rappelant ce texte, — *Vir obediens loquetur victorias* — je me suis exactement conformé au sentiment de celui qui vous remplace d'une manière si digne. Donc, Monseigneur, laissez-moi dire toute ma façon de penser : je suis ici dans mon centre, je puis vous assurer en toute confidence que je ne changerais pas ma position pour toutes les couronnes de la terre. Le monde que j'ai quitté pour Dieu seulement, je ne le regrette nullement ; loin de le regretter, je l'abhorre, je le déteste, je l'exècre, je le hais ; ah ! si j'avais pu le quitter plus tôt ! Mais Dieu a tout dirigé : j'adore ses desseins.

« Je crains de vous fatiguer, Monseigneur, par mon laisser-aller; et cependant je ne puis m'empêcher de vous communiquer une chose, — c'est qu'à l'Osier, comme sans doute dans toutes les autres maisons de la Congrégation, Votre Grandeur est aimée en quelque sorte jusqu'à la folie. Vous ne pourriez vous imaginer combien on parle de vous avec bonheur et de toutes vos bonnes qualités. C'est du pur amour filial : les cœurs ici sont tout d'or, — pas d'alliage, pas la moindre paillette. Tous, oui tous, nous serions disposés, s'il le fallait, à nous imposer les plus grands sacrifices pour vous montrer combien nous vous sommes sincèrement attachés. Après Jésus, Marie et Joseph, c'est vous, Monseigneur, c'est la Congrégation qui régnez dans nos cœurs. »

Dans cette lettre d'une si touchante naïveté, le P. Bonnifay se dépeint parfaitement lui-même à son insu. Mais voici le portrait non moins beau qu'en faisait le P. Maître dans ses notes : — « J'ai toujours vu dans le P. Bonnifay un homme de Dieu, qui est incapable d'avoir une autre intention que celle du bien. Il a une foi des anciens temps ; il fait un grand bien parmi les novices ; l'on est édifié de sa piété, de sa soumission, de sa sainteté. Il a une conscience délicate et une grande humilité, et j'espère qu'il fera un saint religieux ; malgré son âge et ses habitudes prises, il sera toujours plein de dévouement. »

Cette lettre est écrite, non pas par un jeune novice enthousiaste, mais par un homme mûr qui touche à la cinquantaine. Dans sa belle simplicité, on peut même dire dans son admirable naïveté, elle nous dépeint parfaitement le P. Bonnifay tel qu'il était à son entrée dans la vie religieuse, — le prêtre, enfant devant Dieu, et le sujet, enfant devant son supérieur. Cette disposition de l'âme, si recommandée par le divin Maître, ne fera que se développer en lui; et, pendant le reste de sa vie, il laissera souvent échapper de son cœur ces mots d'enfant, ces réflexions enfantines, ces suaves naïvetés, ces aménités pieuses,

toutes faites d'humilité, d'obéissance, de charité, qui le rendront si aimable à ses confrères et montreront la perfection de son esprit religieux.

Il fit son oblation perpétuelle le 29 août 1859. Combien grande fut sa joie, il eut à cœur de le faire savoir à Mgr de Mazenod, dans une lettre tout aussi admirable de ferveur et de simplicité que celle qu'on vient de lire, et que l'on peut résumer dans cette phrase : « Ce que j'éprouve dans le fond de mon être est au-dessus de tout sentiment. »

Le P. Bonnifay resta quelques mois à Notre-Dame de l'Osier. Puis il fut, l'année suivante, envoyé à Notre-Dame de Bon-Secours, où il devait vivre dix-huit ans et passer toute sa carrière religieuse et apostolique. Ce que furent ses nombreuses prédications dans le diocèse de Viviers et les diocèses avoisinants, cela n'a pas été consigné par écrit, mais on peut le préjuger d'après la ferveur de sa piété et son ardent désir d'entrer totalement dans l'esprit de la Congrégation.

Mais c'est surtout aux pieds de Marie, dans le sanctuaire, qu'il donna les meilleurs fruits de son apostolat par le ministère du confessionnal. On put dire de lui en toute vérité que c'était le *grand* et le *saint* confesseur de Notre-Dame de Bon-Secours. Les pèlerins affluaient en grand nombre, surtout à certaines fêtes et certaines époques de l'année, et son tribunal était toujours le plus achalandé. Il s'y tenait enfermé pendant des journées et même des nuits entières, ne se donnant aucune relâche ; et on l'en voyait sortir tout couvert de poussière, exténué de fatigue, — et le visage toujours souriant.

Son apostolat n'était pas moins incessant, ni moins fructueux, au sein de la communauté qu'il édifiait par ses vertus sacerdotales et religieuses. Il se distingua surtout par sa fidélité constante à la pratique la plus scrupuleuse de la règle et son obéissance affectueuse et naïve comme celle d'un enfant à l'autorité du supérieur. La secrète impulsion de l'obéissance, la plus vraie et la plus vive, est

dans l'affection surnaturelle du cœur pour celui qui représente l'autorité de Dieu; et c'est parce que cette affection fut toujours très profonde dans le cœur du P. Bonnifay que son obéissance fut si parfaite. Il ne savait pas même la contenir; et bien souvent il avait, sous sa plume ou sur ses lèvres, de ces expressions touchantes d'affection qui révèlent toute la beauté d'une âme et rendent son commerce si agréable.

Nous avons vu en quels termes affectueux il écrivait à notre saint Fondateur. Son affection ne fut pas moins débordante pour son successeur, le T. R. P. Fabre. Il déchargeait ainsi son cœur dans une de ses lettres à ce dernier : — « Vous me dites, mon Très Révérend Père, que vous m'aimez; mais, laissez-moi vous le dire en toute simplicité, *Deus scit quia non mentior*, je vous aime plus que vous ne m'aimez; en fait d'attachement, d'affection, d'amour, je ne veux pas, non je ne veux pas que vous ayez le dessus. »

Une obéissance aussi parfaite devait sanctifier tous les détails de sa conduite et produire les plus belles et les plus aimables vertus. Aussi un de ses supérieurs, qui s'était longtemps édifié au spectacle de sa ferveur religieuse, a pu lui rendre ce haut témoignage qui résume toute une vie : — « Le P. Bonnifay fut un très saint missionnaire et un parfait religieux. Je ne l'ai jamais vu manquer au moindre point de la Règle. Il mangeait fort peu, et toujours les mets les plus communs, étant très habile pour cacher aux autres ses mortifications. Il ne descendait jamais dans le jardin que les jours de promenade, et il se contentait d'y faire deux ou trois tours, ainsi que dans l'enclos. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais entendu manquer à la charité. Aux paroles désagréables il ne répondait que par la douceur la plus exquise. Aux coulpes nous souriions parfois de l'embarras où il se trouvait pour chercher et accuser des fautes qu'il n'avait pas commises; et alors vous l'auriez entendu dire : « Je suis un pauvre aveugle qui ne voit pas

ses fautes ; je serais très obligé à mes frères, s'ils voulaient bien me les faire connaître. »

Il ne sera pas étonnant qu'une âme si mortifiée et si avide de perfection ait voulu monter toujours plus haut, et que, pour mieux atteindre son but, elle ait même voulu embrasser un genre de vie beaucoup plus sévère. Le P. Bonnifay fut, en effet, poursuivi pendant quelque temps d'un très violent désir d'aller s'adonner aux austérités si rigoureuses de la Trappe. Il en fit part avec la plus grande simplicité au T. R. P. Général, qui lui déclara que ce n'était là qu'une illusion et une tentation du démon. L'humble religieux accepta la décision avec sa pleine confiance d'enfant, et continua son ministère si fécond parmi nous.

Cependant, il était déjà un vieillard de près de quatre-vingts ans, et il continuait toujours sa vie de dévouement apostolique et d'austérité. Soudain, sa santé subit le contre-coup de ses mortifications, ses forces s'affaiblirent ; et, vers la mi-septembre, après les grandes fatigues causées par l'énorme affluence des pèlerins, à l'occasion des fêtes de la Nativité, son état fut jugé assez grave pour qu'on lui administrât les derniers Sacrements. Il les reçut avec la piété angélique qui formait comme le caractère de sa ferveur sacerdotale, répondant lui-même aux prières liturgiques. On lui suggéra de saintes paroles, qu'il redit de tout son cœur. A la dernière : « Aimez-vous bien le Cœur de Jésus ? — Oh ! oui », reprit-il, en tendant les bras et en regardant le ciel. Et, à l'instant, il expira dans un doux sourire. Son visage avait quelque chose de si resplendissant et de si radieux qu'on le crut favorisé d'une vision céleste. C'était le 18 décembre 1888.

Dans toute la région, à l'annonce de sa mort, ce fut sur toutes les lèvres la même exclamation : « Le saint est mort ! » Quand il eut été exposé dans le sanctuaire, de toutes parts on vint contempler et vénérer ses restes sacrés. On y fit toucher de nombreux objets de piété, on demanda

des objets de sa cellule, qui avait déjà subi une pieuse déprédation, et on se mit à l'invoquer comme un saint.

Il fut inhumé dans ce modeste cimetière de la communauté de Notre-Dame de Bon-Secours où reposent plusieurs Pères, dont la vie a été un exemple de vertus, et que Mgr Bonnet, évêque de Viviers, aimait à appeler *un Reliquaire.* *R. I. P.*

## F. S. Frédéric TAILLEFER,

*1867-1889 (312).*

Le Frère scolastique Frédéric Taillefer est un enfant de la Savoie, car il naquit à Gilly, au diocèse de Chambéry. Il vint au monde le 11 mai 1867, huitième et dernier enfant d'une famille très honorable, et parut avoir cueilli toutes les grâces de ce mois béni de la sainte Vierge. Doué d'un excellent caractère, d'un tempérament affectueux, de goûts presque féminins, très enjoué et quelque peu espiègle, il gagnait tous les cœurs par ses amabilités et avait la plus large part dans l'affection de la famille. D'autre part, il faisait les délices de ses petits compagnons, témoignant la plus vive compassion pour tout ce qui était faible et souffrant.

A ces qualités naturelles s'adjoignit la piété, qui prit dans son âme les plus heureux développements. Il aimait à servir la messe, il assistait volontiers aux instructions des retraites, suivait avec bonheur les exercices du mois de Marie, et ouvrait ainsi son âme à l'action de la grâce et aux inspirations du ciel. Le ciel parla bientôt, en effet : le jeune Frédéric, à peine âgé de douze ans, écrivait à l'une de ses sœurs, entrée au couvent et son intime confidente : « J'ai compris ce que c'est que le monde, je veux à tout prix entrer au collège pour me faire prêtre. » Peu de temps après, en 1882, il eut le bonheur de réaliser son pieux désir : il entra au petit Séminaire de St-Pierre-

d'Albigny, où il resta quatre ans, jusqu'à la fin de ses humanités.

Au petit Séminaire, les riches espérances que donnait le pieux enfant ne se démentirent pas; il continua son ascension vers la vertu. Voici le beau témoignage qu'a rendu de lui son supérieur : — « Frédéric Taillefer a laissé ici le souvenir d'un enfant docile et affectueux à l'égard de ses maîtres. Il possédait une grande douceur de caractère et une piété vraiment angélique. Au point de vue des études, il n'était pas brillant, mais son travail soutenu compensait sa lenteur de conception. Le bon Dieu le destinait visiblement au sanctuaire; il n'était heureux qu'à la chapelle, et c'était une joie pour lui de s'acquitter des fonctions de sacristain que je lui avais confiées. »

C'étaient là les dehors de cette âme, et ils sont bien beaux; mais Dieu opérait en elle un travail de purification qui la rendait encore plus belle. Frédéric s'en ouvrait ainsi à sa sœur : « — Je m'étais tourné vers Marie, afin qu'elle me servît de seconde mère; et comme il faisait bon la prier alors ! Je pleurais de tendresse à ses pieds, inondé de consolations, et ne soupirant qu'après Jésus, trouvant le plus grand bonheur à le visiter à la chapelle. Maintenant, tout est changé : je ne sens plus, je n'aime plus ; je suis accablé de pensées désolantes ; les craintes et les terreurs de l'enfer sont mon partage; j'éprouve les plus affreuses tentations; je n'ai plus de tranquillité ; rien n'est capable de ramener en moi la joie et le calme. »

Au milieu de ces cruelles épreuves, son cœur ne fit que s'attacher à Dieu et à Marie avec plus de fermeté ; et, à la suite d'une retraite prêchée au petit Séminaire par un de nos Pères, il résolut de se donner entièrement à Dieu, sous les auspices de sa très sainte Mère, en entrant dans notre Congrégation. Il se rendit alors, en 1886, au juniorat de Diano-Marina, où il fit sa rhétorique. Là encore, Dieu continua dans son âme son action crucifiante de purification. « J'espérais qu'une fois entré dans une Congrégation

religieuse, je trouverais la paix de l'âme, écrit-il à sa sœur, que j'aimerais Dieu de tout mon cœur, et que rien ne pourrait plus m'affliger. Vain espoir! Jamais la vie ne me fut plus épineuse : mes épreuves se multiplient et mon âme est envahie par la tristesse, le dégoût et des répugnances de toutes sortes. »

Cependant, notre fervent junioriste ne laissait rien paraître au dehors de cette lutte intime si cruelle : sa piété, son assiduité au travail, sa fidélité au règlement, sa docilité affectueuse à l'égard de ses maîtres, son affabilité envers ses frères faisaient l'édification du juniorat. Evidemment, Dieu voulait amener cette âme au ciel par la voie royale des souffrances, afin que, durant les quelques années de sa vie religieuse, il pût gagner les mérites d'une longue carrière.

Il entra au noviciat de l'Osier le 6 mars 1887; et la ferveur du novice, comme sa souffrance intérieure aussi, ne fit que redoubler. Envoyé ensuite au scolasticat de Saint-François (Limbourg hollandais), où il fit son oblation perpétuelle le 15 août 1889, il sentit la croix devenir plus douloureuse, et cette fois elle atteignit son corps. En juillet 1889, le F. Taillefer présenta les symptômes de la fièvre typhoïde, et bientôt il manifesta des signes non équivoques de tuberculose. Le mal, cependant, ne faisait, en apparence, que des progrès assez lents ; mais ils étaient en réalité très rapides, et la fin arriva soudaine, à l'improviste. Le 13 octobre, à sept heures du matin, il fut trouvé mort dans son lit. Il s'était confessé la veille au soir, avait fait la sainte communion l'avant-veille, et devait la faire encore le matin même. Tout porte donc à croire qu'il était prêt à répondre à l'appel de Dieu. Du reste, quand sa mort fut constatée, elle devait être toute récente, car le corps était encore chaud, — et le R. P. Supérieur lui donna une absolution sous condition.

La patience et l'esprit de foi avec lesquels le Frère Taillefer avait supporté sa maladie enlevèrent toute angoisse

à ses frères ; et ils virent en lui un de ces élus que Dieu vient chercher à la dérobée, parce qu'il sait qu'ils sont mûrs pour le ciel. *R. I. P.*

## R. P. François BELLON,

***1832-1890 (335).***

Le P. François Bellon naquit à Sausses-de-Mai, dans le diocèse de Fréjus, le 2 février 1832. Nous regrettons de n'avoir aucun détail sur ses jeunes années ; mais la rectitude si rigoureuse et si inflexible de sa vie religieuse et sacerdotale nous donne la certitude que sa jeunesse se passa dans les saintes habitudes du devoir et de la piété.

A 20 ans, il entra au noviciat de Notre-Dame de l'Osier ; et il y fit ses vœux perpétuels le 26 juillet 1853. Il alla ensuite suivre les cours théologiques du grand Séminaire de Marseille ; et c'est là qu'il reçut le sacerdoce, le 16 février 1856.

Ses notes de scolasticat font de lui le portrait le plus élogieux, dans ces termes concis : — « Excellent religieux : recueillement, travail consciencieux, charité sans bornes, égalité d'humeur parfaite, dévoué à sa vocation, s'acquitte très bien de tous ses exercices ; se trouve heureux avec ses frères ; indifférence parfaite ; je ne lui connais pas de défaut. »

La vie sacerdotale et apostolique du P. Bellon confirma pleinement ces heureux présages. Elle se passa tout entière à l'abri du couvent et dans un cadre monotone ; mais elle n'en eut pas moins de relief aux yeux de Dieu et même aux yeux des hommes. On peut la peindre en trois traits : il fut un prêtre très surnaturel et très zélé, un religieux toujours édifiant, un Oblat de Marie absolument dévoué à sa Congrégation. Nous nous bornerons à retracer brièvement les phases principales de sa vie, son ministère à la maison du Calvaire comme sujet et comme supérieur,

sa gestion des finances comme procureur de la province du Midi, et son dévouement à l'œuvre des Italiens à Marseille.

Son ministère apostolique n'eut pas d'éclat extérieur, ne lui valut pas les honneurs de la renommée, ne lui attira pas des applaudissements humains, car il ne s'exerça pas sur le théâtre brillant de la chaire. Il ne s'adonna qu'à l'œuvre plus cachée de la direction des âmes religieuses dans les couvents, du pardon des pécheurs et de la consolation des affligés et des malheureux au confessionnal, de l'assistance des malades et des mourants. Dieu seul a pu apprécier le dévouement inlassable qu'il apporta et le bien considérable qu'il dut opérer dans ce travail si humble et souvent si ingrat de chaque jour ; il n'en parlait à personne, se donnant à sa tâche avec une simplicité et une régularité, qui éludaient l'attention mais ne faisaient qu'en rehausser le mérite.

Cependant, au cours des épidémies fréquentes de choléra, de petite vérole et d'influenza, — qui faisaient des victimes si nombreuses dans les vieux quartiers, denses et malpropres, au milieu desquels notre église du Calvaire est située — il se dépassait encore, se multipliant, se prodiguant au chevet des contaminés, et donnant toute la mesure de son zèle et de sa charité.

Lorsque les expulsions de 1880 l'eurent laissé presque seul dans la communauté, il voulut faire honneur à sa charge de supérieur, en se faisant le remplaçant des Pères dispersés et le serviteur de tous les besoins. Il trouva dans son âme assez d'énergie pour tenir tête à tout et maintenir dans l'église du Calvaire toutes les œuvres et les confréries déjà existantes, avec une régularité, une précision, une méthode qui ne se démentaient pas, mais au prix d'un travail écrasant. Ce dévouement inlassable, ce labeur si ardu pour faire face à toutes choses doivent d'autant plus provoquer l'admiration qu'il n'avait qu'une santé chancelante. A voir ce corps si fluet, cette poitrine enfoncée, ce visage amaigri, on se demandait avec étonnement

comment il pouvait tenir à une vie si absorbée et si fatigante ; et on était bien obligé de dire que le vrai zèle sacerdotal sait faire des prodiges.

D'autre part, on ne s'étonnait pas moins qu'il pût donner tant de temps aux œuvres de zèle, alors qu'il avait d'ailleurs les occupations minutieuses d'une procure provinciale, auxquelles il donnait un soin méticuleux. Le secret de son activité prodigieuse était pourtant bien simple : il avait du temps pour tout, parce qu'il ne perdait jamais de temps. Sa vie était tellement régulière, son travail si méthodique, son esprit religieux si profond, qu'il pratiquait cette perfection par excellence de ne jamais perdre le moindre instant, d'occuper chacun de ses moments d'une manière utile et conforme à la règle. C'est le témoignage que lui ont rendu tous ses confrères ; et l'un d'eux pouvait ajouter malicieusement que le P. Bellon ne perdait du temps que « lorsqu'il avait la patience de nous écouter, quand nous allions lui raconter nos belles prouesses d'apostolat dans les missions ». Il faut ajouter cependant que si, parfois, un Père missionnaire lui faisait part de ses insuccès mortifiants ou décourageants, il savait trouver les mots du cœur, les considérations les plus surnaturelles pour le remonter et ranimer son énergie chancelante.

Au fond de son âme il y avait la pensée et l'amour de Dieu qui la remplissaient tout entière ; et c'était bien là le principe de toutes ses actions et le soutien d'un dévouement qui ne se lassait jamais. On ne pouvait l'entendre dire sans émotion ces paroles qu'il avait souvent à la bouche, simples comme lui, mais où il mettait un accent intraduisible : « Allons, aimons bien le bon Dieu ; allons, la cloche sonne, allons travailler, allons prier ! »

Le P. Bellon géra pendant de longues années les finances de la province du Midi ; et nulle gestion d'affaires ne fut jamais plus minutieuse, plus exacte, plus consciencieuse que la sienne. Là encore se montrèrent avec évidence son esprit surnaturel et son zèle pour le salut des âmes, car il

orienta la réussite de ses opérations financières vers la fondation ou la consolidation des juniorats. C'était à ses yeux l'une des œuvres les plus importantes du procureur, car elle tendait au recrutement de la Congrégation et à l'évangélisation des âmes. Aussi ne pourra-t-on jamais assez louer les peines incroyables qu'il se donna, ses fatigues, ses voyages, ses recherches de bourses charitables pour la prospérité du juniorat de Notre-Dame des Lumières et la fondation de ceux de Diano-Marina, en Ligurie, et de Torto-Ricci, en Sicile. De tous côtés il cherchait des bienfaiteurs ; il leur parlait avec une foi si convaincue, leur tendait la main avec une simplicité si touchante, qu'il réussissait admirablement à les intéresser à son œuvre de prédilection. Au surplus, il se faisait apôtre et allait recruter lui-même des vocations dans tous les milieux, avec une persévérance qu'aucun échec ne pouvait faire démentir.

Qu'il est grand le nombre de nos jeunes missionnaires qui doivent au P. Bellon l'éclosion ou la poursuite de leur sainte vocation ! S'ils ont le bonheur de pouvoir dire aux infidèles, aux sauvages, dans les neiges du Nord ou sous les feux du Midi, la parole coutumière du P. Bellon, — « Allons, aimons bien le bon Dieu », — c'est à lui qu'ils doivent en grande partie cette mission sublime, à lui qui les a pris petits enfants et, les confiant à la charité des bienfaiteurs, les a élevés jusqu'au sacerdoce, dans les pieux asiles du noviciat et du juniorat. Et ne serait-il pas permis de croire que c'est pour le récompenser de son dévouement apostolique pour ses petits frères de la terre que le divin Enfant voulut lui ouvrir le ciel au jour béni de sa naissance parmi nous, car c'est le jour de Noël que le P. Bellon quitta ce monde !

Cependant, la charité du P. Bellon n'était jamais épuisée, son cœur avait toujours de nouvelles ressources : il est encore une autre œuvre d'une grande importance à laquelle il se dévoua vers la fin de sa vie, l'œuvre des

Italiens à Marseille. Par suite des expulsions de 1880, cette œuvre commença à péricliter, et il lui fallait une main courageuse pour la secourir. Le P. Bellon fut cette main de la Providence. On le vit, à l'âge de 50 ans, s'armer avec un courage patient d'une grammaire et d'un vocabulaire italiens et s'essayer à balbutier une langue étrangère. Au bout de quelques jours, son audace était récompensée, il était capable d'adresser quelques paroles de piété à un auditoire nombreux et tout attendri devant un zèle si touchant. Chaque allocution amenait un progrès ; il en vint à avoir une élocution facile et très convenable. Du reste, il était trop apostolique pour viser à la grâce de la littérature ; il ne voulait parler que la littérature de la grâce. Il atteignit parfaitement son but, et devint l'apôtre très aimé des Italiens. Il se mit totalement à leur service, non seulement pour les évangéliser au confessionnal, en chaire, au chevet des malades, mais encore pour les aider dans leurs besoins matériels, par des assistances sans nombre auprès de leurs consuls, de leurs nationaux et de leurs parents éloignés.

Est-il dès lors étonnant que cette population au cœur si chaud lui eût voué un attachement profond et une reconnaissance exubérante ? Elle le montra surtout durant la dernière maladie du P. Bellon. A peine la nouvelle s'en fut-elle répandue, que l'émotion devint générale parmi les Italiens. Dès que quelque Père mettait le pied hors de la maison, il était accosté et entouré par des Italiens qui s'informaient avec anxiété de l'état de leur cher P. Bellon. Que de prières longues, touchantes, répétées, — proférées souvent à grands cris et avec larmes, aux pieds de la Madone ou des nombreux saints de la chapelle italienne — montèrent vers le ciel pour sa guérison ! Et, après sa mort, que d'hommes vinrent veiller, prier, défiler auprès des restes vénérés, dans l'humble cellule de celui qu'ils aimaient comme le Père le plus dévoué ! Qu'il était touchant de voir ces infatigables laboureurs de la mer, avec

leurs figures énergiques, bronzées par tous les soleils, s'agenouiller pieusement, baiser avec respect ces mains consacrées et si paternelles, qui tant de fois s'étaient levées pour bénir leurs foyers, avec leurs consolations et leurs tristesses ! On voyait même parfois de grosses larmes rouler dans leurs yeux, tandis qu'ils exprimaient leur admiration et leur douleur par ces simples mots, qui renfermaient tout un panégyrique : « *Ho veduto il Santo,* Je viens de voir le Saint ! » La colonie italienne poursuivit le P. Bellon de ses prières et de sa tendresse jusqu'au bout. A ses obsèques, hommes, femmes et enfants remplissaient l'église de la Major, donnant ainsi la mesure de leur reconnaissance profonde pour le P. Bellon et pour tous les Oblats qui leur avaient jusque-là prodigué leur dévouement.

Ouvrier infatigable, il convenait que le P. Bellon mourût à la tâche ; c'est la grâce suprême que Dieu lui accorda, — sa dernière maladie fut très courte. Vers la mi-décembre 1890, il fut atteint d'une fluxion de poitrine ; le mal fit des progrès rapides et alarmants, et en peu de jours le vénéré malade fut à toute extrémité. Le profond esprit de foi, qui avait animé toute sa vie, se manifesta plus que jamais, à son heure dernière, dans la manière dont il reçut les sacrements des mourants et fit le sacrifice de sa vie. Il mourut comme les saints, le regard au ciel, le visage éclairé d'un sourire qui n'était pas de ce monde. C'était le jour de Noël 1890, à une heure de l'après-midi. Le cher défunt était dans la 58e année de son âge et la 37e de sa vie religieuse. *R. I. P.*

## R. P. Julien MARTIGNAT,

***1821-1891 (345).***

Le nom du P. Martignat est resté populaire dans le diocèse de Valence, où il exerça le saint ministère pendant treize ans : il s'y fit de nombreux amis dans les rangs du

clergé, et laissa parmi les fidèles un souvenir plein de vénération.

Julien Martignat vint au monde à Crest, le 6 octobre 1821. Il passa son enfance dans cette ville et sa jeunesse à Valence, où sa famille était venue se fixer. Il entra au grand séminaire de Romans, et y fut ordonné prêtre le 11 juillet 1847. Au sortir de l'ordination, l'abbé Martignat fut envoyé comme vicaire à Montélimar; mais il n'y demeura que quelques mois. En 1848, il passa à la vicairie de Saint-Nicolas de Romans, d'où il fut transféré, après un séjour de quatre ans et demi, à celle de Saint-Vallier.

Il y était depuis quatre ans, quand l'importante cure de Montmirail devint vacante en 1832. De graves événements venaient d'avoir lieu dans cette paroisse ; il fallait, pour faire face à une situation particulièrement délicate et épineuse, un prêtre plein de tact et de prudence, en même temps que de zèle et de piété. L'évêque de Valence, Mgr Chartrousse, qui se connaissait en hommes, porta son choix sur l'abbé Martignat. Mais celui-ci, qui avait déjà ses plans arrêtés, témoigna à l'évêque toute sa reconnaissance pour l'offre flatteuse qu'il voulait bien lui faire, et lui déclara que toute son ambition était une cellule de religieux. Le digne évêque, qui appréciait grandement l'abbé Martignat, n'accepta pas cette fin de non-recevoir et le plaça à Pierrelatte pour servir d'auxiliaire au vénérable curé, qui était nonagénaire et sur son déclin. Après la mort de ce dernier, l'abbé Martignat fut nommé curé à Montvendre, où il ne resta que dix mois.

Cependant son père âgé et infirme, qui habitait Valence, le réclamait auprès de lui, et obtint qu'il fût nommé vicaire à la paroisse Saint-Jean, dans cette ville ; mais ce fut pour bien peu de temps. L'abbé Martignat, aspirant de plus en plus à la vie religieuse, rompit bientôt ses dernières attaches avec le monde ; et, laissant son vieux père aux soins de sa sœur, il entra au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, le 31 octobre 1860, à l'âge de 39 ans. Le 1er no-

vembre de l'année suivante, il fit sa profession au scolasticat de Montolivet.

La réputation que le P. Martignat apportait en entrant dans la Congrégation fut si bien justifiée aux yeux de ses supérieurs, pendant son noviciat, qu'ils lui confièrent la charge de supérieur, aussitôt après son oblation, et lui donnèrent la direction de la maison de Saint-Jean d'Autun. Il la garda pendant six ans ; puis il reçut celle de la maison de Nancy. Les six ans écoulés, il fut envoyé comme sujet à Notre-Dame de Bon-Secours. Deux ans après, en 1875, on le plaça comme supérieur à la maison de N.-D. de la Garde. Mais la pénible ascension de la résidence au sanctuaire, qu'il était obligé de faire tous les jours, lui devenant trop difficile à cause de l'asthme qui l'oppressait, il dut être changé au bout de dix-huit mois, et obtint de prendre un repos bien mérité à Notre-Dame des Lumières. Peu après, il reprit le cours de ses travaux apostoliques dans la maison d'Aix, où il fit un séjour de six ans. Enfin, en 1883, il reçut l'obédience qui devait être pour lui la dernière, celle qui le plaçait à la tête de la maison de Notre-Dame de Bon-Secours. Après son sexennat, il resta comme sujet dans la même maison pendant deux ans, et y finit sa fructueuse carrière de trente ans d'apostolat, comme Oblat de Marie, à l'âge de soixante-dix ans.

Pendant cette longue carrière, le P. Martignat fut toujours fidèle à la devise de la Congrégation : *Evangelizare pauperibus misit me.* On l'entendait souvent dire : « Les riches, dans les villes, trouveront toujours des prédicateurs, mais les pauvres, dans les hameaux, en manquent souvent ; et cependant ce sont les amis préférés du Cœur de Jésus. » Aussi, à l'exemple de saint François Régis, qu'il avait pris pour patron et modèle, s'attacha-t-il de préférence à l'apostolat des pauvres, à l'œuvre des missions rurales, notamment pendant les dix dernières années qu'il séjourna à Notre-Dame de Bon-Secours. Il aurait pu,

cependant, avoir des succès plus brillants auprès des auditoires de ville, auxquels son esprit cultivé, ses grandes et belles manières convenaient si bien ; et il y était justement apprécié quand il y paraissait. Mais il préféra toujours l'apostolat le plus humble, parce que c'est le plus béni de Dieu et le plus fécond.

Tout en lui, d'ailleurs, concourait à lui donner un grand ascendant sur les foules : sa grande taille, sa voix puissante, ses traits énergiques, sa parole très vive, aux expressions incisives et mordantes, — tout un ensemble de qualités extérieures qui mettaient en relief sa grande force de caractère et donnaient à son action une autorité irrésistible. Il y avait dans toute sa personne en chaire quelque chose d'éminemment sérieux, de foncièrement supérieur, qui impressionnait l'auditoire, provoquait l'attention et portait la conviction dans les âmes. On voyait en lui le grand lutteur que rien n'effrayait, qui affronterait tous les sarcasmes de l'impiété, qui ne reculerait devant aucun ennemi de Dieu ; et on sentait en même temps le feu, le zèle, la bonté de l'apôtre.

Au sein de la communauté, il conservait cet air de grandeur, de commandement qui, tout en inspirant le respect pour l'autorité, aurait pu, de prime abord, éloigner un peu les cœurs ; mais on était vite gagné par les trésors de franche bonté qui se cachaient sous ces apparences austères. Un de ses sujets écrivait, après sa mort, à sa sœur, Mère Damascène, supérieure des Sœurs du Saint-Sacrement à St-Donat : — « Jamais nous ne pourrons redire assez sa charité fraternelle, sa douce aménité, sa parfaite égalité devant tous les caractères, sa grande douceur et sa charmante courtoisie, qui lui faisaient partout des amis dévoués. Où retrouver sa tendresse paternelle, ses soins désintéressés, ses délicates attentions, ses conseils précieux d'ami et de père ?... Quand on sait quelle fut sa vie, son vrai mérite, ses rares vertus, son bon esprit, son cœur parfait, on regrette le vide qu'il fait et qu'on ne comblera

jamais; mais on regarde aussi le ciel pour y compter un bienheureux de plus et un protecteur assuré... Je voudrais pouvoir redire tous les éloges qui ont été donnés au vénéré défunt, chacun de ces derniers jours, notamment par un bon nombre de prêtres. »

Le P. Martignat mourut pour ainsi dire sur la brèche. Après avoir prêché une retraite à Privas, pendant laquelle il avait subi de grandes fatigues, il voulut encore en commencer une autre à Aubenas, malgré les représentations du médecin. Mais ses forces le trahirent, et il dut appeler un Père à son secours; il resta néanmoins jusqu'à la fin pour entendre les confessions. C'était encore trop; et, lorsqu'il rentra à la maison, le 20 juin, il était exténué et n'était plus que l'ombre de lui-même. Il sentait bien qu'il touchait à sa fin; il le disait à tout venant et s'y préparait (1). Pendant trois jours encore, il vécut de la vie régulière, se traînant aux exercices communs, prolongeant ses pratiques de piété. Le quatrième jour se passa comme les précédents jusqu'au soir. A la récréation de l'après-midi, il avait eu, comme de coutume, des paroles aimables pour tous. Il remonta dans sa chambre, et dut réciter son chapelet et dire son office selon son habitude très régulière. Vers quatre heures, un Père alla frapper à sa porte; ne recevant pas de réponse, il pénétra dans la chambre et trouva le bon vieillard agonisant sur son fauteuil. Il n'eut que le temps de lui donner à la hâte l'extrême-onction; et, quelques instants après, le P. Martignat rendait paisiblement son âme à Dieu, le 23 juin 1891.

*R. I. P.*

(1) « Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire:
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur, tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé !... »

## R. P. Joseph BONNARD,

*1823-1891* (*347*).

Le P. Joseph Bonnard vit le jour au cœur de la Provence, à la Roque-d'Anthéron, diocèse d'Aix, en 1823 ; et il garda toute sa vie le gai tempérament et les qualités de race de son pays d'origine. Sa plus tendre jeunesse annonça ce que le religieux devait donner un jour. Remarquable par sa mémoire et son intelligence au catéchisme de la paroisse, il avait été remarqué bien davantage pour la maturité de son esprit et la sagesse exemplaire de sa conduite. Aussi ne fut-on aucunement étonné autour de lui quand, entendant parler des Oblats de Marie et de leur juniorat, ouvert depuis peu à Notre-Dame des Lumières, il déclara que sa place était là et que sa seule ambition était d'être missionnaire.

Il avait dix-neuf ans, quand il entra au juniorat ; sa vocation était déjà mûre et affermie. Dans l'une des premières lettres de cette époque, il déclarait que sa détermination était irrévocable et qu'il voulait, coûte que coûte, se consacrer à Dieu dans le ministère des missions. Trois ans après, il fit son noviciat à Notre-Dame de l'Osier, où il prononça ses vœux perpétuels en 1846. Il se rendit ensuite au grand Séminaire de Marseille pour ses études théologiques ; et, le 26 mai 1850, il eut le bonheur d'y recevoir l'onction sacerdotale des mains de notre vénéré Fondateur lui-même.

Dans ces divers endroits, il mérita que l'on rendît un constant et unanime hommage à sa piété, à sa droiture, comme à la valeur de ses facultés intellectuelles. Faire la volonté de Dieu, c'était comme son mot d'ordre. Un jour, au grand Séminaire, il est tout à coup saisi par le froid, — c'était le début d'une grave maladie. Renversé par la douleur, il regarde autour de lui : personne n'était là pour le

secourir. Il se sent rapidement faiblir ; il s'imagine qu'il va mourir. Et le voici qui, portant très haut sa pensée, se met à formuler sa préparation à la mort. Le Frère infirmier survient; et, entendant ces accents si pleins de foi, il demeure confondu devant une résignation si parfaite. Cet infirmier, c'était celui qui fut plus tard le T. R. P. Soullier, et il aimait à dire dans la suite : « Je n'ai jamais rien entendu d'aussi éloquent et d'aussi touchant que ces actes de contrition et d'adhésion à la volonté divine ; c'était à fendre le cœur et à arracher des larmes. »

Après son ordination, le P. Bonnard fut placé à la maison d'Aix. Cette ville et ce diocèse devaient être le principal théâtre de sa charité et de son apostolat. Après un premier séjour de quatre ans, il en fut éloigné pendant six ans; puis il y revint et y passa les trente années qu'il vécut encore. Sa première destination à Aix fut un ministère de grande charité, — le service de l'hospice des aliénés et des prisons. Il porta toute l'ardeur de son zèle dans cette œuvre si obscure et si méritoire, et y fut grandement apprécié. Toutefois ses aptitudes supérieures comme missionnaire se firent bientôt connaître. Comme il partait pour aller entreprendre une mission dans une paroisse fort difficile, l'évêque d'Aix, Mgr Darcimoles, lui dit, en le bénissant : « Si vous me convertissez du monde dans ce pays-là, je vous donne une croix d'honneur. » Le jeune missionnaire fit si bien que le succès fut complet. Quant à la croix d'honneur, Dieu se chargea de la lui donner, la plus belle qui fut jamais, en ne cessant de répandre ses bénédictions sur les missions si nombreuses que le P. Bonnard donna dans la suite.

Nous ne suivrons pas l'ardent missionnaire sur ce champ si fécond et si glorieux de son apostolat, — ce serait trop long pour les limites d'une courte notice — mais nous pouvons résumer son œuvre apostolique en quelques mots : il serait impossible de dire dans quelle mission le P. Bonnard n'a pas réussi, tellement la nature et la grâce

l'avaient bien doué pour ce genre de ministère. Tous les moyens qui sont employés pour offrir un appât au peuple que l'on veut attirer à l'église, il savait les mettre en jeu, les varier à l'infini et les rendre captivants. L'auditoire formé, il lui parlait nettement, ne cherchant qu'à se faire comprendre ; peu à peu il communiquait son ardeur aux âmes qui le voyaient et l'écoutaient, les subjuguait par un rayonnement de zèle et de vertu qui éclairait sa physionomie, et l'œuvre de Dieu s'accomplissait. Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, dans le diocèse duquel il prêcha quelques années, l'appelait le *Roi des Missionnaires ;* et il prouvait que cette parole n'était pas un simple mot de courtoisie, en aimant à l'envoyer, comme précurseur, prêcher dans les paroisses qu'il devait visiter.

En 1854, le P. Bonnard fut transféré à la maison de Nancy. L'évêque de cette ville eut bientôt apprécié sa puissance d'action sur les foules, et il lui confia la mission très importante et très honorable de restaurer le pèlerinage de Notre-Dame de Sion dans son diocèse. Le pieux Oblat de Marie fut tout heureux de se dévouer à rétablir le culte de sa divine Mère sur la sainte montagne. Il s'y employa avec tout son zèle et avec un plein succès.

La Reine du ciel l'appela ensuite à prodiguer ses talents et son dévouement dans un autre de ses sanctuaires, que la tiédeur des fidèles abandonnait, celui de Notre-Dame de Cléry, au diocèse d'Orléans. Les succès apostoliques qu'il y remporta et le bien qu'il opéra auprès des âmes nous sont manifestés dans l'épithète si élogieuse par laquelle Mgr Dupanloup, qui se connaissait en hommes, aimait à le désigner.

Cette prédestination à faire refleurir le culte de Marie dans ses sanctuaires, — qui le charmait, et dont il disait dans une lettre : « Tant mieux pour moi, je serai ainsi l'enfant gâté de cette bonne Mère », — cette prédestination continua encore. Quand il fut revenu à Aix, vers 1860, il s'employa très activement au relèvement du pèlerinage de

Notre-Dame de Beauregard, situé dans ce diocèse, sur la paroisse d'Orgon. Puis, à la fin de sa vie, avant que la maladie l'obligeât à un repos presque absolu, le dernier poste qu'il occupa fut l'aumônerie de Notre-Dame de la Seds, dans la ville d'Aix ; là aussi il employa les dernières ressources de sa piété pour attirer les cœurs vers le sanctuaire de Marie.

Pendant les trente années de son second séjour à Aix, outre le ministère des missions, le P. Bonnard fut occupé successivement de diverses œuvres, — de l'aumônerie des prisons, de l'école normale des institutrices, du pensionnat du Saint-Sacrement, de l'Œuvre des Servantes, de la Confrérie de la Bonne Mort. Partout il laissa les empreintes d'un zèle tout surnaturel et une renommée de vertu qui était à elle seule une prédication continuelle. On ne saura jamais tout le bien qu'il a fait de la sorte, en ces divers épanouissements de son zèle apostolique. Que d'institutrices laïques lui rendront dans leur cœur ce témoignage qu'elles lui doivent le courage dans les fonctions pénibles de leur emploi et la persévérance dans leurs sentiments chrétiens ! Que de foyers ont vu leur service honnêtement et chrétiennement rempli, par suite des bons conseils qu'il donnait à ses Servantes de Sainte-Marthe ! Et qui comptera les consciences éclairées, raffermies par sa direction droite, sûre, toujours paternelle ? Beaucoup ont regretté en lui l'homme de bon conseil ; nombre d'autres n'oublieront pas les services qu'il leur rendit à tels ou tels moments, où sa charité s'ingéniait pour tirer d'embarras ceux qui lui confiaient leurs soucis.

Cependant le temps de la récompense éternelle était venu pour le généreux apôtre. Dieu voulut l'y préparer plus intimement, en sanctifiant son âme par quelques fatigues et infirmités de vieillesse, qui furent d'ailleurs assez brèves. Le P. Bonnard y puisa de nouveaux mérites, en même temps qu'il continuait à donner de saints exemples par sa pieuse résignation et sa conformité à la volonté

divine. Enfin, le 22 juillet 1891, à l'âge de soixante-huit ans, dont quarante-cinq passés dans la vie religieuse, il termina sa vie si remplie de bonnes œuvres et de saints enseignements.

*R. I. P.*

## R. P. Auguste TROTOBAS,

***1834-1891** (**348**).*

Le R. P. Auguste-Joseph Trotobas, né à Crest, diocèse de Valence, le 29 avril 1834, était fils de cette Drôme qui a toujours été un peu révolutionnaire ; aussi manifesta-t-il, dès le bas âge, des idées d'indépendance et de liberté. Elles furent cependant contenues dans de justes limites par le vicaire de la paroisse, qui lui donna les premières leçons. Il aimait à gravir, avec ses petits camarades, une tour romaine des environs, dernier reste d'un château du XIIIe siècle, et là il faisait de petits discours. Il annonçait ainsi une loquacité, qui lui restera toute sa vie, mais dont il saura se servir plus tard pour la gloire de Dieu, lorsqu'il sera missionnaire. C'étaient là les défauts de certaines qualités qui se manifestaient en lui ; mais, étant entré dans l'Œuvre de la Jeunesse des Pères Oblats de Marseille, il s'appliqua si bien à les combattre, sous la direction des Pères, qu'il fut bientôt jugé digne d'entrer au noviciat de Notre-Dame de l'Osier (1860).

Au début de son noviciat, le P. Maître déclare dans ses notes qu'il a « des dispositions de piété excellentes, avec des aptitudes ordinaires », et plus tard « qu'il est bien bon, régulier, bon caractère et bonne volonté ».

Il fut ensuite envoyé au scolasticat de Montolivet, où il fit son oblation perpétuelle le 17 février 1861. De là, il suivit le scolasticat à Autun, et reçut le sacerdoce dans cette ville, le 21 mai 1864. C'était un homme déjà mûr ; il

avait trente ans, et il se sentait une grande ardeur apostolique. C'est pourquoi il éprouva une grande joie de se voir placé à la maison de Notre-Dame de l'Osier, où les missions étaient en si grand honneur.

Là, il se créa bientôt une petite réputation de zélé missionnaire et de beau diseur en chaire, bien que le travail de l'apostolat lui coûtât beaucoup dans ses débuts. Il écrivait au T. R. P. Supérieur général : — « Mon travail est pénible, très pénible même; et cependant je l'aime beaucoup. Je sens la vérité de la parole de saint Augustin : *Ubi amatur non laboratur, aut, si laboratur, labor amatur.* Si j'ai tant de peine, c'est que je suis tout nouveau au travail; mes sermons me coûtent à composer, et beaucoup plus à apprendre; et bien souvent, après avoir passé la journée au confessionnal, si je dois prêcher le lendemain, je passe une partie de la nuit à étudier mon sermon. »

Cependant, il était loin de bouder au travail, et il trouvait même qu'il ne pouvait pas s'y livrer avec la suite et l'ardeur qu'il aurait voulu y apporter. Etant le dernier arrivé dans la maison, c'est à lui que le Frère sacristain s'adressait de préférence pour répondre aux appels fréquents des pèlerins, non seulement pour la confession, mais aussi pour leurs mille autres pieux désirs. C'était là pour lui un dérangement perpétuel, qui coûtait beaucoup à sa nature studieuse et l'empêchait, disait-il, d'entreprendre quoi que ce fût de suivi.

Il passa ainsi trois ans à Notre-Dame de l'Osier, se donnant aux missions avec un grand dévouement et maintenant sa réputation de bel orateur et de zélé missionnaire. Il avait des succès marqués; son Supérieur l'aimait beaucoup et lui témoignait une grande confiance. Il fut ensuite envoyé à la maison d'Autun, et c'est là que, peu après, une grande épreuve de famille vint fondre sur lui.

Sa grand'mère infirme et sa mère veuve, vivant ensemble, tombèrent dans un état de gêne excessif, et il crut de

son devoir d'aller à leur secours. La question ayant été traitée avec ses supérieurs, il partit avec leur pleine approbation, le 29 juin 1869, et demeura ainsi treize ans rivé à sa famille par un devoir onéreux. Il s'adonna au ministère de la prédication dans les diocèses de Valence et de Grenoble, où il était apprécié; mais il resta toujours en relations directes avec le T. R. P. Supérieur général, lui donnant fréquemment le détail de ce qu'il appelait sa *vie d'exil*. Au reste, il suivait sa règle autant que possible dans la situation difficile et délicate où il se trouvait, selon le témoignage qu'il en donnait lui-même au R. P. Martinet, Assistant général. Celui-ci lui écrivait fréquemment pour l'encourager, l'assurant qu'il n'avait rien perdu de son cœur, qu'il pouvait recourir à lui avec la même confiance.

Enfin, sa mère lui ayant été ravie par la mort, en 1882, il s'empressa de reprendre son rang dans la Congrégation, dans la maison de Notre-Dame de l'Osier. Là il redevint le missionnaire qu'on avait connu et apprécié, soit dans le sanctuaire, soit dans les paroisses du diocèse. On le revit partout avec plaisir; du reste, il avait conservé sa bonne figure toute joviale et son entrain pour les missions.

A la fin de 1886, il faisait partie d'une grande et importante mission donnée aux trois paroisses de Cette. Il mit dans ses instructions tout son cœur et tout son savoir.

Malheureusement, vers la fin des exercices, il tomba malade, d'un refroidissement sur lequel se greffa une sciatique qui le retint huit jours étendu sur son lit et sans mouvement. A partir de cette époque, sa santé fut assez gravement compromise. Il pouvait encore faire de temps en temps quelques sorties apostoliques; mais il était souvent consigné dans sa cellule.

Il put encore prêcher un carême à la paroisse de Saint-Charles, à Marseille, — où il espérait, écrivait-il, arriver au bout, sans tomber sur le champ de bataille. Mais il fut reconnu par le médecin que sa santé réclamait un climat

plus doux ; et il fut placé, à la fin de 1888, à Notre-Dame de la Garde.

Là il eut un regain de forces, grâce aux brises plus chaudes du midi et aussi aux bons soins de son Supérieur. En 1889, il prêcha le carême à la paroisse Saint-Mathieu, à Montpellier, avec un plein succès. L'année suivante, il fit le même travail à Grasse, donnant pleine satisfaction au clergé et aux fidèles. Il se sentit assez de forces et de courage pour venir en aide, pendant quelques semaines, aux Pères de la maison de Lyon, qui, malgré leur récente arrivée, étaient déjà surchargés de travaux apostoliques.

Revenu dans sa cellule, il prit un repos bien mérité. Puis il fit un dernier effort, aux premiers mois de l'année 1891, pour donner le carême de Saint-Trophime à Arles, où il recueillit les meilleures approbations. Enfin, après quelques sermons détachés à La Ciotat et à Marseille, il se vit obligé de s'accorder un repos définitif.

Son courage ne pouvait plus suppléer à des forces épuisées, et il comprit qu'il était à la fin de sa carrière. Il montait presque tous les jours au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, où on le voyait prolonger longuement ses prières, demandant, à Celle que les Marseillais appellent du nom si consolant de bonne Mère, de lui venir en aide pour bien se préparer au moment suprême. Et ce fut quelque temps après, le 1er août 1891, que la divine Mère des Oblats vint chercher pour le ciel son fidèle serviteur.

*R. I. P.*

---

**Cent ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères : Les Oblats de Marie Immaculée, durant le premier siècle de leur existence**, par le R. P. Théophile Ortolan, *O. M. I.* — Tome I. : *En Europe (1816-1861)*. Beau volume illustré de XV-638 pages. Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris (VIe). 1914.

---

# QUELQUES AVIS OFFICIELS

## Importants Communiqués de la Procure Générale.

*I. Modification dans l'adresse de la Maison générale.*

La ville de Rome est, depuis peu, divisée en quartiers postaux ; et l'administration des Postes réclame, avec instance, l'indication du numéro du quartier, sur toutes les correspondances.

Notre Maison générale est située dans le 2e quartier.

Nous prions nos correspondants de ne jamais omettre ce chiffre ; car c'est le moyen d'assurer la remise des lettres et des paquets.

L'adresse sera donc désormais libellée comme suit : ..... 5, Via Vitt. da Feltre, Rome, 2.

***

*II. Propre O. M. I. pour diurnal.*

A la suite de plusieurs demandes, la maison A. Mame et Fils, de Tours (Indre-et-Loire), France, a soumis à l'approbation et au visa de Mgr le Supérieur général le Propre de la Congrégation pour diurnal.

Pour l'obtenir, s'adresser :

*a*) soit à la maison Mame, à Tours ;

*b*) soit : 5, Via Vitt. da Feltre, Rome, 2 ;

*c*) soit : 22, rue de Pétrograd, Paris-8e.

Le prix de l'exemplaire est de :

***

*III. Ordo de 1920.*

L'expédition des ordos de 1920 est terminée.

On s'est plaint du format incommode, de l'impression

défectueuse, des indications superflues et du grand nombre de pages de notre ordo de 1919.

Celui de 1920 lui est en tout semblable.

Le R. P. Perbal, de la Maison de Bruxelles, ayant bien voulu se charger désormais de la rédaction de notre ordo, nous reviendrons, avec celui de 1921, au petit format d'autrefois, en supprimant tout ce qui fait double emploi avec les rubriques indiquées au bréviaire ou au missel. Que nos chers missionnaires patientent donc; le temps de guerre a été fertile en désagréments de toute sorte.

***

*IV. Comptes des Provinces et des Vicariats de Missions.*

En raison de l'aléa que présentaient les transports par mer des courriers postaux, sans parler de l'inconvénient de mettre sous les yeux des employés de la censure des choses qui ne les concernent point, plusieurs économes provinciaux ont différé, pendant la guerre, l'envoi de leurs comptes semestriels ou annuels.

Le moment est venu, semble-t-il, ou ne tardera guère de combler cette lacune.

***

*V. Renseignements et rapports annuels pour la Propagation de la Foi.*

Les états ont été adressés aux RRmes Vicaires apostoliques et Vicaires des missions, pour l'année 1919.

Prière de les renvoyer, dûment remplis, assez tôt pour qu'ils puissent être utilisés pour l'état général, qui est adressé en double à Paris et à Lyon le 20 décembre.

Ce n'est pas trop exiger que de demander à les ravoir à Rome le 15 décembre, au plus tard.

***

*VI. Etats des contributions et des allocations.*

En vertu des prescriptions de nos saintes Règles et du droit canon, les comptes de l'économe général doivent

être régulièrement revisés et contrôlés comme les comptes des autres économes.

Or, pour les articles très importants des contributions ou taxes des Pères pour les Provinces, des Pères et des Frères convers pour les vicariats des missions, et des allocations pour les scolasticats, aucun contrôle sérieux n'est possible, si les chiffres portés à ces articles ne sont appuyés de pièces comptables ou d'états certifiés indiquant la base et les éléments de ces chiffres.

C'est pourquoi des formules ou « formes » à remplir ont été adressées aux RR. PP. économes provinciaux et supérieurs des scolasticats.

Les états semestriels pour contributions doivent comprendre les noms de tous les Pères, — et des Frères convers pour les vicariats des missions, — qu'une obédience régulière a placés dans une province ou vicariat, avec l'indication du temps — un trimestre ou deux trimestres — pour lequel la taxe est due.

Pour les Pères, qui, en vertu de la décision du Chapitre général de 1906, sont exemptés, on rappellera, dans la colonne d'observations, le motif précis de l'exemption, sous peine de leur voir appliquer la taxe, de plein droit.

La règle posée est que tout *trimestre* commencé est dû.

Les états semestriels d'allocations aux scolasticats comprendront la liste de présence des scolastiques qui font régulièrement leurs études, — tout *trimestre* incomplet devant être négligé.

Si l'on se sert de formules autres que celles fournies par l'administration générale, on est prié de conserver le même format et de donner toutes les indications demandées par celles-ci. Ces pièces, en effet, sont classées, et conservées pour la vérification.

Lesdits états devant servir à établir les comptes semestriels, ils seront envoyés à temps pour être *parvenus* à Rome les 15 juin et 15 décembre, au plus tard, chaque année.

A supposer qu'une modification se produise en fin de semestre, après l'envoi des états, on devra la mentionner à part, dans l'état semestriel suivant ou par lettre, de manière qu'il y ait toujours accord parfait entre les comptes des économes provinciaux et ceux de l'économe général.

Nous regrettons de demander ce travail aux RR. PP. économes ; mais il rentre dans les attributions de leur charge, et il est indispensable. Il se réduit, d'ailleurs, à peu de chose, quand les listes sont tenues au courant.

## La Commémoration Solennelle de l'Immaculée Conception.

Au moment de mettre sous presse, nous avons la vive joie d'apprendre que le Saint-Siège a bien voulu nous octroyer à nouveau l'Office commémoratif du 17 février. C'est une joie qui, nous n'en doutons pas, sera également ressentie par tous et chacun des membres de la Famille ; et c'est en leur nom à tous, aussi bien qu'au nôtre, que nous nous permettons d'en offrir à notre Saint-Père le Pape et à la Sacrée Congrégation des Rites nos plus humbles et respectueux remerciements.

Nous reparlerons de ce Rescrit dans notre prochaine livraison. Disons seulement, dès aujourd'hui, que la Commémoration solennelle de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, à la date du 17 février, nous est concédée sous le rite double de 2e classe, et conformément aux rubriques suivantes :

« *Omnia ut in Festo, die 8â Decembris, præter sequentia :* — 1. *In I et II Vesp. et in Laud. :* ℣. Immaculáta Concéptio tua, Dei Génitrix Virgo, — ℟. Gáudium annuntiávit univérso mundo. — 2. *Ad Matutinum : In*

*I Nocturno, Lectiones de Festo, et, in II et III Nocturno, ut in secundâ die infrà Octavam.* — 3. *In II Vesperis Ad Magnificat, Ant.* Sancta María, succúrre míseris, juva pusillánimes, réfove flébiles, ora pro pópulo, intérveni pro clero, intercéde pro devoto femíneo sexu; séntiant omnes tuum juvámen, quicúmque célebrant tuam sanctam Immaculátam Conceptiónem. »

N. B. — La prochaine livraison des *Missions* va paraître incessamment, — ainsi libellée : *53e année, n° 209, juin 1919.* Ce N° sera double, ainsi que le suivant, qui portera la date de *décembre 1919.* La Revue, s'il plaît à Dieu, reprendra dès 1920 sa périodicité d'autrefois. Avis à nos chers correspondants !



# TABLEAU DES OBLATIONS

## I. — Année 1913.

3054. Bedell, Alexandre (F. C.), 25 janvier 1913, Tewksbury.
3055. Herrlein, Alfred (F. C.), 17 février 1913, Saint-Charles.
3056. Iostwerner, Georges-Marie (F. C.), 17 février 1913, Hünfeld.
3057. Kraut, Gérard (F. C.), 17 février 1913, Fort-Résolution.
3058. Artelt, Augustin (F. C.), 17 février 1913, Hünfeld.
3059. Dohren, François (F. C.), 17 février 1913, Jaffna.
3060. Chicoine, Léopold-Elzéar (F. C.), 17 février 1913, Lachine.
3061. Long, Ernest-François (F. C.), 19 mars 1913, Saint-Pierre-d'Aoste.
3062. Kaulhausen, Joseph (F. C.), 30 mars 1913, Saint-Gerlach.
3063. Kleemann, Jean-Joseph (F. C.), 20 avril 1913, Saint-Charles.
3064. Miehle, Joseph (F. C.), 4 mai 1913, Saint-Charles.
3065. Koch, Mathias-François (F. C.), 30 mai 1913, Saint-Gerlach.
3066. Wynands, Hubert-Mathias, 15 août 1913, Hünfeld.
3067. Harperscheidt, Robert, 15 août 1913, Hünfeld.
3068. Kosian, François, 15 août 1913, Hünfeld.
3069. Delport, Arthur-James, 15 août 1913, Liège.
3070. Ryan, Richard, 15 août 1913, Liège.
3071. Ahlrichs, Ahlrich-Joseph, 15 août 1913, Hünfeld.
3072. Fromm, Georges, 15 août 1913, Rome (Roviano).
3073. Quinlivan, William-Thomas, 15 août 1913, Liège.
3074. Breuer, Henri-Joseph, 15 août 1913, San-Giorgio.
3075. Ryan, Owen (Eugène), 15 août 1913, Belmont.
3076. Wiegand, Ernest-Emile, 15 août 1913, Hünfeld.

3077. Collins, Patrick-Pierre, 15 août 1913, Rome (Roviano).
3078. Blumberg, Henri-Georges, 15 août 1913, Hünfeld.
3079. Doyle, William-Joseph, 15 août 1913, Rome (Roviano).
3080. Adam, Ferdinand-Eugène, 15 août 1913, Hünfeld.
3081. Wisskirchen, Paul, 15 août 1913, Hünfeld.
3082. Lang, Richard, 15 août 1913, Hünfeld.
3083. Fromm, Henri, 15 août 1913, Hünfeld.
3084. Leinberger, François-Joseph, 15 août 1913, Rome (Roviano).
3085. O'shea, James (Jacques), 15 août 1913, Rome (Roviano).
3086. De Anta, André, 15 août 1913, San-Giorgio.
3087. Choquette, Félix-Napoléon, 8 septembre 1913, Ottawa.
3088. Bergevin, Jean-Louis, 8 septembre 1913, Ottawa.
3089. Larose (dit Deguise), Ferdinand-Alphonse, 8 septembre 1913, Ottawa.
3090. Barney, Henry, 8 septembre 1913, Ottawa.
3091. McDermott, Albert-Léon, 8 septembre 1913, Tewksbury.
3092 Mahan, William-Francis, 8 septembre 1913, Tewksbury.
3093. Killian, Edward, 8 septembre 1913, Ottawa.
3094. Moraud, Louis-Joseph, 8 septembre 1913, Ottawa.
3095. Bachand, Louis-Gédéon, 8 septembre 1913, Tewksbury.
3096. Moriarty, Joseph-Denis, 8 septembre 1913, Tewksbury.
3097. Burns, Henry-Raymond, 8 septembre 1913, Tewksbury.
3098. Schnerch, Thomas, 8 septembre 1913, Ottawa.
3099. Sylvain, Oscar-Joseph, 8 septembre 1913, Ottawa.
3100. O'Brian, Thomas-Francis, 8 septembre 1913, Tewksbury.
3101. Lewis, Paul, 8 septembre 1913, San-Antonio.
3102. Maure, André-Alphonse, 29 septembre 1913, Liège.
3103. Collin, Edouard-Louis, 29 septembre 1913, Liège.

3104. Trocellier, Joseph-Marie, 8 octobre 1913, San-Giorgio.
3105. Giguère, Dieudonné-Joseph (F. C.), 13 nov. 1913, Cap-de-la-Madeleine.
3106. Desrochers, Alfred-Léopold (F. C.), 13 nov. 1913, Cap-de-la-Madeleine.
3107. Juge, Félix, 21 novembre 1913, San-Giorgio.
3108. Brachet, Joseph-Arsène, 27 novembre 1913, Marieval (Sask.).
3109. Turgeon, Joseph (F. C.), 8 décembre 1913, Albany.
3110. Hackers, Henri (F. C.), 25 décembre 1913, Engelport.
3111. Gallacher, James-Joseph, 31 décembre 1913, Tewksbury.

## II. — Année 1914.

1. Gomez, Grégoire (F. C.), 6 janvier 1914, à Urnieta.
2. Mertz, Joseph (F. C.), 2 février 1914, à Saint-Gerlach.
3. Vignal, Jean-Marie (F. C.), 17 février 1914, à St-Thomas (Jersey).
4. Assenat, Alphonse-André (F. C.), 17 février 1914, à Liège.
5. Larbig, Joseph (F. C.), 17 février 1914, à St-Charles.
6. Bohlefeld, Albert (F. C.), 17 février 1914, à St-Charles.
7. Varrie, Edward-Thomas, 17 février 1914, à Liège.
8. Girard, Prime-Ludger (F. C.), 20 février 1914, à Lestock (Manitoba).
9. Chicoine, Jos.-Delphis (F. C.), 19 mars 1914, à Ottawa.
10. Pollmann, Hermann (F. C.), 10 mai 1914, à Hünfeld.
11. Brouard, Joseph-Pierre (F. C.), 18 juin 1914, à Rome.
12. O'Dee, Maurice (F. C.), 5 juillet 1914, à Belmont (Stillorgan).
13. Brodmann, Joseph (F. C.), 8 septembre 1914, à Okombahe (Cimbébasie).
14. Valiquette, Wilfrid-Joseph (F. C.), 8 septembre 1914, à Lachine.

15. Cartier, Gustave-Mistrot, 18 octobre 1914, à San-Antonio.
16. Munive, Manuel, 18 octobre 1914, à San-Antonio.
17. Rodriguez, David, 24 octobre 1914, à San-Giorgio.

# NÉCROLOGE DE 1913-1914

846. R. P. Roche, Laurent, de la Province Britannique, décédé à Leeds, le 29 décembre 1913, à l'âge de 72 ans, dont 52 de vie religieuse.
847. R. P. Gascon, Zéphyrin, de la Province du Manitoba, décédé à Winnipeg, le 3 janvier 1914, à l'âge de 88 ans, dont 53 de vie religieuse.
848. R. P. Gutfreund, Joseph, du Vicariat du Sud-Afrique, décédé à Kimberley, le 23 février 1914, à l'âge de 43 ans, dont 19 de vie religieuse.
849. F. Sc. Aloysius, Joseph, du Vicariat de Ceylan, décédé à Jaffna, le 23 février 1914, à l'âge de 34 ans, dont 13 de vie religieuse.
850. F. Sc. Ryan, Owen, de la Province Britannique, décédé à Belmont, le 24 février 1914, à l'âge de 20 ans, dont 1 de vie religieuse.
851. R. P. Lefebvre, Joseph, de la 1re Province des Etats-Unis, décédé à Lowell, le 4 mars 1914, à l'âge de 79 ans, dont 58 de vie religieuse.
852. R. P. McCarthy, Joseph, de la Province du Manitoba, décédé à Duluth, le 4 mars 1914, à l'âge de 75 ans, dont 52 de vie religieuse.
853. R. P. Grelaud, Eugène, de la Province du Nord, décédé à Angers, le 14 mars 1914, à l'âge de 50 ans, dont 24 de vie religieuse.
854. R. P. Girard, Jean-Baptiste, de la Province du Nord, décédé à Dinant, le 27 mars 1914, à l'âge de 71 ans, dont 46 de vie religieuse.
855. R. P. Velles, Joseph, de la Province du Midi, décédé

à Maddaloni, le 27 mars 1914, à l'âge de 31 ans, dont 11 de vie religieuse.

856. F. C. Landry, André, du Vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à St-Albert, le 21 mai 1914, à l'âge de 57 ans, dont 29 de vie religieuse.

857. R. P. Gérard, Jean-Joseph, du Vicariat du Basutoland, décédé à Roma, le 29 mai 1914, à l'âge de 83 ans, dont 62 de vie religieuse.

858. Mgr Gaughren, Mathieu, Vicaire apostolique de Kimberley, décédé à Kimberley, le 1er juin 1914, à l'âge de 71 ans, dont 52 de vie religieuse.

859. R. P. Arnaud, Charles, de la Province du Canada, décédé au Lac Saint-Jean, le 3 juin 1914, à l'âge de 87 ans, dont 68 de vie religieuse.

860. R. P. David, Charles, de la Province du Canada, décédé à Ottawa, le 16 juin 1914, à l'âge de 49 ans, dont 28 de vie religieuse.

861. F. C. Grattan, Denis, de la Province Britannique, décédé à Philipstown, le 18 juin 1914, à l'âge de 69 ans, dont 30 de vie religieuse.

862. R. P. Besson, Charles, de la Province du Midi, décédé à Urnieta, le 30 juin 1914, à l'âge de 76 ans, dont 52 de vie religieuse.

863. R. P. Martin, Adolphe, de la Province du Canada, décédé à Québec, le 28 juillet 1914, à l'âge de 66 ans, dont 41 de vie religieuse.

864. R. P. Rolland, Ernest, du Vicariat du Basutoland, décédé à Gethsémani, le 1er août 1914, à l'âge de 63 ans, dont 31 de vie religieuse.

865. F. C. Ferré, Pierre, de la Province du Nord, décédé à Dinant, le 25 août 1914, à l'âge de 64 ans, dont 31 de vie religieuse,

866. F. Sc. Juge, Félix, de la Province du Midi (San-Giorgio), décédé le 7 septembre 1914, à l'âge de 28 ans, dont 9 mois de vie religieuse.

867. F. C. Altmann, Joseph, du Vicariat du Basutoland, décédé à Roma, le 13 septembre 1914, à l'âge de 33 ans, dont 4 de vie religieuse.

868. R. P. Genet, Victor, de la Province de Belgique,

décédé à Waereghem, le 22 septembre 1914, à l'âge de 29 ans, dont 10 de vie religieuse.

869. F. C. Piolot, Jean-Marie, de la Province de Belgique (Waereghem), décédé le ... septembre 1914, à l'âge de 29 ans, dont 5 de vie religieuse.

870. R. P. Piat, Jules-André, de la 2e Province des Etats-Unis, décédé le 1er octobre 1914, à San-Antonio, à l'âge de 52 ans, dont 39 de vie religieuse.

871. R. P. Weiler, Gérard, du Vicariat de la Cimbébasie, décédé à Aminuis, le 1er novembre 1914, à l'âge de 40 ans, dont 17 de vie religieuse.

872. R. P. Vassereau, Alfred, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 12 novembre 1914, à l'âge de 77 ans, dont 55 de vie religieuse.

873. R. P. Schwane, Guillaume, de la Province d'Allemagne, décédé à Arnhem, le ... novembre 1914, à l'âge de 36 ans, dont 17 de vie religieuse.

874. R. P. Jonquet, Emile, de la Province du Midi, décédé à Nîmes, le 29 novembre 1914, à l'âge de 58 ans, dont 35 de vie religieuse.

875. F. C. Mertz, Joseph, de la Province d'Allemagne, décédé à Saint-Ulrich, le ... décembre 1914, à l'âge de 30 ans, dont 1 de vie religieuse.

*R. I. P.*



# TABLE DES MATIÈRES

## I. — Mars 1914.

## II. — Juin 1914.



## III. — Septembre 1914.

## IV. — Décembre 1914.

---

*Nihil Obstat.*

Romæ, 17 Julii 1919.

† A. DONTENWILL, *O. M. I.*,
*Arch. Ptol., Sup. Gen.*

---

*Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.*

---

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 1826,7,19.

# MISSIONS

DE

LA CONGRÉGATION

DES

# Missionnaires Oblats

DE

MARIE IMMACULÉE

53e ANNÉE

N° 209. — Mars-Juin 1919.




ROME (2)

MAISON GÉNÉRALE O. M. I.

5, Via Vittorino da Feltre, 5.

L. I. C. & M. I.

# MISSIONS

de la Congrégation

DES MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

53e année. — N° 209. — Juin 1919.

# APRÈS LA GUERRE

## La Guerre dans le Plan divin.

Nous n'avons pas la prétention de vouloir présenter à nos vénérés lecteurs le signataire de la magistrale étude qui va suivre. Ils savent tous quels immenses services il a, depuis bientôt vingt-cinq ans, rendus à notre chère Famille comme Procureur général de la Congrégation près le Saint-Siège.

Mais, naguère chargé par Monseigneur notre révérendissime et bien-aimé Père de la rédaction de ces Annales ou *Missions* (série d'après-guerre), il nous sera bien permis, pensons-nous, d'exprimer notre reconnaissance et notre joie de pouvoir commencer notre premier fascicule par la publication de cet important travail, — œuvre encore inédite d'un profond philosophe et d'un éminent théologien dont la valeur est reconnue et appréciée, non seulement parmi nous, mais encore dans les nombreuses Congrégations romaines — telles que les SS. CC. des Etudes, de la Propagande et des Rites, etc. — dont il est le consulteur à la fois prudent et éclairé, que l'on suit toujours avec confiance après l'avoir écouté avec intérêt.

Nous profitons, d'ailleurs, de la première occasion qui nous en est offerte pour solliciter instamment la collaboration à notre

Revue de Famille de tous les talents aussi nombreux que variés qui, pour l'honneur de la sainte Eglise et celui de notre chère Congrégation, illustrent — *alius sic, alius autem sic* — nos différentes provinces et nos missions les plus lointaines.

***

« Quiconque, dans l'avenir, parcourant la série de nos *Annales,* rencontrera l'énorme hiatus qui va de 1914 à 1919, murmurera ce mot : « La guerre ! » Et, — à ce souvenir, à l'évocation de tant de ruines et de sang, de tant de deuils et de larmes — fût-il déjà loin de l'événement, il frémira d'horreur...

« Que personne néanmoins ne se scandalise de la Providence. Dans la trame de l'histoire les guerres sont à leur place, — celle-ci comme les autres.

« Le mal n'est pas inutile dans le monde. « Jamais, dit saint Augustin, Dieu ne le tolérerait, s'il n'avait le secret et le pouvoir et la volonté d'en tirer le bien. » Dans le plan divin, du mal sort le bien, — comme de la vase immonde l'on voit parfois monter des fleurs.

« C'est que « le mal, dit saint Denis l'Aréopagite, concourt à la perfection de l'univers (1) ». Le bien qui dérive du mal a sa qualité, sa nuance propre ; et cette qualité, cette nuance est nécessaire à l'auréole de gloire que l'univers doit faire à Dieu.

« Non, — et même en face de ce mal épouvantable qu'est la guerre, qu'a été surtout celle qui vient de finir — qu'on ne calomnie pas la sagesse de Dieu, ni sa miséricorde, ni son amour. Mais que l'on médite et que l'on comprenne ; et qu'ayant compris l'on se donne part à soi-même et l'on fasse part aux autres des fruits spirituels que Dieu a attachés à la guerre.

« Méditons donc quelques instants, et en particulier, sur

(1) Cfr. *De Div. Nom.*, cap. IV.

les pages que saint Augustin a consacrées à ce grave sujet dans sa *Cité de Dieu*...

« Qui peut douter que la Providence ne régisse les nations et ne dirige le cours de leur histoire ? « Ce Dieu souverain et véritable, dit saint Augustin, auteur et créateur de toute âme et de tout corps, source de la félicité de quiconque est heureux en vérité et non en vanité, ce Dieu qui a fait l'homme composé d'âme et de corps, qui, après le péché, n'a laissé ni le crime impuni ni la faiblesse sans miséricorde..., lui qui veille sur le ciel et la terre, sur l'ange et sur l'homme, et ne laisse rien, — pas même la structure intérieure du plus vil insecte, la plume de l'oiseau, la fleur des champs, la feuille de l'arbre — sans la convenance et l'étroite union de ses parties, est-il croyable qu'il ait voulu laisser le royaume des hommes, et leurs dominations, et leurs servitudes en dehors des lois de sa providence (1) ? »

« La Providence divine règle et gouverne la vie des nations autant et bien plus que celle des individus. Et, s'il faut mesurer à la gravité des choses le juste souci que l'on en prend, on peut bien dire que, dans le plan de la Providence, les guerres tiennent une des premières places. — « C'est Dieu qui en est le souverain arbitre (2). » Il combine deux choses dans ses éternels conseils : ce qu'il n'est pas tenu d'empêcher et peut tolérer en prévision du bien qu'il en tirera, — l'iniquité — et ce qu'il peut vouloir positivement et inspirer et même imposer, — l'œuvre de justice — et, à l'heure qu'il a éternellement fixée, les nations sont aux prises.

« Et pourquoi cela ? Pourquoi, Seigneur, n'entendez-vous pas toujours le cri que nous vous jetons : *A peste, fame et bello libera nos, Domine!* De la peste, de la famine et de la guerre délivrez-nous, Seigneur ! Vous le Dieu de bonté, de miséricorde et d'amour, qui n'hésitâtes pas à frapper

(1) *De Civit. Dei*, lib. V, § 11. — (2) Cfr. *Ibid.*, § 22.

votre propre Fils, agneau innocent et sans tache, pour nous épargner, — nous, pauvres pécheurs — éprouvez-vous donc quelque plaisir à contempler ces champs de carnage, à voir déchirer cette chair que vos mains ont pétrie et tomber en ruines ce chef-d'œuvre de votre création ?

« Blasphème ! Dieu, lorsqu'il déchaîne la guerre, reste lui-même, — miséricordieux et bon. Même alors, tandis que la patrie est foulée aux pieds, que le sang coule d'êtres aimés qui sont la chair de notre chair, il faut ployer les genoux devant lui, lui baiser la main et lui dire : Père, notre Père, qui êtes aux cieux !

« Certes, la guerre est un fléau, le pire des fléaux ! « Maux innombrables, s'écrie le grand Docteur, maux infinis, dures et cruelles nécessités ! Si, malgré mon insuffisance, j'essayais de les peindre des couleurs qu'un tel sujet demande, quelles seraient les bornes de ce long discours ? Mais le sage, dit-on, tirera l'épée pour la justice. Eh quoi ! s'il se souvient qu'il est homme, ne doit-il pas plus amèrement déplorer cette nécessité qui lui met les armes à la main ? Car, s'il ne s'agissait pas d'une guerre juste, le sage n'aurait pas à la faire, — le sage n'aurait pas à combattre. C'est l'injustice de l'ennemi qui arme le sage pour la défense de la justice ; et, c'est cette injustice de l'homme que l'homme doit déplorer, ne s'ensuivît-il aucune nécessité de combattre. Maux cruels, maux affreux, maux inouïs ! Qui donc, les considérant avec douleur, n'avoue que ce soit un malheur ? Mais l'homme, s'il s'en trouve, qui les envisage sans angoisse de cœur, est d'autant plus misérable de se croire heureux qu'il ne se croit tel que parce qu'il a perdu tout sentiment humain (1). »

« Quelles sont donc les raisons divines de ce fléau ? En premier lieu, « si Dieu frappait maintenant tout péché d'un châtiment manifeste, rien ne serait réservé, selon notre manière de voir, au dernier jugement ; et, d'autre

(1) *Ibid.*, lib. XIX, § 7.

part, si tout péché échappait aujourd'hui aux poursuites éclatantes de la justice divine, on ne croirait pas à la Providence (1). » L'autre vie est, sans doute, le domaine propre de la justice, de celle qui punit comme de celle qui rémunère : *Novos vero cœlos et novam terram secundum promissa ipsius expectamus, in quibus justitia habitat* (2), — nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où habite la justice. Mais, si Dieu n'exerçait aucune justice vindicative dès ici-bas, nous serions tentés de tomber dans le déisme, — cette hérésie d'après laquelle il n'a cure des hommes, ni ne se préoccupe de leurs actes, bons ou mauvais.

« Au surplus, continue l'Evêque d'Hippone, avec un peu de sincérité, ceux qui ont subi les horreurs de la guerre sauraient reconnaître, dans ce qu'ils ont enduré de misères, cette Providence qui se sert de ce fléau pour corriger, pour broyer la corruption humaine (3). » Et, après lui, le Pape Benoît XV : — « Ce n'est pas sans la permission de Dieu, ni sans un signe de sa main, que la paix, comme il faut le dire, s'est en quelque sorte envolée de la terre; c'est afin que les nations humaines, dont les pensées s'étaient fixées en la terre, vengeassent les unes sur les autres, par de mutuels massacres, l'oubli et l'indifférence à l'égard de Dieu (4). »

« Soyons sincères, avons-nous péché? Peut-on, sans frémir, aborder l'inventaire moral d'une nation, — inventaire à dresser, non point sur les données de consciences altérées et faussées, mais d'après les règles immuables de la loi divine? Dieu a-t-il occupé, dans la nation, la place qui lui est due? A-t-il été honoré, révéré des pouvoirs publics? Ont-ils fait de la religion la base indispensable de la morale? La loi divine a-t-elle présidé aux relations du foyer? En a-t-elle fermé l'accès à ces corrosifs moraux

(1) *Ibid.*, § 8. — (2) II Petr., III, 13. — (3) *De Civit. Dei*, lib. I, § I. — (4) Alloc. cons. du 20 janv. 1915.

qui tarissent la famille dans sa source? Les vies individuelles ont-elles su se dérober à l'emprise de la cupidité, de l'orgueil, de l'amour du plaisir?

« Simples questions générales, mais telles, néanmoins, qu'en face des horizons qu'elles dévoilent brusquement au regard, il ne reste qu'une chose à faire, se jeter à genoux et crier vers Dieu : — Pitié, Seigneur, pardon! Ah! tout ce que nous souffrons, nos péchés l'ont mérité! *Quidquid patimur peccata nostra meruere* (1).

« Il est fort vrai que, dans les sociétés, le bien est mêlé au mal. Oui, certes, et dans une très large mesure. Mais que les bons écoutent et pèsent ces autres paroles de saint Augustin : — « Eh! dans cette désolation publique, qu'ont donc souffert les chrétiens qui, au regard de la foi, ne tourne à leur progrès? Et, d'abord, s'ils méditent humblement sur ces péchés dont la justice divine se venge en remplissant le monde d'effroyables catastrophes, quoique fort éloignés du crime, des désordres et de l'impiété, se croiront-ils tellement exempts de fautes qu'ils n'aient rien à expier par quelque peine temporelle (2)? »

« Puis, en face de ces péchés qui se commettent autour d'eux, de cet athéisme qui pénètre la vie publique, peuvent-ils se déclarer exempts de tout reproche? « Le mal, — c'est toujours saint Augustin qui parle — le mal est que ceux dont la vie témoigne d'une grande horreur pour les exemples des méchants, épargnent les péchés de leurs frères, parce qu'ils appréhendent les inimitiés, parce qu'ils craignent d'être lésés dans leurs intérêts, — légitimes, il est vrai, mais trop chers à des hommes voyageurs en ce monde, guidés par l'espérance de la patrie céleste (3). »

« Le saint Docteur ne semble-t-il pas avoir parlé pour nos jours, où trop souvent les actes les plus graves de la vie, — ceux qui vont à orienter dans un sens ou dans un autre les destinées d'une nation — se déterminent, même

(1) S. Jérôme. — (2). *De Civit. Dei*, § 9. — (3) *Ibid.*

chez les bons, par des motifs purement terrestres, où n'entrent aucunement, ou que fort peu et secondairement, les intérêts de Dieu et de son Eglise, intérêts d'ailleurs, — ne le voient-ils donc pas ? — avec lesquels se confondent les intérêts les plus fonciers et les plus vitaux de la nation ?

« Ah ! tous, qui que nous soyons, tous, sans exception, frappons-nous la poitrine et répétons : — *Peccavimus !* Nous avons péché. Tout ce que nous souffrons, nos péchés l'ont mérité.

« Si l'on y regarde bien, d'ailleurs, Dieu n'exerce jamais ici-bas la justice vindicative purement et pour elle-même. « Je visiterai leur iniquité avec la verge, a dit le Seigneur, et leurs péchés avec le fouet ; mais je ne leur retirerai pas ma miséricorde (1). »

« Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité (2). »

« L'antiquité païenne elle-même disait par la bouche de Plutarque : — « Dieu, lorsqu'il punit, n'a pas à se venger contre nous ; l'homme le plus inique ne lui fait aucun tort, le ravisseur ne lui ôte rien... Il ne punit donc l'avare, le violateur des lois, que par manière de remède ; et, souvent, il arrache le vice, comme il guérirait le haut mal avant le paroxysme (3). »

« Nous avons entendu saint Augustin nous enseigner comment le fléau de la guerre affermit la foi en la Providence divine. Elle doit avoir, dans les desseins de Dieu, des fruits encore plus précieux au regard de nos péchés, — fruits de satisfaction et fruits de correction. A ceux-là seuls la guerre aura été une peine purement vindicative, qui l'auront voulue telle, c'est-à-dire qui n'auront pas su en recueillir le double fruit de la satisfaction et de l'amendement (4).

« Dieu, éternelle justice, ne saurait être frustré dans ses

(1) Ps. LXXXVIII, 33. — (2) Ps. XXXV, 16. — (3) *Sur le délai de la Justice divine*, XXIX, trad. de Maistre. — (4) Cfr. S. Th., 4 Sent., D. 4, q. 2, a. 1, q. 2, ad 2.

comptes de gloire ; tout doit lui être payé, en cette vie ou en l'autre. Or, la miséricorde divine consiste souvent à offrir au pécheur des expiations terrestres, toujours incomparablement plus légères que celles de l'autre vie, et qui, par surcroît, peuvent se doubler de mérites.

« D'autre part, Dieu veut broyer le péché, selon l'expression de saint Augustin, mais par nos mains, et nous rattacher fortement à la vertu, en qui réside notre félicité vraie d'ici-bas et de là-haut. Peine affreuse que la guerre ! Oui, sans doute, mais surtout correctrice ou, comme disent les théologiens, médicinale, qui peut relever une nation, la retremper, l'arracher à l'égoïsme, la replacer avec Dieu dans les termes d'une amitié étroite, la rendre l'auxiliaire dévoué de l'Eglise. « Les maux qui nous oppressent en ce monde, dit saint Grégoire, nous forcent d'aller à Dieu (1). »

« Une guerre qui apaiserait les dissensions au sein d'une nation, qui y réveillerait la foi, y exalterait la sainte espérance, y enflammerait les cœurs d'amour pour Dieu, en même temps que pour la patrie, qui deviendrait le théâtre des plus hautes vertus morales, une telle guerre resterait bien un fléau, mais quelle bénédiction en même temps ! Alors, après avoir jeté vers Dieu la supplication du pécheur humilié, il faudrait ajouter, malgré tant de sang et de ruines, le cri de l'action de grâces.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« La guerre a passé, mais la vérité reste, — et la grâce aussi qui accompagne la vérité. A l'enseigner et à la proclamer, n'enraierait-on pas dans une certaine mesure cette poursuite du luxe et du plaisir, qui s'anime du désir secret ou avoué de rétablir, sur le terrain naturel et humain, une sorte d'équilibre dans le cours de la vie, en la faisant remonter dans la jouissance autant qu'elle est descendue dans la douleur ? Au lieu de chercher des compensations

(1) Lib. XXVI, Moral., cap. 9.

aux maux endurés, on les ressaisirait par le souvenir, pour les purifier et les offrir à Dieu.

« La guerre a passé ! mais, dans tant de cœurs, le deuil a-t-il passé, et les ruines dans tant de régions, et la misère dans tant de foyers ?... Ah ! la vérité chrétienne sur la guerre n'a pas, — hélas ! — à être retournée vers le passé : elle domine encore le présent.

« Qu'elle enveloppe donc de sa lumière et les champs ravagés, et les villes ruinées, et les foyers désolés, et les cœurs meurtris ! Qu'au-dessus des nations elle fasse apparaître la face du Père, qui, même dans le châtiment, reste Père, et, ici-bas, de la justice ne disjoint jamais la miséricorde et l'amour (1) ! »

JOSEPH LEMIUS, *O. M. I.*

(1) Le R. P. Théophile Ortolan, O. M. I., littérateur non moins distingué que savant remarquable et parfait théologien, publie également en ce moment — dans le grand *Dictionnaire de Théologie* de MM. Vacant et Mangenot (Librairie Letouzey, Paris) — une étude de longue haleine sur la guerre. Cette étude — qui doit s'étendre sur plus de 160 colonnes de ce *Dictionnaire*, soit plus de 320 pages d'un in-12 ordinaire — comprendra onze chapitres : I. Définition et division ; II. La guerre et le droit naturel ; III. La guerre et l'Ecriture Sainte ; IV. La guerre et les saints Pères ; V. La guerre et l'Eglise ; VI. Questions morales se rapportant aux préliminaires de la guerre ; VII. De ce qui est permis durant la guerre ; VIII. Du droit conféré par la victoire ; IX. Des efforts tentés pour faire disparaître la guerre ou, du moins, en atténuer les effets ; X. Violations récentes du droit des gens et de la justice éternelle commises par les belligérants sans conscience ; XI. Des conséquences surnaturelles de la guerre. Nous espérons pouvoir reproduire ce dernier chapitre, particulièrement intéressant, dans la prochaine livraison des *Missions*.

# « PARVA CONGREGATIO NOSTRA »

## Humbles débuts ; Progrès rapides ; État actuel [1].

### A. — Fondation et Développement.

Le 25 janvier 1816, dans l'ancien monastère des Carmélites d'Aix-en-Provence, quelques jeunes prêtres — parmi lesquels l'abbé François Tempier, ancien vicaire d'Arles — se réunissent autour du P. Eugène de Mazenod, et commencent cette vie de prière et de travail qui doit les transformer en véritables apôtres, tout embrasés de zèle pour leur propre sanctification et le salut des âmes.

Le 17 février 1826, la nouvelle Famille religieuse (des Missionnaires de Provence) est canoniquement instituée et approuvée par le pape Léon XII, — qui lui donne le nom de « Congrégation des Missionnaires Oblats de la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie ».

Une ère nouvelle commence alors pour la jeune Société. Elle se répand à travers la France, y compris la Corse ; en 1830, les missionnaires Oblats vont s'établir en Suisse ; en 1840, ils passent en Angleterre, puis en Ecosse et en Irlande ; en 1841, ils franchissent l'océan pour aller s'établir dans le Nouveau Monde.

Depuis quatre ans, le Fondateur avait succédé à son oncle sur le siège épiscopal de Marseille. Mgr Bourget, évêque de Montréal (Canada), se rendant à Rome, s'arrêta

(1) Cet aperçu sur l'histoire de notre Congrégation est extrait d'une gentille plaquette, — *Les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* — publiée en 1916, à Jersey, par le R. P. François Hamoniaux, *O. M. I.* Nous nous sommes seulement permis d'ajouter au dernier chapitre quelques détails qu'on sera, nous l'espérons, heureux d'y trouver dans de petits tableaux d'ensemble.

à Marseille, et fut l'hôte de l'évêché. Il demanda à Mgr de Mazenod de lui céder quelques-uns de ses missionnaires. C'était tout le Nord-Ouest jusqu'au pôle qui s'ouvrait au zèle de ces apôtres. La perspective du bien à faire était trop belle pour ne pas plaire au Fondateur. Mais il se demanda s'il pouvait imposer à ses enfants les missions étrangères, qui n'étaient pas le but prévu d'abord pour sa Congrégation. Il laissa donc partir pour Rome le bon Mgr Bourget, sans lui donner de réponse définitive. Mais, aussitôt, il consulte les siens. Une circulaire est envoyée à chaque maison de la Congrégation : elle demande une réponse personnelle de chacun des membres de la Société. Et les réponses arrivent, toutes les mêmes : chacun demande à partir pour les missions.

Quand Monseigneur de Montréal revint à Marseille, la première caravane de missionnaires était prête à partir avec lui. Mgr Bourget l'emmena au delà des mers. Providentiel début d'un héroïque apostolat — qui, du Canada, descendra vers les Etats-Unis, et montera vers le pays des glaces pour ne s'arrêter qu'à la plus lointaine tribu des Esquimaux.

En 1847, c'est la merveilleuse île de Ceylan, dans l'Océan Indien, qui reçoit les nouveaux apôtres ; en 1851, ce sont les noirs de l'Afrique qui réclament leur ministère, — les Oblats partent pour le Natal, le Transvaal, l'Orange, le Zoulouland, le Basutoland, etc.

C'est le monde entier qui s'ouvre ainsi au zèle des fils de Mgr de Mazenod. Et ce ne sont pas seulement des prêtres que le saint patriarche envoie à ces chrétientés naissantes, — ce sont des évêques ; et sa grande joie est de consacrer lui-même ses fils, qui deviennent ainsi ses frères dans l'épiscopat.

En 1841, il avait consacré le P. Hippolyte Guibert, *O. M. I.*, nommé à l'évêché de Viviers, et devenu plus tard archevêque de Tours puis cardinal-archevêque de Paris ; en 1846, c'est le tour du P. Joseph Guigues, *O. M. I.*, premier évêque

d'Ottawa (Canada); en 1851, c'est le P. Alexandre Taché, *O. M. I.*, qui deviendra premier archevêque de Saint-Boniface (Manitoba); en cette même année (1851), consécration du P. Jean Allard, *O. M. I.*, premier vicaire apostolique du Natal (Afrique); en 1856, sacre épiscopal du P. Etienne Séméria, *O. M. I.*, vicaire apostolique de Jaffna ; en 1859, enfin, c'est le P. Vital Grandin, *O. M. I.*, qui n'a que trente ans et qui sera le grand apôtre des Peaux-Rouges et le *saint* du Nord-Ouest canadien.

Comme évêque de Marseille, Mgr de Mazenod continue et achève la réorganisation de son diocèse. Il pose la première pierre de la magnifique cathédrale que viennent baigner les flots bleus de la Méditerranée, et entreprend la construction de Notre-Dame de la Garde.

Pie IX veut couronner cette carrière, — si bien remplie — en le créant cardinal de la sainte Eglise ; mais il meurt avant d'avoir été élevé à cette dignité.

Le saint évêque rendit pieusement le dernier soupir, au moment où ses prêtres et ses Oblats récitaient auprès de lui la belle et touchante prière du *Salve Regina*.

C'était le 21 mai 1861 ; il avait soixante-dix ans. La ville de Marseille garde son corps qui repose, dans la cathédrale, sous le maître-autel de la crypte. Les Oblats conservent précieusement son cœur à la Maison générale de la Congrégation : c'est pour eux un trésor !

### B. — Missionnaires des Pauvres.

Un rapide coup d'œil sur les œuvres confiées aux missionnaires Oblats de Marie, dans les cinq parties du monde, suffira à nous donner une idée des travaux apostoliques accomplis par eux depuis un siècle.

Fidèles à la devise de la Congrégation, — *Evangelizare pauperibus misit me* — ils ont prêché l'Evangile aux âmes abandonnées, avec un zèle au-dessus de tout éloge.

Est-il une humble paroisse de France où ils n'aient donné des retraites ou des missions, est-il un pauvre village

qui n'ait été, depuis un siècle, témoin de leur infatigable apostolat ? Qui dira le bien qu'ils ont ainsi accompli dans les diverses provinces d'Europe ? Combien d'âmes leur doivent la grâce de leur vocation, de leur conversion et de leur retour à Dieu !

Mais c'est surtout à la conversion des païens et des pauvres âmes, *assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort*, que l'Eglise les emploie. Dans les pays infidèles, le champ confié aux missionnaires des pauvres mesure une étendue plus vaste que l'Europe entière : on y compte 75 missions, avec la desserte de 450 églises ou chapelles.

1. En Amérique, des rives du Saint-Laurent jusqu'à l'estuaire du Mackenzie, dans l'Océan Glacial, vous les rencontrez, actifs et intrépides, aux divers postes qui leur ont été assignés par l'obéissance :

*a*) Au Canada, ils dirigent l'Université catholique d'Ottawa, qu'ils ont fondée. Mais ils prodiguent de préférence leur ministère aux petits et aux humbles. C'est ainsi que, dans les grandes villes du Canada, ils desservent, au milieu des quartiers les plus pauvres, certaines paroisses, comme Saint-Pierre de Montréal et Saint-Sauveur de Québec, — où ils obtiennent, sur une population ouvrière de 11.000 âmes, le chiffre énorme de 280.000 communions par an ;

*b*) Dans la Colombie britannique, le missionnaire Oblat s'est fait tout à tous, comme l'apôtre saint Paul, pour obtenir des sauvages — nomades et anthropophages — qu'ils devinssent de bons chrétiens. Et maintenant, réunis en villages, ils forment des chrétientés modèles, rappelant le souvenir des belles missions du Paraguay ;

*c*) Aux Etats-Unis leur apostolat n'est pas moins fructueux qu'au Canada ; et l'avenir semble leur promettre, au Mexique et au Texas, des consolations que n'ont pas connues leurs aînés.

Mais bien rude, surtout, a été la tâche des missionnaires Oblats qui ont été appelés à évangéliser les tribus sauvages, — Sioux, Pieds-Noirs, Cris, Montagnais, Esquimaux, etc.

Combien sont morts à la peine, — victimes du froid, de la faim, de l'inclémence des éléments et de la cruauté des Indiens !

D'étape en étape, de lac en lac, en canot ou en traîneau à chiens, ces vaillants missionnaires ont, comme nous le disons ailleurs, atteint tous les camps sauvages, visité et consolé toutes les tribus, converti le plus grand nombre des indigènes. Partout, sur leur passage, ils ont fondé des missions, bâti des chapelles et des écoles, créé des centres de civilisation et de christianisme. L'Eglise a pris possession de ces immenses territoires du Nord-Ouest où son nom même, comme celui de son divin Fondateur, était demeuré jusqu'alors inconnu.

2. En Afrique, les Oblats de Marie occupent cinq vicariats : le Natal, l'Etat libre d'Orange, le Transvaal, le Basutoland et la Cimbébasie inférieure. Outre des milliers d'émigrants, attirés dans ces régions par l'appât de l'or et du diamant, ils évangélisent les Cafres, les Zoulous et les Basutos.

3. En Asie, dans l'île de Ceylan, — « la perle de l'Océan indien » — les Oblats administrent deux vastes diocèses, Colombo et Jaffna, qui comprennent ensemble 265.000 catholiques. Nous en parlons longuement plus loin, dans notre *Revue des Œuvres*, où nous consacrons un chapitre spécial à cette magnifique Mission.

Ajoutons seulement, ici, qu'à Ceylan chaque missionnaire a la charge de cinq ou six postes, dotés chacun d'une église. Il visite son district en char à bœufs, prêche l'Evangile, administre les sacrements, règle les litiges, inspecte les écoles, etc. Mais, si le ministère y est fatigant, il offre, en retour, de précieuses consolations. Là, plus qu'ailleurs peut-être, le prêtre exerce une salutaire influence et fait beaucoup de bien.

## C. — Petits Tableaux d'ensemble.

La Congrégation des Oblats de Marie compte plus de 300 maisons avec 2.050 Oblats, Pères ou Frères coadjuteurs : — 900 composent les diverses provinces d'Europe ; 800 travaillent dans les provinces ou missions d'Amérique ; 185 se dévouent aux missions d'Afrique ; 165 évangélisent l'île de Ceylan ; et, enfin, une maison et deux résidences, récemment fondées en Océanie, occupent déjà dix missionnaires.

Elle a donné à l'Eglise, depuis un siècle, un cardinal et trente-quatre archevêques ou évêques, dont quinze sont encore vivants. Voici les noms de nos prélats défunts :

1. Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, *O. M. I.*, évêque de Marseille, fondateur et premier Supérieur général de la Congrégation (1782-1861) ; — 2. Cardinal Joseph-Hippolyte Guibert, *O. M. I.*, archevêque de Paris (1802-1886) ; — 3. Mgr Etienne Séméria, *O. M. I.*, vicaire apostolique de Jaffna (1813-1868) ; — 4. Mgr Eugène-Bruno-Joseph Guigues, *O. M. I.*, évêque d'Ottawa (1805-1874) ; — 5. Mgr Jean-François Allard, *O. M. I.*, vicaire apostolique de Natal (1806-1889) ; — 6. Mgr Henri-Joseph Faraud, *O. M. I.*, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie (1823-1890) ; — 7. Mgr Louis-Joseph d'Herbomez, *O. M. I.*, vicaire apostolique de la Colombie britannique (1822-1890) ; — 8. Mgr Christophe-Ernest Bonjean, *O. M. I.*, archevêque de Colombo (1823-1892) ; — 9. Mgr Alexandre Taché, *O. M. I.*, archevêque de Saint-Boniface (1810-1894) ; — 10. Mgr Paul Durieu, *O. M. I.*, évêque de New-Westminster (1830-1899) ; — 11. Mgr Antoine Gaughren, *O. M. I.*, vicaire apostolique de l'Etat libre d'Orange (1849-1901) ; — 12. Mgr Vital-Justin Grandin, *O. M. I.*, évêque de Saint-Albert (1829-1902) ; — 13. Mgr Isidore Clut, *O. M. I.*, évêque titulaire d'Arindèle (1832-1903) ; — 14. Mgr Charles-Constant Jolivet, *O. M. I.*, vicaire apostolique de Natal (1826-1903) ; — 15. Mgr Ma-

thieu-Victor Balaïn, *O. M. I.*, archevêque d'Auch (1828-1905) ; — 16. Mgr André-Théophile Mélizan, *O. M. I.*, archevêque de Colombo (1844-1905) ; — 17. Mgr Mathieu Gaughren, *O. M. I.*, vicaire apostolique de Kimberley-en-Orange (1843-1914) ; — 18. Mgr Adélard-Louis-Philippe Langevin, *O. M. I.*, archevêque de Saint-Boniface (1855-1915) ; — 19. Mgr Henri Joulain, *O. M. I.*, évêque de Jaffna (1852-1919).

La Congrégation compte encore, actuellement, trois archevêques, douze évêques et un préfet apostolique :

1. S. G. Mgr Augustin Dontenwill, *O. M. I.*, archevêque de Ptolémaïs, Supérieur général de la Congrégation, en résidence à Rome. A l'occasion du Centenaire de sa Congrégation, il a été nommé, par le Souverain Pontife, Assistant au Trône pontifical. Avant son élection à la dignité de Supérieur général, il était archevêque de Vancouver (Colombie britannique) ;

*En Amérique :* 2. S. G. Mgr Emile-Joseph Legal, *O. M. I.*, archevêque d'Edmonton ; — 3. Mgr Albert Pascal, *O. M. I.*, évêque de Prince-Albert ; — 4. Mgr Francis-Michel Fallon, *O. M. I.*, évêque de London ; — 5. Mgr Emile-Jean-Marie Grouard, *O. M. I.*, vicaire apostolique de l'Athabaska ; — 6. Mgr Gabriel Breynat, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Mackenzie ; — 7. Mgr Ovide Charlebois, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Keewatin ; — 8. Mgr Emile-Marie Bunoz, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Yukon ; — 9. Mgr Célestin Joussard, *O. M. I.*, coadjuteur d'Athabaska ;

*En Afrique :* 10. Mgr Henri Delalle, *O. M. I.*, vicaire apostolique de Natal ; — 11. Mgr Jules Cénez, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Basutoland ; — 12. Mgr Charles Cox, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Transvaal et administrateur apostolique de Kimberley ; — 13. T. R. P. Eugène Klaeylé, *O. M. I.*, préfet apostolique de la Cimbébasie ;

*En Asie :* 14. S. G. Mgr Antoine Coudert, *O. M. I.*, archevêque de Colombo ; — 15. Mgr Jules Brault, *O. M. I.*, évêque nommé de Jaffna.

16. Enfin, Mgr William Miller, *O. M. I.*, évêque titulaire de Tumène et ancien vicaire apostolique du Transvaal, actuellement en résidence à Stillorgan, Co. Dublin (Irlande).

***

Un champ immense, on le voit, s'ouvre au zèle apostolique des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée dans les pays civilisés et jusque dans des contrées encore inexplorées. Partout ils sont appelés à mettre en pratique la divine parole que leur vénéré fondateur leur a donnée pour devise, — *Evangelizare pauperibus misit me*. C'est, en effet, la part spéciale que la Providence leur a confiée ; et c'est en restant fidèles à cette mission qu'ils attireront sur eux les plus abondantes bénédictions.

Mais que leur nombre, déjà considérable pourtant, paraît petit, quand on considère les vastes pays qu'ils ont à évangéliser, les œuvres multiples et importantes dont ils sont chargés et l'étendue du bien qui reste à faire ! Partout on réclame des ouvriers : partout il y aurait des postes à créer, des peuples à évangéliser, des pécheurs à convertir, des ignorants à instruire, des enfants à baptiser, des mourants à assister, des sacrements à administrer, des âmes à sauver !

Que la très sainte et immaculée Vierge Marie, que les missionnaires Oblats honorent comme leur glorieuse patronne et invoquent comme leur puissante protectrice, continue à leur envoyer de nombreux sujets, remplis de courage, de générosité et de zèle pour le salut des âmes, — des religieux détachés des biens de ce monde et doués d'une piété solide — en un mot, des hommes apostoliques qui, pénétrés de la nécessité de se sanctifier eux-mêmes, travaillent, suivant leurs moyens, à la sanctification des autres.

François Hamoniaux, *O. M. I.*

# REVUE DES ŒUVRES

## I. — Les Oblats dans l'Amérique du Nord.

### A. — Géographie des Missions.

Prenez une carte de l'Amérique du Nord et tracez, de l'Atlantique au Pacifique, une ligne qui, partant de l'embouchure de la rivière Hamilton dans le Labrador, suivrait les limites de la province de Québec et celles de l'Ontario, atteindrait le Manitoba, rejoindrait, en descendant un peu vers le sud, la frontière des Etats-Unis et suivrait cette frontière jusqu'à New-Westminster, en face de l'île Vancouver, dans le Pacifique : au-dessus de cette ligne, d'un océan à l'autre et montant vers le pôle, s'étend une superficie un peu inférieure à celle de l'Europe, — le Haut-Canada et le Nord-Ouest.

Ces immenses contrées n'ont pas le même aspect. Excessivement pittoresques et escarpées dans la Colombie britannique et les montagnes Rocheuses, elles s'abaissent et ondulent en plaines et en forêts sans fin : c'est l'*océan de verdure* dans l'Alberta, la Saskatchewan et le Manitoba. Puis, c'est l'*océan des neiges*, c'est la terre de glace, déchiquetée par des baies profondes et sillonnée de gigantesques cours d'eau — qui se dirigent, les uns (comme l'Athabaska et la rivière la Paix) vers les lacs intérieurs, les autres (comme le Mackenzie) vers l'océan Glacial, et d'autres enfin (comme la Nelson et la Churchill) vers la baie d'Hudson.

Toutes ces régions étaient l'apanage des tribus Peaux-Rouges ; et l'Indien y vivait en liberté. Mais le Manitoba parut bientôt de bonne prise, et la colonisation s'y porta. Plus récemment, le pays des plaines s'est révélé un terrain

excessivement favorable à l'élevage et à la culture ; et le sud de la Satkatchewan et de l'Alberta est envahi par le flot des émigrants. Il en vient de partout, qui parlent toutes les langues et pratiquent, quand ils en ont une, toutes les religions. Avec une rapidité prodigieuse, le pays se transforme, les fermes se multiplient, les villes naissent, les lignes de chemins de fer se prolongent, — et l'Indien n'est plus maître absolu que du pays des neiges. Il le préfère, d'ailleurs, avec la liberté : là, pendant les quatre mois d'été, il parcourt la plaine, la carabine à la main, ou sillonne le lac sur son léger canot d'écorce, et, pendant les huit mois d'hiver, tantôt ici et tantôt là, sur son traîneau à chiens ou chaussé de raquettes, il va camper près des rivières poissonneuses où, avec la hache, il brise la glace et introduit dans le courant son filet de pêche qui lui procure chaque matin son « pain quotidien ». De blancs, point, — sinon quelques trafiquants de fourrures, quelques commis des grandes compagnies commerciales... et les Missionnaires.

### B. — Travaux des Missionnaires.

C'est en 1841 que la première caravane, partie de Marseille, franchit les mers, sous la conduite de Mgr Bourget, évêque de Montréal ; d'autres, plus nombreuses, suivirent d'année en année. D'étape en étape, de lac en lac, en canot ou en traîneau à chiens, les missionnaires ont atteint tous les camps sauvages, visité et consolé toutes les tribus, converti le plus grand nombre des indigènes. Partout, sur leur passage, ils ont fondé des missions, — chapelles, écoles, orphelinats — et, maintenant, ce sont trois provinces ecclésiastiques constituées : l'Eglise a pris possession de ces terres où son nom même, comme celui de son divin Fondateur, était inconnu.

« Œuvre de géants », a-t-on dit : œuvre d'une grâce spéciale du bon Pasteur, qui a voulu réunir à son bercail,

avant qu'elles disparaissent, ces peuplades des extrémités du monde, et œuvre aussi des grands évêques que le siècle dernier admira, vêtus de peaux de bêtes et chaussés de raquettes, arpentant les champs de neige, à la poursuite des brebis errantes, — les Mgr Alexandre Taché, *O. M. I.*, premier archevêque de Saint-Boniface (1), et Mgr Vital Grandin, *O. M. I.*, premier évêque de Saint-Albert (2); Mgr Henri Faraud, *O. M. I.*, et Mgr Isidore Clut, *O. M. I.*, de l'Athabaska et du Mackenzie; Mgr Louis d'Herbomez, *O. M. I.*, et Mgr Paul Durieu, *O. M. I.*, de la Colombie britannique. Tous morts à la peine, ils dorment au milieu du troupeau qu'ils ont formé et qui vénère leurs tombes.

Dans les régions envahies par les *blancs*, — sans négliger les tribus sauvages, parquées dans leurs *réserves*, — le missionnaire, bien souvent agent officiel du gouvernement canadien, fonde des centres catholiques, en face (hélas !) des agglomérations protestantes. Il réunit, le plus possible par nationalité, tous ces *déracinés* et, pour se faire tout à tous, apprend leurs langues, afin de rappeler à chacun ses devoirs de chrétien dans l'idiome de son catéchisme. De belles églises, de belles cathédrales remplacent les chapelles de bois; et, autour d'elles, s'élèvent toutes les œuvres qui constituent de puissantes *cités paroissiales*.

Dans la Colombie britannique, il a enseigné l'agriculture aux sauvages. De ces nomades et anthropophages de jadis il a fait d'admirables chrétiens qui, réunis en villages, forment de vraies communautés religieuses rappelant le souvenir des *Réductions du Paraguay*.

Dans l'Extrême-Nord, la vie du missionnaire est telle qu'au début, — la privation de tout, — et c'est à peine si quelques adoucissements lui sont procurés par le passage,

(1) *Vie de Mgr Taché*, par Dom Benoît, supérieur des Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception. 2 vol. de 610 et 936 pages. Beauchemin, à Montréal, 256, rue Saint-Paul, 1904.

(2) *Vie de Mgr Grandin*, par le R. P. Emile Jonquet, *O. M. I.* 1 vol. de V-531 pages. Beauchemin, à Montréal. 1903.

une ou deux fois par an, du *Bateau de la Mission*. Il peut maintenant, dans la plupart des postes, manger *parfois* du pain ; mais sa nourriture ordinaire reste, comme autrefois, la viande séchée des bêtes tuées à la chasse ou le poisson qu'il pêche lui-même au filet.

Avec les arbres qu'il a coupés dans la forêt il a construit sa mission, — une maison-chapelle avec, le plus souvent possible, un couvent pour les vaillantes Sœurs Grises ou les Sœurs de la Providence de Montréal (1). Là, il attend les sauvages, qui s'y donnent rendez-vous aux grandes fêtes liturgiques ou avant de se disperser pour la chasse ; de là, il rayonne dans son district, visitant les camps les uns après les autres, en été en canot et en hiver en traîneau à chiens, couchant à la belle étoile, dans un trou creusé dans la neige, près d'un grand feu de troncs entassés, — par 30, 40 et parfois 50 degrés de froid — dans la splendeur des nuits polaires et des aurores boréales...

« Martyrs du froid », — ainsi les appela Pie IX — et martyrs de la solitude aussi ! Loin de la famille, loin de la patrie, loin de tous ceux qu'ils ont aimés et dont ils ne reçoivent des nouvelles, après six mois de retard, que deux fois par an, ils sont tout aux âmes et n'ont que Dieu : *Dominus pars hæreditatis meæ*...

Mais il est là, le grand Consolateur, l'Ami, l'Hôte du tabernacle ; il habite avec eux ; et quand, découragés ou désolés parfois, — qui s'en scandaliserait ? — ils ont besoin d'un secours, ils n'ont qu'à ouvrir la petite porte ou à soulever le rideau qui séparent Jésus-Christ de son missionnaire, puis, appuyés sur l'autel, à mêler leurs larmes au sang divin qu'ils y ont fait couler le matin même, — prêtres et victimes comme le Maître !

C'est la Rédemption qui continue... Huit cents membres

(1) *Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord*, par le R. P. Pierre Duchaussois, *O. M. I.* 1 vol. illustré de 250 pages. Beauchemin, à Montréal. 1916.

de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée — Archevêques ou Evêques, Pères ou Frères — travaillent dans les provinces ou missions d'Amérique.

### C. — Résultats des Missions.

Quel est le résultat de ces trois quarts de siècle d'évangélisation, quels sont les fruits des travaux apostoliques des Oblats de Marie dans l'Amérique du Nord ?

Lorsque, en 1845, les missionnaires Oblats arrivèrent sur les bords de la rivière Rouge, tout le nord-ouest était placé sous la juridiction de Mgr Provencher, premier vicaire apostolique, résidant à Saint-Boniface. Actuellement, ce même pays compte trois archevêchés : Saint-Boniface, Winnipeg et Edmonton ; — trois évêchés : Regina, Prince-Albert et Calgary ; — trois vicariats apostoliques : le vicariat d'Athabaska, celui du Mackenzie et celui du Keewatin. De plus, de l'autre côté des montagnes Rocheuses, la Colombie britannique — dépendant alors du vicariat de Victoria, île de Vancouver — forme aujourd'hui l'archidiocèse de Vancouver et le vicariat apostolique du Yukon et de Prince-Rupert.

La vraie cause de ce développement religieux, *c'est la colonisation du pays.* Elle marche, depuis une trentaine d'années surtout, à pas de géant. Et la tâche n'a pas été facile pour les évêques de fournir aux nouveaux arrivés les églises, les écoles, les secours religieux dont ils avaient besoin. Heureusement, ces dernières années, diverses communautés religieuses sont venues prêter main forte aux Oblats ; et, à mesure que les paroisses s'organisaient, des prêtres séculiers, venus du bas Canada et d'Europe, se sont présentés pour en prendre la direction. Il y a, d'ailleurs, des séminaires à Saint-Boniface et à Edmonton ; et les Oblats y ont fondé aussi des écoles apostoliques et des scolasticats. Et ces maisons se recrutent, sans trop de difficulté, dans les meilleures familles de colons catholi-

ques. Le jour approche donc où ces diocèses — nous ne parlons pas des vicariats apostoliques — vivront, sous tous les rapports, de leurs propres ressources.

Si la population blanche augmente rapidement, celle des *métis* et des *sauvages* va en diminuant et semble appelée à disparaître. C'est, assure-t-on, l'effet de la petite vérole, de la misère et du contact avec les blancs.

Les *métis* descendent d'un père blanc — un ancien *trappeur* ou un ancien employé des compagnies établies pour le commerce des fourrures — et d'une mère sauvage. En général, ils ont le teint basané; ils sont grands, forts, bien faits; ils sont d'intrépides et infatigables voyageurs. Leur nombre est encore de douze à quinze mille. Beaucoup comprennent le français; mais tous parlent quelque langue du pays, — le *Cris* surtout. Ceux qui sont d'origine canadienne-française — et c'est le plus grand nombre — sont à peu près tous catholiques. Et ils ont été d'un grand secours aux missionnaires pour la conversion des indigènes.

Les aborigènes, eux, portent le nom général de *Sauvages*, d'*Indiens*, de *Peaux-Rouges*. On peut les rapporter à cinq familles principales : les *Algonquins*, les *Assiniboines*, les *Pieds-Noirs*, les *Montagnais* et les *Esquimaux*.

Les *Algonquins* occupent une partie de l'Ontario, le territoire de la baie d'Hudson, le Keewatin et la partie est de la Saskatchewan. Ils comprennent les *Saulteux* au sud, les *Muskégons* au nord et, de l'est à l'ouest, du Manitoba à l'Alberta, les *Cris*. La langue de ces derniers est douce et agréable; elle est la plus belle du Nord-Ouest. Presque tous les *Cris* sont aujourd'hui catholiques; mais leurs frères *Saulteux* se sont montrés plus revêches, et un grand nombre d'entre eux ont même embrassé le protestantisme.

Les *Assiniboines* sont représentés par les *Sioux*, vivant surtout dans les Etats-Unis du Nord, et les *Assiniboines*, proprement dits, dispersés sur le territoire des *Algonquins* où ils ont été relégués par les *Sioux*.

Les *Pieds-Noirs*, de même origine que les Iroquois, occupent le sud de l'Alberta. Ils se subdivisent en *Pieds-Noirs* proprement dits, en *Gens du Sang* et en *Piéganes*. Leur nombre ne dépasse guère le chiffre de trois mille. Ils respectent le missionnaire, ils ont même confiance en lui, mais très peu ont embrassé notre foi. On espère faire tomber leurs préjugés et les convertir par les écoles industrielles où ils commencent à envoyer leurs enfants.

Les *Montagnais* peuplent les vicariats d'Athabaska et du Mackenzie, ainsi qu'une partie de la Colombie britannique. Ils sont à peu près tous convertis. Cette famille comprend : les *Mangeurs de Caribou*, les *Castors*, les *Couteaux-Jaunes*, les *Esclaves*, les *Peaux de Lièvre* et les *Loucheux*.

Enfin, les *Esquimaux*, qui habitent les bords de l'océan Glacial et du nord de la baie d'Hudson, n'ont eu jusqu'ici que peu de contact avec les missionnaires. Une mission a été fondée, il y a quelques années, à Chesterfield-Inlet, près de la baie d'Hudson, et elle donne des espérances, — une centaine de conversions ont déjà eu lieu. Vers la même époque, une autre mission esquimaude a été entreprise dans le Mackenzie, non loin du grand lac d'Ours : les sauvages ont massacré les deux missionnaires — les PP. Jean Rouvière et Guillaume Leroux, *O. M. I.* — qui s'étaient établis parmi eux pour les convertir, mais nous espérons que ce sang de martyrs sera une semence de chrétiens...

Pour terminer ce rapide aperçu sur les Missions des Pères Oblats dans l'Amérique du Nord, il ne nous reste qu'à engager, très instamment, nos chers lecteurs à prier avec ferveur le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers de plus en plus nombreux dans cette portion choisie de sa vigne : — *Messis quidem multa, operarii autem pauci : rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.*,

Antonin Guinet, *O. M. I.*

## II. — Les Oblats de Marie à Ceylan.

### A. — L'Ile de Ceylan.

L'île de Ceylan paraît une simple dépendance de la péninsule hindoue. Elle mesure 400 kilomètres dans sa plus grande longueur et 210 dans sa plus grande largeur; sa superficie est de 64.000 kilomètres carrés.

C'est la « Trapobane » des anciens, l'île mystérieuse et rêvée des poètes, le « rubis tombé du ciel », la « perle de l'océan Indien », la sainte (*lanka*), la resplendissante (*selendif*), l'opulente, la mère des pierres précieuses, l'île fortunée, — à la ceinture d'azur, au ciel de feu, aux splendides panoramas, aux ombres denses, etc. — où poussent les forêts odoriférantes de palmiers, bananiers, manguiers, cocotiers, grenadiers, etc. C'est l'île incomparable...

Ses premiers habitants furent les *Veddahs*, qui soumirent, au ve siècle de notre ère, les *Singhalais*, venus du Bengale. Les Singhalais étaient bouddhistes ; ils fondèrent un brillant empire dont la capitale fut Anuradhapura. D'Anuradhapura il ne reste que des ruines; mais quelles ruines, et de quels grandioses palais, temples et monastères, — fûts de colonnes monolithes, encore debout par milliers, corniches et frontons superbement sculptés que recouvre la jungle, qu'ombragent des pyramides qui n'ont d'égales que leurs sœurs d'Egypte, et qui gardaient les reliques de Bouddha ! Ce furent les *Tamouls*, nouveaux envahisseurs, qui accumulèrent ces ruines ; ils apportèrent le brahmanisme dans l'île qui, jusqu'au xve siècle, devint le théâtre de luttes sans fin entre les rois des deux nations.

### B. — L'Evangile à Ceylan.

Au xve siècle, les Portugais s'établissent sur les côtes de l'île. En 1634, les Hollandais les supplantent et dominent

tout le pays, jusqu'en 1796. En 1796, l'Angleterre s'en empare; elle l'occupe depuis lors.

La légende veut que Gaspard Peria Prumâ, roi de Jaffna, soit un des rois mages venus d'Orient pour adorer l'Enfant-Dieu dans sa crèche; elle veut aussi que l'eunuque de Candace, baptisé par l'apôtre Philippe, ait évangélisé Jaffna. L'histoire, elle, nous dit qu'au XV$^{e}$ siècle, quand abordèrent les Portugais, il n'y avait pas un chrétien dans l'île.

Saint François Xavier aima Ceylan, et prophétisa sur elle : — « O terre de Ceylan, que de sang chrétien tu coûteras ! » dit-il en longeant ces côtes enchantées où il ne pouvait débarquer encore. Le grand apôtre y envoya un de ses disciples. Celui-ci commence son apostolat par la petite île de Mannaar, qui comptait sept cents habitants, — bientôt sept cents chrétiens, et tôt après sept cents martyrs : pas un apostat ! Le cruel roi de Jaffna, Sagara Raja, n'épargna même pas son fils, qui expia — sous la hache, et avec d'autres membres de la famille royale — le crime d'avoir abandonné le culte de Siva. *Sanguis martyrum, semen christianorum* : le sang chrétien, là comme partout, fit germer la moisson.

Du 27 février au 7 avril 1545, François Xavier lui-même est dans l'île : — « Jamais, avoue-t-il, je n'ai été plus heureux que durant mon séjour à Ceylan. » Cinquante ans après, c'est par centaines de mille que les chrétiens se comptent dans les provinces maritimes, — à leur tête, les Jésuites, les Franciscains et les Dominicains.

Puis, c'est l'éclipse dans le sang, les tortures, la proscription impitoyable. Les Hollandais protestants sont les maîtres : après cent cinquante ans de leur domination, il ne reste dans l'île que 50.000 catholiques, refoulés dans l'intérieur, blottis dans les profondes forêts, sans prêtres, sans sacrements, sinon le baptême — qu'administre aux enfants le chef du village, qui préside aussi, le dimanche, au service religieux, récite les prières, fait le prône et assiste aux mariages et aux sépultures.

La domination anglaise, sans être sanglante, menaça l'existence même de ces chrétientés abandonnées. Le ministre protestant, onctueux et plein de promesses, se présenta. — « Viens-tu de Rome ? lui demandèrent les gens. — Non, mais je vous apporte la vraie religion. — Va-t'en : nous n'acceptons que des prêtres de Rome. »

### C. — Schisme et Retour.

Les prêtres vinrent enfin, — des prêtres sans instruction, sans tenue, sans zèle — des prêtres de Goa qui bientôt, avec leur archevêque, brisèrent la chaîne qui les unissait à Rome et, en 1838, firent schisme.

Suivirent les années les plus douloureuses. La bonne foi de ces chrétientés, restées sans pasteurs pendant deux siècles, fut surprise. Doit-on s'en étonner ? Trois mille catholiques, fidèles malgré tout et humiliés de ce qu'ils voyaient, pétitionnèrent à Rome, réclamant des missionnaires européens.

En 1846, Mgr Battachini est envoyé dans la partie nord de l'île. Les prêtres goanais refusent de lui obéir. Découragé, cherchant du secours, l'évêque revient en Europe. Toutes les portes se ferment en Italie et en Angleterre.

A Marseille, il rencontre Mgr de Mazenod. Le saint fondateur s'émeut de la triste situation d'une chrétienté jadis si belle. Bien vite, une première caravane de missionnaires est formée ; sous la conduite du R. P. Etienne Semeria, *O. M. I.*, elle accompagne dans son retour Mgr Battachini.

Mgr Battachini meurt en 1856. Le R. P. Etienne Semeria lui succède ; il est sacré à Marseille par Mgr de Mazenod, assisté de Mgr Hippolyte Guibert, *O. M. I.*, et de Mgr Joseph Guigues, *O. M. I.*

Depuis 1893, Ceylan forme une province ecclésiastique. L'archevêché est à Colombo ; et, à côté de lui et partageant l'île, il y a quatre évêchés, — Jaffna, Kandy, Galle et Trincomalie. C'est le couronnement de l'inlassable apostolat

des Pères Oblats qui, jusqu'à cette date de 1893, évangélisèrent toute l'île, — sauf le district de Kandy, confié aux Pères Sylvestrins. Ils éteignirent le schisme; ils relevèrent et multiplièrent les chrétientés, les dotant de toutes les œuvres qui font de l'Eglise de Ceylan le modèle de toutes les missions, — les chiffres que nous citerons tout à l'heure en fourniront la preuve.

### D. — **Evêques de Ceylan.**

Inclinons-nons d'abord devant les noms des grands évêques qui furent à la peine et purent, avant d'aller à Dieu, voir la merveilleuse floraison. Et d'abord, — après avoir, encore une fois, salué la mémoire du vénérable Mgr Semeria, déjà nommé, — rendons nos hommages à celle de Mgr Christophe Bonjean, *O. M. I.*, dont la noble figure se détache hors de pair dans l'histoire de la résurrection du catholicisme dans l'île. Successeur de Mgr Semeria à Jaffna, en 1868, il devint premier archevêque de Colombo en 1883. « Ame de flamme et cœur d'or », a dit de lui Mgr Gay, l'illustre évêque d'Anthédon. Religieux épris de sacrifice et d'abnégation, missionnaire inassouvi d'apostolat, évêque dans toute la sereine grandeur et l'indomptable énergie que comporte lè titre de pasteur d'âmes, — sans cesse à la recherche de son troupeau pour le ramener, toujours à sa tête pour le défendre, inlassablement prêt à la lutte qu'il soutient et pousse jusqu'à la victoire, — organisateur puissant, orateur serré et pénétrant, publiciste expert, polémiste redoutable, il joint à la vaillance de l'apôtre la science du docteur : on a pu l'appeler « le saint Hilaire de Ceylan ». Son nom est à la base de toutes les œuvres catholiques (1).

(1) Voir sa vie si édifiante, — *Mgr Bonjean, Oblat de Marie Immaculée, prèmier archevêque de Colombo,* — par le R. P. Emile Jonquet, *O. M. I.* 2 vol. in-8°, 288-252 pages. Imprimerie générale, 21, rue de la Madeleine, Nîmes. 1910.

« Je ne suis pas un saint Paul, disait Mgr Bonjean, mais le bon Mgr Mélizan est bien mon Timothée. » C'était de son coadjuteur qu'il parlait ainsi, — de Mgr André Mélizan, *O. M. I.*, si digne d'un tel père et d'un tel maître. Quand l'athlète tomba, son Timothée recueillit d'une main ferme sa lourde succession : il ne laissa rien déchoir, et il développa encore. Mais il s'usa trop vite à la rude besogne, sous le climat meurtrier : exemple de constante vigueur et de joyeuse vaillance, il mourut en 1905.

Mgr Antoine Coudert, *O. M. I.*, succéda à Mgr Mélizan comme archevêque de Colombo ; et Mgr Henri Joulain, *O. M. I.*, devint évêque de Jaffna. Ce dernier est mort au début de cette année 1919, — nous lui consacrons ailleurs une courte notice biographique — et vient d'être remplacé par Mgr Jules Brault, *O. M. I.*, à qui nous souhaitons respectueusement une longue et féconde carrière épiscopale.

### E. — **L'Œuvre des Oblats.**

Kandy est confié aux Pères Sylvestrins ; Galle et Trincomalie ont été, en 1893, cédés aux Pères de la Compagnie de Jésus, qui venaient reprendre leur travail dans ce champ fécondé jadis par leurs illustres devanciers.

Occupons-nous seulement des deux diocèses desservis par les Pères Oblats. Ils sont d'ailleurs, et de beaucoup, les plus importants : l'archidiocèse de Colombo compte à lui seul 245.000 catholiques et le diocèse de Jaffna en compte 55.000, — ce qui forme un total de 300.000 sur 350.000 que compte l'île entière.

Que l'on veuille bien excuser l'aridité des chiffres qui vont suivre : ils ont leur éloquence. Les deux diocèses possèdent : — 605 écoles indigènes, avec 52.000 élèves (en 1846, il n'y avait pas une seule école catholique dans l'île) ; 33 écoles anglaises, avec 3.250 élèves ; 10 écoles industrielles indigènes, avec 1.100 enfants ; 10 pensionnats de jeunes filles ; 4 écoles normales indigènes ; 3 grands col-

lèges, avec 2.600 étudiants, dont plus de 400 païens; enfin ajoutons 3 séminaires pour la formation du clergé indigène.

C'est donc, distribuée par l'Eglise, l'instruction à tous ses degrés : primaire, secondaire, et même supérieur, — puisque le magnifique collège St-Joseph de Colombo, doté d'un corps enseignant de première valeur, prépare ses 1.100 élèves, fils des meilleures familles ou appartenant aux plus hautes castes, à toutes les situations et à tous les postes du gouvernement, tandis que le collège St-Patrick de Jaffna, avec ses 600 élèves, marche glorieusement sur ses traces. Cette organisation de l'enseignement — qui coûta tant de luttes à Mgr Bonjean, pour en conquérir la liberté — est la force de ces diocèses; c'est elle qui jette le plus de lustre sur l'Eglise, lui assure le prestige, et lui permet de faire des adeptes jusque dans les classes privilégiées.

La presse catholique complète heureusement cette maîtrise de notre sainte Religion sur les intelligences. Le diocèse de Colombo possède quatre imprimeries et le diocèse de Jaffna en possède deux : elles publient quatre journaux (en anglais, singhalais et tamoul), des tracts, des brochures ou des livres qui pénètrent dans toutes les familles, et régulièrement, là où le missionnaire ne peut que passer de temps en temps. Evidemment, ce sont les Pères qui dirigent toutes ces publications : elles sont leur propriété.

Après l'enseignement la charité : — 9 orphelinats, avec 950 enfants ; 1 hospice de vieillards, que dirigent les Petites-Sœurs des Pauvres, avec 200 hospitalisés; 1 réformatoire ou pénitencier, le seul de l'île, institution officielle confiée par le gouvernement protestant aux missionnaires catholiques comme les plus capables de ramener au devoir les jeunes dévoyés (200 internés); 3 hôpitaux, celui de Kurunegala desservi par les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, et ceux de Colombo et de Ragama par les Religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie.

Aident les Oblats dans ces œuvres multiples : 70 Frères enseignants, dont les chers Frères des Ecoles chrétiennes et les Frères de Saint-Vincent de Paul (congrégation indigène), plus 150 religieuses européennes et 350 religieuses indigènes.

Mais il y a d'autres œuvres encore, qui étonnent et ravissent dans un pays de mission : des œuvres de jeunesse, — de jeunesse catholique, entendez-le bien — et même des Conférences de Saint-Vincent de Paul, l'œuvre de la Propagation de la Foi, etc.

Il y a, enfin, l'œuvre par excellence, — l'œuvre du ministère pastoral et de l'apostolat. Les deux diocèses répartissent leurs missionnaires dans 75 missions possédant 542 églises ou chapelles. Chaque missionnaire, dans son district, a la desserte de quatre, cinq, six, et jusqu'à sept et huit postes, dotés chacun de son église : il les visite successivement en char à bœufs, il y passe un temps plus ou moins long, baptise, prêche, confesse, règle les litiges, inspecte les écoles, etc., — consolant ministère ! Pour le seul diocèse de Colombo, et pour la seule année 1912, voici la statistique de l'administration des sacrements : — Baptêmes, 13.090 dont 3.750 d'adultes convertis; confessions, 643.480 ; communions, 1.324.350. Et, dans le diocèse de Jaffna, les chiffres sont proportionnellement les mêmes. Et remarquez que, pour ces deux diocèses, 181 missionnaires seulement doivent suffire à cette écrasante besogne ; encore faut-il en retrancher plus de 50 — absorbés par l'enseignement, la presse et la direction des œuvres.

### F. — Conclusion et Prière.

On reste émerveillé devant cette forte organisation catholique, et devant cette activité qui a toutes les initiatives et fait face à tous les besoins.

Et l'on remercie Dieu des bénédictions de plus en plus abondantes qu'il répand sur ces belles chrétientés.

Mais l'âme s'attriste à la pensée des deux millions d'infidèles, — bouddhistes ou brahmanistes — qui n'ont pas encore ouvert les yeux à la vérité ; et la même prière monte vers le Cœur miséricordieux de Jésus, implorant des prêtres, des missionnaires, des apôtres !

*Nouvelles Religieuses*, Paris (1).

## III. — Les Oblats de Marie au Basutoland.

### A. — Description du Basutoland.

Le Basutoland est, vous le savez, un magnifique pays de mission. De toutes les provinces de l'Union Sud-Africaine, c'est la plus remarquable au point de vue de la densité de la population : un demi-million d'habitants vivent sur les 16.000 kilomètres carrés de sa superficie.

Le pays, bien arrosé, est riche en pâturages. Il y a néanmoins, comme dans tout le sud de l'Afrique, des périodes accidentelles de sécheresse pendant lesquelles les rivières restent presque à sec.

Le Basutoland se compose de deux parties distinctes, — la plaine, qui forme un tiers du pays, et la montagne, qui prend les deux autres tiers. Il y a dix ans, la plaine seule était habitée ; mais depuis, la population se multipliant, beaucoup d'indigènes sont allés se fixer sur les hauteurs. C'est ce qui explique comment nos missions se trouvent toutes dans la plaine.

(1) Il serait difficile de trouver une revue documentaire mieux informée ou mieux rédigée, plus intéressante ou plus catholique que les *Nouvelles Religieuses*, éditées par le Bureau Catholique de Presse, 87, rue Lauriston, Paris (XVI^e^). Les *N. R.* sont hebdomadaires (actuellement, bi-mensuelles), et coûtent 20 fr. (Etranger, 25 fr.) par an. Nous les recommandons bien chaleureusement.

Les Basutos — qui sont une fraction des Betchuanas intimement apparentée aux Zoulous ou Cafres — forment un groupe ethnique important, fixé dans la région incluse entre le cours supérieur du fleuve Orange et la rive gauche de son premier grand affluent, le Calédon.

Au physique, les Basutos présentent tous les traits caractéristiques de la race cafre : nez droit, peau noire, chevelure laineuse, membres bien proportionnés. Intelligents et braves, ils comptent plus d'une page brillante dans leur histoire. Ils ont eu de grands chefs, — Moshesh, entre autres, qui avait groupé la totalité des tribus sous son autorité suprême et dont ils citaient le nom avec orgueil.

Leur langue est poétique, riche, harmonieuse, — en dépit des singuliers *claquements* qu'ils ont empruntés à leurs voisins, les Hottentots. Jusqu'à un certain point, c'est maintenant une idiome littéraire : la Bible a été traduite et des cantiques ont été composés en *sésuto* (langue des Basutos).

Depuis 1873, le pays a été réuni à la colonie du Cap ; mais, sous le protectorat britannique, les indigènes ont conservé leurs chefs.

Au point de vue ecclésiastique, le Basutoland, uni d'abord au vicariat apostolique de Kimberley, en fut séparé, en 1894, pour former une préfecture autonome. Quinze ans plus tard, en 1909, il fut érigé en vicariat, et un évêque lui fut attribué en la personne de Mgr Jules Cénez, *O. M. I.*, — sous la paternelle direction de qui toutes les œuvres se sont développées et continuent de prospérer.

Neuf grandes paroisses se partagent les 10.000 catholiques du vicariat. Ce sont, en descendant du nord ; Sainte-Monique, Sion, Gethsémani, Roma, Saint-Michel, Lorette, Korokoro, Montolivet, Saint-Gabriel. Nous parlerons tout à l'heure plus en détail de ces grandes paroisses ou missions, ainsi que des treize chapelles ou stations qui s'y rattachent.

### B. — Missionnaires du Basutoland.

La Mission catholique du Basutoland a, comme toutes les œuvres du bon Dieu et de l'Eglise sur cette terre, grandi dans la petitesse de l'humilité et du dénuement. Elle n'a pas fait exception à la règle commune ; j'ajouterai même qu'elle a été le plus petit grain de sénevé entre tous les grains de sénevé.

Mais le doigt de Dieu a toujours été là d'une manière quasi sensible ; et — malgré l'opposition protestante, malgré le manque constant de ressources suffisantes, etc. — l'arbre a grandi. Il a même poussé un tronc vigoureux, d'où sont sorties de solides branches, eu égard surtout au peu de temps qui s'est écoulé depuis sa naissance, — jugez donc : seulement cinquante et quelques années !

De nombreux oiseaux du ciel y ont déjà trouvé repos et salut, les y trouvent encore et, espérons-le, les y trouveront plus que jamais dans les années à venir...

Après une cinquantaine d'années d'existence, la Mission du Basutoland compte actuellement (1914) à son actif : — 1 Evêque (Mgr Cénez, *O. M. I.*), 23 Pères et 6 Frères convers *O. M. I.*, 9 Frères Maristes pour les écoles, 72 Religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux (dont 50 européennes et 22 indigènes), et enfin 15 Religieuses de la Sainte-Croix, de Suisse, qui aident les Sœurs de la Sainte-Famille à instruire les enfants dans nos écoles.

Tous les missionnaires — ces privilégiés du bon Dieu, élus par lui pour travailler dans ce petit coin de sa vigne qui s'appelle le Basutoland — sont heureux de leur sort et, malgré tous les sacrifices qu'il comporte, redisent volontiers le verset du psaume : *Funes ceciderunt mihi in praeclaris*. Mais leur nombre est absolument et de beaucoup insuffisant.

Le meilleur esprit de charité fraternelle règne parmi eux ; et chacune porte dans son cœur le plus chaleureux

désir d'étouffer les mésintelligences et de dissiper le plus tôt possible ces légers nuages, — ces difficultés de support mutuel — qui ne peuvent manquer quelquefois d'essayer d'apparaître au firmament de leur vie journalière, étant données la faiblesse humaine et la diversité des tempéraments.

Tous ont un culte sacré pour l'obéissance et pour la loi du dévouement dans la pauvreté et la dureté du travail. Aucun Père n'a fondé sa mission, sans avoir eu à supporter toute une longue file de sacrifices ; aucun Père, actuellement, ne continue l'œuvre commencée, sans avoir à subir l'ardeur du soleil en son plein et l'âpreté du labeur quotidien. Aucun Frère convers, au Basutoland, ne peut se vanter d'être un heureux du monde : les travaux les écrasent et les surmènent à tous les instants et de toutes façons. Quant à nos maîtres et maîtresses d'écoles, c'est tout simplement une espèce de métier de forçats qu'ils ont à faire actuellement, à cause de l'exiguïté de leur nombre.

Eh bien, il faut l'avouer bien haut et le dire avec admiration : tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, — tous, Pères et Frères, Sœurs européennes et indigènes, jeunes et vieux, forts et faibles, — tous font leur travail avec honneur et vaillance, dans la sublimité de l'héroïsme qui s'ignore et qui s'immole! Ce qui faisait dire à Mgr Cénez, dans son rapport de 1910 : « Je les vois travailler, et remuer de leurs mains la pierre et la brique, et construire eux-mêmes leurs maisons et leurs églises, pour réduire les dépenses ; augmenter encore leurs privations deviendrait de la cruauté (1). »

Ce que Mgr Cénez n'ose pas faire, dans la bonté de son cœur d'évêque, ses missionnaires, eux, l'augmentent, sans pitié pour eux-mêmes, de sorte que la tâche du Vicaire apostolique consiste à conseiller la modération plutôt que le zèle. La santé, pour un grand nombre, laisse du reste

(1) Voir *Missions*, mars 1910, page 55.

beaucoup à désirer, surtout parmi les plus jeunes ; mais personne n'en fait cas, tant on a le souci, avant tout, de gagner des âmes à Dieu.

### C. — Missions du Basutoland.

Aprés 59 années de travaux apostoliques au Basutoland, les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée sont parvenus à fonder dans cette contrée des églises, chapelles et stations au nombre de 21. Voici leurs noms, avec l'année de leur fondation, leur situation géographique et la superficie de leurs territoires respectifs :

1. La première mission en date est la Mission de *Roma*. Elle fut fondée, en 1862, par Mgr Jean Allard, *O. M. I.* Son nom primitif fut celui de « Village de la Mère de Jésus » ; et il lui fut donné par Mgr Allard, d'accord avec Moshesh, le chef des Basutos, qui avait lui-même choisi l'emplacement pour les Péres Oblats. Mais, maintenant, cette mission est communément appelée : Roma.

La mission de Roma est la mission principale du Basutoland. C'est la Mission-mère, non seulement dans ce sens qu'elle a été la première en date, mais encore parce qu'elle a toujours été la résidence des Supérieurs religieux du Basutoland et est encore maintenant la résidence du premier Vicaire apostolique du pays, — Mgr Jules Cénez, *O. M. I.*, évêque de Nicopolis — et enfin parce qu'elle est de toutes les missions du Protectorat d'emblée la plus importante.

La mission de Roma se trouve à l'ouest du Basutoland, presque à la frontière de ce pays, qui touche à l'Etat-libre d'Orange, et presque à égale distance du nord et du midi, à peu prés au milieu du 29^e^ et du 30^e^ degré de longitude sud et environ au 27° 45′ de longitude orientale.

L'étendue du terrain dépendant de la mission de Roma peut être évaluée à environ 225 kilomètres carrés, — ce qui peut occasionner au missionnaire en charge des courses de trois, quatre et même cinq heures à cheval, parce que Roma même n'est pas au centre de son vaste domaine.

2. La mission de *Saint-Michel* fut fondée la troisième après celle de Roma. Elle est encore plus à l'ouest de Roma, en allant vers l'Orange Free State. Elle fut inaugurée en 1867, — cinq ans après celle de Roma, par conséquent. Dans les commencements, elle fut seulement comme une espèce de station desservie par les Pères de Roma ; mais cet état transitoire prit fin en 1889, date à laquelle un Père y fut placé de résidence.

Ce fut, alors, son tour de se créer des filiales; elle donna naissance aux stations de Mabe-bosin et de Mathôloane. Ces deux stations comprennent une grande partie du côté nord-ouest du Basutoland qui longe le Free State ; et elles sont limitées au nord par la mission de Gethsémani.

Si l'on considère tout le territoire appartenant à ces trois postes réunis, il faut avouer que le missionnaire en charge peut y faire des courses à volonté, étant donné surtout que Saint-Michel, qui est la résidence du Père, se trouve tout à fait à la limite de ce district, qui borde la mission de Roma. Ils englobent un morceau du pays d'environ 350 et quelques kilomètres.

3. *Mabe-bosin* (Bethléem) fut fondée de l'année 1889 à 1890, durant les fêtes de la Sainte Enfance de Jésus.

4. *Mathôloane* (Béthanie) le fut beaucoup plus tard, au début de ce siècle (vers 1900-1901). Cette station, à cause de la situation défavorable de Saint-Michel, est en train de supplanter sa mère et de devenir la plus importante des missions de ces grandes régions.

5. Le nombre 5 sera le numéro de la mission de *Koro-koro*. Saint-Joseph de Koro-koro fut fondée en 1866, — donc la seconde après Roma, et quatre années plus tard. Pendant longtemps, elle aussi fut seulement visitée occasionnellement par différents Pères ; et elle végéta ainsi pendant une bonne vingtaine d'années. C'est entre 1885 et 1890 qu'elle commença à prendre un essor qui ne s'est pas ralenti depuis.

Saint-Joseph de Koro-koro touche Roma au sud. Son ter-

ritoire immense des débuts a été ensuite limité par de nouvelles stations, mais n'en reste pas moins pour cela suffisamment étendu, surtout si l'on compte — comme de juste, puisqu'elle n'en est pas encore séparée — la station de Tlali, dans les montagnes, à l'est de Saint-Joseph. Les deux postes ainsi réunis peuvent embrasser un territoire d'environ 390 kilomètres carrés.

6. La station de *Tlali* ou du Makhalaneng a été nommée Notre-Dame de Pontmain. Elle est actuellement desservie par les Pères de Koro-koro. Elle avait été fondée par le R. P. Aloysius Biard, *O. M. I.*, en l'année 1901 ; et ses débuts ne furent pas non plus bien faciles, et beaucoup de difficultés y restent d'ailleurs encore à aplanir. Mais elle va de l'avant, et elle moissonne dru dans le champ du paganisme.

7. La mission de *Sainte-Monique* ou de Tsikoane-Leribe fut fondée, en 1876, par le R. P. Jean Gérard, *O. M. I.* Dans les commencements, le pauvre Père y faillit, plusieurs fois, mourir de misère et de faim. Mais, depuis, cette mission s'est aussi considérablement agrandie et améliorée. Elle a même donné naissance à de nombreuses filiales ; et il est probable qu'elle en fondera encore plusieurs autres.

Sainte-Monique, avec ses deux stations de Sainte-Anne et Sainte-Thérèse, couvre un espace d'effrayante étendue. Elle est située au nord-ouest du Basutoland, à environ 50 à 60 kilomètres de Roma, au bord du Free State, et commande sans conteste à tout le nord-nord et le nord-est, sans limites... C'est un doyenné d'environ 400 à 450 kilomètres carrés !

8, La station de *Sainte-Anne* remplace une autre station, nommée jadis station de la Bse Marguerite-Marie, qu'il fallut abandonner, faute de succès. Elle avait été fondée, vers 1905, au sud de Sainte-Monique. On la quitta, pensant mieux faire, pour transporter la station à l'endroit actuellement dénommé Sainte-Anne. Mais les quinze pre-

mières années de Sainte-Anne n'ont pas été, non plus, bien brillantes et ne font guère bien augurer de l'avenir. Pourtant, l'aïeule du Christ a bien su dompter ses têtus Bretons : ne désespérons donc pas !...

9. *Sainte-Thérèse*, comme Sainte-Anne, dépend de Sainte-Monique et est desservie, comme elle, par les Pères de cette mission. Sainte-Thérèse fut fondée un peu avant Sainte-Anne, — vers l'année 1900. Pendant un bonne douzaine d'années, elle se trouva sur le terrain d'un chef nommé Seshôpe. Mais, l'église s'étant écroulée ces dernières années, Monseigneur, pour plus d'une bonne raison, décida de la rebâtir ailleurs. C'est ce qui se fait présentement, sous le même nom, à deux ou trois kilomètres plus loin, vers l'est, sur le territoire d'un autre chef, appelé Michel et neveu de Seshôpe.

Sainte-Monique, Sainte-Anne et Sainte-Thérèse forment un trépied, — à peu près égal de côtés — avec Sainte-Monique au nord, Sainte-Anne au nord-ouest et Sainte-Thérèse au nord-est. Cette dernière prospère et promet beaucoup.

10. *Gethsémani*, ou Mission du Sacré-Cœur de Jésus, fut fondée après Sainte-Monique, vers l'année 1880. Le R. P. Biard y arriva, en l'année 1881, pour surveiller les travaux et y rester quelque temps. Au début, il y eut à subir une agonie assez semblable à celle du Sacré-Cœur, protecteur de ces lieux. Mais la souffrance a porté de nombreux fruits de salut ; la mission est, à l'heure actuelle, dans un état bien florissant.

Gethsémani se trouve aussi au nord de Roma, un peu plus d'à mi-chemin et sur la route de Roma à Sainte-Monique. Son territoire est aussi bien considérable, — 300 et quelques kilomètres carrés — et situé dans un pays fort montagneux, surtout du côté sud-est.

11. *Montolivet* — ou Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, ou encore Thabana-Morena — fut fondée, en 1882, par le R. P. François Le Bihan, *O. M. I.*, qui y resta vingt-

six bonnes années à la file. Le Père Le Bihan sema, lui aussi, dans la douleur; mais il récolta dans la joie, — et la récolte continue toujours.

Montolivet se trouve au sud du Basutoland, par rapport à Roma et, en ligne directe, est aussi distante de cette dernière mission d'environ 50 à 60 kilomètres. Son territoire, quoique fort diminué par deux de ses filles bien aimées, — Emmaüs et Samarie, devenues adultes et complètement séparées — n'en reste pas moins un des plus vastes : 450 kilomètres carrés. Heureusement, son nouvel héritier, Mphaxane, va désormais la soulager un peu du côté sud-est, dans les montagnes.

12. *Notre-Dame de Sion*, située sur le terrain du chef Peete, aura le pas sur Nazareth, qui est un peu son aînée, pour les raisons que nous dirons tout à l'heure. Sion fut fondée, en 1886, par Mgr Charles Jolivet, *O. M. I.*, sur les instances du chef Peete, — qui est toujours vivant. Le R. P. Frédéric Porte, *O. M. I.*, en fut le premier et très zélé missionnaire. Le patron de Sion est le grand saint Augustin.

Sion est aussi devenue, à l'heure actuelle, une grande et belle mission. Elle se trouve placée entre Sainte-Monique et Gethsémani, plus près de ce dernier poste, dans les montagnes et vers l'est. Son territoire est parmi les moindres, mais peut encore mesurer dans les 200 à 220 kilomètres carrés.

13. *Nazareth*, ou mission de la Sainte Enfance de Jésus, est bien digne de son nom. Comme Notre-Seigneur, elle a mis quasi trente ans pour sortir de ses langes et de sa vie cachée. La fondation en fut approuvée, en 1884, par Mgr Jolivet, qui vint, deux ans plus tard, pour inaugurer la première chapelle de la mission, — chapelle qui mesurait 25 pieds de long sur 15 de large.

Pendant une bonne quinzaine d'années, les Pères de Roma la desservirent, avec un certain succès. Mais ce temps avait suffi pour faire savoir aux missionnaires

« que l'emplacement était un peu malsain, et surtout qu'il n'était pas facile de trouver dans les environs les matériaux pour bâtir ». Un nouveau terrain fut cherché, trouvé et obtenu, à une demi-heure plus à l'ouest. Le nouveau Nazareth était fondé (1902-1903).

Le nouveau Nazareth est situé au nord de Roma, qu'il touche, — un peu à l'est, à côté du chemin qui mène de Roma à Gethsémani, mais beaucoup plus près de Roma que de cette dernière mission. Pendant longtemps, il fut, comme l'ancien Nazareth, desservi de Roma ; ce n'est que depuis neuf ou dix ans qu'un Père y est de résidence. Son territoire, sans être extraordinairement étendu, est fort suffisant, — 200 kilomètres carrés.

14. *Massabielle*, ou Notre-Dame de Lourdes, débuta en 1890. Cette station fut fondée par le R. P. Biard, de Koro-koro. Elle devait nous rapprocher de Matsieng, la résidence des grands chefs ; mais ce but, il faut le dire, elle ne l'a atteint que bien imparfaitement. Elle est située au sud, par rapport à Roma, sur le chemin de Roma à Montolivet, et au delà de Koro-koro. Mais elle est beaucoup plus proche de Roma que de Montolivet, de même qu'elle n'est distante de Koro-koro que de huit kilomètres, tandis qu'il y a bien une bonne quinzaine de kilomètres de Massabielle à Matsieng, où demeure Nathanaël Griffith, maintenant Grand Chef du Basutoland, catholique et paroissien de Massabielle. De fait, celui-ci vient régulièrement à sa paroisse ; mais, par bonheur, il a chevaux, voitures et auto, — et, par conséquent, n'est pas encore trop à plaindre !

Massabielle est aussi bien lancée. L'espace ne lui manque d'ailleurs pas ; car, si elle est à l'étroit au nord, du côté de Koro-koro, elle n'a, au sud, d'autre entrave que Montolivet et ses satellites, — c'est-à-dire qu'il lui reste une étendue de 200 à 250 kilomètres carrés.

15. Après Massabielle, vient *Saint-Gabriel de Quthing*, mission fort éloignée de Roma, et située à la pointe sud du Basutoland, où elle touche un coin de la colonie du

Cap : elle est bien de 150 à 160 kilomètres de Roma, et de 90 à 100 kilomètres de Montolivet, sa voisine !

Elle fut fondée, en 1894, par le R. P. Odilon Monginoux, *O. M. I.* Pendant dix longues années, elle fut visitée plusieurs fois par an ; et le cher P. Ernest Rolland, *O. M. I.*, à qui échut souvent ce pénible honneur, a dû ramasser dans ces terribles voyages une grosse gerbe de mérites. En 1903, le R. P. Emile Derriennic, *O. M. I.*, y fut placé de résidence avec le R. P. Martin Guilcher, *O. M. I.*

Maintenant, cette mission est en train de devenir semblable à toutes les autres. Mais son étendue était aussi vaste que celle d'un monde ; il a fallu diviser, — ce qui ne l'empêche pas d'avoir encore dans les 500 kilomètres carrés.

16. Ce fut alors que Mgr Cénez, en ce moment-là encore Préfet, songea à regarder le pays et à chercher l'emplacement d'une nouvelle station dans ces lieux. Il remarqua un magnifique endroit, près du fleuve Orange, et d'où émanait une superbe et unique source. Il demanda le terrain et on le lui donna, avec la permission de pouvoir y bâtir.

Cette mission devait devenir le *Béthel* actuel, à une quinzaine de kilomètres de Saint-Gabriel, vers le nord-est. Pendant sept ou huit ans, cette station fut visitée de Saint-Gabriel. En 1910, elle eut son missionnaire résident.

La même année, le R. P. Joseph Foulonneau, *O. M. I.*, le premier titulaire de la mission, avait l'incomparable honneur de recevoir dans son bercail le chef de ces immenses contrées, Mouna-Griffith, actuellement chrétien de bonne venue et récemment promu Grand Chef de tout le Basutoland, ainsi que nous venons de le voir plus haut.

Béthel couvre aussi tout un pays, de quelque 450 à 500 kilomètres carrés. C'est, comme Gethsémani, la mission du Sacré-Cœur. Et le Sacré-Cœur a converti le futur Grand Chef du Basutoland. Et, à présent, Marie-Immaculée le garde, dans toute sa gloire, sous son égide à Massabielle...

17. Lorette, plus connue sous le nom de Mission de *Masèru*, — à cause de sa proximité de la capitale anglaise du Basutoland ainsi nommée — est une station de fondation assez ancienne. Ses débuts datent de 1897, date à laquelle elle fut inaugurée sous la tutelle de Saint-Joseph de Koro-koro et du R. P. Biard. Bientôt elle fut desservie de Roma, jusqu'à ce qu'en septembre 1905 elle obtînt son missionnaire résident.

Notre-Dame du Perpétuel-Secours de Lorette est, maintenant, uue mission assez importante. Et elle ne pourra que le devenir de plus en plus, à cause précisément de son voisinage de Masèru, dont elle n'est distante que de quatre ou cinq kilométres, tandis que Roma en est éloignée d'une bonne trentaine. Elle se trouve sur les confins de l'Etat libre d'Orange, tout à fait à l'ouest ; et elle s'étend, au sud et au nord, sur une surface de 280 à 300 kilomètres carrés.

18. La station d'*Emmaüs* ou de Saint-François de Sales fut projetée en 1905 et commença en 1906, — sous l'aile de Montolivet et du P. Le Bihan. Elle se trouve dans les montagnes, au nord-est de Montolivet, distante de cette dernière de 30 kilomètres environ, dans la direction de Roma.

Visitée de Montolivet, pendant quatre années, Emmaüs ou Makhakhe eut son prêtre résident à partir de 1910. C'est une mission d'avenir, qui s'étend surtout vers l'est du Basutoland et couvre une superficie d'environ 300 kilomètres carrés.

19. Une autre fondation de Montolivet et du P. Le Bihan, c'est *Samaria*, sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste, — patron de Jean-Baptiste Sephula, dont elle porte le nom pour une double raison : d'abord parce qu'elle est attenante au village de ce petit chef mosuto (nom de la tribu), et ensuite parce que ce chrétien la commença de ses propres deniers. « Ce sera, disait-il, une église votive en reconnaissance de l'indépendance du peuple basuto, —

indépendance due aux bons offices du R. P. Le Bihan qui, lors de nos dernières difficultés avec les Anglais, réussit à conclure une paix favorable pour les noirs. Les habitants voulaient lui montrer leur gratitude ; et le roi lui avait déjà donné son enfant, Sitsie II, — maintenant mort. L'œuvre serait donc nationale ; l'église sera construite au nom du Grand Chef, et lui-même en fera don aux prêtres romains (1). »

Samarie eut son prêtre dès 1908, — le R. P. Le Bihan lui-même. Elle est située sur la frontière du Free State, au nord-ouest de Montolivet, dans la direction de Masèru et de Roma, et se trouve, comme Emmaüs, à une distance d'environ 30 kilomètres de Montolivet, leur mère à toutes deux. Samarie est aussi fort importante en fait d'étendue, — 290 à 300 kilomètres carrés...

Maintenant, en plus de ces 19 missions et stations bien comptées, on peut aussi nommer trois autres endroits plus ou moins fréquemment visités par les Pères, et qui formeront les numéros 20, 21 et 22. Ce sont :

20. ***Mogela***, qui dépend de Samaria et que le missionnaire visite de loin en loin. Nous n'y possédons aucun bâtiment ; tout y appartient au chef Mogela.

21. ***Moholishoek***, qui dépend de Montolivet, au sud de laquelle elle se trouve. Le Père y va quelquefois ; et la réunion se fait dans une hutte bâtie ***ad hoc***, mais qui appartient à une pauvre famille blanche du camp.

22. ***Halalela***, autre chapelle qui dépend, elle, de Saint-Gabriel de Quthing, et se trouve située à moitié route entre Saint-Gabriel et Moholishoek au sud. Il y a là une maison en zinc, qui sert de lieu de prière ; mais elle appartient au fils du chef Halalela, qui était catholique.

Dans ces trois endroits nous aurons, sans doute, bientôt des missions en règle, — comme dans beaucoup d'autres, d'ailleurs. La moisson est, en effet, partout plus qu'abon-

(1) Voir *Missions*, décembre 1908, page 478.

dante ; malheureusement les ouvriers manquent — et les moyens. Mais, comme c'est l'œuvre du bon Dieu, il y pourvoira sûrement !

Le Basutoland est, ainsi que nous le disions au début de cette étude, un pays d'une superficie de 10.000 milles ou de 15 ou 16.000 kilomètres carrés. Durant les cinquante premières années, nous avons évangélisé à peu près le tiers du pays : 5.000 kilomètres carrés, — quasi toute la plaine. Restent les montagnes, — soit les deux autres tiers — mais elles sont déjà entamées...

En résumé, quand les Oblats arrivèrent au Basutoland, en 1852, la Religion catholique n'y avait pas encore pénétré. Ils se trouvaient en face de 6.000 ans de paganisme traditionnel. Et, jusqu'en 1890, tout n'alla pas tout seul : les missionnaires étaient dépourvus de ressources. Ils semaient dans les larmes et, apparemment, sans obtenir de résultats.

En 1890, la Mission fut consacrée au Sacré-Cœur. Le mouvement vers le catholicisme date de cette époque et permet de beaux espoirs. En 1892, le R. P. Gérard pouvait écrire : « Première cérémonie de baptêmes au Basutoland, — 5 adultes et 1 enfant. » Depuis, ces cérémonies réunissent jusqu'à 60, 80 et 100 adultes. Les conversions ne se comptent plus (1).

La lutte est toujours très dure et, encore une fois, les ressources manquent, — en face du protestantisme qui, grâce à de très bons subsides, mène une propagande active. Mais avec des missionnaires, — et des ressources pour les entretenir, — quelle belle moisson d'âmes à recueillir !

(1) Le R. P. Henri Lebreton, *O. M. I.*, nous écrit de Roma : — « Le Bon Dieu m'a béni au delà de ce que j'aurais pu espérer. J'ai maintenant 14 chapelles-écoles dans la montagne, — dans trois ans, j'en aurai 20 — 450 enfants à l'école, et près de 2.000 chrétiens ou catéchumènes. Quand j'ai commencé, voilà treize ans, il n'y avait rien... »

# NOUVELLES DE PARTOUT

## I. — Noces d'or du R. P. Cassien Augier.

Le R. P. Cassien Augier, ancien Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, vient, les 22 et 25 mai 1919, de célébrer à Naples et à Vico ses noces d'or sacerdotales.

La fête était présidée par Mgr Augustin Dontenwill, venu de Rome pour apporter au jubilaire sa bénédiction paternelle avec celle du Souverain Pontife. Prenant occasion d'une réunion toute de famille, Sa Grandeur, après avoir rappelé les principales étapes de la vie sacerdotale du R. P. Augier, l'a cordialement félicité et a fait des vœux pour le prolongement de ses jours si bien remplis.

A l'autel, pendant sa messe, le vénéré jubilaire fut assisté par le R. P. Célestin Augier, *O. M. I.*, son frère aîné, lequel célébrait, il y a deux ans, ses noces de diamant. A eux seuls, les deux frères présentaient le beau chiffre de cent douze ans de sacerdoce et de cent cinquante-neuf ans d'âge. — Le R. P. Célestin Augier est mort tôt après. *R. I. P.*

Prédicateur en la circonstance : le T. R. P. Eugène Baffie, Assistant général, *O. M. I.* Il prit la parole, le matin après l'Evangile, pour dire les grandeurs et les gloires du sacerdoce ; et il la reprit, le soir avant la bénédiction du Saint Sacrement, pour célébrer le grand acte du sacerdoce, la sainte Messe, — reproduction fidèle, quoique non sanglante, de l'immolation de l'Agneau divin sur l'autel du Calvaire. Prédicateur très apprécié de retraites pastorales en France, le très révérend Père a traité ces sujets avec maîtrise; et on l'a écouté avec intérêt et profit.

Cette première journée de la fête se déroula à Naples, dans la chapelle des Sœurs de l'Espérance (Sainte-Famille de Bordeaux), parée comme aux plus grands jours et trop

étroite pour contenir l'assistance de choix, — faite de religieuses, de dames pensionnaires, et de personnes appartenant au meilleur monde de la ville.

La fête eut un lendemain, le dimanche 25 mai, dans la grande et belle église de Santa-Maria a Vico, attenant à la maison du juniorat italien, lequel — grâce au dévouement d'une poignée de professeurs soustraits à la caserne, et grâce aussi à la générosité des bienfaiteurs — a pu, malgré la guerre et ses ruines, se tenir debout et ouvert.

Disons que, dans toute la Congrégation, le vénéré jubilaire est, parmi les Oblats vivants, le plus ancien junioriste : il fut reçu à ce titre par le Fondateur lui-même. Et son frère aîné était le plus ancien Oblat d'Europe et, de tous, le seul ayant eu la très grande consolation de faire sa profession religieuse entre les mains du premier Père de la Famille.

Il est bon d'ajouter qu'après le tremblement de terre qui détruisit la maison du juniorat à Diano-Marina, ce fut le R. P. Cassien Augier — alors Procureur général auprès du Saint-Siège et supérieur du scolasticat de Rome — qui recueillit les survivants du grand désastre et établit dans la Ville éternelle le juniorat, aujourd'hui transplanté à Santa-Maria a Vico.

C'est le premier de ces enfants ainsi recueillis à Rome, le R. P. Antoine Basile, *O. M. I.*, frère d'une victime du tremblement de terre, qui — à la grand'messe avec assistance pontificale, après l'Evangile — monta en chaire et, sous la poussée de son cœur reconnaissant, fit connaître la part du jubilaire dans l'œuvre des vocations en Italie.

De même, après la messe, le dernier des junioristes accepté par lui avant son départ pour Paris, le R. P. Aristide Ferri, *O. M. I.*, supérieur de Santa-Maria, lui parlant au nom de sa communauté, à titre de remerciement, lui a dit que, dans son cœur et celui de tous les siens, il n'y avait place à son égard que pour deux sentiments : l'amour et la reconnaissance.

Tout cela pour expliquer les deux fêtes : l'une à Naples, expression des sentiments des bonnes Sœurs de l'Espérance envers leur aumônier, et l'autre dans la maison du juniorat, pour dire un cordial merci à un bienfaiteur inlassable.

Ce titre de bienfaiteur est également dû à S. G. Mgr Migliore, évêque auxiliaire de Nola, à M. le marquis Nunziante et M. l'avocat Rosetti, amis fidèles et dévoués, présents à la fête de Santa-Maria a Vico.

*Bonne Nouvelle*, Paris.

## II. — L'Arrière à l'œuvre pendant la Guerre.

Et si, dans votre intéressante revue de nos troupes, vous donniez enfin une petite place à celles, très minces, de l'arrière : peut-être celles de l'avant en auraient-elles quelque plaisir, et trouveraient le temps de souffler un peu et de préparer des notes pour les numéros à venir. Aussi bien, nos frères soldats doivent croire, devant notre silence, ou le silence que l'on garde à notre sujet, que nous n'existons presque plus, comme dirait l'autre, ou que, si nous faisons quelque besogne, elle ne mérite même pas une mention, — ni dans les *Nouvelles du Nord*, ni ailleurs.

Qu'ils se rassurent ! On travaille, à l'arrière, sans désemparer. Nous essayons d'être dignes d'eux et, dans la mesure du possible, de leur conserver, dans les différents diocèses où ils exerçaient leur apostolat, la place qu'ils y occupaient si dignement et qù'ils y occuperont plus dignement encore au retour victorieux que nous espérons très prochain. Il faut presque faire la besogne de cent ; et nous sommes six ou sept missionnaires pour y suffire.

Chacun de nous eût dû, depuis longtemps, entretenir les lecteurs des *Nouvelles du Nord*, au moins en quelques mots, de ses divers travaux. C'eût été pour nos chers mobilisés, je le devine, une consolation et une source d'espérance,

en même temps que cela nous eût valu de voir sanctifiés par leurs sacrifices, que nous admirons, les travaux que nous nous efforçons de soutenir pour le bon renom de la Famille — toujours plus aimée !

Je n'ai mission de parler de personne en particulier. Je sais que, par la parole et la plume, les missionnaires que l'âge retient loin de la vie des camps ont fait, durant ces quatre années de guerre, une besogne considérable, grâce à laquelle le souvenir des Oblats de Marie Immaculée, que nos absents ont contribué à rendre si honorable, s'est conservé, sinon accru, d'une façon satisfaisante. C'est M. J.-B. Lemius, qui mène dans tous les coins de la France la sainte croisade de la dévotion au Sacré-Cœur ; il semble puiser dans ses fatigues apostoliques des forces toujours nouvelles. C'est M. Thiriet, avec sa *Bonne Nouvelle* que tous attendent impatiemment, avec ses carêmes, mois de Marie, retraites, etc. C'est M. Louvel, avec ses livres qui se succèdent rapidement. Tous multiplient les efforts de leur zèle apostolique : — M. Guesdon, qui ne reste à Bar que le temps de se garer des bombardements, son ardeur et ses succès l'appelant sur les différents points du front de l'apostolat ; M. Hoffet, guerroyant dans les tranchées parisiennes de la Trinité, d'où il sort de temps à autre pour quelques raids toujours heureux ; d'autres encore, dont je sais l'œuvre générale sans en rien connaître de bien particulier. Et, entre parenthèses, ne pourraient-ils pas alimenter un peu les *N. du N.*, pour le bénéfice et la joie du front et de l'arrière ?

Pour mon compte, vous le savez, je tâche de faire ma partie dans ce concert, et de mettre à profit le temps que m'a donné ma libération de cette vie — que j'aurais tant voulu continuer, si la maladie et d'autres *impedimenta* n'y avaient mis obstacle. J'ai vu et revu, pendant ces trois années, les départements du Nord, de l'Ouest, du Sud-Ouest, du Centre, de l'Est, du Midi, — s'il y avait une médaille des voyageurs, je la réclamerais à juste titre —

prenant juste le temps de passer de l'un à l'autre, faisant quelques haltes rapides à Paris pour saluer le chef et les amis, prendre un peu de souffle, renouveler mes provisions et m'asseoir au moins quelquefois à la table de famille, — où s'affermissent les liens, se récoltent les nouvelles, se partagent les joies, dont la plupart nous viennent de nos soldats, de leur générosité, de leur esprit de sacrifice, des récompenses que mérite leur bravoure, de la protection visible que Dieu et notre bonne Mère étendent sur eux, nos frères aimés et très admirés. Ah ! que souvent leurs oreilles doivent tinter !

Mais qu'ils se hâtent de terminer la guerre et de troquer leurs uniformes et leurs armes ! *Messis quidem multa*, et, si j'osais, je dirais *multissima*. Nous ne pouvons suffire à la besogne qui réclame les bons ouvriers de la parole. Ils auront du travail au retour. Que leurs sacrifices actuels leur soient par avance un principe de fécondité pour les efforts futurs !

Aimé Schauffler, *prêtre.*

## III. — Province de Belgique (1914 à 1918).

1° *Les maisons.* — Bruxelles n'a souffert que de la cherté des vivres. Occupation de deux jours en 1914, de trois jours en 1918.

A Waereghem, alerte en 1914 ; vide de la maison par le départ de tous les junioristes et de la plupart des Pères et Frères. PP. Guinet, Hermant et Le Goff seuls en 1914-15. En 1915, arrivée des PP. Van Keirsbilck, Perbal, Hoornaert, et ouverture d'un collège. En 1915-16, logement de divers régiments allemands pendant quatre mois, — 250 à 300 hommes chaque fois — dégâts, infection, chahut ; un peu en 1916 et en 1917. Le 2 août 1917, notification d'avoir à quitter l'immeuble pour un lazaret qui, en fait, ne s'ins-

talle qu'en octobre et ne dure que quelques mois ; après, caserne. Le P. Hoornaert reste seul avec trois Frères ; les autres se dispersent. En 1918, bataille de Waereghem : on vous a dit ce qu'il en restait.

A Nieuwenhove, histoire calme. Il restait le P. Schoonhof Hermant ; on lui adjoint, dès le début, le P. Van Hommerich Hubert, de la maison de Bruxelles. En 1917, Nieuwenhove s'augmente du P. Van Keirsbilck et de deux Frères de Waereghem.

A Zulte, en 1914-15, résidence du P. Le Goff, par intermittence, et de deux Frères. A partir d'août 1915, le Fr. Klinckaert y reste à peu près seul jusqu'en 1918, date de la démolition lors de la bataille de la Lys.

2o *Le personnel.* — Le R. P. Guinet n'a pu obtenir de passeport pour visiter ses maisons qu'en 1915, et encore a-t-il dû insister pour obtenir des protections. Ensuite, correspondance très aléatoire par le P. Kassiepe, très irrégulière et finalement nulle à cause du départ de ce Père pour Brasso (Transylvanie). Expulsé en 1917 ; de résidence depuis à Bruxelles. A réussi à sauver la maison de la Sainte-Famille à Anvers, menacée de séquestre ; a fondé ou rouvert le noviciat belge à Liège sous la direction du P. Abhervé (six novices) ; a publié sur l'intronisation ou plutôt la consécration des familles l'*Hommage familial*, opuscule très solide et très estimé.

Le P. Pescheur, supérieur de Namur, a donné beaucoup de prédications, missions, retraites, sauf la dernière année : impossibilité de ravitaillement, les curés ne marchaient plus.

Le P. Brahy, son confrère, *idem ;* nous l'avons vu une fois à Waereghem en 1916, à l'occasion d'une retraite à Audenarde. — Le P. Jacques fait ses débuts.

Le P. Hermant Léon, Waereghem 1914-15, professeur privé ; 1915-17, professeur du collège ; 1917-18, prédicateur très goûté dans le diocèse de Namur. A terminé son grand ouvrage, *Pour nos foyers,* — dont il a extrait une plaquette : *Marie, Reine du foyer.*

Le P. Pierlot, supérieur de Bruxelles, devenu grand prédicateur de la capitale ; succès unanime et incontesté ; a fait énormément pour accréditer l'œuvre de la basilique et, on peut le dire, lui a conquis droit de cité dans les presbytères et la société bruxelloise.

Le P. Stubbe, curé, a fait donner par les PP. Pescheur et Teunissen, en carême 1918, une superbe mission, admirablement réussie.

Le P. Teunissen, devenu économe de Bruxelles, continue à être le prédicateur flamand et le pénitencier de la basilique, tout en dirigeant la barque financière de la maison au milieu de mille écueils.

Le P. Morard, *semper idem ac sibi constans*, aimable confrère, sourire de la maison. — Le P. Okhuysen, toujours directeur du Patronage.

Le P. Perbal, mobilisable en 1914, remballé à Mézières le 4 août 1914 et renvoyé à Bruxelles ; parti à La Panne le 18 août suivant ; désigné comme vicaire à Lambersart (Lille), le 30 septembre, y reste jusqu'en septembre 1916, époque où il obtient un passeport pour Waereghem ; bombardé professeur du collège, manque de passer l'arme à gauche pour le 17 février 1917 ; expulsé en août et rentré à Bruxelles le 29 septembre 1917, quasi démoli. Se retape, reprêche, publie deux brochures sur la vocation religieuse, — en attendant l'ouvrage complet, espérant bien brûler la politesse au livre similaire promis par M. Lahitton sur la vocation religieuse.

Le P. Hailliez, économe de Bruxelles jusqu'en 1917, commence à prêcher beaucoup au dehors et non sans succès. — Le P. Baijot, toujours directeur des Adoratrices et prédicateur fort goûté.

Le P. Teunissen P., sorti du scolasticat en 1915, vicaire à Weert (Hollande) pendant un an, chapelain à Bruxelles et prédicateur de talent. — Le P. Collin, sorti du scolasticat en 1916, fait ses premières armes.

Reste le P. Hoornaert, un des plus dévoués chapelains

de Bruxelles avant la guerre ; vicaire à Molenbeck en 1914-15 ; envoyé à Waereghem pour le collège ; reste après l'expulsion pour surveiller la maison et défendre nos intérêts ; a continué en 1917-18 à donner des leçons ; a subi la bataille d'octobre 1918.

Le P. Le Goff a été évacué, en décembre 1917, vers la France ; son *Dictionnaire français-montagnais* avait pu être mené à bonne fin.

Le P. Van Hommerich, économe de La Panne, a été nommé vicaire à Marquette, près Lille, le 1er octobre 1914 : quelque peu malade, à la suite de surmenage en mai 1915, il s'est ressaisi et a pu demeurer à son poste jusqu'à la fin.

Le Fr. Van Blaere est mort à Iseghem, où il s'était enfui avec les deux communautés de Waereghem et Nieuwenhove après la prise de ces localités par les Français.

Le Fr. Némoz est toujours vigoureux, malgré ses quatre-vingts ans qui approchent ; à Waereghem depuis le commencement de la guerre, il a réintégré Namur après l'expulsion.

Le Fr. Faivre, qui a été administré en février 1917, n'a pas voulu mourir ; il a quitté Waereghem pour Bruxelles, où il vit courbé en deux, mais toujours joyeux et édifiant.

Les FF. Coblentz et Lauth étaient, depuis septembre 1914, à Leers, près Lille ; nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus depuis 1917.

Le Fr. Pasquier est resté à Waereghem avec Debacher et Franken ; il a été blessé par un éclat d'obus.

Le Fr. Wack, de Bruxelles, évacué en août 1914 sur l'Alsace par la Hollande, est rentré à la fin de la même année et n'a plus quitté (1).

ALBERT PERBAL, *O. M. I.*

(1) Cet article, comme le précédent, a été emprunté aux *Nouvelles du Nord*, — charmant petit journal hebdomadaire fondé par le R. P. J.-B. Lemius et publié (1915-1918) par le R. P. Jules Rémy, *O. M. I.*

## IV. — Lettre du Saint-Père au R. P. Kassiepe[1].

Sa Sainteté Benoît XV adresse une lettre apostolique, pleine de chaleureux encouragements, au R. P. Maximilien Kassiepe, *O. M. I.*, fondateur et directeur de la *Pieuse Union Mariale pour le développement des Missions*, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de cette Œuvre visiblement bénie de Dieu, — elle compte aujourd'hui des millions d'associés dans les pays du Centre et réalise des merveilles analogues à celles des œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. Nous nous permettons, en adressant à l'éminent religieux et à ses dévoués auxiliaires nos très vives félicitations, de formuler le vœu très sincère que la bénédiction spéciale du Souverain Pontife provoque encore un nouvel élan à une propagande si utile au salut des âmes.

*Ad R. D. Sac. Maximilianum Kassiepe, ex Missionariis Oblatis Immaculatæ Mariæ Virginis, vigesimo quinto exeunte anno a condita Pia Unione Mariali ad fovendas Missiones.*

Dilecte Fili,
Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Epistola tua institutæ a te, viginti quinque ante annos, *Piæ Unionis Marialis ad fovendas Missiones* initia et incrementa, proposita sancta atque emolumenta ita Nobis ponit ob oculos, ut tibi gratulemur ex animo bene locatos labores, fructus haud exiguos. Thesaurizas enimvero tibi thesaurum non deficientem in cœlis hoc ipso quod, evangelicorum virorum augenda copia adiuvendaque opera, iis thesaurizas qui in tenebris adhuc sedent et in umbra mortis.

In eamdemque laudem quam velimus catholici omnes tecum acriter incumbant! Adspiciant hi Orientem, ad Occidentem se convertant : quantus ubique ager ad-excipiendum

(1) Voir *Acta Apostolicæ Sedis, 4e julii 1919*, page 271.

christianum semen, quanta vis mortalium ab impura superstitione ad veram Religionem ac Fidem traducenda !

Messis patet quidem multa, sed operarii multo sunt pauciores quam pro excolendi agri vastitate. Quid ni igitur multiplicentur viri misericordiæ, qui precibus, stipe, omni denique qua possunt ope illis adsint in pulvere et sole laborantibus ?

Refrigescentem multorum caritatem excitare, fovere, maiorem efficere tu ne desistas. Hi vero meminerint officii sui : reputent animo promissa misericordibus præmia, ac derelictis fratribus misericordiam volentes libentesque impertiant !

Hoc Nos consilio ac proposito tributas a Decessoribus Nostris operi tuo laudes collataque privilegia hisce confirmantes litteris, opus idem Episcopis ac bonis omnibus Christianis etiam atque etiam commendamus ; tibique, dilecte fili, iisque omnibus, quos habes operis aiutores, apostolicam benedictionem, cœlestium conciliatricem munerum Nostræque testem benevolentiæ, peramanter in Domino largimur.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, die V^a^ Maii MCMXIX, Pontificatus nostri anno quinto.

BENEDICTUS PP. XV.

## V. — Au Pays de la Vie intense.

La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée étend ses conquêtes pacifiques dans la plupart des provinces ecclésiastiques des Etats-Unis d'Amérique. Elle y possède déjà deux provinces : la première dans la partie nord et nord-est des Etats, et la seconde dans le sud-ouest et le Mexique.

*a*) La première province des Etats-Unis, fondée en 1883, comprend une quinzaine de maisons. Elle a son juniorat à

Buffalo, son noviciat à Tewksbury, et son scolasticat, jadis également à Tewksbury, se trouve actuellement à Waskington.

Le nouveau scolasticat des Oblats de la première province des Etats-Unis, à Washington, a été solennellement inauguré au mois de novembre 1916. S. E. le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, présidait la cérémonie. La messe fut célébrée par Mgr Shahan, recteur de l'Université, et c'est Mgr Francis Fallon, *O. M. I.*, évêque de London (Canada), qui a prêché le sermon de circonstance. Cet honneur lui revenait ; car, étant provincial, il prit l'initiative de cette fondation et trouva, auprès de ses amis et de quelques bienfaiteurs, les moyens de réaliser son projet. Assistaient à la cérémonie : un cardinal, cinq évêques, deux prélats, trois provinciaux *O. M. I.*, le provincial des Pères Dominicains, sept supérieurs de scolasticats, et des prêtres très nombreux. — D'après le *Catholic Times*, la nouvelle maison a coûté 150.000 dollars (750.000 fr.). Il s'y trouve déjà cinq professeurs et une trentaine de scolastiques.

« C'est pour venir en aide aux Canadiens français, qui alors émigraient nombreux vers les Etats, que les Oblats descendirent du Canada. Bons pasteurs, ils suivaient les brebis détachées du troupeau ; ils vinrent à elles, pour les préserver de la contagion protestante et les maintenir dans la foi, en leur conservant leur langue et les nobles traditions des ancêtres. » Puis, les populations irlandaises, si dignes d'intérêt, sollicitèrent presque aussitôt leur zèle ; et les Oblats fondèrent à Buffalo, à Lowell, à Seattle, etc., des paroisses, aujourd'hui très florissantes, surtout en faveur de ces braves enfants d'Erin.

Car, — soit dans les centres franco-canadiens, soit dans les agglomérations irlandaises — « le ministère de nos Pères, dans les Etats proprement dits, est stable et condensé : les missions et prédications diverses, le ministère paroissial, les écoles et associations de toutes sortes absorbent le zèle de l'Oblat au pays de la vie intense ».

*b*) Il n'en est pas absolument de même au Texas (et au Mexique) : — « Il y avait là-bas de nombreuses familles d'origine espagnole qui ne voyaient jamais de prêtre et vivaient isolées, à d'énormes distances parfois les unes des autres, dans leurs *ranchos* ou fermes. Les missionnaires des pauvres se devaient à eux-mêmes de ne pas délaisser ces âmes plus abandonnées : ils s'établirent aux principaux centres, d'où ils rayonnent, visitant tous ces chrétiens au cours de chevauchées très longues et fatigantes, qui durent des mois et que consolent les fruits de salut que Dieu leur donne de cueillir à leur passage. »

Cette deuxième province des Etats-Unis, séparée du Nord en 1904, comprend déjà vingt-quatre ou vingt-cinq maisons. En trois quarts de siècle, nos Pères y ont construit quantité d'églises, d'écoles et de collèges dans les diocèses de San Antonio, Galveston, Dallas, Corpus Christi, etc. ; et leurs missions y sont partout florissantes.

Expulsés du Mexique par la Révolution, ils ont reporté les élans de leur zèle inlassable dans les vallées du Rio Grande et du Mississipi.

Et le *Morning Star* de la Nouvelle-Orléans a dernièrement relaté la récente installation, à la cathédrale de Saint-Louis et à l'église italienne de Sainte-Marie, de ces vaillants missionnaires qui, depuis 1844, évangélisent ces vastes contrées du Sud.

## VI. — Inauguration du Scolasticat O. M. I. à Edmonton.

Un événement unique dans l'histoire du Canada occidental, et qui fera époque dans l'Eglise de l'Ouest, a eu lieu à Edmonton, le mercredi 12 septembre 1917. Mgr Emile Legal, *O. M. I.*, archevêque d'Edmonton, a inauguré solen-

nellement, ce jour-là, le scolasticat de Marie-Immaculée, — le nouveau séminaire de théologie des Pères Oblats.

Une preuve frappante de l'importance de cet événement, ç'a été la présence à la cérémonie de sept évêques et de quatre-vingts prêtres, venus de toutes les parties de l'Ouest et ayant dû, pour la plupart, laisser à cette occasion des œuvres importantes et faire, pour assister à cette fête, un long et pénible trajet.

Il y a environ soixante-quinze ans que Mgr Alexandre Taché, *O. M. I.*, alors simple sous-diacre, arrivait dans l'Ouest et commençait l'évangélisation des tribus indiennes, qui étaient seules alors à peupler ces vastes solitudes. Ses labeurs et ceux de ses confrères ont porté leurs fruits, lentement mais sûrement. Il s'est formé, dans ce vaste Ouest, une Eglise admirablement organisée, adaptée aux conditions du pays, tenant pied à son extension rapide, et répondant à tous les besoins de ses fidèles, — dont le nombre n'a jamais cessé de s'accroître.

A leur arrivée, les missionnaires Oblats se confinèrent à la tâche de convertir les Indiens ; puis, à mesure que les Blancs immigraient, ils leur donnèrent les soins de leur apostolat.

D'abord, ce furent des « settlers » français et anglais ; et ils trouvèrent des prêtres qui leur parlèrent dans leur propre langue. Puis, il en vint qui ne comprenaient ni le français ni l'anglais ; et, comme il n'y avait pas assez de prêtres sachant leurs langues, le besoin se fit sentir d'avoir recours à la presse. Les Oblats se firent alors éditeurs de journaux, et des journaux en cinq langues différentes furent répandus partout dans l'Ouest.

Bientôt après, pour répondre au besoin pressant de prêtres, ils fondèrent deux juniorats : à Winnipeg et à Edmonton. Et comme le nombre des étudiants ecclésiastiques ne cessait d'augmenter, il fut jugé nécessaire de fonder un établissement spécial pour l'étude de la théologie. Les Oblats se mirent à la hauteur des circonstances ;

et, aujourd'hui, le séminaire de théologie existe dans l'Ouest, — et c'est le scolasticat de Marie-Immaculée qui vient d'être ouvert solennellement sous la direction d'un corps professoral au complet.

Cette nouvelle ne peut manquer de porter la joie dans tous les rangs de la société, et les catholiques y verront avec plaisir une nouvelle preuve évidente de la vitalité de l'Eglise. Elle leur apprendra, en même temps, que les Oblats font de grands sacrifices pour leur procurer des prêtres, et excitera dans leurs cœurs le noble désir de concourir pour leur part à cette œuvre, qui est d'une si grande importance pour l'avenir de l'Eglise dans tous ces pays du Nord-Ouest.

La cérémonie de l'inauguration a commencé, dès le matin, par la messe de communauté, qui clôturait la retraite annuelle des Oblats et à laquelle ils ont renouvelé leurs vœux.

A neuf heures et demie, la messe pontificale fut chantée par Mgr Legal, — assisté du P. Joseph Magnan comme prêtre assistant, et des PP. Léandre Pilon et Paul Kulawy comme diacre et sous-diacre, en présence de six évêques et de soixante prêtres. La messe fut chantée en plain-chant grégorien par le chœur des Frères scolastiques, sous la direction du R. P. Etienne Blanchin.

Les sermons furent prêchés en français par le R. P. Michel Mérer, supérieur du scolasticat, et en anglais par le R. P. William Patton, de l'église Sainte-Marie de Winnipeg.

A midi trente, un dîner fut servi dans le sous-sol de l'église, auquel prirent part plus de quatre-vingts hôtes. Il y fut prononcé un grand nombre de discours, — qui célébraient tous le grand zèle des Oblats dans cette partie de la vigne du Seigneur, autrefois si pauvre et maintenant si florissante et si prospère.

Voici la liste du personnel du scolasticat : — RR. PP. Michel Mérer, supérieur, professeur d'histoire et de français ; François Blanchin, professeur de dogme et de morale ; Jean Salles, professeur de philosophie; Thomas Schnerck,

professeur de philosophie et d'allemand ; John Reynolds, professeur d'éloquence et d'homilétique ; Henri Lacoste, professeur d'Ecriture sainte ; Paul Kulawy, professeur de polonais, et Pierre Hétu, économe.

## VII. — Vicariat du Keewatin : Mission des Esquimaux[1].

Après avoir passé quelques mois dans l'Est, pour préparer la publication de certains livres dans la langue de ses néophytes, le R. P. Turquetil est retourné à Chesterfield Inlet, accompagné de son nouveau *socius*, le R. P. Pioget, — qui y remplace le R. P. Armand Leblanc, *O. M. I.*, originaire du diocèse de Vannes, décédé en 1916 (*R. I. P.*). Voici la lettre que ces deux missionnaires écrivirent au R. P. Joseph Dozois, *O. M. I.*, supérieur de la maison Saint-Pierre de Montréal, à leur arrivée dans leur mission de Notre-Dame de la Délivrande :

Vous avez hâte d'avoir de nos nouvelles ; voici, en quelques mots, le récit de notre voyage. Partis du Pas le 24 juillet 1918, nous arrivions ici le 23 août. Deux jours en chemin de fer nous conduisirent au terminus de la ligne, au rapide de la Chaudière, sur la rivière Nelson. Ce n'était pas en *pullman*, ni en char parloir ; mais au moins nous avions un char qui avait servi autrefois à transporter des passagers quelconques, tandis que Monseigneur, la semaine d'avant, avait dû partir à découvert, sur le haut des bagages. Deux jours d'arrêt au bout de la ligne, et nous partons en canot. A descendre la rivière on va assez vite, le courant étant très rapide ; mais les maringouins nous dévorent, — on en tue bien des milliers, mais rien n'y fait. La pluie nous prend aussi en chemin ; et, obligés de marcher pour alléger le canot aux endroits périlleux, l'herbe et les buis-

(1) Voir *Missions*, décembre 1914, page 419.

sons mouillés ont vite fait de nous tremper jusqu'aux genoux.

Le troisième jour, nous arrivons à Port Nelson. De ville, point ; mais c'est vrai qu'il y a eu là beaucoup de vie et d'activité, les années précédentes, à en juger par les travaux peu ordinaires qui y ont été faits. Là encore nous campons deux fois, attendant le bon vent. Le 2 août, nous partons en chaloupe, sur la mer, pour York. Le trajet est court ; il suffit de traverser la Nelson et de doubler la pointe entre la Nelson et La Hayes. Mais cette pointe a fort mauvaise réputation, et nous nous en apercevons. La marée nous laisse à sec, à quelques milles du bord ; et quand, quatre heures plus tard, notre chaloupe est de nouveau à flot, le vent s'élève. C'est le vent debout ; nos gens n'ont pas de voile pour louvoyer ; à la rame ils n'avancent pas du tout ; alors nous débarquons, et en avant dans les marais, la boue, les cailloux, la glaise, etc. ! Après trois heures de marche forcée, nous arrivons à York Factory.

Là, nous devons prendre une goëlette qui nous conduira à Churchill, où nous rencontrerons le Nascopie, qui doit y arriver le 10. Nous avons donc tout le temps voulu ; mais cette goëlette est retenue au large par la glace. Onze jours se passent avant qu'elle revienne. C'est dire que nous ne dormons guère tranquilles... Si nous allions manquer le bateau !

Le 14 enfin, nous partons et goûtons un peu au mal de mer. Le 16, nous arrivons à Churchill : le Nascopie est en retard et n'arrive que le 18. Nous apprenons qu'un bon nombre d'Esquimaux du sud de Chesterfield Inlet sont morts de faim l'hiver dernier ; on parle de quarante ou même de soixante. Tout ce que je puis savoir, c'est que les habitants d'au moins huit maisons de neige sont morts.

Le 21, nous partons pour notre mission, et arrivons sains et saufs, le 23. A terre nos chrétiens nous attendent. La première parole que j'entends est celle d'un enfant de trois ans qui s'écrie toute joyeuse : « *Atatatsiar*, mon grand-

père ! » C'est ainsi que les petits enfants ont coutume de m'appeler par ici.

Nous trouvons la maison en bon ordre. Nos chrétiens se sont bien conservés et ont repris, dès le lendemain matin, leur pieuse habitude de venir à la messe chaque jour. Qu'il fait bon les entendre prier et chanter ensemble ! Dès que je fais la prière pour eux, tous, d'un seul jet, répondent tout seuls. On voit qu'ils n'ont pas oublié leurs prières, par suite, qu'ils ont dû les réciter habituellement ; pas de fausse honte, non plus, devant les païens qui se trouvent là

Les travaux du débarquement commencent. Tout va bien ; mais voici qu'un paquet a été oublié quelque part, et c'est justement le papier pour imprimer nos livres de prières en esquimau. Après m'être donné tant de peine pour avoir un « typewriter » avec caractères sauvages, et tout ce qu'il fallait pour imprimer, voilà que nous manquons de papier. C'est un tour de Charlot, sans doute ; mais il en sera quitte pour sa peine, — nous imprimerons juste quelques livres avec le papier barré que nous avons ici, conserverons les baudruches et, l'an prochain, nous aurons toute l'expérience voulue pour imprimer des livres de luxe.

Il fait beau maintenant, frais naturellement. Nous avons eu de la neige le jour de notre arrivée, et il gèle fort la nuit ; mais, à part deux jours de tempête, le temps est au beau, et nous sommes heureux. Au courrier d'hiver, nous vous donnerons d'autres détails sur notre vie. Priez et faites prier toujours pour nos païens, qui en ont bien besoin, et pour les deux missionnaires, qui vous en seront reconnaissants (1).

Arsène Turquetil, *O. M. I.*
Paul Pioget, *O. M. I.*

(1) On nous a communiqué un grand nombre d'autres lettres, adressées (1914-1918) par le vaillant P. Turquetil à diverses personnalités de la Congrégation. Nous aurions voulu les publier toutes, car elles sont toutes extrêmement intéressantes ; mais le cher Père comprendra que la chose nous est matériellement impossible.

## VIII. — Sacre de Mgr Emile Bunoz, O. M. I.

C'est le jeudi, 18 octobre 1916, que le R. P. Emile Bunoz, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Yukon et de Prince-Rupert, et évêque nommé de Tentyris (ancien évêché d'Egypte), a reçu la consécration épiscopale.

Il a été sacré par Mgr Casey, archevêque de Vancouver, dans la pro-cathédrale du Saint-Rosaire à Vancouver, en présence de la plus grande assemblée d'évêques et de prêtres qu'on ait jamais vue dans cette ville. Lorsque la procession partit du presbytère, à neuf heures du matin, elle était composée de cinq archevêques, sept évêques, trois provinciaux d'Ordres religieux, et de soixante prêtres dont le plus grand nombre appartenaient à notre Congrégation.

Le R. P. John Welch, *O. M. I.*, vicaire des missions de la Colombie, assistait l'Archevêque consécrateur ; le P. Henri Theyer, *O. M. I.*, était maître des cérémonies ; et la direction du chant était confiée aux PP. Ernest Connolly et Henri Boening, *O. M. I.*

Le sermon fut prêché par Mgr Christie, archevêque de Portland, qui développa magistralement la signification de ces paroles du Sauveur à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations. »

Le soir, à huit heures, le Vancouver Hôtel regorgeait d'invités laïques, qui venaient prendre part au banquet de la fête ; et jamais, non plus, il ne s'était vu une réunion plus imposante de catholiques à Vancouver.

Divers toasts furent portés : au Pape, aux évêques, au nouvel élu qui avait exercé les fonctions sacerdotales, il y avait vingt-six ans, dans cette même ville de Vancouver ; et on lui offrit une montre en or, comme témoignage de reconnaissance.

Mgr Emile Legal, *O. M. I.*, parla dans les termes les plus élogieux du laborieux et fécond apostolat de Mgr Louis

d'Herbomez et de Mgr Paul Durieu, *O. M. I.*, dont les missions indiennes ont eu le plus grand succès ; et il montra que le nouvel évêque appartenait à leur école.

Mgr Bunoz présenta ses remerciements, en termes émus, non seulement aux évêques et aux prêtres qui lui donnaient un témoignage de sympathie si appréciable, mais encore aux laïques, dont l'esprit catholique et la vitalité religieuse se traduisent de mille manières dans cette ville de Vancouver.

Mgr McDonald offrit les félicitations de tous les évêques présents à leur nouveau confrère dans l'épiscopat... Et ainsi fut terminée une fête que les annales de l'Eglise de Colombie britannique pourront enregistrer comme l'une des plus mémorables de son histoire.

## IX. — Une Conversion au Natal, Sud-Afrique.

Parmi les élèves de nos Sœurs à Durban, une des plus pieuses se nommait Agathe Cele. Mais son père, païen endurci, souriait quand on lui parlait de Dieu, et secouait dédaigneusement la tête quand on cherchait à le persuader de la vérité de la Foi catholique. Il aimait trop la bière, et savait qu'accepter le baptême c'était dire adieu aux longues et joyeuses soirées passées à boire ; c'était renoncer aux fêtes de mariages païens, — fêtes qui durent huit jours, durant lesquels on ne cesse de boire que pour danser et de danser que pour boire. Puis il avait trois femmes, et n'en voulait quitter aucune.

Il avait, cependant, permis que sa fille fût baptisée et élevée dans la Religion catholique ; il s'était dit que l'éducation du couvent donnerait à sa fille une valeur plus grande, et qu'au lieu de huit vaches il pourrait en exiger douze du futur mari.

Et la pauvre Agathe aimait son père, et elle souffrait de le voir rester païen, et elle priait de toute son âme pour sa

conversion. Et voilà qu'un jour elle tombe malade. Ce n'était qu'une fièvre bénigne ; mais cette fièvre fit naître en son cœur une pensée nouvelle. La prière ne suffisait pas pour obtenir le salut d'une âme chère ; elle comprit qu'il y avait quelque chose de plus puissant que la prière, — le sacrifice.

Quand le missionnaire vint la voir, elle rayonnait de joie : — « Mon père, lui dit-elle, va bientôt devenir chrétien, et moi je vais mourir. — Que veux-tu dire ? — Vous nous avez affirmé que Jésus aurait pu nous sauver par une prière, mais que par amour il s'est offert en sacrifice. Eh bien, aujourd'hui, j'ai voulu suivre l'exemple de Jésus, et j'ai offert ma vie à Dieu pour obtenir la conversion de mon père. Et je sens que mon sacrifice a été accepté : je vais mourir, mais l'âme de mon père sera sauvée ! »

Quelques jours se passèrent ; et Agathe, toujours radieuse, attendait... Or, un jour que le vieux Cele était allé assister à une fête païenne, qu'il y buvait et qu'il y riait, tout à coup il perdit connaissance et tomba. On le crut mort. Soudain il rouvrit les yeux : « Je veux le prêtre », murmura-t-il. Un missionnaire accourut, l'instruisit, le prépara et le baptisa ; puis il expira en d'admirables sentiments de repentir, de foi et de confiance en Dieu.

Agathe reçut la nouvelle de la conversion de son père avec des transports de joie. Le même jour, sa fièvre empira. Et, deux jours plus tard, elle mourait, le sourire sur les lèvres ; et elle allait rejoindre au ciel une âme bien chère que le sacrifice de sa vie avait arrachée au pouvoir du démon.

† HENRI DELALLE, *O. M. I.*

## X. — Un triste Paradis terrestre au Transvaal.

A une douzaine de kilomètres de Prétoria, au pied de la superbe montagne de Magaliberg, s'élève un coquet village, construit en entier aux frais de l'Etat.

Le site est d'une beauté ravissante, empreint à la fois de grâce poétique et de sublime majesté. Chose rare en Afrique méridionale : il est vivifié, rafraichi, idéalisé par le ruissellement d'eaux bordées de haies verdoyantes où s'abritent des milliers d'oiseaux de toutes couleurs, — jaunes, rouges et bleus. Les jaunes sont appelés pinsons d'or, — les rouges, pinsons de sang, — les bleus, barbes bleues.

Près d'un millier de personnes habitent ce village. Chacune d'elles possède sa maisonnette, — une maisonnette précédée d'un jardin de fleurs aux couleurs éclatantes et variées, d'une beauté dont on n'a pas idée en Europe.

Mais, allez-vous me dire, c'est un paradis terrestre, votre village !

Hélas ! cher lecteur, un triste paradis terrestre, car tous ceux qui l'habitent sont affligés de la plus terrible des maladies, — la lèpre.

Le microbe de l'infernal fléau est là, nuit et jour, dévorant la chair, rongeant les membres des malheureux qui sont sa proie vivante.

Voyez. Ici habite une jeune fille boer. Elle a été belle autrefois, — une photographie d'elle, remontant à quelques années, l'atteste. Mais, maintenant, quelle ruine ! De son opulente chevelure blonde quelques mèches huileuses à peine sont restées. Son front est comme une boule d'ivoire. Dans ses yeux — ses beaux yeux bleus d'autrefois — le virus a éteint toute lumière : ce ne sont plus que deux globes grisâtres et glaireux, sortant presque de leurs orbites. Le nez est rongé jusqu'à la racine. Les lèvres sont livides. Les mains — ses mains jadis caressantes — ont disparu, dévorées par le mal jusqu'aux poignets. Et les pieds ont subi la même amputation.

Pauvre victime, — abandonnée sans merci aux myriades de monstres infiniment petits qui se repaissent de sa substance, — combien d'années de souffrances s'écouleront encore, avant que la mort miséricordieuse ait pitié d'elle ?

Heureusement, cette *martyre* est une convertie. Dans sa détresse elle s'est tournée vers Dieu, et, touchée par la grâce, elle est devenue catholique. Mieux que cela, elle est devenue une sainte.

Jamais on ne l'entend proférer une plainte. Le Dieu des miséricordes a d'inépuisables trésors de consolations, — qui sait si elle n'est pas heureuse ? Un jour elle m'a murmuré, de sa voix rauque et étouffée : « Père, je pense que, si nous avions tant soit peu le sentiment de la béatitude des élus et des ineffables jouissances que goûtera l'âme unie à la divinité, je crois qu'alors toutes nos misères d'ici-bas nous paraîtraient bien futiles et bien méprisables ! »

Mais entrons dans la maisonnette d'en face. Là nous attend un cas tout à fait exceptionnel. Une autre jeune fille, à peine âgée de quinze ans, a la face couverte d'un masque, — ses pieds et ses mains sont entourés de linge. Chaque jour, l'infirmière vient renouveler le linge et le masque ; et, quand elle est à son travail, le spectacle le plus navrant qui se puisse imaginer s'offre à ses yeux. Par l'effet d'une effroyable décomposition cadavéreuse anticipée, les chairs vives en déliquescence s'écoulent lentement, laissant à nu les nerfs, les muscles, les artères, et répandant une abominable odeur !...

Un peu plus loin, une malade bien intéressante : c'est une israélite, devenue lépreuse à la suite, prétend-elle, d'une morsure de chien. Pauvre femme ! elle pleure toujours quand je vais la voir, car toujours elle me parle de ses enfants, de ses sept petits enfants restés seuls à la maison, — sans leur maman, que vont-ils devenir ?...

Parmi les hommes se trouve un Irlandais homme de grand talent, dont il ne m'est pas permis de donner le nom — jadis célèbre...

Je viens de vous présenter quatre des pensionnaires de notre triste paradis terrestre. Et il y en a plus de neuf cents !

Comment vous dépeindre la déchirante tristesse qui m'étreint chaque fois que je visite cet asile ?

Par bonheur, Dieu m'y ménage assez souvent de douces consolations. Durant les deux dernières années, j'ai eu la joie de ramener à la sainte Eglise catholique quarante de ces pauvres clients. Et l'avenir se présente avec de belles promesses.

Une petite église est en construction. Bientôt la messe y sera célébrée, le Saint Sacrement y restera en permanence, et Jésus, le grand ami des lépreux, fera ses délices d'habiter avec ses privilégiés.

Un célèbre peintre anglais s'est volontairement offert à l'orner des quatorze stations du Chemin de la croix. Cette œuvre est, en ce moment même, exposée à Londres. Que le bon Dieu bénisse et récompense de ce don magnifique le généreux artiste !

J'ai encore un désir : c'est d'avoir pour notre église un harmonium. La musique est si belle ! Rien ne peut mieux donner à l'âme un avant-goût des joies éternelles. Quel précieux cadeau serait pour nous un harmonium à pédales ! Je pourrais alors jouer les beaux *adagios* de Beethoven, faire vibrer les cœurs qui sont si tristes ici, les âmes qui sont si désolées et, ainsi, mêler un peu de douceur à tant d'amertumes !

Camille de Hovre, *O. M. I.*

## XI. — Lettre d'Hommage des Missionnaires du Basutoland.

Au mois de mars dernier, Mgr Jules Cénez, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Basutoland, réunit, dans le silence de la retraite, les missionnaires qui travaillent sous sa direction. Le jour de la clôture des saints exercices, cette noble phalange d'apôtres envoya au vénérable Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie l'appel émouvant que nous mettons sous les yeux de nos vénérés lecteurs :

Monseigneur et Révérendissime Père,

Nous, Missionnaires Oblats de Marie Immaculée du

vicariat du Basutoland, réunis à Roma pour notre retraite annuelle, après nous être renouvelés dans l'esprit de notre vocation, sentons le besoin de nous prosterner aux pieds de notre Père vénéré, pour lui offrir l'hommage de notre religieux respect et de notre filiale affection et lui faire part de nos joies et de nos inquiétudes.

Tout d'abord, mille fois loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui dans son infinie bonté a daigné bénir nos humbles travaux apostoliques pendant ces dernières années ! Nous ne saurions jamais le remercier assez d'avoir bien voulu nous choisir pour ce ministère pénible, méprisé souvent par les personnes du monde, mais si noble, si méritant, considéré aux yeux de la foi ! Quelle reconnaissance ne devons-nous pas également à notre Mère la Congrégation de nous avoir envoyés dans ce champ lointain proclamer à tous qu'elle est le missionnaire du petit, du pauvre, — *Evangelizare pauperibus misit me !*

Sans doute, Dieu a tout fait et nous ne sommes que des serviteurs inutiles. Néanmoins, nous sommes heureux de présenter à Votre Grandeur la mission indigène la plus florissante du Sud-Africain.

Grandes sont nos consolations, — que partage sûrement votre cœur paternel. Depuis le dernier Chapitre de 1908, le nombre des chrétiens a passé de 9.315 à 24.800 ; le nombre des écoles de 11 à 62 ; le nombre des enfants à l'école de 850 à 5.000. Enfin, l'année dernière, le nombre des baptêmes était de 2.848.

La guerre européenne, si désastreuse dans ses effets, n'a pu arrêter l'essor de notre mission. Cette dernière année surtout sera l'année des consolations. Depuis le mois d'octobre 1918, nous avons reçu des milliers de catéchumènes.

Toutefois, au milieu de ces joies, notre cœur se serre d'angoisse en pensant à l'avenir. La mort, la maladie, la mobilisation ont réduit notre personnel presque de moitié. Nous avons été vingt-quatre, nous ne sommes plus que treize en état de faire le ministère. Nous sommes surchargés

de travail, et c'est à peine si nous pouvons trouver le temps suffisant pour nous acquitter convenablement de nos exercices de piété.

Pourtant, la situation en Basutoland n'a jamais été plus favorable. Le grand chef est fervent catholique, et prêt à nous appuyer de son influence ; plusieurs autres chefs se sont également donnés à Dieu ou sont sur le point de se convertir ; la nation apprécie et désire la Religion catholique ; de tous côtés on demande des prêtres, des églises ; partout où nous pouvons bâtir une hutte pour la prière et l'école, le paganisme recule à grands pas et l'hérésie s'arrête. Quelques années d'un effort soutenu et progressif donneraient à l'Eglise une nation christianisée par les travaux de vos fils. Quelle gloire et quel honneur pour la Congrégation ! Par contre, si nous laissons passer l'occasion, si faute de prêtres nous ne pouvons suivre l'admirable mouvement de conversions, dans quelques années il sera trop tard : l'hérésie aura pris les places disponibles, et il ne nous restera qu'à déplorer l'infériorité de notre position !

Déjà nos progrès ont donné de l'inquiétude aux protestants. Ceux-ci, dans leur dernier synode, ont résolu de prendre toutes les places libres ; et, comme (d'après la loi civile) la place est au premier occupant, nul ne peut venir près de lui, à moins d'une distance de deux milles. Dans quelques années, il sera trop tard pour fonder d'autres écoles. Nous devons le faire maintenant. Il y va de la conversion, non seulement de milliers d'infidèles, mais de toute une nation.

Et voilà pourquoi nous supplions Votre Grandeur de vouloir bien nous envoyer du secours. Nous ne refusons pas le travail, nous sommes prêts à mourir à la tâche ; toutefois, Père bien-aimé, donnez-nous l'assurance que notre sacrifice ne sera pas inutile.

Nous savons que, de toutes parts, s'élève vers vous un cri de détresse : les ouvriers apostoliques manquent et les vocations sont rares. Et pourtant nous croyons pouvoir

dire en vérité que nul vicariat n'a été relativement plus éprouvé que le Basutoland dans ces dernières années. Par ailleurs, nulle part la moisson n'est plus mûre ; nulle part les besoins ne sont plus pressants ; nulle part le résultat n'est plus certain.

Au nom de votre paternelle affection, — au nom d'une nation entière, altérée de la parole divine, — au nom de notre vénéré Fondateur, — au nom de notre vocation d'Oblat, nous vous supplions, malgré les difficultés des temps, de nous envoyer du renfort.

Et, quant à nous, Monseigneur, nous promettons d'être de véritables Oblats de Marie, charitables et dévoués.

Daignez nous bénir, Monseigneur et Très Révérend Père, et agréer les sentiments de respectueux hommage et de filiale affection, avec lesquels nous aimons à nous redire de Votre Grandeur les fils soumis et obéissants en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

✝ Jules Cénez, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Basutoland. — J.-P. Pennerath, *O. M. I.* — Henri Lebreton, *O. M. I.* — Alph. Dahon, *O. M. I.* — Martin Guilcher, *O. M. I.* — J.-B. Roulin, *O. M. I.* — Martin Hentrich, *O. M. I.* — Paul Bernard, *O. M. I.* — Joseph Foulonneau, *O. M. I.* — Louis Closset, *O. M. I.* — Henri Thommerel, *O. M, I.* — Camille Valat, *O. M. I.* — Antoine Montel, *O. M. I.*

## XII. — Mgr Joulain, O. M. I., Evêque de Jaffna.

« J'ai la douleur », nous écrit le R. P. Jean Poulain, *O. M. I.*, « de vous annoncer la mort de notre cher et vénéré évêque, Mgr Henri Joulain, *O. M. I.*

« Au mois d'août 1918, lorsque nous célébrions avec tant d'éclat les fêtes de son jubilé épiscopal, rien ne nous faisait prévoir que nous aurions si tôt à déplorer son décès. Il a succombé, le 7 février dernier (1919), après cinq mois de longues souffrances supportées avec une patience admirable.

« Il s'est éteint d'une manière calme et bénie, — récompense d'une longue vie de durs travaux apostoliques, d'une vie de prière et de mortification. C'était le soir du 1er vendredi du mois, alors que les fidèles assistaient, à la cathédrale, à la bénédiction du Saint Sacrement et priaient pour lui. »

Le regretté défunt était né à Saint-Romans (Deux-Sèvres), le 24 septembre 1852. Après d'excellentes études au collège Saint-Hilaire de Niort, au petit séminaire de Montmorillon, puis au grand séminaire de Poitiers, il fut ordonné prêtre le 22 mai 1875. Il suivit ensuite, deux années durant, les cours de la Faculté de théologie fondée par le cardinal Pie, subit avec succès les examens du doctorat et, de 1877 à 1880, remplit les fonctions du ministère paroissial à Saint-André de Niort.

La providentielle rencontre de l'éminent évêque-missionnaire de Ceylan, Mgr Christophe Bonjean, *O. M. I.*, d'impérissable mémoire, éveilla en lui la vocation apostolique. Après un court stage au noviciat des RR. PP. Oblats de Marie Immaculée, à Notre-Dame de l'Osier, il s'embarqua pour la grande île hindoue. Arrivé à Jaffna, le 5 décembre 1880, il y acheva son noviciat, prononça ses vœux et travailla ensuite avec zèle successivement en diverses stations : Kayts, Kurunegala, Talaville, Karaiour et Wennapuwa. En 1893, il vint en Europe pour assister au Chapitre général de sa Congrégation.

Sur ces entrefaites, Mgr André Mélizan, *O. M. I.*, évêque de Jaffna, ayant été promu archevêque de Colombo, le R. P. Joulain fut appelé à occuper le siège épiscopal devenu vacant. Sacré à Niort, dans son ancienne église Saint-André, le 24 août 1893, il repartit, trois mois plus tard, pour Jaffna, où il aborda le 14 décembre. Sa vie, dès lors, fut tout

entière absorbée par les multiples obligations que lui imposait sa charge épiscopale (1). La généreuse ardeur, avec laquelle il se dévouait sans ménagement à tout ce qui pouvait procurer le bien des âmes, finit par ébranler sa santé ; et c'est en victime du devoir qu'a succombé, le 7 février dernier, 41e anniversaire de la mort de Pie IX, ce digne fils de Mgr de Mazenod (2). *R. I. P.*

*Missions Catholiques*, Lyon.

(1) Dans quel état de prospérité spirituelle se trouvait le diocèse de Jaffna, vers la fin de l'épiscopat de Mgr Joulain, nos lecteurs s'en rendront facilement compte en parcourant le relevé suivant des baptêmes, communions, etc., dans les 28 missions du diocèse, pour les années 1917 et 1918 : — *a*) Population catholique, 55.062 et 55.629 ; *b*) Baptêmes d'enfants nés de parents chrétiens, 1.914 et 1.770 ; *c*) Baptêmes d'enfants nés de parents païens, 58 et 24 ; *d*) Baptêmes d'adultes hérétiques, 10 et 11 ; *e*) Baptêmes d'adultes païens, 256 et 248 ; *f*) Mariages, 537 et 522 ; *g*) Communions pendant l'année, 522.621 et 543.518 ; *h*) Communions pascales, 28.566 et 28.840 ; *i*) Viatiques, 726 et 724 ; *j*) Extrêmes-onctions, 983 et 956 ; *k*) Décès d'enfants, 491 et 428 ; *l*) Décès d'adultes, 732 et 664.

(2) Ainsi que la plupart de nos lecteurs le savent déjà, c'est le R. P. Jules Brault, *O. M. I.*, vicaire général de Mgr Antoine Coudert, *O. M. I.*, archevêque de Colombo, qui a été choisi pour prendre la succession du regretté défunt. L'évêque élu est âgé de 52 ans, et est originaire du diocèse d'Angers. Ordonné prêtre en 1890, par Mgr Mathieu Balaïn, *O. M. I.*, évêque de Nice (et, plus tard, archevêque d'Auch), il remplissait les fonctions de vicaire général de Colombo depuis douze ans. *Ad multos annos !*

# PROVINCE DU MANITOBA

## Le Centenaire du R. P. Dandurand, O. M. I.

### A. — Petite Notice biographique.

Cent ans, prêtre et Oblat depuis prés de soixante-dix-huit ans : voilà, certes, qui est remarquable. Mais, à cet âge si avancé, être encore capable de célébrer la sainte messe et d'entonner d'une voix ferme le *Te Deum* de l'action de grâces, d'assister à toute une série de fêtes et de répondre à point aux hommages, aux félicitations et aux vœux adressés, voilà qui est peut-être unique dans les annales de plus d'un siècle, — voilà qui est certainement unique dans les annales du sacerdoce canadien. Voilà bien, pourtant, ce qui, à la fin du mois de mars de cette année (1919), s'est réalisé dans la personne du R. P. Damase Dandurand, *O. M. I.*, et dont la ville de Saint-Boniface a été témoin. Cet événement méritait bien d'être célébré, et il l'a été très dignement. La presse du pays canadien tout entier l'a noté, et nous en avons trouvé des échos dans les revues et journaux d'Europe. Nous voulons le consigner à notre tour (1).

Nous ne rappellerons, avant de commencer, que les grandes lignes de la biographie du centenaire, — qui, depuis de nombreuses années déjà, tant en raison de ses vertus que de son âge, est le joyau de sa communauté et l'honneur du diocèse de Saint-Boniface.

(1) Nous empruntons les éléments de ce récit aux *Cloches de Saint-Boniface*, n° du 15 avril 1919, et à la *Liberté* de Winnipeg, n° du 25 mars 1919 ; et nous remercions bien respectueusement les directeurs de ces deux intéressantes publications d'avoir bien voulu consacrer tant et de si belles pages ou colonnes à la narration de ce joyeux événement de famille.

Né à Laprairie, près de Montréal, le 23 mars 1819, prêtre le 12 septembre 1841, entré dans la Congrégation des Oblats de Marie le 2 décembre de la même année, — le jour même de l'arrivée à Montréal des premiers religieux de cette Société, — Oblat lui-même par l'émission des vœux de religion à Longueil le 25 décembre 1842, missionnaire pendant et après son noviciat dans la région de Montréal et les environs, envoyé le 4 mai 1844 à Bytown (aujourd'hui Ottawa) où il fut curé, vicaire général et administrateur pendant les voyages de Mgr Eugène Guigues, *O. M. I.*, il partit le 16 mai 1875 pour l'Angleterre où il fut nommé curé de Saint-Mary's à Leeds (Yorkshire). Alors, sur les instances de Mgr Alexandre Taché, *O. M. I.*, il revint au Canada, après avoir visité la France, arriva à Winnipeg le 28 août de cette même année 1875, fut curé de Sainte-Marie jusqu'au 28 août 1876, date à laquelle il prit possession de la cure de Saint-Charles, qu'il ne quitta qu'en 1900, pour devenir le compagnon Oblat de Mgr Adélard Langevin, *O. M. I.*, à l'archevêché de Saint-Boniface, en même temps qu'aumônier de l'Hospice Taché. Enfin, depuis le 28 août 1916, il vit retiré au juniorat de la Sainte-Famille (à Saint-Boniface), qui est en même temps la maison provinciale de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée au Manitoba (1).

### B. — **Paroisse Saint Charles.**

La série des fêtes du centenaire commença, le dimanche 23 mars 1919, au juniorat des Oblats, par la célébration de la messe de communauté, suivie du chant du *Te Deum*. A l'issue de cette messe, le R. P. J.-B. Beys, *O. M. I.*, Pro-

(1) Tonsuré par Mgr Lartigue, minoré par Mgr Provencher, fait sous-diacre et diacre par Mgr Bourget, le R. P. Dandurand fut ordonné prêtre par Mgr Gaulin, — ces diverses cérémonies ayant lieu dans l'ancienne église Saint-Jacques, qui était alors la cathédrale de Montréal, et qui était située à l'endroit même où est aujourd'hui la nouvelle église Saint-Jacques, rue Saint-Denis.

vincial du Manitoba, offrit au jubilaire les hommages et les vœux de sa Famille religieuse.

Dans l'après-midi, les paroissiens de Saint-Charles vinrent en grand nombre, au juniorat, offrir leurs vœux reconnaissants à leur ancien curé ; trois tramways les y amenèrent, et le curé actuel, M. l'abbé Louis Lee, était à leur tête. Quelle joie et quel bonheur pour eux de pouvoir fêter le centenaire de leur ancien dévoué pasteur, qui les dirigea pendant vingt-cinq ans dans les voies du salut, et qui est aujourd'hui le plus vieux prêtre et le plus vieil Oblat de l'univers !

Ce fut, en effet, grâce à la participation de tous, une belle fête de famille et un véritable succès. M. Damase Laflèche lut une belle et touchante adresse au jubilaire, — après quoi, M. Honoré Hogue, le doyen de la paroisse, lui présenta, au nom de tous, un riche calice en or. Voici le texte de l'adresse :

« Très Révérend et très vénéré Père,

« Depuis le jour où vous nous quittiez pour venir demeurer auprès de Sa Grandeur Mgr Langevin, le grand archevêque de Saint-Boniface, vingt ans se sont écoulés. Ce jour, parmi nous, est resté mémorable ; car ce fut un jour de tristesse pour nous, puisque nous perdions un pasteur dévoué, qui en toute occasion savait se sacrifier pour le bonheur du troupeau commis à sa garde.

« La paroisse de Saint-Charles était alors plus nombreuse qu'aujourd'hui ; mais nous, qui la composions, avions été arrachés au sol fertile de notre province natale, — où nous avions laissé une belle paroisse, des parents, des amis, et bien d'autres choses chères à nos cœurs de patriotes et de catholiques. C'était vers un pays nouveau, où tout était à faire, que nous venions. Comme tous les pionniers, d'ailleurs, nous eûmes à coloniser, à fonder et à organiser, — nous eûmes à pleurer et à souffrir.

« Qui donc, très vénéré Père, nous a aidés à traverser cette période de difficultés et d'épreuves, si ce n'est vous-même, en qui nous avions trouvé un soutien solide, un guide éclairé et sagace, un ami sincère et prudent ? Nous

conduisant vers les sources riches et intarissables de notre sainte Religion, vous nous avez fait trouver et la force et le courage et la persévérance dont nous avions toujours besoin. Pendant plus de vingt ans, nous vous avons vu à l'œuvre ; et nous savons ce que vous fûtes pour nous.

« Ici, à Saint-Boniface, vous étiez près de nous, et nous nous réjouissions de vous savoir toujours en bonne santé et gratifié d'une prolongation vitale extraordinaire. Avec vous, très Révérend Père, nous en avons remercié la divine Providence. Et, apprenant qu'en ce jour il vous serait donné de saluer l'aurore d'un nouveau siècle, nous ne voulions pas laisser passer cette si rare occasion sans venir vous dire ce que nos cœurs ressentaient. Nous voulions vous exprimer notre fierté bien légitime ; car en vous nous admirons un père, que le ciel bénit d'une façon toute spéciale, en récompense d'une vie toute consacrée au service et à la gloire du bon Dieu, dans la pratique des vertus, dans l'observance des préceptes évangéliques et dans l'exercice de l'apostolat sacerdotal.

« Voilà pourquoi, très vénéré Père, au début de ces fêtes que l'on doit célébrer en votre honneur, vos anciens paroissiens de Saint-Charles — toujours heureux de se dire vos fidèles et respectueux enfants — sont réunis autour de vous pour vous réitérer leurs sentiments de reconnaissance, pour unir leurs actions de grâces aux vôtres, et pour supplier le Père éternel de vous continuer ses faveurs les plus choisies, jusqu'au moment de bonheur suprême où les portes de la céleste Jérusalem s'ouvriront pour vous admettre au séjour des bienheureux.

« Prêtre du Christ, patriarche du sanctuaire, — dont la tête est ceinte d'une couronne de cheveux blanchis par un siècle de labeurs dans la vigne du divin Maître — nous te saluons. Salut à toi, digne représentant de notre race, qui, par ta longévité, rappelles si bien la vigueur, la force, le courage, la gaieté et la foi de nos ancêtres ! Salut à toi, vétéran du sacerdoce, qui, par ton sourire et ta tête blanche, symbolises si bien la paternité, la sérénité, la joie et l'intelligence qui caractérisent le prêtre catholique vivant pour les âmes qui lui sont confiées ! Salut à toi, noble fils de Mgr de Mazenod, Oblat de Marie Immaculée, qui, par le Christ doré suspendu sur ton cœur depuis quatre-vingts ans, nous fais penser à cette phalange de missionnaires hardis, pénétrant ces plaines de l'Ouest pour

conquérir les tribus sauvages et les conduire au ciel ! Oui, nous te saluons avec respect, avec amour et avec orgueil, comme un frère, comme un prêtre (religieux, Oblat, missionnaire), et nous te disons merci pour tout le bien que tu as fait à nos âmes, — merci pour ton dévouement de vingt ans au milieu de nous, — merci en notre nom et au nom de nos enfants ! Sois béni cent fois, mille fois !

« Maintenant, très cher et très vénéré Père, comme gage de notre sincérité, veuillez accepter ce calice. Nous vous le donnons de grand cœur, — vous demandant comme faveur de vous en servir tous les jours de votre vie. Oh ! puisse-t-il nous rappeler à votre souvenir chaque fois que vous offrirez le saint sacrifice de la messe, afin que, pour vos enfants de Saint-Charles, une prière partie de votre cœur effleure vos lèvres et monte vers le trône du Roi des rois.

« Daignez, vénéré Père, élever vos mains vers le ciel et faire descendre sur nous et nos enfants une bénédiction toute spéciale, et croyez toujours à la vive et profonde gratitude de vos fils — les paroissiens de Saint-Charles. »

Alors, ce vénérable vieillard d'un siècle — quoique affaibli par l'âge et sous le poids de la fatigue et de l'émotion — se leva et souhaita la bienvenue à ses anciens paroissiens, les remercia des sentiments délicats qu'ils venaient de lui exprimer et du beau calice qu'ils lui offraient, et, faisant un retour sur le siècle écoulé, il leur parla un peu de sa vie, trouvant d'heureux mots pour les faire rire ; puis il leur donna ses derniers conseils et les bénit paternellement.

« Qu'ai-je vu, dit-il, durant ma vie ? Beaucoup de choses, certes, mais surtout beaucoup de monde. En filant sur l'onde de cette mer terrestre, voilà que je rencontre un grand nombre de gens affairés qui semblent courir dans la vie. *Où allez-vous,* leur demandé-je, *et que cherchez-vous, vous tous qui semblez si empressés ?* Et voilà que l'un d'eux me répond à la hâte : *Nous allons conquérir des richesses et des honneurs.* Et, pourtant, ils ne sont pas encore rassasiés. Le seront-ils quelque jour ? Non, car l'homme ne vit pas seulement d'honneurs. Et, marchant

encore, je rencontre un deuxième groupe, plus nombreux que le premier, — une multitude. *Que cherchez-vous*, leur demandé-je à eux aussi, *vous tous qui paraissez malheureux et affamés ? — Nous cherchons les plaisirs ; mais, malheureusement, la coupe refuse de se remplir.* Et ils passent, encore moins satisfaits que les premiers. Heureusement, poursuit le bon Père, je croise enfin un troisième groupe. Ceux-ci se contentent de leur sort : ce sont les bons, qui cherchent le royaume des cieux dans l'abnégation, la modération et l'amour du bien. Ceux-ci seront rassasiés, peut-être pas totalement ici-bas, mais certainement dans l'éternité bienheureuse. Et, parmi ce dernier groupe, conclut-il, se trouvaient les gens de Saint-Charles !... »

Tous, vieux et jeunes, garderont de cette belle réunion paroissiale un souvenir ineffaçable. Les tout jeunes auront cette manifestation bien gravée dans la mémoire ; et — en voyant ce vieux doyen du sacerdoce, à la tête toute blanche, raconter des faits si vieux et donner des conseils d'expérience, et en constatant ce que leurs parents et même leurs grands-parents ont accompli pour marquer leur gratitude envers ce vénérable vieillard, qui fut si longtemps leur curé — ces enfants auront une fois de plus une haute idée de la dignité du prêtre.

Après la lecture de l'adresse, le lecteur fit part au R. P. Dandurand d'un télégramme du sénateur A. Bénard, transmis sur les entrefaites. L'honorable sénateur, qui était un des amis intimes du vieux prêtre, alors que celui-ci était curé à Saint-Charles, — ce fut le Père Dandurand qui bénit son union matrimoniale — lui faisait part de ses vœux les plus sincères, à l'occasion de son centenaire.

### C. — **Séance à l'Hospice.**

Le dimanche soir, ce fut le tour des orphelines de l'Hospice Taché d'acclamer le centenaire, qui leur avait

consacré les seize dernières années de son ministère, — leur offrant tous les trésors et tout le dévouement de son cœur de père. Les bonnes Sœurs Grises avaient préparé une de ces séances dont elles ont le secret, — à la fois simple, charmante et touchante.

Auprès d'un gracieux berceau, — où repose « l'enfant béni de Dieu, le petit Dandurand » — un ange prédit les diverses étapes de sa carrière. « Le petit Dandurand vivra plus de cent ans, sera prêtre dès vingt-deux ans, Oblat de Marie à vingt-trois ans, grand Vicaire à vingt-neuf ans, pasteur à Saint-Charles pendant vingt-quatre ans, et dirigera l'Orphelinat jusqu'à près de cent ans, etc. ! » Nous demandons pardon au cher ange de n'avoir gardé que l'idée-mère de chacune de ses strophes, si bien chantées.

S. G. Mgr l'Archevêque, Mgr Dugas, plusieurs membres du clergé de Saint-Boniface et les Oblats déjà arrivés pour la fête, — en particulier le R. P. Albert Antoine, *O. M. I.*, provincial du Texas, le R. P. Guillaume Charlebois, *O. M. I.*, provincial de Montréal, et le R. P. Henri Grandin, *O. M. I.*, vicaire des missions de l'Alberta, — assistaient à la séance.

Le bon Père Dandurand remercia, avec une vive émotion, les religieuses et les enfants. Il rappela quel sacrifice ce fut pour son vieux cœur de quitter, il y a trois ans, ce ministère dans l'exercice duquel il se sentait rajeunir. Dix minutes durant, il tint son auditoire suspendu à ses lèvres. Rien n'était touchant comme d'entendre le vénérable centenaire parler ainsi, à cœur ouvert, à ces toutes jeunes enfants qui lui avaient dit et chanté des choses si délicates.

Le vénéré jubilaire voit l'aurore d'un nouveau siècle ; il n'en verra peut-être qu'un bien petit morceau, — « n'importe » ! En tous cas, il ne s'attend pas à en voir la fin !... Puis, spirituellement, il demande aux petites : — « Savez-vous ce que c'est que d'avoir cent ans ? Dans une année il y a douze mois : multipliez 12 mois par 100, cela fait

pas mal de mois, n'est-pas? Puis, dans une année, il y a 365 jours : multipliez autant de jours par autant d'années. C'est pour vous dire, conclut-il, que je commence à être vieux !... » Il dit encore les gâteries dont il est l'objet depuis quelques jours, — et, en premier lieu, le câblogramme de notre Saint-Père le Pape, lui apportant une bénédiction spéciale et dont le cher vieux Pére est très, très touché, c'est entendu ; etc., etc., etc...

Alors, soutenu par Mgr l'Archevêque et en même temps que Sa Grandeur, il termina en accordant aux gracieux anges de la scène et à leurs compagnes la bénédiction sollicitée. Et c'est un « Au revoir ! » qu'on adressa au beau vieillard, qu'on n'avait pas fini de *gâter* et qu'on voudrait bien gâter encore longtemps.

### D. — **Messe et Sermon.**

La célébration solennelle du Centenaire avait été remise au mardi 25 mars, afin de permettre au clergé d'assister nombreux à cette fête unique du sacerdoce canadien — et peut-être universel, du moins sous la Loi nouvelle. L'attente ne fut pas trompée : environ cent vingt prêtres étaient présents dans le sanctuaire, ainsi que quatre archevêques et deux évêques. Donnons quelques noms : — NN. SS. Béliveau, archevêque de Saint-Boniface ; Legal, *O. M. I.*, archevêque d'Edmonton ; Mathieu, archevêque de Regina ; Sinnott, archevêque de Winnipeg ; Budka, évêque des Ruthènes, et Grouard, *O. M. I.*, vicaire apostolique de l'Athabaska ; M. le chanoine Campeau, représentant S. G. Mgr Dugas, P. A., V. G., et Mgr Cherrier, P. A., V. G. ; les provinciaux Oblats, c'est-à-dire les RR. PP. Beys, Charlebois, Antoine et Grandin, *O. M. I.* ; etc., etc.

La nef de la cathédrale était remplie de fidèles ; les communautés religieuses de femmes remplissaient tout un jubé. Le chant fut exécuté par les Révérendes Sœurs Grises et leurs orphelines.

A neuf heures, l'auguste vétéran du sacerdoce s'approche à pas lents de l'autel du Dieu de sa jeunesse, soutenu par deux de ses frères en religion, — les RR. PP. Louis Beaupré et Joseph Caron, *O. M. I.* — tandis que ses servants vont être le R. P. Joseph Magnan, *O. M. I.*, et M. l'abbé Lee, curé de Saint-Charles. La messe de la Vierge Marie, dont on célébrait l'Annonciation, commence, — cette messe *de Beata* qu'un récent indult du Saint-Siège l'autorise à dire désormais tous les jours de sa vie (avec celle *pro Defunctis*). Un missel spécial, imprimé en gros caractères et éclairé d'une forte lampe électrique, lui permet de lire les prières de la sainte Liturgie. Il offre, au milieu des chants d'allégresse et de reconnaissance, « le sacrifice du soir ».

Après l'Evangile, l'orgue fait silence, le blanc célébrant, dans sa chasuble d'or, prend place sur un fauteuil qu'on lui apporte sur les degrés de l'autel, et S. G. Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface quitte son trône et se dirige vers la chaire pour y prononcer le sermon de circonstance, — dont nous sommes heureux de pouvoir publier le texte intégral :

*« Tu te lèveras devant une tête blanchie,*
*et tu honoreras la personne du vieillard. »*
(Levit., XIX, 32.)

« MESSEIGNEURS, VÉNÉRABLE JUBILAIRE,
MES FRÈRES,

« C'est un précepte très clair : Dieu veut le respect pour le vieillard, et, pour qu'il n'y ait pas de doute sur sa volonté, il l'a parfois appuyée de sanctions terribles. Nous lisons, en effet, au IVe *Livre des Rois*, qu'une troupe d'enfants ayant poursuivi le prophète Elisée, — au cri de : *Va ton chemin, vieille tête chauve !* — deux ours, sortis de la forêt voisine, étranglèrent quarante-deux de ces enfants.

« C'est pour vénérer une tête blanchie par les années, — rendue doublement vénérable parce qu'elle porte la cou-

ronne du sacerdoce depuis soixante-dix-huit ans — que nous sommes réunis, ce matin, en cette église.

« Avec quelle joie l'archevêque de Saint-Boniface voit cette belle fête de famille se passer dans sa cathédrale ! Humble successeur de deux grands évêques, — vos frères en religion, vénérable Jubilaire — héritier du fruit de leurs travaux et gardien de leurs restes vénérés, la reconnaissance me fait ici un devoir de remercier vos supérieurs d'avoir bien voulu permettre que cette fête, qui est éminemment une fête de famille, fût en même temps la fête du diocèse.

« Ne pourrions-nous pas dire, avec beaucoup de raison, que c'est une fête qui touche le Canada tout entier ? Certainement, puisque la Famille religieuse à laquelle vous appartenez a laissé des traces de son apostolat sur toutes les plages du Canada, — à partir des côtes du Labrador jusqu'à l'Océan Pacifique et jusqu'aux régions glacées du Yukon.

« Aussi d'illustres prélats sont-ils venus de très loin pour s'unir à la fête que les Oblats de Marie et l'Eglise de Saint-Boniface veulent faire à l'aimable centenaire, — héros de la fête de ce jour.

« Me permettra-t-on de dire que j'y vois encore autre chose ? L'Eglise de Saint-Boniface — qui a si grand besoin de la protection d'En Haut pour mener à bonne fin l'œuvre mise en marche par ses glorieux fondateurs — voit dans cette fête une promesse de bénédictions célestes. C'est pourquoi l'archevêque de Saint-Boniface a sollicité comme une faveur qu'elle fût, au moins partiellement, célébrée dans cette cathédrale. Dieu voulant le respect pour le vieillard, il ne peut que bénir ceux qui observent ce commandement.

« C'est le sacrifice du soir, dont parle l'Ecriture Sainte, que vous venez, vénérable jubilaire, célébrer en cette cathédrale. Loin de moi la pensée de vouloir poser une limite aux dons de Dieu ; cependant, à cent ans, on peut affirmer sans exagération, je crois, que l'homme est au soir, au couchant de sa vie.

« Avec le calice d'actions de grâces, que vous élèverez dans un moment vers Celui qui reçut l'oblation de votre jeunesse et qui se dispose à couronner votre vieillesse, vous ferez monter une prière vers le trône de la grâce, afin que Dieu en fasse descendre, sur cette chère Eglise de

Saint-Boniface, les secours dont elle a présentement si grand besoin.

« *Voici que ma course s'allonge*, dit l'auteur inspiré de l'Ecclésiastique, *et que mes jours s'approchent de l'Océan.*

« Votre sort ne peut être comparé à celui du vieillard qu'a représenté le peintre (Gleyre) en un vivant tableau : — *La barque vogue encore sur le fleuve des jours. Elle porte la gloire : voyez cette palme. Elle porte la poésie : voyez cette harpe. Elle porte la joie : voyez ces chants. Elle porte l'amour : voyez ce génie ailé qui effleure sa couronne dans la sombreur de l'eau. Car le soir est venu, le dernier croissant de la lune monte dans le ciel pâlissant, le concert s'achève : on applaudit... Un homme, un beau vieillard, est assis sur la rive. Le bâton du voyageur gît à côté de lui : il a achevé sa course. Il regarde, il écoute : son âme est encore là. Mais, de là, pas un regard ne va à lui et ne lui apporte un sourire ; pas une voix, pas un signe ne lui envoie un appel. Dans un instant, il sera seul : la barque aura passé, — elle fuit.* Et, au-dessous de son tableau, l'artiste a écrit deux sentences : *Le soir de la vie — Les illusions perdues.* (Mgr Baunard, *Le Vieillard.*)

« C'est bien là le soir de la vie pour tous ceux qui ont mis leurs espérances de bonheur dans les possessions d'un bien terrestre quelconque, — vaines illusions, qui laissent le cœur vide, quand elles ne vont pas jusqu'à souiller l'âme et compromettre son éternité !

« Plus sage, vous avez de bonne heure orienté votre vie, en prenant la Foi pour boussole.

« C'était en 1841. Les Oblats de Marie Immaculée avaient accepté l'appel de Mgr Bourget, de sainte mémoire : quatre missionnaires, — avant-garde de la glorieuse génération d'apôtres qui devaient les suivre — arrivés de France, se présentaient à l'évêché de Montréal pour saluer l'évêque et lui demander sa bénédiction.

« C'est le jeune abbé Dandurand, ordonné prêtre cette année-là, qui les reçut à l'évêché et les introduisit chez Mgr Bourget. *Mes Pères,* leur dit le saint évêque, *l'année dernière, lorsque votre vénérable Supérieur général, Mgr de Mazenod, promit de m'envoyer quelques-uns de ses enfants, je lui assurai que, dès l'arrivée de ses Oblats, je leur donnerais pour compagnon un jeune prêtre : le voici, — il vous appartient.*

« Le bon P. Dandurand disait plus tard : *C'était un saint qui m'indiquait ma vocation nouvelle : il fallait bien la suivre, et certes je n'ai pas eu à m'en repentir par la suite.*

« C'était un saint qui parlait, — les nombreuses œuvres, évidemment bénies de Dieu, qu'il a laissées en sont la preuve — mais sa direction comportait un sacrifice considérable ; et de l'avoir suivi sur-le-champ, sans plus d'examen, était une marque d'un esprit de foi et d'une générosité qui laissaient voir ce que serait plus tard le bon P. Dandurand.

« Le soir même de ce jour mémorable, le P. Dandurand portait la croix de l'Oblat et psalmodiait l'office divin avec ses nouveaux frères en religion.

« L'Oblat porte, dans les armes de sa Congrégation, ces paroles significatives : *Evangelizare pauperibus misit me.* C'est pour porter la bonne nouvelle de l'Evangile aux pauvres qu'il est envoyé par le divin Maître. Les pauvres spirituels — les vrais pauvres, ceux-là — se trouvent parfois dans les centres populeux, dans les paroisses des grandes villes. L'Oblat existe pour leur rappeler les vérités éternelles, par le bienfait des grandes missions, qui produisent toujours des fruits de grâce étonnante. C'est pour ces pauvres que l'illustre évêque de Montréal, Mgr Bourget, de sainte mémoire, avait sollicité la venue des Oblats de Marie Immaculée dans son diocèse. C'est vers ces pauvres qu'alla le jeune P. Dandurand, en compagnie de ses nouveaux frères en religion. Mais, quand ces pauvres ont été évangélisés, il reste ceux qui paraissent les seuls pauvres aux yeux des hommes, les seuls déshérités, — les habitants de ces régions peu établies, où il est si difficile de donner le secours religieux. Le bon P. Dandurand ne devait pas tarder à être envoyé dans ces régions ; car tel était bien l'état des cantons de l'Est où le P. Dandurand, jeune missionnaire, fut envoyé pour prêcher l'Evangile à ces hardis pionniers qui s'enfoncèrent les premiers dans les forêts des bois francs.

« De 1841 à 1848, le P. Dandurand consacra l'ardeur de sa jeunesse — grandie encore par l'esprit apostolique qui marqua sa vocation — à ces deux sphères d'activité. Les chaires de vérité s'élèvent aujourd'hui nombreuses dans les églises qui font maintenant honneur à la foi des populations de ces cantons de l'Est, — exemple vivant de ce que peut faire la force d'expansion de la race canadienne-

française, fidèle à sa foi et à la morale chrétienne, et servie par cette organisation à nulle autre pareille, puisqu'elle a Dieu pour centre de vie : je veux dire la paroisse catholique. Mais, au temps du P. Dandurand, la chaire était bien souvent la grande charrette renversée ; et la maison-*retirance*, c'était le ciel du bon Dieu, avec les étoiles pour flambeaux durant la nuit.

Les Oblats devaient être les apôtres de l'Ouest canadien. On dit — et c'est bien vrai — que ces missions furent les plus pénibles du monde. Mais, conscients de leur mission, — inscrite dans leurs armes : *Evangelizare pauperibus misit me* — ils s'élancèrent comme des géants pour parcourir leur voie.

« Le bon P. Dandurand devait faire partie de la première phalange de missionnaires qui vinrent à Ottawa, alors Bytown, pour de là rayonner dans toute cette vallée de la rivière Ottawa, couverte d'épaisses forêts. Aujourd'hui, Ottawa est à la porte de Montréal ; mais, alors, 130 milles à travers les grands bois étaient une distance considérable. C'était bien l'Ouest, — c'était bien la route des canots qui devaient conduire ses frères, à travers les prairies, jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

« C'est sur ce théâtre que se dépensa le meilleur de la vie du P. Dandurand, alors dans la force de l'âge. Il se prodigua à toutes les besognes. Missionnaire, secrétaire d'évêque, procureur d'évêché, curé de cathédrale, vicaire général et, à ses heures, architecte, il construisit la cathédrale d'Ottawa, l'église Saint-Joseph et celle de Sainte-Anne, et une partie de l'Université d'Ottawa.

« C'est aussi à cette époque qu'il fit partie de la troupe héroïque de missionnaires et de Sœurs Grises qui se dévouèrent aux pauvres victimes du terrible fléau connu dans l'histoire du pays sous le nom de typhus de 1847. Le bon Dieu prit plusieurs de ces hardis missionnaires, hommes et femmes, qui donnaient leur vie à ces pauvres victimes. Le P. Dandurand devait rester au poste tant qu'il y eut une âme à secourir ; alors, épuisé lui-même, il contracta la terrible maladie, qui le mena aux portes de la mort. Celle-ci n'avait évidemment pas d'amitié particulière pour le bon Père, puisqu'elle le renvoya avec un *Au revoir* qui devait lui permettre de célébrer son centenaire, — pour la consolation de sa Communauté, du diocèse de Saint-Boniface et de toute l'Eglise canadienne.

« C'est en 1875 qu'il quitta Ottawa pour venir, parmi nous, prendre un repos relatif dans le petit nid de Saint-Charles.

« L'Ecriture Sainte dit que les plus forts vivent jusqu'à quatre-vingts ans, et qu'après cela il n'y a plus que le labeur et la douleur. A quatre-vingts ans passés, le P. Dandurand devait prendre sa retraite comme curé de Saint-Charles, pour venir à Saint-Boniface continuer le saint ministère, parmi les vieillards et les orphelines, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans.

« Nous avons été les témoins de cette partie de sa vie. Au risque de blesser sa modestie, nous devons dire que, depuis le moment de son arrivée jusqu'à celui où il devait prendre sa dernière retraite au sein de sa communauté, il nous a toujours profondément édifiés. Nous nous rappelons, comme si c'était hier, le jour où, appelé de Saint-Charles à Saint-Boniface, — malgré le sacrifice considérable que comportait, à cet âge, une telle retraite — le Père arriva, le sourire aux lèvres, occuper son nouveau poste. *Le bon Dieu aime celui qui donne, le sourire aux lèvres* : eh bien, le Père mit ce fini à son oblation. Et, pendant toutes les années de son séjour parmi nous, il resta un modèle de bonté condescendante et de régularité religieuse. Levé à cinq heures, tous les matins, il était rendu à la chapelle intérieure, dès cinq heures et un quart, pour l'oraison. Et cette régularité, il la porta dans tous les actes de sa vie ; et nul doute qu'elle ne l'aidât puissamment à garder cette jeunesse de corps et d'âme qui le fit toujours vingt ans, au moins, plus jeune que son âge.

« Quelques petits caprices sont rarement séparables du vieil âge ; et j'ajouterai qu'à cet âge ils doivent être respectés et non brusqués. Quand le Père nous quitta, — il y a à peine trois ans — nous en étions encore à lui trouver cette faiblesse quasi inséparable du vieil âge. Le Père n'eut pas de caprices ; il n'aimait pas à paraître vieux, et il évita soigneusement, par vertu plus que par toute autre considération, d'en montrer le moindre signe. Pendant tout le temps que nous l'avons connu, il agit en tout comme un homme convaincu que nous ne sommes ici-bas que pour être bons et saints et pour rendre les autres heureux autour de nous.

« *Le monde païen a vu passer le vieillard. Il descendait une colline, un bâton à la main. Sa tête blanchie*

*branlait au vent du soir. Le regardant cheminer ainsi, courbé vers la terre, l'antiquité s'est inclinée, compatissante et respectueuse, — le miséreux est chose sacrée. C'était à la terre qu'il s'en retournait ; et ce salut était un adieu sans retour... Puis le monde chrétien a vu passer le vieillard nouveau. Il montait, d'un pas tranquille, vers un sommet invisible mais proche : c'était le dernier stage de sa longue carrière. Sa tête dénudée se relevait pour chercher et déjà saluer le faîte désiré. Il y touchait : les nuages roulaient sous ses pieds, une lumière descendue d'en haut teignait son front. Le ciel s'ouvrait ; et, de ce côté, pleines de sourires, des voix aimées l'appelaient vers elles :* « Viens avec nous », *tandis que, du côté de la terre, d'autres voix disaient :* « Au revoir ! » (Mgr Baunard, LE VIEILLARD.)

« N'est-ce pas la vision céleste qui s'offre aux yeux de notre foi, en ce jour mémorable de votre centenaire, ô Père vénéré ? N'entendez-vous pas la voix de vos premiers compagnons d'oblation religieuse, maintenant en possession du fruit de leurs travaux, vous dire du haut du ciel : *Viens avec nous !* C'est la voix d'un Honorat, d'un Telmont, d'un Baudrant, d'un Lagier, etc., etc. En leur compagnie, vous avez souvent redit ces paroles, que le prêtre répète chaque matin au pied de l'autel : *Je monterai à l'autel du Seigneur, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.* Et c'est dans la joie sans fin qu'ils attendent celui qui s'est attardé sur la terre... A ces voix se mêlent celles d'un Guigues, d'un Tabaret, d'un Taché, d'un Grandin, d'un Lacombe, d'un Leduc, d'un Langevin, — pour ne nommer que quelques-uns des plus illustres de vos frères. Et c'est bien le sourire qu'ils vous envoient, eux aussi, — sourire que l'on aperçoit à travers les larmes de la séparation — et c'est la joie, on n'en peut douter.

« D'un autre côté, vos frères d'ici-bas vous redisent les paroles des disciples d'Emmaüs : — RESTEZ AVEC NOUS, CAR IL FAIT SOMBRE ; *des nuages flottent à l'horizon de notre Famille religieuse, et la vieillesse aimée et respectée est une garantie de bénédiction : restez avec nous !*

« Quel que soit le concert de voix auquel le divin Maître accédera, il trouvera dans votre cœur la disposition que le grand Apôtre nous enseigne quand il s'écrie : *Jésus-Christ est ma vie, et je sais que la mort me sera un gain. La dernière étape du chrétien,* nous dit à son tour saint Au-

gustin, *s'achèvera au chant de l'*Alleluia... C'est aussi par le chant du *Te Deum* que nous voulons terminer cette cérémonie religieuse de votre centenaire : il ne sera que le prélude de l'*Alleluia* du ciel, que je vous souhaite de tout mon cœur. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : Ainsi soit-il... »

La messe se termina par la bénédiction papale que le vénérable jubilaire — en vertu d'un rescrit de Sa Sainteté Benoît XV, qui avait bien voulu s'associer à la fête — donna à toutes les personnes présentes. Puis, descendant les degrés de l'autel, le R. P. Dandurand — d'une voix qui a gardé, en dépit d'un siècle, une remarquable vigueur — entonna le *Te Deum*, qui fut continué par l'assistance avec un religieux enthousiasme.

### E. — **Banquet au Juniorat.**

De la cathédrale, le clergé se rendit au juniorat de la Sainte-Famille, où devait avoir lieu le banquet, servi par les junioristes. Ce fut le vénéré centenaire qui présida ces agapes, — ayant à sa droite NN. SS. les Archevêques de Saint-Boniface et de Régina, S. G. Mgr Grouard, Mgr Dugas, M. le maire Béliveau, etc., et à sa gauche S. G. Mgr l'Archevêque d'Edmonton, S. G. Mgr Budka, M. le chanoine Campeau, Mgr Cherrier, l'honorable juge Prud'homme, etc. Les provinciaux Oblats — les RR. PP. Beys (Manitoba), Charlebois (Canada), Antoine (Texas) et Grandin (Alberta) — occupaient aussi des places d'honneur en face du héros de la fête.

A la fin du dîner, le R. P. Beys, provincial du Manitoba, se leva et donna lecture de quelques-unes des nombreuses dépêches adressées au vénéré P. Dandurand :

*a*) Voici d'abord le texte de celle de S. G. Mgr Augustin Dontenwill, supérieur général des Oblats de Marie Immaculée : « BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE. AUTORISATION DE DONNER LA BÉNÉDICTION PAPALE. RESCRIT SUIT. FÉLICITATIONS. »

*b*) De S. E. le cardinal Bégin, archevêque de Québec : « Félicitations cordiales au glorieux centenaire, au vaillant apôtre. *Ad multos annos !* »

*c*) De S. E. Mgr di Maria, délégué apostolique : « Agréez mes félicitations. Assurance de prières. Vœux pour fêtes centenaires. »

*d*) De S. G. Mgr Labresque, évêque de Sherbrooke, et de son auxiliaire : « Félicitations enthousiastes au jeune centenaire. Gloire à Dieu. Honneur aux vaillants Oblats du Nord-Ouest canadien. »

*e*) De S. G. Mgr Forbes, évêque de Joliette : « En union avec votre Famille religieuse et le clergé manitobain, je vous offre, en votre béni centenaire, mes félicitations pour le siècle écoulé et le vœu que le Maître de la vie y ajoute de nouveaux lustres. »

*f*) Des paroissiens de Laprairie : « Les citoyens de Laprairie présentent au vénérable centenaire les félicitations et les souhaits de sa paroisse natale. »

*g*) Du R. P. Lemieux, provincial des Rédemptoristes, de Sainte-Anne de Beaupré : « Au vénérable centenaire les Pères Rédemptoristes présentent félicitations et demandent bénédiction. »

*h*) De M. l'abbé Myrand, curé de Sainte-Anne d'Ottawa : « Au saint prêtre qui m'a baptisé, au premier organisateur de ma paroisse, au pieux et vénéré curé dont le souvenir est resté si gravé dans bien des cœurs, le curé de Sainte-Anne d'Ottawa et ses paroissiens offrent leurs plus respectueux hommages et leurs meilleurs vœux. »

*i*) De Gravelbourg, Sask. : « Curé de Gravelbourg, faculté du collège, religieuses de Jésus-Marie et sœurs Oblates vous offrent félicitations et meilleurs vœux. »

Après avoir mentionné les auteurs de quelques autres dépêches, — notamment le R. P. John Welch, *O. M. I.*, vicaire des missions de la Colombie Britannique — le Révérend Père termina par la lecture du poème latin du R. P. Joseph Blain, *S. J.*, qui réside depuis plus d'un an

à Montréal, après avoir passé trente ans au Manitoba ; on trouvera plus loin cette belle poésie. Puis il ajouta un mot du cœur pour remercier NN. SS. les archevêques et évêques, et tous les hôtes présents ; après quoi il invita ceux qui le désiraient à prendre la parole.

Tour à tour se levèrent NN. SS. les archevêques de St-Boniface, d'Edmonton et de Régina, S. G. Mgr Grouard, Mgr Dugas, — qui lut au centenaire une poésie de M. l'abbé Georges Dugas, autre ancien de Saint-Boniface et bientôt nonagénaire — M. le chanoine Campeau, Mgr Cherrier, originaire de Laprairie tout comme le P. Dandurand, et l'inimitable P. Zacharie Lacasse, *O. M. I.*, réclamé par l'auditoire.

Puis une ovation enthousiaste éclate dans toute la salle. Le centenaire est debout à son tour. Il va parler. « *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto* », dit-il avec un pieux accent. Alors, continuant avec son fin sourire : — « Il ne faut pas que j'oublie le bon Dieu... Je ne puis rester silencieux : il faut que je parle, bien que j'aie de la peine à respirer, — voyez vous, il y a un siècle que je fais cela !... Un siècle, cela fait 100 fois 12 mois, 100 fois 365 jours ; et cela fait bien des jours ! C'est ce qui s'est écoulé depuis le petit berceau de Laprairie que mes anciennes orphelines, inspirées par d'originales Sœurs Grises, me rappelaient dimanche soir. J'ai passé à travers ces jours presque innombrables, et me voilà ici aujourd'hui. J'ai maintenant les pieds dans un autre siècle, dont je ne verrai pas la fin.., pas plus que les personnes présentes ! Je vais désormais vivre de souvenirs. J'ai vu bien des pays et rencontré bien des personnes ; et j'ai toujours trouvé partout les deux cités de saint Augustin. »

Le centenaire développe quelque peu cette idée, l'illustre de souvenirs personnels, et continue pendant près d'un quart d'heure, trouvant des expressions dont la justesse, la saillie et l'humour étonnent les auditeurs. Ainsi ce délicat compliment : — « Au cours de ma longue vie, j'ai eu

bien des épreuves. J'en ai eu une bien grande, ces dernières années, lorsque j'ai perdu Mgr Langevin : ç'a été une cruelle blessure pour mon cœur. Mais Dieu, qui arrange toutes choses pour le mieux, m'a donné un autre Mgr Langevin dans la personne de Mgr Béliveau. Lui aussi me gâte! » Et il termina, en remerciant bien profondément NN. SS. les archevêques et évêques, les visiteurs distingués (dont quelques-uns étaient venus de loin), les membres du clergé et tous ceux qui, de quelque manière, s'étaient associés à son centenaire, lui avaient adressé des dépêches ou des lettres, ou avaient prié pour lui. Il promit qu'il n'en oublierait aucun à la sainte messe, chaque fois qu'il lui serait encore permis de la dire.

### F. — **Séance de Clôture.**

La célébration du centenaire du R. P. Dandurand prit fin, dans la soirée du 25 mars, par une très intéressante séance littéraire et musicale au juniorat de la Sainte-Famille (1).

Les élèves du juniorat représentèrent, avec un vif succès, un beau drame chrétien en cinq actes, — intitulé : « *Herménégilde* » *ou* « *Les deux Couronnes* » — tiré de la vie de saint Herménégilde, martyr (586).

Deux petits junioristes, en costume de pages, — dont ils remplissaient le rôle dans la pièce — chantèrent d'une manière délicieuse, avec accompagnement de gestes très

(1) On a bien voulu nous envoyer un exemplaire du *Programme-Souvenir* de cette séance. C'est un petit chef-d'œuvre — que nous conserverons précieusement au « Musée » de la Famille — représentant, en frontispice, un magnifique portrait du R. P. Dandurand, avec en exergue les principales étapes de sa longue vie si bien remplie, et donnant la liste des personnages de la tragédie et celle des chants, etc., avec le texte même de la poésie *Vive le Père Dandurand*, dont nous parlons plus loin. Félicitations et remercîments !

expressifs, durant l'un des entr'actes, un duo, — *Vive le Père Dandurand* — qui fut fort goûté et applaudi.

Et la séance se termina par le chant de l'hymne national « O Canada », accompagné de l'orchestre...

Et l'on prit congé du vénérable jubilaire, en lui souhaitant une dernière fois toutes sortes de bénédictions, d'abord ici-bas « dans cette vallée de larmes », et plus tard là-haut « dans la cité des saints où l'on ne vieillit plus (1) » !

Nous allons faire de même ; nous allons prendre congé de nos aimables lecteurs, — pas cependant avant de les avoir priés d'admirer les beaux sentiments et la belle facture des vers latins qui vont suivre et que nous avons, plus haut, promis de mettre sous leurs yeux :

1. Primus Oblatus Canadensis es tu, — tu sacerdotum venerande Nestor,
   Qui pie Christum colis et Mariam — Immaculatam !

2. Centuplex postquam tibi cessit annus, — tu vales rite celebrare missam,
   Et facis sacros resonare cantus, — firmus ad aras !

3. Sæculum vitæ cumulas serenæ ; — Christus at multos superaddat annos,
   Et tibi in cœlo renovat juventam, — Omne per ævum !

(1) Le rescrit pontifical, autorisant le R. P. Dandurand à donner la bénédiction papale à l'occasion de la célébration de son centenaire, n'est arrivé à Saint-Boniface que quelques jours après la fête. Le bon Père a donné cette bénédiction sur la foi d'un câblogramme de S. G. Mgr Augustin Dontenwill, Supérieur général *O. M. I.*, annonçant l'envoi du rescrit. En voici le texte : « *Nous prions le bon Dieu de répandre ses grâces et ses bénédictions sur le P. Damase Dandurand, et Nous accordons au vénérable centenaire la faculté de donner la bénédiction papale aux fidèles qui assisteront à la messe qu'il célébrera le 25 mars*. Du Vatican, le 26 février 1919. Benedictus PP. XV. » — Par deux autres rescrits, Sa Sainteté a autorisé le vénérable centenaire à dire tous les jours la messe *de Beata* ou *pro Defunctis* et lui a accordé dispense complète du bréviaire — qu'il récitait depuis 1840.

# VICARIAT DU MACKENZIE

## Meurtre des Pères Rouvière et Leroux.

### A. — **Premières Tentatives d'Evangélisation.**

Enclavée entre la mission du Yukon et celle du Keewatin, la circonscription du Mackenzie embrasse, presque en totalité, le domaine immense drainé par le fleuve de ce nom. Elle est limitée, à l'est, par le 100e degré de longitude, — à l'ouest, par les montagnes Rocheuses, — au sud, par le 60e degré de latitude, — et enfin, du côté nord, elle s'étend jusqu'au pôle...

Au printemps de 1911, Mgr Gabriel Breynat, *O. M. I.*, Vicaire apostolique du Mackenzie, ayant appris que deux cents Esquimaux devaient visiter le grand Lac de l'Ours cette année-là, décida de mettre à exécution, sans plus tarder, le projet qu'il avait tant à cœur, — l'évangélisation des Esquimaux de la rivière Coppermine.

Son choix se porta immédiatement sur le P. Jean-Baptiste Rouvière, *O. M. I.*, originaire du diocèse de Mende, — missionnaire âgé de trente ans et doué de toutes les qualités dont Dieu se plaît à munir ses grands ouvriers apostoliques. Un séjour de quatre années consécutives à la mission de Good-Hope avait rompu à la vie de l'Extrême-Nord ce Cévenol ardent et robuste. La connaissance approfondie qu'il avait acquise de la langue des Peaux-de-Lièvre devait l'aider à lui faire trouver, parmi les Indiens du grand Lac de l'Ours, des interprètes pour ses premiers rapports avec les Esquimaux.

Il partit joyeusement le 1er août 1911, remonta le fleuve Mackenzie depuis le fort Good-Hope jusqu'au fort Norman,

s'engagea, avec sa chapelle de missionnaire et quelques provisions de bouche, dans la *Bear River* (rivière de l'Ours), et, au bout de quinze jours, atteignit le grand Lac de l'Ours, dont elle est le déversoir. Traversant ensuite les 400 kilomètres du grand Lac, le P. Rouvière aborda sur sa rive nord.

Hélas ! lorsqu'il y arriva, les Esquimaux avaient déjà levé leur camp et s'acheminaient à petites journées vers leurs quartiers d'hiver, sur le littoral de l'océan Arctique. Mais, loin de se laisser abattre par ce contre-temps, il poursuivit sa route sur leurs traces ; et il eut enfin la joie de les atteindre.

Ecoutons-le raconter lui-même, dans une lettre crayonnée sous la tente et adressée à son évêque, dans quelles circonstances eut lieu sa première entrevue avec ses ouailles tant désirées :

Monseigneur et bien-aimé Père,

*Vous m'avez envoyé évangéliser les Esquimaux. La rencontre a eu lieu le 15 août, vers sept heures du soir.*

*Depuis une semaine je parcourais les steppes ; et je commençais à désespérer de pouvoir les rejoindre, lorsque, après une longue journée de courses, j'aperçus tout à coup, sur le sommet d'une colline, trois êtres vivants... Etaient-ce des caribous, étaient-ce des hommes ?*

*Pour m'en assurer, je hâtai le pas dans leur direction. Au bout de dix minutes, j'aperçus une foule de gens sur le versant du monticule. Il n'y avait plus à en douter : c'étaient des Esquimaux.*

*A ma vue ils accourent ; mais, arrivés à une certaine distance, ils font halte. L'un d'eux prend les devants ; mais bientôt il s'arrête, lève les bras au ciel, penche la tête à droite, puis incline tout son corps vers la terre. Il répète ces gestes à plusieurs reprises.*

*Je lui réponds en levant les bras. Alors, il se rapproche*

*de moi, et tous les autres se précipitent à sa suite... C'était leur signe de salut.*

*Quand le premier Esquimau fut assez près pour me reconnaître, il se retourna en criant : « Krablouma, — c'est un Blanc ! » Il arriva alors vivement jusqu'à moi, tout souriant et me tendant la main. Je la serrai entre les miennes.*

*Aussitôt il me prit par le bras, pour me présenter à tout le monde. J'avais ma soutane et ma croix d'Oblat. Ce signe sacré les frappa vivement ; ils ne se lassaient pas de le regarder. Je leur donnai quelques médailles de la sainte Vierge, que je leur passai moi-même au cou. Ils étaient radieux.*

*Ensuite j'allai à leur campement, et je donnai la main à tous les gens qui étaient là. Ils m'invitèrent à leur table. Je n'eus garde de refuser ; car, marchant depuis le matin sans manger, j'étais affamé.*

*Après le repas, ils m'accablèrent de questions. Je m'efforçai de leur faire comprendre que j'étais venu pour rester parmi eux.*

18 août 1911.

Joignant l'action à la parole, le P. Rouvière prit ses dispositions pour hiverner dans le voisinage du lac Imerenik. Habile charpentier, il eut vite fait d'équarrir et d'ajuster les troncs d'arbres qui devaient composer sa pauvre demeure. Il y célébra le saint Sacrifice, pour la première fois, le 17 septembre 1911.

Jusqu'à la fin d'octobre, beaucoup d'Esquimaux, retournant à la mer par ce chemin, vinrent l'y visiter, — famille par famille. Après le départ des derniers, il passa l'hiver dans la solitude, la prière et le travail des mains...

Au mois d'avril 1912, il attela ses chiens et prit la direction du fort Norman, afin d'y aller prendre un compagnon d'apostolat qui lui avait été promis.

C'était le P. Guillaume Leroux, *O. M. I.*, un Breton né

dans le diocèse de Quimper en 1885 et qui, depuis un an, était arrivé du scolasticat de Liège.

Tous deux se mirent en route, à la fin de juillet; et, le 27 août, ils entraient dans la maisonnette du lac Imerenik.

Ils eurent la joie de voir beaucoup d'Esquimaux durant l'automne; et le P. Leroux s'appliqua de toute son énergie à étudier leur idiome.

Mais ils ne tardèrent pas à comprendre qu'à moins d'établir leur résidence définitive sur l'océan Glacial même, ils ne pourraient songer à les convertir. Au grand Lac de l'Ours et au lac Imerenik il ne viendrait jamais qu'un petit nombre d'indigènes, — et encore trop affairés et pour trop peu de temps. Ils résolurent donc d'aller, l'automne suivant, au golfe du Couronnement.

Cependant, ils auraient bien voulu avoir l'avis de leur évêque. Un assentiment formel de sa part les aurait puissamment encouragés dans leur entreprise.

Sans doute, Mgr Breynat leur avait donné l'autorisation d'agir selon leur jugement; mais, espérant toujours pouvoir communiquer avec lui, au cours des mois suivants, ils ajournèrent l'exécution de leur projet.

Cependant, le printemps et l'été se passèrent, sans qu'ils pussent le voir ni trouver le moyen de lui faire part de leurs plans d'apostolat.

Mais, le 30 août 1913, — ayant reçu une lettre, dans laquelle un capitaine marchand disait qu'après avoir séjourné deux ans parmi les indigènes du Golfe, il jugeait le moment favorable pour y établir une mission — ils se décidèrent à partir.

Puis un long et angoissant silence se fit. Trois années devaient s'écouler, avant qu'on sût exactement ce qui s'était passé.

### B. — **Massacre des Missionnaires.**

En 1914, un explorateur, qui s'était aventuré dans le *Barren Land*, y rencontra des Esquimaux affublés de sou-

tanes et d'ornements sacerdotaux. Les ayant interrogés sur les « hommes blancs » venus en leurs parages l'année précédente, il n'obtint d'eux, pour toute réponse, que des gestes étranges et incompréhensibles, suivis d'une fuite précipitée.

Cette découverte était de mauvais augure... Mais ces gens pouvaient avoir dévalisé la cabane du lac Imerenik, en l'absence des missionnaires... En somme, il n'y avait pas d'indication positive du malheur que l'on redoutait.

Une dernière espérance s'attachait à une parole rapportée par un Peau-de-Lièvre venu du grand Lac de l'Ours : — « Lorsque les Pères sont partis, assurait-il, ils ont déclaré : *Nous allons suivre les Esquimaux aussi loin qu'ils iront ; peut-être ne reviendrons-nous pas avant deux ans.* »

On conservait donc une lueur d'espoir. « Ils seront allés, se disait-on, jusqu'à l'île Victoria ; et, surpris par un précoce dégel de la mer, n'osant d'autre part se confier aux frêles *kayaks* (embarcations esquimaudes), ils attendent, pour revenir, les glaces d'un autre hiver... »

Lorsqu'au printemps de 1915 il ne fut plus possible de mettre en doute une issue fatale, Mgr Breynat fit appel au gouvernement canadien, et demanda qu'un détachement de gendarmes fût envoyé dans la région où ses missionnaires avaient dû vraisemblablement trouver la mort. Le gouvernement accéda très libéralement à cette requête.

L'inspecteur Lanauze et les gendarmes Wight et Withers partirent, avec des vivres et des munitions pour deux années. Mais, lorsqu'ils arrivèrent dans le Barrenland, le plus imprévu des contretemps les y attendait. Pour la première fois, et comme s'ils avaient soupçonné les investigations dont ils allaient être l'objet, les Esquimaux n'y parurent pas cet été. La cabane des missionnaires était tout en ruines !

Les gendarmes attendirent dans une hutte de la baie Dease le retour de la saison favorable...

A la fin d'avril 1916, ils se remirent en route vers le

Nord, — atteignirent, au mois de mai, le premier village de l'embouchure de la rivière Coppermine, — et procédèrent immédiatement à leur difficile enquête.

Ils interrogèrent adroitement les Esquimaux sur les deux « hommes blancs » venus chez eux trois ans auparavant. Mais toutes leurs ruses, pour obtenir indirectement la vérité, restèrent sans résultat.

L'un des gendarmes eut enfin l'idée de dire à l'interprete : — « Demande-leur carrément qui a tué les prêtres; fais la question sans détour. »

L'interrogation, ainsi formulée dans sa franche brutalité, fut immédiatement suivie de cette réponse : « Les Blancs ont été tués par Sinnisiak et Oulouksak ! »

Aussitôt les langues se délièrent, et chacun raconta ce qu'il savait sur ce qui s'était passé. Tout le monde en avait été informé, dès le lendemain du crime. On se montrait en même temps fort peiné du meurtre des « bons Blancs ».

Les dépositions furent fidèlement consignées par écrit. Les aveux spontanés des meurtriers et la découverte, à l'endroit même de l'assassinat, du *Journal*, de pauvre papier rugueux, sur lequel le P. Rouvière écrivait au crayon indélébile ses notes quotidiennes, permettaient de reconstituer tous les actes de la sanglante tragédie...

Les missionnaires étaient partis du lac Imerenik, le mercredi 8 octobre 1913, avec un groupe considérable d'Esquimaux, venus la veille pour les emmener. Parmi eux se trouvaient Sinnisiak et Kormik.

Les voyageurs mirent une douzaine de jours à parcourir les 100 milles (160 kilomètres) qui les séparaient de la mer Glaciale. Le *Journal* note continuellement des « froids intenses », des « temps affreux », des « chemins difficiles », des « vents contraires », etc.

Le terme de ce rude voyage fut une île située dans l'estuaire de la *Coppermine River*. Le 20 ou 22 octobre, le P. Rouvière écrivait :— « Nous arrivons à l'embouchure de la rivière de Cuivre. Des familles sont déjà parties. *Désen-*

*chantement* de la part des Esquimaux. Nous sommes menacés de famine ; aussi, nous ne savons que faire. »

C'est la dernière phrase écrite par notre regretté confrère. Le mot *désenchantement* apparaît fortement appuyé. C'est la première fois que le P. Rouvière parlait avec quelque amertume de ses ouailles.

La famine menaçait le camp, parce que la pêche était fort précaire et que le renne faisait défaut. Les Pères s'étaient munis de provisions ; mais elles leur furent bientôt volées.

Pendant la nuit du 26 au 27 octobre, Kormik, un Esquimau, qui les hébergea une semaine sous sa tente, se glissa au chevet de ses hôtes, enleva la carabine du P. Leroux et la cacha.

Quel que fût le protocole indigène qui prescrit de ne point refuser ce que l'on vous demande, les Pères ne pouvaient tolérer ce larcin : se risquer sans fusil dans ces pays, c'est, pour un Blanc, se condamner à mourir de faim. L'arme fut donc reprise de force par son propriétaire.

Ce que voyant, Kormik entra en colère et se rua sur le P. Leroux pour le tuer. Mais un brave vieillard, Koeha, s'interposa : saisissant l'agresseur à bras le corps, il le maîtrisa.

Il prit ensuite les missionnaires à part et leur représenta que leur vie était en danger : — « Kormik et les siens, leur dit-il, vous feront un mauvais parti. Vous devriez retourner tout de suite à votre cabane du lac Imerenik. Vous reviendrez, l'année prochaine, en meilleure compagnie. »

Puis, il les aida à appareiller leur équipage, qui consistait en un traîneau et deux chiens. Ensuite, il les accompagna durant une demi-journée, autant pour les placer dans la bonne direction que pour les défendre d'autres attaques possibles. Il s'attela même au traîneau avec les chiens.

Lorsqu'ils eurent remonté la rivière, jusqu'au chemin qui s'engage dans le Barrenland, il leur dit : — « Il n'y a pas

d'arbres ici. Continuez d'avancer aussi loin que vous pourrez. Après cela vous n'éprouverez plus de difficulté. Je vous aime, et je ne veux pas qu'on vous fasse du mal. » Et, sur une cordiale poignée de main, ils se séparèrent.

Comment les missionnaires passèrent-ils la nuit qui suivit le départ de Koeha? Nous ne le saurons jamais. Mais ils durent souffrir beaucoup, car il faisait très froid, et ils n'avaient ni tente pour s'abriter ni bois pour se chauffer...

Pendant ce temps, Sinnisiak et Oulouksak quittaient à la dérobée la tribu endormie, et se mettaient à suivre les traces laissées dans la neige par le traîneau.

Ils rejoignirent les missionnaires vers le milieu du jour. Ceux-ci comprirent leurs desseins perfides : ils connaissaient la mauvaise réputation de Sinnisiak et ses relations avec Kormik. Ils leur firent cependant bon accueil.

Afin d'expliquer leur présence et surtout de se donner le temps de choisir le moment favorable, les Esquimaux dirent qu'ils venaient les aider à gagner le bois à travers les chemins très ondulés et encombrés de neige. Ils avaient même, à cette fin, amené deux chiens de relai.

Les quadrupèdes ne pouvant, à eux seuls, remorquer le traîneau, les quatre voyageurs leur vinrent en aide : hommes et chiens s'attelèrent au lourd véhicule.

Les Esquimaux trouvent tout naturel de prendre le harnais d'un traîneau, et n'estiment pas qu'il y ait rien d'humiliant dans ce travail. Au cours des longs voyages, tous les membres des familles s'y emploient ; les femmes halent en tête, les chiens sont au milieu, et les hommes en queue. Et combien de fois les missionnaires du Nord n'ont-ils pas rendu ce service à leurs coursiers trop faibles !

En avant, le P. Rouvière battait la neige de ses raquettes, afin de frayer un passage. Le P. Leroux était à la tâche, non moins pénible, de retenir avec des cordes l'arrière du traîneau qui, sans cela, aurait chaviré à chaque cahot.

Chemin faisant, le vent se leva et bientôt une violente

tempête se déchaîna. La neige tombait du ciel en tourbillons épais et aveuglants. La marche devenait de plus en plus pénible...

Sinnisiak jugea le moment propice. Il murmura quelques mots à l'oreille d'Oulouksak, et tous deux se débarrassèrent du harnais.

Sinnisiak s'en alla derrière le traîneau; mais le P. Leroux, mis en plus grande défiance, le suivit du regard... Le misérable eut alors recours à un stratagème : il fit mine de détacher sa ceinture pour satisfaire un besoin naturel. Le prêtre détourna les yeux ; et le scélérat, se rapprochant de lui vivement, le frappa de son grand coutelas dans le dos.

Le blessé se précipita en avant, en poussant un cri ; mais il avait à peine dépassé l'avant du traîneau qu'Oulouksak, à son tour, se jetait sur lui, pendant que Sinnisiak criait : « Achève-le ; moi, je vais m'occuper de l'autre ! »

Le P. Leroux saisit les épaules de son agresseur, en faisant appel à sa pitié. Mais, sourd à ses supplications, Oulouksak lui porta deux coups de couteau, — le premier dans les entrailles, le deuxième dans le cœur.

Cependant, averti par le cri de détresse de son confrère, le P. Rouvière accourait. En le voyant s'affaisser sur le sol et Sinnisiak armer la carabine qu'il avait prise dans le traîneau, le missionnaire s'enfuit vers la rivière. La première balle que lui envoya l'assassin le manqua ; mais la deuxième l'atteignit dans les reins et le fit tomber assis sur la neige.

Les deux Esquimaux accoururent. « Achève-le ! » commanda de nouveau Sinnisiak. Oulouksak lui plongea alors dans le flanc la lame encore fumante de son couteau.

Le pauvre Père, cette fois, tomba étendu tout de son long dans la neige rougie... Comme il respirait et que ses lèvres remuaient encore, Sinisiak alla chercher, au traîneau, la hache des missionnaires ; et, revenant au moribond, il lui coupa les jambes et la tête.

Puis, déchirant les entrailles palpitantes, Oulouksak arracha une portion du foie ; et les deux monstres en mangèrent. Et, ayant jeté le corps dans un ravin, ils retournèrent au P. Leroux, l'ouvrirent et lui dévorèrent pareillement le foie...

L'horrible festin fini, ils s'emparèrent de tout ce qui était dans le traîneau, et revinrent au camp où ils racontèrent ce qu'ils avaient fait. — « Nous avons tué les Blancs », dirent-ils à Kormik, en arrivant.

Le crime fut commis, entre le 28 octobre et le 2 novembre 1913, à une quinzaine de milles de l'océan Glacial, sur la rive gauche de la rivière de Cuivre, de huit à dix milles en amont de la *Bloody Fall.*

Le lendemain, un certain nombre d'Esquimaux s'en furent au lieu du carnage. — « J'étais très chagrin de la mort des deux bons Blancs, raconta l'un d'eux, nommé Koeha, de qui nous tenons les détails de cette scène, et je voulus aller les voir. En arrivant, j'aperçus le corps d'un homme sans vie, à côté du traîneau. C'était Ilogoak (le P. Leroux), et je me mis à pleurer. Je ne vis pas Kouliavik (le P. Rouvière). La neige recouvrait le corps d'Ilogoak, laissant le nez à découvert... J'aimais beaucoup les bons Blancs. Ils étaient très bons pour nous : ils nous donnaient des munitions, de la ligne à morue et de la ficelle pour faire des rets... »

Trois ans plus tard, le 3 juin 1916, le gendarme se fit conduire à cet endroit par un indigène nommé Mayouk. Il y trouva la planche de fond du traîneau et, tout à côté, un os maxillaire retenant encore toutes ses dents blanches intactes. Mayouk déclara que cette relique était du P. Leroux : elle avait été jetée là, l'année précédente, par un passant.

Comme M. Wight tenait à voir le lieu précis où le P. Leroux avait rendu le dernier soupir, Mayouk l'entraîna, à vingt mètres plus loin, dans la direction de la rivière. La place était marquée par les griffes des animaux carnas-

siers et par de nombreuses esquilles d'ossements tombées de leurs gueules.

Mayouk conduisit ensuite le gendarme à une excavation pratiquée dans la glaise par un ruisseau qui se jette dans la rivière de Cuivre ; et il lui dit que le corps du P. Rouvière était au fond. Six pieds de glace le recouvraient. Le gendarme, pressé par le temps, ne put rien faire pour le déblayer. Il se contenta de confectionner, avec la planche du traîneau, deux humbles croix, qu'il planta respectueusement sur les points où les deux héroïques missionnaires avaient trouvé, dans une mort sanglante, le couronnement de leur apostolat...

En 1917 enfin, en la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, le 15 août, dans l'après-midi, — sixième anniversaire de la première rencontre des Esquimaux par le P. Rouvière — Sinnisiak, son bourreau, comparaissait devant le juge d'instruction, à Edmonton, et faisait l'aveu de son forfait.

### C. — Projets d'Apostolat futur.

Invoquant son titre de Père des missionnaires immolés, Mgr Breynat adressa une supplique à l'honorable ministre de la Justice, pour que la peine de mort fût commuée. Il demanda que les deux meurtriers lui fussent donnés, afin qu'il pût leur faire comprendre la beauté de la Religion catholique, — dans ses institutions, dans ses missionnaires et dans sa miséricordieuse indulgence.

Cette demande fut entendue. La sentence de mort, prononcée pour la forme, fut aussitôt changée en un emprisonnement indéfini, — emprisonnement sans chaînes ni verrous, au fort Résolution, sur le grand Lac des Esclaves, — proposé par le Vicaire apostolique du Mackenzie.

La détention des deux coupables s'y accomplira, aussi courte que l'on voudra, sous la garde très bénigne de la gendarmerie locale et à l'école des plus belles œuvres apostoliques du Nord-Ouest canadien...

Quant aux reliques sacrées des deux héroïques missionnaires, — ossements, calice, soutanes, croix d'Oblats, nappe d'autel ensanglantée, etc., — elles sont gardées au scolasticat des O. M. I. inauguré, à Edmonton, le 12 septembre 1917 (1). Elles forment les premiers trésors de notre *Salle des martyrs*.

Et l'avenir ? A la suite du tragique événement que nous venons de raconter, toute tentative d'apostolat auprès des Esquimaux avait été abandonnée. Mais, nous écrit maintenant le vénéré Mgr Breynat, « nous avons à cœur de reprendre au plus tôt notre mission chez les Esquimaux. Je n'ai que l'embarras du choix parmi mes collaborateurs (tous Oblats de Marie), qui ont tous sollicité la faveur d'y consacrer leur vie. La difficulté de les remplacer aux postes qu'ils occupent actuellement n'est pas absolument insurmontable : en nous dédoublant, nous pourrions peut-être suffire à tout. Mais comment faire face aux dépenses de voyages, de fondation, etc., car tout est à recommencer, tout ayant été détruit, — maisons, chapelles, etc. ? Nous comptons sur la bonne Providence qui, jusqu'ici, nous est si fidèlement venue en aide.

« Je recommande cette œuvre aux prières de nos chers Pères et Frères. Si nos missionnaires se passent volontiers des douceurs de la civilisation et savent, au besoin, se contenter du produit de leur chasse et de leur pêche pour soutenir leurs forces physiques, ils ont, au moral et au spirituel, absolument besoin d'être réconfortés par des grâces de choix, que seules des prières ferventes peuvent leur obtenir. »

Pierre Duchaussois, *O. M. I.*

(1) Voir, aux *Nouvelles de Partout* (pages 57-60), notre récit de l'inauguration de ce scolasticat — déjà florissant et prospère.

# CHRONIQUE DU CANADA

## Une Course à travers nos Œuvres.

✠ Les Missionnaires Oblats sont allés remplir, en Nouvelle France, le rôle que les moines d'Occident avaient assumé jadis en la vieille France : ils ont été les propagateurs de la civilisation. Au milieu des villages, ils ont construit une église, que les fidèles ont à cœur d'entretenir. Le prêtre est l'ami, le guide et le conseiller de tous.

Quelquefois, pendant les durs hivers du Nord, — à l'époque où la maison toute blanche se dresse sur la plaine neigeuse — on entend dans l'air limpide un chant pieux. Les chiens dressent l'oreille; le père entr'ouvre la porte et aperçoit au loin une tache mouvante qui glisse en ligne droite vers l'abri. Alors, la famille s'approche joyeuse, et l'arrivant est accueilli à bras ouverts, — que ce soit le « père » ou un chasseur de fourrures. Il apporte des nouvelles, il amène avec lui la distraction : on lui fait un accueil empressé, et souvent sa visite se prolonge plusieurs jours. Quand c'est le prêtre, une messe aura lieu dans la ferme. Il porte sur lui le nécessaire, la pierre aux reliques et les « saintes Espèces ». Alors, les enfants — et il y en a — chaussent leurs patins et vont avertir les voisins... à de nombreux kilomètres à l'entour, mais la neige, qui nivelle tout, rend faciles les communications. Le lendemain, la plaine est sillonnée de silhouettes fendant l'air; et la ferme s'emplit d'une foule — joyeuse après avoir été recueillie.

Au milieu des grands déserts du Canada, des explorateurs découvrirent, il y a quelques années, à leur vive surprise, une race d'habitants nés de Français et d'Indiens.

Ils parlaient notre langue et pratiquaient notre Religion. On les appela « les Bois-Brûlés », à cause de leur teint ; et leur pays devint le Manitoba. Les régions sauvages sont sans cesse parcourues par les missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Ils ont établi des postes de secours aux rives sauvages du lac Winnipeg et de la rivière Rouge. Leur persévérance chrétienne exerce une action lente et progressive, et leur amour de la France contribue à entretenir l'amour des Canadiens pour leur mère-patrie. (Renée d'Anjou, *Mode*.)

✻ Un religieux Oblat français, du diocèse de Gap, Mgr Eugène Guigues, administre et féconde, pendant un quart de siècle, l'Eglise d'Ottawa, dont il est le premier évêque.

Dans l'Ouest, un autre Oblat, Mgr Alexandre Taché, succède à Mgr Provencher sur le siège de Saint-Boniface et, quarante années durant, fait de sa ville épiscopale un des plus beaux foyers religieux du Canada, — cependant qu'il conquiert à la foi des territoires nouveaux.

Un des disciples de Mgr Taché, Mgr Vital Grandin, Missionnaire Oblat du diocèse du Mans, mourra plus tard, à Saint-Albert, en odeur de sainteté, après avoir porté la Croix jusqu'aux pieds des Montagnes Rocheuses et dans les glaces du Pôle nord. (*Nouvelles Religieuses*, Paris.)

✻ Les Oblats de Marie — ces conquérants de l'Ouest Canadien — occupent, dans les diocèses de Québec et de Montréal, des sanctuaires de pèlerinage et des paroisses. Ils dirigent l'Université d'Ottawa.

Ils comptent, dans la province du Manitoba, 25 résidences et 105 sujets, — 31 établissements et 90 religieux, dans celle de l'Alberta, — 32 Oblats et 20 paroisses ou missions, dans le diocèse de Prince-Albert, etc.

L'archevêque de la métropole d'Edmonton, ainsi que l'Evêque de Prince-Albert et les Vicaires apostoliques de l'Athabaska, du Mackenzie, du Keewatin et du Yukon

appartiennent à cette Congrégation ; et, de ces six prélats, cinq sont venus de France. (*Nouvelles Religieuses,* Paris.)

*
* *

✠ L'Université et le juniorat d'Ottawa avaient, ces temps derniers, l'honneur de recevoir la visite du T. R. P. Nazaire-Servule Dozois, premier Assistant général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, arrivé de Rome, quelques jours auparavant, à bord de la « Lorraine », avec les sept Pères Oblats de l'Alberta que la fin de la guerre rend à leur œuvre d'apostolat. Le R. P. Dozois est canadien-français. Il est attaché à la Maison de Rome, depuis sa nomination au poste de premier Assistant général en 1904. Il commencera prochainement, nous dit l'*Ami du Foyer,* la visite canonique des maisons de son Ordre dans tout le Canada.

✠ A Ottawa, la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, — qui, de tout temps et d'après le vœu de son Fondateur, s'est occupée de l'œuvre des retraites en France, en Allemagne, en Irlande, etc., — s'empressa, en 1911, d'ouvrir les portes de son scolasticat aux retraitants de la ville et des environs : ils accoururent dix-neuf, tous de l'A. C. J. C. (Association catholique de la Jeunesse canadienne). Depuis, chaque été, l'œuvre a fonctionné régulièment, en fournissant pour sa part, au total général des retraites, le chiffre de 425.

✠ Le R. P. Joseph Jodoin, *O. M. I.*, est décédé subitement à Ottawa, le 16 juin 1919, à l'âge de 69 ans. Le vénéré défunt était né à Varennes en 1850. Après avoir terminé ses études, au collège de l'Assomption, il alla frapper à la porte du noviciat des Oblats, à Lachine, et prononçait ses vœux perpétuels en 1878. L'année suivante il était ordonné prêtre. Il a exercé le ministère, tour à tour, à Hull, à Québec et à Montréal, — où il comptait d'innombrables amis parmi les fidèles qui ont été l'objet de son inlassable dévouement et de sa légendaire bienveillance. *R. I. P.*

✠ Le noviciat *O. M. I.* de Lachine comptait, en mai 1916, cinquante années d'existence. Des douze premiers occupants il reste deux survivants : le R. P. Ludger Lauzon, archiviste au scolasticat d'Ottawa, et le R. P. Louis Gladu, directeur de l'*Ami du Foyer*, à Saint-Boniface.

✠ Noces d'or sacerdotales : — Le 11 octobre 1868, le R. P. Pierre Lauzon, *O. M. I.*, célébrait sa première messe. Voilà un souvenir que le temps n'efface pas. Et, comme cet Oblat appartient, depuis 20 ans, à notre maison de Saint-Sauveur de Québec, il a acquis un droit spécial aux prières et aux vœux des fidèles de cette paroisse. Que le Sacré-Cœur de Jésus le comble de ses plus abondantes bénédictions !

✠ Il y a eu vingt-cinq ans, en 1918, que la société des Demoiselles de Bon-Secours a été fondée, à Saint-Sauveur de Québec, par le R. P. Adrien Valiquet, *O. M. I.* Cette société a fait beaucoup de bien parmi les ouvrières, et elle a été visiblement bénie du bon Dieu. C'est pourquoi elle a célébré, le dimanche 4 mai 1919, par une messe solennelle, à la chapelle Notre-Dame de Lourdes, cet anniversaire qu'elle n'avait pu célébrer l'année précédente.

✠ Un monument au Sacré-Cœur a été inauguré à Maniwaki, le 15 septembre 1918. La cérémonie de la bénédiction fut présidée par le R. P. Guillaume Charlebois, provincial des Oblats. Après la bénédiction, la foule retourna à l'église au chant du *Magnificat*. Alors, le maire de Maniwaki, M. Napoléon Vaillancourt — au nom de son conseil, de la paroisse et de chacun de ses membres — lut un acte de consécration, dont voici un passage : — « Nous sommes à vous déjà ; nous voulons être à vous toujours. Daignez, ô Sacré-Cœur de Jésus, accepter ce monument que nous vous offrons comme un gage de notre amour et de notre reconnaissance ! » La cérémonie se clôtura par la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, à laquelle officia le R. P. Charlebois, assisté des MM. Forge et Légaré, curés de Bouchette et de Gracefield.

✠ La fête nationale a été célébrée à Maniwaki, le mardi 24 juin 1919. La messe, en plein air, a été chantée par le R. P. Joseph Benoît, *O. M. I.*; et le sermon de circonstance a été prononcé par le R. P. François Marcotte, *O. M. I.*, du scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa. Après la messe, un banquet a été servi dans la salle du couvent. A trois heures, encore au couvent, plusieurs discours ont été prononcés, — par M. J.-A. Foisy, du *Droit*, M. Adélard Leduc, avocat, représentant la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et M. L.-P. Delonchamp, de Montréal. Une séance dramatique et musicale a eu lieu le soir.

✠ Le Frère Damase Blais, *O. M. I.*, vient de mourir à Maniwaki, à l'âge de 64 ans. Le bon Frère était à Maniwaki depuis 12 ans. Ceux qui ont passé par l'Université d'Ottawa n'ont pas oublié, lorsqu'il y était portier, quel sujet d'édification il était pour ceux qui devaient se présenter au parloir. Qu'il repose en paix, le fidèle Oblat de Marie Immaculée !

✠ On annonce qu'une conflagration a, au début de 1918, dévasté la mission Saint-Joseph, North Témiscamingue. L'église, — qui était desservie par les RR. PP. Oblats, — le presbytère, le couvent des Sœurs du Sacré-Cœur et quelques autres édifices ont été complètements détruits par les flammes. Les pertes sont considérables.

✠ Au monastère de Notre-Dame du Cap, en avril 1919, une aimable visite est venue rompre la régularité de la vie de travail, de prière et de recueillement de la communauté, — celle de Sa Grandeur Mgr Emile Legal, *O. M. I.*, en route pour la Ville éternelle, en passant par Nantes, son pays natal. Les chaudes sympathies du Père commun des fidèles et les brises pures et fraîches de la patrie française procureront, à coup sûr, au vénéré missionnaire des sauvages, avant d'être placé sur le trône archiépiscopal d'Edmonton, — ainsi qu'à son digne compagnon le P. Pierre Moulin, *O. M. I.* — le regain de santé nécessaire pour achever, à son retour, son œuvre d'évangélisation

catholique. Que Notre-Dame du Cap l'accompagne et nous le ramène sain et sauf !

✠ L'anniversaire du couronnement de Notre-Dame du Cap (à la Madeleine) sera désormais célébré le 15 août, au lieu du 12 octobre. Cette nouvelle date ne va pas sans quelques désavantages ; mais, somme toute, elle est préférable à l'ancienne. A preuve, le beau succès de notre coup d'essai. Près de 5.000 personnes, au cours de la journée, ont dû passer sur la propriété de Notre-Dame du Cap. Dès la veille, — pendant que son petit sanctuaire et le parterre qui l'entoure revêtaient leurs parures de fête — les pèlerins commencèrent à nous arriver nombreux ; et, au salut d'ouverture, le Père Supérieur pouvait souhaiter, devant un auditoire déjà considérable, la plus cordiale bienvenue à Mgr E. Duguay, fondateur du Pèlerinage. C'était sa première apparition officielle aux pieds de sa chère Madone, depuis son élévation à la dignité de Prélat domestique de Sa Sainteté.

✠ Le R. P. Wilfrid Valiquette, *O. M. I.*, est décédé au Cap-de-la-Madeleine, le 28 octobre 1918. La mort n'a point eu pour lui de sombres terreurs. Il avait gardé ses habitudes de piété du noviciat, et son âme brûlait continuellement du désir de procurer la gloire du bon Dieu. « Il suffisait, disait un jour un citoyen de Saint-Sauveur de Québec, de l'entendre prononcer le nom du bon Dieu pour savoir combien il l'aimait. » *R. I. P.*

✠ La province *O. M. I.* du Manitoba comprend la province civile du même nom, une partie de la Saskatchewan, la maison de Duluth au nord des Etats-Unis et celles de Kenora et de Fort Frances dans l'Ontario, — en tout, 25 maisons et résidences. Les missionnaires exercent leur ministère soit à l'égard des colons, dans des résidences fixes, soit à l'égard des sauvages disséminés sur l'immense étendue du pays. Dans la ville de Winnipeg, — outre la direction de plusieurs paroisses de nationalités diverses — ils s'occupent activement des œuvres de presse et publient

cinq journaux catholiques de langues différentes. Leur juniorat est à Saint-Boniface; et ils auront bientôt leur noviciat et leur scolasticat. Mgr Alexandre Taché et son successeur Mgr Adélard Langevin, tous deux Oblats, ont été les deux premiers archevêques de Saint-Boniface et de tout l'Ouest (1).

✠ A la mort de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, les territoires du Nord-Ouest comprenaient deux provinces ecclésiastiques, — celle de Saint-Boniface, avec les diocèses suffragants de Régina, Prince-Albert et le vicariat apostolique du Keewatin, et celle d'Edmonton, formée de l'archidiocèse de ce nom, du diocèse de Calgary et des 2 vicariats apostoliques d'Athabaska et du Mackenzie. Depuis la mort de Mgr Langevin, deux nouveaux archevêchés ont été créés par le Saint-Siège, — celui de Winnipeg, sans diocèse suffragant, et celui de Régina, dont dépend désormais celui de Prince-Albert; Saint-Boniface n'a pour suffragant que le vicariat apostolique du Keewatin. Ces changements sont un signe du développement du catholicisme dans ces contrées, et semblent annoncer l'érection prochaine de nouveaux diocèses.

✠ Sa Grandeur Mgr Sinnott, archevêque de Winnipeg, a assisté, le 1er avril 1917, à la clôture de la retraite à la paroisse canadienne-française du Sacré-Cœur, dans sa ville épiscopale. Une adresse lui fut présentée. Voici un passage de la réponse qu'il y fit : — « J'ai été heureux, tout à l'heure, d'entendre tomber de vos lèvres des paroles d'éloge, à l'adresse des Pères Oblats de Marie Immaculée, pour le travail qu'ils ont accompli. Le Canada tout entier a une dette de reconnaissance envers cette Congrégation, qui a continué dans ce pays les nobles traditions de l'Eglise. Les missionnaires Oblats ont été ici ce que les

(1) Voir les *Vies* de Mgr Alexandre Taché, *O. M. I.*, par Dom Benoît, *C. I. C.*, — de Mgr Vital Grandin, *O. M. I.*, par le R. P. Emile Jonquet, *O. M. I.*, — et de Mgr Adélard Langevin, *O. M. I.*, par le R. P. Adrien Morice, *O. M. I.*

missionnaires de France ont été dans presque toutes les parties du monde civilisé, — les prêtres les plus désintéressés, les plus dévoués, travaillant avec un zèle sans bornes. Leur travail dans cette paroisse a été le même qu'ailleurs; et vous avez raison de les féliciter et de les remercier. Je suis heureux de trouver ici l'occasion de me joindre à vous pour offrir aux Pères Oblats l'expression de ma profonde et sincère reconnaissance. »

✠ Winnipeg compte actuellement neuf paroisses. Quatre sont desservies par les Oblats : — Saint-Mary's (anglaise), le Sacré-Cœur (française), Saint-Joseph (allemande) et le Saint-Esprit (polonaise). Saint-Ignace est desservie par les Jésuites, Saint-Alphonse par les Rédemptoristes, Saint-Nicolas (Ruthènes) par les Basiliens de Galicie, l'Immaculée-Conception et Saint-Edouard par des prêtres séculiers.

✠ Le R. P. Jean-Baptiste Beys, *O. M. I.*, de Marieval, Sask., a été nommé provincial des Oblats du Manitoba, pour succéder au R. P. Charles Cahill, décédé le 10 septembre 1917. Le R. P. Beys est né, en 1875, à Méandre (diocèse de Mende), en France. Il a fait ses études théologiques à Rome, où il conquit le grade de docteur en théologie et où il fut ordonné en 1900. Il vint dans l'Ouest en 1901. Il fonda, avec le R. P. Etienne Bonnald, *O. M. I.*, la mission de Cross Lake. Depuis 1912, il remplissait les fonctions de directeur de l'école-pensionnat de Marieval.

✠ Retraite et Jubilé : — Au mois d'août 1918, une quarantaine de Pères Oblats se réunissaient au Juniorat de la Sainte-Famille, à Saint-Boniface, pour les exercices de la retraite annuelle, — qui leur fut prêchée par le R. P. François Perdereau, *O. M. I.* Huit jours de recueillement, de prédication et de prière sont vite passés; mais, ce qui donna un cachet particulier aux pieux exercices, c'est qu'un vénérable ancien, le R. P. Georges Marion, *O. M. I.*, profita de la clôture de la retraite pour renouveler ses vœux de religion — faits à Lachine, il y avait 50 ans.

✠ Le R. P. Joseph-Arsène Brachet, *O. M. I.*, a été

ordonné prêtre, le 28 juillet 1918, dans la chapelle du juniorat de la Sainte-Famille, à Saint-Boniface. Sa Grandeur Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, — presque en plein anniversaire de sa consécration épiscopale et à l'époque de ses noces sacerdotales — nous a rendus des plus heureux en venant, en ce sanctuaire, nous donner un prêtre de plus. Les cérémonies de l'ordination se sont déroulées en présence, non seulement de fervents junioristes et de pieux fidèles, mais aussi de représentants de plusieurs institutions religieuses de la ville. Les parents du nouvel élu, originaires de France, — privés du bonheur d'assister à cette ordination de leur fils — ont assurément été comblés d'indicibles émotions à cet avènement sacré.

⁂ Retraite au juniorat : — A la fin de septembre 1918, les chers junioristes de Saint-Boniface ont eu trois jours de retraite pour s'affermir dans les bonnes résolutions qui les ont conduits à l'aimable solitude du juniorat de la Sainte-Famille. Ils ont donc passé trois jours, absorbés dans les réflexions pieuses et les prières ferventes, sous la direction du R. P. Joseph Vézina, *O. M. I.*, supérieur de Kenora, qui conduisait les exercices de cette retraite. Le Révérend Père a su plaire à ses jeunes auditeurs, en anglais comme en français : il les a intéressés, en leur montrant bien lumineuse la voie qu'ils doivent suivre pour être à Dieu sans partage et devenir des sauveurs d'âmes pour peupler le ciel du bon Dieu.

⁂ Les RR. PP. Pierre Deguire et Azarie Ménard, *O. M. I.*, de Montréal, ont, au commencement de 1919, prêché des retraites dans diverses paroisses du Manitoba : Elie, La Salle, Saint-Jean-Baptiste, le Sacré-Cœur de Winnipeg, la cathédrale de Saint-Boniface, etc.

⁂ Le 15 décembre 1910, le R. P. Joseph Poitras, *O. M. I.*, — un vétéran du Manitoba — a célébré à Duluth, où il réside depuis quelques années, le cinquantenaire de son ordination sacerdotale. Le nouvel évêque de Duluth — S. G. Mgr McNicholas, O. P., — a prononcé le sermon de

circonstance. Nos sincères félicitations et nos meilleurs vœux au digne jubilaire.

✠ Le R. P. Hervé Péran, *O. M. I.*, de Saint-Laurent, a célébré, le 20 décembre 1917, le 25e anniversaire de son ordination sacerdotale. Il y eut messe solennelle, nombreuse assistance, et magnifique sermon — par le R. P. Xyste Portelance, *O. M. I.* Après la messe, le maire de la paroisse, M. Joseph Hamelin, s'avança à la balustrade, lut une adresse et présenta un cadeau de fête au vénérable jubilaire. *Iec'hed mad ha buhez hir d'ez-han !*

✠ Rome a voulu récompenser, par une décoration posthume, le R. P. Joseph Hugonard, *O. M. I.*, décédé le 11 février 1917, en décernant à ses héritiers ecclésiastiques une médaille commémorative frappée à la demande expresse de Sa Sainteté. Le R. P. Hugonard fut l'un de nos missionnaires les plus courageux dans l'Ouest canadien, et l'un de nos religieux les plus saints qui aient travaillé aux œuvres de Dieu chez les sauvages pendant ces dernières années.

✠ Nous avons le regret de consigner la mort du R. P. Alphonse Dugas, *O. M. I.*, principal de l'importante école industrielle de Lebret, Sask. Il est mort, victime de l'influenza, le 23 décembre 1918. Il n'avait pas encore 40 ans. Nous ne pouvons aujourd'hui que recommander son âme aux bonnes prières de nos lecteurs et offrir nos profondes sympathies à sa famille, — la famille Dugas, de Saint-Jacques (Canada), qui a fourni à l'Eglise tant de prêtres, de religieux et de religieuses. *R. I. P.*

✠ Le vicariat de l'Alberta-Saskatchewan embrasse trois diocèses, dont deux ont des Oblats pour titulaires, — Mgr Emile Legal, *O. M. I.*, pour l'archidiocèse d'Edmonton, successeur du saint Mgr Vital Grandin, *O. M. I.*, et Mgr Albert Pascal, *O. M. I.*, premier évêque du diocèse de Prince-Albert. Là, comme dans la province du Manitoba, les missionnaires Oblats s'occupent des colons et des sauvages, publient un journal catholique en langue française, — *Le*

*Patriote* — et desservent plusieurs paroisses régulièrement constituées. Le juniorat est à South-Edmonton, Alta. Le vicariat compte quelques maisons et près de 50 résidences, avec 130 Oblats. C'est à ce vicariat qu'appartenaient les Pères Léon Fafard et Félix Marchand, *O. M. I.*, qui tous deux succombèrent martyrs de leur devoir, — massacrés par les sauvages au moment où ils assistaient les mourants sur le champ de bataille du lac Sainte-Anne, en 1885.

✠ Au pied des Montagnes Rocheuses, l'archidiocèse d'Edmonton — érigé en 1912, de l'ancien diocèse de Saint-Albert, où se vénère le tombeau de Mgr Grandin, *O. M. I.* — est administré par un archevêque breton; Mgr Emile Legal, de la Congrégation des Oblats de Marie. Il contient 38.500 catholiques, parmi lesquels l'élément français compte pour 18.094, la langue anglaise pour 10.372 et les autres nationalités pour 10.034.

✠ La mission de Notre-Dame de Buffalo-Lakes (Alberta) a célébré la Saint-Jean-Baptiste, le 22 juin 1919, par une grande fête champêtre. Il est venu des visiteurs de la ville de Grande-Prairie, de Kleskun-Hill, de Sexsmith et d'ailleurs ; quelques-uns ont même fait de 20 à 30 milles pour prendre part au ralliement. Le matin, deux messes furent célébrées par les RR. PP. Jean Dréau et Joseph Wagner, *O. M. I.*, de la mission Saint-Vincent-Ferrier, de Grande-Prairie. Vers midi, tous les assistants, conduits par M. Louis Alexandre, se rendirent sur les bords du lac Buffalo, sur la propriété de M. Joseph Leblond. La journée se passa en divertissements : courses, chants, puis vente de paniers au profit de l'église.

✠ Le R. P. Léandre Vachon, *O. M. I.*, est décédé à North Battleford, le 4 novembre 1918, à l'âge de 54 ans. Il avait été ordonné prêtre à Saint-Albert, par Mgr Vital Grandin, *O. M. I*, en 1889. Il fut missionnaire; et, pour être utile à tous, il avait appris les langues sauvages. Le R. P. Henri Grandin, *O. M. I.*, l'assista sur son lit de mort et lui donna les derniers secours de la religion. La

mort du regretté Père a été douce et édifiante, bien consolante pour ceux qu'il quitte. *R. I. P.*

✱ La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée a perdu encore un de ses membres par la mort du R. P. Georges Nordmann, principal de l'école industrielle de Dunbow (Alberta). C'est une victime de la grippe qui a désolé cette école comme tout le pays. Né en Allemagne, où il avait fait ses études et avait été ordonné prêtre le 17 décembre 1892, le R. P. Nordmann était dans l'Ouest depuis vingt-cinq ans. Il avait été plusieurs années, jusqu'en 1911, supérieur du petit Séminaire de Saint-Albert. Depuis cette date, il était à l'école industrielle de Dunbow. « C'était, disent les *Cloches de Saint-Boniface*, un homme d'une grande bonté et d'un dévouement à toute épreuve. » *R. I. P.*

✱ Intronisation de Mgr l'archevêque de Regina : — Le 21 juin 1916, Mgr Mathieu, premier archevêque de la Saskatchewan, a été décoré du pallium. Etaient présents à la cérémonie : NN. SS. Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, — Legal, *O. M. I.*, archevêque d'Edmonton, — et Pascal, *O. M. I.*, évêque de Prince-Albert. C'est Mgr Legal qui a chanté la messe pontificale et présidé la cérémonie de l'imposition du pallium.

✱ Le vicariat de Keevatin — qui a pour titulaire Mgr Ovide Charlebois, *O. M. I.* — est l'un des vicariats les plus pauvres du monde et dont les missions sont des plus pénibles et des plus méritoires. Mgr Charlebois a, sous sa juridiction, la mission lointaine de Chesterfield Inlet, où deux missionnaires Oblats — les PP. Arsène Turquetil et Armand Leblanc, *O. M. I.* (ce dernier, décédé, est remplacé par le P. Paul Pioget, *O. M. I.*) — sont allés fixer leur résidence au milieu des Esquimaux païens, dans un pays glacé, désolé, où aucune végétation n'est possible, ayant à peine une fois par an des relations avec le monde civilisé. Nous en parlons ailleurs (voir page 60).

✱ Le 29 juin 1918 fut un jour de grande réjouissance à

la petite ville de Pas, résidence épiscopale de S. G. Mgr Ovide Charlebois, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Keewatin. Il y eut pour la première fois une ordination sacerdotale ; et ce fut l'ordination d'un humble missionnaire, le bon F. Paul Pioget, *O. M. I.*, qui depuis dix-sept ans se dévouait au service des missions du Nord en qualité de Frère convers. Le F. Pioget — qui avait embrassé l'humble vocation de Frère convers après avoir fait toutes ses études théologiques — passa quelque temps à la mission du lac Caribou, puis à l'école St-Michel de Duck Lake, et enfin au Portage La Loche où il fut, durant plusieurs années, le compagnon et l'aide précieux du R. P. Jean Pénard, *O. M. I.* Par la voix de son évêque, le bon Dieu l'a appelé à monter plus haut, — et dans l'ordre hiérarchique par l'ordination sacerdotale, et dans la vie du sacrifice qui est le pain quotidien du missionnaire. Il a eu, en effet, l'honneur d'accompagner le R. P. Arsène Turquetil, *O. M. I.*, dans sa pénible mission des Esquimaux à Chesterfield Inlet, au nord de la Baie d'Hudson, et c'est avec grande joie qu'il a accepté ce poste.

✠ Le R. P. Arsène Turquetil, *O. M. I.*, est parti du Pas, avec un de ses confrères (le R. P. Paul Pioget, *O. M. I.*), au commencement d'août 1918, pour se rendre à la mission esquimaude de Chesterfield Inlet, à une distance d'environ 400 milles de Fort-Nelson, terminus du chemin de fer de la route de la Baie d'Hudson. Six ans plus tôt, les RR. PP. Turquetil et Leblanc étaient partis de Montréal par voie fluviale, avaient passé par Terre-Neuve et longé le Labrador pour se rendre à leur mission.

✠ Le 5 janvier 1919, avait lieu à l'Ile-à-la-Crosse l'ordination sacerdotale du R. P. Joseph Dubeau, *O. M. I.* La cérémonie fut faite par S. G. Mgr Ovide Charlebois, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Keewatin, à l'église de la mission, au milieu d'un grand concours de sauvages et de métis de la région, venus de très loin pour la circonstance, — des distances de deux ou trois jours de marche. C'était la

première fois que ces lointaines populations avaient l'avantage de pouvoir assister aux cérémonies si impressionnantes d'une ordination sacerdotale ; et tous les assistants furent émerveillés. S. G. Mgr Charlebois se servit de la crosse de bois de Mgr Grandin, sculptée par un Frère convers et qui est conservée à la mission comme un précieux souvenir. Les religieuses de la mission, les Rév. Sœurs Grises, assistaient à la cérémonie. Il y eut une profession religieuse, celle de la Révérende Sœur Nadeau.

✠ Six religieuses de la Présentation, du couvent de Saint-Hyacinthe, *P. Q.*, sont arrivées au Pas pour prendre charge du couvent et de l'école catholique de cette ville. A cette occasion, le R. P. Joseph Guy, *O. M. I.*, vicaire général et échevin du Pas, remplaça son sermon par d'éloquentes paroles de bienvenue à l'adresse des Révérendes Sœurs qui, dit-il, « ont bien voulu céder aux instances de S. G. Mgr Charlebois, et venir parmi nous se dévouer et nous apporter leur expérience de plusieurs années d'enseignement ». Il termina en exhortant les parents à commander l'assiduité à leurs enfants ; et il prédit que, sous l'habile direction de nos Sœurs enseignantes, notre école gardera le premier rang sous tous les rapports.

✠ Outre les provinces ou vicariats déjà nommés, les Oblats desservent dans l'Amérique du Nord : d'abord, le vicariat de l'Athabaska, qui a pour vicaire apostolique Mgr Emile Grouard, *O. M. I.*, doyen de l'épiscopat dans le Nord-Ouest, avec Mgr Célestin Joussard, *O. M. I.*, pour auxiliaire; — puis celui du Mackenzie, dont le vicaire apostolique est Mgr Gabriel Breynat, *O. M. I.*, jeune et vaillant évêque dont le champ d'activité s'étend jusqu'au pôle nord. C'est à ce dernier vicariat qu'appartenaient les deux Pères Jean Rouvière et Guillaume Le Roux, *O. M. I.*, missionnaires chez les Esquimaux, et qui furent mis à mort, en 1913, par ces cruels sauvages, — comme le R. P. Duchaussois, *O. M. I.*, nous l'a raconté plus haut.

⁂ Les missionnaires Oblats s'établirent dans l'Orégon en 1850. Plus tard, pour diverses raisons, ils furent amenés à remonter vers le nord et à se fixer dans la Colombie britannique. Les différents postes qu'ils occupent dans ce vicariat — actuellement gouverné par le R. P. Jean Welch, *O. M. I.* — les mettent en rapport, soit avec les blancs qui colonisent ces régions et y travaillent surtout dans les mines, soit avec les sauvages qui y sont encore assez nombreux. Les progrès de la Religion dans ces parages sont très consolants; on retrouve, parmi les Indiens convertis, la ferveur des chrétiens de la primitive Eglise. Les trois premiers évêques de ce vicariat, aujourd'hui archidiocèse de Vancouver, — NN. SS. Louis d'Herbomez, Paul Durieu et Augustin Dontenwill — appartenaient à la Congrégation des Oblats; ce dernier en est actuellement le bien-aimé Supérieur général.

⁂ Sous ce titre, « L'Idole des soldats », le *Canada*, journal hebdomadaire illustré de Londres, qui est plus porté à critiquer qu'à louer les catholiques, fait l'éloge mérité du R. P. Ambroise Madden, *O. M. I.* : — Le major Rév. Ambroise Madden, aumônier militaire, blessé récemment, est un prêtre catholique de Vancouver, qui est l'idole des soldats qui lui sont confiés sur le front. Il a obtenu la médaille militaire en août 1916, pour sa bravoure au feu : « Il a aidé à panser et conduit au poste de secours des hommes qui avaient été aveuglés, il a fait beaucoup pour encourager les soldats, et il en a sauvé un grand nombre en les sortant des tranchées où ils avaient été ensevelis. »

⁂ La préfecture apostolique du Yukon a été fondée et détachée de la Colombie, en 1908, à la suite de la découverte de mines d'or qui fit affluer un si grand nombre d'étrangers dans ce pays. Onze missionnaires Oblats s'y occupent à évangéliser les groupes de mineurs qui restent encore, — ainsi que les sauvages indigènes, d'ailleurs peu nombreux. Ils travaillent sous la direction de Mgr Emile

Bunoz, *O. M. I.*, qui a fixé sa résidence à Prince-Rupert. Le nouveau chemin de fer, qui traverse le sud de cette mission, en rend l'accès plus facile et la rapproche des autres parties du Canada, mais en même temps attire des colons qui s'établissent le long de son parcours, — ce qui crée un besoin pressant de nouveaux missionnaires.

✠ Plus récemment le Yukon était érigé en vicariat apostolique, recevant comme titulaire le R. P. Emile-Marie Bunoz, *O. M. I.*, qui y exerçait les fonctions de préfet apostolique depuis le 8 avril 1908. Né au diocèse d'Annecy en 1864, Mgr Bunoz fut ordonné prêtre en 1891 et envoyé dans les missions de la Colombie britannique. Il passa treize ans sur la côte du Pacifique, et se rendit ensuite chez les sauvages du Nord. On peut facilement concevoir combien pénible fut son long apostolat dans ces lointaines régions. Le nouveau vicariat compte environ 7.500 catholiques, 10 prêtres Oblats, 15 religieuses de Sainte-Anne (de Lachine) et 4 Sœurs de Saint-Joseph (de Toronto). Nous faisons les vœux les plus ardents pour le succès et la prospérité de cette jeune mission.

* * *

✠ Que l'on se rappelle, maintenant, les six premiers missionnaires Oblats, partis de Marseille, en 1841, pour le Canada. D'autres ne tardèrent pas à les suivre. Ils s'adjoignirent bientôt des sujets recrutés dans le pays même. Après quelques années, plusieurs de ces vaillants apôtres commencèrent à se diriger vers le Nord-Ouest. D'étape en étape, de lac en lac, en canot ou en traîne à chiens, ils atteignirent tous les camps sauvages, visitèrent toutes les tribus, instruisirent dans leurs langues et convertirent le plus grand nombre des indigènes. Partout, sur leur passage, ils fondèrent des missions, des écoles et des orphelinats, et construisirent des chapelles, puis des presbytères. Aujourd'hui, l'Eglise catholique a pris possession de ces immenses régions, où son nom même — comme celui de

Jésus-Christ, son divin Fondateur — était inconnu, et y a constitué des paroisses, des diocèses et même des provinces ecclésiastiques.

Si la vie est devenue plus facile dans les pays colonisés, elle n'a guère changé dans l'extrême Nord, — où elle est restée ce qu'elle était au commencement : c'est le froid, l'isolement, la privation de tout. A peine si, une ou deux fois l'an, le passage du bateau de la mission procure au missionnaire quelques légers adoucissements. Il peut aujourd'hui, dans la plupart des postes, avoir un peu de farine et manger quelquefois du pain ; mais sa nourriture ordinaire est, comme par le passé, la viande des animaux sauvages tués à la chasse — et surtout le poisson qu'il pêche dans les lacs ou les rivières. Il construit sa mission avec les arbres qu'il a coupés lui-même dans la forêt. Là, il attend les sauvages éloignés pour la chasse et qui s'y donnent rendez-vous à certaines fêtes de l'année ; de là, il rayonne dans son district, visitant les camps les uns après les autres, couchant à la belle étoile, — souvent dans la neige, par trente et parfois cinquante degrés de froid.

« Martyrs du froid », — ainsi les appela Pie IX — martyrs aussi de la solitude, car, quoiqu'ils aient presque toujours un Père ou au moins un Frère convers avec eux, ils vivent loin de leur famille, loin de leur patrie, loin de toute civilisation, ne recevant que très rarement des nouvelles de ceux qu'ils aiment et qu'ils ont quittés. Toutes ces privations donnent à ces missions un caractère spécial qui demande un grand dévouement et d'héroïques sacrifices. C'est alors que le missionnaire, privé de toute consolation du côté de la terre, porte ses regards vers le ciel. Il se rappelle qu'il a près de lui, souvent sous le même toit, l'Hôte du Tabernacle ; et — s'il éprouve de la peine ou s'il a besoin de secours — il n'a qu'à ouvrir la petite porte qui le sépare de Jésus-Hostie, pour se désaltérer à la source inépuisable de la force, de la charité et de l'esprit de sacrifice.

# ÉCHOS DE ROME

## I. — Le nouveau Code de Droit canon [1].

Mes bien chers Pères et Frères,

La nouvelle législation canonique — sanctionnée et publiée, le 27 mai 1917, par la Bulle *Providentissima Mater Ecclesia* — entrera en application le 17 mai prochain (1918), saint jour de la Pentecôte.

Déjà, depuis plusieurs mois, des centaines d'exemplaires du nouveau Code ecclésiastique ont été expédiés dans nos diverses Provinces ou Vicariats, et distribués dans les maisons ou résidences qui les composent.

Le louable empressement que nos RR. PP. Provinciaux et Vicaires de Missions ont mis à se pourvoir — et plusieurs mois avant qu'il fût obligatoire — du nouveau texte canonique, afin de le posséder dans toute sa teneur, nous est une preuve de la filiale obéissance avec laquelle toutes ses prescriptions seront étudiées, acceptées et observées.

Il ne suffit pas, en effet, d'avoir dans la bibliothèque de la Communauté, ou même sur son bureau de travail, le nouveau texte du Droit ecclésiastique. Il est surtout nécessaire de l'avoir dans l'esprit, pour en saisir le sens et la portée, — dans la mémoire, pour se souvenir de ses prescriptions en temps opportun, — dans la volonté et le cœur, pour lui obéir, avec une généreuse docilité, jusqu'au plus petit iota.

Pour cela, une lecture attentive et appliquée de cette vénérable collection des lois ecclésiastiques est indispensable à tous ; elle s'impose, comme une obligation sacrée,

(1) Voir *Circulaire 120*, 17 février 1918.

à tous ceux qui ont ou qui peuvent avoir un ministère à accomplir ou un office à tenir pour la sanctification des âmes.

Un curé ne serait pas en sûreté de conscience, s'il n'était pas au courant des lois qui déterminent ses obligations vis-à-vis de l'évêque diocésain, son supérieur hiérarchique, ou à l'égard des fidèles, dont il est le pasteur et le père ; il ne le serait pas non plus, s'il ne connaissait pas — pour ne citer qu'un exemple — ce qui a trait aux empêchements du mariage ou les canons qui règlent l'administration des sacrements.

Les confesseurs doivent posséder très clairement le chapitre des *Censures* et tout ce qui se rapporte à la sage administration du sacrement de pénitence.

Les prédicateurs ont le devoir de se pénétrer des recommandations qui sont faites aux distributeurs de la parole sainte, ainsi qu'aux prescriptions édictées pour que leur apostolat soit plus surnaturel et plus fécond.

Les articles qui traitent *de Religiosis* — et qui vont du canon 487 inclusivement au canon 673 exclusivement — s'imposent néanmoins, d'une manière spéciale, à notre pieuse attention.

Le canon 489 dit, en effet : *Regulæ et particulares Constitutiones singularum Religionum, Canonibus huius Codicis non contrariæ, vim suam servant ; quæ vero eisdem opponuntur abrogatæ sunt.*

Les maîtres des novices ont donc le devoir d'étudier une à une les prescriptions du Code canonique relativement à l'admission des postulants, à la durée et à l'intégrité du noviciat, à la formation religieuse et morale des novices, et à l'admission aux vœux.

Pareillement, les supérieurs des scolasticats devront attentivement étudier et scrupuleusement observer les prescriptions édictées au sujet de la durée des études, de la présentation aux ordres, et de la formation scientifique et religieuse de nos futurs missionnaires.

L'administration religieuse et économique de nos Provinces et de nos Vicariats de missions est dévolue aux RR. PP. Provinciaux et Vicaires de missions, assistés de leurs Consulteurs. Des règles sont fixées pour l'érection ou la suppression des maisons, — pour la nomination ou la rémotion des Supérieurs, — pour le renvoi ou l'expulsion des sujets, — et pour le procès qui doit, dans ce dernier cas, précéder et motiver un acte toujours si grave et si douloureux.

Ces règles doivent leur devenir présentes et familières, afin qu'ils puissent les observer sans hésitation et sans erreur, du moins grave, suivant les occurrences.

Le Souverain Pontife Benoît XV, heureusement régnant, fait remarquer aux évêques du monde entier que l'observance du Code qu'il promulgue, par la Bulle *Providentissima Mater Ecclesia*, est spécialement confiée à leur sollicitude et à leur vigilance, — *Vestræ tradimus custodiæ ac vigilantiæ servandum.*

Nous prenons la liberté de dire à tous nos RR. PP. Provinciaux et Vicaires de missions, aux Supérieurs des scolasticats et aux maîtres des novices que — pour une part sans doute incomparablement plus modeste, mais réelle cependant — l'observance des Règles canoniques promulguées au sujet des religieux, des curés, des prédicateurs et des confesseurs, est confiée à leur zèle filial, à leur obéissance envers le Souverain Pontife, et à l'amour qu'ils doivent avoir pour les intérêts de l'Eglise et pour ceux de notre petite Congrégation.

Renouvelons-nous, à cette occasion, dans l'esprit de vénération et de soumission que nous devons au Vicaire de Jésus-Christ, *pasteur des agneaux et des brebis*, — esprit de soumission que nous ne cesserons pas de vous recommander, et par la parole et par l'exemple. Que la Vierge Immaculée, notre Mère, notre reine et notre modèle, — dont la devise fut, depuis l'Annonciation jusqu'à sa triomphante Assomption, *Ecce ancilla Domini* — nous

maintienne dans cet esprit d'obéissance, qui fut le trait caractéristique de nos devanciers et qui sera pour nous le gage et le germe d'un ministère fructueux et consolant, malgré le malheur des temps dans lesquels la Providence a permis que s'écoulât notre vie et s'exerçât notre action.

Recevez, mes bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, la nouvelle assurance de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en N. S. et M. I.

† Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
*Arch. de Ptol., Sup. Gén.*

## II. — La Commémoration Solennelle de l'Immaculée Conception.

### A. — Concession de l'Office.

Alumni Congregationis Oblatorum B. Mariæ Virg. Immaculatæ, die 17 Februarii, anniversaria approbationis suimet Instituti, Festum celebrare consueverunt, sub titulo « Commemoratio Conceptionis Immaculatæ B. M. V. », quod ex Indulto Apostolico diei 10 Martii 1887 concessum fuerat, sub ritu duplici II classis, cum Officio et Missa propriis de Immaculata Conceptione B. M. V., facta quoque potestate addendi in Missa Orationem *Pro gratiarum actione* sub unica conclusione.

Quum vero paucis abhinc annis ex Instituti Kalendario reformato Mariale illud Festum magno cum Oblatorum mœrore sublatum fuerit, R^mus^ D^nus^ Augustinus Dontenwill, Archiepiscopus tit. Ptolemaiden., Moderator Generalis Congregationis Oblatorum B. M. V. Immaculatæ, a S^mo^ D^no^ Nostro Benedicto Papa XV enixis precibus rogavit, ut « Commemoratio Solemnis Immaculatæ Conceptionis

B. Mariæ Virginis » iterum in Kalendario perpetuo suæ Congregationis, diei memorandæ 17 Februarii, sub ritu duplici secundæ classis, affigi valeat juxta enuntiatum Rescriptum diei 10 Martii 1887, cum Officio et Missa cui addatur oratio *Pro gratiarum actione.*

Sanctitas porro sua, referente infrascripto Cardinali Sacræ Rituum Congregationis Præfecto, benigne annuere dignata est pro gratia in omnibus juxta preces : servatis Rubricis, — contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 28 Maii 1919.

† A. Card. Vico, *Ep. Portuen., Præf.*

L. † S.

Alexander Verde, *S. R. C. Secretarius.*

B. — **Supplique au Saint-Père.**

Beatissime Pater,

Augustinus Dontenwill, Archiepiscopus tit. Ptolemaiden., Moderator Generalis Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humillime provolutus, exponit quod S. Rituum Congregatio, per Rescriptum diei 28 Maii 1919, benigne concessit ut quotannis, die 17 Februarii, Commemoratio solemnis Immaculatæ Conceptionis B. M. V. iterum in Kalendario perpetuo hujus Congregationis *O. M. I.* affigi valeat, juxta Rescriptum diei 10 Martii 1887.

Officium vero ita se habebat : — *Omnia ut in Festo, die 8 Decembris, præter sequentia :*

« *In I et II Vesperis et ad Laudes :* ℣. Immaculáta Concéptio tua, Dei Génitrix Virgo, — ℟. Gaúdium annuntiávit univérso mundo.

« *Ad Matutinum : In I Nocturno, Lectiones de Festo ; in II et III Nocturno, Lectiones ut in secunda die infra Octavam.*

« *In II Vesperis : Ad Magnificat, Ant.* : Sancta María, succúrre miseris, juva pusillánimes, réfove flébiles, ora pro pópulo, intérveni pro clero, intercéde pro devóto femíneo sexu; séntiant omnes tuum juvámen, quicúmque célebrant tuam sanctam Immaculátam Conceptiónem. »

Suppliciter ergo petit Orator ut Sanctitas Vestra illud Officium approbare dignetur. Et Deus, etc...

### C. — Approbation de l'Office.

« *Die 17a Februarii* : **Commemoratio solemnis Immaculatæ Conceptionis Beatæ Mariæ Virginis** : *duplex II classis* :

« *Omnia ut in Festo, die 8a Decembris, præter sequentia* :

« 1° *In I Vesperis et ad Laudes* : ℣. Immaculáta Concéptio tua, Dei Génitrix Virgo, — ℟. Gaúdium annuntiávit univérso mundo.

« 2° *Ad Matutinum : In I Nocturno, Lectiones de Festo ; In II et III Nocturno, Lectiones uti in secunda die infra Octavam.*

« 3° *In II Vesperis* : ℣. Immaculáta Concéptio tua, Dei Génitrix Virgo, — ℟. Gaúdium annuntiávit univérso mundo.

« *Ad Magnificat, Ant.* : Sancta María, succúrre miseris, juva pusillánimes, réfove flébiles, ora pro pópulo, intérveni pro clero, intercéde pro devóto femíneo sexu ; séntiant omnes tuum juvámen, quicúmque célebrant tuam sanctam Immaculátam Conceptiónem. »

Suprascriptas variationes, inserendas Officio de Immaculatæ Beatæ Mariæ Virginis Conceptione, pro Festo peculiari, — quod in honorem ejusdem Virginis Deiparæ, juxta indultum diei 28 Maii vertentis anni, die 17 Februarii anniversaria suæmet Institutionis, celebrant Oblati Beatæ Mariæ Immaculatæ, — Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter a Smo Dno Nostro Benedicto Papa XV tributis, instante Rmo Dno Augustino Dontenwill, Archiepiscopo tit. Ptolemaiden., Moderatore Generali eorumdem Oblatorum, adprobavit, iisdemque adhibendas indul-

sit : servatis Rubricis, — contrariis non obstantibus quibuscumque (1).

Die 30 Junii 1919.

† A. Card. Vico, *Ep. Portuen.*, *Præf.*

L. ✠ S.

Alexander Verde, *S. R. C. Secretarius.*

## III. — La Cause du Père Albini, O. M. I.

Le correspondant de la *Croix* de Paris télégraphia de Rome, à la date du 14 avril 1915 : — « Au Vatican s'est réunie, hier, la Congrégation ordinaire des Rites pour l'introduction de la cause de Charles-Dominique Albini, du diocèse d'Ajaccio, des Oblats de Marie Immaculée. »

Et nous lisions encore dans ce même excellent journal, numéro du 17 mai de la même année : — « Le R. P. Joseph Lemius, *O. M. I.*, postulateur de la cause, vient d'informer Mgr l'Evêque de Nice de l'introduction de la cause du vénérable P. Charles-Dominique Albini, originaire de Menton, et dont le premier procès a été fait dans le diocèse de Nice (2). La séance des Cardinaux s'est tenue le 13 avril,

(1) Corrections à l'Ordo de 1920 pour le 17 février : — 1° 16, feria 2... Vesp. de seq. propr, ; Comm. S. Jos. et fer. ; — 2° 17, feria 3. Commem. solemnis Concept. B. M. V., dupl. 2 cl. Offic. propr. Lect. I Noct. ut 8 Dec. ; Lect. II et III Noct. ut in 2 die infra Oct. Comm. S. Jos. et fer. in L. et M., in qua add. Orat. pro gratiarum actione (sub unica concl. cum Orat. B. M. V. I.). Credo. Præf. B. M. V. Omitt. Orat. imp. In Vesp. propr. Comm. S. Jos. et fer. (℣. Immaculata... ℟. Gaudium). Compl. de Dom. ; — 3° Dans l'Ordo supprimer, à la date du 16, le passage qui commence par ces mots : Et in unaquaque ecclesia...

(2) Après avoir présenté nos humbles et chaleureuses félicitations à Monseigneur notre Père bien-aimé et à son distingué Procureur général, nous pourrons peut-être annoncer ici que ce dernier, surchargé par ailleurs de travaux de toutes sortes, a été remplacé, à la date du 13 mai 1919, comme Postulateur général de la Congrégation, par le R. P. Théophile Ortolan, *O. M. I.*, l'aimable et érudit historien de la Famille, et naguère encore Vicaire capitulaire du diocèse et Supérieur du séminaire d'Ajaccio.

et leur sentence favorable a été confirmée, le 14, par le Saint-Père. »

Pour aider nos vénérés lecteurs à accroître en eux-mêmes et à répandre autour d'eux la confiance en l'intercession et la protection du grand apôtre de la Provence et de la Corse, et hâter par là même la glorification de ce vénérable serviteur de Dieu, nous croyons utile, après leur avoir fait part de cette bonne nouvelle, de leur rappeler en quelques mots les principaux épisodes de sa vie si édifiante :

Charles-Dominique Albini naquit à Menton, le 26 novembre 1790. Il fut élevé, ainsi que son frère Jean, dans la crainte du Seigneur par ses parents.

Correspondant fidèlement à leurs soins, il se distingua bientôt par son esprit de piété, par sa douceur — conquise de haute lutte, car il était très vif de caractère — et par la fuite constante des mauvaises compagnies.

L'approche de sa première Communion lui fut une occasion de multiplier ses pratiques de piété : visites des églises, chemin de croix, fervente dévotion à la très sainte Vierge et à saint Louis de Gonzague. Et, à partir de cette première étreinte avec Jésus-Hostie, c'est avec une grande piété toujours plus grande qu'il s'approcha des sacrements.

D'une intelligence peu commune, il connut de beaux succès durant ses études. Mais il se fit remarquer surtout par l'innocence de ses mœurs et sa docilité exemplaire.

Répondant à l'appel de Dieu, il entra au grand Séminaire de Nice, et y fut toujours un modèle. Ses compatriotes, durant les vacances, n'étaient pas peu édifiés de son assiduité à l'église et de son entier dévouement au curé.

En 1815, il fut ordonné prêtre, et commença à exercer le ministère à Menton. Dès cette époque se manifesta le zèle qui, plus tard, lui valut de si beaux succès.

Nommé en 1822, par Mgr Colonna d'Istria, directeur au grand Séminaire, il prêcha, jusqu'en 1824, aux aspirants du sacerdoce, — plus encore par son exemple que par sa parole — ce que doit être le prêtre.

Mais son zèle n'était pas satisfait ; il voulait davantage. Une retraite prêchée à Nice par le P. de Mazenod — futur évêque de Marseille, et Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée — lui indiqua la voie à suivre. Il sollicita donc son admission dans la jeune phalange des Oblats de Marie Immaculée. Et, le 17 juillet 1824, il prenait l'habit au noviciat d'Aix.

Ce que fut le noviciat du P. Albini, un seul fait suffira à le montrer. Le 1er novembre, après quatre mois à peine de noviciat, — par une exception ratifiée du Saint-Siège — il fut admis à prononcer ses vœux de religion. Il faisait plus pour le noviciat, raconte un de ses compagnons, que le maître des novices lui-même.

Il commença alors sa vie de missionnaire des pauvres, des âmes les plus abandonnées, à Aix et à Nîmes. De 1827 à 1835, on lui confia une chaire de professeur au grand Séminaire de Marseille. Tout en remplissant cet office à la grande satisfaction de tout le monde, il sut s'occuper des Italiens et des Corses, nombreux dans cette ville et privés de tous les secours de la Religion.

Mais son attrait le poussait à l'évangélisation des peuples par les missions; et c'est en Corse que se révéla la plénitude de sa vocation. De 1835 jusqu'à sa mort, il y fit tant de bien que l'évêque d'Ajaccio ne crut pas trop dire en l'appelant le saint François Xavier de son diocèse ; et le titre lui restera d' « Apôtre de la Corse ». Les succès qui marquèrent son ministère dans cette île étaient dus à l'aménité de caractère et à la sainteté de vie du missionnaire, — « tout concentré en Dieu », disait-on, « et l'homme le plus saint qu'on ait connu ».

La vie du P. Albini est tellement remplie, qu'on a peine à comprendre comment il a pu suffire à tout. Toutefois, ses travaux multipliés et ses austérités épuisèrent sa santé : aux premiers jours de novembre 1838, il tomba exténué de fatigue. Presque rétabli au début de 1839, il eut une rechute ; et, le 20 mai, il expira à Vico, dans cette île de

Corse où il avait tant peiné et ramené tant de cœurs à Dieu. Il était âgé de 48 ans.

Une foule innombrable se pressa autour de son corps, quand on l'eut exposé : on lui faisait toucher divers objets, on voulait avoir de ses reliques. En 1851, ses restes furent transférés du cimetière à l'église du couvent. Sa réputation de sainteté, solidement assise, repose non seulement sur la sainteté de sa vie manifestée par des faits miraculeux authentiques, — tels que ravissements, grâces de guérison, don de prophétie et de discernement des esprits — mais encore sur les faveurs obtenues après sa mort par son intercession (1).

Demandons à Dieu, qui se plaît à exalter les cœurs humbles, de glorifier bientôt son serviteur, en accordant qu'on le place sur les autels.

(1) La Providence permet qu'une occasion se présente actuellement qui nous incite à recourir, avec une ferveur toute spéciale, à la puissante intercession de notre bon et saint P. Albini. Mgr notre Révérendissime Père est malade et fatigué, — « des raisons de santé le forcent à prendre un repos qui nécessite son éloignement de la Maison Générale ». Or, — tout en nous soumettant, comme lui, avec résignation à cette pénible épreuve — nous devons évidemment faire tout notre possible pour obtenir du Ciel le prompt et complet rétablissement d'une santé si précieuse pour sa double Famille. Notre saint et vénérable Frère pourrait-il, en cette occurrence, ne pas user de tout son crédit auprès de Dieu pour nous faire accorder cette inappréciable faveur ? — Réponse : Au moment où s'imprime ce numéro des *Missions*, Monseigneur est tellement mieux que son digne Vicaire général, le T. R. P. Servule Dozois, et ses autres Pères Assistants espèrent qu'il pourra être de retour à Rome dans les premières semaines de l'année prochaine. Dieu soit béni !

# NOTRE CENTENAIRE (1916)

## I. — Premier Centenaire des O. M. I. (1816-1916).

Les graves événements de l'heure présente ne sauraient faire oublier l'anniversaire d'une œuvre, très modeste en ses débuts, mais dont les conséquences, pour la gloire de Dieu et le bien de l'humanité, dépassent les plus merveilleuses créations de la science et du génie.

J'admire sans réserve les magnifiques progrès réalisés depuis un siècle et les splendides découvertes de l'esprit humain. Mais que sont toutes ces inventions modernes, si je les compare aux bienfaisantes institutions qui ont pour but de pacifier la terre et de peupler le ciel ?...

L'amour des pauvres, une tendre sollicitude pour le salut des âmes les plus abandonnées, tel fut le sentiment qui présida, le 25 janvier 1816, à la fondation de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

L'humble prêtre, choisi de Dieu pour donner à l'Eglise cette nouvelle Famille religieuse, appartenait par son origine à l'antique noblesse de Provence.

Né à Aix, le 1er août 1782, Charles-Joseph-Eugène de Mazenod passa les années de sa jeunesse au milieu des privations et des souffrances de l'exil. Ses parents avaient émigré. Les armées révolutionnaires les poussèrent successivement de Turin à Venise, de Venise à Naples, et de Naples à Palerme.

C'est à Venise que le jeune proscrit manifeste les premiers élans d'une angélique piété, qui déjà l'oriente vers les cimes du sacerdoce et de la sainteté.

A l'un de ses oncles qui cherchait à le dissuader de

suivre une telle vocation, sous prétexte qu'en lui s'èteindrait le nom de son illustre famille, il répondit spontanément : « Rien ne ferait plus d'honneur à notre famille que de finir par un prêtre. » La famille de Mazenod, en Provence, a fini par deux évêques.

Après avoir triomphé de tous les obstacles qui s'opposaient à la réalisation de son désir et refusé les plus brillantes situations dans le monde, Eugène de Mazenod entra au Séminaire de Saint-Sulpice, que dirigeait alors M. Emery. Ce vénérable prêtre apprécia bien vite les éminentes qualités du futur missionnaire des pauvres et le choisit même pour suppléer, avec le titre de directeur, deux confrères absents.

Ordonné prêtre le 21 décembre 1811, l'abbé de Mazenod refuse les lettres de vicaire général que lui offre l'évêque d'Amiens, pour se consacrer tout entier au soin de la jeunesse et des pauvres dans son diocèse d'origine. Là, son zèle opère des merveilles de conversion et de sanctification ; mais l'intrépide ouvrier, dans l'exercice d'une charité héroïque, contracte une terrible maladie qui met sa vie en danger.

Dieu, qui a des vues providentielles sur son serviteur, se laisse toucher par les supplications de tout un peuple qui implore sa guérison. Ainsi rendu à la santé, M. de Mazenod reprend avec une nouvelle ardeur le cours de ses travaux apostoliques. Son zèle ne pouvant suffire à la tâche, c'est alors qu'il conçoit l'idée de s'adjoindre des compagnons animés comme lui du vif désir de glorifier Dieu et de sauver les âmes.

On sait quelle était, à cette époque, la triste situation de l'Eglise, en France. Les plaies ouvertes par la Révolution saignaient encore : — la plupart des populations rurales gémissaient dans l'ignorance de l'abandon ; le clergé, décimé et dispersé, n'avait pu combler les vides faits dans ses rangs par la mort, l'exil et même l'apostasie ; les communautés religieuses n'existaient plus, et de long-

temps on ne pouvait espérer de voir reparaître les anciens Ordres ; et grand nombre de paroisses, enfin, végétaient sans pasteur et réclamaient vainement le ministère des sauveurs d'âmes.

La vue de tant de maux et de cette extrême disette d'ouvriers évangéliques inspira donc à l'abbé de Mazenod la pensée d'établir une petite société de missionnaires — « vraiment zélés, d'un désintéressement à toute épreuve, solidement vertueux ».

La Providence lui fournit les premiers éléments d'une communauté. Le 25 janvier 1816, dans l'ancien monastère des Carmélites d'Aix, de jeunes prêtres se réunissent autour du P. de Mazenod et commencent cette vie de méditation, de prière, de travail et de pénitence, qui doit les transformer en véritables apôtres, tout embrasés de zèle pour leur propre sanctification et le salut des pauvres.

Oui, des pauvres! Le Fondateur a pris pour devise : *Evangelizare pauperibus misit me,* — et il assigne pour fin principale à son Institut l'instruction et la conversion des pauvres. C'est dans cet esprit qu'il trace à ses fils des Règles et des Constitutions.

Tout Oblat de Marie Immaculée, depuis cent ans, répète le mot d'ordre : « *Le Seigneur m'a envoyé pour évangéliser les pauvres.* »

Les pauvres : c'est la part spéciale que la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée a choisie, et c'est en restant fidèle à cette mission qu'elle a mérité les plus abondantes bénédictions d'en haut.

On peut affirmer qu'en cela ses origines et ses destinées présentent le sceau d'une actualité providentielle. Toujours, sans doute, il y eut des pauvres, et toujours le pauvre fut voué par état aux privations et à l'infortune. Mais, dans les siècles passés, il avait, pour le soutenir dans ses rudes épreuves, le flambeau de la foi et, par conséquent, les leçons de l'Evangile et les consolations de la Religion. L'impiété du dernier siècle lui a ravi tout cela. Dès lors,

la classe indigente et ouvrière est devenue doublement malheureuse. Elle est en outre une menace incessante pour la société.

En pareille circonstance, n'est-il pas permis de voir un fait providentiel dans l'apparition d'une Congrégation qui a pour but principal de ses travaux l'évangélisation des pauvres ?

Je ne m'étonne pas de constater l'extension extraordinaire que prit rapidement la nouvelle Famille religieuse, — canoniquement approuvée par le pape Léon XII, le 17 février 1826, et enrichie de nombreux privilèges par tous ses successeurs sur la Chaire de Pierre.

Quand, le 21 mai 1861, mourut saintement le vénéré Fondateur, devenu évêque de Marseille, les Oblats de Marie évangélisaient déjà la plupart des diocèses de France, la Suisse, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, le haut et le bas Canada ; ils avaient fondé plusieurs maisons dans les Etats-Unis, et pénétré dans l'immense territoire de la Nouvelle-Bretagne et de l'Orégon ; le Texas, le Mexique, l'île de Ceylan, la colonie de Natal, le pays Cafre et le pays Zoulou avaient reçu la visite de ces intrépides pionniers de la civilisation.

Que dire des progrès accomplis et du bien réalisé en un siècle d'apostolat ?

Nul n'ignore combien cette période de l'existence de l'Eglise a été troublée et tourmentée. Mais l'Institut de Mgr de Mazenod, malgré les persécutions auxquelles il a été en butte comme les autres Ordres religieux, n'a pas cessé de grandir, de se fortifier et d'élargir la sphère de son action dans les cinq parties de l'univers.

Les brutales expulsions qui fermèrent toutes ses maisons en France, au cours de l'année 1880, semblèrent devoir, sinon arrêter, au moins paralyser son expansion. Il n'en fut rien. Quand la loi scélérate de 1901 dispersa une seconde fois son personnel et livra ses immeubles à la rapacité du fisc et des liquidateurs, la phalange des mis-

sionnaires des pauvres s'élança plus compacte et plus ardente que jamais à la conquête des âmes.

En ce jour mémorable du centenaire de leur Congrégation, les Oblats de Marie Immaculée célèbrent, en des hymnes d'actions de grâces, les magnifiques récompenses qu'il a plu à Dieu d'accorder à leur fécond ministère à travers l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie.

Comme le divin Maître, ils peuvent rendre témoignage que, par leur apostolat, *les pauvres ont été évangélisés*, — *Pauperes evangelizantur.* Et ne semble-t-il pas que retentit à tous les échos cette réponse de l'éternelle vérité : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ?*

Le nom de leur vénéré Fondateur n'est pas encore inscrit au catalogue des saints ; mais tous ceux qui sont initiés au mystère de la belle vie de Mgr de Mazenod nourrissent le ferme espoir qu'il le sera dans un avenir prochain, comme celui de plusieurs autres de ses fils.

Cette famille de zélés missionnaires compte environ, à l'heure actuelle, *trois mille* membres disséminés dans *trois cent cinquante* cénacles, véritables ateliers de sainteté. « Des saints prêtres, voilà notre richesse ! » — aimait à répéter le P. de Mazenod. L'histoire de sa Congrégation atteste qu'il a obtenu la grâce qu'il sollicitait...

Aux pieds du Supérieur général, Mgr Dontenwill, digne successeur de l'illustre patriarche des Oblats et héritier de ses vertus, nous déposons avec respect l'hommage de notre admiration pour leurs œuvres au cours du siècle passé et nos vœux de prospérité pour une période séculaire d'immortels triomphes dans les sillons de l'apostolat.

EDMOND THIRIET, *O. M. I.* (1).

(1) C'est la première fois — mais pas la dernière — que nous avons l'occasion de citer ici le nom de l'ancien Supérieur de Montmartre. Nous en profiterons, tout de suite, pour remercier le distingué chanoine de tout ce qu'il fait pour la Famille des Oblats, au moyen surtout de sa très intéressante *Bonne Nouvelle*, — 15, rue du Louvre, Paris (Ier).

## II. — Les Fêtes du Centenaire en Angleterre.

### A. — **Inchicore, Dublin (Irlande).**

Le Centenaire a été célébré dans l'église d'Inchicore par un triduum solennel.

Le troisième jour, la messe pontificale a été chantée par Mgr Miller, *O. M, I.*, assisté du R. P. Leahy (Provincial), comme prêtre assistant, et des PP. Foley et Matthews, comme diacre et sous-diacre. Le P. O'Connor était maître des cérémonies.

Le chant fut brillamment exécuté en musique par un chœur spécial formé des étudiants Oblats.

Un grand nombre des Pères des diverses maisons d'Irlande y assistaient, et l'affluence des fidèles fut très grande, — ce qui fut d'autant plus remarquable que c'était un jour de semaine.

Le soir eut lieu la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement à laquelle officia encore Mgr Miller, qui donna en outre aux fidèles la bénédiction spéciale que le Pape voulait bien accorder à l'occasion de ce jour mémorable.

Il est intéressant de rappeler que le fondateur de la Congrégation, Mgr de Mazenod, célébra autrefois la messe dans la chapelle de bois, élevée au commencement par les ouvriers d'Inchicore, et qui sert maintenant pour la crèche, au temps de Noël.

### B. — **Kilburn Priory, Londres.**

Le Centenaire de la Congrégation des Oblats de Marie a été célébré, le dimanche 30 janvier, de la manière qui convenait à cet événement mémorable.

La grand'messe fut chantée par le P. Benet O'Brien, devant une foule considérable, en présence de S. E. le

cardinal Bourne, qui était assisté au trône par le R. P. Wilkinson, supérieur, et les PP. Burke et Burns.

Le maire de Hampstead, Alderman O'Bryen, y assista en tenue d'office avec les membres catholiques du Conseil.

Le Cardinal, dans une allocution pleine de feu, rendit un hommage bien mérité à la Congrégation des Oblats et à ses diverses œuvres dans les diverses parties du monde.

Dans l'après-midi, eut lieu au presbytère un *luncheon*, auquel assistaient le Cardinal, un grand nombre de Pères Oblats et de prêtres réguliers et séculiers, le maire de Hampstead avec ses conseillers catholiques et quelques autres catholiques notables.

Divers discours y furent prononcés, notamment par le Cardinal et le maire, et qui furent tous à l'honneur de la Congrégation des Oblats et des Pères de Kilburn.

Le P. Supérieur des Oblats remercia Son Eminence de la bienveillance qu'il leur avait témoignée en ce jour mémorable et de sa haute sympathie dans plusieurs autres circonstances.

Le soir, le sermon fut donné par Mgr Howlett, et la cérémonie se termina par la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Superbes cérémonies, dont les nombreux et généreux fidèles de Kilburn garderont un ineffaçable et gracieux souvenir !

### C. — **Tower Hill, Londres.**

Les cérémonies pour le Centenaire des Oblats de Marie ont été très impressionnantes et très suivies dans l'église des Martyrs anglais, à Tower-Hill.

Mgr Butt célébra la messe pontificale, assisté du R. P. Murphy, Provincial des Pères Maristes, et des Pères Coyle et Perera, *O. M. I.* Les PP. Gorman et Morgan étaient maîtres des cérémonies.

Le chœur était sous la direction de Mr. Lee; et il

exécuta d'une manière artistique la messe de Sainte-Cécile.

Le sermon fut donné par le R. P. Jarrett, Dominicain, qui décrivit en termes chaleureux l'origine et les progrès merveilleux de la Congrégation des Oblats.

Le soir, la fête se termina par un sermon éloquent du même orateur sur les volontaires de la foi, et par la bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée par le P. Gorman (Supérieur), assisté des PP. Coyle et Morgan.

La bénédiction papale aux fidèles, transmise par une concession spéciale, clôtura la cérémonie.

### D. — **Rockferry, Birkenhead (Cheshire).**

Des assistances très nombreuses ont marqué les fêtes du Centenaire des Oblats dans l'église Sainte-Anne, à Rockferry.

Le matin, la messe pontificale fut célébrée par Mgr Singleton, évêque du diocèse (Shrewsbury).

Le P. Walshe, de Mount-Pleasant (Liverpool), donna le sermon de circonstance. Il retraça, dans le plus grand détail et avec beaucoup d'à-propos, l'origine, le développement et les œuvres très nombreuses des Oblats dans les cinq parties du monde.

Il termina en disant qu'il voulait rendre témoignage aux relations fraternelles qui existent entre les Oblats et le clergé séculier, — en suite de quoi leur joie en ce jour est partagée par un grand nombre de prêtres en dehors de la Congrégation, qui voient en eux des amis solides et sympathiques.

Le soir, il y eut le chant solennel du *Te Deum*, suivi de la bénédiction du Saint Sacrement, donnée par Mgr l'Evêque, avec la concession de la bénédiction papale.

A la suite, un grand meeting des paroissiens eut lieu dans la salle de Lourdes. De nombreux discours y furent prononcés — par l'évêque, quelques prêtres et quelques paroissiens éminents. Les Pères reçurent un certain nombre

de présents, comme souvenirs de la fête, — entre autres un beau calice, une chape et deux bourses d'or.

### E. — **Holy Cross, Liverpool.**

Le Centenaire a été célébré avec une grande solennité dans l'église de Holy-Cross, à Liverpool. La messe pontificale a été chantée, à 11 heures, par Mgr Whiteside, archevêque de Liverpool, assisté du P. Foley comme prêtre assistant, et des PP. O'Connell et Lennon comme diacre et sous-diacre. Le chant était exécuté très brillamment par la chorale de la paroisse, sous la direction de M. Helsby.

Le sermon fut donné par Mgr Vaughan. Il relata, en termes très élogieux, l'origine et les œuvres des Oblats durant le siècle écoulé, — assurant que « leur Congrégation fut fondée par l'un des hommes les plus saints et les plus illustres des temps modernes, Mgr de Mazenod, dont le zèle et la piété ont toujours inspiré ses enfants ».

Le soir eut lieu la bénédiction solennelle du Saint Sacrement, donnée par l'archevêque de Liverpool. Mgr Vaughan prit encore la parole, et célébra les louanges de Marie Immaculée. Le chant du *Te Deum,* en reconnaissance des bienfaits accordés pendant ce siècle à la Famille religieuse des Oblats, mit fin à la cérémonie.

### F. — **Saint-Mary's, Leeds.**

Le Centenaire a été célébré par un triduum de prières. Le dernier jour, — le dimanche 30 janvier — il y eut messe pontificale, chantée par Mgr Cowgill, évêque de Leeds ; et, le soir, il y eut une procession solennelle en l'honneur de la très sainte Vierge, à laquelle Monseigneur voulut bien assister, — après quoi il donna la bénédiction du Très Saint Sacrement. Aux deux offices, l'assistance fut très nombreuse.

Le R. P. O'Ryan, Supérieur, annonça que la collecte faite pour élever une tour de l'église, en souvenir du Centenaire, montait déjà à 560 livres sterling.

Ce fut le R. P. Butler, *S. J.*, qui donna les sermons de circonstance. Après avoir passé en revue les œuvres des Oblats dans les diverses parties du monde, il rappela qu'ils étaient venus à Leeds en 1852. Les commencements furent très humbles, — puisqu'on faisait les offices dans l'ancienne salle de danse d'une échoppe de bière. Deux ans après, on posa les fondements d'une église ; et à cette cérémonie furent présents le fondateur de la Congrégation, Mgr de Mazenod, le cardinal Wiseman, Mgr Manning, et l'évêque du diocèse — Mgr Briggs.

Le soir, il y eut une réunion des paroissiens dans la salle Sainte-Marie, qui se trouva archibondée. Une adresse fut présentée aux Pères, où on leur disait : — « Nous vous estimons si hautement, nous vous aimons si chaudement, et un lien si étroit nous unit à vous, que nous sentons que nous avons le droit de partager les consolations, les joies et les gloires qui sont votre partage en ce beau jour. Si nous avons aujourd'hui une paroisse, qui est parfaitement organisée et dont nous sommes fiers à si juste titre, nous le devons aux Pères Oblats, à leur zèle infatigable, à leur dévouement sans bornes. »

L'évêque de Leeds, qui était présent, loua les grands efforts accomplis par le Père Supérieur pour l'achèvement de l'église, et fit des vœux pour que les fidèles y correspondissent généreusement.

Le Père Supérieur répondit par quelques paroles empreintes de reconnaissance pour le témoignage si affectueux que leur donnaient en ce jour évêque et fidèles.

### G. — Leith, Edimbourg (Ecosse).

Les Pères Oblats de Leith ont célébré, dimanche dernier (30 janvier 1916), le Centenaire de la fondation de leur Congrégation. A 11 h. 30, l'église était envahie par une foule très nombreuse ; la messe pontificale fut chantée par Mgr Chisholm, évêque d'Aberdeen, en présence de l'archevêque d'Edimbourg, Mgr Smith.

Le chœur exécuta, avec un grand succès, la « messe du Bon Pasteur », de Turner, sous la direction de Mr. Banks. Le R. P. O'Dea, Dominicain de Manchester, prit la parole et, avec une grande éloquence, célébra le Centenaire de la Congrégation des Oblats et passa en revue les œuvres, nombreuses et prospères, auxquelles ses membres se sont dévoués pendant ce siècle.

Le soir, le même orateur fit encore un brillant discours sur Marie Immaculée. La bénédiction du Saint Sacrement fut donnée par le P. O'Connell, assisté des PP. Dunne et Byrne (1).

## III. — Le Centenaire à La Panne, en Belgique.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Je ne veux pas laisser s'achever cette journée du 25 janvier 1916, sans Vous faire part de la joie profonde qu'elle nous a value à tous, sans Vous offrir l'expression des sentiments qu'elle a affermis dans notre âme.

Nous avons, modestement mais religieusement, célébré ce Centenaire qui nous était si cher. La partie concernant les fidèles ayant été remise à plus tard, nous n'avions plus qu'à songer à ce qui regardait l'intimité.

Tous les nôtres avaient été avertis et invités à temps ;

(1) La Province britannique compte — en Angleterre (y compris le Pays de Galles), en Irlande ou en Ecosse — une quinzaine de maisons ou résidences, où les Oblats mènent de front le ministère et les missions paroissiales. En effet, outre les travaux des missions et des retraites, ils desservent des paroisses populeuses dans les quartiers ouvriers des grandes villes que nous venons de citer. Ils dirigent, de plus, en Irlande, les deux écoles réformatrices (ou pénitenciers) de Glencree et de Philipstown, dans lesquelles ils reçoivent des enfants ou des jeunes gens abandonnés par leurs parents ou qui leur sont envoyés par les magistrats civils. La Province britannique a son juniorat à Belcamp Hall, Raheny, et ses noviciat et scolasticat à Belmont House, Stillorgan, — dans le comté de Dublin.

tous furent là. Leur présence nous fit d'autant plus de plaisir que, pour nous rejoindre, la plupart s'imposèrent de lourds sacrifices. Voyez plutôt :

Frère De Coene se met en marche à onze heures du soir, et nous arrive à trois heures du matin. Père Nicks, dès quatre heures du matin, est sur la route, et nous rejoint à huit heures, pour dire sa messe. Père Méheust et son aumônier régimentaire célèbrent la messe à trois heures du matin, et se trouvent ici à neuf heures. Père Picard et Frère Majoor avaient eu la bonne chance de rencontrer un véhicule quelconque pour franchir la distance qui les séparait de La Panne.

Nous étions donc au grand complet pour cette solennité, qui commença à cinq heures par la messe conventuelle, suivie de la rénovation des vœux... Quelques secondes avant l'allocution, à cinq heures et demie, chute bruyante de projectiles ennemis ; il y eut plus de bruit que de mal.

A midi, agapes fraternelles, où la pauvreté et la charité firent tous les frais. A l'issue de la réfection, pose de tous les invités devant un minuscule « kodak »...

Et, vers quinze heures, les uns reprenaient leur bâton de voyage, les autres leur bicyclette, ceux-ci un tram, ceux-là un camion, — pour rentrer chez eux, au poste du devoir et du combat.

Mais nous ne voulûmes pas nous séparer sans avoir apposé notre signature au bas d'une modeste épigraphe qui Vous dira, Monseigneur, que notre pensée, au cours de cette journée bénie, fut tout entière pour la Congrégation et pour celui qui en est le Chef vénéré et aimé.

Ces réunions, on n'a pas manqué de me le dire, font du bien à l'âme et au cœur. Elles prouvent aussi, à ceux qui y participent, que bien resserrés sont les liens de fraternité qui nous unissent tous. Je profiterai, certain en cela d'entrer dans les intentions de Votre Grandeur, des occasions qui se présenteront pour grouper, autour de notre table et au pied des saints autels, ceux qui sont si souvent et si long-

temps isolés, laissés à eux-mêmes, éprouvés par les peines que leur impose l'heure présente...

Cette journée du 25 aura été, nous n'en doutons pas, pour toute la Société, une journée de prières, de ferveur et de bénédictions. La joie ne pouvait pas, chez nous tous, être très intense, — nous avons de telles angoisses à endurer au sein de la Congrégation — mais elle aura été très douce. Avec quelle suavité tous auront, en se tournant vers leur Mère, — arrivée à sa centième année, mais toujours jeune et ardente — laissé tomber de leurs lèvres émues le souhait traditionnel : « *Ad multos annos !* »...

Daignez, Monseigneur, agréer la nouvelle assurance des sentiments respectueux avec lesquels je suis, de Votre Grandeur, le fils très humble et très soumis.

Auguste BOMMENEL, *O. M. I.*



QUI . E . SOCIETATIS . SODALIBUS . SESE . IN . CONVENTUM . NOSTRUM . PANNENSEM . ADUNAVERE . UT . ANNIVERSARIUM . CENTESIMUM . AB . INCEPTA . OBLATORUM . CONGREGATIONE . CELEBRARENT . ILLUSTRISSIMO . DOMINO . NECNON . OPTIMO . PATRI . AUGUSTINO . DONTENWILL . QUAE . CORDI . IESU . SACRATISSIMO . ET . IMMACULATÆ . VIRGINI . MARIÆ . PERSOLVERANT . VOTA . IN . REVERENTIÆ . PIETATISQUE . SIGNUM . LÆTI . OFFEREBANT :

*J. Méheust. — M. Nicks. — C. de Coene. — H. Berlage. — J. Picard. — P. Schoonhof. — P. Praet. — A. Banvart. — G. Spin. — H. Majoor. — A. Bommenel* (1).

VIII Kal. Febr. Anno Dom. MCMXVI.

(1) Au moment de mettre sous presse, nous avons le vif plaisir d'apprendre que c'est l'ancien Supérieur de la Panne qui doit, cette année, prêcher la retraite des Pères et Frères de la Maison générale et du Scolasticat de Rome. A l'éloquent et pieux orateur nos félicitations et nos remercîments anticipés !

# BIOGRAPHIES DE FAMILLE

## I. — R. P. Camille Mourier, 1858-1905 (646).

Le R. P. Camille Mourier naquit à Ville-sur-Auzon, près d'Avignon, le 26 octobre 1858. Il entra au juniorat de N.-D. des Lumières, en 1874, et, au mois d'août 1878, il fut admis au noviciat de N.-D. de l'Osier.

Son noviciat fut des plus fervents, et justifia pleinement les espérances que sa piété, son application à l'étude et son attachement à la Congrégation avaient fait concevoir pendant ses quatre années de juniorat. Après avoir prononcé ses premiers vœux, le 15 août 1879, il fut envoyé au scolasticat d'Autun où, le 15 août 1880, il fut admis à l'Oblation perpétuelle. Le 5 novembre de la même année, violemment chassé d'Autun, il dut, avec tous les scolastiques et le personnel du scolasticat, prendre le chemin de l'exil. Après la réouverture du scolasticat à Dublin, le frère Mourier y fit régulièrement son cours de théologie ; et, le 24 juin 1883, il fut ordonné prêtre par Mgr Crane.

Le P. Mourier fut au scolasticat ce qu'il avait été au juniorat et au noviciat, — un modèle de piété, de régularité et d'application à l'étude. Son amour du travail et de l'étude le fit profiter admirablement de ces trois années de séjour en Irlande pour se familiariser avec la langue anglaise. Il l'apprit si bien qu'il put dès lors la parler librement et avec une grande facilité. C'était un précieux avantage qu'il sut ensuite utiliser pendant toute sa vie de missionnaire.

Peu de jours après son ordination, le jeune missionnaire reçut son obédience pour la mission de Colombo. Il partit aussitôt, pour se rendre directement au poste où l'envoyait

l'obéissance. Il eut pour compagnons de voyage les RR. PP. Guglielmi, Eyffon et Boulic qui avaient pareillement reçu leur obédience pour la mission de Colombo. Tous les quatre se rendirent directement à leur destination, sans revoir le sol natal ni faire leurs adieux à leurs familles. Comme ses courageux compagnons, le P. Mourier accomplit ce pénible sacrifice avec une générosité qui présageait un apostolat zélé et fécond.

Très peu de temps après son arrivée à Colombo, il fut envoyé dans la mission de Moratuwa pour y faire ses premières armes, sous le saint Père Pulicani dont il était nommé le socius. De là, il passa dans la mission de Hanwella, puis dans celle de Galle (Pointe de Galle). En juillet 1884, il était nommé missionnaire en charge de la mission de Kégalle qui, comme celle de Galle, fit partie du diocèse de Colombo jusqu'en 1894. Il administra ensuite, pendant deux ans, la populeuse mission de Bolawalane, voisine de Négombo ; et, en novembre 1886, il fut transféré à Mutwal, mission plus populeuse encore, faisant partie de la ville de Colombo. Il gouverna cette importante et difficile mission pendant trois ans, — jusqu'en août 1889, époque où il alla prendre la direction de la mission de Galle. En février 1891, il en était rappelé par la confiance de ses supérieurs, qui l'appelèrent à la charge de procureur ou économe général de l'archidiocèse de Colombo. A la fin de 1892, nous le trouvons à Hanwella et, peu de temps après, à Pamunugana. Seul il administra, pendant plusieurs années, cette mission qui a toujours été une des plus grandes du diocèse. On peut se faire une idée de la somme de travail que devait fournir chaque jour le vaillant missionnaire, pour subvenir aux besoins spirituels de 8.000 catholiques, — presque tous pratiquants — visiter les malades, diriger plusieurs confréries, administrer de nombreuses et grandes écoles, bâtir des églises, etc., et, malgré un travail si accablant, ne jamais omettre l'enseignement du catéchisme ni la préparation soigneuse de nombreuses phalanges

d'enfants à la première Communion et à la Confirmation, ni négliger non plus l'instruction régulière des catéchumènes et des néophytes. De Pamunugana, le R. P. Mourier fut appelé à prendre la direction de la paroisse et de la mission de Kotahena (cathédrale de Ste-Lucie, Colombò). C'est là que les Supérieurs du vaillant missionnaire eurent la douleur de constater que sa forte santé commençait à décliner. Force leur fut de le retirer de Kotahena, — où le travail était par trop considérable, en raison des 15.000 catholiques environ que comptait la Mission — pour l'envoyer, en novembre 1900, à Kurunegala (Ste-Anne), où il resta pendant trois ans, avec une santé précaire. Sur l'avis des médecins, il fut envoyé à Puttalam ; mais il n'y put rester que sept mois, en raison de l'affaiblissement de ses forces. Un mal, que rien ne pouvait enrayer, l'ayant réduit à un véritable délabrement, il dut être transféré à la Maison du Sacré-Cœur de Borella, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. Il y séjourna tout près d'une année, comme invalide.

La carrière apostolique du P. Mourier a duré à peine 20 ans ; et, cependant, le nombre de missions qu'il a administrées et des charges qu'il a exercées ferait supposer que son service actif a été d'un demi-siècle. Cela s'explique par le fait qu'il était aussi heureux pacificateur que bon missionnaire. Dans la plupart des postes qu'il occupa, il eut à rétablir l'ordre et la paix troublés ou par des populations trop turbulentes, ou par des rivalités de caste, ou enfin par des événements ou certaines circonstances qu'il est encore plus difficile d'éviter que de prévoir. On peut dire que le P. Mourier était un missionnaire idéal, possédant à un rare degré le talent d'unir la fermeté d'un maître qui gouverne à la tendre bonté d'un père. Dans toutes les chrétientés où il passa, il sut se faire estimer et aimer, au point que, lorsqu'il devait s'éloigner, son départ causait un profond et universel regret. Bien que la tournure sérieuse de son esprit lui fît désirer la solitude et l'étude, il con-

sacra chaque heure de sa vie de missionnaire au soin des âmes et, spécialement, à la prédication et à l'enseignement catéchistique des enfants. Cela ne l'empêchera pas de donner son attention, comme chaque missionnaire à Ceylan doit le faire, à la construction des églises et des écoles. Aussi peut-on dire, sans crainte de se tromper, que les catholiques de Tarala, Pamunugana, Keppungoda et Kurunegala se rappelleront longtemps combien ils sont redevables au P. Mourier pour la construction de leurs grandes églises et écoles. Où puisait-il le zèle actif et persévérant qui ne cessa d'animer sa vie et de rendre son ministère remarquablement fécond ? Dans sa tendre piété et la scrupuleuse régularité avec laquelle il observa les saintes Règles et accomplit tous ses devoirs religieux. C'est à bien juste titre que tous ses frères dans la vie religieuse et le sacerdoce ne cessèrent de le considérer comme un modèle.

Quand il sentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, le R. P. Mourier désira vivement recouvrer la santé, et prit tous les moyens en son pouvoir pour prolonger son existence. Mais tout cela était motivé par le désir ardent de travailler un peu plus longtemps pour le bien des âmes. Il n'avait que 46 ans ; et il pensait que, pendant bien des années encore, il pourrait continuer son utile et fécond ministère. Toutefois, lorsque la volonté de Dieu lui fut clairement manifestée, il fit le sacrifice de sa vie, sans hésitation et avec la plus grande simplicité. Sa tendre et filiale dévotion envers la très sainte Vierge, dont il avait si souvent prêché l'amour et les grandeurs, lui faisait envisager la mort, quoique prématurée, avec une imperturbable sérénité : il était heureux de mourir, comme il avait vécu, en véritable Oblat de Marie Immaculée. Quand il sentit sa fin approcher, il demanda lui-même l'Extrême-Onction et le saint Viatique, qu'il reçut avec la foi la plus vive. Il conserva sa connaissance jusqu'à son dernier soupir ; et ses lèvres ne cessèrent de se mouvoir dans la prière qu'au moment où il expira — sans la moindre convulsion. Tous les

témoins d'une aussi douce mort, qui arriva le 17 mars 1905, ne purent que répéter : Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, — *Beati mortui qui in Domino moriuntur.*

*R. I. P.*

## II. — R. P. Mathieu Shinnors, 1840-1910 (770).

Le R. P. Shinnors naquit à Grange, comté de Limerick (Irlande), en 1840. Entré, en 1859, au Juniorat de Sicklinghall (Yorkshire), il y resta deux ans, à l'expiration desquels il prenait le chemin du noviciat de Belmont-House, Stillorgan. Son noviciat terminé, il alla suivre ses cours réguliers de philosophie et de théologie au scolasticat d'Autun, et fut ordonné prêtre, en 1869, par S. G. Mgr Whelan, évêque de Bombay.

Après un premier séjour de deux ou trois ans à Inchicore, le jeune missionnaire était nommé Supérieur de Glencree. En 1877, il revenait à Inchicore, dont il fut Supérieur pendant six ans. De là il fut transféré à Leith d'où, après un séjour de quatre ans, il alla à Kilburn pour y succéder au R. P. Cox, dans la charge de Supérieur. Dans cette parsisse de Kilburn, un gros souei l'attendait : c'était la construction de nouvelles écoles qui exigeaient une dépense de 75.000 fr. Le P. Shinnors entreprit courageusement ce travail et, au prix des plus persévérants efforts, le mena à bonne fin.

Comme missionnaire, le P. Shinnors acquit une expérience considérable, grâce à de nombreux travaux de mission accomplis successivement dans les différentes parties du pays, et au cours desquels il eut à s'adresser à toutes sortes d'auditoires. On peut dire qu'il se forma lui-même, en prêchant dans toute l'étendue de l'Irlande; et cette for-

mation fut aussi précieuse pour lui-même qu'utile aux foules qu'il évangélisait. Il était en chaire la solidité et la clarté même, car il était bien instruit et savait fort bien communiquer sa science aux autres. Il avait, à un très haut degré, le talent de se rendre populaire auprès de ses auditeurs ; mais la popularité dont il jouissait, et qui était toute pour le bien des âmes, il la méritait par son application persévérante à préparer soigneusement ses travaux de missions, sans négliger aucun de ses autres devoirs. Les saillies d'une gaieté fine et spirituelle ont aussi contribué, pour une part, à lui donner de l'influence sur les fidèles, ainsi que le rare talent de savoir, dès le début, conquérir son auditoire, — ce en quoi il réussissait toujours.

Le R. P. Shinnors était également doué d'un véritable talent littéraire que ses contributions aux journaux, et en particulier à l' « Irish Ecclesiastical Record », firent maintes fois remarquer. Comme il avait fait partie d'un groupe de missionnaires qui avaient accompli une série de travaux apostoliques en Amérique, il avait vu et observé beaucoup de choses sur le continent américain. Ayant eu à rendre compte publiquement de ses impressions, il se trouva en contradiction avec quelques éminents écrivains ecclésiastiques américains qu'offusquaient quelques-unes de ses critiques sur les catholiques de l'autre côté de l'océan. Mais ce désaccord, au lieu de dégénérer en un conflit violent, se réduisit bien vite à une simple controverse qui s'éteignit et tomba dans un prompt oubli. Un article publié par le R. P. Shinnors, sur Jeanne d'Arc, dans l' « Irish Ecclesiastical Record » de 1894, fit très bonne impression et valut à son auteur de grands éloges.

Il y avait, chez le P. Shinnors, quelque chose qui valait encore mieux que tous les talents dont il était doué : c'était l'inaltérable fidélité avec laquelle il accomplissait tous ses devoirs de religieux et de prêtre. Aussi jouissait-il de l'estime générale, et était-il connu de tous comme un homme de bon conseil.

Le 21 février 1894, il célébra ses noces d'argent sacerdotales. Ses paroissiens et nombreuses connaissances profitèrent de cette occasion pour lui offrir, comme présents, plusieurs livres de prix qui allèrent enrichir la bibliothèque de la maison à laquelle il appartenait.

A l'expiration de son supériorat à Kilburn, le P. Shinnors fut envoyé à Leeds où il resta peu de temps, et ensuite à Sainte-Anne de Rockferry où sa santé, qui n'avait jamais été robuste, commença à chanceler. Elle devint même si faible qu'il dut être transféré à Belmont-House et finalement à Glencree. C'est là qu'après une assez longue maladie, courageusement supportée, il s'éteignit le 13 avril 1910, — non sans avoir demandé et reçu de la manière la plus édifiante les derniers sacrements. Sa mort fut regrettée par de nombreux amis, aussi bien que par ses frères en religion.

*R. I. P.*

## III. — R. P. Zéphyrin Gascon, 1826-1914 (846).

Le 3 janvier 1914, s'éteignait doucement, entouré des Pères et Frères de la maison provinciale du Manitoba, un vétéran de nos missions du Nord canadien, le trait d'union entre le présent et un passé déjà historique, le bon Père Hector-Zéphyrin Gascon qui, tout humble qu'il était, pouvait être considéré comme le fondateur de nos postes lointains de Saint-Raphaël, sur la rivière aux Liards, et de Saint-Isidore du fort Smith.

C'était à Saint-Boniface une relique vénérée autant qu'aimée de nos temps héroïques, et le dernier survivant de ces vaillants apôtres dont les travaux dans les glaces du

Mackenzie ont fait l'admiration de plusieurs générations et suscité parmi nous mainte vocation à la vie apostolique.

Malgré son nom, le P. Gascon était un Canadien, issu d'une famille qui doit à sa province d'origine en France le surnom qui est, à la longue, devenu son nom patronymique. Né à Sainte-Anne des Plaines, le 28 juillet 1826, du légitime mariage de Jean-Baptiste Lallongé, dit Gascon, et d'Angélique Thérien, le jeune Zéphyrin appartenait à l'une de ces familles patriarcales qui sont encore heureusement si nombreuses au Canada. Il se sentit de bonne heure appelé à l'état ecclésiastique; et, à l'âge de 16 ans, il entra au petit séminaire de Sainte-Thérèse de Blainville, — institution pour laquelle il conserva jusqu'à ses derniers jours le meilleur souvenir.

Il ne put jamais se prévaloir de qualités intellectuelles bien extraordinaires; mais il avait mieux que les dons de l'esprit dont on peut abuser, — le sentiment du devoir, une candeur et une simplicité d'âme qui devaient dans la suite lui assurer le succès, tout en lui acquérant l'affection de ses semblables.

Tonsuré, le 30 janvier 1851, par le saint évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, auquel la Congrégation doit son introduction au Canada, il fut promu à la prêtrise par son coadjuteur, le 12 novembre 1854. Huit jours plus tard, il était nommé vicaire à Verchères, où il resta trois ans. Bien que d'une santé assez débile, l'abbé Gascon, toujours prêt au sacrifice, songea alors à se consacrer aux œuvres de Mgr de Goësbriand, évêque de Burlington, Etats-Unis, qui manquait de prêtres. Mais, ayant appris que Mgr Taché, qu'il avait déjà rencontré à Verchères et à Contrecœur, allait retourner à ses pénibles missions sans avoir pu se recruter un seul sujet, il s'offrit généreusement au jeune prélat qui accepta de grand cœur ses services.

Parti de Montréal le 2 octobre 1857, il arrivait en compagnie de son nouvel ordinaire le 6 novembre suivant, après un pénible voyage au travers des grandes prairies

américaines et par la voie de Saint-Paul, pendant lequel l'évêque Oblat put constater « le zèle ardent dont son cœur était animé (1) ».

Son premier poste dans l'Ouest canadien fut le lac Manitoba. Il n'y resta pas longtemps. Il avait déjà renoncé au monde pour entrer dans l'état ecclésiastique : il voulut maintenant abdiquer sa liberté individuelle, par les vœux de religion, et s'enrôler sous la bannière de Marie Immaculée. Dès le commencement de 1859, il demanda à entrer dans la Congrégation, et commença, à Saint-Norbert, son noviciat sous la direction du P. Lestanc, le 9 mars de cette même année.

Le noviciat est la période de formation aux vertus de l'état religieux. Celui du P. Gascon devait en outre être comme un apprentissage aux nombreux déplacements qui caractérisent la vie du missionnaire chez les sauvages du Nord canadien.

Jusqu'en 1858, les « martyrs du froid » — comme Pie IX appelait ceux de nos Pères qui se dévouent dans ces régions désolées, — n'avaient eu à lutter que contre la pauvreté et les mille privations qui en découlent, ainsi que les intempéries des saisons et la nature déchue de leurs ouailles des déserts septentrionaux. A ces difficultés s'ajoutèrent, à partir de cette époque, des luttes incessantes contre l'hérésie et une rivalité de tous les jours avec les soi-disant ministres de l'Evangile, — qui pouvaient avoir sur l'Indien d'autant plus d'influence qu'ils ne manquaient de rien et avaient le moyen de se montrer généreux.

Un « archidiacre » anglican était revenu du Nord après un an d'absence, pendant laquelle il avait essayé d'entraver l'action du prêtre catholique parmi les Indiens du Mackenzie. Son prompt départ avait donné l'illusion que sa secte renonçait à poursuivre sa campagne d'agression ; mais cette illusion avait été de courte durée, — un autre ministre

(1) Voir Mgr Taché, *Vingt années de Missions*, page 98.

venait de partir pour aller le remplacer. Il devenait donc urgent pour les autorités religieuses de faire tout en leur pouvoir pour préserver du venin de l'erreur les néophytes que nos Pères avaient faits dans le Nord.

L'héroïque P. Grollier était alors supérieur de la mission Saint-Joseph, sur le grand lac des Esclaves. N'écoutant que son zèle, il quitta immédiatement son poste pour aller tenir tête au ministre et protéger ses chrétiens. Pour le remplacer, Mgr Taché pensa un instant au P. Lestanc; mais les services de cet excellent religieux étaient indispensables à la Rivière-Rouge. Restait son jeune novice, le P. Gascon. C'était insolite, peut-être imprudent d'avoir recours à lui avant qu'il eût fait son oblation. Comme le prélat l'écrivait lui-même au P. Aubert, le 12 mai 1859, « envoyer un novice à une pareille distance, c'est sans doute un grave inconvénient; mais, comme me l'ont fait observer mes conseillers, le P. Gascon n'est pas novice en vertu : on peut compter sur lui mieux que sur certains profès ».

Notre futur Oblat dut donc quitter sa retraite de Saint-Norbert, le 2 juin 1859. Il arriva, le 15 août, au grand lac des Esclaves, où il eut pour maître des novices le P. Eynard, dont les innombrables distractions l'égayèrent plus d'une fois.

On n'était pas alors strict comme aujourd'hui sur la résidence ininterrompue à la maison du noviciat. Aussi voyons-nous le P. Gascon quitter, en 1860, la mission Saint-Joseph et descendre le Mackenzie jusqu'au fort Simpson, d'où il repartit presque immédiatement pour le fort des Liards, sur la rivière du même nom, dont il fut le premier missionnaire à évangéliser les Indiens. Il s'y trouvait encore quand un ministre y arriva; mais il était trop tard, — la place était conquise à notre sainte Religion.

Après ce premier fait d'armes, le P. Gascon retourna à Saint-Joseph, et y prononça ses vœux, entre les mains du P. Eynard, le 6 janvier 1861.

Il avait fait son noviciat de la vie religieuse; il allait maintenant s'initier plus que jamais aux privations qui découlaient de l'extrême pauvreté de nos missions du Grand-Nord. Le P. Grollier, l'apôtre du cercle arctique, fut quelque temps son supérieur. Or, comme ce missionnaire au zèle de feu se jouait des réclamations de la nature et ne visait qu'à épargner, pour faire plus facilement face à tous les besoins, son disciple canadien dut, bon gré mal gré, passer par le creuset de souffrances et de privations dont on serait aujourd'hui tenté de trouver le récit exagéré. Le pain était alors chose inconnue de nos missionnaires dans ces régions et, même au grand lac des Esclaves, les PP. Eynard et Gascon étaient si pauvres qu'ils n'avaient pas de papier pour écrire à leurs supérieurs et devaient même faire aussi brefs que possible leurs actes de baptême et de mariage.

Le 4 juin 1862, nous voyons le P. Gascon défricher, en compagnie du F. Boisramé, l'emplacement de la future mission de la Providence. C'en était trop pour les forces du pauvre Père; il dut bientôt être remplacé dans ce rude labeur et retourner au grand lac des Esclaves, où il allait passer une bonne partie de sa vie de missionnaire, visitant régulièrement de là le fort des Liards, — où une mission ne devait pas tarder à s'établir. Il était encore à la première place lorsque, le 25 août 1869, il eut le malheur d'y perdre son supérieur, le P. Eynard, que le plus imprévu des accidents enleva à son affection.

Dire maintenant les innombrables courses que le P. Gascon dut faire, pendant son séjour à Saint-Joseph, serait chose impossible. Cinq cents milles en raquette n'avaient rien de bien extraordinaire pour lui. Il dut parfois voyager avec le fameux Bompas, de burlesque mémoire, qui l'appelle le P. Gascogne dans son journal (1). Le « bishop » anglican essayait alors de se prévaloir de la bonhomie de son

(1) Voir *An Apostle of the North*, page 65, etc.

compagnon pour parler religion avec lui. Mais son interlocuteur ne le ménageait guère, et Bompas ne goûta point sa dialectique, — circonstance qui ne nuisit nullement à la réputation du prêtre catholique.

Dans l'été de 1876, celui-ci fut envoyé à la nouvelle mission de Saint-Isidore du fort Smith, où il dut se livrer à tous les travaux manuels inhérents à un poste qui commence. Il n'y resta que deux ans et revint en 1878 au grand lac des Esclaves — qu'il devait quitter définitivement à la mi-juillet 1879.

Notre missionnaire eut alors quelque velléité de se faire trappiste; et il fit même une retraite chez les religieux d'Oka, près Montréal, qui ne le crurent point appelé à partager leur genre de vie. A son retour dans l'Ouest, ses supérieurs l'envoyèrent, au commencement de 1880, à la mission Saint-Laurent, sur le lac Manitoba, où il s'employa à faire l'école, tout en ayant sa part des travaux propres à son état. Il resta 17 longues années dans cette mission, qui avait eu les prémices de son ministère apostolique; puis il promena les pénibles infirmités qu'il avait contractées dans le Nord, successivement à Lebret (Qu'appelle), à la montagne de Tondre, au fort Alexandre, à Saint-Charles près de Winnipeg, et enfin au juniorat de Saint-Boniface — où il arriva en 1905.

Le pauvre Père n'était plus guère alors qu'une ruine, une ombre de ce qu'il avait été. Pendant de longues années, ses infirmités l'empêchèrent même de se coucher une seule fois. Il n'en était pas moins toujours souriant, et décidé à travailler selon la mesure de ses forces. On peut dire sans exagération que, — jusqu'à ses derniers moments, alors que la lampe s'éteignait, évidemment faute d'huile pour l'alimenter — il persista à rendre tous les services possibles au saint tribunal. Il en vint au point d'insister qu'il pouvait encore entendre les confessions, alors même qu'il lui était devenu difficile de réciter d'un bout à l'autre la formule d'absolution.

Ne pouvant plus s'adonner au ministère extérieur, il lui répugna toujours d'être considéré comme un membre inutile de sa communauté. Qui dira toutes les lettres qu'il écrivit en faveur de l'œuvre du juniorat, à laquelle il consacra les dernières années de sa vie, et les ressources qu'il lui trouva ? Il avait pour cela mille petites industries qui le servaient à merveille. La petite revue, l'*Ami du Foyer*, qui se publie au profit de cette œuvre, eut surtout ses sympathies, et il se fit comme le recruteur attitré de ses abonnés. En sorte que, tout en prêchant d'exemple par sa patience dans des souffrances qui n'étaient que trop patentes, il enseignait aux jeunes l'amour du travail et contribuait lui-même à l'alimentation des vocations aux œuvres de notre chère Congrégation.

Il passa ainsi quelque sept années, — aimé de tous pour sa douceur, sa grande charité et sa candeur presque enfantine — cloué sur un fauteuil qui lui servait de couche, jusqu'à ce que Dieu jugeât que le fruit était mûr pour le ciel. Il avait déjà été administré dans notre maison de Saint-Boniface et avait renouvelé publiquement ses vœux, lorsque, le matin du 3 janvier 1914, il s'éteignit doucement, — entouré de ses frères en religion. Il avait 87 ans, 5 mois et 6 jours (1).

Mgr Langevin, qui l'avait visité la veille même de sa mort, voulut présider lui-même ses funérailles, qui eurent lieu à la cathédrale le 5 janvier. La dépouille mortelle de notre cher défunt repose aujourd'hui, près de celles de ses devanciers, dans notre cimetière de famille à Saint-Charles.

*R. I. P.*

(1) Nous regrettons vivement de ne pouvoir publier un plus grand nombre de *Notices Nécrologiques* dans cette livraison des *Missions*; mais, après quatre ans de silence, nous avons tant de choses — intéressantes, nous l'espérons — à raconter, que nous avons nécessairement dû passer rapidement sur certains sujets.

# MUSÉE BIBLIOGRAPHIQUE O. M. I.[1]

## I. — Ouvrages spéciaux sur notre vénéré Fondateur.

1. Un Solitaire ***. — *M. de Mazenod, évêque de Marseille.* Livraison 57 du tome V de la *Biographie du Clergé contemporain*, par un Solitaire. 1 plaquette de 36 pages (289-324), grand in-18, avec portrait (0 fr. 30). — Paris, A. Appert, éditeur, 54, passage du Caire. 1842.

Intéressante petite brochure, dont voici la conclusion : « En résumé, je n'ai pu dire le moindre mal de M. de Mazenod ; et ce n'est pas faute de bonne volonté, comme chacun sait. Six ou sept ecclésiastiques de Provence m'ont écrit à son sujet, sans m'insinuer autre chose que des éloges et des témoignages énergiques ou naïfs de la plus vive affection, comme de l'estime la mieux justifiée. J'ai lu ses mandements avec le désir de les lire encore. C'est là un homme excellent, un excellent et courageux missionnaire, un habile écrivain, un modèle d'évêque, mais... mais il n'a pas d'ennemis. »

2. Mgr Jeancard, *V. G.* — *Oraison funèbre de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille,* prononcée, le 4 juillet 1861, dans l'église de Saint-Martin (cathédrale provisoire), à Marseille, par Mgr Jacques Jeancard, évêque de Cérame. 47 p. in-8. — Marseille, Vve Marius Olive, 68, rue Paradis. 1861.

Cette belle oraison funèbre, fort bien imprimée, est divisée en trois parties, retraçant respectivement « la grâce de la vocation, les travaux du sacerdoce et ceux de l'épiscopat de notre révérendissime Père en Dieu, — Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille ». Elle est suivie, sous forme d'appendices, du *Testament* (vrai « hymne à la charité ») de Monseigneur notre vénéré Fondateur, — daté de « Marseille, le 1er août 1854, 72e année de ma naissance », — et de l'*Analyse des Legs et Donations* de l'illustre évêque de Marseille.

(1) En inaugurant cette nouvelle rubrique, nous prenons la liberté de prier tous nos vénérés lecteurs de vouloir bien, chacun en ce qui le concerne, envoyer au rédacteur des *Missions* un exemplaire au moins de tous livres ou brochures, revues ou journaux, tracts ou feuilles publiés par les Oblats ou se rapportant plus ou moins directement à la Congrégation, à ses œuvres ou à son histoire. Nous les en remercions bien respectueusement d'avance.

3. *Sa Grandeur Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur et premier Supérieur Général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.* Brochure in-18 (18 pages), avec portrait (photographié par Pierre Petit) : 0 fr. 60. — Paris, Victor Palmé, libraire-éditeur, 22, rue Saint-Sulpice. (Sans date.)

Cette brochure appartient à la 1re série du *Clergé contemporain*, collection de biographies publiées par l'entreprenante maison Palmé. L'auteur anonyme conclut ainsi son petit opuscule : — « O mon Père, du haut du ciel, où vous jouissez de la récompense due à vos mérites, continuez à bénir un diocèse où le souvenir de vos vertus ne saurait s'effacer. Bénissez celui qui, monté après vous sur le siège des Lazare, des Cannat, des Gault et des Belzunce, y fait revivre la mémoire de votre zèle infatigable. Bénissez aussi cette chère Congrégation, qui semble destinée à perpétuer vos œuvres, en les développant, et à augmenter chaque jour la beauté de votre couronne devant les hommes, auxquels votre sainte vie servira longtemps de modèle et d'exemple. »

4. Adolphe Tavernier, avocat. — *Quelques Souvenirs sur Mgr Charles-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille,* par A.-A. Tavernier, avocat, docteur en droit, membre de l'Académie d'Aix. Brochure in-8° de 95 pages. — Aix, imprimerie Marius Illy, 20, rue du Collège. 1872.

Ces *Souvenirs*, divisés en douze chapitres de longueur diverse et dédiés à M. le marquis de Boisgelin, « ont pour but de révéler, à ceux qui ne l'ont pas connu, les qualités de l'esprit et de l'âme » de Mgr de Mazenod. Le chapitre VII est consacré aux « Lettres de M. Adolphe Tavernier à M. l'abbé de Mazenod », tandis que le chapitre suivant reproduit une quinzaine de « Lettres de M. l'abbé de Mazenod à M. Adolphe Tavernier », — et celles-ci nous font bien « connaître l'âme, la délicatesse, la forme exquise du langage » de notre Fondateur, ainsi que « le tour heureux qu'il savait donner à sa pensée, et l'étendue de son dévouement ». En résumé, en publiant cet opuscule, M. Tavernier a « apporté sa pierre (et une belle pierre) au monument qui sera sans doute un jour élevé » au grand évêque de Marseille.

5. R. P. Cooke, *O. M. I.* — *Sketches of the Life of Mgr. de Mazenod, Bishop of Marseilles and Founder of the Oblates of Mary Immaculate, and of the Missionary Labours and Travels of Members of that Society in Texas and Mexico, in Great Britain and Ireland, in Ceylon, Natal, Basutoland, &c.,* by the Rev. Robert Cooke, *O. M. I.* 2 vol in-8° (reliés). — London, Burns et Oates, 17, Portman Street ; Dublin, M. H. Gill and Son, 50, Upper Sackville Street.

Le premier volume de cet ouvrage, publié en 1879 et orné d'un

portrait de Mgr de Mazenod, est dédié au « Right Honourable the Earl of Denbigh and Desmond », et contient xxv-400 pages, divisées en vingt-trois chapitres, Le second volume fut publié en 1882; il contient xii-419 pages, et renferme vingt et un chapitres, précédés d'une « Notice », etc. — « Ouvrage d'un vif intérêt historique et d'un grand mérite littéraire », écrivait, lors de sa parution, le *Globe*, de Londres. (Voir par. 12.)

6. R. P. Rambert, *O. M. I.* — *Vie de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée,* par le R. P. Toussaint Rambert, *O. M. I.* 2 volumes illustrés. — Tours, imprimerie A. Mame et fils. 1883.

*a*) Tome I : 2 gravures, 800 pages et 4 Livres : Livre I (10 chapitres), les Préparations ; Livre II (14 chapitres), la Fondation ; Livre III (7 chapitres), la Sanction ; Livre IV (13 chapitres), les Epreuves. — *b*) Tome II : 2 gravures, 720 pages et 2 Livres : Livre V (14 chapitres), l'Extension ; Livre VI (14 chapitres), le Couronnement.

7. Mgr Ricard, *V. G.* — *Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée (1782-1861),* par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, Vicaire Général d'Aix. 1 vol. grand in-12, de xvi-474 pages, avec 2 gravures (3 fr. 50). — Paris, librairie Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette. 1892 (3e édition, 1895).

*a*) Introduction : Lettre-Préface du T. R. P. Fabre ; Approbation de l'Ordinaire (Marseille) ; Lettres de Mgr Richard (Paris), de Mgr Balaïn (Nice), de Mgr Turinaz (Nancy), de Mgr de la Foata (Ajaccio) et de Mgr Grandin (St-Albert). — *b*) 25 chapitres : i. Premiers débuts dans la vie (1782-1791) ; ii. L'Exil (1791-1802) ; iii. Retour d'exil (1802-1808) ; iv. Au Séminaire (1808-1811) ; v. L'Ordination (1811-1812) ; vi. En Provence (1811-1814) ; vii. Le Berceau d'une Société (1815-1816) ; viii. Missions de Provence (1816-1820) ; ix. Oncle et Neveu (1817-1822) ; x. Le Rétablissement du Siège de Marseille (1823-1826) ; xi. La Sanction de l'Eglise (1825-1826) ; xii. La Lutte (1828-1832) ; xiii. L'Evêque d'Icosie (1832-1834) ; xiv. La Réconciliation (1835-1836) ; xv. Nomination à l'Evêché de Marseille (1837) ; xvi. A l'Evêché de Marseille (1838-1840) ; xvii. Premières Moissons (1841-1847) ; xviii. Pour Dieu et pour l'Eglise (1840-1848) ; xix. Administration épiscopale ; xx. Ere nouvelle (1848-1850) ; xxi. A la veille du Coup d'Etat (1850-1852) ; xxii. Consolations (1853-1856) ; xxiii. Le Soir d'un beau Jour (1856-1860) ; xxiv. Pour l'Eglise et le Saint-Siège (1852-1860) ; xxv. La Fin (1861).

8. R. P. Devès, *O. M. I.* — *Mgr Eugène de Mazenod (1782-1861),* par le R. P. Marius Devès, *O. M. I.* Livraison N° 417 (8e année) des *Contemporains*. Plaquette in-8° de 16 pages à

2 colonnes (0 fr. 10). — Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris (VIIIe). 1900.

Cette plaquette, qui est illustrée de 4 gravures, est divisée en 6 chapitres : — I. La Naissance, l'Exil, la Vocation ; II. L'Apostolat populaire ; III. L'Evêque d'Icosie ; IV. Luttes épiscopales ; V. Gouvernement d'un Diocèse et d'une Congrégation ; VI. Une Figure de grand et saint Evêque.

9. R. P. HOFFET, *O. M. I.* — *Mgr C.-J.-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, et la Définition du Dogme de l'Immaculée Conception*, par le R. P. Emile Hoffet, *O. M. I.* Volume in-8°, de VIII-119 pages. — Liège, imprimerie H. Dessain, 7, rue Trappé. 1904.

Cette très intéressante étude, sans parler d'une Introduction très fouillée (« Préliminaires historiques »), est divisée en six parties : — I. Consultation de l'Episcopat catholique ; II. Préparation du monde catholique ; III. Convocation de l'Episcopat à Rome ; IV. Réunions des Evêques au Vatican ; V. Définition du Dogme à St-Pierre ; VI. Promulgation au Diocèse de Marseille. — Après avoir lu cette brochure, on n'a pas de peine à conclure, avec l'auteur, que Mgr de Mazenod pouvait écrire dans son testament : « J'invoque l'intercession de la très sainte et Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, osant lui rappeler en toute humilité, mais avec consolation, le dévouement filial de toute ma vie et le désir que j'ai toujours eu de la faire connaître et aimer, et de propager son culte en tous lieux par le ministère de ceux que l'Eglise m'a donnés pour enfants. »

10. R. P. DAWSON, *O. M. I.* — *Bishop de Mazenod : His inner Life and Virtues*, by the Very Rev. Father Eugene Baffie, *O. M. I.* 1 vol. relié de XXVI-457 pages, avec 4 portraits (4 s. 6 d.). — R. and T. Washbourne, ltd., 1-2-4, Paternoster Row, London, E.C. 1909.

Ce magnifique volume — traduction du magistral ouvrage du R. P. Baffie, *Esprit et Vertus du Missionnaire des Pauvres*, dont nous parlerons au chapitre suivant (par. 1) — contient une Introduction (par le traducteur), une Préface (par l'auteur) et 21 chapitres. Nous n'avons pas à le recommander à nos lecteurs de langue anglaise : ils savent tous, aussi bien que nous, avec quelle maîtrise le R. P. Dawson manie cette langue, comme ils connaissent les talents de penseur et d'écrivain du R. P. Baffie, dont l'ouvrage en question est devenu le manuel pratique d'ascétisme, pour ainsi dire officiel, de nos noviciats et de nos scolasticats.

11. R. P. BERNAD, *O. M. I.* — *Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée (1782-1861)*. — Superbe volume de 180 pages (grand format), avec

190 gravures (10 fr.). — Imprimerie Jean Malvaux, 69, rue Delaunoy, Bruxelles. 1913.

Ce splendide « Album de Famille », que nous avons déjà annoncé dans notre dernier numéro (1), devrait se trouver dans toutes et chacune des maisons de la Congrégation. Cent quatre-vingt-dix vues et portraits, magnifiquement gravés et imprimés sur papier glacé, — avec textes explicatifs — se rapportant soit à notre vénéré Fondateur lui-même, soit aux personnages avec lesquels il a eu des relations, ou aux endroits illustrés par sa présence ou par ses œuvres, c'est plus qu'il n'en faut pour intéresser nos chers Pères et Frères, en gravant plus profondément dans leur mémoire et leur cœur ces précieux souvenirs d'un passé aussi cher qu'il est déjà lointain.

12. R. P. Dawson, *O. M. I.* — ***Sketches of the Life of Mgr. de Mazenod (1782-1861), Bishop of Marseilles and Founder of the Oblates of Mary Immaculate, with a brief Account of the Oblates' Labours in home and foreign Missions***, by the Very Rev. Robert Cooke, *O. M. I.*, — revised and abridged by the Rev. Thomas Dawson, *O. M. I.* 1 vol. relié de VII-245 pages, avec portrait (2/6 net). — Imprimerie Dollard, Wellington Quay, à Dublin. 1914.

Cet ouvrage, qui comprend une préface et 32 chapitres, est un abrégé, revu et corrigé, des deux volumes du R. P. Cooke, dont nous avons parlé plus haut (voir par. 5). Les premiers chapitres se rapportent aux débuts, déjà connus, de la Congrégation ; mais les chapitres suivants nous donnent des détails très piquants — et combien vécus ! — sur nos missions d'Amérique, tandis que la dernière partie du livre nous refait — avec quel art et quelle précision ! — l'historique de nos principales fondations des Iles Britanniques, de Ceylan et de Natal. A lire et à propager !

## II. — Ouvrages du T. R. P. Eugène Baffie, O. M. I.

1. ***Esprit et Vertus du Missionnaire des Pauvres, C.-J.-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.*** 1 vol. in-12 de XIII-634 pages (3 fr. 50). — Delhomme et Briguet, éditeurs, Paris, 83, rue de Rennes, et Lyon, 3, avenue de l'Archevêché. 1895.

Edifiant, instructif et intéressant au suprême degré, cet ouvrage

(1) Voir *Missions*, décembre 1914, page 453.

— bien connu dans la Congrégation et ailleurs, soit en français, soit dans sa traduction anglaise (voir chapitre précédent, par. 10) — contient 21 chapitres dont voici les titres : I. Application de Mgr de Mazenod à progresser dans la sainteté ; II. Esprit de foi de Mgr de Mazenod ; III. Confiance en Dieu et résignation de Mgr de Mazenod ; IV. Esprit de piété de Mgr de Mazenod ; V. Dévotion de Mgr de Mazenod envers la sainte Eucharistie ; VI. Mgr de Mazenod au saint Autel ; VII. Dévotion de Mgr de Mazenod au Sacré-Cœur de Jésus ; VIII. Dévotion de Mgr de Mazenod à la sainte Vierge ; IX. Dévotion de Mgr de Mazenod envers les Saints ; X. Dévotion de Mgr de Mazenod envers l'Eglise et le Souverain Pontife ; XI. Esprit d'humilité de Mgr de Mazenod ; XII. Esprit de mortification de Mgr de Mazenod ; XIII. L'ami de la pauvreté et des pauvres ; XIV. L'apôtre du peuple et des pauvres ; XV. Esprit de zèle de Mgr de Mazenod ; XVI. Esprit d'obéissance de Mgr de Mazenod ; XVII. Vie épiscopale de Mgr de Mazenod ; XVIII. Administration pastorale de Mgr de Mazenod ; XIX. Luttes pontificales de Mgr de Mazenod ; XX. Le Cœur de Mgr de Mazenod ; XXI. La précieuse mort d'un Serviteur de Marie.

2. *Le bon Père : Vertus et Direction spirituelle de l'Abbé Pierre-Bienvenu Noailles, fondateur de la Congrégation de la Sainte-Famille de Bordeaux.* 1 vol. de VI-478 pages. — Librairies G. Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris, et H. Dessain, 7, rue Trappé, Liège. 1905.

Table des matières : Lettre du T. R. P. Augier, avant-propos, et 16 chapitres, dont voici quelques titres : — « Zèle du bon P. Noailles ; son esprit surnaturel ; sa confiance en la Providence ; sa générosité au service de Dieu ; son esprit de piété ; son esprit de mortification ; sa patience ; son humilité ; son esprit de pauvreté ; sa doctrine sur l'obéissance ; son enseignement sur l'observation des règles ; sa charité ; son zèle admirable ; sa sollicitude pour la formation des novices et des religieuses de son Institut, etc. » — Ce livre fait beaucoup de bien. Les religieuses de la Sainte-Famille le lisent avec profit ; et, bien des fois sans doute, après avoir remercié Dieu de leur avoir donné un saint pour législateur et pour père, elles disent une petite prière pour le prêtre, ami de leur Famille religieuse, qui leur a appris à le mieux connaître.

3. *Le premier Chapelain de Montmartre : le bon Père Laurent-Achille Rey, Oblat de Marie Immaculée (1828-1911).* 1 vol. in-8° de VII-374 pages, avec 4 portraits. — Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris (VI°). 1913.

Donnons, d'après la Table des matières, les grandes lignes de cette belle Vie, que tous nos Pères et Frères voudront lire : — I. Préparation à la vie religieuse et au ministère sacerdotal ; II. Les premières années du ministère sacerdotal ; III. Le P. Rey et la restauration du culte et de la basilique de Saint-Martin, à Tours ;

IV. Apostolat du P. Rey à Montmartre, ses premiers débuts ; V. Les collaborateurs du P. Rey à Montmartre ; VI. Le P. Rey et l'œuvre spirituelle accomplie à Montmartre ; VII. Le P. Rey et l'œuvre matérielle réalisée à Montmartre ; VIII. Dernières années du ministère actif ; IX. Le couronnement d'une belle vie. — C'est édifiant, c'est très instructif, c'est fort bien écrit : répandons ce livre dans les collèges et les séminaires, — il nous vaudra de nombreuses vocations.

4. *L'Archange saint Gabriel.* 1 vol. grand in-8° de IX-222 pages (3 fr.). — Paris, Gabriel Beauchesne, éditeur, 117, rue de Rennes. 1906.

Cet ouvrage — qui contient une préface, neuf chapitres et un appendice — n'est pas exclusivement une œuvre d'érudition, mais est aussi un acte de piété. Il traite successivement de l'archange Gabriel au ciel, de ses quatre apparitions au prophète Daniel, et de ses rapports avec le temple de Jérusalem et avec Nazareth ; puis l'auteur, dans quelques chapitres excessivement intéressants, l'étudie « dans l'Evangile et la Tradition », nous parle de « son culte dans l'Eglise », et enfin nous entretient de son rôle « dans les grandes épopées chrétiennes ». Dans l'appendice, nous trouvons les litanies de l'archange saint Gabriel, ainsi que d'autres prières en son honneur, également usitées dans le pieux Institut des Frères de Saint-Gabriel.

5. *L'Immaculée Conception et le Sacerdoce, — Souvenir d'Ordination.* Brochure in-12 de 112 pages (0 fr. 80). — Librairie Gabriel Beauchesne et C[ie], 117, rue de Rennes, Paris (VI[e]). 1904.

Ce petit ouvrage, honoré d'une lettre du T. R. P. Cassien Augier, « traite des rapports intimes qui existent entre la vocation de Marie et la vocation du prêtre. En neuf chapitres distincts, et par des considérations spéciales, il montre — au jeune tonsuré, au portier, au lecteur, à l'exorciste, à l'acolyte, au sous-diacre, au diacre, au prêtre enfin — que l'Immaculée est son modèle dans tous ces divers degrés qui aboutissent au saint autel. Et il le montre et le démontre par tout ce que la théologie et les Pères ont de plus convaincant ; et il le fait savourer par les textes les plus frappants de la sainte Ecriture et les paroles les plus persuasives des saints. »

6. *Le Sacré-Cœur et le Sacerdoce dans l'Evangile.* Brochure in-12 de 130 pages (1 fr.). — Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris (VI[e]). 1905.

S'adressant également d'une façon spéciale aux prêtres, cette captivante étude a pour objets : — I. Le Sacré-Cœur de Jésus et l'appel au sacerdoce ; II. La vie familiale du Cœur de Jésus avec ses apôtres ; III. Le Cœur de Jésus et la formation intellectuelle des apôtres ; IV. Le Cœur de Jésus et la transfiguration des apôtres ; V. La sollicitude du Cœur de Jésus à l'égard des apôtres ; VI. L'étroite union du Cœur de Jésus avec les apôtres ; VII. Les merveilleux

ministères que le Cœur de Jésus confie aux apôtres ; VIII. Le Sacré-Cœur de Jésus, providence des apôtres ; IX. Les miraculeux pardons du Cœur de Jésus (1).

## III. — Quelques Ouvrages parus pendant la Guerre.

1. Mgr PASCAL, *O. M. I.* — *La Famille et le Mariage chrétien*, par Mgr Albert Pascal, *O. M. I.*, évêque de Prince-Albert. 1 vol. in-12 de 254 pages (2 fr. 50). — Prince-Albert, Saskatchewan, Canada. 1916.

L'éducation chrétienne est à la base de toute véritable vie morale et religieuse. Or, parmi les différents agents à qui incombe cette tâche de l'éducation, la famille joue le rôle principal. Mais, à son tour, la famille repose sur le mariage qui l'établit et la consacre. Et, comme la seule famille vraie, la seule famille qui entre dans le plan actuel de la Providence, c'est la famille chrétienne, — c'est-à-dire la famille basée sur le sacrement de mariage — pour traiter de l'éducation chrétienne dans ses bases, il faut au préalable se faire une idée exacte de la famille et du mariage chrétien. C'est le but du beau volume qu'a fait paraître sur ce grave sujet l'apostolique évêque de la Saskatchewan. En raison de son caractère plutôt philosophique, ce livre sera surtout utile aux prédicateurs, aux éducateurs et aux hommes d'œuvres. En voici les divisions principales : — 1re partie : La valeur éducative de la famille (4 chapitres) ; 2e partie : La famille et le mariage, au point de vue des principes chrétiens (5 chapitres) ; 3e partie : Les maux qui menacent la famille (2 sections) ; 4e partie : Les remèdes (4 articles). Le volume se termine par une importante *Lettre Pastorale*, toujours sur le même sujet.

2. R. P. PERBAL, *O. M. I.* — *a*) ***Lettres à un père de famille sur la vocation***, et *b*) ***Venez, suivez-moi : Lettres sur la vocation religieuse*** (1re série), par le R. P. Albert Perbal, *O. M. I.* 2 plaquettes de chacune 24 pages oblongues. — A « l'Action catholique », rue des Paroissiens, à Bruxelles, 1919.

Ces deux plaquettes, très gentiment éditées, sont écrites sous

(1) Pour être complet, nous devons ajouter que le R. P. Baffie est encore l'auteur du 5e volume (« La Gloire de Jésus ») du *Mystère de N.-S. Jésus-Christ*, — publié, comme les quatre autres, sous le nom du R. P. Jean Corne, *O. M. I.*, bien que celui-ci n'ait pas eu le temps de le préparer — et qu'il fait paraître, en ce moment même, un fort intéressant ouvrage sur *la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*. Nous en reparlerons plus tard.

forme de correspondance de directeur à *dirigé*. « La correspondance n'est employée ici que comme un procédé facile et très vivant sous lequel l'auteur expose — d'une manière très persuasive, solide et documentée — la doctrine des Pères sur la vocation. La première plaquette discute avec compétence des préjugés qui portent les parents à s'opposer à la vocation de leurs enfants (quatre lettres, avec les réponses qu'elles comportent) ; et la seconde analyse à fond les signes d'une vraie vocation chez un jeune homme (six lettres). » L'auteur annonce, comme suite à cette dernière plaquette, une série d'autres opuscules, qui traiteront successivement : — de la responsabilité et de la spontanéité du choix de la vocation religieuse, des signes de vocation et des conseils à demander, des cas spéciaux, des tentations et des obstacles, et enfin des infidélités et des échecs. Nous attendons avec impatience la joie de pouvoir saluer la parution de ces opuscules, ainsi que des ouvrages plus importants qu'il veut bien nous faire espérer, — *Lettres à un directeur de conscience sur la vocation religieuse (1° le conseiller, 2° l'apôtre) ; les Retraites de vocation, Lettre à un séminariste sur la vocation sacerdotale* — et, en le félicitant bien humblement, nous prions l'aimable et zélé écrivain d'agréer les vœux très sincères que nous formons (et que le Sacré-Cœur de Jésus bénira, nous en sommes convaincu) pour la diffusion et le succès de ces divers écrits si aptes à procurer la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise et le salut des âmes.

3. Abbé Louvel, missionnaire. — *L'Incomparable Ami*, par l'abbé Albert Louvel, ancien chapelain du Sacré-Cœur de Montmartre. 1 vol. in-8° jésus de 220 pages, avec gravure (2 fr. 40). — Chez l'auteur, 11, rue de Bretagne, Caen (Calvados). 1915.

Cet ouvrage de M. l'abbé Louvel, honoré de nombreuses lettres d'évêques, a pour but de promouvoir la dévotion au Sacré-Cœur, sous la forme d'une amitié profonde et durable entre le Christ et l'âme fidèle. Précédé d'une préface et finissant par un épilogue, il se compose de deux parties, subdivisées en huit chapitres : — « I. L'Amitié ; II. Pouvons-nous être les amis du Sacré-Cœur ? III. Possible il y a vingt siècles, une telle amitié est-elle possible aujourd'hui ? IV. Autres exemples de cette divine charité ; V. Etendue de cette amitié avec le Sacré-Cœur ; VI. Les familles amies du Sacré-Cœur ; VII. Fonctions de l'amitié avec le Sacré-Cœur ; VIII. Le royaume de Dieu et les amis du Sacré-Cœur. » La plume du P. Louvel, en écrivant sur le Sacré-Cœur, est — comme sa bouche, en parlant de Lui dans ses carêmes, missions et retraites — toute de feu. Un grand charme règne spécialement dans le livre dont nous nous occupons. C'est pourquoi, de tout cœur, nous nous joignons à notre vénéré Supérieur général, Mgr Dontenwill, *O. M. I.*, qui écrivait à l'auteur : — « Vous présentez des considérations et des conclusions qui sont de nature à faire aimer la source de l'amour, qui n'est autre que le Cœur très aimant du Rédempteur. Je souhaite à l'*Incomparable Ami* de trouver son entrée dans tous les foyers, pour y apporter la

lumière, le réconfort et l'héroïsme. Puisse-t-il consoler ses lecteurs pendant les jours sombres que nous traversons et préparer le triomphe de l'avenir par la grâce du Cœur sacré de Jésus ! »

4. Abbé ANIZAN, missionnaire. — ***Le Bréviaire de l'Apôtre***, par l'abbé Félix Anizan. 1 vol. in-18 de 132 pages (2 fr. ; *franco :* 2 fr. 20.) — Librairie Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris (VIe) ; et Bureaux des œuvres religieuses, rue du Général-Petit, Paray-le-Monial (Saône-et-Loire). 1919.

Nous publierons quelque jour — quand nous les posséderons tous — la liste détaillée des ouvrages, aussi importants que déjà nombreux, de notre vaillant ami, l'abbé Félix Anizan (1). Contentons-nous, pour cette fois, de recommander tout particulièrement le *Bréviaire de l'Apôtre*, dont l'auteur vient de nous faire hommage. Ce petit opuscule comprend trois parties, dont les deux premières ont été littéralement extraites des écrits de la Bse Marguerite-Marie, tandis que la dernière a été glanée dans les bons auteurs : — I. Petit office de l'apôtre ; II. Lectures spirituelles de l'apôtre ; III. Quelques pensées sur l'apostolat (A. Pourquoi être apôtre ; B. Comment être apôtre; C. Splendeur et fécondité de l'apostolat). « Si le monde doit être sauvé, il le sera par les efforts des apôtres, fécondés par la grâce de Dieu... Le salut de la société ne viendra ni de châtiments très possibles, ni de miracles très utiles : il viendra de l'action énergique et patiente, prudente et audacieuse des chrétiens qui, pieusement soumis à l'Eglise, étroitement soumis à Dieu, se dévoueront pour leurs frères jusqu'à la mort. Quel idéal et quelle tâche ! » Ce *Bréviaire*, si bien agencé, les y aidera : « tel qu'il est, — si vous récitez fidèlement cet office, si vous faites chaque jour ces lectures spirituelles, si vous vous pénétrez des pensées qu'il vous apporte — ce petit livre vous sera très utile. » A propager parmi les âmes généreuses dont nous pouvons avoir la charge.

5. R. P. LE GOFF, *O. M. I.* — ***Dictionnaire français-montagnais, précédé d'une explication de l'alphabet et d'un tableau des principales racines***, par le R. P. Laurent Le Goff, *O. M. I.* 1 gros vol. de XLIX-1058 pages à 2 colonnes. — Société Saint-Augustin, à Lille (41, rue du Metz), Paris (30, rue Saint-Sulpice), Rome (4, Piazza Grazioli). 1916.

Ce magnifique ouvrage est dédié « à S. G. Mgr Augustin Dontenwill, ancien évêque de New-Westminster, archevêque titulaire de Ptolémaïs, supérieur général des Missionnaires Oblats de Marie

(1) Nous pouvons, dès aujourd'hui, en donner les titres : 1. *Qu'est-ce que le Sacré-Cœur?* (0 fr. 75) ; — 2. *Vers Lui, Elévations au Sacré-Cœur* (3 fr. 30) ; — 3. *En Lui, Portrait de l'âme abîmée dans le Sacré-Cœur* (3 fr. 50) ; — 4. *Par Lui, Formation à la charité par le Sacré-Cœur* (3 fr. 50) ; — 5. *Vers Elle, Elévations à l'Immaculée* (2 fr.) ; — 6. *Cœurs d'apôtres* (1 fr. 50) ; — 7. *Elévations poétiques* (2 fr.) ; — 8. *Gethsémani* (2 fr.). — Mêmes adresses que ci-dessus.

Immaculée ». Voici en quels termes le modeste et savant auteur débute son intéressante préface : — « Le travail que je présente au public est le résultat d'un séjour de quarante-huit ans parmi les Peaux-Rouges du Canada. Quand, en 1866, je quittai ma Bretagne et m'embarquai pour le Nouveau Monde, je n'étais pas conduit par le désir de faire œuvre de savant. Mon unique ambition était de vouer ma vie à l'évangélisation des peuplades du Nord-Ouest, et d'assumer ma petite part de labeur dans cette œuvre immense accomplie là-bas par les fils de Mgr de Mazenod, les Oblats de Marie Immaculée, sous la direction de leurs grands évêques, — les Taché, les Grandin, les Faraud et les Durieu. Chargé spécialement de la tribu Montagnaise, j'eus la facilité d'étudier leur langue, — au contact journalier de ces enfants du bois, infatigables parleurs — et c'est le fruit de cette étude que je présente au public. Je ne me flatte pas d'attirer l'attention des savants ; peut-être, cependant, s'intéresseront-ils à ce travail qui fixe une langue qui s'en va, — car nos Peaux-Rouges disparaissent, et la mélodie de leur langage s'éteindra avec eux. Mais la note, une des plus suggestives qu'est leur langue dans la gamme du parler, ne sera pas, du moins à tout jamais, perdue pour les linguistes. » Recommandé aux missionnaires du Nord-Ouest canadien, auxquels nous nous permettons de rappeler que le R. P. Le Goff a déjà publié une ***Grammaire de la langue montagnaise***, un *Katolik Deney a'tiye dittlise* (livre de prières en langue montagnaise), une ***Histoire de l'Ancien Testament*** en montagnais, etc., — ouvrages dont nous reparlerons plus longuement plus tard, si le vénérable auteur veut bien nous en faire tenir au moins un exemplaire.

6. R. P. Duchaussois, *O. M. I.* — ***Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord : Cinquante ans de Missions,*** par le R. P. Pierre Duchaussois, *O. M. I.* 1 vol. illustré de 258 pages. — Chez les Révérendes Sœurs Grises, à la Maison-Mère, 390, rue Guy, Montréal (P. Q.), et à la Maison provinciale, Saint-Boniface (Manitoba). 1917.

Le R. P. Duchaussois — qui prépare deux autres ouvrages : ***Les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée dans l'Extrême-Nord*** et ***Apôtres inconnus (Les Frères convers Oblats de Marie Immaculée dans l'Extrême-Nord)*** — nous donne, dans celui qui nous occupe en ce moment, « l'image fidèle de l'un des plus beaux dévouements enfantés par la Religion catholique au cours des siècles ». Mgr Gabriel Breynat, *O. M. I.*, en présentant ce livre à la très honorée Mère Supérieure générale des Sœurs de la Charité, lui dit : — « L'auteur a vu et constaté par lui-même. Je l'ai choisi pour être l'interprète de mes sentiments. A accomplir sa tâche il a mis tout son cœur et tout son talent ; comment n'aurait-il pas réussi ? Je l'en félicite et l'en remercie affectueusement. » Nous nous permettons de joindre nos félicitations à celles du bien-aimé vicaire apostolique du Mackenzie ; et nous souhaitons que, grâce à ce

livre si intéressant, « les missions des Sœurs de la Charité soient mieux connues, leurs sacrifices plus estimés et leurs pauvres, les pauvres de Jésus-Christ, plus fraternellement aimés. » Voici, d'ailleurs, les titres des dix chapitres qui le composent : — Mme d'Youville et son œuvre ; Vers l'Ouest (1844) ; Vers le Nord (1859-1862) ; Dans l'Extrême-Nord (1867) ; l'Hôpital du Sacré-Cœur (1867) ; Le Couvent des Saints-Anges (1874) ; l'Hospice Saint-Joseph (1903) ; Nouvelles Fondations (1914-1916) ; Les sources du dévouement ; Les fruits. Un triple appendice, illustré d'une carte, nous donne, à la fin du livre, la liste des Sœurs missionnaires de l'Extrême-Nord, celles des Supérieures de leurs divers couvents dans cette même province, et celle de toutes leurs œuvres au Canada et aux Etats-Unis.

7. M. Bourassa, *Devoir.* – ***Le Canada apostolique : Revue des Œuvres de Missions des Communautés franco-canadiennes,*** par Henri Bourassa, directeur du *Devoir.* 1 vol. in-12 de 173 pages (3 fr.) — Aux bureaux du *Devoir*, 43, rue Saint-Vincent, Montréal. 1919.

Comme l'écrit le R. P. Achille Auclair, *O. M. I.*, « ce livre de très belle tenue littéraire et typographique — en ses 170 pages, qui offrent l'intérêt captivant d'un récit de conquêtes — condense un véritable trésor de renseignements. Il nous fait réellement passer en revue ce corps d'armée pacifique, dont les œuvres admirables ont perpétué en Nouvelle France la mission de la race française d'accomplir les gestes de Dieu (*Gesta Dei per Francos*), et constituent notre plus belle page d'histoire. » Voici les principales divisions de cette magnifique étude : — I. Le Canada français et les missions ; II. Communautés d'hommes ; III. Communautés de femmes ; IV. Missions d'Amérique du Sud, d'Afrique et d'Asie ; V. Sœurs de l'Immaculée Conception ; VI. Le soutien des missions est un devoir social. Nous espérons pouvoir bientôt reproduire dans nos pages le chapitre spécial que M. Bourassa a bien voulu consacrer, dans son intéressant ouvrage, aux « Oblats de Marie Immaculée » et à leurs œuvres au Canada (1).

8. R. P. O'Boylé, *O. M. I.* — ***Christ or Barabbas : a Series of Lectures on social Reconstruction,*** by the Rev. William-Patrick O'Boyle, *O. M. I.* 1 brochure in-8° de 31 pages. — Published under the auspices of the Knights of Columbus (of British Columbia). 1919.

(1) En attendant, nous nous faisons un devoir de profiter de l'occasion qui nous en est offerte pour remercier, très respectueusement, le R. P. Guillaume Charlebois, *O. M. I.*, provincial du Canada, d'avoir eu l'amabilité de nous envoyer un exemplaire de ce livre, — ainsi qu'une foule d'autres documents de tous genres, qui vont nous être très utiles pour la rédaction de plusieurs futurs articles, concernant la province du Canada, dans notre Revue de Famille, qu'il a d'ailleurs officiellement recommandée au zèle littéraire de ses Pères et Frères.

Le R. P, O'Boyle a eu l'excellente idée de publier, sous le titre ci-dessus, une série de six sermons de carême sur la question sociale. Ces discours sont si instructifs et si intéressants, que S. G. Mgr Casey, archevêque de Vancouver, va jusqu'à dire que, « après les lettres si illuminatives de Léon XIII, sur ce même sujet, il croit n'avoir rien vu de plus clair ou de plus convaincant que ces splendides conférences. » En voici les titres : — L'Encyclique sur « la Condition des ouvriers » ; les Causes du trouble social ; le Problème industriel ; de l'Arbitrage ; les Principes fondamentaux de la reconstruction sociale ; le Rôle de l'Eglise catholique. Nous souhaitons à cette importante brochure, d'ailleurs fort bien présentée, toute la diffusion et le succès qu'elle mérite ; et nous espérons bien qu'une fois achetée « elle servira, non pour allumer le feu au fourneau de la cuisine de ses acquéreurs, mais pour attiser la flamme du zèle dans le cœur de ses lecteurs », pour le bien de la religion et du vrai patriotisme.

9. R. P. Le Goc, *O. M. I.* — ***The Facts of Lourdes***, with 13 illustrations, by Rev. Fr. Maurice J. Le Goc, *O. M. I.*, Ph. D., M. A., B. Sc., Fellow of the Cambridge Philosophical Society. 1 brochure in-8° de 28 pages (15 cents). — Published, at Colombo, under the auspices of the Catholic Union of Ceylon. 1916.

Nous sommes fort heureux de pouvoir annoncer ce premier ouvrage du jeune et distingué recteur du collège Saint-Joseph, à Colombo. Cet opuscule illustré — dont une édition singhalaise et une édition tamoule ont déjà dû être publiées — parle donc des « Faits de Lourdes ». Il nous décrit d'abord « la scène à Lourdes » ; puis il nous donne un aperçu de « l'histoire de Lourdes », suivi d'un intéressant chapitre sur « le Lourdes d'aujourd'hui » ; après quoi, nous lisons le captivant récit de « quelques guérisons typiques », pour finir sous le charme des dernières pages, qui nous relatent « quelques impressions de Lourdes ». C'est, en quelques pages, la substance des nombreux et volumineux ouvrages qui ont été écrits sur ce fameux sanctuaire de la dévotion à Marie Immaculée. Nous prions cette bonne Mère de bénir l'apostolat de son pieux serviteur qui — par la parole, du reste, aussi bien que par la plume — travaille avec tant de zèle à la faire mieux connaître et aimer dans cette belle île de Ceylan, la perle ds nos missions !

~~~~~~

**N. B.** — Il ne sera publié, cette année, que deux livraisons (doubles) des *Missions*, — la première (N° 209), que voici, datée de juin 1919, et la seconde (N° 210), qui portera la date de décembre 1919 et qui paraîtra dès que possible. Mais, s'il plaît à Dieu, nous espérons bien que la Revue pourra, dès mars 1920, reprendre sa périodicité (trimestrielle) d'autrefois.
~~~~~~

# JOIES ET DEUILS

## I. — Tableau des Oblations (1914 à 1916).

### A. — Année 1914 (37).

3112 Gomez, Gregorio (F. C.), 6 janvier 1914, à Urnieta (Espagne).
3113 Mertz, Joseph (F. C.), 2 fév. 1914, à Saint-Gerlach (Hollande).
3114 Vignal, Jean-Marie (F. C.), 17 fév. 1914, à Saint-Hélier (Jersey).
3115 Assénat, Alph.-André (F. C.), 17 fév. 1914, à Liège (Belgique).
3116 Larbig, Joseph (F. C.), 17 fév. 1914, à Saint-Charles (Hollande).
3117 Bohlefeld, Albert (F. C.), 17 fév. 1914, à St-Charles (Hollande).
3118 Varrie, Edward-Thomas, 17 février 1914, à Liège (Belgique).
3119 Girard, Prime-Ludger (F. C.), 20 fév. 1914, à Lestock (Manitoba).
3120 Chicoine, Jos.-Delphis (F. C.), 19 mars 1914, à Ottawa (Canada).
3121 Pollmann, Herman Jos. (F. C.), 10 mai 1914, à Hünfeld (Allem.).
3122 Brouard, Joseph-Pierre (F. C.), 18 juin 1914, à Rome (M. G.).
3123 Stumpp, Antoine (F. C.), 21 juin 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3124 Jacques, Julien-Adhémar, 29 juin 1914, à Liège (Belgique).
3125 Mirgain, Léon-Roch, 29 juin 1914, à Liège (Belgique).
3126 O'Dee, Maurice (F. C.), 5 juillet 1914, à Stillorgan (Irlande).
3127 Brunner, Louis, 15 août 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3128 Gauthier, Pierre, 15 août 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3129 Beckers, Charles-Hubert, 15 août 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3130 Bozzetti, François, 15 août 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3131 Jurczyk, Etienne-Marie, 15 août 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3132 Bachmann, Antoine-Jean, 15 août 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3133 Schwebius, Othon, 15 août 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3134 Thiel, Joseph-Félix, 15 août 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3135 Hardt, Félix, 15 août 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3136 Dietrich, Martin, 25 août 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3137 Nolte, Jean-Louis, 1er septembre 1914, à Mayence (Allemagne).
3138 Brodmann, Joseph (F. C.), 8 sept. 1914, à Okombahe (Cimbébasie).
3139 Valiquette, Wilfrid-Jos. (F. C.), 8 sept. 1914, à Lachine (Canada).
3140 Dillenseger, Félix, 8 septembre 1914, à Hünfeld (Allemagne).
3141 Réminiac, Jean-Marie (F. C.), à La Pancherelle (Belgique).

3142 Cartier, Gustave-Mistrot, 18 oct. 1914, à San-Antonio (Texas).
3143 Munive, Manuel, 18 octobre 1914, à San-Antonio (Texas).
3144 Rodriguez, David, 24 octobre 1914, à San-Giorgio (Italie).
3145 Casey, John-Patrick, 8 décembre 1914, à Liège (Belgique).
3146 McCann, James-Joseph, 8 décembre 1914, à Liège (Belgique).
3147 Foley, Francis-Bernard, 8 décembre 1914, à Liège (Belgique).
3148 Gleeson, Richard-Joseph, 8 décembre 1914, à Liège (Belgique).

## B. — Année 1915 (20).

1 Reitemeier, Jean (F. C.), 23 mai 1915, à Hünfeld (Allemagne).
2 Fazzolare, Vincenzo (F. C.), 22 juin 1915, à Mission-City (Col.).
3 Kaltenhauser, Joseph (F. C.), 15 août 1915, à St-Nicolas (All.).
4 Standt, Antoine, 15 août 1915, à Hünfeld (Allemagne).
5 Vortmann, Joseph-Bernard, 15 août 1915, à Hünfeld (Allemagne).
6 Massé Nestor-Joseph, 15 août 1915, à Roviano (Rome).
7 Peel, Flavien-Emile, 15 août 1915, à Roviano (Rome).
8 Kessler, Jean-Pierre, 15 août 1915, à Hünfeld (Allemagne).
9 Gruhl, Charles-Othon, 15 août 1915, à Hünfeld (Allemagne).
10 Kadenbach, Jean, 15 août 1915, à Hünfeld (Allemagne).
11 Monge, Anastasio, 15 août 1915, à Roviano (Rome).
12 English, Matthew-John, 8 sept. 1915, à Tewksbury (Etats-Unis).
13 Curry, Francis-Thomas, 8 sept. 1915, à Tewksbury (Etats-Unis).
14 Mercil, Aurél.-Edmond, 8 sept. 1915, à Tewksbury (Etats-Unis).
15 McCartin, James, 8 septembre 1915, à Tewksbury (Etats-Unis).
16 Hill, Francis-Joseph, 8 sept. 1915, à Tewksbury (Etats-Unis).
17 Beauchamp, Adélard, 7 octobre 1915, à Ottawa (Canada).
18 O'Ryan, Michael-John, 7 octobre 1915, à Liège (Belgique).
19 Krimmel, François, 15 octobre 1915, à Hünfeld (Allemagne).
20 Janssen, Hermann-Jos., 15 octobre 1915, à Hünfeld (Allem.).

## C. — Année 1916 (29).

1 Fernando, Joseph, 7 mars 1916, à Borella (Ceylan).
2 Fernando, Félicien, 7 mars 1916, à Borella (Ceylan).
3 Fernando, Romuald, 7 mars 1916, à Borella (Ceylan).
4 Bastiampillai, John, 7 mars 1916, à Borella (Ceylan).
5 Lefraiche, Joseph-Marie, 14 avril 1916, à Liège (Belgique).
6 Iglesias, Gregorio (F. C.), 26 avril 1916, à San-Giorgio (Italie).
7 Spiegel, Charles (F. C.), 10 mai 1916, à Döbra (Cimbébasie).
8 Bleses, Johann (F. C.), 1er juin 1916, à Swakopmund (Cimbébasie).
9 Donnelly, Edward (F. C.), 5 juin 1916, à Saint-Charles (Man.).

10 Desjadons, Louis (F. C.), 30 juin 1916, à Tewksbury (Etats-Unis).
11 Nicol, Tugdual (F. C.), 2 juillet 1916, au Fort Vermillon (Alta).
12 Dallé, Jean (F. C.), 14 juillet 1916, au Fort Résolution (Mack.).
13 Morel, Ernest-Jean, 26 juillet 1916, à Liège (Belgique).
14 Penault, Charles-François, 26 juillet 1916, à Liège (Belgique).
15 Weilhofer, Grégoire-Emile, 15 août 1916, à Hünfeld (Allemagne).
16 O'Brien, Ernest (F. C.), 8 sept. 1916, à Tewksbury (Etats-Unis).
17 Bilodeau, Arthur-Joseph, 8 septembre 1916, à Ottawa (Canada).
18 Bonhomme, Joseph, 8 septembre 1916, à Ottawa (Canada).
19 Pratt, Edmond-Joseph, 8 septembre 1916, à Ottawa (Canada).
20 Nadeau, Léon-Victor, 8 septembre 1916, à Ottawa (Canada).
21 O'Reilly, Bernard-Charles, 8 sept. 1916, à Ottawa (Canada).
22 Conway, John-Joseph, 8 septembre 1916, à Stillorgan (Irlande).
23 Ahearne, Joseph-Michael, 8 sept. 1916, à Stillorgan (Irlande).
24 Gaffney, Peter-Léonard, 8 sept. 1916, à Stillorgan (Irlande).
25 Doherty, Eugène-Joseph, 8 sept. 1916, à Stillorgan (Irlande).
26 Ducharme, Jean-Baptiste, 8 sept. 1916, à Lachine (Canada).
27 Durbin, Charles, 1er novembre 1916, à Rome (Scolasticat).
28 Taillon, Armand-Joseph, 1er nov. 1916, à San-Antonio (Texas).
29 Clery, Andrew, 21 novembre 1916, à Liège (Belgique).

## II. — Nécrologe des Années 1915 et 1916.

### A. — Année 1915 (39).

876 R. P. Bour, Nicolas, de la province d'Allemagne, décédé à Maria-Engelport, le 13 janvier 1915, âgé de 32 ans, dont 10 de vie religieuse.

877 R. P. Repiso, Evariste, de la deuxième province américaine, décédé à Mexico, le 20 janvier 1915, âgé de 70 ans, dont 37 de vie religieuse.

878 R. P. Cornellier, Olivier, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Edmonton, le 21 janvier 1915, âgé de 54 ans, dont 30 de vie religieuse.

879 R. P. Roux, Auguste, du vicariat de Jaffna, décédé à Jaffna, le 22 janvier 1915, âgé de 71 ans, dont 49 de vie religieuse.

880 R. P. Murphy, Guillaume, de la province du Canada, décédé à Ottawa, le 4 février 1915, âgé de 50 ans, dont 28 de vie religieuse.

881 R. P. O'Reilly, Jacques, de la province britannique, dédédé à Kilburn, le 11 février 1915, âgé de 63 ans, dont 42 de vie religieuse.

882 R. P. Brody, Michel, de la province britannique, décédé à Belcamp, le 13 février 1915, âgé de 78 ans, dont 48 de vie religieuse.

883 R. P. Delpech, Alphonse, du vicariat de Jaffna, décédé à Jaffna, le 15 février 1915, âgé de 75 ans, dont 42 de vie religieuse.

884 R. P. Pian, Jean-Marie, de la province du Canada, décédé à Maniwaki, le 20 février 1915, âgé de 82 ans, dont 59 de vie religieuse.

885 R. P. Collins, Guillaume, de la province du Canada, décédé à Ottawa, le 8 mars 1915, âgé de 42 ans, dont 10 de vie religieuse.

886 R. P. Foley, Maurice, du vicariat de Natal, décédé à Durban, le 10 mars 1915, âgé de 35 ans, dont 13 de vie religieuse.

887 F. C. Orès, Antoine, de la province du Nord, décédé à Jersey, le 11 mars 1915, âgé de 71 ans, dont 41 de vie religieuse.

888 R. P. Neyroud, Ernest, de la province du Nord, décédé à Liège, le 22 mars 1915, âgé de 45 ans, dont 26 de vie religieuse.

889 R. P. Derriennic, Emile, du vicariat du Basutoland, décédé à Saint-Gabriel de Quthing, le 26 mars 1915, âgé de 44 ans, dont 20 de vie religieuse.

890 F. C. Raub, Joseph, du vicariat de la Cimbébasie, décédé à Swakopmund, le 29 mars 1915, âgé de 41 ans, dont 8 de vie religieuse.

891-892 RR. PP. ROUVIÈRE, Jean-Baptiste, âgé de 34 ans, 11 ans d'oblation, et LEROUX, Guillaume, 30 ans, 9 ans d'oblation, du vicariat du Mackenzie, massacrés par les Esquimaux en mars 1915 (1).

893 R. P. OSSOLA, Joseph, de la province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 3 avril 1915, âgé de 59 ans, dont 24 de vie religieuse.

894 R. P. McARDLE, Patrice, de la province britannique, décédé à Colwyn-Bay, le 8 avril 1915, âgé de 56 ans, dont 35 de vie religieuse.

895 R. P. BARTET, Jean-Baptiste, de la province du Midi, décédé à Marseille, le 16 avril 1915, âgé de 80 ans, dont 57 de vie religieuse.

896 F. C. FORTIN, Narcisse, de la première province américaine, décédé à Tewksbury, le 18 mai 1915, âgé de 81 ans, dont 49 de vie religieuse.

897 R. P. MESSAGER, François, de la province du Nord (Liège), décédé le 9 juin 1915, âgé de 26 ans, dont 5 de vie religieuse.

898 F. C. MULLIGAN, Philippe-Jean, du vicariat du Basutoland, décédé à Sion, le 11 juin 1915, âgé de 78 ans, dont 44 de vie religieuse.

899 R. P. DELÉGLISE, Jean-Marie, de la province du Canada (Hull), décédé le 14 juin 1915, âgé de 41 ans, dont 13 de vie religieuse.

900 S. G. Mgr LANGEVIN, Adélard, archevêque de Saint-Boniface, décédé à St-Boniface, le 15 juin 1915, âgé de 60 ans, dont 28 de vie religieuse.

901 F. C. BOYLAN, Jean, de la province britannique, décédé à Philipstown, le 19 juin 1915, âgé de 63 ans, dont 5 de vie religieuse.

902 F. C. LIBER, Jean, de la province de Belgique, décédé à Waereghem, le 1er août 1915, âgé de 67 ans, dont 12 de vie religieuse.

(1) Nous avons appris, plus tard, que ce double crime fut commis entre le 28 octobre et le 2 novembre 1913 (Voir page 103).

903 F. C. Dohren, François, du vicariat de Jaffna, décédé à Jaffna, le 9 août 1915, âgé de 27 ans, dont 3 de vie religieuse.

904 R. P. Couderc, Joseph, de la province du Nord, décédé à Paris, le 20 août 1915, âgé de 39 ans, dont 18 de vie religieuse.

905 F. C. Maugard, Oscar, de la province du Nord, décédé à Notre-Dame de Sion, le 28 août 1915, âgé de 64 ans, dont 30 de vie religieuse.

906 F. C. Manelis, Thomas, de la province britannique, décédé à Philipstown, le 8 septembre 1915, âgé de 80 ans, dont 44 de vie religieuse.

907 R. P. Corr, Hughes, de la province britannique, décédé à Rockferry, le 4 octobre 1915, âgé de 56 ans, dont 33 de vie religieuse.

908 R. P. Guiller, Félix, du vicariat du Sud-Afrique, décédé à Johannesburg, le 5 octobre 1915, âgé de 62 ans, dont 41 de vie religieuse.

909 R. P. Croisier, Ernest, de la province du Manitoba (Duluth), décédé le 28 octobre 1915, âgé de 39 ans, dont 14 de vie religieuse.

910 R. P. Bauer, Jean-Baptiste, de la province d'Allemagne, décédé à Saint-Nicolas, le 1er déc. 1915, âgé de 30 ans, dont 8 de vie religieuse.

911 R. P. Roux, Victor, de la province du Nord, décédé à Paris, le 7 décembre 1915, âgé de 74 ans, dont 51 de vie religieuse.

912 R. P. D'Alton, Richard, du vicariat d'Alta-Sask., décédé à Edmonton, le 7 décembre 1915, âgé de 67 ans, dont 48 de vie religieuse.

913 R. P. Boudon, André, de la province du Nord, décédé à Liège, le 8 décembre 1915, âgé de 50 ans, dont 31 de vie religieuse.

914 R. P. Laity, Arthur, du vicariat du Mackenzie, décédé à la Mission Saint-Joseph, le 22 décembre 1915, âgé de 75 ans, dont 53 de vie religieuse.

### B. — Année 1916 (40).

915 R. P. Paillier, Antoine, de la province du Canada, décédé à Ottawa, le 27 janvier 1916, âgé de 89 ans, dont 67 de vie religieuse.

916 F. C. Rieger, Georges, de la province du Nord, décédé à Jersey, le 7 février 1916, âgé de 74 ans, dont 33 de vie religieuse.

917 F. C. Doyle, Bonaventure, de la province du Manitoba, décédé à Qu'Appelle, le 8 février 1916, âgé de 78 ans, dont 48 de vie religieuse.

918 R. P. Bonnefoi, François-Xavier, de la province du Midi, décédé à Marseille, le 21 février 1916, âgé de 85 ans, dont 65 de vie religieuse.

919 R. P. O'Brien, Thomas, de la province britannique, décédé à Belmont, le 23 février 1916, âgé de 33 ans, dont 11 de vie religieuse.

920 F. C. Minwegen, Pierre, de la province d'Allemagne, décédé à Hünfeld, le 28 mars 1916, âgé de 55 ans, dont 21 de vie religieuse.

921 R. P. Kistner, Joseph, de la province d'Allemagne, décédé à Strasbourg, le 8 avril 1916, âgé de 31 ans, dont 8 de vie religieuse.

922 R. P. Kieffer, Emile, de la province d'Allemagne, décédé à Maria-Engelport, le 16 avril 1916, âgé de 56 ans, dont 32 de vie religieuse.

923 F. C. Huck, Ernest, de la province de Belgique (Bruxelles), décédé le 24 avril 1916, âgé de 28 ans, dont 6 de vie religieuse.

924 R. P. Limon, Louis, de la deuxième province des Etats-Unis, décédé en France, le 2 mai 1916, âgé de 31 ans, dont 9 de vie religieuse.

925 R. P. Guyonvernier, Louis, de la province du Midi, décédé à Nice, le 3 mai 1916, âgé de 65 ans, dont 29 de vie religieuse.

926 R. P. Camper, Joseph, de la province du Manitoba, décédé au Fort Alexandre, le 8 mai 1916, âgé de 74 ans, dont 51 de vie religieuse.

927 F. C. Wouters, Henri, du vicariat de l'Alberta-Saskatchewan, décédé à Bruxelles, le 12 mai 1916, âgé de 31 ans, dont 6 de vie religieuse.

928 F. C. Mahony, Patrice, de la province britannique, décédé à Philipstown, le 21 mai 1916, âgé de 83 ans, dont 60 de vie religieuse.

929 F. C. Anglim, Edmond, de la province britannique, décédé à Sicklinghall, le 1er juin 1916, âgé de 74 ans, dont 40 de vie religieuse.

930 R. P. Phelan, Stewart-Joseph, de la province britannique (Leeds), décédé le 7 juin 1916, âgé de 37 ans, dont 18 de vie religieuse.

931 R. P. Magnan, Joseph, de la première province des Etats-Unis, décédé à Lowell, le 22 juin 1916, âgé de 58 ans, dont 33 de vie religieuse.

932 R. P. Healy, Jacques, de la province du Canada, décédé à Ottawa, le 24 juin 1916, âgé de 32 ans, dont 11 de vie religieuse.

933 R. P. Henry, Emile, de la province du Midi, décédé à Uzurbil (Espagne), le 28 juin 1916, âgé de 79 ans, dont 48 de vie religieuse.

934 F. C. Quigley, Jacques, de la province britannique, décédé à Glencree, le 2 juillet 1916, âgé de 64 ans, dont 33 de vie religieuse.

935 F. C. Howard, Daniel, du vicariat d'Australie, décédé à Glendalough, le 7 juillet 1916, âgé de 48 ans, dont 23 de vie religieuse.

936 F. C. Kohnen, Joseph, de la province d'Allemagne, décédé à Saint-Nicolas, le 8 juillet 1916, âgé de 56 ans, dont 10 de vie religieuse.

937 R. P. Lemasson, Yves-Marie, de la province du Nord, décédé à Bas-Oha, le 22 juillet 1916, âgé de 80 ans, dont 55 de vie religieuse.

938 R. P. Ducot, Xavier, du vicariat du Mackenzie, décédé au Fort Norman, le 15 août 1916, âgé de 68 ans, dont 45 de vie religieuse.

939 R. P. Niel, Urbain, de la deuxième province des Etats-Unis, décédé à San-Antonio, le 16 août 1916, âgé de 38 ans, dont 14 de vie religieuse.

940 R. P. Farbos, Bernard, du vicariat de Ceylan, décédé à Colombo, le 30 août 1916, âgé de 58 ans, dont 34 de vie religieuse.

941 R. P. Le Bihan, François, du vicariat du Basutoland, décédé à Korokoro, le 8 septembre 1916, âgé de 83 ans, dont 58 de vie religieuse.

942 R. P. Carrier, Gabriel, du vicariat de Ceylan, décédé à Colombo, le 9 septembre 1916, âgé de 35 ans, dont 13 de vie religieuse.

943 R. P. Le Blanc, Armand, du vicariat de Keewatin, décédé à Chesterfield, le 21 septembre 1916, âgé de 32 ans, dont 9 de vie religieuse.

944 R. P. Stanley, Jacques, de la province britannique, décédé à Leith, le 21 septembre 1916, âgé de 55 ans, dont 32 de vie religieuse.

945 R. P. Fraile, Fabien, de la province du Midi, décédé à Madrid, le 6 octobre 1916, âgé de 31 ans, dont 10 de vie religieuse.

946 R. P. Decorby, Jules, de la province du Manitoba, décédé à Saint-Boniface, le 17 octobre 1916, âgé de 75 ans, dont 53 de vie religieuse.

947 R. P. Forget, Dioscoride, de la province du Canada, décédé à Ottawa, le 23 octobre 1916, âgé de 61 ans, dont 36 de vie religieuse.

948 R. P. Prévost, Médéric, de la province du Canada, décédé à Hull, le 28 octobre 1916, âgé de 69 ans, dont 46 de vie religieuse.

949 R. P. Classen, Joseph, de la province d'Allemagne, décédé à Bruxelles, le 6 décembre 1916, âgé de 47 ans, dont 26 de vie religieuse.

950 R. P. Blanchard, Tancrède, de la province du Canada, décédé à Montréal, le 10 décembre 1916, âgé de 38 ans, dont 17 de vie religieuse.

951 R. P. Le Cam, Yves, du vicariat de Ceylan, décédé à Colombo, le 12 décembre 1916, âgé de 84 ans, dont 59 de vie religieuse.

952 R. P. Dies, Jean, de la province d'Allemagne (Arnhem), décédé le 12 décembre 1916, âgé de 39 ans, dont 18 de vie religieuse.

953 R. P. Lacombe, Albert, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Midnapore, le 12 déc. 1916, âgé de 89 ans, dont 60 de vie religieuse.

954 F. C. Iungen, François, de la province d'Allemagne, décédé à Maria-Engelport, le 22 décembre 1916, âgé de 46 ans, dont 16 de vie religieuse.

## III. — Supérieurs généraux O. M. I. : Quelques Dates mémorables [1].

### A. — Mois de Janvier.

1 *2 janvier 1861.* — Mgr de Mazenod subit, à Marseille, la pénible opération qui va être le début de sa longue agonie de près de cinq mois († 21 mai 1861).

2 *4 janvier 1879.* — Arrivée du R. P. Soullier à Jaffna (Ceylan), où il vient faire la visite canonique des œuvres de la Congrégation : réception triomphale.

(1) Rappelons, pour mémoire, les noms des Chefs successifs de notre chère Famille : — 1° Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, né en 1782, fondateur et premier Supérieur général (1816), décédé à Marseille en 1861 ; 2° T. R. P. Joseph *Fabre*, né en 1824, deuxième Supérieur général (1861), décédé à Royaumont en 1892 ; 3° T. R. P. Jean-Baptiste-Louis *Soullier*, né en 1826, troisième Supérieur général (1893), décédé à Paris en 1897 ; 4° T. R. P. Cassien-Marie-

3 *17 janvier 1838.* — Le jeune Joseph Fabre reçoit le sacrement de Confirmation des mains de Mgr de Mazenod, à Cuges, sa paroisse natale, où nos Pères viennent de prêcher une mission.

4 *25 janvier 1816.* — L'Abbé de Mazenod fonde, à Aix-en-Provence, l'humble Société des « Missionnaires de Provence », qui devient en 1826, par ordre de Sa Sainteté Léon XII, la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

5 *28 janvier 1908.* — Mort, à Lyon, du T. R. P. Lavillardière, cinquième Supérieur général de la Congrégation, qu'il gouvernait seulement depuis le 23 septembre 1906 (*R. I. P.*).

6 *29 janvier 1909.* — Mgr Dontenwill, naguère évêque de New-Westminster, — et, au moment de son élection au généralat, archevêque nommé de Vancouver, — devient archevêque de Ptolémaïs (Syrie).

### B. — Mois de Février.

7 *1er février 1908.* — Funérailles, à Bordeaux (église Saint-Bruno), du T. R. P. Lavillardière, saintement décédé à Lyon, le 28 janvier, à l'âge de 64 ans.

8 *8 février 1816.* — Le T. R. P. de Mazenod établit à l'église de la Mission, à Aix-en-Provence, une Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, qu'il affilie à l'Archiconfrérie de Rome.

9 *11 février 1816.* — Le T. R. P. de Mazenod inaugure la première mission donnée (à Grans) par les missionnaires de Provence : la mission dure jusqu'au 17 mars.

Barthélemy *Augier*, né en 1846, quatrième Supérieur général (1898), démissionnaire en 1906 ; 5° T. R. P. Auguste *Lavillardière*, né en 1844, cinquième Supérieur général (1906), décédé à Lyon en 1908 ; 6° S. G. Mgr Augustin Dontenwill, né en 1857, sixième Supérieur général (1908), — *quem D. O. M. diutissimè incolumem servet !*

10 *15 février 1826.* — Le T. R. P. de Mazenod a la joie d'apprendre que la Congrégation de cardinaux, chargée d'examiner les Règles de son Institut, approuve unanimement ces Règles et Constitutions; l'approbation du Souverain Pontife lui-même est datée du 17 février.

11 *17 février 1845.* — En cet anniversaire de l'approbation de notre Congrégation, le Fr. Fabre fait son oblation à Notre-Dame de l'Osier; le même jour, en 1849, le Fr. Soullier prononce ses vœux perpétuels à Marseille.

12 *22 février 1840.* — A Marseille, sainte mort de Mgr Fortuné de Mazenod, oncle de notre vénéré Fondateur et son prédécesseur sur le siège de saint Lazare et de l'immortel Belzunce.

## C. — **Mois de Mars.**

13 *11 mars 1842.* — Mgr de Mazenod confère, à Saint-Cannat (Marseille), la consécration épiscopale au R. P. Joseph-Hippolyte Guibert, *O. M. I.*, évêque nommé de Viviers (et mort cardinal-archevêque de Paris, le 8 juillet 1886).

14 *15 mars 1861.* — Mgr de Mazenod, dans une circulaire, précise les relations qui devront désormais exister entre la Congrégation des Oblats et la Sainte-Famille de Bordeaux, dont il devient Directeur général.

15 *20 mars 1846.* — L'Institut de Mgr Mazenod est approuvé et confirmé par S. S. Grégoire XVI pour « l'évangélisation des âmes les plus abandonnées ».

16 *21 mars 1826.* — Lettres apostoliques, adressées à Mgr de Mazenod et signées *Leo Papa XII*, approuvant *in forma specifica* la « Congrégation des Oblats de la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie ».

17 *26 mars 1826.* — Naissance, à Meymac (diocèse de Tulle), du T. R. P. Louis-Jean-Baptiste Soullier, troisième Supérieur général des *O. M. I.* (1893-1897), mort le 3 octobre 1897.

18 *31 mars 1791.* — Le jeune Eugène de Mazenod quitte Aix-en-Provence, son pays natal, et part pour l'exil (en Italie), avec son oncle le chevalier de Mazenod.

### D. — **Mois d'Avril.**

19 *3 avril 1897.* — Le T. R. P. Dontenwill, *O. M. I.*, est *élu* évêque de Germanicopolis et coadjuteur de Mgr Paul Durieu, *O. M. I.*, auquel il a succédé, en 1899, comme évêque de New-Westminster (Colombie Britannique).

20 *5 avril 1792* (ou *28 mars 1793*). — Eugène de Mazenod fait sa première communion dans la chapelle du Collège des Nobles, à Turin (Italie), où sa famille s'est exilée.

21 *7 avril 1837.* — La démission de Mgr Fortuné de Mazenod, évêque de Marseille, est officiellement acceptée, et son neveu, Mgr Eugène de Mazenod, évêque d'Icosie, lui succède (1837-1861).

22 *11 avril 1816.* — Dans la nuit du Jeudi Saint, les PP. Eugène de Mazenod et François Tempier — l'un fondateur des *O. M. I.*, et l'autre son premier disciple — se font mutuellement vœu d'obéissance.

23 *19 avril 1897.* — Le T. R. P. Dontenwill est *préconisé* évêque de Germanicopolis ; ses prédécesseurs à New-Westminster (Colombie britannique) ont été NN. SS. Louis d'Herbomez et Paul Durieu, *O. M. I.*

24 *30 avril 1862.* — Le T. R. P. Fabre quitte Montolivet pour se rendre définitivement à Paris, où l'Administration générale a résidé depuis cette époque jusqu'aux expulsions de 1902.

## E. — Mois de Mai.

25 *11 mai 1893.* — Le T. R. P. Soullier est élu, par le Chapitre de Paris, troisième Supérieur général de la Congrégation qu'il va gouverner pendant quatre ans († 30 octobre 1897).

26 *19 mai 1898.* — Le Chapitre des *O. M. I.* choisit le T. R. P. Augier comme quatrième Supérieur général de la Congrégation (1898-1906) : il était Assistant général depuis 1890.

27 *21 mai 1861.* — Sainte mort, à Marseille, de Mgr de Mazenod, fondateur des Oblats, évêque de Marseille et grand serviteur de Marie (à l'âge de 80 ans); le même jour, en 1869, ordination sacerdotale du R. P. Augier.

28 *25 mai 1850.* — A Marseille, le R. P. Soullier est ordonné prêtre par Mgr de Mazenod; il avait fait son oblation perpétuelle, à Marseille également, le 17 février 1849.

29 *29 mai 1847.* — Mgr de Mazenod confère, à Marseille, l'onction sacerdotale au R. P. Fabre, qui avait fait son oblation, à Notre-Dame de l'Osier, le 17 fév. 1845.

30 *30 mai 1885.* — Ordination sacerdotale du R. P. Dontenwill; s'il plaît à Dieu, nous aurons donc la joie et le bonheur de fêter, en 1920 (Chapitre), son 45e anniversaire de sacerdoce.

## F. — Mois de Juin.

31 *1er juin 1899.* — Mgr Dontenwill, évêque de Germanicopolis et coadjuteur de Mgr Paul Durieu, *O. M. I.*, devient, à la mort de ce dernier, évêque de New-Westminster.

32 *2 juin 1836.* — Le T. R. P. de Mazenod prend possession du sanctuaire de Notre-Dame des Lumières,

où nous avons eu, jusqu'aux dernières expulsions, un très florissant juniorat (la première en date de toutes les Ecoles apostoliques).

33 *4 juin 1857.* — Naissance, à Bischwiller (Alsace), de Mgr Augustin Dontenwill, Oblat le 15 août 1880, prêtre le 30 mai 1885, évêque le 22 septembre 1897, et Supérieur général des *O. M. I.* le 20 sept. 1908 : *Ad multos annos !*

34 *13 juin 1792* (ou *26 mai 1793*). — En la fête de la très sainte Trinité, confirmation d'Eugène de Mazenod, par Mgr Costa, archevêque de Turin (Italie).

35 *16 juin 1810.* — Au séminaire de Saint-Sulpice, l'abbé de Mazenod est ordonné diacre par S. E. le cardinal Fesch, qui l'avait déjà promu aux Ordres mineurs le 27 juin 1809.

36 *24 juin 1849.* — Le Fr. Soullier reçoit, à Marseille, les Ordres mineurs et le sous-diaconat des mains de Mgr de Mazenod, qui l'ordonnera prêtre un an plus tard (25 mai 1850).



*Nihil Obstat.*

Romæ, die 25ª Decembris A.D. 1919.

✝ Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
*Arch. Ptol., Sup. Gen.*

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 1826,2,20.

L. I. C. & M. I.

# MISSIONS

de la Congrégation

DES MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

53e année. — Nº 210. — Décembre 1919.

## APRÈS LA GUERRE

### Conséquences surnaturelles de ce terrible Fléau.

#### A. — Dieu le prévoit.

Si les hommes attendent de grands avantages des guerres qu'ils déclarent, il n'est pas douteux que Dieu, en permettant ces affreux cataclysmes, n'ait en vue, dans l'ordre surnaturel, un but à atteindre. Dans les plans de la Providence, toute guerre et surtout une guerre mondiale — comme celle de 1914-1918 — doit avoir des conséquences tant générales que particulières, c'est-à-dire tant pour les nations, considérées comme groupements humains, que pour les individus. Les diplomates, les politiciens et les économistes s'occupent peu ou prou de ces conséquences surnaturelles, — qui échappent même à la plupart des esprits, parce que peu cherchent à les découvrir — mais elles n'en sont pas moins incontestables.

Malgré la lourde responsabilité encourue par ceux

qui déclarent une guerre, on peut être certain, cependant, qu'elle n'éclate qu'au moment précis fixé par la Providence. Sans vouloir excuser ces grands coupables, auteurs immédiats de ces épouvantables conflits, comment, en y réfléchissant bien, ne pas voir qu'ils sont eux-mêmes entraînés par les circonstances, — bien plus qu'on ne le supposerait au premier abord ?

La sagesse divine — qui, selon le mot de l'Ecriture (1), arrive infailliblement à ses fins, avec force et suavité, sans violenter aucunement la liberté humaine — se sert parfois des passions humaines et de l'ambition des potentats pour exécuter les décrets de sa justice et punir les contempteurs de sa loi. Dieu châtie, parfois, les unes par les autres, les nations qui ont la prétention de vivre sans lui ou de fouler aux pieds ses droits imprescriptibles.

Il est le souverain Maître, et il le rappelle, de temps en temps, à ceux qui sont portés à l'oublier. « Lui seul, disait Bossuet, sait donner aux rois et aux princes de grandes et sévères leçons, soit qu'il élève les empires, soit qu'il les abaisse ou les renverse. » Et ces leçons, tour à tour redoutables et salutaires, il les donne aussi aux peuples.

Quelquefois, les rois ne les comprennent pas, ni les peuples, ni les princes, mais la justice a suivi son cours ; et, si tous les pécheurs ne se convertissent pas, aux lueurs terribles de ces éclairs orageux et aux grondements de tonnerre qui les accompagnent, beaucoup néanmoins se frappent la poitrine, confessent leurs fautes et les expient. En outre, ceux qui étaient déjà bons deviennent généralement meilleurs. Et c'est là, évidemment, un résultat qui échappe absolument, par son caractère essentiel, aux spéculations des faux sages de la terre, mais dont le retentissement est immense dans le monde invisible et dont l'écho se répercutera, sans jamais s'éteindre, durant les siècles éternels.

(1) Sap., VIII, 1.

De leur côté, les nations ou groupements humains — qui ne peuvent pas, comme tels, recevoir leur châtiment ou leur récompense dans le monde à venir — les reçoivent, parfois d'une façon tangible, dans le monde actuel. C'est l'application de la vérité énoncée par le Psalmiste, quand il dit : *Quoniam judicas populos in æquitate et gentes in terra dirigis* (1).

Souvent, en effet, le résultat d'une guerre est, pour une nation, tout différent de celui qu'il paraissait devoir être, — en s'en tenant aux prévisions humaines, même les mieux fondées. Des nations paraissaient devoir sortir glorieuses et puissantes d'une guerre savamment préparée : elles en sortent avilies pour longtemps et profondément affaiblies. D'autres, blessées à mort, renaissent extraordinairement, comme le phénix de ses cendres, et compensent bientôt, par un excès de naissances, des pertes momentanées. On a vu aussi — chose plus étrange encore — le vainqueur absorbé par le vaincu, qui lui impose sa langue, sa littérature, ses coutumes et ses mœurs, de sorte que, au milieu de ses tristes lauriers, le vainqueur est dégradé, humilié et appauvri de bien des manières, tandis que le vaincu relève la tête et, au sein de sa défaite même, trouve une vengeance imprévue.

On prête à Turenne cette boutade — que Dieu est toujours avec les gros bataillons. Il n'en est pas toujours ainsi ; et l'on peut, au contraire, souvent constater que le succès d'une bataille, ou le succès ultime d'une guerre, est déterminé par une force *indéfinissable*, qui échappe absolument aux calculs des hommes les plus habiles et les plus compétents, comme elle avait absolument échappé à leurs prévisions. Ce n'est pas sans motif que si fréquemment Dieu, dans l'Ecriture sainte, se fait appeler « le Dieu des armées ».

Assurément, comme dans le gouvernement de sa Providence, Dieu ne déroge pas aux lois générales qu'il a établies ; et, comme une armée d'un million d'hommes

(1) Psalm. LXVI, 4.

est — toutes choses égales par ailleurs — deux fois plus forte qu'une armée qui n'en compte que cinq cent mille, ce serait demander à Dieu une dérogation aux lois générales, c'est-à-dire un miracle, si on exigeait que cette armée, si inférieure en nombre, fût victorieuse d'une autre deux fois plus forte qu'elle. Mais ces lois générales se combinent de tant et tant de manières, que le résultat de cette combinaison peut être tel, que les faibles triomphent finalement des forts.

Des exemples de ce genre abondent, — depuis l'antiquité la plus lointaine jusqu'aux temps les plus récents. Qui a oublié qu'un seul Horace a fini par triompher des trois Curiaces ? Sa tactique fut, à une époque présente encore à toutes les mémoires, celle de Napoléon Ier, — séparant ses ennemis, supérieurs en nombre, pour les battre l'un après l'autre, malgré son infériorité numérique. Ce fut encore, pendant les deux premières années de la guerre européenne, la tactique de l'Allemagne qui, par la concentration rapide de ses troupes sur certains points, — grâce à la multiplicité de ses lignes de chemins de fer stratégiques — pouvait asséner de vrais coups de massue, tantôt en Occident et tantôt en Orient, et obtenir, presque avec les mêmes troupes, sur des théâtres si éloignés les uns des autres, des succès retentissants, signalés par la conquête momentanée de vastes provinces.

Voilà donc qu'avec l'effectif des bataillons un autre facteur de souveraine importance — la mobilité ou la vitesse de déplacement — intervient pour le succès, et cela toujours aussi en vertu d'une loi générale, quoique différente de celle qui ne concerne que les effectifs.

Un autre facteur doit encore intervenir, et non des moins importants : je veux dire le temps, — non celui qui est synonyme de mobilité et de vitesse de déplacement, c'est-à-dire indiquant le nombre d'heures ou de jours nécessaires à une armée pour effectuer ses mouvements, mais le temps indiquant la capacité

de résistance, d'endurance et de ténacité. Car il peut y avoir chez une nation puissante des forces considérables, capables d'un grand effort et d'un brillant succès, mais qui s'épuiseront par leurs propres victoires ; tandis qu'il peut y avoir, au contraire, chez une autre nation des forces latentes, insoupçonnées, lentes à se dégager de mille entraves, mais croissant peu à peu, pendant une longue série de défaites, pendant que les forces rivales s'épuisent en succès, dans le même laps de temps ; de sorte que, entre les deux puissances rivales, l'équilibre arrivera à s'établir, puis à se rompre de nouveau, — mais, cette fois, en faveur du vaincu de la veille, qui obtiendra ainsi, plus tard, une indéniable prépondérance.

Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples montrant le nombre extraordinaire de facteurs qui interviennent dans cette sorte d'équation algébrique immense posée, sur un vaste champ de bataille, par deux ou plusieurs puissances qui en viennent aux mains. Et cette équation se modifiera à chaque instant, dans sa formule, par les mille et mille combinaisons que peuvent avoir entre eux les innombrables facteurs qui entrent dans sa composition. Qui donc, à chaque instant, pourra être sûr de la solution finale ? Quoique tous la désirent favorable à leurs desseins, les plus habiles ne pourront que la conjecturer, sans néanmoins pouvoir absolument déposer toute crainte d'insuccès final — toujours possible, au milieu de tant d'imprévu.

Mais ce qui échappe à toute intelligence humaine, même la plus perspicace et la plus pénétrante, est entre les mains du *Dieu des armées* — qui prévoit tout, qui sait tout, qui peut tout et qui dispose toutes choses, ainsi que le veut sa justice ou sa miséricordieuse bonté. C'est, là, cette force *indéfinissable*, qui détermine la solution finale de ce problème si complexe.

Et cette force indéfinissable et souveraine — qui, malgré les agitations des hommes, dispense la victoire ou la défaite, suivant ses impénétrables décrets — a d'ailleurs été reconnue, de tout temps, par les grands

capitaines, depuis la plus haute antiquité jusqu'à notre époque. Malgré son génie, Napoléon Ier ne croyait-il pas à son étoile ? Et, tout dernièrement encore, la victoire inattendue de la Marne n'a-t-elle pas été regardée comme un miracle, même par les grands chefs ? Non pas que Dieu soit ici intervenu par un miracle évident ; mais, par une de ces combinaisons dont lui seul a le secret, il a fait avorter, en dépit de tous les calculs de l'habileté militaire, un des projets les plus savamment ourdis et dont le succès paraissait assuré par la plus formidable des préparations.

L'histoire est pleine de ces événements déconcertants ; et, parfois, les plus contraires à toute probabilité sont précisément ceux qui s'accomplissent, en dépit de tous les efforts tentés pour y mettre obstacle. L'histoire de toutes les nations est remplie de faits de ce genre, qui montrent que la puissance des *gros bataillons* — soit que l'on considère leur nombre, soit que l'on considère leur outillage perfectionné ou l'habileté professionnelle de leurs chefs — ne suffit pas pour assurer la victoire. En dernière analyse, celle-ci dépend d'une foule de circonstances qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de faire naître ou d'écarter.

Ainsi, sans violenter en rien la volonté humaine, — en semblant même ne pas s'occuper des choses de la terre et en laissant le champ libre aux passions humaines les plus ardentes — Dieu est le suprême arbitre des destinées des individus, comme de celles des nations.

Oui, rien dans le monde ne dépend plus immédiatement de Dieu que la guerre — dans son origine, dans son développement, dans sa terminaison et dans ses résultats.

### B. — Dieu le permet.

Il n'appartient à aucune intelligence humaine, ici-bas, de scruter et de découvrir les raisons cachées que la Providence peut avoir, dans ses desseins impéné-

trables, pour déchaîner l'épouvantable fléau de la guerre, ni les fins qu'elle a en vue et qu'elle atteint par ce moyen — dont elle dispose souverainement. *O altitudo sapientiæ et scientiæ Dei ! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus ! Quis enim cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit* (1) ?

Puis, les décrets de Dieu sont, parfois, à longue échéance, et ils ne se révèlent que peu à peu à l'esprit observateur...

Il en est quelques-uns, cependant, desquels l'enseignement des siècles a soulevé les voiles qui les cachaient à la vue des générations depuis longtemps descendues dans la tombe. N'est-il pas, en effet, certain maintenant — pour qui sait réfléchir et ne se laisse pas entraîner par des préjugés — que la préparation au Christianisme a été la fin principale à laquelle Dieu a ordonné les guerres, les abaissements et les relèvements successifs du peuple hébreu, comme aussi les vicissitudes dans la grandeur et la décadence des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains (2) ?

Quand Israël se relâchait dans l'observance des lois divines, ou même abandonnait les autels de Jéhovah pour courir aux idoles, Dieu déchaînait contre lui les peuples de l'Egypte ou de l'Assyrie. Des conquérants insatiables, à la tête de hordes féroces, s'emparaient des villes de la Judée, — parfois même de Jérusalem — mettant tout à feu et à sang, massacraient en grand nombre guerriers, enfants, femmes et vieillards, et traînaient en captivité ceux que le glaive avait épargnés.

La guerre était le châtiment par lequel Dieu rappelait au devoir son peuple prévaricateur (3). Car, en même temps qu'il les punit, les prophètes en son nom exhortent les coupables à se convertir, leur promettant

(1) Rom., XI, 33-34.

(2) Cf. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, in-8°, Paris, 1681 et 1868.

(3) Voir, par exemple, II Par., XII, 2-5 ; III Reg., XIV, 24-26 ; IV Reg., XVII, 1-6.

que, s'ils le font, Dieu non seulement guérira leurs blessures mais augmentera leur prospérité (1).

Il ajoute, du reste, qu'il ne se sert des gentils que pour châtier son peuple coupable, et qu'il les briserait ensuite à cause de leurs propres crimes. Ainsi fut châtiée Babylone, puis l'Egypte, Ninive, Tyr et Sidon, etc. (2).

Et ainsi en fut-il de la chute de l'empire romain lui-même. Les saints Pères, en effet, affirment, à diverses reprises, que Dieu — qui avait permis l'élévation et la croissance extraordinaire de cet empire à travers le monde, pour préparer la diffusion du Christianisme dans tout l'univers — l'abaissa ensuite et le fit disparaître, à cause de son endurcissement en présence de l'Evangile et de son entêtement à ne pas se courber sous la loi du Christ (3).

Les anciens païens eux-mêmes avaient compris que le sang humain doit couler pour purifier la terre — souillée par le débordement de tant de crimes (4).

C'est pourquoi, affirme le texte sacré, la terre, avide de sang, ouvre la bouche pour le recevoir et le retenir dans son sein, jusqu'au moment où elle devra le rendre (5).

### C. — Dieu le bénit.

En ce qui concerne la guerre de 1914–1918, serait-on loin de la vérité, en affirmant qu'elle fut un châtiment que les peuples se sont infligé les uns aux autres, — une sorte d'*auto-punition*, décrétée par la justice divine — car les nations ont, pour la plupart, apostasié et affectent de se tenir loin de Dieu. Aux lois évangéliques de la justice et de la charité elles ont plus ou moins substitué la loi de la force.

(1) Osée, XIV, 2–10 ; Jér., XXV, 8-11 ; Baruch, IV, 7.
(2) Cf. Isaïe, IX, 5–17 ; Jér., XXV, 12 ; Ezéch , XXVI–XXVIII.
(3) Cf. S. Cyprien, *Ad Demetrianum*, *P. L.*, t. IV, col. 549 ; S. Augustin, *De civitate Dei*, lib. I, *P. L.*, t. XLI, col. 15 ; S. Grégoire le Grand, *In Ezechielem*, *P. L.*, t. LXXVI, col. 1009.
(4) Cf. Euripide, *Oreste*, V, 1677–1680.
(5) Isaïe, XXVI, 21.

C'est ce que disait, d'ailleurs, le pape Benoît XV, dans son allocution, au Consistoire du 22 janvier 1915 : — « Nous ne croyons pas que la paix ait quitté le monde sans l'assentiment divin. Dieu permet que les nations, qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre, se punissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité, — événement dont le but est de les contraindre sous la puissante main de Dieu. » Le Souverain Pontife avait déjà exprimé ces mêmes sentiments dans son encyclique du 8 septembre 1914.

Ainsi ont également parlé, dans les deux partis des belligérants, le cardinal Mercier, dans sa lettre pastorale pour la Noël de 1914, et les évêques d'Allemagne, dans leur lettre pastorale collective.

Après le déluge, les anciens peuples entreprirent d'élever, dans la plaine de Sennaar, une tour gigantesque, comme pour défier le ciel. De même, les peuples modernes, nouveaux Titans, ont élevé contre Dieu l'édifice de leur civilisation, opposée à l'Evangile, et de leur orgueil, qui ne veut d'aucun maître! On allait répétant de toute façon que la science doit émanciper l'humanité des antiques croyances ; car, disait-on, la science suffit à expliquer tous les mystères, — elle enseigne à se passer de Dieu, — bien plus, elle aboutit à la négation même de Dieu.

Or, prétendait-on, les guerres n'ont été possibles, aux siècles précédents, que par suite de l'état de barbarie ou de semi-barbarie dans lequel se trouvaient encore les peuples ; mais, à notre époque, — avec les progrès de la science et le développement de la civilisation — les guerres n'étaient plus possibles...

Mais, plus formidable que toutes celles dont l'histoire garde le terrifiant souvenir, la guerre de 1914-1918 est venue soudainement donner un long et trop évident démenti à ces déclamations orgueilleuses et à ces fausses affirmations. Cet épouvantable fléau a promené partout sa fureur et exercé partout ses ravages.

Même les nations qui ont été victorieuses, sont

sorties de la lutte affaiblies pour longtemps. Quand elles ont dressé le bilan des profits et des pertes, — quand elles ont compté le nombre des morts, des blessés et des malades, — quand elles ont mesuré l'étendue des ruines, — quand elles ont évalué la grandeur de ce fleuve de sang et de larmes qui n'a cessé de couler pendant cinquante-deux longs mois, elles ont été effrayées à la vue des sacrifices de tout genre que la victoire leur a coûtés.

Par cette terrible guerre Dieu a-t-il seulement voulu châtier les peuples coupables, ou bien a-t-il eu aussi d'autres fins en vue ? Nul ne pourrait le dire avec certitude. On sait seulement que, selon le mot de l'Ecriture, Dieu ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion, et qu'il a fait les nations guérissables. Si les peuples profitent de la dure leçon que Dieu leur a donnée, on peut espérer pour eux une sorte de régénération et de progrès dans l'idéal de la justice et de la vertu ; s'ils n'en profitent pas, Dieu ajoutera-t-il d'autres châtiments à celui-là ?... Que peuvent nous faire espérer ou craindre, sous ce rapport, les événements dont nous sommes les témoins ?

D'une part, on a constaté, dans certaines classes, un renouveau de vie chrétienne. Dès maintenant, on peut l'enregistrer, comme un fait acquis, pour des milliers de combattants sur la ligne de feu et, en arrière, chez leurs parents ou amis qui, angoissés à la pensée de tant de scènes tragiques et terribles, se pressaient auprès des autels, priant avec ferveur le souverain Maître de la vie et de la mort. Et nous aimons à espérer que, chez les uns, — ceux qui ont eu le bonheur de pouvoir rentrer « dans leurs foyers » — comme chez les autres, ces bonnes dispositions ont persévéré depuis la fin des hostilités.

D'autre part, néanmoins, on ne voit pas encore que l'amélioration produite soit proportionnée à l'étendue des fautes commises. Combien qui persévèrent dans l'indifférence religieuse, dans l'hostilité même envers la Religion et dans le mépris des lois morales ! Puis, les

fautes qui ont attiré ces châtiments ne furent pas que des fautes individuelles, mais aussi et surtout peut-être des fautes collectives et sociales. Or, on ne voit pas encore que les peuples — en tant que peuples — reviennent à de meilleurs sentiments. Il n'y a encore eu aucun acte officiel et solennel de retour à Dieu. L'apostasie continue et, des lois forgées contre Dieu, aucune n'a été rapportée. Peut-on donc espérer que cette paix, après laquelle tous aspiraient et qui est enfin moralement arrivée, sera telle que tous la désirent?

Qui pourrait croire, pourtant, que les innombrables victimes de ce drame épouvantable aient versé leur sang en vain ? La mort trouvée sur les champs de bataille n'est-elle pas d'un grand poids aux yeux de la divine justice pour l'expiation de tant de forfaits — dont trop de nations se sont rendues coupables ? Ces hécatombes n'ont-elles pas rétabli l'équilibre exigé par la souveraine justice entre les crimes et l'expiation ?

Oui, espérons que Dieu — qui, selon le mot de l'Ecriture, a fait les nations guérissables, et qui, d'ordinaire, les châtie, non pour les détruire, mais pour les purifier — accomplira en elles, cette fois encore, les œuvres de sa miséricordieuse bonté (1).

Théophile Ortolan, *O. M. I.*

(1) « L'avenir est à Dieu ; mais, sans prétendre soulever le voile qui dérobe à nos yeux les événements de demain, pourquoi ne serait-il pas permis d'espérer la réalisation prochaine des promesses du Sacré-Cœur ? En dépit des tristesses de l'heure présente, je vois poindre à l'horizon l'aube radieuse d'une ère nouvelle : j'estime que les sacrifices et les réparations des âmes saintes feront pencher le plateau de la balance en faveur de la miséricorde. Croyons donc à l'avènement du règne du Dieu d'amour ; et, afin d'y contribuer pour notre part, répandons à pleines mains dans les sillons la bonne semence, persuadés qu'elle produira cent pour un. » (Edmond Thiriet, *O. M. I.*)

# CENTENAIRE D'UNE FONDATION

## Les Sœurs de la Sainte-Famille.

Comme tous nos lecteurs connaissent les Sœurs de la Sainte-Famille, ils ne seront pas étonnés de nous voir prendre le ton des jours de fête et mentionner avec joie la date heureuse que célèbrent cette année les Filles du bon Père Noailles. Ils comprendront aussi, rien qu'à l'esprit des faits, pourquoi nous voulons nous unir aux jubilaires ; et nous nous faisons un devoir de les inviter eux-mêmes à remercier Dieu pour ce siècle de travaux et de saintes vies.

*Les Sœurs de la Sainte-Famille* remontent à l'année 1820 (28 mai).

M. l'abbé Pierre-Bienvenu Noailles — qui faisait, à Saint-Sulpice, ses études ecclésiastiques — conçut, dès avant sa prêtrise, le plan d'une Association immense, imprégnée des vertus de Jésus, Marie et Joseph, vivant de leur esprit et se consacrant, par des efforts combinés, au relèvement des ruines amoncelées par la Révolution.

Ordonné en 1819, l'abbé Noailles revint à Bordeaux, sa ville natale. Nommé vicaire du curé de Sainte-Eulalie, il se prépara, dans la prière et l'exercice du zèle, à réaliser, quand Dieu voudrait, ses pieux projets.

Mais voilà que la Providence se plaît à en provoquer l'exécution, en fournissant au jeune prêtre les éléments de la fondation, en aplanissant les obstacles habituels et en lui assurant des approbations inattendues. Dès le 8 janvier 1820, une, puis deux, puis trois jeunes filles se présentent à lui. L'archevêque, Mgr d'Aviau du Bois de Sanzay, l'encourage ; tout semble ouvrir les voies à la naissance d'une nouvelle Famille religieuse, — l'abbé n'a plus qu'à se laisser faire.

Il réunit donc ces trois jeunes personnes, leur indique, comme programme de sainteté, les vertus pratiquées à Nazareth, les place sous le patronage de Jésus, Marie

et Joseph ; et, pour que tout, jusqu'à leur nom, leur rappelât cet idéal et ces protecteurs, il dédie la maison à Notre-Dame de Lorette. Enfin (et ceci est un trait de génie) il dégage d'emblée le caractère distinctif des trois saints Modèles qu'il propose à l'imitation de ses filles : l'abandon à la volonté de Dieu, — il donne à sa Congrégation comme devise : *Dieu seul*, — et, la posant du même coup sur les fondements les plus inébranlables qui soient, il s'efforce d'obtenir des Sœurs de la Sainte-Famille l'indifférence absolue à l'égard de toutes les bonnes œuvres qu'il croirait bon de leur proposer.

* * *

Epreuves et contradictions affluèrent dès la première heure ; les fondatrices ne virent là qu'une faveur, — la ressemblance plus parfaite avec la sainte Famille.

Dès la première heure aussi, leur zèle se haussa jusqu'à l'idéal espéré par l'abbé Noailles : l'extrême misère leur fut toujours un motif de plus pour se confier en Dieu et pour accepter des élèves, des orphelines, des œuvres, — sans se soucier du lendemain.

Et la Providence ne leur fit jamais défaut : que de fois elle les sortit d'embarras, en leur laissant cependant comme un trésor le dénuement où elles se complaisaient elles-mêmes, comme Jésus, Marie et Joseph !

On ne peut raconter toutes les interventions qui sauvèrent tant de fois cette première œuvre de la Sainte-Famille ; bien des détails touchants — qu'on lit, dans la vie des plus illustres fondateurs, sur le soin délicat et constant du divin Procureur des communautés naissantes à remplir la bourse ou à payer au dernier moment les créanciers impatients — se retrouvent, en l'an de grâce 1820, dans l'humble maison de Lorette.

Mais qu'est-ce que cela ? Le bon Maître tenait en réserve une attention plus affectueuse encore et d'une suprême valeur : le 3 février 1822, jour de la Septuagésime, pendant l'exposition et la bénédiction du

Très Saint Sacrement en leur pauvre petite chapelle, Notre-Seigneur apparut à la place de la sainte Hostie, en buste, ceint d'une écharpe rouge, beau comme le Ciel même, souriant à ses filles et les bénissant.

Ce prodige, attesté par les quatorze témoins et dûment contrôlé, marque une bonté tellement particulière de Jésus à ses Epouses, qu'il n'y a lieu de douter ni de son approbation de l'œuvre ni de sa spéciale protection : c'est le sceau divin sur la Sainte-Famille, — son signe authentique de filiation. Il revient à dire, puisque le Maître a daigné l'exprimer par un miracle : « Les Sœurs de la Sainte-Famille sont certainement aimées de Dieu... »

* * *

La nouvelle de cette faveur se répand un peu partout.

Mgr d'Aviau, après une sérieuse enquête, ne peut refuser sa foi au prodige. Il fait plus : il veut que, tous les ans, on en perpétue la mémoire par l'exposition solennelle du Très Saint Sacrement dans les chapelles de la Congrégation, le jour de la Septuagésime.

Mais, surtout, quel précieux secours pour l'œuvre naissante !

Jusque-là cachée dans le sillon obscur où elle était née, elle prend un essor qui ne s'arrêtera plus.

Jusque-là hésitante et craintive, elle raffermit ses pas et marche plus droit vers un but plus précis.

Le jeune Fondateur, voyant ses conceptions pour ainsi dire consacrées par Dieu même, s'y adonne avec plus d'ardeur que jamais. Il poursuit et perfectionne son plan à peine ébauché ; sans cesse, il y ajoute les pièces qui manquaient encore ; et, attentif à saisir les indications de la Providence et à profiter des occasions ménagées en vue de réalisations qu'il désire, il suit pas à pas la voie que lui ouvre le Maître de la moisson.

Aux orphelinats s'ajoutent les écoles, — toutes sortes d'écoles — les pensionnats, puis l'œuvre des

gardes-malades à domicile, en 1836, sue les instances de Mgr de Cheverus ; enfin, pour perpétuer la reconnaissance de la Famille tout entière au Dieu de l'Eucharistie, une communauté contemplative — ex-voto vivant de l'apparition de 1822..

Même avant sa mort, ce qui est bien rare, le Fondateur pouvait comparer son œuvre au petit grain de sénevé devenu un grand arbre : appréciées et réclamées partout, — en France, en Espagne, en Belgique, en Algérie, — ses filles se répartissaient en 224 maisons et se comptaient à près de 2.000.

De plus, 25.000 associés du dehors participaient au bien fait par la Congrégation, l'entourant comme d'une couronne et l'aidant de leurs prières à réaliser ses grands desseins.

* * *

Le bon Père — c'est le nom que la piété filiale des Sœurs a consacré pour parler de l'abbé Noailles — mourut en 1861 ; un de ses grands désirs (le seul, croyons-nous) ne se trouvait pas réalisé.

Sa première prière, là-haut, a dû avoir pour objet d'obtenir cette grâce : les Sœurs de la Sainte-Famille par delà les mers.

De fait, dès 1862, elles entrent à Ceylan, mission bien connue de nos lecteurs.

En 1864, elles arrivent à Natal, pour se répandre dans tous les vicariats africains confiés aux Oblats de Marie Immaculée...

En 1901, elles s'établissent au Canada, — et, tout dernièrement, au Brésil, à Sao-Paolo.

Nos lecteurs commencent à comprendre le pourquoi de notre intérêt pour la Sainte-Famille.

Ecoutez encore. Le bilan actuel des missions confiées aux Sœurs est bien consolant : — dans le diocèse de Colombo et de Jaffna, 8 centres importants, autour desquels rayonnent 45 écoles tamoules et singhalaises, avec 8.000 enfants ; en Afrique, où leur premier

établissement fut Roma, au Basutoland, elles instruisent plus de 5.500 enfants (1).

Il serait intéressant, n'est-ce pas, d'ajouter à ce chiffre ceux des écoles et pensionnats d'Europe : le total donne 32.000 enfants, — et, encore, ne sont pas compris les orphelinats ni certaines œuvres spéciales.

Si, de plus, on pense que les Sœurs gardes-malades constituent la partie la plus nombreuse de la Sainte-Famille, en même temps que la plus connue, on pourra se faire une idée du bien immense semé à travers le monde par les Filles du bon Père Noailles.

* * *

Pour alimenter une telle pépinière de charité, il faut que le recrutement se fasse, — abondant, sérieux, régulier. Or, l'essor donné aux œuvres du vivant du bon Père, et continué après lui, s'est quelque peu ralenti, — du fait de la persécution et de la guerre.

Oh ! l'on vient encore dans la Sainte-Famille : l'esprit y est si bon, le genre si « familial », la vie si simple, l'accueil si doux, la formation si solide, le zèle si contagieux, la foi si vive et si ardente, la piété si communicative !

On vient dans la Sainte-Famille : les œuvres y sont tellement variées que, depuis la vocation de l'âme contemplative jusqu'à celle de l'humble Sœur jardinière du couvent, toutes peuvent y trouver place et s'y déployer à l'aise, sous le regard du bon Père — toujours présent !

On vient dans la Sainte-Famille : il y a tant d'œuvres

(1) A Ceylan, les religieuses de la Sainte-Famille sont, d'après les derniers renseignements, au nombre d'une soixantaine, plus six Sœurs indigènes ; et au Sud-Afrique, — où elles possèdent maintenant d'importantes communautés dans les Vicariats du Basutoland, de Natal, de l'Orange et du Transvaal — elles sont près de 300 (exactement 285) plus 21 Sœurs indigènes (au Basutoland).

et de besoins, il y a tant d'âmes à éclairer, à guider, à sauver !

Mais qu'il en faudrait de ces petites Sœurs, pour instruire les enfants de toutes les classes de la société et de tous les continents, et pour soutenir les écoles si peu nombreuses qui maintiennent la foi !

Qu'il en faudrait, pour fournir des institutrices à tous les évêques du monde, dont les cris d'appel percent le cœur de la bonne Mère — impuissante à tout satisfaire et désolée de tant de bien manqué !

Qu'il en faudrait, pour ouvrir partout des orphelinats — sauvegardes nécessaires des innombrables délaissées qui vagabondent et se perdent !

Qu'il en faudrait pour répondre aux cris d'angoisse des malades mal soignés, des mourants sans « espérance », des âmes abandonnées dans leur agonie ou mal entourées dans leurs ténèbres !

Qu'il en faudrait, dans ces maisons qu'on veut hospitalières et où la science et l'expérience s'accordent pour réclamer des Sœurs, des Sœurs, des Sœurs !

* * *

A cette époque si troublée, — où la terre éprouve un tel besoin de calme, de douceur et de charité — quel incomparable trésor qu'une Famille comme celle-ci !

Rares sont les noviciats où l'on forme avec cette sûreté de doctrine, ce savoir-faire, cette fermeté, — toutes choses léguées par le bon Père et jamais perdues depuis.

Grâce à ses enseignements impérissables, les Sœurs de la Sainte-Famille — façonnées en Dieu seul, pétries du plus pur esprit de renoncement — sont aptes à tous les ministères et prêtes à tous les sacrifices.

Grâce à la protection insigne et, nous osons le dire, miraculeuse de Jésus-Eucharistie, elles savent où puiser et conservent sans fléchir ce courage simple qui les élève à la hauteur de toutes les difficultés et les arme dans la lutte contre leur propre volonté.

Dieu merci ! un pareil instrument de bien ne peut disparaître : la tourmente d'il y a quinze ans n'y a pas réussi, et la vitalité de la Famille s'affirme aujourd'hui plus que jamais (1).

Mais prions pour que l'ascension de ses consolants progrès ne subisse jamais d'arrêt, et que, du haut du Ciel, le bon Père voie affluer dans ses noviciats des vocations dignes des premières Sœurs de 1820 (2) !

(1) Pour mieux connaître la Sainte-Famille et ses œuvres si intéressantes, lire : — *a*) *Le Bon Père : Vertus et direction spirituelle de l'abbé P.-B. Noailles*, par le R. P. Baffie ; 1905. S'adresser à Mme Haristoy, 57, rue d'Amercœur, Liège, et à la Maison Garnier, Neau & Cie, 44, rue Sainte-Eulalie, Bordeaux ; — *b*) *Congrégation de la Sainte-Famille : ses Origines, sa Fondatrice;* 1918, 2e édition, 2 francs. S'adresser à Toulouse, Edouard Privat, éditeur, 14, rue des Arts, ou à Bordeaux, Maison Garnier, Neau & Cie, 44, rue Sainte-Eulalie ; — *c*) *Documents relatifs à l'apparition de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, le* 3 *février* 1822 ; 1 fr. S'adresser à Bordeaux, maison Garnier, Neau & Cie, 44, rue Sainte-Eulalie.

(2) On a bien voulu nous communiquer le texte de la touchante Lettre que S. S. Benoît XV a daigné écrire à la T. R. M. Marie de la Nativité, Supérieure générale de la Congrégation de la Sainte-Famille, à l'occasion du Centenaire qui fait l'objet de l'article ci-dessus. Mais, au moment où cette lettre nous est parvenue, ce numéro des *Missions* était déjà imprimé : nous ne pouvons donc, à notre grand regret, la reproduire dès aujourd'hui. Détachons-en seulement ce passage concernant les fêtes de ce Centenaire : — « Afin d'assurer toujours davantage les bénédictions divines sur votre Congrégation et pour contribuer à rendre vos fêtes de Centenaire plus riches en fruits de salut, Nous accordons une indulgence de sept ans et sept quarantaines aux personnes qui interviendront au Triduum préparatoire à la solennité qui, dans chacune de vos maisons, aura été établie pour célébrer ce Centenaire, et une indulgence plénière, applicable aux âmes du Purgatoire, pour tous ceux qui, ayant pris part au Triduum, recevront la sainte Communion, le jour de la fête susdite. »

# REVUE DES ŒUVRES

## IV. — Les Oblats dans l'Ile de Jersey.

### A. — Renaissance du Catholicisme.

L'île de Jersey est peu considérable comme superficie de terrain : elle n'a que 10 kilomètres de large sur 20 de long.

D'après des documents trouvés dans les archives du mont Saint-Michel, « il paraît certain que cette île n'était anciennement séparée de la France que par une forêt traversée par un ruisseau ». Les deux points les plus rapprochés de la France et de Jersey, Portbail et Gorey, ne sont distants l'un de l'autre que de vingt kilomètres ; et, par un temps clair, de Jersey on aperçoit très bien les côtes de France. L'ouverture pratiquée par l'envahissement de l'Océan, telle que nous la voyons aujourd'hui, ne remonterait pas au delà du VII^e siècle.

Chaque jour, pendant la belle saison, débarquent à Saint-Hélier des groupes nombreux de touristes qui, pour la plupart, font la visite de l'île dans des voitures d'excursion. Rien de charmant, d'ailleurs, comme ces promenades en char à bancs, sur des routes proprettes et ombragées comme les allées d'un vieux parc, d'où l'œil ravi découvre et admire, tout à son aise, les sites les plus pittoresques, les plus riants paysages, des coteaux escarpés et des plaines verdoyantes qui changent d'aspect à chaque détour du terrain, — tout cela entouré par la mer, dont l'azur se perd à l'horizon dans l'immensité du ciel bleu.

Ce qui frappe tout d'abord les regards, ce qui étonne même, lorsqu'on parcourt les rues de la capitale et les routes de la campagne, c'est le grand nombre des chapelles et des temples — que l'on rencontre presque à chaque pas.

La ville de Saint-Hélier, par exemple, renferme à elle seule plus de quarante églises ou édifices destinés à un culte quelconque. Autour de Saint-Thomas, dans un rayon de cinq minutes, on en compte jusqu'à dix, — ce qui faisait dire à quelqu'un : « Si les Jersiais ne vont pas tous en Paradis, ce n'est pas faute de religions ! »

Mais, parmi ces églises ou chapelles, dix seulement sont catholiques, — y compris l'église Sainte-Marie et Saint-Pierre pour les Anglais et les Irlandais catholiques.

La restauration de la Religion catholique à Jersey date de la grande Révolution française. A cette époque, un grand nombre de prêtres, — et, à leur tête, plusieurs évêques — échappés aux tribunaux et aux cachots de la Terreur, vinrent chercher, dans l'île anglo-normande, une hospitalité qui leur fut libéralement accordée. Ces prêtres établirent, sur différents points de l'île, plusieurs oratoires, disparus depuis, où ils célébraient les saints mystères et administraient les sacrements aux familles d'émigrés français — réfugiés, comme eux, sur cette terre hospitalière.

Dans les archives de l'église Saint-Thomas, on trouve un grand nombre d'actes de baptêmes, de mariages et de sépultures, datant de cette lugubre époque et où se trouvent consignés quelques-uns des plus beaux noms de France. En les parcourant, on croit presque lire les Actes des Martyrs. Parmi le clergé, on peut citer les évêques de Coutances, de Bayeux, de Dol et de Tréguier, l'abbé Mathieu de Gruchy, etc. ; et, parmi les nobles, on remarque les noms illustres de La Bourdonnais, de Coëtlogon, de La Ferronnaye, de du Quélen, de Beaumont, de la Houssaye, etc. Tel fut le noyau de la communauté catholique et le point de départ de la mission française.

Lorsque la persécution fut apaisée, la plupart de ces prêtres s'en retournèrent en France. Quelques-uns, néanmoins, restèrent à Jersey, pour soutenir et encourager la petite chrétienté naissante.

En 1804, une salle — située au premier étage d'une

maison et à laquelle on parvenait par une échelle — fut louée dans *Castle-Street*. La nouvelle chapelle, dite des *Mielles*, fut placée sous le patronage de saint Louis, roi de France. M. l'abbé Philibert en devint le premier curé. En 1807, il repartait pour la France, et était remplacé par M. l'abbé Le Guédois, vicaire à Saussey, diocèse de Coutances.

Mgr Douglas confia au nouveau curé le service des soldats catholiques de la garnison et, en même temps, celui des Irlandais domiciliés à Jersey. Il n'y eut qu'une chapelle pour les Français et les Irlandais jusqu'en 1836.

M. Le Guédois fut d'abord secondé par le ministère de M. l'abbé Pagny, vicaire d'Urville (diocèse de Bayeux), et de l'abbé Le Runigo, du diocèse de Saint-Brieuc. Mais, ces deux prêtres étant morts, il resta seul pour continuer à Jersey l'œuvre difficile et pénible de l'apostolat. Il s'en acquitta, avec la plus grande abnégation, jusqu'au 27 novembre 1836, époque de sa mort, — il était âgé de 82 ans.

C'est en cette même année 1836 que Mgr Poynter envoya à Jersey M. l'abbé Carroll, pour le mettre à la tête des catholiques irlandais. Ce dernier fit construire une chapelle dans *New-Street*.

Il eut pour successeurs les abbés Byron, Bordon et Exmum. Celui-ci éleva la belle église gothique de Vauxhall. Il fut remplacé par M. l'abbé Dunvan, puis par Mgr Mac-Carthy, — auquel a succédé le P. Hourigan, chanoine honoraire de la cathédrale de Portsmouth et curé actuel de l'église Sainte-Marie et Saint-Pierre.

M. l'abbé Morlais, du diocèse de Rennes, fut appelé à continuer l'œuvre de l'abbé Le Guédois. Il demeura dans l'île, avec le titre de doyen, pendant plus de vingt-cinq ans, et mourut en 1865.

En 1842, M. Morlais put se rendre acquéreur d'une ancienne chapelle anabaptiste, située dans *New-Street*. Elle fut ouverte le 23 octobre 1843, et placée sous le patronage de l'apôtre saint Thomas. C'est là qu'il

travailla, pendant dix-sept ans encore, à l'accroissement de sa chère mission, — habitant un réduit, plus que modeste, qui était attenant au chevet de la chapelle et servait en même temps de sacristie.

En 1860, le 23 octobre, arriva, pour le seconder dans son rude labeur, un prêtre belge, M. l'abbé Volckeryck, qui, plus tard, lui succéda en qualité de curé de Saint-Thomas.

Intelligent, zélé, actif, M. Volckeryck étendit le champ d'action des missionnaires qu'il sut attacher à sa personne et à son œuvre. Il peut être considéré comme le véritable fondateur de la Mission française. C'est à lui qu'on doit l'acquisition de l'ancien presbytère, la fondation du couvent de Saint-André, et la construction de l'église et du presbytère Saint-Mathieu.

A partir de 1870, la population française s'accrut dans des proportions telles que l'ancienne chapelle de Saint-Thomas se trouva bientôt insuffisante pour contenir la foule des fidèles qui s'y pressaient chaque dimanche. M. Volckeryck acheta, au Val-Plaisant, le terrain nécessaire à la construction d'une nouvelle église. Mais il n'eut pas le bonheur de voir lui-même ériger cette église. Après dix-huit ans de labeurs, il fut appelé à exercer son zèle en Angleterre.

M. l'abbé Volckeryck eut pour successeur M. l'abbé Morin, du diocèse de Rennes. Mais celui-ci ne resta que très peu de temps à Saint-Thomas. Et, en 1880, Mgr Danell, évêque de Southwark, confia cette mission aux RR. PP. Oblats de Marie.

### B. — **Paroisse Saint-Thomas.**

Les RR. PP. Robert Cook et Victor Fick, *O. M. I.*, débarquèrent à Saint-Hélier, le 30 octobre 1880.

Le R. P. Cook, Provincial d'Angleterre, venait prendre possession, au nom de l'Eglise et de la Congrégation, du champ nouveau confié au zèle des missionnaires Oblats. Il ne tarda pas à reprendre le chemin de l'Angleterre.

Un mois plus tard, le 16 novembre, le R. P. Victor Bourde, *O. M. I.*, nommé supérieur de la mission, abordait à son tour à Jersey, accompagné du R. P. François Guiller, *O. M. I.*, et d'un domestique.

« En arrivant ici, écrivait le nouveau supérieur, nous avons trouvé : d'abord, un excellent accueil de nos Français catholiques, et puis — ce qui est aussi fort agréable — un presbytère, une église, des écoles, trois communautés religieuses, une bibliothèque paroissiale, une conférence de Saint-Vincent de Paul, une congrégation d'Enfants de Marie, et de plus un très bel emplacement pour bâtir une nouvelle église.

« Le ministère que nous remplissons ici est le ministère paroissial : nous sommes curés, vicaires et aumôniers. Nous avons donc divisé le district qui nous est confié en quatre parties, suivant le nombre de prêtres chargés de la paroisse ; et chacun va voir ses gens à domicile et s'efforce de leur faire un peu de bien. Notre but est surtout d'amener les enfants à l'école et les parents à l'église. Nous n'obtenons pas tous les résultats que nous voudrions ; cependant, nos visites font plaisir et nos efforts ne demeurent pas sans quelque succès.

« Nous sommes dans les mêmes conditions que nos Pères d'Angleterre. Nous ne recevons rien du budget des cultes : nous vivons des offrandes que nous font les fidèles de la mission. Et, grâces à Dieu, nous n'avons pas à nous plaindre. Nos catholiques français — il faut leur rendre ce témoignage — nous donnent la meilleure preuve de leur foi et de leur sympathie : ils savent pourvoir aux besoins de l'église et de leurs prêtres. Et ils ont d'autant plus de mérite à être généreux qu'ils ne sont, pour la plupart, pas riches du tout. Les ressources dont nous avons besoin nous sont fournies principalement par la location des bancs et par les quêtes faites à l'église... »

L'une des premières préoccupations des Pères Oblats, dès leur arrivée à Jersey, fut de construire dans la ville une grande et belle église, dont le besoin se faisait sentir de plus en plus.

Cette tâche — glorieuse mais difficile — fut réservée à un Père bien connu, qui avait déjà, auparavant, restauré le sanctuaire de Notre-Dame de Sion, au diocèse de Nancy : nous voulons parler du R. P. Donat Michaux, *O. M. I.* L'église Saint-Thomas — *Cathédrale*, comme on l'appelle ici — restera comme le monument éternel de son zèle, de sa charité et de son dévouement.

L'inauguration de la nouvelle église eut lieu le 30 octobre 1887, — septième anniversaire du jour où les Oblats avaient pris possession de la mission de Saint-Thomas. Monseigneur l'Evêque de Portsmouth avait délégué le R. P. Achille Rey, Provincial des Oblats, pour en faire la bénédiction.

A la fin de l'année 1885, le R. P. Victor Fick, *O. M. I.*, avait succédé au R. P. Victor Bourde, *O. M. I.*, comme curé de Saint-Thomas. Jusqu'à la fin de sa vie, il arrosa de ses sueurs et féconda de son labeur la mission qui lui avait été confiée. Il mourut, le 26 septembre 1895, victime de son dévouement, — des suites d'une maladie contractée au chevet d'une mourante qu'il avait été appelé à administrer — et sa mort fut un deuil pour l'île tout entière. Pendant les quinze années de son ministère à Jersey, le R. P. Fick — par son zèle, son tact et son dévouement — s'était, en effet, attiré l'estime et l'attachement de toute la population. Son corps repose au cimetière de l'Almorah. Avant de mourir, il eut le bonheur d'assister à la consécration de sa chère église Saint-Thomas par S. G. Mgr Virtue, évêque de Portsmouth.

C'est le R. P. Constant Le Vacon, *O. M. I.*, recteur de Saint-Mathieu, qui fut appelé à succéder au R. P. Fick comme curé de Saint-Thomas. Il y resta jusqu'en 1899 ; et, durant ces quatre années, il continua, avec son zèle et sa générosité bien connus, les œuvres de son prédécesseur. Il appela, en 1896, à la direction de notre école de garçons, les Frères de la Doctrine chrétienne, de Ploërmel, — qui n'ont cessé, depuis lors, de témoigner à toutes nos œuvres paroissiales le plus généreux dévouement.

Le R. P. Le Vacon ayant repris la direction de sa chère mission de Saint-Mathieu, le R. P. Léon Legrand, *O. M. I.*, directeur des chapelains de Saint-Lambert, à Liège, fut nommé Supérieur de Saint-Thomas, — où il arriva au mois d'août 1899.

Son premier soin fut de doter nos missions de Jersey d'un Orphelinat catholique. Il loua d'abord, dans ce but, une maison dans *Midvale-Road* ; puis, quelque temps après, — ayant acquis, dans Rouge-Bouillon, la propriété de *Summer-Land* — il y fit construire un magnifique orphelinat qui abrite aujourd'hui plus de cent enfants. A côté, dans la même propriété, il fonda l'Ouvroir du Sacré-Cœur, qui forme au travail les jeunes filles ayant quitté l'école. Et, pour diriger ces deux œuvres, le R. P. Legrand fit appel à des personnes dont il avait su apprécier le zèle et le dévouement dans le Nord de la France : elles acceptèrent et, peu de temps après, elles arrivaient à Jersey.

En 1900, il ouvrit une chapelle-école à Saint-Aubin, — mission dont est chargé un Père de Saint-Thomas, qui va y célébrer les offices tous les dimanches. En 1904, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, les paroissiens lui offrirent une cloche, qui fut bénite, le 8 décembre de la même année, par Mgr Emile Grouard, *O. M. I.*, Vicaire apostolique de l'Athabaska. En 1905, enfin, il faisait l'acquisition, pour l'église Saint-Thomas, des orgues de Notre-Dame des Lumières, au diocèse d'Avignon.

En 1911, le R. P. Legrand était nommé Supérieur de l'Ecole apostolique ou Juniorat de Sainte-Marie, *Roussel-Street*, — toujours à Saint-Hélier. Ce fut alors le R. P. Louis Gullient, *O. M. I.*, recteur de Saint-Martin, qui le remplaça comme curé de Saint-Thomas.

Dès son arrivée, le R. P. Gullient décida de faire disparaître la vieille muraille et la palissade en planches qui défiguraient la belle façade de sa *Cathédrale*. Une souscription fut, à cet effet, ouverte dans la paroisse et obtint un plein succès. Palissade et vieille muraille eurent donc vite fait de disparaître, pour être remplacées

par un beau mur en granit de Jersey, — surmonté d'une magnifique grille en fer forgé.

En 1913, deux nouvelles cloches, offertes au R. P. Recteur, furent bénites par Mgr Henri Delalle, *O. M. I.*, Vicaire apostolique de Natal (Afrique). Elles forment maintenant, avec leur *aînée*, un carillon très harmonieux, qui se fait entendre à toutes nos grandes solennités.

Enfin, en 1915, un beau monument, en marbre blanc, fut élevé dans l'église Saint-Thomas, à la mémoire du P. Michaux, son fondateur. De chaque côtè du monument, deux plaques, également en marbre blanc, portent, gravés en lettres d'or, les noms des prêtres qui ont exercé le ministère dans la paroisse — comme recteurs — depuis 1804.

Voici les noms des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée qui ont exercé ou exercent encore le saint ministère à la mission Saint-Thomas : RR. PP. Victor Fick, François Simon, Félix Guiller, Victor Bourde, Auguste Keul, Ernest Rolland, Emile Richard, Antoine Mouchette, Léger Caux, Henri de Saint-Quentin, Jérôme Trévien, Paul Souillard, François Hélary, Firmin Ozil, Constant Le Vacon, Alain Mao, Louis Gullient, Hervé Péran, Pierre Vernhet, Léon Legrand, Jean Périnet, Albert Louvel, Eugène Clercq, Edmond Berte, Pierre Dommeau, Louis Bruant, Paul Marçais, Emile Faure, Joseph Jæger, Louis Royer, Joseph Pitard, François Hamoniaux et Pierre Guéret, *O. M. I.*

### C. — **Mission Saint-Mathieu.**

Située à l'ouest de l'île, à huit kilomètres de Saint-Hélier, au centre de six paroisses ou communes jersiaises, la mission de Saint-Mathieu comprend dans son étendue la moitié de l'île et près de dix lieues de circonférence.

La fondation en est due au zèle actif et intelligent

de M. l'abbé Volckeryck. Dans ses visites aux catholiques et dans ses excursions à travers la campagne, il rencontra un grand nombre de familles françaises, disséminées un peu partout et privées des secours de la religion par suite de leur éloignement de la ville. Son cœur d'apôtre en fut navré. Il comprit qu'il n'y avait qu'un moyen de remédier au mal : construire une église, un presbytère et une école au milieu de cette population abandonnée.

Un jour, en parcourant la campagne, il s'arrêta au village des Six-Rues, — qui forme le point central des paroisses comprises dans la mission actuelle — et se dit : « C'est ici que je bâtirai une église. » Et, de fait, le projet fut bientôt mis à exécution.

La pose de la première pierre eut lieu le 23 mai 1871 ; et cette cérémonie fut présidée par M. Drouyn de Lhuys, ancien ministre des Affaires étrangères de Napoléon III. Puis, une année s'écoula à peine que l'église était déjà construite, — l'inauguration en eut lieu le 4 septembre 1872.

A partir de cette époque jusqu'en 1880, on voyait, chaque samedi soir, tantôt le curé de Saint-Thomas, tantôt l'un de ses vicaires, s'acheminer vers Saint-Mathieu. Il y couchait et, le lendemain, célébrait la sainte Messe, catéchisait les enfants, administrait les sacrements et... retournait à Saint-Hélier.

A côté de l'église, M. Volckeryck avait fait construire un gracieux édifice en granit, destiné à servir en même temps de presbytère et d'école.

A l'arrivée des Pères Oblats à Saint-Thomas, M. l'abbé Morin fut chargé de la mission de Saint-Mathieu. Mais il n'y resta que très peu de temps, car Mgr Virtue, évêque de Portsmouth, confia bientôt cette mission également à la Congrégation des Oblats. La prise de possession eut lieu le 5 août 1882. Ce changement répondait aux vœux de la population. Aussi les Pères y furent-ils reçus comme les envoyés de Dieu.

Le R. P. Bourde fut l'homme choisi pour régénérer cette mission. Il ne se laissa arrêter ni par les fatigues

ni par les sacrifices ; et il eut bientôt la consolation de voir son église remplie tous les dimanches.

Les Dames de Saint-André, avec un désintéressement au-dessus de tout éloge, se chargèrent de l'instruction des petites filles ; et, dans ce but, elles firent construire, à proximité de l'église, un grand établissement, qui sert aujourd'hui le pensionnat et d'école élémentaire. Elles arrivèrent à Saint-Mathieu le 1er septembre 1884. — L'école des garçons fut confiée à deux Frères coadjuteurs des Pères Oblats.

Les PP. François Guiller, Ernest Rolland et Auguste Keul, *O. M. I.*, successeurs du R. P. Bourde, contribuèrent, par leur dévouement et leurs travaux, aux améliorations et aux progrès constants de la mission. Ils ont tous laissé un excellent souvenir de leur passage à Saint-Mathieu.

Puis, le R. P. Constant Le Vacon, *O. M. I.*, fut appelé à diriger cette paroisse, au mois de février 1886. Actif, habitué déjà à ce genre de ministère, doué d'une force locomotrice plus qu'ordinaire et bien utile, il fut, comme le disent les Anglais, « *the right man in the right place* ». Son zèle pour le salut des âmes ne lui fit, d'ailleurs, point oublier la partie matérielle de sa charge : il embellit son église, puis il fit agrandir le presbytère et ériger, dans le cimetière, un magnifique Calvaire en granit de Bretagne.

Afin de mieux faciliter l'accomplissement de leurs devoirs religieux aux familles catholiques de sa vaste mission, il entreprit bientôt d'y fonder des chapelles de secours. Dans ce but, il acheta, près des *Marais* de Saint-Ouen, une propriété où il fit bâtir une école-chapelle — qui fut ouverte au culte en 1895. Quelques mois auparavant, il avait acquis un terrain aux *Hautes-Croix*, avec le dessein d'y fonder une mission pour les familles catholiques de Saint-Jean. Il céda une partie de ce terrain aux Dames de Saint-André, qui y firent construire une école — destinée en même temps à servir de chapelle provisoire. Le R. P. Jérôme Trévien, *O. M. I.*, y dit la messe pour la première fois en 1896.

Au mois d'octobre 1895, le R. P. Le Vacon ayant été nommé curé de Saint-Thomas, le R. P. Trévien lui succéda comme recteur de Saint-Mathieu. Celui-ci s'y dévoua pendant quatre ans au bien de cette paroisse, qu'il aimait beaucoup et à laquelle il est toujours resté très attaché. En 1899, il était chargé, comme directeur, de la mission de Saint-Martin.

Dès son retour dans sa chère mission de Saint-Mathieu, en 1899, le R. P. Le Vacon entreprit de recueillir les fonds nécessaires pour construire une nouvelle école de garçons — jugée indispensable. Cette école, vraiment superbe, fut construite en 1906. Elle restera comme un témoignage vivant du zèle et du dévouement du R. P. Le Vacon.

Afin de lui en témoigner eux-mêmes toute leur reconnaissance, les paroissiens de Saint-Mathieu tinrent à lui offrir en 1911 — à l'occasion du 25e anniversaire de son arrivée dans l'île — un superbe maître-autel pour son église ; et Mgr Cotter, évêque de Portsmouth, voulut venir lui-même le consacrer.

Voici les noms des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ayant exercé ou exerçant encore le saint ministère à la mission de Saint-Mathieu : RR. PP. Félix Guiller, Ernest Rolland, Auguste Keul, Constant Le Vacon, Alain Mao.André Boudon, François Hélary, Jean Trégarot, Joseph Erhard, Félix Morard, Jean Le Gohébel, Léger Caux, Joseph Banctel, Louis Messager, Théodore Duval, Guillaume Le Bas, Clément Lecleire, René Le Franc et Pierre Guéret, *O. M. I.*

### D. — **Mission Saint-Martin.**

Située à l'est de l'île, la mission de Saint-Martin fut fondée, en 1856, par M. l'abbé Guiramand, ancien aumônier de l'armée française et chevalier de la Légion d'honneur. Et, malgré ses 65 ans, il se mit à l'œuvre avec une ardeur juvénile, acheta une propriété, et y

fit construire l'église et le presbytère. Il occupa ce poste pendant vingt-cinq ans, — jusqu'à sa mort, qui survint en septembre 1881.

M. Guiramand fut remplacé par M. l'abbé Tardivon, prêtre du diocèse de Nevers, qui mourut lui aussi à Saint-Martin, — deux ans à peine après son arrivée à Jersey. Son corps et celui de son prédécesseur reposent dans l'ancien cimetière.

M. Tardivon n'eut pas de successeur immédiat. Les Pères Jésuites furent chargés, pendant un an, d'assurer le service de la paroisse.

C'est au mois de septembre 1884 que Monseigneur l'Evêque de Portsmouth en confia la charge aux Pères Oblats. Le R. P. Bourde, toujours le premier à la tâche, recommença à Saint-Martin le ministère laborieux qu'il avait exercé avec tant de succès à Saint-Mathieu.

Cette fois, cependant, ce ne fut pas pour longtemps ; car, le 23 novembre suivant, le R. P. Henri Larose, *O. M. I.*, arrivait à Jersey et prenait la charge de la mission de Saint-Martin. Les paroissiens firent un excellent accueil à leur nouveau curé, — qu'ils surent, du reste, bientôt apprécier : « C'est, disaient-ils, un homme éloquent avec une mine d'empereur ! »

A la cérémonie d'installation du R. P. Larose, le Supérieur des Oblats annonça ses grands projets d'amélioration pour la mission. Il n'y avait ni ressources ni local pour les écoles ; mais le Père n'était pas embarrassé pour si peu. On emploierait la sacristie ; et on trouverait bien, parmi les Enfants de Marie de Saint-Thomas, une jeune fille pour devenir maîtresse d'école. La rentrée fut fixée au lundi 1er décembre. Une vingtaine d'enfants se présentèrent le premier jour ; ce nombre monta bientôt à quarante. Une seule institutrice ne suffisait plus, et le local était devenu trop petit. Les Dames de Saint-André envoyèrent aussitôt une de leurs sous-maîtresses ; et le P. Larose offrit le plus grand appartement du presbytère pour servir de salle d'école. Les institutrices se dévouèrent à cette œuvre avec un zèle incomparable ; et elles

eurent bien vite gagné l'affection des enfants et l'estime des parents.

A côté de l'église se trouvait une grande et belle maison — devenue libre à ce moment. Les Dames de Saint-André la louèrent et la mirent gracieusement à la disposition des Pères Oblats, pour servir de presbytère, en attendant leur arrivée dans la mission.

Le R. P. Larose fut remplacé à Saint-Martin, en 1888, par le R. P. Pierre Féat, *O. M. I.* Mais ce dernier ne fit qu'y passer : l'année suivante, il recevait son obédience pour les missions du Canada.

Les Dames de Saint-André ayant fait construire une école pour les petites filles, le R. P. Jean Collin, *O. M. I.*, successeur du P. Féat, fit bâtir à son tour une petite école de garçons — qui sert aujourd'hui de salle de patronage.

Le presbytère devint ainsi libre ; et le R. P. Léger Caux, *O. M. I.*, put s'y installer, lorsqu'il fut appelé en 1890 à remplacer, comme directeur de la mission, le R. P. Collin — devenu missionnaire en France. Le nouveau curé avait déjà l'expérience des missions de Jersey, car il avait été précédemment vicaire à Saint-Thomas. Puis, l'église étant devenue insuffisante, le dimanche, pour les fidèles, il y fit construire, en 1892, une tribune pour les enfants des écoles. Enfin, l'année suivante, il agrandit le presbytère, — ce qui lui permit d'avoir un autre Père, pour desservir la mission Saint-Joseph de Grouville.

En 1897, le P. Caux devint, à son tour, missionnaire en France et fut remplacé par le R. P. Jean Raffier, *O. M. I.*, qui lui avait été donné précédemment comme auxiliaire et qui resta chargé de la mission pendant deux ans.

En 1899, ce fut le R. P. Trévien qui devint curé de Saint-Martin. Il se préoccupa, dès son arrivée, de trouver les ressources nécessaires pour fonder une nouvelle école de garçons, — l'ancienne étant devenue insuffisante pour le nombre des enfants. Cette école fut bâtie, en 1902, près de celle qui avait été construite,

quelques années auparavant, par les Dames de Saint-André.

En 1906, le R. P. Louis Gullient, *O. M. I.*, succédait au R. P. Trévien. Il agrandit le nouveau cimetière et y fit placer un magnifique calvaire. Puis il s'appliqua à restaurer le culte de saint Martin, patron de la paroisse. Mais il voulut aussi que la dévotion à la très sainte Vierge fût en honneur dans sa mission : dans ce but, il fit ériger, entre le presbytère et l'église, une grotte dédiée à Notre-Dame de Lourdes.

Enfin, le R. P. Abel Pierrat, *O. M. I.*, placé à la tête de la mission en 1911, a restauré et embelli — avec tout le goût et le talent qu'on lui connaît — la petite église de Saint-Martin. Les transformations successives qu'il y a opérées en ont fait un vrai chef-d'œuvre ; aussi les paroissiens de Saint-Martin sont-ils, et à juste titre, fiers de leur église !

Voici les noms des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, qui ont exercé ou exercent encore le saint ministère à la mission Saint-Martin : RR. PP. Henri Larose, Pierre Féat, Jean Collin, Léger Caux, Jean Raffier, Frédéric Touquet, Jérôme Trévien, François Hamoniaux, Louis Gullient, Abel Pierrat, Maurice Grimaud, Joseph Gaillard, Clément Lecleire, Auguste Bernard et Eugène Méline, *O. M. I.*

### E. — **Grouville et Gorey.**

*a*) A une lieue de Saint-Martin se trouve la mission de Grouville, desservie par un Père de Saint-Martin.

Le 14 août 1893, Miss Corbin (Mrs Fitzgerald) avait ouvert une petite école catholique dans une maison, appelée *Les Champs*, près de Grouville. Cette école était destinée à servir en même temps de chapelle provisoire, le dimanche, pour les familles catholiques de Saint-Clément et de Grouville. Un Père de Saint-Martin y dit la messe, pour la première fois, le 15 août 1893, — en la fête de l'Assomption.

Bientôt, le local devint insuffisant et pour les enfants fréquentant l'école et pour les fidèles venant y assister aux offices le dimanche. Il fut décidé, en conséquence, d'acquérir une propriété et d'y construire de nouveaux bâtiments. Et l'on choisit, comme étant le plus central, un terrain situé en face de l'*Arsenal* de Grouville.

Le terrain fut acheté, en 1896, par les Pères de Saint-Thomas, qui y firent aussitôt construire une école-chapelle.

Agrandi une première fois, en 1902, le bâtiment le fut de nouveau, en 1909. A cette époque, la chapelle fut complètement séparée de l'école ; et, pour ce motif, on y autorisa la célébration des mariages religieux. Le R. P. Pierrat restaura et embellit la nouvelle chapelle, comme il avait fait pour celle de Saint-Martin.

*b*) A Gorey, — petite localité située à trois kilomètres de Saint-Martin — une chapelle provisoire était aussi ouverte au culte, en 1903, le jour de la Toussaint. Elle fut remplacée, en 1909, par une jolie chapelle que le R. P. Gullient, alors recteur de Saint-Martin, fit élever sur un terrain qu'il avait acheté l'année précédente.

### F. — **Auxiliaires des Oblats.**

Telles sont les œuvres que le zèle des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée a fait jaillir sur le sol de Jersey.

Ajoutons-y les œuvres scolaires et postscolaires, — patronages, cercles, congrégations d'Enfants de Marie, etc. — qui sont en honneur dans toutes nos missions, comme dans les plus belles paroisses de France et d'Angleterre...

Nous ne voudrions pas terminer ce rapport, sans avoir rendu hommage aux Congrégations religieuses de Jersey, qui nous ont toujours prêté le concours le plus dévoué.

Les *Pères Jésuites* sont toujours heureux de nous

venir en aide pour le ministère de la prédication et les œuvres de jeunesse, toutes les fois que nous faisons appel à leur zèle apostolique.

Nos familles catholiques n'ont garde d'oublier les *Dames de Saint-André*, qui se sont dépensées à Jersey, avec une générosité inlassable, pendant près d'un demi-siècle, à l'instruction et à la formation chrétiennes de nos enfants. Les *Fidèles Compagnes de Jésus*, qui leur ont succédé, en 1911, continuent dans notre île leur œuvre de dévouement.

Et qui pourrait dire le précieux concours que nous ont aussi toujours prêté les *Dames Auxiliatrices des Ames du Purgatoire ?* Elles apprennent le catéchisme à nos enfants, instruisent les nouveaux convertis et les préparent à leur première communion, — elles visitent et soignent gratuitement les malades, — elles assistent spécialement ceux qui sont en danger de mort et les disposent à la réception des derniers sacrements, — et elles s'occupent, en outre, des petites filles de la ville, après la classe et les jours de congé, et leur apprennent à travailler.

Les *Petites Sœurs des Pauvres*, appelées à Jersey en 1880, sont maintenant établies dans *New St. John's Road*. Les Jersiais ont bien vite appris à les connaître et à les estimer, et nul d'entre eux ne voudrait leur refuser son obole. Elles donnent asile, en ce moment, à une centaine de vieillards.

Les *Filles du Cœur immaculé de Marie* ont établi, dans leur maison des « Limes », une clinique — où elles soignent, avec le plus grand dévouement, tous les malades qui se présentent.

Les *Religieuses du Sacré-Cœur*, de Coutances, soignent aussi les malades à domicile. Leur digne Supérieure fait, en outre, partie des « Dames de Charité » de la paroisse.

Enfin, les *Religieuses Carmélites* — de Tours, de Saint-Pair et de Saint-Brieuc — sont heureuses, elles aussi, de travailler et de se dévouer pour les missions de Jersey. Elles attirent, en outre, par leurs prières

et leur vie de pénitence, sur toutes nos œuvres paroissiales les bénédictions les plus précieuses !

François Hamoniaux, *O. M. I.*

## V. — Les Oblats de Marie au Canada.

### A. — Quelques remarques générales.

Etablis au Canada depuis 1841, les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ont, quelques années plus tard, pénétré aux Etats-Unis ; et ils ont accompli, dans ces deux immenses contrées, des travaux apostoliques sans nombre. Missions de paroisses, missions des chantiers, missions sauvages, retraites de communautés, retraites fermées, œuvres sociales et de colonisation, fondation de paroisses, organisation de diocèses, enseignement dans les collèges et les séminaires et dans leurs maisons de formation : ils n'ont reculé devant aucun travail, dès qu'il était en conformité avec la fin de leur Institut.

Aussi bien peut-on dire, sans exagérer, que l'Amérique du Nord est le théâtre de leurs travaux les plus considérables — en même temps que les plus pénibles et les plus méritoires. Ils y sont occupés, actuellement, au nombre de près de neuf cents, — y ont un archevêque, cinq évêques, un préfet apostolique, — et s'y partagent entre quatre provinces et cinq vicariats de missions.

Qu'on nous permette de rappeler brièvement ici quelques-uns des services que la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée a ainsi rendus au Canada, et spécialement à la province de Québec, depuis que ses missionnaires y sont arrivés.

Elle s'est occupée des missions sauvages, — à partir de 1844 dans la province de Québec et à partir de 1845 dans tout l'ouest et le nord-ouest canadien — et elle

en a été chargée exclusivement, sauf les missions de l'Alaska et, depuis quelques années, celles du Labrador.

Seule aussi, pendant longtemps, elle a desservi les missions des chantiers : ses missionnaires parcouraient les chantiers, pendant l'hiver, et donnaient des retraites à Ottawa et à Hull, à l'automne et au printemps — lorsque les bûcherons se disposaient à partir pour la forêt ou en revenaient (1).

Un bon nombre de ces ouvriers, occupés au flottage du bois, se fixèrent le long des affluents de l'Ottawa, — en particulier de la Gatineau, de la Lièvre et même de l'Ottawa — et donnèrent naissance à des centres qui devinrent, plus tard, des paroisses et qui furent longtemps visités et desservis par les missionnaires Oblats. Ceux-ci s'établirent dans quelques-uns de ces postes et y sont encore aujourd'hui, — par exemple, à Maniwaki, à Mattawa et au Témiscamingue. Ces postes étaient du reste en même temps, à quelques époques de l'année, le rendez-vous des sauvages, qui venaient y remplir leurs devoirs religieux et y vendre leurs fourrures aux agents de la Compagnie de la baie d'Hudson.

C'est ce qui explique comment les missionnaires Oblats eurent une grande part, non seulement à la formation des paroisses, mais même à la création de plusieurs diocèses. Voici ceux à la formation desquels ils ont le plus contribué : — celui d'Ottawa à peu près dans son entier, puisqu'à l'époque du sacre de Mgr Eugène Guigues, *O. M. I.*, son premier évêque, il ne restait que six prêtres séculiers pour desservir, avec les missionnaires Oblats, ce vaste diocèse qui comprenait alors, outre le diocèse actuel d'Ottawa, ceux de Pembroke, de Haileybury et de Mont-Laurier, qui en furent détachés depuis ; et ils ont aussi jeté les

(1) « Mgr Bourget fut l'inspirateur des missions des chantiers ; à Mgr Eugène Guigues, Provincial des Oblats puis Evêque de Bytown (Ottawa), revient, sans contredit, la gloire de les avoir organisées. » (*Histoire du diocèse d'Ottawa*, par le R. P. Alexis, *O. M. C.*)

bases du diocèse de Chicoutimi et du Vicariat du golfe Saint-Laurent, car personne n'ignore, par exemple, que l'un d'eux, le P. Charles Arnaud, *O. M. I.*, secondé par plusieurs autres, a consacré les 60 années de sa vie de missionnaire à évangéliser les régions du Saguenay et de la côte nord du golfe Saint-Laurent.

Ce sont les Pères Oblats qui ont les premiers, dans la personne du P. Pierre Telmon, *O. M. I.*, groupé les demoiselles d'une même paroisse — celle de Belœil — en congrégation de la Sainte Vierge ; le Canada ne connaissait pas encore ce genre d'association. La première présidente de cette congrégation paroissiale devint, plus tard, la fondatrice de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Les missionnaires Oblats ont encore le mérite d'avoir, au siècle dernier, sinon inauguré, du moins introduit l'usage des missions et des retraites paroissiales au Canada, comme ils ont aussi organisé les missions des chantiers.

Enfin, par leurs nombreuses prédications, à partir de 1841, les missionnaires Oblats contribuèrent puissamment à préserver la foi des Canadiens français du souffle antireligieux, qui s'élevait alors dans quelques centres de la province de Québec, et à calmer le peuple, surexcité par les mesures de rigueur qu'avait prise la Couronne d'Angleterre à la suite des troubles de 1837.

En résumé, d'après l'évidence des faits et les témoignages les plus autorisés, les missionnaires Oblats figurent au Canada comme l'une de ses phalanges apostoliques les plus méritantes. Nous osons le rappeler, parce que nous voyons là un titre particulier qui les recommande à l'attention des vénérés directeurs de la jeunesse, dont le zèle et la piété peuvent efficacement leur venir en aide dans le recrutement des sujets capables d'assurer le maintien et l'extension de leurs œuvres. Un pays, croyons-nous, ne saurait mieux éteindre la dette morale contractée à l'égard des Instituts, qui l'ont évangélisé et ont travaillé à son développement, qu'en donnant à ses premiers apôtres des

successeurs nombreux et choisis, capables de continuer et de faire fructifier leurs travaux d'apostolat et de civilisation chrétienne.

### B. — **Maisons et Résidences.**

La province du Canada n'embrasse pas tout le Canada, — comme son nom pourrait le faire croire — mais seulement les deux provinces civiles de Québec et d'Ontario. La première par ordre d'ancienneté, elle est aussi la plus florissante de toutes les provinces des Oblats de Marie en Amérique. Elle compte onze maisons et quatre résidences, à savoir : — 1° Montréal ; 2° Québec ; 3° Hull ; 4° Ottawa (3) ; 7° Cap-de-la-Madeleine ; 8° Ville-la-Salle ; 9° Maniwaki ; 10° Mattawa ; 11° Ville-Marie ; *a*) Pointe-Bleue ; *b*) Nord-Témiscamingue ; *c*) Albany ; *d*) Attawapiscat.

1. Montréal. — A leur arrivée au Canada, les missionnaires Oblats se fixèrent d'abord à Saint-Hilaire, puis à Longueuil — où ils furent intimement mêlés, par le P. Pierre Telmon et surtout par le Père Joachim Allard, *O. M. I.*, à la fondation et à l'organisation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

En 1848, ils vinrent à Montréal, où ils établirent la première société de tempérance de tout le Canada. Ils y desservent encore la magnifique église Saint-Pierre, qu'ils ont fait construire dans ce que l'on regardait alors comme un des plus mauvais quartiers de la ville et qu'on appelait le faubourg de Québec ; depuis queques années, cette église a été érigée en paroisse par Monseigneur l'Archevêque de Montréal, — paroisse qui est aujourd'hui des plus édifiantes par la piété de ses membres, leur fidèle assistance aux offices et leur fréquentation assidue des sacrements. Là réside le R. P. Provincial, avec les principaux membres de son administration, ainsi qu'un groupe de missionnaires — dont les travaux sont très appréciés.

Dès 1844, les missionnaires Oblats eurent une résidence à Saint-Alexis, sur la baie des *Haha*, pour prendre

soin des missions sauvages des alentours et des postes des blancs — qui commençaient à coloniser les rives du Saguenay. De là ils desservirent, pendant quelque temps, Tadoussac et Chicoutimi, et préparèrent la fondation des paroisses de Saint-Alphonse et de Notre-Dame de la Terrière ou du Grand Brûlé. Ils quittèrent plus tard Saint-Alexis, pour venir se fixer aux Escoumins et enfin à Bethsiamits — qu'ils ont remis, il y a quelques années, aux Pères Eudistes, ainsi que tout le Labrador et la côte nord du golfe Saint-Laurent, après s'y être dépensés, pendant soixante ans, sous la direction du vénéré P. Arnaud, *O. M. I.*

2. QUÉBEC. — Arrivés à Québec en 1853, les missionnaires Oblats reçurent en partage le quartier Saint-Sauveur, pauvre et mal famé, situé en dehors des limites de la ville. Aujourd'hui, Saint-Sauveur est une des plus belles paroisses de Québec : elle est considérée par tous ceux qui la connaissent, comme une paroisse modèle — par la piété de ses paroissiens, par la multiplicité de ses œuvres paroissiales et par leur admirable organisation. Elle est surtout célèbre par sa dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, ses premiers vendredis du mois, ses adorations nocturnes, et ses congrégations d'hommes et de jeunes gens.

3. *Pointe-Bleue.* — A la maison de Québec se rattache la résidence de la Pointe-Bleue, sur le lac Saint-Jean, où quelques Pères Oblats s'occupent d'une réserve de sauvages.

4. HULL. — Notre-Dame des Grâces, à Hull, est aussi une grande paroisse desservie par les Pères Oblats et dont l'un des leurs, le R. P. Louis Reboul, *O. M. I.*, a été le fondateur. En 1846, le P. Léon Durocher, *O. M. I.*, résidant à Ottawa, avait fait bâtir, de l'autre côté de la rivière de ce nom, une chapelle à l'usage des hommes de chantiers qui travaillaient le long de la rivière Ottawa et de ses affluents ; bientôt, plusieurs familles vinrent se fixer près de cette chapelle et formèrent le noyau de la ville de Hull. En 1868, le Père Reboul y commença la construction d'une vaste

église en pierre — près de laquelle il vint, avec un compagnon, fixer sa résidence. Elle fut érigée en paroisse en 1870... Cette ville est divisée, aujourd'hui, en quatre paroisses, dont la principale a été conservée aux Pères Oblats ; les trois autres ont été confiées à des prêtres séculiers. La paroisse de Notre-Dame des Grâces rivalise avec celles de Saint-Pierre de Montréal et de Saint-Sauveur de Québec par sa piété, ses œuvres, ses congrégations et sa dévotion au Sacré-Cœur.

5-7. Ottawa. — Si, de Hull, nous traversons la rivière Ottawa, nous arrivons à la ville du même nom, capitale de tout le Canada. Là encore les Oblats sont nombreux et leurs œuvres prospères. Ils y ont la charge de trois paroisses : — celle de Saint-Joseph pour les catholiques de langue anglaise, celle du Sacré-Cœur pour les Canadiens français et celle de la Sainte-Famille pour les deux nationalités. Chacune de ces trois églises se rattache à un établissement important.

L'église Saint-Joseph dépend de l'Université d'Ottawa, où les Pères Oblats, au nombre d'une quarantaine, donnent l'enseignement, en français et en anglais, à de nombreux élèves. Cette université — fondée en 1848, par Mgr Guigues, *O. M. I.*, premier évêque d'Ottawa, sous le titre de Collège de Bytown — fut reconnue comme Université civile, en 1866, par une charte du gouvernement et élevée à la dignité d'Université catholique, en 1889, par un Bref du Souverain Pontife Léon XIII. Complètement brûlée, en 1903, elle a été reconstruite à l'épreuve du feu, sur un plan plus grandiose. — Outre l'Université, les Pères Oblats desservent le grand Séminaire diocésain et plusieurs communautés religieuses.

L'église du Sacré-Cœur est adjointe au juniorat de la province, — où une centaine de jeunes gens se préparent à la vie religieuse et apostolique, en faisant leurs cours classiques ; se trouvant à proximité de l'Université, ils ont l'avantage de pouvoir en suivre les classes.

Enfin, sur la paroisse de la Sainte-Famille s'élève

le scolasticat, — où les jeunes religieux Oblats se livrent à l'étude de la philosophie, de la théologie et des autres sciences ecclésiastiques, dans un bel établissement construit, en 1885, dans une vaste propriété située presque à la campagne, sur les bords de la rivière Rideau.

8. Cap-de-la-Madeleine. — Au Cap-de-la-Madeleine, près des Trois-Rivières, les Oblats ont le soin de la paroisse ; mais leur œuvre de prédilection est le pèlerinage — proclamé national par les Pères du Concile plénier de Québec et où la très sainte Vierge est honorée sous le titre de Notre-Dame du Très Saint-Rosaire. D'année en année, ce pieux pèlerinage est plus connu et, par suite, plus fréquenté. La piété des pèlerins envers la sainte Vierge y est récompensée par des conversions, des guérisons et d'autres faveurs vraiment extraordinaires. Les Pères Oblats qui, depuis 1902, desservent ce sanctuaire béni, travaillent, avec un zèle infatigable, à l'embellir et à glorifier la sainte Vierge leur Mère, en y attirant de nombreux et dévots pèlerins. Ils y publient une revue mensuelle, — intitulée : *Annales du Très Saint-Rosaire* — dans laquelle sont relatés tous les faits qui intéressent le pèlerinage.

9. Ville-la-Salle. — A Ville-la-Salle, près de Lachine, se trouve le noviciat de la province. Il y a été construit, en 1866, dans une situation charmante, sur les bords du fleuve Saint-Laurent. On y reçoit des prêtres, des étudiants qui veulent le devenir et des frères convers. Tous y passent au moins une année dans la solitude, occupés — les premiers à la méditation, à la récitation de l'office et à l'étude, les autres aux travaux manuels, tous aux exercices de piété, à la pratique des vertus religieuses et à l'observation de la règle, sous la direction du Maître des novices, assisté de quelques autres Pères, dont l'un est chargé de desservir la paroisse de Saint-Nazaire, fondée en 1916 et dans les limites de laquelle est établi le noviciat.

10-11. Maniwaki et Mattawa. — Maniwaki, sur la rivière Gatineau, et Mattawa, sur la rivière Ottawa,

sont deux centres de missions sauvages et de missions de chantiers. A ce ministère les Pères Oblats ajoutent la desserte de deux paroisses. C'étaient, autrefois, deux postes importants, — rendez-vous des hommes de chantiers, avant et après leur campagne d'hiver dans les forêts. C'est pour procurer des secours spirituels à ces vaillants ouvriers que les missionnaires Oblats s'y sont établis. Ils y ont tout créé : églises, presbytères, écoles, hôpitaux, couvents, colonisation, — en un mot, les deux jolies paroisses que l'on y voit aujourd'hui, sans parler des paroisses environnantes qui, elles aussi, ont été fondées et longtemps desservies par eux.

12-13. VILLE-MARIE et *Nord-Témiscamingue.* — La petite ville de Ville-Marie et le village de Nord-Témiscamingue sont deux autres paroisses, situées dans le diocèse de Haileybury, — l'une à l'est et l'autre au nord du beau lac Témiscamingue. Comme les deux précédentes, ces deux paroisses doivent leur existence aux missionnaires Oblats, qui s'y sont établis pour l'évangélisation des sauvages, alors qu'il n'y avait pas un seul blanc fixé dans ces parages. Actuellement, une mission sauvage est encore attachée à la résidence de Nord-Témiscamingue et une autre à celle de Maniwaki.

Notons, en passant, — pour l'honneur de leur Congrégation — que ce sont les missionnaires Oblats qui ont ouvert à la colonisation cette région si fertile du Témiscamingue et y ont fondé, non seulement Ville-Marie et Nord-Témiscamingue, mais encore un grand nombre de paroisses environnantes, qui forment aujourd'hui le diocèse de Haileybury.

14-15. *Albany* et *Attawapiscat.* — Il y aurait beaucoup à dire sur le zèle admirable et le dévouement des missionnaires Oblats de la résidence d'Albany, les privations et les souffrances qu'ils y endurent. Contentons-nous de rappeler que cette résidence — fondée en 1891, sur la baie d'Hudson, dans un pays où l'hiver est des plus longs et des plus rigoureux — est fort

éloignée de toute civilisation, bien que le nouveau chemin de fer du Grand Tronc Pacifique en rende désormais l'accès plus facile, car la distance à parcourir en canot ou en traîneau à chiens n'est plus que de 270 milles ! Il y a là une petite communauté de Pères et de Frères Oblats, uniquement pour le service des sauvages, et une autre de Sœurs Grises d'Ottawa, pour la tenue d'une école et d'un hôpital, — avec une église à côté du fort de la Compagnie de la baie d'Hudson. Depuis 1916, deux des Pères d'Albany se sont détachés pour aller fixer leur résidence à 120 milles plus au nord, à Attawapiscat. De chacun de ces deux postes un missionnaire visite, chaque année, les sauvages de cette région, — jusqu'à 4 ou 500 milles à la ronde !

### C. — **Œuvres et besoins.**

Aux trois missions de Montréal, de Québec et du Cap-de-la-Madeleine sont rattachés des groupes de missionnaires, destinés spécialement à prêcher des missions et des retraites, — soit dans les paroisses, soit dans les communautés. Ces Pères sont actuellement au nombre de quinze.

Depuis plusieurs années, des retraites fermées — les unes pour les hommes, les autres pour les jeunes gens — se donnent, à des époques fixées d'avance, dans les deux maisons du scolasticat et du Cap-de-la-Madeleine.

Enfin, quelques Pères font, chaque année, la visite des chantiers, pour procurer aux nouveaux bûcherons, qui y travaillent pendant presque toute la saison d'hiver, l'occasion de remplir leurs devoirs religieux.

En résumé, la Province du Canada compte — ainsi que nous l'avons vu plus haut — onze maisons et quatre résidences ; elle a son noviciat (à Ville-la-Salle), son scolasticat (à Ottawa) et son juniorat (à Ottawa) ; elle dessert douze paroisses, dont plusieurs sont considérables et à quelques-unes desquelles sont adjointes des missions ; elle dirige une Université, un grand Séminaire et un pèlerinage ; et elle est chargée aussi

de la direction spirituelle de plusieurs communautés de religieuses. Quinze de ses missionsaires sont exclusivement occupés à prêcher des missions ou retraites de paroisses, des retraites de communautés, de collèges ou d'autres maisons d'éducation, des retraites pastorales, des retraites fermées ; et ils prennent, de plus, une part active à la croisade de tempérance ; quelques autres font encore, chaque hiver, les missions des chantiers ; enfin, une dizaine d'autres se dévouent à l'évangélisation des sauvages de la baie d'Hudson, du lac Saint-Jean, des Hauts du Saint-Maurice, de la Gatineau et de l'Ottawa.

La Province du Canada compte un personnel d'environ 275 Oblats, — Pères, Frères ou novices — sans compter une centaine de junioristes. Mais qu'est-ce que cela pour le nombre et l'importance des œuvres dont cette province est chargée ? Elle consacre quinze missionnaires aux missions de paroisses et aux retraites de communautés ; il lui en faudrait le double pour répondre à toutes les demandes qui lui sont adressées. Les missions de chantiers, et surtout les missions sauvages du nord des provinces civiles de Québec et d'Ontario, exigeraient un plus grand nombre d'ouvriers ; les communautés actuelles auraient besoin d'être renforcées, pour ne laisser aucune œuvre en souffrance. Outre les prédicateurs de missions, elle aurait besoin de professeurs pour ses maisons de formation et pour l'Université d'Ottawa.

De plus, d'assez nombreuses familles canadiennes s'établissent le long du nouveau chamin de fer du Grand Tronc Pacifique, et demandent des prêtres pour les aider à remplir leurs devoirs religieux ; et les évêques de ces régions font appel à la province du Canada — qu'ils considèrent comme la province-mère de l'Amérique. Les vicaires apostoliques de l'ouest et du nord-ouest, de leur côté, supplient qu'on leur vienne en aide. Jusqu'ici, ils recevaient la plupart de leurs missionnaires de la France ou de l'Allemagne ; mais il est à craindre qu'ils n'en reçoivent plus de longtemps, —

les vides laissés par ceux qui ont été rappelés dans leur pays, en vue du service militaire, n'ont même pas été comblés. Ainsi les besoins de la province du Canada sont grands, et ils se font sentir partout : *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam!*

GUILLAUME CHARLEBOIS, *O. M. I.*

## VI. — Les Oblats à Hobbema, dans l'Alberta.

### A. — Venez voir Hobbema !

Hobbema !... A beaucoup ce nom ne dira rien. Plusieurs, en l'entendant prononcer pour la première fois, demanderont ce qu'en *sauvage* peut bien signifier un nom pareil. D'autres — les artistes, les peintres — penseront à leur défunt collègue, et vous diront tout de suite les mérites, les qualités et même les défauts de ce peintre hollandais de grande renommée.

Pour les initiés — et ils sont relativement nombreux au pays d'Alberta et de Saskatchewan — Hobbema évoque l'idée d'une charmante mission indienne. Oui, une des plus intéressantes missions *crises* que nous ayons dans l'Alberta, — je dirais même la plus belle et la plus *up-to-date*, si je ne craignais de faire dire aux révérends frères que l'obéissance a envoyés dans d'autres missions peut-être pas moins chéries : « Et lui qui en parle ainsi, qu'en sait-il sur les nôtres ? »

La mission actuelle d'Hobbema fut fondée, en 1881, sous le nom et le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Mgr Vital Grandin, *O. M. I.*, se rendant à la pressante invitation de deux chefs sauvages, y alla lui-même, durant l'automne de cette année-là, pour y installer un prêtre, — le Rév. M. Beillevaire — qui a popularisé dans le diocèse de Nantes le nom du chef de cette tribu, *Peau-de-Belette*, et le nom indien de la place, *Petite-Montagne-d'Ours*.

En ces temps-là, — les vrais temps héroïques — les voyages étaient pénibles, les routes très peu carrossables : il fallait deux jours pour arriver d'Edmonton à cette mission. Et l'on raconte que Mgr Grandin, s'y rendant à cheval en cet automne de 1881, piqua une tête dans les marais de la petite rivière Terre-Noire — assez proche de la localité actuellement appelée Leduc. Il n'y a même pas si longtemps, nos chemins avaient un triste renom ; et l'on parle, dans les *Petites Annales* (1896), d'un certain missionnaire qui, ayant sa voiture embourbée, dut sauter à l'eau et pousser à la roue — avec un tel effort que les chevaux partirent en grande vitesse et le laissèrent là, en costume très sommaire et naturellement... tout humide (1).

### B. — **L'Œuvre des Oblats.**

Depuis lors, que de changements ! On ne s'y reconnaîtrait plus... En moins de deux heures, le train nous mène d'Hobbema à Edmonton, ou *vice versa*. Des routes superbes, parcourues à chaque instant par de rapides automobiles, ont fait place aux sentiers des Indiens ou aux chemins préhistoriques. La hutte indienne — où le missionnaire était obligé de monter une tente de toile pour se garer contre la pluie — a été remplacée par de grandes et solides bâtisses. Le village est devenu ville — avec église, résidence des missionnaires, imprimerie, couvent des Révérendes Sœurs et école-pensionnat ou, autrement dit (en langue « nord-ouest »), magnifique *boarding-school* pour Indiens.

C'est donc avouer, tout de suite, que cette tribu indienne a, en grande partie, répondu à l'appel du missionnaire et correspondu à la grâce de Dieu...

Le Rév. M. Beillevaire ne fit que passer à Hobbema.

(1) Ceux de nos lecteurs, qui ne le sauraient pas encore, seront heureux d'apprendre que les *Petites Annales* paraissent de nouveau : 4, rue Antoinette, Paris (18e), et 39, quai Gailleton, Lyon (Rhône).

Il fut bientôt remplacé par les Oblats, qui développèrent l'œuvre et la firent prospérer. En ont été chargés jusqu'à ce jour : les RR. PP. Scollen (1882–1885), Victorin Gabillon (1885–1894), Oscar Perreault (1894-1900), Louis Dauphin (1900–1914) et Pierre Moulin, *O. M. I.*, — lequel fut adjoint au P. Dauphin en 1914, lorsque celui-ci fut transféré, cette année-là, à la mission montagnaise du lac Froid. D'autres Pères y ont aussi résidé plus ou moins longtemps, — par exemple, les RR. PP. Victor Pineau, Michel Mérer, Zéphyrin Lizée, Gustave Simonin, Joseph Portier et Camille Vandendaele, *O. M. I.*, — sans parler du R. P. Victorien Marchand, *O. M. I.*, qui est actuellement le compagnon et l'aide du P. Moulin.

### C. — **Espoirs et déceptions.**

Aux débuts de la mission, il pouvait y avoir, dans le district, environ 300 catholiques, partagés en deux groupes à peu près égaux, — ce qui nécessita la fondation de deux postes, distants l'un de l'autre d'environ trois lieues.

Après l'insurrection de 1885-1886, — qui, dans le nord-ouest, coûta la vie à nos deux Pères Léon Fafard et Félix Marchand, *O. M. I.* — beaucoup d'Indiens à sang mélangé profitèrent de ce que le gouvernement leur offrait des terres pour sortir de la tribu indienne et adopter le genre de vie des immigrants de race blanche. Hélas ! ils n'y réussirent guère.

Mais le résultat en fut que l'un de nos deux postes fut abandonné, et qu'alors seul subsista celui de la Petite-Montagne-d'Ours — avec le P. Gabillon en charge. Malheureusement, ses sauvages n'avaient de catholique que le baptême, et encore n'étaient-ils pas tous baptisés. Les missionnaires durent donc faire du catéchisme, instruire leurs néophytes, en même temps qu'ils travaillaient à répandre autour d'eux la bonne Nouvelle de l'Evangile. Il ne devait guère leur rester plus de 175 catholiques, à côté d'un nombre égal, sinon

supérieur, de protestants méthodistes, — plus quelques païens. Comble d'infortune : les protestants mirent tout en œuvre, et eurent parfois l'appui du gouvernement, pour convertir à leurs idées notre petit troupeau d'âmes fidèles. Mais le P. Gabillon maintint avec vaillance son petit groupe, et put même fonder une école du jour (*day school*). Il allait, de plus, établir l'école-pensionnat, — quand il fut envoyé dans un autre champ d'action.

Le P. Perreault continua l'œuvre de ses prédécesseurs, s'y dépensa corps et âme, et nuit et jour, et eut le bonheur de voir agrandir et augmenter son troupeau, — avec la perspective de nouvelles recrues dans un avenir prochain. Mais il y avait perdu sa force et sa santé, — et le climat du Texas ne put les lui rendre. En mourant, il proposa à Mgr Grandin, comme bien capable de continuer son œuvre, le R. P. Dauphin.

Celui-ci prit, en effet, la direction de la mission en octobre 1900, — avec, comme socius, le R. P. Portier, qui n'y passa qu'un hiver et fut, l'automne suivant, remplacé par le R. P. Vandendaele. A la mission des Indiens se joignait alors une série de petits postes, récemment fondés pour porter les secours de la religion aux nouveaux émigrants qui envahissaient ces contrées — riches et fertiles. Bien vite le P. Vandendaele dut consacrer tout son temps et tout son zèle uniquement à ces nouveau-venus. Et c'est alors que le P. Dauphin, qui sentait chanceler sa santé, fit appel à l'autorité pour avoir un missionnaire qui le remplacerait et s'occuperait des seuls Indiens.

C'est alors que Mgr Emile Legal, *O. M. I.*, vicaire des missions, jugea utile d'envoyer un troisième Père à Hobbema. En septembre 1903, le R. P. Moulin, tout frais émoulu du scolasticat de Liège, reçut son obédience pour ce poste — où il a été maintenu depuis.

### D. — Nombre et qualité.

Le nombre des catholiques, en 1900, atteignait à peine le chiffre de 300. Mais peu à peu il se développa et, tout récemment, il montait presque à 500, — exactement 496. En outre, en plus du poste central d'Hobbema, nous desservons désormais deux autres petits groupes de fidèles, — l'un au lac Pigeon, à 12 lieues, où nous comptons encore une trentaine de catholiques, sans parler de plusieurs autres qui sont passés au protestantisme, parce que personne ne s'en occupait, et l'autre plus à l'ouest, à 28 lieues, et comprenant 15 à 20 catholiques. Le missionnaire doit encore s'occuper de quelques familles métisses, établies à l'est, et de quelques blancs qui ont leur résidence à proximité de la mission. En tout, cela peut donc nous donner un chiffre de 600 catholiques à desservir.

Mais le progrès ne consiste pas seulement dans l'accroissement du nombre mais aussi dans l'amélioration de la qualité. Il ne saurait, d'ailleurs, en être autrement. Peu à peu, notre école a fait du bien. On s'était souvent demandé à quoi cela servait d'instruire les sauvages, quand on voyait les jeunes gens et même les jeunes filles abandonner toute pratique religieuse à la sortie de l'école de la mission, parfois se conduire fort mal et donner ainsi un triste exemple aux autres sauvages. L'éducation chrétienne a pourtant servi : le catéchisme en a été fait avec plus de facilité et de régularité, et l'assistance des enfants aux offices a permis d'en rehausser l'éclat et d'attirer plus facilement à nous les Indiens. D'ailleurs, si quelques-uns ont, pendant quelques années, peu suivi les conseils qu'on leur avait inculqués durant leur séjour à l'école, d'autres — et ils sont nombreux, Dieu merci — ont continué de donner le bon exemple et ont fondé de bonnes et pieuses familles. Et il faut, du reste, ajouter que tous savent, dans le danger, se ressouvenir de ce qu'ils ont appris, — à tel point qu'il a toujours été facile de très bien préparer à la mort les anciens élèves de notre école.

### E. — Quelques progrès matériels.

Progrès spirituel... Mais il y a eu également grand progrès matériel. Ces contrées, naguère seulement habitées par quelques bandes de sauvages, se sont vu envahir par un grand influx de population blanche — venant profiter de ces terrains ouverts à la culture et à l'élevage. Ces nouveaux venus ont introduit avec eux le confort, comme aussi (hélas !) les misères de la civilisation moderne.

Les chemins de fer se sont construits, — une ligne rapide et très bien desservie passe à un mille de la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Son nouveau nom lui fut donné par le directeur de cette ligne. M. Van Horne, — depuis, président de la grande Compagnie de chemins de fer « C. P. R. » (*Canadian Pacific Railway*), — qui avait comme favoris les peintres Hobbema et Millet ; il voulut faire revivre ces deux noms.

Hobbema est à 150 milles au nord de Calgary et à 50 milles au sud d'Edmonton : c'est donc un pied-à-terre facile pour les Pères se rendant du sud au nord ou du nord au sud. Et, comme nous sommes à proximité d'Edmonton, il est loisible aux Pères de cette dernière ville de venir passer, de temps en temps, chez nous quelques heures de repos.

Les routes se sont beaucoup améliorées ; et l'ancienne voie Calgary à Edmonton est devenue l'une des plus belles routes carrossables de la province. Il n'y a plus à craindre de s'embourber ou de tomber dans les ruisseaux. Les automobilistes le savent : aussi avons-nous assez souvent le plaisir de recevoir des visiteurs à notre mission et à notre école.

Le téléphone est à proximité... Et, tout récemment, le gouvernement canadien offrait une prime assez sérieuse et encourageante à tous les établissements d'écoles indiennes qui accepteraient de faire certaines améliorations à leurs constructions. C'est ainsi que

l'on a, successivement, installé chez nous un service d'eau et d'égouts, le chauffage central à la vapeur et l'éclairage à l'électricité, — toutes choses qui rendent cette mission plus agréable et plus avenante et qui ont contribué à lui donner un si bon renom...

### F. — **Œuvre de Presse.**

En 1917, une nouvelle œuvre est venue y prendre domicile. Vers le commencement de ce siècle, le Père Lizée avait voulu faire parmi ses sauvages de l'apostolat par le journal. Il fonda, dans sa mission, un petit bulletin — intitulé *La Croix de Sainte-Anne.* Bien modestes, en vérité, furent les origines ; et il faut ajouter qu'à cause des multiples occupations du Père, les numéros n'en paraissaient pas toujours très régulièrement. Puis, en 1905, le R. P. Léon Balter, *O. M. I.*, voulut entreprendre la publication d'une revue religieuse. Pour lui, vouloir c'était faire. Il fonda donc, dans sa mission du lac la Selle, *La Petite Revue du Sacré-Cœur.* Le Sacré-Cœur était, d'ailleurs, le patron de cette mission, — qui est, encore aujourd'hui, connue sous le nom de *Sacred Heart Mission.* Bientôt la *Croix de Sainte-Anne* se fondit avec la *Petite Revue du Sacré-Cœur* — dont le vrai titre est (en cris) *Kitchitwaw mitch atchimomasinahiganisa !!!*

Pendant près de douze ans, avec l'aide du Frère Henri Guibert, *O. M. I.*, le P. Balter dirigea, composa sa revue, et l'introduisit un peu partout. Par malheur, il dut changer de résidence ; et le siège de la revue dut aussi se déplacer, pour se transporter successivement à Saint-Paul-des-Métis, au lac la Biche et au lac Froid. Mais, les communications entre ce dernier poste et les autres missions n'étant pas des plus faciles, le Révérend Père songea à se trouver un successeur. Il en fit des ouvertures au Père Directeur d'Hobbema. Celui-ci accepta, sur les avis des supérieurs, de continuer cet apostolat par la presse.

En deux mois, une bâtisse fut élevée. Les machines

y furent transportées et installées, — car on n'en est plus à la lithographie, mais bien à l'imprimerie. Un peu de propagande fut faite. Le P. Marchand, devenu imprimeur, rendit la revue attrayante, en l'habillant d'une jolie couverture et surtout en la faisant paraître avec une grande régularité. Et, chaque mois, ce petit bulletin — rempli de piété, de nouvelles et d'historiettes — s'envole à plus de 600 exemplaires et va faire du bien parmi toutes les tribus crises du Canada et même des Etats-Unis.

A cette œuvre du bulletin se joindra bientôt celle de l'impression de livres en cris. *Les quatre Evangiles en un seul* seront incessamment sous presse, — pour être suivis, sans tarder, des *Histoires de l'Ancien Testament*. Nous sommes, en effet, persuadés que cette œuvre de presse est précieuse et qu'elle vaut la peine qu'on s'en occupe sérieusement...

Voilà, mon bien cher Père, quelques notes rapides sur la mission d'Hobbema — que j'aime bien et à laquelle j'espère vous avoir quelque peu intéressé. Puisse le bon Dieu continuer de la bénir et faire fructifier les semences déposées là par le travail de ceux qui nous y ont précédés, et puissions-nous aussi être dignes de nos devanciers pour avancer le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ et procurer le salut de beaucoup d'âmes !

PIERRE MOULIN, *O. M. I.* (1).

(1) Comme nous le dirons plus loin, nous avons eu, l'été dernier, la joie de posséder, durant plusieurs jours, au milieu de nous à la Maison générale, l'aimable directeur de la mission d'Hobbema, en même temps que son apostolique et distingué archevêque — S. G. Mgr Emile Legal, *O. M. I.* Hélas ! le saint prélat n'a guère survécu à son récent voyage en Europe : au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, nous arrive d'Edmonton la douloureuse nouvelle de sa mort (10 mars 1920). Nous ne pouvons, aujourd'hui, que recommander son âme aux pieux suffrages de nos lecteurs. *R. I. P.*

# NOUVELLES DE PARTOUT

## XIII. — Les Fêtes de l'Immaculée à Fourvière.

La piété lyonnaise envers la très sainte Vierge est célèbre dans le monde entier ; et il est bien difficile de traduire, comme il convient, les merveilles que ce culte filial accomplit.

Jadis, au soir de l'illustre Concile d'Ephèse, qui proclama la maternité divine de Marie, le monde chrétien tout entier éclatait en transports de joie ; et les grandes villes de l'antiquité s'illuminèrent de mille feux.

Or, voici qu'à travers les siècles, ce culte de Marie s'est perpétué parmi toutes les nations, mais pour resplendir plus triomphalement encore dans cette ville de Lyon — que les historiens ont appelée la seconde Ephèse, parce qu'elle a directement hérité de la première, par ses fondateurs, de cet amour incomparable qu'elle n'a jamais cessé de témoigner à Marie.

Ce glorieux titre d'Immaculée, — que, dès le plus haut moyen âge, la cité lyonnaise proclama avec tant d'ardente foi — elle le proclame à nouveau grandiosement, chaque année, par des manifestations de piété telles qu'il est impossible d'en trouver d'autre exemple.

Il faut voir, aux jours de ces fêtes, les foules immenses qui se pressent au pied des autels de la basilique et des sanctuaires de Fourvière, — ces communions innombrables, qui durent toutes les heures de la matinée, sans interruption, — ces prêtres venant de partout pour célébrer la sainte Messe sur les autels de Notre-Dame.

Il faut contempler, surtout, l'incomparable spectacle de cette procession d'hommes qui montent, si recueillis, les pentes de la sainte colline — en priant, le chapelet à la main. Ces mêmes voies, nos ancêtres de Lyon,

dirigés et soutenus par les vaillants évêques d'Ephèse et de Smyrne, les suivaient jadis en proclamant, devant leurs juges et devant les peuples étonnés, ces noms du Christ et de sa sainte Mère — que l'on devait tant aimer après eux !

Plus grandiose, plus vaste encore que les basiliques anciennes, dont les substructions nous restent sur ce lieu sacré du vieux forum, la basilique de Fourvière peut à peine contenir l'immense foule d'hommes qui viennent aujourd'hui acclamer la Vierge immaculée ; et c'est jusque sur les marches de ses autels, tout à côté d'Elle, qu'il faut aller trouver place...

Le vénéré cardinal Maurin, successeur des grands apôtres Pothin et Irénée, préside cette cérémonie de haut hommage à la Mère de Dieu, — entouré de sa cour de Pontifes, de prêtres et de clercs — sur la place même où autrefois, au milieu des splendeurs du culte païen, dans le temple élevé au chef des dieux, Pothin et Irénée étaient venus, tour à tour, proclamer le seul vrai Dieu et préparer les triomphes futurs. « Nous voulons Dieu, c'est notre Roi », — la grande voix de toute cette énorme multitude d'hommes le chante encore aujourd'hui...

Le missionnaire éminent — qui prêche cette année (1919) l'octave de nos fêtes de Fourvière et qui contemplait le grandiose acte de foi des hommes de Lyon aujourd'hui — disait, avec émotion, qu'il n'avait jamais vu, dans toute sa vie de missionnaire, en France ou à l'étranger, un pareil spectacle.

Mais la Vierge immaculée n'est point encore assez acclamée ; car, après ce premier acte de la fête, la basilique se remplit aussitôt encore, et en un instant, pour les vêpres solennelles. Au chant si impressionnant de la foule des hommes succèdent les mélodies grégoriennes et les voix argentines des charmants enfants de l'Ecole cléricale de Notre-Dame de Fourvière.

Puis le *Tota pulchra es, Maria* — qui remplit les belles prières de ce jour — est commenté très éloquemment par le R. P. Dominique Centurioni, *O. M. I.*,

prédicateur de l'octave. De tous les chefs-d'œuvre de Dieu, Marie est le chef-d'œuvre le plus grand qu'a conçu sa pensée éternelle et qu'a exécuté sa volonté toute-puissante, pour la gloire de son Fils et pour la rédemption de l'humanité. Cette thèse de haute théologie, le Père prédicateur la développera merveilleusement encore, aux vêpres du jour même de la fête, en montrant les suprêmes raisons de Dieu pour accomplir le chef-d'œuvre de l'Immaculée Conception...

Au premier matin de la journée du 8 décembre, les sanctuaires de Notre-Dame de Fourvière se remplissent et la prière ininterrompue commence : de fervents chrétiens, de généreuses chrétiennes affluent de toutes parts, pour communier ce jour-là sous le regard de la sainte Vierge, avant de commencer leur journée de travail.

A l'autel majeur de la basilique, S. E. le Cardinal célèbre la sainte messe et distribue de nombreuses communions aux hommes, — pendant que plusieurs prêtres donnent aussi sans arrêt la sainte communion.

A dix heures, MM. les Chanoines du Chapitre primatial de Saint-Jean prennent place dans la basilique, aux stalles d'honneur. A leur suite, viennent le Chapitre collégial de Fourvière et, dans les stalles basses, les jeunes clercs de l'Institution Leidrade en habit de chœur. La Messe pontificale est célébrée par sa Grandeur Mgr Bourchany, Auxiliaire de Lyon. Son Eminence le Cardinal, revêtu de la *cappa magna*, assiste solennellement au trône, entouré de ses vicaires généraux, Mgr Vindry, doyen du Chapitre, et M. le chanoine Faugier, Recteur de la basilique — que remplit une foule très recueillie.

Les grandioses cérémonies de notre liturgie lyonnaise, le luxe tout oriental des dalmatiques et des chapes richement brodées, la gravité solennelle des nombreux officiants, tout ce magnifique spectacle se déroulant au milieu des lumières et des flots d'encens et des marbres somptueux et des mosaïques d'or, — voilà bien ce que devaient être autrefois les splendides

solennités des Conciles d'Orient, où l'on proclamait les grandeurs de la Mère de Dieu. Et, nulle part, ces beaux souvenirs n'ont été conservés comme dans notre Eglise de Lyon — si fidèle à ses traditions johanniques.

Le soir, les dames de Lyon accomplissaient à leur tour leur pèlerinage sur la sainte Montagne, — montant à pied, du parvis de la Cathédrale, en récitant des prières — et pour elles aussi la basilique, malgré ses vastes dimensions, n'est point encore assez grande, et, comme pour le pèlerinage des hommes, il a fallu enlever chaises et bancs, remplir soigneusement dans les immenses nefs tous les espaces vides et monter jusque sur les marches du sanctuaire. Son Eminence préside aussi cette touchante cérémonie.

Le P. Centurioni monte en chaire et dit son admiration émue devant le spectacle si beau de l'amour de Lyon pour la sainte Vierge. Sa parole vibrante pénètre bien vite toutes les âmes : il parle, avec une grande éloquence, de l'apostolat de la femme chrétienne depuis le temps des apôtres, — apostolat qui s'est manifesté par des œuvres magnifiques comme celles de la Propagation de la Foi, due à l'âme de feu d'une grande Lyonnaise que l'Eglise se prépare à mettre sur ses autels. Son Eminence donne ensuite la bénédiction du Saint Sacrement...

Nous n'essaierons pas de traduire notre émotion à la vue des belles illuminations du soir ; nous les contemplions pour la première fois, et la réalité dépasse tous les récits que nous avions tant aimé à en lire jadis. Je ne sais s'il est possible de rien contempler de plus beau que cette grande ville tout illuminée en l'honneur de Marie, — ses fleuves coulant entre d'immenses lignes de feu, ses vastes rues, ses hautes maisons, ses somptueux magasins baignés dans des lignes resplendissantes de lumières et, dominant tout cela la basilique énorme enveloppée de dentelles de feu, le très gracieux clocher de l'ancien sanctuaire se dessinant en flammes sur la nuit et, ruisselante d'or, la

Vierge monumentale qui tend ses bras à Lyon. Voilà ce qu'ont conçu nos pères et ce que continuent chaque année, toujours avec plus d'enthousiasme, ces vaillants chrétiens de Lyon, qui affirment de si noble manière, aux yeux étonnés du monde entier, leur ardent amour pour la Vierge Marie. *Fausta Lugdunum civitas !...*

L'octave de la grande fête patronale de Notre-Dame de Fourvière a, d'ailleurs, été une semaine de prières grandement édifiante. Chaque jour, les pieux pèlerins sont venus nombreux assister aux offices solennels ; et les instructions du prédicateur de l'octave ont été très suivies.

Faisant chaque jour une touchante application pratique de ce texte des saints Evangiles — « Ils trouvèrent Jésus et sa Mère », le R. P. Centurioni a montré très éloquemment comment Marie nous mène à Jésus par la foi, par l'espérance, par la charité et par la prière.

Il faut ajouter aussi — par le travail, ainsi que le Père prédicateur l'exposait avec toute l'ardeur de sa parole éloquente, au beau pèlerinage des Ouvrières de Lyon, le dimanche dans l'octave : — « Le travail, quand il est uni à la foi, constitue devant Dieu une aristocratie grandiose et toute-puissante et, à Lyon, cette aristocratie des ouvrières a donné au monde les plus beaux exemples et à l'Eglise les plus belles œuvres, — comme l'Œuvre de la Propagation de la Foi, que fonda Pauline-Marie Jaricot, avec l'aide des saintes petites ouvrières lyonnaises. »

Aux vêpres solennelles de ce même dimanche, le Père prédicateur a développé, avec tout le feu de son âme, cette haute thèse théologique, si consolante pour nous : ce que Dieu a récompensé en Marie, ce ne sont pas ses grandeurs incomparables ni ses privilèges d'Immaculée et de Mère de Dieu, ce sont ses mérites, — les mérites de son obéissance si humble et de ses sacrifices si douloureux — et c'est cela qui doit nous inspirer confiance, à nous qui ne pouvons ressembler quelque peu à Marie que par nos mérites en imitant sa soumis-

sion à la volonté divine et sa générosité dans la pratique de la vertu et dans l'acceptation de nos épreuves.

Le lendemain, le R. P. Centurioni a terminé les solennités de l'octave par une touchante allocution sur l'amour que la Reine du Ciel a pour ses enfants de la terre et sur l'amour que nous lui devons à notre tour. Or, sur ce point, la France tient glorieusement le premier rang et, en France, Lyon a l'honneur d'avoir la place privilégiée, parce que la grande cité lyonnaise a puisé cet amour de Marie aux sources mêmes de ce culte — dans l'enseignement de saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean à qui, du haut de son Calvaire, le Christ mourant avait confié sa sainte Mère. Et Lyon a précieusement gardé ce riche trésor des traditions de ses premiers évangélisateurs ; et la noble cité sait montrer grandiosement qu'elle est, entre toutes les cités, « la Ville de Marie » : elle le montre par son incomparable piété, — par ses œuvres qui l'ont fait appeler toujours, au cours des siècles, « la ville de la charité », — par ces spectacles, uniques dans le monde, d'immenses cortèges d'hommes et de femmes qui, tour à tour, aux jours des grandes fêtes de Marie, gravissent, en priant, les pentes de la sainte colline de Fourvière. Et rien n'est impressionnant, enfin, comme l'immense cité se couronnant de lumière, au soir du 8 décembre, pour célébrer la Vierge Immaculée — dont les basiliques resplendissent, éblouissantes dans la nuit, au-dessus de toutes ces merveilles...

Au nom des Lyonnais, qui aiment tant Fourvière, nous remercions bien respectueusement le R. P. Prédicateur d'avoir si bien traduit les sentiments qui animent nos âmes envers la très sainte Vierge, et nous lui offrons l'hommage de notre bien religieux souvenir auprès de Notre-Dame de Fourvière ...

*L'Echo de Fourvière.*

## XIV. — Au Sacré-Cœur la Belgique reconnaissante.

Dans les angoisses de la guerre, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus avait pris un essor nouveau en Belgique. Des rencontres d'événements et de dates, où les croyants voyaient à juste titre des dispositions providentielles, donnaient l'assurance qu'on n'avait pas invoqué le Sacré-Cœur en vain. Aussi bien convenait-il de le remercier par une solennelle manifestation de reconnaissance.

Cette manifestation eut lieu, le dimanche 29 juin 1919, sur le plateau de Kœkelberg, qui domine Bruxelles et que, jadis, le roi Léopold II choisit pour emplacement de la future basilique nationale du Sacré-Cœur.

Dans le décor prestigieux du parc Elizabeth, — une sorte de bois sacré qui couronne le plateau — le cardinal Mercier célébra une messe solennelle d'actions de grâces pour la victoire qui sauva la Belgique. Autour de l'autel se groupaient tous nos évêques, tous les Abbés mitrés de nos monastères, et de nombreux membres des deux clergés séculier et régulier. Parmi l'assistance se trouvaient le roi et la reine, les présidents des deux Chambres, tous les ministres catholiques à portefeuille et d'Etat, ainsi que de nombreux représentants, sénateurs, magistrats, bourgmestres, conseillers provinciaux et communaux, etc.

Si les pouvoirs publics n'étaient pas représentés à titre officiel, — par respect pour la Constitution, qui ignore la religion d'Etat — la présence d'un si grand nombre de mandataires du peuple belge donnait à la cérémonie un caractère dont la signification s'imposait. Comme on devait s'y attendre, la Libre Pensée ne sut pas cacher son dépit : elle le manifesta avec une grossièreté qui provoqua le dégoût d'un grand nombre d'incroyants.

Jamais on ne vit, de mémoire d'homme, pareille affluence. Il est impossible d'évaluer le nombre des

assistants. Pour en donner une idée approximative, il suffit de dire que le nombre des pèlerins annoncés d'avance dépassait deux mille. Reste la foule de ceux qui n'ont figuré sur aucune liste d'adhésion.

A cette multitude les allées du parc séculaire offraient un abri pareil à celui d'un temple aux nefs multiples. Le temps, menaçant jusque dans la matinée, s'éclaircit à point nommé ; et, durant la cérémonie, le soleil vint embellir le spectacle de ses jeux alternés de lumière et d'ombre.

Après la messe, le cardinal prononça d'une voix vibrante cette allocution : — « Gloire à Dieu dans la sublimité des cieux, et paix aux âmes auxquelles le Seigneur accorde le bienfait de la paix ! Ce chant, par lequel les anges saluèrent la venue du Messie, retentit à chaque instant de notre exixtence sur un point quelconque du globe, où le prêtre accomplit, en union avec les fidèles, le sacrifice eucharistique. La Belgique l'entonne, en ce moment où le bienfait de la paix lui est enfin accordé, après cinq ans de guerre et de souffrances. La Belgique, c'est vous, Sire, fier gardien de nos droits, lutteur indomptable, vainqueur de l'Yser ; c'est vous, Madame, intrépide compagne de votre royal époux ; c'est vous, nos confrères de l'épiscopat, nos prêtres et nos fidèles, accourus des provinces martyrisées de Liège, de Namur, du Luxembourg et des régions dévastées des Flandres ; c'est vous tous, compatriotes absents et présents. Cette Belgique vient aujourd'hui rendre un hommage à son Dieu ; et je suis dans une joie indicible d'avoir l'honneur de traduire au Sacré-Cœur de Jésus votre reconnaissance et votre amour... La Providence a voulu que notre acte de reconnaissance au Sacré-Cœur de Jésus se fît le lendemain même de la paix mondiale. La Belgique fut la première à souffrir ; elle veut être la première à dire sa reconnaissance à Dieu. »

Le cardinal lit ensuite, en français et en flamand, l'acte de consécration au Sacré-Cœur — que l'assistance répète. Puis, la cérémonie se clôtura par le Salut

solennel, donné vers trois heures, — des allocutions prononcées en flamand par Mgr de Wachter, évêque auxiliaire de Malines, et par le R. P. Eugène Pierlot, supérieur des Oblats de Marie (qui, jusqu'aujourd'hui, étaient les dévoués chapelains de l'Œuvre de la basilique nationale), — et, enfin, le *Te Deum*, chanté par la foule ainsi que le motet connu (*Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*), que les fidèles entonnent en reconduisant le Saint Sacrement à la chapelle provisoire.

Puisse cette inoubliable profession publique de foi promouvoir le règne du Christ dans les âmes belges, et hâter le jour où la concorde des esprits permettra enfin d'affirmer son règne social !

*Nouvelles Religieuses, Paris.*

## XV. — Le Pénitencier de Glencree, en Irlande.

L'instruction et l'éducation, en Irlande, seraient bien différentes de ce qu'elles y sont, et bien inférieures aussi, n'était l'œuvre des Ordres et Congrégations religieuses, — qui y détiennent sans conteste le premier rang en matière d'écoles de tous genres et de tous grades. Le zèle sans relâche et sans répit avec lequel ils s'appliquent à cette œuvre — et dont les motifs sont trop élevés pour qu'on puisse les comparer aux buts de gain, de lucre ou de commerce que les gens du monde ont ordinairement en vue en ceci comme en toute autre chose — leur permet de rendre à leur pays, dans toutes les branches des connaissances humaines, les services les plus désintéressés et les plus appréciables. Les résultats des examens publics aux Universités et devant le Bureau de l'Education secondaire permettent, d'ailleurs, à tous de juger de la valeur de leur œuvre.

Mais il est d'autres aspects de leur activité qui ne

sont pas aussi bien connus qu'ils mériteraient de l'être. Il y a, par exemple, bien des personnes — peut-être même à Dublin — qui ne savent pas qu'à une faible distance du centre de la cité il existe, dirigée par les Oblats de Marie Immaculée, une école industrielle extrêmement « efficiente », où l'on enseigne à de pauvres gamins d'utiles métiers qui leur permettront plus tard de gagner facilement leur vie. L'Ecole Saint-Kevin, à Glencree (Enniskerry), est en fait un *réformatoire* ou pénitencier ; mais cette école est si bien dirigée, et elle marche si bien, que les parents, dont les enfants n'ont pas transgressé les lois du pays, peuvent à bon droit être jaloux des avantages qu'elle fournit aux autres enfants qui s'y trouvent — et qui n'ont pu y être admis qu'après y avoir été condamnés par les magistrats pour avoir commis quelque délit plus ou moins grave.

Ces gamins sont, pour la plupart, les enfants de très pauvres parents, et ont été élevés dans des conditions telles qu'elles devaient, sinon absolument les forcer, du moins les pousser au crime. Aussi les Oblats n'en ont-ils que plus de mérite pour avoir obtenu les admirables résultats qu'ont produits leurs longs et persévérants efforts. Le but des Pères est d'acquérir l'entière confiance de chacun des jeunes garçons qui leur sont confiés, et, après avoir réussi à se faire une idée aussi exacte que possible de ses goûts individuels, de lui donner l'emploi ou de lui faire apprendre le métier qui semble lui convenir le plus. Les dépendances de l'école sont combinées de telle façon qu'elles ne peuvent manquer de plaire à ces pauvres garçons, quels qu'ils soient ; et il suffit, en général, de quelques jours pour faire oublier aux nouveaux venus qu'ils sont bel et bien prisonniers.

Le pénitencier est situé à une douzaine de milles (environ 19 kilomètres) du centre de Dublin, dans un endroit plutôt solitaire, au milieu des montagnes ou collines du Wicklow. Des terres marécageuses et incultes s'étendent au loin, à partir de la route qui

mène à Saint-Kevin ; mais le voisinage immédiat de l'école, sur une surface d'environ 30 acres (18 hectares), a été excellemment cultivé par les enfants eux-mêmes, sous la direction de très capables instructeurs. La culture des céréales et l'élevage des animaux de boucherie permettent au réformatoire de se suffire pour ainsi dire à lui-même.

Il y a actuellement à l'école environ 190 enfants qui, en plus de leurs travaux d'agriculture, sont tenus de fréquenter les cours scolaires et de s'adonner à un métier quelconque. Travaux de couture, de cordonnerie, de menuiserie, de boulangerie, de blanchisserie et de forge, — tout cela est exécuté par les jeunes « réformés » eux-mêmes qui, par leur seule industrie, doivent fournir à tous les membres de la maison tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Ce sont les enfants eux-mêmes qui font et réparent leurs propres chaussures et leurs habits, qui cuisent leur pain et font leur cuisine. On leur enseigne la façon de réparer leur maison, de faire marcher leur petite usine à électricité et leur machine à chauffage central. De leur éducation agricole font partie le soin de la basse-cour et celui de la laiterie. Pendant l'été, on garde à la maison juste le nombre d'enfants nécessaires pour faire marcher tous les services, et les autres sont envoyés faire les foins ou couper de la tourbe pour l'hiver suivant. Avec cela, les enfants ont à leur usage deux étangs, pour leurs bains et leurs exercices de natation ; et leurs dortoirs et lavabos sont aussi bien montés que ceux des meilleures écoles secondaires.

Mais, tout exceptionnels que sont, du reste, les avantages, au point de vue industriel et éducatif, que fournit à ses petits prisonniers le pénitencier de Glencree, ce qui frappe et charme encore plus le visiteur, c'est l'esprit de véritable sympathie et de joyeuse coopération qui existe entre les enfants et les Oblats. Loin de considérer les Pères et les Frères comme des gardiens de prison, les « réformés » les regardent comme leurs vrais amis et leurs protecteurs ; et il n'est pas

rare qu'ils quittent le pénitencier avec un certain regret et qu'ils écrivent aux Pères des lettres de sincère gratitude.

Tous et chacun des enfants, d'ailleurs, s'en vont du réformatoire armés pour la vie : on leur a enseigné au moins un métier, et, s'ils sont intelligents et dégourdis, ils peuvent affronter le monde avec un double ou triple gagne-pain à leur disposition. Les Oblats se donnent toutes sortes de tracas pour procurer ainsi un emploi ou une situation aux enfants qui quittent leur établissement, et, lorsqu'il est possible, ils continuent de rester en relations avec eux, — ce qui leur a permis, après enquête, de montrer que moins de 5 pour 100 de leurs élèves finissent par mal tourner. L'expérience a, du reste, prouvé que c'est par la bonté surtout qu'on arrive à acquérir de l'influence sur les jeunes gens et à gagner leur sympathie : c'est ce qui a fait le succès de cette belle œuvre des Oblats — dont l'idée maîtresse semble avoir été de se montrer envers leurs élèves aussi paternels que possible, tout en les tenant constamment occupés à quelque travail utile et en rapport avec leurs goûts et leurs aptitudes (1).

D'après l'*Universe*, Londres.

## XVI. — Oblations à Tewksbury et Washington, U. S. A.

Le R. P. Térence Smith, *O. M. I.*, — le si dévoué Provincial de notre première Province des Etats-Unis d'Amérique — a bien voulu nous envoyer lui-même (en anglais) les petits comptes rendus suivants des deux retraites annuelles (1919) du noviciat et du scolasticat américains. Après avoir bien humblement remercié le R. P. Provincial de l'intérêt pratique qu'il veut bien

(1) Tandis que nous traduisions l'article ci-dessus, notre pensée s'est également reportée, à plusieurs reprises, jusqu'à l'Ecole réformatoire Saint-Conleth, à Philipstown (King's Co.), où, comme

ainsi témoigner au succès des *Missions*, en nous adressant ces relations, — ainsi que d'autres, qu'on trouvera consignées ailleurs — nous nous permettons, très respectueusement, de prendre la liberté de proposer son exemple à l'imitation de tous nos vénérés chefs de provinces et de missions. Ce serait un moyen, en somme assez facile, d'aider le rédacteur à rendre notre Revue de Famille encore plus vivante, plus variée et, pour tous, plus intéressante.

La retraite annuelle au noviciat des Pères Oblats, à Tewksbury (Massachusets), s'est terminée, en la fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, à la messe célébrée par le R. P. Jean Duffy, *O. M. I.*, Supérieur et Maître des Novices.

Elle avait été prêchée par le R. P. Jean Sherry, *O. M. I.*, professeur de théologie dogmatique au scolasticat des Oblats, à Washington.

Son dernier sermon, durant cette messe, fut un véritable bouquet spirituel. Le Révérend Père nous expliqua en détail les simples mais impressionnantes cérémonies de l'oblation ; puis, il exhorta les nouveaux profès à demeurer loyaux et fidèles à leurs solennels engagements.

Et il n'oublia pas les parents des jeunes religieux qui allaient prononcer leurs vœux, — il les assura que le noble et généreux sacrifice, qu'ils faisaient en offrant leurs fils au service de Dieu, serait magnifiquement récompensé.

Voici les noms des novices qui prononcèrent ensuite leurs vœux d'un an : — Frères Jacques Connors, *O. M. I.*, Donat Morrissette, *O. M. I.*, et Auban Sheehan, *O. M. I.*, de Lovell, Mass. ; Charles Costello, *O. M. I.*, de Wakefield, Mass. ; Jean Donnelly, *O. M. I.*, de Cambridge, Mass. ; et Thomas Hurley, *O. M. I.*, de Boston, Mass.

Ces jeunes scolastiques quittèrent le noviciat, le lendemain soir, pour se rendre au scolasticat des

à Glencree, nous avons jadis pu admirer nous-même les splendides résultats du zèle et du dévouement de nos Pères et Frères, — pendant que nous goûtions chez eux les charmes de leur hospitalité tout irlandaise. *Eire go brath* !

Oblats à Washington, où ils vont poursuivre leurs études préparatoires au sacerdoce...

Dans cette dernière maison, la retraite annuelle avait également lieu à la même date, — du 1er au 8 septembre — prêchée par l'un des vétérans de la Province du Nord, le R. P. Edouard Emery, *O. M. I.*, ancien supérieur du noviciat de Tewksbury, durant plusieurs années, dans les débuts de la province.

Les cérémonies de clôture, le jour de la fête de la Nativité de la très sainte Vierge, furent cette fois rendues encore plus touchantes par la profession religieuse de trois jeunes Frères — qui prononcèrent, pendant la messe, leurs vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance et reçurent ensuite leur croix d'oblation ainsi que le scapulaire blanc de l'Immaculée Conception.

La messe était célébrée par le R. P. Térence Smith, *O. M. I.*, Provincial ; et c'est devant lui, tenant entre les doigts la sainte Hostie, qu'avant de communier les nouveaux profès se lient définitivement au service de Dieu et en scellent ensuite le contrat par la réception du Corps et du Sang de son divin Fils.

Après la messe, bénédiction du Très Saint Sacrement. L'*O Salutaris* chanté, tous les membres de la Communauté s'approchent de l'autel pour renouveler leurs vœux de religion et de persévérance ; après quoi, tous en chœur entonnent le *Te Deum* en signe de louange et de gratitude au Dieu tout-puissant — qui a daigné « faire en eux (et par eux) de si grandes choses ».

Et la cérémonie se termina par le chant du *Magnificat*, après lequel toute la Communauté se réunit à la salle des exercices pour offrir aux nouveaux Oblats ses félicitations et ses vœux.

Durant la journée, il y eut une séance extraordinaire, dont le Supérieur — le R. P. Charles Mac-Carthy, *O. M. I.* — profita pour féliciter les parents et amis des nouveaux profès d'avoir ainsi consacré l'un de leurs enfants au service de Dieu et des âmes.

Voici les noms des Frères qui eurent, ce jour-là, le

bonheur de prononcer leurs vœux perpétuels : — Frères Emile Bolduc, *O. M. I.*, et Charles Barry, *O. M. I.*, de Lowell, Mass. ; et Guillaume Robbins, *O. M. I.*, de Buffalo, N.-Y.

Les suivants émirent, ce même jour, des vœux temporaires : — Frères Arthur Saint-Cyr, *O. M. I.*, Jean Kennedy, *O. M. I.*, et Jean Connelly, *O. M. I.*, de Lowell, Mass., ; Jean Sammon, *O. M. I.*, et Léon Chambers, *O. M. I.*,, de Buffalo, N.-Y. ; Jean Kerrigan, *O. M. I.*, de Boston, Mass. ; Gerald Kenealy, *O. M. I.*, de Wellsville, N.-Y. ; et Wilfrid Doran, *O. M. I.*, d'Ottawa, Ontario.

## XVII. — Noces d'Or des Parents d'un Oblat.

Quel beau et touchant spectacle que celui de deux époux venant, après cinquante ans de mariage, s'agenouiller à nouveau devant les autels, pour rendre grâces à Dieu d'avoir béni leur union ! C'est ce que l'on put voir, au début de septembre 1919, en l'église paroissiale de Pluguffan (Quimper), où M. et M^me^ Tymen, de Maner-ar-Veuzig, célébraient leurs noces d'or.

Encore vigoureux et alertes tous deux, ils étaient là, joyeux et recueillis, entourés de leurs onze enfants, de leurs brus, et de leurs petits-enfants — dont le total ne monte pas à moins de cinquante. Leur descendance s'est ramifiée dans toute la Bretagne ; et c'est un de leurs fils — le R. P. Yves Tymen, *O. M. I.*, récemment démobilisé — qui va présider cette cérémonie intime, avant de regagner sa mission du Texas (Amérique).

Il vient au-devant d'eux à la balustrade ; et, en termes émus, il les remercie de tous les bons soins qu'ils lui ont prodigués et, plus encore, de l'éducation profondément chrétienne qu'ils lui ont donnée dès ses

premières années. Il appelle sur eux la juste récompense due à leurs travaux, à leurs peines, et à l'édifiant exemple qu'ils ont offert, durant toute une longue vie, à la population — d'ailleurs si chrétienne — de Pluguffan. Il exhorte ses frères et sœurs, ses neveux et nièces, à marcher sur les traces des vénérés patriarches, et à conserver jalousement les traditions de foi et de labeur dont leur famille s'est toujours honorée. Il leur souhaite — et, avec lui, toute l'assistance — de vivre encore ensemble de longues et heureuses années, et « de voir grandir autour d'eux les enfants de leurs enfants, jusqu'à la quatrième génération ».

Puis le missionnaire monte à l'autel, tandis que les cloches carillonnent gaiement et qu'éclate le chant du *Veni Creator*. Plusieurs prêtres des paroisses avoisinantes prennent place dans les stalles. Et M. l'abbé Gargadennec, vicaire de Pluguffan, fait entendre successivement un *Ave Maria* et un *Panis Angelicus* — fort bien rendus. Constitués en deux chœurs, les hommes et les femmes de cette nombreuse famille, où les belles voix abondent, chantent, eux aussi et alternativement, durant la messe, les couplets du joli cantique breton à Notre-Dame des-Grâces et les versets du *Te Deum*.

Oh ! que le cœur de ce père et de cette mère dut alors tressaillir de joie ! Et que leur fils prêtre dut se sentir doucement remué, lui aussi, lorsqu'il donna la sainte communion à ses vieux parents et qu'il vit se former autour d'eux, à la sainte Table, toute une pieuse escorte !...

Et ils avaient vraiment belle allure, quand, à l'issue de la cérémonie, ils firent leur entrée à la sacristie, pour y recevoir les félicitations du clergé et des invités. Et qu'il était donc charmant, ce « nouveau marié », qui passait dans les rangs, d'un air tout guilleret, ayant pour chacun un mot aimable, — tenant ouverte sa tabatière toute neuve, cadeau de l'une de ses filles, offrant volontiers une prise et soulignant son offre d'un rire jeune et sonore !

Et je laisse à penser combien fut gai et animé le

repas de famille, là-bas au vieux manoir. Rien n'y manqua de ce qui figure au programme traditionnel de nos noces bretonnes : des jeux, des courses, des concours, des divertissements variés s'organisèrent où tous — grands et petits, jeunes et vieux — trouvèrent à passer agréablement et honnêtement leur après-midi...

L'on ne saurait mieux traduire l'impression qui se dégage d'une telle fête, — hélas ! trop rare — qu'en empruntant au roi David les paroles qu'il adresse au père de famille nombreuse : — « Ton épouse ressemblera à la vigne féconde qui croît tout le long de la maison. Tes enfants, réunis autour de la table, rappelleront les jeunes pousses de l'olivier. Le travail de tes mains assurera à tous le pain de chaque jour. Ainsi sera béni celui qui craint le Seigneur et qui marche dans la voie de ses commandements. »

Les *Missions* présentent à M. et Mme Tymen leurs plus sincères félicitations. Elles leur souhaitent longue et heureuse vie. Et elles demandent à Dieu d'accorder à leur nombreuse postérité, ici-bas, la santé, le bonheur et la prospérité, et, plus tard, — à tous, parents et enfants — les joies sans fin et sans mélange que Notre-Seigneur a promises aux vrais chrétiens, ses disciples, « dans une autre Bretagne, en un monde meilleur ! »

*Courrier du Finistère.*

## XVIII. — Centenaire des Vœux au Scolasticat d'Ottawa.

A l'origine des Instituts, Dieu a placé des sources surabondantes de grâce et de vie. Les religieux, pendant le cours des âges, doivent y revenir sans cesse s'alimenter et se rajeunir. Voilà pourquoi les Ordres et les Congrégations tiennent si justement, par piété filiale et par surnaturel intérêt, à conserver les tradi-

tions primitives et à commémorer les dates importantes de leurs débuts. Voilà aussi pourquoi, dans notre scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa, l'on a célébré, le 1er novembre 1918, le centenaire de la première profession religieuse de nos Oblats, — prononcée au jour de la Toussaint, l'an 1818.

Le culte filial de nos chers scolastiques eût voulu des fêtes plus grandioses, plus éclatantes, plus dignes de si augustes souvenirs. Tout autant leurs aînés eussent-ils souhaité, au scolasticat, des fêtes plus ouvertes à toutes leurs admirations, et en même temps, dans les églises et chapelles de la Congrégation, des célébrations capables de rendre aux fêtes — hélas ! endeuillées — du Centenaire de la fondation (le 25 janvier 1816) le caractère de solennité et l'enthousiasme des actions de grâces qui leur auraient convenu.

Mais, comme il y a deux ans, — bien que la paix approche — le monde est encore dans la tribulation, et, sous le poids de tant d'alarmes, il reste à peine quelque souffle pour chanter les joies du passé. En outre, le premier novembre, un fléau meurtrier passait sur le monde et visitait notre pays, prenant des victimes presque à tous les foyers, les maisons religieuses non exceptées, fermait les demeures, tenait à distance les invités, et obligeait en quelque sorte à chanter tout bas les louanges de Dieu.

Par conséquent, s'il y avait obligation de célébrer un aussi glorieux centenaire, il fallait bien en simplifier notablement le rite. Et il en fut ainsi au scolasticat. Mais il y eut néanmoins, ce jour-là, dans tous les cœurs, une joie profonde, une foi nouvelle, une charité plus ardente, des espérances ravivées, et des attaches plus fortes au cloître où s'épanouissent — de même qu'il y a un siècle, à la Mission d'Aix — des Oblats, apôtres de demain.

1818 se trouvait être la deuxième année depuis que l'abbé de Mazenod, missionnaire des pauvres, avait rassemblé ses premiers collaborateurs — choisis entre mille, triés même sur le volet. Ces collaborateurs, il les

voulait *franchement saints*. Et, dans l'ancien couvent des Carmélites du vieux Cours devenu *la Mission*, l'on s'exerçait à la vertu héroïque, n'en concevant guère d'autre. Pourquoi ne serait-on pas religieux ? Voilà la meilleure manière, au fond, d'être apôtre. Aurait-on pour cela, d'ailleurs, autre chose à faire qu'à se fixer pour jamais dans une vie déjà embrassée, à professer ostensiblement un esprit qu'on possédait actuellement, — celui-là même respiré, au temps de leur plus ardente ferveur, par les antiques cloîtres renversés en 89 ?

L'abbé de Mazenod l'estimait ainsi. Tel était le secret de son cœur et le rêve de ses ambitions. Deux mois à peine après leur entrée dans la vie commune, lui et son premier compagnon, le P. Tempier, prononcèrent, dans la nuit du Jeudi Saint, derrière l'autel du reposoir et comme ensevelis sous le tombeau eucharistique, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance parfaites. Se sentant aussitôt comme appuyés sur la poitrine du divin Maître, ils entendirent alors ses battements d'amour et ses délicieux secrets.

Mais il fallait plus, maintenant : se constituer l'un et l'autre des ostensoirs sensibles de leur amour pour Jésus-Christ. Leurs compagnons et leurs disciples deviendraient à la fois de dignes émules, et il s'ouvrirait à la généreuse ambition de tous les *Missionnaires de Provence* — ils s'appelaient ainsi à cette époque — une carrière de sacrifice absolu et d'abnégation universelle.

Au mois d'août, le P. de Mazenod se retira dans la solitude avec deux des siens, parmi les plus jeunes et les plus irrévocablement attachés à l'esprit de leur Père, — un Maur et un Placide pour ce nouveau Benoît. Là, pendant des semaines de jeûne et de prière, il écrivit ses *Règles et Constitutions*.

A la fin d'octobre, il prêche la retraite de ses missionnaires — auxquels il expose chaque jour quelque nouvelle partie de son œuvre. Les cœurs sont ouverts à la grâce, — la lumière céleste les inonde, — l'Esprit de Dieu plane sur ce nouveau Cénacle. La question des vœux se pose alors d'elle-même et sans ambages.

Les autorisations requises obtenues, des vœux publics furent donc prononcés pour la première fois dans le jeune Institut, au jour de la Toussaint 1818. Le Père de Mazenod, après le chant du *Veni Creator*, fit lui-même l'émission des vœux de chasteté, d'obéissance et de stabilité perpétuelles. Il célébra ensuite le saint Sacrifice, — assisté des PP. Mounier et Tempier. A l'évangile, son exhortation brûlante arracha des larmes à ses disciples et enflamma leur ardeur. Le moment de la communion venu, il se tourna vers ses Frères, — tenant la sainte Hostie entre ses mains. Avant de communier, tous s'engagèrent successivement dans les liens de la perfection religieuse.

Les PP. François Tempier, Jean Mounier, Noël Moreau, Pierre Mye, et Casimir Aubert — ainsi que les F. Jean Dupuy, Jean Courtès et Marius Suzanne — s'imposèrent donc, à la suite du Fondateur, le joug doux et suave du Seigneur. Une nouvelle communauté germait dans l'Eglise de Dieu.

Pour cette fois, le vœu de pauvreté n'avait point été explicitement émis. La situation politique de l'Eglise, dans le temps, conseillait une telle mesure. Mais trois ans s'écouleront à peine que le 2e Chapitre général de la Société imposera à tous les missionnaires d'ajouter désormais aux autres vœux celui de pauvreté. Par le fait, la Congrégation prendra sa place au nombre des Instituts religieux proprement dits. L'approbation du Souverain Pontife, qu'elle recevra un peu plus tard, en 1826, la lui consacrera définitivement. Elle sera, en toute vérité, le grain de sénevé évangélique...

Et — aujourd'hui que ce grain de sénevé est devenu un grand arbre séculaire, où des milliers d'oiseaux du ciel se sont délicieusement abrités — ne convient-il pas à ceux-ci de faire entendre un doux ramage de gratitude et de s'embaumer à ses parfums ?

Nos jeunes Oblats scolastiques en ont jugé de la sorte. Au matin du Centenaire, dans leur chapelle agréablement embellie, ils renouvelèrent leurs saints vœux de religion. Tout le jour, au pied de l'ostensoir,

— c'était le premier vendredi du mois — ils épanchèrent leur âme dans la joie et l'espoir.

A la soirée, une séance de famille réunit la communauté. Tel y rend compte de la vocation de nos premiers Pères à l'état religieux ; tel autre peint l'éloquence du Fondateur ; un troisième déroule le tableau d'une mission comme en prêchaient les Oblats de 1818 ; enfin un dernier raconte le choc de deux âges sous la figure de vieux chanoines et de hardis missionnaires, et l'on sourit en même temps qu'on admire. La musique voulut être naturellement de la fête : cantate au Fondateur, hymne d'action de grâces, prière mariale, cantate du Centenaire se distinguèrent par le charme et l'actualité. Sans rien dire d'une fantaisie d'orchestre, déliée mais respectueuse, à Notre-Dame, Reine des Vagues, et d'autres harmonies. Sans parler non plus des décorations heureuses et de l'éloquence des noms — que la main discrète des historiographes et des artistes du jour avait semés partout.

Une allocution finale fit saillir les graves et douces leçons de la fête. Le *Magnificat*, poème divin et chant virginal, porta aux voûtes des cieux entr'ouverts, en ce soir de la Toussaint de tant d'Oblats du ciel, les espérances et les supplications des Oblats de la terre.

Dans ce *Magnificat* qui résumait les échos d'un siècle de gloire apostolique et d'activité religieuse, de combien de siècles encore n'y avait-il point, Seigneur, les germes puissants et féconds ? Votre Sagesse seule le sait, ô Dieu notre Père, mais nos cœurs savent de leur côté que votre Sagesse est munificente envers ceux qui lui font hommage, et nos cœurs vous font hommage de tout un siècle de vertu et d'amour...

A vos Oblats, Seigneur, dont la mémoire
Fait tressaillir votre Eglise en ce jour,
Donnez encor d'autres siècles de gloire
Et d'autres champs de labeur et d'amour !

*Bannière de Marie.*

## XIX. — L'Eglise de Saint-Boniface (1818-1918).

Jetez vos regards sur l'Ouest canadien : qu'y voyez-vous ? L'œuvre du fondateur de l'Eglise de Saint-Boniface débordant ses premiers cadres et remplissant ces vastes espaces. Cette modeste mission de la Rivière-Rouge, fondée en 1818, s'est développée au point de se subdiviser non seulement en diocèses, mais en Provinces ecclésiastiques : la Province de l'Orégon (qui, depuis, est passée aux Etats-Unis), la Province de Vancouver, la Province d'Edmonton, la Province de Régina, la Province de Winnipeg, enfin la Province de Saint-Boniface. Nous trouvons dans ces territoires une population catholique qui se chiffre à plus de 300.000 fidèles. Nous y comptons 13 évêques, 338 religieux de différents Ordres, 262 prêtres séculiers, et 1.580 religieuses réparties en différentes communautés de femmes.

En ce Centenaire de la fondation de l'Eglise de Saint-Boniface, il nous incombe d'envoyer un message de religieuse gratitude au siège épiscopal de Québec, qui nous donna le premier évêque, et aux différents diocèses détachés plus tard de ce centre. C'est de la Province de Québec que vinrent les ouvriers de la première heure ; c'est d'elle que sont accourus la plupart de ceux et de celles qui travaillent encore à l'œuvre de Dieu dans nos pays de l'Ouest.

A Dieu ne plaise que nous voulions reléguer dans l'ombre les vaillants missionnaires venus de l'ancienne mère-patrie. Ici, comme sur toutes les plages du monde, la noble France resta fidèle à son esprit apostolique, et c'est vers cette terre classique du dévouement et de l'héroïsme que le premier évêque de Saint-Boniface tourna les yeux pour assurer, par de nouvelles recrues de missionnaires, la conservation et le progrès de son œuvre.

Pendant de longues années, Mgr Provencher n'eut qu'un nombre fort restreint de prêtres pour travailler

avec lui. Le clergé de Québec était peu nombreux, les distances effrayantes, les voies de communication difficiles et les ressources du pays à peu près nulles. Une dizaine de collaborateurs seulement prêtaient au digne prélat leur concours. Venus à diverses époques, pendant cette première période des missions, presque tous ces soldats du Christ, après d'utiles labeurs, reprenaient le chemin de l'Est. En de telles conditions, le premier évêque de Saint-Boniface comprit que son œuvre, fondée au milieu de tant de sacrifices, courait risque de végéter — faute d'ouvriers. C'est pourquoi il conçut le projet d'appeler à son secours la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, récemment fondée par l'illustre Mgr de Mazenod, et de confier à ces missionnaires l'évangélisation de l'Ouest.

En 1845, l'objet de ses désirs était réalisé ; et le R. P. Casimir Aubert, *O. M. I.*, accompagné du Frère Alexandre Taché, *O. M. I.*, débarquait à Saint-Boniface. Le vieil évêque, courbé sous le fardeau des infirmités plus encore que sous celui des ans, put alors entonner son *Nunc dimittis :* l'avenir de ses missions était assuré.

Combien il nous est doux, à nous humble successeur du premier évêque de Saint-Boniface, de reconnaître hautement le mérite de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée dans le développement donné à l'œuvre de Mgr Provencher ! Si ce grand évêque fut vraiment le fondateur de notre Eglise, on peut affirmer sans crainte, et il faut le proclamer en toute justice, que les Oblats ont partagé, de la façon la plus glorieuse, les honneurs de cette fondation. Sans eux, qui peut dire ce que serait devenue une œuvre si laborieuse et qui avait coûté au premier évêque de Saint-Boniface tant de sacrifices ?

Les Oblats ont été, dans toute la force du terme, les missionnaires de l'Ouest ; et les églises florissantes — nées sous leurs pas, organisées par leurs soins, fécondées par leur héroïsme — ne sauraient le reconnaître trop hautement.

La devise de leur Congrégation est celle du divin

Maître : *Evangelizare pauperibus misit me.* Par quelle merveilleuse application elle s'est ici réalisée ! Quoi de plus pauvre à tous les points de vue que ces immenses régions de l'Ouest canadien ! Il fallait des apôtres au cœur de feu pour porter le flambeau de la foi dans les glaces des grands lacs du Nord-Ouest et jusqu'au pôle nord. Aucune mission au monde ne fut jamais plus pénible et n'exigea dans l'âme des missionnaires une abnégation plus grande, un amour de Dieu plus vif et une charité plus héroïque.

En ce jour solennel du Centenaire de l'Eglise de Saint-Boniface, nous sentons qu'un grave devoir de reconnaissance nous incombe, et nous prions les membres dévoués de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée de vouloir bien agréer, de la part de celui qui a hérité d'une si grande partie de leurs travaux, l'expression sincère de sa profonde gratitude. La Providence, dans sa haute et impénétrable sagesse, a permis que fût modifié et limité d'une façon sensible notre champ d'action. Mais notre reconnaissance ne saurait subir les mêmes limites ; et, du siège que nous occupons, des voix s'élèvent, auxquelles nous joignons la nôtre, pour redire publiquement et solennellement aux fils incomparables de Mgr de Mazenod les remerciements des milliers de catholiques qui jouissent aujourd'hui du fruit de leurs sueurs et de leurs sacrifices.

+ ARTHUR BÉLIVEAU, *Archevêque.*

## XX. — Vingt-cinq années d'Episcopat en Saskatchewan.

C'est le 28 juin 1891 que Sa Grandeur Mgr Albert Pascal, *O. M. I.*, recevait la consécration épiscopale dans la cathédrale de Viviers, son diocèse natal. Il avait

été élu, le 19 avril de cette même année, Evêque titulaire de Mosynopolis et Vicaire apostolique de la Saskatchewan ; le 3 décembre 1907, il devenait le premier Evêque titulaire de Prince-Albert — érigé en évêché.

Vingt-cinq années d'un laborieux et fécond apostolat ! Ce quart de siècle trace une page glorieuse et immortelle, non seulement de l'Eglise particulière de Prince-Albert, non seulement de l'Eglise canadienne et de l'Eglise de France, mais de l'Eglise universelle elle-même — continuant, à travers les siècles, à conquérir les âmes et à étendre le règne de Jésus-Christ...

En arrivant à Prince-Albert, il y a vingt-cinq ans, le jeune évêque ne trouva qu'une remise pour palais épiscopal et une misérable cabane pour cathédrale. Les catholiques de Prince-Albert comprenaient à peine 150 personnes, dont quelques blancs et une douzaine de familles métisses et des sauvages.

Il se mit aussitôt à l'œuvre pour ériger une cathédrale et un évêché convenables, à l'aide d'aumônes recueillies en France. Le 22 mai 1892, fut bénite la pierre angulaire de la première cathédrale, à l'occasion de la visite des archevêques et évêques du Canada, conduits en excursion jusqu'à la côte du Pacifique par le R. P. Albert Lacombe, *O. M. I.* ; et, à la fête de Noël de la même année, Mgr Pascal pontifia pour la première fois dans sa nouvelle cathédrale — qui, à cette époque, passait dans l'Ouest pour un modèle du genre.

Le Vicariat de la Saskatchewan s'étendait alors jusqu'au pôle nord et comprenait à peu près tout le Vicariat apostolique du Keewatin d'aujourd'hui. Le nombre total des catholiques de toutes nationalités ne dépassait pas 7 ou 8.000. L'évêque avait alors 17 missionnaires prêtres, tous Oblats de Marie, pour veiller sur ce troupeau disséminé sur un champ d'apostolat aussi vaste qu'un empire...

La célébration du 25e anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Pascal, le 28 juin 1916, favorisée

par un temps superbe, fut marquée par des fêtes brillantes dont tous ceux qui en ont été les témoins garderont le plus agréable souvenir.

L'Archevêque métropolitain, Mgr Mathieu, de Regina, Mgr Emile Legal, *O. M. I.*, Archevêque d'Edmonton, et Mgr Budka, de Winnipeg, Evêque des Ruthènes, avaient tenu à venir rehausser de leur présence l'éclat de cette solennité. Parmi les autres dignitaires ecclésiastiques, citons : — le T. R. P. Isidore Belle, Assistant général, représentant la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée ; Mgr Lepailleur, de Montréal ; le R. P. Hippolyte Leduc, *O. M. I.*, Vicaire général de Saint-Albert ; le R. P. Henri Grandin, *O. M. I.*, Vicaire des missions, d'Edmonton ; le R. P. Charles Cahill, *O. M. I.*, Provincial du Manitoba ; le T. R. P. dom Bruno, *O. S. B.*, Abbé de Muenster ; etc. Outre un clergé séculier et régulier considérable, de nombreux fidèles étaient venus des différents points du diocèse, et surtout des environs de Prince-Albert ; on remarquait même un groupe de catholiques ruthènes, accourus avec empressement saluer leur évêque national.

A neuf heures, les officiants et tous les membres du clergé, en habit de chœur, s'assemblèrent dans la cour d'honneur de l'évêché, d'où le vénéré jubilaire fut conduit processionnellement à la cathédrale.

La messe pontificale, célébrée par Mgr Pascal, — et rehaussée par la présence de deux archevêques, d'un évêque, d'un abbé mitré et d'un nombreux cortège de prêtres et de religieux — fut une imposante cérémonie, tout à fait sans précédent dans l'histoire du diocèse. Les officiants étaient revêtus des magnifiques ornements sacerdotaux offerts au jubilaire par son clergé.

Le sermon en français fut donné par Mgr Mathieu qui, dans une langue châtiée et harmonieuse, fit un bel éloge de la France, pays d'origine de l'Evêque de Prince-Albert, et de la Congrégation des Oblats, dont il est l'un des membres les plus en vue.

M. l'abbé Brahic, de Prince-Albert, parla en anglais.

Compatriote de Mgr Pascal, enfant de l'Ardèche comme lui et connaissant sa famille, il passa en revue les différentes phases de la vie du héros de la fête, — le montrant, tour à tour, dans les années de sa jeunesse, dans sa vie solitaire de missionnaire dans l'extrême Nord, et enfin à la tête du diocèse de Prince-Albert.

Après le dîner, — qui réunit NN. SS. les Archevêques de Regina et d'Edmonton, l'Evêque des Ruthènes et tout le clergé autour de la table de Sa Grandeur — le T. R. P. Abbé Bruno, Vicaire général du diocèse, fit en quelques mots la présentation officielle des riches cadeaux offerts en souvenir, par tout le clergé du diocèse de Prince-Albert, au vénérable évêque jubilaire.

Plusieurs télégrammes et lettres de félicitations, adressées pour la circonstance à Sa Grandeur, furent lus au dîner ou au banquet du soir. Nous nous contenterons de citer la réponse de S. E. le Cardinal Gasparri au télégramme que Mgr Mathieu lui avait envoyé : — « Saint-Père, s'associant fêtes jubilaires sacre Mgr Pascal, lui envoie de tout cœur, avec vœux paternels, bénédiction apostolique ; bénit aussi Votre Grandeur avec prêtres réunis fêtes. »

A trois heures, Mgr Pascal — accompagné de NN. SS. les Archevêques de Regina et d'Edmonton, ainsi que de la plupart des membres du clergé (au nombre de plus d'une cinquantaine) — se rendit aux bureaux du *Patriote de l'Ouest*, où une adresse fut présentée à Sa Grandeur, au nom du personnel, par le R. P. Achille Auclair, *O. M. I.*, directeur du journal, et une collection des cinq premières années du *Patriote*, artistement reliée en deux volumes, lui fut offerte en cadeau.

A l'issue de la réunion du *Patriote*, les distingués visiteurs firent une agréable promenade à travers la ville — dans des autos généreusement mises à leur disposition par les catholiques et même par quelques protestants.

Le banquet du soir, qui couronnait les fêtes, à la salle paroissiale, a eu un immense succès, et a pris le caractère d'une magnifique démonstration de sympa-

thie, de la part de toutes les classes de la société, envers le vénéré jubilaire.

On remarquait dans l'assistance plusieurs personnes non catholiques, qui avaient tenu à venir s'associer à notre joie, montrant ainsi la haute estime dans laquelle est tenu Monseigneur l'Evêque de Prince-Albert chez nos frères séparés.

Plus de 200 convives avaient pris place autour de six grandes tables — artistiquement ornées de plantes vertes, et délicatement servies. A l'heure des discours, de nouveaux visiteurs affluèrent encore ; et il n'y eut bientôt plus un siège de libre.

La salle était sobrement décorée de guirlandes et de banderoles portant des inscriptions en français. On remarquait derrière la table d'honneur, drapant le portrait de S. G. Mgr Pascal, le grand drapeau Carillon du Sacré-Cœur offert par l'Association catholique franco-canadienne. Le service, assuré par un bataillon dévoué de dames et de jeunes filles, fut au-dessus de tout éloge.

Des adresses furent présentées, au nom du clergé par le R. P. Léandre Vachon, *O. M. I.*, au nom des laïques de langue française par M. Phillion père, et au nom des laïques de langue anglaise par l'honorable juge McGuire — qui, 25 ans auparavant, avait déjà pris la parole en leur nom. Témoin des temps héroïques des débuts de Mgr Pascal à Prince-Albert, ce dernier était particulièrement qualifié pour retracer cette belle page de l'histoire de l'Eglise dans l'Ouest et en tirer la leçon qu'elle comportait.

Mgr Pascal parla, pendant plus d'une heure, en anglais et en français. S'empressant de détourner de sa personne le mérite de la remarquable transformation qui s'est opérée sous sa direction, depuis un quart de siècle, — « tout ce qui s'est fait ici, a-t-il dit, a été l'œuvre de la Providence, qui s'est servie du zèle et de l'abnégation des missionnaires pour arriver à ses fins ». ACHILLE AUCLAIR, *O. M. I.*

## XXI. — On demande des Missionnaires pour l'Athabaska.

Permettez-moi, mon Révérend et bien cher Père, de vous exposer en quelques mots la pénible situation dans laquelle je me trouve, et de vous faire connaître les travaux auxquels aurait à se livrer le jeune missionnaire que je vous ai demandé pour ce pauvre vicariat d'Athabaska.

Déjà se sont établis, de côté et d'autre, plusieurs noyaux assez importants de colons canadiens, surtout à la rivière la Paix. La situation à laquelle il faudrait pourvoir est celle-ci : — Ces colons nous arrivent en foule et se dispersent un peu partout. Or, on compte parmi eux d'assez nombreux catholiques qui, s'ils sont négligés, oublieront facilement leurs devoirs religieux. Il nous faut donc, dès maintenant, déterminer et visiter des stations qui seront la base de futures paroisses ; car, lorsque les colons catholiques sauront que, dans certaines localités, on a l'assurance de rencontrer un prêtre, au moins de temps en temps, ils s'y établiront de préférence et s'y grouperont.

Un jeune Père, voyageant à cheval ou même à bicyclette, — car ce genre de locomotion est praticable dans nos immenses prairies — irait confesser et dire la sainte Messe, un dimanche dans un endroit et le dimanche suivant dans un autre ; et, si c'est un Père canadien, il sera plus à même que tout autre d'établir une paroisse sur une base solide, — à l'exemple des paroisses du Canada. Le pays se transforme rapidement, surtout à la rivière la Paix ; nous devons donc nous hâter, et battre le fer pendant qu'il est chaud.

J'ai exposé à la S. C. de la Propagande cet état de choses et ma pénurie de prêtres. On m'a répondu : « Demandez des missionnaires à votre Congrégation. » Je me suis alors adressé à notre T. R. P. Supérieur

général, qui m'a écrit : — « Nous n'avons point ici de prêtres disponibles ; mais, si le R. P. Provincial du Canada veut bien vous en envoyer, il nous fera plaisir. »

Vous demanderez quelles seraient les occupations de ce jeune Père ? Ce seraient les occupations d'un missionnaire : prêcher, confesser, célébrer la sainte messe, administrer les sacrements et surtout organiser des paroisses, — car nous sortons de la *sauvagerie* pour entrer en pleine civilisation. Il aurait à exercer le ministère auprès des sauvages comme auprès des blancs ; et, en principe, je voudrais qu'il apprenne une langue sauvage, — le cris, par exemple — et qu'il se rende capable d'exercer le ministère dans cette langue. Car, si les blancs nous arrivent en foule, ce n'est pas une raison pour abandonner nos chrétiens indigènes qui, quoique peu nombreux, se rencontrent un peu partout. Néanmoins, un jeune Père pourrait exercer le ministère dès son arrivée, car il aurait de quoi s'occuper avec les blancs. Ce ministère, il devrait l'exercer en français et en anglais, parce qu'il y a certaines localités où l'on ne parle que le français et d'autres où l'on ne parle que l'anglais.

Ce jeune Père ne serait pas seul : il aurait ordinairement un compagnon, — du moins, autant que la chose est possible, car souvent l'étendue du district à desservir oblige les Pères à se séparer pour plusieurs jours de suite. Un missionnaire est souvent réduit à faire sa cuisine ; quand ils sont présents tous les deux, chacun la fait à son tour.

Le missionnaire administre sa mission et doit tenir ses comptes en règle. Il y a, quelquefois, une ferme attachée à la mission, — avec des chevaux, du bétail à élever, des terres à cultiver ; les bâtisses sont en bois, et leur construction ne demande pas des charpentiers très habiles.

Ainsi donc, cher Père Provincial, envoyez-moi le plus tôt possible, je vous en prie, un ou deux missionnaires ayant les qualités requises pour le travail de

nos missions ; vous ne manquez pas de jeunes religieux chez lesquels vous les trouverez, — et ils seront reçus à bras ouverts. Je vous en remercie d'avance, et vous bénis de tout mon cœur...

Ce Vicariat a été confié à notre Congrégation et desservi, jusqu'à ce jour, par des missionnaires Oblats ; quand même je le voudrais, je ne saurais où en prendre d'autres. Pour l'amour de Dieu, de la sainte Eglise et de notre chère Congrégation, hâtez-vous de nous envoyer du secours.

+ EMILE GROUARD, *O. M. I.*

## XXII. — Départ d'un Missionnaire pour le Mackenzie.

Une touchante et symbolique cérémonie a eu lieu, le 27 juillet dernier, en l'église de Notre-Dame des Sept-Douleurs de Verdun (Canada), à l'occasion du départ du R. P. Edmond Pratte, *O. M. I.*, pour les Missions indiennes du Mackenzie. Le jeune apôtre a, pour ainsi dire, reçu l'investiture de sa mission, et a fait ses adieux au monde, à ses parents et à ses amis pour suivre l'appel de Dieu.

Le jeune Père est apparu dans le chœur, en face des fidèles, revêtu d'un costume de voyage, — comme pour symboliser sa ferme résolution de tout quitter à la voix de l'obéissance — et il a alors reçu, aux pieds des autels, l'ordre de partir et d'aller évangéliser les tribus indiennes, portion de la vigne du Seigneur qui lui est confiée. Un des prêtres de la paroisse, qui représentait pour la circonstance son Supérieur général, lui a répété la parole de Notre-Seigneur à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations de la terre, et

annoncez-leur à toutes la bonne Nouvelle ! » Le missionnaire s'est relevé ensuite, — pour ainsi dire transformé — et il a fait ses adieux, pendant que les fidèles priaient, pour qu'il soit digne de son apostolat, et que l'on chantait l'hymne du « Départ des Missionnaires ».

Le R. P. Arthur Pratte, *O. M. I.*, de la maison Saint-Sauveur de Québec, — son frère en religion et par le sang — a rappelé en quelques paroles tout le symbolisme de la cérémonie, pour en dégager une leçon vivante : tout sacrifier à l'appel du devoir. Il a fait remarquer quelle source de consolation cette conviction de faire son devoir procure au missionnaire comme à ses parents bien-aimés, qui l'ont eux-mêmes généreusement donné à Dieu, — et c'est là toute une récompense qui allège le sacrifice...

Après la cérémonie, les deux Pères Pratte ont été l'objet d'une fête de famille chez M. J.-W. Pratte, leur père, lequel avait tenu à honneur de saluer le départ du missionnaire par une grande réception. Un groupe familial de quelque cinquante personnes s'était réuni pour recevoir, avec la bénédiction du jeune apôtre, ses conseils et ses encouragements. Mlle Bertha Pratte, sa sœur, lui a alors lu une adresse et lui a remis une bourse de voyage bien garnie.

Le P. Edmond Pratte a su trouver, en réponse, les mots qui consolent et a exprimé sa gratitude à ses vieux parents, — « qui lui ont donné, dit-il, plus qu'il n'avait jamais espéré » — comme à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à aplanir les difficultés dressées sur son chemin et qui l'ont aidé à poursuivre sa vocation jusqu'au bout...

Entouré de ses plus proches parents, qui lui faisaient escorte, le jeune missionnaire a pris le train, trois jours plus tard, en route vers les missions lointaines du Nord-Ouest. Il a dû séjourner quelque temps à Ottawa, pour y revoir ses confrères en religion ; puis il s'est rendu à Winnipeg par la route des Grands Lacs, a mis pied à terre à Edmonton et enfin s'est engagé sur la rivière la Paix jusqu'au fort Athabaska, — pour de

là procéder jusqu'au fort Résolution, où il est attaché au personnel de Mgr Gabriel Breynat, *O. M. I.*, Vicaire apostolique du Mackenzie.

D'après le *Devoir.*

## XXIII. — Les Cafres du Basutoland en France.

Grand comme trois départements français et peuplé de 400.000 habitants, — dont les neuf dixièmes sont idolâtres et polygames — le Basutoland est. au point de vue civil, une dépendance du gouvernement du Cap (Afrique australe) et, au point de vue ecclésiastique, un vicariat apostolique qui compte déjà de 10.000 à 12.000 catholiques (1). De même que la plupart des colonies et protectorats britanniques, il a fourni un contingent de mobilisés, qui sont venus en Europe s'incorporer à l'armée anglaise. C'est au sujet de ces Sud-Africains, à l'évangélisation desquels il se consacre depuis une quinzaine d'années, que le R. P. Montel nous envoie la communication suivante, — datée de Samarie, par Mafeteng, 14 mai 1918.

En ces derniers temps, un certain nombre de Basutos — catholiques, protestants ou païens — sont partis pour la France

Parmi eux, se trouvaient deux de mes paroissiens. L'un y est encore, l'autre est déjà de retour. Ce voyage leur a fait du bien. Ils ont vu les églises catholiques des grandes villes, et leur beauté les a impressionnés vivement. Quelle différence avec nos chapelles du Basutoland — si pauvres, si basses, sans plafond et sans pavé ! Certes, ils nous avaient bien entendus parler de la splendeur des cathédrales françaises ; mais ils n'avaient pu s'en faire une idée, même approximative. Aussi, dans leur allégresse, étaient-ils fiers d'appartenir à la Religion catholique qui, en fait d'édifices religieux, a suscité tant de chefs-d'œuvre. Ils auraient voulu

(1) Voir *Missions*, juin 1919, page 32.

passer des heures entières dans ces « superbes maisons de la prière » — où l'âme se sent plus près du ciel.

Le voyage de France a fait du bien aussi aux indigènes protestants. Laissés dans l'ignorance, ou même souvent induits en erreur par la phraséologie de leurs ministres noirs, ils s'imaginaient trouver en Europe un autre Basutoland avec des ébauches de *temples* à tous les cinq kilomètres. Grande a été leur surprise. Eh ! quoi, leur Eglise, l'Eglise du Basutoland — *l'Eglise française*, comme elle s'intitule pompeusement — serait-elle donc quantité négligeable dans le beau pays de France ? Cette constatation a fait réfléchir plus d'un hérétique et a consacré une fois de plus la véracité de nos paroles.

Le voyage de France a fait du bien aux païens eux-mêmes — qui sont encore très nombreux au Basutoland. Le spectacle de la foi des bons catholiques leur a donné un peu le goût de la vraie Religion. Aussi, plusieurs se sont convertis ; et certains, plus pressés, ont même été baptisés avant leur retour ici.

Chrétiens ou païens, catholiques ou protestants, les Basutos n'oublieront pas l'accueil cordial qui leur a été fait et les bons traitements dont ils ont été l'objet. Philosophes à leur manière, ils conçoivent mieux maintenant pourquoi la Providence a donné, à la France surtout, la mission d'évangéliser le monde. De plus, ils n'ont pas été sans remarquer l'activité laborieuse des populations de la campagne. Quelle différence avec leur Basutoland, où hommes et femmes passent les trois quarts de l'année dans une demi-oisiveté !...

Vous dirai-je, maintenant, un mot de ma mission de Samarie ? Elle est immense, savez-vous ? De ma résidence, comme point central, ma paroisse s'étend, partout à la ronde, sur un cercle de 30 kilomètres de rayon. Et je suis seul prêtre pour desservir ce vaste district.

Ici, le ministère ne ressemble guère aux fonctions pastorales des prêtres d'Europe. C'est à grand renfort d'équitation que s'effectuent nos tournées d'adminis-

tration. Nous avons, heureusement, d'excellents poneys au Basutoland ; et nos déplacements se font facilement et agréablement. Tous les missionnaires sont pourvus de ces intrépides coursiers. Pratiquement, nous n'allons jamais à pied, — nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons suffire à la besogne qui nous incombe. Que ne sommes-nous plus nombreux !

Fondée en 1907 et dédiée à saint François Xavier, la mission de Samarie est en voie de plein développement. Le mouvement des conversions est bien lancé. Daïgnez me seconder un peu par vos prières et vos aumônes. ANTOINE MONTEL, *O. M. I.*

## XXIV. — Mgr Brault, O. M. I., Evêque de Jaffna.

Nos vénérés lecteurs connaissent déjà le nom du nouvel Evêque de Jaffna (1). Ils seront heureux, nous en sommes convaincu, d'en savoir plus long sur ce vénéré pontife — dont l'élection a été saluée avec tant de joie et de reconnaissance par ses diocésains du nord de Ceylan. Après une courte esquisse biographique, nous allons donc traduire en partie ci-après les appréciations qu'ont publiées sur l'élu du Seigneur les deux grands journaux de l'île — le *Ceylon Catholic Messenger* et le *Jaffna Catholic Guardian.*

Sa Grandeur Mgr Jules-André Brault naquit à Brain-sur-l'Anthion, diocèse d'Angers, le 22 mars 1867. Il commença ses études secondaires à Beaugé, en 1878 ; et, en octobre 1886, il entra au grand Séminaire d'Angers. L'année suivante, il se présenta au noviciat de Notre-Dame de l'Osier — d'où, après ses premiers vœux, il partit pour le scolasticat de Rome (1888-1890).

Le 29 septembre 1890, il était ordonné prêtre par Mgr Mathieu Balaïn, *O. M. I.*, Evêque de Nice (et, plus tard, archevêque d'Auch) ; et, quatre mois après, — le 29 janvier 1891 — il arrivait comme missionnaire à Colombo. Il fut envoyé, comme professeur, au Sémi-

(1) Voir *Missions*, mars-juin 1919, pages 29 et 73.

naire Saint-Bernard. Mais, en 1892, il fut mis à la tête de la mission Saint-Sébastien, à Moratuwa, et, en 1893, placé comme auxiliaire à Negombo. Puis, en 1895, il devint missionnaire à Palagaturai, — en 1897, à Chilaw — et, en 1900, de nouveau à Negombo, où il resta cette fois plusieurs années, devenant, en 1901, Supérieur du district de Negombo et prenant, tout le temps, grand intérêt aux affaires publiques de la région, pour le plus grand bien de tous et de chacun.

C'est alors que S. G. Mgr Antoine Coudert, *O. M. I.*, Archevêque de Colombo, reconnaissant ses talents d'administrateur, le nomma, le 13 août 1907, vicaire général de son archidiocèse. En juin 1908, il vint en Europe, pour assister au Chapitre général des Oblats. Il était de retour à Colombo, le 21 avril de l'année suivante ; et, quelques jours après, il y devenait administrateur général des écoles catholiques. Enfin, en 1914, — durant l'absence du R. P. Louis Coquil, *O. M. I.* — il dut cumuler ses charges de vicaire général du diocèse avec celles de pro-vicaire des Missions de Ceylan.

« Lorsqu'en février dernier, lisons-nous dans le *Ceylon Catholic Messenger*, survint la mort de S. G. Mgr Henri Joulain, *O. M. I.* (1), et que, tôt après, on commença à agiter la question de son successeur éventuel, les regards d'un grand nombre — de tous ou presque tous, pourrions-nous dire — se tournèrent du côté du R. P. Jules Brault, *O. M. I.*, vicaire général de l'archevêque et administrateur général des écoles de l'archidiocèse de Colombo. Tous ceux qui s'intéressent au bien du diocèse de Jaffna souhaitaient et espéraient cette nomination. Le R. P. Brault, en effet, était partout avantageusement connu : durant les douze années qu'il a passées au milieu de nous, comme vicaire général et bras droit de Mgr Coudert, tous ont remarqué et admiré, chaque jour davantage, sa valeur et ses vertus, ses capacités administratives, son tact

(1) Voir *Missions*, n° 209, page 71.

et sa bonté, son jugement sûr et ses grandes connaissances...

« Après six mois d'attente, la décision de Rome est arrivée. Et le choix de Rome est tombé sur celui que la voix du peuple avait déjà désigné pour la charge redoutable de Pasteur d'un si vaste diocèse. Et le sentiment populaire est que l'élu de Rome est éminemment digne de porter ce noble fardeau : digne, par son grand esprit et son grand cœur, de recevoir l'amour et la confiance d'un peuple tout entier, — digne d'être l'objet de l'obéissance et de la fidélité de son clergé, — digne, enfin, de veiller à sa place et en son nom sur le troupeau du Christ... »

« Tous ceux qui connaissent et aiment le R. P. Brault — et quel est celui qui, le connaissant, ne l'aime pas ? — prieront avec ferveur qu'au jour de sa consécration épiscopale l'évêque élu reçoive du Saint-Esprit une telle abondance de grâces qu'il puisse remplir les devoirs si importants et si délicats de sa nouvelle charge pour la plus grande gloire de Dieu... »

« La nomination au siège de Jaffna, dit à son tour le *Jaffna Catholic Guardian*, d'un prêtre si distingué et d'un religieux si éminent, doué de rares talents d'intelligence et d'une habileté administrative peu commune, d'un homme de larges sympathies et d'un grand cœur mais d'une bonté sans faiblesse, — sans parler de l'expérience, aussi variée qu'étendue, qu'il a acquise tant comme missionnaire que comme Vicaire général et comme Inspecteur général des écoles de l'archidiocèse — est une telle bénédiction pour notre diocèse que nous avons bien le droit de nous féliciter de la faveur que le Ciel veut bien nous faire.

« Nous savons bien que notre gain est une grande perte pour Colombo ; mais la pensée que leur bien-aimé Vicaire général fait désormais partie de cette lignée d'illustres prélats — les Bettachini, les Semeria, les Bonjean, les Mélizan et les Joulain — aux noms si affectueusement révérés à Jaffna, et qu'il fera de grandes choses pour la gloire de Dieu ici, dans notre

pays du nord, cette pensée dissipera chez eux le sentiment de leur perte, ou plutôt réjouira même le cœur de S. G. Monseigneur l'Archevêque et consolera celui des prêtres et des laïques de son archidiocèse.

« Lorsque notre nouvel évêque viendra prendre possession de son diocèse, il peut être sûr que les ouailles lui feront une réception vraiment royale ; et il sera heureux de trouver chez nous un clergé zélé et dévoué et toujours prêt à seconder ses efforts, ainsi que des laïques loyaux et généreux et ne désirant rien tant que d'aider de toutes façons leurs pasteurs bien-aimés.

« En attendant, tout en offrant à Monseigneur l'Evêque nos plus cordiales et respectueuses félicitations, nous prions avec ferveur le Dieu tout-puissant de répandre sur lui ses grâces les plus choisies et de le garder, plein de santé et de force, au milieu de nous, durant de nombreuses et longues années, pour le plus grand bien et la prospérité de l'Eglise dans le diocèse de Jaffna. »

Inutile d'ajouter, en terminant, que les *Missions*, en s'appropriant ce dernier alinéa, sont heureuses, encore une fois, de souhaiter à Mgr Brault, en même temps qu'une longue carrière, tous les succès que rêve son cœur d'évêque et toutes les consolations que méritent son zèle et sa piété (1).

~~~~~~~~~

(1) S'il s'était glissé dans cet article — comme, du reste, dans les autres articles de la Revue — quelques erreurs historiques dignes d'être relevées, nous prions qui de droit de *nous* les signaler au plus tôt. Mille mercis d'avance ! Et, en attendant, réparons quelques-unes des fautes remarquées dans notre n° 209 : — 1° Le chapitre concernant les *Oblats à Ceylan* (p. 25-32) aurait dû être signé « Antonin Guinet, *O. M. I.* » ; — 2° Nos lecteurs auront d'eux-mêmes changé en « milliers » les « millions » d'associés de la *Pieuse Union Mariale* de Hünfeld (p. 54) ; — 3° C'est « Mas d'Orsières », et non pas « Méandre », qui a eu l'honneur de posséder le berceau du *R. P. Beys, O. M. I.* (p. 113).
~~~~~~~~~

# VICARIAT DU KEEWATIN

## Mgr Charlebois, O. M. I., en Tournée pastorale.

### A. — Mission Saint-Joseph.

Le 6 juillet 1913, je partais pour aller visiter les missions qui se trouvent dans le nord de mon Vicariat. Un bon Canadien eut l'obligeance de m'offrir une place dans son joli petit bateau à gazoline. Remonter la rivière Saskatchewan, sur un parcours de 75 milles anglais, fut l'affaire de quelques heures. Le charme de la température et des paysages rendit le trajet des plus agréables.

A 4 heures du matin, je débarquais à la Mission de Saint-Joseph, à Cumberland, sur les bords du lac du même nom. Je surprenais au lit le bon petit P. Henri Boissin, *O. M. I.*, qui était tout confus et peiné de n'avoir pas pu sonner sa cloche et me faire une réception solennelle. Je connaissais son cœur et sa bonne volonté, — cela me suffisait. Visiter le Saint Sacrement et dire ma messe était, à mes yeux, plus agréable et plus important.

Le Cumberland étant, par sa position, un point central, — entre l'Ouest, l'Est et le Nord — fut choisi dès les débuts, par la fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson, pour un poste des plus importants. Ce fut toujours un chef-lieu, où réside un des gérants généraux de cette compagnie.

Dans les registres de la mission, on trouve des actes de baptêmes, de l'année 1846, signés par les illustres missionnaires — Mgr Taché, *O. M. I.*, et Mgr Laflèche. C'était, sans doute, à leur passage pour aller fonder la lointaine Mission de Saint-Jean-Baptiste, à l'Ile-à-la-Crosse, qu'ils avaient fait ces baptêmes. Dans la suite,

à divers intervalles, d'autres Oblats bien connus y firent de courtes apparitions, — par exemple, les Pères Julien Moulin, Alexandre Blanchet, Alphonse Gasté et Etienne Bonnald, *O. M. I.*

Mais ce n'est qu'en 1877 que le R. P. Mélasype Paquette, *O. M. I.*, y vint fixer sa demeure. Aidé des Frères Auguste Némos et Fabien Labelle, *O. M. I.*, il construisit une simple maison en troncs d'arbres : la moitié servait de chapelle et le reste de résidence.

A son arrivée, la population catholique n'était que d'une trentaine environ. Mais le zèle et le dévouement de ce bon Père attirèrent un certain nombre de protestants dans le sein de notre sainte Religion. Actuellement, nous y comptons plus de 200 catholiques. Les protestants ont encore, tout de même, une majorité de 225.

En 1880, le R. P. Pierre Lecoq, *O. M. I.*, actuellement directeur de l'école indienne de Norway House, devint le compagnon du P. Paquette ; et il lui succéda peu après.

Vers 1885, faute de ressources suffisantes, Mgr Vital Grandin, *O. M. I.*, retira le missionnaire ; et la mission fut abandonnée pendant deux ans. Pendant cet intervalle, elle fut visitée à tour de rôle par les Pères Benjamin Desroches, Jules Teston et François Ancel, *O. M. I.*

En 1887, au mois de septembre, le jeune P. Ovide Charlebois, *O. M. I.*, arriva du scolasticat d'Ottawa. Il avait son obédience pour la mission de Sainte-Gertrude, au lac Pélican ; mais son supérieur, le R. P. Bonnald, cédant aux sollicitations des sauvages, le laissa de résidence à cette Mission de Saint-Joseph.

Il trouva la maisonnette toute dénudée ; et, pour moyen de subsistance, il ne lui restait que cinq livres de lard et vingt livres de farine. Il ne tarda pas à se voir réduit à la mendicité. Ce n'est qu'en 1891 qu'il reçut quelques secours de Mgr Albert Pascal, *O. M. I.*, nouvellement devenu Vicaire apostolique de la Saskatchewan. Pendant seize ans, il fut condamné à vivre

seul et à n'avoir d'autre serviteur que lui-même. Dieu seul sait ce qu'il eut à souffrir, tant dans sa solitude que dans les longs et nombreux voyages qu'il a eu à faire pour visiter les autres missions dépendantes, — entre autres celle du Pas.

A force d'économies et de travail personnel, il réussit cependant à terminer l'église que le P. Lecoq avait commencée — plusieurs années auparavant. Depuis, le P. Boissin y fit quelques améliorations, la couronna d'un petit clocher et la rendit assez coquette. Elle mesure cinquante pieds de long sur trente de large et vingt de haut.

En 1903, le P. Charlebois fut appelé à prendre la direction de l'école Saint-Michel à Duck Lake, près de Prince Albert ; et il eut pour successeur le bon P. Boissin, — le même que je surpris au lit et qui me donna une si cordiale hospitalité. Mon séjour en son aimable compagnie fut de courte durée ; car ma visite officielle avait été faite peu auparavant.

### B. — **Mission Sainte-Gertrude.**

Le 8 juillet, au soir, je m'embarquai dans mon petit canot, monté de deux bons et robustes sauvages, et me dirigeai vers la Mission de Sainte-Gertrude, au lac Pélican, — distance, 150 milles. De loin, le P. Boissin me salua et me souhaita bon voyage, au son de ses deux jolies petites cloches.

Le trajet dura quatre jours. Il ne fut pas sans difficultés : grand nombre de rapides à remonter, de portages à traverser, puis de fréquentes averses de pluie et bourrasques de vents à subir. On aurait dit que le démon, jaloux du bien prévu que ferait ma visite, déchaînait tous les éléments contre nous. Il réussit à nous faire souffrir, mais non à nous décourager.

Le 12, jour fixé pour notre arrivée, nous sommes en face de la Mission de Sainte-Gertrude. Il est 8 heures du soir ; mais le soleil luit encore à l'horizon, et un calme complet avait succédé à la tempête.

Le long de la route, une quinzaine de canots sauvages s'étaient joints au nôtre. Nous formions une petite flottille intéressante. Nous ne tardâmes même pas à être signalés à la mission. On crie de côté et d'autre : « *Kitchiaymihewikimaw, Kitchiaymihewikimaw!* (Le Grand Chef de la Prière, le Grand Chef de la Prière ! L'Evêque, l'Evêque !) » Les hommes courent à leurs fusils ; et c'est à qui ferait brûler le plus de cartouches. Les enfants lancent des cris de joie, les mères courent aux environs du débarcadère, et le P. Nicolas Guilloux, *O. M. I.*, fait retentir sa petite cloche, rallie ses enfants de chœur, puis donne le mot d'ordre un peu partout. Du fond de notre canot, nous contemplons ce joli spectacle — tout en sentant notre cœur rempli d'émotions.

A peine avions-nous mis pied à terre que tous ces bons sauvages tombent à genoux pour recevoir une bénédiction. Pour répondre à leur désir, je fais immédiatement la cérémonie de la poignée de mains, — qui consiste à faire le tour du groupe en touchant la main de chacun et en faisant baiser mon anneau. C'est avec un grand esprit de foi qu'on accomplit ce cérémonial. Tous ensuite nous passons à l'église pour saluer le Dieu eucharistique et en recevoir une bénédiction.

C'était en même temps l'ouverture de la retraite. Pendant cinq jours, ces pauvres enfants des bois sont à notre disposition. Nous en profitons pour leur faire connaître et aimer davantage le bon Dieu. Ils sont tous heureux de voir que le Grand Chef de la Prière peut parler facilement leur propre langue. De mon côté, j'éprouve un vrai bonheur d'être témoin de leurs bonnes dispositions et de leur grande piété. Quelle joie pour moi de les voir s'approcher tous les matins de la sainte Table ! Tous aussi s'empressent d'accomplir les conditions pour gagner l'indulgence du Jubilé. Trente ont le bonheur de recevoir le sacrement de Confirmation.

Dans l'intervalle des cérémonies, leur plus grande consolation est de venir me rendre visite. Petits comme grands, jeunes comme vieux, ont accès et autant qu'ils le désirent. C'est la liberté franche de l'enfant à l'égard

de son père affectionné. Nous nous sentons en famille. De part et d'autre, nous jouissons et sommes heureux.

Cette mission est agréablement située sur la rive nord du lac Pélican, à une petite distance d'un détroit du nom de « Détroit de la Frayeur (*Opahustigan*) », parce qu'autrefois, du temps des guerres indiennes, les sauvages venaient se cacher dans ce détroit pour attaquer les passants.

Son fondateur est le R. P. Bonnald. Il vint s'y fixer en 1877. Il demanda d'abord l'hospitalité à un bon vieux métis, qui était au service de la Compagnie de la baie d'Hudson. L'année suivante, il se fit construire une petite cabane de 3 ou 4 mètres carrés. C'était la pauvreté même. Plus tard, les Frères Labelle et Némos vinrent lui élever une habitation un peu plus vaste — mais encore des plus modestes. Ils bâtirent également une chapelle, dont la tribune servait de chambre à coucher. C'est dans cette chambre que j'ai eu le bonheur de me reposer plus d'une fois. Ce n'est qu'en 1902 qu'une église spacieuse et plus convenable fut érigée. Elle mesure 54 pieds de long sur 30 de large. Un joli clocher la domine, et sa voûte arrondie et décorée en fait une merveille aux yeux de nos bons sauvages.

En 1900, le P. Bonnald fut appelé à travailler sur une autre partie de la Vigne du Seigneur. Son départ ne fut pas sans déchirements de cœur, tant de la part de ses sauvages que de la sienne. Ayant été moi-même témoin de cette séparation, mon cœur en est encore tout ému — rien qu'au souvenir.

Pendant son séjour de 23 ans, ce bon Père avait ici beaucoup souffert — de la pauvreté, de la solitude et de toutes sortes de misères. Que de voyages il avait faits, en canot ou en traîneau à chiens, — que de nuits passées à la belle étoile, et par des froids des plus intenses, — que de périls il avait courus !

Mais, en retour, le bon Dieu lui avait ménagé bien des consolations. Il avait vu tous ces sauvages du lac Pélican, de Churchill et du Fort-Nelson passer du paganisme à notre sainte Religion et devenir de fervents

chrétiens. Plus d'une fois, il eut le bonheur de faire des cérémonies de baptêmes de 50 à 60 catéchumènes. Il forma une population catholique que nous évaluons aujourd'hui à 650, contre 130 protestants. Il n'y a plus un seul infidèle. C'est une des plus ferventes chrétientés de mon Vicariat.

Ces sauvages, qui appartiennent à la nation des Cris, sont d'une nature douce, docile et apte à tous les sentiments religieux. Il y aurait de belles pages à écrire pour démontrer leur esprit de foi et de piété, ainsi que leur dévouement pour la Religion. Dans le cours de l'année dernière, les missionnaires leur ont distribué 9.500 communions. Cela en dit assez, surtout lorsqu'on sait que ces sauvages vivent, pour la plupart, éloignés de l'église et n'ont que rarement l'opportunité de se trouver à portée de recevoir le Pain « qui rend le cœur fort », comme ils disent dans leur langue.

C'est de ces bons chrétiens qu'il me fallut me séparer, dans la soirée du 17 juillet. Cette séparation n'était qu'un « au revoir », car bientôt je devais repasser à la même mission. Malgré cela, le départ fut des plus solennels. Tous — hommes, femmes et enfants — étaient réunis pour recevoir une dernière bénédiction et vénérer mon anneau.

Notre petit canot s'éloigna sur le lac, au son de la cloche et au bruit d'une fusillade nombreuse et fournie.

### C. — **Mission du Caribou.**

Notre prochaine halte sera à une distance de 150 milles plus au nord. Mes deux rameurs ne trouvent pas cela long. « Nous arriverons en trois ou quatre jours », disent-ils. En parlant ainsi, ils font plier leur aviron et bouillonner l'eau.

Dans une des baies de la rivière Churchill, sur la rive tout à coup apparaît un ours. Nous comptons déjà nous régaler de sa chair, la carabine est prête à faire feu, le canot approche doucement et sans bruit; mon

kodak est en position pour prendre un joli instantané, lorsque le fin animal prend peur et s'enfuit dans la profondeur de la forêt, — nous laissant bien déconcertés !

Plus loin, un gros porc-épic s'amuse sur le bord de l'eau. Moins sage que l'ours, il nous donne le temps de l'approcher, de le photographier et de l'immoler au profit de notre estomac. Il nous fournit un excellent plat pour notre souper.

Le 17, un samedi, nous débarquons à l'entrée du grand lac Caribou. C'est juste le jour fixé, depuis l'hiver dernier, pour mon arrivée. Cela montre que nous sommes réguliers, même chez les sauvages. Ces derniers le savent ; aussi sont-ils tous prêts à la réception. Ils n'ont pas de missionnaire à leur tête, mais, n'importe, ils ont de la poudre et des fusils, — ils s'en servent pour annoncer aux échos de la forêt qu'ils sont dans la joie et qu'ils saluent leur Grand Chef de la Prière.

Leur nombre n'est que de 50, tous de la nation des Cris. Ils sont les ouailles du P. Guilloux, de la Mission du lac Pélican. Ces braves gens, pour mieux me recevoir, ont construit d'eux-mêmes une toute petite chapelle, qui est des plus modestes et encore inachevée, mais propre cependant et plus convenable pour la célébration des saints Mystères que la pauvre cabane indienne. Pour eux, elle vaut la cathédrale de New-York. Ils sont heureux de me dire qu'ils l'ont construite de leurs propres mains. Chacun me montre les pièces de bois qu'il a été équarrir dans la forêt. Joseph Bighetti, tout triomphant, m'apporte le banc qu'il a fabriqué pour me servir de trône pendant la messe : il n'a qu'un mètre et demi de haut, mais, malgré ma taille de deux mètres, mes pieds ne touchent pas le pavé lorsque je m'y installe ! Comme de raison, je trouve tout extrêmement beau et mon admiration ne tarit pas. Ils en sont fiers, et leur joie est grande.

Le lendemain, dimanche, personne ne manque à la messe, mais pas un seul n'est capable de m'accompagner. Je commence par la bénédiction de la chapelle ; puis je

chante une messe pontificale — sans servant et sans chantre. Je ne donne que 6 confirmations.

Pendant trois jours, je suis à la disposition de ces braves gens. Je fais le catéchisme aux enfants, je prêche aux grandes personnes, et j'accueille tout le monde, — et tout le monde ici, comme au lac Pélican, aime à venir s'entretenir avec leur cher *Kitchiayamihewikimaw*. Les enfants prennent la liberté de solliciter une image, une médaille ou un chapelet. Ils finissent par s'approcher, touchent mes boutons violets, s'emparent de ma croix et demandent à la baiser ; ils se montrent aussi à l'aise qu'un enfant avec son père. Ils sont noirs, sales et couverts de poux ; je les aime tout de même, et je me sens heureux avec eux. Leur naïveté ne me les rend que plus chers.

### D. — Mission Saint-Pierre.

Il faut cependant s'en séparer. De nouveau dans notre embarcation, et nous nous dirigeons vers la Mission de Saint-Pierre, terme de notre voyage. L'unique lac Caribou nous en sépare ; mais, à lui seul, il mesure 200 milles de long. Il y a encore bien des coups d'aviron à donner. Le vent est violent et semble vouloir envahir notre canot.

La première nuit se passe près de la tombe de deux Anglais qui, il y a vingt-cinq ans, sont venus chercher fortune ici, en faisant la chasse, mais qui n'y ont trouvé que la mort. Ils ont été trouvés gelés et couverts de neige : la faim et le froid les avaient réduits à cet état. Un trou creusé dans le sable de la grève leur sert de tombeau. — « Voilà, me dis-je, où l'amour de l'argent a conduit ces deux pauvres misérables. Ne serait-ce pas lâcheté de notre part, à nous missionnaires, si nous n'osions affronter les mêmes dangers pour l'amour de Dieu et le salut des âmes ? » Cette pensée me fortifia et me donna un nouveau courage.

Le lendemain, un vent favorable gonfle notre voile et nous fait naviguer agréablement. Quelques mouettes

imprudentes s'exposent à la portée de notre fusil, et nous procurent l'avantage d'un dîner à la viande fraîche. Et, entre temps, de belles grosses truites viennent s'accrocher à notre hameçon, qui flotte à l'arrière du canot. C'est toute une joie de les voir sortir de l'eau et se débattre à l'intérieur de notre embarcation.

Dans la matinée du cinquième jour, la Mission Saint-Pierre nous apparaît dans le lointain. Tout d'abord on ne voit que des points blancs, mais bientôt on distingue les maisons, les tentes et nombre de drapeaux de toutes nuances. Comme dans les autres missions, de nombreuses détonations de fusil nous annoncent au loin que nous sommes les bienvenus. Chacune d'elles est un salut et une expression de joie. Le bon Père Louis Egenolf, *O. M. I.*, est sur le rivage et agite son chapeau.

Enfin, nous voilà dans ses bras. Comme nous l'embrassons de tout cœur, ce brave missionnaire ! Nous en faisons autant au jeune Fr. Urbain Drouin, *O. M. I.*, son unique compagnon. Tous deux me sont d'autant plus chers qu'ils sont plus éloignés et abandonnés.

En vrai bon missionnaire, ce cher Père veut faire les choses solennellement. Tout d'abord, il ne peut retenir les sentiments qui débordent de son grand cœur. Debout sur la grève, il me souhaite en bon français la bienvenue et me dit toute sa joie et son bonheur. Il ne m'est pas facile de retenir mes larmes. Le cœur ému, nous nous avançons vers l'église, dans un chemin couvert de fleurs sauvages et bordé de bannières et d'oriflammes. De chaque côté, les sauvages se prosternent pour recevoir une bénédiction.

A l'église, le chef des Cris se présente devant le trône et me lit une belle adresse. D'une voix tremblante d'émotion, il se fait l'interprète des siens et me dit toute leur joie et leur bonheur de voir arriver au milieu d'eux celui qui vient au nom du « Superlatif Grand Chef de la Prière, — *Mamawiyes Kitchiayamihewikimaw* » (le Pape).

Le chef des Montagnais vient à son tour. Son esprit de foi lui donne une telle idée de la dignité épiscopale

qu'il n'ose rester debout. Prosterné à deux genoux, il commence la lecture de son adresse ; mais l'émotion le gagne, et il est forcé de discontinuer.

Je suis moi-même vivement émotionné. Je puis à peine leur témoigner ma reconnaissance pour leur belle réception et la joie que j'éprouve de les revoir, surtout de les retrouver si bien disposés. Notre-Seigneur sort alors de son tabernacle, et sa bénédiction termine cette première cérémonie — qui fut des plus belles et des plus touchantes.

Faisons maintenant connaissance avec cette mission. C'est l'une des plus anciennes du pays : elle vient après celle de l'Ile-à-la-Crosse, qui a été fondée en 1844. Le premier missionnaire a dû venir au lac Caribou une dizaine d'années après. Les débuts furent très pénibles, tant sous le rapport spirituel que sous le rapport matériel. La pauvreté des missionnaires allait jusqu'à la misère noire.

Le principal de ces missionnaires — celui qui en est regardé comme le fondateur, bien qu'il ne fût pas l'ouvrier de la première heure — est le R. P. Gasté, aujourd'hui octogénaire et retiré (1). Il y passa quarante-trois années de sa vie. A son arrivée, tous les sauvages, de nationalité montagnaise, étaient encore païens. Leur nombre dépassait les 600. A son départ, en 1902, tous professaient notre sainte Religion, et la plupart se distinguaient comme fervents catholiques. Mais Dieu seul sait quel zèle et quel dévouement il a fallu pour arriver à ce résultat. Pendant plusieurs années, ces Montagnais se sont montrés rebelles à la grâce. Ce n'est qu'à force de patience et de souffrances que le saint P. Gasté finit par les gagner à Dieu. Aujourd'hui, c'est une belle chrétienté qui nous donne des consolations par l'esprit de foi qui y règne.

Par suite de différentes épidémies, le nombre de ces

(1) Le R. P. Alphonse Gasté, *O. M. I.*, vient de mourir, le 27 novembre 1919, à l'âge de 89 ans, dont 58 de vie religieuse, R. I. P.

sauvages a beaucoup diminué. La population actuelle est réduite à 366. Il n'y a aucun protestant parmi eux. Il y a un infidèle ; mais c'est un blanc qui est allé se réfugier là pour faire la chasse.

La langue des Montagnais diffère complètement de celle des Cris. Elle est très difficile à apprendre, à cause de sa prononciation. Les Cris sont peu nombreux en cette mission ; cependant, ils semblent dominer, parce qu'ils sont supérieurs en intelligence.

Le successeur du P. Gasté fut le R. P. Arsène Turquetil, *O. M. I.*, qui eut pour compagnon le R. P. Egenolf. En mars 1911, le P. Turquetil fut appelé à devenir l'apôtre des Esquimaux de la Baie d'Hudson. Son compagnon resta seul alors. On lui laissa entendre qu'un socius lui serait bientôt accordé ; mais, malheureusement, ce socius n'est pas encore arrivé ; il n'est même pas attendu.

Je ne puis assez admirer le courage et le dévouement de ce cher P. Egenolf. Son isolement est des plus pénibles. Il passe jusqu'à six mois sans pouvoir se procurer le bienfait d'une absolution. Son travail est écrasant. En hiver, il a de nombreuses courses à faire en traîneau à chiens, pour aller visiter ses sauvages dans leur campement. Il passe des semaines au milieu d'eux, soumis à leur pauvre régime, couchant dans leur hutte de toile, partageant leurs mets si peu appétissants, — souvent n'ayant ni pain, ni sucre, ni sel, rien que du poisson ou de la viande de caribou bouilli dans l'eau, sans cesse mangé par les poux, dont il ne peut se défendre, et contraint à une malpropreté rebutante.

A la maison, son unique serviteur est le jeune et bon petit Frère Drouin, dont les forces n'égalent pas la bonne volonté. Il suffit à préparer les repas et à entretenir la maison, ce qui est déjà beaucoup ; mais tout le travail de l'extérieur retombe sur le pauvre P. Egenolf. Ainsi, c'est à lui qu'il appartient de tuer le poisson requis pour leur propre nourriture et celle de nombreux chiens ; c'est à lui qu'il revient également d'aller chercher dans la forêt, avec son traîneau à chiens, le combustible

nécessaire pour chauffer leur maison pendant un hiver de six à sept mois.

Malgré ces travaux et ces occupations de toutes sortes, il se porte très bien. Il est content et heureux. Les journées passent trop vite, car il sent qu'il travaille pour Dieu et le salut des âmes. Lui exprimant mon inquiétude de le voir si isolé : « Soyez tranquille, me dit-il, je ne crains rien et je me sens heureux, pourvu que vous me l'ordonniez. »

Il trouve aussi du temps pour instruire ses sauvages. J'ai trouvé qu'ils avaient fait des progrès sous ce rapport. Aussi voit-on augmenter leur piété. Ils s'adonnent surtout à la communion fréquente, même quotidienne. Dans l'espace de douze mois, 3.225 communions ont été distribuées. C'est bien consolant !

Il m'a été agréable de passer cinq jours en compagnie de ce cher Père, qui m'a fort édifié par son zèle et son dévouement. De concert, nous avons travaillé activement au salut de ces pauvres sauvages. Nous n'avons pas ménagé les instructions, les catéchismes, les cérémonies et les confessions. La tâche fut dure. Depuis 4 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, nous avons été sur pied et à l'œuvre. Mais si l'ouvrage fut accablant, les consolations non plus n'ont pas manqué.

La retraite et la visite furent couronnées par une communion générale pour le Jubilé, et par une cérémonie de confirmation comprenant 33 enfants et adultes. Ce fut la joie et le bonheur dans tous les cœurs.

Mais l'annonce du départ vint aussitôt atténuer cette allégresse. La séparation est toujours une chose pénible. Il m'est toujours cruel de laisser un Père seul et si loin, sans même pouvoir lui donner l'espoir d'un compagnon.

Le cœur bien ému, je lui donne mes derniers conseils et encouragements : — « Ménagez votre santé, cher Père ; faites-vous aider davantage pour les travaux extérieurs. Ne craignez rien : le bon Dieu est avec vous ; vous lui êtes cher. Vos mérites sont grands : le ciel en sera le prix. Vos frères en religion de loin vous admirent et prient pour vous ; les âmes que vous sauvez, au

prix de tant de sacrifices, formeront votre couronne au Paradis... »

Puis une fervente bénédiction, une cordiale accolade fraternelle, une dernière visite au Saint Sacrement, une bonne poignée de mains à tous ces chers sauvages groupés à la porte de l'église, — et me voilà de nouveau en canot.

Le Père et le Frère, debout sur le bord de l'eau, semblent attristés, comme des enfants qui voient leur père s'éloigner. De mon côté, je pleure ; car j'éprouve les sentiments d'un père qui abandonne ses enfants. Les sauvages remplissent l'air d'une fusillade soutenue ; leurs détonations n'ont plus le caractère joyeux de l'arrivée. Elles ne me disent plus : « Bienvenue, bienvenue ! » mais : « Adieu, adieu ! » Bientôt tous ces êtres chéris disparaissent, mais les émotions demeurent dans le cœur. Le souvenir de cette visite restera ineffaçable.

### E. — **Mission du Sacré-Cœur.**

Le retour fut long, mais sans accident. De violents vents contraires exercent notre patience, en nous retenant captifs tantôt dans une île, tantôt sur une pointe de terre. Nous finissons, quand même, par atteindre de nouveau la Mission de Sainte-Gertrude. Tous les sauvages étaient encore là, attendant mon retour. D'autres étaient venus de très loin, — désireux, eux aussi, de voir, ne fût-ce qu'en passant, leur cher *Kitchiayamihewikimaw*.

De la Mission de Sainte-Gertrude nous nous dirigeons vers le nord-est, dans l'espoir d'arriver à la Mission du Sacré-Cœur, à Pakstawagan. Le trajet est de 200 milles environ, et un des plus difficiles à cause de ses nombreux rapides et portages. Près de trente fois, il nous faut transporter, à travers la forêt, et notre canot et notre bagage. Les uns derrière les autres, nous gravissons les montagnes et les rochers ; nous redescendons dans les vallons, où la mousse cède sous nos pieds et nous laisse

enfoncer dans l'eau ; les sueurs ruissellent, le souffle manque parfois, les moustiques nous attaquent et ravissent notre sang ; les épaules deviennent sensibles sous le fardeau, et tout le corps s'endolorit.

Malgré ces fatigues et ces difficultés, nous arrivons quand même au but désiré, le cinquième jour. Cette fois, la réception est minable ; car, à cause d'un malentendu, personne ne m'attend. Je surprends tout mon monde. Je suis heureux, toutefois, d'embrasser le bon P. Ignace Renaud, *O. M. I.*, et le cher Fr. Nicolas Klinkenberg, *O. M. I.* Ici, comme ailleurs, la joie est sincère et réciproque. Nous nous aimons comme des frères ; et il est si doux pour des frères de se retrouver réunis !

Je suis surtout heureux de revoir le Fr. Klinkenberg, car il est notre Benjamin. Il n'y a que quelques mois qu'il quittait sa belle vallée du Rhin, qu'il disait adieu à ses bien-aimés parents, qu'il traversait les mers et venait offrir ses services et son dévouement aux missionnaires. Quel sacrifice ! Quel acte de dévoûment ! Cependant, avec quelle gaieté de cœur il accepte les fatigues et les difficultés qu'il rencontre dans nos pauvres missions ! Les sauvages l'ont surnommé : « Le Frère qui chante toujours. » En effet, sans cesse pendant son travail, il chante ou imite le cornet avec sa voix. Cette joie vient, sans doute, de la satisfaction qu'il éprouve d'avoir fait un sacrifice si agréable à Dieu et du bonheur qu'il goûte à dépenser ses forces et son intelligence pour construire une demeure au Dieu eucharistique. Il oublie ses privations et sa pauvreté, pour ne jouir que des consolations que produit dans l'âme l'immolation de soi-même au service du bon Dieu et du salut des âmes.

Les services que ce bon Frère rend au missionnaire sont immenses. Que n'avons-nous un plus grand nombre de ces hommes dévoués ! Si leur belle vocation était plus connue, nous en verrions sans doute augmenter le nombre ; car que d'âmes dans le monde qui, si elles connaissaient le mérite et les avantages de la vie du

bon Frère convers, seraient heureuses de se les procurer ! Et partout ces belles âmes sont nombreuses. Aussi ai-je confiance que, bientôt, plusieurs s'offriront à nous pour marcher sur les traces du dévoué Fr. Klinkenberg.

La Mission du Sacré-Cœur est une des plus pauvres sous le rapport matériel, mais une des plus riches sous le rapport spirituel. Nous avons ici la crème de nos sauvages. Ils aiment leur religion, et ils le prouvent par leur zèle à la pratiquer. Ils aiment le prêtre, qu'ils appellent *Kotawinow*, — notre Père. Ils sont au nombre de 330. Il n'y a pas, parmi eux, un seul protestant. C'est le R. P. Bonnald qui a fondé cette mission, en même temps que celle du lac Pélican. Aussi sa mémoire est-elle ici en grande vénération.

J'y ai prêché une retraite, comme dans les autres missions. Mais dans quelle église ! Elle était en réparation, et le toit manquait. Il n'y avait que l'autel qui était à l'abri du mauvais temps. Plusieurs fois, d'abondantes averses de pluie sont survenues pendant les offices. Alors, c'était triste mais édifiant de voir ces pauvres sauvages exposés à une telle pluie et écoutant pourtant les instructions — sans broncher, comme si de rien n'était. Ils retournaient chez eux, trempés des pieds à la tête. Le lendemain, ils étaient encore là, cependant, et prêts à se faire tremper de nouveau.

La communion quotidienne est pratiquée par presque la totalité. Au confessionnal, l'embarras du prêtre est de trouver matière à absolution. Il s'ensuit que leur missionnaire, le R. P. Renaud, goûte plus d'une consolation au milieu de tels sauvages. Mais, d'un autre côté, il est, je le répète, dans une grande pauvreté. Sa vie a plus d'un trait de ressemblance avec celle de saint Benoît-Joseph Labre...

Après sept jours passés au milieu de cette bonne population et en compagnie du Père et du Frère, il me fallut partir pour revenir chez moi. Le départ fut plus solennel que l'arrivée. Quand je vins pour embarquer, je remarquai un bon vieux qui, agenouillé sur une pierre

près du canot, chantait le cantique du départ, pendant que les autres *fusillaient* et recevaient une dernière bénédiction.

### F. — Retour à l'Evêché.

Il me restait près de 300 milles à parcourir avant d'arriver à mon évêché. J'y suis arrivé sain et sauf, bien que j'aie vu la mort de près. Dans un grand lac, nous avons été surpris par une tempête de vent qui a failli nous faire sombrer.

Nous avons été quittes pour la peur. Beaucoup attribueraient notre salut à une chance. Mais moi, je l'attibue à la protection de la bonne Mère du Missionnaire. Je suis heureux ici de lui en témoigner ma vive reconnaissance...

Je termine enfin ce trop long rapport. S'il peut vous être agréable, j'en serai enchanté ; s'il peut intéresser les lecteurs de votre publication, j'en serai doublement satisfait ; s'il peut nous attirer la compassion de quelques âmes généreuses, j'en serai triplement récompensé ; si, enfin, il peut réveiller quelques vocations à la vie du missionnaire, ma récompense sera au centuple.

+ OVIDE CHARLEBOIS, *O. M. I.* (1).

(1) S. G. Mgr Ovide Charlebois, né à Oka, Lac-des-deux-Montagnes (diocèse de Montréal), le 12 février 1862, fit son Oblation perpétuelle, à Ottawa, le 15 août 1884, — fut ordonné prêtre, également à Ottawa, le 17 juillet 1887, — nommé Evêque titulaire de Bérénice et Vicaire apostolique du Keewatin, le 29 août et sacré le 30 novembre 1910. Le sympathique et zélé prélat appartient à une vraie famille d'Oblats : deux de ses frères et trois de ses neveux l'ont déjà suivi dans la Congrégation. Voici leurs noms : — 1°) le R. P. Guillaume Charlebois, *O. M. I.*, Provincial du Canada ; 2°) le R. P. Charlebois, *O. M. I.*, directeur du journal *Le Droit*, à Ottawa ; 3° le R. P. Alexandre Lajeunesse, *O. M. I.*, professeur à l'Université d'Ottawa ; 4°) le R. P. Arthur Lajeunesse, *O. M. I.*, missionnaire dans l'Alberta-Saskatchewan ; et 5° Le R. P. Martin Lajeunesse, *O. M. I.*, missionnaire dans le Vicariat du Keewatin.

# VICARIAT DU NATAL

## Chez les Zoulous : Etude de Mœurs.

### A. — **Chez le Zoulou.**

Si vous voulez avoir une idée exacte de ce qu'est le Zoulou chez lui, ne prenons pas le train, — nous serions trop près de la civilisation. Il faut — ce qui sera beaucoup plus intéressant et plus pittoresque — faire une excursion à cheval et s'enfoncer dans l'intérieur.

Peut-être, le cheval que je vais vous offrir vous paraîtra un peu petit et incapable de résister à la fatigue. Détrompez-vous, — c'est un cheval basuto, descendant du cheval arabe : il est le plus apte aux dures randonnées en nos pays souvent très accidentés.

Au bout de quelques heures de chevauchée :

« — Père, me demanderez-vous tout à coup, est-ce donc ici comme dans la Terre Promise ? Les champignons sont-ils en proportion des grappes de raisin de Terre Sainte ?

« — De quels champignons parlez-vous ?

« — Mais n'en voyez-vous pas devant vous à quelques centaines de mètres ?

« — Ah ! oui : c'est précisément là que nous nous rendons. Ces « champignons » sont tout simplement des huttes. »

Le Zoulou, en effet, habite des huttes qui ont tout à fait l'apparence d'énormes champignons. Le nombre des huttes que possède chaque indigène est proportionné au nombre de ses femmes ; car vous n'ignorez pas que la polygamie, bien que diminuant de plus en plus, est encore ici la loi du mariage.

Le toit de ces huttes est en chaume. Au Zoulouland, il descend jusqu'à terre ; à Natal, au contraire, il repose sur de petits murs de 50 centimètres de haut — faits très souvent de mottes de terre superposées.

D'une rotondité parfaite, ces huttes sont disposées en cercle dans une enceinte, faite de lianes épineuses, qui les protège contre les animaux du dehors.

Le parc aux bœufs, — le *Kraal*, comme on l'appelle — circulaire lui aussi, se trouve au centre.

La hutte du chef de famille se trouve au milieu de l'enceinte ; et de chaque côté, à droite et à gauche, sont disposées les huttes de ses différentes femmes, suivant leur rang.

* * *

A notre arrivée, toute la gent enfantine s'éclipse comme par enchantement. Mais, peu à peu, apparaît un bout de nez, une oreille ; et, quand les jeunes cervelles ont l'intuition qu'il n'y a pas de danger probable, tout le petit monde se décide peu à peu à se montrer.

Ainsi, ne vous y trompez pas : vous et moi nous sommes en ce moment l'objet d'un examen approfondi. Le Zoulou veut savoir la cause de tout. Ce que vous portez sur vous ou avec vous aura pour lui sa raison d'être. Malheureusement, il se trompe souvent dans ses déductions.

Voici un fait entre bien d'autres :

Un missionnaire portait habituellement, quand il pleuvait, un paletot d'une étoffe particulière. La coïncidence n'échappa point à la sagacité des indigènes ; et, un jour que la sécheresse commençait à les inquiéter, ils vinrent trouver le missionnaire et le prièrent d'endosser le fameux paletot, — car ils avaient remarqué qu'il pleuvait toujours quand il le revêtait !

Mais voici le maître de céans.

« — *Sakoubona* ! » nous dit-il. Cela veut dire pour nous : « Bonjour » ; mais le sens littéral est celui-ci : « Nous t'avons vu. »

Répondez donc : « *Yebo* ! » — mot qui signifie « oui » — et, ainsi, vous aurez donné la marque d'une politesse exquise, inconnue des étrangers.

* * *

Le Zoulou est un des plus beaux types de la race humaine. D'une structure parfaite, la poitrine bien développée, les membres admirablement proportionnés, il offre une « académie » irréprochable et vraiment superbe. Sans doute, il est noir, — ou plutôt d'un noir marron — il a les cheveux crépus, les lèvres épaisses, le nez épaté ; mais, abstraction faite de ces détails, on ne peut s'empêcher de dire : « Quel bel homme ! Comme il est bien bâti ! »

Les femmes, elles aussi, sont de splendides spécimens de la race humaine.

Quelle différence avec les Hindous, souvent maigres et chétifs !

Le Zoulou est naturellement gai, sociable, très sérieux dans les affaires. Il est orateur aussi, et son langage est particulièrement imagé ; c'est d'ailleurs, je crois, le cas de toutes les races primitives. Ses discours — surtout quand il s'agit de manifester son respect, sa reconnaissance ou son affection envers un chef ou un missionnaire — sont tissus de comparaisons, de paraboles, d'images, souvent de la plus exquise délicatesse.

Le Zoulou est brave, même à l'excès, à la guerre.

Actif, il l'est — mais à sa façon. Lorsqu'il a tout ce qu'il lui faut, — et il sait se contenter de peu — il est heureux et n'en demande pas davantage.

Aussi les Européens, généralement, disent-ils qu'il est paresseux. Pourquoi ? Surtout parce qu'il ne se montre pas suffisamment disposé à travailler pour des gens qui, trop souvent, le traitent en bête de somme. Les Blancs n'ont guère ici, pour le Zoulou, — « le Cafre », comme ils disent — que du dédain et du mépris.

J'ai entendu une catholique me dire qu'elle préférerait ne pas aller au Ciel que de s'y trouver en compagnie des Cafres. Hélas ! Dieu lui fasse miséricorde !

Eh bien ! moi, je travaille — et beaucoup d'autres missionnaires aussi — à envoyer au Ciel le plus grand nombre de Cafres possible, trop heureux si nous pou-

vons y trouver une place au milieu d'eux, pour chanter ensemble la miséricorde de Celui qui disait : — « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau ; il faut que je les amène, afin qu'il n'y ait plus désormais qu'un seul troupeau et un seul Pasteur. »

### B. — Enfance et jeunesse.

Suivons maintenant le Zoulou pas à pas, du berceau à la tombe.

Chaque nouveau-né, à sa naissance, reçoit un nom correspondant à un événement de quelque importance. Une fille est-elle née durant un voyage, elle s'appellera *Nondhlela* (chemin) ou *Nomgwago* (route). Un des fils du roi Cetihwayo s'appelait *Manzolwavolhle,* — nom rappelant qu'il était né sur la mer, à bord du vaisseau ramenant ses parents de l'exil.

Les jumeaux étaient, autrefois, impitoyablement sacrifiés. Les albinos, également, n'avaient aucun droit à l'existence : ils étaient regardés comme des singes.

Les enfants n'approchaient du sein de leur mère que trois jours après leur naissance pour les garçons, six jours pour les filles. Durant ce temps, leur nourrriture était de la simple bouillie.

Tant qu'il était trop jeune pour marcher, il était sur le dos de sa mère, — enveloppé dans une peau de bœuf ne laissant dépasser que la tête.

Vers l'âge de dix ans, avait lieu la cérémonie de la circoncision — abolie par Chaka. Dès lors, il était *umfana,* et commençait à remplir son rôle dans la famille. C'est à lui désormais qu'était confiée la garde des veaux, — en attendant que, devenu plus âgé, il fût à même de garder indifféremment tous les bestiaux.

* * *

Les filles sont l'objet d'une tendresse toute particulière de la part de la mère ; le père a pour elles une considération très distinguée, causée par la perspective

du nombre plus ou moins grand de vaches que son futur gendre lui apportera.

Elle grandit, n'ayant d'autre occupation que d'aider sa mère ou ses sœurs plus âgées dans les travaux des champs ou du ménage.

Lorsque sonne l'heure du mariage, la jeune fille se rend à la hutte du jeune homme de son choix, accompagnée d'une de ses sœurs, fait connaître le motif de sa visite et demande l'hospitalité chez ses futurs beaux-parents.

Le jour suivant, un intermédiaire, nommé *umhlaleli*, s'en va au kraal de la jeune fille, afin d'offrir à son père une vache et de lui notifier officiellement la démarche qu'elle a faite.

Le père envoie alors quelques-unes de ses autres filles chercher leur sœur et la ramener au bercail. La bande joyeuse revient avec une partie du *lobola*. (Le *lobola*, c'est la dot de 10 vaches que doit livrer le gendre à son beau-père, — cadeau sans lequel il n'y a pas de mariage possible).

Chanter, danser, boire sont ensuite l'accompagnement obligatoire des fiançailles. Puis chacun s'en va chez soi.

L'*umhlaleli* reviendra, quelques mois ou même quelques années plus tard, pour fixer avec le père de la jeune fille la date du mariage et apporter alors le solde du *lobola*, c'est-à-dire le complément du petit troupeau de vaches exigées du gendre.

On prépare de grandes quantités de bière et de victuailles chez le fiancé. La future, entourée de ses amies, se rend chez lui un peu avant le coucher du soleil. Tous les parents sont déjà réunis. Les chants et les danses commencent, et durent souvent jusqu'au point du jour.

Après le mariage, la nouvelle épouse est exempte de tout travail, pendant une semaine, — après quoi elle prend part à la vie commune.

* * *

On connaît la demeure des Zoulous. C'est une hutte de forme ronde, dont le toit est un dôme formé de branches flexibles — fixées en terre ou reposant sur un petit mur en mottes de terre de deux pieds de haut. La porte est si basse que, pour entrer, il faut se traîner sur ses genoux.

Cette habitation, d'une rotondité parfaite, mesure environ 15 pieds de diamètre ; toute sa charpente s'appuie sur une sorte de mât central — près duquel est le foyer. Le sol est fait de terre de fourmilière mélangée à de la terre glaise battue fortement à l'aide de pierres ; il est ensuite enduit de bouse de vache — qui, une fois desséchée, donne un sol brillant et de la plus exquise propreté.

La construction de la hutte est faite par tous les parents et amis, convoqués spécialement à cet effet. On vient, sans se faire tirer l'oreille ; car on sait qu'il y aura peu de travail et beaucoup de bière. La carcasse terminée, le reste du travail incombe aux femmes. Elles se procurent l'herbe nécessaire pour couvrir l'édifice.

### C. — **Qualités et défauts.**

Les Zoulous aiment beaucoup la chasse ; mais ils aiment surtout à vagabonder, de côté et d'autre, à la recherche de nouvelles — qu'ils écoutent en buvant l'*utoshwala*. Certains d'entre eux s'occupent à sculpter le bois, l'os ou l'ivoire. Enfin, ils daignent parfois atteler leurs bœufs à la charrue et labourer leurs champs. Souvent ils se réunissent pour fumer le chanvre au moyen d'une sorte de pipe faite d'une corne de bœuf (*igudu*). Les effets de cette funeste pratique sont analogues à ceux de l'opium, — quoique moins violents.

Les femmes, elles, doivent préparer les repas (deux par jour généralement), faire la bière, moudre le maïs — qu'elles écrasent sur une large pierre un peu creuse, au moyen d'une autre pierre plus petite. Planter et

sarcler sont aussi le travail des femmes et des filles. Le reste du temps, elles s'occupent à enfiler des perles et à confectionner ainsi quantité d'objets, bracelets, tabatières, etc.

Quant aux jeunes gens, ils passent la plus grande partie du temps à courir et à boire.

* * *

Voyons maintenant ce qu'est le Zoulou aux points de vue intellectuel et moral.

Le courage est, aux yeux du Zoulou, la plus noble de toutes les qualités ; l'obéissance au chef marche de pair avec la bravoure.

S'il s'agit d'études ou de travaux intellectuels, la mémoire de nos indigènes est assez rebelle. S'agit-il, au contraire, de faits les concernant directement, elle est des plus remarquables.

Un jour, dans une réunion de chefs et d'*indunas* (sous-chefs), une discussion s'éleva au sujet d'un cas juridique — qui fut vivement tranché. Des anciens, en effet, racontèrent alors, dans ses moindres détails et avec la plus exacte précision, un fait analogue remontant à une soixantaine d'années.

Les enfants, jusqu'à 14 ou 15 ans, apprennent avec assez de facilité dans nos écoles. Puis il leur devient presque impossible de faire des progrès.

Un indigène, arrivé à l'âge adulte et ayant grandi dans l'ignorance, prend-il rang parmi les catéchumènes, le missionnaire — avec tout son zèle, sa patience, sa bonne volonté — n'obtient que des résultats très insuffisants.

Attendre pour les instruire davantage serait les exposer à oublier le peu qu'ils savent déjà. Donc on les baptise, — laissant au bon Dieu le soin de disposer leur cœur.

* * *

On a tort de prétendre que les Zoulous sont essentiellement menteurs, — comme je l'ai entendu dire

souvent. Jamais, ou presque jamais, ils ne disent de mensonge. Pourtant, on a beaucoup de peine à obtenir d'eux la vérité. La façon embrouillée dont ils présentent leurs explications les rend souvent inintelligibles ou fait comprendre de travers ce que l'on a intérêt à connaître.

Le sentiment de la justice est inné chez les Zoulous. Qu'un Européen frappe un indigène injustement, jamais il n'obtiendra son pardon. S'il punit, au contraire, quelqu'un de réellement coupable, très souvent l'indigène n'en aura pour lui que plus de respect.

La douleur physique éprouve le Zoulou de façon singulière. Un mal de tête ou un petit rhume lui font pousser des gémissements, tandis qu'il supporte, avec une énergie surprenante, des maux beaucoup plus pénibles. Un indigène, qui souffrait d'un cor au pied, alla trouver un Européen, qui avait un ciseau, et le pria de trancher le doigt où se trouvait le bobo gênant ; sur son refus, il prit le ciseau et lui-même, sans hésiter, fit l'amputation.

### D. — **Soldats et citoyens.**

L'organisation militaire des Zoulous qui existait au temps des anciens rois, de Chaka en particulier, n'est plus qu'un souvenir. Mais ils sont restés guerriers, dans toute la force du terme. Leur endurance est extraordinaire. Ils feront des trajets incroyables, sans en éprouver de fatigue. Leur dernier soulèvement, qui bouleversa le sud de l'Afrique, a donné une idée de l'instinct belliqueux de ces magnifiques combattants — dont les mitrailleuses seules purent venir à bout.

Quelle superbe armée on formerait avec ces hommes, si robustes et si dédaigneux du danger et de la mort ! Ils seraient invincibles, s'ils avaient en mains les terribles engins de mort qui font la force des nations civilisées. L'*assegai* et un bouclier en peau de bœuf, — voilà leurs armes offensives et défensives pour la guerre.

La chasse est pour eux le plus agréable des passe-temps. Sans doute, ils ne peuvent plus, comme autrefois, organiser de ces grandes chasses auxquelles, en toute saison, prenaient part des centaines d'hommes. La chasse n'est autorisée que pendant trois mois et demi chaque année et, en outre, quantité d'espèces de gibier sont prohibées.

* * *

A la guerre comme à la chasse, à la guerre plus encore peut-être, l'esprit religieux — ou plutôt superstitieux — du Zoulou se révèle. Les sorciers administrent, aux guerriers et aux chasseurs, les médecines qui doivent les rendre invulnérables ou faire infailliblement tomber sous leurs coups la proie qu'ils poursuivent.

Dans la dernière révolte du Natal et du Zoulouland, l'expérience montra le peu d'efficacité de ces sortilèges. Les Cafres tombèrent par milliers, victimes de leur bravoure et de leur audace.

Je me trouvai un jour, durant cette époque terrible, dans un centre en ébullition. M'entretenant avec les catholiques, je tâchais de leur faire comprendre la folie de leurs tentatives.

« — Que ferez-vous, leur dis-je, devant les fusils et les canons des blancs ? Vous serez vaincus et il vous faudra mourir.

« — Que nous importe ! dirent-ils, nous nous battrons. »

Dans des cas semblables, aucun raisonnement ne les fera rentrer dans l'ordre. La force seule peut les obliger à la soumission.

* * *

En temps de paix, les travaux domestiques constituent toute la vie du Zoulou.

L'agriculture incombe principalement aux femmes et aux jeunes filles ; les hommes, eux, se contentent habituellement de labourer avec leurs bœufs.

En outre, les femmes vont chercher le bois, l'eau, font la cuisine, préparent la bière.

Le reste du temps se passe à jaser, à dormir, à tresser des nattes, à moudre la farine de maïs, etc.

Les industries sont excessivement rudimentaires, — leurs besoins de confortable sont si limités ! Ainsi, ils se fabriquent, à l'aide de simples couteaux, des oreillers en bois — taillés dans un bloc et sculptés parfois de la plus fantasque façon. Quelques-uns même sont quelquefois réellement des œuvres d'art. Ils savent confectionner, avec beaucoup de goût, des nattes faites d'herbes et de joncs. Leurs poteries, grandes et petites, de formes différentes, sont assez habilement pétries, avec de la terre glaise noire, et cuites ensuite. Les cordes dont ils se servent sont tressées soit avec certaines herbes, soit avec certaines écorces. Ces écorces, disséquées par eux, ne conservent que les fibres longitudinales, qu'ils roulent et entrelacent, — obtenant ainsi des ficelles plus résistantes que celles employées en Europe.

Les travaux en perles, ornements des jeunes gens et des jeunes filles, témoignent d'un réel talent artistique. La couleur des perles et l'ordre dans lequel elles sont juxtaposées constituent une sorte d'écriture exprimant les sentiments du cœur. N'avons-nous pas le langage des fleurs ? Les Cafres ont le langage des perles.

### E. — **Justice et civilisation.**

Autrefois le chef de tribu ou roi avait, sur tous ses subordonnés, droit de vie et de mort ; il en usait, certes, et en abusait trop souvent. L'homicide était puni d'une amende de sept bœufs, si la victime était un homme, — dix, si c'était une femme. Pour des coups et blessures, cinq ou six bœufs. Les voleurs se tiraient ordinairement d'affaire en offrant une compensation ou en rendant le bien volé. Mais la sorcellerie et l'adultère étaient punis de mort.

Actuellement, la loi anglaise a restreint énormément l'autorité des chefs indigènes en matière légale. Les cas de peu d'importance sont seuls jugés par les chefs ;

et encore l'accusé peut-il toujours en appeler au tribunal européen. Quant aux crimes, la connaissance en est réservée aux magistrats anglais ou aux Cours supérieures.

Malgré cela, dans bien des cas, les pauvres Cafres souffrent encore du despotisme de leurs chefs. Souvent ils sont condamnés injustement à des amendes en bœufs, plus ou moins élevées ; mais ils n'osent guère en appeler au tribunal, car ils n'ignorent pas qu'alors s'ils gagnent contre leur chef, celui-ci a mille moyens de se venger.

* * *

La littérature n'existe pas. A part quelques histoires orales, quelques fables transmises de père en fils, on ne trouve chez les Zoulous aucune donnée intellectuelle. D'ailleurs, leur ignorance absolue de l'écriture ne leur permettait pas de conserver, d'une façon exacte et durable, les traditions et le souvenir des faits et gestes de leurs ancêtres.

Jusqu'à la fameuse guerre de 1879, — dans laquelle fut massacré le Prince impérial — les Zoulous étaient un peuple primitif, guerrier, insouciant, n'ayant d'autres préoccupations que de posséder en abondance des bœufs et des vaches, et de boire beaucoup de bière.

Qu'est-il actuellement ? A-t-il monté d'un degré dans l'échelle sociale ? D'aucuns diront que la civilisation lui a fait un mal immense et l'a corrompu de toutes façons. Ceux qui parlent ainsi ont de lui un profond mépris.

* * *

Sans doute, la civilisation (hélas !) ne lui a pas toujours fait du bien. Trop souvent il en prend ce qu'il ne devrait pas même regarder. Pourtant, parmi les Cafres, il en est beaucoup que le nouvel ordre de choses a tirés de l'état sauvage. Ce sont ceux qui ont ouvert leur cœur à l'influence bienfaisante du Christianisme.

La civilisation, il la faut à ce peuple ; nous la lui

devons ; mais il doit la recevoir par la Religion, base de toute société. Donnons au Zoulou une éducation intellectuelle et morale, — profondément assise sur la base solide des principes surnaturels — et nous aurons accompli, vis-à-vis de nos frères noirs, le devoir à tous imposé par Celui qui a créé le monde.

C'est la tâche de l'avenir. Elle exige bien des sacrifices, des peines, des travaux. A nous cette part, pauvres missionnaires ! Tous — oui, tous — nous voulons bien donner notre temps, nos forces, notre santé, notre vie même. Mais à vous, chers lecteurs, de nous aider de vos prières et de vos offrandes. Notre chère Mission a passé, ici, par des épreuves terribles, — inondations, maladies, épizooties, obligation imposée par le gouvernement d'agrandir nos écoles ou de les fermer, etc. — et, pour subvenir à toutes ces dépenses, nous n'avons rien, sinon l'espérance et la confiance en votre générosité.

## F. — **Croyances et superstitions.**

Si l'on veut connaître un peuple, il faut, avant tout, étudier ses usages, mais aussi le mobile déterminant de ses actions, les motifs qui le poussent à agir de telle ou telle façon. Autrement dit, il faut étudier ses croyances ; car l'homme, être raisonnable, doit toujours — s'il est conséquent avec lui-même — agir en conformité avec ses principes religieux.

Quelles sont donc, tout d'abord, les croyances du Zoulou par rapport au monde en général et à la vie humaine en particulier. Inutile de lui demander le pourquoi de certains actes qui vous étonnent. Son invariable réponse serait : « La coutume le veut ainsi. » Une grande partie de notre vie — à nous, gens civilisés — est, de même, régie par la coutume ; dans la plupart des cas, pourtant, nous pouvons en donner l'explication. Le Zoulou, lui, en est incapable. Il ne peut que répéter : « C'est l'usage ainsi. »

A vous de démêler le sens caché dans l'inextricable

écheveau des coutumes qui suivent le Zoulou depuis son berceau jusqu'au moment où il reposera assis au fond de sa tombe, — dans cette terre à laquelle il fut toujours si profondément attaché, sans avoir jamais cherché à lever les yeux en haut.

Quelqu'un demandait un jour à un Zoulou si la fin de l'existence ici-bas est la même pour les hommes que pour les bœufs.

« — Certainement ! répondit-il.

« — Mais, qu'arrive-t-il après la mort ?

« — Comme je ne suis jamais mort, répond-il, je ne sais vraiment pas ce qu'il y a après la vie. »

Les Zoulous n'ont qu'une idée confuse de ce qu'ils croient, par la raison qu'ils ne réfléchissent pas sur leurs croyances.

Parmi les auteurs qui ont traité ce sujet, certains les classent parmi les athées ; d'autres leur attribuent un certain déisme ; une troisième école les met au nombre des totémistes.

Croient-ils en Dieu, en *Nkulu-Nkulu* — comme ils l'appellent ? Ce mot signifie le Grand-Grand, le très grand, — non pas dans le sens d'être infini, mais plutôt dans le sens de premier ancêtre. En réalité, leur croyance en Dieu est une croyance très vague. La plupart admettent qu'il peut bien y avoir un Dieu qui a fait le soleil et les étoiles, la lune et la terre, et aussi les hommes. Ils ne sont donc pas athées.

Même, si vous leur reprochez leurs excès, vous les entendrez vous répondre : — « Ce n'est pas notre faute, si nous agissons ainsi ; la faute en est à celui qui a mis en nous ce cœur qui nous fait agir ainsi. »

Certains auteurs prétendent que Dieu fut adoré, dans les temps anciens, par une certaine tribu du Zoulouland et qu'on lui offrait des sacrifices.

Les Zoulous savent vaguement que l'homme n'a pas toujours existé sur la terre.

— « Dieu, disent-ils, créa, au commencement, trois espèces d'hommes : les Hottentots, les Zoulous et les Blancs. Les Hottentots, dès leur apparition en ce

monde, allèrent à la recherche du miel, guidés par un petit oiseau très friand de ce mets succulent ; aussi sont-ils devenus vagabonds, errants, nomades. Le Zoulou, lui, après sa création, aperçut des bœufs et s'empara des plus beaux ; aussi est-il resté sans autre bien ou richesse que ses bœufs. Le Blanc, lui, s'assit, attendant les événements et, par sa prudence et son jugement, devint supérieur aux Hottentots et aux Zoulous. »

Dans les anciens temps, beaucoup d'indigènes prétendaient que les singes, eux aussi, sont des êtres humains — mais volontairement sourds et muets, parce qu'ils savent que, s'ils parlaient, on les obligerait à travailler.

* * *

Quant aux explications que les Zoulous donnent des différents phénomènes de la nature, elles sont d'une extraordinaire extravagance.

Chaka, un de leurs anciens rois, disait un jour à un visiteur que le firmament n'est pas autre chose que la fumée des feux allumés sur la terre.

Ils racontent qu'il y a dans la mer un feu immense et que de ce feu sont sortis le soleil et la lune ; les étoiles sont les étincelles de ce brasier. Un éclipse de lune est un signe céleste annonçant la mort d'un grand chef.

Les éclairs sont produits par les battements d'ailes d'un énorme oiseau blanc.

Du reste, les méfaits de la foudre et des intempéries peuvent être conjurés par la magie. La sécheresse compromet-elle la récolte, le sorcier faiseur de pluie est appelé ; la pluie, au contraire, est-elle trop abondante, le même sorcier se charge d'y mettre fin.

Certains monstres mystérieux, capables de dévorer les hommes, leur inspirent une vive appréhension. Ils croient aussi aux esprits des ancêtres, souvent personnifiés en des serpents — pour lesquels ils ont un profond respect.

Le Zoulou attribue habituellement la maladie soit

aux esprits des ancêtres, soit à des monstres fabuleux, soit à la magie. La magie, — voilà le grand cauchemar des Zoulous. Pas un seul d'entre eux ne met en doute la puissance des sorciers. Les catholiques eux-mêmes ne savent pas toujours s'affranchir complètement de penchants aussi funestes.

Tout d'abord, ce qui sert de base à la magie — à la sorcellerie — réside dans certaines idées dont ils sont profondément imbus :

1° Les qualités que peuvent avoir les hommes ou les animaux résident dans leurs différents organes ;

2° Les qualités d'un être, quel qu'il soit, peuvent se transmettre à d'autres : manger le cœur ou le foie d'un lion vous donnera sûrement la force et le courage de ce noble animal ;

3° Tout objet ayant été touché ou possédé par une personne, peut être employé à des incantations contre elle et lui causer des dommages, la mort même ;

4° Une simple image même peut suffire, — dans le cas où il est impossible de se procurer un objet ayant appartenu à la personne visée. Ainsi s'explique pourquoi, très souvent, les Zoulous refusent de poser devant l'appareil photographique ;

5° Une maladie peut être transmise à un objet ou à un animal quelconque, de façon que tout individu touchant cet objet ou cet animal soit atteint de cette même maladie ;

6° Une personne peut, par la magie, être métamorphosée en une autre, puis être rendue à sa forme primitive ;

7° Les charmes et les médecines employées par la magie peuvent agir même à distance, mais leur pouvoir diminue en raison même de l'éloignement.

Les chefs ou les initiés sont seuls autorisés à user de la magie. Un homme du peuple qui le ferait serait passible d'une condamnation à mort.

* * *

Les *Zoulous* ont aussi des devins. A-t-on perdu quelque objet ? Est-on malade ? La mort a-t-elle frappé un membre de la famille, un bœuf même : vite, on va consulter le devin. Il sait et il dira ce qui a occasionné cette perte, cette maladie, ce deuil, etc.

Les moyens employés par le devin sont assez nombreux : des osselets, des papiers, des bâtons. Parfois, il se contente de poser des questions ; d'autres fois, il évoque les esprits.

Voici le récit d'une séance :

« Bonjour, dit le devin à son client ; tu es venu à moi, parce que tu as quelque chose qui t'afflige. »

Toute l'assistance aussitôt de frapper des mains avec énergie en criant : « *Yizwa* (entends) ! »

« Tu as perdu quelque chose !... un objet en métal ?

« — *Yizwa* ! répond-on mollement.

« — Tu viens au sujet de tes bœufs ? »

Même *Yizwa* indifférent.

Le devin jugeant, d'après le peu d'énergie des réponses, qu'il fait fausse route, s'écrie :

« Non, je sais que tout cela n'est pas vrai ; tu viens me consulter au sujet d'un malade.

« — *Yizwa, yizwa* ! » s'écrie-t-on avec enthousiasme.

Cette fois il comprend qu'il est dans le bon chemin.

« Ce malade est une femme.

« — *Yiswa, yiswa ke !* »

Et tous d'applaudir avec frénésie.

Il promet alors d'aller voir la malade et de la guérir.

De fait, il arrive le lendemain et annonce solennellement que, pendant la nuit, les esprits lui ont révélé que la cause de la maladie était un lézard. Il prépare alors une sorte de cataplasme — dans lequel il a préalablement introduit un lézard. On applique le tout sur le côté de la malade. Puis, après avoir fait absorber à celle-ci force décoctions, le devin arrache le cataplasme, le jette à terre et s'écrie :

« Maintenant la malade est guérie : la cause de son infirmité a passé du dedans au dehors. »

Et la stupéfaction de l'assistance est à son comble en voyant le pauvre lézard sortir du cataplasme !

Inutile cependant de faire comprendre à ces pauvres noirs la supercherie dont ils sont dupes.

Un jour, un fermier, voulant faire éclater aux yeux de ses gens la fausseté et la rouerie du devin, les envoya en chercher un, après leur avoir montré une bougie et la cachette où il la dissimulait. Le devin arriva, questionna habilement Pierre et Paul et — d'après les réponses plus ou moins enthousiastes ou indifférentes, d'après les regards des assistants aussi — finit par découvrir qu'il s'agissait d'une bougie, laquelle était cachée sous tel ustensile, dans tel coin de la cuisine. On souleva ledit ustensile. Pas de bougie. Le fermier, en effet, pendant qu'on était allé chercher le devin, avait changé la bougie de place. Mais il s'efforça vainement de leur faire comprendre que c'étaient eux-mêmes qui, par leurs réponses, mettaient le malin personnage sur la voie. Rien n'y fit, personne ne fut convaincu.

Maintenant il faut bien avouer que, à côté de ces véritables tromperies et supercheries, se présentent des faits où le démon intervient, sans aucun doute ; mais ces faits, indéniables certes, sont rares...

Par vos prières et vos aumônes, chers et vénérés lecteurs, aidez le missionnaire à chasser de ce pays l'Esprit du mensonge et du mal et à établir à sa place le règne de notre très aimable et très adorable Sauveur Jésus-Christ. *Adveniat regnum tuum* (1) !

PIERRE COUPÉ, *O. M. I.*

---

(1) Nous avons reçu, signée Jean Le Texier, *O. M. I.* (+), une autre étude, également intéressante, sur les *Zoulous du Natal*, — leur caractère, leurs superstitions, leurs fêtes, leurs coutumes, leurs sorciers, etc., etc., Nous espérons bien pouvoir la publier dans l'une de nos prochaines livraisons.

# ÉCHOS DE ROME

## IV. — Le Père Favier et son Successeur [1].

MES BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,

Nous eûmes, dernièrement, la douleur de vous annoncer la mort de notre Econome général — le R. P. Favier (Frédéric), soudainement ravi à notre affection par une attaque d'apoplexie foudroyante, le 10 septembre 1917 — et de solliciter vos suffrages pour le repos de son âme.

Toute la Congrégation a partagé notre émotion ; votre douleur a fait écho à la nôtre. D'ailleurs, quelle leçon ! Le cher et vénéré défunt jouissait, en effet, parmi nous — et depuis de longues années — d'une notoriété, d'une estime et d'une considération qui rehaussaient encore la charge si importante dont l'avaient investi nos deux derniers Chapitres généraux.

Avec quelle consciencieuse application il s'acquittait du mandat qui lui fut confié, en des circonstances difficiles, et dont les événements actuels entravaient encore l'exercice, en le faisant plus délicat, les Pères Assistants et moi, qui l'avons vu journellement à l'œuvre, pourrions en témoigner. Sa disparition soudaine, alors que son âge et sa vigueur physique semblaient lui promettre de longues années de vie active et féconde, est donc une perte qui marquera parmi les plus méritoires sacrifices que notre résignation a offerts à Dieu, au cours de ces derniers mois.

Esprit sérieux, appliqué, méthodique et tenace, — caractère loyal, énergique, étranger aux habiletés, aux subtilités et aux compromissions de la diplomatie humaine, — nature en apparence froide, réservée,

(1) Voir *Circulaire* 119, 10 octobre 1917.

peu ouverte aux expansions humaines, mais, en réalité, cœur tout à Dieu et, à cause de cela, toujours prêt à accueillir la souffrance sous toutes ses formes et à la consoler, — religieux austère, ami de la solitude et du silence, persuadé que le bruit ne produit pas de fruit, toujours occupé aux œuvres diverses dont il porta successivement la responsabilité, ne se donnant guère d'autre délassement que celui que procure le changement d'occupation, le R. P. Favier exerça, pendant trente-cinq ans, un apostolat peu remarqué par les esprits superficiels, mais très apprécié par les âmes qui veulent sérieusement pratiquer les préceptes et même les conseils évangéliques. Sa mort a mis en deuil un grand nombre de communautés qui ne se lassaient pas d'entendre, au cours de leurs retraites, sa parole dépourvue d'apprêt mais substantielle, imprégnée d'esprit surnaturel, claire et toujours appropriée aux besoins de leurs âmes. C'est sur le champ de cet apostolat que la mort l'a soudainement frappé.

Il était sorti du scolasticat d'Autun, depuis seulement quelques mois, lorsque les Supérieurs majeurs le préposèrent à la direction du noviciat de la Province du Nord — alors réfugié dans le Limbourg hollandais. La jeunesse de sa figure contrastait bien quelque peu avec le sérieux de ses fonctions, la gravité de son allure, le ton net de sa parole, la rondeur de ses décisions, l'aisance et la vigueur avec lesquelles il maniait le sceptre de l'autorité ; mais ce qui eût paru compassé dans un autre semblait naturel chez lui, tant éclataient aux yeux de tous la maturité de son esprit, la sûreté et la pondération de sa doctrine ascétique, la solidité de sa vertu, la générosité de son dévouement.

Il apparut dès lors comme un de ces hommes que Dieu prédestine à se sanctifier, plutôt dans l'exercice de l'autorité que dans celui de l'obéissance. Maître des novices, Supérieur local, Provincial, Econome général et, durant quelques mois, Vicaire général, le R. P. Favier se plia à cette direction divine avec la plus parfaite spontanéité.

L'heure qui le vit appelé au repos fut également celle, nous en avons la ferme confiance, qui le vit entrer dans « la joie du Maître », dont il fut toujours le serviteur si persévéramment dévoué (1).

Du haut du Ciel il intercédera pour la Congrégation si éprouvée à l'heure actuelle, pour les Supérieurs qui président à ses destinées et spécialement pour celui de ses frères qui va occuper sa place et continuer l'œuvre de l'amélioration graduelle et si satisfaisante de nos finances.

Conformément à l'article 459, 2°, de nos saintes Règles, et de l'avis unanime de nos Assistants actuellement à Rome, nous avons élu, pour le remplacer, le R. P. Dubois (Edmond), dont les menbres de l'Assem-

(1) Les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* ont consacré les lignes suivantes à la mémoire du R. P. Favier : — « Nous apprenons une douloureuse nouvelle : le R. P. Frédéric Favier, Econome général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, en résidence à Rome, vient de rendre son âme à Dieu. Rentré en France, pour prendre quelques vacances, le Père les employait à prêcher des retraites dans les communautés. C'est à Vitré, à l'hospice de Guilmarais, au dernier jour d'une première retraite dans cet établissement, qu'il a été frappé tout à fait subitement par la mort... Le R. P. Favier était supérieur de Pontmain depuis six ans, lorsqu'il connut les douloureuses épreuves de l'expulsion. Très modeste, très savant, il avait gagné l'estime du clergé diocésain. Fort apprécié des pèlerins, dans ses solides prédications il aimait à prêcher la très sainte Vierge et s'appliquait à développer son culte — avec l'amour d'un fils et le zèle d'un apôtre... L'amour de Notre-Dame pour son missionnaire a été plus fort que la haine des persécuteurs. Par une de ces mystérieuses délicatesses de la Providence, c'est dans le cimetière de Pontmain que l'expulsé d'hier dort son dernier sommeil, à l'ombre de la basilique qu'il a desservie et du monastère où il a présidé à l'éducation d'une jeunesse religieuse. Son corps nous a été ramené par ses frères, — les RR. PP. Lucien Thureau, Jean Buffier et Alfred Cotarmanach, *O. M. I.* — et, vendredi dernier (14 septembre 1917), entourés du clergé du doyenné et de quelques confrères bretons, nous lui avons fait, à la basilique, de solennelles funérailles. Monseigneur Grellier avait tenu, par l'entremise de M. le Supérieur, à exprimer ses condoléances aux religieux Oblats et à assurer le concours de ses prières pour le repos de l'âme du vénéré défunt. »

blée capitulaire de 1908 apprécièrent, nul ne l'a oublié, la compétence financière et la parfaite affabilité dans les relations d'affaires.

Vous l'aiderez de vos prières, comme nous l'aiderons des nôtres ainsi que de nos conseils, afin que sa dextérité dans le maniement de nos intérêts matériels demeure toujours à la hauteur de son dévouement pour la Congrégation.

Nous croyons utile, vu le malheur des temps, de clore cette circulaire par l'exhortation que l'apôtre saint Paul adressait à Timothée, le plus aimé de ses disciples : — « *Je te conjure par-dessus tout d'organiser des supplications, des prières, des appels à la Bonté divine, des actions de grâces, à l'intention de tous les hommes, mais plus spécialement des chefs des peuples et de ceux qui occupent les hautes charges, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille, en toute piété et pureté* » (I *Tim.*, II, 1)...

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, la nouvelle assurance de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en N.-S. et M. I.

AUG. DONTENWILL, *O. M. I.*,

*Archevêque de Ptolémaïs,*

*Supérieur général O. M. I.*

## V. — Témoignages de Satisfaction : Quelques Documents Pontificaux.

### A. — Honneur aux Oblats [1].

AD R. P. D. AUGUSTINUM DONTENWILL, ARCHIEPISCOPUM PTOLEMAIDENSEM, OBLATORUM B. M. V. IMMACULATÆ PRÆPOSITUM GENERALEM, PRIMO REVOLUTO SÆCULO A FUNDATA EORUMDEM RELIGIOSA CONGREGATIONE.

*Venerabilis Frater, salutem et apostolicam benedictionem.* — Jucundum sane nuntium accepimus ex tuis litteris istam, cui sapienter præsides, Familiam Oblatorum Mariæ Immaculatæ revolutum jam sæculum ex quo condita est, proxime cele braturam.Equidem ad communem vestram Nos lætitiam perlibenter accedimus gratulando. Etenim probe novimus et multa et præclara in Ecclesiæ sanctæ utilitatem Institutum vestrum hoc toto spatio gessisse, — eaque non solum intra natalis *Provinciæ* terminos, sed apud exteros etiam, — adeo ut affirmari quodam modo possit, datam ei divino nutu provinciam ad laborandum orbis terrarum finibus contineri. In quo quidem videtur Deus operam industriamque vestram merito afficere voluisse : quibus enim virtutibus eximius ille Auctor et Legifer vester, *cujus memoria in benedictione est*, in primis vos curavit informandos, eas perpetuo usque adhuc in vobis eluxisse comperimus singularem vel pietatem in Virginem beatissimam, vel observantiam erga Apostolicam Sedem, vel caritatem fraternam tanquam inde efflorescentem, quâ et inter vos diligatis et ad animarum salutem elaboretis. Nec vero prætereundum, quin etiam in magna est vestra laude ponendum, vos in pluribus regionibus utiliter contendere ut barbaros ad christianum civilemque cultum traducatis, itemque

(1) Voir *Acta Apostolicæ Sedis*, 10 Decembris 1916, page 433.

dare operam juventuti in litteris et in sacris disciplinis, majoribus quoque, instituendæ. Hæc omnia Decessores Nostri sæpe per occasionem dilaudarunt ; nunc Nos eas laudes Nostris volentes cumulamus. Atque, ut benevolentiæ Nostræ illustre aliquod existat documentum, te, Venerabilis Frater, Archiepiscopum *Statorem ad Solium Nostrum* renuntiamus : quo quidem honore universum, quod moderaris, Institutum prosequi videri volumus. Vos vero pergite, ut facitis, cum Romano Pontifice conjuncti, bene de Ecclesia mereri, certum habentes, numquam defore vobis cælestia munera, si magnam Dei Parentem eo semper prosequamini studio quo soletis. Quorum auspicem, itemque paternæ Nostræ benevolentiæ testem, tibi, Venerabilis Frater, atque omni Oblatorum Familiæ apostolicam Benedictionem peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die XXIII Decembris MCMXV, Pontificatûs Nostri anno secundo.

BENEDICTUS PP. XV.

### B. — **Honneur au Père** [1].

VENERABILI FRATRI AUGUSTINO DONTENWILL, ARCHIEPISCOPO TIT. PTOLEMAIDENSI, SUPREMO MODERATORI CONGREGATIONIS OBLATORUM A MARIA IMMACULATA.

*Venerabilis Frater, salutem et apostolicam benedictionem.* — Prima sæcularis solemnitas, post conditam Congregationem Oblatorum a Deiparâ Virgine Immaculatâ, proximo Januario mense feliciter celebrabitur ; et, quum comperta sint Nobis eximia tua virtutum ornamenta ac præclara in Ecclesiam merita, summopere gaudemus, quod hoc tempore tu, Venerabilis Frater, frugifero eidem præsideas Instituto. Fausti igitur hujusmodi eventus occasionem nacti, tum ipsi Oblatorum Congregationi tum tibi, digno ejus supremo Moderatori, propensam voluntatem Nostram significamus, tibique, Venerabilis Frater, non impar tuis

(1) Voir *Circulaire* 116, 17 février 1916.

laudibus prœmium exhibemus. Quare Apostolicâ Auctoritate Nostrâ *privilegiis atque honoribus Episcoporum Pontificio Solio adstantium te* per præsentes augemus, teque non modo *inter Prælatos Domesticos Nostros* adnumeramus sed pari Auctoritate Nostrâ te Nobilem dicimus atque creamus, illorumque Nobilium numero adjungimus qui utroque parente comitum genere orti sunt. Eorum te idcirco titulis atque insignibus exornantes, tibi plenissime concedimus, ut singulis quibuscumque prærogativis et juribus uti ac frui licite queas, quibus iidem uti ac frui possunt et poterunt in futurum. Commoditati autem et spirituali etiam utilitati tuæ prospicientes, ita privati oratorii privilegium tibi largimur, ut in domesticis catholicorum virorum sacellis, vel in Urbe vel etiam extra, Apostolicâ Auctoritate erectis, etsi in eorum domo non hospiteris, Missam, nullo ceteris hujusmodi indultis ibi concessis obveniente detrimento, quotidie celebrare vel in tuâ præsentiâ, præsertim in sacrificii per te peracti gratiarum actionem, jubere licite possis ac valeas. Pari autem Auctoritate Nostrâ concedimus ut Missa supradicta omnibus domum habitantibus tuisque familiaribus Ecclesiastico præcepto explendo suffragetur. Facultatem tibi præterea facimus vestes prælatitias ex serico gestandi, itemque tibi jus damus in Pontificiis Cappellis locum obtinendi Antistitibus Nostro Solio adstantibus reservatum. Porro decernimus ut hujusmodi in te collatæ dignitatis notitia in acta Collegii Episcoporum Pontificio Solio assistentium ex officio referatur. Hæc denique concedimus, non obstantibus Constitutionibus et sanctionibus Apostolicis ceterisque omnibus etiam speciali et individuâ mentione ac derogatione dignis, in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ, apud S. Petrum, sub annulo Piscatoris, die XXIII Decembris anno MCMXV, Pontificatûs Nostri secundo.

L. ✠ S. P. Card. GASPARRI,

*a Secretis Status.*

### C. — **Honneur au Pontife**[1].

AD R. P. D. HENRICUM JOULAIN, EPISCOPUM JAFFNENSEM, QUEM, APPETENTE VIGESIMO QUINTO EPISCOPALIS CONSECRATIONIS, GRATULATIONE PROSEQUITUR.

*Venerabilis Frater, salutem et apostolicam benedictionem.* — Vicesimam quintam episcopalis consecrationis tuæ anniversariam diem publicâ istic lætitiâ illustrem audimus fore, et perlibenter quidem. Nam quæ clerum populumque tuum ad gratulandum tibi adducunt causæ, eædem Nosmet ipsos permovent. Scimus enim hoc a te emensum in istâ regendi diœcesi spatium ætatis clarorum fuisse plenum meritorum : in quibus, præter utilissime instituta ad regnum Jesu Christi propagandum, ad pueros ex utroque sexu rite educandos, ad juventutem contra desidiæ inertiæque pericula servandam, illud nobis præsertim probatur quod indigenas sacris initiandos studiose curavisti. Quapropter eam diei faustitatem Nos participando non solum splendore quodam augere volumus, sed etiam fructu ; ob eamque rem potestatem tibi facimus semel populo benedicendi Nostro nomine et indulgentiæ plenariæ, usitatis conditionibus, impertiendæ. Atque auspicem cælestium munerum benevolentiæque Nostræ testem tibi, Venerabilis Frater, omnique clero ac populo tuis concredito curis apostolicam benedictionem amantissime in Domino largimur.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die XXVII mensis Junii MCMXVIII, Pontificatûs Nostri anno quarto.

BENEDICTUS PP. XV.

## VI. — Souvenirs d'une première année à Rome[2].

*a*) 25 mars 1919. — Oh ! qu'il fait bon, par cette splendide matinée de printemps, sous ces chênes-verts

(1) Voir *Acta Apostolicæ Sedis*, 10 Augusti 1918, page 322.
(2) Nous ne prétendons pas publier ici nos *Mémoires ;* nous

où s'ébattent et chantent de nombreux oiseaux, qu'il y fait bon réciter les louanges de Marie, — dont la statue (avec celle de saint Joseph) orne la grande allée de la belle cour de notre scolasticat — tandis que, de tous côtés, de la Ville éternelle toute dorée par les rayons d'un soleil déjà ardent, vous arrivent les sons diversement harmonieux des cloches des innombrables églises de la Rome chrétienne, qui fête solennellement aujourd'hui l'Annonciation de sa Madone tant aimée ! Mais il fait meilleur encore dans notre pieuse et jolie chapelle où — principalement le matin pour la sainte Messe et le soir pour le Salut solennel — la double communauté de l'Administration générale et du Scolasticat international se réunit pour adorer ensemble le Fils de Dieu, fait homme pour nous et pour notre salut ! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum :* c'est le sentiment que l'on éprouve encore lorsque, aux heures prévues par le règlement de la maison, on a la joie de pouvoir jouir de l'aimable société des Pères et Frères que la sainte obéissance a ainsi rassemblés dans cette Maison générale de la Congrégation où, sous la paternelle houlette de notre Révérendissime et bien-aimé Père général, tous sont si heureux de travailler et de se dévouer pour le plus grand bien de notre chère Famille religieuse !...

*b*) 3 avril 1919. — S. G. Mgr Augustin Dontenwill, Archevêque de Ptolémaïs et Supérieur général *O. M. I.*, — accompagné de quelques Pères anciens soldats — est allé ce soir, au Séminaire français, via Santa-Chiara, assister à la conférence que S. G. Mgr Ruch, évêque de Nancy, y a donnée sur « le clergé et la guerre ». On y remarquait encore les cardinaux Billot (*S. J.*) et Gasquet (*O. S. B.*) et NN. SS. Bruchési (Montréal),

avons seulement pensé que nos vénérés lecteurs nous sauraient gré de détacher pour eux quelques feuillets de nos *Souvenirs* se rapportant à quelques événements importants de la vie catholique ou à quelques incidents notables de notre vie de famille dont nous avons été le témoin — heureux ou attristé — depuis notre arrivée à Rome.

Chesnelong (Sens), Bartolomasi (Trieste) et Laperrine d'Hautpoul (Rome). Après avoir formulé ses réserves sur la méconnaissance officielle des immunités ecclésiastiques, l'évêque de Nancy, ancien aumônier militaire, rendit un témoignage impressionnant à la fidélité généreuse des prêtres-soldats à leur vocation. Cette conférence — précise, nuancée, émouvante — a été très applaudie.

*c*) 6 avril 1919. — Aujourd'hui, dimanche de la Passion, a eu lieu, dans la salle du Consistoire, au Vatican, la cérémonie de la lecture des décrets approuvant les miracles présentés pour la canonisation de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Elle a eu un éclat sans précédent ; et Monseigneur notre Révérendissime Père y assistait, ainsi que le R. P. Joseph Lemius, *O. M. I.*, Consulteur de la S. C. des Rites, et quelques autres Pères de la Maison générale. Ce n'était pas la canonisation elle-même, mais c'était la canonisation assurée (1) : aussi la joie a-t-elle débordé. Mgr Touchet, évêque d'Orléans, a prononcé un très beau discours, qui se termina par ces mots : — « Bénissez-la, Saint-Père, cette France, et puisse-t-elle être toute baptisée dans votre bénédiction : elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne ! » Et Sa Sainteté Benoît XV a eu des paroles singulièrement émouvantes pour dire son amour pour la France : — « Nous trouvons si juste que le souvenir de Jeanne d'Arc enflamme l'amour des Français pour leur patrie que Nous regrettons de n'être Français que par le cœur... » A ces mots, en dépit du protocole qui interdit d'applaudir en présence du Pape, la foule n'a pas pu s'empêcher de battre longuement des mains. Les applaudissements ont, d'ailleurs, redoublé quand, parlant des bienfaits que la France doit attendre de la prochaine canonisation de Jeanne d'Arc, le Pape, faisant manifestement allusion à sa propre personne, a dit à nouveau : — « Le

(1) Elle aura lieu le 16 mai prochain (1920) dimanche dans l'octave de l'Ascension.

Français de cœur s'unit avec les Français de naissance pour souhaiter à la France un accroissement de gloire et de bonheur. » Nous n'oublierons pas vite notre première visite au Vatican, ni la joie que nous a procurée Monseigneur notre Père en nous permettant de voir, pour la première fois, le successeur de Pierre dans une circonstance si solennelle et si consolante !

*d*) 10 mai 1919. — Le Souverain Pontife a reçu ce matin, en audience spéciale, S. G. Mgr Augustin Dontenwill, Archevêque de Ptolémaïs et Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, avec les membres de son Administration générale. Voici comment notre bien-aimé Père en rend compte lui-même dans une Circulaire adressée à toute la Congrégation : — « Sa Sainteté nous a fait le plus gracieux accueil. Elle s'est enquise de l'état de nos œuvres, après ces longues années de guerre ; et Elle a béni avec effusion toutes nos Provinces, tous nos Vicariats et tous nos missionnaires, dans l'un et l'autre hémisphère. Au cours de cette audience, le Saint-Père a eu des paroles et des attentions aimables pour les RR. PP. Assistants, le R. P. Econome général et le R. P. Procureur général. Nous sommes sortis d'auprès de lui, heureux d'avoir entendu des paroles de satisfaction, d'encouragement et de réconfort, heureux aussi d'avoir reçu sa paternelle bénédiction. Le Vicaire du Christ apprécia notre dévouement, et il nous invita à persévérer dans la voie qui est la nôtre depuis tant d'années. Ce nous est une joie de vous transmettre sa bénédiction, les témoignages de sa satisfaction et ses invitations à demeurer toujours les apôtres des âmes les plus délaissées... Vous prierez filialement et fréquemment pour Sa Sainteté, pour la complète restauration des droits de l'Eglise et pour le plein rétablissement de toutes les œuvres de notre Congrégation (1). »

*e*) 15 mai 1919. — Le R. P. Servule Dozois, *O. M. I.*, premier Assistant et Admoniteur du T. R. P. Supérieur

(1) Voir *Circulaire* 122, 11 mai 1919

général, nous quitte pour aller faire la visite canonique de nos provinces et maisons du Canada. Nos prières et nos vœux l'accompagnent... Et, puisqu'il n'est plus là, — pour le moment, car nous comptons sur son prompt et heureux retour — commettons l'indiscrétion de vous dévoiler ce que nous savons des nombreux et éclatants mérites de cet aimable et illustre Oblat. Né le 12 avril 1859, à Saint-Cyprien (diocèse de Montréal), Nazaire-Servule Dozois fit de brillantes études aux Collèges de l'Assomption et de Saint-Hyacinthe, P. Q. Puis, se sentant attiré vers la vie religieuse, sacerdotale et apostolique, il vint (1876) frapper à la porte de notre noviciat de Lachine, — où il fit son Oblation perpétuelle le 15 août 1878. Ordonné prêtre au scolasticat d'Ottava, le 28 octobre 1881, le R. P. Dozois passa les quatre premières années de son sacerdoce à l'Université de cette ville. Mais, dès 1885, il fut lancé dans le ministère plus actif des missions, — missions sauvages, missions des chantiers, missions paroissiales — et, pendant dix-huit ans, il ne cessa de donner des preuves brillantes de son zèle, de son dévouement et de son savoir-faire. Aussi ne fut-on pas étonné quand, en 1903, il fut mis à la tête de la Province du Canada, — charge qu'il ne détint, d'ailleurs, pas fort longtemps, puisque, dès l'année suivante, le Chapitre général de Liège lui confiait la charge, bien plus importante encore, d'Assistant du T. R. P. Supérieur général, à laquelle il a joint, à deux reprises (1909 et 1912), celle de Vicaire général, pendant que Monseigneur faisait la visite canonique de nos Missions d'Amérique, de Ceylan et d'Australie, et enfin (1911) celle de Visiteur de nos œuvres du Canada, du Manitoba et de l'Alberta-Saskatchewan. Daigne le bon Dieu nous le conserver de longues années encore, pour sa gloire et pour le bien de notre Famille !

*f*) 25 juin 1919. — La Communauté de Rome voit tous les jours désormais diminuer (temporairement) le nombre de ses membres. Le R. P. Servule Dozois est parti pour le Canada et le R. P. Joseph Lémius se

trouve en France. Après-demain, c'est le tour du R. P. Eugène Baffie, qui s'en va prêcher des retraites pastorales à Rouen, à Angers et à Albi. Aujourd'hui, le R. P. Baffie est allé à Roviano, pour faire sa visite d'adieu à Mgr le Supérieur général, qui s'y trouve déjà — malheureusement, un peu fatigué — depuis une dizaine de jours, en compagnie du R. P. Edmond Dubois, Econome général. Nous accompagnions le R. P. Assistant dans son petit voyage, — à l'aller seulement, car on nous a invité à rester là-bas et nous ne nous sommes pas trop fait prier : le gros de la Communauté, scolastiques et convers, va du reste y arriver dans quelques jours. Inutile — n'est-ce pas ? — de vous parler de ce voyage : cela ne vous intéresserait pas. Une soixantaine de kilomètres à travers la campagne romaine et puis les montagnes du Latium, avec arrêt à la gare d'un village perché, tel un nid de pie, à quelques centaines de mètres d'altitude, au sommet de l'une de ces collines : cela ne vous dit rien, nous le voyons. Essaierons-nous de vous donner une description de notre maison de campagne, située à mi-hauteur du *Colle Sabatino*, avec une vue superbe sur les montagnes du Latium et des Abruzzes, qui sont tout près, et sur la fertile et gentille vallée de l'Aniene, qui s'étend au loin du côté de Subiaco — émaillée de loin en loin de gros bourgs perchés, comme celui de Roviano, au haut des principales collines (par crainte des brigands, nous le supposons) ? Non : car, si vous avez fait vos études à Rome, vous êtes là-dessus plus forts que nous, et, si vous les avez faites ailleurs, ni Roviano ni même Tivoli, pas plus que Marano ou Anticoli, Cervara ou Arsoli n'auront, malgré leurs charmes, le don de vous attendrir. Taisons-nous donc ; et allons saluer Jésus-Hostie dans notre jolie chapelle et la blanche Madone dans notre belle grotte de Lourdes, avant d'aller dormir — bercé par les cris plus ou moins harmonieux des milliers de grillons et de cigales qui peuplent les beaux acacias et les nombreux oliviers que le R. P. Econome a eu la bonne idée de planter sur notre propriété...

*g*) 15 juillet 1919. — Le R. P. Thévenon, Supérieur de notre scolasticat, quitte Rome, ce matin, en route pour Paris, où il séjournera quelque temps, avant d'aller reprendre, au scolasticat de Liège, la chaire de théologie qu'il y occupait jadis avec tant de distinction : il était à la tête du scolasticat de Rome depuis 1911. Le Rév. Père ne nous en voudra pas, à l'occasion de ce départ si regretté, de vous donner un petit abrégé — bien sec, hélas ! — de son brillant *curriculum vitæ.* Le Père Charles-Joseph Thévenon appartient, par sa naissance, à « cette race aux longs cheveux que rien ne peut dompter lorsqu'elle a dit : Je veux » et qui a fourni à la chère Congrégation des Oblats tant de sujets que nous nous abstiendrons, pour des raisons spéciales, d'apprécier ici, — nous laisserons ce soin surtout aux Evêques et aux Vicaires de nos Missions étrangères. Le P. Thévenon naquit donc à Brest, diocèse de Quimper et de Léon, le 17 novembre 1862, et fit ses études secondaires à notre juniorat de Notre-Dame de Sion (1875–1880). Puis, nous le voyons à Rome, où il fit son Oblation perpétuelle le 8 septembre 1882 et fut ordonné prêtre le 24 avril 1886, remportant entre temps les palmes de docteur en philosophie et en théologie et celle de bachelier en droit canon. On le destinait au professorat, et l'on n'eut pas tort : ceux qui ont été ses élèves à Belcamp, à Saint-François et à Liège n'ont jamais connu professeur plus expert ou plus intéressant. Il le resta — tout en devenant Supérieur du scolasticat de Liège (1905), puis du scolasticat de Rome (1911). Ici, sa science théologique fut appréciée non seulement par ses étudiants mais encore par la Sacrée Congrégation des Sacrements — dont il devint consulteur, au début de 1914... Il va être remplacé, à la tête de notre scolasticat international, par — au fait, c'est peut-être encore un secret, mais nous connaissons votre discrétion — par le R. P. Auguste Estève, *O. M. I.*, actuellement professeur à l'Université d'Ottawa : encore un *as*, celui-là !

*h*) 26 juillet 1919. — Aujourd'hui, fête de sainte

Anne, c'est la Bretagne qui vient nous saluer, en l'aimable personne de S. G. Mgr Emile Legal, *O. M. I.*, archevêque d'Edmonton (Canada). Monseigneur vient faire sa visite *ad limina*. Il est accompagné du R. P. Pierre Moulin, *O. M. I.*, missionnaire à Hobbema (Alberta) et, comme lui, originaire du diocèse de Nantes. Nous allons les posséder tous deux durant une quinzaine de jours, pendant lesquels nous allons pouvoir visiter ou revisiter avec eux quelques-uns des sanctuaires et des monuments les plus fameux de la Métropole du catholicisme. Pas autant qu'on le voudra, probablement, car le temps à Rome est bien chaud et bien accablant en ce moment et les indigènes seuls peuvent affronter impunément les ardeurs d'un soleil de plomb qui, depuis de longues semaines, règne sans conteste dans un firmament sans nuage, — le beau ciel d'Italie ! Vraiment oui, on est mieux à Roviano, là-bas aux confins du Latium et des Abruzzes, où se trouve, du reste, déjà la plus grande partie de notre Communauté romaine : il y fait encore bien chaud, — bien qu'au lieu de 40 mètres, comme à Rome, on y soit à 500 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer — mais du moins « l'air y est pur » ; et, si « les routes n'y sont pas larges », on peut, en cas de besoin, y gravir les sentiers qui avoisinent notre maison de campagne sur le dos d'un *somaro* quelconque ! Aussi, malgré notre amour pour la Ville éternelle, envions-nous le sort du R. P. Gaetano Drago, *O. M. I.*, qui nous arrive également ce soir (de Santa-Maria a Vico), en route pour ce cher pays de Roviano, où l'obéissance l'appelle à passer quelques jours, et nous promettons-nous de l'y resuivre le plus tôt possible.

*i*) 29 juillet 1919. — Dans la soirée, nous avons la joie et le bonheur de revoir notre bien-aimé Père, qui nous arrive de Roviano, où il a passé plusieurs semaines. Ce séjour à la campagne n'a, malheureusement, pas suffi à lui redonner sa belle santé d'autrefois — ébranlée par la grippe espagnole, qui l'a terrassé l'hiver dernier. Il part après-demain pour la France (Luchon et Bor-

deaux), — accompagné par le R. P. Edmond Dubois, *O. M. I.*, Econome général — et nous avons, malgré tout, confiance qu'un séjour de quelques mois, dans ce beau pays de France et loin de ses affaires et préoccupations habituelles, ne contribuera pas peu, avec l'aide de Dieu, que toutes nos prières ne cesseront de demander pour lui, à lui rendre la force qui lui permettra de continuer à se dévouer encore, *ad permultos et faustissimos annos*, au bien et au bonheur de sa double Famille. Voici la *Circulaire* qu'à cette occasion Monseigneur adresse aujourd'hui même à la Congrégation : — « Des raisons de santé me forcent à prendre un repos qui nécessite mon éloignement de la Maison générale. C'est à mon grand regret, mais avec une entière résignation à la volonté du bon Dieu, que je me vois obligé de me soumettre à cette épreuve. Pour que l'expédition des affaires de la Congrégation ne reste pas en souffrance pendant mon éloignement, je nomme Vicaire général mon premier Assistant, le R. P. Servule Dozois, en vertu de l'art. 484 de nos saintes Règles. Quoique absent, je lui reste uni d'esprit et de cœur, ainsi qu'aux autres Pères Assistants qui partagent son labeur : je prie pour eux, et je me recommande à leurs prières. Que notre Mère Immaculée les assiste et les protège, et qu'Elle étende sa maternelle protection sur toute notre chère Famille... + Aug. Dontenwill, *O. M. I.*, *Archev. de Ptolémaïs*, *Sup. Gén.* (1)... »

*Prætendat Dominus super Patrem nostrum generalem Spiritum gratiæ salutaris perpetuumque ei rorem suæ benedictionis infundat.*

*j*) 22 août 1919. — Notre scolasticat vient aujourd'hui de faire une grande perte en la personne du Frère James O'Halloran, *O. M. I.*, qui vient de succomber, à Rome, après une longue maladie chrétiennement supportée, à l'âge de 29 ans — dont 3 de vie religieuse. Né à Patrick, près de Glasgow (Ecosse), le 6 mai 1890, le jeune James avait fait son noviciat à Lachine et

(1) Voir *Circulaire* 123, 29 juillet 1919.

son oblation à Rome (8 septembre 1917) ; et il était déjà sous-diacre. Ses frères, les scolastiques, regrettent beaucoup de ne pouvoir assister à ses funérailles, car ils l'avaient en grande vénération, — un sacrifice de plus à offrir à Dieu pour le repos éternel de son âme ; — mais ils se trouvent à Roviano, à part les aînés qui ont déjà pris le chemin des missions que l'obéissance leur a assignées... Ah ! le cher scolasticat ! la guerre, la maladie ou la mort l'ont bien réduit, ces dernières années, mais espérons que les beaux jours reviendront pour lui — et bientôt, car on nous annonce déjà plusieurs recrues pour la prochaine année scolaire. Tant mieux, — *spes messis in semine* — nous avons, en effet, tant besoin de sujets, et de sujets d'élite, pour continuer les nombreuses et magnifiques œuvres apostoliques dont nous avons déjà la charge, dans les cinq parties du monde, sans compter celles qu'on voudrait encore nous confier et que nous devons, pour le moment, refuser faute d'ouvriers : *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam !*

*k*) 28 août 1919. — Aujourd'hui, fête onomastique de notre Révérendissime Père général, la Communauté de Roviano — présidée par le R. P. Isidore Belle, Assistant général — s'est surpassée, malgré le nombre fort restreint de ses membres : le matin, *Missa cantata* et, le soir, Salut solennel, pendant lesquels nous avons beaucoup prié pour le Chef vénéré de notre Famille, qui a déjà bénéficié, paraît-il, de son séjour à Bagnères-de-Luchon. A midi, agapes fraternelles — auxquelles, en plus des habitués de la maison, prennent part le curé-archiprêtre de la paroisse, Don Angelo Meucci, et le curé intérimaire de Rocca-Canterano, le R. P. Aristide di Fausto, *O. M. I.* (de Santa-Maria a Vico). Il n'y eut pas de toast. En revanche, quelqu'un — qui préfère garder l'anonymat — proposa à l'assemblée de chanter une petite collection de bouts rimés, qu'il avait composés pour la circonstance, sur l'air national anglais (*God save the King*), et dans lesquels, à défaut de beaucoup d'esprit, il avait du moins mis tout son

cœur. La proposition fut acceptée d'emblée, et voici en partie ce qu'entendirent sans broncher les murs de notre *palazzo*, car vous savez depuis longtemps que les murs ont des oreilles : — « *Frères, chantons en chœur santé, force et bonheur à notre Père : Dieu te garde longtemps, avec ses Assistants, parmi ses chers Enfants, sur cette terre ! Mère du Bon-Secours, daigne veiller toujours sur notre Père : qu'il mène tes Oblats, en bons et vrais soldats, longtemps aux saints combats sous ta bannière ! Et toi, grand Augustin, puissant et bon parrain de notre Père, garde l'Evêque aimé que Dieu nous a donné pour Chef très vénéré chez notre Mère ! ...* » N'est-çe pas du Racine ou, du moins, du Botrel ?

*l*) 14 septembre 1919. — Depuis hier samedi et jusqu'à mercredi prochain, c'est fête à Roviano, — et une fête qui compte ! Lisez-en plutôt le programme dont nous allons vous donner une traduction aussi exacte que possible : — « Fêtes centenaires à Roviano (Prov. de Rome). Du 13 au 17 courant, Centenaire du très saint Nom de Marie et de saint Antoine de Padoue et Fête annuelle de saint Fortunat martyr. 1° Samedi 13 : A 11 heures, arrivée de la fanfare de Pescina (Abruzzes) et son salut aux autorités et à la population ; — à 11 h. 30, exposition de la sainte Image et bénédiction de la couronne (don de la jeunesse rovianaise) par le Révérend Père Supérieur des Oblats, qui célébrera ensuite la Messe solennelle ; — au son de midi, salve de bombes ; — à 16 heures, service musical sur la Piazza Umberto I° ; — à 19 h. 30, idem sur la Piazza San-Giovanni ; — à 20 h. 45, fonctions religieuses, et puis procession dans laquelle sera portée (par des soldats retour de la récente guerre) l'Image vénérée de la Madone (*con la tradizionale Macchina*), avec pause sur la place Humbert Ier illuminée aux feux de bengale ; lancement de ballons multicolores et décharge de bombes... 2° Dimanche 14 : A l'aube, salve de bombes ; — à 8 heures, matinée de concert dans tout le village ; — à 10 heures, musique sur la place Saint-Jean ; — à 10 h. 30, Messe solennelle

en musique, chantée par les RR. PP. du Collège local des Oblats, et ensuite procession solennelle avec abondante décharge de bombes ; — à 15 h. 30, programme choisi de musique sur la place Humbert Ier ; — à 17 h., tirage d'une *tombola* de 300 lires, au bénéfice du Comité pour l'érection d'un monument aux braves soldats rovianais glorieusement tombés pour la grandeur de la patrie dans la guerre contre l'Autriche, etc. ; — à 18 h. 30, Vêpres solennelles ; — à 20 h. 45, service musical sur la Place Humbert Ier ; — à 21 h. 30, grandioses feux d'artifice fournis par la célèbre maison des frères Coccià de Paliano, et enfin lancement de ballons illuminés (1)... 5° Mercredi 17 : A 7 heures, service funèbre solennel pour les soldats rovianais tombés pour la patrie, demandé par le Comité d'organisation civile... (Signé) Le syndic, Luigi MARCHIONNE ; le Président du Comité, Ernesto MARCHIONNE ; le secrétaire communal, Giovanni NARDONI. » Nous avons tenu à mettre sous vos yeux une bonne partie de cette affiche-programme (très artistique, du reste), pour vous donner une idée des fêtes italiennes, de « l'union sacrée » qui y règne dans les campagnes encore très croyantes, et de ce frappant mélange de fonctions religieuses et de divertissements profanes arrangés de façon à rendre le tout plus solennel et plus attrayant. Inutile d'ajouter que les Oblats n'ont participé effectivement qu'aux cérémonies purement religieuses !

*m*) 20 octobre 1919. — Nos scolastiques rentrent de Roviano. A propos, vous les avons-nous présentés, ces aimables petits jeunes gens — ces Benjamins de la Famille ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! les voici ; ils ne sont, d'ailleurs, pas très nombreux. Ce sont, par ordre d'ancienneté, les Frères Charles Durbin, sous-diacre, du Texas, — Joseph Rousseau, sous-diacre, du Canada, — Flavien Peel, minoré, de Belgique, — Camille de Coene, de Belgique, — Eugène Royal, du

(1) Pour ne pas trop allonger la citation, nous supprimons le passage du programme se rapportant au lundi 15 et au mardi 16 septembre.

Canada, — Henri Poupart, du Canada, — Guillaume Feuerstoss, d'Alsace-Lorraine, — Louis Kerléo, de France (Nord), — Emmanuel Doronzo, d'Italie (Midi), — et Jacques Brackelaire, de Belgique. Ils sont tous bien gentils, comme vous le voyez. Il s'agit maintenant pour eux de travailler, sans relâche et sans répit, à devenir de saints et savants religieux, prêtres et missionnaires (1). Pour cela, ils sont à bonne école : ils n'auront qu'à suivre les sages directions de leur nouveau Supérieur, le R. P. Auguste Estève, — qui va, nous l'avons déjà dit, nous arriver d'Ottawa. En attendant qu'il soit là, l'intérim sera rempli par le R. P. Isidore Belle, qui vient aujourd'hui même d'être autorisé par Indult à cumuler temporairement ces fonctions de Supérieur du scolasticat avec celles d'Assistant général. Au fait, il nous tardait de citer à l'ordre du jour de la Congrégation ce très dévot serviteur de la Madone, dont les brillants états de service ne se comptent déjà plus. L'occasion est on ne peut plus favorable : profitons-en, — après avoir demandé pardon au R. P. Assistant de la liberté que nous prenons de blesser ainsi sa modestie. Le P. Isidore-Joseph Belle — né le 15 mai 1861 à Saint-Laurent-en-Royans (diocèse de Valence), profès le 1er novembre 1882 à Rome, et ordonné prêtre le 9 décembre 1884 à Colombo — a passé à Ceylan les vingt premières années de son sacerdoce. De 1886 à 1895, il s'est dévoué, avec un zèle et une ardeur inlassables, comme auxiliaire ou curé, dans les missions de Moratuwa, Kolatuwa (Nord), Kegalle, Hanwella, Katunayaka, Bolavalana et Borella. En août 1896, il devient Vicaire général de Colombo, puis, en même temps, Vicaire des Missions de Ceylan, — en attendant qu'en 1906 le Chapitre de Rome lui

(1) De nos étudiants de cette année les suivants ont déjà reçu leurs obédiences et ont rejoint leurs postes respectifs : — 1) Le R. P. Philippe Cornellier, de Montréal, *D. D.*, est professeur à l'Université *O. M. I.* d'Ottawa ; 2) le R. P. Anastase Monge, de Leon, *D. D.* et 3), le R. P. Adolphe Smit, de Ruremonde, sont professeurs au scolasticat *O. M. I.* d'Edmonton.

donnât une marque d'appréciation et de confiance encore plus grande en le nommant *Assistant général* de la Congrégation. En cette qualité, il a fait, en 1915, au nom de Mgr le Supérieur général, la visite canonique du Vicariat de Mackenzie et rendu, par ailleurs, d'incalculables services à la Congrégation. Puisse-t-il nous être conservé de longues — longues années encore : sa piété, son dévouement et sa charité sont pour nous des stimulants si aimables et si encourageants !

*n*) 1er novembre 1919. — Le R. P. Théophile Ortolan — après avoir, durant l'été, prêché les retraites annuelles des Sœurs de l'Espérance (Sainte-Famille de Bordeaux) à Laval et à Angers — vient tout juste de terminer celle qu'il a prêchée, tous ces jours-ci, aux Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception de *Monte-Verde* (Rome) ; et le R. P. Eugène Baffie, également de retour à Rome, va incessamment distribuer, avec toute la persuasive éloquence qui le caractérise, le pain de la parole divine aux Petites-Sœurs des Pauvres d'en face (San-Pietro in Vincoli). Nous autres, simples mortels, nous nous contentons d'*être prêchés* : c'est chose moins pénible, — et même fort agréable, quand le prédicateur a nom Bommenel, par exemple. Le R. P. Auguste Bommenel, *O. M. I.*, de notre maison de Bruxelles, nous a instruits, édifiés et charmés pendant ces dix derniers jours. Aussi notre clôture de retraite a-t-elle aujourd'hui été aussi pieuse que touchante : rénovation des Vœux, grand'Messe solennelle, Vêpres et Salut, — tout a revêtu un tel cachet de religieuse simplicité en même temps que de divine grandeur, dans notre belle chapelle si bien ornée, que l'admirable refrain de notre cantique de ce matin, auquel les doigts d'artiste du R. P. Joseph Lemius donnaient encore un plus grand cachet de suavité émouvante, nous est sans cesse revenu à la mémoire : « ...La paix et le bonheur habitent ce saint lieu ! » Tous étaient là, fervents et recueillis, — depuis le T. R. P. Vicaire et ses Assistants, l'Econome et le Procureur général, l'Archiviste (R. P. Anselme Peytavin) et l'Econome local (R. P.

Joseph Levoyer), jusqu'à nos chers et dévoués Frères convers, les soutiens matériels de notre Communauté... Vous voulez peut-être savoir le nom de ces bons et braves coadjuteurs ? En tous cas, il est juste que vous les connaissiez : la Famille n'a pas de membres plus méritants. Permettez donc que je vous les présente. Ce sont, par rang d'oblation, les FF. Vincent Chautemps (Roviano), Henri Lucas (imprimerie), Prosper Joly (lingerie), Firmin Combaluzier (jardin), Pietro Fraïle (conciergerie), Gustave Lamarche (réfectoire) et François Lafrance (cuisine).

*o*) 25 décembre 1919. — *Adeste fideles, læti triumphantes :* c'est Noël, le *Natale* des Italiens, le *Navidad* des Espagnols, le *Nedeleg* des Bretons, le *Nadolig* des Gallois, le *Nodlag* des Irlandais, le *Christmas* des Anglais et le *Christfest* des Allemands, etc., — nous en passons, et des meilleurs, avec nos excuses aux oubliés ; — c'est Noël, et nous sommes dans la joie, car un Sauveur nous est né ! La joie, chez nous, a naturellement été surtout spirituelle : nous sommes religieux par profession, et nous ne l'oublions pas. Messe de minuit, messe de l'aurore et messe du jour : tout a été aussi solennel que possible. Et nous avons surtout préparé pour Jésus, dans notre cœur, une étable ou un tabernacle aussi immaculé et aussi orné de vertus que nous le permettait notre faiblesse native ; et Jésus a daigné y descendre, et le parfum de sa présence et de ses grâces a embaumé toute notre journée ! Et nous avons pensé à tous nos nombreux Frères, disséminés sur presque toute la surface du globe ; et nos vœux, avec nos prières, ont été ardents et sincères, offerts pour eux tous à ce divin Sauveur, toujours présent au milieu de nous, et nous avons confiance qu'ils auront été exaucés et que les fêtes de Noël et la prochaine année (1920) seront, pour tous les membres de notre Famille bien-aimée, imprégnées de joie et remplies des grâces les plus abondantes et les plus choisies. Inutile d'ajouter que, dans ces vœux et ces prières, nous avons eu un souvenir tout spécial pour

Monseigneur notre Révérendissime et vénéré Père, — qui, Dieu et Marie en soient bénis, est du reste à peu près remis de sa maladie et de ses fatigues, et s'apprête à rentrer de Bordeaux à Rome, dans quelques semaines, accompagné de son nouveau secrétaire, le R. P. Albert Perbal, *O. M. I.* (1).

G. M. T.

(1) Voici, en effet, le texte de la *Circulaire* (nº 124), doublement intéressante, qu'à la date du 19 mars 1920 Monseigneur a adressée à toute la Congrégation et que le retard involontaire apporté à l'impression de cette livraison des *Missions* nous permet de publier presque intégralement ici : — « Le bon Dieu a exaucé les prières que vous lui avez adressées en ma faveur, par l'entremise de notre Mère Immaculée. Me voilà rendu à la santé et réinstallé dans notre Maison de Rome, où j'ai repris, depuis quelques jours, la direction des affaires que les Pères Assistants ont gérées, durant ces derniers mois, avec le plus absolu dévouement... Ma première préoccupation a été la tenue du Chapitre général, dont la convocation a été différée, d'année en année, avec l'assentiment du Saint-Siège, depuis l'année 1914, — date où il aurait dû s'assembler régulièrement. De l'avis unanime de mes quatre Assistants, le temps paraît venu de le convoquer ; et j'ai la consolation de le faire par la présente Circulaire. Le Chapitre général de l'Institut s'ouvrira donc à Rome, le 1er octobre prochain, — premier jour du mois du Rosaire et premier Vendredi du mois... A partir du 22 septembre, on récitera — tous les soirs après la prière — le *Veni Creator*, le *Salve Regina* et, trois fois, l'invocation *Sancte Joseph, Protector noster, ora pro nobis*. Nos Pères, au saint Sacrifice de la Messe, auront un souvenir spécial à cette intention ; et nos Frères — scolastiques, novices et convers — feront au moins trois communions pour obtenir du Seigneur qu'il daigne bénir le Chapitre général. J'ajouterai cette recommandation, faite autrefois par l'un de mes prédécesseurs (le P. Joseph Fabre) : — « A la prière nous joindrons la pratique de la mortification. Aucun de nous ne voudra refuser à la Congrégation ce témoignage de son affection et de son dévouement. Faisons-le avec bonheur, et nous profiterons nous-mêmes de toutes les grâces que le Seigneur aura accordées à notre Famille religieuse. »

## NOTRE CENTENAIRE (1916)

### IV.— Pourquoi et comment célébrer ce Centenaire.

Mes bien chers Pères et Frères,

La Congrégation dont nous avons la grâce, l'honneur et la joie d'être les fils, entrera, le 25 janvier prochain (1916), dans le second siècle de son existence. Ce grand événement ne peut pas laisser nos âmes insensibles ou même indifférentes. Pour les Sociétés religieuses, comme pour les individus, la longévité est un signe des bénédictions divines.

Le Psalmiste nous enseigne que « les violents et les pervers n'arriveront pas à la moitié de leurs jours » (Ps. LIV, 24). Et nous récitons fréquemment la consolante promesse qu'il met sur les lèvres de Dieu, à l'adresse du juste : « Il jettera vers moi le cri de sa détresse et je l'en délivrerai, je le glorifierai et je lui accorderai ici-bas de longs jours » (Ps. XC, 15-16).

Ceux qui virent notre Congrégation si pauvre, si obscure et si frêle à son berceau, et exposée en outre à tant de persécutions et d'orages, eurent-ils le pressentiment que son existence compterait des siècles et que de multiples générations humaines bénéficieraient de son apostolat — jusque dans les contrées les plus reculées de l'univers ? Les réalités d'aujourd'hui et les espérances de demain — s'il se fût trouvé un homme pour les leur prédire — leur eussent paru une illusion, un rêve, une chimère. Notre vénéré Fondateur lui-même, les supérieurs ecclésiastiques qui approuvèrent et bénirent son initiative, les hommes de dévouement qui entrèrent dans ses idées et répondirent à son appel, voulaient seulement former une modeste société de missionnaires diocésains, groupés sous l'autorité de

(1) Voir *Circulaire* 113 25 décembre 1915.

leur Evêque, — qui pouvait les retirer à son gré des cadres de l'apostolat pour les réintégrer dans ceux du clergé paroissial, à l'heure où il jugerait leur ministère plus utile dans les paroisses que dans les missions.

La résolution qu'avaient prise les nouveaux missionnaires de ne porter en chaire que l'idiome populaire de la région qui les avait vus naître, — idiome très harmonieux, sans doute, mais circonscrit à un territoire relativement restreint — précisait la nature de leur apostolat, le limitait et le mettait dans l'impossibilité de prendre jamais un vaste développement.

Dans sa Circulaire du 17 février 1853, notre vénéré Fondateur le rappelait à ses premiers compagnons et à ceux qui étaient venus, au cours des années, grossir leur laborieuse phalange. Il leur disait : — « Quand Notre-Seigneur compara les débuts de l'Eglise naissante au grain de sénevé qui, semence très petite, devient néanmoins un grand arbre, il marquait aussi le développement des Sociétés religieuses qu'il établit par le ministère de ses élus. Dans nos origines, tout était donc petit et humble, hormis que nous étions animés d'une grande commisération pour les âmes les plus abandonnées et d'un grand zèle pour nous dévouer, à l'exemple du Christ, à l'évangélisation des pauvres. Notre ignorance des desseins de Dieu et du fécond avenir qui nous était réservé demeurait toutefois complète. » Ces paroles sont pour nous une révélation — mieux que cela, un enseignement que nous ne méditerons jamais assez. La Fondation du P. de Mazenod — petit grain de sénevé jeté en terre, au cours de l'année 1816 — a grandi, prospéré et pris le développement d'un grand arbre, parce qu'elle avait été inspirée, qu'elle fut alimentée et entretenue *par une grande commisération pour les pécheurs et un zèle inlassable pour leur salut.*

Des chrétiens, et surtout des prêtres, assemblés pour honorer et consoler Notre-Seigneur, ne lui sont jamais plus étroitement unis que lorsqu'ils travaillent à attiser le feu de l'amour divin — qu'il est venu, en per-

sonne, allumer lui-même et dont son Cœur voudrait voir toute la terre embrasée.

Le zèle est, pour les Sociétés religieuses, un principe de vitalité sans cesse grandissante — disons le mot, d'universalité et d'immortalité. Tant qu'à l'apostolat des pauvres, des ignorants et des pécheurs les plus abandonnés elles donnent des hommes enflammés d'une telle ardeur qu'ils sont prêts, suivant l'énergique expression de notre saint Fondateur, « à sacrifier leur fortune, leurs talents, le repos de leur vie, leur vie même à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'avantage de l'Eglise, à la sanctification de leurs frères », elles sont, pour emprunter la comparaison du saint roi David, « comme l'arbre planté sur la rive d'un fleuve ; il donne son fruit, et en abondance, au temps voulu, et son feuillage ne se flétrit pas » (Ps. I, 3).

Le zèle du P. de Mazenod et de ses disciples devait être d'autant plus fécond et béni qu'il reproduisait plus vivement le zèle dont Notre-Seigneur, au cours de son ministère public, avait donné l'exemple à ses douze Apôtres.

L'orgueil de la philosophie antique — orgueil qui survit, non moins accentué et encore plus odieux, dans la philosophie moderne — avait, par l'organe d'un de ses plus voluptueux représentants, excommunié de ses académies le petit peuple et surtout le pauvre et l'esclave. Dès lors, avec quelle surprise et quelle joyeuse admiration l'humanité recueillit-elle les adorables paroles que nous allons répéter et que nul écho du monde n'avait encore redites : *J'ai compassion du peuple* (Marc., VIII, 2), — *Venez à moi, vous tous qui travaillez* (Matt., XI, 28), — *Le Seigneur m'a envoyé évangéliser les pauvres* (Luc., IV, 18). Non, jamais docteur ne s'était donné un aussi vaste auditoire ni une aussi humble clientèle. Mais l'admiration grandit encore, quand on vit des hommes nés au sein du peuple, imprégnés d'un savoir que n'enseignaient pas alors et que n'enseignent pas aujourd'hui les coryphées du rationalisme, reprendre et poursuivre l'apostolat de leur

Maître, passer leur vie à ouvrir aux vérités surnaturelles l'âme des pauvres, des enfants du peuple et même des esclaves.

« O Dieu, s'écriait autrefois le saint roi David, le pauvre vous est abandonné » (Ps. x, 14). Venu sur terre, le Fils de Dieu — qui fut ici-bas la compassion faite homme — se pencha vers cet abandonné, l'adopta pour son frère et lui prédestina un trône dans son Royaume. A ceux qui lui demandaient le but premier et principal de son apostolat, il faisait cette émotionnante réponse : « Je suis venu cicatriser les plaies du cœur et évangéliser les pauvres » (Luc., IV, 18).

Quand sonna l'heure dernière de sa présence visible au sein de l'humanité, — à cette minute sans pareille où il investit les élus de son Cœur de leur charitable et immortel apostolat — que dit-il ? « Comme mon Père m'a envoyé, et moi aussi je vous envoie ; je vous donne la mission de poursuivre ma tâche jusqu'à la fin des siècles et de l'élargir jusqu'aux limites les plus extrêmes du globe. Vous prêcherez l'Evangile aux pauvres. »

Qu'une phalange de missionnaires se constitue dans ce but, et elle obtiendra aussitôt une double part dans la répartition des faveurs célestes. Notre-Seigneur la bénit, et parce qu'elle lui donne des apôtres et parce qu'elle envoie des apôtres aux pauvres.

Des économistes contemporains ont affiché la prétention de supprimer la pauvreté et d'établir définitivement sur terre le règne du bien-être universel. Mais leurs vaniteuses théories ne sont que la vulgarisation de décevantes et dangereuses utopies. Jusqu'à la fin des jours demeurera vraie la parole de l'Evangile : « Vous aurez toujours des pauvres au milieu de vous, et toujours aussi il vous sera loisible de leur faire la charité » (Luc., XIV, 7).

Cette armée de la pauvreté, qui renouvellera perpétuellement ses cadres, réclamera donc toujours des phalanges d'évangélistes. Jésus, « Père des pauvres », — et « dont les yeux s'abaissent affectueusement vers

toutes les indigences » (Ps. x, 5) — y pourvoira miséricordieusement, en promettant aux âmes généreuses, qui répondront à son appel, de regarder « comme fait à lui-même ce qu'elles feront au profit du plus petit des siens » (Matt., xxv, 40).

Les Congrégations, évangélistes des pauvres, sont donc assurées de posséder toutes ses complaisances — qui ne sont jamais stériles mais que traduisent toujours les plus abondantes largesses spirituelles. Qu'elles demeurent fidèles à leur vocation, qu'elles persévèrent dans l'amour de la pauvreté et des pauvres, et elles se renouvelleront dans une impérissable jeunesse, parce que Notre-Seigneur gardera comme la prunelle de ses yeux ceux qui ont accepté et qui remplissent son ministère d'évangéliste des pauvres.

Notre Famille religieuse a duré et grandi, parce qu'elle est demeurée fidèle aux directions que lui donna, il y a un siècle, l'homme de Dieu qui fut son législateur. Elle sécherait sur pied, si elle venait à les oublier et à les méconnaître. Nous le rappelons, et avec insistance, afin que cette leçon soit comprise, acceptée et pratiquée par tous les enfants du P. de Mazenod. Notre vocation veut que nous exercions notre apostolat parmi les pauvres, — c'est-à-dire, comme s'expriment nos saintes Règles, « parmi les pauvres gens épars dans les campagnes, et même parmi les habitants des bourgs et des villages, plus dépourvus de secours, ainsi que parmi ceux qui vivent encore dans le malheureux état de l'infidélité ou sont plongés dans les déplorables erreurs de l'hérésie ».

Notre Congrégation — qui a obtenu, durant ce premier siècle de son existence, un développement absolument inespéré et dont nos premiers Pères n'avaient même pas une lointaine idée — grandira encore, durant ce second siècle qu'elle aborde, prendra plus de consistance, affirmera plus vigoureusement sa vitalité, si nous la maintenons telle que la conçut, à la lumière de Dieu, notre vénéré Fondateur.

A ces deux premières causes de progrès — le zèle

des âmes et l'apostolat des pauvres — notre vénéré Fondateur en ajoutait une troisième : la maternelle protection de Marie, qu'il aimait à appeler « la chère Mère de la Mission » ou encore « la sainte Mère de Dieu, la nôtre et la mienne tout particulièrement ».

Au Supérieur du petit groupe de Missionnaires qu'il avait installés à N.-D. du Laus, il écrivait un jour : « Obtenez, par l'intercession de la très sainte Vierge, que nous sortions de l'enfance où tant de malheureuses circonstances nous ont retenus. »

Son désir et sa prière furent exaucés ; ils le furent même au delà de ses espérances, puisque la très sainte Vierge daigna, par l'organe du Vicaire de son divin Fils sur la terre, l'inscrire avec tous ses disciples parmi ses enfants de prédilection, en leur conférant à tous le beau titre d'*Oblats de Marie Immaculée!* « Il y a de quoi faire des jaloux, écrivait le saint Fondateur ; mais c'est l'Eglise qui nous a donné ce beau titre ; nous le recevons avec respect, amour et reconnaissance, fiers de notre dignité et des droits qu'elle nous donne à la protection de la *Toute-Puissante* auprès de Dieu. »

La Vierge Immaculée — « Refuge des pécheurs » et « Reine des Apôtres » — se montra magnifique envers ses nouveaux fils d'adoption. « A partir de ce jour, — constatait notre vénéré Père, dans sa circulaire du 17 février 1853 — notre Société, approuvée par jugement apostolique et établie sous la protection de sa Souveraine, éprouva un renouveau de vigueur et tressaillit au spectacle de sa merveilleuse fécondité... Elargissant le théâtre de notre charité, nous débordâmes au delà du sol natal, prêts à aller partout où le Seigneur nous enverrait. »

A partir de ce moment, en effet, l'expansion de notre humble Société parut tenir du prodige. Le Pape Grégoire XVI le constatait solennellement, dans le Bref qu'il adressa à notre vénéré Fondateur, le 20 mars 1846 : — « Nous avons appris avec une très vive satisfaction, y disait-il, que les Religieux de la Congrégation (des Oblats), disséminés en Europe où ils travaillent à la

réforme des mœurs, apportent aussi le plus grand zèle, dans les régions lointaines de l'Amérique, à éclairer de la lumière de la Religion chrétienne les hommes gisant misérablement dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Pour ces motifs, comme il conste que les travaux de la Congrégation sus-mentionnée portent les fruits les plus abondants, et que ses mérites envers l'Eglise sont exceptionnels, Nous tenons à la confirmer de nouveau par Notre autorité apostolique, en même temps que Nous donnons aux missionnaires qu'elle réunit les éloges qui leur sont dus. »

Pie IX, qui témoigna toujours tant de sympathie, de confiance et, nous pourrions même dire, de vénération à notre saint Fondateur, — qu'il aurait élevé au Cardinalat, si les événements politiques d'abord et une mort prématurée ensuite ne l'avaient pas mis dans l'impossibilité de réaliser ce qu'il appelait « une résolution inspirée par Notre affection toute particulière » — Pie IX, le Pape de l'Immaculée Conception, voulut aussi élever la voix, comme l'avait fait son prédécesseur Grégoire XVI, pour mettre à l'ordre du jour de la Chrétienté la petite phalange des Oblats de Marie Immaculée.

Dans son Bref du 28 mars 1851, il s'exprime ainsi : — « L'ardeur de l'éclatante charité, dont brûlent jusqu'à la moelle les membres de cette Congrégation, n'a pas pu être contenue en Europe. Nullement effrayés par les difficultés et les fatigues des longs voyages, ils ont volé jusqu'aux régions lointaines de l'Asie, de l'Amérique et de l'Afrique ; et là ils éclairent, au prix de beaucoup de sueurs mais avec beaucoup de fruit, les nations plongées dans les ténèbres de l'erreur. Pour tous ces motifs, il ne Nous est pas possible de priver du tribut d'éloges qui lui est dû cette salutaire Congrégation de prêtres qui a si bien mérité de l'Eglise jusqu'à ce jour. »

A diverses reprises, Léon XIII témoigna à la Congrégation, de vive voix ou par écrit, l'intérêt qu'il portait à ses œuvres, la satisfaction que lui donnait son apos-

tolat. A un de nos prédécesseurs, agenouillé à ses pieds, il disait : « Je tiens à vous faire savoir combien j'apprécie votre dévouement, et combien je compte sur votre zèle pour répandre le règne de Dieu dans les nombreuses missions qui vous sont confiées. »

Mais c'est dans un Bref adressé au Cardinal Guibert, de sainte mémoire, après notre Chapitre général de 1879, que le grand Pontife exprima, de la manière la plus explicite, l'estime qu'il avait pour notre Congrégation et les avantages spirituels qu'il attendait de son esprit religieux et de son zèle. Il y disait à notre illustre frère l'Archevêque de Paris : — « Si c'est pour vous un sujet de joie de voir cette Congrégation, autrefois si faible et si petite, — à laquelle vous avez appartenu, et dans laquelle vous avez travaillé avant votre élévation à de si hautes dignités — devenue maintenant un grand arbre, qui étend ses branches et porte des fruits au loin sur la terre et jusqu'aux extrêmes régions glaciales, Nous aussi Nous n'avons pu qu'éprouver une bien douce consolation, en la voyant procurer le bien d'une multitude innombrable de fidèles et d'infidèles, porter aux nations le nom de Jésus-Christ et dilater son règne, en ce moment surtout où des sociétés criminelles lui font une guerre implacable. Et il faut ajouter que, dans cette Congrégation, tout annonce de plus grands succès encore ; en effet, la modestie et l'humilité, le zèle de la gloire de Dieu, la charité qui de tous les membres de cette famille ne forme qu'un seul corps, — qu'aucune discordance ne divise, — l'attention à perfectionner de plus en plus ses moyens d'action, l'union étroite avec cette Chaire de saint Pierre, l'adhésion la plus empressée à ses enseignements, enfin les progrès mêmes et la propagation de cette Société : tout cela prouve sûrement qu'elle est agréable à Dieu et appelée à de plus grandes œuvres. Transmettez donc Nos félicitations au Supérieur général et à tous les membres de cette Congrégation, et, en Notre Nom, exhortez-les à conserver avec soin et à aviver en eux cet esprit qui, jusqu'à présent, les a soutenus et fait croître, et en

outre, pleins de confiance en la Vierge Immaculée à laquelle ils se sont consacrés, à se livrer avec ardeur aux œuvres qu'ils ont entreprises. »

Le petit grain de sénevé, jeté en terre au mois de janvier 1816, avait donc pris les proportions d'un grand arbre qui abrite dans sa puissante ramure les oiseaux du ciel. Le Souverain Pontife Pie X — récemment enlevé à notre pieuse vénération, et dont il nous est impossible d'écrire le nom, sans être ému jusqu'au fond de l'âme, au souvenir de la paternelle bonté dont il avait daigné nous multiplier les marques — le constatait dans son Bref du 7 septembre 1910, qui ouvre le volume de nos Constitutions. Nous y lisons :

« Cette Congrégation — qui a pris pour devise, dans le bon combat qu'elle livre, la parole du Maître : *Le Seigneur m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres* — n'a cessé en aucun temps d'envoyer, pour cultiver la moisson du Seigneur, de vaillants ouvriers qui ramènent avec allégresse d'opulentes gerbes dans les greniers du Père de Famille. Dieu aidant, elle envahit, en peu d'années, le monde entier, et aujourd'hui elle est divisée en neuf provinces. En outre, quatorze Vicariats apostoliques lui sont confiés dans l'Amérique septentrionale, l'Afrique méridionale et l'Asie... Et Nous, repassant dans notre esprit l'histoire de cette Congrégation, — qui, dans l'espace d'un siècle, depuis ses origines, a amassé les plus amples mérites et cueilli les fruits spirituels les plus abondants — Nous approuvons à nouveau, par Notre autorité apostolique, ses Règles et Constitutions et, par les présentes, Nous les déclarons de tout point approuvées. »

A Dieu ne plaise que nous ayons cédé à un sentiment de vaniteuse complaisance, en faisant passer sous vos yeux ces témoignages de précieuse bienveillance émanés de la Chaire de Pierre. Notre vénéré Fondateur nous a appris lui-même dans quel esprit et avec quelle religion nous devions écouter et méditer ces paroles pontificales : — « Je ne connais pas de plus grande consolation ici-bas, écrivait-il, que de recevoir les éloges, l'approba-

tion et les encouragements de la bouche du Vicaire de Jésus-Christ, gouvernant directement notre Famille, dont il est le Chef comme il l'est de toute l'Eglise, lui traçant la marche qu'elle doit suivre, et mettant en quelque manière le sceau de l'infaillibilité à son existence comme à ses œuvres. »

Nous avons voulu vous dire et vous redire un enseignement venu du Vicaire de Jésus-Christ lui-même, car toutes ces lettres, diverses de ton et de forme, redisent néanmoins un enseignement identique : elles confirment nos Règles, et nous redisent l'ordre donné, dès la première heure, par Léon XII qui le premier les approuva, de les garder dans la plus religieuse sollicitude, — « *Eas a cooptatis in eamdem Congregationem viris, quascumque in illa partes gerentibus, sedulo servari præcipimus* (1). »

Cette solennelle parole du Souverain Pontife nous amène à aborder une autre série de considérations, — et à notre avis, les plus capitales, parmi celles que nous croyons devoir vous soumettre, — à l'heure où notre Congrégation termine le premier siècle de son existence. Nous sommes des missionnaires, mais nous sommes aussi des religieux. Que dis-je ? Nous sommes religieux avant d'être missionnaires, et nous devons être de fervents religieux pour être et demeurer de fervents missionnaires.

Ne nous arrêtant pas à examiner si la vie apostolique inclut ou n'inclut pas les obligations religieuses, — question qui nous éloignerait de notre but — nous affirmons, au nom de Dieu, de son Vicaire sur la terre et de notre vénéré Fondateur, que, dans notre Congrégation, nous sommes religieux avant d'être missionnaires, religieux pour être des missionnaires surnaturels, religieux pour persévérer jusqu'à la mort dans les fatigues de l'apostolat. Le jour où nous cesserions d'être

(1) Ces dernières paroles sont empruntées à la Lettre apostolique du 21 mars 1826. (Voir nos *Constitutiones et Regulæ*, édition de 1910, Appendix, p. 167.)

religieux, nous porterions encore le titre de missionnaires, nous remplirions des fonctions apostoliques, nous pourrions même être des convertisseurs d'âmes, mais nous cesserions néanmoins d'être dans notre vocation ; nous serions inutiles à nous-mêmes, nous deviendrions des fantômes d'Oblats de Marie, puisque, d'après les Constitutions très catégoriques de Léon XII et de ses quatre successeurs, nous avons le devoir imprescriptible d'être des religieux-missionnaires.

Notre vénéré Fondateur donna toujours ce double caractère à son œuvre apostolique. Il écrivait : — « Mon intention, en me vouant au ministère des missions, pour travailler surtout à l'instruction et à la conversion des âmes les plus abandonnées, avait été d'imiter l'exemple des apôtres dans leur vie de dévouement et d'abnégation. Je m'étais persuadé que, pour obtenir les mêmes résultats de nos prédications, il fallait marcher sur leurs traces et pratiquer, autant qu'il serait en nous, les mêmes vertus. Je regardais donc les conseils évangéliques, auxquels ils avaient été fidèles, comme *indispensables à embrasser*, pour qu'il n'en fût pas de nos paroles comme je ne l'avais que trop reconnu de la parole de tant d'autres annonçant les mêmes vérités, — c'est-à-dire, *un airain sonnant ou des cymbales retentissantes. Ma pensée fixe fut toujours que notre petite Famille devait se consacrer à Dieu et au service de l'Eglise par les vœux de religion*. La difficulté était de faire goûter à mes compagnons cette doctrine, un peu sévère pour des commençants, dans un temps surtout où l'on avait perdu la trace de cette tradition, au sortir d'une révolution qui avait dispersé — et, je dirais, presque détruit — tous les Ordres religieux. »

Notre vénéré Fondateur voulut donc que, dans sa jeune Société de Missionnaires, la vie religieuse précédât, préparât et informât la vie apostolique. Il fut lui-même, dès le début, un Religieux dans l'accéption la plus noble et la plus sublime de ce mot. Son premier compagnon, le P. Tempier, marcha sur ses traces et s'unit à Dieu, conjointement avec lui, par les

vœux de religion. Un autre ouvrier de la première heure, le P. Mie, — qui, dans le ministère paroissial, avait pratiqué la pauvreté jusqu'au dénuement, la charité et le zèle jusqu'à l'épuisement de ses ressources et de ses forces, la mortification jusqu'à reproduire la vie des plus austères pénitents — adhéra joyeusement aux projets du Fondateur. Les observances régulières s'établirent comme virtuellement dans la petite communauté. Ces hommes de bonne volonté, qui n'avaient pas encore de Règles écrites, se soumettaient, dociles comme des enfants, à toutes les pratiques conventuelles usitées dans les communautés les plus ferventes.

Le P. de Mazenod n'innovait donc pas, il codifiait seulement des traditions acceptées, dès la première heure, quand il écrivait dans sa Règle : — « Les Missionnaires consacreront la première partie de leur vie à l'oraison, au recueillement intérieur, à la contemplation dans le secret de la maison de Dieu qu'ils habiteront ensemble. Ils emploieront activement l'autre part de leur vie au ministère extérieur, savoir : Missions, prédications, confessions, catéchisme aux ignorants, direction de la jeunesse, visite des malades et des prisonniers, retraites spirituelles et autres œuvres de ce genre. Toutefois, tant en mission que dans l'intérieur de la maison, ils s'appliqueront surtout à progresser dans les sentiers de la vie religieuse. Ils cultiveront particulièrement l'humilité, la pauvreté, l'abnégation, la mortification intérieure, la pureté d'intention, la foi ; en un mot, à l'exemple du Christ, ils répandront partout la bonne odeur de ses aimables vertus. »

Ces prescriptions de nos saintes Règles s'imposent, d'une manière plus spéciale, à la méditation des Maîtres des novices et des Directeurs des scolasticats. Certes, l'étudiant ne sera jamais trop instruit ; mais le religieux ne sera jamais non plus trop surnaturel ni trop attaché à sa Règle.

Un saint, pourvu d'une intelligence médiocre et d'un savoir ordinaire, exercera un ministère très fructueux dans l'Eglise. Un docteur, dépourvu d'esprit de foi,

d'humilité et de mortification, brillera peut-être, mais ne convertira pas, et sera fort exposé à se perdre lui-même. A l'appui de ces deux assertions, l'histoire de notre Congrégation nous offre de multiples exemples — admirables d'une part, lamentables de l'autre. Que ces leçons de l'expérience ne demeurent pas incomprises dans nos maisons de formation ! Que tous les supérieurs locaux veillent à l'observance fidèle et intégrale de toutes les prescriptions édictées par nos saintes Règles, dans le paragraphe qui a pour titre : « De l'oraison et des autres exercices religieux. » Nous appuierons cette recommandation sur l'autorité du saint Pontife Pie X qui, dans son *Instruction au Clergé* du monde entier, s'exprime ainsi :

« Entre la prière et la sainteté se trouve cette relation nécessaire — que la seconde n'existe pas sans la première. Pleinement conforme à la vérité est donc cette maxime de saint Jean Chrysostome : *Tous sont convaincus, je pense, qu'il est absolument impossible de vivre vertueusement, sans le secours de la prière.* D'où cette judicieuse conclusion de saint Augustin : *Celui-là sait bien vivre qui sait bien prier.* Nous devons donc regarder, poursuit-il, comme absolument démontré et incontestable que le prêtre, pour qu'il porte honorablement sa dignité et son office, doit s'adonner à la prière avec une grande application. On a fréquemment à déplorer qu'il le fasse plutôt par habitude que par ferveur d'âme, lui qui, à certaines heures, récite négligemment l'Office, ou formule quelques courtes prières, et, durant le reste du jour, oublie de s'entretenir avec Dieu ou de penser affectueusement à lui. »

Le saint Pontife recommande ensuite avec insistance la méditation quotidienne, la lecture spirituelle, l'examen de conscience, la confession hebdomadaire, la retraite annuelle, — en un mot, tous les exercices de piété énumérés dans le paragraphe de nos saintes Règles que nous venons de mentionner.

Il ne rappelle pas avec moins d'autorité, de netteté et d'insistance la doctrine de nos saintes Règles au

sujet *de la charité, de l'humilité, de la fuite du monde,* — dont nous avons cité plus haut trois articles. Les observations précises, sévères et attristées, qu'il soumet aux réflexions du clergé séculier, s'imposent, avec non moins d'à-propos, aux méditations des Religieux et des Missionnaires :

« En quoi consiste, dit-il, la sainteté dont il serait criminel à un prêtre d'être dépourvu (car celui qui l'ignore, ou qui le sait d'une façon erronée, se trouve exposé à un grand péril) ? Il en est qui pensent, et même qui enseignent, que le mérite du prêtre consiste exclusivement à se dépenser totalement pour l'utilité des autres. Pour ce motif, délaissant la culture des vertus par lesquelles l'homme devient parfait en lui-même, — et qu'à cause de cela ils appellent passives — ils disent que toute sa vigueur et toute son application doivent se porter vers les vertus actives, qu'il doit développer et pratiquer. Mais que cette doctrine est erronée et désastreuse ! Voici comment, dans sa sagesse, l'a qualifiée notre prédécesseur d'heureuse mémoire : — « Que les vertus chrétiennes soient appropriées les unes à un temps et les autres à un temps différent, celui-là seul peut l'admettre qui a oublié la parole de saint Paul : *Il a prédestiné ceux qu'il a trouvés conformes à l'image de son Fils.* Le Docteur et le Modèle de toute sainteté est le Christ. Aux règles par lui posées doivent nécessairement se plier tous ceux qui désirent occuper un trône parmi les élus. Or, le Christ ne change pas, au cours des siècles, mais il demeure le même aujourd'hui comme hier, et il le demeurera dans les siècles futurs. Dès lors, aux hommes de tous les temps s'applique cette parole : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ;* — en tout temps, le Christ se montre à nous *obéissant jusqu'à la mort ;* — en tout temps, garde sa force la maxime de l'Apôtre : *Ceux qui sont du Christ crucifient leur chair avec ses vices et ses convoitises.* Ces enseignements conviennent sans nul doute à tous les fidèles, mais combien plus aux prêtres ! »

Oui, aux prêtres, — surtout s'ils sont religieux et

missionnaires, nous permettrons-nous d'ajouter. Pour nous le rappeler, nous allons emprunter la voix d'un de nos prédécesseurs, celui qui recueillit immédiatement l'héritage laissé par notre vénéré Fondateur — le P. Fabre.

Dans la circulaire qu'il adressa à la Congrégation, quelques semaines avant qu'elle atteignît le cinquantième anniversaire de sa fondation, — il y a donc aujourd'hui un demi-siècle — il exposait, en ces termes, les causes de l'oubli des vertus religieuses, les déchéances que cet oubli produit et les défections qu'il amène :

« Ce sont d'abord, disait-il, des mécontentements, des plaintes, des murmures : on ne fait pas assez de cas de nous, de nos services, de nos qualités, de nos talents, — on ne nous traite pas comme nous croyons mériter d'être traités, — bientôt nous accusons formellement nos Supérieurs de partialité et d'injustice, et nous n'aimons plus la Congrégation. Son honneur nous intéresse peu, le nôtre seul nous préoccupe ; pourvu que nous nous montrions avec nos prétendues qualités sur un théâtre éclatant, c'est là la chose essentielle. Que l'on ne nous rappelle pas que nous sommes religieux, que nous avons pris des engagements, que nous avons voulu réaliser le portrait de l'homme apostolique tracé d'une main sûre par notre vénéré Fondateur ; non, nous ne le comprenons plus, nos idées et nos sentiments se sont abaissés, — du sommet de la perfection nous aspirons à descendre. Il nous faut une position : celle que nous fait l'obéissance nous déplaît, nous voulons celle que se crée notre imagination. Nos aises, nos caprices, la satisfaction de notre amour-propre et de notre propre volonté nous préoccupent constamment : d'une manière ou d'une autre, il faut rassasier ce besoin que nous avons laissé développer en nous, et, comme la Congrégation ne peut pas ou ne veut pas nous donner cette position si ardemment convoitée, nous la cherchons ailleurs. Nous abandonnons la mère spirituelle qui nous a nourris, qui a épuisé ses ressources pour nous rendre dignes du ministère

sublime de l'apostolat, et nous nous retirons, mettant le comble à la mesure de notre ingratitude. »

Ce malheur ne se produirait pas, ou il n'attristerait que rarement les Instituts religieux, si tous les profès se pénétraient bien de cette idée — qu'ils doivent demeurer scrupuleusement fidèles à l'esprit ainsi qu'à la lettre de leurs saintes Règles et aux traditions inaugurées par leur Fondateur, parce que le mieux qu'ils rêvent est l'ennemi du bien qui existe.

Les Familles religieuses, nées pour traverser les siècles, doivent se soustraire le plus possible aux fluctuations des sociétés profanes qui les entourent. Si un religieux peut et doit, en tant qu'homme d'apostolat et d'enseignement, accepter la loi du progrès et subir quelquefois celle du changement, il doit demeurer immuable dans la pratique de cette partie des Constitutions qui traite de l'esprit religieux, des vertus religieuses, des exercices de piété, des vœux, des observances régulières et de l'amour familial.

*Etudiez*, recommande l'auteur de l'Imitation à tous les religieux indistinctement, *les exemples vivifiants des saints Patriarches de votre Institut, dans lesquels brille la vraie perfection ainsi que l'esprit religieux. Hélas! qu'est notre vie, si on la compare à la leur!* (Imit., Lib. I, ch. 18).

Les fondateurs des Ordres religieux et leurs premiers disciples ont laissé des exemples de vertu qui prouvent l'extraordinaire efficacité de la grâce dans leurs âmes. L'histoire de nos origines nous en rapporte une éclatante démonstration. Relisons-la : c'est la perfection en exemples, c'est la perfection religieuse s'épanouissant dans des cœurs humains. Par certains côtés, nous en convenons, cette comparaison nous écrase, et la juxtaposition avec ces géants fait davantage ressortir notre petitesse ; mais, par d'autres côtés, eette méditation est fortifiante, parce qu'elle coopère à nous établir dans l'humilité. Quand je me suis bien pénétré de cette conviction que ma vie religieuse, comparée à celle des fondateurs de ma Congrégation, n'est qu'une pâle

étincelle mise en regard d'un foyer ardent, une conclusion s'impose : il faut faire mieux, sous peine de n'être dans la maison paternelle qu'un enfant dégénéré.

Comment nos prédécesseurs ont-ils évité ce malheur ? Par l'oraison et par le travail — qui ne formaient pas, dans leur vie, des exercices alternant l'un avec l'autre, mais un seul exercice dont les actes extérieurs étaient réglés et commandés par la vie intérieure. *Ils employaient utilement toutes les minutes de leur temps*, fait remarquer l'auteur de l'*Imitation* (Ibid.).

Le religieux qui ne travaille pas, avec persévérance, à des travaux utiles à la communauté, s'engage dans la voie de la déchéance ; et jusqu'où la suivra-t-il ? Máis, notons-le bien, ce n'est pas le travail choisi par notre fantaisie ou notre caprice qui est un spécifique contre le péché ; c'est le travail commandé par notre progrès personnel ou par le service de l'Eglise et de la communauté. Le professeur qui étudie, non pas seulement pour orner son esprit mais pour donner à ses élèves un enseignement plus approprié à leur intelligence, et le prédicateur qui s'enferme dans sa cellule pour composer les instructions qui rendront plus accessibles aux foules les vérités chrétiennes, travaillent utilement pour Dieu, pour la communauté et pour leur âme. Une lecture d'agrément, distraction ou passe-temps prolongé, qu'on s'accorde sans motif et sans but, quelquefois même aux dépens de plus graves devoirs, une étude qui serait seulement de celles que saint Bernard qualifiait : *turpis curiositas*, ne pourraient pas figurer parmi les travaux sérieux et utiles dont nous parlons. Occuper le temps n'est pas toujours l'utiliser, ni surtout le sanctifier.

Travailler en vue de Dieu, en union avec Dieu, pour être agréable à Dieu, est un exercice de culte dont le caractère sacré n'échappe à personne. Le religieux, qui donne cet appui à sa vertu et cette orientation à son activité, accroît sa beauté morale, augmente ses forces, ajoute à ses mérites et devient chaque jour plus résistant contre les ennemis de son âme.

Il n'est donc pas étonnant que l'auteur de l'Imitation écrive à l'éloge de ceux qui ont tenu cette conduite : *Ils sont proposés en exemple à tous les religieux, et ils doivent plus nous provoquer à avancer constamment que l'exemple des tièdes à nous relâcher.* Le jeune profès, à son arrivée dans une communauté, est attiré par deux courants opposés. Les fervents lui disent par leur exemple : Gardez toute la Règle, et marchez d'un bon pas dans le chemin de la vertu. Les tièdes lui prêchent, par les libertés qu'ils se donnent, une vie religieuse dépourvue d'idéal et par suite incapable de progrès. La foi lui inspire de suivre les directions des premiers : la nature l'incline à écouter les conseils des seconds. Que fera-t-il ? S'il suit la nature, il n'aura qu'une vie religieuse amoindrie, une vertu de qualité inférieure, — quel malheur pour lui et pour sa communauté !

Qu'il demeure donc fidèle aux inspirations de la grâce, aux résolutions prises la veille de sa profession, aux traditions des saintes âmes qui se sont succédé dans sa Congrégation, — traditions vivantes, incarnées dans les personnes généreuses qui vivent à ses côtés.

La trace des saints fondateurs et de leurs premiers disciples ne disparaît jamais complètement. Dieu le permet, afin que la reconnaissance, la contemplation et la sainte contagion de leurs vertus soient un principe de relèvement pour les âmes droites et de remords pour les apathiques. Le jour où tout vestige du Fondateur sera effacé, la Famille, née de lui, aurait perdu le droit de porter son nom et de s'accréditer de son patronage. Lui-même la répudierait, et cette malédiction la ferait sécher jusque dans ses racines.

Grâces à Dieu, notre Congrégation, bien que centenaire, conserve une fraîcheur de jeunesse, une vigueur d'âme, une force d'initiative pour entreprendre et une persévérance d'efforts pour mener à bonne fin les œuvres de Dieu, telles qu'elle peut s'approprier les nobles paroles qu'un vieux soldat d'Israël adressait autrefois à Josué : — « J'ai aujourd'hui quatre-vingt-cinq ans ; mais je demeure aussi robuste qu'au temps

lointain où Moïse m'envoya en éclaireur pour explorer la terre de promission. La vigueur de la jeunesse est en moi entière, soit pour marcher, soit pour combattre. » (Jos., XIV.)

Les quelques rides, signes de l'usure du temps, et les quelques taches, marques des défaillances survenues, sont regrettables sans doute, et nous devons nous efforcer de les faire disparaître ; mais ce serait exagération et injustice de les regarder comme les signes précurseurs de la vieillesse.

Nous vous redirons néanmoins, comme conclusion de cet entretien familier, l'exhortation que notre vénérable prédécesseur, le P. Fabre, adressait à nos devanciers, le 22 mars 1862 : — « Renouvelons-nous, mes bien chers Frères, non seulement dans les œuvres de notre sainte vocation, mais surtout dans son esprit. Pour cela, souvenons-nous souvent de ce que nous devons être. Etablissons en nous, d'une manière toujours plus solide, l'esprit religieux, l'esprit de mortification. Que tout en nous, intérieurement et extérieurement, dise ce que nous sommes — des hommes morts au monde et à nous-mêmes. Que ce ne soient pas seulement les œuvres d'apparat qui nous fassent connaître, mais que ce soient surtout nos vertus qui nous montrent tels que Dieu nous veut. Nous avons entre nos mains, pour nous d'abord, les moyens les plus puissants de sanctification : sachons les comprendre, les apprécier et surtout les utiliser. A-t-il la véritable sagesse, la véritable prudence, le religieux qui ne pense qu'aux autres, et néglige entièrement ses propres affaires, sa grande affaire — la sanctification de son âme ? Possède-t-il véritablement l'esprit religieux, l'esprit de son état, celui à qui l'obéissance pèse, que la pauvreté effraie, pour qui le temps de la prière et de l'étude est toujours trop long, aux yeux de qui l'observation minutieuse des Règles est une chose indifférente, tant il craint de paraître petit et étroit ? Est-il véritablement Oblat de Marie Immaculée, celui pour qui la présence d'un supérieur est importune, le succès d'un

frère est un sujet de peine ou de préoccupation fâcheuse ? Ah ! mes bien chers Frères, c'est l'esprit qui vivifie et, dans notre sainte vocation, c'est l'esprit de cette vocation, ce sont ses vertus qui donneront à notre âme la véritable vie, qui communiqueront à nos œuvres cette vie surnaturelle et divine qui peut seule les rendre agréables à Dieu et profitables à notre âme...

« Le Seigneur a fait beaucoup pour nous ; correspondons généreusement à cette action si bonne. Il a fait beaucoup pour notre Congrégation : montrons-nous-en reconnaissants, unissons-nous d'un saint zèle pour maintenir parmi nous l'esprit religieux que notre Père vénéré nous a communiqué, que nos Pères anciens ont su si bien recevoir et conserver. Ranimons-nous tous dans l'amour de notre chère Famille, dans l'amour de tous nos frères, dans une soumission affectueuse à tous nos supérieurs et à toutes nos Règles, afin que de plus en plus se réalise parmi nous le vœu de notre bien-aimé Père mourant : *Le zèle pour les âmes... et la charité... la charité... la charité!...* »

Mais, à l'occasion de ce premier Centenaire de notre Congrégation, si nous avons le besoin de nous recueillir, — pour nous redire que noblesse oblige et que, fils et frères des saints, nous devons travailler à être saints nous-mêmes — nous avons aussi, et non moins impérieusement, celui de nous agenouiller devant Notre-Seigneur, d'abord pour le remercier des grâces dont il a comblé la Congrégation et dont il nous a comblés nous-mêmes par son entremise, ensuite pour implorer le pardon des négligences qui ont déparé notre vie et contristé son Cœur, et pour le supplier enfin de nous continuer les libéralités dont il nous a favorisés jusqu'à ce jour.

Nous vous redirons donc, après saint Paul : « Allons avec confiance au trône de la grâce, afin que nous obtenions miséricorde et que nous recevions, au moment opportun, l'aide de la grâce. » (Heb., IV, 16.)

Ce trône de la grâce, c'est le Cœur sacré de Notre-Seigneur — que notre vénéré Fondateur honora avec

tant de ferveur et fit honorer avec tant d'éclat, à Aix, dès les premiers débuts de son ministère apostolique. Humblement prosternés devant ce Cœur divin, répétons-lui avec toute l'ardeur de notre âme : « Souvenez-vous de votre Congrégation qui, dès son origine, a été votre possession. »

Allons à lui, sous l'égide de sa sainte Mère qui a daigné nous adopter pour ses fils, et que glorifie notre nom, — puisqu'il proclame perpétuellement le premier de ses privilèges !

Allons à lui, sous l'égide de l'humble Patriarche qui fut ici-bas la Providence visible de Jésus et de Marie et que notre vénéré Fondateur aimait à appeler le Père nourricier de la Congrégation !

Allons à lui, sous l'égide de la nombreuse phalange de nos frères aînés, qui nous ont précédés dans la gloire, comme ils nous avaient précédés dans notre Famille — riche par leurs mérites et noble par leurs vertus !...

Que tous les supérieurs locaux lisent attentivement l'Indult de la S. C. du Saint-Office qui nous autorise, à l'occasion de notre premier centenaire, à célébrer, du consentement de l'Ordinaire, un triduum solennel, dans toutes nos églises, chapelles et oratoires, — qui accorde aussi des indulgences aux fidèles qui assisteront à ces pieux exercices, — qui confère enfin aux supérieurs locaux la faculté de donner, le dernier jour du triduum, la Bénédiction papale avec les indulgences qu'elle comporte.

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, la nouvelle assurance de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en Notre-Seigneur et Marie Immaculée (1).

+ AUG. DONTENWILL, *O. M. I.*,
*Archevêque de Ptolémaïs*,
*Supérieur général.*

(1) A cause de son importance, nous avons cru devoir reproduire intégralement ici cette longue *Circulaire*, que plusieurs des nôtres n'ont, d'ailleurs, peut-être pas encore lue.

## V. — Les Fêtes du Centenaire au Natal [1].

### A. — Cérémonies religieuses d'inauguration.

La célébration des fêtes du premier Centenaire de la fondation de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée a commencé, à la cathédrale de l'Emmanuel, à Durban, le dimanche 6 février (1916), par une Messe pontificale — où s'est déployée toute la pompe et la splendeur de l'Eglise catholique et à laquelle a pris part une très nombreuse assemblée de fidèles.

Elle fut célébrée par Mgr Henri Delalle, *O. M. I.*, évêque de Thugga et Vicaire apostolique de Natal, — avec le R. P. William Murray, *O. M. I.*, comme prêtre assistant, et les RR. PP. Francis Howlett et Casimir Le Bras, *O. M. I.*, comme diacres d'honneur, — en présence de quatre évêques, de quatre préfets apostoliques et de nombreux prêtres séculiers et réguliers, représentant toute l'Eglise sud-africaine.

La première messe de J.-B. Van Bree fut exécutée avec le plus grand succès par un chœur choisi, sous la direction de Mr. Beresford Smyly, tandis que les orgues étaient tenues par Mr. Edward Schelpe.

S. G. Mgr Hughes Mac-Sherry, Evêque de Port-Elizabeth, fut l'orateur du jour et, dans un discours plein d'éloquence et rempli des plus intéressants détails, il passa en revue l'œuvre si féconde des Oblats durant le premier siècle de leur existence.

Le soir, il y eut le chant solennel des Complies, — présidées par S. G. Mgr Jean Rooney, Vicaire aposto-

(1) Sa Grandeur Mgr Henri Delalle, *O. M. I.*, a bien voulu nous communiquer le *Scrap Book* de son Vicariat. Nous y trouvons des récits très détaillés et très intéressants sur les Fêtes du Centenaire à Durban. Nous nous contenterons, pour cette fois, d'en donner ce pâle résumé, — nous réservant d'y revenir plus tard, si possible.

lique du Cap de Bonne-Espérance, — après lesquelles le sermon fut donné par le Rév. Charles Mac-Carthy, *D. D.*, vicaire à Wynberg.

Mais les fêtes n'étaient pas terminées : elles se sont poursuivies durant toute la semaine.

### B. — Concert de bienvenue.

L'immense salle de l'Hôtel de Ville regorgeait de monde, le lundi soir 7 février, à l'occasion d'un grand concert donné par les enfants des écoles et d'une adresse civique de bienvenue présentée par l'adjoint-maire aux évêques, aux prêtres et aux fidèles catholiques en ce moment à Durban pour prendre part aux fêtes du centenaire.

Les enfants, appartenant à toutes les écoles catholiques, étaient au nombre d'au moins 2.000, dont 600 environ étaient vêtus de blanc et firent entendre les plus beaux chants, — ce qui fait grand honneur au R. P. Léon Sormany, *O. M. I.*, qui sut tirer un admirable parti des facultés musicales de tout ce petit monde.

Le *Deputy-Mayor* prit ensuita la parole. Regrettant l'absence du maire, appelé d'office à Johannesburg, il s'est déclaré très heureux de souhaiter la bienvenue aux évêques, prêtres et laïques en visite à Durban à l'occasion du Centenaire des Oblats.

Il rendit aux catholiques un hommage très ému, à cause de leurs efforts pour rehausser partout le niveau de la moralité, en faisant une mention spéciale d'un certain nombre de leurs œuvres d'éducation et de bienfaisance.

Il termina en évoquant le souvenir du P. Jean Sabon, *O. M. I.* (mort en 1885), le premier représentant des catholiques à Durban, — homme au grand cœur, toujours prêt à secourir les nécessiteux et à qui la ville de Durban doit l'initiative des diverses œuvres de charité dont elle est si fière aujourd'hui.

Après une réponse bien appropriée de Mgr Mac-Sherry et une allocution du T. R. P. Richard Sykes, *S. J.*, Préfet apostolique de la Rhodésie, qui mit en évidence les progrès qu'avait faits la ville de Durban depuis 19 ans, — date de sa dernière visite, pendant laquelle il avait été l'hôte de Mgr Charles Jolivet, *O. M. I.* — la réunion prit fin au chant du *God save the King*.

### C. — **Banquet et toasts.**

Le mardi 8 février, au soir, eut lieu un « grand banquet » au *Royal Hotel.* La réunion fut nombreuse, et comprenait les prélats et prêtres distingués en ce moment à Durban, ainsi que plusieurs laïques éminents. S. G. Mgr Delalle présidait. Il y eut un grand nombre de discours — et une partie récréative.

Le *toast* du Centenaire fut porté par le R. P. Sykes, *S. J.* Il célébra la charité des Oblats, qui lui avaient donné l'hospitalité en maints endroits et l'avaient toujours traité comme un frère ; et c'était dans le même sentiment de fraternité qu'il venait, dit-il, de se lever à cette table. — « Les origines de leur Congrégation, dit-il, ont été humbles, comme tout ce qui est destiné à faire de grandes.choses... Il s'est produit d'immenses développements dans l'état de l'Afrique du Sud ; mais ils ne sont pas plus grands que ceux qui ont été opérés par les Oblats dans les quatre vicariats soumis ici à leur juridiction... Que ce premier Centenaire soit l'avant-coureur de beaucoup d'autres pour cette Congrégation si méritante ; et puissent les Oblats multiplier, de plus en plus, leurs œuvres sur cette terre d'Afrique et marcher de victoire en victoire, pour Dieu et les âmes ! »

D'autres toasts furent proposés, — sur « Notre Pays sud-africain » par Mr. T. P. O'Meara, « les Evêques et les Prêtres du Sud-Afrique » par Mr. E. O'Mara, « la Ville de Durban » par le Rév. Frédéric Kolbe. de Capetown, etc. Parmi les autres orateurs, se leva

Mgr Mac-Sherry, qui déclara qu'il avait été, comme les autres, presque *tué* par la bonté des Pères et qu'il se réjouissait de voir, dans cette assemblée, un si grand nombre de jeunes gens, qui venaient ainsi témoigner de leur fidélité à la Religion, à l'Eglise et à leurs prêtres.

### D. — **Concert et réception.**

L'un des points les plus réussis du programme des fêtes du Centenaire à Durban fut, sans contredit, la grande réunion musicale tenue à la cathédrale, le mercredi 9 février. Elle dura deux heures entières, et fut honorée d'une très nombreuse assistance.

L'œuvre principale qui fut exécutée fut le *Stabat Mater* de Rossini. Il fut chanté, avec le plus grand succès, par le chœur de la cathédrale, augmenté de quelques artistes bien connus qui ajoutèrent encore à la perfection de cette brillante exécution...

Le lendemain soir, aux *Art Galleries*, le maire de Durban, Mr. J. H. Nicolson, tint un *At home*. Les hôtes principaux en furent les évêques et les prêtres présents alors en ville à l'occasion du Centenaire des Oblats.

Ce fut un des événements civiques les plus remarquables qui aient eu lieu à Durban, ces dernières années ; et il tiendra sa place dans les annales de la ville, comme un souhait de bienvenue de la part des autorités municipales aux distingués visiteurs étrangers.

La réception dura deux heures, et fut agrémentée par des parties musicales données par l'orchestre de Mr. F. J. Stranack et par un chœur d'artistes catholiques. Il y eut aussi des charmes pour les yeux — lesquels purent admirer les superbes fleurs qui décoraient les diverses salles et les belles peintures de la galerie municipale.

En un mot, tout fut parfait ; et chacun des 200 ou 300 invités emporta de la soirée une impression de grande satisfaction et d'absolu contentement.

### E. — Journée du vendredi.

Le vendredi matin, 11 février, — fête de Notre-Dame de Lourdes — grand'Messe pontificale, à 9 h., célébrée par S. G. Mgr Jules Cénez, *O. M. I.*, Vicaire apostolique du Basutoland, avec sermon sur « Notre-Dame de Lourdes », par le Rév. Dr Mac-Carthy...

Puis, dans l'après-midi, une *garden-party* fut donnée dans les jardins d'Essenwood, — résidence de Mr. Walter Gilbert — où elle réunit une vaste assemblée de prêtres et de laïques.

Les hôtes étaient reçus par Mrs. Walsham et Miss Gilbert, et se répandaient ensuite sur les terres boisées et bien ombragées de la propriété.

Le thé fut servi sur les pelouses qui entourent la maison — d'où l'on a une vue magnifique sur l'Océan et, la journée étant particulièrement claire, l'on put jouir à l'aise de ce magnifique panorama. On eut également le plaisir d'entendre de beaux morceaux de musique exécutés par l'orchestre Stranack...

Dans la soirée, ainsi que le lendemain soir, il y eut représentation au Théâtre royal. On avait, en effet, voulu procurer à l'assemblée d'éminents catholiques étrangers venus à Durban l'agréable surprise de voir représenter une pièce foncièrement catholique. Et *Fabiola*, du Cardinal Wiseman, avait été choisie : c'est bien, de fait, l'une des pièces où l'on respire le mieux l'atmosphère de la religion et du respect pour les choses saintes.

L'exécution en fut parfaite. Les nuances du chant donnèrent un plus grand effet à un certain nombre de scènes ; et le maître de chœur aussi bien que le chef d'orchestre s'acquittèrent admirablement de leurs fonctions. Succès complet !

### F. — Messe de « Requiem ».

Le dernier jour, dimanche 13 février, on chanta à la cathédrale une Messe pontificale de *Requiem*, pour le

repos de l'âme de tous ceux qui étaient déjà tombés durant la grande Guerre.

L'assistance fut si nombreuse, que nombre de personnes ne purent trouver place dans la cathédrale — qui était déjà bondée une demi-heure avant le commencement de la cérémonie. Il s'y trouvait des représentants de toutes les parties du Natal.

La messe fut chantée par S. G. Mgr Mac-Sherry, doyen de l'épiscopat sud-africain, en présence des autres évêques et d'un nombreux clergé ; le sermon de circonstance fut donné par le Rév. Dr Kolbe, de Capetown ; le chant fut exécuté avec la dignité qui convenait ; et chacun emporta de cette austère cérémonie la plus favorable impression.

### G. — **Grande procession finale.**

Les fêtes du Centenaire se sont terminées, dans l'après-midi du dimanche, par une grande procession religieuse. Ce fut l'un des plus beaux spectacles qu'on ait jamais vus à Durban et même, probablement, dans toute l'Afrique du Sud.

Il fut imposant, d'ailleurs, non seulement à cause de la vaste multitude qui y prenait part, mais à cause de la présence de toutes les classes et de toutes les couleurs. Les Indiens et les indigènes y étaient en grand nombre, et il s'y trouvait des contingents de Maritzburg, des côtes du Nord et du Sud. En tout, environ 7.000 personnes.

La procession sortit de la cathédrale à 3 h. 15, et se dirigea vers l'*Albert Park*. Les nombreuses petites filles en habits blancs, les jeunes personnes en voiles blancs et les Enfants de Marie avec leur médaille en plus formaient un délicieux spectacle ; tandis que les trois évêques, — Mgr Mac-Sherry, Mgr Cénez et Mgr Delalle — en ornements pontificaux, et escortés par une garde d'honneur navale et militaire, donnaient au tableau un cachet de grandeur.

Lorsque la foule fut rangée dans l'ovale du parc,

le R. P. Thomas Ryan, *O. M. I.*, de Prétoria, prononça un discours, bref mais très éloquent, sur ces paroles : « *I, if I am lifted up, will draw all things unto Myself,* — Lorsque je serai élevé, j'attirerai tout à moi. »

Après le chant de plusieurs cantiques, les prélats donnèrent la bénédiction du Centenaire, au nom du Saint-Père. Et la procession retourna à la cathédrale, où le Salut du Très Saint Sacrement fut donné par Mgr Delalle. La foule était si nombreuse, à ce moment-là, qu'elle avait envahi les rues environnantes et même le cimetière.

Enfin, le soir, les cérémonies prirent fin par le chant des Complies pontificales. Le R. P. Sykes fit un très beau sermon de clôture. Et la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement termina pieusement ces fêtes si belles et si touchantes.

## VI. — Le Centenaire à l'Evêché de Jaffna.

Voici la lettre d'envoi qui accompagnait la touchante « adresse » que nos Pères et Frères de Jaffna ont envoyée à S. G. Mgr le Supérieur général à l'occasion du Centenaire de la Congrégation : — « Bishop's House, Jaffna, 31 janvier 1916. Monseigneur et Révérendissime Père, — Nous venons tout juste de terminer les exercices de la retraite annuelle, prêchée par le R. P. Joseph Milliner, *O. M. I.* C'est au beau milieu de la retraite qu'est tombé le Centenaire de notre chère Congrégation. Inutile de vous dire si nous avons prié pour elle : cela va de soi. Le jour de la clôture, nous avons rédigé et signé une adresse que vous trouverez ci-incluse. Elle vous dira les sentiments qui animent les cœurs de vos Fils de Jaffna... En terminant, j'aime à me dire de votre Paternité révérendissime le fils indigne mais très dévoué en N.-S. et M. I. — Henri Joulain, *O. M. I., Evêque de Jaffna.* »

Monseigneur et Révérendissime Père,

Quelle joie pour des Fils de se grouper autour d'un Père vénéré, afin de parler d'une Mère chérie, d'écouter les récits de famille, d'entendre raconter les luttes, les souffrances, les triomphes surtout, qui font res-

plendir son blason et illuminent d'un vif éclat chaque année, chaque journée même d'une longue et glorieuse existence.

Telle a dû être la fête au ciel en ces jours bénis. Ce n'est pas sans émotion que, dans le silence de la retraite annuelle, vos Oblats de Jaffna ont songé à la gloire du vénéré Fondateur à l'aurore de cet anniversaire. Les Oblats, ses fils, tombés pour le Christ au champ d'honneur, et ces multitudes d'âmes, pour lesquelles la Congrégation a sacrifié ses enfants, ont dû se grouper autour du P. de Mazenod et se prosterner devant le trône de Dieu, pour chanter l'hosanna de la reconnaissance et le prier de bénir encore cette humble Famille religieuse sortie du Cœur de Jésus le 25 janvier 1816.

Aujourd'hui, c'est un grand arbre, — l'un des cèdres du Liban. Il étend ses rameaux sur les vastes solitudes du Pôle, pour arrêter les souffles glacés de l'aquilon, et projette son ombre sur les zones équatoriales, pour tempérer les ardeurs d'un soleil trop brûlant. Oui, elle est pour nos peuples l'ombre véritable du Très-Haut, cette Congrégation des Oblats de Marie Immaculée ! Ombre vivante, qui rappelle Jésus et reproduit son image ; ombre bienfaisante aussi, qui s'incline vers le pauvre pécheur, couvre sa nudité et le dérobe aux traits acérés de l'ennemi de tout bien.

Grand eût été notre bonheur, si les angoisses et les épreuves de l'heure présente n'avaient étouffé l'explosion extérieure des sentiments de piété filiale qui animent tous les missionnaires de ce diocèse de Jaffna. Avec quel enthousiasme nos chrétiens, inspirés surtout par l'amour sincère et dévoué de nos frères, nés ici, auraient manifesté au monde leur gratitude envers la Congrégation et chanté l'hymne de l'action de grâces.

Dieu n'a pas permis ces manifestations. Née dans la pauvreté et l'humilité, cette Congrégation doit grandir et se développer dans le silence et l'oubli, afin de mieux retracer la vie de Celui qu'elle prêche. Peut-être le Maître a-t-il voulu ces douleurs et ces tristesses pour nous ramener aux sentiments qui

inspiraient les missionnaires de Provence le 25 janvier 1816, susciter dans nos âmes un plus grand amour pour la vie cachée et contraindre tous les Oblats à se serrer davantage sur le Cœur de notre Mère bien-aimée.

Nous l'aimons, notre Congrégation. Nous lui devons tout ; pour elle aussi nos travaux, nos souffrances, nos prières ! Daigne le Seigneur Jésus lui donner des âmes, des multitudes d'âmes pour enrichir sa couronne de gloire ! Dans le monde, il y a des mères plus riches, grandes dames nées sur les hauteurs, et qui étalent à tous les regards joyaux et parures ; il n'y en a pas de plus aimée que notre Mère, — cet humble apôtre des pauvres et des ignorants, dont la devise est la devise même du Christ : *Evangelizare pauperibus misit me.* Les pauvres, les plus pauvres, voilà notre héritage. Notre vénéré Fondateur avait demandé les pauvres, il les a reçus ; et, parmi ces haillons, que de merveilles opérées, que de merveilles devront s'opérer encore par la grâce de Jésus !

Monseigneur et Révérendissime Père, pour suivre nos aînés dans l'apostolat, nous vous promettons, en ce jour, un attachement plus inviolable à la Congrégation, un amour plus fidèle à nos saintes Règles, — principes sacrés de tout bien dans notre vie d'apôtres. Obéissant aux désirs formulés par votre Paternité, nous marcherons avec courage dans le chemin tracé par ces vaillants qui, depuis Mgr Semeria et ses compagnons, ont creusé le sillon, ensemencé, arrosé de leurs sueurs ce sol desséché. Ils reposent en paix, tandis que nous récoltons les fruits de leurs durs labeurs. Honneur à leur mémoire !

A nous la tâche de demain, à nous de préparer la récolte du second centenaire. Puissions-nous, dans dix ans, en souvenir du baptême de notre Mère, vous offrir un écrin riche d'œuvres et de triomphes ! En tout cas, notre volonté est de présenter alors un bouquet incomparable, formé de notre esprit religieux, de notre vie d'abnégation et de sacrifice.

Oui, Vénéré Père, vos Fils de Jaffna, afin d'honorer

leur Mère, voudront toujours être ces prêtres apôtres que le Fondateur a dépeints au frontispice de nos Règles. Daigne votre paternelle bénédiction nous obtenir cette grâce !

Priant le Seigneur Jésus et la Vierge Immaculée de consoler votre cœur brisé par les douleurs présentes, nous vous demandons d'accepter l'humble hommage et les témoignages de religieux respect de vos Enfants — les Oblats de Marie Immaculée de Jaffna.

+ HENRI JOULAIN, *O. M. I., Evêque de Jaffna.* — LOUIS GUITOT, *O. M. I.* — JULES COLLIN, *O. M. I.* — JACQUES BATAYRON, *O. M. I.* — J.-B. POULAIN, *O. M. I.* — ANTOINE LARNAUDIE, *O. M. I.* — JOSEPH HIPPOLYTE, *O. M. I.* — SÉBASTIEN ANTONY, *O. M. I.* — NORBERT PERERA, *O. M. I.* — JEAN LEBLAY, *O. M. I.* — PEDRUPILLEI WILLIAM, *O. M. I.* — CHARLES BENEDICT, *O. M. I.* — EMMANUEL SAVERIMUTTO, *O. M. I.* — HENRI PERRUSSEL, *O. M. I.* — EUGÈNE GROUSSAULT, *O. M. I.* — LOUIS COQUIL, *O. M. I.* — EDOUARD VORLÆNDER, *O. M. I.* — FRANÇOIS GAUTIER, *O. M. I.* — EMILE OLIVE, *O. M. I.* — ERNEST IENN, *O. M. I.* — JOSEPH ALPHONSUS, *O. M. I.* — HENRI VEYRET, *O. M. I.* — CÉLESTIN MARGERIT, *O. M. I.* — ERNEST DESLOGE, *O. M. I.* — JEAN ROUVELLAC, *O. M. I.* — JOSEPH ANDRZEJEWSKI, *O. M. I.* — VICTOR DESLANDES, *O. M. I.* — EMILE VIARD, *O. M. I.* — ALFRED JEANDEL, *O. M. I.* — JACOB FRANCIS, *O. M. I.* — WILLIAM OWEN, *O. M. I.* — LIGUORI RODRIGO, *O. M. I.* — J.-B. BARON, *O. M. I.* — JAMES XAVIER, *O. M. I.* — ANTONY MARCELLIN, *O. M. I.* — NICOLAS SANTIAGO, *O. M. I.* — ADRIEN FAVRIL, *O. M. I.* — S.-G. PRAKASAR, *O. M. I.* — CHARLES CHOVAN, *O. M. I.* — SANTIAGO MANUEL, *O. M. I.*

# BIOGRAPHIES DE FAMILLE

## IV. — R. P. Jean Corne, 1840-1893 (389).

Le P. Corne (Jean) vint au monde en Franche-Comté, au diocèse de Besançon, dans le petit bourg de Dompierre, le 10 avril 1840.

Après avoir passé dix-huit mois au grand Séminaire de Besançon, cédant à l'attrait qui l'inclinait vers les missions étrangères, il entra au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, le 6 avril 1860. Au témoignage de son Maître des novices, il y fut un modèle. Malheureusement, sa santé donna de sérieuses inquiétudes, et il dut retourner dans sa famille.

Mais, ayant fait de vives instances pour être admis définitivement dans la Congrégation, il eut le bonheur de faire son oblation perpétuelle à Nancy, le 25 août 1862, et fut ensuite envoyé au scolasticat d'Autun, pour y terminer ses études théologiques. Là encore, sa ferveur religieuse se manifesta ouvertement. Ses notes le signalent comme « un modèle, — très pieux, ayant beaucoup d'application au travail, luttant contre ses défauts, d'un caractère sérieux, observateur, d'une capacité plus qu'ordinaire, possédant un ensemble de qualités qui en font un sujet assez accompli ».

Il reçut la prêtrise à Autun, le 12 juillet 1863 ; et, à cause de ses solides qualités, on jugea à propos de l'envoyer à Rome pour y parfaire ses études ecclésiastiques. Les belles espérances qu'on avait sur lui y furent pleinement réalisées. Travailleur infatigable, esprit ouvert et sérieux, il conquit en deux ans et avec grand succès les grades de Docteur en philosophie, en droit canon et en théologie. Sa piété s'alimentait aussi bien que son esprit ; et il puisa au centre de la Catholicité cet amour de l'Eglise et du Pape qui devait être l'un des traits caractéristiques de sa vie. D'ailleurs, sa

modestie n'était pas altérée par ses beaux succès : il n'en parlait jamais, et, jusqu'à la fin de sa vie, il demeura surpris de la considération que lui attirait son vaste savoir.

Rentré en France, il professa pendant quatre ans la philosophie au grand Séminaire d'Ajaccio. Puis il retourna à Rome, où il remplit, quatre ans aussi, les fonctions importantes de Procureur de la Congrégation auprès du Saint-Siège. Il revint ensuite à Ajaccio, pour y enseigner la morale, et, au bout d'un an, fut envoyé comme professeur d'Ecriture Sainte au scolasticat d'Autun, — charge qu'il exerça pendant trois ans.

En 1878, sa destination fut changée : il fut appelé à diriger les âmes dans la vie religieuse. Il s'appliqua à ce ministère pendant neuf ans, y déployant le même talent et le même dévouement qu'il avait apportés dans l'enseignement, — soit comme Maître des novices à Nancy, soit comme confesseur des Sœurs de la Sainte-Famille à la résidence de Madrid, dont il fut directeur.

Enfin, en 1887, il reparut dans la chaire de l'enseignement, à Fréjus ; il y enseigna deux ans la théologie morale, et fut ensuite promu à la direction du grand Séminaire. C'est dans l'exercice de cette charge élevée qu'il fut enlevé inopinément par la mort, quatre ans après, dans la cinquante-quatrième année de son âge et la trente-deuxième de sa vie religieuse.

Le P. Corne consacra sa vie à des ministères importants, parfois délicats, mais toujours obscurs et qui donnent peu de relief à ceux qui les remplissent. Son humilité, son amour de la vie cachée s'en accommodaient à merveille ; et ce n'est pas lui qui aurait demandé à figurer sur un théâtre plus en vue. Ami des livres et de la solitude, il se trouvait toujours bien dans sa cellule, au milieu des auteurs ecclésiastiques — qu'il ne cessait d'étudier et de fréquenter. Ses rapports avec le monde étaient très rares. Il ne comprenait pas qu'un prêtre se résignât à passer chaque jour de longues heures en entretiens peu profitables à la piété et au développement de l'esprit. Il aurait eu horreur de

s'entendre appeler homme du monde ; tous ceux qui l'ont fréquenté savent qu'il était un homme de Dieu.

Le P. Corne était doué des meilleures qualités pour la chaire de professeur. Esprit positif et pratique, ennemi des stériles spéculations de la métaphysique, il savait parfaitement adapter son enseignement à l'intelligence de ses élèves. La lucidité et la logique étaient les traits dominants de ses leçons.

En 1887, à la mort du P. Rambert, *O. M. I.*, il fut chargé de la direction du grand Séminaire de Fréjus. Un parfait esprit surnaturel fut comme le cachet de son autorité : il le montrait dans toutes ses relations avec les Pères professeurs et avec les élèves. Il aimait — disons plus, il vénérait — chacun de ses confrères placés sous sa direction, et il se complaisait, en toute circonstance, à rehausser leur sacerdoce. Les grands séminaristes, qui suivirent le cours très attachant de ses conférences spirituelles, pourraient dire avec quelle insistance il leur prêchait le mépris de ce qui passe et l'amour des choses éternelles. Les prêtres qui, dans le silence des retraites ecclésiastiques, lui confiaient les perplexités de leur âme, se retiraient toujours d'auprès de lui édifiés et consolés.

Jésus-Christ était le thème perpétuel de son enseignement. Ses méditations, ses études, ses allocutions n'avaient pour ainsi dire pas d'autre sujet. Durant près de vingt ans, il avait consacré tous ses moments de loisir à la composition d'une sorte d'encyclopédie qui aurait contenu tout ce que la théologie et l'ascétisme renferment de plus saillant sur la personne adorable du Sauveur. Il n'eut pas le temps de couronner son œuvre ; mais elle fut achevée par un de ses confrères et elle a paru sous ce titre : — *Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, en cinq volumes in-8° (1).

(1) *Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. Jean Corne, *O. M. I.*, supérieur du grand Séminaire de Fréjus. 5 vol. in-8°, prix : 25 fr. — *a*) 1re partie, *Le Verbe de Dieu* (5 fr.) ; *b*) 2me partie, *De l'Incarnation du Verbe et de la Vie cachée de Jésus* (5 fr.) ; *c*) 3e partie, *Le Ministère évangélique de Jésus*

Mgr Mignot, évêque de Fréjus, avait le P. Corne en haute estime ; et il envoya à son clergé, à l'occasion de sa mort, une lettre-circulaire, dont nous donnons un extrait, par lequel nous terminerons cette trop courte notice :

« Le P. Corne avait, de tous points, justifié le choix qui l'avait désigné pour remplacer le P. Rambert à la tête du grand Séminaire. Les courtes années de son professorat à Fréjus avaient suffi pour lui concilier l'estime et le respect, non seulement de ses élèves, mais des prêtres du diocèse ; et son élévation à la charge de Supérieur, indiquée par ses services et ses mérites, prévue par l'opinion, fut ratifiée par tous les suffrages. Il possédait, en effet, à un haut degré les qualités et les vertus nécessaires à celui qui doit diriger un grand Séminaire, — une piété profonde et une doctrine éminente, qui se reflètent également dans l'ouvrage qu'il avait entrepris d'écrire sur la personne de Notre-Seigneur ; un grand amour de la règle, une fidélité exemplaire aux pratiques qu'il avait pour mission de faire observer ; une bonté, exempte de faiblesse, qui le rendait apte à comprendre, à éclairer, à encourager les jeunes gens dont l'avenir sacerdotal lui était confié ; une déférence toujours empressée pour l'autorité épiscopale, dont il n'a jamais cessé de seconder loyalement les intentions. Il méritait donc notre confiance, et il l'avait tout entière ; il était vraiment à sa place, et il semblait destiné à l'occuper longtemps encore, puisque son âge nous permettait d'attendre de lui de longs et utiles services.

« Mais sa santé s'était altérée, et des crises fréquentes le maintenaient dans un état de violente souffrance ou de pénible incertitude. Depuis quelques mois surtout, nous voyions ses forces décliner ; sa figure portait la trace d'un affaiblissement progressif, et une incom-

(5 fr.) ; *d*) 4e partie, *Le Sacrifice de Jésus* (5 fr.) ; *e*) 5e partie, *La Gloire de Jésus* (5 fr.). — Chez MM. Delhomme et Briguet, éditeurs, 83, rue de Rennes, Paris (VIe), et 3, avenue de l'Archevêché Lyon (Rhône), 1894.

modité, peu grave en apparence, le condamnait à des ménagements peu compatibles avec l'ardeur de son dévouement.

« C'est dans ces conditions défavorables qu'il a été atteint par le mal mystérieux d'une grippe infectieuse. Du reste, des peines morales s'ajoutèrent à la maladie, pour triompher de ses dernières énergies. Une profonde douleur l'avait saisi et une véritable prostration morale l'avait abattu, à la vue de trois des religieuses, employées au grand Séminaire, succombant l'une après l'autre dans cette maison dont il était le chef et qui ressemblait déjà à un navire désemparé.

« La maladie lui a laissé du moins le temps de se préparer à paraître devant Dieu, après avoir fait généreusement le sacrifice de sa vie. Il voulut recevoir, en pleine connaissance et avec une admirable sérénité de cœur et d'esprit, les derniers sacrements. Il sentait qu'il partait pour le ciel, et ne se faisait aucune illusion, — alors que nous nous obstinions à espérer contre toute espérance. Enfin, après une longue et douce agonie, — pendant laquelle, sans l'entendre, on le voyait prier continuellement — il rendit le dernier soupir, le samedi soir, 30 décembre 1893. »

*R. I. P.*

## V. — F. C. Alfred Diot, 1864-1891 (354).

Le Frère Diot (Alfred), né le 7 juillet 1864, à Vitry-le-François, diocèse de Châlons-sur-Marne, appartenait à une famille d'honnêtes ouvriers, peu favorisés de la fortune. Il fut, à cause de cela, placé, dès l'âge de deux ans, dans une école maternelle, où il se fit remarquer par son bon et aimable caractère. Pieux, obéissant, respectueux envers ses maîtresses, il montra une précocité de sérieux et de zèle étonnante. A peine âgé de

six ans, il aimait à grouper ses petits camarades autour de lui ; et, se déguisant en prêtre, il montait sur un escabeau et leur faisait de petits sermons sur la charité, l'obéissance aux parents, le bonheur du ciel, etc., — et quelquefois aussi il les mettait tous en enfer. Son ascendant sur eux était si grande, qu'ils l'écoutaient avec attention.

A sept ans, il entra chez les Frères et se montra, comme à l'asile, bon, pieux, obéissant, studieux, appliqué à tous ses devoirs, — en même temps qu'il était bon élève. Il fit sa première Communion, à onze ans, avec la plus grande ferveur ; et, dès ce jour, il fut encore plus sévère et plus soigneux pour tout ce qui touchait à la modestie. Juqsu'à l'âge de quinze ans, il fut le modèle des enfants de chœur, remplissant ses saintes fonctions avec un respect et un esprit de foi peu communs. Son bon cœur le portait à avoir une grande affection et une profonde reconnaissance pour ses maîtres, aimant à la leur témoigner de diverses manières. Etant l'aîné de trois garçons, il s'était constitué leur protecteur ; souvent il remplaçait sa mère auprès d'eux, les soignait, les faisait prier, et même les corrigeait de leurs petits défauts.

A sa sortie de classe, il entra dans une pharmacie. Il y apporta le même esprit sérieux et attentif à ses obligations ; sa piété ne subit aucune diminution ; son bon cœur ne se démentit pas, non plus, — il donnait à ses parents tout ce qu'il gagnait, heureux de pouvoir leur venir en aide.

Cependant, sa piété se développant toujours, il eut bientôt des aspirations vers la vie religieuse ; et, le 30 octobre 1882, à l'âge de dix-huit ans, il partit pour le noviciat de Notre-Dame de Sion. Les bonnes dispositions de l'élève et de l'ouvrier faisaient présager ce que serait le novice : il fut au noviciat un sujet d'édification par sa ferveur et son amabilité.

Il fit ses premiers vœux le 21 novembre 1883, et son oblation perpétuelle, à Saint-François (Hollande), le 8 décembre 1889. Pendant les huit ans qu'il vécut

dans la Congrégation, il fut presque constamment attaché à la maison du scolasticat, — d'abord à Belcamp, Irlande, puis à Saint-François, et finalement à Liège, où il mourut. Il y remplit divers emplois, notamment celui d'infirmier, pour lequel il avait non seulement des connaissances particulières, ayant été employé dans une pharmacie, mais encore des aptitudes de caractère, — la bonté, la serviabilité, la jovialité qui le faisaient goûter par les malades.

Au scolasticat, le Fr. Diot fut un excellent serviteur de la Famille ; il sut se faire apprécier par ses supérieurs, estimer et aimer par tous ses frères — soit scolastiques, soit convers. Il se fit remarquer surtout par sa piété, son esprit de foi, sa charité, sa régularité, son bon caractère. Malheureusement, une mort prématurée vint le ravir trop tôt à l'affection de tous.

Il fut atteint d'une bronchite qui dégénéra en maladie de poitrine et le conduisit au tombeau. Ce fut surtout pendant sa maladie qu'il montra la beauté de son âme. Il s'abandonna à la volonté de Dieu, à la souffrance, à la certitude d'une mort prochaine, avec les sentiments les plus religieux, comme en font foi quelques notes intimes qu'il a laissées : — « O mon Dieu, je suis content et heureux de faire votre sainte volonté. Je vous offre tout du fond de mon cœur : vous connaissez mes intentions... Je suis content de mourir pour vous plaire et pour faire votre sainte volonté !... »

Il fut le malade le plus facile à soigner, sans exigences ni mauvaise humeur, indiquant lui-même les remèdes qu'il avait à prendre, plein de reconnaissance pour les soins rendus, conservant toujours son aimable caractère et même une gaieté qui édifiait autant qu'elle charmait ses infirmiers. Il consolait lui-même ses parents et ses amis, en vue de sa mort prochaine, et les exhortait à faire le sacrifice de sa personne en union à la sainte Vierge faisant le sacrifice de son Fils, comme d'ailleurs lui-même le faisait volontiers de sa vie. — « La plus grande grâce que le bon Dieu m'ait faite, leur écrivait-il, c'est celle de mourir religieux dans ma

sainte vocation ; combien je suis heureux d'y avoir été fidèle ! Je mourrai content, autant qu'une pauvre créature peut l'être ; je m'abandonne entre les mains de Dieu, duquel j'attends toute miséricorde. »

Ce fut comme son testament suprême. La victime, si bien unie à la volonté de Dieu et si parfaitement purifiée par la souffrance, était prête. Le saint Enfant Jésus vint la cueillir et la fit naître au ciel, le jour où il était lui-même né sur la terre, le 25 décembre 1891.

*R. I. P.*

## VI. — R. P. Joseph McCarthy, 1839-1914 (351).

L'impitoyable moissonneuse a été plus que jamais active dans notre province du Manitoba en 1914. Trois mois, jour pour jour, après la mort du bon Père Gascon, nous avions le malheur de perdre un autre prêtre selon le cœur de Dieu, un grand ami des pauvres et des humbles, dans la personne du P. Joseph MacCarthy, à un âge qu'on ne pourrait guère appeler avancé.

Né en 1839 à Dublin, Irlande, le futur Oblat était le fils de Nicolas Mac-Carthy. Il reçut son éducation dans sa ville natale, et entra dans la Congrégation au cours de 1860. Deux ans plus tard, il était envoyé à l'Université d'Ottawa, où, simple scolastique, il enseigna pendant cinq ans. En 1867, ses supérieurs lui assignèrent la mission de la Rivière-Rouge comme sa part à cultiver dans la vigne du bon Maître ; et il y fut ordonné prêtre par Mgr Taché, *O. M. I.*, le 24 janvier 1869.

Il demeurait alors à l'évêché ; et, comme il possédait également bien l'anglais et le français, il y remplit quelque temps les fonctions de secrétaire de son Ordinaire. Mais une tâche plus ardue, et plus en rapport avec l'esprit de sa vocation, n'allait pas tarder à lui

incomber. Du côté opposé de la rivière Rouge et non loin de l'historique fort Garry, un groupe d'habitations existait déjà, qui commençait à être connu sous le nom de Winnipeg. Sa population était exclusivement de langue anglaise, et elle comprenait un certain nombre de catholiques. Mgr Taché pourvut aux besoins spirituels de ces derniers, en leur envoyant comme desservant le jeune prêtre qui lui prêtait à lui-même le secours de sa plume.

Une humble maison fut louée, puis plus tard achetée, dans la future métropole de l'Ouest canadien ; et, le 15 juin 1869, le prélat voulut inaugurer en personne, par une première messe publique dans le nouveau local, e service de la paroisse en formation. A partir de cette époque, le P. Mac-Carthy s'y rendit tous les dimanches, et, dans ce sens, on peut dire qu'il fut le premier curé de Winnipeg.

Tels furent les humbles commencements de notre florissante paroisse de Sainte-Marie.

En septembre 1872, son desservant céda sa place au P. Beaudin, *O. M. I.*, et se consacra lui-même aux missions de la campagne. Six ans plus tard, il revint à Winnipeg, où, malgré des capacités intellectuelles incontestables, il voulut se faire tout à tous et s'abaissa jusqu'à faire la classe aux garçons de la paroisse de Sainte-Marie. Pendant deux longues années, il se dépensa dans ce ministère si méritoire, jusqu'à ce que la confiance de son évêque le rappelât (1881) à ses anciennes fonctions de secrétaire.

Le chemin de fer transcontinental du Pacifique canadien une fois terminé au travers de la grande prairie, nous le voyons se rendre périodiquement de Saint-Boniface à Régina, la future capitale de la Saskatchewan, — qui ne pouvait encore prétendre qu'au titre de village. C'est ainsi qu'il en desservit les catholiques de 1885 à 1886, tout en restant attaché à son poste près de la personne de Mgr Taché.

En 1888, il fut nommé vicaire de Sainte-Marie, Winnipeg, et devint dès lors une figure bien connue

sur les rues de cette ville. Il n'était pas rare de l'y voir, bréviaire en mains, — sans se préoccuper de la foule qui se rendait à ses affaires — allant visiter les pauvres et les malades, qui semblaient avoir une préférence toute marquée pour ses services.

Affable avec tout le monde et plein, malgré les apparences, de cet esprit caustique qui caractérise sa race, il était l'idole de ses compatriotes et s'était même conquis l'estime des protestants. Il était assidu au saint tribunal, et faisait de son mieux en chaire. Certains esprits critiques prétendirent qu'il avait pris pour maxime l'ancien adage : *Bis repetita placent.* Toujours est-il que sa prédication était simple, comme le veut la Règle, et ses instructions faciles à comprendre. S'il ne fut jamais un grand orateur, on n'en peut pas moins dire qu'il fit un bien réel partout où son ministère sacerdotal l'appela.

Aussi, lorsqu'en 1894 il célébra le vingt-cinquième anniversaire de son ordination, reçut-il de ses paroissiens reconnaissants des témoignages non équivoques de leur estime et de leur affection.

En 1906, il fut transféré à notre maison de Duluth, Etats-Unis, et fut nommé chapelain de l'hôpital catholique de cette ville. C'est là que l'attendait la mort. Après y avoir assisté nombre de malades dans leurs derniers moments, il dut lui-même y être assisté par ses frères en religion ; et il y mourut, regretté de tous, le 3 mars 1914.

Nous ne saurions mieux terminer cette courte notice qu'en reproduisant les lignes suivantes du journal *Le Manitoba*, de Saint-Boniface :

« Le trait dominant de cette sainte et féconde carrière sacerdotale, c'était la charité. Cette charité était sans bornes. Nous avons vu nous-mêmes le P. Mac-Carthy visiter ses pauvres pendant les grosses tempêtes d'hiver ; il voulait être sûr que ses protégés avaient du bois pour se chauffer, du pain pour se nourrir. Les marchands de Winnipeg, protestants et catholiques, étaient pour lui des auxiliaires qui lui donnaient avec empresse-

ment, parce qu'ils savaient que leur visiteur était la providence de bien des pauvres. C'est par son cœur que ce religieux, du reste fort instruit et fort distingué voulut surtout servir dans la grande armée du bien. Aussi ses funérailles furent-elles marquées par un grand concours de peuple. Pendant les quelques heures que son corps fut déposé dans l'église Sainte-Marie, la foule y vint nombreuse. »

Ses funérailles eurent lieu dans cette église, qui avait surtout été témoin de ses travaux et où une multitude de fidèles avaient bénéficié de son ministère. Mgr Langevin, *O. M. I.*, présidait au trône, et le R. P. Cahill, *O. M. I.*, provincial du Manitoba, chanta la messe, en présence d'une foule de prêtres et de fidèles accourus pour la circonstance.

Notre cher défunt a depuis été inhumé dans notre cimetière de Sainte-Marie (1).

*R. I. P.*

(1) Pour permettre aux rédacteurs du *Personnel*, des *Notices nécrologiques* et des *Missions*, etc., d'avoir à leur disposition certains renseignements indispensables, les supérieurs des maisons où ont lieu des oblations temporaires ou perpétuelles sont priés de se munir, auprès des Provinciaux ou Vicaires de Missions, des feuilles imprimées sur lesquelles les nouveaux Oblats écrivent la formule de leurs vœux — et divers détails, suivant les indications données au verso. Que si l'on n'a pas de feuilles imprimées, on est prié d'ajouter à la formule des vœux (précédée de la date) les renseignements suivants : — 1° nom et prénoms du sujet (souligner le prénom principal) ; 2° date et lieu de naissance, en mentionnant le diocèse ; 3° date et lieu de la prise d'habit ; 4° dates et lieux de toutes les oblations temporaires précédentes.

# MUSÉE BIBLIOGRAPHIQUE O. M. I.

## IV. — Ouvrages spéciaux sur le Père Albini.

1. Abbé Abeau, Aix. — *Notice biographique du Serviteur de Dieu Charles-Dominique Albini, Oblat de Marie Immaculée* (1780–1839). 1 plaquette in-4° de 14 pages. — Romæ, ex Typographia Pontificia in Instituto Pii IX (Juvenum Opificum a S. Joseph). 1910.

Cette *Notice* est extraite de la *Vie du Bienheureux Théophile de Corte, prêtre des Mineurs de l'Observance de Saint-François*, par M. l'abbé Abeau, supérieur du petit Séminaire d'Aix, — appendice, pages 395 et suivantes (1). Magnifiquement imprimée, en gros caractères, sur beau papier couché, elle nous donne, en quelques (exactement trente-cinq) alinéas bien détachés, un abrégé fort succinct mais bien édifiant de la vie de notre aimable serviteur de Dieu. Elle se termine par le récit de quelques guérisons attribuées à son intercession, et conclut ainsi : — « La cause de ce serviteur de Dieu est en voie de s'instruire et paraît avoir tous les éléments requis pour aboutir. Dieu est admirable dans ses saints ! » C'est précisément en vue de l'instruction de cette Cause que la Notice dont il s'agit fut publiée ; elle n'a donc rien perdu de son actualité, et nous la recommanderions volontiers à nos vénérés lecteurs,—pour la propagande dans leurs paroisses ou leurs missions — si le format n'en était pas si encombrant.

2. R. P. Grenier, *O. M. I.* — *Notice biographique sur le Révérend Père Charles-Dominique Albini, O. M. I.*, mort en odeur de sainteté, le 20 mai 1839, à Vico, en Corse. Brochure de

(1) Ce livre fut publié en 1896, à Paris, ancienne maison Ch. Douniol, P. Téqui, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon. — Pouvons-nous faire remarquer qu'à part les ouvrages que nous mentionnons ici, — ouvrages peu répandus, même dans la Congrégation — le P. Albini n'a jamais eu, chez nous, les honneurs d'une notice ou biographie spéciale ? Son nom ne figure même pas dans la table des matières de nos sept volumes de *Notices nécrologiques*. Ajoutons, cependant, qu'il est souvent cité, avec plus ou moins de détails, dans les *Missions* (v. g. : 1893, p. 187 ; 1895, p. 123 ; 1906, p. 497 ; 1912, p. 203 ; 1913, p. 186 ; 1914, p. 93 ; 1919, p. 129), dans les différentes *Vies* de Mgr de Mazenod (Jeancard, p. 222–225 ; Rambert, p. 25–30 ; Ricard, p. 232), et dans l'histoire des *Oblats de Marie Immaculée*, par le R. Père Ortolan (voir tome I, p. 204, 207, 212 227 et surtout 328–352).

31 pages in-18, avec portrait, 25 cents. — Au Scolasticat des Oblats, Avenue des Oblats, Ottawa. 1915.

Gentiment imprimée par le *Droit* d'Ottawa, cette plaquette est une réédition du petit opuscule qu'avait naguère publié le R. P. Ferdinand Grenier, *O. M. I.*, alors curé de Saint-Sauveur, lequel — « humilié, en quelque sorte, de constater qu'aucun Oblat n'avait encore les honneurs de la canonisation — se donna une peine infinie pour hâter l'introduction de la Cause du saint Père Dominique Albini,... et eut la consolation de constater plusieurs faveurs signalées obtenues par l'intercession du saint Oblat. » La brochure — qui raconte une vingtaine de guérisons, à Québec seulement, dont plusieurs attestées par des médecins — comprend six chapitres : — I. Premières années du Père Albini, jusqu'à son entrée en religion ; II. Son entrée chez les Oblats, et les difffférentes étapes de sa vie religieuse ; III. Quelques-unes de ses vertus ; IV. Faveurs dont Dieu bénit ses travaux ; V. Sa mort ; VI. La confiance dans le P. Albini continue après sa mort : *a*) en Corse et en France, et *b*) en Canada. Cette plaquette devrait être répandue partout où il y a des Oblats ; nous devons, d'ailleurs, ajouter que, pour le format et la présentation du texte, c'est parfait pour la propagande.

3. T. R. P. Fabre, *O. M. I.* — *Le Questionnaire de la Sainteté* : *Enquête préparatoire à la Cause du Père Charles-Dominique Albini*, O. M. I., *mort en odeur de sainteté, à Vico, le* 20 *mai* 1839. Plaquette in-16, de 23 pages. Imprimerie de l'Œuvre de Saint-Paul, 51, rue de Lille, Paris. 1886.

Ce *Questionnaire* est précédé d'un *Préambule*, adressé à tous les Pères et Frères de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, dans lequel le T. R. P. Fabre commence par citer le précieux témoignage de Son Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, l'honneur et la gloire de notre Famille religieuse, en faveur de la sainteté du cher Père Albini : « ... Je puis certifier que c'est l'homme le plus saint que j'aie jamais connu, et j'avoue que je l'invoque avec grande confiance. » Le *Questionnaire* lui-même — extrait d'un ouvrage spécial et autorisé, *Codex pro Postulatoribus Causarum Beatificationis et Canonizationis*, qui fut écrit par le chanoine Aloysius Lauri, avocat à la Sacrée Congrégation des Rites, et édité à Rome par les frères Monaldi, en 1879 — est ainsi divisé : Vertus théologales, Vertus cardinales, Vœux de religion, Vertu d'humilité, Les dons d'en haut, De la réputation de sainteté, De sa pieuse mort, Des miracles après la mort, etc.

4. R. P. Simonin, *O. M. I.* — *Le serviteur de Dieu Charles-Dominique Albini, de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée : Travail préparatoire pour servir à l'enquête canonique sur les vertus, les miracles et la réputation de sainteté.* Brochure in-12 de 111-143 pages. Paris, typographie privée *O. M I.*, 26, rue de Saint-Pétersbourg. 1891.

Ce petit ouvrage, à peu près introuvable aujourd'hui, est une sorte de réponse au *Questionnaire de la Sainteté* qui fut envoyé — en 1886 (voir plus haut) — à tous les membres de la Congrégation, avec l'invitation d'évoquer « leurs souvenirs endormis » et de donner des « réponses substantielles et précises » aux questions posées au sujet de la vie, des vertus, des miracles et de la mort, précieuse devant Dieu, du Père Charles-Dominique Albini, Oblat de Marie Immaculée (1). En voici les principales divisions : I. Abrégé de la vie du serviteur de Dieu : 1° de sa naissance jusqu'à son entrée en religion (1790–1824), 2° de son entrée en religion jusqu'à sa mort (1824–1839) ; 3° le P. Albini missionnaire — en Provence et en Corse ; — II. Vertus héroïques : 1° vertus en général ; 2° vertus théologales — Foi, Espérance et Charité (envers Dieu et envers le prochain) ; 3° vertus cardinales — Prudence, Justice (Obéissance, Chasteté et Pauvreté), Force et Tempérance (Humilité) ; — III. Signes surnaturels de sainteté : 1° dons surnaturels ; 2° miracles attribués au P. Albini pendant sa vie ; 3° réputation de sainteté pendant la vie ; 4° précieuse mort ; 5° concours aux funérailles ; 6° réputation de sainteté après la mort ; 7° miracles attribués au serviteur de Dieu après sa mort. Il nous reste à soupirer avec l'auteur, dont nous nous promettons d'être dans notre humble sphère le persévérant continuateur, après « le jour où cette Cause du cher et vénéré P. Albini sera gagnée : alors, la Congrégation sera entourée ici-bas d'une auréole d'honneur, soutenue au Ciel par le crédit d'un saint, et ses enfants seront heureux de contempler, d'invoquer et d'imiter, dans la personne de l'un de leurs frères, un miroir vivant des vertus sacerdotales, religieuses et apostoliques ! »

5. SACRA RITUUM CONGREG. — *Adiac. seu Nicien. : Beatificationis et Canonizationis servi Dei Caroli-Dominici Albini, e Congregatione Oblatorum B. V. Mariae Immaculatae : Positio super Introductione Causae.* 1 gros vol. in-folio de 114–348–13–17–24–14–91 pages. Romæ, ex Typographia Pontificia in Instituto Pii IX (Juvenum Opificum a S. Joseph). 1915.

Ce très important ouvrage, fort bien imprimé en caractères gras sur beau papier, contient en latin, avec dépositions et autres témoignages en français, tout le dossier des documents se rapportant à l'Introduction de la Cause du P. Albini auprès de la

(1) Nous disons « une sorte de réponse » ; car, au lieu de suivre absolument le *Questionnaire* dont il s'agit, le P. Simonin en suit un autre, plus développé et plus complet, qu'avait fait préparer (en latin) Mgr de Mazenod lui-même, — notre vénéré Fondateur s'était, en effet, proposé, quelques années après la mort du P. Albini, d'introduire sa cause de béatification devant l'Eglise mais ne put à son grand regret réaliser son dessein.

Sacrée Congrégation des Rites. Avec tous les détails possibles, bien agencés et bien présentés, il contient les mêmes matières que l'opuscule du P. Simonin, dont nous parlions tout à l'heure (voir par. 4) : ce n'est point une petite affaire que celle de se faire canoniser ! Ainsi les 114 premières pages nous parlent de la vie, des vertus et des dons du serviteur de Dieu : *Vitae commentarium, de virtutibus in genere, de heroica Fide, de heroica Spe, de heroica Iustitia, de heroica Fortitudine, de heroica Prudentia, de heroica Humilitate, de Observantia Votorum, de Donis supernaturalibus ac de Miraculis in Vita, de pretioso Obitu ac de Funere et Humatione, de Fama Sanctitatis in vita et post Obitum, de Miraculis post Mortem.* Puis la seconde partie de l'ouvrage (348 pages) donne : *I. Dicta Testium* sur toutes les questions précédentes;— II. *Documenta,* tels que les aperçus généraux de la vie du P. Albini, par le P. Audric et par l'abbé Abeau. Ensuite, après un *Summarium additionale* rapportant quelques guérisons attribuées au serviteur de Dieu (13 pages), viennent les *Litterae postulatoriae pro signanda Commissione Introductionis Causae* (177 pages) — lettres de Cardinaux (24), de Princes, d'archevêques, d'évêques, de vicaires et préfets apostoliques de religieux et de religieuses, etc. (en tout, 222 lettres), —, puis les *Animadversiones R. P. D. Promotoris Fidei* (24 pages), puis un *Summarium ex officio* (14 pages), et enfin la *Responsio ad Animadversiones R. P. D. Promotoris Fidei* (91 pages). Comme on le voit, cela forme un tout fort instructif et fort intéressant, — dont l'honneur, nous semble-t-il, revient en grande partie au R. P. Joseph Lemius, *O. M. I.*, jusqu'en mai dernier Postulateur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée

6. Sacra Rituum Congreg. — *Adiacen. seu Nicien. : Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Caroli-Dominici Albini, e Congregatione Oblatorum B. M. Virginis Immaculatae* : *Positio super non Cultu.* 1 vol. in-folio de 9–54–6–8 pages. Romæ, ex Typogr. pontificia in Instituto Pii IX (Juvenum Opificum a S. Joseph). 1917.

Cet ouvrage, composé et imprimé absolument dans le même style que le précédent, contient : — a) *Informatio super dubio an sententia Iudicis delegati a Rmo Dno Episcopo Adiacensi super Cultu eidem Servo Dei nunquam exhibito, sive super paritione decretis sacrae memoriae Urbani PP. VIII, confirmanda sit in casu et ad effectum de quo agitur* (signé : Pius Negri) ; b) *Decretum SS. RR. Congregationis super Introductione Causae, mandatum Procurationis R. P. Causae Vice-Postulatori Commissa, Constitutio Iudicii, Tabella Testium,* etc., etc. (signé : Pius Negri) ; c) *Animadversiones R. P. D. Promotoris Fidei* (signé : Angelus Mariani) ; d) *Responsio ad Animadversiones R. P. D. Promotoris Fidei* (signé : Pius Negri). Inutile d'en dire plus long. Et concluons notre humble essai de bibliographie albinienne, en rappelant à nos bien-aimés lecteurs ce que nous leur avons

déjà annoncé dans notre précédent numéro, — à savoir que la Congrégation des Rites s'est réunie le 13 avril 1915, qu'elle a émis un avis favorable à l'introduction de la Cause du vénérable P. Albini, et que la sentence des Cardinaux a été confirmée le lendemain par Notre Saint-Père le Pape Benoît XV (1). Et continuons de « demander à Dieu, qui se plaît à exalter les cœurs humbles, de glorifier bientôt son serviteur, en accordant qu'on le place sur les autels ».

## V. — Ouvrages du R. P. Théophile Ortolan, O. M. I.

1. *Astronomie et Théologie, — ou l'erreur géocentrique, la pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation.* Volume in-8°, de XII–434 pages (5 fr.). Delhomme et Briguet, éditeurs : Paris, 13, rue de l'Abbaye, et Lyon, 3, Avenue de l'Archevêché, 1894.

En commençant cette nomenclature, un peu détaillée, des nombreux et savants ouvrages du R.P. Théophile Ortolan, *O.M.I.*, — docteur en théologie et en droit canonique, lauréat de l'Institut catholique de Paris, et membre de l'Académie pontificale des *Nuovi Lincei* à Rome, de la société astronomique de France et de l'Académie de Saint-Raymond de Pennafort, etc. — nous prévenons nos lecteurs que nous n'avons ni les moyens ni l'intention d'en faire une critique scientifique : le sympathique auteur plane, en général, dans des régions où nous désespérons de pouvoir jamais l'atteindre ! Nous nous contenterons d'en donner la liste, par ordre chronologique, avec une courte analyse et quelques remarques bien sobres qui auront, du moins, l'avantage de faire davantage connaître — et apprécier, espérons-le — ces ouvrages jusqu'ici trop ignorés dans la Congrégation... Celui dont nous venons d'imprimer le titre — *Astronomie et Théologie* — date, nous l'avons dit, de 1894. Il est le premier en date des livres du P. Ortolan, et fut très remarqué, — et couronné par l'Institut catholique de Paris. « Quelle ampleur dans son exposition, dit Mgr d'Hulst en parlant de l'auteur dans son rapport à l'Institut catholique, quelle sûreté dans ses appréciations, quelles vues originales !... Son œuvre est un modèle de discussion scientifique et théologique... Elle apportera un secours efficace aux âmes ébranlées par le doute scientifique ; elle restera comme un document précieux et sera utilement consultée par tous ceux que troublent les audacieux dédains d'une science trop prompte à blasphémer ce qu'elle ignore. » Voici les divisions principales de cet ouvrage, qui a été traduit en allemand et approuvé

(1) Voir *Missions*, n° 209, page 129.

par plusieurs archevêques et évêques : — *a*) Introduction générale : Développement de la théologie catholique et progrès de l'astronomie à travers les siècles (4 paragraphes) ; *b*) Première partie : Influence exercée par la cosmologie géocentrique sur la façon d'entendre les dogmes chrétiens, notamment la rédemption de l'humanité et l'ensemble des doctrines eschatologiques (4 chapitres) ; *c*) Deuxième partie : Relation des dogmes chrétiens avec la nouvelle conception de l'univers (3 chapitres). Conclusion : *Omnia propter electos !*

2. *Savants et Chrétiens, ou étude sur l'origine et la filiation des Sciences.* 1 vol. in-8°, de 484 pages (5 fr.). Delhomme et Briguet, éditeurs : Paris, 83, rue de Rennes, et Lyon, 3, avenue de l'Archevêché. 1898.

Comme le précédent, cet ouvrage est un travail de haute valeur, impliquant des connaissances approfondies aussi bien dans les lettres profanes que dans les lettres sacrées, aussi bien dans les diverses branches des lettres proprement dites que dans la philosophie, la théologie et l'exégèse. « Depuis plusieurs siècles, a dit le comte Joseph de Maistre, l'histoire est une conspiration contre la vérité » ; et cette conspiration du silence et de la calomnie a eu, trop souvent, des conséquences désastreuses. On dit encore que l'Eglise pense trop au ciel et pas assez à la terre, et que la lumière de la science brille de préférence parmi ses ennemis, — incrédules, sceptiques ou athées. C'est là une déplorable erreur, et, dans cet ouvrage, le P. Ortolan démontre clairement et lumineusement le contraire. Après une belle Introduction sur les avantages présentés par l'étude de l'évolution scientifique de l'esprit humain, nous y trouvons quatre chapitres traitant de l'origine des sciences et de leur développement dans l'antiquité, puis dix chapitres exposant ce que les chrétiens du moyen âge ont fait pour la culture des sciences exactes, physiques et naturelles, malgré les obstacles de tout genre accumulés sous leurs pas. Tous les esprits scientifiques dégagés de passions et de préoccupations étrangères à la science elle-même admettront, après avoir lu ce livre, que l'auteur — qui « a le mérite, toujours assez rare, d'avoir rédigé son travail en un langage accessible à tout homme cultivé » — a fort bien réussi à dissiper les nuages par lesquels était cachée l'auréole glorieuse de ces héros oubliés et méconnus de cette époque si calomniée, qu'ils ont tous bien mérité de la science et de la société et que, par conséquent, « nulle institution sur la terre n'a fait autant que l'Eglise pour l'avancement des sciences, car nulle n'a protégé davantage les savants et plus encouragé leurs travaux ». *Savants et Chrétiens* a été traduit en allemand et en italien.

3. *Etudes sur la pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation* : — *I. L'épanouissement de la vie organique à travers les plaines de l'infini* (64 pages), — *II. Soleils et terres célestes*

(64 pages), — *III. Les humanités astrales et l'Incarnation de Dieu sur la terre.* 3 vol. in-12, 10e édition. 0 fr. 60 le vol. ; ensemble, 0 fr. 80. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, et 59, rue de Rennes, Paris. (1re édition) 1897.

Cet ouvrage, comme les cinq suivants, appartient à la fameuse collection « Science et Religion (Etudes pour le temps présent » de la maison Bloud et Barral, — plus tard Bloud et Cie, et aujourd'hui Bloud et Gay (7, place Saint-Sulpice, Paris). Le grand nombre d'éditions, par lesquels ont passé ces trois brochures, est une preuve suffisante du grand intérêt qu'elles présentent au lecteur averti qui sait apprécier de belles pages — bien pensées et bien écrites. La première brochure étudie donc « l'épanouissement de la vie organique à travers les plaines de l'infini » ; elle renferme quatre chapitres, — I. Exposition de la question, — II. Roman ou réalité, — III. Données positives de la science sur l'habitabilité des mondes, — IV. La pluralité des mondes devant la religion et la science. La seconde brochure, — « Soleils et terres célestes », — après un avant-propos résumant l'opuscule précédent, nous parle, en trois chapitres, des étoiles et soleils, de l'influence des étoiles sur leurs planètes, et des planètes elles-mêmes. Enfin, dans la troisième plaquette, — qui traite « des humanités astrales et de l'Incarnation de Dieu sur la terre », — nous trouvons cinq chapitres intitulés respectivement : I. Notions historiques, — II. Toute planète habitable est-elle habitée, — III. Où est le conflit, — IV. Le certain et l'incertain, — V. Le centre du monde physique et le centre du monde moral. Après avoir lu ces trois brochures, vous aurez constaté, une fois de plus, avec l'auteur « l'accord merveilleux de la vraie science et de la révélation, lesquelles ne sont l'une et l'autre que des rayons étincelants émanés du divin Soleil », et vous aurez conclu avec lui qu'heureux « sont ceux qui ne ferment pas les yeux à cette double lumière, — ils sont assurés de marcher sans encombre dans la sublime voie de la vérité » !

4. *Vie et Matière, — ou matérialisme et spiritualisme en présence de la cristallogénie.* Brochure in-12, de 68 pages (0 fr. 60) ; 5e édition. Paris, librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame, et 59, rue de Rennes. 1900.

L'intention de l'auteur est « d'exposer dans ces pages quelques phénomènes de cristallogénie invoquées par les matérialistes en faveur de leurs opinions. Les études — poursuivies avec tant de patience, d'habileté et de succès — sur les microzoaires o t ruiné l'échafaudage élevé par eux pour soutenir leur thèse chérie de la génération spontanée. Vaincus sur ce terrain, ils se sont réfugiés dans un autre pour dresser des batteries nouvelles : ces manifestations de la vie rudimentaire, qu'ils n'ont pu signaler dans le protoplasma ou le bathybius, ils ont compté les surprendre dans les cristaux. Leur but est donc de se prévaloir de la science si intéressante des édifices cristallins, pour

montrer que la matière suffit à produire la vie. Nous espérons, ajoute l'écrivain, nous espérons, dans cet opuscule, établir d'une manière très nette le mal-fondé de leurs prétentions. » Nous osons affirmer qu'il y a pleinement réussi. Lisez sa brochure, et vous en serez aussi convaincus que nous. Pour vous y décider, il nous suffira, nous en sommes sûrs, de vous donner le titre de chacun des sujets traités dans les cinq chapitres de ce charmant ouvrage : — I. Cristallographie et cristallogénie, — II. Manifestations de la vie dans les cristaux, d'après les matérialistes, — III. Histologie et anatomie cristallines, — IV. Les cristaux vivent-ils, — V. La matière minérale et la matière animée.

5. *La fausse science contemporaine et les mystères d'outre-tombe.* Brochure in-12, de 60 pages (0 fr. 60), 4e édition. Paris, librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, et 59, rue de Rennes. (1re édition) 1898.

Où sont les morts, — qui nous le dira ? « O tombe, que fais-tu de ce qui tombe dans ton gouffre ouvert toujours ? » Tel est « le grand problème », et le sujet du premier chapitre de cette nouvelle œuvre du fécond et merveilleux écrivain qu'est notre vénérable ami. Un deuxième chapitre traite « des fils et des frères du soleil » : tout arrive du soleil et tout y retourne, et, comme il y a dans l'atmosphère une circulation aérienne des eaux, ainsi y aurait-il à travers l'éther une circulation mystérieuse des âmes. Que pensez-vous de cette théorie ? Lisez le troisième chapitre, et vous verrez avec quel bonheur de raisonnement et d'expression l'auteur réfute ce système de cosmogonie, de théosophie et d'eschatologie : le pauvre M. Figuier avec ses « entorses à la raison », avec ses surhumains et ses archihumains, y est mis en fâcheuse posture, car on lui prouve que son système est un tissu de contradictions palpables, d'hypothèses absurdes et d'affirmations impérieuses mais gratuites. Conclusion de ce petit chef-d'œuvre que nous vous conseillons de lire et de faire lire : La Foi « a résisté, depuis dix-huit siècles, à des attaques bien plus violentes, et ce ne sont pas les utopies antiscientifiques de notre époque qui réussiront à l'ébranler ».

6. *Le levier d'Archimède, — ou la mécanique céleste et le céleste mécanicien.* 2 vol. in-12, de chacun 64 pages (1 fr. 20), 4e édition. Librairie Bloud, 4, rue Madame, et 59, rue de Rennes, Paris. (1re édition) 1899.

Tome I : « Les victoires de l'Eglise », « Vie et travaux d'Archimède », « Je soulèverai le monde » ; — Tome II : « Infini ou fini », « Eternel ou transitoire », « Cherche au-dessus de nous ». Tels sont les titres de ces deux intéressants petits volumes, dont voici en abrégé la conclusion : — « Comme autrefois saint Augustin, nous avons interrogé les cieux avec leurs innombrables soleils, et nous leur avons demandé : *Etes-vous l'Infini que je dois aimer ?* Et, par la voix de la science la plus avancée et la plus rigoureuse,

tous ces êtres, si nombreux et si grands et si beaux, ont répondu d'un commun accord, comme au temps de saint Augustin, car la vérité ne change pas : *Nous ne sommes pas l'Infini, ton Dieu, cherche au-dessus de nous.* Et nous avons posé une nouvelle question à cette multitude d'êtres qui nous entourent : *Vous m'avez avoué que vous n'êtes pas l'Infini, mon Dieu, dites-moi du moins quelque chose de lui* (1). Et tous, d'une voix unanime, dont la force remplissait les espaces, s'écrièrent en même temps : *L'Infini, ton Dieu, c'est Celui qui nous a faits.* Et, pour opérer tant de merveilles, dont la moindre écrase les plus grands génies humains, depuis Archimède et Newton jusqu'aux savants les plus illustres de tous les temps et de tous les pays, pour créer tant de masses gigantesques et les lancer dans l'espace, avec cette inimaginable vitesse qui subsiste pendant des myriades de siècles, il n'y a eu qu'un mot à dire et un ordre à donner : *Ipse dixit et facta sunt, Ipse mandavit et creata sunt.* Et quand, après des myriades de myriades de siècles, les cieux et les astres auront vieilli, il les changera, comme on change un vêtement, mais il est, lui, toujours jeune, toujours fort, toujours actif, et les siècles, en s'écroulant, ne lui apportent aucune défaillance : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* »

7. *Matérialistes et Musiciens.* Brochure in-12, de 64 pages (0 fr. 60), de la collection « Science et Religion » ; 3e édition. Librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame, et 59, rue de Rennes, Paris. 1898.

Les matérialistes nient l'existence d'une cause première, intelligente et infinie, ayant créé les êtres et les conservant encore par sa puissance et son action. D'après eux, la matière serait nécessairement éternelle ; elle se suffirait à elle-même, évoluant et se transformant en vertu de ses propres lois : l'Univers ne serait qu'une immense machine — sans mécanicien ! Et, si tout va pour le mieux, c'est évidemment l'effet du hasard, disent-ils... C'est pour répondre à ces faux savants, et essayer de les ramener à la raison, que le R. P. Ortolan a publié cette nouvelle brochure. Les partisans de ces billevesées à couleurs scientifiques, dans leur lutte contre la vérité, font flèche de tout bois : l'auteur, avec une pointe d'innocente malice, leur répond sur le même ton, les payant de leur propre monnaie et leur prouvant par l'absurde que leurs raisonnements sont faux et mensongers. Lisez : ce n'est pas bien long, mais c'est fort bien tourné, croyez-moi. Trois chapitres seulement : — I. Les origines (violons et archets, flûtes, cornes et cornets, piano, grand orgue) ; — II. Le plus merveilleux des instruments (la musique de la pensée, les suprêmes lois) ; — III. La continuité dans le progrès indéfini (lyres et violons, flûtes anciennes et nouvelles, la famille du hautbois, cors et cornets, les ancêtres du piano, la croissance

(1) *Confess. Sti August.*, Libr. X, cap. VI, nos 2-3.

de l'orgue). Conclusion : — « Le transformisme n'est absurde que lorsqu'on prétend y trouver la cause unique des êtres et tout expliquer par lui, en essayant de se passer de Dieu ; au contraire, s'il est jamais constaté scientifiquement, il sera une nouvelle preuve éclatante de l'existence du Créateur. »

8. *Rivalités scientifiques, ou la science catholique et la prétendue impartialité des historiens* : — *I. La manie du dénigrement* (63 pages), — *II. Les oubliés* (63 pages), — *III. Fausses réputations* (64 pages). Trois volumes in-12, à 0 fr. 60 chacun (les trois ensemble, 1 fr. 80) ; 4e édition. Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe). (1re édition) 1900.

« Depuis plusieurs siècles, a dit le comte Joseph de Maistre (nous avons déjà cité ses paroles), depuis plusieurs siècles, l'Histoire est une conspiration contre la vérité. » C'est la conspiration de la calomnie et du silence — surtout à l'égard de l'Eglise : que de mensonges à son détriment, que d'injustes attaques, que de récriminations amères et d'invectives haineuses inspirées par une aveugle passion ! Pour nous en persuader et pour en connaître l'injustice, lisez encore ces trois (dernières) brochures du P. Ortolan dans la collection « Science et Religion ». En voici le contenu : — I. *La manie du dénigrement* (3 chapitres) : Comment trop souvent on écrit l'histoire des lettres, l'histoire des sciences et l'histoire du christianisme, secrets motifs; — II. *Fausses réputations* (2 chapitres) : Un mauvais arbre peut-il produire de bons fruits, légers croquis (astronomes, physiciens, chimistes, médecins, mathématiciens, civilisateurs et artistes, architectes, traducteurs, penseurs) ; — III. *Les oubliés* (3 chapitres) : L'ingratitude de l'humanité, la connaissance du temps, l'évolution de la science. Conclusion : Les « attaches dogmatiques » ne sont pas un obstacle à l'essor de la pensée et à la culture des sciences.

9. *Dictionnaire de théologie catholique, — contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire,* — commencé sous la direction de l'abbé A. Vacant et continué sous celle de l'abbé E. Mangenot, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. 6 volumes in-4° parus (A-H.). Paris, librairie Letouzey et Ané, L. Letouzey successeur, 87, boulevard Raspail, et 82, rue de Vaugirard. 1903-1919.

Voici d'abord la liste des principaux articles que le R. P. Ortolan a déjà écrits pour ce célèbre dictionnaire : — Adoration perpétuelle, abstinence, auréole, béatification, binage, bref, bullaire, bulle, canonisation, casuel, censures, Cherubini, conclave, confession, confirmation, contrition, cour romaine, dam, danse, défauts, délit, démons, démoniaques, dévolution, diffamation, divination, élections papales, embryologie sacrée, embryotomie, Ferraris, fraude, fuite (persécution), gouvernement ecclésiastique, guerre, habitudes mauvaises, habitudinaires, homicide, honoraires de messes, hypocrisie, etc. La plupart de ces articles

sont — par leur étendue, les longues recherches qu'ils supposent et l'abondance des notions qu'ils donnent — de véritables traités qui épuisent la matière. Diverses Revues très répandues les ont toujours appréciés avec éloges, — par exemple, l'*Ami du Clergé*, les *Etudes* des Pères Jésuites, la *Civiltà Cattolica*, etc. ; le R. P. Janvier en a cité plusieurs dans ses *Conférences de Notre-Dame de Paris ;* et, plus d'une fois, les professeurs des Universités romaines s'en sont servis et, dans leurs cours publics, les ont recommandés à leurs nombreux élèves. Ces articles, publiés à part, formeraient déjà plus de deux volumes in-8° de 500 pages chacun (1). Chacun de ces articles est accompagné d'une bibliographie spéciale à chaque sujet et très abondante, qui a demandé, de la part de l'auteur, des recherches immenses mais qui fournit au lecteur, outre les sources de l'article qu'il vient de lire, toutes les références de première valeur qu'il peut désirer. En un mot, le lecteur, après avoir approfondi un de ces articles, est parfaitement renseigné sur les questions les plus profondes et les plus complexes qui s'y rapportent. Avis aux bibliothécaires de nos grandes maisons !

10. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, publié sous la direction de Mgr Alfred Baudrillart et de MM. P. Richard, U. Rouziès et A. Vogt, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. 2 volumes in-4° déjà parus (A). Paris, Letouzey et Ané, éditeurs, L. Letouzey successeur, 87, boulevard Raspail, et 82, rue de Vaugirard. 1912-1919.

Comme le précédent, cet ouvrage aux proportions considérables, auquel collaborent un grand nombre d'auteurs, — prêtres, savants ou religieux de divers Ordres et parmi ceux-ci, outre le R. P Ortolan, les RR. PP. Georges Allmang et Jean Pietsch, *O M. I.* (2) — est moins un dictionnaire qu'une véritable encyclopédie. Et les articles du R. P. Ortolan y sont fort appréciés, bien qu'ils soient moins nombreux et peut-être pas aussi impor-

(1) En ce moment même, le R. P. Ortolan met la dernière main à un grand article sur l'*Italie*. Après y avoir examiné le mouvement théologique à travers les siècles, jusqu'à nos jours, il expose l'état actuel de la péninsule, au point de vue de son action religieuse et de son influence pour les sciences sacrées, — l'état juridique de l'Eglise et de toutes les institutions ecclésiastiques, par rapport aux lois du gouvernement italien, — les luttes, les difficultés et les résultats acquis et à acquérir sur le terrain de l'enseignement et de l'instruction publique, — les œuvres sociales, avec leurs origines, leur développement et leurs effets, etc., etc., etc.

(2) Puisque l'occasion s'en présente, disons ici qu'au *Dictionnaire de théologie* ci-dessus mentionné collabore également, outre le R. P. Ortolan, le R. P. Pierre Richard, *O. M. I.* Nous en reparlerons.

tants que ceux qu'il fournit au *Dictionnaire de théologie.* En voici la liste, *up to date* : — André della Croce, André de Gobbio, Ange (Bienheureux), Angelini (Seraphino), Angelis (Philippo de), Aninas (Saint), Ankel (Richard), Anne (Sainte), Annibale (Giuseppe d'), Annon (Saint), Ansan (Saint), etc.

11. *Lettres circulaires de Monsieur le Vicaire capitulaire d'Ajaccio à tous les Prêtres du diocèse* : — *I. Sur le devoir électoral* (9 pages), — *II. Sur la nomination du nouvel évêque* (7 pages), — *III. Annonçant le sacre et la prise de possession de Mgr Desanti, évêque d'Ajaccio* (2 pages). Plaquettes grand in-4°. Imprimerie Toussaint Massel, cours Napoléon, Ajaccio. 1906.

A tous ses autres titres, déjà bien nombreux, le R. P. Ortolan a pu, pendant un certain temps, ajouter celui de Vicaire capitulaire. C'est en cette qualité qu'il a composé et publié les trois *Circulaires* que nous venons de mentionner. Elles sont datées respectivement du 18 avril, du 15 juillet et du 9 août 1906, et sont une preuve de plus du talent presque universel de notre aimable et fécond écrivain, — il y en a encore d'autres, comme nous le verrons plus bas. La première de ces brochures — toutes trois fort bien imprimées sur beau papier — nous donne, en termes clairs et saisissants, la substance de tout l'enseignement de l'Eglise sur les devoirs civiques des catholiques, surtout en matière électorale. La seconde nous raconte l'historique de la nomination de Mgr Desanti à l'évêché d'Ajaccio, nous en trace en quelques phrases bien senties le portrait très vécu, et fait des vœux pour que « les années de son épiscopat soient longues et fécondes pour le bien des âmes, pour la prospérité de notre religion sainte et pour la gloire du Dieu éternel » ! La troisième, enfin, comme l'indique son titre, « annonce le sacre et la prise de possession de Mgr Desanti, évêque d'Ajaccio ».

12. *Diplomate et soldat* : *Mgr Casanelli d'Istria, évêque d'Ajaccio* (1794-1869). 2 vol. in-8°, de 438 et 481 pages, avec portrait (8 fr.). Librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame, et 59, rue de Rennes, Paris. 1900.

Cette importante et intéressante biographie a déjà été annoncée dans notre Revue (1) ; et notre vulgaire *fountain-pen* ne prétend pas essayer de rivaliser avec la plume si alerte et si vibrante du R. P. Joseph Bernard, *O. M. I.*, pour en parler. Contentons-nous de dire, avec lui, que « ce livre est un de ceux qu'on ne lit pas, mais qu'on dévore », et que « le R. P. Ortolan a fait une belle œuvre d'apostolat » en faisant revivre devant nous cette admirable figure d'évêque — qui joignait à la prudence du serpent une grande énergie et une audacieuse vaillance. Et, sans parler de la forme si littéraire et du style enchanteur de l'ouvrage, donnons-en très sèchement la table des matières,

(1) Voir *Missions*, décembre 1900, page 477.

qui comprend une Introduction, 28 Chapitres et un Epilogue — I. L'éducation dans la montagne (1794). — II. A la recherche d'une voie. — III. Rome et les joutes de la Sapience. — IV. La formation d'un diplomate (Conclaves et prélature). — V. Evêque malgré lui. — L'arrivée en Corse. — VII. Législateur et architecte. — VIII. Un rival de l'Université. — IX. La réforme, premiers efforts. — X. Par monts et par vaux. — XI. Un vaste champ à défricher (Epines et mauvaises herbes). — XII. Le banditisme et la pacification. — XIII. Les luttes électorales en Corse. — XIV. Chasse aux abus (Petite et valeureureuse armée). — XV. Les anges tutélaires de la jeunesse. — XVI. La réforme s'achève. — XVII. Démêlés avec les pouvoirs publics. — XVIII. La Révolution de 1848 en Corse. — XIX. Un noble entêtement. — XX. La lutte pour la liberté d'enseignement. — XXI. Consolations. — XXII. Recrudescence et destruction du banditisme. — XXIII. Lutte suprême contre le vice destructeur des familles. — XXIV. Les démêlés avec l'Empire. — XXV. Les frais de guerre. — XXVI. Le crépuscule (*Nunc dimittis*). — XXVII. Caractère et physionomie. — XXVIII. La consommation (1869).

13. *Vie et martyre de sainte Dévote, patronne de la Corse.* Plaquette de 22 pages in-8°. Imprimerie Toussaint Massel, cours Napoléon, Ajaccio. 1902.

Cette élégante brochure nous donne le texte d'un beau discours prononcé par le R. P. Ortolan sur les ruines de Mariana, le 19 mai 1902. Ce discours roule sur le texte — *Vincenti dabo ei edere de ligno vitae* (Apoc., II, 7), et est suivi, en appendice, d'un joli cantique (en six strophes) en l'honneur de sainte Dévote *(Salve, o Devota, salve !)* dont voici le début : — *Sclamano in Cielo i Santi ; fan' coro, giubilanti, gli Angeli del Signor ! Lauda eterna a te si canti, o pudica Verginella — d'ogni grazia adorna e bella di divina Santità ! Di Christo sei Sposa e martir gloriosa ! Su canti, festosa, la Corsica ancor : ah ! gloria più santa di Cirno non vanta il patrio valor !*

14. *Centenaire des origines de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.* Brochure de 22 pages, grand in-8°. Rome, imprimerie polyglotte Vaticane. 1916.

« Discours prononcé, dans la chapelle de la Maison générale à Rome, le 25 janvier 1916, durant la messe pontificale — célébrée par Mgr Dontenwill, archevêque de Ptolémaïs, Supérieur général. » Ce discours, magnifiquement écrit et superbement imprimé, est ainsi divisé : — I. Le Fondateur, — II. La Congrégation, III. L'Avenir. En voici les dernières sentences : — « Loin de nous enorgueillir du riche patrimoine de saintes œuvres, de pure gloire et de succès apostoliques que nous ont légué nos devanciers, songeons que c'est un lourd et précieux héritage. que nous devons faire valoir, à notre tour ; à l'édifice commun il nous

faut, nous aussi, apporter notre pierre. En nous efforçant d'imiter leur dévouement et leur zèle, nous mériterons d'ailleurs que, selon la parole de notre vénéré Fondateur, le titre d'Oblat de Marie Immaculée soit un jour pour nous, comme il a été pour eux, *un brevet pour le Ciel !* »

15. *Cent ans d'apostolat dans les deux hémisphères : Les Oblats de Marie Immaculée, durant le premier siècle de leur existence.* Tome *I* : *En Europe* (1816–1861). Beau volume grand in-8°, de xv–638 p., avec nombreuses illustrations (5 fr.). Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris (VIe). 1914.

Des nombreux et intéressants ouvrages du R. P. Ortolan, celui-ci est d'emblée, pour nous, le plus important et le plus captivant. Or, c'est tout juste si nous l'avons annoncé, dans un de nos derniers numéros (1). Il est vrai que tout l'ouvrage n'a pas encore paru. Mais ce premier volume — d'une série qui en comptera peut-être cinq ou six — est vraiment, lisons-nous dans l'*A. P. C.* de Mgr Albert Battandier (pour 1918), « une œuvre des plus intéressantes par son fonds d'une grande richesse de détails et par sa forme captivante, d'autant plus attrayante qu'elle est sans recherche inutile et d'une correction impeccable » (2). « L'auteur, nous dit à son tour la *Bonne Nouvelle* de M. le chanoine Edmond Thiriet, l'auteur, dont le nom est avantageusement connu dans le monde des Sciences et des Lettres, possède un rare talent d'historien érudit. Ses récits, variés comme les différents pays où se meut l'infatigable activité des ouvriers dont il trace le vivant portrait, présentent l'attrait séduisant de jolies miniatures. Autour de son héros principal, (Mgr de Mazenod), dont il retrace à grands traits la vie et les œuvres dans ce tome Ier, évoluent des personnages secondaires qui travaillent sur des théâtres divers, tout en se sanctifiant dans la pratique d'une même règle et l'amour d'un même idéal (3) ». Et, pour en revenir à notre vénéré Fondateur, « le R. P. Ortolan, lisons-nous enfin dans les *Petites Annales de Marie Immaculée,* en a ici dessiné les traits aussi vigoureusement qu'il en a raconté les vertus. En nous retraçant l'histoire de tout un siècle de l'évangélisation catholique, au lendemain de la Révolution, ce livre met sous nos yeux l'édifiant spectacle de la vie d'un Fondateur d'Ordre digne de prendre place parmi les Benoît, les Bruno, les Ignace, les Liguori et tant d'autres à qui l'Eglise, au cours des temps, a décerné l'honneur des autels (4) ». Mais inutile — n'est-ce pas ? — d'insister sur les qualité d'un livre que tous nos Pères et Frères ont déjà lu, peut-

(1) Voir *Missions,* décembre 1914, page 527.
(2) Voir *Annuaire pontifical catholique* par Mgr Battandier (année 1918), page 538.
(3) Voir *Bonne Nouvelle,* septembre 1916, p. II.
(4) Voir *Petites Annales,* octobre 1919, p. VI.

être plus d'une fois, et qu'ils apprécient, comme nous, à sa juste valeur. Annonçons-leur plutôt que le second volume, qu'ils attendent avec impatience, est déjà sous presse et paraîtra, espérons-le, sans trop tarder ; et il sera, de tous points, digne de son prédécesseur, et s'occupera tout spécialement de nos Missions et Œuvres de l'Amérique du Nord (Canada et Etats-Unis).

## VI. — Quelques Ouvrages parus pendant la Guerre.

1. R. P. LOUVEL, *O. M. I.* — *Jésus-Christ Roi des Ames, Roi des Peuples*, par le R. P. Albert Louvel, *O. M. I.*, ancien chapelain de Montmartre. 1 vol. in-8°, de 336 pages, avec gravure (4 fr. 50). Chez l'auteur, 11, rue de Bretagne, à Caen (Calvados), et 41, rue Soubre, à Liège (Belgique). (3e édition) 1918.

Nous avons déjà eu le plaisir de pouvoir annoncer, dans notre dernière livraison, le beau livre du R. P. Louvel sur l'*Incomparable Ami* (1). L'apostolique écrivain a, depuis lors, eu l'amabilité de nous envoyer ses autres ouvrages : — *Appel aux hommes ; Le Règne social du Sacré-Cœur et nos devoirs ; L'Heure sainte paroissiale ;* etc. Nous espérons bien pouvoir, quelque jour, consacrer quelques lignes à chacun de ces volumes. Parlons aujourd'hui de celui qu'il a consacré à *Jésus-Christ Roi des âmes, Roi des peuples.*Ou, plutôt, cédons la parole à d'autres plus experts que nous, — car de nombreuses lettres de prêtres et de laïques, ainsi que des articles de revues et de journaux, ont fait de ce livre le plus grand éloge. Le directeur du *Nouvelliste de Bordeaux* va, d'ailleurs, nous rendre là-dessus la pensée de tous : — « La Royauté du Christ : c'est là un sujet de réflexions capitales. Ce sujet s'impose plus que jamais ; ces réflexions nous sollicitent de toutes façons. Mais il est précieux, au plus haut point, d'avoir un guide sûr, et qui expose le sujet et déroule les réflexions sur le plan de l'actualité, en se servant des événements présents et des préoccupations qu'ils déterminent. C'est très précisément ce que M. l'abbé A. Louvel, ancien chapelain de Montmartre, fait avec son livre *Jésus-Christ Roi des âmes, Roi des peuples.* En trois cents pages, la doctrine de la royauté de Notre-Seigneur se trouve solidement et clairement située — tout à la fois quant à l'histoire générale du monde et quant à l'histoire particulière du moment présent. Les Livres saints, les écrits des Pères, le témoignage des Saints, les envisagements des voyants, les faits eux-mêmes, — tout est admirablement utilisé et groupé par

(1) Voir *Missions*, juin 1919, page 159.
(2) *Ibid.*, page 167.

M. Louvel, dont le livre est aussi plein d'histoire que de théologie. Ne pas croire que la lecture en soit rude ; elle est singulièrement captivante, au contraire, — on ne pouvait traiter, avec plus de charme et d'aisance, un sujet aussi élevé et délicat, et dont nul aspect, d'ailleurs, n'est laissé dans l'ombre... On ne saurait donc assez souhaiter la diffusion de ce livre. Il nourrit et console, il ranime et il enflamme. On le lit sans arrêt, car il empoigne ; mais on le reprend ensuite, chapitre par chapitre, pour s'imprégner à fond de la vérité et des espérances qu'il distribue. »

2. R. P. Lemius, *O. M. I.* — *Les grands Desseins du Sacré-Cœur de Jésus et la France*, par le Père J.-B. Lemius, ancien supérieur des chapelains de la Basilique de Montmartre ; avec Préface de M. François Veuillot. Brochure in-12, de xxxvi-161 pages (1 fr. 25 franco). Au Monastère de la Visitation, Bourg, et à la Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris. 1915.

Des trois ou quatre brochures, publiées par le R. P. J.-B. Lemius pendant la grande Guerre, celle-ci est d'emblée la plus importante (1). Et, de fait, elle fut bien vite remarquée : il y avait à peine quinze jours qu'elle avait paru (15 mai 1915), que des milliers d'exemplaires s'en étaient répandus en France et sur le front, — avant même que la presse l'eût annoncée. Il n'y avait, en effet, écrivait M. François Veuillot, « rien de plus opportun, rien de plus pressant, rien de plus efficace que cette brochure. Dans ce bref et grand travail, l'ancien supérieur de Montmartre, l'apôtre populaire et enflammé du Sacré-Cœur, a condensé toute sa connaissance approfondie de cette dévotion nationale et tout son zèle à la répandre : tout l'essentiel est résumé dans ces quelques pages. » Aussi n'est-il pas étonnant que cet ouvrage ait été honoré de lettres encourageantes de Leurs Eminences les cardinaux Luçon, archevêque de Reims, — Amette, archevêque de Paris, — Sevin, archevêque de Lyon, — et d'un grand nombre d'archevêques et d'évêques, etc. En voici, d'ailleurs, le contenu : — Introduction : Deux Missions divines et nationales (la B. Jeanne d'Arc et la B. Marguerite-Marie) ; — I. Quels sont les grands Desseins du Sacré-Cœur de Jésus ? (Rôle de la France) ; — II. Les Promesses du Sacré-Cœur ; — III. Qui doit exécuter les grands Desseins du Sacré-Cœur ; — IV. Qui doit aider à la réalisation des grands Desseins ; — V. Comment faire réussir la chose ; — VI. Pourquoi refuserait-on de travailler à l'exécution des grands Desseins ; — VII. Les Prophéties de Paray-le-Monial annoncent l'exécution des grands Desseins ; — Conclusion : « Cœur de Jésus, donnez à tous les Francs flamme et vaillance pour accomplir vos grands Desseins dans l'Eglise et dans le monde ! »

(1) Voici le titre des autres « Opuscules de guerre » du R. P. Lemius : — *a*) *Le grand Message du Sacré-Cœur de Jésus à la France*, in-24 de 32 pages (0 fr. 15), Paris, 1916 ; — b) *La Fête du Sacré-Cœur et la France*, grand in-8° de 32 pages (0 fr. 25), Paris, 1917.

3. R. P. Guinet, *O. M. I.* — *Le Salut par l'Hommage au Sacré-Cœur : L'Hommage familial*, par le R. P Antonin Guinet, *O. M. I.* (Provincial de Belgique). Brochure in-12, de 72 pages, avec gravure (1 fr. 25). Action catholique, 16, rue des Paroissiens, Bruxelles, et 71, rue Saint-Guidon, Anderlecht-lez-Bruxelles. 1918.

Cet élégant opuscule — écrit en un style clair, ému et convaincant — a été chaleureusement approuvé par Son Em. le Cardinal Mercier : — « Votre opuscule, intitulé : *Le Salut par l'Hommage au Sacré-Cœur de Jésus*, est instructif, bienfaisant, et il vient à son heure. Tandis que les familles, animées d'un saint enthousiasme, se disposent à répondre à l'appel de notre Père bien-aimé, le Souverain Pontife Benoît XV, et à la voix de leurs Evêques, en intronisant l'image du Sacré-Cœur dans leur foyer, il importe qu'elles comprennent la signification religieuse de l'acte qu'elles accomplissent et mesurent les engagements qu'elles contractent. Votre brochure leur apprend la part de l'intelligence et celle de la volonté, la part de l'individu, de la famille et de la Société à cet universel hommage que nous sommes conviés à rendre au divin Cœur de Jésus. Je bénis donc votre pieux écrit et lui souhaite, de la part de nos familles chrétiennes, un accueil empressé et reconnaissant. » D'autre part, voici ce qu'écrivait à l'auteur le regretté Père Lintelo, *S. J.* : — « Quelle clarté, quelle plénitude de pensée ! j'ai rarement trouvé définitions plus justes et plus touchantes du Sacré-Cœur et de l'attitude qu'il demande aux hommes. » — « Je crois, lui écrit encore le R. P. Guélette, *O. P.*, je crois avoir bien saisi tout ce que votre plaquette recèle de présence d'esprit et de présence de cœur, sous l'inspiration de la présence de Dieu ; c'est substantiel et vibrant, et je voudrais être l'auteur de ces étincelles concentrées d'apostolat. » Table des matières : — I. Le Salut par l'hommage au Sacré-Cœur : Pourquoi le Sacré-Cœur, les Demandes du Sacré-Cœur, la Réparation ; — II. L'Hommage familial au Sacré-Cœur : La Consécration des Familles, le Culte familial extérieur, les Promesses aux Familles.

4. R. P. Morice, *O. M. I.* — *Vie de Mgr Langevin, Oblat de Marie Immaculée, Archevêque de Saint-Boniface*, par le R. Père Adrien Morice, *O. M. I.*, M. A. 1 vol. in-8° de 374 pages, avec gravures. Chez l'auteur, Saint-Boniface, Man. (Canada). 1916.

« Ce livre, qui redit les œuvres et les vertus d'un prélat qui fut l'un de ses membres les plus méritants, est respectueusement dédié par l'auteur à l'Episcopat du Canada français. » Il est fort bien imprimé, sur beau papier, et est orné de cinq ou six magnifiques photographies — représentant le R. P. Langevin Mgr Langevin, la cathédrale et le petit séminaire de Saint-Boniface, etc. « Ce volume, nous dit l'auteur, n'est point un panégyrique. Nous avons néanmoins cru opportun de mettre en

relief certaines qualités, comme l'admirable esprit de foi et les vertus religieuses du regretté prélat — qui sont moins connues que son ardeur à la lutte, son attachement à l'Eglise et son zèle pour l'éducation chrétienne. » Tous les Oblats voudront s'édifier au contact de la grande âme de leur illustre Frère. Voici les principales divisions de sa *Vie* si attachante et si bien écrite : — I. Enfance (1855–1867). — II. Au Collège (1867–1874). — III. Lévite (1875–1880). — IV. Oblat (1881–1882). — V. Missionnaire (1882–1885). — VI. Directeur de grand séminaire (1885–1886). — VII. L'Université d'Ottawa. — VIII. Tempêtes (1887–1892). — IX. Vicaire de Missions (1893–1894). — X. Archevêque (1895). — XI. Ecoles manitobaines (1890–1896). — XII. Semblant de règlement. — XIII. Premier ministère pastoral (1895–1896). — XIV. Voyages et négociations (1896–1898). — XV. Son humilité (1898–1900). — XVI. Grandeur d'âme et Klondike (1901). — XVII. Pasteur infatigable et cœur de père (1902–1904). — XVIII. Pèlerin et fondateur d'ordre (1904–1905). — XIX. Pour Dieu et la Patrie (1906–1907). — XX. Découvertes et dédicace (1907–1909). — XXI. Patriote incomparable (1909–1910). — XXII. Sans peur et sans reproche (1910–1911). — XXIII. Blessé mais non vaincu (1911–1912). — XXIV. Consolations (1912–1914). — XXV. Caractéristiques et vertus — XXVI. Charité et pauvreté. — XXVII. Directeur d'âmes. — XXVIII. Mort et funérailles (1914–1915).

5. Une Sœur, « Providence ». — *Un Apôtre du Nord-Ouest canadien : Le Père Lacombe*, d'après ses mémoires et souvenirs, recueillis par une Sœur de la Providence. 1 vol. grand in-8°, de xv-547 pages, avec gravures et carte (1 d. 50). Imprimerie du *Devoir*, 43, rue Saint-Vincent, Montréal. 1916.

Cet ouvrage est précédé : — *a*) d'une approbation de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, qui félicite l'auteur d'avoir su faire, des soixante-dix ans du fécond apostolat du P. Lacombe, « un récit simple, bien ordonné, attachant et tout à la fois intéressant, instructif et édifiant » ; — *b*) d'un Avant-Propos écrit par le grand apôtre lui-même, avec une lettre du R. P. Théophile Ortolan, *O. M. I.*, qui « ne doute point du réel intérêt que le livre (en question) suscitera dans tout le Canada » et ailleurs ; — et *c*) d'une Introduction due à la plume du vénéré archevêque d'Edmonton, Mgr Emile Legal, *O. M. I.*, à qui tout spécialement « le vieux pionnier du Nord-Ouest canadien dédie humblement ces souvenirs » d'apostolat. Ces *Mémoires et Souvenirs* de « l'Homme au bon cœur — *Arsous kitsi Parpi* » se répartissent sur vingt-huit chapitres, couvrant un espace de près de quatre-vingt-dix ans (1827–1916) et racontant les premières années de l'abbé Lacombe, ses missions dans l'Ouest, son entrée chez les Oblats, sa vie au milieu des prairies, ses courses en Europe pour le bien de ses fidèles, le rôle qu'il a joué au milieu des Indiens, etc. Ils contiennent, comme bien on l'ima-

gine, les détails les plus précieux et les plus pittoresques sur la vie et les mœurs des Indiens, sur les principaux personnages (blancs et sauvages) de l'Ouest, sur la mise en valeur de ce territoire, etc. *Un Apôtre du Nord-Ouest canadien* est donc l'un des livres les plus intéressants et les plus neufs qui aient été publiés depuis longtemps au Canada : il y sera lu partout où on a gardé le souvenir du Père Lacombe, partout où on désire connaître la période de héroïque l'histoire de l'Ouest. Ajoutons qu'il est orné de nombreuses illustrations : photographies du Père Lacombe, de Mgr Bourget, de Mgr Bruchési, de Mgr Legal et de plusieurs autres personnages, scènes de l'Ouest, groupes de sauvages, cartes du pays, etc.

6. R. F. O'Connor, Dublin. — a) *The Founder of the Oblates : An ideal Bishop* (30 pages), b) *An Apostle of our Days : Father Lacombe, O. M. I.* (48 pages), by R. F. O'Connor, Author of *His Grey Eminence*, etc. 2 plaquettes in-12, avec gravure (price, one penny). Catholic Truth Society of Ireland, 24, Upper O'Connell Street, Dublin. 1915.

Nous remercions la « Société de la Vérité catholique d'Irlande — *Comhlucht na Firinne Catoilice in Eirinn* » — d'avoir bien voulu éditer et publier ces deux charmantes plaquettes. Nous sommes encore plus reconnaissant au distingué et sympathique écrivain qui les a préparées (1) : elles contribueront largement à faire connaître notre chère Congrégation dans la catholique Irlande et, en général, dans tous les pays de langue anglaise. *a*) La première — que nous aurions dû ajouter à la liste d'*Ouvrages spéciaux sur notre vénéré Fondateur* publiée dans notre dernier numéro (voir page 159) — nous donne, en quelques pages, un portrait très vivant et fort ressemblant de cet « Evêque idéal » que fut Mgr de Mazenod. Voici les principales divisions de cette intéressante notice biographique : — Type de Provençal, Missionnaires de Provence, Un Evêque missionnaire, Prédicateur populaire et Prélat paternel, Visites aux malades, Un parfait homme d'Eglise, Le Missionnaire des Pauvres, Son zèle pour la discipline ecclésiastique, Sa loyauté vis-à-vis du Saint-Siège, Son œuvre à Marseille, Sa vie intérieure, sa confiance en Dieu, Homme de prière, Apôtre de la communion fréquente, Sa dévotion envers le Sacré-Cœur, Sa dévotion envers la Sainte Vierge, Son humilité et sa mortification, Champion de l'Eglise, etc. — *b*) La seconde brochure, intitulée *Un Apôtre de notre temps*, nous parle avec

(1) Mr. R. F. O'Connor, l'aimable père de l'un des nôtres, a encore publié, dans *The American Catholic quarterly Review*, d'autres articles très remarqués sur les Oblats. Parmi ces contributions, nous avons lu avec grand plaisir : — *Le Centenaire des Oblats* (8 pages), *Le Centenaire des Oblats : leur Œuvre au Canada* (23 pages), *L'Eglise dans l'Ouest canadien* (20 pages), *Un Evêque-Missionnaire* (28 pages), *Le cardinal Guibert* (79 pages), etc.

sympathie et intérêt du grand apôtre du Nord-Ouest canadien, le R. P. Albert Lacombe, *O. M. I.*, surnommé « *The Blackrobe Voyageur* ou le voyageur à la robe noire » : — Sa vocation, Sa vie religieuse, Son apostolat parmi les Indiens des Prairies, Ses services publics, Son jubilé sacerdotal, etc. Nous nous permettons de recommander très chaleureusement ce pamphlet, ainsi que le précédent, à l'attention et au zèle de nos Pères et Frères des pays de langue anglaise où, dans la plupart des paroisses, se trouve installée à la porte des églises une petite table pour la vente de ces sortes de brochures à bon marché éditées principalement par les différentes sections de la « C. T. S. » ou *Catholic Truth Society* (Société de la Vérité catholique) — une institution qu'on ferait bien d'adopter également dans d'autres pays.

7. R. P. Centurioni, *O. M. I.* — *Per una Professione religiosa*, dal Revdo. Domenico Centurioni, *O. M. I.*, Dottore in Filosofia e Teologia. Brochure in-18, de 32 pages (prix : 0 fr. 50). Tipografia e Libreria Pontificia A. e S. Festa, Napoli. 1915.

Cette plaquette, très gentiment éditée, nous donne le texte d'un beau discours prononcé par le R. P. Dominique Centurioni, *O. M. I.*, le 19 septembre 1915, dans le sanctuaire du Sacré-Cœur à Scanzano (Castellamare di Stabia), à l'occasion de la profession religieuse de deux Sœurs Compassionnistes (Servantes de Marie) appartenant à ce couvent. De ce discours la grande revue catholique de Milan, *Vita e Pensiero*, publia en 1915 l'appréciation suivante : « *Un piccolo gioiello di vera oratoria sacra*, — un petit joyau de véritable éloquence sacrée. » Et, de fait, pour autant que nous sommes à même d'en juger, l'excellent prédicateur qu'est (en français aussi bien qu'en italien) le P. Centurioni semble y avoir parfaitement combiné toutes les qualités de son art : c'est bien raisonné et bien présenté, et son style très simple est en même temps extraordinairement limpide et coulant. Sa brochure pourrait être fort utile à nos aumôniers de couvents.

8. R. P. Thiriet, *O. M. I.* — *Glanures*, par le chanoine Edmond Thiriet. 2 vol. in-8°, de 300–280 pages (5 fr.). Aux Bureaux de la *Bonne Nouvelle*, 15, rue du Louvre, Paris (Ier), et chez M. Raison, 117, rue Ordener, Paris (XVIIIe). 1915.

Nous n'avons encore annoncé aucun des ouvrages du sympathique et génial directeur de la *Bonne Nouvelle*. Ils sont pourtant assez nombreux, — une vingtaine, si nous comptons bien, — et tous fort intéressants (1). En attendant que nous puissions

(1) Voici, par ordre de date de publication, la liste — complète, croyons-nous — des ouvrages du chanoine Thiriet : — a) *L'Action catholique*, in-12 Paris, 1895 ; b) *Un apôtre du Sacré-Cœur (Le Père Yenveux)*, in-12, Paris, 1904 ; c) *Le Révérend Père Julien Poulet O. M. I.*, in-12 Paris 1904 ; d) *La Céleste Conso-*

leur consacrer une petite étude d'ensemble, disons donc quelques mots du dernier paru, — c'est-à-dire des *Glanures* sus-mentionnées. Pages délicieuses et pleines de vie, d'onction, d'intérêt, de mâle vigueur et de poignante actualité, ces *Glanures* constituent une riche moisson d'abondance qui nourrira les âmes avides d'un pain de pur froment. « Ce n'est point un livre de piété ni un traité suivi, lisons-nous dans le *Propagateur des trois Ave Maria*, mais de petits articles bien faits pour procurer un délassement à l'esprit et au cœur, — tantôt genre humoristique, à la façon d'un Pierre l'Ermite, tantôt plus simplement apologique ». Répandre le culte du Sacré-Cœur, l'amour de la religion et de la patrie, voilà, en effet, le but de ces courts chapitres — auxquels nous souhaitons de très nombreux lecteurs. En voici quelques titres : La Milice du Sacré-Cœur, Le premier Chapelain de Montmartre, L'Evangile au Pôle Nord, Le Geste libérateur, La Rançon des captifs, Retour à l'Evangile, etc., etc., etc.

9. R. P. Le Falher, *O. M. I.* — *Monographies chouannes* : *Aventures de guerre civile*, par Jules Le Falher. 1 vol. in-8° de 205 pages (4 fr. 50 franco). Librairie ancienne Honoré Champion, Edouard Champion, 5, quai Malaquais, Paris. 1919.

Rien, mieux que l'*Avant-Propos* écrit par l'auteur lui-même, ne saurait donner une idée exacte et des savantes recherches qu'a nécessitées cet ouvrage et de l'intérêt que trouverait à sa lecture tout Breton (du Morbihan, surtout) — et il y en a un bon nombre dans la Congrégation — qui désirerait connaître l'histoire de son pays. Nous allons en mettre un passage sous les yeux de nos lecteurs : ce sera la meilleure recommandation de ces pages d'histoire locale. « Ce volume, qui est le troisième de mes *Etudes sur la Chouannerie Morbihannaise*, achève les deux premiers et leur fournit quelques précisions (1). Je l'ai partagé en six chapitres :

*latrice* (*Notre-Dame de Benoîte-Vaux*), in-12, Paris, 1906 ; e) *Le Glas (Souvenir des Morts)*, in-12, Paris, 1906 ; f) *Paroles du soir (Aux hommes)*, 4 in-12, Paris, 1906 ; g) *Saint Pierre Fourier*, in-12, Paris, 1907 ; h) *Aux Dames adoratrices (Souvenir de Montmartre)*, in-12, Paris, 1907 ; i) *Autour d'une Roulotte*, in-12, Paris, 1908 ; j) *Loi d'Exil*, in-12, Paris, 1911 ; k) *Oblation*, in-12, Paris, 1912 ; l) *Ame d'Apôtre (Mme Florent, intime)*, in-12, Paris, 1912 ; m) *Le divin Médecin*, in-12, Paris, 1912 ; n) *Souvenir de Notre-Dame d'Avioth*, in-18, Paris, 1912 ; o) *Un Apôtre de l'Evangile (Le chanoine Alfred Weber)*, in-12, Paris, 1913 ; p) *Le P. Léon*, in-12, Paris, 1913 ; q) *Epis d'Or*, in-8°, Paris, 1914 ; r) *Glanures*, 2 in-12, Paris, 1916.

(1) Voici les titres des deux premiers volumes de cette série : — a) *Monographies chouannes* : 1 vol. in-8° de VII-220 pages (3 fr. 50), 1911 ; b) *Le Royaume de Bignan* (1789-1805) : 1 vol. in-8° de VIII-842 pages (10 fr)., 1913. — Ils se vendent tous deux à la librairie Honoré Champion, 5, quai Malaquais, Paris.

— I. *Affaire du Préclos.* — II. *Quelques pages d'histoire religieuse vannetaise.* — III. *Officiers chouans après la guerre civile.* — IV. *Capture et mort de Saint-Hilaire.* — V. *Equipée de Houat.* — VI. *Joyeux complot chouan en* 1818. Ces divisions m'ont paru suffisantes. Au reste, chacun de mes chapitres forme un tout complet, une monographie particulière — très distincte et, si je puis ainsi m'exprimer, très personnelle — du sujet indiqué par le titre... » Tous ceux qui ont déjà eu l'avantage de lire ses ouvrages précédents, ou ceux qui ont jamais eu le plaisir de l'entendre lui-même, nous croiront sans peine, lorsque nous leur dirons que les dernières *Aventures* du P. Falher sont, comme toujours, palpitantes d'intérêt : tous savent que le sympathique écrivain n'a pas son égal comme narrateur, — c'est toujours vivant, c'est bien dit, c'est empoignant au possible (1) ! Nous félicitons la Bretagne vannetaise d'avoir trouvé un tel historien, et nous espérons avoir souvent l'occasion de recommander à nos vénérés lecteurs — à ceux surtout qui appartiennent, par leur naissance, « au pays le plus beau de la terre » — de nouvelles œuvres dans le genre du beau livre dont nous venons de parler. En avant, cher Père, « evit Doue hag ar Vro » (2) !

(1) Nous devions déjà au R. P. Falher une gentille plaquette, intitulée — *Sion* (*Mars-Août* 1903), *Tribunaux et Expulsion : Une page de l'Histoire de Notre-Dame de Sion.* 77 pages (avec 6 gravures), chez A. Crépin-Leblond, Imprimeur-éditeur, 21, rue Saint-Dizier, à Nancy (1903).

(2) Un petit renseignement bibliographique qui fera certainement plaisir à nos lecteurs : le Missel des Oblats *(Missæ Propriæ O. M. I.)* est sous presse et sera, vraisemblablement, prêt sans tarder. Et, à ce propos, annonçons-leur une autre nouvelle tout aussi agréable : la Fête de l'Immaculée Conception, notre fête titulaire et patronale, est désormais chez nous, par suite d'une faveur spéciale du Saint-Père, du rite double de 1re classe, *avec Octave privilégiée de* 3e *ordre.* Ils se rappellent, d'autre part, que la S. C. des Rites nous avait déjà concédé à nouveau, pour le 17 février, l'office de la *Commémoration solennelle de l'Immaculée Conception*, sous le rite double de 2e classe. (Voir *Missions*, N° 209, page 126.)

# JOIES ET DEUILS

## IV. — Tableau des Oblations (1917 à 1919)[1].

### A. — Année 1917 (38).

1 Anhuth, Joseph (F. C.), 14 janv. 17, Nyangana (Cimbéb).
2 Perriens, Guillaume, 25 janv. 17, San-Giorgio-Can. (Italie).
3 Allard, Elphège, 25 janvier 1917, Ottawa (Canada).
4 Doherty, John, 1er fév. 1917, Washington (Etats-Unis).
5 Heckmann, Conrad (F. C.), 2 fév. 17, Andara (Cimbébasie).
6 Herchenbach, Henri (F. C.), 17 fév. 1917, Prince-Alb. (Can.).
7 Dumaine, Léonidas, (F. C.), 17 fév. 17, Ville-Lasalle (Canada).
8 Lafrance, Francis (F. C.), 17 fév. 1917, Rome (M. G.).
9 Drouault, Bernard, 19 mars 1917, Liège (Belgique).
10 Blary, Augustin, 19 mars 1917, Liège (Belgique).
11 Pohl, Charles (F. C.), 8 mai 1917, Hünfeld (Allemagne).
12 Diez de Uré, Martin, 15 août 1917, Diano-Marina (Italie).
13 Sanchez-Garcia, Félix, 15 août 17, St-Pierre d'Aoste (Italie).
14 De Anta, Valérien, 15 août 1917, St-Pierre d'Aoste (Italie).
15 Castrillo, Ildefonse, 15 août 1917, Diano-Marino (Italie).
16 O'halloran, James, 8 septembre 1917, Roviano (Rome).
17 Morisseau, Henri, 8 septembre 1917, Ottawa (Canada).
18 Duplain, Emmanuel, 8 septembre 1917, Ottawa (Canada).
19 Rousseau, Joseph, 8 septembre 1917, Roviano (Rome).
20 Leblanc, Raoul, 8 septembre 1917, Ottawa (Canada).
21 O'sullivan, James, 8 sept. 1917, Washington (Etats-Unis).
22 Coffey, Thomas, 8 sept. 1917, Washington (Etats-Unis).
23 Fox, Georges, 8 septembre 1917, Washington (Etats-Unis).
24 Dubeau, Joseph, 8 septembre 1917, Ottawa (Canada).
25 Cornellier, Philippe, 8 septembre 1917, Roviano (Rome).
26 Kennedy, Thomas, 8 septembre 1917, San-Antonia (Texas).
27 Dwan, Joseph, 8 septembre 1917, San-Antonio (Texas).

(1) Nous avons déjà donné, dans notre précédent fascicule, — voir *Missions*, juin 1919, page 172, — la liste définitive (croyions-nous) des Oblations pour 1914 et les listes provisoires des Oblations de 1915 et de 1916. Maintenant, pour permettre aux intéressés de nous faire parvenir leurs réclamations (additions, corrections, etc.), nous attendrons notre numéro de décembre 1920 pour publier le tableau — vraiment définitif, espérons-le — de toutes ces Oblations (1914-1919). Qu'ils veuillent donc bien se hâter !

28 Coonly, James, 8 septembre 1917, Washington (Etats-Unis).
29 Noonan, William, 8 sept. 1917, Washington (Etats-Unis).
30 Fritz, Walter, 8 septembre 1917, San-Antonio (Texas).
31 Taylor, Charles, 8 septembre 1917, San-Antonio (Texas).
32 Girard, Adolphe, 8 septembre 1917, Ottawa (Canada).
33 Heuchert, Jean, 12 septembre 1917, Edmondon (Canada).
34 Cyriaque, Louis, 25 sept.1917, San-Giorgio-Canavese (Italie).
35 Collins, Michael, 1er octobre 1917, Stillorgan (Irlande).
36 Fitzpatrick, Michael, 1er octobre 1917, Stillorgan (Irlande).
37 Adamski, Antoine (F. C.), 8 déc. 17, St-Nicolas (Allemagne).
38 Douche, André, 8 décembre 1917, Mission (Texas).

## B. — **Année 1918 (34).**

1 Hilkinger, Aloysius (F. C.), 22 janv. 18, Hünfeld (Allem.).
2 Burdish, Joseph (F. C.), 17 février 1918, Stillorgan (Irlande).
3 Sexton, George, 17 avril 1918, San-Antonio (Texas).
4 Schuler, Joseph, 9 mai 1918, Hünfeld (Allemagne).
5 Robbe, Henri (F. C.), 21 juin 1918, Saint-Hélier (Jersey).
6 Cordeau, Joseph (F. C.), 24 juin 1918, Cross-Lake (Canada).
7 Meyer, Benoît (F. C.) 3 juil. 1918, Fort-Résolution (Mack.).
8 Drouin, Urbain (F. C.), 16 juillet 1918, Le Pas (Canada).
9 Celeste, François, 15 août 1918, Roviano (Rome).
10 Toupin, Albert, 8 septembre 1918, Ottawa (Canada).
11 Belleau, Henri, 8 septembre 1918, Ottawa (Canada).
12 Collins, John, 8 septembre 1918, San-Antonio (Texas).
13 Cozad, Joseph, 8 septembre 1918, San-Antonio (Texas).
14 Brassard, Lucien, 8 sept. 1918, Washington (Etats-Unis).
15 Norton, Martin, 8 sept. 1918, Washington (Etats-Unis).
16 Connors, Arthur, 8 sept. 1918, Washington (Etats-Unis).
17 Mac-Fadden, William, 8 sept. 18, Washington (Etats-Unis).
18 Cholette, Hilaire, 8 septembre 1918, Ottawa (Canada).
19 Unger, Ambrose, 8 sept. 1918, Washington (Etats-Unis).
20 Power, John, 8 sept. 1918, Washington (Etats-Unis).
21 Baderski, Stanislas, 12 sept. 1918, St-Albert (Canada).
22 Kael, Charles, 12 septembre 1918, St-Albert (Canada).
23 Ehmann, Joseph, 12 sept. 1918, Saint-Albert (Canada).
24 Lajeunesse, Martin, 29 sept. 1918, La Plonge (Canada).
25 Lussier, Barthélemy, 29 sept. 1918, Ottawa (Canada).
26 Larocque, Emile (F. C.), 7 oct. 1918, N.-D. des Anges (Can.).
27 Breukers, Herman, 21 novembre 1918, Houthem (Hollande).
28 Grall, Jacques (F. C.), 8 déc. 1918, Berens-River (Canada).
29 Thampirajah, Philippe, 8 déc. 1918, Bambalapitiya (Ceylan).
30 Augustine, Joseph, 8 déc. 1918, Bambalapitiya (Ceylan).
31 Wiratunga, Don Basile, 8 déc. 18, Bambalapitiya (Ceylan).
32 Fernando, Manuel, 8 déc. 1918, Bambalapitiya (Ceylan).
33 Perera, Aloysius, 8 déc. 1918, Bambalapitiya (Ceylan).
34 Diez, Emilien (F. C.), 11 décembre 1918, Madrid (Espagne).

### C. — Année 1919 (33)

1 COORAY, Don Anthony, 6 janvier 1919, Borella (Ceylan).
2 KEROUANTON, Franç. (F. C.), 17 fév. 19, St-Boniface (Canada).
3 RHEINLANDER, Franç. (F. C.), 19 mars 19, Hünfeld (Allem.).
4 BROCKWAY, Thomas (F. C.), 2 avril 1919, New-Westm. (Col.).
5 SCHNERCH, Jacques, 2 août 1919, Winnipeg (Canada).
6 PROVOOST, Henri (F. C.), 16 août 19, La Panne (Belgique).
7 AGUIRRE, François, 28 août 19, San-Giorgio-Canev. (Italie).
8 PÉREZ, Anastase, 28 août 19, San-Giorgio-Canavese (Italie).
9 RICHARD, Elphège 8 septembre 1919, Ottawa (Canada).
10 VERVILLE, Emery, 8 septembre 1919, Ottawa (Canada).
11 LECLERC, Isidore, 8 septembre 1919, Ottawa (Canada).
12 HÉBERT, Joseph, 8 septembre 1919, Ottawa (Canada).
13 LOPEZ, Ladislas, 8 septembre 1919, San-Antonio (Texas).
14 KENNEDY, Philippe, 8 septembre 1919, San-Antonio (Texas).
15 MÉNARD, Hervé, 8 septembre 1919, Ottawa (Canada).
16 MICHAUD, Adolphe, 8 septembre 1919, Ottawa (Canada).
17 GAGNON, Louis, 8 septembre 1919, Ottawa (Canada).
18 CHARTRAND, Joseph, 8 septembre 1919, Ottawa (Canada).
19 LAVIGNE Majorique, 8 septembre 1919, Ottawa (Canada).
20 BÉTOURNAY, Alfred, 8 septembre 1919, Ottawa (Canada).
21 SALAMON, Georges, 12 septembre 1919, Saint-Albert (Canada).
22 FORBES, Georges, 12 septembre 1919, Saint-Albert (Canada).
23 DESORMEAUX, Emile, 12 sept. 1919, Saint-Albert (Canada).
24 GOETZ, Valentin, 12 septembre 1919, Saint-Albert (Canada).
25 O'TOOLE, Edmond, 29 septembre 1919, Stillorgan (Irlande).
26 LONG, Timothy, 29 septembre 1919, Stillorgan (Irlande).
27 HAUGH, Thomas, 29 septembre 1919, Stillorgan (Irlande).
28 RYAN, Patrick, 29 septembre 1919, Stillorgan (Irlande).
29 MICHEL, Jean, 8 décembre 1919, Liège (Belgique).
30 SCHMITT, Guillaume, 8 décembre 1919, Hünfeld (Allemagne).
31 JÜRGENS, Guillaume, 9 décembre 1919, Hünfeld (Allemagne).
32 Le BLANC, Pierre (F.C.), 25 déc. 1919, Saint-Charles (Hollande).
33 MONGE, Delphin, 25 déc. 1919, San-Giorgio-Canavese (Italie).

## V. — Nécrologe des Années 1917 à 1919.

### A. — Année 1917 (40).

955 R. P. GOHIET, Charles, de la Province du Midi, décédé à Marseille, le 4 janvier 1917, âgé de 55 ans, dont 35 de vie religieuse.

956. F. C. Vermette, Olivier, du Vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Edmonton, le 6 janvier 1917, âgé de 78 ans, dont 21 de vie religieuse.

957 R. P. Allard, Joachim, de la province du Manitoba, décédé à Saint-Boniface, le 11 janvier 1917, âgé de 79 ans, dont 50 de vie religieuse.

958 F. C. Boissonnault, François, de la province du Canada, décédé à Ottawa, le 7 février 1917, âgé de 74 ans, dont 35 de vie religieuse.

959 F. C. Scheers, Henri, de la province de Belgique, décédé à Waereghem, le 10 février 1917, âgé de 77 ans, dont 43 de vie religieuse.

960 R. P. Hugonard, Joseph, de la province du Manitoba, décédé à Qu'Appelle, le 11 février 1917, âgé de 69 ans, dont 44 de vie religieuse.

961 R. P. Borries, François, de la province du Nord, décédé à Paris, le 15 février 1917, âgé de 77 ans, dont 52 de vie religieuse.

962 R. P. Féat, Pierre, de la province du Nord, décédé à Paris, le 22 février 1917, âgé de 56 ans, dont 30 de vie religieuse.

963 F. C. Le Barbier, Jean, du vicariat du Mackenzie, décédé à Saint-Isidore, le 26 février 1917, âgé de 46 ans, dont 13 de vie religieuse.

964 R. P. Van Tighem, Léonard, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Strathmore, le 10 mars 1917, âgé de 66 ans, dont 34 de vie religieuse.

965 R. P. Bunoz, Pierre, de la province du Midi, décédé à Ajaccio, le 30 mars 1917, âgé de 49 ans, dont 27 de vie religieuse.

966 R. P. Filliatre, Joseph, de la province du Midi, décédé à Aix, le 4 avril 1917, âgé de 69 ans, dont 42 de vie religieuse.

967 R. P. GIUDICELLI, Paul, de la province du Nord (Dinant), décédé le 16 avril 1917, âgé de 29 ans, dont 9 de vie religieuse.

968 R. P. BROWNE, Wilfrid, de la province britannique, décédé à Colwyn-Bay, le 23 avril 1917, âgé de 63 ans, dont 44 de vie religieuse.

969 F. C. CUNNINGHAM, Michel, du vicariat de la Colombie britannique, décédé à la Mission Sainte-Marie, le 23 avril 1917, âgé de 81 ans, dont 35 de vie religieuse.

970 F. C. WALSH, Jean, de la province britannique, décédé à Philipstown, le 24 avril 1917, âgé de 72 ans, dont 43 de vie religieuse.

971 R. P. RAPET, Joseph, du vicariat de Keewatin, décédé à l'Ile-à la-Crosse, le 25 avril 1917, âgé de 62 ans, dont 38 de vie religieuse.

972 F. C. MUTHS, Joseph, de la province du Nord, décédé à Jersey, le 27 avril 1917, âgé de 39 ans, dont 17 de vie religieuse.

973 R. P. AUCHERON, Eugène, de la province du Nord (Liège), décédé le 28 avril 1917, âgé de 58 ans, dont 15 de vie religieuse.

974 F. Sc. ARCAIX, Julien, de la province du Midi (San-Giorgio), décédé le 28 avril 1917, âgé de 30 ans, dont 5 de vie religieuse.

974 R. P. JEANNOTTE, Joseph, de la province du Canada, décédé à Ottawa, le 20 mai 1917, âgé de 51 ans, dont 30 de vie religieuse.

976 R. P. CARION, Alphonse, du vicariat de la Colombie britannique, décédé à Kamloops, le 20 mai 1917, âgé de 69 ans, dont 46 de vie religieuse.

977 F. C. DÉTILLIEUX, Joseph, de la province du Nord (Paris), décédé le 25 mai 1917, âgé de 72 ans, dont 13 de vie religieuse.

978 R. P. SAINT-GERMAIN, Pierre, de la province du

Manitoba, décédé à Qu'Appelle, le 4 juin 1917, âgé de 85 ans, dont 52 de vie religieuse.

979 R. P. de Grandfils, Jean-Baptiste, de la province du Canada, décédé à Québec, le 14 juin 1917, âgé de 73 ans, dont 38 de vie religieuse.

980 R. P. Hœlsher, Bernard, de la province d'Allemagne, décédé à Bruxelles, le 14 juin 1917, âgé de 36 ans, dont 11 de vie religieuse.

981 F. C. Roux, Auguste, de la province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 14 juillet 1917, âgé de 60 ans, dont 17 de vie religieuse.

982 F. C. Bréhier, Yves, de la province du Nord (Paris), décédé le 20 juillet 1917, âgé de 54 ans, dont 16 de vie religieuse.

983 F. C. Boutreau, Arthur, de la province du Nord, décédé à Thy-le-Château, le 4 août 1917, âgé de 68 ans, dont 25 de vie religieuse.

984 R. P. Favier, Frédéric, Econome général (Rome), décédé le 10 septembre 1917, âgé de 62 ans, dont 41 de vie religieuse.

985 R. P. Cahill, Charles, Provincial du Manitoba, décédé à Winnipeg, le 10 septembre 1917, âgé de 60 ans, dont 41 de vie religieuse.

986 R. P. Batayron, Jacques, du vicariat de Ceylan (Jaffna), décédé le 4 octobre 1917, âgé de 79 ans, dont 42 de vie religieuse.

987 R. P. Tatin, Charles, de la province du Midi, décédé à Rome, le 4 octobre 1917, âgé de 80 ans, dont 62 de vie religieuse.

988 R. P. Kohler, Eugène, de la province d'Allemagne, décédé à Saint-Ulrich, le 13 octobre 1917, âgé de 29 ans, dont 7 de vie religieuse.

989 R. P. Duvic, Jean, de la province du Canada, décédé à Ottawa, le 23 octobre 1917, âgé de 75 ans, dont 51 de vie religieuse.

990 R. P. Monginoux, Odilon, du vicariat de Natal, décédé à Durban, le 28 novembre 1917, âgé de 68 ans, dont 50 de vie religieuse.

991 F. C. Fourreau, Joseph, de la province du Nord, décédé à Paris, le 14 décembre 1917, âgé de 70 ans, dont 27 de vie religieuse.

992 F. C. Nati, Noël, de la province du Midi, décédé à Lyon, le 24 décembre 1917, âgé de 70 ans, dont 34 de vie religieuse.

993 R. P. Le Texier, Louis, du vicariat de Natal, décédé à Dundee, le 28 décembre 1917, âgé de 45 ans, dont 25 de vie religieuse.

994 F. C. Blais, Damase, de la province du Canada, décédé à Maniwaki, le 30 décembre 1917, âgé de 64 ans, dont 36 de vie religieuse.

B. — **Année 1918 (55).**

995 F. Sc. Castrillo, Ildefonse, de la province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 6 janvier 1918, âgé de 20 ans, après avoir fait son oblation.

996 R. P. Gallo, Jean, de la province du Midi, décédé à Marseille, le 19 janvier 1918, âgé de 83 ans, dont 63 de vie religieuse.

997 R. P. Peytavin, Edmond, du vicariat de la Colombie britannique, décédé à Vancouver, le 4 février 1918, âgé de 69 ans, dont 48 de vie religieuse.

998 R. P. Macdonald, Georges, du vicariat de Ceylan, décédé à Colombo, le 7 février 1918, âgé de 48 ans, dont 27 de vie religieuse.

999 R. P. Meyer, Jean, du vicariat de Natal, décédé à Durban, le 17 février 1918, âgé de 68 ans, dont 43 de vie religieuse.

1000 R. P. de Lacy, Jean, du vicariat du Sud-Afrique, décédé à Johannesburg, le 26 février 1918, âgé de 72 ans, dont 47 de vie religieuse.

1001 F. C. Banvarth, Aloys, de la province de Belgi-

que, décédé à la Panne, le 19 avril 1918, âgé de 74 ans, dont 20 de vie religieuse.

1002 R. P. Reynolds, Jean, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Edmonton, le 1er mai 1918, âgé de 54 ans, dont 29 de vie religieuse.

1003 R. P. Massiet, Charles, du vicariat de Ceylan, décédé à Colombo, le 3 mai 1918, âgé de 68 ans, dont 44 de vie religieuse.

1004 R. P. Larivière, Albert, de la province du Manitoba, décédé à Marieval, le 5 mai 1918, âgé de 35 ans, dont 10 de vie religieuse.

1005 R. P. Chalmet, François, de la province du Nord, décédé à Paris, le 6 mai 1918, âgé de 86 ans, dont 60 de vie religieuse.

1006 F. C. Herda, Aloys, de la province d'Allemagne, décédé à Warnsdorf, le 8 mai 1918, âgé de 34 ans, dont 7 de vie religieuse.

1007 R. P. Hamm, François, de la province de Belgique, décédé à Anvers, le 12 mai 1918, âgé de 51 ans, dont 21 de vie religieuse.

1008 R. P. Bozzetti, François, de la province d'Allemagne (Hünfeld), décédé le 13 mai 1918, âgé de 28 ans, dont 4 de vie religieuse.

1009 F. Sc. Therme, Marcellin, de la province du Midi (San-Giorgio), décédé le 8 juin 1918, âgé de 20 ans, dans la première année de sa profession temporaire.

1010 F. C. Couanet, Etienne, de la province du Nord (Jersey), décédé le 10 juin 1918, âgé de 23 ans, dans la 3e année de ses vœux temporaires.

1011 R. P. Dalverny, Aimé, de la province du Midi (Lyon), décédé le 13 juin 1918, âgé de 35 ans, dont 12 de vie religieuse.

1012 R. P. Strauss, Edouard, de la première province américaine, décédé à Washington, le 22 juin 1918, âgé de 35 ans, dont 14 de vie religieuse.

1013 F. C. Nicolas, Joseph, de la province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 26 juin 1918, âgé de 87 ans, dont 56 de vie religieuse.

1014 R. P. Leduc, Hippolyte, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Edmonton, le 29 juin 1918, âgé de 76 ans, dont 56 de vie religieuse.

1015 R. P. Pahamunay, Jean, du vicariat de Ceylan, décédé à Colombo, le 12 août 1918, âgé de 55 ans, dont 28 de vie religieuse.

1016 F. Sc. Zimmermann, Ernest, de la province d'Allemagne, décédé à Hünfeld, le 28 août 1918, âgé de 26 ans, après avoir prononcé ses vœux.

1017 R. P. Gendreau, Edmond, de la province du Canada, décédé au Cap-de-la-Madeleine, le 11 septembre 1918, âgé de 78 ans, dont 37 de vie religieuse.

1018 F. Sc. Dietrich, Antoine, de la province du Midi, décédé à San-Giorgio, le 18 septembre 1918, âgé de 26 ans, la 3e année de sa profession temporaire.

1019 F. Sc. Sanchez, Félix, de la province du Midi, décédé à San-Giorgio, le 27 septembre 1918, âgé de 25 ans, la première année de sa profession temporaire.

1020 F. C. Kearney, Joseph, du vicariat du Mackenzie, décédé à Good-Hope, le 1er octobre 1918, âgé de 84 ans, dont 62 de vie religieuse.

1021 F. Sc. Izrael, Joseph, de la province d'Allemagne (Hünfeld), décédé le 3 octobre 1918, âgé de 25 ans (vœux temporaires).

1022 R. P. Huard, Alexandre, de la province du Midi, décédé à Urnieta, le 5 octobre 1918, âgé de 77 ans, dont 48 de vie religieuse.

1023 R. P. Barou, Joseph, de la province du Canada, décédé à la Pointe-Bleue, le 8 octobre 1918, âgé de 78 ans, dont 54 de vie religieuse.

1024 F. C. MANUEL, Santiago, du vicariat de Ceylan, décédé à Jaffna, le 11 octobre 1918, âgé de 37 ans, dont 7 de vie religieuse.

1025 F. C. PAPPERT, Joseph, de la province d'Allemagne, décédé à Hünfeld, le 12 octobre 1918, âgé de 23 ans (vœux temporaires).

1026 R. P. SUFFA, Augustin, de la province du Manitoba, décédé à Régina, le 13 octobre 1918, âgé de 46 ans, dont 24 de vie religieuse.

1027 R. P. O'DONNELL, Patrice, de la province britannique, décédé à Sicklinghall, le 19 octobre 1918, âgé de 75 ans, dont 55 de vie religieuse.

1028 R. P. NUZZO, Pierre, de la province du Midi (Santa-Maria-à-Vico), décédé le 20 octobre 1918, âgé de 27 ans, dont 9 de vie religieuse.

1029 R. P. RINDERMANN, Norbert, du vicariat du Basutoland, décédé à Gethsémani, le 22 octobre 1918, âgé de 32 ans, dont 11 de vie religieuse.

1030 R. P. PLAISANCE, Walter, de la première province américaine, décédé à Lowell, le 27 octobre 1918, âgé de 34 ans, dont 13 de vie religieuse.

1031 R. P. VALIQUETTE, Wilfrid, de la province du Canada, décédé au Cap-de-la-Madeleine, le 28 octobre 1918, âgé de 50 ans, dont 27 de vie religieuse.

1032 F. C. ASSÉNAT, Alphonse, de la province du Nord (Liège), décédé le 31 octobre 1918, âgé de 33 ans, dont 8 de vie religieuse.

1033 F. Sc. ESPOSITO, Vincent, de la province du Midi (San-Giorgio), décédé le ?? octobre 1918, âgé de 21 ans, dans la 3e année de sa profession temporaire.

1034 F. C. DIEFENBACH, Aloys, de la province d'Allemagne (Engelport), décédé le ?? octobre 1918, âgé de 19 ans (vœux temporaires).

1035 R. P. Schwebius, Othon, de la province d'Allemagne, décédé à Hünfeld, le 1er novembre 1918, âgé de 26 ans, dont 6 de vie religieuse.

1036 F. C. Vignal, Jean, de la province du Nord (Jersey), décédé le 2 novembre 1918, âgé de 33 ans, dont 4 de vie religieuse.

1037 F. Sc. O'Connor, Patrice, de la province britannique, décédé à Belmont-House, le 3 novembre 1918, âgé de ?? ans (vœux temporaires).

1038 F. C. Van Blaere, Laurent, de la province de Belgique (Waereghem), décédé le 4 novembre 1918, âgé de 61 ans, dont 12 de vie religieuse.

1039 R. P. Vachon, Léandre, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Battleford, le 4 novembre 1918, âgé de 54 ans, dont 22 de vie religieuse.

1040 F. C. Landais, Auguste, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Edmonton, le 7 novembre 1918, âgé de 49 ans, dont 24 de vie religieuse.

1041 R. P. Hoffmeier, Henri, du vicariat du Basutoland, décédé à Saint-Gabriel, le 7 novembre 1918, âgé de 46 ans, dont 24 de vie religieuse.

1042 R. P. Perreault, Willibrod, de la province du Canada, décédé au Cap-de-la-Madeleine, le 28 octobre 1918, âgé de 31 ans, dont 8 de vie religieuse.

1043 F. Sc. Bédard, Armand, de la province du Canada, décédé à Ville-La-Salle (Lachine), le 13 novembre 1918, âgé de 20 ans (profession à l'article de la mort).

1044 R. P. Ebert, Werner, de la province d'Allemagne, décédé à Maria-Engelport, le 22 novembre 1918, âgé de 28 ans, dont 8 de vie religieuse.

1045 R. P. Dagenais, Fernand, du vicariat d'Alberta-

Saskatchewan, décédé à Saint-Paul-des-Métis, le 25 novembre 1918, âgé de 33 ans, dont 11 de vie religieuse.

1046 R. P. Boulenc, Cyprien, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé au Lac-La-Selle, le 30 novembre 1918, âgé de 49 ans, dont 29 de vie religieuse.

1047 F. Sc. Duquet, Henri, de la province du Canada, décédé à Ottawa, le 4 décembre 1918, âgé de 19 ans, la première année de sa profession temporaire.

1048 R. P. Merrick, Michel, de la province britannique, décédé à Leeds, le 9 décembre 1918, âgé de 32 ans, dont 13 de vie religieuse.

1049 R. P. Dugas, Alphonse, de la province du Manitoba, décédé à Lebret, le 23 décembre 1918, âgé de 40 ans, dont 17 de vie religieuse.

1050 R. P. Magnan, Charles, de la deuxième province américaine, décédé à Eagle-Pass, le 29 décembre 1918, âgé de 46 ans, dont 24 de vie religieuse.

## C. — **Année 1919 (34).**

1051 R. P. Bonnet, Paul, de la province du Midi, décédé à Marseille, le 1er janvier 1919, âgé de 78 ans, dont 51 de vie religieuse.

1052 R. P. Nordmann, Georges, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Edmonton, le 2 janvier 1919, âgé de 55 ans, dont 30 de vie religieuse.

1053 R. P. Smyth, Jean, du vicariat d'Australie, décédé à North-Fremantle, le 11 janvier 1919, âgé de 47 ans, dont 25 de vie religieuse.

1054 F. C. Rioux, Jean-Baptiste, de la province du Manitoba (Fort-Frances), décédé le 31 janvier 1919, âgé de 40 ans, dont 16 de vie religieuse.

1055 S. G. Mgr Joulain, Henri, évêque de Jaffna, décédé le 7 février 1919, âgé de 67 ans, dont 38 de vie religieuse.

1056 F. C. Stein, Joseph, de la province d'Allemagne (Carolinum), décédé le 15 février 1919, âgé de ?? ans, après avoir prononcé ses vœux sur son lit de mort.

1057 F. Sc. Grégoire, Aurélien, de la province du Canada, décédé à Lachine, le 17 février 1919, âgé de 20 ans, après avoir prononcé ses vœux sur son lit de mort.

1058 R. P. Mac-Sherry, Joseph, de la province britannique, décédé à Inchicore, le 20 février 1919, âgé de 56 ans, dont 35 de vie religieuse.

1059 F. C. Murphy, François, de la première province américaine, décédé à Lowell, le 24 février 1919, âgé de 31 ans, dont 1 de vie religieuse.

1060 R. P. Lamblin, Emile, de la province du Midi (Diano-Marina), décédé le 27 février 1919, âgé de 79 ans, dont 55 de vie religieuse.

1061 F. C. Frendgen, Corneille, de la province d'Allemagne (Maria-Engelport), décédé le 27 février 1919, âgé de 19 ans, la première année de sa profession temporaire.

1062 R. P. Le Vacon, Constant, de la province du Nord, décédé à Saint-Hélier (Jersey), le 5 mars 1919, âgé de 72 ans, dont 50 de vie religieuse.

1063 F. C. Fox, Patrice, de la province britannique, décédé à Philipstown, le 16 mars 1919, âgé de 82 ans, dont 42 de vie religieuse.

1064 F. C. O'Brien, Maurice, de la province britannique, décédé à Philipstown, le 16 mars 1919, âgé de ?? ans (oblation temporaire).

1065 F. C. Giguère, Déodat, de la province du Canada (Ville-Marie), décédé le 20 mars 1919, âgé de 33 ans, dont 7 de vie religieuse.

1066 F. C. RYAN, Patrice, du vicariat d'Alberta-Sask., décédé à Saint-Albert, le 21 mars 1919, âgé de 75 ans, dont 47 de vie religieuse.

1067 R. P. RING, Guillaume, de la province britannique, décédé à Belcamp-Hall, le 29 avril 1919, âgé de 85 ans, dont 64 de vie religieuse.

1068 R. P. AVIGNON, Pierre, de la province du Midi, décédé à Marseille, le 7 mai 1919, âgé de 85 ans, dont 65 de vie religieuse.

1069 F. C. SODEN, Michel, de la province britannique, décédé à Belcamp-Hall, le 24 mai 1919, âgé de 74 ans, dont 48 de vie religieuse.

1070 R. P. JODOIN, Joseph, de la province du Canada, décédé à Ottawa, le 16 juin 1919, âgé de 69 ans, dont 41 de vie religieuse.

1071 R. P. NÉMOZ, Elie, de la province du Midi, décédé à Saint-Pierre d'Aoste, le 17 juin 1919, âgé de 71 ans, dont 50 de vie religieuse.

1072 R. P. HIPPOLYTE, Joseph, du vicariat de Ceylan (Jaffna), décédé le 30 juin 1919, âgé de 66 ans, dont 39 de vie religieuse.

1073 F. C. BOMEKE, Gustave, de la province d'Allemagne (Arnhem), décédé le 7 juillet 1919, âgé de 36 ans, dont 12 de vie religieuse.

1074 F. C. LE CREFT, Jean, du vicariat d'Athabaska, décédé le 13 juillet 1919, âgé de 52 ans, dont 25 de vie religieuse.

1075 F. Sc. SILVA, Michel, du vicariat de Ceylan (Jaffna), décédé le 28 juillet 1919, âgé de 20 ans, dans la 3e année de sa profession temporaire.

1076 R. P. AUGIER, Célestin, de la province du Midi, décédé à Naples, le 18 août 1919, âgé de 85 ans, dont 64 de vie religieuse.

1077 F. Sc. O'HALLORAN, Jacques, du scolasticat de Rome, décédé le 22 août 1919, âgé de 29 ans, dont 3 de vie religieuse.

1078 F. C. Saintonge, François, de la province du Canada (Cap-de-la-Madeleine), décédé le 23 août 1919, âgé de 46 ans, dont 22 de vie religieuse.

1079 R. P. Conroy, Richard, du vicariat du Sud-Afrique (Johannesburg), décédé le 27 août 1919, âgé de 34 ans, dont 12 de vie religieuse.

1080. R. P. Howlett, François, du vicariat de Natal (Kokstad), décédé le 29 août 1919, âgé de 64 ans, dont 38 de vie religieuse.

1081 R. P. Harnois, Ephrem, de la province du Canada (Cap-de-la-Madeleine), décédé le 19 septembre 1919, âgé de 75 ans, dont 49 de vie religieuse.

1082 F. C. Avrillon, Benjamin, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Edmonton, le 21 septembre 1919, âgé de 73 ans, dont 30 de vie religieuse.

1083 R. P. Gasté, Alphonse, du vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Laval, le 27 novembre 1919, âgé de 89 ans, dont 58 de vie religieuse.

1084 R. P. Portelance, Xyste, de la province du Canada, décédé à Ville-Lasalle (Lachine), le 24 décembre 1919, âgé de 55 ans, dont 39 de vie religieuse.

1085 R. P. Biard, Aloys, du vicariat du Basutoland, décédé à Saint-Joseph-de-Korokoro, le 26 décembre 1919, âgé de 65 ans, dont 43 de vie religieuse (1).

(1) Toutes nos Maisons ont déjà reçu le *Necrologium Patrum et Fratrum Congr. Miss. Oblatorum SS. & Imm. Virg. Mariæ, usque in hanc diem in Domino defunctorum, pro anno* 1920. Ce précieux Nécrologe de Famille, fort bien imprimé, comprend cette fois 30 pages (encadrées de deuil). Il fait honneur au goût et au savoir-faire de notre cher Fr. Henri Lucas, *O. M. I.*

## VI. — Supérieurs généraux O. M. I. : Quelques Dates mémorables [1].

### G. — Mois de Juillet.

37 4 juillet 1861. — A l'église Saint-Martin (cathédrale provisoire), Marseille, service solennel pour le repos de l'âme de notre vénéré Fondateur, Mgr Eugène de Mazenod (+ 21 mai 1861) : l'office est présidé par S. G. Mgr Hippolyte Guibert, *O. M. I.*, Archevêque de Tours, et l'oraison funèbre prononcée par Mgr Jacques Jeancard, Evêque de Cérame.

38 9 juillet 1856. — Le R. P. Soullier conduit à Notre-Dame de Sion son vénérable Supérieur général, Mgr de Mazenod, — qui vient d'être nommé sénateur — et Mgr Menjaud, Evêque de Nancy : ils y président l'adoration, à laquelle sont accourus plus de 2.000 pèlerins.

39 11 juillet 1892. — Le T. R. P. Fabre se rend à notre résidence de Royaumont, près Paris, pour y présider, à l'abbaye Saint-Louis, la retraite des religieuses et des novices de la Sainte-Famille : sa maladie s'y aggrave, et il y mourra saintement le 26 octobre suivant.

40 22 juillet 1914. — S. G. Mgr Dontenwill, spécialement invité par Monseigneur l'Evêque, assiste à Lourdes, ville de l'Immaculée, au 25e Congrès eucharistique international (22–26 juillet) : s'y trouvent également Mgr Jules Cénez, *O. M. I.*, Vicaire apostolique du Basutoland, le R. P. J.-B. Lemius, *O. M. I.*, le R. P. Cyprien Delouche, *O. M. I.*, etc.

41 29 juillet 1857. — Mgr de Mazenod, venant d'Inchicore (26 juillet), bénit la nouvelle et belle église des Oblats (*Mount St. Mary's*), à Leeds

(1) Voir *Missions*, juin 1919, page 181.

(Angleterre) ; outre l'évêque du diocèse, Mgr Briggs, assistent également à la cérémonie le cardinal Wiseman, qui prêche à la grand'-messe, et le Dr. Manning, qui prêche le soir.

42 31 juillet 1873. — A Autun, sous la présidence du T. R. P. Fabre, s'ouvre le 12e Chapitre général de la Congrégation (31 juillet–8 août) : la Famille, dit le Rapport du T. R. P. Général, « compte actuellement trois cent soixante-douze prêtres, quarante-huit Frères scolastiques et cent Frères convers ayant fait leurs vœux perpétuels ».

### H. — Mois d'Août.

43 2 août 1782. — Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, fils de Charles-Antoine et d'Eugénie (née de Joannis), est baptisé à l'église paroissiale de Sainte-Madeleine, à Aix-en-Provence : il était né, la veille, à l'hôtel de Mazenod, sur le Cours, — aujourd'hui, Cours Mirabeau — dans la même ville.

44 6 août 1907. — Le T. R. P. Lavillardière, en pèlerinage à Lourdes, parvient, au prix d'appréhensions et de fatigues inouïes, à célébrer le saint Sacrifice dans une des chapelles de la Basilique : c'est sa dernière messe, et désormais il ne pourra plus que porter la croix, — ce qu'il fera toujours avec la patience la plus édifiante et la plus admirable (+ 28 janv.1908).

45 8 août 1873. — En présence de tous les membres du Chapitre général et devant le Très Saint Sacrement exposé, dans la chapelle du Scolasticat d'Autun, le T. R. P. Fabre consacre solennellement au Sacré-Cœur de Jésus la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, — avec « ses personnes, ses biens et ses œuvres ».

46 13 août 1900. — Fête du T. R. P. Cassien Augier,

et inauguration de la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, rue Saint-Pétersbourg, à Paris, en présence des RR. PP. Assistants et des PP. Anger (Bordeaux), Scharsch (Allemagne), Baffie (Fréjus), Ortolan (Ajaccio), etc. ; ce magnifique ex-voto de la Famille à l'Immaculée est aujourd'hui la « chapelle paroissiale de Saint-André d'Antin ».

47 15 août 1880. — Le Fr. Dontenwill fait son oblation perpétuelle au noviciat de Notre-Dame des Anges (Canada) ; le même jour, en 1867, le Fr. Lavillardière s'était irrévocablement consacré à Dieu, par les mêmes vœux perpétuels, au noviciat de Notre-Dame de l'Osier.

48 22 août 1897. — Le R. P. Dontenwill est sacré Evêque de Germanicopolis et coadjuteur de Mgr Paul Durieu, *O. M. I.*, Evêque de New-Westminster, auquel il succédera le 1er juin 1899 ; il était, jusqu'à présent, directeur du Collège Saint-Louis, à New-Westminster même, — après avoir été professeur de langues et de sciences naturelles, etc., à l'Université d'Ottawa.

## I. — **Mois de Septembre.**

49 8 septembre 1864. — A Notre-Dame de l'Osier, oblation perpétuelle du Fr. Cassien Augier, né à Collongues (Nice), le 13 octobre 1846, ordonné prêtre le 21 mai 1869 et élu Supérieur général le 19 mai 1898 : le bon Père réside actuellement à Naples (Italie).

50 11 septembre 1836. — Le jeune Joseph Fabre fait sa première Communion à l'église paroissiale de Cuges (diocèse de Marseille), où il naquit le 14 novembre 1824 : il sera Oblat le 17 février 1845, prêtre le 29 mai 1847 et Supérieur général le 5 décembre 1861 (+ 26 octobre 1892).

51 12 septembre 1906. — Le R. P. Lavillardière — dont le premier discours avait été donné au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, le 1er novembre 1871 — prêche son dernier sermon (clôture d'une retraite) à la Maison-Mère de Saint-Joseph, à Bourg-en-Bresse : celui-ci est le neuf mille huit cent huitième (9.808) !

52 15 septembre 1908. — Mgr Dontenwill, Evêque de New-Westminster, est promu, par S. S. Pie X, Archevêque de Vancouver (Colombie britannique) : élu, quelques jours plus tard (20 septembre), Supérieur général des Oblats, il ne prendra pas possession de son nouveau siège mais deviendra, bientôt, Archevêque titulaire de Ptolémaïs (Phénicie).

53 20 septembre 1908. — Le 19e Chapitre général de la Congrégation, tenu à Rome du 16 septembre au 24 octobre, élit, comme Chef de la Famille, S. G. Mgr Augustin Dontenwill, Archevêque nommé de Vancouver : *Dominus conservet eum et vivificet eum, et beatum faciat in terra — ad permultos et faustissimos annos !*

54 23 septembre 1906. — Le R. P. Lavillardière, Provincial du Midi de la France, devient le 5e Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée ; l'année suivante, à pareil jour, très souffrant, à Bordeaux, il se choisit, comme Vicaire général, le R. P. Baffie, 1er Assistant, — qui le suppléera puis le remplacera jusqu'au Chapitre de 1908.

### J. — Mois d'Octobre.

55 3 octobre 1897 (1). — Mort, à Paris, du T. R. P. Soullier, qui gouvernait la Congrégation depuis le 11 mai 1893 : notre troisième Supérieur

(1) Et non pas le 30 octobre 1897, comme l'a dit, par erreur, notre dernier N° (voir page 185).

général était né à Meymac (diocèse de Tulle), le 26 mars 1826, — avait fait son oblation perpétuelle, à Marseille, le 17 février 1849, — et avait été ordonné prêtre, à Marseille, le 25 mai 1850. *R. I. P.*

56 9 octobre 1815. — L'abbé de Mazenod, qui vient (2 octobre) d'acheter le Carmel d'Aix, écrit à l'abbé Tempier, vicaire à Arles, pour lui faire part de son projet de fonder une petite Société de missionnaires et lui demander sa collaboration : l'abbé Tempier accepte d'emblée, et la Société prendra naissance le 25 janvier 1816.

57 13 octobre 1846. — Naissance à Collongues (diocèse de Nice) du T. R. P. Cassien-Marie Augier, qui — après avoir été longtemps supérieur de notre scolasticat de Rome et notre Procureur général près le Saint-Siège, et puis Assistant général et Visiteur (Asie, Afrique et Australie) — sera (1898–1906) le quatrième Supérieur général de la Congrégation.

58 14 octobre 1832. — Le T. R. P. de Mazenod, nommé par Grégoire XVI Evêque d'Icosie, reçoit — dans l'église de Saint-Sylvestre près le Quirinal, à Rome — la consécration épiscopale des mains du cardinal Odescalchi, préfet de la S. C. des Evêques et Réguliers : il sera *transféré* d'Icosie à Marseille, le 2 octobre 1837.

59 25 octobre 1802. — Eugène de Mazenod — parti, le 11 octobre, de Palerme, où il a laissé son père — rentre à Marseille, sans se douter que cette ville, dont il aura à rétablir le siège épiscopal, sera, pendant près d'un demi-siècle, le théâtre de son fécond apostolat, comme prêtre, comme fondateur d'Ordre et comme évêque (+ 21 mai 1861).

60 26 octobre 1892. — Mort, à Royaumont, du T. R. P. Fabre, deuxième Supérieur général de la Congrégation et Directeur général de la Sainte-

Famille, qu'il gouvernait depuis le 5 décembre 1861 : il sera enterré, le 28, dans notre caveau de Famille, au cimetière Montmartre, à Paris. *R. I. P.*

K. — **Mois de Novembre.**

61 1er novembre 1818. — A la suite du « premier Chapitre général de la Congrégation », les Missionnaires de Provence s'assemblent dans la chapelle intérieure de leur maison d'Aix : après une touchante exhortation, le P. de Mazenod prononce, le premier, ses vœux, célèbre la sainte messe et, au moment de la communion, reçoit les vœux de sa jeune communauté.

62 4 novembre 1844. — Naissance à Void (diocèse de Verdun) du T. R. P. Lavillardière, qui — Oblat le 15 août 1867, prêtre le 3 juin 1871, supérieur de l'Osier (1880 et 1887) et de Lyon (1894), et Provincial du Midi (1897) — deviendra, le 23 septembre 1906, notre cinquième Supérieur général (+ 29 janv. 1908).

63 5 novembre 1912. — S. G. Mgr Dontenwill, venant faire la visite canonique de nos œuvres de Ceylan, débarque à Colombo, où il est reçu triomphalement ; pendant l'absence de Monseigneur le Supérieur général, le T. R. P. Dozois, comme précédemment en 1909-1910, remplira à Rome les fonctions de Vicaire général de la Congrégation.

64 14 novembre 1824. — Naissance, à Cuges (diocèse de Marseille), de Joseph Fabre, — plus tard premier successeur de notre vénéré Fondateur dans le gouvernement de sa double Famille (1861-1892) : ce sera le T. R. P. Fabre qui, le 3 avril 1862, annoncera officiellement à la Congrégation la prochaine publication de

nos *Missions* — qui en sont à leur 53e année (non compris les années de guerre).

65 17 novembre 1854. — Mgr de Mazenod, sur l'invitation spéciale de S. S. Pie IX, — faveur singulière ordinairement réservée aux cardinaux, — officie pontificalement, dans la basilique Saint-Pierre du Vatican, à l'autel papal, pour les premières vêpres de la Dédicace, devant plus de cent évêques ; quelques jours plus tard (29 novembre), Pie IX le nommera Assistant au Trône pontifical.

66 30 novembre 1859. — Mgr de Mazenod confère, dans l'église de Saint-Martin, cathédrale temporaire de Marseille, la consécration épiscopale à « notre bon, notre vertueux, notre excellent » Père Vital Grandin, *O. M. I.*, Evêque de Satala et coadjuteur de Saint-Boniface, — mort en odeur de sainteté, à Saint-Albert, le 3 juin 1902.

## L. — Mois de Décembre.

67 5 décembre 1861. — Le 10e Chapitre général de la Congrégation (Paris) choisit, comme successeur du vénéré Mgr de Mazenod († 21 mai 1861) à la tête de la Famille, le T. R. P. Joseph Fabre, qui la gouvernera, *suaviter et fortiter*, pendant plus de trente ans († 26 octobre 1892).

68 8 décembre 1854. — Mgr de Mazenod, ému et triomphant, assiste à Saint-Pierre du Vatican, en qualité d'évêque assistant au Trône pontifical, — en présence de 52 cardinaux, 163 archevêques et évêques et 50.000 prêtres ou fidèles — à la Proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (et au Couronnement de l'image de Marie) par S. S. Pie IX.

69 17 décembre 1808. — L'abbé de Mazenod — qui vient à peine de revêtir l'habit ecclésiastique

(4 novembre), au séminaire de Saint-Sulpice à Paris — reçoit la tonsure des mains de Mgr André, évêque de Quimper ; il sera promu aux Ordres mineurs, le 27 mai 1809, — au sous-diaconat, le 22 décembre 1809, — et au diaconat, le 16 juin 1810.

70 22 décembre 1862. — Le T. R. P. Fabre — parti de Marseille le 15 et arrivé à Rome le 17 courant — est reçu, en audience privée, par S. S. Pie IX, qui « accorde ses bénédictions paternelles à toute la Famille des Oblats » : le Révérendissime Père Général est accompagné du R. P. Ambroise Vincens et Achille Rey, *O. M. I.*

71 23 décembre 1915. — A l'occasion du Centenaire de la Congrégation, S. S. le Pape Benoît XV adresse à S. G. Mgr Dontenwill un Bref pontifical très élogieux et très encourageant : — « En outre, y lisons-nous, pour qu'il reste un témoignage éclatant de Notre bienveillance, Nous vous nommons, Vénérable Frère, Archevêque assistant au Trône pontifical et, par cette distinction, Nous entendons honorer tout l'Institut que vous gouvernez. »

72 25 décembre 1811. — L'abbé de Mazenod — ordonné prêtre, il y a quelques jours (21 déc.), par Mgr de Demandolx — célèbre sa première Messe au Couvent des Dames du Sacré-Cœur, à Amiens, servi par l'abbé Giraud, futur cardinal-archevêque de Cambrai : « Jamais, dira plus tard celui-ci, jamais je n'oublierai la ferveur extraordinaire, la vive émotion et les pieuses larmes du célébrant. »



# TABLES DES MATIÈRES

## *I. — Mgr de Mazenod d'après les « Missions »* [1].



(1) Nous donnons ci-contre, dans l'ordre de leur publication, la liste des principaux articles qui ont paru jusqu'ici dans notre Revue de Famille, concernant notre vénéré Fondateur ou reproduisant quelques-uns de ses écrits.

(1) Cet article n'est autre que la reproduction intégrale de la belle plaquette du R. P. Emile Hoffet, *O. M. I.*, — intitulée : *Mgr C.-J.-Eugène de Mazenod, Evêque de Marseille, Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, et la Définition du Dogme de l'Immaculée Conception*, — brochure de VIII–119 pages, dont nous avons parlé dans notre précédente livraison (nº 209, juin 1919, page 162).

## *II. — Notices Nécrologiques parues jusqu'en 1919 inclus* [1].



(1) Nous croyons rendre service à la Famille en publiant ici la liste alphabétique de ceux de nos chers disparus qui ont déjà été l'objet d'une *Circulaire* ou d'une *Notice* nécrologique (officielle). Nos vénérés lecteurs savent que nous possédons sept volumes de ces Notices, — sans compter celles qui ont paru dans les *Missions* (depuis 1913). Nous ne parlons, bien entendu, pas en ce moment des *Vies* plus ou moins étendues qui ont été publiées à part ; nous espérons pouvoir en donner, plus tard, une nomenclature complète, ainsi que la liste des Pères ou Frères dont les *Missions* ont reproduit des Notices biographiques assez étendues — en dehors de celles que nous mentionnions tout à l'heure. Dans la Table ci-contre, le mot « Tome » s'applique aux collections de *Notices* et celui de « Volume » aux années des *Missions*.

5 R. P. André Alexis, Alberta (1833-1893) : t. VII (1899) 390
6 R. P. Andrieux Jos., Midi (1827-1857) : vol. LII (1914) 493
7 F. C. Anglès Jos., Midi (18 -1872) : tome II (1874) . . 381
8 F. S. Antoine Ernest, Nord (1854-1877) : t. III (1879) 406
9 R. P. Apel Ferdinand, Allemagne (1873-1897) : t. VII (1899). . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 207
10 R. P. Argellier Henri, Midi (1851-1882) : t. V (1887) 65
11 R. P. Armand Marius, Midi (1861-1895) : t. VII (1899) 127
12 R. P. Arnaud Ant., Midi (180 -1872) : t. II (1874). . . 363
13 F. S. Arnaud Hip., Nord (1860-1881) : t. IV (1883) 552
14 R. P. Arnoux Victor, Midi (1803-1828) : t. VII (1899) 5
15 F. C. Atkinson Jean, Anglet. (1835-1872) : t. II (1874) 377
16 R. P. Aubert Cas., Assistant (1810-1860) : t. I (1884) 1
17 R. P. Audruger Alex., Nord (1824-1884) : t. V (1887) 453
18 R. P. Babel Louis, Canada (1826-1912) : vol. LI (1913) 566
19 R. P. Baret Charles, Midi (1825-1875) : t. III (1879) . . 209
20 R. P. Battesti Ant., Midi (1834-1883) : t. V (1887) 309
21 R. P. Baveux Léonard, Canada (1796-1865) : t. I (1884) 217
22 F. C. Bazan Georg., Allem. (1884-1913) : vol. LI (1913) 574
23 R. P. Bécam Jérôme, Ceylan (1831-1868) : t. I (1884) 497
24 R. P. Belletoise Alph., Nord (1843-1870) : t. II (1874) 136
25 R. P. Bellon Ch., France (1814-1861) : t. I (1884) . . 27
26 R. P. Bellon Franç., Midi (1832-1890) : vol. LII (1914) 510
27 R. P. Belner Louis, Canada (1850-1879) : t. IV (1883) 86
28 F. C. Bernard Franç., Basutoland (1827-1889) : t.VII (1899) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 236
29 R. P. Bernard Jean, Midi (1807-1870) : t. II (1874) . . 213
30 R. P. Bernard Pierre, Canada (1823-1885) : t. VI (1895) 149
31 R. P. Berne Jean, Midi (1823-1879) : t. IV (1883) 129
32 F. C. Bernier ? ? ?, Midi (1826-1870) : t. II (1874) 135
33 F. C. Biggan Laurent, Angl. (1810-1869) : t. II (1874) 57
34 R. P. Bighetti Jean, Midi (1846-1871) : t. II (1874) 233
35 R. P. Billiaut Jean, Midi (1844-1883) t. V (1887) 185
36 R. P. Blum Jacques, Texas (1882-1911) : vol. LII (1914) 131
37 R. P. Bonnard Jos., Midi (1823-1891) : vol. LII (1914) 520
38 R. P. Bonnard Jos., Midi (1823-1891) : t. VI (1895) 375
39 R. P. Bonnifay Michel, Midi (1810-1888) : vol. LII (1914). . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 500
40 R. P. Bordelais Jean, Nord (1854-1879) : t. IV (1883) 375
41 R. P. Bouquet Jean, Nord (1854-1879) : t. IV (1883) 375
42 F. C. Bouquet Pierre, Midi (1808-1880) : t. IV (1883) 448
43 R. P. Boutin Pierre, Ceylan (1830-1876) : t. III (1879) 296
44 F. C. Brown Jean, Ceylan (1832-1885) : t. VI (1895) 171
45 R. P. Brun Jacques, Nord (1807-1883) : t. V (1887) 171
46 R. P. Brunet Alexis, Canada (1842-1892) : t. VI (1895) 543
47 R. P. Brunet Aug., Canada (1816-1866) : t. I (1884) 273
48 R. P. Buron Daniel, Texas (1883-1913) : vol. LII (1914) 135
49 F. C. Cadieux Alex., Canada (1872-1909) : v. LI (1913) 560
50 R. P. Caille Jean, Nord (1806-1861) : t. I (1884) . . 3

(1) Ou JOSEPH Marian.

## III. — *Sommaire des Numéros 209 et 210.*



*Nihil Obstat.*

Romæ, die 25ª Januarii A.D. 1920.

✝ Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
*Arch. Ptol., Sup. Gen.*

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 2741,8,20.

